


# Histoire du chevalier Grandisson

Samuel Richardson

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

## Lettre 1

Au château d'Ashby-Canons, 10 de janvier.

Votre résolution, d'accompagner M Reves à Londres, a fort allarmé vos trois Amans. Soyez sûre que vous entendrez parler de deux au moins. Une fille, aussi aimable que ma chere Henriette, doit s'attendre qu'on lui demandera compte de ses démarches.

Mr. Greville, avec sa résolution ordinaire, menace de vous suivre à la ville ; & là, dit-il, il observera tous les mouvemens de chaque Mortel qui approchera de vous : & pour peu qu'on lui en donne sujet, il fera connoître ses prétentions, & le danger qu'il y auroit à lui disputer votre cœur. Mais il faut lui rendre justice : quoiqu'il traite ses rivaux avec cette fierté, il parle de vous avec plus de respect & d'admiration qu'on n'en a jamais eu pour une femme. Ange & Déesse sont des noms auxquels vous êtes accoutumée dans son langage ; mais, quoiqu'il les accompagne de l'air badin, que vous lui connoissez, je suis sûre qu'il vous admire sincerement. Mr. Fenwick, d'un ton moins déterminé, ne laisse pas de déclarer qu'il suivra vos traces, si votre absence dure plus de quinze jours. Le doux Orme n'exprime ses craintes que par des soupirs, & demande au Ciel que vos résolutions puissent changer. Quoique sans espérance, dit-il, c'est une extrême consolation pour lui de pouvoir penser qu'il habite le même canton que vous, & de jouir quelquefois de la satisfaction de vous voir. Il s'étonne que votre Grand-mere, votre Tante & votre Oncle puissent vivre sans vous. Mr. et M Reves, ajoute-t-il, sont trop heureux de l'ascendant que nous leur avons laissé prendre sur notre famille. En-

fin chacun de vos Admirateurs craint de voir augmenter les obstacles avec le nombre de ses Concurrens ; mais que leur importe ? n'ai-je pas fait difficulté de leur dire, lorsqu'ils savent si bien que vous n'êtes portée à favoriser aucun des trois ?

Si vous persistez dans le dessein de partir, & qu'il n'y ait rien de changé au tems de votre départ, j'irai vous souhaiter un heureux voyage, & beaucoup de plaisir dans la ville ; mais sur tout d'en revenir avec un cœur libre. Ma sœur, dont la santé continue de baisser, trouvera bon que je la quitte pour un devoir dont je ne veux pas être dispensée. Ne pensez point à venir ici, vous seriez trop affligée de voir cette pauvre chere fille dans l'état où elle est actuellement. Je sais combien vous êtes sensible aux infirmités de vos Amis, lorsque vous n'avez pas l'espérance de les guérir ; & toute votre famille, faisant dépendre son bonheur de votre contentement, il y auroit de la cruauté à vous donner quelque sujet de tristesse.

Mr. Greville nous quitte à ce moment. Il étoit venu nous surprendre à diner. Il n'a parlé que de vous ; & ses menaces, comme je les ai nommées à lui-même, n'ont pas cessé, sur votre départ pour la ville. Après le dîner, il nous a fait la lecture d'une lettre de Mylady Trampton, qui vous regarde presqu'uniquement. Il nous a lu aussi quelques endroits d'une copie de sa réponse, dans l'opinion, je m'imagine, que je lui proposerois de me la laisser. C'est un homme fort vain, comme vous savez, & qui fait un cas extrême de tout ce qu'il écrit. Je lui ai demandé son papier. Il a paru craindre qu'il ne tombât sous vos yeux ; mais j'ai pénétré l'artifice. Cependant, s'étant fait apporter une plume & de l'encre, il a rayé deux ou trois phrases avec tant de soin, comme vous le remarquerez, qu'il s'est flatté qu'on ne pourroit les lire : mais

l'encre que je lui avois fait donner étoit plus pâle que la sienne, & vous verrez que toutes ces précautions n'ont pas suffi. Je lui ai promis de lui renvoyer sa lettre.

J'attends de vous quelques lignes, par le Porteur, pour m'apprendre si votre résolution se soutient. Adieu, chere Henriette ; que le ciel vous protege & vous guide dans quelque lieu que votre complaisance ou votre goût puisse vous porter.

## Lettre 2

*Northampton, 6 janvier.*

Vous me demandez, Madame, un portrait fidele de la célèbre Miss Byron, qui fait l'ornement de notre Province ; & vous voulez savoir s'il est vrai, comme vous l'avez appris, que l'Amour m'ait mis au nombre de ses Admirateurs particuliers. Cette distinction, Madame, est fort juste ; car il n'y a personne, assurément, qui puisse la voir sans l'admirer. Votre curiosité, dites-vous, ne regarde que sa figure ; & vous ajoutez que la plûpart des femmes donnent plus de soin à cette espece de beauté, qu'à celle de l'ame. Peut-être conviendrai-je du moins que l'une excite plutôt leur jalousie que l'autre. Mais qui pourroit représenter Miss Byron, & ne s'arrêter qu'à sa figure, lorsque tous ses traits sont vivifiés par une ame, qui leur fait annoncer toutes les perfections, & qui donne de la dignité à son air, à ses regards, à ses moindres mouvemens ?

Personne au monde n'a plus de passion que moi pour la beauté. Jusqu'au moment où j'ai connu Miss Byron, j'étois du nombre

de ceux qui ne considerent point d'autre avantage dans une femme. Sérieusement je regardois toutes les qualités de l'esprit, comme inutiles ou comme déplacées dans ce sexe. Vous savez, Madame, quelles libertés je m'accordois là-dessus, & vous m'en avez fait souvent des reproches. Une femme sage, une femme savante, me paroissoient des caracteres forcés, qui blessoient la nature. Je voulois que les femmes fussent tout amour, & rien de plus. Si j'y admettois un peu de prudence, c'étoit seulement ce qu'il en falloit pour distinguer l'homme sensé du sot ; & cela pour mon propre intérêt. Vous me connoissez de la vanité, Madame ; mais toute charmante qu'est Miss Byron, je défie le plus sensuel de ne pas admirer son ame plus que sa figure. Quel triomphe pour Satan, ai-je souvent pensé, en considérant ses perfections, sur tout à l'Église, s'il pouvoit rendre un homme capable de ravaler cet Ange, au rang des femmes ! Pardon, Madame, souvenez-vous que j'ai la mauvaise habitude d'exprimer librement toutes mes folles idées.

La bonté du naturel se répand sur les traits les plus communs. Quel doit être son effet sur un beau visage ! Jamais femme ne fut d'un meilleur naturel que Miss Byron. C'est une qualité qu'on attribue à tout votre sexe, depuis l'âge de seize ans jusqu'à vingt, c'est-à-dire, pendant le régne des desirs & des sentimens ; mais elle est remarquable dans Miss Byron. On ne lui donneroit pas plus de dix-sept ans, quoiqu'elle en ait presque vingt. Sa beauté, qui ne fait que s'épanouir, durera plus long-tems que si elle avoit été plutôt dans sa fleur. Cependant un air de prudence, qui frappe dans son aspect, lui a donné, dès l'âge de douze ans, une véritable distinction, qui annonçoit ce qu'elle devoit être dans un âge plus avancé. Aussi cette beauté dominante, qui éclate sur son visage & dans toutes ses maniéres, est-elle accompagnée d'une

dignité naturelle, dans tout ce qu'elle dit & tout ce qu'elle fait, qui malgré le mélange d'une aimable franchise, à laquelle on reconnoît la supériorité de son ame sur celles de la plûpart des autres femmes de son âge, étouffe dans les plus hardis toute espérance d'une familiarité trop libre. Sur ma foi, j'ignore comment elle s'y prend ; mais je ne dis rien que je n'éprouve. Elle badine, elle raille avec finesse, & je ne puis lui rendre ses plaisanteries. L'amour, dit-on, releve ce qu'on adore. C'est peut-être ce qui me tient en bride.

Àprésent, doutez-vous, Madame, de ma réponse à votre seconde question, si l'amour m'a mis au rang de ses admirateurs particuliers ? J'y suis ; & le diable m'emporte si je puis m'en défendre. Cependant je ne suis point encouragé ; & personne ne l'est, c'est ma consolation. Fenwick en tient plus que moi, s'il est possible. Notre connoissance a commencé par une querelle à cette occasion, & vous en avez su les suites. Mais à present nous sommes Amis jurés.

Chacun est convenu de tenter fortune, par la patience & la persévérance ; d'autant plus que l'un n'a pas plus à se louer de son bonheur que l'autre. « À la verité, nous avons fait abandonner le terrein à quelques douzaines d'autres Admirateurs. Le pauvre Orme ne laisse pas de tenir bon. Mais il nous cause peu d'inquiétude, c'est un Larmoyeur ; & quoiqu'il ait une ouverture par sa sœur, qui voit souvent M. Selby, & qui étant fort estimée dans cette maison lui rend apparemment le bon office d'entretenir Miss Byron de ses sentimens, nous ne craignons point une flamme, qu'il éteindroit par ses larmes avant qu'elle puisse nous troubler, quand il seroit assez heureux pour la faire naître. Vous aimez, vous autres femmes, qu'un homme fasse le plaintif autour

de vous ; mais je n'ai point encore vu que dans la concurrence d'un Amant vif & d'un doucereux, la préférence ait été pour le second. »

Je dois néanmoins cette justice à Miss Byron, qu'avec le secret qu'elle a de se faire respecter, sa politesse est extrême, & qu'aucun de ses Amans ne peut l'accuser d'orgueil ni de cruauté. Tout ce que j'appréhende est qu'une si parfaite égalité d'ame ne rende l'entrée de son cœur fort difficile à l'amour. Elle attendra du moins qu'il se présente quelqu'un d'aussi parfait qu'elle, & dont le caractère puisse justifier son goût. Ma crainte vient d'une conversation que j'ai eue avec Madame Sherley, sa Grand-mere. Cette Dame qui fait l'honneur de la vieillesse, m'a laissé entendre que les objections de sa petite-fille, contre Fenwick & contre moi, venoient de quelques discours libres, qui nous échappent quelquefois, quoique la mode en soit peut être établie dans le monde & que la plûpart des femmes n'en ayent pas plus d'aversion pour ceux qui s'accordent ces libertés. Mais quelle est donc son objection contre Orme ? C'est assurément un Animal fort réservé.

Miss Byron n'avoit que huit ans, lorsqu'elle perdit sa Mere. On prétend que c'étoit aussi une excellente femme, & qu'elle mourut du regret d'avoir perdu son mari. Elle ne lui survécut que six mois. Rare exemple ! La Grand-mere & la Tante, que la jeune personne respecte à l'excès, déclarent qu'elles ne veulent pas se mêler de son choix. Lorsqu'on sollicite leur faveur auprès d'elles, elles répondent constamment qu'il faut commencer par obtenir l'approbation de leur Henriette, & que leur consentement est prêt. Elles ont autour d'elles, un M Deane, d'excellent caractere pour un homme de robe ; mais, à la vérité, une bonne succession, à laquelle il ne s'attendoit point, lui a fait quitter sa profession. Il

est Parrein d'Henriette, qui l'appelle son Papa, & toute la maison a beaucoup de confiance à ses lumiéres. Je me suis adressé à lui. Mais sa réponse est la même ; sa fille Henriette doit choisir. Toutes les propositions de cette nature doivent venir d'elle.

Et pourquoi désespérerois-je de réussir auprès d'elle-même ? Moi, Greville, qui n'ai rien de méprisable dans la figure ; à qui l'on accorde du moins l'air aisé ; jouissant d'un bien considérable, avec des espérances qui le sont encore plus ; moi qui chante, qui danse, qui me mets d'assez bon goût, & qui ai reçu en partage une honnête portion d'assurance, ce qui me fait passer pour un joli homme aux yeux de mille autres femmes : elle, âgée de 20 ans, avec une fortune qui ne passe point douze ou quinze mille livres sterling, car la meilleure partie du bien de son Pere, qui étoit beaucoup plus considérable, est passée dans une autre branche, faute d'héritiers mâles ; n'attendant d'ailleurs que cinq cents livres sterling de rente après sa Grand-mere ; & quoique son Oncle Selby soit sans enfans, & qu'il ait beaucoup d'affection pour elle, il a de son côté des neveux & des niéces qu'il aime aussi ; car cette Henriette est la niéce de sa femme.

Je ne désespère de rien. Si la résolution, si la persévérance ont quelque pouvoir, & si miss Byron est une femme, elle sera Madame Greville. Je l'ai dit à sa tante Selby, je l'ai dit à son oncle, je l'ai dit à sa cousine Lucie, qui est digne de toute l'amitié qu'elle a pour elle, & je n'ai pas fait difficulté de le dire vingt fois à elle-même.

Mais, pour venir à la description de sa figure… que je mente, si je sais par où commencer ! Elle est universellement charmante. Ne l'avez-vous pas entendu dire à tous ceux qui l'ont vue ? Sa taille… commencerai-je par sa taille ? On ne peut pas dire qu'elle

soit grande, mais elle est un peu au-dessus de la moyenne. Nous autres jeunes Anglois, qui avons couru le monde, nous faisons peu d'attention aux tailles d'Angleterre, & nous leur préférons la négligence Françoise. J'observe en passant que les Dames étrangeres ont raison, de ne pas rechercher une perfection à laquelle il leur est impossible d'atteindre. Si nous sommes raisonnables aussi, d'entrer là-dessus dans leur goût, c'est une autre question. Mais, quelque parti qu'on prenne là-dessus, il y a tant de dignité & d'agrément dans le port, dans l'air & dans tous les mouvemens de Miss Henriette Byron, que les belles tailles seront toujours en honneur dans le lieu qu'elle habitera, au jugement des Étrangers, comme à celui des Anglois.

Sa peau est d'une blancheur & d'une finesse admirable. Je me suis attaché quelquefois à considérer sa peau, jusqu'à m'imaginer que je voyois couler son sang avec une douce égalité, au travers de ses veines transparentes. Son front s'ouvre avec une noblesse, qui semble allier sensiblement la dignité & la modestie, & qui frappe, à la seule vue, d'une sorte de respect, accompagné d'un délicieux plaisir. Ne m'en demandez pas d'autre description. Chaque trait, en un mot, est à l'épreuve de la plus fine critique ; & tout son visage, & son cou, si admirablement placé sur deux épaules les mieux proportionnées du monde... Que je périsse, si tout pris ensemble, je ne la crois pas la plus parfaite beauté qu'on ait jamais vue. Mais une autre perfection qui lui est particuliere, & qui la distingue de toutes les femmes d'Angleterre, car il faut confesser qu'elle est plus commune en France ; c'est cette espèce de grace que les François nomment physionomie, & qu'on pourroit fort bien appeler Expression. Quand sa taille, son port, sa peau & tous ses traits ne seroient pas aussi parfaits qu'ils le sont, cette seule grace, cette ame qui transpire de toutes les parties de

son aimable visage, jointe à l'air aisé & gracieux de ses moindres mouvemens, forceroit tous les yeux de l'admirer.

Entrerai-je dans une description plus détaillée ? Oui, j'y veux entrer, au risque de n'en pas sortir aisément. Ses joues… je n'ai jamais vu des joues d'une si belle forme, relevées comme elles sont d'un teint ravissant, qui marque une parfaite santé. Le moindre sourire y creuse deux fossettes charmantes. Avec tant de raisons d'être contente d'elle-même & de tout ce qui l'environne, car elle est l'idole de sa famille, je m'imagine que depuis l'enfance ses traits n'ont jamais souffert d'altération ; un pli, j'en suis sûr, ne pourroit habiter un instant sur son visage. Plût au Ciel que j'eusse assez de pouvoir sur son cœur, pour troubler quelquefois cette sérénité ! Sa bouche… il n'y en eut jamais de si divine. Mais quel sujet de s'en étonner ? Des lévres si vermeilles, des dents si égales & si blanches, donneroient de la beauté à toute autre bouche. Son nez ajoute une nouvelle dignité à ses autres traits. Son menton est tourné avec une grace inexprimable, & s'abaisse par une fossette presque imperceptible ; ses yeux… Ah, Madame, ses yeux ! Bon dieu quel éclat ! cependant il est doux, sans aucun mélange de fierté. Que j'ai souvent méprisé, dans les Poëtes, ces descriptions forcées des yeux de leurs Héroïnes ! Mais en accordant quelque chose à la licence Poétique, je leur pardonne ; depuis que j'ai vu les yeux de Miss Henriette Byron. Ses cheveux sont un ornement, qui ne demande aucun soin. Toutes les boucles en sont naturelles. L'art ne prête rien au lustre qu'ils communiquent à toutes ses autres beautés. J'ai parlé de son cou… ici je n'ose me fier à moi. Incomparable fille ! Tout en est mille fois plus charmant qu'on ne peut se l'imaginer. Ses bras… vous avez quelquefois remarqué ma passion pour de beaux bras. En vérité, Madame, les vôtres même ne l'emportent pas sur les

siens. Ses mains ont toute la perfection que les plus grands Peintres peuvent donner à des mains : quels doigts ! Ils sont accoutumés à manier la plume, l'éguille, le pinceau, les touches du Clavecin, & tout avec la même excellence. Ô Madame ! les femmes ont une ame, j'en suis à présent très-convaincu. Me pardonnerez-vous d'en avoir douté, d'avoir pensé long-tems qu'elles pouvoient n'avoir été données à l'homme que pour des usages passagers ?

N'ai-je pas entendu chanter Miss Byron ? Ne l'ai-je pas vue danser ? Mais, corps & ame, elle est toute harmonie. S'il est question de lecture & de sçavoir acquis, quelle femme à cet âge… mais vous avez connu M Sherley, son Grand-pere. C'étoit un homme d'un sçavoir universel, & qui avoit acquis dans le Commerce des Étrangers, autant de politesse que de lumiéres. Sa fille a fait ses délices depuis l'âge de sept ans, où elle étoit à son retour en Angleterre, jusqu'à quatorze, qui est à peu-près le tems où elle l'a perdu. Son éducation étoit l'amusement de cet habile & vertueux Précepteur. C'est entre ces deux âges, disoit-il souvent, qu'il faut jetter les fondemens du mérite & de la bonté dans les personnes de ce sexe, parce que delà elles passent tout d'un coup à l'état de Femmes. Il ne pensa point à lui faire apprendre les Langues mortes, dans la crainte de surcharger une plante si foible ; mais il prit plaisir à la perfectionner dans le François & l'Italien. Depuis la perte d'un Pere si respectable, qui fut suivie de celle de sa Mere, elle a tiré aussi beaucoup d'avantage du commerce de sa Grand-mere & de Madame Selby, sa Tante paternelle ; deux Dames d'un mérite si distingué, que leurs leçons & leur exemple pourroient suppléer aux présens de la nature, dans une jeune personne qui les auroit reçus avec moins de profusion.

Je vous l'avois dit, Madame, qu'en faisant le portrait de Miss Byron, il étoit bien difficile de se borner à sa figure. Mais quelle horrible crainte vient me troubler ? Suis-je bien certain de n'avoir pas fait l'éloge de la femme d'autrui ? Nous avons dans ce quartier une de ses Cousines, une Madame Reves de Londres, qui est une femme de bel air, & que ma maudite Étoile n'a conduite ici, que pour emmener cette Henriette avec elle, dans un monde que je redoute beaucoup. Femmes ! Femmes ! Pardon, Madame ; mais quel ange de vingt ans est à l'épreuve de la vanité ? Au moment que Miss Byron paroîtra, l'éclat de ses charmes va se répandre ; mille nouveaux Prétendans vont s'assembler autour d'elle ; & qui sçait si quelque heureux Petit-maître n'éblouira point une fille qui mérite une Couronne ? Malheur au Téméraire, quel qu'il puisse être, dont les prétentions oseront croiser les miennes avec quelque apparence de succès. En vous demandant grace pour cette saillie, je ne puis vous dire, Madame, qu'elle ne soit pas partie du cœur de votre très-humble, etc.

## Lettre 3

*Au château de Selby, 16 janvier.*

Je vous renvoie sous cette enveloppe, ma chère Lucie, l'étrange lettre de M. Greville. Comme vous la lui avez demandée, il ne doute point que vous ne me l'ayez communiquée. Je conclus que s'il s'en informe, le meilleur parti est de lui en faire l'aveu. Mais alors, il voudra savoir ce que j'en ai pensé ; car il sait que je n'ai rien de caché pour vous.

Dites-lui donc, si vous le jugez à propos, que je suis beaucoup plus mécontente de son impétuosité, que sensible à ses flatteries. Dites-lui qu'il est fort dur pour moi, tandis que mes plus proches Parens me laissent ma liberté, qu'un homme à qui je n'ai jamais donné sujet de me refuser le respect qu'il doit à mon sexe, prenne le droit de me menacer, & de censurer ma conduite. Demandez-lui quels sont ses prétextes, pour me suivre à Londres, ou dans tout autre lieu ? Si je n'avois pas déjà quelques raisons pour me renfermer, à son égard, dans les civilités du voisinage, il m'en fourniroit aujourd'hui de très-fortes. L'Amant, qui est capable de menacer, ne peut être qu'un mari tyrannique. Ne le pensez-vous pas, ma chère Lucie ? Mais n'allez pas jusqu'à lui faire des suppositions d'amour & de mariage ; les hommes de son caractere expliquent tout en leur faveur, & prennent l'ombre pour une réalité.

Une femme, qui se voit si fort exaltée au-dessus de ce qu'elle peut mériter, n'a-t-elle pas raison de craindre que si le flatteur devenoit son mari, elle ne tombât beaucoup dans son opinion, lorsqu'elle lui auroit donné le pouvoir de la traiter suivant ce qu'elle vaut ; je dis même en supposant qu'il soit assez aveuglé par sa passion, pour n'être pas absolument de mauvaise foi dans ses complimens ? En vérité, je méprise & je redoute également les Flatteurs. Je les méprise pour leur fausseté, s'ils ne croyent pas eux-mêmes ce qu'ils ont l'effronterie de dire ; ou pour leur extravagance, s'ils peuvent se persuader tout ce qu'ils disent. Je les redoute, par une juste défiance de moi-même, qui me fait craindre que leurs discours ne soient capables, comme ils doivent se le promettre dans la premiere de mes deux suppositions, de m'inspirer une vanité qui me ravalleroit fort au-dessous d'eux, & qui leur donneroit sujet de se faire un triomphe de ma folie, dans le tems même que je serois le plus enflée de ma propre sagesse.

En un mot mot, les grands complimens me révoltent toujours, & me forcent de rentrer aussi-tôt dans moi-même. Qui n'a pas quelque chose à redouter de son amour propre ? Je ne doute nullement que M. Greville n'ait souhaité que je visse sa Lettre ; & cette idée me donne une sorte d'indignation contre moi-même. Il semble que cet homme-là ait découvert, dans ma conduite, quelques fautes que je ne me pardonnerois pas si je les connoissois, & qui lui ont donné l'espérance de réussir en me traitant comme une folle.

J'espere que lui & les autres ne me suivront point à la ville, comme ils paroissent m'en menacer ; & s'ils le font, je ne les verrai assurément que lorsqu'il me sera impossible de les éviter. Cependant leur marquer là-dessus de l'inquiétude, ou les prier de se dispenser du voyage, ce seroit me mettre dans le cas de leur avoir obligation de la complaisance qu'ils auroient pour mes volontés. Il ne me convient point de leur faire des loix dans cette occasion, puisqu'ils mettroient leur soumission à trop haut prix, ou qu'ils seroient peut-être capables de se faire un mérite de leur passion, pour me refuser.

Cependant je ne puis supporter de les voir obstinés à suivre ainsi tous mes pas. Ces hommes, ma chere, pour peu d'avantage que nous leur donnassions sur nous, exerceroient plus de tyrannie sur notre liberté que nos plus sévères Parens, & sans autre motif réel que leur propre satisfaction : au lieu que nos Parens les plus despotiques n'ont en vue que notre bien, quoique leurs imprudentes filles ne se le persuadent pas toujours. Combien n'en voit-on pas néanmoins qui se laissent entraîner fort loin de leurs intentions, ou du moins fort loin de leur devoir, par ces prétendus Amans, tandis que leur résistance est invincible à toutes les

volontés de leurs Parens ? Ô ma chere ! Qu'il seroit à désirer pour moi, d'avoir heureusement passé les huit ou dix années de ma vie dans lesquelles je vais entrer, du moins si je ne trouve pas, dans l'intervalle, un homme capable de fixer tous les sentimens de mon cœur ! Puissent-elles passer aussi heureusement que les quatre dernieres, qui n'étoient pas moins importantes ! Se voir en état de promener sa vue, du sommet d'une élévation de trente ans, être bien établie dans ses principes, n'avoir aucune folie essentielle à se reprocher ; quel bonheur !

Le départ de ma Cousine Reves est fixé ; l'indulgence de mes chers Parens ne cesse point, & je suis toujours dans la même résolution. Mais je ne partirai point sans avoir vu ma chere Nancy. Quoi ? Je m'engagerois dans une partie de plaisir, & j'emporterois le chagrin de penser que j'ai laissé dans les souffrances une chere Malade, avec de justes raisons de croire que j'ai appréhendé de me donner un peu de peine, tandis que je suis sure de pouvoir soulager du moins son cœur, par les tendres consolations de l'amitié ? Non, ma Lucie, croyez-moi, quand je n'aurois pas assez de générosité, j'ai assez d'amour propre pour ne pas m'exposer aux tourmens d'un remords si vif. Ainsi, comptez de voir bien-tot votre

*Henriette Byron.*

## Lettre 4

*À Londres, 24 janvier.*

Nous arrivons. Il n'a rien manqué à l'agrément de notre voyage. Vous vous imaginez bien que M. Greville et M. Fenwick étoient à notre premiere pause. Ils avoient eu soin de nous tenir un dîner prêt. Mais ils vous rendront compte eux mêmes de toutes leurs attentions.

Ils ont renouvelé tous deux la menace de me suivre à Londres, si je m'y arrête plus d'un mois ; c'est porter trop loin la bonté. Vous voyez que leurs quinze jours sont prolongés du double.

Monsieur Fenwick, ayant trouvé l'occasion de m'entretenir seule pendant quelques minutes, m'a conjurée de l'aimer. M. Greville m'a pressée, avec les mêmes instances, de lui déclarer que je le hais. Cette déclaration, m'a-t-il dit, est tout ce qu'il désire à présent. Il est bien étrange, a-t-il ajouté, qu'il ne puisse obtenir de moi, ni de l'amour, ni de la haine ; c'est un singulier personnage. J'ai tourné ses plaintes en badinage, avec ma liberté ordinaire ; & je lui ai répondu que si j'étois capable de haïr quelqu'un, il seroit l'homme du monde que je ferois moins scrupule d'obliger sur ce point. Il m'a fait de vifs remercimens.

Ces deux Messieurs paroissoient tentés de nous accompagner plus loin. Mais, comme ils ne sont jamais hors de leur route, l'envie leur seroit venue d'aller jusqu'à Londres, & par dégrés, nous les aurions eus sur les bras pendant tout le séjour que j'y dois faire. En remontant dans notre voiture, je les ai pressés fort sérieusement de nous quitter. Fenwick… mon ami… a dit Greville, il faut retourner, sur nos pas, Miss Byron prend son air grave. La gravité, sur son visage, est un langage assez clair pour nous. Ils ont pris congé tous deux fort respectueusement. Je les ai remerciés néanmoins de la civilité qui les avoit conduits sur notre passage, & principalement de la bonté qu'ils avoient de nous quitter.

Principalement, a répété Greville : Ah, Mademoiselle, que vous en eût-il coûté pour nous épargner cette rigueur ! Viens, Fenwick, a-t-il dit à l'autre, retirons-nous ; joignons nos malheureuses têtes ensemble, pour vivre encore un peu, du plaisir que nous venons de goûter ; & puis nous prendrons le parti de nous aller pendre.

Il a fallu que notre voiture ait passé, comme vous savez, devant la porte du Parc de M Orme ; il y étoit, sur le bord même du grand chemin. Je ne l'ai apperçu que de fort près. Il nous a fait une révérence jusqu'à terre, avec un air de tristesse qui m'a touchée. Le pauvre M Orme ! J'aurois souhaité de pouvoir lui dire un mot en passant ; mais les chevaux alloient si grand train ! Pourquoi marchoient-ils si vite ? Cependant j'ai remué la main, & j'ai panché la tête hors du carosse autant que je l'ai pû, pour le saluer. Ô Miss Byron ! s'est écriée là-dessus M Reves ; C'est M Orme, je n'en doute plus, c'est lui qui est l'heureux mortel. J'ai répondu que si sa conjecture étoit vraie, je n'aurois pas eu l'empressement qu'elle avoit remarqué. Mais il me semble que j'aurois été charmée de pouvoir dire une fois, adieu M Orme ; car M Orme est un fort bon homme. Mon cœur étoit encore attendri des adieux que j'avois faits à ma chere famille ; & vous savez, ma chere, que dans cet état une légere impression pénétre plus facilement.

La maison de M & de M Reves est convenable à leur fortune, c'est-à-dire, fort belle & meublée dans le meilleur goût. M Reves, qui sait la passion que j'ai pour écrire, & qu'on attend de moi beaucoup de Lettres, m'a fait préparer une provision de papier, de plumes & d'encre. Elle m'a permis volontiers de prendre aussi-tôt possession de mon appartement, pour obéir à mes Amis,

qui m'ont ordonné, comme vous savez, de leur donner de mes nouvelles au premier moment de notre arrivée, & de vous adresser ordinairement mes Lettres. Mais, dans un espace si court, que puis-je avoir à vous marquer ? Mon appartement est d'une élégance extrême. Un petit cabinet de Livres, fort bien choisis, en fait le plus bel ornement pour moi, à l'exception néanmoins de mes plumes & de mon encre, auxquelles je ne dois rien préférer, puisqu'elles me doivent servir à procurer quelqu'amusement au Château de Selby, par mon petit babil, qu'on y est accoutumé à souffrir avec tant d'indulgence.

Je vous demande votre bénédiction, ma chere & respectable Grand-maman. Je vous demande la vôtre, ma bonne Tante Selby ; & la vôtre, mon cher & très-honoré Oncle, à qui mon absence va peut-être ôter le plaisir que vous preniez quelquefois, à tourmenter agréablement votre Henriette. Mais je ne me crois pas quitte de cette petite guerre dans l'éloignement.

Vous, ma chere Lucie, continuez de m'aimer, autant que je m'efforcerai de mériter votre affection ; & ne me laissez point ignorer l'état de notre chere Nancy. Mon cœur saigne pour elle. Je me serois crue tout-à-fait inexcusable, si j'étois venue passer trois mois à la ville, sans lui avoir répété de ma propre bouche les assurances de mon amitié, & celles du vif intérêt que je prends à sa santé. Quel nouveau mérite elle tire de sa patience ! Que ses souffrances me la rendent chere ! Si je tombe jamais dans l'affliction, Ciel ! donnez-moi son aimable, sa vertueuse résignation à vos plus douloureuses épreuves.

Je suis, ma chere cousine, etc.

*Henriette Byron.*

## Lettre 5

*25 janvier.*

Vous me réjouissez beaucoup, ma chere, par l'espérance que vos nouveaux Médecins vous donnent du rétablissement de notre chere Nancy. Que nos vœux puissent être bientôt exaucés !

On m'a recommandé trois choses à mon départ ; la premiere d'écrire souvent, très-souvent, m'a-t-on répété. Cet ordre n'étoit pas nécessaire. Mon cœur est avec vous ; & les heureuses nouvelles que vous me donnez de tout ce qui m'est cher au monde, le mettent dans une délicieuse situation. La seconde, de vous nommer les personnes avec lesquelles je suis destinée à vivre dans cette grande ville, & de vous faire la peinture de leurs caracteres. En troisieme lieu, de vous apprendre, jusques dans l'origine, tous les soins, toutes les flatteries, & jusqu'aux témoignages muets de distinction, ce sont les termes de ma Tante, qui pourront être adressés à la jeune personne que vous honorez tous d'une si tendre amitié.

Vous souvenez-vous de la réponse que mon Oncle fit au dernier de ces trois articles ? Je veux la répéter ici, pour lui faire voir que ses bons avis ne seront point oubliés.

La vanité du sexe, dit-il à l'Assemblée, ne permettra point qu'il échappe rien de cette nature à notre Henriette. Les femmes, continua-t-il, se prodiguent si librement aux yeux du Public, dans toutes les parties de la ville, qu'on y cherche beaucoup plus à voir de nouveaux visages, qu'à jouir du plaisir d'en voir de beaux, pour lesquels l'admiration est usée par l'habitude. Henriette porte sur ses joues, avec la fleur de la jeunesse, une honnête sim-

plicité, qui peut attirer sur elle l'attention qu'on a pour une Novice. Mais pourquoi lui remplir la tête d'idées de conquêtes & de galanteries ? Les femmes, ajouta mon oncle, s'offrent dans les Assemblées publiques, en ordre & en rang, comme dans un marché. De ce que trois ou quatre étourdis de notre canton paroissent avoir quelques vues sur elle, comme des Marchands qui enchérissent l'un sur l'autre dans une vente, vous concluez qu'à Londres elle ne mettra pas le pied hors de sa porte, sans voir grossir le nombre de ses Courtisans.

Mon Oncle se défioit donc de ma tête, & ne me croyoit pas capable de soutenir le vol que l'indulgence de mes autres amis me faisoit prendre. Il est vrai, ma chere Lucie, que notre sexe n'a que trop de penchant à se croire flatté, par des apparences d'admiration de la part de l'autre ; mais je me suis toujours efforcée de m'élever au-dessus de ce fol orgueil, par les considérations suivantes. La flatterie est le vice commun des hommes. Ils ne cherchent à nous élever, que pour nous faire tomber dans l'abaissement, & pour s'exalter eux-mêmes sur la ruine de l'orgueil qu'ils trouvent en nous, & qu'ils ont l'art de nous inspirer. Comme l'humilité brille avec plus d'éclat dans les autres conditions, c'est aux femmes les plus exposées à la flatterie, qu'elle fait aussi le plus d'honneur. Celle qui s'enfle des louanges des hommes, sur les avantages personnels qu'ils paroissent lui supposer, répond à leurs vues, & semble reconnoître qu'elle doit sa principale gloire à leur admiration ; & c'est se rabaisser autant qu'elle les releve. Les femmes n'ont-elles pas reçu du Ciel une ame capable des plus hautes perfections ? Pourquoi seroient-elles plus ardentes à cultiver celles du corps ? La fleur de la jeunesse dure peu d'années : pourquoi n'aspirerions-nous pas à des biens dont la possession donneroit de la dignité à notre

vieillesse ? Nous serions toutes aussi sages, aussi vénérables que ma Grand-maman. C'est un exemple pour nous, ma chere. Quelle femme est aussi respectée, aussi chérie, des jeunes gens & des vieux, que ma Grand-maman Sherley.

Pour commencer à remplir le second de mes devoirs, il faut vous faire le portrait de quelques jeunes personnes de l'un & de l'autre sexe, qui sont venues faire leur compliment à M Reves sur son retour. Miss Allestris, fille du Chevalier de ce nom, a paru la premiere. Je l'ai trouvée très-jolie ; l'air aisé, le caractère ouvert. Je crois que je l'aimerai. Miss Bramber est la seconde. Elle est moins belle que Miss Allestris ; mais, dans l'air & les manieres, elle ne manque point d'agrémens. Un peu d'empressement à parler, c'est le seul défaut que je lui ai trouvé. Dans son silence même, elle paroissoit chercher à dire quelque chose, quoiqu'elle eût épuisé deux ou trois sujets. Je lui reproche d'autant plus librement cette volubilité de langue, que M & M Reves ne l'ont pas remarquée, comme ils l'auroient fait, s'ils n'y étoient pas accoutumés. Cependant il se peut que la joie de revoir ses Amis ait ouvert ses levres. Si je devine juste, pardon, chere Miss Bramber ! Miss Sally, sa cadette, est fort aimable, avec beaucoup de modestie ; un peu contrainte, peut-être, par la vivacité de sa sœur aînée. La différence de leur âge est de six ou sept ans ; de sorte que Miss Bramber paroît regarder sa sœur sur le pied de ce qu'elle étoit il y a deux ou trois ans, car Miss Sally n'en a pas plus de dix-sept. Ce qui me confirme dans cette idée, c'est que la plus jeune étoit beaucoup moins réservée lorsque sa sœur s'éloignoit un moment, & qu'à son retour, elle recommençoit à fermer sa petite bouche, qui est réellement très-jolie ; sans compter que l'autre ne la nommoit jamais que mon enfant, avec l'air du droit d'aînesse ; & que

l'autre disoit modestement ma sœur, d'un ton qui n'étoit pas éloigné du respect.

Deux hommes assez jeunes, qui donnoient la main aux deux sœurs, étoient M Barnel, neveu de Milady Allestris, & M Sommer. Le second est marié nouvellement. Je lui ai trouvé beaucoup d'affectation dans les manieres, & tout l'air d'un homme fort rempli de ses perfections. Après son départ, j'ai dit à M Reves que je le croyois fort amoureux de lui-même. Elle en est convenue. Cependant cet excès d'amour propre est assez mal fondé : c'est un homme fort ordinaire, quoiqu'extrêmement recherché dans sa parure. Il paroît que sa femme étoit une veuve très-riche. Avant qu'elle l'eût rendu important à ses propres yeux en devenant amoureuse de lui, c'étoit un jeune homme assez modeste, qui n'avoit pas découvert en lui-même plus de mérite qu'on ne lui en reconnoissoit ; & cette raison a fait pardonner à sa femme le goût qu'elle a pris pour lui. Mais depuis son mariage, il est devenu parleur, audacieux, décisif : il a mauvaise opinion de tout notre sexe ; & ce qu'il y a de pis, il n'en a pas une meilleure de sa femme, pour la préférence qu'elle lui a donnée.

Il a marqué beaucoup d'attention pour moi, mais de maniere à faire penser que je devois me croire fort honorée de l'approbation d'un si bon juge.

Monsieur Barnel est un jeune homme, qui sera toujours jeune, ou je suis trompée. Je ne l'ai pris d'abord que pour un fat. Il a commencé avec affectation par quelques traits assez judicieux, quoique des plus communs. Une heureuse mémoire, qui rend capable de se faire honneur de l'esprit d'autrui, est une sorte de mérite. Mais lorsqu'il a voulu marcher seul, il lui est échappé bien des choses qui ne peuvent sortir de la bouche d'un homme sensé.

Ainsi je prononce hardiment sur lui. Cependant, à juger par les seuls dehors, il peut passer pour un de nos jeunes gens du bel air. Il se met fort bien, & s'il a quelque goût, c'est pour la parure : mais il ne l'ignore point, car il nous a vanté plusieurs parties de la sienne ; & lorsqu'il en a trouvé l'occasion, il est toujours tombé sur le même point. Ce qui acheve de le peindre pour moi, c'est qu'aussi souvent que la conversation a pris un tour sérieux, il s'est levé de sa chaise, en fredonnant un air italien, quoiqu'il s'y entende fort peu ; mais il sembloit prendre plaisir au son de sa propre voix. Cet admirable homme s'est rappelé quelques magnifiques complimens, qu'il m'a fait l'honneur de m'appliquer, en paroissant s'attendre que j'en prendrois meilleure opinion de moi-même. Je ne m'étonne point que les hommes en aient une si mauvaise des femmes, s'ils nous croyent capables d'entendre avec plaisir tant de sottises, hazardées sous le nom de complimens.

Nous avons eu, cet après-midi, la visite de Miss Stevens, fille du Colonel de ce nom. Elle se ressent du mérite de son pere, qui passe pour un homme du premier ordre. Je n'ai pas vu de physionomie plus intéressante, avec moins d'affectation. Ma cousine Reves dit qu'elle a beaucoup de lecture ; mais on ne s'apperçoit point qu'elle en tire vanité. Elle étoit accompagnée de Miss d'Arlington, qui est sa parente, & qui a du talent pour la Poésie. À la prière de M Reves, Miss d'Arlington nous a lu deux ou trois de ses productions. Comme elle n'y a consenti qu'après quelque résistance, je ne sais s'il m'est permis d'en parler. L'une étoit sur la séparation de deux amans, si tendre & si touchante, qu'il paroît que l'agréable Muse n'ignore pas les peines qu'on peut ressentir innocemment dans cette occasion. La seconde, qui étoit une description de l'Aurore & du lever du Soleil, rend du moins témoi-

gnage qu'elle aime à se lever matin. Je lui en ai demandé une copie, pour me confirmer dans la même habitude ; mais elle me l'a refusée avec beaucoup de modestie. La troisieme étoit sur la mort d'une chere Fauvette, un peu trop pathétique à mon gré pour l'occasion ; car si Miss d'Arlington avoit le malheur de perdre le meilleur de ses Amis, il me semble que dans cette piéce, qui est assez longue, le sujet est épuisé, & qu'elle seroit obligée d'en emprunter quelques images. Je conçois qu'il est difficile aux jeunes personnes, qui sont nées avec quelque génie, de régler leur imagination. L'abondance de leurs idées les emporte souvent au-delà de leur sujet ; & pour vouloir tout dire, elles ne disent pas ce qu'il convient. Mais, à tout prendre, j'ai trouvé la pièce fort jolie.

Jeudi 26.

Nous eûmes hier à souper Mylady Pen Williams. C'est une femme très-agréable, veuve d'un homme estimé, & proche parent de M Reves. Son âge paroît d'environ quarante ans. Elle a pris beaucoup d'affection pour moi ; & pour commencer notre liaison, elle veut être de toutes les parties de plaisir où je me trouverai engagée. Elle observa que ceux qui connoissent bien les grandes villes, se font une fête d'y accompagner les Étrangers. Les nouvelles remarques, & les comparaisons qu'ils entendent, l'étonnement dont ils sont témoins, le goût qu'ils voyent prendre pour ce qui mérite de l'estime ou de l'admiration, leur forme un très-agréable amusement ; & les observations d'une jeune personne, telle que moi, ne lui promettoient pas moins d'utilité que de satisfaction. Je la remerciai de son compliment, par une simple révérence. Je n'oppose jamais rien aux civilités de cette nature. Ce seroit faire entendre qu'on les croit sinceres, ou même qu'on s'en croit digne, & qu'on cherche le plaisir de se les faire répéter ; &

quoi qu'en dise M Greville, on n'est pas toujours secouru par cette jolie confusion, par cette rougeur d'un moment, qu'il prétend que les femmes ont comme à la main, lorsqu'elles affectent de rejetter les louanges qu'on leur donne. Mylady Pen eut la bonté de s'en tenir là, quoique les muscles de son agréable visage parussent prêts à faire leur office, pour peu que je les y eusse excités par le désaveu du mérite qu'elle m'attribuoit. Qu'en dites-vous, ma chere ? Ne suis-je pas une plaisante fille ? Mais je n'en pense pas plus mal de Mylady Williams. On doit me mener à la Masquarade, au Ridotto, & dans la saison, à Vauxhall & à Renelagh. Les Bals parés, les Concerts, les Assemblées du jeu auront leur tour ; & pour me préparer à cette derniere sorte de plaisirs, on veut me faire apprendre tous les jeux à la mode. Ma Grand-maman se seroit-elle attendue, il y a vingt ou trente ans, à vivre assez pour entendre dire qu'avec le Maître de Musique & le Maître à Danser, le bel usage demande un Maître de Jeu, pour achever l'éducation des femmes ? Mylady Pen s'offre à me servir de guide dans toutes ces parties.

Àprésent, chere Lucie, ne répéterez-vous pas la priere que vous avez déja faite au Ciel, de me voir revenir avec un cœur sain ? & ne tremblez-vous pas que je ne devienne une jolie femme, dans le goût moderne ? Pour cette derniere crainte, je répondrai lorsque vous commencerez à me soupçonner : si vous trouvez que je préfere le plus brillant de tous ces plaisirs & l'Opéra même, malgré la passion que j'ai pour la Musique, à une bonne Piéce de notre favori Shakespear, alors, ma Lucie, que votre cœur s'afflige pour votre Henriette ; craignez alors qu'elle ne se soit laissée gagner à l'esprit de légéreté, qu'elle ne soit prise par les yeux & les oreilles, que son cœur ne soit infecté par le goût moderne, qu'elle n'ait conçu même une pernicieuse passion pour

le jeu, & que pour soutenir ses extravagances elle ne pense à faire le malheur de quelque honnête homme en l'épousant.

Un mot sur mes affaires domestiques. James, le seul Laquais que j'aie amené, se dégoûte déjà de la ville & veut retourner au château de Selby. Je n'aime pas à voir autour de moi un homme qui s'y déplaît. Ainsi je lui ai promis de le renvoyer ; mais comme c'est d'ailleurs un garçon fort sage, j'espere que ma Tante ne le congédiera point en cette occasion. Il s'en est déjà présenté plusieurs ; & dans le principe où je suis, qu'un Maître doit répondre du caractere de ceux qui le servent, je ne suis pas peu embarrassée pour le choix. Je ne pense pas comme ce grand Ministre, qui donnant quelquefois la préférence à des gens qui ne la méritoient pas, apportoit pour raison de ces excès de bonté, qu'il vouloit être l'Ami de ceux à qui personne ne vouloit accorder d'amitié. C'est porter l'indulgence trop loin, & ne pas considérer que le méchant qu'on protége, emporte la récompense qui est dûe à l'honnête-homme. M. & M Reves ont tant de bonté pour moi, & leurs Domestiques sont si disposés à m'obliger, que je ne risque pas beaucoup à prendre quelques jours pour faire un bon choix.

Il est tems de finir une si longue Lettre. Je me ferois soupçonner de craindre que tous mes chers Parens, mes Amis, mes Bienfaiteurs ne soient pas assez persuadés de mon tendre attachement & de mon respect, si je recommençois chaque fois à les assurer des mêmes sentimens. Supposez donc que cette assurance est toujours renfermée dans celle de la parfaite affection avec laquelle je suis & veux toujours être, ma chere Lucie, votre, etc.

*Henriette Byron.*

## Lettre 6

*31 janvier.*

Vous ne vous attendiez pas, ma chere, que l'occasion se présentât si-tôt d'obéir au troisieme ordre que j'ai reçu de vous & de toute ma chere famille, & j'étois fort éloignée aussi de m'y attendre ; cependant un jeune homme d'une naissance & d'une fortune assez considérables, a déjà commencé à me regarder avec distinction. Pour ne pas vous causer d'impatience par un prologue inutile, son nom est Fouler. Il jouit d'un bien fort honnête, par la mort de son Pere & de sa Mere, avec d'amples espérances du côté d'un vieil Oncle du pays de Galles, qui se nomme le Chevalier Roland Meredith, & qui se trouve chargé d'une Commission de la Province à la Cour.

Il paroît que sir Roland a fait une loi à son Neveu, sous peine de sa disgrace, de ne pas se marier sans son approbation, qu'il ne donnera jamais, dit-il, si la Demoiselle n'est de très-bonne famille, & ne joint une excellente éducation à une fortune raisonnable. Il veut une réputation sans tache, la théorie des devoirs domestiques, & le tour d'esprit qui fait que dans l'occasion une femme n'a pas honte de la pratiquer. Cependant comme son Neveu doit être riche, il déclare que la fortune est le moindre des avantages qu'il désire dans sa Niece ; qu'il lui souhaiteroit seulement huit ou dix mille livres sterling, afin qu'il ne paroisse pas que ce soit purement un mariage d'amour, comme si son Neveu avoit moins consulté son jugement que ses yeux. Lorsqu'une fille, dit-il, a cette dot, c'est une preuve que les Parens dont elle sort sont honnêtement établis, & qu'elle n'aura pas trop d'obligation à l'homme qu'elle épouse. Vous voyez que ce n'est pas la prudence

qui manque au vieux Vhevalier. Mais j'oubliois une des principales conditions. Sa future Niece doit être une belle femme. On dit qu'il se fait honneur d'aimer les beaux chevaux & les beaux chiens, & qu'il fait des comparaisons polies entre les Animaux plus ou moins nobles. Lui-même, comme vous jugerez par sa singularité, est un vieux Garçon, qui n'ayant jamais été marié, s'imagine qu'on fera une femme exprès pour son Neveu, & qui insiste, avant que de la connoître, sur des qualités dont il ne trouvera peut-être pas une seule dans sa Niece.

Monsieur Fouler m'a vue, pour la premiere fois, chez Madame Reves. Je ne puis dire qu'il ait rien de désagréable dans la figure ; mais il me semble qu'il n'a point l'ame que je souhaiterois, dans un homme à qui je dois faire vœu d'amour & d'honneur. Je ne veux me marier, que pour être une très-bonne & très-honnête femme. Ne dois-je pas jurer l'obéissance ? Et m'exposerois-je à violer mon serment ? Il n'y a donc point de considération qui puisse me faire prendre un homme, dont le peu d'esprit & de jugement soit capable de me faire chanceler dans l'observation de mon devoir, & qui ne suivant peut-être que les caprices d'un esprit borné, me donneroit des ordres auxquels ma raison ne me permettroit pas d'obéir. Il est doux & honorable pour une femme, de soumettre son jugement dans les choses même indifférentes, à celui d'un homme qui a plus de sagesse & d'esprit qu'elle ; mais si ces qualités manquent à son Mari, elle est portée à douter du moins de quel côté est la raison, & ce doute est le premier pas vers la diminution du respect, qui entraîne à sa suite la désobéissance & la révolte.

Je remarquai tout d'un coup que M. Fouler me regardoit avec distinction. Une femme, diroit ici mon Oncle, est toujours

prompte à faire les découvertes de cette nature. Mais, à table où nous étions, tout le monde s'en apperçut. Il revint le jour suivant ; & sans faire la moindre question sur ma fortune, il s'ouvrit à Madame Reves, en lui demandant sa protection. À la vérité il n'oublia pas ses propres avantages ; & je ne lui en fais pas un reproche, puisque personne ne les lui dispute. Mais où est l'homme riche, qui ne commence pas, dans ces occasions, par l'étalage de son bien, tandis que celui qui ne l'est pas éloigne autant qu'il peut cette fâcheuse idée, & se retranche sur l'amour, qui est son seul cri ?

Monsieur Reves, qui a fort bonne opinion de M. Fouler, lui répondit qu'il me croyoit le cœur libre, & que je n'avois pas d'autre dépendance que celle du respect, pour des Parens, à qui je tenois plus étroitement par ce lien que par celui de l'intérêt. Il loua mes bonnes qualités, c'est-à-dire, mon humeur & ma franchise naturelle, la derniere aux dépens de mon sexe ; de quoi je l'ai peu remercié lorsqu'il m'a fait ce récit. En un mot, il l'informa de tout ce qu'il jugea nécessaire, & de plusieurs choses même qui ne l'étoient pas, telles que la confiance & la bonté qui portent mes Parens à se reposer de mon choix sur moi-même, mêlant à ce détail une infinité d'éloges, qui ne peuvent être excusées que par l'excellence de son cœur, & par une partialité assez claire en faveur de sa Cousine. Cette condescendance de ma famille, à se rapporter de tout à moi dans une affaire de cette nature, parut allarmer M. Fouler. Les occasions & les offres, répondit-il, n'ayant pu manquer d'être extrêmement fréquentes, il craignoit que ce fût un obstacle pour ses espérances. Si vous en formez quelqu'une, répliqua M. Reves, c'est sur la bonté de votre caractere qu'elle doit être fondée, beaucoup plus que sur l'éclat de votre fortune. Il me fit la grace d'ajouter que sans être capable de tirer

vanité du nombre de mes Amans, il étoit naturel que tant de propositions m'eussent rendue plus difficile, & que la généreuse confiance de ma famille sembloit avoir augmenté cette disposition. Enfin, lorsque je lui ai dit, a continué M. Reves, que votre fortune excédoit beaucoup ce que son Oncle désiroit pour lui dans une femme, & que la nature autant que l'éducation vous avoit donné un tour d'esprit sérieux ; c'est trop, s'est-il écrié, c'est trop dans une même personne. À l'égard de la fortune, il souhaiteroit que vous n'eussiez pas un sou, pour vous offrir la sienne ; & votre consentement le rendroit le plus heureux de tous les hommes.

J'ai fait des plaintes, à M. Reves, de l'excessive prévention qui paroît visiblement dans le portrait qu'il a fait de moi. Surement, lui ai-je dit, vous n'avez pas promis vos bons offices à M. Fouler ; car en supposant que je mérite une partie de vos éloges, n'auriez-vous pas dû, pour son propre intérêt, consulter un peu mes dispositions, avant que de me représenter sous un jour si capable d'échauffer les siennes ? Si nous étions dans un siecle où les hommes fussent moins aguerris contre l'amour, vous l'exposeriez à des peines fort vives ; & moi, qui ne me sens pas disposée au moindre retour pour ses sentimens, vous me mettriez dans le cas de lui devoir de la pitié, lorsque je ne pourrois lui rien accorder de plus. M. Reves m'a répondu que le langage qu'il avoit tenu à M. Fouler, il le tiendroit à l'Univers entier ; qu'au reste, il ne plaindroit pas trop un Amant pour lequel je commencerois à sentir de la pitié, parce qu'elle prépare le cœur à l'amour, & que lui-même en avoit fait l'expérience avec sa femme, dont il avoit été follement amoureux ; enfin, qu'il ne pouvoit me dissimuler que M. Fouler étoit son ami.

Ainsi, ma chere, ce M. Fouler paroît assez persuadé qu'il a trouvé une femme qui lui convient ; mais je doute que votre Henriette ait rencontré l'homme dont elle juge à propos de faire son Mari.

## Lettre 7

*2 février.*

Sir Roland vint lui-même, hier au matin, rendre sa premiere visite à M. Reves ; mais avant que de s'expliquer sur les motifs qui l'amenoient, il demanda la permission de me voir. Je ne le connoissois point encore. Nous étions à déjeuner. Miss Allestris, Miss Bramber & Miss Dolyngs, qui est une jeune personne de mérite, étoient avec nous. M. Reves introduisit le vieux Chevalier Galois avec les civilités ordinaires, mais sans lui faire connoître laquelle de nous étoit Miss Byron. Aussi ne dit-il pas un mot en s'asseyant ; mais nous ayant regardées tour-à-tour & fixant les yeux sur Miss Allestris, il poussa M. Reves par le coude. M. Reves gardoit le silence. Sir Roland, qui a la vue courte, continua de la promener, en se ridant le front, sur Miss Bramber & sur Miss Dolyngs ; & lorsqu'elle fut tombée sur moi, il dit quelques mots à l'oreille de M. Reves. On lui servit du thé, qu'il reçut avec un air d'impatience & d'incertitude. Enfin, prenant M. Reves par un des boutons de son habit, il lui dit qu'il avoit à l'entretenir un moment. Ils sortirent ensemble : non, je ne me trompe point, commença vivement le Chevalier, sans quitter le bouton qu'il tenoit. Écoutez-moi, M Reves. J'aime mon Neveu comme moi-même. Je ne vis que pour lui. Il a toujours été respectueux pour son Oncle.

Si c'est Miss Byron qui est assise à droite de M Reves, avec une contenance angélique, les yeux brillans de bonne humeur, & le visage aussi fleuri que le printems, l'affaire est faite. Je donne mon consentement. Quoique je n'aye pas encore entendu sortir un mot de sa bouche, je suis sûr qu'elle est toute esprit. Mon Neveu n'en aura point d'autre. Les trois jeunes Personnes, qui sont avec elle, paroissent très-agréables ; mais si c'est pour celle dont je parle que mon Neveu a pris de l'inclination, il n'en aura point d'autre. Qu'elle va briller parmi nos dames de Caermarhen ! & cependant le Pays de Caermarhen en a de charmantes. Dites, M Reves, me suis-je trompé sur la flamme de mon Neveu ? La flamme, n'est-ce pas ainsi que cela s'appelle à Londres ?

M Reves lui répondit qu'il ne se trompoit pas, & que c'étoit Miss Byron. Ensuite, avec la partialité qu'il a toujours pour moi, il ne consulta que son cœur pour commencer mon éloge. Graces au Ciel, graces au Ciel, s'écria le vieux Chevalier. Rentrons. Retournons près d'elle. Je veux dire quelque chose qui l'engage à parler. Qu'elle ne craigne point, je ne dirai rien qui puisse lui causer de l'embarras. Si sa voix répond à tout le reste, je m'attends que ce sera toute harmonie. Le son de sa voix, entendez-vous M Reves ? me fait juger du cœur, de l'ame & du caractere de ce sexe. C'est une découverte que je ne dois qu'à moi-même. Rentrons, rentrons, je vous en supplie.

Ils s'étoient si peu éloignés de la porte, que nous avions entendu assez distinctement ce prélude. Ils reprirent leurs chaises, après quelques excuses que Sir Roland crut nous devoir, pour avoir pris M Reves à l'écart. Ici, ma chere, ne comptez pas que je puisse me rappeler une des plus singulieres conversations qui furent jamais. Les questions du vieux Gentilhomme, les bons

mots de son Ami, les fines plaisanteries de sa Province, les expressions de sa tendresse pour son Neveu & de son admiration pour moi, nous formerent une scene à laquelle je ne puis rien comparer. Il voulut savoir si mes affections n'étoient pas engagées, & je lui répondis naturellement qu'elles ne l'étoient pas. Il jugea que mon âge ne devoit pas passer seize ans, & j'eus beaucoup de peine à lui persuader que j'approchois de vingt ; alors il se reprocha de n'avoir pas remarqué qu'avec tant de bonnes qualités, je ne pouvois avoir moins de vingt ans : mais lorsqu'à l'occasion de son Neveu, j'eus ajouté que mon dessein étoit de ne me marier qu'à vingt-quatre, ce fut une autre profusion de raisonnemens, pour établir que j'avois raison, & pour me prouver néanmoins que je ne l'avois pas. Entre ses preuves, le bien de son Neveu ne fut pas oublié. Nous apprîmes, par des calculs fort précis, que M Fouler jouit actuellement de deux mille livres sterling de rente, & que l'intention de son Oncle est d'y en joindre autant pour son mariage, en lui assurant par contrat le reste de sa succession. Sir Roland, ma chere, a pris autant de passion pour moi que son Neveu. Il me trouve plus adorable que toutes les autres femmes ensemble. Cependant comme il se rend justice sur son âge, & qu'il aime son Neveu plus que lui-même, il fera violence aux sentimens qu'il a conçus pour moi ; il se contentera du bonheur d'être mon Oncle. Le déjeuner étant fini, & M Reves nous ayant proposé de repasser dans son appartement, nous le laissames avec M Reves, auquel il ouvrit entiérement son cœur, avec de fortes instances pour l'engager dans les intérêts de son Neveu. Ensuite, il auroit souhaité d'obtenir de moi ce qu'il nomme une audience particuliere ; mais nos trois jeunes Amies ayant pris congé de nous, & M Reves étant passée à sa toilette, j'employai le même prétexte pour m'excuser. Il demanda du moins la permis-

sion de revenir le jour suivant. M Reves lui déclara que nous avions divers engagemens jusqu'au lundi. Enfin le bon Chevalier se réduisit à l'espérance de me revoir lundi matin, & renouvella toutes ses instances à M. Reves.

Ainsi, ma chere, vous avez un long récit de tout ce qui regarde mon nouvel Adorateur, puisque les hommes prennent ce titre jusqu'à ce qu'ils soient devenus nos Maîtres. C'est aujourd'hui vendredi. Nous sommes invités à dîner chez Mylady Williams. Si le jour me fournit quelque chose d'amusant pour ma premiere lettre, je ne laisserai rien échapper qui vous puisse plaire.

## Lettre 8

*Vendredi au soir.*

Nous n'avons pas manqué d'amusemens, ma chere ; & je vous assure même que j'en ai trouvé plus que je n'en souhaitois. Faites fond, par conséquent, sur une longue Lettre.

Mylady Pen nous a reçus avec une extrême politesse. Elle avoit déja compagnie ; elle m'a présentée avec des éloges flatteurs. Vous rendrai-je compte de l'impression que ses convives ont faite sur moi, & de ce que j'ai observé dans le cours de la fête ? Miss Ancillon est la premiere qui se présente à ma plume. Elle m'a paru fort jolie, mais fiere, affectée, & remplie d'elle-même. La seconde est Miss Clemer, à laquelle j'ai trouvé, sous une physionomie commune, un jugement admirable, enrichi de beaucoup de lecture ; & quoiqu'elle n'ait aucun avantage à tirer du dehors, j'ai remarqué que dans l'opinion de tout le monde, la

culture de son esprit lui faisoit obtenir la préférence sur Miss Ancillon. Une troisiéme, qui se nomme Miss Barnevelt, m'a paru joindre aux traits d'un visage d'homme, une ame fort bien assortie ; car elle a le regard dur, l'air libre & hardi, le ton fier, sur-tout lorsqu'on est d'une autre opinion qu'elle ; & dans toutes les occasions elle affecte un mépris pour son sexe, qui fait admirer qu'elle daigne porter une coeffe.

Les hommes étoient M. Walden & M. Simple ; le premier, nouvellement sorti d'Oxford, fort bien partagé du côté de la naissance & la fortune ; mais difficile, entêté de ses opinions, & méprisant tous ceux qui n'ont pas reçu leur éducation dans une Université. M. Simple est un homme fort doux, que ce caractere, joint peut-être à son nom, expose un peu à la raillerie de ses connoissances, quoiqu'injustement à mon avis, puisqu'il ne s'est donné ni l'un ni l'autre, & que non-seulement il n'est capable d'offenser personne, mais que l'enjouement continuel de son humeur devroit lui attirer plus d'indulgence : sans compter qu'il possede une qualité qui manque le plus souvent à ceux qui se croient un jugement supérieur, celle de se connoître lui-même, car il est humble, modeste, & toujours prêt à reconnoître de la supériorité dans les autres. M. Simple possède une très-grosse terre, qui est une bonne compensation pour ses défauts. On ajoute qu'il sait fort bien la ménager, & que personne n'entend mieux ses intérêts. Ce talent le met en état d'obliger ceux qui prennent droit des avantages qu'ils s'attribuent sur lui, pour le tourner en ridicule dans son absence ; & l'on assure qu'il ne se fait pas presser pour rendre service : mais c'est toujours avec tant d'attention pour ses suretés, que sur cet article il n'a jamais donné sujet de rire à ses dépens.

On croit que les Amis de la belle Ancillon n'auroient pas d'éloignement pour la marier avec lui. Et moi, si j'étois sa Sœur, je lui souhaiterois assez de prudence pour se donner à la sage Clemer ; qui trouveroit dans son bon esprit le motif & le pouvoir de dédommager un Mari de ce qu'elle ne lui apporteroit pas du côté de la fortune. Pour Miss Barnevelt, il semble que personne ne pense à lui chercher un Mari. Ceux qui badinent sur son compte, la traitent moins de fille, que de jeune drole, qui pensera peut-être quelque jour à se pourvoir d'une Femme. Une des raisons qu'elle donne elle-même pour se consoler d'être Femme, c'est qu'elle ne peut être mariée à une personne de son sexe. L'étrange créature ! Mais voyez, ma chere, ce que les Femmes gagnent à sortir de leur caractere. Telles que les Chauvesouris de la Fable, elles passent pour des êtres d'une espèce ambiguë, qui n'est avouée par aucun des deux sexes, & qui fait la raillerie de l'un & de l'autre.

C'étoit toute la compagnie que Mylady Williams attendoit avec nous. Mais à peine les premiers complimens étoient finis, que Mylady ayant été priée de sortir une moment, est revenue accompagnée d'un Homme de fort bonne mine, qu'elle nous a présenté sous le nom du Chevalier Hargrave Pollexfen. Tandis qu'il saluoit l'Assemblée, avec beaucoup de grace, elle a pris un moment pour me dire à l'oreille que c'étoit un Baronet des plus riches d'Angleterre, par l'héritage qu'il a fait depuis peu du bien d'une Grandmere & de deux Oncles, qui l'étoient extraordinairement. Lorsqu'il m'a été présenté sous son nom, & moi à lui sous le mien, il m'a fait un compliment très-civil sur ma réputation, & sur le bonheur qu'il avoit de paroître devant moi. Il avoit fort entendu parler, a-t-il ajouté, du mérite qu'on m'attribue ; mais il ne s'attendoit point à trouver les éloges si fort au-dessous de la vérité. Miss

Ancillon s'est rengorgée, a fait jouer son éventail, & m'a paru piquée de n'avoir pas reçu les premieres marques de son attention. J'ai cru démêler un peu de mépris dans les airs qu'elle s'est donnés. Miss Clemer a souri d'un air de satisfaction, comme si la bonté de son naturel lui eût fait partager un compliment, qui regardoit une personne du sexe dont elle fait l'ornement par les qualités de son cœur. Miss Barnevelt a protesté qu'à la premiere vue elle m'avoit regardée de l'œil d'un Amant : & me prenant librement la main, qu'elle a serrée dans les siennes ; vous êtes charmante, m'a-t-elle dit, d'un ton qu'elle prendroit avec une petite innocente de Province, & s'attendant peut-être à me voir rougir d'embarras & de confusion.

Le Baronet, faisant ses excuses à Mylady, lui a confessé qu'il n'avoit eu la hardiesse d'entrer sans invitation, que pour satisfaire l'empressement qu'il avoit d'admirer Miss Byron. On lui a répondu que toute la compagnie m'étoit doublement obligée. L'homme d'Oxford a laissé entrevoir qu'il se croyoit éclipsé par Sir Hargrave ; & pour reprendre le dessus, il nous a cité quelques passages de ces Auteurs Latins, dont il s'est efforcé de nous faire sentir la beauté par les regles de la grammaire. Ensuite s'étant levé sur la pointe des pieds, comme pour regarder de haut en bas le Baronet, il a mis la main au côté, & tout d'un coup il est allé passer devant lui, en jettant un œil de mépris sur sa riche parure. M. Simple a souri, comme si tout ce qui se passoit autour de lui l'avoit fort amusé. Une fois, à la vérité, il a voulu essayer de parler : sa bouche s'est ouverte, pour donner passage à ses paroles, ce qui paroît lui arriver quelquefois, avant que ses mots soient tout à fait prêts. Mais il s'est assis, content de l'effort. Au fond, ceux qui ne se rendent point méprisables par des affectations doivent être supportés. Pauvres & riches, sages & insensés, nous

sommes tous anneaux de la même chaîne. Il faut me dire, ma chere, si dans mes descriptions, je ne mérite pas moi-même le reproche que je fais à ceux qui méprisent les autres, pour des défauts qui ne sont pas volontaires.

Celle que je vais commencer pourra vous paroître intéressante, si je vous avertis qu'il est question d'un nouvel Adorateur. Et lequel donc, des trois hommes que j'ai nommés ? Vous devinez le Baronet, j'en suis sure. Oui, ma chere, c'est lui ; mais songez que mon esquisse sera composée de ce que j'ai appris de lui dans la suite, aussi-bien que de mes propres observations.

Le Chevalier Hargrave Pollexfen est un homme bien fait, assez haut, d'une figure agréable, âgé de vingt-huit ou trente ans. Il a le teint un peu trop blanc pour un homme, & tirant un peu sur le pale ; les yeux d'une hardiesse remarquable, gros, ouverts, approchant assez de ceux qu'on nomme vulgairement des yeux de bœuf ; & dans les airs qu'il se donne, il paroit affecter un regard libertin, qu'il prend peut-être pour une recommandation auprès des femmes. Miss Ancillon, l'entendant louer par Mylady Williams pendant qu'il avoit le dos tourné, a dit qu'il avoit les plus beaux yeux qu'elle eût jamais vus dans un homme, des yeux mâles, pleins d'expression. Il s'énonce facilement ; mais cette volubilité paroît plutôt tenir de ce qu'il ne doute de rien, que d'un fond extraordinaire de bonnes idées. Cependant il passe pour homme d'esprit ; & s'il pouvoit gagner sur lui de penser un peu plus & de parler moins, il auroit peut-être plus de droit à l'estime dont il paroît se croire un peu trop sûr. Comme il n'hésite jamais, & qu'il excite à rire en riant le premier de ce qu'il va dire ou de ce qu'il a dit, il s'est fait une réputation d'homme infiniment

agréable, parmi ceux qui aiment à noyer la réflexion dans la gayeté.

Il paroît que Sir Hargrave a voyagé ; mais il doit avoir emporté avec lui un étrange nombre de folies & beaucoup d'affectation, s'il en a laissé une partie dans ses courses. Il est porté sur-tout à juger désavantageusement d'une femme, lorsqu'il est parvenu à lui arracher quelques marques de goût pour ses plaisanteries. Vous saurez bientôt comment je suis informée de ce trait, & de quelques autres qui ne valent pas mieux.

Le goût présent de la Nation étant pour la parure, il n'est pas surprenant qu'un homme tel que Sir Hargrave, cherche à s'y distinguer. Que peut-on faire de trop pour sa figure, quand on la préfère aux qualités de l'ame ? Cependant les soins qu'il y apporte réussiroient mieux, à mon avis, s'ils étoient moins apparens. Son inquiétude est extrême, pour tenir tous ses ajustemens dans l'ordre. Il n'oublie pas de rendre ses devoirs à chaque trumeau ; mais il le fait avec une sorte de circonspection, comme s'il vouloit déguiser une vanité, trop visible pour que personne puisse s'y tromper. S'il se voit observé, il se retire d'un air à demi négligé ; mais un peu mécontent néanmoins, en feignant d'avoir découvert dans sa personne, quelque chose qui lui déplaît. Cette plainte ne manque guères de lui attirer un compliment, auquel il fait juger qu'il est très-sensible, par l'air affecté avec lequel il s'en défend. Oh ! Monsieur, oh ! Madame, vous me faites grace.

Tel est le Chevalier Pollexfen. Il a pris place auprès de la Provinciale ; & donnant carriere à sa galanterie, il s'est répandu en si beaux discours, qu'il ne m'a pas laissé un instant pour lui faire connoître qu'on n'est pas d'une sottise absolue dans ma Province. Il a soutenu que j'étois une parfaite Beauté. Il m'a supposée d'une

extrême jeunesse. Tous éloges assez fades, en vérité ; tandis que par les airs qu'il se donne, il paroissoit sûr de mon admiration. Je l'ai regardé plusieurs fois, assez fixément ; & mes yeux étant une fois tombés sous les siens, j'ose assurer que dans ce moment il prenoit pitié du pauvre cœur, dans lequel il croyoit jetter beaucoup de trouble. Cependant je considérois alors si dans la nécessité de choisir entre M Simple & lui, en punition de quelque grande faute que j'aurois commise, je ne me déterminerois pas plutôt pour le premier.

Le Maître d'Hôtel, étant venu avertir qu'on avoit servi, m'a délivrée d'une plus longue suite d'importunités, & le Chevalier s'est trouvé placé à table assez loin de moi. Pendant tout le dîner, il a tiré beaucoup de lustre, de l'air sourcilleux & de la conduite de M Walden, qui demeurant souvent muet, sembloit n'accorder que du mépris à tout ce qui sortoit de la bouche du Chevalier. Cette disposition se déclaroit quelquefois par une si grande variété de grimaces, qu'il m'auroit paru impossible de les exprimer avec le même visage. Depuis mon retour, j'ai tenté plusieurs fois, devant mon miroir, d'imiter les différentes contorsions de M Walden, pour vous les décrire, & tous mes efforts n'ont pu me rendre capable de vous en donner la moindre notion. Peut-être auroit-il été plus excusable, dans quelques-uns de ses mépris, s'il n'avoit pas été visible qu'il tournoit au profit de son amour propre, toute la considération qu'il croyoit ôter au Baronet. Cependant il étoit aussi condamnable d'un côté que Sir Hargrave l'étoit de l'autre. Jamais je n'ai vu dans un si beau jour la différence réelle qui est entre l'homme du Monde & celui qui sort du College. L'un sembloit résolu de ne prendre plaisir à rien, tandis que l'autre s'efforçoit de plaire à tout le monde, & si fort à ses dépens, qu'il mettoit quelquefois son jugement au hazard. Une se-

conde folie faisoit oublier la premiere, & la seconde une troisieme : mais, en riant le premier de ses propres extravagances, il nous laissoit la liberté de supposer qu'elles étoient volontaires, & qu'il ne s'y livroit avec cette sorte d'oubli de lui-même, que pour réjouir l'assemblée.

M Walden, comme il paroissoit clairement à son front couvert, aux méprisantes agitations de ses levres, & à son visage entier, qu'il affectoit de ne pas tourner vers le Baronet, sembloit irrité de l'air riant qu'il voyoit sur celui de tout le monde, & qu'il paroissoit prendre en pitié, sans distinguer de quelle source il venoit, comme s'il s'étoit cru tombé dans une compagnie fort inégale. Il a même affecté deux ou trois fois de s'adresser à M Simple, avec une sorte de préférence sur toute l'assemblée ; quoiqu'il fût assez visible que ce pauvre jeune homme avoit beaucoup plus de goût pour l'agréable fécondité du Chevalier Baronet, que pour la seche emphase du Savant, & qu'il parût applaudir des levres & des yeux à chaque mot de Sir Hargrave ; au lieu qu'il baissoit la vue avec embarras, dans le tems même que M Walden lui faisoit l'honneur de s'adresser à lui, comme à la principale personne de l'assemblée. Qu'il me soit permis de faire une réflexion, ma chere Lucie. Ne vous paroît-il pas fort heureux pour notre sexe léger & badin, que la plûpart des hommes, ces chefs de l'esprit humain, ne soient pas beaucoup plus raisonnables que nous ? Ou pour m'exprimer en d'autres termes, ne croyez-vous pas que les excès de raison sont aussi ridicules qu'une portion modérée de folie ? Mais, silence. Je n'ajoute pas un mot. Mon Oncle ne manqueroit pas de se soulever contre moi.

Qu'est-il arrivé ? que M Walden ne pouvant supporter de se voir comme enseveli par l'homme du Monde, a pris le parti, après

dîner, de venger l'Université par une querelle presque ouverte. Il n'a pas manqué d'adresse pour faire tourner la conversation sur les avantages du savoir ; d'où il a conclu qu'il n'y avoit rien de comparable à l'éducation qu'on reçoit dans les Universités. Sir Hargrave a traité légerement cette these, c'est-à-dire, avec une ironie fine & quelquefois piquante, qui a déconcerté à la fin M Walden, & qui auroit eu d'autres suites, si toute l'assemblée ne s'étoit réunie pour les arrêter. Enfin M Walden est sorti fort mécontent.

Lorsqu'on se préparoit à servir le thé, Mylady Williams s'est approchée de moi, & m'a félicitée d'avoir fait une aussi belle conquête que celle de Sir Hargrave. Elle avoit remarqué, m'a-t-elle dit, que dans la chaleur même de sa dispute, ses yeux s'étoient toujours tournés vers moi, avec un mélange de respect & d'admiration, & qu'il lui étoit même échappé quelques mots qui ne pouvoient laisser aucun doute de ses sentimens. Miss Ancillon, qui étoit assez proche pour entendre Mylady, & sur laquelle le Chevalier sembloit avoir fait beaucoup d'impression, n'a pas eu peu de peine à forcer ses yeux de me regarder civilement ; quoique sa bouche, qui est réellement jolie, se soit fait la violence de me féliciter aussi par quelques sourires. Sir Hargrave a rapporté toutes ses attentions à moi pendant le thé, & l'on s'est apperçu qu'il avoit l'esprit sérieusement occupé de quelque chose. Ensuite il a prié M Reves de passer avec lui dans un cabinet voisin ; & là, votre Henriette est devenue le sujet d'une conversation sérieuse.

Il a déclaré d'abord à M Reves, que dans plusieurs voyages qu'il avoit faits à Nortampthon, il avoit toujours cherché l'occasion de me voir, & qu'il ne seroit pas venu dîner sans invitation,

chez Mylady Williams, s'il n'eût appris que j'y étois. Il a protesté que ses vues étoient pleines d'honneur, comme s'il avoit cru qu'on en pouvoit douter sans cette assurance ; marque tacite, ma chere, de la supériorité qu'il s'attribue, & de la haute idée qu'il attache à sa fortune.

M Reves lui a répondu que tous mes Parens s'étoient fait une règle de ne pas se mêler de mon choix. Sir Hargrave s'en est applaudi, comme du plus grand bonheur ; & rentrant bientôt dans l'assemblée, il a pris un moment où j'étois à m'entretenir seule avec M Reves, pour s'approcher de moi, & pour me déclarer, en termes fort ardens, qu'il avoit conçu la plus vive admiration pour un grand nombre de qualités extraordinaires, qu'il a peut-être forgées lui-même ; car il en a fait le compte avec une volubilité surprenante. Enfin il m'a demandé la permission de me rendre ses respects chez M Reves. Je lui ai dit que M Reves étoit le maître chez lui, & que je n'avois aucune permission à donner. Il m'a fait une profonde révérence, avec un remerciment, comme si ma réponse étoit une permission réelle. Quel parti pour une femme, avec ces flatteurs ? Il a paru chercher l'occasion de renouer l'entretien avant son départ ; mais j'ai sçu l'éviter. Mylady Williams nous a pressés de passer la soirée chez elle ; M & M Reves se sont excusés. En revenant, M Reves m'a dit que je trouverois dans Sir Hargrave un Amant fort résolu & fort importun, si je ne marquois pas de goût pour ses soins. Ainsi, Monsieur, lui ai-je répondu, pour me délivrer de ses importunités vous me conseilleriez de l'épouser ; comme on dit qu'il est arrivé à plusieurs femmes de bon naturel.

Nous avons trouvé, en rentrant au logis, le Chevalier Allestris, qui attendoit le retour de M Reves. C'est un homme de mérite, &

d'un jugement rare ; simple dans ses maniéres, & d'environ cinquante ans. M Reves lui ayant appris comment nous avions passé le jour, il nous a fait un portrait de sir Hargrave Pollexfen, qui a non-seulement aidé à tout ce que vous venez de lire, mais qui me l'a fait regarder comme une connoissance fort dangereuse. On assure que malgré l'air gai & badin qu'il sait prendre en compagnie, c'est un homme du plus mauvais naturel, mal intentionné, méchant, qui ne fait scrupule de rien pour arriver à ses fins ; qu'il a déja causé la ruine de trois jeunes femmes ; qu'il est assez rangé dans ses affaires ; mais que c'est même aux dépens de son caractère, parce qu'autant qu'il est prodigue pour ses plaisirs, autant il regarde de près à son argent dans des occasions où la libéralité est un devoir. Auriez-vous cru, ma chere, que cet homme de si bonne mine, si enjoué, si bien mis, pût être d'un caractère noir, audacieux, méchant, cruel même ? car Sir Allestris nous a raconté d'autres histoires, qui prouvent que toutes ces qualités lui conviennent.

Mais je n'avois pas besoin de ces lumiéres, pour me déterminer à ne pas recevoir ses propositions. Ce que j'avois vu me suffisoit ; quoique Sir Allestris, à qui M Reves a fait la confidence entiére, ne doute point que ses vues ne soient sérieuses, & que m'en ayant fait compliment, il ait ajouté qu'il lui connoît du penchant pour le mariage ; d'autant plus, dit-il, qu'au défaut des mâles dans sa ligne, la moitié de son bien passeroit à un Parent fort éloigné, qu'il hait beaucoup, par la seule raison que dans son enfance cet honnête Cousin le reprenoit quelquefois de ses fautes. Au reste, Sir Allestris dit que son bien est aussi considérable qu'on le publie.

Lorsque nous nous sommes trouvés libres, quelle gloire pour vous, chere Cousine, m'a dit M Reves, de réformer un homme de ce caractere, & de faire de son bien une source de bénédictions, comme je suis sûr que vous y apporteriez tous vos soins, si vous étiez Mylady Pollexfen ! Mais comptez, chere Lucie, que Sir Hargrave fût-il Roi de la moitié du Globe, il ne me verra point à l'autel avec lui. Que faire néanmoins, s'il est aussi importun qu'on le représente ? Je ne me conduis pas mal avec ceux que je puis tenir à la longueur des armes ; mais j'avoue que je serois fort embarrassée avec ces caractéres hardis. La civilité, à laquelle je me crois obligée pour tous ceux qui marquent un peu de considération pour moi, m'exposeroit à beaucoup d'inconvéniens, dont la protection de mon Oncle & celle de M Deane m'ont toujours préservée. Ô chere Lucie ! à combien de maux une jeune personne n'est-elle pas exposée sans cette protection, lorsque tant d'hommes, semblables à des Sauvages, ou à des bêtes farouches, s'attachent à nous poursuivre, comme la proie de leur sexe !

*Samedi matin.*

Pour finir dans cette Lettre sur l'article de Sir Hargrave, & plaise au Ciel que jamais il ne me donne occasion d'y revenir ! M Reves vient de recevoir un billet de lui, par lequel il s'excuse de le voir ce matin, comme il se l'étoit proposé, sur l'obligation où il se trouve de partir sur le champ pour Reading, où il est appelé par les instances d'un Ami mourant ; & dans l'impossibilité qu'il prévoit de revenir avant trois jours, qui lui paroîtront, dit-il, trois longues années, il ne peut se dispenser avant son départ de renouveller les témoignages de son respect, & de confirmer la déclaration de ses sentimens. Il demande instamment la faveur & la protection de M Reves. Il ajoute qu'un bonheur pour lui dans son

absence, c'est que Miss Byron, M & M Reves, ayant le tems de réfléchir un peu sur ses offres, il se flatte qu'elles ne seront pas payées d'un refus.

Àprésent, ma chere, vous avez tous les éclaircissemens que je vous ai promis sur mes deux nouveaux Adorateurs. Comment vais-je me conduire avec eux ? C'est ce que j'ignore. Mais je commence à juger que les plus heureuses filles sont celles à qui leurs Parens épargnent les embarras de cette nature, en remettant à consulter leur inclination, lorsqu'on est aux préliminaires. Il est certain que les miens font beaucoup d'honneur à ma discrétion, de m'établir si généreusement mon propre juge. Les jeunes personnes sont flattées du pouvoir qu'on leur donne sur elles-mêmes. Cependant je ne vous cacherai point que cet honneur me cause quelque peine, & pour deux raisons ; l'une, qu'il m'oblige à la plus grande circonspection, comme à la plus vive reconnoissance ; la seconde, que ma famille a marqué plus de générosité en me dispensant de la soumission, que lorsque j'ai accepté, ou que j'ai paru accepter cette grace. J'ajoute que me trouvant comme livrée à des persécutions étrangeres, c'est-à-dire, à celles de plusieurs personnes qui n'ont pas fait insensiblement connoissance avec moi, comme nos voisins Greville, Orme & Fenwick, je m'imagine qu'il y a quelque apparence de présomption à faire face aux premieres propositions d'une nature si terrible. Ne seroit-elle pas terrible en effet, si le cœur se laissoit une fois engager ?

Que mes chers Parens me permettent donc de m'en rapporter à eux, s'il se présente quelqu'un pour lequel je n'aye pas trop d'éloignement. À l'égard de M. Fouler & du Baronet, je suis à présent dans la nécessité de prononcer moi-même avec eux. Il est beaucoup plus facile à une jeune personne de dire non, que oui.

Mais, à l'avenir, je n'aurai point la hardiesse de me déterminer sans conseil.

Comme M. & Madame Reves m'ont engagée à leur laisser lire ce que je vous écris, ils m'accordent toute la liberté dont j'ai besoin pour cet exercice. Ainsi vous serez moins surprise que je trouve le tems de vous faire de si longues Lettres. Miss Byron est dans son cabinet. Miss Byron écrit ; c'est une excuse qu'ils croyent suffisante pour tout le monde, parce qu'ils ont eux-mêmes la bonté de s'en contenter. Ils savent d'ailleurs qu'ils obligent une chere Famille, en me donnant l'occasion de lui rendre mes devoirs.

## Lettre 9

*6 janvier.*

Vous me dites, ma chere, que M. Greville sera dans peu de jours à Londres. Je ne saurois l'empêcher. Vous ajoutez qu'il donne ses affaires pour prétexte, & que sous ce voile il se propose de n'être pas ici moins d'un mois, & d'y prendre part aux amusemens publics : fort bien. Il en est assurément le maître. Cependant j'espere qu'il ne me compte ni parmi ses affaires, ni parmi ses amusemens. Après une ou deux visites en faveur du voisinage, je me propose, à mon tour, de ne pas souffrir qu'il vienne me tourmenter. Ce qui est arrivé entre M. Fenwick & lui, m'a causé assez de peine, & ne m'a que trop exposée. Une femme, qui a malheureusement été l'occasion d'un combat entre deux hommes, doit penser d'une maniere bien étrange, quoiqu'elle n'ait rien à se reprocher, s'il ne lui paroît pas que ces avantures

font trop de bruit dans le monde. Combien de gens ont pris occasion de la témérité de ces deux hommes, pour me regarder avec étonnement ? Et quel n'a pas été l'embarras de mon Oncle & de M. Deane, pour les amener au bizarre compromis, par lequel ils se sont engagés, malgré tout ce que j'ai pu leur dire, à me tourmenter de concert, comme le seul moyen de sauver la vie à l'un des deux ? Méthode admirable pour gagner l'affection d'une femme ! Et ne dois-je pas tout craindre de cet exemple, si Sir Hargrave persiste dans ses dispositions ? M. Greville est un emporté ; & le Chevalier Allestris nous a dit que Sir Hargrave ne manque pas de résolution.

Je suppose que M. Fenwick fera aussi le voyage, si l'autre ne change pas de dessein. Je vous demande en grace, ma chere Lucie, de leur déclarer... Cependant ! leur dire que je n'ai aucun penchant à les voir, & que j'en éviterai l'occasion si je le puis, c'est leur donner une importance qui me chagrine encore plus ; & l'un se couvrant du prétexte de ses affaires, si je refuse les visites avant qu'elles soient offertes, il paroîtra, dans l'interprétation d'un homme aussi présomptueux que M. Greville, que je me compte moi-même entre les affaires qui peuvent l'amener. Ils prendront le parti qu'il leur plaît. S'ils sont résolus de m'obséder dans les assemblées publiques, graces au Ciel, je n'ai pas tant d'empressement à me montrer, que je ne puisse me dispenser souvent d'y paroître.

Mais on me fait avertir que Sir Rowland Meredith demande à me voir. Ce bon Chevalier, ma chere, le vieux Sir Roland. On me dit qu'il est en habit neuf, à boutons & boutonnieres d'or, en grande perruque à pleines boucles, & que son Neveu, qui est avec lui, est dans tout l'éclat d'un jour de nôces. Comment s'y prendre

avec l'Oncle & le Neveu ? Me direz-vous, ma chere, ce qu'il y a dans les déclarations de ce sexe, & pourquoi les plus indifférens ne laissent pas de causer quelque agitation ? Mais c'est qu'il en coute toujours, pour rejetter les civilités qui semblent partir d'une affection si vive.

On me presse de descendre. Je ne vous quitte pas pour longtems.

LUNDI 6, AU SOIR.

En descendant, ma chere, j'ai entendu le bon Sir Roland, qui s'avançoit dans l'antichambre, & qui disoit à M. Fouler : voyez, mon Neveu, ce que vous allez dire à la Prime-vere de votre cœur ; & s'adressant apparemment à M. Reves, j'ai entendu qu'il disoit aussi ; c'est, Monsieur, qu'en Caermarthen nous avons à présent la saison des Primes-veres.

M. Fouler, par un effort de complaisance, est venu au-devant de moi jusqu'au bas de l'escalier. Le Chevalier, demeurant à la porte de l'antichambre avec M. Reves, a fait un petit signe de tête, accompagné d'un sourire, comme s'il avoit dit ; laissons à mon Neveu l'honneur de la premiere galanterie. Je n'ai pas été peu surprise de me voir prendre la main par celle de M. Fouler, & d'un air assez hardi, qui venoit sans doute de l'encouragement qu'il avoit reçu. Il m'a conduite près d'un Fauteuil. Il m'a fait une profonde révérence, que je lui ai rendue ; & je crois avoir marqué un peu plus d'embarras qu'à l'ordinaire.

Votre Serviteur, Mademoiselle, m'a dit le vieux Chevalier. Elle embellit tous les jours, a-t-il ajouté. Que cette rougeur sied bien à ce beau visage ! Mais pardon, Mademoiselle, mon intention n'est pas de vous embarrasser. Toujours une plume en main, a dit Ma-

dame Reves, qui étoit aussi présente. Vous nous manquez bien souvent, Miss Byron. Il paroît que le dessein de Madame Reves étoit de me donner le tems de me remettre. J'étois à finir quelques Lettres, ai-je répondu, & vous savez quelle régularité on exige de moi. Nous serions bien fâchés, Mademoiselle, a repris le Chevalier en se baissant jusqu'à terre, que vous vous fussiez hâtée de descendre. Je l'ai regardé fixement ; mais, ne s'appercevant pas qu'il eût pensé à mettre de la finesse dans ce langage, je n'ai pas voulu lui en faire naître l'idée par une réponse trop vive. M. Fouler, qui avoit fait un effort extraordinaire, s'est assis, a toussé, & s'est tenu les jambes croisées sans rien dire, jettant néanmoins les yeux sur son Oncle, comme pour savoir si c'étoit son tour à parler.

La conversation est tombée sur le froid. L'Oncle & le Neveu ont commencé à se frotter les mains, & se sont approchés du feu, comme si le froid avoit augmenté d'en parler. Ils ont toussé plusieurs fois, en se regardant tour-à-tour. Enfin ils nous ont entretenues d'une nouvelle Maison, qu'ils ont fait bâtir depuis peu en Caermarthen, & des meubles qu'ils y ont mis. Delà, ils sont passés à leurs voisins, dont ils nous ont dit beaucoup de bien ; & nous sommes à présent fort bien informés du caractere de sept ou huit honnêtes Gens, dont nous n'avons jamais entendu les noms : tout cela, comme vous vous l'imaginez, pour nous faire comprendre de quelle distinction les Merediths sont dans le pays de Caermarthen. Le Chevalier en a pris occasion de nous faire le récit d'un entretien qu'il eut un jour avec feu Mylord Mansell, dans lequel ce brave Seigneur le félicita de l'avantage qu'il avoit de jouir d'un revenu clair & net de trois mille livres sterling, en belles terres, sans parler de beaucoup d'argent comptant, dont le même Seigneur supposoit qu'il employeroit une partie à faire

élire son Neveu, Membre du Parlement pour le Comté ; mais il nous a répété aussi la sage réponse qu'il fit à ce compliment : ce n'étoit pas son dessein ; & le goût de ces élections, qui ont ruiné quantité de bonnes familles, ne valoit pas mieux à son avis que la passion du jeu.

Ce détail amusant nous ayant conduit fort loin, le Chevalier crut nous avoir fait prendre une assez haute idée de ses richesses & de sa considération. Il s'est approché, après avoir fait signe des yeux à M. Fouler de sortir un moment. Alors il a commencé à m'étaler toutes les bonnes qualités de son Neveu. Il m'a déclaré la vive passion qu'il a conçue pour moi. Il m'a suppliée d'encourager par mes bontés un jeune homme si digne de moi, si bien élevé, si noble, dont il veut faire son unique héritier, & pour lequel il est résolu de faire, à ma considération, ce que dans toute sa vie il ne feroit pas en faveur de toute autre femme.

Àdes propositions si sérieuses, il n'étoit pas permis de répondre avec l'air badin dont on ne peut gueres se defendre dans la premiere visite qu'on reçoit du Chevalier Meredith. J'étois fâchée de me trouver presqu'aussi embarrassée, aussi muette, aussi sotte que si j'avois pensé à marquer du goût pour les vues de M. Fouler. M. & Madame Reves sembloient prendre plaisir à me voir dans cette situation. Le Chevalier m'a paru prêt à nous entonner une Chanson Galloise & à danser de joie. Dans ce transport, il m'a demandé s'il appelleroit son Neveu, pour confirmer tout ce qu'il m'avoit dit, & pour répandre son ame entière à mes pieds ? Il n'est qu'un peu timide, m'a-t-il dit. Il me garantissoit que la moindre faveur de ma bouche en feroit un homme. Permettez, a-t-il ajouté avec le même feu, permettez que je l'appelle. Je vais le chercher moi-même ; & le bon Vieillard alloit partir.

Je me suis hâtée de répondre. Un mot, s'il vous plaît, M. le Chevalier, avant que M. Fouler nous fasse l'honneur de rentrer. Vous vous êtes expliqué avec toute l'honnêteté possible, & je vous suis aussi obligée qu'à M. Fouler, de l'idée que vous avez de moi. Mais ce que vous me proposez, est impossible.

Comment ? Impossible ! Non, non, Mademoiselle, rien ne l'est moins assurément. Vous aurez la bonté de nous accorder du tems pour quelques visites, qui vous mettront en état de reconnoître les bonnes qualités & le jugement de mon Neveu. Vous serez convaincue par sa propre bouche, par son cœur, par son ame, dois-je dire, de l'amour qu'il a pour vous. Ce n'est point à lui que le tems est nécessaire. Le pauvre jeune homme est fixé, à jamais fixé. Mais, chere miss, au nom du Ciel ! Dites que vous prendrez une semaine, quelques jours pour réfléchir à ce que vous pouvez, à ce que vous voulez répondre. C'est tout ce que je demande aujourd'hui, Mademoiselle, ou plutôt tout ce que je puis vous accorder moi-même.

Sir Roland, ai-je repris, je ne puis douter que dans quelques jours, dans une semaine, mes dispositions ne soient telles qu'aujourd'hui. Il m'a interrompue par des exclamations, par des plaintes & des reproches fort tendres, qu'il adressoit tantôt à moi, tantôt à M. & Madame Reves. Enfin, m'ayant à peine laissé le tems de répéter que c'étoit une chose impossible, & que par estime pour son Neveu, qui me paroissoit en mériter beaucoup, je lui conseillois de l'engager absolument de changer de vues, parce que je n'aimois point à faire le tourment d'un cœur honnête ; ses sentimens pour moi se sont échauffés sur cette expression, il s'est laissé emporter par ses regrets, par son admiration & sa tendresse, jusqu'à prendre le Ciel à témoin que si je voulois être sa

Niece, & lui accorder seulement le plaisir de me voir une fois tous les jours, il se réduiroit à cent livres sterling de rente, & m'abandonneroit tout ce qu'il possédoit au monde. Ses yeux étoient mouillés de larmes, son visage enflammé, & l'honnêteté brilloit sur son visage. Généreux homme ! n'ai je pu m'empêcher de répondre. J'étois vivement touchée. Je suis passée dans une autre chambre ; mais étant revenue aussi-tôt, j'ai trouvé Sir Roland, son mouchoir à la main, qui sollicitoit M. & Madame Reves, avec les plus fortes instances. Il avoit fait aussi tant d'impression sur eux, qu'ils n'ont pu refuser de me dire quelques mots en sa faveur.

Le Chevalier a proposé alors de faire paroître son Neveu, afin qu'il pût parler pour lui-même. Il vouloit absolument l'appeller. Non, Monsieur, lui ai-je dit, vous êtes un excellent Avocat. Assurez M. Fouler que j'ai deux raisons de l'estimer, son propre mérite & celui de son Oncle. Mais je vous le demande encore, épargnez-moi la peine de désobliger un homme que j'estime. J'ai toute la reconnoissance possible pour l'opinion qu'il a de moi, je lui en devrai plus encore, s'il accepte mes remercimens, comme le seul retour que je suis capable de lui offrir.

Chere Miss Byron, m'a dit M. Reves, vous pourriez prendre du moins quelques jours pour y penser. Que faites-vous ? lui ai-je répondu. Vous augmentez les difficultés. C'est de votre bonté que je me plains ; mais voyez-vous pas que Sir Roland me prend déja pour une cruelle ? Cependant mon caractere est bien éloigné de la cruauté. Je fais mon bonheur de celui d'autrui. Je voudrois égaler Sir Roland en générosité. Qu'il me demande quelque chose qui ne soit pas moi-même, & je m'efforcerai de l'obliger.

Mes réponses mêmes ne faisant qu'animer son obstination, il a protesté qu'il ne perdroit pas l'espérance, tandis qu'il ne me verroit pas d'autre engagement. Qu'on me fasse connoître une femme du même ordre, a-t-il ajouté, & je renoncerai à Miss Byron. Elle prendra du tems pour y penser. De grace, Mademoiselle… Mais je vais appeler mon Neveu ; & dans ce transport il est sorti fort à la hâte, comme s'il eût apréhendé que je ne le retinsse encore. M. & Madame Reves ont commencé leurs représentations ; mais avant que j'aye pu leur répondre, le Chevalier est rentré avec son Neveu.

M. Fouler m'a saluée de l'air le plus respectueux. Il paroissoit plus abattu que lorsqu'il étoit venu me donner la main à mon arrivée. Son Oncle l'avoit instruit de ce qui s'étoit passé. On étoit prêt à s'asseoir, lorsque le Chevalier a prié M. Reves de lui accorder un moment d'entretien ; mais il ne l'a pas pris par le bouton, comme dans sa premiere visite. Ils sont sortis ensemble. Madame Reves a jugé à propos de sortir aussi, par une autre porte, & je me suis trouvée seule avec M. Fouler.

Nous sommes demeurés en silence pendant trois ou quatre minutes. Il m'a semblé que je ne devois pas commencer. M. Fouler ne savoit comment le faire. Il a pris la peine d'avancer sa chaise près de la mienne : ensuite il s'est un peu reculé. Il s'est rapproché encore ; il a tiré ses manchettes, & toussé deux ou trois fois. Enfin sa bouche s'est ouverte, pour me dire que je ne pouvois manquer de m'appercevoir de sa confusion… de son trouble… que sa confusion étoit extrême, & que tout venoit de son respect, de son profond respect pour moi. Il a toussé encore deux fois, & sa bouche s'est fermée.

Je n'ai pu prendre plaisir à jouir de l'embarras d'un homme si modeste. Chaque trait de son visage étoit en travail. Ses mains & ses genoux trembloient. Ô ma chere ! Quel est le pouvoir de l'amour, si des agitations si violentes sont l'effet naturel de cette passion.

Monsieur, ai-je répondu... Sir Roland vient de m'apprendre la bonne opinion que vous avez de moi. Je vous en suis obligée. J'ai dit à Sir Roland... Ah ! Mademoiselle, a-t-il interrompu d'un air plus ferme, ne répétez pas ce que vous avez dit à mon Oncle. Il ne m'en a que trop informé. Je me reconnois indigne de vous, mais je n'en suis pas plus libre de renoncer à votre faveur. Celui qui sait où son bonheur consiste, est-il maître de ne le pas chercher à toute sorte de prix ? Ce que je puis dire, c'est que je suis le plus malheureux de tous les hommes, si vous ne me laissez pas l'espoir... Je l'ai interrompu à mon tour, pour le prier de ne pas nourrir des sentimens auxquels il m'étoit impossible de répondre. Il a poussé un profond soupir : on m'avoit assuré, a-t-il repris, que votre cœur, Mademoiselle, étoit sans engagement ; c'est là-dessus que j'ai fondé mes présomptueuses espérances.

Je lui ai dit naturellement qu'on ne l'avoit point trompé, & que je n'ai point encore vu l'homme avec lequel je puisse souhaiter d'être engagée par les nœuds du mariage. M. Fouler en a conclu qu'il pouvoit donc espérer du tems, de ses assiduités, de son respect, de sa passion sans bornes... Ô M. Fouler, lui ai-je dit, ne me croyez ni ingrate, ni insensible : mais les jours & les années ne peuvent apporter de changement dans un cas de cette nature. Je ne me sens capable que de vous estimer. Mais vous avez donc vu quelqu'un, Mademoiselle, pour qui vous croyez pouvoir prendre des sentimens plus favorables que pour moi ? Cette question

étoit pressante, & j'aurois pu me dispenser d'y répondre. Cependant je lui ai répété que je n'avois encore vu personne dont je pusse désirer de faire mon Mari. Il a baissé les yeux avec un soupir. J'ai ajouté : M. Fouler va reconnoître à ma franchise, l'excellente opinion que j'ai de lui ; je lui avouerai que parmi tous les hommes que j'ai vus, s'il y en avoit un pour qui je pusse concevoir des sentimens que je n'ai jamais eus pour personne, ce seroit un voisin de ma famille, qui a fait profession de m'aimer depuis mon enfance ; homme d'honneur, vertueux, modeste, tel que je crois M Fouler. Sa fortune, à la vérité, n'est pas si considérable que celle du Neveu de Sir Roland Meredith ; mais comme il n'y a point d'autre raison qui puisse me faire préférer M. Fouler à lui, seroit-il fort honorable pour moi d'accorder cette préférence à la fortune ? Je compte, Monsieur, que vous userez généreusement de ma franchise. Il ne conviendroit point que la personne dont je parle en fût informée ; non-seulement pour lui, à qui je ne serai jamais rien ; mais pour vous-même avec qui je me suis expliquée si librement.

Il a répété qu'il étoit le plus malheureux de tous les hommes ; mais qu'il osoit espérer du moins, que je lui permettrois de revoir quelquefois son Ami M Reves. Je lui ai dit que je n'avois aucun droit de m'y opposer, pourvu que ses visites n'eussent point de rapport à moi ; & je lui ai promis que lorsqu'il s'en tiendroit à la civilité simple, sans me rien demander au-delà, je le regarderois toujours comme un homme dont l'estime me faisoit honneur.

Il s'est levé, avec toutes les apparences d'une profonde tristesse. Il a tiré son mouchoir. Il s'est promené dans la chambre en soupirant, & je m'imagine que ses soupirs étoient plus sinceres que ceux de Greville. Ce mouvement a ramené le Chevalier &

M Reves par une porte, tandis que M Reves est rentrée par l'autre. N'attendez pas, ma chere, que je vous présente une nouvelle scene, qui deviendroit ennuyeuse par sa longueur. Combien de plaintes, combien de reproches & d'instances n'a-t-il pas fallu essuyer de l'Oncle & du Neveu ? À la fin, me tournant vers le Chevalier, je lui ai dit que j'admirois la bonté de son cœur dans cette tendre obstination, & que je ne la regardois pas moins comme une preuve du mérite de M. Fouler ; mais que ne pouvant rien de plus pour leur satisfaction, je leur demandois la liberté de me retirer. Je suis remontée en effet dans mon appartement. Je me suis jettée dans un fauteuil, où l'image présente de tout ce que je venois de voir & d'entendre, m'a fait naître quantité de réflexions ; & j'ai eu besoin de rappeler mes esprits de bien loin, pour vous écrire une si longue Lettre. Après tout, ma chere Lucie, plaise au Ciel que dans la loterie du mariage, il ne me tombe pas pis que M. Fouler !

Sir Roland a demandé plusieurs fois à M & M Reves, s'il n'y avoit aucune espérance que le tems & l'assiduité pussent changer mes dispositions ; ou si l'on ne pouvoit pas se promettre quelque chose en Province, par l'entremise de mes plus proches Parens ? Mais M Reves lui a répondu qu'après la maniere dont je m'étois expliquée, & dans la résolution où ma famille étoit de ne se pas mêler de mon choix, il craignoit que toutes les démarches ne fussent inutiles.

Mardi à midi.

On me mena hier au Concert. Je dois aller ce soir à la Comédie. C'est un mouvement qui ne finit point. M Fouler est venu ce matin. J'étois en visite avec ma Cousine. Il a vu M Reves ; & dans un assez long entretien, il a marqué si peu d'espérance, que je me

crois délivrée de lui ; d'autant plus que Sir Roland doit retourner dans quelques jours en Caermarthen. Il est venu lui-même une heure après son Neveu. M Reves étoit sorti, & nous étions remontées en carrosse, ma Cousine & moi, pour aller faire quelques emplettes à Ludgatehill. On se hâte de me faire des robes, & tout ce qui m'est nécessaire pour paroître aux Spectacles & aux Assemblées, avec Mylady Williams. Je suis d'une folie achevée ; mais c'est en partie la faute de ma Cousine. Vous trouverez ici des échantillons de mes étoffes. J'avois cru qu'en Northampton Shire, il ne nous manquoit rien pour les modes ; mais on fait changer toutes mes robes, afin que je ne paroisse point effroyable ; c'est le terme.

Me sera-t-il aussi aisé de me défaire du Baronet que de M Fouler ? Il est de retour, & j'ai appris qu'il a déja fait demander s'il pourroit nous voir demain après midi. Que me serviroit-il de m'absenter ? Il prendroit un autre tems ; & je ne ferois qu'augmenter son embarras, ou lui donner peut-être une plus haute idée de son importance, si je lui laissois penser que je le crains.

## Lettre 10

*Mercredi au soir.*

Sir Hargrave est venu avant six heures. Il étoit mis somptueusement. C'est M Reves qu'il a fait demander d'abord. J'étois dans mon cabinet ; le portrait que Sir Allestris nous a fait de lui, ne m'avoit pas donné plus de penchant à le recevoir. Il s'est excusé d'être venu de si bonne heure, sur son impatience, & sur le desir qu'il avoit d'entretenir un moment M Reves, avant que de de-

mander à me voir. Est-elle au logis ? C'est la premiere question. M Reves a répondu que j'y étois. Quelles graces j'ai à lui rendre ! a-t-il repris ; j'adore sa bonté. Ainsi vous voyez, ma chere, que si je suis demeurée au logis, c'est pour ne pas manquer sa visite.

Il faut que je vous fasse, d'après M & M Reves, le récit de cette premiere conversation. Vous savez qu'il n'échappe rien aux observations de ma Cousine.

Depuis qu'il m'a vue, a-t-il dit, le tems lui avoit paru d'une longueur insupportable. Il se donnoit au diable s'il avoit eu deux heures de repos. Il n'avoit jamais vu de femme pour laquelle il se fût senti tant d'inclination. Sur son ame, il n'avoit point de vues qui ne fussent des plus honorables.

Il s'est levé plusieurs fois. Il a fait quelques tours dans la chambre, en ajustant sa parure, & se parcourant des yeux depuis la poitrine jusqu'aux pieds. Il a parlé, avec complaisance, de l'heureuse perspective qui s'ouvroit devant lui : non qu'il ignorât que j'avois à ma suite une petite légion d'Admirateurs ; mais comme il savoit aussi qu'il n'y en avoit aucun de favorisé, il croyoit pouvoir se flatter de quelque préférence. Je vous ai déja déclaré, a-t-il dit à M Reves, que je donne carte blanche pour les articles. Ce que je ferai pour une femme si raisonnable, c'est le faire pour moi-même. Mon usage, M Reves, n'est pas de vanter ma fortune ; mais j'exposerai devant vous, ou devant toute la famille de Miss Byron, l'état exact de mon bien. Il n'y en eut jamais en meilleur ordre. Une femme, pour laquelle j'aurai tant de considération, sera maîtresse de vivre à la Ville, à la Campagne, comme son inclination l'y portera. À la Campagne, elle choisira celle de mes Terres qui lui conviendra le plus. Je n'aurai point d'autre volonté que la sienne. Je ne doute pas de votre amitié,

M Reves, a-t-il ajouté. Je mériterai la vôtre, Madame, & je vous assure que je me promets beaucoup de satisfaction dans l'alliance que j'ai en vue avec votre famille.

Il a rappelé ensuite la scene qu'il avoit eue chez Mylady Williams, avec M Walden. Il a répété quelques expressions de son adversaire, il a contrefait plusieurs de ses grimaces ; & riant de toute sa force, à chaque trait dont il relevoit le ridicule ou la grossiereté, il n'a laissé pour unique rôle, à M & M Reves, que le tems de rire de lui, ou du moins d'en sourire, autant que la bienséance le permet avec un Fat dont on ne veut pas blesser la vanité.

Comme on étoit prêt à servir le thé, M Reves m'a fait avertir. Je suis descendue. À mon arrivée, Sir Hargrave s'est avancé vers moi d'un air tendre. Son compliment ne l'a pas été moins. Charmante miss, m'a-t-il dit, j'espere vous trouver autant de bonté que de charmes. Vous ne sauriez vous imaginer ce que j'ai souffert, depuis que j'ai eu l'honneur de vous voir. Il m'a fait là-dessus une très-profonde révérence ; & paroissant s'allonger, à mesure qu'il se redressoit & qu'il levoit la tête en arriere, on auroit cru qu'il étoit devenu plus haut pour s'être baissé. L'agréable Fat ! ai-je dit en moi-même. Je me suis assise, & j'ai tâché de prendre un air assez libre, en adressant quelques mots à ma Cousine & à lui-même. Il a demandé en grace que le thé fût différé d'une demi-heure, & qu'avant l'arrivée des Domestiques, il lui fût permis de me répéter une partie de la conversation qu'il avoit eue avec M & M Reves. S'il n'avoit pas cru me faire beaucoup d'honneur, & s'il ne s'étoit pas fié à la vertu de ses huit ou dix mille livres sterling de rente, j'ose m'imaginer qu'il auroit apporté un peu plus de cérémonie ; mais après m'avoir dit en peu de mots,

combien il avoit pris de goût pour mon caractere, il a jugé à propos de s'en rapporter à la déclaration qu'il m'avoit faite de ses sentimens chez Mylady Williams. Ensuite il a parlé des avantages, sur lesquels je pouvois compter dans les articles. Il a vanté l'ardeur de sa passion, & il m'a priée fort ardemment d'y répondre.

J'aurois pu tourner son discours en badinage ; d'autant plus que la chaleur qu'il avoit paru mettre dans ses derniers termes, étoit accompagnée d'une volubilité de langue qui ne marquoit pas un cœur fort touché, ou qui n'étoit pas propre du moins à faire beaucoup d'impression sur le mien ; mais pour couper court à toutes ses prétentions, je me suis déterminée à lui répondre naturellement. Je lui ai dit : si je paroissois douter, Monsieur, de la sincérité de vos ouvertures, vous pourriez croire que j'en désire d'autres assurances. Mais je fais profession de bonne foi, & vous ne devez attendre de moi que la simple vérité. Je vous rends graces, Monsieur, de l'idée que vous avez de moi ; mais je ne puis accepter vos offres. Son étonnement surpasse mes expressions. Vous ne pouvez, Mademoiselle !... ce langage est-il sérieux ? Juste Ciel !

Il est demeuré en silence pendant quelques minutes, en jettant les yeux sur moi, en les tournant sur lui-même, comme s'il eût dit : la petite folle ! sait-elle bien ce qu'elle refuse ? Cependant, après s'être un peu remis de cette surprise : on m'avoit assuré, a-t-il repris, que votre cœur étoit libre ; mais il faut qu'il y ait ici de l'erreur. Quelque heureux mortel... Je l'ai interrompu : Quelle conséquence, Monsieur ! Une femme ne peut-elle refuser les offres du Chevalier Pollexfen, sans avoir le cœur engagé ? Mais, Mademoiselle, a-t-il répondu, en balançant la tête, & pésant sur

chaque mot, un homme de ma sorte… qui n'est pas absolument désagréable, ni dans la figure ni dans les maniéres… qui tient quelque rang dans la vie… Il s'est arrêté tout-à-fait ; & reprenant : ne saurai-je pas vos raisons, Mademoiselle ? Du moins, si votre refus est aussi sérieux qu'il le semble, faites-moi la grace de me les apprendre. Je verrai si je puis être assez heureux pour les détruire.

Je lui ai dit, avec la même franchise, que personne n'étoit maître de ses inclinations ; qu'on accusoit les femmes de caprice, & que je n'étois peut-être pas exempte de ce reproche, mais que sans en pouvoir donner de raisons, on se sentoit attiré, dégouté… Dégouté ! Mademoiselle ; dégouté ! Miss Byron. J'ai parlé en général, Monsieur, je suis persuadée que de vingt femmes, il y en auroit dix-neuf qui se trouveroient très-flattées des attentions de Sir Hargrave Pollexfen. Mais c'est vous, Mademoiselle, qui êtes cette vingtieme que je suis forcé d'aimer. De grace, donnez-moi quelque raison… Ne m'en demandez pas, Monsieur, pour une singularité. N'êtes-vous pas vous-même un peu singulier de me faire la vingtieme ? Votre mérite, Mademoiselle… Je l'ai encore interrompu. Il y auroit de la vanité, Monsieur, à me payer d'une raison de cette nature… Je vous ai promis de la bonne foi : peut-être l'homme, à qui le Ciel me destine, aura moins de mérite que vous ; mais dois-je le dire ? il conviendra plus à mon goût. Pardon, Monsieur ; je m'expliquerois moins librement, si l'honneur me permettoit de vous tenir dans la moindre incertitude, lorsque je n'y suis pas moi-même.

Sa vanité m'a paru blessée. Il conviendra plus à votre goût ! a-t-il répété plusieurs fois, en jettant les yeux autour de lui. Et c'est donc sérieusement, Mademoiselle, que vous êtes si déterminée.

Oui, Monsieur.

Son air est devenu plus sombre. Suis-je assez confondu ? a-t-il repris d'un ton assez brusque. Mais je n'accepte point une réponse si vague & si contraire à mes espérances. Vous m'avez promis de la sincérité, Mademoiselle ; dites-moi du moins si vos affections sont engagées ? Dites-moi s'il existe quelque heureux homme, à qui votre cœur ait accordé la préférence ? Je lui ai répondu que je ne lui connoissois aucun droit pour me faire cette question. Il a continué : permettez, Mademoiselle, que je m'explique davantage : je connois M Fenwick & M Greville. Ils m'ont avoué tous deux que vous ne leur avez donné aucune espérance. Cependant ils déclarent qu'ils ne l'ont pas perdue. Dites, Mademoiselle, leur avez-vous parlé aussi nettement qu'à moi ?

Eh bien, Monsieur, je vous assure que je leur ai fait les mêmes réponses.

Et M. Orme ? Mademoiselle.

Je le regarde, Monsieur, comme un des meilleurs caracteres du monde.

Ah ! Mademoiselle, que ne me dites-vous donc que vous êtes engagée ?

Quand je le serois, Monsieur, peut-être cet aveu ne serviroit de rien.

Ne vous serviroit de rien ! s'est-il écrié fort vivement ; en vérité, chere Miss Byron… J'ai de l'orgueil, Mademoiselle ; si je n'en avois point, je n'aspirerois pas à votre faveur ! Mais permettez-moi de dire que ma fortune, ma naissance & mon ardente affection n'ont rien qui soit indigne de vous ; c'est du moins le juge-

ment que votre famille en portera, si vous me faites l'honneur de consentir que je lui fasse l'ouverture de mes sentimens.

J'ai répondu à ce fier propos ; je souhaite, Sir Hargrave, que votre fortune serve à votre bonheur ; ce qui ne manquera point, si vous l'employez à faire du bien. Mais fût-elle incomparablement plus grande, cet avantage seul n'a point de charme pour moi. Mes devoirs croîtroient avec mon pouvoir. Je ne jouis pas d'une grosse fortune ; mais le fût-elle beaucoup moins, elle satisferoit mon ambition, aussi long-tems que je vivrai dans l'état où je suis ; & si je passe à l'état du mariage, je saurai me renfermer dans celle de l'homme que j'aurai choisi.

Ici l'air flatteur & passionné a repris place sur le visage du Baronet. Il a juré que je serois à lui, & que chaque mot qui sortoit de ma bouche ajoutoit un nouveau nœud à sa chaîne. Mais je l'ai prié de finir absolument un entretien que je ne pouvois plus supporter. À condition, m'a-t-il dit, que je lui permettrois de paroître quelquefois chez M Reves. Sans aucun rapport à moi, ai-je répliqué. Vous ne fuirez pas du moins, Mademoiselle, a-t-il repris ; vous ne refuserez pas de me voir. Je vous le déclare, Miss Byron : vous avez un Amant de plus ; je ne cesserai pas de vous poursuivre que vous ne soyez à moi, ou que je ne vous voye la femme d'un autre. Il a prononcé ces derniers mots, d'un ton qui m'a choquée autant que le discours même : ma réponse s'en est ressentie. Dans une conversation qui a duré trop long-tems, ai-je dit d'un air froid, je me félicite de n'avoir pas un mot à me reprocher, ou qui puisse me laisser le moindre regret. Cette réflexion l'a piqué. Il m'a répondu qu'il n'étoit pas de la même opinion ; & se baissant vers moi, d'un air assez insolent, il m'a dit qu'il me soupçonnoit d'un peu d'orgueil. De l'orgueil, Monsieur ! Oui, Ma-

demoiselle, un peu d'orgueil, avec beaucoup de cruauté. De la cruauté, Monsieur ! De l'orgueil, Mademoiselle, de la cruauté & de l'ingratitude.

Il m'a paru alors que je ne demeurois plus que pour être insultée. Tout ce que j'avois entendu du Chevalier Allestris m'est revenu à l'esprit. Si vous me croyez si coupable, ai-je repris sans m'échauffer, trouvez bon, Monsieur, que je me retire, pour étudier mieux mes sentimens ; & faisant une profonde révérence, je me suis hâtée de sortir. Il m'a conjurée de demeurer. Il m'a suivie jusqu'au pied de l'escalier ; mais je suis montée sans l'écouter.

M & M Reves m'ont raconté qu'après mon départ, il avoit fait éclater non-seulement son orgueil, mais le fond de son mauvais naturel. Il s'est mordu les levres. Il s'est promené à grands pas dans la chambre. Ensuite, s'étendant sur un fauteuil, il s'est abandonné aux plaintes, il s'est défendu lui-même, il s'est accusé, il a recommencé ses défenses & ses accusations ; & cette scene a fini par supplier M & M Reves de lui accorder leur protection. Il ne pouvoit comprendre, leur a-t-il dit, qu'avec de si honorables intentions, avec tant de pouvoir de me rendre heureuse, il eût le malheur d'essuyer des refus. Son ressentiment s'est tourné contre M Orme, qui est, dit-il, le Rival favorisé, si quelqu'un l'est réellement ; car il croit avoir reconnu que ce n'est ni Greville ni Fenwick. Il a confessé que ma fierté l'avoit piqué jusqu'au vif. Enfin il a prié M Reves de me faire appeler en son nom. Mais l'humeur où elle le voyoit ne la disposant point à lui accorder cette faveur, il m'a fait prier lui-même de descendre. J'ai répondu civilement que j'étois occupée à vous écrire, & que j'espérois que Sir Hargrave, mon Cousin & ma Cousine, auroient la bonté d'agréer cette excuse : j'ai nommé M. & M Reves, pour adoucir mon refus.

Cette réponse n'a fait qu'irriter sa bile. Il a demandé pardon à M Reves, mais il a protesté qu'il s'attacheroit à mes pas comme une ombre, & qu'en dépit de la terre & des enfers, je serois Mylady Pollexfen. Il est sorti dans cette chaleur, les yeux roulans & le visage enflammé.

Ne vous semble-t-il pas, ma chere, qu'étant comme je suis, sous la garde de mon Cousin Reves, il a pris cette avanture avec un peu trop de patience dans sa propre maison ? C'est peut-être cette raison même qui l'a rendu si tranquille. Nous le connoissons pour un des meilleurs hommes du monde. Et l'éclat de huit ou dix mille livres sterling de rente… cependant, avec une fortune aussi indépendante que la sienne… mais la grandeur a toujours ses charmes.

Ainsi Sir Hargrave nous a confirmé tout ce que le Chevalier Allestris nous avoit appris de son caractere. Je crois que de tous les hommes, c'est celui que je redoute le plus. Sir Jean Allestris nous l'a représenté méchant, vindicatif ; si je me retrouvois forcée de l'entendre sur le même sujet, j'aurois grand soin de lui répéter nettement que je n'ai pas le cœur engagé ; du moins autant que je le pourrai, sans ranimer ses prétentions, dans la crainte qu'il ne se porte à quelque violence. Je vous jure, chere Lucie, que de tous les hommes que j'ai vus, il est le dernier dont je voulusse devenir la femme. Puisse-t-il être si piqué que je ne le revoie jamais !

Mylady Williams nous a fait avertir qu'il y aura Bal d'Opéra jeudi prochain. Elle veut se réserver le soin de mes habits. Je lui ai fait dire que je ne voulois rien de trop remarquable, & que je serois très-fâchée d'attirer sur moi tous les yeux de l'assemblée.

## Lettre 11

*Vendredi 30 de Février.*

Un Laquais de M Greville est venu nous faire les complimens de son Maître. Il est donc à Londres, ce M Greville. Je suis trompée si je ne suis bientôt en état de l'obliger ; c'est ma haine, comme vous savez, qu'il m'a demandée comme une grace. Je m'apperçois qu'on ne s'attire que des chagrins, en rendant des civilités pour des affectations d'estime. Cependant mon naturel m'y porte, & je ne puis m'en défendre sans me faire une espece de violence. C'est donc moins un mérite qu'une véritable nécessité. Je ne me rappelle d'avoir manqué de complaisance que pour un jeune homme de qualité, qui par des considérations de famille me demandoit la permission de me rendre ses soins en secret. Vous n'avez pas ignoré cette avanture. Il me semble qu'en se prêtant à des traités si choquans, une fille s'engage dans un complot contre elle-même, & plus souvent encore contre ceux à qui elle doit autant de confiance que de respect & d'honneur.

L'arrivée de M Greville me chagrine. Je suppose qu'il sera bientôt suivi de M Fenwick. Il ne tient à rien, dans mon dépit, que je ne fasse un effort pour aimer le modeste Orme.

*Samedi 11.*

N'aurai-je à vous décrire que des scenes de galanterie & d'amour ? Sir Roland, Sir Hargrave & M Greville se sont trouvés ensemble aujourd'hui chez M Reves. Sir Roland est venu le premier, un quart d'heure avant qu'on eût averti pour le thé. Après avoir demandé à ma Cousine si je n'avois pas changé de résolution, il a souhaité de m'entretenir seule un moment. Je me sens

une véritable estime pour cet honnête vieillard. Ce que j'entens par l'honnêteté, ma chere, c'est le bon sens réuni avec la politesse & les agrémens. Un honnête-homme, qui l'est à ce titre, n'en est pas moins estimable pour être un peu singulier. Je suis descendue aussi-tôt.

Sir Roland est venu au devant de moi. Il m'a pris avidement la main, & me regardant de toute sa force ; bon Dieu ! la même douceur, s'est-il écrié, les mêmes graces sur ce charmant visage ! Comment est-il possible avec une phisionomie si obligeante... mais il faut être bonne, il faut... ne me pressez pas, Sir Roland, ai-je interrompu ; vous me causeriez du chagrin, si vous me mettriez dans la nécessité de répéter... Quoi ! m'a-t-il dit ; un refus ? Ah ! chere miss, gardez-vous en effet de répéter vos curels discours. Ne voulez-vous pas sauver une vie ? Mon pauvre Neveu est réellement à la mort. Je voulois vous l'amener ; mais non, il craint trop de déplaire à la souveraine de son cœur. Connoissez-vous un amour si tendre ? & ne fait-on rien pour l'amour, quand on ne trouveroit rien d'engageant dans le mérite & la modestie ? Chere miss, n'endurcissez pas votre cœur. J'étois résolu de partir dans un ou deux jours ; mais je ne quitterai pas la Ville, fallût-il y demeurer un mois, pour être témoin du bonheur de mon Neveu : & quand je souhaite le sien, comptez que c'est pour faire le vôtre. Chere miss, rendez-vous... J'étois un peu touchée de son action, & je demeurois sans répondre. Rendez-vous, a-t-il repris : ouvrez votre cœur à la pitié ; je vous demande un mot de consolation pour mon Neveu. Je le demanderois à genoux, si je croyois que mes soumissions... Oui, c'est à genoux que je veux implorer votre bonté ; & l'excellent Vieillard, saisissant mon autre main, comme il en tenoit déja une, s'est laissé tomber en effet sur ses deux genoux.

Sa situation m'a jettée dans un extrême embarras. Je ne savois que faire ni que dire. Le courage me manquoit pour le relever. Cependant voir à mes pieds un homme de cet âge, qui avoit acquis des droits à mon estime ; les yeux humides, & les attachant sur moi, pour attirer, disoit-il, ma pitié sur son Neveu : que je me sentois attendrie ! Enfin, je l'ai conjuré de se lever. Vous me demandez de la bonté, lui ai-je dit d'une voix tremblante, & vous en manquez pour moi. Ô Sir Roland ! Que vous me causez d'agitations ! Je voulois retirer mes mains, mais il les tenoit serrées dans les siennes. J'ai frappé du pied, dans un emportement de reconnoissance. Sir Roland, levez-vous ; je ne puis supporter ce spectacle. Levez-vous, je vous en supplie ; & le même mouvement m'a fait mettre un genou à terre devant lui. Vous voyez, ai-je ajouté… Que puis-je faire de plus ? Levez-vous donc, Monsieur. Je vous prie à genoux de ne pas demeurer devant moi dans cette posture. En vérité, vous me chagrinez beaucoup. De grace laissez mes mains.

Deux ruisseaux de larmes couloient sur ses joues. Moi je vous chagrine ! Mademoiselle ! & Miss Byron daigne s'abaisser… Non, non, pour le monde entier je ne voudrois pas vous avoir causé un instant de chagrin. Il s'est levé, il m'a laissé les mains libres, & je me suis levée aussi avec assez de confusion. Il s'est retiré un moment vers la fenêtre, pour s'essuyer ses yeux de son mouchoir. Ensuite, revenant vers moi ; quelle foiblesse ! ma-t-il dit avec un sourire forcé ; quelle enfance ! comment pourrois-je blâmer mon Neveu ? Mais accordez-moi donc un mot, Mademoiselle : dites-seulement que vous consentez à le voir. Permettez-lui de paroître devant vous. Ordonnez-moi de vous l'amener.

Je le ferois, n'en doutez pas, lui ai-je répondu, si M. Fouler n'attendoit de moi que des civilités. Mais je veux aller plus loin, Monsieur, pour vous marquer toute la considération dont je suis remplie pour vous. Contribuez à mon bonheur par votre estime & votre amitié. Permettez que je vous regarde comme un Pere, & que je prenne pour M. Fouler tous les sentimens d'une sœur. Je ne suis point assez heureuse pour appartenir à quelqu'un par des noms si tendres ! Que M. Fouler prenne aussi les mêmes sentimens pour moi. Toutes les visites que vous me rendrez l'un & l'autre à ces deux titres, me seront plus cheres qu'elles ne peuvent jamais l'être autrement. Mais, ô mon Pere ! car je veux déja vous donner ce nom, ne pressez plus votre fille sur un point qu'elle ne peut vous accorder.

Les larmes du Vieillard ont recommencé ici, avec des soupirs qui m'ont causé une véritable émotion. Il m'a traitée d'Ange, de Divinité, de fille irrésistible. C'étoit ma bonté, m'a-t-il dit, ma douceur, ma franchise, qui le pénétroient jusqu'au fond du cœur. Je l'ai pris par la main, sans écouter tout ce qu'il me disoit encore pour son Neveu, & je l'ai conduit à M. & Madame Reves, qui nous attendoient dans la chambre voisine, & qui ont paru aussi surpris de mon action, que de lui voir le visage tout mouillé de larmes. Félicitez-moi, leur ai-je dit, avec une vive exclamation. J'ai trouvé un Pere dans Sir Roland, & je reconnois un Frere dans son Neveu. Le bon Chevalier a porté ma main à sa bouche, & l'a pressée de ses levres. Il m'a nommée l'honneur de mon sexe ; il a protesté que si je ne devois pas être sa Niece, la qualité de sa fille, que je voulois prendre, lui seroit plus chere & plus glorieuse qu'une couronne ; mais il est revenu à son Neveu. Madame Reves a voulu savoir ce qui s'étoit passé entre nous. Il commençoit à faire ce récit, qui l'auroit sans doute occupé long-tems, lorsqu'on est venu

nous annoncer le Chevalier Hargrave Pollexfen. Aussi-tôt Sir Roland s'est frotté les yeux, pour en chasser la rougeur, quoique son mouchoir n'ait servi qu'à l'augmenter. Il s'est regardé dans une glace ; il a toussé deux ou trois fois, comme si les muscles de son visage avoient dépendu du son de sa voix ; il a même fredonné quelques nottes, en me disant qu'un petit air de chant bannissoit les traces du chagrin.

Sir Hargrave est entré d'assez bonne grace. Serviteur, Monsieur, lui a dit assez rudement le vieux Chevalier, pour réponse à une révérence muette que l'autre lui a faite à son tour. J'avois déja remarqué que l'air & la parure du Baronet avoient frappé Sir Roland. Aussi s'est-il baissé vers M. Reves, pour se hâter de prendre des informations. M. Reves les a présentés l'un à l'autre, comme deux personnes dont il se tenoit honoré d'être Ami. Le Baronet s'est approché de moi pour me demander mille pardons... Pas un, Monsieur, ai-je interrompu. Il a repris : J'avoue, Mademoiselle, que la force de ma passion... mais je vous compare... Je l'ai arrêté encore une fois, en l'assurant que tout étoit oublié. Tandis qu'il se plaignoit de ma facilité à lui pardonner, Sir Roland surpris de ce petit dialogue, a dit à M. Reves : Je ne m'en étonne plus. Hélas ! Que va devenir mon cher Neveu ? Soyez tranquille de ce côté-là, lui a répondu M. Reves. Cette assurance lui a fait reprendre un air si gai, que je l'ai cru prêt à fredonner en se tournant vers moi. Les gens sont entrés là-dessus, avec le déjeuner, & nous nous étions déja placés pour le thé ; mais on est venu appeler M. Reves, qui est rentré presqu'aussi-tôt en introduisant M. Greville. Avant qu'ils ayent pu s'approcher ; & qui est encore celui-ci ? m'a demandé Sir Roland, d'un ton un peu gallois.

M. Greville s'est présenté fort civilement. Je me suis informée de tout ce que j'ai de cher dans Northamptonshire. Après avoir satisfait mon impatience, il m'a demandé si j'avois vu M. Fenwick ? Non, lui ai-je dit. Le traître ! a-t-il repris en souriant, j'ai cru qu'il m'avoit donné le change. Je l'ai perdu de vue depuis trois jours. Mais s'il n'est pas ici, a-t-il ajouté d'une voix plus basse, j'ai gagné une marche sur lui ; & j'aime mieux, après tout, que ce soit moi que lui, qui ait des excuses à faire à l'autre. Je me suis dispensée d'entrer dans leur démêlé, en lui apprenant que j'avois trouvé un Pere à Londres, & lui montrant le Chevalier Meredith, qui me permettoit de lui donner ce nom. Point de fils, j'espere, a-t-il répondu en se tournant vers le Vieillard ; je me flatte, Monsieur, que la parenté ne vient point de ce côté-là. Comme il a fait cette question d'un air riant, le Baronet a protesté du même ton qu'il avoit pensé à la faire aussi. Sir Roland leur a dit fort civilement qu'il avoit un Neveu, & que si je voulois me rendre à ses desirs, il m'aimeroit beaucoup mieux pour sa Niece que pour sa Fille. La conversation est devenue assez agréable jusqu'au départ du vieux Chevalier, qui ne s'est pas retiré sans me demander la permission de m'amener encore une fois son Neveu, avant que de retourner en Caermarthen. Je ne lui ai répondu que par une révérence.

Le Baronet & M. Greville se connoissoient, pour s'être vus quelquefois aux courses de Northampton. Mais la politesse, avec laquelle ils se sont salués, ne les a point empêchés de se regarder d'un œil jaloux, & de paroître prêts, plus d'une fois, à se dire quelque chose de désobligeant. Le soin que j'ai eu de faire tomber toutes mes attentions sur Sir Roland, a prévenu toutes sortes d'explications ; & lorsqu'il est sorti, on a badiné assez plaisamment sur l'air & l'accent de sa Province, dont il n'y a point d'ap-

parence qu'il se défasse jamais. J'avois beaucoup d'impatience de voir partir aussi les deux autres. Ils sembloient s'appercevoir tous deux qu'il en étoit tems, mais n'être pas bien aises, l'un & l'autre, de sortir le premier. À la fin, M. Greville, feignant de se rappeler que je n'aime pas les longues visites, s'est retiré sans autre affectation.

Il ne m'a pas été possible d'éviter les nouvelles excuses du Baronet, sur la mauvaise humeur à laquelle il s'étoit livré dans sa derniere visite. Mes réponses n'ont pas dû le rendre plus content de lui-même. Cependant, il est revenu à ses offres, dont il m'a fait un brillant étallage ; & ne s'appercevant point qu'elles fissent plus d'impression sur moi, il est tombé sur M. Greville, qu'il soupçonnoit, m'a-t-il dit, de n'être pas venu à Londres sans dessein. Il ne m'a pas parlé de lui fort avantageusement ; mais je ne doute pas que M. Greville ne parlât de même de Sir Hargrave ; & je m'imagine que ce ne seroit pas leur faire injustice, que de les croire tous deux.

J'ai répondu si nettement que je ne prenois pas plus d'intérêt à l'un qu'à l'autre, qu'après diverses marques de chagrin, le Baronet s'est cru en droit d'exiger, avec assez de fierté, les raisons de mon refus. Cet air, que j'ai remarqué dans ses yeux, m'a peut-être un peu piquée. Je lui ai dit, quoiqu'à regret, que puisqu'il me forçoit de lui expliquer mes sentimens, je n'avois pas de ses mœurs l'opinion que je devois avoir de celles d'un homme dont je voulusse faire mon Mari. Mes mœurs, Mademoiselle ! s'est-il écrié, en changeant plusieurs fois de couleur. Mes mœurs, Mademoiselle ! a-t'il répété. Son exclamation ne m'a point effrayée ; quoique M. & Madame Reves parussent un peu surpris de ma franchise, mais sans me faire connoître qu'elle leur parût blâ-

mable. Mes objections, Monsieur, ai-je repris, ne doivent pas vous offenser, puisque c'est vous-même qui m'en arrachez l'aveu, & que mon dessein n'est pas de vous faire des reproches ; mais, pressée par vos instances, je dois répéter… ma langue n'a pas laissé de me refuser ici son office. Mais il m'a dit, d'un air & d'un ton fort impatient ; continuez donc, Mademoiselle.

La hardiesse m'est revenue : en vérité, Sir Hargrave, je répete malgré moi que je n'ai pas de vos mœurs… (fort bien, Mademoiselle, a-t-il interrompu,) l'opinion que je dois avoir de celles d'un homme sur le caractere duquel je penserois à fonder mon bonheur pour cette vie, & toutes mes espérances pour l'autre. Ce motif est d'une haute importance pour moi, quoiqu'il ne m'arrive gueres de l'employer sans de fortes raisons. Mais permettez-moi d'ajouter que je ne suis point lasse du célibat. Je crois qu'il est toujours trop tôt, pour s'engager dans une carrière éternelle de soins ; & si je n'ai pas le bonheur de rencontrer un homme à qui mon cœur puisse se donner sans réserve, je renoncerai absolument au mariage. Que de malice, ma chere, j'ai remarqué ici dans ses regards ! Vous paroissez mécontent, Monsieur, ai-je ajouté ; mais il semble que c'est sans raison. Vos vues sont tombées sur une personne qui est maîtresse d'elle-même ; & quoique j'aye de l'éloignement pour les vérités dures, je me fais honneur de ma franchise.

Il s'est levé de sa chaise. Il s'est promené à grands pas dans la chambre, en répétant à voix basse ; vous n'avez pas bonne opinion de mes mœurs ! Mademoiselle… mais je suis résolu de tout souffrir… Cependant, si mauvaise opinion de mes mœurs ! Non, ma patience n'ira pas si loin. Là-dessus, il a porté le poing au front, en l'y tenant serré quelques momens. Ensuite prenant

brusquement son chapeau, il nous a fait une profonde révérence, le visage enflammé, du tumulte apparemment de ses passions ; & sans ajouter un seul mot, il a pris le chemin de la porte. M. Reves s'étant hâté de le conduire, il a répété plusieurs fois ; du mépris pour mes mœurs ! J'ai des Ennemis, Monsieur. Du mépris pour mes mœurs ! Je suis le seul homme du monde que Miss Byron traite avec si peu de ménagement. Ses dédains peuvent lui attirer... que ne puis-je dire les miens ! Adieu, Monsieur, excusez cette chaleur. Adieu. Il est monté dans son carosse, dont il a levé brusquement les glaces. M. Reves nous a dit qu'il s'étoit allongé jusqu'à l'impériale, en se serrant les reins de ses deux coudes. Il est parti dans cette fureur. Ses airs menaçans, son départ, tel que je vous l'ai représenté, & le récit de M. Reves, m'ont causé tant d'épouvante, que je n'en suis pas revenue d'une heure entiere.

Le charmant parti pour votre Henriette, qu'un demi fou de ce caractere ! Ô M. Fouler ! Sir Roland ! M. Orme ! Que je vous trouve aimables, en comparaison de Sir Hargrave !

## Lettre 12

*Mercredi 13 Février.*

J'ai reçu la Lettre de mon Oncle & les deux vôtres. Tous les conseils qui me viendront d'un lieu si cher auront quelque effet pour ma conduite, soit à titre d'avis ou de reproche.

James est parti pour Northampton-Shire. Je vous prie de le recevoir avec bonté. C'est un très-honnête homme, & l'on m'a assuré qu'il a dans le cœur une forte inclination ; ainsi l'impatience

qu'il avoit de quitter Londres, se trouve expliquée. Je me souviens d'avoir entendu dire à mon Oncle, que les jeunes gens sans fortune, qui pensent au mariage, ne doivent point être découragés. Qui voudroit servir, lorsqu'il peut commander ? L'honnête Pauvre est une partie très-estimable de la race humaine.

M. Reves a pris la peine de voir plusieurs Domestiques, qui se sont présentés pour moi ; mais il n'en a point encore vu qui me convienne, à l'exception d'un seul, qui s'est offert ce matin, âgé d'environ vingt-six ans, & de fort bonne phisionomie. Je me propose de l'arrêter. Il paroît fort bien élevé, & digne même d'une meilleure condition. Madame Reves, qui en est extrêmement contente, a déja fait écrire au dernier Maître qu'il a servi. C'est un jeune homme, nommé M. Bagenhall, dans le voisinage de Reading, dont il parle fort bien, & qu'il n'a quitté, dit-il très-modestement, que parce qu'étant livré aux plaisirs de son âge, il aime à se retirer trop tard. Wilson, c'est le nom de ce nouveau Laquais, n'est à Londres que d'hier, & s'est logé chez sa sœur, qui est une Veuve, établie dans Smithfield. Il demande d'assez gros gages ; mais on ne doit pas se tenir à quelques pistoles avec un bon Domestique ; il faut l'aider à mettre quelque chose en réserve, pour le tems de la vieillesse & de l'infirmité. Madame Reves vouloit l'engager à la premiere vue. Elle répondoit de lui, dit-elle, sur sa physionomie & sur son langage. Je ne vous en aurois pas si longtems entretenue, si je n'étois fort portée à le prendre.

Sir Hargrave s'est fait revoir ici. J'étois avec Madame Reves, & quelques Dames de nos Amies, qui étoient venues passer familierement une partie du jour avec nous, & je me suis excusée de le voir sous ce prétexte ; mais il a vu Madame Reves. C'est un mélange d'orgueil & d'humilité. Il avoit résolu, la derniere fois, de ne

plus m'importuner par ses visites. Mes dédains l'avoient mortellement piqué. Mais la force lui manque pour soutenir ses résolutions. Il s'est reproché sa foiblesse. Je serai sa femme. Il en a juré ; un homme tel que lui, se voir refusé par une personne dont la fortune a si peu de proportion avec la sienne, & qui fait profession de n'avoir dans le cœur aucun homme qu'elle lui préfere ! (oh, Sir Hargrave se trompe sur ce point, car il y a peu d'hommes au monde que je ne préférasse à lui) ; se voir refusé, avec tous les avantages qu'il veut m'assurer, avec une figure qui n'a rien assurément de méprisable ! & M. Reves dit qu'alors il s'est considéré de la tête aux pieds dans une glace voisine ; c'est ce qui lui paroît tout-à-fait inexplicable, absolument incompréhensible.

Il a demandé si M. Greville étoit venu avec quelques espérances. M. Reves a répondu que j'étois offensée de son voyage, & qu'il n'en tireroit aucun fruit. C'est un tourment de moins, a-t-il repris avec un soupir. Ce M. Greville s'est échappé, dans notre premier entretien, à quelques discours discours un peu libres, sur lesquels je veux passer, puisqu'il n'est pas plus heureux que moi. Je connois sa présomption. Mais je souhaiterois que l'affaire dépendît entre nous de la pointe de l'épée. Il n'obtiendroit pas de moi une aussi pitoyable composition que de Fenwick. Ce que je ne puis passer, M Reves, c'est le reproche qu'on fait à mes mœurs. Assurément, je vaux mieux sur ce point qu'un Greville & un Fenwick. Quel est l'homme au monde, qui ne s'est pas accordé quelques libertés avec les femmes ? Vous le savez, Monsieur. Elles ne nous en estiment pas moins. Un reproche à mes mœurs ! & dans la bouche d'une femme ! sur ma foi, l'objection est bizarre. Qu'en dites-vous, Monsieur ?

Il me semble, ma chere, que M Reves a poussé bien loin la patience. C'est un homme fort doux, quoique ma Cousine assure qu'il ne manque pas de vivacité dans l'occasion. Il a donné une audience fort tranquille à Sir Hargrave, qui a pris congé de lui en jurant encore que je serois sa femme, malgré toutes sortes d'oppositions.

Lundi au soir.

M Greville est venu, à la fin de l'après midi. Il m'a demandé en grace quelques momens d'entretien particulier. Je l'ai prié de m'en dispenser, & de se souvenir qu'au Château même de Selby, je n'avois jamais eu cette complaisance pour personne. Mais il a supplié instamment M & M Reves, de le laisser seul avec moi. Son empressement étoit de savoir quelles étoient les espérances de Sir Hargrave. Il a marqué là-dessus une vive inquiétude. Il espéroit, m'a-t-il dit, qu'un homme de ce caractere feroit peu d'impression sur moi, & que Miss Byron ne donneroit pas la préférence aux seuls avantages de la fortune, sur un ancien serviteur, qui n'avoit pas cessé de l'admirer depuis son enfance, & qui ne manquoit de rien pour la rendre heureuse.

Je lui ai répondu qu'il étoit extrêmement fâcheux pour moi, de me trouver si souvent obligée de lui faire les mêmes réponses ; que j'étois incapable d'offenser personne, sur-tout un Voisin qui étoit lié d'amitié avec toute ma famille ; mais qu'il m'étonnoit, de ne pas sentir que je ne lui devois aucun compte de mes sentimens & des visites que je recevois. Il m'a fait des excuses, qui ont abouti à me demander du moins quelque assurance que je ne favorisois pas les prétentions de Sir Hargrave. Non, Monsieur, lui ai-je dit avec assez de force ; je ne veux aucune explication de cette nature. Ne seroit-ce pas vous accorder un droit de censure sur ma

conduite, & vous donner des assurances qui sont fort éloignées de mes intentions ?

Il a pris le Ciel à témoin qu'il m'aimoit plus que lui-même. Il a juré avec imprécation, qu'il persévéreroit jusqu'au dernier soupir ; & que s'il pouvoit penser que Sir Hargrave eût conçu la moindre espérance, il prononceroit hardiment sur le nombre de ses jours. M Greville, lui ai-je dit, je ne connois que trop vos emportemens. Ce qui s'est passé entre vous & M Fenwick, m'a causé assez de chagrin ; & dans une entreprise de la même nature, vos jours pourroient être comptés comme ceux d'un autre. Mais je n'entre point dans vos vues. Ayez la bonté seulement de ne pas traiter d'incivilité, la résolution que je prends de renoncer désormais à l'honneur de vos visites.

Je voulois sortir. Il s'est mis entre la porte & moi. Au nom du Ciel, chere Miss ! Ne sortez point en colere. Si vous ne changez rien à mon sort, daignez du moins m'assurer que ce Petit-maître... Eh ! De quel droit, ai-je interrompu, osez-vous exiger des assurances de cette nature ? Ses droits, m'a-t-il dit, n'avoient pas d'autre fondement que ma bonté. Chere Miss Byron, dites-moi que Sir Hargrave n'aura point l'art de toucher votre cœur. Dites-le moi pour son intérêt, si ce n'est pas pour le mien ; car je sais que peu vous importe ce que je devienne : mais que ce ne soit pas ce Tigre à face blême, qui obtienne votre affection. Ce nom peint son caractere. Si la préférence est réservée à quelqu'autre qu'à moi, faites-la tomber du moins sur quelqu'un, au mérite & au bonheur duquel il ne soit pas impossible de souscrire. Pour votre propre réputation, choisissez, rendez heureux un homme d'honneur ; & si je n'ose vous supplier en qualité d'Amant, faites

la grace à un Voisin, à un ancien Ami, de l'assurer que ce ne sera pas le Chevalier Pollexfen.

Puis-je savoir, Monsieur, lui ai-je demandé d'un air tranquille, quelle affaire vous amène à Londres ?

Vous devinez la plus importante, Mademoiselle. Il m'est revenu que ce Petit-maître avoit des prétentions sur votre cœur, & qu'il se vantoit déja du succès. Mais si j'avois quelque certitude… que ses richesses ne vous disposeront pas…

Eh bien, M Greville, retourneriez-vous en Northampton-Shire ?

Au fond, Mademoiselle, maintenant que je me trouve à Londres, & que j'ai commandé un Équipage, & que j'ai d'autres arrangemens…

Le parti que vous prendrez là-dessus, Monsieur, est tout-à-fait indifférent pour moi. Vous aurez seulement la bonté de vous souvenir, que comme vos visites ne regardoient que mon Oncle Selby en Northampton-Shire, elles ne doivent avoir de rapport ici qu'à mon Cousin Reves.

Je sais trop, Mademoiselle, que vous pouvez être cruelle quand vous le voulez. Mais vous plaît-il que je retourne en Province ?

S'il me plaît, Monsieur ? En vérité, M. Greville fera ce qu'il plaît à lui-même. Je demande seulement qu'on m'accorde la même liberté.

Vous êtes si délicate, Mademoiselle ! Si fort en garde contre la crainte de donner le moindre avantage !

Et les hommes, Monsieur, en prennent tant de la moindre occasion ! Mais quelque idée que vous ayez de ma délicatesse, je suis juste, & je vous assure que si je n'étois pas déterminée…

Déterminée… oui, oui, Mademoiselle, & quelquefois jusqu'à l'obstination. J'avoue que ma commodité ne me permettoit pas trop de prendre ce tems pour venir à la Ville. Dites, Mademoiselle, que vous souhaiteriez de me voir partir, & que ni ce Sir Hargrave, ni le Neveu de votre nouveau Pere (car ces nouvelles parentés m'allarment) ne feront aucune impression sur votre cœur, & que vous ne me refuserez point l'honneur de vous voir dans les visites que je rendrai à M Reves ; je vous promets alors de partir avant la fin de cette semaine. J'écrirai, dès ce soir, à Fenwick, pour lui apprendre ce qu'il ne doit pas ignorer ; & que je pars sans emporter beaucoup de fruit de mon voyage. Cet avis pourra vous épargner la vue de votre second fléau ; c'est le nom que votre Cousine Lucie nous donne quelquefois à tous deux.

Vous êtes si peu capable de modération, M Greville, que d'autres pouvant ne l'être pas plus que vous, je ne vous dissimulerai pas que ce seroit m'épargner quelque peine…

Ah ! prenez garde, Mademoiselle, prenez garde vraiment de donner trop d'avantage à un pauvre Malheureux, qui entreprendroit le tour du monde, sur la moindre apparence de pouvoir vous obliger. Mais vous ne dites rien de Sir Hargrave & de votre nouveau Frere ? Pardon, Mademoiselle, si je suis assez effrayé par ces rampans, ces insinuans personnages, qui vous attaquent du côté de la compassion, pour insister sur quelque assurance. Eh quoi ? Mademoiselle, ne pouvez-vous me la donner avec vos précautions ordinaires ? Ne puis-je l'obtenir à titre de Voisin & d'ancien Ami ? Car il n'est pas question ici d'amour.

Eh bien, M Greville, en qualité de Voisine & d'ancienne Amie, autant que pour l'intérêt de votre propre commodité, qui ne vous permettoit pas trop de venir à Londres, je vous conseille de retourner en Province.

Avec quelle délicatesse, Mademoiselle, vous m'avez conduit à votre but ! Vous devez me remercier au moins de vous en avoir donné l'occasion. Mais la condition, s'il vous plaît, la condition ; si je reçois l'avis d'une si bonne Voisine.

Je ne la refuse pas, Monsieur, & je vous déclare avec la derniere sincérité, comme au Voisin, comme à l'ancien Ami de ma famille, que je n'ai pas encore vu l'homme dont je puisse penser à faire mon Mari.

Vous l'avez vu, Mademoiselle ; sur ma foi vous l'avez vu : & le Misérable s'est saisi de ma main, en dépit de toute ma résistance. Vous me la donnerez, a-t-il dit en la portant à sa bouche ; & de ses lévres, il me l'a pressée avec tant de violence, qu'il y a laissé la marque de ses dents. Il m'est échappé un cri de surprise, & je puis dire de douleur. Mais il a contrefait mon exclamation ; & m'arrachant l'autre main, sur laquelle il s'est hâté d'imprimer aussi ses dents ; vous serez heureuse, m'a-t-il dit, si je vous en laisse une ; je vous mangerois volontiers toute vive. Voilà, ma chere, votre languissant, votre inconsolable Greville.

Je me suis sauvée dans la chambre voisine. Il m'a suivie d'un air fort libre. Il m'a priée de lui laisser voir mes mains ; & se tournant vers M Reves, il lui a dit d'un ton plaisant : en vérité, j'ai pensé dévorer votre charmante Cousine ; je commençois par ses mains. Cette marque de tranquillité & d'assurance m'a plus offensée que l'action même, parce qu'elle m'a fait connoître que sa

gaîté naturelle n'étoit point altérée. Cependant je n'ai pas voulu paroître trop sérieuse. Mais je craindrois, si je me retrouvois seule avec cet homme là, qu'il ne mangeât réellement mes deux mains. En sortant, il m'a dit qu'il me croyoit un peu revenue de ma frayeur. Voyez, a-t-il ajouté, ce qu'on gagne à réduire un honnête homme au désespoir. Mais vous voulez que je quitte la Ville ? Souvenez-vous donc de ce que vous m'avez déclaré.

Il m'a laissée fort aise d'être délivrée de lui. Pendant que M Reves le conduisoit, il a dit que pour aller au-devant de tous mes desirs, il ne me rendroit plus qu'une visite avant son départ ; & qu'il alloit écrire sur le champ à M Fenwick qu'il retourne en Northampton-Shire.

## Lettre 13

*Mardi 14 Février.*

Miss Clemer, pour laquelle je sens croître mon amitié de jour en jour, m'a fait voir ce matin son Cabinet ; c'est-à-dire, ses Livres, ses ouvrages de main, & tout ce qui sert à ses occupations domestiques. Je me suis crue dans celui de ma chere Lucie ; car, au milieu de cette vie tumultueuse, je ne cesse pas de penser à mes chers Amis de Northampton-Shire. Deux heures, que je viens de passer avec Miss Clemer, m'ont paru fort courtes. On m'a dit qu'elle écrit parfaitement bien, & que c'est une Sevigné pour ses correspondances. Je me flatte d'être quelque jour de ce nombre. Mais je trouve que la plume & ses lectures ne lui ont pas fait négliger l'exercice de son éguille. Elle en est d'autant plus respectable pour moi, que c'est un exemple à produire contre ceux

qui n'approuvent point le savoir dans les femmes ; censure… quelquefois juste, mais trop générale. Je ne voudrois pas que cette qualité fît la principale distinction d'une femme que j'aime ; mais lorsqu'on a reçu des talens, pourquoi ne les pas reconnoître, ou les laisser sans culture ? Il me semble, ma chere, qu'après les vertus essentielles de mon sexe, qui sont la modestie, la docilité, & l'attachement aux devoirs de la Religion & de la morale, ce n'est point une disgrace d'avoir l'esprit un peu cultivé. Miss Clemer est heureuse, comme votre Henriette, par l'affection d'une Tante qui n'a rien de plus cher qu'elle. Sa Mere est encore au monde, mais elle n'aime qu'elle-même ; & la nature lui a si peu parlé pour cette excellente fille, que M Wimbura, sa Tante, n'a point eu de repos qu'elle ne l'ait fait venir près d'elle. Nous sommes convenues, Miss Clemer & moi, de nous voir sans cérémonie.

J'aurois dû vous dire que la réponse du dernier Maître de Wilson ayant été fort à son avantage, je l'ai pris enfin à mon service. Mylady Williams est venue dans mon absence. Elle paroît fort occupée de nos parures de Bal, & de la mienne en particulier ; mais c'est encore un secret pour moi. Nous devons prendre nos habits chez elle, & partir de là en chaise à Porteurs. Elle se charge de tout. Vous saurez, ma chere Lucie, sous quelle forme je dois paroître, lorsque j'en serai informée moi-même.

Le Baronet est venu aussi, pendant que j'étois chez Miss Clemer : il n'a vu que M Reves, avec lequel il a passé près d'un quart d'heure. Son air étoit sombre, son humeur chagrine ; M Reves l'a trouvé tout différent de ce qu'il l'a vu jusqu'aujourd'hui. Il ne lui est point échappé un sourire. Oui, non, est tout ce qui est sorti de ses lévres, avec quelques invectives néanmoins contre les

femmes. Maudit sexe ! a-t-il répété plus d'une fois. Il est bien étrange, dit-il, qu'un homme ne puisse être heureux avec les femmes, ni sans elles. À peine a-t-il prononcé mon nom. À la fin, M Reves l'ayant un peu raillé sur sa mauvaise humeur, il a pris le parti de se retirer, pour ne se pas donner en spectacle plus longtems. Ses Laquais & son Cocher ne s'en sont pas mieux trouvés. Il les a querellés sans raison. Il est parti en jurant contr'eux, avec de grandes menaces. Que demande cet homme-là ? Pourquoi prendre M Reves pour l'objet de ses caprices ? Mais qu'il ne soit plus question de lui, ni de rien, jusqu'à ma premiere Lettre.

## Lettre 14

*Mercredi au soir, 15 Février.*

Enfin M Greville a pris congé de nous ce soir, dans la résolution de partir demain. Il m'a demandé, avec instance, un moment d'entretien particulier ; mais je me suis bien gardée d'avoir cette complaisance pour lui. « son regret, m'a-t-il dit, est de laisser à Londres le présomptueux Hargrave, & le rampant Fouler ; cependant il part satisfait de m'avoir entendu déclarer que je n'ai vu, dans l'un ni dans l'autre de ces deux hommes, celui pour lequel je puisse me sentir de l'inclination. » Vous voyez, ma chere, que c'est un compliment qu'il se fait à lui-même ; car je me souviens de mes termes : j'ai dit que je n'avois point encore vu l'homme dont je pusse penser à faire mon Mari.

Avant son départ, M Greville a dit mille choses plaisantes sur le caractère de ses Rivaux, sur ce qu'il appelle ma dureté de cœur, & sur les tourmens du sien. Sir Hargrave étant venu dans le

même tems, j'ai vu naître une conversation fort vive, dont j'ai d'abord appréhendé les suites. Mais M Reves m'a proposé de jouer un air de clavecin, qui a fait prendre un autre cours à cette chaleur ; & le Baronet, apprenant que M Greville devoit partir demain, est sorti plutôt qu'il ne sembloit en avoir eu l'intention, dans la joie apparemment de se voir le champ libre.

En nous quittant, M Greville a donné carriere encore à sa folle imagination ; & ce tour d'esprit a si bien disposé pour lui M Reves, qu'elle le regarde, dit-elle, comme le plus amusant de tous mes Importuns. Mais qu'est-ce donc que l'art d'amuser ? J'ai répondu, d'un ton assez froid, que M Greville est un homme sans mœurs ; & que s'il étoit capable de rougir de quelque chose, ou de ressentir l'amour qu'il s'attribue, il ne seroit ni si gai, ni si amusant qu'il l'est en effet. Là dessus, M Reves a voulu savoir auquel du moins, des cinq Personnages qu'il appelle mes Amans, je pourrois donner quelque préférence. Je n'ai pas balancé à lui répondre que s'il parloit d'une préférence de goût, il n'y en avoit aucun pour lequel je me sentisse le moindre penchant ; mais que s'il n'étoit question que de mon jugement sur leur caractere, j'y mettois une différence extrême, à l'avantage de M Orme, qui me paroissoit digne de l'estime & de l'amitié de tous les honnêtes gens. Fort bien, a répliqué M Reves ; je suis donc prêt à parier que tôt ou tard la pomme est pour M Orme.

Je l'ai laissé dans cette opinion. Il m'a dit néanmoins qu'il seroit difficile de se défaire de Sir Hargrave ; qu'aujourd'hui même il avoit déclaré à Mylady Williams qu'il étoit résolu de l'emporter sur tous les obstacles ; que cette Dame sembloit s'intéresser pour lui, & qu'elle s'étonnoit que je pusse refuser un homme si riche &

de si bonne mine, auquel on a déja proposé plusieurs partis du premier rang.

*Mercredi 15.*

Sir Hargrave sort d'ici. Je n'ai, ma chere, ni le tems, ni l'envie de vous raconter ce qui s'est passé avec lui depuis une demie-heure, & dans quel transport il est parti. Il avoit souhaité de me parler en particulier ; & je me suis crue d'autant plus autorisée à n'y pas consentir, qu'il n'a jamais fait scrupule de s'expliquer fort librement devant M & M Reves. Cependant comme il est demeuré sans parler, ma Cousine s'est retirée la premiere, pour l'obliger ; & M Reves a suivi sa femme : ils ne lui devoient pas assurément cette complaisance. Je leur en sais fort mauvais gré.

Àpeine étoient-ils sortis, qu'il a voulu me prendre la main. Je l'ai retirée. Mademoiselle, m'a-t-il dit d'un ton fort brusque, vous n'auriez pas cette dureté pour M Greville. Je suis le seul au monde que vous traitiez si mal. Je lui ai répondu civilement, que j'en userois de même avec tout homme qu'on laisseroit seul avec moi. Vous voyez, Mademoiselle, a-t-il repris, qu'il m'est impossible de vivre sans vous. Mon cœur & mon ame vous sont dévoués. J'ai de l'orgueil, je l'avoue. Pardon, si j'ajoute qu'il est piqué. Je croyois pouvoir attendre plus de bonté, de toute femme qui seroit sans engagement & qui n'auroit pas d'éloignement pour le mariage. Votre cœur est libre, dites-vous. Je souhaite, je m'efforce de le croire. Mais ce Greville…

Il s'est arrêté pour me laisser le tems de répondre. J'ai répondu que sans lui devoir aucune explication, mon usage n'étoit pas de traiter incivilement ceux qui faisoient profession pour moi de quelque estime. Il a prétendu que je n'exceptois que lui ; & reve-

nant à ses plaintes, il m'a pressée de m'expliquer entre lui & M Greville. J'ai cru pouvoir échapper, en l'assurant, comme je l'avois déja fait, que je n'ai point encore vu l'homme qui doit être mon Mari. Mais son visage & ses yeux s'enflammant tout d'un coup, il a juré, à peu près dans les termes dont M Greville s'étoit servi dans la même occasion, que je l'avois vu, cet homme, & que si mes affections n'étoient pas engagées, il étoit devant mes yeux ! Je lui ai dit que si c'étoit l'unique sujet de sa visite, il auroit pu dispenser M. & M Reves de sortir ; j'ai voulu me retirer. Il m'a coupé le passage : vous ne me quitterez pas, Mademoiselle ; je vous en conjure ! Eh bien, Monsieur, que souhaitez-vous de plus ? Apprenez-moi, Mademoiselle, si vous avez du dégoût pour le mariage. Quel droit avez-vous, Monsieur, de me faire cette question ? Dites, chere miss, est-ce un état où vous ayez dessein d'entrer ? Peut-être, Monsieur ; si je rencontre un homme à qui je puisse donner entierement mon cœur. Eh ! ne puis-je l'être, cet heureux homme ? J'implore votre bonté, Mademoiselle ! Je l'implore à vos pieds ! La vie ne m'est rien sans vous ! Et le fier personnage s'est jetté à genoux devant moi, les mains serrées l'une contre l'autre, & les yeux attachés sur les miens.

Quoique ces spectacles ne manquent point de causer quelque émotion, quelle différence, ma chere, de celle que j'avois sentie en voyant Sir Rowland dans la même posture ! Il m'a paru clairement que c'étoit un rôle prémédité. Que ne m'a-t-il pas dit néanmoins pendant plus d'un quart-d'heure, sans vouloir quitter sa situation, sans me permettre de sortir de la mienne ? Je me suis vue forcée de lui répéter une partie de mes anciennes réponses. J'aurois souhaité de pouvoir le congédier civilement. Mais il ne m'en a pas laissé le pouvoir. Tout humilié qu'il étoit, le langage de sa passion, & ses prieres mêmes, étoient mêlées de menaces

indirectes. Enfin, j'ai senti la nécessité de lui déclarer que je ne recevrois plus ses visites. Il m'a représenté que je le mettois au désespoir. Je n'en suis pas moins sortie de la chambre, pour rejoindre M. & M Reves. Il s'est levé alors, avec quelques imprécations que j'ai fort bien entendues. Il m'a traitée encore d'orgueilleuse & d'ingrate ; & me suivant dans la chambre voisine, à peine y a-t-il donné quelque marque d'attention à M & M Reves. Il a fait deux ou trois tours en silence ; & se tournant à la fin vers eux ; pardonnez, leur a-t-il dit, avec une profonde révérence. Il m'en a fait une plus cavaliere, en me disant d'un air malin ; vous me défendez donc les visites, Mademoiselle ? Oui, Monsieur, ai-je répondu d'un ton assez ferme ; & pour votre repos comme pour le mien : vous m'avez extrêmement chagrinée. La premiere fois, Mademoiselle, a-t-il repris... Il s'est arrêté un moment ; & continuant, avec un regard fier, la premiere fois que j'aurai l'honneur de vous voir, ce sera, j'espere, avec plus de succès. Il est parti.

M Reves est fort mécontent de toute sa conduite, & ne blâme point la résolution que j'ai prise de refuser désormais ses visites. Ainsi, je me flatte que le nom de Sir Hargrave ne reviendra plus si souvent dans mes Lettres.

Nos habits sont prêts : M Reves se met en Hermite, sa femme en Religieuse, & Mylady Williams en Abbesse. Je n'aime pas trop les miens, parce qu'ils ont trop d'éclat ; c'est ce que j'apprehende le plus. On me met en princesse Arcadienne ; mais ce déguisement s'accorde si peu avec l'idée que j'avois de l'habit Pastoral d'Arcadie, que c'est au contraire tout ce qu'il y a de magnifique & de recherché dans les nouvelles modes de France & d'Italie. On y vouloit joindre une Houlette ; mais je n'ai pas conçu qu'elle pût

convenir avec ce riche équipage ; quoique je doive être sans panier, car on ne porte point de paniers dans l'Arcadie. Quelle figure je vais faire ! On ne se mettroit pas plus magnifiquement pour un Bal paré. Ils m'assurent tous que je verrai des Masques en habits aussi riches & mêmes aussi ridicules que le mien. Il en sera ce qu'il plaît au Ciel ; mais je souhaiterois que cette nuit fût passée. Je vous assure que c'est la derniere fois, comme la premiere, que j'assisterai aux divertissemens de cette nature. Mais il faut prendre une idée des Masquarades. Attendez-en toutes les circonstances dans ma premiere lettre. Je me représente votre impatience. Donnez comme moi, chere Lucie, quelque chose à votre imagination ; & marquez-moi quelquefois ce que vous pensez des choses, avant qu'elles arrivent. Que de jolies conquêtes ne vous imaginez-vous pas que votre Henriette va faire, sous un si bel habit ?

## Lettre 15

*Vendredi, 17 Février.*

Cette Lettre, mon cher Monsieur Selby, n'est aujourd'hui que pour vous & pour la famille. Cependant ne soyez pas trop surpris. Mais comment vous apprendrai-je les nouvelles, les terribles nouvelles !... Ma femme en est tombée, depuis trois heures du matin, dans des vapeurs fort violentes. Ne soyez pas... Mais comment puis-je vous dire de n'être pas trop affligé, lorsque nous sommes nous-mêmes incapables de consolation ?

Ômon cher Cousin ! Nous ne savons ce qu'est devenue notre très-chere Miss Byron. Je serai aussi exact sur les circonstances,

que ma douleur & mon étonnement me le permettent. C'est une nécessité, comme vous le reconnoîtrez. M. Greville, je le crains fort… Mais commençons par les circonstances.

Nous étions, la nuit derniere, au Bal de Haymarket. Les Porteurs de notre chere Cousine, qui étoient loués comme les nôtres pour toute la nuit, se sont laissés engager à boire. Ils avoient promis à Wilson, le Laquais de Miss Byron, qu'ils seroient revenus dans moins d'une heure. Il n'étoit pas plus de minuit. Wilson les ayant attendus inutilement, l'espace de deux heures, a pris le parti de louer une autre chaise pour suppléer. Entre deux & trois, nous sommes convenus de retourner au Logis. La chere personne étoit fatiguée de l'attention que tout le monde a marquée pour elle. Tout le monde l'a vue avec admiration. Elle vouloit partir avant nous ; mais Mylady Williams l'a fait consentir à demeurer un quart d'heure de plus. Je n'ai pas manqué de la conduire jusqu'à sa chaise ; & je l'ai vue dedans, avant que de rendre le même office à Mylady Williams & à ma femme. J'ai fort bien remarqué que la chaise & les Porteurs n'étoient pas les mêmes qui l'avoient amenée. J'en ai demandé la raison, & j'ai reçu l'explication que je vous ai déja donnée. Elle s'est hâtée d'y entrer, à cause de ses habits, & pour ne pas se refroidir à l'air ; sans compter que la curiosité avoit amené plusieurs Masques après elle.

Il étoit alors près de trois heures. J'ai donné ordre à Wilson de faire arrêter la chaise lorsqu'elle seroit hors de la presse, pour attendre celle de Mylady, celle de ma Femme & la mienne. J'ai vu partir ses Porteurs, & Wilson marcher devant eux avec son flambeau. Je n'ai pas moins vu les Masques rentrer dans la Salle.

Nos Valets n'ayant point apperçu que la chaise se fût arrêtée, nous avons jugé que dans la foule & le bruit, Wilson n'avoit point

entendu mes ordres ; & nous avons continué de faire marcher nos Porteurs, ne doutant point qu'elle ne fût au Logis avant nous. On avoit pris la résolution d'y retourner directement, quoique Mylady nous eût proposé d'aller changer d'habits chez elle, où nous nous étions masqués.

Nous avons été fort surpris de ne pas trouver Miss Byron au Logis. Cependant ma femme a supposé que par méprise elle avoit été conduite chez Mylady Williams, où elle seroit à nous attendre ; & j'y ai envoyé sur le champ. Mais, bon Dieu ! Dans quelle consternation sommes-nous tombés, en apprenant que Mylady n'en avoit aucune nouvelle ! M. Greville, comme j'appréhende... Mais il faut que je vous donne tous les indices sur lesquels je fonde mes soupçons.

Hier au soir, Mylady Williams fut avertie, & je l'ai su d'elle au Bal, que M. Greville, qui prit congé de nous mardi dernier, dans la résolution, en apparence de partir le lendemain pour Northampton-Shire, n'étoit ni parti, ni dans le dessein de partir, & qu'au contraire, il étoit résolu de demeurer incognito à Londres, pour observer toutes les démarches de ma Cousine. Nous savons d'ailleurs qu'il lui avoit témoigné de la jalousie, sur quelques visites, qu'elle ne s'est pas attirées, je vous assure ; mais qu'elle n'a pu se dispenser de recevoir.

Sir Hargrave Pollexfen étoit au Bal en habit d'Arlequin. Il n'a pas été long-tems à découvrir notre charmante Cousine ; & malgré le chagrin qu'il a eu de ne pouvoir lui faire agréer ses offres, il n'a pas laissé de lui parler avec toute la politesse d'un homme du Monde. M'ayant rencontré un peu avant notre départ, il m'a demandé si je n'avois pas reconnu M. Greville entre les Masques ? Je lui ai dit que je n'y avois pas fait d'attention. N'avez-vous pas

remarqué, m'a-t-il dit, un Masque en grand chapeau rabattu, avec un manteau de Scaramouche, & une lanterne sourde à la main, qu'il présentoit à tout le monde ? C'étoit notre cher ami Greville. À la vérité, j'avois observé plusieurs fois ce Masque ; mais je ne me suis point rappelé qu'il eût l'air de M. Greville ; il m'avoit paru beaucoup plus gros. Cependant, comme il vouloit qu'on le crût parti, on comprend qu'il peut avoir déguisé sa taille.

Vous savez que M. Greville est un homme entreprenant. Il n'est venu à Londres, comme il l'a déclaré lui-même, que pour causer de l'embarras à ceux qui ont des prétentions sur le cœur de ma Cousine. Il lui a vu deux Amans déclarés. Son premier dessein étoit de passer quelque tems ici, & de prendre part aux amusemens de la Ville. Il avoit même commandé un Équipage neuf. Cependant tout d'un coup, & quoiqu'il attendît M. Fenwick, il a prétendu nous persuader qu'il étoit sur son départ, & qu'il retournoit droit à Nortampton-Shire, sans avoir obtenu de ma Cousine la moindre explication en sa faveur. Toutes ces circonstances rassemblées, il ne paroît presque pas douteux que M. Greville ne soit au fond de cette noire aventure.

Ainsi vous prendrez sur ces lumieres toutes les mesures que votre prudence pourra vous inspirer. Si M. Greville n'est pas retourné dans votre canton… si M. Fenwick… Sais-je moi-même ce que je dois vous conseiller ? Le moins de bruit qu'on pourra faire sera le mieux, jusqu'à ce qu'on parvienne à quelque certitude. Que la nature de cette certitude me cause de crainte ! Chere Henriette ! Mais je suis sûr que vous croirez devoir apporter tous vos soins à cacher cette terrible affaire à sa Grand-Mere, & même à votre chere Femme : cependant ses prudens conseils peuvent être nécessaires.

J'ai six personnes dans les différens quartiers de la Ville, avec ordre de prendre des informations parmi les Porteurs & les Cochers. On ne peut s'imaginer que le nouveau Laquais soit un misérable... Que dire ? Que penser ? Nous avons envoyé chez sa Sœur, qui tient une Hôtellerie dans Smithfield. Elle n'a point entendu parler de lui. J'ai fait chercher les Porteurs, qui ont porté cette chere Fille à la maudite Mascarade. Ceux de Mylady Williams, qui les ont produits eux-mêmes, les connoissent & savent leur numero. Ils servent depuis S. James jusqu'à Berkley-Square. On pourra découvrir quelque chose par leur moyen. Ils craignent sans doute de venir demander leur argent, qu'ils n'ont gagné qu'à demi. Malheur à eux, s'ils sont reconnus pour des coquins.

Il m'est venu quelque soupçon sur Sir Hargrave, autant par rapport à l'idée qu'un de mes Amis nous a donnée de son caractere, que pour quelques emportemens dont j'ai été témoin, à l'occasion du refus que Miss Byron a fait de ses offres. J'ai envoyé chez lui dans Cavendish-Square, pour savoir s'il étoit au logis, & à quelle heure il étoit revenu du Bal. On a répondu qu'il étoit au lit, & qu'on ne croyoit pas qu'il dût sortir avant le dîner, parce qu'il attendoit compagnie. Il n'est revenu, dit-on, que vers cinq heures du matin.

Nous n'avons pas manqué d'envoyer aussi à la maison où M. Greville étoit logé. Il a quitté ce logement ; & ses Hôtes le croyent retourné en Province. Mais il est capable de toutes sortes d'inventions pour déguiser ses desseins. J'étois bien persuadé qu'il n'auroit pas tenu en deux endroits un langage différent. Heureux, si nous ne l'avions pas trouvé parti !

M. Greville doit être le coupable. Vous aurez la bonté de dépêcher promptement le Porteur, avec des informations que vous aurez pu vous procurer sur M. Greville. Je suis, hélas ! tout à vous.

*Archibald Reves.*

## Lettre 16

*Samedi, 18 Février.*

Oh ! M. Reves, la pauvre chere Enfant ! La fleur de l'Univers ! Comment voulez-vous qu'une si terrible nouvelle ne sorte pas de mon sein ? Quel moyen de cacher ma consternation ! Ma femme s'en est apperçue. Elle en a voulu savoir la cause. Je n'ai pu lui raconter cette fatale aventure. Hélas oui, fatale ! Sa Grand-Mere n'y survivra pas un moment. Nous la lui cacherons le plus long-tems qu'il sera possible. Mais comment la lui cacher. Et c'est donc véritablement que notre chere Fille a disparu ! Oh ! Monsieur, Monsieur Reves.

J'ai donné votre Lettre à ma Femme. Elle s'est évanouie avant que de l'avoir achevée. On m'avoit toujours représenté les Mascarades comme une extravagance, plutôt qu'une dépravation ; mais je suis convaincu à présent que c'est le plus détestable de tous les amusemens.

Vous êtes hors de vous même, Monsieur, & ce n'est pas sans raison. Qui de nous sera plus capable de se modérer ? Chere, chere Enfant ! Que n'a-t-elle peut-être pas déja souffert ? Mais devions-nous permettre qu'elle s'éloignât de nous ? C'est vous,

Monsieur, qui n'avez pas voulu être refusé. C'est vous qui vous êtes obstiné à la mener dans cette Ville de perdition.

Quelque misérable Libertin, j'en suis sûr… Mais ce n'est pas Greville. On le vit descendre de sa chaise de Poste hier au soir. Il n'y avoit personne que lui. Une demie heure après, quoiqu'il fût très-tard, il nous envoya faire ses complimens & ceux de notre chere Fille, en nous faisant assurer qu'il l'avoit laissée en bonne santé, & plus heureuse, nous a-t-il fait dire dans son stile ordinaire, que disposée à faire le bonheur d'autrui. Il n'ignore pas que notre vie est attachée à la sienne.

Retrouvez-la, Monsieur. Rendez-la nous tranquille & en bonne santé ; sans quoi nous ne pardonnerons jamais à ceux qui ont été l'occasion de son voyage. Chere Niece ! Elle s'est laissée vaincre. Elle n'avoit point de passion pour voir Londres. Le plus doux, le plus obligeant caractere ! Hélas ! à quoi n'est-elle peut-être pas exposée ! Faites-la chercher de toutes parts. Mais vous n'épargnerez rien, nous n'en doutons pas. Que personne ne soit excepté de vos soupçons. Cette Mylady Williams… Un complot de cette nature ne s'est pas fait sans la participation d'une femme. N'étoit-elle pas Amie de Sir Hargrave ? Ce Sir Hargrave ! Ce ne peut être Greville. Quand nous n'en aurions pas les preuves que j'ai rapportées, Greville, tout méchant qu'il est, n'est pas capable d'une telle infamie.

Les premieres nouvelles, qui vous viendront, bonnes ou mauvaises, n'épargnez aucune dépense pour nous les communiquer.

Greville étoit ici à ce moment. Nous ne l'avons pu voir. Nous ne lui avons rien appris. Il est parti dans une grande surprise, de s'être entendu dire par un de nos Gens, que nous avons reçu

quelques mauvaises nouvelles, qui ne nous permettent de voir personne. Ils n'ont pu l'instruire mieux. Cependant notre douleur & la vue de votre livrée leur fait juger qu'il est arrivé quelque chose à leur jeune Maîtresse. Ils sont tous en larmes. Ils observent notre visage en nous servant avec une curiosité muette, mais triste & avide. Nous n'ouvrons pas la bouche en leur présence, & nous ne leur expliquons nos volontés, que par des signes.

Grand Dieu ! Après tant d'années heureuses ! Heureux nous-mêmes ! Nous voir en si peu de tems les derniers des Misérables ! Ce qui ne seroit point arrivé, si... Mais n'en parlons plus. Grand Dieu du Ciel ! Que deviendra cette malheureuse Grand-mere ! Lucie, Nancy en perdront la raison ! N'en parlons plus. Hâtez-vous de nous écrire, & pardonnez le trouble de cette Lettre. Je ne sais ce qui est sorti de ma plume ; mais je n'en suis pas moins à vous.

*George Selby.*

## Lettre 17

Les gens de Mylady Williams ont trouvé les Porteurs de votre chere Niece. Ces deux Misérables confessent qu'ils ont été presqu'ivres-morts. Ils sont surs qu'on avoit mêlé quelque chose dans leur liqueur. Leurs recherches, pour trouver ceux qui les ont engagés dans cette partie, ont été jusqu'à présent sans effet ; mais c'étoient deux Laquais, dont ils déclarent la livrée, & qui ont nommé leur Maître & sa rue. Nous ne connoissons ni cette livrée, ni le nom du Maître. Ainsi cette information ne nous donne pas

plus de lumieres. Tout paroît d'une infernale obscurité dans le complot. Ces deux hommes sont résolus, disent-ils, de retrouver les Laquais qui les ont trompés, fussent-ils sous terre, & les Porteurs qu'on a loués à leur place.

Chaque moment nous ramene quelque Messager avec différens récits ; mais il ne nous est encore rien venu de consolant. Cette raison me retient au Logis. Ô cher Ami ! Je ne sais où tourner mes pas ; je ne sais à quelle résolution m'arrêter. Je renvoie mes Gens au moment qu'ils arrivent ; mais avec moins de confiance que de désespoir. Comptez que cette infâme action est de M. Greville. Quoimon Courier ne fasse que partir, j'attens son retour avec une impatience mortelle.

Je jetterai à chaque occasion sur le papier tout ce qui pourra s'offrir, pour avoir toujours une Lettre prête, & la faire partir aussi-tôt qu'il nous viendra quelque lumiere. Cependant je n'attens rien de décisif que de vous.

Nos soupçons commencent à tomber sur le Laquais, ce Wilson, qui n'est chez nous que depuis trois jours. S'il n'étoit pas mêlé dans cette affaire, on auroit entendu parler de lui ou des Porteurs qu'il a loués. Il seroit revenu au Logis. On ne me persuadera point qu'ils ayent été enlevés ou assassinés tous trois.

Maudite Mascarade ! Jamais, jamais…

Ô Monsieur ! Le Laquais de Miss Byron doit être un infâme coquin. Sally (car ma femme est si mal qu'elle ne peut penser à rien) Sally, la Femme de Chambre de notre chere Cousine, s'est avisée de faire ouvrir le Coffre de ce Misérable. On a forcé les serrures. Il ne s'y est pas trouvé la valeur de dix sous. Cependant le Traître ne parloit, le jour d'auparavant, que de ses amas de linge

& d'habits. L'habile Fripon, si c'en est un ! Toute la maison l'aimoit. Notre chere Fille l'avoit pris elle-même en affection. Il savoit tout, il connoissoit tout le monde. Malédiction sur son savoir & son habileté ! Nous avions apporté mille soins à trouver pour elle un excellent Domestique.

*à 11 heures.*

J'arrive de Smithfield. J'ai vu la Sœur du Traître. C'en est un, je ne crains plus de le dire. Je parle de ce Wilson ; c'est un Fripon exercé.

Sur quelques interrogations que j'ai faites à cette femme, après lui avoir demandé ce qu'il étoit devenu, elle a secoué la tête. Elle craignoit, m'a-t-elle dit, que tout ne fût pas dans l'ordre ; mais elle étoit sûre que son Frere n'étoit pas capable d'avoir volé. Ce qu'il a commis, ai-je répliqué, est mille fois pire que le vol. Elle a desiré d'être éclaircie. Je lui ai fait entendre de quoi il étoit question. Elle m'a répondu que son Frere étoit un jeune homme plein d'esprit & de talens, qui cherchoit l'occasion, sans doute, de gagner honnêtement sa vie ; & que c'étoit une chose bien fâcheuse, qu'il y eût des Maîtres dans le monde, qui engageassent leurs Domestiques à de mauvaises actions. Je lui ai demandé quel étoit le caractére de ce Bagenhall, que son Frere avoit servi ; & j'ai eu l'imprudence de laisser échapper quelques menaces, qui l'ont sans doute effrayée : car lorsque je suis revenu à Bagenhall, elle m'a protesté qu'elle ne feroit pas d'autre réponse, jusqu'à ce qu'elle sût si la vie de son Frere étoit en danger. Je lui ai garanti la vie de son Frere, pourvu qu'elle me le fît retrouver avant qu'il fût arrivé le moindre mal à sa Maîtresse, & je lui ai demandé où il falloit envoyer. Elle m'a dit qu'elle n'en savoit rien, & je n'ai pu tirer un mot de plus. Figurez-vous mon

transport. Je lui ai offert une assez grosse somme, pour m'apprendre seulement ce qu'elle savoit de Bagenhall, & de ceux qui employoient son Frere. Elle a juré qu'elle ne diroit rien, sans savoir auparavant s'il y avoit quelque danger pour sa vie. Que faire, lorsque cet entretien même s'étoit passé sans témoin ?

Je me suis hâté de retourner au logis, pour m'informer de ce qui pouvoit être arrivé dans mon absence : mais je reverrai bientôt cette femme, & j'aurai deux Amis avec moi, dans l'espérance qu'il lui échappera quelques mots dont nous pourrons tirer avantage. Pendant tous ces délais, quel est peut-être le sort de notre chere Enfant ! Je ne puis soutenir mes propres craintes. Mylady Williams est dans une affliction inexprimable. J'ai dépêché un homme à cheval, à un Ami que j'ai à Reading, pour être mieux informé du caractere de ce Bagenhall. Dieu sait quel en sera le fruit. Le Chevalier Allestris nous assure que ce nom ne lui est pas inconnu, qu'il croit Bagenhall un homme livré aux plaisirs... Mais que dire de Wilson ? L'Infâme ne pouvoit vivre, comme il a eu le front de le dire ici, avec un Maître qui se retiroit trop tard, & dont la vie étoit dérangée. L'habile Fourbe !

*Àune heure après midi.*

Les gens de Mylady Williams ont découvert & amené un des Porteurs loués par Wilson. J'ai commencé par m'assurer de lui. Cependant il paroît ingénu. Je lui ai dit que s'il est innocent, il doit s'attendre à des récompenses, plutôt qu'à des punitions ; & sur cette promesse, les gens de Mylady sont allés chercher l'autre que la crainte paroît avoir arrêté. Mais il viendra, sans doute, s'il n'a rien non plus à se reprocher ; ne fût-ce que pour assister son Compagnon, par un second témoignage.

*À 2 heures après midi.*

Votre impatience doit être extrême. Mais j'ai eu besoin de quelques momens pour me remettre, avant mon récit. Ô chere, chere Miss Byron ?

Le nom du Porteur que j'ai chez moi, est Macpherson. Son associé se nomme Dermot. Wilson les a loués pour conduire une jeune Dame à Padington. À Padington ! l'infâme coquin.

Ils ont objecté l'éloignement & le danger ; mais suivant l'aveu de Macpherson, pour mettre leur service à plus haut prix. À l'égard du danger, Wilson leur a dit qu'en sortant de la Ville il devoit être joint par trois de ses compagnons, & bien armés. Pour la distance, il leur a promis qu'ils seroient payés noblement ; & les arrhes ont été chacun leur écu. Il n'a pas manqué, par-dessus, de les traiter dans un cabaret voisin ; & là, pour prévenir apparemment leur curiosité, il leur a dit que sa Maîtresse étoit une jeune Heritiére, qui étoit actuellement au Bal, & qui étoit convenue de s'enfuir avec son Amant ; mais que le Gentilhomme ne devoit paroître que dans la Maison où ils devoient la conduire ; qu'à la vérité, elle s'imaginoit aller droit à l'Église, pour y être mariée sur le champ, & que malgré l'heure qu'il étoit, elle s'y croyoit attendue par un Ministre ; mais que le Gentilhomme, aussi délicat sur l'honneur que sur le fond de ses engagemens, vouloit essayer d'abord s'il ne pourroit pas obtenir le consentement de la famille : qu'il pouvoit arriver de-là, qu'en s'appercevant de la longueur du chemin, elle parût effrayée, & qu'elle fît diverses questions ; que pour le monde entier il n'étoit pas capable de lui causer la moindre peine, mais qu'il s'étoit chargé de la tromper un peu, pour son propre intérêt ; & qu'après le succès de l'entreprise elle lui sauroit bon gré de cette innocente imposture ; que par

conséquent, quelques ordres qu'elle pût leur donner, ils ne devoient obéir qu'à ceux qu'ils recevroient de lui ; qu'ils en seroient récompensés au-delà de leurs espérances ; enfin, qu'ils ne devoient pas faire d'attention même à ses cris, parce qu'elle étoit pleine de frayeurs, & dans une irrésolution continuelle, qui ne pouvoit être fixée que par le succès de l'évenement.

Les précautions de l'infâme Traître ont été plus loin, car il les avoit avertis de ne faire aucune réponse aux questions qu'ils pourroient recevoir de ceux qui conduiroient la jeune Dame à leur chaise, & de s'en reposer sur lui. Il avoit ajouté, que s'ils voyoient paroître d'autres chaises, ils n'y devoient faire aucune attention, mais demeurer un peu en arriére, & suivre fidelement son flambeau.

Macpherson dit, qu'au moment que je l'ai laissée dans la chaise, elle a tiré soigneusement les rideaux, dans la vue sans doute de cacher ses habits de Bal.

Les Porteurs, pleins de leurs instructions, se sont mis en marche aussi-tôt, sans attendre nos trois chaises. Cependant, cette chere fille doit avoir entendu l'ordre que je leur ai donné. Ils ont fait beaucoup de chemin, avant qu'elle ait paru s'en appercevoir ; alors même elle leur a parlé trois fois, sans qu'ils ayent paru l'entendre ; mais à la troisieme, ils se sont arrêtés, & le Laquais s'est présenté pour recevoir ses ordres. Où suis-je, Wilson ? a-t-elle demandé. Il a répondu qu'il ne restoit qu'un pas jusqu'au logis. Il me semble, a-t-elle repris, qu'on m'a fait faire un fort grand tour. Le Traître a répliqué qu'on y avoit été forcé, pour éviter la foule des carrosses & des chaises.

Les Porteurs ont recommencé à marcher, & se sont vus joindre, comme Wilson les en avoit avertis, par trois hommes, dont ils ont pris l'un pour le Maître, parce qu'il portoit un manteau retroussé sur le visage, & qu'il avoit à la main une fort belle épée. Mais il n'a pas dit un mot. Il n'a donné aucun ordre. Il s'est tenu derrière la chaise, avec les deux autres, pour n'être pas apperçu de ma Cousine.

À Maribone, elle a parlé encore. Bon Dieu ! a-t-elle dit avec plus d'inquiétude, où suis-je menée ? Porteurs, Porteurs, arrêtez. Wilson ? Appelez mon laquais, Porteurs. Ils l'ont appelé. Ils ont ouvert la portiére ; mais Dermot s'est mis si près, qu'elle n'a pu voir fort loin devant elle. Wilson leur a dit en s'approchant ; quelle lenteur en effet ? Ne m'aviez vous pas dit que nous touchions à la rue ? Voyez dans quelles allarmes vous jettez ma Maîtresse. Mademoiselle, nous sommes tout à l'heure au logis. Ils ont continué leur marche, en avouant qu'ils avoient manqué le chemin, & feignant tous deux de se reconnoître... elle n'a pensé qu'alors à tirer les Rideaux ; & dans le même instant ils lui ont entendu dire ; Ciel ! protege-moi. Bon Dieu ! ne suis-je pas au milieu des champs ? Ils étoient alors entre Marybone & Padington. Macpherson dit, qu'en l'entendant recourir au Ciel, il a jugé qu'elle étoit trop timide & trop pieuse pour être engagée dans une intrigue d'amour : cependant, pressés par leur infâme guide, ils ont doublé le pas. Alors elle a jetté un cri ; & dans le mouvement qu'elle a fait des deux côtés, ayant apperçu un des trois hommes, elle lui a demandé son assistance, au Nom de Dieu. Ce Misérable a parlé rudement aux Porteurs, & leur a commandé d'arrêter. Elle a demandé Grosvenor-square. C'étoit à Grosvenor-square, a-t-elle dit, qu'on devoit la conduire. Eh bien, Madame, a répondu l'Homme, vous y êtes dans un instant. Il est impossible, a-t-elle

répliqué. Ne vois-je point des champs autour de moi ? Je suis au milieu des champs. C'est Grosvenor-square, lui a-t-on dit ; vous voyez les arbres & le Jardin de Grosvenor-square. Par quel étrange chemin nous avez-vous conduits ? a crié Wilson aux Porteurs ; & tout d'un coup, il a pris le parti d'éteindre son flambeau sous ses pieds, tandis que l'autre, prenant la lanterne des Porteurs, ne leur a laissé que la foible lumière de quelques étoiles pour se conduire. Alors la pauvre Infortunée a poussé un cri si pitoyable, que Macpherson prétend en avoir été pénétré jusqu'au fond du cœur. Mais il n'en a pas moins suivi Wilson, qui s'est applaudi d'arriver au Port, ce sont ses termes ; & qui l'a conduite par un chemin détourné, le long des murs d'un Jardin. Un des trois hommes, qui avoit pris le devant, s'est hâté d'ouvrir une porte de derriere, & l'a tenue de la main. La chaise y est entrée ; & pendant qu'elle a traversé le Jardin, jusqu'à la Maison à laquelle il paroissoit appartenir, notre malheureuse Miss a cessé de se faire entendre.

On n'en a que trop connu la raison, lorsque les Porteurs se sont arrêtés. Elle s'étoit évanouie. Deux femmes, appelées par l'homme en manteau, sont venues la secourir, avec de grandes apparences de tendresse. Elles ont dit quelques mots d'admiration sur sa beauté, avec des marques assez vives d'intérêt ; comme si leur crainte eût été qu'il ne fût trop tard pour espérer quelque chose de leurs soins. L'homme en manteau a paru troublé. Wilson est entré dans la Maison, avec ceux qui ont transporté cette chere Créature. Mais il est bientôt revenu aux Porteurs, qui l'ont vu recevoir beaucoup de félicitations & de caresses de l'homme en manteau. Il leur a mis à chacun leur guinée dans la main : & les ayant accompagnés lui-même jusqu'à la derniere porte du Jardin, il a refusé d'allumer la chandelle de leur lan-

terne : mais il leur a donné, pour les conduire, un homme, qui les a fait passer par des ruelles fort sales & fort rudes, pour aboutir à l'entrée d'un sentier qui menoit vers Londres. Il est clair qu'on n'a pas eu d'autres vues que de leur rendre le chemin difficile à retrouver.

On est parvenu à nous amener l'autre Porteur. Il fait exactement le même récit. Je leur ai demandé à tous deux, quelle sorte d'homme ils ont cru voir en manteau. Mais il apportoit tant de soin à se couvrir ; & dans la Maison comme en chemin, ils ont eu si peu d'occasion de l'observer, que je n'ai pu tirer beaucoup de lumieres de leur description. Sur leurs propres offres, j'ai trouvé bon qu'ils retournassent au même lieu, avec les Porteurs de Mylady Williams, pour essayer de reconnoître leurs traces. Avec quelle ardeur n'embrasse-t-on pas les plus foibles ressources, lorsqu'il ne se présente rien de plus certain ?

J'ai voulu savoir de Mylady Williams d'où elle avoit appris que M. Greville n'avoit pas quitté Londres, & se proposoit d'y demeurer secrettement. Elle m'a nommé une Madame Breston, de Boundstreet, sans pouvoir me dire, si cette femme connoissoit M. Greville. Je suis allé aussi-tôt dans Boundstreet. Madame Breston m'a dit qu'elle tenoit cette nouvelle de Sir Hargrave Pollexfen, qui s'étoit expliqué sur M. Greville avec assez de chaleur, pour en faire craindre des suites ; ce qui ne l'avoit rendue que plus ardente à informer Mylady, pour les prévenir.

Àprésent, Monsieur, quand on se rappelle le Masque à lanterne sourde (information qui nous vient de Sir Hargrave, car nous n'avons pas vu ce masque nous-mêmes) & le desir qu'avoit M. Greville de nous persuader de son départ ; peut-il rester quelque doute... Cependant c'est de Sir Hargrave que vient l'in-

formation ; & n'est-il pas vraisemblable que M. Greville lui auroit caché sa marche avec autant de soin qu'à nous ? Je veux aller sur le champ chez Sir Hargrave. Il devoit dîner chez lui. Il y attendoit compagnie : si je ne puis obtenir de le voir, s'il est absent… Mais suspendons les conjectures jusqu'à mon retour.

Ô Monsieur ! Je commence à croire que j'ai fait une injustice à M. Greville. Je tremble que votre chere Niece ne soit tombée dans des mains incomparablement pires que les siennes. Sir Hargrave n'est pas chez lui. Il y est. Il a compagnie. On ne sauroit lui parler. Telles sont les différentes réponses que j'ai reçues de son Portier. J'ai remarqué dans cet homme, autant d'embarras, qu'il a dû me trouver d'impatience ; mais il est évident pour moi, qu'il avoit ses instructions. En un mot, j'ai de fortes raisons de croire que Sir Hargrave n'est pas rentré de toute la nuit. L'homme à manteau ne peut être que lui. Tout ce qu'Allestris nous a dit de sa méchanceté, & sa conduite arrogante avec notre chere Miss Byron, lorsqu'elle a rejeté ses offres, ne me revient que trop à l'esprit. Grand Dieu ! Seroit-elle tombée au pouvoir d'un homme de cette trempe ? Ha ! Que ne puis-je m'en tenir à mes premieres défiances ! Greville, tout dangereux qu'il est, me paroît plus honnête homme. Il est du moins de bien meilleur naturel. Il n'auroit pas de vues moins honorables que le mariage. Mais l'autre, si c'est lui… ! je ne puis, je n'ose me livrer à cette idée.

Les quatre Porteurs viennent d'arriver. Ils croient avoir retrouvé le lieu ; mais après y avoir pris quelques informations, qui me mettent plus que jamais à la torture, ils se sont hâtés de revenir, pour me demander de nouveaux ordres.

S'étant adressés au premier Cabaret, ils se sont informés si l'on ne connoissoit pas un long jardin, avec une porte de derriere,

qui donne sur une ruelle fort sale, & sur les champs. On leur a répondu qu'on le connoissoit parfaitement, & que la maison, à laquelle ce jardin appartient, donnoit sur la grande rue. Ils se sont fait apporter quelques liqueurs ; & dans l'entretien qu'ils ont continué d'avoir avec l'Hôte, ils ont su de lui que cette maison est occupée, depuis près d'un an, par des gens de fort bonne réputation ; que la famille est composée d'une veuve, qui se nomme Auberry, de son fils & de deux filles ; & que le fils, âgé d'environ trente ans, exerce un Office à la Douane, d'où il ne vient que le samedi au soir, pour s'en retourner le lundi matin. Mais, leur a dit le Cabaretier, en s'interrompant, il est arrivé cette nuit une bizarre aventure qui m'a fort allarmé.

Il a fait d'abord quelque difficulté d'achever, parce qu'il n'aimoit pas, a-t-il dit, à se mêler des affaires d'autrui. Mais à la fin, il leur a raconté que vers six heures du matin, il avoit été réveillé par le bruit, & qu'ayant mis la tête à sa fenêtre, il avoit apperçu à la porte de Madame Auberry un carrosse à six chevaux, & trois ou quatre hommes à cheval ; qu'il s'étoit habillé, & qu'il avoit ouvert la sienne ; mais que les Cochers & les Laquais avoient été si réservés, qu'ils ne s'étoient point approchés de sa Maison : sobriété rare, a-t-il dit, pour des gens de livrée, & qui n'avoit servi qu'à rendre sa curiosité plus vive ; que vers sept heures, une des filles de la Veuve étoit venue à la porte, avec une chandelle à la main, & qu'elle avoit dit au Cocher de ranger sa voiture, aussi près qu'il pourroit de la Maison ; que trois minutes après, il avoit vu paroître à la porte un homme, en habit galonné, qui tenoit sous le bras une autre personne, de taille moyenne, enveloppée d'un manteau d'écarlatte, résistant, les apparences d'une grande douleur, à la violence qu'on employoit pour la faire monter dans le carrosse, & demandant grace, d'un ton de voix qui la faisoit re-

connoître pour une femme ; que l'homme avoit fait des protestations fort vives d'amour & d'honneur ; mais que malgré les efforts de la Dame, qui paroissoit livrée à la plus amere affliction, il ne l'en avoit pas moins levée dans le carrosse ; que l'y voyant entrer avec elle, elle avoit poussé un grand cri, pour demander du secours ; qu'ensuite sa voix étoit devenue plus sourde, comme si sa bouche eût été bouchée d'un mouchoir ; & que l'homme avoit commencé à parler plus haut, d'un ton qui paroissoit menaçant ; que le carrosse étoit parti à grand train, & tous les Cavaliers à la suite. Pendant les efforts que la Dame avoit faits pour résister, le Cabaretier avoit observé qu'elle étoit richement vêtue sous son manteau. Une demie heure après, il avoit vu arriver un carrosse à quatre chevaux, où la Veuve étoit montée avec ses deux filles, & dans lequel ces trois femmes avoient pris la route de l'autre. Après leur départ, sa curiosité lui avoit fait demander à la Servante de la maison, qui étoit une fille simple & grossiére, où ses Maîtresses pouvoient être allées si matin ? Elle avoit répondu qu'elles étoient allées à Windsor, ou dans le canton, & qu'elle ne les attendoit que dans huit jours.

Ôle détestable Hargrave ! Il a des Terres proche de la forêt de Windsor. Je ne doute plus qu'il ne soit l'Infâme. Qui sait ce que cette chere Fille peut avoir souffert, avant que d'être traînée dans le carrosse ? Ciel ! Soutiens ma patience. Infortunée Miss Byron ! Je me représente ses prieres, ses larmes, ses cris étouffés ! Ô l'infâme Hargrave !

J'ai déja rassemblé autant d'hommes & de chevaux, que deux de mes Amis m'en ont pu fournir. Nous serons neuf, en comptant mes deux Laquais avec moi. Je poursuivrai le misérable jusqu'à l'extrémité du monde. Mais nous n'irons pas si loin pour le trou-

ver. Notre premiere course sera chez lui-même, dans la maison qu'il a près de Windsor. Si nous ne l'y trouvons point, nous irons tomber à Reading, chez ce Bagenhall. Ce seroit perdre son tems que d'aller à Padington : la friponne de Veuve & ses deux filles n'y sont plus ; & l'on n'y trouveroit qu'une Servante mal informée, dont on ne tireroit que ce qu'on sait déja. Cependant j'ai accepté l'offre de Mylady Williams, qui propose d'y envoyer son Maître-d'Hôtel avec les deux Porteurs, pour nous procurer tous les éclaircissemens dont j'aurai besoin à notre retour.

Demain, à quatre heures du matin, les six hommes qu'on me prête, & moi-même avec les deux miens bien armés, nous devons nous trouver au coin de Hyde-parck. Il est cruel d'avoir encore une nuit à passer dans cette agitation. Mais tant de gens ne peuvent être prêts plutôt. Ma femme me fait promettre d'employer le bras de la Justice dans quelque lieu que je puisse découvrir l'Infâme, ou notre chere souffrante. Nous nous diviserons, pour suivre les deux chemins, en prenant des informations à chaque passage ; & nous conviendrons d'un rendez-vous. Je suis mortellement harassé ; mais c'est l'ame qui souffre le plus.

Ôcher Monsieur Selby ! Nous avons des lumieres. Le Ciel en soit loué ! Nous venons de recevoir des nouvelles, moins heureuses à la vérité qu'il ne seroit à desirer ; mais votre chere, votre aimable Niece est vivante. Elle vit, elle est dans des mains honorables ! Lisez la lettre que je vous envoye, & qui m'étoit adressée.

*17 février.*

Miss Byron est en sûreté avec des personnes d'honneur. Dès le premier moment qu'elle a pu disposer d'elle-même, elle m'a priée de tranquilliser votre cœur par cette information.

Elle a reçu des traitemens cruels, dont elle n'est point en état de vous apprendre les circonstances. Nous l'avons vue plus d'une fois sans connoissance, & cet état a duré des heures entieres. Mais n'en soyez pas trop effrayé. Ses évanouissemens, quoiqu'aussi fréquens encore, deviennent beaucoup moins dangereux.

Le Courrier vous apprendra qui est mon Frere, à qui vous devez la conservation de la plus aimable femme d'Angleterre. Il a ordre de vous servir de guide, si vous nous faites l'honneur de venir, vous & votre Épouse, dans une maison où vous serez reçus avec une parfaite considération ; car Miss Byron n'est point en état d'être transportée. Vous serez convaincu par vos propres yeux, Monsieur, qu'elle est traitée avec tout le soin possible par votre très-humble servante.

*Charlotte Grandisson.*

Des traitemens cruels ! Des évanouissemens ! Sans connoissance pendant des heures entieres ! Hors d'état d'être transportée ! Et sa premiere inquiétude dans cette situation pour la tranquillité de ses amis ! Chere, chere Henriette ! Mais commençons par nous réjouir, cher Cousin, de la retrouver dans une maison si honorable. Ma réponse est attendue par le Courrier. Je n'ai pas le tems de vous en faire une copie ; & je suis d'ailleurs obligé d'écrire à mes deux Amis, pour leur faire savoir que leurs gens me deviennent inutiles.

Miss Byron est chez le comte de L..., dans un château de ce Seigneur, proche de Colnebroke.

Ma femme, toute affoiblie qu'elle est de ce qu'elle a souffert dans cette occasion, voudroit faire le voyage avec moi. Mais il

vaut mieux que j'aille m'assurer d'abord de l'état de votre chere Niece. Je serai demain à cheval dès la pointe du jour. Mon Laquais aura un porte-manteau, rempli par ma femme de tout ce qui convient à ce sexe. Miss Byron doit avoir paru bien étrange dans ses habits de Bal aux yeux de son Libérateur.

Le Courrier, qui m'a remis la Lettre, n'a pu me donner beaucoup d'informations ; mais voici en peu de mots ce que j'ai tiré de son récit. Son maître est le Chevalier Charles Grandisson, revenu depuis peu de ses voyages. J'ai souvent entendu parler de son Pere, le Chevalier Thomas Grandisson, qui est mort depuis quelques mois. L'honnête Courrier ne finit point sur les louanges de son jeune Maître, & fait aussi beaucoup d'éloges de Miss Charlote Grandisson sa Sœur. Il m'a dit que Sir Charles, étant parti à six chevaux de Londres, avoit heureusement rencontré notre malheureuse Cousine. Sir Hargrave est l'Infâme. Je regrette du fond du cœur d'avoir soupçonné M. Greville. Sir Charles Grandisson avoit ses affaires à Londres. Il a continué son voyage, après avoir délivré notre chere Fille, & l'avoir confiée aux soins de sa Sœur. Que le Ciel verse à jamais ses bénédictions sur lui !

Ce misérable Hargrave, autant que le Courrier l'a pu comprendre, est dangereusement blessé ! Sir Charles l'est aussi ; mais si légérement, grace au Ciel ! que cet accident ne l'a point empêché de continuer sa route, après une si glorieuse action. Je voulois donner une honnête récompense au Courrier ; il s'en est défendu si constamment, en me donnant pour excuse qu'il servoit le plus généreux de tous les maîtres, que je me suis vu obligé de retirer la main.

Je fais partir cette lettre par un Exprès. Vous recevrez les autres circonstances par la Poste, & je me flatte de n'avoir plus

rien de malheureux à vous marquer. Mais pardonnez la confusion qui doit résulter ici d'un mêlange mal ordonné, tel qu'il doit avoir été nécessairement dans une si terrible incertitude. Je suis, etc.

*Archibald Reves.*

## Lettre 18

*Samedi 18 Février.*

Il ne faut pas faire languir un moment votre impatience. J'arrive. Vous attendez de moi jusqu'aux moindres circonstances d'une avanture si révoltante, & tout ce qui regarde notre Protecteur & sa famille. L'Angleterre n'a rien de comparable à Sir Charles Grandisson & à sa Sœur.

Il étoit neuf heures du matin, lorsque j'ai frappé à la porte du Château. J'ai demandé des nouvelles de Miss Byron ; & sur mon nom, qu'on a paru deviner, j'ai été conduit dans une très-belle salle, où je n'ai pas attendu long-tems sans voir paroître une jeune personne du meilleur air. C'étoit Miss Grandisson. Je lui ai fait mille remercimens de sa lettre, & des précieuses informations qu'elle m'avoit données sur la vie & la sureté de ce que nous avons de plus cher au monde. Elle m'a répondu que Miss Byron devoit être une charmante personne ; qu'elle venoit de la quitter ; mais que je ne pouvois encore la voir. Ah ! Mademoiselle, ai-je répliqué avec autant d'étonnement que de douleur, je m'étois flatté de la trouver mieux. Elle n'est pas plus mal, a repliqué Miss Grandisson, ne vous allarmez point. Mais elle a besoin de repos.

Si sa disgrace avoit duré plus long-tems… Ah ! Mademoiselle, ai-je interrompu, votre généreux, votre noble Frere… est le meilleur de tous les hommes, a-t-elle continué, en m'interrompant à son tour. Ses délices, Monsieur, consistent à faire du bien. Je suis persuadée que cette avanture en a fait un homme heureux.

J'ai demandé si ma Cousine étoit si mal, que je ne pusse obtenir de la voir un instant ? Miss Grandisson m'a dit qu'elle ne faisoit que sortir d'un évanouissement, où elle étoit tombée, en voulant faire le récit de son histoire, & lorsqu'elle avoit prononcé le nom du Misérable qui avoit causé toutes ses peines ; que depuis deux jours elle n'avoit encore fait cette rélation qu'imparfaitement, sans quoi nous aurions été mieux informés par le Courrier ; que lorsque je la verrois, je devois m'observer beaucoup dans mes discours ; qu'on avoit fait venir un habile Médecin, qui ne la quittoit pas un moment, & qui ordonnoit particuliérement le repos, qu'avec un peu de calme & de sommeil naturel, il la garantissoit hors de danger. Je lis votre impatience, a-t-elle ajouté ; mais il faut lui laisser le tems de se remettre. Je l'avertirai alors de votre arrivée, & nous la verrons ensemble.

J'ai marqué beaucoup d'empressement pour apprendre du moins comment elle avoit été délivrée. Ce sera, s'il vous plaît, en déjeunant, m'a dit Miss Grandisson ; j'étois prête à déjeuner, lorsque vous êtes entré au Château.

Elle a sonné ; & le Thé ayant paru aussi-tôt, nous nous sommes assis, avec autant de familiarité que si nous nous étions connus depuis long-tems. On évite, a-t-elle repris, toutes les questions qui peuvent l'affecter. Je ne suis pas trop bien informée moi-même du détail de sa délivrance. Mon Frere étoit appelé à la Ville par des affaires pressantes. À peine ses gens mirent

pied à terre. Il ne doutoit pas, me dit-il, que la jeune Dame qu'il remettoit entre mes mains, ne fût bientôt en état de satisfaire ma curiosité. Mais elle est tombée dans des évanouissemens, qui ont recommencé tant de fois, à mesure qu'elle se rappeloit le danger d'où elle étoit sortie, que je me suis crue obligée de suspendre mon impatience, jusqu'au de Sir Charles. Je l'attends aujourd'hui vers midi.

Bon Dieu ! me suis-je écrié douloureusement, que cette chere personne doit avoir souffert ! Eh n'ai-je pas entendu dire qu'il y avoit eu un combat ? J'espere, Mademoiselle, que Sir Charles... Je l'espere aussi, a-t-elle interrompu ; & la même impatience que vous avez de voir votre Cousine, je l'ai de retrouver mon Frere. Mais, sur les craintes que je lui ai marquées, il m'a protesté en honneur, que sa blessure n'étoit presque rien. Mon frere est un homme vrai ; & lorsqu'il engage son honneur, on peut s'en fier à lui.

J'ai demandé alors à Miss Grandisson, si elle n'avoit pas été bien surprise de se voir amener une jeune personne dans un habillement si bizarre ?

Je vous le laisse à juger, m'a-t-elle répondu. J'étois dans ma chambre. On y entra brusquement, pour me dire, que Sir Charles me prioit de descendre un moment ; qu'il avoit sauvé une très-jolie Dame des mains d'une troupe de voleurs, car c'est le premier rapport qu'on me fit ; & qu'il étoit revenu avec elle. Je fus trop frappée du retour imprévu de mon Frere, & trop touchée de la terreur & de l'affliction de sa compagne, lorsque j'eus jetté les yeux sur elle, pour être capable de faire attention à ses habits. Elle étoit tremblante, & Sir Charles auprès d'elle, qui la rassuroit dans les termes les plus tendres. Je la saluai en l'embrassant, & je

lui promis tous mes soins. Elle vouloit mettre un genou à terre, pour recevoir mes caresses ; tant son infortune sembloit l'avoir humiliée. Mais mon Frere l'ayant soutenue, elle consentit à s'asseoir, en s'excusant sur sa foiblesse. Vous voyez devant vous, me dit-elle, un spectacle bien étrange ; & ses yeux parcouroient son habillement ; mais j'espere, Mademoiselle, que vous n'en prendrez pas une plus mauvaise opinion de mon innocence. Cette odieuse parure n'est pas de mon choix. Qu'elle me cause de confusion ! On a voulu que je fusse dans ce déguisement pour une Mascarade : malheureux amusement ! Je ne le connoissois point... & c'est l'unique fois... Ne jugez pas mal, Monsieur, en se tournant vers mon frere, les mains jointes & levées, de celle que vous avez si généreusement délivrée. Ne jugez pas mal de moi, Mademoiselle, en se tournant de mon côté. Je n'ai rien à me reprocher. Un lâche, le plus lâche de tous les hommes... Elle n'eut pas la force d'achever.

Mon frere me recommanda d'employer d'abord tous mes soins à lui faire rappeler ses esprits, & de prendre ensuite ses ordres, pour donner avis de son heureuse délivrance à sa famille. Une jeune personne de cette apparence, ajouta-t-il, ne peut avoir disparu un moment sans causer de vives allarmes à tous ses Amis. Il lui répéta qu'elle étoit dans une maison d'honneur, & que je me ferois un bonheur de l'obliger. Elle vouloit être conduite à la ville ; & remarquant qu'elle considéroit ses habits, je lui proposai d'en prendre des miens. Mon frere lui dit que si elle étoit résolue de partir, il monteroit à cheval, pour lui laisser son carrosse, & qu'il étoit sûr que je l'accompagnerois volontiers. Mais, avant qu'elle pût accepter cette offre, comme elle y paroissoit disposée, ses forces l'abandonnerent, & je la vis tomber sans connoissance à mes pieds. Mon frere attendit seulement qu'elle

fût en état d'ouvrir les yeux. Il ne faut pas penser, me dit-il, à la faire partir. Qu'on se hâte d'appeler un Médecin. Elle est trop foible & trop abattue, pour souffrir le mouvement du carrosse. Vous prendrez ses ordres pour sa famille aussi-tôt qu'elle pourra les donner. Il me dit adieu, après m'avoir promis d'être aujourd'-hui à dîner avec moi. En partant, il répéta : vous êtes en sureté, Mademoiselle, vous êtes ici sans crainte. Elle le remercia par un mouvement de tête, mais sans être capable de prononcer un seul mot. Il partit.

Et puisse le Ciel, ai-je répondu à Miss Grandisson, le combler de ses plus précieuses faveurs dans quelque lieu qu'il aille jamais.

Elle m'a dit que le Château, où nous étions, appartenoit au comte de L..., qui a épousé depuis peu sa sœur aînée, & qui est allé avec elle en Écosse, où la plûpart de leurs terres sont situées, que leur retour n'est pas éloigné, & qu'elle n'est elle-même à Colnebroke que depuis trois jours, pour y faire préparer ce qui est nécessaire à leur réception. Il est heureux pour votre Cousine, a-t-elle ajouté, que mon frere ait eu la complaisance de m'y accompagner, & que ses affaires l'aient appelé hier à Londres. Il se proposoit de revenir aujourd'hui, pour m'y conduire ce soir. Notre famille est fort unie, M. Reves. La tendresse du sang n'a jamais été plus vive entre un frere & des sœurs. Mais pourquoi ce détail à présent ? J'espère que nous nous connoîtrons mieux, & je vous déclare que je suis déja charmée de Miss Byron.

Après le déjeuner, qu'elle a précipité pour m'obliger, elle m'a conduit à l'appartement de Miss Byron ; & m'ayant fait demeurer à la porte de sa chambre, elle s'est avancée fort doucement au chevet de son lit. Elle n'a fait qu'entrouvrir le rideau ; mais j'ai entendu aussi-tôt la chere voix de notre Cousine. Quel embarras

je vous cause ! a-t-elle dit tendrement à sa bienfaitrice. Miss Grandisson l'a priée, avec une aimable familiarité, de ne pas lui tenir ce langage. Ensuite elle lui a demandé, si elle vouloit lui promettre de n'être pas trop surprise à mon arrivée. Je n'en puis ressentir que de la joye, a-t-elle répondu. Alors Miss Grandisson m'a fait entrer ; & je me suis approché du lit pour y baiser mille fois une chere main, qu'on a tendue vers moi. Je vous revois donc, me suis-je écrié les larmes aux yeux, délices de mille cœurs ! Adorable Cousine ! Je vous revois, dans des mains dignes de vous. Hà ! Je ne puis vous dire tout ce que nous avons souffert.

Non, m'a-t-elle répondu : ne me dites pas ce que je crois comprendre. Mais, Monsieur, savez-vous que je suis tombée dans un lieu céleste ? Miss Grandisson l'a interrompue, pour lui reprocher de l'excès dans sa reconnoissance ; & se baissant vers moi, elle m'a prié de me souvenir que le médecin demandoit du repos.

Si Miss Grandisson traite sa reconnoissance d'excessive, nous, cher M. Selby, qui savons combien le cœur de notre incomparable fille est sensible aux obligations les plus simples, nous concevons quel doit être en effet l'excès de ses sentimens pour le généreux Frere qui l'a délivrée, pour la Sœur dont elle reçoit des soins si tendres, pour deux Étrangers à qui elle croit devoir l'honneur & la vie ! Cette idée seule étoit capable de me lier la langue, dans la crainte de lui causer trop d'émotion. Cependant malgré l'avis que je venois de recevoir, je n'ai pu résister au mouvement qui s'est élevé tout d'un coup dans mon esprit. Je ne ferai qu'une seule question à ma chere Cousine, ai-je dit avec assez d'embarras : la violence de cet Infâme auroit-elle été… Je voulois dire, dans une autre vue que le mariage : mais Miss Grandisson m'a

coupé la voix. Vous ne ferez pas une question, m'a-t-elle dit, qui puisse faire revivre des souvenirs désagréables. Miss Byron n'est-elle pas vivante ? N'est-elle pas ici ; & sa santé prête à se rétablir ? Vous prendrez patience, jusqu'à ce qu'elle soit en état de vous faire son récit. Je n'ajoute pas un mot, ai-je répliqué ; c'est l'ardeur de la vengeance... Ma Cousine a pris la parole : j'obéis au Médecin, m'a-t-elle dit ; mais si je suis jamais capable de pardonner à l'auteur de ma disgrace, ce sera pour m'avoir donné l'occasion de connoître Miss Grandisson ; quoique ses bontés m'imposent des obligations dont il me sera impossible de m'acquitter. Elle s'est arrêtée. J'ai cru trouver, dans ce discours, une heureuse preuve qu'elle n'avoit pas été menacée de la derniere violence. Autrement, elle n'auroit pas supposé qu'elle pût jamais pardonner à son Ennemi.

Elle a proposé de se lever. Miss Grandisson, lui voyant les yeux plus sereins, a dit qu'elle y consentoit, pourvu que ses forces le permissent, & qu'il ne seroit pas nécessaire qu'elle revît son odieux habillement. Je leur ai parlé du Porte-manteau, dont je m'étois fourni par les soins de Madame Reves ; & je l'ai fait apporter aussi-tôt.

Mais je veux finir ici ma Lettre, pour ne pas manquer l'heure de la Poste. D'ailleurs mes fatigues m'obligent de penser au sommeil. Il ne me reste, pour demain, qu'une matiére agréable ; & l'opinion que j'ai de votre impatience me portera peut-être à la satisfaire par un Exprès. Sir Roland vint hier ici deux fois, & s'est présenté ce matin pour la troisieme. Ma femme lui a fait dire que pour une affaire imprévue, Miss Byron avoit été obligée de faire un petit voyage, qui ne pouvoit durer moins de deux ou trois

jours. Il se propose de retourner dans sa Province à la fin de la semaine.

Si notre chere miss se trouve demain un peu plus tranquille, elle est résolue de revenir lundi ; & je lui ai promis d'être le matin à Colnebroke. Quelle joie son arrivée va répandre ici !

Je n'ai eu jusqu'à présent, ni le tems, ni l'inclination, de penser à l'Infâme qui nous a jetés dans une si mortelle inquiétude.

## Lettre 19

Vous attendez la suite de mon récit. Miss Grandisson, qui m'avoit engagé à passer avec elle dans une chambre voisine, tandis qu'elle avoit laissé ses femmes avec ma Cousine, m'a quitté, après lui avoir laissé le tems de s'habiller. Elle est revenue presqu'aussitôt. C'est la plus charmante personne, m'a-t-elle dit, que j'aie jamais vue ; mais elle m'a paru si tremblante, que je lui ai persuadé de se mettre sur son lit, & je l'ai assurée que vous demeureriez à dîner. En vain me suis-je défendu, par l'impatience que j'avois de porter d'heureuses nouvelles à ma femme. On m'a répondu que ma résistance étoit inutile, & que la sœur feroit un Prisonnier, comme le frere en avoit délivré un. Ma résolution étoit encore incertaine ; lorsqu'un bruit de chevaux nous ayant fait jetter les yeux dans la cour, nous avons vu sortir Sir Charles Grandisson de son carrosse.

Il est entré de l'air le plus noble ; & s'adressant à moi : j'apprens, m'a-t-il dit, que j'ai l'honneur de voir M. Reves. Il s'est tourné vers sa sœur, pour lui demander pardon d'être entré, sans

s'être fait annoncer. Il a donné pour excuse, qu'il me savoit avec elle, & qu'il brûloit d'apprendre des nouvelles de Miss Byron. Nous lui avons rendu compte de la situation de notre chere Malade, qui s'étoit levée, & même habillée ; mais qui se trouvoit encore si foible, qu'on l'avoit engagée à ne pas quitter sa chambre. Il m'a félicité de l'espérance que nous avions du moins, de la voir bientôt rétablie.

Le Chevalier Grandisson est dans la fleur de l'âge. Je ne me rappelle point d'avoir jamais vu d'homme mieux fait, & d'une plus belle physionomie.

Après lui avoir fait mes remercimens au nom de plusieurs familles & au mien, je n'ai pu manquer de lui demander quelque information sur sa blessure. Il a traité de bagatelle, son habit percé, & la peau de l'épaule à peine effleurée. Il a passé la main sur l'endroit qu'il avoit désigné, pour nous marquer qu'il n'y restoit aucune douleur. Il nous a dit que Sir Hargrave avoit eu beaucoup de désavantage, dans un carrosse ; que ses réflexions, sur l'évenement d'hier, lui causoient d'autant plus de plaisir, que s'étant informé de la santé de son Adversaire, il avoit appris qu'on en espéroit bien, du moins s'il étoit capable de se modérer ; qu'il s'en réjouissoit sincerement, & qu'il ne se pardonneroit pas d'avoir ôté la vie à quelqu'un dans la chaleur d'une querelle. Ensuite, pour changer de discours, il voulut savoir dans quel état Miss Byron s'étoit trouvée depuis le jour précédent. Miss Grandisson en rendit un compte exact, & s'étendit beaucoup sur les perfections de ma Cousine, que je confirmai par un juste éloge. Il remercia sa Sœur de ses soins, comme si c'eût été pour lui-même qu'elle les eût employés.

Nous lui demandâmes alors quelque éclaircissement, sur la glorieuse action qui rendoit une si chere personne à mille honnêtes gens dont elle étoit adorée. Je veux le faire parler lui-même, en me rappelant ses propres termes, autant qu'il me sera possible ; & je m'efforcerai de conserver l'air de sang-froid, avec lequel il nous fit cette agréable rélation.

Vous savez, ma Sœur, les affaires qui me demandoient à la ville. C'est un bonheur extrême que j'aie cédé à vos instances, pour vous accompagner ici.

Àdeux milles de Honslow, j'apperçus devant moi une Berline à six chevaux, qui s'avançoit avec beaucoup de diligence. Mon Postillon avoit ordre aussi d'aller grand train. Le Cocher, qui venoit vers moi, parut disposé à disputer le passage au mien. On s'arrêta l'espace d'une minute. J'ordonnai à mes gens de se détourner : je ne conteste pas volontiers pour une bagatelle. Mes chevaux étoient frais ; j'avois fait peu de chemin ; les stores de la berline étrangère étoient baissés, & je ne pus découvrir d'abord qui étoit dedans ; mais en commençant à tourner, je reconnus les armes du Chevalier Hargrave Pollexfen, & je crus appercevoir, au travers des stores, deux personnes, dont l'une étoit enveloppée dans un manteau d'écarlate.

Au même instant, une voix, que je crus reconnoître pour celle d'une femme, fit retentir l'air de ses cris : au secours, au secours, répéta-t-elle plusieurs fois ; au nom de Dieu, secourez-moi ! J'ordonnai à mes gens d'arrêter. Une voix d'homme, qui étoit celle de Sir Hargrave, ordonna aux siens, par la portiére opposée, de piquer de toutes leurs forces ; mais le chemin se trouvoit croisé par ma Voiture. Les mêmes cris continuant de se faire entendre, avec un son qui paroissoit étouffé, je recommandai à trois Domes-

tiques, qui me suivoient à cheval, d'arrêter soigneusement le Postillon de Sir Hargrave, & je défendis moi-même à son Cocher de faire un pas. Les stores étoient toujours baissés de mon côté, & Sir Hargrave pressoit ses gens de l'autre, avec beaucoup de juremens & d'imprécations. Je pris le parti de descendre, pour faire le tour de la berline. Les cris de la Dame ne cessoient point, & je vis Sir Hargrave qui s'efforçoit de lui tenir sur la bouche le bout d'un mouchoir, qui paroissoit lié autour de sa tête. Il juroit outrageusement. Aussitôt que la malheureuse dame m'eut apperçu, elle tendit ses deux mains vers moi, en prononçant du ton le plus triste, Monsieur, au nom de Dieu !...

Sir Hargrave, dis-je à son Tiran, je vous ai reconnu à vos armes. Vous me paroissez engagé dans une fort mauvaise affaire. Oui, me répondit-il, d'un ton fort animé, je suis le Chevalier Pollexfen, & je reconduis chez moi une femme fugitive. Je lui demandai si c'étoit la sienne ? Oui, reprit-il, en jurant ; & prête à m'échapper dans une maudite Mascarade ; voyez, ajouta-t-il, en levant le manteau, prête à fuir dans cet équipage même. Oh ! non, non, non, s'écria la triste Dame.

Il recommençoit ses imprécations contre le Cocher, pour lui faire piquer ses chevaux. Je le priai de faire attention à moi. Permettez, Sir Hargrave, que je fasse une question à Madame. Je vous trouve fort indiscret, interrompit-il brusquement : eh, qui êtes-vous, s'il vous plaît ?

Êtes-vous Mylady Pollexfen, Madame ? continuai-je, sans tourner les yeux sur lui. Oh ! non, non, non ; ce fut tout ce qu'elle eut la force de répondre. Deux de mes gens s'approcherent de moi. Le troisieme tenoit la tête du cheval du Postillon. Trois hommes, qui suivoient aussi Sir Hargrave à cheval, étoient de-

meurés à quelques pas, & sembloient tenir conseil ensemble, comme s'ils eussent appréhendé de s'avancer davantage. Ayez l'œil sur ces gens-là, dis-je aux miens. Il arrivera quelques Passans, qui prendront parti pour la justice. Malheureux ! criai-je au Cocher, qui vouloit piquer ses chevaux ; ta vie en répondra. Sir Hargrave ne cessant point de le presser avec le plus furieux emportement ; je répétai la même menace ; & je demandai nettement à la Dame si elle souhaitoit d'être libre. Oh ! Monsieur, me répondit-elle, délivrez-moi par pitié ! Je suis dans les mains d'un lâche Ravisseur ; je suis trahie, enlevée ; délivrez-moi, délivrez-moi !

J'ordonnai alors à mes gens de couper les traits, s'ils craignoient de ne pouvoir arrêter autrement la berline ; de faire face aux trois hommes, d'en arrêter même un s'il étoit possible, & de me laisser le soin du reste. Sir Hargrave, jugeant que je ne pensois plus à le ménager, tira son épée, qu'il avoit entre ses genoux, & leva la voix pour appeler ses trois hommes, avec ordre de faire feu sur tout ce qui s'opposeroit à son passage. Je lui dis que mes gens étoient aussi-bien armés que les siens ; qu'ils m'obéiroient au premier signe, & que je ne lui conseillois pas de me mettre dans la nécessité de le donner. Ensuite m'adressant à la jeune Dame, je lui demandai si elle étoit résolue de se mettre sous ma protection ? Oh ! Monsieur ! me dit-elle, j'implore votre bonté comme celle du Ciel.

Je ne balançai plus à ouvrir la portiére. Sir Hargrave prit ce moment pour m'allonger un grand coup, accompagné de plusieurs injures. J'en avois eu quelque défiance ; de sorte qu'étant sur mes gardes, je n'eus pas de peine à détourner son épée, qui ne laissa point de me toucher légérement l'épaule ; j'avois la

mienne à la main, mais dans le fourreau. La portiére demeurant ouverte, il est vrai que je n'eus pas la politesse de baisser la botte du carrosse, pour aider Sir Hargrave à descendre. Je le saisis au collet, avant qu'il eût pu se remettre du coup qu'il m'avoit porté ; & par une violente secousse, qui le fit tourner en tombant de sa voiture, je le plaçai assez heureusement sous la roue de derriere. Je lui arrachai son épée, que je rompis aussitôt, & dont je jettai les deux piéces par-dessus ma tête. Son Cocher jeta un grand cri ; mais il fut arrêté par les menaces du mien. Son Postillon n'étoit qu'un Enfant, qu'un de mes gens avoit démonté avant que de joindre les deux autres, auxquels j'avois ordonné de se saisir, s'ils pouvoient, des trois hommes de Sir Hargrave : ma seule vue étoit de les arrêter ; car je jugeois que ces Misérables, connoissant les criminelles dispositions de leur Maître, étoient déja fort épouvantés.

Sir Hargrave avoit la bouche & le visage tout en sang. Je m'imaginai que j'avois pu le blesser du pommeau de mon épée. Une de ses jambes, en se débattant, étoit passée entre les rayons de la roue. Cette situation me parut assez propre à contenir son emportement, & je criai au Cocher de ne pas faire remuer le carrosse, pour l'intérêt même de son Maître, qui paroissoit extrêmement mal de sa chûte. Il juroit de toutes ses forces. Assurément, un homme, si peu capable de supporter une offense, devoit l'être moins d'offenser autrui, suivant ses propres principes. Je n'avois pas tiré mon épée, comme j'espere de ne jamais le faire dans aucun démêlé particulier. Cependant je n'en aurois pas fait difficulté, dans une occasion de cette nature, si j'y avois été forcé.

La jeune Dame, quoique mortellement effrayée, avoit trouvé le moyen de se dégager du manteau. Je n'eus pas le tems de tourner

mon attention sur ses habits ; mais je fus frappé de sa figure, & plus encore de terreur. Je lui offris la main, sans penser plus que la premiere fois à la botte du carrosse ; & je crois qu'elle n'en étoit gueres occupée, non plus, que de sa délivrance. N'avez-vous pas lu, M. Reves, (c'est Pline, je crois, qui fait quelque part ce récit) l'avanture d'un Oiseau effrayé, qui se trouvant poursuivi par un Faucon, se jetta dans le sein d'un Passant, comme dans un azile ? De même, exactement de même, en me voyant reparoître à la portiére du carrosse, votre charmante Cousine, au lieu d'accepter la main que je lui présentois, se précipita réellement entre mes bras. Oh ! Sauvez-moi, Monsieur, sauvez-moi, s'écria-t-elle d'une voix altérée. Elle étoit prête à s'évanouir. Je ne crois point qu'elle fût en état de marcher. Il me fallut faire le tour des chevaux de Sir Hargrave, pour la transporter dans ma voiture. Soyez sure, Mademoiselle, lui dis-je en la faisant asseoir, que vous êtes avec un homme d'honneur. Je vais vous mener à ma Sœur, qui est une jeune personne de votre âge, dont vous devez vous promettre toute sorte d'assistance & de soins. Elle jettoit successivement les yeux par les deux portiéres, avec des marques visibles d'effroi, comme si le voisinage de Sir Hargrave l'eût encore allarmée. Ne craignez rien, lui dis-je. Je suis à vous dans l'instant. Elle me supplia de fermer ma portiére.

Je m'avançai de quelques pas, mais sans la perdre de vue, pour observer ce qu'étoient devenus mes gens. J'ai su d'eux qu'en allant vers les trois hommes de Sir Hargrave, ils avoient présenté le bout de leurs pistolets. Ces trois Misérables se mirent d'abord en défense ; mais effrayés apparemment par leurs remords, ils prirent aussi-tôt la fuite. Mes gens les poursuivirent l'espace de deux ou trois cens pas, & revenoient à mon secours, lorsque je quittai Miss Byron pour les rappeller.

Je vis, à quelque distance, Sir Hargrave soutenu par son Cocher, & s'appuyant sur lui de tout son poids, avec beaucoup de difficulté à remonter dans sa berline. Je donnai ordre à un de mes gens de lui dire qui j'étois. Il ne répondit que par des malédictions, & par des menaces d'une furieuse vengeance. Mais ses emportemens étoient encore plus horribles contre ses gens, qu'il traitoit de Lâches & de Traîtres.

Je remontai alors dans ma voiture. Miss Byron s'étoit laissée tomber au fond, où je la trouvai presqu'évanouie, & pouvant à peine ouvrir la bouche, pour répéter, sauvez-moi, sauvez-moi. Je la rassurai, je la levai sur le siége ; & je me hâtai de l'amener à ma Sœur, qui a raconté sans doute à M. Reves, tout ce qui est arrivé depuis.

Ma reconnoissance alloit se répandre en éloges & en remercimens : mais Sir Charles n'a pas manqué de m'interrompre, pour arrêter cette effusion. Vous voyez, Monsieur, m'a-t-il dit, que cette victoire m'a peu couté, & que j'ai peu de sujet d'en faire gloire. La conscience du Ravisseur étoit contre lui, & celle de ses Valets étoit pour moi. Les miens sont d'honnêtes gens, qui aiment leur Maître. Dans une bonne cause, je parierois pour ces trois hommes contre six, qui en soutiendroient une mauvaise. Le vice est ce qu'il y a de plus lâche au monde, lorsqu'il est attaqué avec résolution : & que peuvent craindre d'honnêtes gens, qui défendent la justice & la vertu ?

Il paroît que Sir Hargrave est retourné à la ville. L'Infâme ! Quelle figure doit-il faire à ses propres yeux ! Sir Charles raconte qu'en passant à Smalburygreen, les Gardes de la barriere ont fait à ses gens l'histoire d'un vol tragique & sanglant, commis le même jour, à deux milles de Honslow, par cinq ou six Brigands à

cheval ; ils ont ajouté que le Gentilhomme, qui a eu le malheur d'être volé dans un carrosse à six chevaux, étoit passé une demie heure auparavant par la barriere, couvert de blessures ; qu'ils lui avoient entendu pousser des gémissemens, & qu'il alloit faire ses dépositions à la Justice de Londres. Un autre commentaire, nous dit Sir Charles en souriant, c'est que pendant le récit des Gardes, un homme à cheval s'est arrêté pour l'entendre, a prétendu que c'étoit un faux bruit, & qu'il n'étoit pas question de vol ; mais d'une querelle entre deux Petits-Maîtres, dont l'un avoit enlevé à l'autre une fort jolie Maîtresse.

Ce badinage ne m'a point empêché de demander sérieusement à Sir Charles, si la prudence ne nous obligeoit pas de prendre quelques mesures contre la malignité de notre Ennemi ? Il lui sembloit, m'a-t-il dit, que le parti le plus sage étoit d'éviter l'éclat, aussi long-tems du moins que l'Aggresseur paroîtroit tranquille. Les Mascarades, a-t-il ajouté, ne sont pas des lieux où il soit honorable pour une femme de recevoir une insulte. Le scandale, a-t-il dit encore, a toujours quelque chose de fâcheux pour ceux mêmes qui peuvent s'assurer d'y avoir donné le moins d'occasion. Il prétend que l'avanture de Miss Byron, racontée simplement, nous laissera toujours le pouvoir de prendre les mesures qui nous conviendront. Ainsi, Sir Charles n'est pas ami des Mascarades. Pour moi, je vivrois cent ans, sans être tenté d'y retourner.

Toute mon impatience, à présent, est d'entendre le récit de Miss Byron. Plaise au Ciel ! qu'il ne soit pas d'une nature à nous obliger... Cependant, comme notre chere miss a de grands principes de délicatesse... Je ne puis encore me rendre Maître de mes idées. Il faut s'armer de patience un peu plus long-tems.

Miss Grandisson nous a quittés, pour s'assurer de l'état de sa chere malade. Son absence n'a pas duré long-tems ; les deux charmantes personnes sont entrées ensemble ; l'une appuyée sur le bras de l'autre, qui la soutenoit avec toutes les attentions de la plus tendre amitié. Miss Byron m'a paru d'abord assez pâle ; mais, à la vue de son Libérateur, ses joues se sont couvertes d'un aimable vermillon. Sir Charles s'est approché d'elle, d'un air calme & serein, dans la crainte de lui causer de l'émotion : & prévenant par quelques expressions civiles les témoignages d'une reconnoissance passionnée, il lui a pris la main, pour la conduire sur un fauteuil, où elle n'a pas été plutôt assise, que sa foiblesse nous a causé de nouvelles allarmes. Miss Grandisson lui a présenté des sels, qui l'ont un peu fortifiée. Alors ses yeux se sont ouverts avec une langueur touchante, qui ne les rendoient que plus expressifs, en leur dérobant quelque chose de leur éclat naturel. Tous les mouvemens de son cœur alloient passer sur ses levres. Mais Sir Charles lui a demandé la permission de l'interrompre, pour ménager ses forces. Il s'est plaint du prix excessif qu'elle sembloit attacher à un service commun. Chere miss ! lui a-t-il dit, du ton le plus tendre ; car je prens déja la liberté de vous traiter avec la familiarité d'une longue connoissance, tout ce que j'apprens de M. Reves & de ma Sœur doit me faire regarder le jour d'hier comme un des plus heureux de ma vie. Je regrette que le commencement de notre liaison vous ait couté si cher : mais ces apparences de mal produiront un bien réel. J'ai deux Sœurs, dont les excellentes qualités font honneur à leur sexe. Consentez que je puisse me vanter désormais d'en avoir trois. Quelle satisfaction ne vais-je pas tirer, d'un événement qui fait une addition si aimable à ma famille ? Ensuite il a pris la main de ma Cousine & celle de sa Sœur ; il les a jointes, en les pressant

dans les siennes : si vous nous faites l'honneur, a-t-il ajouté, d'accorder le nom de Sœur à Charlotte, ne m'est-il pas permis, sur un fondement si doux, d'aspirer à celui de votre Frere ? Miss Grandisson a saisi cette ouverture avec des transports de joie. Ma Cousine, dans la confusion de divers sentimens qui lui coupoient la voix, a regardé Sir Charles avec un mêlange de respect & de réconnoissance, Miss Grandisson avec délices, & moi d'un air d'admiration. Enfin elle a trouvé la force d'ouvrir la bouche : ne vous l'ai-je pas dit, M. Reves, que j'étois tombée dans une Maison céleste !

J'appréhendois qu'elle ne s'évanouît. Mais Sir Charles ayant eu l'adresse de faire changer d'objet à ses idées, par d'agréables images de l'avenir qui lui formoient une perspective plus éloignée, elle s'est sentie capable de se mettre à table avec nous, & d'y demeurer plus d'une demie heure. Sa contenance néanmoins ayant changé deux ou trois fois, Miss Grandisson l'a pressée de retourner à sa chambre, & n'a voulu se fier qu'à elle-même, du soin de l'y conduire. J'ai pris congé d'elle, lorsqu'elle s'est retirée. S'il n'arrive rien qui retarde notre attente, j'espere que nous la verrons lundi parmi nous.

Mylady Williams vient de nous quitter. Je lui ai lu toute ma relation, depuis le voyage que j'ai fait à Colnebroke : deux jours ne suffiront pas, m'a-t-elle dit, pour secher ses yeux. Les Femmes, cher ami, voyent quelquefois d'assez loin. Mylady Williams & Madame Reves seroient charmées d'entendre Miss Grandisson & Miss Byron se traiter de Sœurs, dans un sens qui n'emportât pas, à l'égard de l'une, la qualité de Frere pour Sir Charles. Si ce charmant homme… mais pourquoi m'arrêter à cette idée ?… cependant rien ne m'empêche d'ajouter que lorsqu'elle est venue aux

deux Dames, j'ai pensé que de tous les hommes que notre Cousine a vus jusqu'à présent, le brave, le galant, le vertueux Sir Charles, seroit peut-être le seul qui n'auroit pas beaucoup de peine à lui plaire, s'il prenoit de l'inclination pour elle. À la vérité, il est extrêmement riche ; & ses espérances ne sont pas moins considérables du côté de Milord W..., son Oncle maternel. Sa Sœur, qui parle de lui comme d'un homme divin, m'a dit qu'il ne pouvoit se marier sans faire le tourment d'une infinité de cœurs. Sur ce point, on peut en dire autant de Miss Byron. Mais je m'écarte inutilement.

Si notre chere miss n'est pas bientôt en état d'écrire, peut-être recevrez-vous encore une lettre de moi. Je suis, etc.

*Arch Reves.*

Mon Courier arrive à ce moment, avec votre réponse. En vérité, cher Selby, j'y trouve quelques lignes qui m'auroient pénétré jusqu'au fond du cœur, si notre chere fille ne nous avoit pas été si heureusement rendue.

## Lettre 20

*Lundi au soir 20 Fév.*

Je prens encore une fois la plume ; mais vous aurez bientôt le plaisir de la voir entre les mains de ma Cousine. Il étoit neuf heures lorsque je suis arrivé ce matin à Colnebroke. J'ai trouvé Miss Byron mieux rétablie que je n'osois l'espérer. Elle avoit fort bien passé les deux nuits précédentes, & le jour d'hier fut pour elle un excellent cordial. Sir Charles en passa la plus grande par-

tie dans son Cabinet ; mais les deux dames ne se quitterent pas un moment. Ma Cousine releve jusqu'au Ciel le mérite de ce Frere & de cette Sœur. Miss Grandisson, dit-elle, a beaucoup d'esprit & d'agrémens, le caractere du monde le plus naturel & le plus ouvert. Sir Charles est la franchise & la politesse même ; ses civilités n'ont rien d'embarrassant pour ses Hôtes. L'air aisé, qui regne dans son langage & dans ses manieres, persuade tout d'un coup que pour l'obliger, il ne faut pas en user moins librement avec lui. J'ai vérifié moi-même aujourd'hui cette observation. Ce matin, en arrivant, je m'étois exprimé dans des termes, qui sembloient marquer moins de familiarité que de respect. Sir Charles en a pris occasion de m'embrasser, & m'a dit de l'air le plus obligeant : cher M. Reves, les honnêtes gens doivent s'aimer à la premiere vue. Ne différez point à me mettre au nombre de vos Amis. Je vous compte déja parmi les miens. Je penserois mal de moi-même, si je remarquois, dans un homme du caractere de M. Reves, une défiance de moi, qui ne permît point à son ame de se mêler avec la mienne.

Miss Grandisson qui n'a pas manqué d'engager ma Cousine à lui raconter toute son histoire, & celle d'une partie de ses Parens est entrée naturellement dans ce récit.

Miss Byron étant assez rétablie pour retourner à la ville, & moi jugeant comme elle, que Sir Charles feroit plus volontiers ce petit voyage en carrosse qu'à cheval, j'ai demandé la liberté de reprendre le cheval qui m'avoit amené. Cette idée néanmoins venue de Miss Byron. Je lui en ai fait un peu la guerre depuis notre retour. Mais qu'elle ne sache jamais que je vous l'aie dit ; je vous le demande en grace : elle ne me pardonneroit point. Cependant,

lorsque j'ai gouté sa proposition, j'ai vu briller le contentement dans ses yeux.

J'étois à Londres une demie heure avant le carrosse ; & j'ai fait d'autant plus de diligence que je me flattois d'engager Sir Charles & sa Sœur à dîner avec nous. J'ai trouvé au Logis Mylady Williams & Miss Clemer, notre favorite à tous, qui attendoient avec ma Femme le retour de Miss Byron. Lorsque le carrosse s'est fait entendre, vous auriez vu toute la Maison dans un transport de joie qui approchoit de l'ivresse. Les Domestiques se disputoient l'honneur d'être le premier à la porte. J'y ai volé moi-même, pour donner la main à Miss Grandisson, tandis que Sir Charles a rendu le même office à ma Cousine. Jugez avec quelle effusion de cœur il a été reçu par les trois Dames. Les caresses, les félicitations & les applaudissemens ne peuvent être représentés. Mais je me suis vu trompé dans l'espérance que j'avois eue d'engager cet aimable Frere & sa Sœur, à dîner avec nous. Ils étoient appelés par des affaires pressantes. En prenant congé, Miss Grandisson a promis de n'être pas long-tems sans revoir sa Sœur Henriette, & de vivre avec elle dans la plus intime liaison. Mylady & ma Femme sont demeurées dans l'admiration, de la brillante figure & des manieres nobles de Sir Charles. Il n'y a personne de nous qui n'ait eu des yeux assez ouverts, pour un événement qui mettroit le comble à notre bonheur. Mais la modestie de Miss Byron, & sa santé, qui n'est pas encore assez forte pour ne s'être pas un peu ressentie de l'agitation du voyage, ne nous ont pas permis de pousser trop loin cet entretien. Elle a demandé la liberté de se retirer, & nous l'avons pressée nous-mêmes d'aller prendre quelques heures de repos.

Je crois vous avoir dit que j'avois accepté l'offre de Mylady Williams, qui dans l'horrible incertitude où nous étions il y a six jours, proposa d'envoyer son Maître d'Hôtel à Padington. Il n'en a rien rapporté de plus remarquable, que des confirmations sur le caractere de la Veuve & de ses Filles, qui ne passent point pour de malhonnêtes gens. Suivant toute apparence, ces trois Femmes se seroient attendues à des remercimens de la famille de Miss Byron, pour avoir contribué à son mariage avec un homme dont les richesses sont si connues. Le Messager que j'avois envoyé à Reading, pour s'informer du caractere de Bagenhall, nous a rapporté qu'il est fort décrié du côté des mœurs, & qu'il passe pour l'intime ami de Sir Hargrave. Mais, graces au Ciel, il ne nous reste plus rien à démêler avec ces gens-là. J'apprends que Sir Hargrave même garde sa Maison ; & l'on se dit à l'oreille qu'il a l'esprit à demi égaré, jusqu'au point que ses propres Domestiques ne s'approchent pas de lui sans précaution. Il a congédié honteusement tous ceux qui l'accompagnoient dans son odieuse entreprise. Nous ignorons quelle est sa blessure ; mais il est réellement blessé, quoique sans danger. On ajoute qu'il s'emporte continuellement en menaces contre Sir Charles. Le Ciel préserve un des meilleurs hommes du monde, & qui mérite le plus sa protection !

Miss Byron se propose d'écrire demain par la poste à Miss Lucie Selby, & de lui faire un ample récit de tout ce qu'elle a souffert. J'ai promis de lui fournir, autant du moins que je puis l'espérer de ma mémoire, tous les articles que vous avez déja reçus de moi, pour lui épargner d'inutiles répétitions. Elle m'ordonne de vous dire qu'elle commence ce soir, afin qu'il ne vous reste aucune inquiétude sur sa situation. Recevez pour vous-même, mon cher Monsieur, & pour toute votre famille, mes félicitations sur l'heureux retour d'une personne qui nous est si chere.

*Arch. Reves.*

## Lettre 21

*Lundi 20 Févr.*

Il m'est donné encore de vous écrire, ma chere Lucie ! à vous ; c'est-à-dire à tous mes chers Parens, de vous écrire avec joie, & de vous inviter tous à la partager. Que de graces je dois au Ciel !

Vous ne vous imagineriez jamais de combien de dangers il m'a délivrée, ni combien ma tête & mon cœur en ont souffert. Je n'ose penser encore aux tourmens que je vous ai causés. Avec quelle légéreté j'avois fini ma lettre ! Vaine, Imprudente que j'étois ! Mais venons promptement à ma triste histoire. Votre impatience ne vous a déja que trop coûté.

Je commence par vous déclarer que, malgré toute la gaieté que j'affectois, en vous faisant une si frivole peinture de mes ajustemens, de mes conquêtes, & d'autres circonstances aussi ridicules ; je n'ai pas pris le moindre goût à la Mascarade, ni à me voir environnée d'une multitude de Fous, qui me prodiguoient leur admiration. Je ne me sentois que du mépris pour eux & pour moi-même. Du mépris, c'est dire trop peu, la Scene m'a révoltée.

Dans cette Légion d'Insensés, il y avoit, ma chere, deux véritables Démons ; mais le pire, le pire, le plus infernal, parut sous un habit d'Arlequin. Il fit mille tours, mille souplesses ; il sauta & se replia long-tems autour de moi. Enfin, il me dit qu'il connoissoit Miss Byron, & qu'il étoit l'odieux, le méprisé Pollexfen. Ce-

pendant il ne lui échappa rien d'incivil ; & je n'eus pas le moindre pressentiment des violences qu'il méditoit.

M Reves vous a marqué qu'il me vit dans la chaise, que mon fripon de nouveau Laquais avoit disposée. Ô chere Lucie ! Une des principales branches de ma vanité est retranchée pour jamais. Moi prétendre à quelque connoissance de la physionomie ! Non, après cet exemple, je ne dois plus prendre la moindre confiance, aux lumieres que je croyois pouvoir tirer du visage pour juger des sentimens du cœur. M Reves vous a fait le récit de tout ce qui regarde la chaise & les Porteurs. Comment vous décrire les agitations de mon cœur, lorsque je commençai à soupçonner de la trahison ? Mais lorsqu'ayant tiré les rideaux de la Chaise, je me vis trompée par un autre Perfide, dont j'implorai inutilement le secours, que je n'apperçus autour de moi que des champs, & que bientôt les lumieres furent éteintes, je perçai l'air de la nuit de mille cris aigus, qui durerent jusqu'à ce que la force me manqua pour crier. Je tombai dans un profond évanouissement. Ce fut dans cet état que je fus tirée de la chaise. Lorsque je revins un peu à moi-même, je me trouvai sur un lit, environnée de trois femmes, dont l'une me tenoit des sels sous le nez, & presqu'empestée d'une forte odeur de corne de cerf & de plumes brûlées. Je ne vis pas d'homme dans la chambre.

Où suis-je ? Qui êtes-vous, Madame ? Et qui êtes-vous, & où suis-je, furent les premieres questions que je répétai plusieurs fois. Les trois femmes étoient une Mere & ses deux Filles. La Mere me répondit que je n'étois pas en de mauvaises mains. Fasse le Ciel que vous ne me trompiez pas ! repliquai-je en fixant mes yeux tremblans sur les siens. Elle m'assura qu'on n'avoit aucun dessein de me nuire ; qu'on ne pensoit au contraire qu'à me

rendre une des plus heureuses personnes du monde, & qu'elle n'étoit pas capable d'entrer dans une mauvaise action. Hélas ! repris-je, j'ose… j'ose le croire encore. Que la pitié vous parle pour moi, M. Vous paroissez une Mere ; ces jeunes personnes sont apparemment vos filles. Sauvez-moi, je vous en conjure ! Sauvez-moi, M, comme vous sauveriez vos filles !

Elle me dit que ces deux jeunes filles étoient les siennes ; qu'elles étoient sages & modestes, & qu'on ne me vouloit aucun mal ; mais qu'un homme des plus riches & des mieux nés d'Angleterre mouroit d'amour pour moi, & qu'il n'avoit en vue qu'un mariage honorable. Vous n'êtes point engagée, ajouta-t-elle, vous serez sa femme. Consentez-y, si vous voulez prévenir des meurtres ; car il promet la mort à tous ceux que vous seriez tentée de préférer à lui. Ha ! m'écriai-je aussi-tôt, ce doit être une lâche invention de Sir Hargrave Pollexfen. C'est lui, n'est-ce pas ? c'est lui. De grace, dites-le-moi. Je vous supplie de me le dire. Je me levai alors, pour m'asseoir sur le bord du lit ; & dans le moment je vis entrer le misérable Sir Hargrave.

Je poussai un grand cri. Il se jeta brusquement à mes pieds. Ma tête se pancha d'elle-même sur le sein de la vieille Dame, qui eut beaucoup de peine à soutenir mes esprits avec de l'eau & des sels ; s'il ne s'étoit pas retiré, s'il eût continué de demeurer devant mes yeux, il est certain que je me serois évanouie. Mais, ayant levé la tête, & n'appercevant plus que les trois femmes, je repris un peu de force, & je commençai à les supplier, à les presser, à leur promettre des récompenses, si elles vouloient faciliter mon évasion, ou répondre de ma sureté. Mais je vis rentrer l'odieux visage.

Je vous demande en grace, Miss Byron, me dit-il d'un air beaucoup plus arrogant que la premiere fois, de ne pas vous troubler, & d'écouter ce que j'ai à vous dire. Il dépend de vous & de votre choix, d'être ce que vous voulez, & de faire de moi ce qu'il vous plaît. Vos terreurs ne menent à rien. Vous voyez que je suis homme de résolution. Mesdames, en s'adressant aux trois femmes, faites-moi la grace de sortir.

Non, non, m'écriai-je, vous ne me laisserez pas seule ici ; & tandis qu'elles se retiroient, je me jetai derrière la Mere, que je suivis jusques dans l'antichambre. Là, je me laissai tomber à ses genoux, & les serrant de mes deux bras : Oh ! Sauvez-moi ; sauvez-moi, lui dis-je avec un ruisseau de larmes. Le misérable entra aussi-tôt : je laissai la femme, & je me mis à genoux devant lui. Je ne savois ce que je faisois. Je me souviens de lui avoir dit, en me tordant les mains : si vous êtes capable de pitié ! si vous êtes sensible à quelque chose ! Monsieur, je vous en conjure, prenez compassion d'une Malheureuse. Je suppose qu'il fit signe aux femmes de se retirer. Elles quitterent toutes trois la chambre où j'étois.

Le cruel, après avoir fixé un moment les yeux sur moi, me dit d'un ton dédaigneux : je vous ai demandé de la pitié, Mademoiselle ; je vous l'ai demandée aussi à genoux, inexorable Miss, & vous n'en avez pas eu pour moi. Priez, suppliez à votre tour. Vous ne le ferez pas plus ardemment que je ne l'ai fait. Les dés sont aujourd'hui pour moi.

Barbare ! m'écriai-je en me levant. Ma colere s'étoit allumée. Mais elle se ralentit aussi vîte. Je vous conjure, Sir Hargrave... & je me tordois les mains, comme dans un accès de frénésie. Je m'approchai de lui, je courus à la fenêtre, ensuite à la porte...

sans penser néanmoins à sortir par l'une ou par l'autre, quand elles eussent été ouvertes ; car où pouvois-je aller ? Et retournant vers lui ; Sir Hargrave ! au nom du Ciel ! Ne me traitez pas cruellement. Je n'ai jamais eu de cruauté pour personne. Vous savez que j'ai toujours été civile pour vous…

Oui, oui, me dit-il avec un sourire moqueur ; civile, & fort obstinée aussi. Vous ne m'avez jamais dit d'injure. Je ne vous en dis pas non plus, Miss Byron. Vous avez été civile, & jusqu'à présent je crois ne l'avoir pas été moins que vous. Mais souvenez-vous, Mademoiselle… mais chere & adorable Fille… & le Perfide jeta ses bras autour de moi. Vos terreurs même, continua-t-il, vous donnent de nouveaux charmes. Que j'en jouisse, Mademoiselle ! Et le sauvage voulut m'arracher un baiser. Je l'évitai en détournant la tête ; mais je le conjurai encore de ne pas traiter avec indignité une malheureuse fille qu'il avoit si lâchement trahie.

Il me répondit qu'il ne pénétroit pas ma pensée. Je lui demandai s'il étoit capable de joindre l'insulte à la trahison ? Vous avez mauvaise opinion de mes mœurs, me dit-il d'un ton malin. Est-ce donc là, répliquai-je, la voie que vous prenez pour m'en donner une meilleure idée : Hé bien, Mademoiselle, vous éprouverez de ma part une générosité que vous n'avez pas eue pour moi. Vous verrez que je ne pense, ni à l'insulte, ni à la vengeance. Vous avez piqué néanmoins mon orgueil ; mais vous me trouverez homme de bonnes mœurs.

Alors, Sir Hargrave, je vous bénirai du fond du cœur.

Mais vous savez, Mademoiselle, ce qui est nécessaire à présent pour justifier aux yeux du Public la démarche où je me suis engagé. Soyez à moi, Mademoiselle. Soyez à moi par les plus pures

voies de l'honneur. Je vous offre ma main. Consentez à devenir Mylady Pollexfen. Que tous les ressentimens disparoissent, ou… ne reprochez les peines qu'à vous-même.

Quoi, Monsieur ! votre indigne démarche vous paroît justifiée par des offres de cette nature ? Prenez ma vie, que je n'ai pas le pouvoir de défendre ; mais mon cœur & ma main sont à moi. Jamais l'un ne sera séparé de l'autre.

Mes genoux trembloient sous moi. Je me jettai sur une chaise, proche de la fenêtre, & je me mis à pleurer amerement. Il vint à moi ; & me voyant jetter les yeux de tous côtés, pour éviter de les fixer sur lui, il me dit que je cherchois en vain le moyen de fuir ; que j'étois à lui sans retour, & que j'y serois plus surement encore ; qu'il me conseilloit de ne pas le réduire au désespoir ; qu'il me juroit par tout ce qu'il y avoit de sacré… Il s'arrêta, comme effrayé de son propre transport. Il me parcourut toute entiere, d'un œil égaré ; & se jettant tout d'un coup à mes pieds, il embrassa mes genoux de ses odieux bras. Je fus épouvantée de ce mouvement. Je poussai un cri. Une des jeunes filles parut aussitôt. Elle fut suivie de sa mere. Quoi ? Quoi, Monsieur, s'écria cette femme ; dans ma Maison… Graces au Ciel, pensai-je en moi-même, il y a plus d'honneur dans cette Maison, que je n'osois m'en promettre ! Cependant, je ne remarquai que trop, ma chere Lucie, que ces trois Femmes regardoient le Mariage comme une réparation pour chaque insulte.

Le Monstre se plaignit beaucoup de la liberté qu'elles prenoient, de venir sans être appelées. Il avoit cru, leur dit-il brusquement, qu'elles connoissoient assez leur sexe, pour ne pas s'embarrasser des cris d'une femme ; & leurs folles craintes le faisoient penser à ce qui ne lui étoit pas tombé dans l'esprit. La

Vieille répéta qu'elle entendoit que sa Maison & ses Filles fussent respectées ; & se tournant vers moi, elle me garantit que je ne sortirois de chez elle, qu'avec la qualité de Femme légitime de Sir Hargrave Pollexfen. Il jura qu'il n'avoit pas d'autre vue.

Mais, ma chere, j'ai bien d'autres récits à vous faire ! Mes représentations & mes larmes furent peu écoutées. Cependant je ne cessois pas de joindre les mains avec de nouvelles instances ; lorsqu'une des filles est venue avertir mon Tyran, qu'on attendoit ses ordres à la porte. Ô Dieu ! dis-je en moi-même, de quoi suis-je menacée ! Et dans le même instant je vis entrer un Ministre, de la plus horrible physionomie que j'aie jamais vue, avec un Livre à la main, que je reconnus pour un Rituel, & qui étoit ouvert au feuillet du mariage. Affreux spectacle ! Je m'élançai vers lui, en poussant d'un côté Sir Hargrave, & de l'autre Madame Auberry, que le choc de mon coude fit chanceler. Je me jettai à ses pieds ; Homme de Dieu ! lui dis-je, les mains jointes & levées vers le Ciel ; ame noble & vertueuse ! car toutes ces qualités sont celles d'un digne Ecclésiastique ; si vous avez jamais eu des Enfans, des Nieces, sauvez une malheureuse fille, qu'on a lâchement enlevée à ses Parens, une fille innocente, qui n'a jamais fait de mal à personne, qui chérit tout le monde, & qui ne voudroit pas avoir causé le moindre chagrin ; sauvez-moi d'une violence inouïe ! Ne prêtez pas votre ministere, pour sanctifier un lâche attentat !

Le Ministre, si c'en étoit un, parut chercher à s'affermir sur ses jambes, pour soutenir sa monstrueuse grosseur, & prononça moins sa réponse qu'il ne la souffla par le nez. Lorsqu'il ouvroit la bouche, les croûtes du tabac tomboient jusqu'à ses dents, avec un ruisseau d'humeurs jaunes, qui leur donnoient la même couleur. Il me regarda du coin de l'œil ; & prenant mes deux mains, qui se

trouverent comme ensevelies dans les siennes, il me pria de me lever, de ne pas m'humilier devant lui, & d'être bien assurée qu'on ne pensoit à me faire aucun mal. Je n'ai qu'une question à vous faire, me dit-il, en reprenant son haleine à chaque mot : Qui est le gentilhomme en galons d'argent, que j'ai devant moi ? Quel est son nom ?

C'est le Chevalier Hargrave Pollexfen, lui répondis-je, un des plus méchans hommes du monde, malgré l'apparence.

Le misérable Hargrave ne répondit que par un sourire, comme s'il eût pris plaisir à jouir de mon affliction. Ah ! Mademoiselle, interrompit le Ministre, en se baissant vers lui, parlez autrement d'un homme de cette distinction : & vous, Mademoiselle, puis-je savoir aussi qui vous êtes ? Quel est votre nom ? Mon nom, Monsieur, est Henriette Byron, une fille simple & innocente, ajoutai-je, en regardant mes habits, malgré l'indécente parure où vous me voyez devant vous. J'implore votre pitié, mon cher Monsieur ; & je me jettai encore une fois à ses pieds.

Vous êtes de Northampton-Shire, Mademoiselle ? & vous n'êtes point engagée dans le mariage ? Le nom de votre Oncle, s'il vous plaît.

Selby, Monsieur. Mon Oncle est connu pour homme d'honneur. Il vous récompensera au-delà de vos desirs, si...

Fort bien, Mademoiselle, tout est dans l'ordre. Je vois qu'on ne m'en a point imposé. Ne me croyez pas capable de me laisser corrompre par des espérances. Avant la fin de la nuit, vous serez la plus heureuse Femme du monde.

Alors, il dit aux trois Femmes de s'avancer, & je remarquai mieux que jamais son effroyable figure. Sir Hargrave s'approcha aussi. Les deux horribles personnages se placerent à mes deux côtés. Sir Hargrave prit une de mes mains, malgré toute ma résistance ; & dans le même moment je vis entrer un autre Ministre, d'aussi mauvaise mine que le premier. C'étoit apparemment celui qui devoit aider à l'abominable cérémonie. Le premier commença aussi-tôt à lire la fatale formule. Ô ma chere Lucie ! Ne vous sentez-vous pas le cœur serré pour votre Henriette ? Le mien étoit agité par des mouvemens que je ne puis décrire, & qui ne sauroient être comparés qu'à l'affreux trouble de mon esprit. On me tenoit la main avec une force qui la rendoit immobile. Je m'agitois inutilement, & l'haleine me manquoit pour crier. Ce seul récit me suffoque encore. Permettez que je respire pendant quelques minutes.

J'étois dans une véritable frénésie. Arrêtez ! m'écriai-je enfin ; cessez de lire... & parvenant à dégager ma main, je saisis le livre du Ministre, que j'arrachai heureusement des siennes. Pardon, Monsieur, lui dis-je. Vous n'acheverez pas votre horrible entreprise. Je suis trahie avec la plus indigne lâcheté. Je ne puis, je ne veux jamais être à lui.

Poursuivez, poursuivez, lui dit Sir Hargrave, en reprenant ma main avec la derniere violence. Toute emportée qu'elle est, je la reconnoîtrai pour ma femme. Quel changement, Mademoiselle ! en me regardant d'un air moqueur. Êtes-vous la douce, la civile Miss Byron ?

Hélas ! chere Lucie, ce n'étoit point emportement ; c'étoit aliénation d'esprit, égarement de raison. Heureuse néanmoins, d'être tombée dans un état qui me garantit de l'évanouissement,

puisque le misérable avoit protesté que l'évanouissement ne me sauveroit pas ! Poursuivez, poursuivez, reprit-il encore ; & le Ministre recommença la formule. Je l'interrompis par des reproches sur l'horrible abus qu'il faisoit du nom de Dieu, & de la Sainteté de sa profession. Je m'adressai ensuite aux deux jeunes Filles, dont j'implorai la pitié. Je leur représentai ce qu'elles devoient à leur sexe. Je leur demandai le secours qu'elles souhaiteroient pour elles-mêmes, si elles étoient traitées avec la même barbarie. Les expressions de ma douleur furent si touchantes, que je leur vis répandre des larmes, & la Mere même commençoit à paroître émue. Cependant l'impitoyable Hargrave ordonnoit toujours de poursuivre, & je n'avois plus d'autre ressource que d'interrompre le Ministre, chaque fois qu'il vouloit recommencer. J'admire la force que j'eus de me soutenir sur mes jambes. Ma tête étoit tout en feu. Ma main, que j'avois toujours entre celles du Cruel, & qu'il serroit avec violence, étoit si engourdie que je ne la sentois plus. Je levois l'autre vers le Ciel, en le prenant à témoin d'une barbarie sans exemple, en lui demandant la mort, & répétant que je la préférois mille fois à l'horreur de ma situation. L'Assistant qui étoit demeuré jusqu'alors en silence, proposa de me fermer la bouche, pour arrêter mes plaintes ; & je ne sais ce que cet affreux conseil auroit produit. Mais la vieille Dame, rejettant ce parti avec assez de fermeté, pria Sir Hargrave de me laisser quelques momens avec elle & ses Dilles. Oui, oui, dit le Ministre, il faut laisser les Dames ensemble. Un peu de considération ramene quelquefois les esprits.

Sir Hargrave quitta ma main ; & Madame Auberry la prit aussi-tôt, pour me conduire dans un cabinet voisin. Ses deux Filles nous suivirent. Là, je me crus prête, d'abord, à tomber sans connoissance. Les sels, la corne de cerf, furent encore employés.

Lorsque les trois femmes me crurent en état de les entendre, elles me représenterent les richesses de Sir Hargrave. Je leur répondis que je les méprisois. Elles firent valoir l'honnêteté de ses sentimens, & moi, mon invincible aversion. Elles vanterent les agrémens de sa figure ; je leur dis qu'il étoit à mes yeux le plus difforme & le plus odieux de tous les hommes. Enfin elles me parlerent du danger où je me trouvois exposée, & de la difficulté qu'elles auroient à me garantir d'un traitement beaucoup plus fâcheux. De la difficulté ! m'écriai-je. Quoi, Mesdames ? Cette Maison n'est-elle pas la vôtre ? Êtes-vous sans voisins ? Ne pouvez-vous crier au secours ? Je m'engage à vous faire compter mille Guinées avant la fin de la semaine. Mille Guinées, mes chères Dames ! Je vous les promets sur mon honneur, si vous me sauvez d'une violence à laquelle d'honnêtes femmes ne peuvent jamais prêter la main.

Mes Persécuteurs, qui n'étoient pas éloignés, entendirent sans doute une partie de ce discours. Sir Hargrave parut au même instant, le visage enflé de colere ou de malice. Il dit aux trois Femmes, qu'il se reprochoit d'avoir troublé trop long-tems leur sommeil ; qu'elles pouvoient se retirer, & le laisser avec une personne qui étoit à lui. Madame Auberry lui répondit qu'elle ne pouvoit s'éloigner. Vous aurez cette complaisance pour moi, repliqua-t-il, vous & vos Filles : & me reprenant par la main ; Miss Byron, me dit-il, d'un ton absolu, comptez que vous êtes à moi. Vos Greville, Mademoiselle, vos Fenwick, vos Orme, lorsqu'ils apprendront les peines & la dépense qu'il m'en a coûté pour m'assurer de vous, me reconnoîtront pour leur Maître... En cruauté, Monsieur, ne pus-je m'empêcher d'interrompre. Il n'y a point de Tigre, en effet, qui puisse vous le disputer. En cruauté ! me dit-il, en affectant une voix pincée ? C'est Miss Byron qui

parle de cruauté ! Vous, Mademoiselle, en reprenant le ton violent, qui vous faites un triomphe de fouler aux pieds une Légion d'Amans méprisés. Souvenez-vous de la maniere dont vous m'avez traité ; à genoux, humilié devant vous comme le plus vil des hommes, à genoux pour implorer votre pitié ! Mes soumissions ont-elles pu toucher votre cœur ? Ingrate, orgueilleuse Fille ! Cependant je ne vous humilie point : prenez-y garde : je ne pense point à vous humilier. Mon intention, Mademoiselle, n'est que de vous exalter, de vous rendre riche, heureuse... Mais si vous vous obstinez à me refuser une main que je vous présente... Il voulut porter la mienne à sa bouche ; je la retirai avec dédain. Il s'efforça de me saisir l'autre. Je les mis toutes deux derriere moi. Il allongea promptement le cou, pour me dérober un baiser ; mais je retrouvai aussi-tôt le secours de mes deux mains, pour repousser son odieuse tête. Charmante Créature ! s'écria-t-il d'un air & d'un ton passionné ; & tout de suite, me traitant de cruelle, d'orgueilleuse & d'ingrate, il jura par le Ciel que si je n'acceptois pas sur le champ sa main, il étoit résolu de m'humilier.

Sortez, dit-il aux trois femmes ; de grace sortez. Elle sera Mylady Pollexfen, ou tout ce qu'il lui plaît. Laissez-moi seul avec elle.

Le méchant homme prit la Mere & les deux Filles pour les conduire à la porte du Cabinet. Je jettai les bras autour de celle qui étoit la plus proche de moi : vous ne me quitterez point, m'écriai-je avec transport ! Cette Maison n'est-elle pas à vous ? Délivrez-moi de ses cruelles mains, & je jure de partager ma fortune avec votre famille ! Il eut la force de me faire quitter celle que je tenois embrassée. Elles sortirent toutes trois, forcées en apparence par la violence avec laquelle il les pressoit, mais d'intelli-

gence peut-être avec lui. Dans mon trouble, je ne laissai point de saisir encore la derniere. Je la pressai, je la conjurai avec de nouvelles instances de ne pas m'abandonner ; & la voyant prête à sortir, je voulus m'échapper avec elle. Mais l'indigne Personnage, se hâtant de pousser la porte, lorsque j'étois à moitié dehors, me heurta la tête avec tant de violence, qu'il me sortit aussi-tôt un ruisseau de sang du nez. Je poussai un cri. Il parut effrayé. Pour moi, je le fus si peu, que me tournant vers lui, je lui demandai s'il étoit satisfait, & je le félicitai de m'avoir ôté la vie. Au fond, ma vue s'étoit obscurcie ; je me sentois la tête fort pesante, & le bras tout brisé. Cependant, pour ne rien donner à la haine, je dois avouer que son intention n'étoit pas de me nuire.

Ma douleur étoit si vive, que je parus quelques momens comme hors de moi. Je me jettai sur la premiere chaise. Ainsi donc vous m'avez tuée ! répétai-je. Fort bien ; vous m'avez tuée de votre propre main. Il ne doit rien manquer à votre contentement : & voyant qu'il s'agitoit avec beaucoup de tendresse & d'effroi ; oui, ajoutai-je, vous pouvez gémir à présent sur le sort d'une malheureuse Fille à qui vous causez la mort. Au fond, je me croyois mortellement blessée. Je vous pardonne, lui dis-je encore. Appelez seulement les Dames. Retirez-vous, Monsieur, retirez-vous. Que je ne voie ici que des personnes de mon sexe. La tête me tournoit. Mes yeux ne distinguoient plus rien, & je perdois tout-à-fait la connoissance.

On m'apprit ensuite qu'il avoit été dans la plus affreuse consternation. Il avoit fermé la porte en dedans ; & pendant quelques minutes, il n'eut pas assez de présence d'esprit pour l'ouvrir. Cependant les femmes, qui entendoient pousser des exclamations lugubres, vinrent frapper avec assez d'inquiétude.

Alors il se hâta d'ouvrir, en se maudissant lui-même. Il les conjura de me donner du secours, s'il n'étoit pas trop tard. Elles m'ont dit que la pâleur de la mort étoit répandue sur mon visage, & que leurs premiers mouvemens n'avoient été que des lamentations. Mon sang s'étoit arrêté. Mais le Monstre, n'oubliant pas sa sureté au milieu de ses terreurs, eut l'attention de prendre mon mouchoir sanglant, dans la crainte qu'il ne servît de témoignage contre lui si j'étois morte, & passa dans l'autre chambre où il le jetta au feu. Le Ministre & son Assistant étoient au coin du feu, à boire de l'eau-de-vie brûlée. Ô, Messieurs, leur dit le Misérable, il n'y a rien à faire cette nuit. La Demoiselle n'est point en état... Prenez cette somme. Il les pria de se retirer, après les avoir payés libéralement.

La jeune Fille, de qui j'appris bientôt toutes ces circonstances, ajouta qu'en sortant de la Chambre, ils avoient offert de demeurer jusqu'au jour, pourvu qu'on fît bon feu, & qu'on ne les laissât pas manquer d'eau-de-vie ; mais qu'elle leur avoit répondu que j'étois morte & que leurs services étoient inutiles : sur quoi, paroissant assez effrayés, ils avoient dit qu'il étoit tems pour eux de partir, & qu'ils espéroient qu'étant innocens de ma mort, & n'ayant pas eu d'autre intention que de servir Sir Hargrave, leurs noms ne seroient pas mêlés dans les procédures, quelque chose qui pût arriver.

En revenant à moi, je me trouvai au milieu des trois femmes, mais couverte d'une sueur froide, & dans un tremblement auquel je ne pouvois résister. Il n'y avoit pas de feu dans le Cabinet. Elles me conduisirent à la cheminée que les Ministres venoient de quitter. Elles me placerent dans un grand fauteuil ; car je n'avois pas la force de me soutenir ; & le secours qu'elles me donnerent

fut de me frotter les tempes avec des liqueurs fortes. Que pensez-vous, ma chere Lucie, du caractere des hommes, qui sont capables de se faire un jeu si cruel de la santé & du bonheur des malheureuses Créatures, pour lesquelles ils se prétendent remplis d'amour ? Je crains de ne jamais redevenir ce que j'étois. Il me reste des étourdissemens & de petites agitations convulsives, qui ne sont point encore sans douleur.

La Mere & l'aînée des deux Filles me quitterent bientôt, pour rejoindre Sir Hargrave. Je ne puis juger de leurs délibérations, que par les effets qu'elles produisirent. Mais la jeune Sœur, étant demeurée près de moi, répondit à toutes mes questions avec de grandes apparences de franchise & de pitié. Après m'avoir dit qu'elle s'étonnoit de me voir refuser un homme aussi riche & d'aussi bonne mine que Sir Hargrave, elle ajouta que j'étois dans une Maison où l'on avoit la bonne renommée fort à cœur ; que sa Mere ne feroit pas une mauvaise action pour toutes les richesses du monde, & qu'elle avoit un Frere à la Douane, qui étoit un des plus honnêtes Officiers de cette Profession. Elle avoua qu'elle connoissoit le nouveau Valet que j'avois pris à mon service : & louant beaucoup sa fidélité pour tous les Maîtres qu'il avoit eus avant moi, comme si tout le mérite d'un Domestique consistoit dans une obéissance aveugle. M. Wilson, me dit-elle, étoit un homme fort agréable, qui étoit en état de bien gagner sa vie, & propre à faire quelque jour un excellent Mari. Je reconnus bientôt que la petite innocente étoit amoureuse de cet infâme Hypocrite. Elle prit ardemment sa défense. Elle m'assura que c'étoit un honnête homme, & que s'il avoit jamais fait quelque chose de mal, c'étoit par l'ordre de ceux qui le payoient pour leur obéir. Ils en répondent, ajouta-t-elle ; vous le savez bien, Mademoiselle.

Nous fûmes interrompues, lorsque j'espérois tirer d'autres lumieres, car je crois avoir découvert que ce Wilson est ici le principal Agent. Mais la Fille aînée appela sa Sœur, & Sir Hargrave parut aussi-tôt.

Il prit une chaise, sur laquelle il s'assit fort près de moi, une jambe passée sur le genou de l'autre, le coude appuyé sur le même genou, & la tête assez panchée pour être soutenue par sa main. Il n'ouvrit point la bouche, mais il se mordoit les levres. Il me regardoit un moment. Ensuite il jettoit les yeux d'un autre côté. Il les ramenoit sur moi, & ce jeu fut recommencé cinq ou six fois, comme s'il eût roulé quelque idée maligne. Odieux Personnage ! dis-je en moi-même ! tremblant de cet étrange silence, & m'attendant à quelque nouvelle scene. À la fin je me déterminai à lui parler, avec autant de douceur qu'il me seroit possible, dans la crainte de m'attirer d'autres insultes.

Hé bien, Monsieur, avez-vous porté la violence assez loin, contre une Fille qui ne vous a fait & qui n'a jamais pensé à vous faire aucun mal ? Je m'arrêtai. Il ne me répondit point.

Quels tourmens n'avez-vous pas causés à M & M Reves ! Mon cœur en saigne pour eux. Je m'arrêtai encore. Il demeura dans le même silence.

Je me flatte, Monsieur, que vous avez quelque regret des peines que vous m'avez fait souffrir, & de celles que vous avez causées à mes amis. Je me flatte, Monsieur…

Il m'interrompit par un affreux jurement. Je fermai la bouche, dans l'idée qu'il continueroit de parler. Mais il n'ajouta rien. Il changea seulement de posture, & ce fut pour reprendre aussi-tôt la même.

Les Femmes de cette Maison, Monsieur, paroissent d'honnêtes gens. Je me flatte que votre dessein n'a été que de m'effrayer. M'avoir amenée dans un lieu honorable, c'est une preuve qu'il n'est rien entré dans vos vues…

Il m'interrompit encore par un violent soupir. Je crus qu'il m'alloit répondre… mais il fit une grimace, il secoua la tête, & ce fut pour la baisser encore sur sa main.

Je vous pardonne, Monsieur, tout ce que vous m'avez fait souffrir. Mes amis me touchent beaucoup plus… À la pointe du jour, que je ne crois pas éloignée, je prierai les Dames de faire savoir à M Reves…

Il se leva ici brusquement. Miss Byron ! me dit-il, vous êtes une femme, une véritable femme. Il s'arrêta un moment, en portant le poing au front. Je ne savois à quoi je devois m'attendre. Miss Byron, reprit-il, vous êtes la plus fieffée Comédienne que j'aie vue de ma vie. Je n'ignorois pas néanmoins, ajouta-t-il, que la meilleure de votre sexe peut s'évanouir, perdre connoissance, quand elle le juge à propos.

Cette cruelle ironie me fit trembler. Il continua : stupide, insensé, ridicule dupe que je suis ! Je mériterois le feu, pour ma folle crédulité ! Mais je vous déclare, Miss Byron… Il me regarda d'un œil égaré ; & comme s'il eût oublié ce qu'il vouloit dire, il fit deux ou trois tours dans la chambre. Être mourante pendant une demie heure entiere, se disoit-il à lui-même, & me tenir tout d'un coup un langage si piquant !

Je gardois le plus profond silence. Il reprit : malédiction sur ma folie, pour avoir renvoyé le Ministre ! Je croyois connoître mieux les ruses des femmes. Cependant comptez, Mademoiselle,

que tous vos artifices vous seront inutiles. Ce qui ne s'est pas fait ici s'achevera dans un autre lieu. J'en jure par le grand Dieu du Ciel !

Je me mis à pleurer, sans avoir la force de remuer la langue. Recommencez à perdre connoissance, me dit le Barbare ; un nouvel évanouissement vous est-il si difficile ? L'air de son visage répondoit à ses indignes reproches. Puissances du Ciel ! m'écriai-je, accordez-moi votre protection ! Il ne m'adressa plus que ces trois mots : Votre sort est décidé, Mademoiselle : & sur le champ il appela une Servante, qui entra aussi-tôt avec un capuchon à la main. Elle lui dit à l'oreille quelques mots dont il parut satisfait. Lorsqu'elle fut sortie, il s'approcha de moi avec le capuchon. Je trésaillis, je tremblai ; & me sentant prête à tomber, je saisis le dos d'une chaise, pour me soutenir. Votre sort est décidé, répéta-t-il d'un ton ferme. Mettez cette coëffe, mettez-la ; & les évanouissemens viendront quand vous les jugerez nécessaires.

Au nom de Dieu ! Sir Hargrave.

Au nom de Dieu ! Miss Byron. Je connois des lieux plus sûrs que celui-ci, où j'aurai peut-être un peu plus de pouvoir sur vous. Encore une fois, mettez cette coëffe. Votre complaisance peut tourner encore à votre avantage.

J'élevai la voix pour appeler les femmes. Il me répondit qu'elles avoient disparu ; & lui-même appella deux de ses gens, qui accoururent à son ordre. Cette vue augmentant mes frayeurs, je criai encore, aussi haut que ma foiblesse me le permettoit ; mais ne pouvant me souvenir du nom des femmes, je ne prononçai que, Madame... Miss... avec trop peu de force pour me faire entendre de bien loin. Cependant l'aînée des filles fut amenée par

mes cris. Ô chere miss ! lui dis-je, en reprenant haleine, quel bonheur pour moi de vous revoir ! Et pour moi aussi, dit le Monstre. Il pria la jeune fille de me mettre le capuchon. Pourquoi ? m'écriai-je. Que veut-on faire de moi ? Je refusai absolument de le prendre. Mais le Sauvage passant les bras autour des miens, me les serra si fort, dans l'endroit même où j'avois senti la plus vive douleur, que je ne pus retenir un grand cri ; & la jeune fille profita de cette facilité pour me mettre le capuchon sur la tête.

Àprésent, Miss Byron, me dit mon Tyran, soyez tranquille, faites la furieuse, ou recourez à vos évanouissemens, tout m'est égal ; & le dernier seroit le plus utile à mes vues. Miss, donnez les ordres, dit-il à la jeune fille. Elle sortit avec une chandelle à la main. Pendant son absence, il appela un de ses Laquais, qui parut avec un manteau rouge sous le bras. Le Barbare Maître prit le manteau entre ses mains, & renvoya tous ses gens, après leur avoir nommé leurs postes. Ma chere vie, me dit-il alors, avec un sourire dans lequel je crus remarquer un air insultant, vous êtes maîtresse de votre sort, si vous ne faites difficulté de rien. Il jetta le manteau autour de moi. Je m'abandonnai aux larmes & aux prieres les plus touchantes. Je voulus me jeter à ses genoux. Mais le Tigre, comme M. Greville l'a nommé justement, ne fit aucune attention à moi. Il tourna tous ses soins à m'envelopper dans le manteau ; & me traînant par la main, il me força de le suivre jusqu'à la porte de la rue. J'y étois attendue par un carrosse à six chevaux, & la fille aînée étoit sur le seuil avec sa chandelle. Je la conjurai d'aider à me retenir. J'appelai à haute voix sa Mere & sa Sœur. Je demandai en grace qu'il me fût permis de dire quatre mots seulement à la Mere. Mis il ne parut personne ; & malgré

mes prieres, mes efforts, & toute ma résistance, je fus enlevée dans la voiture.

Je remarquai plusieurs hommes à cheval, entre lesquels je crus reconnoître mon infâme Wilson ; & la suite prouva que je ne m'étois pas trompée. Sir Hargrave lui dit, en montant après moi : vous savez ce que vous aurez à répondre, si vous rencontrez des impertinens.

Mes cris avoient recommencé, en me voyant prendre brusquement par le milieu du corps, & jetter dans le carrosse avec la même rudesse. Ils augmenterent, lorsque je vis mon ravisseur assis près de moi. Le cruel me dit : criez, criez à votre aise, Mademoiselle. Il eut la bassesse de me contrefaire, en imitant le bêlement d'une brebis. Ne l'auriez-vous pas étranglé de vos propres mains, ma chere Lucie ? Après cette insulte, il ajouta d'un ton triomphant ; je suis donc Maître absolu de Miss Byron ! Mais, voyant que je ne cessois pas de crier, il mit sa main devant ma bouche, avec tant de violence qu'il me fit mordre plusieurs fois mes levres. Le Cocher, qui avoit sans doute ses instructions, n'attendit pas d'autre ordre pour toucher ; & voilà votre Henriette en pleine marche.

Comme nous avions à suivre une rue assez longue, la vue des maisons, que j'apperçevois dans les tenebres, me fit crier deux ou trois fois au secours. Mais, sous prétexte de me garantir du froid, Sir Hargrave me lia un mouchoir autour de la tête, & m'en couvrit entièrement le visage, le front & la bouche. Il m'enveloppa plus soigneusement que jamais dans le manteau ; avec l'attention, pendant ce travail, de me presser les bras de tout le poids de son corps, pour m'ôter le mouvement des mains ; & lorsqu'il m'eut garottée à son gré, il me les prit toutes deux dans sa main

gauche, tandis que de la droite, qu'il me passa autour de la ceinture, il me tint ferme sur le Siége. Ainsi, à la réserve d'un peu d'ouverture, dont j'étois quelquefois redevable aux mouvemens de ma tête, j'avois la vue tout-à-fait bouchée.

Mais dans un autre Village, sur la route, où le bruit que je crus entendre me fit pousser des cris & faire un nouvel effort pour dégager mes mains, la voiture s'arrêta, & j'entendis clairement plusieurs voix autour de nous. Quelle espérance n'en conçus-je point ! Mais hélas ! elle dura peu. Un de ses gens, je crois que ce fut Wilson, répondit pour tous les autres, que c'étoit leur Maître qui ramenoit sa femme de Londres, d'où il avoit eu beaucoup de peine à la tirer de certaines intrigues. C'est le meilleur de tous les Maris, ajouta le vil Imposteur ; comme notre Maîtresse, pour l'avouer librement, est la plus méchante de toutes les Femmes. Je poussai encore un cri. Oui, oui, dit un des Étrangers, crie tant qu'il te plaira, si tu es si méchante. C'est ton pauvre Mari qu'il faut plaindre. Et le Carosse se remit en marche aussitôt. Mon cruel Geolier fit un éclat de rire, en me serrant par le milieu du corps. Entendez-vous de qui l'on parle ? me dit-il : c'est de vous, ma chere. Vous êtes la méchante femme. Il se remit à rire ; & s'applaudissant de ses inventions, il défia Greville, Orme, Fenwick, & tous les jaloux. La charmante Histoire, ajouta-t-il, que nous aurons à raconter, ma chere Byron, lorsque vous serez revenue de toutes vos craintes !

La connoissance faillit de m'abandonner plusieurs fois. Je demandai en grace un peu d'air ; & lorsque nous fûmes dans une route ouverte, éloignés apparemment de la vue de tout le monde, il daigna baisser le mouchoir qui me couvroit les yeux ; mais il ne cessa point de le tenir sur ma bouche : de sorte qu'à l'exception

de quelques momens, où les efforts que je faisois, en secouant la tête, me dégageoient un peu les levres, je ne pouvois articuler un seul mot. Il m'en reste encore une douleur assez vive, des deux côtés du cou.

Les stores étoient presque toujours baissés ; & j'étois avertie du voisinage des Maisons, par le soin qu'il avoit de renouveller ses cruelles précautions pour m'ôter la voix & la vue. Un peu avant la rencontre de mon Libérateur, le bruit du pavé m'ayant fait connoître que j'étois dans une Ville, je dégageai assez promptement une de mes mains pour écarter le mouchoir dont j'étois bandée, & je poussai un fort grand cri. Mais il eut la barbarie de m'enfoncer aussitôt son propre mouchoir dans la bouche, jusqu'à me faire craindre d'en être étouffée ; & je me sens encore de cette violence & d'un grand nombre d'autres.

Àla vérité, il me faisoit quelquefois des excuses, de la dureté à laquelle il se prétendoit forcé par mon invincible obstination. Le grand malheur pour moi, me disoit-il, de devenir la femme d'un homme tel que lui ! Il faut vous y résoudre, répéta-t-il plusieurs fois, ou à quelque chose de pis. Toute votre résistance est vaine, & le Ciel me punisse si je ne suis pas vangé de l'embarras que vous me causez ! Vous ne gardez pas de mesures avec moi, Miss Byron : que je meure si j'en garde avec vous ! Je ne doutois pas de sa méchanceté. Son amour n'avoit aucune tendresse. Comment aurois-je pu consentir, par la moindre complaisance, à des traitemens si barbares ? & de la part d'un homme si odieux ! Quelle bassesse auroit été la mienne, si j'avois été capable d'une lâche composition, c'est-à-dire, d'oublier ce que je me devois à moi-même ?

Dans un autre lieu, où je crus reconnoître par le mouvement du carrosse, que nous marchions dans un chemin rude & inégal, il quitta mes mains, pour me demander la paix, & pour m'offrir de me laisser la vue libre, pendant le reste de la route, si je voulois cesser de crier. Mais je lui déclarai que je ne donnerois pas cette espèce d'approbation à ses violences. La voiture ne laissa point de s'arrêter. Un de ses gens parut à la portiere, & mit entre les mains de son Maître un petit panier, qui contenoit quelques rafraîchissemens. Je fus vivement sollicitée de prendre ce qui seroit de mon goût ; mais l'appétit me manquoit, autant que la volonté. Je répondis, que le repas que j'avois fait la veille seroit vraisemblablement le dernier de ma vie. Pour lui, il mangea d'un air fort libre, en continuant de m'insulter par des railleries. Le peu de jour qu'il m'accorda me fit remarquer que j'étois dans un lieu fort désert, & même éloigné du grand chemin, autant que j'en pus juger par les apparences. Je ne m'informai point du terme de mon voyage. S'il me restoit quelque espérance de m'échapper, c'étoit en traversant quelque Ville : mais il m'en restoit peu ; & je prévoyois que dans quelque lieu que je fusse menée, ce seroit pour y essuyer de nouvelles persécutions. J'étois résolue de souffrir plûtôt la mort, que d'accepter sa main. Mais ma plus grande crainte étoit de tomber dans mes évanouissemens ; & je répondois le moins qu'il m'étoit possible à ses barbares insultes, pour conserver le peu de force que je me sentois encore. Avant que de se remettre en marche, il me dit que mon obstination le forçoit d'en revenir à la contrainte ; & prenant le mouchoir pour me bander les yeux, il tenta de me prendre deux ou trois baisers. Je le repoussai avec indignation. Vous êtes un barbare, lui dis-je dans l'amertume de mes sentimens. J'ai le malheur d'être en votre pouvoir. Votre injurieux traitement pourra vous coûter

cher ; & tendant la tête au mouchoir : vous m'avez rendu la vie odieuse, ajoutai-je ; je me prête volontiers à tout ce qui peut en hâter la fin. Deux ruisseaux de larmes couloient sur mes joues. Je me sentois réellement défaillir. L'impitoyable Tiran remit le mouchoir sur ma bouche & sur mes yeux. Il m'enveloppa dans le manteau avec de nouvelles précautions. Il reprit mes deux mains dans les siennes ; & je souffris tout sans la moindre résistance.

Le carosse n'avoit pas marché plus d'un quart d'heure, lorsqu'il fut arrêté par une dispute entre le Cocher de Sir Hargrave, & celui d'une autre voiture à six chevaux. Dans l'état où j'étois, je ne pus deviner tout d'un coup d'où venoit le bruit : mais Sir Hargrave ayant mis la tête à la portiere, je trouvai le moyen de dégager une de mes mains. J'entendis la voix d'un homme qui donnoit ordre à son Cocher de faire passage. Aussitôt, de la main que j'avois libre, j'écartai le mouchoir de ma bouche, je le levai de dessus mes yeux, & je criai de toute ma force, au secours, au secours ! La même voix, qui se trouva heureusement celle de mon Libérateur, défendit au Cocher de Sir Hargrave d'avancer ; & Sir Hargrave lui commanda, au contraire, avec des juremens & des imprécations terribles, de toucher malgré toutes les oppositions. L'Étranger, parlant alors à mon Ravisseur, le nomma par son nom, & lui reprocha de s'être engagé dans une mauvaise entreprise. Ce Misérable répondit que c'étoit sa femme, dont il avoit jugé à propos de s'assurer, après l'avoir surprise dans le crime, horrible invention ! & prête à fuir d'une Mascarade avec son Adultere. Il leva le manteau dont j'étois couverte, pour donner en preuve la vue de mes habits. Non, non, non, m'écriai-je cinq ou six fois : mon trouble m'ôtant la respiration de parler, j'étendis les deux mains pour demander de la protection & de la pitié. Le méchant homme s'efforça de remettre sur ma bouche le mou-

choir lié, que j'avois baissé sous mon manton, & me dit brutalement quelques injures grossieres. Mais l'Étranger, ne se payant point de l'explication qu'on lui avoit donnée, voulut m'entendre moi-même ; & malgré la rage de Sir Hargrave, qui lui demanda d'un air méprisant qui il étoit, avec de furieuses menaces, il me demanda s'il étoit vrai que je fusse sa femme ? Oh ! non, non ; c'est tout ce que je pus répondre. J'avoue qu'encouragée par la physionomie de mon Libérateur, je n'aurois pas balancé, dès ce moment, à me jetter entre ses bras, quoique dans toute autre occasion j'eusse pu m'effrayer de son âge. Il auroit été bien malheureux que je ne fusse sortie des mains d'un Monstre, que pour retomber dans celles d'un autre, & qu'un second Hargrave eût abusé du nom sacré de Protecteur, en joignant à ce crime celui de trahir ma confiance. Mais quelque nouveau malheur que j'eusse à redouter, le péril présent étoit le seul qui m'occupoit.

Vous concevrez mieux que je ne puis l'exprimer, la terreur dont je fus saisie, lorsque Sir Hargrave, ayant tiré l'épée, en poussa un coup terrible à mon Défenseur, avec des termes qui dûrent me faire juger que le coup avoit porté ; car le passage étoit fermé à ma vue de ce côté là. Mais aussi, lorsque je vis mon Tiran enlevé par une main victorieuse, & jetté hors de la portiere avec tant de force, que la voiture en trembla, je fus prête à m'évanouir de joie, comme j'avois failli de mourir de terreur. Je m'étois dégagée du manteau, & j'avois délié le mouchoir. Sir Charles Grandisson me prit dans ses bras & me porta dans son carosse ; je n'étois point en état de marcher. Les juremens, les imprécations & les menaces de Sir Hargrave se faisoient entendre. Ne le craignez plus, me dit Sir Charles ; ne faites pas d'attention à lui, Mademoiselle. Il recommanda au Cocher de prendre garde à son Maître, qui étoit embarrassé sous une roue de derriere ; & m'ayant placée

dans son carosse, il en ferma aussi-tôt la portiere sur moi. Son occupation, pendant quelques momens, fut d'observer les lieux autour de nous. Ensuite, ayant chargé un de ses gens d'apprendre à Sir Hargrave qui il étoit, il revint à moi.

Il me trouva au fond du carosse, où j'étois tombée sans le savoir, autant de foiblesse que d'épouvante. Il me releva. Il s'efforça de me rassurer, avec la tendresse d'un Frere ; & s'asseiant près de moi, il donna ordre à son Cocher de retourner à Colnebroke. La curiosité ne lui fit faire aucune question ; mais, pour relever mes esprits, il me dit, du ton le plus obligeant, qu'il alloit me confier aux soins d'une de ses Sœurs, dont il me garantissoit la prudence & la vertu ; après quoi il continueroit son voyage à Londres. Quelle douceur ne trouvai-je point, dans la route, à me voir soutenue par un de ses bras, en comparaison de ceux du perfide Hargrave !

M Reves vous a fait le portrait de la divine Sœur. Ô ma chere Lucie ! ce sont deux anges.

Vous ne vous plaindrez point que je ne vous aie pas fait un assez long détail de mes infortunes & de ma délivrance. Je vous promets d'autres explications sur cet excellent Frere & sur sa Sœur, lorsque mes forces seront un peu rafermies. Mais que vous dirai-je de ma reconnoissance ? J'en suis si pénétrée, que devant eux elle ne peut s'exprimer que par mon silence. Mes regards néanmoins servent d'interpretes à mon cœur. Le respect se mêle à la reconnoissance. Cependant, il y a quelque chose de si doux, de si aisé, dans les manieres de l'un & de l'autre ! Ô chere Lucie ! si je ne sentois pas que ma vénération est égale pour la Sœur & pour le Frere ; si je ne trouvois pas, après toutes mes réflexions, que cette aimable Sœur m'est devenue aussi chere par la ten-

dresse de ses soins, que son Frere par l'heureux effet de son courage, qui emporte, comme vous le jugez bien, un peu de crainte avec l'estime ; en un mot, que j'aime la Sœur, & que je revere le Frere ; je vous avoue que je serois effrayée de ma reconnoissance.

Ma Lettre devient trop longue, & je me sens fatiguée d'avoir écrit si long-tems. Ô mes chers Amis ! mes chers Parens ! C'est à vos ardentes prieres, à votre incomparable affection, que j'attribue le bonheur de ma délivrance. Peut-être ne le méritois-je pas, après la témérité qui m'a conduite au plus ridicule de tous les spectacles, vêtue comme une Folle, que j'ai dû paroître, & volontairement exposée à toutes les suites de mon aveugle imprudence ! Combien de fois, pendant le cours de ma disgrace, & même après son heureuse fin, n'ai-je pas tourné les yeux sur moi, & ne les ai-je pas détournés, avec une honte & un dégoût qui n'ont pas été la plus légere partie de ma punition ! Aussi, ma chere, ai-je dit adieu aux Mascarades pour jamais.

Il me semble que cette fâcheuse avanture ne doit être communiquée à personne, sans une véritable nécessité. Que sur-tout M Greville & M Fenwick n'en soient point informés. Il n'y a que trop d'apparence qu'ils chercheroient Sir Hargrave, particulierement M Greville, ne fût-ce que dans la vue de faire éclater les prétentions qu'il a sur moi. Je serois extrêmement affligée d'être l'occasion de quelque nouvel évenement ; d'autant plus que jusqu'à présent j'ai lieu de croire qu'une avanture si choquante ne s'est pas malheureusement terminée. Que l'odieux Personnage demeure tranquille, & content, s'il le veut, de lui-même. L'unique satisfaction que je désire, est de ne le revoir jamais.

M Reves vous envoye, sous mon enveloppe, une Lettre de mon Libérateur, qui porte son explication avec elle. Adieu ma très-

chere Lucie.

## Lettre 22

*à Cantorbery, 22. Février.*

Je reçois à ce moment, Monsieur, une fort longue Lettre de votre malheureux Wilson, qu'il m'adresse, dit-il, plutôt qu'à vous, parce qu'il appréhende que vous ne lui pardonniez jamais, & qu'il espere de moi, qu'en faveur de son repentir, qui lui paroît bien prouvé par sa confession volontaire, je m'efforcerai de vous engager à ne le pas commettre avec la Justice. Je ne prétens point juger de sa bonne foi. Cependant ses aveux paroissent ingénus, & rien ne l'obligeoit de les confier au papier. Comme je présume que votre intention n'est pas de faire éclater, par des poursuites ouvertes, un attentat qui est demeuré sans effet ; la bonté que vous aurez de faire savoir, à la Sœur de ce Misérable, que son Frere peut exécuter librement ses bonnes résolutions, si sa Lettre est sincere, servira peut-être à le ramener tout-à-fait d'un train de vie, qui peut non-seulement le conduire lui-même à une fin funeste, mais devenir fatal à une quantité d'honnêtes gens par les suites de son désespoir.

On reconnoît au seul tour de sa Lettre, quand nous n'en aurions point d'autres preuves, qu'il est capable de faire beaucoup de mal. Il avoue que depuis sa premiere jeunesse, son malheur l'a fait tomber en de fort mauvaises mains ; sans quoi ses qualités naturelles auroient pu le rendre utile à la Société. Il s'étend sur l'Histoire de différens Maîtres qu'il a servis, & sur les odieux excès dans lesquels il s'est engagé pour leur plaire. Mais rien n'ap-

proche de la peinture qu'il me fait d'un Bagenhall de Reading, & d'un Juif de Londres, nommé Merceda, deux insignes scélérats, s'il faut l'en croire, qui l'ayant exercé long-tems à toutes sortes de désordres, l'ont recommandé à Sir Hargrave pour les mêmes services. Il me donne le détail de la noire entreprise dont il avoit pris la direction. Outre la faveur de son nouveau Maître, il avoit pour motif l'espoir d'épouser une jeune Fille de Padington, dont il avoit engagé la Mere à prêter sa maison & son secours à Sir Hargrave, sous promesse d'une somme considérable, qui devoit servir de dot à sa Fille. Mais il ajoute que c'étoit dans des vues honorables, & que Mme Auberry, dont il espéroit de se voir le Gendre, n'est pas capable de se prêter à la moindre indécence. Soit crainte, ou remord, il parle avec horreur des égaremens de sa vie. Il proteste que ne pensant plus qu'à vivre en honnête homme, il mourra plutôt de faim que de rentrer au service des Maîtres que j'ai nommés ; & pour ne me laisser aucun doute de ses sentimens, il m'assure que dans la rencontre de Honslow, c'est lui qui empêcha ses deux compagnons de faire feu sur moi. Ma vie, dit-il, est encore menacée.

Je le dispense de l'inquiétude qu'il a pour ma sureté : mais je considere qu'il est jeune, & capable encore d'être ramené à de bons principes ; que sa réformation diminueroit le nombre des Libertins, augmenteroit celui des personnes utiles : & qui sait sur combien de caracteres de la même trempe son exemple peut influer, pour le mal ou pour le bien ? S'il épouse la jeune fille qu'il recherche, & dont on n'accuse point les mœurs, votre bonté, Monsieur, ne peut-elle pas gagner une famille entiere à la vertu ?

Son crime, dès qu'on le suppose sans succès, ne sauroit passer pour un crime capital ; & mettant à part l'utilité qu'on peut tirer

de son témoignage, si l'on en venoit à des poursuites légales, il me semble qu'on en doit espérer un autre avantage : le plus méchant Maître ne pouvant exécuter ses noirs desseins sans l'assistance d'un mauvais Domestique, quel nid de Viperes ne peut-on pas dissiper tout d'un coup, ou réduire du moins à l'impuissance, en privant les trois Personnages que j'ai nommés, du secours d'un tel Ministre ? Quand on a du bien à perdre & des apparences à sauver, on prend quelquefois le parti de l'honnêteté, plutôt que de s'abandonner à des Agens d'une fidélité si suspecte.

Ayez la bonté, Monsieur, de faire agréer mon respect à Madame Reves, & à notre charmante Pupille : vous voyez que j'ai des prétentions comme vous, à l'honneur d'une si glorieuse alliance. Je m'imagine que cette chere miss est tout-à-fait rétablie. Croyez-moi, Monsieur, votre, etc.

*Charles Grandisson.*

## Lettre 23

*Vendredi, 24 Février.*

Monsieur Reves s'est hâté de faire dire à la Sœur de ce Wilson, que son Frere peut s'appliquer à quelque chose d'honnête, sans craindre le moindre obstacle de notre part. On est résolu ici de se conduire par les avis de mon Libérateur. Quelle Lettre que celle de Wilson ! Car Sir Charles avoit joint l'original à la sienne. Quels hommes il y a dans le monde ! Nous en avons vu des exemples dans nos lectures ; mais je ne me serois pas crue menacée d'avoir jamais rien à démêler avec eux.

Nous sommes plus inquiets que Sir Charles, sur l'avertissement qui regarde sa vie. M. Reves a su de divers côtés que Sir Hargrave ne demeurera point tranquille, & qu'il roule mille projets de vengeance. Pourquoi suis-je revenue à Londres !

On m'apporte un paquet de Lettres, où je reconnois la main de mes Parens, de mes Amis, & de tout ce que j'ai de cher au monde. Que je vais prendre de plaisir à leurs félicitations !

Doux momens, que j'ai donnés à la plus délicieuse lecture ! Mais vous, ma chere, qui m'écrivez ordinairement pour toute la famille, comme tout ce que j'écris est sous votre nom ; avec quelle tendresse & quel art vous réunissez tous les sentimens qui sont répandus dans cinq ou six Lettres ! Où trouverai-je des termes pour exprimer tous les miens ?

Vous me demandez donc une peinture particuliere du caractere & de la figure de Sir Charles Grandisson, & de son aimable Sœur. Étoit-il besoin de me faire cette demande ? & comment avez-vous pu vous imaginer, qu'après avoir employé ma plume à vous tracer le portrait de tant de personnes, qui ne méritoient pas d'être tirées du rang commun des Mortels, je fusse capable d'en oublier deux, qui font l'ornement de leur siécle, & même celui de la nature humaine ? Vous ne doutez pas, dites-vous, que si j'entreprends leur éloge, la chaleur de ma reconnoissance n'éleve mon stile jusqu'au sublime ; & vous prévoyez qu'il faudra réduire à de justes bornes toutes les belles choses auxquelles M Reves vous a déja préparée. Peut-être ne vous trompez-vous pas dans cette attente ; car on me reproche, il y a long-tems, un peu d'enthousiasme dans ma reconnoissance. Cependant si vous trouvez en effet que je m'emporte au-delà des bornes, n'attribuez mes excès qu'à cette cause.

Commencerai-je par le Frere, ou par la Sœur ? Vous me menacez de votre pénétration : ah ! chere Lucie, comptez que je vous entens. Mais soyez sûre que je ne me connois pas d'autres sentimens que ceux de la reconnoissance.

Vous m'embarrassez néanmoins ; car je suis persuadée que si je commence par le Frere, vous vous joindrez à mon Oncle, pour vous écrier, en secouant la tête ; ah ! chere Henriette ! Et si je commence par la Sœur, ne direz-vous pas que je réserve mon sujet chéri pour le dernier ? Il est bien difficile d'éviter la censure, entre des juges qui veulent prendre absolument la qualité de censeurs. Mais soyez aussi pénétrante qu'il vous plaira, ma chere Lucie ; je vous répons que cette crainte n'imposera pas la moindre réserve à mon cœur, & que ma plume lui sera fidelle. Qu'ai-je à redouter, dans la confiance où je suis, que les traits de mes Amis ne peuvent me porter que des coups utiles & salutaires ?

Miss Grandisson, car ma plume commence d'elle-même par la Sœur, quelque finesse que ma Lucie veuille y entendre ; Miss Grandisson est âgée d'environ vingt-quatre ans. Sa taille est noble, & parfaitement bien prise. Elle a de la dignité dans le port, de grands yeux noirs fort pénétrans, dont elle fait ce qu'elle veut, & qui s'attirent la premiere attention dans sa physionomie. Ses cheveux sont de la même couleur, d'une beauté extraordinaire, & naturellement bouclés. Elle n'est pas d'une blancheur éclatante ; mais elle a le teint clair & délicat. Ses traits sont généralement réguliers ; & son nez, qui est un peu aquilin, leur donne une sorte de majesté. Ses dents sont fort blanches & fort égales. Je n'ai rien vu de si aimable que sa bouche. Un air de modestie & de réserve, qui accompagne le plus charmant sourire, inspire tout à la fois le

respect & l'amour : lorsqu'elle commence à parler, toute sa contenance est remplie de graces.

Elle dit elle-même qu'avant le retour de son Frere, on la croyoit fiere, hautaine, & malicieuse ; mais j'ai peine à l'en croire : il me paroît impossible que dans l'espace d'un an, qui est à peu près le tems depuis lequel Sir Charles est revenu en Angleterre, on puisse se défaire assez parfaitement d'une mauvaise habitude, pour n'en conserver aucune trace.

Elle est d'une vivacité charmante. Je juge qu'elle a la voix belle, sur les airs qu'on lui entend fredonner, à chaque pas qu'elle fait du matin au soir. Il ne manque rien à sa politesse ; cependant si on lui en connoissoit moins, une veine de raillerie, qui lui est comme naturelle, pourroit faire craindre pour le repos de ceux qui vivent avec elle. Mais je suis sûre qu'elle est franche, ouverte, d'une humeur agréable, & l'art qu'elle a, de faire tourner tout le mérite qu'on lui attribue à l'honneur de son Frere, doit faire juger qu'elle n'est pas moins humble & moins modeste. Il n'y a pas long-tems, si l'on s'en rapporte à elle, qu'elle a pris du goût pour la lecture ; mais je suis portée à me défier de tout ce qu'elle dit à son désavantage. Elle prétend qu'elle étoit trop gaie & trop légere, pour se réduire à des amusemens sédentaires. Cependant on s'apperçoit, lorsqu'elle y pense le moins, qu'elle est versée dans l'Histoire & la Géographie. Elle ne désavoue point qu'elle ne sache fort bien la musique ; sa femme de chambre, qui prenoit plaisir, pendant les soins qu'elle m'a rendus, à me faire l'éloge de sa Maîtresse, m'a dit qu'elle sait parfaitement le François & l'Italien, qu'elle écrit avec tout l'agrément possible, & qu'elle se fait adorer par son esprit, sa discrétion & ses manieres obligeantes. Elle lui attribue un autre mérite, dont je me réjouis, pour l'hon-

neur de Miss Clemer & de toutes les jeunes personnes qui aiment la lecture ; c'est d'entendre admirablement tout ce qui regarde l'administration domestique, & de ne pas dédaigner d'y donner régulièrement ses soins.

Jenny, qui est sa femme de chambre & qui ne manque point d'éducation pour une Fille de cet ordre, m'a dit en confidence que sa Maîtresse avoit deux humbles adorateurs. Mon étonnement est qu'elle n'en ait pas deux douzaines. L'un est le Chevalier Watkins, qui a des biens immenses ; & l'autre, milord G... fils du comte de C... Mais il ne paroît pas, jusqu'à présent, que son inclination se soit déclarée pour l'un ou l'autre.

Telles sont les qualités qui font de Miss Charlotte Grandisson une des plus charmantes personnes du monde. Je serai trop heureuse, si, lorsque nous nous connoîtrons mieux, je parois la moitié aussi aimable à ses yeux qu'elle l'est aux miens. N'en soyez point jalouse, chere Lucie ; j'ai le cœur assez spacieux pour y donner place à cinq ou six tendres Amies de mon sexe ; oui, ma chere, quand vous y supposeriez des affections d'un autre ordre. Celle même que je devrois à un Mari de mon choix, si je me déterminois enfin pour le mariage, n'y feroit jamais tort à l'amitié.

Venons au Frere, à mon généreux Libérateur ! Vous m'avez prévenue, chere Lucie, sur ce que j'ai à redouter de votre pénétration. Je suis persuadée que vous vous attendez à jouir du tumulte de mon cœur, dans le portrait que je vais faire d'un homme à qui j'ai tant d'obligations. Que direz-vous si votre attente est trompée, & si je ne laisse pas néanmoins de rendre justice à des perfections auxquelles je n'ai jamais rien connu d'égal ? Que direz-vous, si dans cet homme, dont j'admire le mérite, je trouve quelques défauts que je n'ai pas remarqués dans sa Sœur ? Or-

gueilleuse Henriette ! crois-je vous entendre dire ; continuez votre récit, & laissez-nous le soin de vous pénétrer. Prenez garde même que ses défauts, que vous prétendez découvrir, ne soient une couleur qui serve à trahir vos sentimens. Je vous rends graces de l'avis, ma chere ; mais il ne me sera d'aucune utilité. Ma plume suivra les inspirations de mon cœur ; & s'il est aussi honnête pour moi, que j'ose dire qu'il l'est pour tout le monde, je n'ai rien à craindre, ni de votre pénétration, ni de celle de mon Oncle Selby, qui est encore plus redoutable.

Si vous voulez connoître le Chevalier Grandisson du côté de la figure, c'est réellement un très-bel homme. Sa taille est au-dessus de la médiocre, & d'une parfaite proportion. Son visage forme un bel ovale, qui offre toutes les apparences d'une santé florissante, & confirmée par l'exercice. Il auroit eu naturellement le teint trop délicat pour un homme ; mais on s'apperçoit qu'il l'a peu ménagé, & qu'il se sent d'un air plus chaud que celui du Nord. Aussi ne s'est-il pas contenté de faire le tour de l'Europe. Il a visité quelques parties de l'Asie & de l'Afrique, particulièrement l'Égypte.

Je ne sais de quel besoin il est pour un homme d'avoir les dents & la bouche aussi belles, que le Chevalier Grandisson pourroit s'en vanter, s'il étoit capable de cette vanité.

Il a dans l'aspect quelque chose de grand & de noble, qui annonce un homme de distinction. Si la bonne mine étoit un titre pour le Trône, Sir Charles Grandisson auroit peu de Concurrens. Ses yeux... en vérité, ma chere Lucie, on voit briller, s'il est possible, plus de noblesse & d'esprit dans ses yeux, que dans ceux de sa Sœur. De grace, point de subtilités, mon cher Oncle. Vous savez tous que j'attache peu de prix à la beauté d'un homme. Ce-

pendant cet air de grandeur est accompagné de tant d'ouverture & d'aisance dans les manieres, qu'il ne s'attire pas moins d'affection que de respect. Personne n'est plus accessible : sa Sœur dit qu'il est toujours le premier à bannir les défiances & les réserves, qui accompagnent ordinairement les nouvelles connoissances. Ce rolle est facile pour lui, car dans tout ce qu'il dit & ce qu'il fait, il est sûr de plaire. Je n'exagère point, ma chere Lucie ; secouez la tête autant qu'il vous plaira. En un mot, cet air libre & poli, qui lui est comme naturel, non-seulement dans son langage & dans toutes ses actions, mais dans sa maniere de se mettre, où le bon goût domine toujours sans aucune espece de singularité, le feroit regarder comme un des plus agréables hommes du monde, quand il ne seroit pas distingué par tant d'autres avantages.

Sir Charles Grandisson n'a pas perdu son tems dans ses voyages. Sa Sœur a dit à M Reves qu'il ne se marieroit pas sans faire un grand nombre de Malheureuses ; & réellement, ma chere, il a trop d'avantages personnels pour la tranquillité d'une femme qui prendroit des sentimens particuliers pour lui. Le foible presque général de notre sexe, est pour les hommes d'une figure éclatante ; des femmes se laisse gouverner par les yeux. Je sais que vous me recommanderez ici de ne pas grossir le nombre de ces Imprudentes. Votre conseil, chere Lucie, ne sera pas négligé.

Le caractere sensé de Sir Charles n'est pas sujet à des caprices ou des inégalités d'humeur. Il est supérieur aux disputes qui n'ont que des bagatelles pour objet. Il l'est encore plus aux fausses complaisances qui pourroient engager la conscience ou l'honneur. Miss Grandisson me disoit un jour, en parlant de son Frere : ce n'est pas sa bonne mine, ni sa naissance, ni son bien,

qui le rendent cher à ceux qui le connoissent ; c'est le plus parfait assemblage de toutes les qualités qui forment essentiellement l'honnête homme. Elle me disoit, une autre fois, que la regle de sa vie étoit dans son propre cœur ; & que, malgré le bonheur qu'il avoit de plaire à tout le monde, il ne mettoit le jugement, ou l'approbation d'autrui, qu'au second rang. En un mot, mon Frere, ajouta-t-elle, & ce nom sembloit lui causer une sorte de fierté, n'est pas capable de se laisser éblouir par une fausse gloire, ni refroidir par une fausse honte. Il nomme ces deux erreurs, les grands piéges de la vertu. Quel homme, chere Lucie ! quelle sublimité d'ame ! Et quelle femme, que celle qui est capable de faire toutes ces distinctions entre les grandes qualités de son Frere ! Mais que suis-je, moi ! si je me compare à l'un ou à l'autre ? Cependant j'ai mes Admirateurs. La plus défectueuse Créature a peut-être les siens, parmi ses inférieurs. Un peu de bon sens devroit nous rappeler à ces utiles comparaisons ; & ne suffit-il pas de lever les yeux au-dessus de nous, pour obtenir la grace de l'humilité ?

Cependant il me semble, ma chere, que Sir Charles n'est pas aussi indépendant de l'opinion d'autrui que sa Sœur se l'imagine, lorsqu'elle assure que la regle de sa vie est dans son propre cœur. Premiérement, il n'est pas ennemi des modes. Il les suit, quoiqu'à la vérité sans affectation ; mais il est toujours mis richement, & sa noble physionomie en tire un nouveau lustre. La vivacité, qui éclate dans ses yeux, semble se communiquer à toute sa figure. Jenny m'a dit en secret qu'il porte l'admiration fort loin pour les belles femmes. Ses équipages sont d'un goût recherché, qui vient moins de l'amour du faste, que d'une sorte d'émulation, qu'il veut inspirer, ou dont il est assez rempli lui-même pour ne vouloir céder à personne. On le voit rarement voyager sans une suite nom-

breuse ; & ce qui paroît sentir un peu la singularité dans un équipage d'homme, jamais ses chevaux n'ont la queue coupée. Elle est liée simplement, lorsqu'il est en marche, comme j'eus l'occasion de le remarquer en revenant à Londres. Vous voyez, ma chere, que je lui cherche des foibles, du moins dans l'extérieur, ne fût-ce que pour vous paroître impartiale, malgré la reconnoissance & la vénération que je lui dois. Mais s'il juge que le but de la Nature, en donnant des queues à ces nobles Animaux, n'a pas moins été de leur fournir une défense contre d'importuns insectes, que d'ajouter un ornement à leur beauté, & s'il n'a pas d'autre vue que de les soulager, comme ses gens même l'ont dit à M. Reves ; croyez-vous, ma chere, que ce motif mérite quelque blâme, & que l'humanité, dans un exemple de cette nature, ne marque point ce qu'on peut attendre du même cœur, dans les grandes occasions ?

Avec l'air vif & galant, avec tout l'éclat que je vous ai représenté dans Sir Charles, vous jugerez aisément que sans un effroi mortel, sans la crainte du traitement dont je me croyois menacée, & si j'avois eu le moindre espoir d'une autre protection, je n'aurois pas imité l'Oiseau poursuivi par un Vautour, suivant la comparaison de Sir Charles, que M. Reves m'a répétée, & qui me paroît exprimer assez tendrement ma situation, mais qui me laisse quelque embarras, lorsque je m'en rappelle les fâcheuses circonstances. En vérité, ma chere, j'ai peine encore à ne pas baisser la vue, au souvenir de la figure que j'ai dû faire en habits de Bal ; les bras autour du cou d'un jeune homme... Trouvez-vous rien de plus humiliant que cette idée ? Cependant, ne suis-je pas peut-être ici dans le cas de cette fausse honte, à laquelle Sir Charles est si supérieur ?

Mais je crois avoir quelque chose à blâmer, dans le caractere d'un homme que sa Sœur croit presque sans défaut. C'est d'après elle même que j'ai fait cette remarque. Un jour qu'elle faisoit gloire d'avoir le cœur fort ouvert, elle me dit qu'elle regrettoit néanmoins de ne s'être pas mieux observée, dans une occasion où son Frere avoit reçu froidement ses ouvertures. Elle ajouta que sans aucune apparence de curiosité, il avoit l'art de tirer du cœur d'autrui ce qu'on pensoit le moins à lui communiquer ; & qu'elle s'étoit ainsi comme enferrée d'elle-même, séduite insensiblement par un air de complaisance, & par un sourire flatteur, avec lequel il sembloit prendre plaisir à l'entendre : que dans le petit chagrin, de s'être surprise elle-même au milieu d'un récit qu'elle n'avoit pas eu la moindre intention de commencer, elle avoit voulu essayer à son tour de l'engager finement à s'ouvrir sur quelques points qu'il paroissoit lui cacher ; mais qu'après y avoir employé toute son adresse, elle avoit désespéré d'y réussir.

Bon Dieu ! m'écriai-je, en regardant Miss Grandisson ; où suis-je ? Et je m'arrêtai aussi-tôt, pour chercher dans ma mémoire s'il ne m'étoit rien échappé d'indiscret avec son Frere.

Au fond, ma chere, cette réserve pour une Sœur telle que la sienne, & sur des points qu'elle croit important pour elle de ne pas ignorer ; c'est ce que je ne puis approuver dans Sir Charles. Une Amie ! Une Sœur ! Et pourquoi du secret d'un côté, lorsqu'il n'y en a point de l'autre ? Sir Charles, apparemment, ne sera pas moins réservé pour sa Femme. Cependant, le mariage n'est-il pas le plus haut dégré de l'amitié humaine ? Et concevez-vous, ma chere, que la réserve soit compatible avec l'amitié ? Sa Sœur, qui ne lui reconnoît aucun défaut, cherche à l'excuser & prétend qu'en tirant d'elle ses secrets, il n'a point d'autre vue que de se

rendre plus capable de la servir. Mais vous conclurez du moins de mon observation, que tout attachée que je suis à Sir Charles, par le lien d'une immortelle reconnoissance, je juge de lui sans partialité. Il m'est impossible de le trouver excusable, s'il a pour sa généreuse Sœur une défiance & une réserve qu'elle n'a pas pour lui. Dans le commerce, que je me flatte de continuer avec des Amis si dignes de mon attachement, du moins si leur bonté ne se refroidit pas pour ceux qu'ils ont comblés de bienfaits, je veillerai de près sur toute la conduite de cet homme extraordinaire, avec l'espérance néanmoins de le trouver aussi parfait qu'on le publie, & dans la vue d'en faire hardiment le sujet de mes éloges, comme son excellente Sœur fera l'objet de mon admiration. Si je remarquois dans Sir Charles quelques défauts considérables, ne doutez pas que la reconnoissance ne me rendît indulgente : mais celui que j'ai nommé suffiroit seul pour défendre mon cœur, si je m'appercevois jamais que la reconnoissance le mît en danger.

Àprésent, mon cher Oncle, n'ai-je pas droit de vous demander un peu de justice pour votre Niéce ? Je suis sûre, & très-sûre, de n'avoir point encore à me défier de mon cœur. Si je m'apperçois qu'il me trahisse, j'en avertirai de bonne foi ma chere Lucie. De grace, mon Oncle, ne me faites donc point la guerre sur de simples conjectures.

Je n'ai pas dit la moitié de ce que je m'étois proposé sur cet homme, que je ne me lasse point de nommer un homme extraordinaire. Mais la vive amitié que j'ai pour son admirable Sœur m'ayant aidée à découvrir en lui quelques défauts, mon impartialité m'a menée si loin, que j'aurois peine à revenir sur mes pas. D'ailleurs, cette Lettre est déja si longue, que je me reduis à mê-

ler ce qui me reste à dire dans les autres relations dont je ne cesserai pas de vous fatiguer.

## Lettre 24

*24 & 25 Février.*

Je n'ai guère moins d'une semaine à reprendre, ma chere Lucie, pour me mettre au courant. L'Histoire de ma disgrace, le portrait de mes Libérateurs, & tous les détails que vous avez exigés, ont occupé presque uniquement ma plume. Ainsi je vous dois un petit Journal de cette semaine, où je ne supprimerai que ce que vous savez déja par les Lettres de M. Reves.

Après avoir été ramenée paisiblement par Sir Charles & Miss Grandisson, que M. Reves eut le chagrin de ne pouvoir retenir à dîner, un reste de foiblesse m'obligea de prendre un peu de repos. Mais à l'heure du Thé, le nom de Sir Roland Meredith, qu'on vint m'annoncer, me fit retrouver aussi-tôt la force de descendre. On avoit dit à ce bon Chevalier, les trois jours précédens, que je m'étois un peu fatiguée au Bal, & qu'on m'avoit menée pour quelques jours à la campagne. Fatiguée, ma chere, je l'avois été assurément. J'avois été menée aussi, & menée dans toutes les formes ; vous le savez. Sir Roland s'apperçut, au changement de mon visage, que ma santé devoit avoir un peu souffert ; j'en convins avec lui. Il me fit une peinture fort vive de l'impatience qu'il avoit eue de me voir, & du chagrin qu'il auroit eu de partir pour Caermarthen, sans avoir souhaité toutes sortes de prospérités à sa cruelle Fille… car c'est en vain, me dit-il, c'est en vain, je

le vois bien... & s'arrêtant, comme s'il eût craint d'achever, il demeura la bouche ouverte, & les yeux attachés sur mon visage.

De grace, Monsieur, interrompis-je pour le soulager, comment se porte mon Frere Fouler ? Votre Frere, votre Frere, répéta-t-il d'assez mauvaise humeur ; c'est mon chagrin & le sien, Mademoiselle... Mais je me garderai bien... il lui échappa quelques larmes, avec la facilité que les Vieillards ont à pleurer. Je pars demain, reprit-il ; on ne m'auroit pas vu à Londres, depuis deux jours, si je n'avois été retenu par l'impatience de vous voir. Vous me dites, chere Lucie, que vous avez été fort touchée d'une conversation entre le vieux Chevalier & moi, dont je vous ai déja fait le récit : mais vous ne le seriez pas moins, si je vous représentois la tendresse de ses adieux, & celle dont je ne pus me défendre moi-même en les recevant. Il me dit que M. Fouler devoit le suivre bientôt, si, si, si... ajouta-t-il, en me regardant d'un œil passionné, mais sans achever ce qu'il vouloit faire entendre. Je l'assurai que je serois charmée de voir mon Frere, pour lui souhaiter un heureux voyage.

Mardi au matin, Miss Grandisson & son Frere envoyerent demander des nouvelles de ma santé ; & quelques heures après, cette charmante Amie vint s'en assurer par ses propres yeux. Elle se fit conduire droit à mon Cabinet, où, sans me laisser le tems de me lever pour la recevoir, elle s'assit près de moi ; & nous commençâmes un entretien assaisonné de toutes les graces qu'elle sait répandre dans les familiarités de l'amitié. Elle me dit que Sir Charles étoit parti le matin pour Cantorbery ; qu'il devoit être absent deux ou trois jours ; qu'elle ignoroit le secret de son voyage, & qu'elle cherchoit à le découvrir ; qu'il lui déguisoit ses affaires d'amour, quoiqu'elle n'eût pas fait difficulté de lui communiquer

toutes les siennes, à la réserve d'une seule, ajouta-t-elle en souriant : qu'à moi, elle promettoit de ne rien cacher, à condition que j'aurois la même confiance pour elle. Ensuite, me parlant d'un de ses Cousins, que je lui avois entendu nommer à Colnebroke, & qu'elle représente comme un jeune homme de fort bon naturel, elle me raconta qu'ayant soupé la veille avec elle & son Frere, on s'étoit fort étendu sur mes louanges, sans néanmoins toucher à mon aventure, & que ce Cousin, qui est un Admirateur déclaré de notre sexe, étoit sorti si plein de moi, qu'il mouroit de l'impatience de me voir.

Seroit-ce un nouveau Prétendant qu'on penseroit à me proposer ? Dis-je en moi-même, avec un petit mouvement de chagrin ? M'en préserve le Ciel ! Une femme, chere Lucie, s'alarme aisément du côté de la vanité.

Ce matin, continua-t-elle, après le départ de mon Frere, il est venu déjeûner avec moi, & sachant que je me disposois à vous rendre une visite, il m'a demandé la permission de m'accompagner. Je n'ai pas voulu, ma chere, vous inonder d'une foule de nouveaux Admirateurs. M. Grandisson est un homme fort répandu dans le monde, qui a beaucoup de hardiesse, & qui se familiarise aisément, quoiqu'à la vérité sans indécence. Il passe pour un Bel-esprit moderne, pour une sorte de Philosophe ; & l'on s'apperçoit qu'il pense assez avantageusement de lui-même, lorsqu'il n'est pas avec son Cousin. Avant le retour de Sir Charles, & lorsque nous l'attendions de jour en jour, M. Grandisson, ayant appris que le caractere de son Cousin s'étoit tourné au sérieux, menaçoit de badiner un peu à ses dépens, & nous promettoit de le persiffler : c'est un mot nouveau, ma chere, de l'invention de nos Beaux-esprits, car ils ont un langage qui leur est propre. Mais

aussi-tôt qu'il vit mon Frere, en deux conversations il apprit à se contenir dans ses bornes ; & ce qui lui en est resté, c'est un grand fond de respect pour des qualités que le Ciel ne lui donne pas la force d'imiter. Tel qu'il est, ma chere, je ne réponds pas que vous n'ayez une visite de lui. Mais s'il vient, vous êtes libre de le recevoir ou de vous en dispenser ; & sur-tout, ne vous croyez obligée à rien, en faveur de mon Frere ou de moi. Je ne souhaite pas même que vous le voyiez sans mon Frere, parce qu'il gagne beaucoup à paroître avec lui. Cependant il est si persuadé que les femmes veulent qu'on les admire, & se plaisent au langage flatteur de son sexe, qu'il s'imagine que les plus belles reçoivent aussi volontiers la visite d'un homme qui cherche à les voir dans cette intention, qu'un Peintre celle des Curieux qui vont admirer ses tableaux.

Miss Grandisson ajouta qu'elle espéroit néanmoins que son Cousin ne pousseroit pas si loin l'effronterie ; mais qu'à tout hasard elle s'étoit crue obligée de me prévenir. Je me contentai de la remercier, sans vouloir pénétrer dans ses vues. J'avois autour de moi plusieurs feuilles de mes Lettres. Elle se mit à les compter avec sa vivacité ordinaire. M. Reves ne l'avoit pas trompée, me dit-elle, en l'assurant que personne ne faisoit plus d'usage que moi de sa plume. Elle me fit promettre que je lui communiquerois quelque jour tout ce que j'écris à ma Grand-Mere Sherley, à mon Oncle & à ma Tante Selby, à mes Cousines Lucie & Nancy ; car elle sait déja tous les noms qui me sont chers. Elle veut que je m'accoutume à l'appeler Charlotte, comme elle promet de me nommer sa chere Henriette. Elle m'apprendra les noms de ses Amans. Elle sait déja ceux d'une partie des miens ; & son Frere assure, me dit-elle, que les secrets du cœur sont le ciment de l'amitié entre les jeunes Filles.

Comment ? interrompis-je ; Sir Charles… Oui, oui, reprit-elle, Sir Charles lui-même. Croyez-vous qu'un homme puisse juger de la nature humaine, sans y comprendre les femmes. Bon, ma chere, Sir Charles nous pénetre dans une minute. Prenez garde à vous, chere Henriette, si…

Je le redouterai donc, interrompis-je encore.

Pourquoi ? me dit-elle, si vous avez la conscience bonne. En me faisant cette réponse, elle me regarda d'un œil si fixe, qu'elle me fit rougir. Elle me regarda plus fixement encore, & je rougis sans doute encore plus. Ne vous ai-je pas dit, chere Lucie, qu'elle fait tout ce qu'elle veut de ses yeux ? Mais quelle peut avoir été son idée ?

En conscience, ma chere Henriette, reprit-elle, je crois que toutes les femmes sont un peu coquines dans le cœur.

Est-ce le témoignage de sa propre conscience qui fait parler Miss Grandisson ?

Je le crois, me dit-elle. Mais il faut partir. J'ai dix visites à faire avant l'heure de dîner. Vous me ferez toute l'histoire de vos Amans, entendez-vous ?

Vous me ferez donc aussi, répondis-je, l'histoire de cette seule affaire que Sir Charles ignore.

Ce n'est pas une chose aisée, repliqua-t-elle. Mais vous m'encouragerez par vos ouvertures. Nous ferons passer en revue tous nos Misérables, l'un après l'autre, & nous leur ordonnerons de nous laisser tranquilles, jusqu'à ce qu'il nous plaise de les rappeler à notre mémoire.

Mais je n'en ai pas un seul, lui dis-je, auquel je veuille accorder ce titre. Je les ai congédiés tous.

J'en ai deux actuellement, reprit-elle, que je ne désavoue pas, & qui ne veulent pas être congédiés : je ne compte point une demi-douzaine d'autres, qui me disent quelquefois beaucoup d'extravagance ; & qui doivent être regardés comme des Amans d'habitude, avec lesquels on se fait un amusement d'être un peu coquette.

Oh ! lui dis-je, je ne soupçonne point Miss Grandisson de coquetterie.

Elle me répondit que je lui ferois tort de lui en croire beaucoup ; mais qu'elle ne se défendoit pas d'en avoir un peu dans l'occasion, ne fût-ce que pour payer les hommes d'une monnoie qui leur est si familiere.

Charmante vivacité ! lui dis-je, je suis perdue, si vous cessez de m'aimer.

Soyez là-dessus sans crainte, répliqua-t-elle. Je me donne pour une créature fort bizarre ; mais le Soleil n'est pas plus constant dans sa course que je la suis dans mes amitiés ; & nos communications mutuelles nous attacheront extrêmement l'une à l'autre, si vous bannissez la réserve avec moi. Elle se levoit fort vivement pour sortir ; mais je la priai de supprimer la moitié de ses visites, pour me tenir compagnie un peu plus long-tems. Elle y consentit, à condition que je ferois donc appeler M. & Madame Reves, qui ne pouvoient ignorer qu'elle étoit depuis un quart d'heure avec moi.

Ils vinrent au premier mot. La conversation tomba bien-tôt sur Sir Charles. Je lui demandai si son Frere avoit quelques Parens à Cantorbery. C'est ce que j'ignore, me répondit-elle ; mais je suis sure de n'y en avoir aucun. Ne vous ai-je pas déja fait entendre que Sir Charles a ses secrets ?

Elle me dit qu'elle espéroit de nous avoir bientôt à dîner dans leur maison de St. James-Square ; mais qu'il falloit qu'elle fixât auparavant son Frere. Pour vous & moi, ajouta-t-elle, je compte, ma chere, qu'on nous trouvera souvent ensemble, dans votre Cabinet ou dans le mien : & se levant avec précipitation ; adieu, adieu, mes charmans Amis, nous dit-elle à tous trois, en se tournant vers chacun de nous l'un après l'autre ; nous nous verrons sans doute aussi souvent que nous le pourrons, & sans cérémonie. Souvenez-vous que nous nous aimons depuis cent ans. Là-dessus elle est sortie avec la même vivacité, après m'avoir défendu de faire un pas pour la suivre. Madame Reves n'a pu la joindre ; & M. Reves n'a pas eu peu de peine à descendre aussi légerement qu'elle. Elle étoit dans son carrosse, avant qu'il pût lui offrir la main. Si c'est en voyageant que nos Anglois acquierent de la politesse, & ce qu'on nomme l'air aisé, ne diroit-on pas que Miss Grandisson a visité, comme son Frere, toutes les Cours de l'Europe ?

Mercredi nous eumes la visite de Mylady Williams & de Miss Clemer, qui me déroba quelques heures du tems que je destinois à vous écrire. Elles demeurerent à souper, avec le Chevalier Allestris, son Neveu & sa Fille.

Jeudi, j'achevai la Lettre qui contient l'Histoire de ma disgrace & de ma délivrance ; sujet terrible, dont je fus charmée de voir la fin. Le même jour, M. Reves reçut la Lettre de Sir Charles, qui re-

garde ce misérable Wilson. Je me souviens, ma chere, d'avoir entendu observer que les plus braves & les plus grands hommes sont les plus tendres, & les plus sensibles à la pitié ; tandis qu'au contraire, les ames basses sont cruelles, tyranniques, insolentes dans l'exercice du pouvoir. C'est ce qui doit paroître assez prouvé par cette Lettre, où le caractere héroïque de Sir Charles éclate si glorieusement par sa douceur & sa bonté ; & par la conduite de Sir Hargrave Pollexfen, qui a si lâchement abusé du pouvoir qu'il avoit usurpé sur moi. Je souhaiterois, dans les desirs les plus ambitieux de mon cœur, que la meilleure de toutes les femmes fût Reine d'une grande Nation ; & que pour mettre Sir Charles en état de faire tout le bien dont il est capable, il dépendît de moi d'en faire sa femme. Alors, ma chere, je me croirois sûre de rendre bientôt heureux un Peuple entier ! Mais comme nous avons reçu avis, de plusieurs autres côtés, que Sir Hargrave menace la vie de Sir Charles, la Lettre de Wilson m'a mis sur le cœur un poids dont je ne puis être délivrée que par la fin du danger.

Hier, je reçus les Lettres de tous mes chers Parens ; & je sentis croître mes forces, pour achever la tâche que vous m'aviez imposée. Avec quelle douceur nous traitons les sujets qui nous plaisent ! La plume devient légere ! Il étoit question de peindre Sir Charles & sa Sœur ; je fus étonnée d'avoir tant écrit avant la fin du jour.

Miss Grandisson me fit faire ses complimens le soir, & ceux de son Frere qui ne faisoit qu'arriver de Cantorbery. Je ne comprends point ce qui peut l'avoir arrêté si long-tems dans une Ville, où sa Sœur assure qu'elle ne connoît personne. Elle me fit dire qu'elle avoit eu dessein de me rendre une visite ; mais qu'ayant compté que son Frere arriveroit avant midi, elle avoit

espéré pouvoir l'amener avec elle ; qu'aujourd'hui, ils devoient partir ensemble pour Colnebroke, dans l'espérance d'y voir arriver ce soir le Comte & la Comtesse de L..., qui reviennent de leurs terres d'Écosse.

Ne vous semble-t-il pas, ma chere Lucie, que Sir Charles pouvoit m'accorder une visite, avant ce voyage de Cantorbery, qui devoit durer plusieurs jours ? Convenez que sa générosité l'obligeoit à cette attention pour une Fille qu'il a comblée de bienfaits. Je ne regarde ici, comme vous le jugez bien, que la civilité simple ; car il n'y a point de reproche à faire à sa bonté, puisque c'est de lui qu'est venue la proposition de faire une liaison étroite entre les deux familles, & de vivre en Freres & en Sœurs. Je voudrois trouver à Sir Charles autant de sincérité qu'à sa Sœur dans ses témoignages d'amitié. Il peut avoir pris un peu de clinquant entre le bon or qu'il a rapporté des Cours Étrangeres ; ce qui ne l'empêche pas d'être infiniment supérieur à la plûpart de nos jeunes gens, qui ne rapportent gueres de leurs voyages que les mauvaises productions des autres climats. Mais je ne lui pardonnerois pas ces petits foibles, sur lesquels on ne passe que trop aisément dans le commun des hommes. Il faut, s'il vous plaît, M. le Chevalier Grandisson, que dans l'intime amitié que vous vous proposez d'entretenir avec nous, vous y alliez d'assez bonne foi pour m'accorder la liberté de vous dire vos défauts, si j'ai l'œil assez bon pour les voir. Vous trouverez dans votre Sœur Henriette, (ne secouez pas la tête, Lucie, il n'est question de rien de plus :) un censeur qui n'a pas la vue mauvaise, mais qui se pique aussi de discrétion. Votre Sœur Charlotte vous croit trop parfait.

Toute ma crainte est que les tendres sentimens de Sir Charles n'ayent eu de rapport qu'à la situation où il m'a trouvée, & qu'ils

n'aient pas duré plus long-tems que l'affoiblissement de ma santé. Cependant il m'a proposé une liaison de frere & de sœur, depuis que j'ai commencé à me trouver mieux. C'étoit aller plus loin qu'il ne convenoit, s'il avoit dessein de renoncer sitôt au caractere fraternel.

Mais ne seroit-ce pas ma propre conduite, qui lui cause quelque allarme ? Modeste, généreux comme il est, la compassion est peut-être ici son motif. Ma timide reconnoissance, qui me fait quelquefois baisser les yeux devant lui, & dont il ne distingue pas assez la nature, lui fait peut-être appréhender que je ne grossisse le nombre de ces femmes, dont sa Sœur dit qu'il fera des Malheureuses, s'il prend le parti de se marier. Dans cette supposition, ma chere, votre Henriette seroit bien coupable, si l'exemple d'autrui ne lui apprenoit pas à s'armer d'un peu de précaution. Après tout, les hommes en général doivent avoir une étrange idée de notre cœur, lorsqu'ils le croyent composé de matériaux si combustibles ! La moindre étincelle suffit, dans leurs idées... Mais, en vérité, le meilleur des hommes, cet admirable Chevalier, se trouvera fort trompé, s'il a cette opinion de votre Henriette.

Qu'ai-je donc ? quand j'y pense ; & pourquoi me vanter comme je fais ? Assurément l'horrible entreprise de Sir Hargrave n'a point affecté ma tête. Il me semble néanmoins, que je ne suis point dans ma situation ordinaire. J'ai quelque chose qui m'étonne dans la tête ou dans le cœur, sans que je puisse savoir lequel des deux. Dites, chere Lucie, ne vous appercevez-vous de rien ? L'amitié vous oblige de m'avertir, si vous me trouvez quelque marque d'altération, d'autant plus qu'il ne faudroit pas que mon Oncle... Mais quelle raison ai-je de le craindre ? Je n'en

connois aucune. Cependant ne lui lisez pas cet article. Les hommes, ma chere, ont si peu… dequoi dirai-je ? si peu de douceur & de complaisance dans leurs railleries ! J'aime mieux tomber entre les mains de ma Grand-Maman, entre celles de ma Tante & les vôtres.

Mais où en étois-je lorsque j'ai changé de sujet, & que je me suis laissée emporter par ma plume ? Je ne suis point accoutumée à ces égaremens d'imagination. Oh le Misérable Hargrave ! S'il y a quelque désordre dans ma tête, il ne peut venir que de lui. Je suis sûre que tout est droit dans mon cœur.

Je ne puis vous entretenir à présent que de Miss Grandisson & de son Frere. Quelles nouvelles scenes me sont ouvertes par ma disgrace ? Fasse le Ciel, suivant les vœux que Sir Charles a faits en ma faveur, que le mal devienne pour moi une source de biens ! Mon dessein est de lier Miss Clemer avec mes nouveaux Amis ; c'est-à-dire, si j'ai le bonheur moi-même de me conserver leur amitié. À l'égard de toutes mes autres connoissances de Londres, qui ont précédé celle de cette charmante Sœur & de cet admirable Frere, & qui n'ont occupé que trop de place dans mes Lettres, quoique plusieurs en fussent très-dignes, je leur dis adieu, du moins en qualité de sujets choisis pour exercer ma plume. Adieu, encore une fois, de la part de votre

*Henriette Byron.*

## Lettre 25

*Samedi au soir.*

Bonté du Ciel ! Que faire ? que devenir, ma chere ? Ce malheureux Sir Hargrave a fait faire un appel dans les formes à Sir Charles. Quel sera l'événement ? Ah ! pourquoi suis-je venue à Londres ? Je vous envoie une copie de la Lettre. Elle est de ce Bagenhall ; c'est une copie que je vous envoye. Je vais m'efforcer de transcrire la Lettre. Mais non, je ne puis. Sally, ma Femme de chambre, la transcrira pour moi. Dieu tout-puissant ! Que vais-je devenir ?

À Miss Byron.

*Londres, 25 Février.*

« Vous avez pu juger aisément qu'après le violent outrage que Sir Hargrave Pollexfen a reçu de Sir Charles Grandisson, une affaire de cette nature ne demeureroit point sans suites. Je vous jure, par tout ce qu'il y a de sacré, que Sir Hargrave ne sait pas que j'ai l'honneur de vous écrire. Dans toutes mes réflexions, je ne trouve qu'une seule voie pour éviter l'effusion du sang ; & cette voie, Mademoiselle, est entre vos mains. Sir Hargrave proteste qu'il n'a jamais eu pour vous que d'honorables intentions. Vous savez quel usage il a fait du pouvoir qu'il a eu sur vous. S'il s'est conduit avec indécence, il ne me dit point la vérité. Une jeune personne, de quelque mérite qu'elle soit, à laquelle un homme de condition offre, avec sa main, dix mille livres sterling de rente, sur-tout après lui avoir entendu déclarer qu'elle a le cœur absolument libre, ne doit pas se croire offensée ; & celui que l'amour porte à prendre des mesures violentes pour en faire sa femme, lui fait moins de tort qu'il ne s'en fait à lui-même.

» Ainsi, Mademoiselle, Sir Charles Grandisson n'ayant été jusqu'alors qu'un Étranger pour vous, Sir Hargrave faisant profes-

sion d'honneur dans toutes ses vues, & votre affection n'étant point engagée, ma conclusion est que, si vous voulez consentir à devenir Mylady Pollexfen, & si le Chevalier Grandisson veut faire des excuses formelles pour une insulte à laquelle on n'avoit pas donné la moindre occasion, je me dispenserai dans cette querelle, de servir de second à Sir Hargrave, supposé qu'il refuse une satisfaction, que je crois équivalente à la violence dont il se plaint.

» Je répète solemnellement qu'il ignore la liberté que je prends de vous écrire. Vous pouvez consulter là-dessus M. Reves votre Cousin : mais permettez-moi d'exiger que votre confidence soit bornée à lui. Si vous me donnez votre parole d'honneur, que dans l'espace d'un mois vous accepterez la main de Sir Hargrave, j'emploierai tout le pouvoir qu'il me fait la grace de m'accorder sur son esprit, pour lui faire goûter un accommodement dans ces termes.

» Je me chargeai, hier après midi, de porter à Sir Charles une Lettre de Sir Hargrave. Il étoit prêt à monter en carrosse avec sa Sœur. Il ouvrit la Lettre, & me dit avec une politesse digne de lui, qu'il partoit pour aller recevoir à Colnebroke des personnes fort chères, qui revenoient d'Écosse, qu'il ne comptoit pas de pouvoir être à Londres avant lundi, & que le plaisir de revoir des Amis, dont il étoit séparé depuis long-tems, ne lui permettoit pas de penser jusqu'alors à ce qu'on lui écrivoit ; mais qu'il ne manqueroit pas de répondre avec honneur. Je ne vous dissimulerai pas, Mademoiselle, que, charmé de l'air distingué de Sir Charles, de ses manieres nobles, & de tout ce que j'ai cru remarquer d'extraordinaire dans son caractere, j'ai souhaité que l'intervalle qui restoit jusqu'à Lundi pût amener quelque heureuse révolution. Il m'est venu à l'esprit de vous faire les propositions que vous venez

de lire ; & j'espere que vous ne vous croirez pas moins obligée que moi, de prévenir, s'il est possible, les funestes effets qu'on doit craindre d'une querelle, entre des personnes de cette considération.

» Je n'ai pas l'honneur, Mademoiselle, d'être connu personnellement de vous ; mais mon caractere est trop bien établi, pour me laisser craindre qu'on puisse m'attribuer d'autres motifs que ceux dont je vous ai rendu compte. Deux mots de réponse, que vous aurez la bonté de m'adresser chez Sir Hargrave, dans Cavendish-Square, m'apprendront vos intentions. Je suis, Mademoiselle, avec tout le respect possible, votre, etc.

*Bagenhall.*

Ôma chere ! Quelle Lettre ! M. Reves, M Reves en ont le cœur pénétré. M. Reves est persuadé que si cet Hargrave insiste, Sir Charles ne peut se dispenser en honneur de lui faire raison. Horrible fantôme que l'honneur ! Qu'est-ce donc que l'honneur à ce compte ? N'est-ce pas l'ennemi du devoir, de la bonté, de la Religion, & de tout ce qu'il y a de respectable & de saint parmi les hommes ? Comment pourrai-je soutenir les regards de Miss Grandisson ? Je dois m'attendre à sa haine. Me pardonnera-t-elle jamais d'avoir mis, pour la seconde fois, la vie de son Frere en danger ?

Mais, qu'en pensez-vous ? Mylady Williams est d'avis… C'est M. Reves qui a consulté Mylady Williams sous le secret. Elle dit que si l'on peut prévenir de malheureuses suites… Juste Ciel ! Elle dit qu'elle m'y croit obligée. Quoi, ma chere, en devenant la femme d'un homme tel que Sir Hargrave ? d'un méchant, d'un cruel, d'un perfide ? À quoi pense Mylady Williams ? Cependant

s'il étoit en mon pouvoir de sauver la vie de Sir Charles, me seroit-il permis de le refuser par des raisons d'amour propre & pour l'intérêt d'un bonheur aussi court que la vie, tandis qu'on voit tant d'honnêtes femmes condamnées à traîner une vie malheureuse avec de mauvais maris ?... Mais cet homme sanguinaire n'accepteroit-il pas le sacrifice de la mienne ? C'en est un que je suis prête à lui faire. Si le Barbare veut me plonger un poignard dans le sein, & prendre mon sang pour satisfaction, je n'hésite point un moment.

D'un autre côté, M. Reves juge que Sir Charles ne se réduira point aisément à des excuses. Comment puis-je douter, ai-je répondu, que si le détestable Hargrave se laisse engager par son Bagenhall, à composer au prix qu'on exige de moi, il ne renonce facilement à toute autre prétention, pour faire tomber sur lui toute sa vengeance, lorsque j'aurai le malheur d'être à lui ? N'est-il pas artificieux, méchant, vindicatif ? Mais loin, loin la pensée d'attacher jamais mon sort au sien... Cependant quelle est l'alternative ? Ma mort même y mettroit-elle du changement ? & sa haine pour le meilleur de tous les hommes n'en seroit-elle pas plus implacable ? Ô Lucie ! Quelque peinture que je vous aie tracée de mes peines, de mes craintes, & du cruel traitement que j'ai reçu de ce Monstre, jamais je n'ai ressenti ce qui se passe actuellement dans mon cœur.

Mais si Miss Grandisson me conseille, me presse d'accepter une condition qui me fait horreur, puis-je lui refuser mon consentement ? N'est-elle pas en droit de me demander cet effort, pour la sureté d'un Frere innocent ? Et ne nous a-t-on pas appris que ce monde est un lieu d'épreuve & de mortification ? Et le malheur n'est-il pas nécessaire pour nous détacher de ses vani-

tés ? Et s'il n'entre dans mes motifs que de la justice & de la reconnoissance ; si je ne pense qu'à sauver une vie plus précieuse que la mienne, & qui n'est exposée que par rapport à moi, dois-je balancer un moment ?... Cependant, chere Lucie ! Que puis-je vous dire ! Qu'il est malheureux pour moi de ne pouvoir du moins consulter une chere Sœur, qui a tant d'intérêt à cette précieuse vie, & qui seroit si capable de m'éclairer par ses conseils, si j'étois à portée de les recevoir !

M. Reves demande si, malgré les protestations de ce Bagenhall, qui prétend que Sir Hargrave ignore ce qu'il m'écrit, on ne peut pas le soupçonner de m'avoir écrit de concert avec lui ? Mais, dans cette supposition même, la condition ne subsiste-t-elle pas toujours ? Et mon refus n'allume-t-il pas le ressentiment ? L'appel n'est-il pas entre les mains de Sir Charles, & n'a-t-il pas déclaré qu'il y répondroit Lundi ? Je ne vois rien qui puisse être donné à l'artifice. Sir Charles, défié si formellement, n'est pas capable de faire le sourd. L'honneur ne lui permet pas réellement, d'offrir des compositions ni d'en recevoir. Et Lundi est-il plus éloigné que d'un jour ? Ce jour, le seul qui me reste, étoit celui que j'avois fixé pour aller remercier le Tout-Puissant de mon heureuse délivrance, dans le lieu consacré à son honneur ; & je vois que si j'ai le bonheur de vivre, c'est peut-être à la perte d'un homme bien plus digne de la vie, que j'en aurai l'obligation.

Les agitations de mon cœur m'ont obligée de quitter la plume. Voyez les traces de mes larmes sur mon papier. Il est trop tard pour faire partir aujourd'hui ma Lettre ; & quand il en seroit tems encore, il y auroit de la barbarie à vous faire partager les tourmens d'une si cruelle incertitude.

*Dimanche au matin.*

Il m'est impossible d'écrire avec un peu d'attention. Je n'ai pas fermé les yeux de toute la nuit, & je les crois enflés à force de pleurer. M. Reves s'est déterminé à ne pas faire un pas, avant le retour de Sir Charles ou de Miss Grandisson ; c'est-à-dire, sans avoir consulté l'un ou l'autre. Cependant il a pris des mesures certaines, pour être informé de tous les mouvemens de cet odieux Hargrave. On nous assure que dans l'aventure de ma délivrance, il a perdu trois de ses plus belles dents. Dieu ! ma chere, quelle mortification pour un homme si vain de sa figure ! Jugez de ses emportemens.

M. Reves sera informé aussi du retour de Sir Charles, au moment de son arrivée. On lui a dit à l'oreille que Sir Hargrave est enfermé sans cesse avec un Maître d'armes. Ô ma chere ! cette circonstance me met hors de moi.

Je me suis soumise au jugement de M. Reves, qui, regardant ce Bagenhall comme un méchant homme, incapable par conséquent d'avoir écrit dans de bonnes vues, m'a dit qu'il ne convenoit point de lui répondre. J'étois fort tentée néanmoins de prendre la plume, mais je ne savois que proposer. Vous sentez-vous disposée, m'a demandé M. Reves, à donner quelque espérance au Secrétaire de Sir Hargrave ? Oh ! Non, non, lui ai-je répondu. Si vous en étiez capable, a-t-il ajouté, je suis certain que malgré la générosité de vos motifs, vous vous feriez mépriser de Sir Charles & de sa Sœur.

## Lettre 26

*Lundi 27 Février.*

Quel jour pour moi que le jour d'hier ! La nuit n'a pas été moins terrible. Mes prieres ne sont point écoutées du Ciel, puisqu'elles ne me donnent point la confiance qui devoit les accompagner. Que j'étois heureuse avant mon voyage de Londres ! Je ne puis écrire. Je suis incapable d'application. M. Reves vient d'apprendre que Sir Charles, Mylord L... & les deux Sœurs arriverent hier fort tard. Ô chere Lucie ! Quelle sera la fin du jour où nous sommes ?

Je reçois un billet de Miss Grandisson, qui me demande à déjeûner avec la Comtesse sa Sœur. C'est, dit-elle, une résolution subite, sans quoi elle m'en auroit fait avertir hier au soir, quelque tard qu'il fût à leur arrivée. Elle badine si légérement sur l'impatience que sa Sœur a de me voir, qu'il n'est pas vraisemblable qu'aucune des deux ait la moindre connoissance du terrible sujet de mes craintes. Quelle joie cette visite ne m'auroit-elle pas causée dans un autre tems ? Elle ne me donne aujourd'hui qu'un plaisir mélancolique, tel que le ressentiroient les tristes Amis d'un malade désespéré, en voyant arriver un Médecin qu'ils auroient long-tems attendu, & dont le secours ne leur promettroit que des soulagemens fort incertains. Mais j'entends un carrosse à la porte...

J'ai couru à la premiere fenêtre qui donne sur la rue. Ô ma chere ! c'est un carrosse. Mais je n'y ai vu que deux Dames. Bon Dieu ! À ce moment peut-être, Sir Charles... Mon cœur m'annonce...

Je rentre dans mon Cabinet, avec un peu plus de tranquillité, quoiqu'elle ne soit pas sans un mêlange de craintes. Vous allez lire un détail de tout ce qui s'est passé dans l'espace de trois heures.

J'étois descendue dans la grande Salle, avant que les Dames fussent entrées. M. Reves, qui les est allé recevoir jusqu'à leur carrosse, a donné la main à la Comtesse. Miss Grandisson, de l'air le plus enjoué, a dit d'abord à sa Sœur : commencez, s'il vous plaît, par faire connoissance avec notre Cousine Reves. La Comtesse, après avoir salué M Reves, s'est tournée vers moi. La voilà, c'est elle, a repris Miss Grandisson ; voilà notre Henriette ; Mylady m'a saluée. Mais quoi ! s'est écrié sa Sœur, en attachant les yeux sur moi ; quoi donc, chere Henriette ? Pardon, Mylady, a-t-elle ajouté en me prenant par la main, il faut que je compte un peu avec cette chere Fille. Elle m'a menée vers une fenêtre : que vois-je ? m'a-t-elle dit. Que signifient ces yeux ? M. & M Reves, mes chers Cousins, a-t-elle continué en élevant la voix, vous m'expliquerez apparemment cette énigme.

Charmante vivacité de Miss Grandisson, ai-je dit en moi-même, vous ne vous soutiendrez pas long-tems.

Elle a repris ma main, & me conduisant sur un fauteuil, elle s'est placée près de moi, son éventail dans l'autre main. Je veux savoir le fond, a-t-elle recommencé, & me voyant faire un effort pour sourire, elle m'a déclaré que je ne lui en imposerois point par de fausses apparences. J'ai soupiré. Fort bien, m'a-t-elle dit ; mais d'où vient ce profond soupir ! Notre Grand-Maman Shirley ?...

Elle est en parfaite santé, Mademoiselle.

Et notre Tante, notre Oncle Selby, notre Cousine Lucie ?

Ils se portent bien.

Quelle mouche a donc piqué cette chere Fille ! Quelqu'un de ses Esclaves s'est-il poignardé ? Est-elle fâchée de n'être pas délivrée si heureusement des autres ? Mais ces obscurités ne tarderont point à s'éclaircir. La Comtesse s'approchant de moi, lui a fait un reproche de l'embarras qu'elle me causoit par ses instances, en l'accusant fort agréablement d'un excès de vivacité, que Sir Charles seul, a-t-elle dit, étoit capable de tempérer. J'ai répondu qu'on ne pouvoit reprocher à Miss Grandisson que des excès de bonté.

M Reves m'a soulagée fort à propos. Elle a parlé de l'inquiétude que Sir Hargrave Pollexfen n'avoit pas cessé de nous causer. Ah ! Madame, lui a dit la Comtesse, il n'a ni le dessein, ni la hardiesse de remuer. Il n'a pas d'autre parti à prendre que celui du repos, si vous avez la bonté de lui en laisser le choix.

J'ai reconnu assez clairement que les deux Sœurs ne savoient rien de l'appel. Miss Grandisson a demandé si nous avions appris quelque chose de Sir Hargrave ? Je me suis dispensée assez adroitement de répondre à cette question, en lui demandant moi-même si Sir Charles n'en avoit rien appris ? Rien, m'a-t-elle répondu. J'ai ajouté que le plus mortel chagrin que j'eusse à redouter, étoit de voir renaître une querelle dont j'avois été la malheureuse occasion, & d'apporter quelque trouble dans une famille, que tant de raisons m'obligeoient de chérir & de respecter. Les deux charmantes Sœurs ont attribué ma reconnoissance à la bonté de mon naturel, & m'ont dit que leur Frere, qui leur avoit promis de les suivre avec Mylord L..., donneroit un meilleur nom lui-

même à l'occasion qu'il avoit eue de me servir. Mais nous ne les attendrons pas pour déjeuner, a continué Miss Grandisson ; Mylady s'est levée avant son heure, & je ne suis jamais demeurée la derniere au lit. La faim me presse ; je ne suis pas d'humeur à manger mes gants : & s'approchant de mon clavecin, sous prétexte de faire diversion à son appétit, elle en a remué les touches avec une habileté qui nous a fait assez connoître qu'elle sait leur faire parler le langage qui lui plaît. Le déjeûner est venu. Mais je m'en suis moins occupée que de cette affreuse Lettre de Bagenhall, dont j'avois le cœur oppressé. Comme je ne pouvois être sûre que Sir Charles n'eût pas de fortes raisons pour cacher cette affaire à ses Sœurs, je ne voulois pas en parler ouvertement ; & j'aurois souhaité néanmoins d'apprendre quelque chose qui pût aider à me calmer l'esprit, en lui laissant la liberté de s'ouvrir à ses deux Sœurs, lorsqu'il le jugeroit à propos. Dans l'embarras où j'étois pour commencer, j'ai demandé à Mylady si ce n'étoit pas Samedi dernier qu'elle étoit arrivée au Château de Colnebroke, cette maison qui me seroit toujours chere, pour m'avoir servi d'azyle ? Elle m'a répondu que c'étoit ce jour-là, & qu'elle en aimeroit mieux une demeure où j'avois trouvé la fin de mes peines. Je suppose, Mesdames, ai-je repris avec assez peu de liaison, que vous avez entendu parler d'une Lettre écrite à Sir Charles... par ce malheureux Wilson... Oui, m'a dit la Comtesse, & ma joie est extrême de voir cet affreux complot heureusement éventé. Quelques termes de la Lettre, ai-je ajouté, m'ont laissé de l'inquiétude. Que portoient-ils, m'a demandé vivement Miss Grandisson ? Ils portoient, Mademoiselle, que Sir Hargrave ne respire que vengeance. Mon Frere ne nous en a rien dit, a repliqué la Comtesse ; mais il n'est pas vraisemblable qu'un homme humilié de son aventure écoute beaucoup ses ressentimens. On nous a dit

au contraire que la confusion, ou la maladie, le retient fort paisiblement dans sa chambre.

Elle n'avoit pas achevé de parler, lorsque l'arrivée d'un carrosse a fait dire à Miss Grandisson que c'étoit Mylord L... & Sir Charles. Dans le transport de ma joie, je n'ai osé me fier à moi-même ; & feignant d'avoir oublié quelque chose, je suis sortie assez brusquement par une des portes de la salle, tandis qu'ils entroient par l'autre. Je me suis arrêtée dans un cabinet. Graces, graces au Ciel ! ai-je dit. Mon cœur étoit trop foible pour ma reconnoissance. Je me suis crue prête à m'évanouir. Vous ne serez pas étonnée, ma chere Lucie, que mon émotion ait été si vive, après l'affreuse incertitude où j'avois été pendant deux jours, & dans les idées terribles que je m'étois formées du danger où je voyois le meilleur des hommes exposé, pour m'avoir sauvé l'honneur & la vie.

Je crois avoir éprouvé qu'on revient plutôt des surprises de la joie, sur-tout lorsque la reconnoissance en est le principe, que de celles des passions plus orageuses. M Reves est venue à moi. Ma chere, m'a-t-elle dit, votre absence sera remarquée. J'allois rentrer, ai-je répondu ; & c'étoit effectivement mon dessein. Nous sommes rentrées.

Après les premiers complimens, Miss Grandisson n'a pas fait difficulté de dire à son Frere, que Miss Byron, M. & M Reves, s'étoient fort occupés de quelques termes qui leur causoient de l'inquiétude dans la Lettre de Wilson. J'ai profité de cette ouverture : vous jugeriez mal de ma reconnoissance, Monsieur, ai-je continué après elle, si je ne vous avouois que l'avis de Wilson, joint aux menaces qu'on nous a rapportées, me font craindre que

votre sûreté ne soit en danger, pour m'avoir trop généreusement servie.

Il a répondu que les sentimens de Miss Byron étoient dignes d'elle ; mais qu'indépendamment des suites, elle ne pouvoit penser qu'il y eût un honnête homme au monde qui n'eût pas agi comme lui dans la même occasion ; qu'il auroit souhaité, sans doute, qu'on lui eût rendu le même service pour ses Sœurs ; qu'il croyoit s'être conduit avec assez de modération, & qu'en se rappellant les circonstances il n'avoit rien à se reprocher. Ne vous allarmez point des suites, a-t-il ajouté ; il n'en arrivera point, si je ne me trouve dans la nécessité de me défendre. Miss Grandisson n'a pas laissé de lui demander d'un air pressant, s'il y avoit quelque chose à craindre de l'avis de Wilson ? Il a répondu qu'il n'étoit pas surprenant qu'un homme du caractere de Sir Hargrave s'emportât en menaces ; que la perte de ses espérances, & si proche du succès, devoit l'avoir mortifié ; mais qu'il falloit compter pour rien le langage du chagrin, & que les vrais Braves ne menaçoient point.

M. Reves lui a demandé un moment d'entretien particulier. Ils sont passés tous deux dans le cabinet ; & M. Reves lui a présenté la Lettre de Bagenhall. Il l'a lue. Cette Lettre est fort extraordinaire, a-t-il dit en la remettant à M. Reves ; mais qu'en a pensé Miss Byron ? La croyez-vous disposée à ce qu'on exige d'elle ? Vous pouvez juger, a répondu M. Reves, qu'elle est dans un mortel embarras. Je juge, a repris Sir Charles, qu'une jeune personne de si bon naturel, qui releve déja trop le service que je lui ai rendu, peut avoir lu cette Lettre avec quelque chagrin ; mais a-t-elle hésité sur le parti qu'elle doit prendre ? Ne méprise-t-elle pas, &

l'écrit, & celui dont il porte le nom ? J'aurois cru que Miss Byron…

Il s'est arrêté : mais reprenant, il a paru s'échauffer ; il lui est même échappé quelques expressions fort vives. M. Reves confesse que jusqu'alors, il ne l'avoit pas cru capable de prendre feu tout d'un coup avec cette chaleur. Je souhaiterois, chere Lucie, qu'il ne se fût point arrêté. Je voudrois qu'il eût dit ce qu'il auroit cru de Miss Byron. Je vous avoue qu'il me seroit insupportable que Sir Charles eût mauvaise opinion de mes sentimens.

Il a interrompu M. Reves, qui vouloit justifier mes allarmes, pour lui demander si l'on avoit fait quelque démarche à l'occasion de cette Lettre, si l'on n'avoit pas pris le parti du silence & du plus profond mépris. M. Reves l'ayant assuré qu'on n'avoit fait aucune réponse ; ces vils personnages, a-t-il repris, car je ne donne pas d'autre nom à ceux qui sont capables d'une bassesse préméditée, ont-ils pu se promettre de moi des excuses, pour l'obstacle que j'ai mis à leur attentat ? Personne, M. Reves, n'auroit plus d'empressement que moi à faire des excuses, je dis à mes Inférieurs mêmes, si j'avois eu le malheur d'oublier mon devoir : mais toutes les puissances du monde ne me feroient pas désavouer une action juste.

M. Reves lui a demandé nettement, si Bagenhall lui avoit remis une Lettre, & si Sir Hargrave lui avoit fait un appel ? Il a reconnu l'un & l'autre ; & qu'ayant remis sa réponse au Lundi suivant, parce qu'il n'avoit pas jugé que cette affaire méritât d'interrompre un moment le plaisir qu'il se promettoit d'embrasser une Sœur fort chere & son Mari, il l'avoit envoyée ce matin.

Vous l'avez envoyée ! lui a dit M. Reves. Que j'appréhende, Monsieur !...

Il a protesté à M. Reves, qu'il ne devoit rien appréhender. Cependant il l'a prié de n'en rien apprendre à ses Sœurs & à Mylord L... parce qu'il ne vouloit point qu'une affaire, qui ne lui donnoit pas la moindre inquiétude, causât des allarmes & des peines inutiles à des personnes dont le bonheur faisoit son étude. Je ne puis souffrir, a-t-il ajouté, qu'il manque quelque chose à la satisfaction de mes Amis.

Mais avez-vous accepté l'appel ? lui a demandé M. Reves.

Il a répondu qu'il ne s'étoit vu que trop souvent engagé dans des affaires de cette nature ; qu'il n'avoit jamais tiré l'épée que pour sa défense, & lorsqu'on lui avoit fermé toute autre voie ; qu'il ne pouvoit supporter une insulte, & qu'il étoit né fort vif ; qu'un moment même auparavant, il lui en avoit couté beaucoup pour réprimer sa passion ; mais que lorsqu'il lui étoit arrivé de s'y laisser emporter, il avoit eu trop à souffrir de ses propres regrets, pour ne pas s'efforcer d'en vaincre les premieres saillies.

Mais j'espere, Monsieur, a repris mon Cousin, que vous ne vous rencontrerez point...

Je n'aurai de rencontre avec personne, M. Reves, à titre de Duel. Ma crainte ne sera jamais de passer pour un homme sans cœur. J'ai dans le fond de mes sentimens... pardonnez cette apparence de vanité, M. Reves : mais je ne vis pas pour le monde ; c'est pour moi que je vis, pour le censeur que je porte en moi-même.

M. Reves s'est efforcé d'applaudir des mains & des yeux, mais la voix lui a manqué, pour s'exprimer autrement. Il avoit été comme saisi de la noblesse avec laquelle ces derniers mots avoient été prononcés, & des rayons de lumiere qu'il avoit cru voir briller sur le visage du Chevalier Grandisson.

Il n'étoit pas à la fin. Sir Charles a continué : entre une infinité de mauvais usages que je déplore, il n'y en a point qui m'afflige tant que celui des Duels prémédités. Quelle est donc la magnanimité d'un homme, qui ne sauroit s'élever au-dessus des opinions vulgaires ? Combien ne connoissons-nous pas de Familles, où le deuil regnera éternellement pour la perte d'un Pere, d'un Fils, d'un Frere, enlevés par cette monstrueuse manie ? Un homme qui en appelle un autre, & qui l'engage dans un combat singulier, doit avoir commencé par défier son Dieu. A-t-il d'autre espoir que d'être un Meurtrier, & de causer un tort irréparable à toute une famille innocente ? Mais puisque vous m'avez conduit si loin, par l'étrange Lettre que vous m'avez fait lire, je vous communiquerai aussi celle de Sir Hargrave : la voici.

« Je loue, Monsieur, la générosité qui vous a fait laisser votre nom. Mes coquins étoient trop loin de leur Maître, pour remarquer, aux apparences ordinaires, qui pouvoit être l'Ennemi qui attaquoit sur le grand chemin un homme innocent ; innocent du moins par rapport à vous. Il est évident que vous vous êtes attendu à recevoir de mes nouvelles ; & vous en auriez eu plutôt, si les effets de la cruelle surprise dont vous avez sçu tirer avantage ne m'avoient ôté jusqu'aujourd'hui la liberté de quitter ma chambre. Je demande de vous la satisfaction due à un homme d'honneur. Choisissez le tems, pourvu qu'il n'aille pas plus loin que Mercredi prochain. Ce délai doit suffire pour arranger vos affaires ; mais le

plutôt sera le mieux. Le lieu, s'il vous convient, sera les Carrieres de Kensington. J'aurai deux Pistolets, dont je vous laisserai le choix, si vous n'aimez mieux me prêter un des vôtres. Le soin du reste peut être confié à mon ami, M. Bagenhall, qui veut bien prendre la commission de remettre ce billet entre vos mains, & à celui que vous nommerez de votre côté. Je suis, Monsieur, Votre très-humble serviteur, »

*Hargrave Pollexfen.*

*Samedi.*

Après avoir fait lire cette Lettre à M. Reves, il lui a dit qu'il ne faisoit pas difficulté de lui montrer aussi la réponse ; qu'elle pourroit lui paroître longue ; que s'il eût été mieux connu de Sir Hargrave, six lignes auroient pu suffire.

Votre Lettre, Monsieur, me fut rendue Samedi dernier, par M. Bagenhall, au moment que je montois en carosse, pour aller passer vingt-quatre heures à la Campagne. Je ne crus pas que le sujet, ni le tems, dussent rien changer à ma résolution. Ma Sœur étoit déja dans la voiture. Il ne convenoit pas d'allarmer une femme. Je promis une réponse pour Lundi.

Ma réponse est, Monsieur, que j'ai toujours refusé, quoique l'occasion n'en soit arrivée que trop souvent, de tirer l'épée sur un défi formel. En même tems, je me crois assez versé dans l'usage des Armes, pour me rendre témoignage qu'en tenant cette conduite j'ai d'autres motifs que ma sureté.

Avez-vous des Amis, Monsieur ? En êtes-vous aimé ? Les aimez-vous ? Souhaitez-vous de vivre pour leur intérêt & pour le vôtre ? Avez-vous des Ennemis, qui seroient charmés de voir

avancer la fin de vos jours ? Que ces considérations ayent le poids qu'elles doivent avoir sur votre esprit. Elles en ont toujours eu sur le mien. Je suis de sang froid. Peut-être ne l'êtes-vous point. Dans une occasion de cette nature, c'est le devoir de celui qui se possede, d'ouvrir à l'autre les voies de la réflexion. Il n'en sera néanmoins que ce qu'il vous plait.

Mais permettez que je vous fasse une autre question : si vous vous croyez offensé, est-il prudent de me donner l'occasion de vous faire peut-être une bien plus grande injure ?

Vous étiez engagé dans une entreprise qui blessoit toutes les Loix. Si vous ne sentez point que dans le même cas vous eussiez dû faire ce que j'ai fait, croyez-moi, Monsieur, vous n'êtes pas l'homme d'honneur avec lequel celui qui ambitionne ce titre doive être jaloux de se mesurer. Je n'ai pris, contre vous, aucun avantage dont vous puissiez me faire un reproche. Vous avez tiré l'épée. Je n'ai pas fait usage de la mienne. Souvenez-vous que n'ayant pas quitté votre voiture, cette situation vous étoit peu favorable ; & qu'après le coup que vous m'avez porté, vous devez quelques remercimens à ma modération. Je n'aurois pas été fâché de pouvoir donner le secours qu'on me demandoit, sans vous causer tout le mal dont vous vous plaignez. Mais on ne peut me soupçonner d'aucune malignité dans mes vues. Quelque horreur que j'aie eue & qu'il me reste encore, pour la violence dont vous vous êtes rendu coupable, à l'égard d'une femme sans défense, qui ne méritoit, comme je l'ai bientôt reconnu, que vos adorations & celles du monde entier, j'ai moins pensé à la venger, qu'à la secourir.

Je vous fais une longue Lettre, parce que ma plume est la seule arme que j'aie dessein d'employer. Pardon, si je répete

qu'après la conduite que nous avons tenue l'un & l'autre, soit à l'égard de la jeune Dame, soit entre vous & moi, nous ne pouvons plus nous mesurer sur le pied de l'égalité, quand par d'autres principes que les miens, le duel seroit un combat permis. Si l'on prend droit de mon refus pour m'insulter, & pour me mettre dans la nécessité de me défendre, on s'appercevra que mon bras seul est capable de me rassurer contre le nombre. Mais, dans cette supposition même, je préférerois toujours le parti de me justifier par d'honorables explications, au regret d'avoir la mort de quelqu'un à me reprocher. Ma vie n'est point à moi ; & j'ai moins de droit encore sur celle d'autrui. Celui qui pense différemment est l'objet de mon mépris, plus que je ne puis l'être du sien ; & s'il s'imagine que cette déclaration lui donne droit d'attaquer ma vie, qu'il l'entreprenne : mais ce sera par les voyes qui conviennent à mes principes.

En un mot, si quelqu'un me hait assez pour fouler aux pieds les loix de son Pays, mes démarches ne sont jamais obscures : il n'y a point d'heure du jour à laquelle on ne puisse me rencontrer, par tout où je suis appelé par le devoir ou par l'usage. Mon épée est une arme de défense ; & je ne lui connois point d'autre emploi. Je ne porte le pistolet que dans mes voyages, pour effrayer les Brigands ; & des instrumens moins dangereux, m'ont quelquefois suffi, pour repousser une insulte soudaine.

Si le Chevalier Pollexfen a quelque sagesse, il me remerciera peut-être de cet éclaircissement, auquel je lui laisse d'ailleurs la liberté de donner tout autre nom. Je suis son très-humble serviteur.

*Charles Grandisson.*

*lundi matin.*

M. Reves a demandé à Sir Charles, la permission de me faire lire ces deux Lettres. Il y a consenti, parce que son dessein, a-t-il ajouté, n'étoit pas d'accorder la proposition de Sir Hargrave. Comme j'ai pris la liberté de les transcrire, sans sa participation, j'exige, ma chere Lucie, qu'elles ne soient pas vues hors de la famille. Vous jugerez de la satisfaction que la derniere m'a causée ; & je ne doute point que vous ne la partagiez avec moi. Cependant comme Sir Charles ne s'attend point lui-même que l'affaire en demeure à ces termes, & qu'il convient que suivant les notions vulgaires de l'honneur, son Ennemi se doit quelque chose de plus ; croyez-vous, ma chere, que je puisse être fort tranquille, lorsque je me regarde comme la seule cause du trouble ? Il est évident que Sir Charles est dans une paix profonde. Son ame est gouvernée par d'autres principes que ceux du faux honneur. Qu'un si noble caractere le releve dans mes idées ! Réellement, ma chere, je crois quelquefois sentir que la reconnoissance lui éleve comme un trône dans mon cœur, mais en qualité seulement d'Ami, ou de Frere. Je le respecte trop… soyez sure, ma chere, que ce respect contiendra tous mes sentimens dans l'ordre.

Lorsqu'il est entré avec M. Reves, la conversation est devenue générale ; mais, oppressée comme je le suis par mes obligations, la vivacité m'a manqué. Miss Grandisson m'a dit un jour qu'elle me croyoit le cœur fier ! Mais lorsqu'en jettant quelquefois les yeux sur Sir Charles, tandis qu'il tournoit les siens d'un autre côté, j'ai fait réflexion à ce qu'il y avoit encore à redouter, ne fût-ce que de l'assassinat, de la part d'un homme piqué de quelques traits de la lettre, & peut-être encore plus des marques qu'il portera sur son visage jusqu'au tombeau, je n'ai pu me défendre

d'une vive & tendre inquiétude pour un Ami d'un mérite si distingué ; qui tout gai, tout heureux qu'il paroissoit entre nous, pouvoit quelques heures après... comment ai-je pu résister à ces horribles craintes ? D'autres fois, j'ai regardé avec plaisir le seul homme du monde à qui j'aurois pu souhaiter, dans ma disgrace, d'avoir une si sensible obligation. Sa modestie, me disois-je à moi-même, ne me fera point un fardeau de ma reconnoissance. Il n'attache point une trop haute idée au service qu'il m'a rendu ; les grandes, les généreuses actions lui sont familieres. Il pouvoit arriver que j'eusse les mêmes obligations à quelqu'un, qui, par l'état de sa fortune, auroit eu quelque avantage à se promettre du danger auquel il se seroit exposé pour moi, & dont la condition ou le caractere auroit causé de l'embarras à ma reconnoissance.

Mais ici, j'ai le cœur libre. Cependant, me disois-je encore ; Sir Charles Grandisson est un homme, pour lequel je ne dois pas souhaiter de prendre des sentimens trop tendres. Combien de Rivales à soutenir ! Un homme que tout le monde regarde avec admiration ! Un devoir établi, comme sa Sœur me le disoit un jour, qui oblige les femmes d'attendre qu'elles soient prévenues ! Le cœur de Sir Charles doit être à l'épreuve de ces tendres sensations, qui se changent en passion vive & ardente dans le sein d'un homme, pour le premier & le seul objet de son amour. Je mettrois ma tête, chere Lucie, si la vérité pouvoit être connue, que dans le grand nombre de femmes que le mariage de Sir Charles rendra malheureuses, soit à Cantorbery ou dans d'autres lieux, il n'y en a pas une pour laquelle il ait plus d'affection que pour l'autre.

Miss Grandisson nous a proposé, à M. & Madame Reves & à moi, un dîner pour Mercredi prochain, & nous l'avons accepté

avec joie. La Comtesse a paru fort contente de moi, quoique dans l'agitation où j'étois, je doive avoir fait une figure assez triste pendant tout le cours de cette visite. Ne vous êtes-vous pas attendue à trouver son portrait & celui de son mari dans cette Lettre, comme je suis accoutumée à vous faire celui de toutes mes nouvelles connoissances ? Je vous le dois sans doute ; mais je ne sais si je suis en état de l'entreprendre. En vérité, chere Lucie, tout ce qui m'est arrivé depuis quinze jours m'a si fort humiliée, que je crois avoir perdu ce feu qui animoit mon cœur & ma plume.

Mylady est plus âgée d'un an que Sir Charles : mais elle a, dans les traits, toute la douceur & la délicatesse qui font les plus aimables physionomies ; on la croiroit de deux ou trois ans plus jeune. Elle est grande, & d'une taille légere ; il y a quelque chose de plus vif & de plus noble dans l'air & les traits de Miss Grandisson que dans les siens ; mais la complaisance & la bonté, qui sont répandues sur son visage, inspirent pour elle plus de confiance & de penchant que pour sa Sœur. On est sûr d'aimer l'une à la premiere vue. L'autre, on est comme prêt à lui demander la permission de l'aimer ; & prêt à s'y engager, si elle le vouloit ; & cependant, qu'elle y consente ou non, il est impossible de s'en défendre. Tout le monde parle de Mylady L... avec autant de respect que d'affection. Tout le monde vante sa discretion & sa prudence. Miss Grandisson, dont le caractere est beaucoup plus libre, n'obtient pas toujours l'approbation qu'elle mérite ; & satisfaite du témoignage de son cœur, elle se met au-dessus de l'opinion d'autrui.

Mylord L... sans pouvoir passer pour un bel homme, est d'une figure très-agréable. La bonté paroît peinte dans ses yeux, avec un air de sens & d'honnêteté, qui le fait respecter. Il est tout ce

que ses yeux annoncent ; obligeant, sage, généreux, en un mot un vrai Noble de l'ancien tems.

On m'a promis toute l'Histoire des deux familles, avec celle des amours de Mylord & de Mylady, & des obligations qu'ils ont à leur Frere, dont ils parlent sans cesse, & pour lequel ils ont une tendre déférence qui éclate jusques dans leurs regards. Que penser de ce Frere ? A-t-il donc le secret de s'établir des droits sur la reconnoissance de tous ceux qui ont quelque rapport à lui ? Je meurs d'impatience de me trouver seule avec Miss Grandisson, & de découvrir, peut-être, dans quelque intime entretien, par quel art il engage tout le monde à lui reconnoître une supériorité dont la plupart des hommes sont ordinairement si jaloux.

Si j'en croyois mes desirs, je renoncerois à toutes mes autres connoissances, pendant le séjour que je dois faire à Londres, pour me livrer presqu'uniquement à cette charmante famille ; du moins, si je le pouvois sans appréhender de me rendre importune. Le reste de mon tems seroit donné à M. & Madame Reves, que je ne dédommagerai jamais à mon gré de tous les embarras que je leur ai causés. Avec quelle impatience j'attends ce Mercredi, pour me voir avec toute la famille des Grandisson ! car ils doivent se rassembler tous. J'ai plusieurs raisons d'attendre impatiemment ce jour. Cependant ce Sir Hargrave ne cesse point de m'effrayer.

## Lettre 27

*Au Château de Selby, 15 Fév.*

Quoique depuis long-tems notre résolution, ma très-chere Henriette, soit de vous laisser une liberté absolue dans votre choix, nous ne pouvons nous dispenser de vous apprendre les nouvelles propositions qu'on nous fait pour vous. Ensuite il dépendra de vous seule, de les accepter ou de les refuser.

Mylady D... Douairiere de cette illustre Maison, m'a fait l'honneur de m'écrire, il y a plus d'un mois, comme vous le verrez par la date de sa Lettre. Mais elle me recommandoit le secret, jusqu'à ce qu'elle me donnât la liberté de le révéler. Elle me l'accorde aujourd'hui par une autre Lettre, en me priant de vous informer de toutes ses ouvertures. J'ai communiqué à ma Mere, à M. Selby & à Lucie, ce qui s'est passé entre cette Dame & moi. Ils ne m'expliquent point ce qu'ils en pensent, par les mêmes raisons qui m'empêchent aussi de vous en marquer mon sentiment ; c'est-à-dire, jusqu'à ce que vous le demandiez vous-même.

Mais ne voyons-nous pas, ma très-chere Niece, que depuis fort peu de jours, il est arrivé plusieurs changemens qui doivent refroidir les espérances de tous ceux qui cherchoient à vous plaire, du moins s'ils apprennent les circonstances & la situation où vous êtes. Je suis persuadée, mon cher amour, que vous ne serez jamais capable de résister aux mouvemens de cette reconnoissance, qui a toujours eu tant de pouvoir sur votre cœur. La tendresse que votre Oncle a pour vous, lui a fait contenir, dans cette occasion, le penchant que vous lui connoissez au badinage. Il déclare, ma chere, qu'il a pitié de vous. Pendant que cette chere Fille, dit-il, nous vantoit ses forces, & que, rejettant l'un, ou congédiant l'autre, elle se croyoit hors des atteintes du petit Dieu, devant lequel il faut, tôt ou tard, que les femmes viennent courber la tête ; je ne l'ai point épargnée : mais aujourd'hui que je la

vois abymée dans une passion sérieuse, & qu'elle a tant de choses à dire pour son excuse, & que nous n'avons peut-être pour nous que l'espérance, pendant que le triomphe est du côté de Sir Charles, son état, s'il est tel que je me l'imagine, m'inspire trop de compassion pour me permettre de la chagriner par mes railleries, sur-tout après tout ce qu'elle a souffert de ce vil Hargrave.

Mille endroits de vos Lettres, ma chere, nous ont ouvert les yeux sur votre inclination. Dans un commencement d'amour, les jeunes personnes s'efforcent toujours de se déguiser leur propre situation. Elles voudroient étouffer le feu avant que d'appeller au secours ; mais cet effort même est un souffle qui lui fait jetter des flammes. Elles cherchent des noms pour leurs sentimens, tels, par exemple, que la reconnoissance. Mais apprenez, chere Henriette, qu'une reconnoissance aussi justement fondée que la vôtre, n'est qu'un nom d'emprunt pour l'Amour. Le mérite de l'objet, l'excellence de votre cœur, la conformité des caracteres, doivent amener l'amour d'un côté, peut-être des deux, si cette multitude de femmes dont on vous a parlé, n'ont que des perfections modernes ; cependant, ma chere, c'est ce qu'il ne faut pas supposer, puisque les cœurs vertueux se trouvent & s'assortissent comme d'eux-mêmes. Il est vrai aussi que ces femmes peuvent ne s'être laissées prendre que par la figure extérieure. Un bel homme n'a pas besoin de toutes les qualités du Chevalier Grandisson, pour engager le cœur d'une grande partie de notre sexe.

Ce qui augmente nos craintes, chere Henriette, c'est que nous-mêmes nous sommes tous amoureux de lui. Votre Oncle s'est rencontré avec M. Dasson, fameux Avocat de Nottingham, qui est chargé de quelques affaires pour Sir Charles. Le détail où M. Dasson est entré sur son caractere, dans ce qui regarde seulement ses

Fermiers & ses Vassaux, suffit pour confirmer tout ce que la plus ardente reconnoissance & l'amour le plus passionné peuvent dire en sa faveur. Nous ne savons quelquefois, si nous devons regretter le lâche attentat de Sir Hargrave, quoique vous ne puissiez pas douter que le récit de vos souffrances ne nous ait pénétrés jusqu'au fond du cœur. Si la fin répondoit à nos desirs, je ne regretterois rien. Mais c'est notre crainte, ma chere. Que deviendrois-je, disoit hier votre Grand-Maman, si la favorite de mon cœur se trouvoit engagée dans une passion sans espoir ? Expliquons-nous de bonne foi. Si vous y voyez quelque apparence, il faut vous résoudre à jeter de l'eau sur le feu, tandis qu'il couve encore, & qu'il n'a fait que pousser quelques étincelles ; il faut l'éteindre, ma chere : & comment y parviendrez-vous, si ce n'est en changeant votre liaison personnelle avec l'aimable famille, dans une correspondance par écrit, c'est-à-dire, en revenant vivre avec nous, avant que la flamme ait gagné le comble ? Lorsque vous serez ici, vous pourrez donner quelque espérance au digne Orme, ou vous tourner du nouveau côté qu'on vous propose. Comme la plus vive satisfaction qui pût nous arriver, seroit de vous voir heureusement mariée, nous ne souhaitons rien plus ardemment. S'il y avoit quelque apparence… vous m'entendez. Le Diadême, ma chere, seroit méprisable en comparaison.

Adieu, mon plus tendre amour. Je suis trompée si cette prudence, qui vous a fait mériter jusqu'ici tant d'applaudissemens, n'est appellée à des épreuves que vous n'avez jamais connues. Toute à vous, avec l'affection d'une Mere,

*Marianne Selby*.

## Lettre 28

*23 de Janvier.*

Permettez, Madame, que sans vous être connue personnellement, je m'adresse à vous pour une affaire de quelque importance, & que je vous demande en même tems le secret, jusqu'à ma premiere Lettre, à l'égard même de M. Selby & de la jeune personne dont il est question. Personne de ma famille, sans excepter le Comte de D..., mon Fils, n'est informée de mes vues, & n'en aura la moindre connoissance, avant que vous les ayez approuvées.

Mon Fils est entré depuis peu dans sa vingt-cinquième année. Il y a peu de jeunes gens, dans la haute Noblesse, à qui l'on puisse attribuer de meilleures qualités. Sa minorité m'a donné le pouvoir, lorsqu'il est entré en âge, de le mettre en possession d'un bien fort noble & fort clair, qu'il n'a point altéré depuis qu'il vit dans l'indépendance. Il n'y a rien à lui reprocher pour la figure. On lui accorde du savoir & du jugement. Sa conduite l'a fait respecter dans ses voyages. Vous pouvez prendre là-dessus toutes les informations qui conviennent à la prudence.

Notre plus grande passion, comme vous pouvez vous l'imaginer, est de le voir heureusement marié. Il est fort éloigné d'être un mauvais Fils. Je ne lui ai jamais reconnu que de la tendresse & du respect pour moi. Un Fils respectueux promet un bon Mari. Il m'assure que son cœur est sans engagement, & qu'il aura les plus grands égards pour ma recommandation. Je cherche un parti qui lui convienne : mais, quoique Mylord ne soit pas indifférent pour la beauté, je porte les yeux plus loin que l'extérieur, dans une femme. Ma premiere vue tombe sur la famille, à laquelle une

jeune personne doit sa naissance & son éducation. La qualité me touche peu. Un homme de qualité, comme vous savez, la confére à sa femme. Je ne demande qu'une bonne & ancienne Noblesse. On sait, Madame, que cet avantage ne manque d'aucune part à la vôtre ; & si les conditions d'ailleurs étoient agréées mutuellement, je vous avoue que je serois flattée de votre alliance. La jeune personne ayant reçu son éducation sous vos yeux, votre caractere seroit un puissant motif pour moi.

La beauté, le mérite & l'excellent naturel de votre Niece Byron, font l'entretien & l'admiration de tout le monde. Il ne se passe point un jour, où je n'en entende parler avec de nouveaux éloges. Je n'ai, Madame, qu'une seule question à vous faire aujourd'hui ; & je vous supplie de me répondre avec l'ouverture qui convient à l'importance de l'occasion, & que je crois mériter par la mienne, sur-tout lorsque je promets le secret avec autant de fidélité que je le demande. Les affections de Miss Byron sont-elles absolument libres ? Notre délicatesse est extrême sur ce point. C'est le seul auquel je m'attache aujourd'hui. Si votre réponse est telle que je la desire, nous en viendrons des deux côtés à d'autres explications. Un mot, lorsque votre commodité vous le permettra, ne sauroit manquer, Madame, d'obliger infiniment votre très-humble & très-obéissante Servante.

*M. D...*

Àcette Lettre, Madame Selby joint la réponse qu'elle avoit faite à Mylady D..., pour l'assurer qu'elle ne connoissoit aucun attachement de cœur à Miss Byron, quoique tout le monde lui connût plusieurs Amans déclarés, qui la recherchoient avec des offres fort avantageuses ; & pour l'avertir d'ailleurs que Miss Byron n'étoit pas riche, n'ayant actuellement à elle que quinze mille

livres sterling de fond, avec quelques espérances à la vérité, mais fort éloignées. Elle y joint aussi une seconde Lettre de Mylady D..., du 23 de Février, par laquelle cette Dame lui apprend que depuis qu'elle a reçu la sienne, ayant parlé de ses vues à son Fils, elle l'a trouvé si prévenu par le bruit public, en faveur de miss Byron, qu'il ne respire que l'occasion de la voir, & qu'à l'objection du bien il répond qu'un homme

## Lettre 29

*À Londres, 28 Février.*

En vérité, ma très-chere Tante, votre Lettre me cause un extrême chagrin. Je suis une ingrate de le dire, lorsque vous n'avez jamais eu que de l'indulgence pour moi : mais si je ressens de la peine en effet, quoique peut-être sans raison, ne dois-je pas vous en faire l'aveu ?

Quelle est donc ma situation ? Quelles sont les circonstances qui m'ont fait perdre le pouvoir que je dois avoir sur moi-même, & qui changent en pitié le goût que mon Oncle prend toujours à badiner ? Abymée dans une forte passion ! L'espérance de mon côté & le triomphe de l'autre ! Des Lettres qui me trahissent & qui vous font ouvrir les yeux ! Un commencement d'amour, qu'on tâche de se déguiser à soi-même ! Des feux, des étincelles & des flammes ! La reconnoissance & l'amour, des noms qui vont l'un pour l'autre ! Ah ! ma chere Tante, comment avez-vous pu souffrir que mon Oncle m'ait écrit dans ces termes ? Comment avez-vous pu les transcrire, & me les envoyer comme de vous ? Cependant j'y vois quelques traits de tendresse qui ne peuvent

venir d'un homme, ni même de toute autre femme que de ma chere Tante.

Mais que faites-vous, Madame, lorsque vous me déclarez vos propres préventions en faveur d'un homme, à qui vous croyez déjà tant d'avantages sur moi ? Étoit-il besoin de me laisser voir que ses grandes qualités ont fait tant d'impression sur vous ? Ma Grand-Maman même n'épargne point sa fille. Elle tremble pour une passion sans espoir. Oh ! Que le Ciel m'ôte la vie, avant que je mérite jamais une si cruelle compassion !

Votre plume reprend des forces pour représenter un feu qui couve, des étincelles échappées, & pour m'exhorter à jeter de l'eau sur les flammes. Chere Tante ! Quelles images ! À qui sont-elles appliquées ? Et par qui ? Me suis-je donc si fort oubliée dans mes Lettres ? Non, non ; je me les rappelle fort bien. Mais devriez-vous dire que vous me pardonnez, si je suis dans cette triste situation ? Devriez-vous dire que vous êtes tous amoureux de cet excellent homme, & parler de M. Dasson, & de tous les éloges qu'il fait de lui ? Vous auriez dû me déclarer, au contraire, que si ma reconnoissance se change en amour, vous ne me le pardonnerez jamais. J'aurois le devoir alors, pour m'aider à vaincre une passion dont il paroît que le succès vous alarme.

Fort bien. Il ne me reste donc plus que la fuite pour me défendre. On m'exhorte à retourner promptement en Northampton-Shire, soit pour y commencer un nouveau Traité avec Mylord..., soit pour donner des espérances à quelque ancien Amant. Pauvre Henriette Byron ! As-tu donc besoin d'un remede si pressant ? Et c'est ta Tante Selby qui te donne ce conseil ? Mais ne peut-on se promettre que Sir Charles te prendra aussi en pitié ? Te verra-t-il abymée dans une si forte passion, sans t'offrir

une main secourable ? Ho non ! Avec les obligations que tu lui as, peux-tu t'attendre de lui en avoir encore plus ? Et peut-il faire en effet, plus qu'il a déjà fait pour toi ?

Mais qu'il me soit permis du moins d'essayer mes forces. Je ne me crois pas aussi malade qu'on paroît se le figurer. Je veux courir les risques du dîner de demain, & si je me reconnois trop foible pour continuer de faire face, je pourrai suivre le charitable avis qu'on me donne. Je fuirai, plutôt que de grossir le nombre de ces malheureuses femmes qui soupirent peut être depuis longtems pour le meilleur des hommes. Mais, dans cette supposition même, c'est-à-dire, si je prenois le parti d'aller chercher de la protection sous vos aîles, j'espere qu'il ne me sera point absolument nécessaire d'allumer une nouvelle flamme pour éteindre une autre idée. L'amitié de M. Orme me sera toujours précieuse, mais je me sens plus éloignée que jamais de penser à lui sous un autre titre.

Àl'égard des propositions de Mylady D..., elles ne demandent pas un moment de réflexion. Vous savez, ma très-chere Tante, que je ne suis point encore rejetée par l'homme dont vous êtes tous amoureux. Mais, s'il faut m'expliquer sérieusement, j'avouerai que sans me croire plus loin que la reconnoissance, qui est à la vérité un lien fort puissant, j'ai pour tous les autres hommes, non-seulement l'indifférence que j'ai toujours eue, mais une sorte de dégoût ; & si je connois mon propre cœur, il me semble que j'aimerois mieux passer une heure de chaque semaine avec Sir Charles & Miss Grandisson, que de me voir la femme d'aucun des hommes que j'ai vus ou connus jusqu'aujourd'hui. Si cette disposition se changeoit tôt ou tard en amour, & si je me trouvois abymée dans une passion sans espoir, mon objet seroit Sir Charles.

Je suis sûre qu'il n'en prendroit pas droit de m'insulter ; & tout humiliant qu'est le terme de pitié, je préférerois la sienne à l'amour de tout autre homme.

Vous aurez donc, ma chere Tante, la bonté de répondre à My-lady D..., que je suis extrêmement sensible à l'opinion qu'elle a de moi ; que l'estime dont elle m'honore devient une raison qui m'intéresse au bonheur de son Fils, & que sans croire l'égalité de fortune absolument nécessaire à la félicité de l'état conjugal, je suis persuadée que c'est une circonstance qui mérite de n'être pas négligée. Mais vous savez mieux que moi, Madame, quel tour il convient de donner à votre réponse, après cette explication de mes sentimens. Je vous assure qu'ils sont tels que je viens de les déclarer, & que j'aurois du mépris pour moi-même, si j'étois capable de tenir un honnête homme en suspens, tandis que je balancerois en faveur d'un autre.

Je crains, Madame, que cette Lettre ne vous paroisse un peu trop libre. Mais je n'ai pas le cœur & l'esprit tranquilles. Tous ces hommes ne me causent que du chagrin, l'un après l'autre. Sir Hargrave y est venu mettre le comble ; & si je n'en avois tiré l'avantage de connoître le meilleur de ce sexe, je crois que je me serois déterminé à n'en voir jamais aucun, du moins pour l'entendre un seul moment sur un sujet qui m'est devenu insupportable par la haine que j'ai toujours eue pour les vaines adulations. Je me flatte, qu'avec votre indulgence ordinaire, vous fermerez les yeux sur mes fautes, & que vous obtiendrez pour moi la même grace de ma Grand-Mere & de mon Oncle. Je suis, etc.

*Henriette Byron.*

## Lettre 30

*Mardi au soir, 28 février.*

Je ne veux pas différer un moment, ma chere, à vous rendre compte d'une visite que M. Reves vient de rendre dans Saint-James-square. Il en apporte un papier qui contient ce qui s'est passé entre M. Bagenhall & Sir Charles, à l'occasion de l'odieuse affaire qui me cause tant d'effroi. Sir Charles, à sa priere, lui a permis de nous le communiquer.

M. Bagenhall alla hier au soir chez Sir Charles, pour lui demander de la part de Sir Hargrave, un rendez-vous le lendemain aux Carrieres de Kensington. Sir Charles pria M. Bagenhall d'entrer avec lui dans son Cabinet. Aussi-tôt qu'ils se furent assis, M. Bagenhall lui dit que s'étant déja vu engagé dans une affaire de la même nature, il avoit eu le chagrin d'apprendre que ses démarches n'avoient pas été représentées fidélement, & qu'on avoit conseillé de prendre une précaution qui pouvoit paroître extraordinaire, mais que pour la satisfaction de Sir Hargrave, autant que pour mettre les choses dans leur véritable jour, il avoit amené un jeune Écrivain, auquel il demandoit qu'il fût permis de jeter sur le papier tout ce qui alloit se passer dans cette conversation. Sir Charles lui répondit qu'il étoit le maître de le faire entrer, mais qu'il n'en voyoit pas la nécessité, & que ce qu'il avoit à dire ne demandoit pas une longue explication. Ne fussions-nous que deux minutes, repliqua M. Bagenhall. J'y consens, lui dit Sir Charles ; & sonnant pour faire appeller l'écrivain, il fit mettre devant lui de l'encre & du papier. L'écrit fut lu après l'entretien ; & comme il devoit être transcrit pour Sir Hargrave, Sir Charles en demanda une copie qui lui fut envoyée le même soir. Je ne changerai rien,

ma chere, à l'ordre que j'y trouve ; & chaque article sera précédé du nom de celui qui parle.

Sir Ch. vous m'avez déclaré, Monsieur, l'intention de Sir Hargrave. Avez-vous lu la réponse que j'ai faite à sa Lettre ?

M. Bag. Je l'ai lue, Monsieur.

Sir Ch. Croyez-vous que j'en doive d'autre ?

M. B. Sir Charles conviendra que ce n'est point une réponse à laquelle un homme d'honneur doive s'arrêter.

Sir Ch. Est-ce votre opinion que vous me donnez ici, M. Bagenhall, ou celle de Sir Hargrave ?

M. B. Celle de Sir Hargrave, Monsieur : & je crois que ce seroit celle aussi de tout homme d'honneur.

Sir Ch. De tout homme d'honneur ! M. Bagenhall. Un homme d'honneur n'auroit pas fait naître l'occasion qui vous amene chez moi. Au reste, en vous faisant cette demande, j'ai supposé qu'il n'y a qu'un intéressé dans ce différend.

M. B. Pardon, Monsieur ; mais je n'ai pas voulu vous faire entendre qu'il y en eût deux.

Sir Ch. De grace, dites-moi si vous êtes bien informé de l'entreprise de Sir Hargrave, & de toutes ses circonstances.

M. B. Sir Hargrave m'a fait, sans doute, un récit exact. Il n'avoit que des vues honorables pour Miss Byron.

Sir Ch. Il doit avoir eu de fort hautes idées de lui-même, s'il a cru que ce qu'il pouvoit se proposer de plus avantageux pour Miss Byron, fût capable de lui faire honneur. Mais vous, M. Ba-

genhall, jugez-vous que dans cette occasion Sir Hargrave ait fait le rolle d'un homme d'honneur ?

M. B. J'ai déja dit à Sir Charles, que je ne suis point intéressé à l'affaire. Je ne prétens point justifier la conduite de Sir Hargrave.

Sir Ch. Vous me permettrez donc de m'en rapporter à ma Lettre ; je n'ai point d'autre réponse à faire. Pardon, M. Bagenhall ; mon dessein n'est point ici de manquer à la civilité que je vous dois.

M. B. Point d'autre réponse, Sir Charles ?

Sir Ch. (à l'écrivain). Puisque Sir Hargrave doit lire votre Écrit ; marquez, Monsieur, comme je le répete, que je n'ai point d'autre réponse ; que celle que j'ai faite à Sir Hargrave doit le satisfaire ; qu'elle est telle qu'il convient à un homme d'honneur, qui juge à propos d'en faire une ; & qu'un homme capable de l'action, dont Sir Hargrave s'est chargé, m'en doit des remercimens. Avez-vous écrit, Monsieur ?

L'Écrivain. Oui, Monsieur.

Sir Ch. Ajoutez, s'il vous plaît, dans mes propres termes, que Sir Hargrave doit se croire fort heureux, si les Amis naturels de Miss Byron laissent tomber cette affaire ; que je prens sur moi néanmoins de le délivrer des craintes de cette nature, parce que je me regarde encore comme le protecteur de Miss Byron, pour les suites de l'avanture de Hounslow-heath ; que je remplirai fidellement tous les devoirs qui appartiennent à ce titre, mais que je ne donne ce nom qu'aux démarches que mon cœur peut justifier, & que mon usage n'est point d'obéir à d'insolentes somma-

tions… Cependant je m'apperçois, M. Bagenhall, que je ne fais que répeter ce que je me souviens d'avoir écrit.

M. B. Vous êtes vif, Monsieur.

Sir Ch. Non, en vérité. J'explique mes vrais sentimens, & j'en dirois moins, si Sir Hargrave ne devoit voir ce qui se passe ici.

M. B. Vous plaît-il, Monsieur, de nommer le tems & le lieu ?

Sir Ch. Pourquoi donc, Monsieur ?

M. B. Pour faire raison à Sir Hargrave.

Sir Ch. Dites, pour lui rendre service. C'est à quoi mon plus mortel ennemi me trouvera toujours prêt. Qu'il sache, Monsieur, que je ne lui ai fait une longue Lettre, que pour me décharger l'esprit de tout ce que j'avois à dire dans cette occasion.

M. B. Et c'est votre seule réponse ?

Sir Ch. Joignez-y, si vous le voulez, que s'il arrivoit encore à Sir Hargrave de s'engager dans une indigne entreprise, & si l'on employoit ma protection contre ses outrages, je l'accorderois de toutes mes forces, fût-il environné d'autant de Guerriers qu'il a d'hommes à son service. Je suppose néanmoins qu'on ne pût rien attendre du secours des loix ; car je n'entreprens point sur les droits de la Magistrature, & je ne mets pas l'honneur à me faire l'arbitre de ma vengeance, ou l'exécuteur de celle d'autrui.

M. B. Rien de si noble, Monsieur. Mais Sir Hargrave assure qu'il ne vous a point offensé. C'est l'opinion qu'on m'a donnée de votre caractere, & la certitude que j'ai du courage de mon Ami, qui m'ont fait chercher le moyen de prévenir des suites funestes,

en écrivant à Miss Byron, que Sir Hargrave l'aime plus que sa propre vie. Si les propositions que je lui fais…

Sir Ch. Elles sont étranges, M. Bagenhall. Avez-vous pu vous en promettre quelque fruit ?

M. B. Pourquoi non, Monsieur ? Il paroît qu'elle est sans engagement. Je ne m'imagine point que Sir Charles ait lui-même des vues sur elle.

Sir Ch. Nous sommes tombés insensiblement, Monsieur, sur un sujet qui n'a point de rapport à nos explications. Dites à Sir Hargrave, si vous n'aimez mieux laisser cette peine à l'Écrivain, que je lui conseille de prendre du tems pour s'informer de mon caractere, & des motifs qui me font refuser le rendez-vous qu'il propose. Dites-lui, que les Insolens m'ont quelquefois irrité ; mais que dans ces occasions, j'ai toujours eu le bonheur de les châtier, sans qu'il en ait coûté la vie à personne, & sans m'écarter de mes principes sur le duel.

M. B. Voilà, Monsieur, un langage magnifique.

Sir Ch. Oui, M. Bagenhall : & je serois fâché de l'avoir tenu, si je n'avois l'espérance qu'il pourra conduire Sir Hargrave à des informations aussi utiles pour lui que pour moi.

M. B. Je souhaiterois que deux hommes, dont j'honore la naissance & le caractere, fussent mieux ensemble ; ou que Sir Hargrave n'eût pas tant souffert dans cette malheureuse avanture.

Sir Ch. À quoi mènent toutes ces longueurs ? Je vous prens, Monsieur, pour un honnête homme ; sur tout lorsque vous cherchez, dites-vous, le moyen de prévenir d'autres suites. C'est ce

qui m'a fait prolonger un entretien fort inutile ; car je répete encore que je m'en tiens à ma Lettre.

M. B. J'avoue, Monsieur, que votre fermeté me cause de l'admiration ; mais il n'est pas moins surprenant pour moi qu'avec des sentimens si nobles, vous puissiez refuser à un homme d'honneur la satisfaction qu'il vous demande.

Sir Ch. C'est à ces sentimens mêmes qu'il faut attribuer mon refus, M. Bagenhall, & la disposition qui m'empêche d'en craindre les suites.

M. B. Si vos actions y répondent, M, comme je suis porté à le croire par ce que j'ai appris de l'affaire d'Honslow-heath, par ce que j'entens, & par tout ce que je vois de vous, je vous regarde comme un prodige, & je serois charmé de pouvoir servir à votre réconciliation.

Sir Ch. Détrompez-vous, Monsieur. Je ne veux point d'amitié avec un homme capable de l'attentat où j'ai surpris Sir Hargrave. Mais j'expliquerai volontiers les conditions, auxquelles je promets de le voir sans aversion & sans mépris. Les voici : qu'il rejette une indigne entreprise sur la violence de sa passion ; qu'il en marque du regret ; & qu'à genoux, s'il lui plaît, il demande pardon à la plus aimable de toutes les femmes, en reconnoissant qu'il ne le mérite point, si Miss Byron a la bonté de l'accorder. Le plus brave des hommes peut fléchir sans honte le genou devant une femme, après avoir eu le malheur de l'outrager.

M. B. Juste Ciel !... Souhaitez-vous, Sir Charles, que cela soit écrit ?

Sir Ch. Je l'exige même ; & si Sir Hargrave a dans l'ame quelque étincelle du véritable honneur, il embrassera volontiers l'occasion d'en suivre les mouvemens. Écrivez, Monsieur, que la confusion & la douleur sont la seule satisfaction qui puisse expier un mal commis.

Je certifie que cette relation est fidelle. À Londres, dans le cabinet de Sir Charles Grandisson, le 27 de Février.

*Henri Cotes.*

Votre cœur ne sent-il rien, ma chere Lucie, à présent que vous avez fait cette lecture ? & ne voyez-vous pas briller l'admiration sur le visage de tous ceux qui vous écoutent ? De grace, regardez-y. Cependant vous aimiez déja tous cet excellent homme. Et vous êtes tous persuadés que je l'aimois aussi. Hé bien, vous en penserez ce qu'il vous plaira. Mais je ne vois rien à redouter avec un homme vertueux.

Vous vous figurez que je n'ai pu me défendre d'un peu d'agitation, lorsque je suis arrivée à la question de M. Bagenhall ; si Sir Charles n'avoit pas lui-même quelques vues sur moi ? Je suis fâchée de vous dire, ma chere Lucie, que je me suis sentie plus émue que je ne l'aurois souhaité. Il faut, je le vois bien, que je veille un peu sur moi-même. Pour ne vous rien déguiser, j'ai mis alors l'écrit sur ma table, & j'appréhendois de lire la réponse de Sir Charles. Vous voyez que j'aurois pu m'épargner des craintes si folles. Suis-je d'assez bonne foi, ma chere ? Mais si vous n'arrivez point à cet article, avant que de vous en être apperçue, il n'est pas besoin de le lire à mon Oncle.

M. Bagenhall partit si content, comme Sir Charles l'a reconnu lui-même, que M. Reves en tire de fort bonnes espérances. Ce-

pendant les conditions... En vérité, ma chere, je ne souhaite de voir Sir Hargrave, ni à genoux, ni sur ses pieds. Je suis sûre que sa vue me causeroit une violente émotion. Il m'est resté de fortes impressions de sa malice & de sa cruauté. Je ne prendrois pas plaisir d'ailleurs à voir le Misérable avec sa bouche défigurée. Il paroît qu'on lui a cousu la levre, & qu'il porte une grande mouche noire sur sa blessure.

Comme nous n'apprenons point que Sir Charles ait entendu parler de rien, depuis la visite de M. Bagenhall, je me flatte que le jour de demain se passera sans aucun nuage.

## Lettre 31

*Mercredi au soir, premier Mars.*

Vous attendez, ma chere, le récit de ce qui s'est passé aujourd'hui dans St. James-square.

Nous avons trouvé chez Sir Charles Grandisson, avec Mylord & Mylady L... le jeune Mylord G..., un des Adorateurs de Miss Grandisson ; Miss Jervin, jeune personne d'environ quatorze ans, qui est sous la tutele de Sir Charles, M. Everard Grandisson, & M. Barlet, Docteur en Theologie, dont j'aurai l'occasion de vous faire plus d'une fois l'éloge. Sir Charles nous a conduits d'abord dans une chambre voisine de la Salle à manger, où les deux Sœurs étoient à nous attendre. Elles nous ont reçus avec les témoignages d'une vive affection.

Je veux, nous a dit Sir Charles, vous faire connoître la compagnie que vous aurez à dîner. Mylord L..., que vous connoissez

déja, est un des meilleurs hommes du monde. Je l'honore à ce titre, & je l'aime comme le Mari de ma Sœur. M. Grandisson, que nous appelons familierement Everard, est un jeune homme plein de feu. Il est disposé à vous admirer, Miss Byron. Vous ne croirez peut-être point la moitié des jolies choses qu'il va vous dire ; & vous serez la seule qu'il aura peine à persuader. Mylord G... est un jeune homme fort modeste, bien élevé, d'une figure agréable, mais si amoureux d'une jeune personne que je me dispense de nommer, qu'il ne paroît pas, devant elle, avec la dignité qui ne lui manque pas dans d'autres occasions. Pourquoi rougir, chere Charlotte ?

Vous verrez aussi le Docteur Barlet : c'est un homme à cheveux gris, & de la plus gracieuse physionomie du monde, qui réunit, dans son caractere, la bonté, les lumieres du savoir, la prudence & la modestie. Son premier sourire vous fera découvrir son cœur peint sur son visage. Lorsqu'il m'arrive quelqu'un à qui j'aie dessein de plaire, je lui donne le Docteur Barlet pour compagnie. Il n'a qu'un défaut, qui est de parler trop peu : mais s'il parloit davantage, ceux qui l'entendent ne voudroient pas rompre le silence.

Miss Émilie Jervin, ma Pupille, est une fille aimable ; son Pere, dont j'ai connu la probité, n'a pas été fort heureux dans son mariage. Il est mort à Florence, où, par ses dernieres dispositions, il m'a confié le soin de cette unique héritiere d'une fortune considérable, mais dispersée, & que je n'ai pas eu peu de peine à rassembler. C'étoit un Négociant, que le malheureux naturel de sa femme avoit forcé de quitter l'Angleterre. J'ai déja eu quelques démêlés avec elle, & je ne me flatte point d'en être quitte. Ma Sœur a pris beaucoup d'affection pour Émilie ; & son mérite, au-

tant que le souvenir d'un Pere, avec lequel j'ai vécu dans une étroite liaison, me la rend aussi fort chere.

Le malheureux naturel de M Jervin ! a dit Miss Grandisson, en regardant son Frere, c'est traiter fort doucement une femme des plus abandonnées. Fort bien, a répondu Sir Charles ; mais je n'ai voulu donner qu'une légere idée de l'Histoire d'Émilie, pour disposer Miss Byron en sa faveur, & pour faciliter leur connoissance. Émilie, qui brûle d'obtenir l'amitié de Miss Byron, ne manquera point de lui raconter toutes les avantures de sa vie. Quelle nécessité de faire un portrait si fidele de la Mere, lorsqu'il n'est question que de la Fille ? Miss Charlotte a pris fort bien cette leçon, & l'en a remercié fort affectueusement. Émilie, a-t-il repris en se tournant vers moi, n'est pas toujours à Londres avec nous, quoique sa passion soit de ne pas perdre de vue mes Sœurs... & d'être sans cesse avec vous, a interrompu Miss Charlotte. Mais quelques mots que M. Reves a dit à l'oreille de Sir Charles, & que j'ai secondés des yeux, parce que j'en ai deviné le sujet, l'ont empêché de répondre à sa Sœur. M. Reves lui a demandé s'il avoit eu des nouvelles de Sir Hargrave ? Il a répondu, sans affectation, qu'il n'avoit entendu parler de rien ; qu'il étoit difficile à ceux qui ont vécu long-tems dans l'erreur, de se soumettre tout d'un coup à de nouvelles méthodes ; mais qu'il auguroit avantageusement de ce silence.

Ensuite, nous ayant quittés un instant, il est rentré avec Miss Jervin. Nos Messieurs, m'a-t-il dit, paroissent engagés dans une profonde conversation ; mais je connois l'impatience que cette jeune personne a d'être présentée à Miss Byron. C'est mon Émilie. Permettez-lui, Mademoiselle, d'aspirer quelquefois à l'honneur de vos instructions, dans l'absence de ma Sœur, & de vous

demander en général un peu d'attention sur sa conduite, autant qu'elle vous en paroîtra digne. Il se trouve peu d'hommes, ma chere Lucie, qui sachent faire un compliment à une femme, sans en rabaisser une autre. Combien de fois avons-nous observé, vous & moi, que la politesse est rare dans un Frere. J'embrassai l'Émilie de Sir Charles, & je lui dis que je chercherois l'occasion de me recommander à son amitié. Miss Jervin est en effet une jeune personne très-aimable. Elle est grande pour son âge, a le port noble & le teint fort beau, quelques traces de petite vérole n'empêchent point qu'elle ne soit jolie. Un air de douceur, qui est répandu dans ses manieres & dans toute sa figure, lui donne beaucoup d'avantages. J'ai jugé au premier coup d'œil, que toute son ambition est de plaire. Elle m'a fait deux ou trois jolis complimens ; & quand Sir Charles ne me l'auroit pas recommandée, je me serois senti pour elle une vive inclination.

M. Grandisson est entré. Par ma foi, Sir Charles, a-t-il dit en s'approchant, mon impatience l'emporte : savoir ici la plus belle Dame d'Angleterre, & me voir empêché si long-tems de lui rendre mon hommage, c'est ce qu'il m'est impossible de soutenir. Il m'a saluée d'un air fort galant. Il a salué M. & M Reves ; & se tournant vers Miss Grandisson, il a juré sur son ame que la renommée étoit au-dessous de mes perfections, & d'autres flatteries de cette nature. Ne vous ai-je pas dit, lui a répondu sa Cousine, que vous en jugeriez comme nous ?

Tous les complimens de M. Grandisson ne m'ont point inspiré plus de goût pour lui. Peut-être aurois-je eu moins d'indifférence pour ses politesses, si je n'avois pas connu M. Greville, M. Fenwick, & le Chevalier Pollexfen. Je m'imagine que les gens de cette

trempe se ressemblent tous. Pauvres personnages ! que vous êtes loin de mon cœur.

Sir Charles, s'adressant alors à Madame Reves & à moi, nous a proposé de passer dans l'appartement. Mylord L... & Mylord G..., qui nous ont entendu approcher, sont venus au-devant de nous, avec le Docteur Barlet. Sir Charles, après nous les avoir présentés, a dit agréablement au Docteur, que sur le portrait qu'on lui avoit fait de Miss Byron, il étoit prêt à parier, qu'entre cinquante Dames qu'il n'auroit jamais vues, il l'auroit distinguée tout d'un coup. J'ai pris occasion de ce compliment pour assurer le Docteur que je lisois dans sa figure le caractere que Sir Charles m'avoit vanté, & qu'il m'auroit inspiré de la vénération dans quelque lieu que j'eusse pu le rencontrer. En effet, ma chere, ce bon Ministre a quelque chose de si respectable dans la physionomie, qu'il est impossible de lui refuser ces sentimens. Il m'a répondu que la bonté de Sir Charles prévenoit toujours ses desirs, & qu'il ne pouvoit trop le remercier de l'occasion qu'il lui donnoit de voir & de féliciter une nouvelle Sœur, qui alloit augmenter l'éclat d'une si belle famille.

Un Valet de chambre est venu dire quelques mots à l'oreille de Sir Charles, qui lui a répondu : conduisez-le dans mon cabinet ; & sortant presqu'aussi-tôt, il m'a laissée aux prises avec M. Grandisson, qui m'a dit mille fadeurs, auxquelles d'autres idées ne m'ont pas permis de prêter beaucoup d'attention. Un quart d'heure après on est venu avertir M. Reves que Sir Charles le demandoit pour un moment. Il est revenu assez vîte, mais ses regards ne m'ont pas plu à son retour. Sir Charles, qui n'étoit point encore descendu lorsque le Maître-d'Hôtel est venu avertir qu'on avoit servi, a fait dire qu'il nous supplioit de ne pas l'attendre, &

qu'il seroit à table aussi-tôt que nous. C'est quelque nouvelle peine, ai-je pensé, qu'on lui cause sans doute à mon occasion. Il est venu néanmoins, lorsqu'on étoit prêt à s'asseoir. Son visage m'a paru serein, & je l'ai vu sourire sans affectation. Ses regards m'ont moins inquiétée que ceux de M. Reves.

Mais comptez, ma chere, qu'il s'est passé quelque chose que je ne puis tirer de mon Cousin. Je m'étois flattée qu'il m'en informeroit lorsque nous serions revenus au logis. L'Étranger pour lequel on étoit venu demander Sir Charles, étoit sûrement ce Bagenhall. M. Reves n'a pu le désavouer. J'en ai jugé par la priere qu'il a reçue lui-même de sortir. C'est de moi, n'en doutez pas, qu'il doit avoir été question.

Le dîner s'est passé avec plus d'agrément que je ne le puis décrire. Sir Charles est le plus amusant de tous les hommes. M. Grandisson n'a pas cessé de donner carrière à sa galanterie. Mylord L... parle peu ; mais tout ce qu'il dit mérite de l'attention. Le Docteur Barlet se faisoit écouter avec autant de respect que de plaisir ; il se seroit attiré cette distinction par lui-même, quand les déférences du Maître de la maison n'auroient pas engagé tout le monde à lui rendre le même tribut. Sir Charles lui faisoit diverses questions, auxquelles il étoit évident qu'il auroit pu répondre lui-même ; mais il les faisoit d'un air aussi docile, il recevoit les réponses du Docteur avec autant de satisfaction que s'il eût acquis de nouvelles lumieres. Ah ! Lucie, vous vous imaginez bien que cet homme admirable ne perdoit rien à mes yeux, par sa politesse & sa condescendance.

Il a donné à Mylord G... l'occasion de briller, en faisant tomber le discours sur divers détails dont il le savoit fort bien instruit. Ce jeune Seigneur a voyagé. Il est connoisseur en Antiquités. Les

ménagemens de Sir Charles l'ont fait paroître avec beaucoup d'avantage sous les yeux redoutables de Miss Grandisson. En vérité, ma chere, elle le traite un peu cavalierement. Je lui en ai témoigné quelque chose. Une Miss Howe, lui ai-je dit à l'oreille. Pour un véritable Hickman, m'a-t-elle répondu. Mais elle prétend qu'il y a cette différence : Miss Howe, m'a-t-elle dit, cédoit à l'inclination de sa Mere, & se proposoit d'épouser M. Hickman, lorsqu'elle le maltraitoit le plus ; au lieu que je ne suis pas déterminée à prendre Mylord G... Quelque jour, a-t-elle ajouté, en levant la main & d'un air d'admiration, Mylord promet de nous faire voir sa collection de Papillons & d'autres brillans Insectes. Voulez-vous en être ? C'est-à-dire du nombre des curieux, ai-je répondu en souriant. Elle a rougi de l'équivoque ; mais reprenant d'un ton sérieux, elle a dit qu'elle n'avoit jamais vu de collection d'Insectes, sans admirer beaucoup plus l'Auteur de ces admirables productions, que ceux qui passent leur vie à les recueillir ; & puis, a-t-elle ajouté avec ses graces ordinaires, que penser d'un Amant qui s'amuse des aîles colorées d'un Papillon, lorsqu'une belle Dame fait le Papillon du matin au soir pour occuper son cœur & ses yeux ?

Mylord est excessivement amoureux. Qui ne le seroit pas de Miss Grandisson ? Mais je la crois trop supérieure à lui. Quel parti prendre, pour une femme qui se voit recherchée d'un homme dont les talens sont inférieurs aux siens ? Faut-il qu'elle renonce à ses avantages naturels ? Les doit-elle ensevelir uniquement pour relever l'homme dont elle est aimée ? Elle n'a pas le droit de choisir, comme ce sexe, elle n'a que celui du refus ; & pour peu qu'elle desire de plaire à ses Parens, elle ne l'a pas toujours. Cependant on entend dire que les femmes ne doivent point encourager les sots & les ridicules, & que leur préférence doit se décla-

rer pour les hommes sensés. Fort bien. Mais que feront-elles, si leur malheur les condamne à ne rencontrer que des sots ? Le goût du siecle, parmi les hommes, n'est-il pas la parure, les équipages & toutes les recherches du dehors ? La culture de l'ame fait-elle la moindre partie de leur étude ? En un mot, les hommes sont au fond de l'eau, ma chere, & les femmes ont assez de peine à nager sur la surface. Mylord G... est trop affecté dans son ajustement. On m'a dit que Sir Walter l'est encore plus. Que peuvent-ils prétendre, lorsqu'ils ont Sir Charles devant les yeux ? S'il donne un peu dans le goût moderne, on voit que c'est par complaisance pour la mode, & pour éviter la singularité. Je voudrois savoir s'il approuve simplement les vues de Mylord G... sur sa Sœur. En tout cas, je répondrois bien que ce n'est pas sans de fortes raisons.

Si cet odieux Hargrave pouvoit sortir une fois de ma tête, je satisferois ma curiosité sur mille choses que je suis impatiente de savoir.

Miss Jervin s'est conduite avec beaucoup de discrétion. Avec quel plaisir paroît-elle suspendue à chaque mot qui sort des levres de son tuteur ? Aimable Fille ! Que je la plaindrois, si sa reconnoissance pour un tel Bienfaicteur la conduisoit insensiblement à l'amour ! Réellement j'ai pitié de tous ceux qui aiment sans espérance. Ne secouez pas la tête, mon cher Oncle. N'ai-je pas toujours parlé avec compassion de M. Orme & de M. Fouler ? Vous en êtes témoin, chere Lucie.

Miss Jervin est toujours prête à sourire, mais ce n'est pas un sourire vague & puéril ; on y remarque des distinctions & de l'intelligence. Au fond elle parle peu ; l'on ne dit rien qu'elle n'écoute

avec attention, d'où je conclus qu'elle a beaucoup de prudence pour son âge.

Je croyois avoir épuisé l'article des hommes ; mais il me reste quelque chose à dire de M. Grandisson, que je n'ai fait que nommer, quoiqu'à ses propres yeux, il ne fût pas assurément le dernier de nos convives. C'est un homme de taille moyenne, qui n'a rien de beau pour moi, mais qui approche assez du bel homme pour mériter qu'on lui pardonne d'avoir cette opinion de lui, surtout, lorsque suivant le témoignage de ses propres amis, il est sujet à des erreurs d'un autre ordre. Il se met fort proprement. Il se donne pour un des Inventeurs de nos nouvelles modes, mais on lui accorde du moins d'être un des premiers à les suivre. Il ne manque point une Assemblée, ni un Spectacle. C'est lui qui regle le goût du Théatre. Il danse, il chante, il rit d'assez bonne grace, trois qualités dont il convient qu'il fait gloire : cependant ce n'est pas le bon sens qui lui manque, mais il y a peu d'apparence qu'il pense jamais à le cultiver, puisqu'il paroît embarrassé, lorsqu'il arrive à Sir Charles de lui reprocher quelque légéreté, ne fût-ce que d'un coup d'œil. Il rougit alors ; il prend un air contraint ; ses yeux & le mouvement de ses levres semblent demander la faveur de l'Assemblée. Un sourire forcé fait entendre qu'il tourneroit l'aventure en plaisanterie, s'il croyoit qu'elle dût lui nuire dans l'opinion de ceux qu'il voit autour de lui ; mais tous ses mouvemens font connoître qu'il sent la supériorité de celui dont il craint si vivement les moindres censures. Quel mari que M. Grandisson, pour une femme qui auroit l'ame supérieure à la sienne ! Qu'il lui feroit payer cherement cet avantage par ses artificieux dédains ! Mais il se fait honneur d'avoir évité jusqu'aujourd'hui les chaînes conjugales. Je crois, malheureusement pour notre Patrie commune, qu'elle a beaucoup plus de ces ennemis

du mariage, qu'il n'y en avoit il y a peu d'années ; & insensiblement leur nombre, qui entraîne la condamnation de quantité de femmes au célibat, ne fera qu'augmenter de jour en jour.

Encore un mot sur M. Grandisson. Son âge est d'environ trente ans. On lui attribue la gloire d'avoir ruiné deux ou trois femmes. Sir Charles l'a rappellé depuis peu de mois à quelques sentimens de honte, contre lesquels il paroissoit endurci. On croit qu'il a diminué sa fortune, qui étoit fort considérable, par les désordres de sa vie & par sa passion pour le jeu. Sir Charles n'a pas trouvé de plus sûr moyen pour le guérir, que de l'engager souvent à lui tenir compagnie. Il connoît assez le prix de cette faveur ; car il avoue quelquefois à Miss Grandisson, qu'il l'aime & qu'il le craint presqu'également. Il ajoute même qu'il donneroit le monde entier, s'il en étoit le Maître, pour ressembler parfaitement à Sir Charles.

Mais il est tems de finir une Lettre qui deviendroit trop longue, sans être plus ennuyeuse, si j'entrois dans le détail de tous les discours. D'ailleurs le silence que M. Reves s'obstine à garder sur la visite de ce Bagenhall, ne me laisse pas l'esprit tranquille. Je suis d'autant plus inquiete, qu'il me le paroît beaucoup lui-même. Il attend sans doute quelque nouvelle explication, dont il espere du soulagement ; mais comment puis-je être assurée qu'elle n'augmentera pas sa peine ? Je ne comprends pas pourquoi nos Amis nous laissent ignorer ce qui nous intéresse plus qu'eux. Si c'est leur tendresse qui les porte à cette réserve, ils devroient songer que dans une occasion de cette nature, elle cause autant de chagrin qu'on en peut craindre de la plus nette ouverture, sans compter, ma chere, que cette discrétion affectée suppose tant de force d'esprit dans celui qui fait le mystérieux, &

tant de foiblesse au contraire dans ceux à qui on cache les événemens !... mais je deviens impertinente, & je ferai mieux de chercher du remede à mon impatience dans le repos du sommeil.

## Lettre 32

*Jeudi au soir, 2 de Mars.*

Et d'où croyez-vous que soient venues les réserves de M. Reves ? D'un incident qui m'auroit fort allarmée. Je lui suis très-obligée de m'avoir épargné ce tourment, quoique l'incertitude m'en ait causé beaucoup d'autres. Lisez tout ce que je viens d'apprendre.

Je vous ai dit que l'Étranger, qui avoit fait demander Sir Charles, étoit M. Bagenhall, & que Sir Charles avoit fait appeler M. Reves, qui étoit revenu avec des apparences dont je n'avois pas été satisfaite. C'est de M. Reves même, que je tiens d'abord tout ce qui s'est passé sous ses yeux.

Sir Charles le prit un peu à l'écart. Ce malheureux homme, je parle de Sir Hargrave, lui dit-il, semble chercher un prétexte pour digérer un traitement dont il se croit trop humilié. Il faut accorder quelque chose à sa situation. Vous allez entendre ce qu'il me fait proposer. Mais que personne, je vous prie, n'en soit informé, jusqu'au dénouement. Ce jour est consacré au plaisir. Vous, M. Reves, qui êtes déja dans le secret, vous pouvez répondre ici pour votre chere Cousine.

Il le conduisit vers M. Bagenhall. Voilà M. Reves, dit-il à l'autre ; & se tournant vers mon Cousin, Monsieur, continua-t-il,

entre plusieurs demandes auxquelles je ne puis consentir, mais dont il est inutile de vous informer, parce qu'elle ne regardent que moi, Sir Hargrave insiste sur la liberté de voir Miss Byron. Il donne pour raison, qu'elle est absolument libre. L'est-elle ? Monsieur.

Mon Cousin répondit qu'il osoit assurer que je l'étois ; & M. Bagenhall ayant nommé M. Greville, M. Orme, & quelques autres, il protesta non seulement que je n'avois jamais prêté l'oreille à leurs offres, mais que rien ne m'étoit plus à charge que leurs importunités.

Il n'est pas surprenant, reprit civilement Sir Charles, que Miss Byron ait un grand nombre d'admirateurs ; mais le Chevalier Pollexfen bâtit des espérances sur la certitude de sa liberté ; il fait plaider pour lui ses souffrances, ses honorables intentions, dans le tems même qu'il s'est flatté de la vaincre par des mesures si violentes ; il en appelle à elle-même, pour ce qu'il nomme la pureté de sa conduite pendant qu'elle étoit entre ses mains ; il offre des conditions sans bornes ; n'y a-t-il aucune apparence que Miss Byron…

Non, non, interrompit mon Cousin ; absolument aucune. Quoi ! M. Reves ! lui dit Bagenhall ; pas même pour sauver la vie d'un honnête homme ? Si vous parlez de la mienne, répondit Sir Charles, je vous prie d'être là-dessus sans inquiétude. Si vous entendez le pauvre Sir Hargrave, je déclare qu'elle est en sûreté de ma part, du moins par des ressentimens prémédités. Croyez-vous, Monsieur, ajouta-t-il, en regardant M. Reves, que Miss Byron puisse supporter la vue de Sir Hargrave ? Je m'imagine qu'il pense à lui demander pardon. Consentira-t-elle à recevoir sa visite ?

Si jamais une femme fut adorée, interrompit Bagenhall, c'est Miss Byron, par Sir Hargrave. La voie même qu'il a tentée pour en faire sa femme, n'en peut laisser aucun doute. Vous promettez, Monsieur, en s'adressant à Sir Charles, de ne pas mettre d'obstacle à ses esperances ?

Je répete, lui dit Sir Charles, comme je vous l'ai déclaré plus d'une fois, que Miss Byron est encore sous ma défense. Si Sir Hargrave est disposé, comme il le doit, à lui demander pardon ; s'il l'obtient, & même aux conditions qu'il desire, je me persuaderai que Miss Byron & lui peuvent être plus heureux ensemble que je ne me l'imagine à présent. Je ne souhaite point d'être regardé sous un autre titre, que celui du Protecteur de Miss Byron contre la violence ; & je ferai gloire de l'être, aussi long-tems qu'elle ne refusera point mes services. Mais l'occasion doit être imprévue ; ce doit être au défaut du secours naturel des loix. Je ne m'engagerai jamais, pour la satisfaction d'un Adversaire, ni pour la mienne, dans une vengeance froide & préméditée.

Mais, Monsieur, répliqua Bagenhall, considérez que Sir Hargrave est maltraité dans cette occasion, vous lui refusez la satisfaction qu'il demande ; & vous ne songez point que suivant les loix de l'honneur, on n'a point droit à des traitemens honorables lorsqu'on refuse...

Eh ! de qui sont-elles, interrompit vivement Sir Charles, ces loix auxquelles vous donnez le nom de loix d'honneur ? Je n'en connois point d'autres, que celles de Dieu & celles de mon Pays. Mais, pour terminer de vaines explications, dites à Sir Hargrave que quelque peu de fond qu'un homme d'honneur ait à faire sur celui qui a pu maltraiter une femme sans défense, j'irai demain, s'il y consent, déjeûner avec lui dans sa propre maison. Je veux

bien n'attribuer qu'à la violence de sa passion, l'indigne outrage dont il s'est rendu coupable. Je veux croire qu'il s'est abusé dans ses réflexions, jusqu'à se figurer que le mariage seroit une réparation pour son injustice ; & je veux me fier à son honneur, suivi d'un seul Valet, qui se promenera devant sa porte, sans y entrer, pour recevoir mes ordres après ma visite. Mon épée sera ma seule escorte ; non que je m'attende d'avoir occasion de la tirer, mais pour ne pas donner lieu de croire que j'aie dû ma sûreté à l'impuissance de me défendre. Et je vous prie, M. Bagenhall, soyez présent à cette entrevue ; présent, vous & tous ses Amis, au nombre qui lui conviendra.

Je vous avoue, ma chere Lucie, que lorsque M. Reves est arrivé à cet endroit de son récit, la respiration m'a manqué.

M. Bagenhall parut surpris, & demanda aussi-tôt à Sir Charles s'il parloit sérieusement. Je serois fâché, répondit-il, de passer pour un Téméraire. Sir Hargrave me menace ; je n'éviterai jamais ceux qui osent me menacer. Vous m'avez fait entendre, Monsieur, que je n'ai pas droit d'exiger un procédé noble, si je ne consens point à le voir avec des intentions meurtrieres : je répete encore que je ne verrai jamais personne avec cette intention, quoique j'aie raison de me fier autant à mon bras qu'à la justice de ma cause. Si l'on pense à des voies lâches, je ne suis pas plus en sûreté contre un Assassin dans mon lit, que dans la maison de Sir Hargrave. Celui qui refuse un appel, doit faire connoître, à celui qui l'envoie, qu'il a d'autres motifs que la crainte pour le refuser. Je veux mettre l'honneur de Sir Hargrave à l'épreuve. Vous lui direz, Monsieur, que je porterai fort loin la patience ; mais que fût-il un Prince, je ne souffre pas l'insulte.

M. Bagenhall encore plus surpris, lui demanda s'il étoit résolu en effet... Oui, Monsieur, interrompit Sir Charles. Je vois que pour satisfaire Sir Hargrave, il faut une démarche extraordinaire ; & si je n'apprens point aujourd'hui qu'il s'y oppose, je serai demain chez lui à dix heures du matin.

Ce récit, ma chere, me fait encore trembler en l'écrivant.

Sir Charles dit alors à M. Reves : vous me perdrez, Monsieur, s'il vous échappe un mot de tout ce que vous avez entendu, même avec Madame Reves. Mon Cousin demanda qu'il lui fût du moins permis de l'accompagner chez Sir Hargrave. Non, répondit Sir Charles. Vous prévoyez donc du danger ? reprit M. Reves. Non, non, repliqua mon glorieux Libérateur. Je dis qu'il faut faire quelque chose en faveur de Sir Hargrave. Il se croit méprisé. Je veux lui donner la satisfaction de conclure à son avantage, que je n'ai point de mépris pour un homme avec lequel j'en use avec cette confiance. Allez rejoindre la compagnie, M. Reves ; & que personne ne sache le sujet de votre absence & de la mienne. Je vous ai dit, ma chere, quelle différence j'avois remarquée sur le visage de l'un & de l'autre, lorsqu'ils revinrent successivement. Comment ce grand homme, car ne lui dois-je pas ce nom ? put-il faire à son retour, la joie & l'amusement de tous les Convives, sans nous donner le moindre soupçon de ce qui venoit d'arriver ?

Avant notre départ, M. Reves l'ayant pris en particulier pour lui demander ce qui s'étoit passé, lorsqu'il l'avoit laissé dans son Cabinet, apprit que Bagenhall s'étoit engagé à lui faire savoir la réponse de Sir Hargrave avant la nuit, & qu'il l'avoit déja reçue. Vous irez donc ? lui dit M. Reves. Assurément, répondit-il, puisque Sir Hargrave m'attend demain à déjeûner. Mais soyez sans inquiétude, M. Reves. Tout se terminera heureusement.

Mon intention n'est pas d'irriter le mal, mais d'en prévenir les suites. Je serai chez Sir Hargrave vers les dix heures, & vous aurez de mes nouvelles avant midi.

M. Reves est sorti ce matin. Ma Cousine m'a dit qu'il avoit passé une fort mauvaise nuit. Il avoue maintenant qu'il est allé à St. James-Square, & qu'il y a déjeûné avec Mylord & Mylady L..., Miss Grandisson, Miss Émilie & le Docteur Barlet. Sir Charles étoit parti en chaise à neuf heures, suivi d'un Laquais, sans que personne de la maison sût où ses affaires l'avoient appelé si matin. M. Reves est revenu vers midi : son inquiétude étoit visible, & je ne puis vous donner une juste idée de la mienne. Vers trois heures, lorsqu'il étoit résolu de retourner à St. James-Square, & s'il n'y trouvoit pas Sir Charles, d'aller aussi-tôt chez Sir Hargrave, il a reçu de Sir Charles le Billet que je vais transcrire. Votre cœur ne saute-t-il pas de joie, ma chere, après tout ce que je vous ai raconté ?

*Àdeux heures & demi après-midi.*

« Si vous n'êtes point engagé, M, j'aurai l'honneur de vous aller voir à l'heure ordinaire du Thé. Je reproche à mes Sœurs, des occupations qui ne leur permettent point d'être de cette visite. Ainsi je ne vous réponds que de votre très-humble Serviteur,

*Ch. Grandisson.* »

C'est alors que M. Reves, pressé par les vives instances de sa femme & par les miennes, a daigné nous expliquer la cause de son inquiétude.

Vers six heures, Sir Charles est arrivé. Il étoit mis d'un goût charmant. J'ai pensé, au moment qu'il a paru, que c'étoit le plus

bel homme que j'eusse vu de ma vie. Quel doit être, ma chere Lucie, le transport d'une honnête femme, qui sans obstacle, sans contrainte, & ne suivant que son devoir, peut recevoir à bras ouverts un digne Mari, qui retourne près d'elle après une longue absence, ou de quelque péril dont il est heureusement délivré ! Oh ! ne me dites pas, mes chers Amis, que vous l'aimez tous, & que vous souhaiteriez de me voir à lui ! Vous m'obligeriez de former aussi des desirs... je ne sais à quoi je pense, mais les vôtres n'ont-ils pas toujours été la règle des miens ?

Madame Reves, ayant éprouvé les mêmes agitations que moi, n'a pu se contenir en le voyant entrer dans sa chambre. Elle s'est avancée jusqu'à la porte, la main levée, avec tant d'émotion, que Sir Charles a dit, jetant un coup d'œil sur M. Reves : Fort bien, Monsieur ; vous avez bien gardé mon secret ! M. Reves lui a représenté ce qu'il a souffert depuis hier au soir, & s'est fait honneur d'avoir eu la bouche fermée jusqu'à l'arrivée du billet.

Alors M. & Madame Reves l'ont félicité avec une égale satisfaction. Mais je veux vous peindre la figure que votre folle Henriette n'a pu s'empêcher de faire pendant quelques momens. Ses pieds se sont avancés insensiblement vers lui, pendant qu'il recevoit les complimens des autres. J'ai fait timidement une révérence, que personne n'auroit pu remarquer ; & ne la trouvant point assez profonde, je me suis hâtée d'en faire une autre. Ensuite, trouvant une de mes mains dans les siennes, sans savoir si j'avois une main ou non ; je suis bien fâchée, Monsieur, ai-je dit, d'être l'occasion, la cause... ; & j'ai soupiré, de joie sans doute, mais j'ai rougi d'embarras, & du poids d'une reconnoissance dont je vois l'impossibilité de m'acquitter. Je ne sais s'il s'est apperçu

de ma confusion ; mais il m'en a sauvé une partie, en me conduisant sur un Fauteuil & s'asseyant près de moi.

M. Reves ayant témoigné aussitôt l'impatience qu'il avoit de l'entendre, il nous a dit que la conversation avoit été si longue & si variée, qu'il ne pouvoit se fier à sa mémoire ; mais que sans l'en avoir averti, M. Bagenhall avoit engagé Sir Hargrave à placer son Écrivain dans un Cabinet, d'où il pouvoit tout entendre ; qu'on lui avoit promis une copie de la Relation, & qu'il me l'enverroit volontiers si je le desirois. Mais que pensera Miss Byron, a-t-il ajouté, d'un compromis qui s'est fait à ses dépens ? Je lui ai répondu que je donnois les mains sans exception, à tout ce que Sir Charles avoit stipulé pour moi. Il seroit cruel, a-t-il repris, de tenir une Dame en suspens. Sir Hargrave, Mademoiselle, est résolu de vous voir. Êtes-vous disposée à recevoir sa visite ? Je suivrai votre conseil, ai-je répliqué. Il a protesté qu'il ne m'en donneroit point. Vous suivrez votre inclination, m'a-t-il dit. M. Reves a la liberté d'admettre ou de refuser ceux qui se présentent à sa porte. C'est ce que j'ai déclaré nettement à Sir Hargrave. Mais je l'ai laissé dans la résolution de vous voir. Son dessein est de se conduire civilement. Je serois surpris qu'il ne commençât point par vous demander pardon. Cependant, si vous aviez la moindre crainte, je serai prêt à vous rendre mes devoirs au moment qu'il arrivera. Quatre minutes suffisent pour m'envoyer vos ordres.

M. Reves l'a remercié de cette offre, mais en faisant entendre qu'il ne croyoit pas avoir besoin de secours dans sa Maison. Peut-être auroit-il pu se dispenser de cette réponse, quoiqu'il n'ait rien mis que de fort civil dans ses termes. Sir Charles s'est excusé honnêtement sur la nature des circonstances, & nous a quittés peu après. Comme je suis tranquille à présent pour mon Bien-

faicteur, & que je ne vois rien à craindre de la visite de Sir Hargrave, il ne me reste, ma chere Lucie, qu'à faire partir ma Lettre.

## Lettre 33

*Vendredi 3 Mars à midi.*

Nous l'avons reçue, cette Relation qui s'est fait attendre avec tant d'impatience. Qu'avez-vous pensé, ma chere, de l'intrépide visite de Sir Charles ? Je vous avoue que je l'aurois nommée téméraire, si je l'avois sçue, comme M. Reves, avant que l'événement l'eût justifiée ; & j'aurois proposé d'envoyer la Garde à Cavendish-Square, ou de prendre quelques mesures pour éclaircir des obscurités si terribles, surtout lorsque trois heures ont commencé à s'approcher.

M. Reves s'est chargé de transcrire ce long Mémoire, pour me donner le tems de vous rendre compte de plusieurs visites que j'ai reçues. Je lui ai demandé si la méthode de ce Bagenhall, qui se fait suivre ainsi d'un Écrivain, ne lui paroissoit pas étrange ? Il m'a répondu qu'elle n'étoit pas commune ; mais que dans les cas de cette nature, où le meurtre peut être le fruit de la témérité & donner occasion par conséquent aux recherches de la Justice, elle marquoit du moins de la droiture, quoiqu'avec un air assez odieux de préméditation ; & qu'il y avoit beaucoup d'apparence que Bagenhall s'étoit trouvé dans plus d'une mauvaise avanture, qui lui avoit fait sentir l'utilité de cette précaution.

RELATION.

*Jeudi matin 2 de Mars, 17...*

Moi, soussigné, sur l'ordre qui me fut donné hier au soir, je me suis transporté ce matin, vers huit heures & demie, à la maison de Sir Hargrave Pollexfen, Baronnet, dans Cavendish-Square, pour recueillir en notes abrégées une conversation qui devoit s'y tenir entre ledit Sir Hargrave Pollexfen & Sir Charles Grandisson, tous deux Baronnets, sur un différend entre leurs personnes, au sujet duquel j'ai déjà accompagné Jacques Bagenhall, Écuyer, chez ledit Sir Charles Grandisson, dans St. James-Square, & dont on appréhende des suites qui peuvent rendre cette relation d'une grande importance.

J'ai été introduit, à neuf heures, dans une Salle où étoient présens ledit Sir Hargrave, ledit Jacques Bagenhall, Salomon Merceda, Écuyer, & Jean Jordan, Écuyer, que j'ai trouvés en pleine conversation sur la maniere dont ledit Sir Charles Grandisson devoit être reçu : ce qui n'appartenant point à l'office pour lequel j'étois appelé, je n'ai pas reçu ordre de le coucher par écrit.

Et pour être en état de recueillir avec moins d'interruption tout ce qui devoit se passer, j'ai été placé dans un grand Cabinet qui touche à ladite Salle, dont il n'est séparé que par une légère cloison ; & dans la crainte que Sir Charles ne s'opposât à l'exécution de mon ministere, on m'a recommandé de me tenir caché jusqu'à ce qu'il me fût ordonné de paroître, & d'écrire tout ce que j'entendrois, si exactement & de si bonne foi que je pusse l'attester avec serment dans l'occasion.

Vers neuf heures & demie, j'ai entendu M. Bagenhall, qui avec une exclamation de joie & de surprise, accompagnée d'un jurement, a dit que Sir Charles étoit arrivé. Aussi-tôt un Laquais est venu annoncer Sir Charles Grandisson. Alors les quatre Messieurs qui étoient dans la Salle, ont parlé entr'eux avec assez de

chaleur. Mais, dans la confusion, je n'ai pu démêler que ce qui suit. Sir Hargrave a dit, donnez-moi ces deux pistolets, & dites-lui de me suivre au Jardin. De par tous les Diables, il en prendra un. Non, non, a dit M. Merceda, dont j'ai d'autant mieux distingué la voix qu'il est Étranger ; non, non, ce n'est point par-là qu'il faut commencer. Une autre voix, que j'ai reconnue pour celle de M. Jordan, a dit : Sir Hargrave, écoutons d'abord ce qu'un si galant homme peut dire en sa faveur. Les occasions naîtront ensuite. M. Bagenhall, dont la voix m'est familiere, a dit qu'il vouloit être damné, s'il souffroit que Sir Charles perdît un cheveu dans cette visite. Que le Diable vous emporte tous, a dit Sir Hargrave : quel reproche ai-je à craindre, lorsque je lui offre le choix des pistolets ? Quoi ! dans votre propre Jardin, a repris M. Merceda ? L'aventure seroit jolie à raconter. Le Diable s'en mêlera, s'il refuse à présent de vous donner, dans quelque autre lieu, la satisfaction d'un homme d'honneur.

Qu'on le fasse donc entrer, a dit Sir Hargrave, & que le Ciel le confonde ! Alors j'ai vu, par un petit trou de la cloison, Sir Charles qui entroit, & dont l'air m'a paru fort tranquille. Il étoit en habit noir, l'épée au côté. La conversation a commencé aussitôt dans l'ordre suivant.

Sir Charles. Votre serviteur, Sir Hargrave. Messieurs, votre serviteur.

M. Bagenhall. On est le vôtre, Sir Charles. Vous êtes homme de parole. M. Jordan, M. Merceda, c'est Sir Charles Grandisson.

Sir Ch. M. Merceda ! Il me semble que ce nom ne m'est pas inconnu. Ne me trouvez-vous pas bien libre, Sir Hargrave, de m'être invité moi-même à déjeûner avec vous ?

Sir Harg. Oui, pard… & ce n'est pas la premiere liberté que vous ayez prise avec moi. Êtes-vous accompagné de quelqu'un, Monsieur ? Vous pouvez le faire entrer.

Sir Ch. Je n'ai personne, Monsieur.

Sir Harg. Ces trois messieurs sont mes Amis. Ils sont gens d'honneur.

Sir Ch. Je les crois tels. J'ai cette opinion de tout le monde, jusqu'à ce qu'on me donne raison de penser autrement.

Sir Harg. Mais ne vous figurez pas qu'ils soient ici pour vous intimider.

Sir Ch. M'intimider, Sir Hargrave ! On ne m'intimide point aisément. Ces messieurs, dites-vous, sont vos Amis ; je viens dans la vue d'augmenter, & non de diminuer, le nombre de vos Amis.

Sir Harg. Qu'entends-je ? Quoi ! celui qui m'a dérobé le seul bien que j'estimois au monde ! Celui qui, par les cruels avantages qu'il a pris sur moi, m'a ravi une femme avec laquelle je serois heureux aujourd'hui, & qui me refuse néanmoins la satisfaction qui convient, Monsieur, entre gens d'honneur ? Mais j'espere que vous êtes venu…

Sir Ch. Pour déjeûner avec vous, Sir Hargrave. Ne vous échauffez point. Je suis résolu de ne pas me piquer mal-à-propos, mais je ne dois pas être maltraité.

Sir Harg. Hé bien, Monsieur, prenez un de ces deux pistolets. Mon carrosse nous conduira…

Sir Ch. Nulle part, Sir Hargrave. Ce qui s'est passé entre nous est un pur accident. Mon usage n'est point de recriminer. Cepen-

dant j'en appelle à votre propre cœur. Il vous forcera de reconnoître que la méthode par laquelle vous aviez entrepris de vous donner une femme, vous rendoit indigne d'elle. Je n'ai pris sur vous aucun avantage. Le refus que j'ai fait de répondre à votre appel, me donne droit de me regarder moi-même comme votre meilleur Ami.

Sir Harg. Mon meilleur Ami, Monsieur !

Sir Ch. Oui, Monsieur, du moins si vous me tenez compte de vous conserver la vie, ou de vous épargner le long regret d'avoir pris celle d'un autre. En un mot, il dépend de vous, Monsieur, de me faire connoître si c'est l'emportement d'une passion violente qui vous a rendu coupable d'une mauvaise action, ou si elle est venue d'une inclination naturelle à la violence, seul motif qui puisse vous faire penser aujourd'hui à justifier une mauvaise action par une autre.

Sir Harg. Hé bien, vous me regarderez, si vous voulez, comme un naturel violent. Que m'importe l'opinion d'un homme qui m'a cruellement... J'en serai vengé, ou je périrai. Voyez-vous les marques que je porterai jusqu'au tombeau ?

Sir Ch. Si j'étois aussi violent que vous, Sir Hargrave, vous auriez pû les porter jusqu'au tombeau sans les porter long-tems. Déjeûnons, Monsieur. Un peu d'intervalle vous refroidira le sang. Quand j'aurois dessein d'entrer dans vos vues, il seroit de votre intérêt d'avoir l'esprit plus reposé. Vous ne pouvez croire que je veuille profiter de l'avantage que votre colere me donneroit sur vous.

M. Bagenhall. Rien de plus noble, en vérité. Déjeûnons, Sir Hargrave. Vous serez plus maître de vous même, plus propre à

discuter ce point, ou tout autre.

M. Merceda. C'est aussi mon sentiment : vous avez un Ennemi fort noble, Sir Hargrave.

Sir Ch. Je ne suis l'Ennemi de personne, M. Merceda. Sir Hargrave devroit considérer que dans l'occasion dont il se plaint, tout le blâme tombe sur lui, & que le hasard seul m'y a fait prendre part, sans aucun motif qu'il puisse me reprocher.

M. Jordan. Je ne doute pas, Sir Charles, que vous ne soyez prêt à lui faire des excuses de la part…

Sir Ch. Des excuses, Monsieur ! Non. Je n'ai rien fait à quoi le devoir ne m'ait obligé, & que je ne fisse encore dans la même occasion.

Sir Harg. Voyez-vous, messieurs ? Entendez-vous ? Et vous me demandez de la patience !

Sir Ch. Avec justice, Sir Hargrave. J'aurois fort mauvaise opinion de ceux qui nous écoutent, si dans les mêmes circonstances, ils eussent été capables de refuser le secours qu'on m'a demandé ; & je penserois plus mal encore que je ne fais de vous, Sir Hargrave, si vous aviez refusé votre protection dans le même cas, à une femme sans défense. Mais il est inutile de répéter ce que je me souviens d'avoir écrit.

Sir Harg. Si vous êtes homme d'honneur, Chevalier Grandisson, choisissez un de ces pistolets. Je l'exige, & ne repliquez pas.

Sir Ch. C'est en homme d'honneur, Sir Hargrave, que je le refuse encore. Je croirois prendre un air d'insulte, que je veux éviter, si je vous rappellois que dans notre premiere entrevue vous

avez eu des preuves que je ne manque point de courage ; mais je crois vous en donner une beaucoup plus forte en refusant votre défi. Je sais repousser une insulte personnelle ; je sais défendre mon honneur & ma vie : mais encore une fois, je me dispense de répéter ce que vous avez lu dans ma Lettre.

M. Merceda. Mais, Sir Charles, dans votre Lettre même, si nous en avons bien pris le sens, vous avez menacé un homme d'honneur d'employer des armes qui ne sont pas d'usage entre les honnêtes gens, & vous refusez néanmoins…

Sir Ch. Apprenez, Monsieur, que celui qui entreprendroit de m'insulter pourroit le faire, sinon avec impunité, du moins avec d'autant plus de sûreté, qu'il pourroit compter que je ne le tuerois pas s'il m'étoit possible de l'éviter. Je sais badiner avec mes armes, Monsieur ; c'est un mérite que j'ose m'attribuer ; mais je ne me ferai jamais un badinage de la vie d'un homme, ni de la mienne.

Sir Harg. Au diable votre sang-froid, Monsieur. Je ne puis soutenir…

Sir Ch. Parlez mieux de ce qui fait votre sûreté, Sir Hargrave.

M. Jordan. Au fond, Sir Charles, voilà des airs de supériorité que je ne pourrois supporter.

Sir Ch. C'est plus que des airs, M. Jordan. Celui qui est capable de vouloir justifier une violence par une autre, donne sur soi une supériorité réelle… Que Sir Hargrave reconnoisse sa faute : Je lui en ouvre la voie par les moyens les plus honorables qu'il puisse desirer après l'avoir commise, & je lui offre ma main.

Sir Harg. Damnable insulte ! Quoi ! Je m'entendrai reprocher des fautes par celui qui m'a fait sauter les dents sans la moindre provocation, & qui m'a mis dans un état… Vous êtes témoins, messieurs… Et vous me demandez de la patience !

Sir Ch. Mon dessein n'a pas été de vous causer aucun des maux dont vous vous plaignez. Je n'ai pas tiré l'épée pour vous rendre un coup qui ne m'a touché que légérement l'épaule, mais qui menaçoit ma vie. Je n'ai cherché qu'à me garantir du mal que je ne voulois pas vous faire. Telle est la vérité du fait ; & l'occasion étoit assurément d'une nature qui ne laissoit point à un homme d'honneur la liberté de s'y refuser. Aujourd'hui, Monsieur, je viens chez vous, de mon propre mouvement, & j'y viens seul, pour vous faire connoître que je suis toujours dans la même disposition, qui est de ne vous faire aucune injure. Voilà, Messieurs, ce qui me donne sur Sir Hargrave une supériorité qu'il peut diminuer, en se conduisant comme je le desire.

M. Bag. Ma foi, c'est parler fort noblement.

M. Jordan. J'avoue, Sir Hargrave, que ces sentimens m'inspirent du respect.

Sir Harg. Que je périsse si je lui pardonne, aussi long-tems que je porterai ces détestables marques ! Prenez un de ces pistolets, Monsieur, ils sont également chargés. Vous, Messieurs, soyez témoins que s'il me loge une balle dans le cœur, je lui pardonne ma mort. Si je meurs, je me serai attiré mon sort ; mais je veux mourir en homme d'honneur.

Sir Ch. Pour mourir en homme d'honneur, Monsieur, il faut avoir vécu de même ; il faut avoir une bonne cause à défendre.

Sir Harg. (Se levant de sa chaise). C'est perdre le tems en ridicules propos. Vous, avec votre épée, Monsieur, faites-moi la grace de descendre un moment avec moi dans mon Jardin, vous & moi seulement. Mes Amis ne quitteront point cette chambre, & pourront, s'ils le veulent, nous regarder par la fenêtre. Si vous tombez, tous les désagrémens de l'aventure seront pour moi, qui aurai tué un homme dans ma Maison ; & si c'est moi qui tombe, vous aurez le témoignage de mes Amis pour vous justifier.

Sir Ch. Je me leve aussi, Monsieur, mais c'est pour vous offrir ma main. Si vous me voulez du mal, je ne vous en souhaite aucun. L'offre que je vous fais ne doit pas être refusée deux fois. Je m'étois invité à déjeûner avec vous, mais vous serez le maître de venir dîner chez moi, vous & vos Amis. Le tems que je m'étois proposé de passer ici (en regardant sa montre) est prêt d'expirer.

M. Jordan. Sa tranquillité me confond. Quelle force dans cette ame ! Le Diable m'emporte, Sir Hargrave, si vous ne devez chercher quelque voie d'acommodement avec un Adversaire si noble.

M. Merceda. Il me gagne aussi. Je me donne au Diable, si je ne préférois l'amitié de Sir Charles Grandisson à celle du plus grand Prince du monde.

M. Bag. Je vous l'avois dit, Messieurs, il a fait les mêmes impressions sur moi, dans les deux premiers entretiens que j'ai eus avec lui.

Sir Harg. (D'un ton de voix dans lequel j'ai cru remarquer du trouble). Quoi ! je me laisserois vaincre... Grandisson, vous descendrez avec moi. Vous descendrez, je le répete. J'ai des propositions à vous faire. Vous serez le maître, ou de les accepter, ou de

me donner la satisfaction d'un homme d'honneur ; mais il faut que je vous parle seul au Jardin.

Sir Ch. Je descends volontiers dans la premiere de ces deux vues. Montrez-moi le chemin, Sir Hargrave.

Les trois Témoins ont voulu s'y opposer, mais Sir Charles leur a dit qu'il devoit cette complaisance à Sir Hargrave, & il est descendu avec lui. Alors l'Écrivain, par l'ordre de M. Bagenhall, est entré dans la chambre, & s'est placé proche de la fenêtre. Bientôt il a vu paroître Sir Charles & Sir Hargrave, qui marchoient d'un pas de promenade, mais qui s'entretenoient avec chaleur. Quelques mots qu'on entendoit par intervalles, prouvoient que l'un faisoit quelques propositions auxquelles l'autre refusoit de consentir. Ils sont arrivés proche d'un quarré de verdure, qui est vis-à-vis de la fenêtre, & là, Sir Hargrave mettant tout d'un coup l'épée à la main, a paru, par ses mouvemens, presser Sir Charles de tirer aussi la sienne. Sir Charles avoit la main gauche sur le côté, & l'autre pendante. Il s'est avancé alors vers son Adversaire, qui s'étoit mis en garde, & qui sembloit continuer ses instances. Il a baissé de la main gauche l'épée de Sir Hargrave, & dans cet état il a tenu quelques discours, dont l'Écrivain n'a pu rien entendre. Mais, sur un mouvement brusque que Sir Hargrave a fait en arriere, avec un air d'emportement fort vif, il a mis l'épée à la main, il a croisé celle qui le menaçoit, & plus promptement que l'Écrivain n'a pu le voir, il l'a fait sauter d'entre les mains de Sir Hargrave. Elle est tombée à quelques pas. Il a mis légérement le pied dessus, tandis qu'il remettoit la sienne au fourreau. Ensuite l'ayant ramassée, il s'est rapproché de Sir Hargrave, qui étoit demeuré dans le quarré de verdure, & qui tenoit le poing appuyé sur son front. Il lui a dit quelques mots d'un air doux & civil, &

passant le bras gauche sous son bras droit, il lui a remis son épée dans la main. Sir Hargrave a levé l'autre bras avec un mouvement passionné, mais il s'est laissé conduire vers la maison sans beaucoup de résistance, & comme vaincu par la conduite & le langage de Sir Charles, toujours le bras sur le sien, & son épée dans la même main. Ici l'Écrivain est retourné à sa premiere place.

Sir Harg. (En rentrant & jettant son épée sur le plancher). Cet homme-là, Messieurs, ce Sir Charles est un Diable, il a fait de moi un véritable enfant. Cependant il a le front de me dire encore qu'il n'embrassera point mes intérêts dans l'affaire que j'ai le plus à cœur ! Qu'il soit mon ami sur cet unique point, & je lui pardonne tout le reste.

Sir Ch. Une femme, Sir Hargrave, doit être maîtresse de ses inclinations. Je n'ai acquis aucun droit sur celles de Miss Byron. Elle est d'un caractere excellent ; mais vous conviendrez qu'un cœur ne se gagne point par l'épouvante. Je vous assure que nous avons tremblé pour sa vie. Il a fallu tous les soins de ma Sœur & d'un habile Médecin, pour aider à la rétablir.

Sir Harg. Le plus inflexible de tous les hommes ! Mais, vous n'opposerez rien du moins à la résolution où je suis de la voir. Elle reconnoîtra ce que j'ai souffert pour elle. Comment puis-je vous le pardonner ? Si je ne puis la fléchir, ces marques deviendront son ouvrage, & je cesserai de les regarder comme le vôtre. Loin de penser à l'effrayer, je veux tenter d'obtenir sa pitié. Elle sait, personne ne le sait mieux qu'elle, jusqu'où j'ai poussé la retenue pendant qu'elle étoit en mon pouvoir. Ma seule vue, j'en jure par tout ce qu'il y a de sacré, étoit d'en faire Mylady Pollexfen. Je lui voyois autant d'Amans que d'hommes qui la connoissoient ; je n'ai pu supporter ce spectacle. Vous Sir Charles, si vous

voulez me servir en Ami, je ne désespere point encore, qu'avec tant d'amour & des offres sans bornes, je ne puisse obtenir son cœur.

Sir Ch. Je ne puis vous promettre un service de cette nature. Tous les Parens de Miss Byron se reposent de son choix sur elle-même ; qui entreprendra de le diriger ? Je repete ce que je vous ai dit au Jardin, lorsque vous avez voulu m'imposer cette condition ; Miss Byron ne doit pas être à vous ; & pour votre propre intérêt, comme pour le sien, vous ne devez pas souhaiter qu'elle vous appartienne jamais. Allons, Sir Hargrave, faites-y plus de réflexion. Pensez à quelque autre femme, si vous êtes disposé à vous marier. Votre figure…

Sir Harg. Oui, pard… ma figure est brillante à présent.

Sir Ch. Votre fortune vous fera trouver plus de bonheur avec toute autre femme. Pour moi, je ne vous dissimulerai pas que je refuserois la premiere Princesse du monde, si je ne lui croyois pas plus d'affection pour moi que pour tous les autres hommes, soit que je crusse le mériter ou non.

Sir Harg. Et cet avis n'est-il pas interessé ? N'avez-vous aucune vue pour vous-même ? J'exige là-dessus de la bonne foi.

Sir Ch. Je n'aurois que du mépris pour moi-même, si lorsque je donne un avis je ne considérois uniquement l'intérêt de celui qui me consulte, sans aucun rapport à moi.

L'ordre ayant été donné pour le déjeuner, l'arrivée des Domestiques a fait cesser l'office de l'Écrivain. Les trois Amis de Sir Hargrave, dont l'admiration sembloit croître pour Sir Charles, lui ont fait diverses questions dans l'intervalle, sur les principes de

cette grandeur d'ame qui les charmoit dans son caractere, & particulierement sur les motifs de son horreur pour les Duels. Il les a satisfaits avec autant de force dans ses raisonnemens, que de noblesse & de civilité dans ses manieres. Après le déjeuner M. Bagenhall s'est avancé jusqu'à la porte du Cabinet, pour faire signe à l'Écrivain qu'il étoit tems de reprendre ses fonctions.

M. Jordan. J'ose promettre à Sir Charles, qu'une conversation si singuliere ne sera pas sans utilité pour moi.

Sir Harg. Fort bien : & moi je reviens à ce qui me touche uniquement. Miss Byron doit être à moi. La vie ne m'est rien sans elle ; & j'espere que les obstacles ne viendront plus de Sir Charles.

Sir Ch. Miss Byron est maîtresse d'elle-même. Je serois charmé, Messieurs, que vous preniez un jour pour nous rassembler dans Saint James-square.

M. Bag. Il reste une circonstance, dont je crois, Messieurs, qu'il est à propos que Sir Charles soit informé. Vous savez, Sir Charles, que dans le doute des événemens, je me suis fait accompagner chez vous, d'un jeune homme, qui a recueilli par écrit nos deux premieres conversations. La même crainte m'a fait obtenir de Sir Hargrave...

Sir Harg. Oui, Bagenhall, & je vous en veux un mal extrême. Une affaire, dont je souhaitois la publication pour mon honneur, n'a tourné qu'à la gloire de Sir Charles. Pour qui vais-je passer à présent ?

M. Jordan. Je ne vois rien à regretter pour vous dans cette occasion ; ou vous auriez mal profité des nobles sentimens de Sir

Charles.

Sir Ch. Comment donc, M. Bagenhall ?

M. Bag. J'ai obtenu de Sir Hargrave, que le même jeune homme, qui est d'une discrétion à l'épreuve, & le plus habile de sa profession pour les notes abrégées, jettât sur le papier tout ce qui s'est passé. Il est dans ce Cabinet.

Sir Ch. Je ne vous dissimulerai point que cette méthode me paroît fort extraordinaire ; mais comme je ne dis jamais rien que je ne pense, un recueil de mes discours ne peut être effrayant pour moi, lorsque je ne trouve rien à me reprocher dans ma mémoire.

M. Bag. vous devez être fort tranquille, Sir Charles. Il ne s'est rien passé, comme Sir Hargrave vient de l'observer, qui ne soit à votre gloire. L'embarras est pour nous-mêmes, qui avons employé l'Écrivain. Nous lui avons recommandé d'être exact, & de ne s'attacher qu'à la vérité. Notre espérance n'étoit gueres de voir finir si paisiblement cette entrevue.

M. Jordan. Heureuse fin, graces au Ciel !

M. Merceda. Très heureuse en effet !

Sir Harg. Oui, si Miss Byron consent à me faire oublier ces odieuses marques.

M. Bag. Votre tâche est finie, M. Cotes. Apportez tout ce que vous avez écrit.

L'Écrivain est venu. M. Bagenhall a demandé si l'on vouloit entendre la lecture du Recueil. Sir Hargrave a protesté qu'il ne l'entendroit point, parce qu'il y faisoit un triste rôle. Sir Charles a

dit qu'il ne pouvoit demeurer plus longtems ; mais que puisque le Recueil étoit fait, & qu'on lui avoit accordé une copie des deux premiers, il seroit bien aise d'en avoir une aussi du troisiéme ; d'autant plus que s'il y trouvoit quelque chose à se reprocher, il donneroit un exemple de la disposition où il étoit toujours à se condamner lui-même. On m'a ordonné de faire une copie pour Sir Charles, qui a pris congé alors, & que Sir Hargrave & ses trois Amis ont conduit fort civilement.

Lorsqu'ils sont rentrés dans la même chambre, ils ont gardé le silence pendant quelques minutes, en se regardant mutuellement, comme si chacun avoit attendu que les autres parlassent les premiers. Mais aussi-tôt qu'ils ont ouvert la bouche, ils se sont tous répandus sur les louanges de Sir Charles, qu'ils ont nommé le plus modeste, le plus poli, le plus brave, & le plus noble des hommes. Cependant ses maximes, ont-ils dit, leur paroissoient fort étranges. Mais Sir Hargrave est tombé dans une rêverie profonde, dont ses Amis ont eu peine à le faire sortir. Il leur a dit qu'il ne pouvoit supporter le souvenir de tout ce qui venoit d'arriver. Il m'a traité comme un Enfant, a-t-il ajouté. Mais quelque promesse qu'il ait tirée de moi, je ne serai point tranquile jusqu'à ce que Miss Byron soit Mylady Pollexfen.

Je certifie que cette Relation contient la vérité, avec autant d'exactitude que de bonne foi.

*Henri Cotes.*

## Suite de la Lettre XXXIII.

Pendant que M. Reves transcrivoit le Mémoire de l'Écrivain, Sir Hargrave s'est présenté, sans nous avoir fait donner le moindre avis de sa visite. Le cœur m'a manqué, lorsqu'on est

venu m'avertir que sa voiture étoit à la porte. Il est entré. J'ai prié M. & M Reves de l'aller recevoir. Il leur a fait des excuses fort soumises de tous les embarras qu'il leur a causés. Il a rejetté tout sur l'Amour ; nom prostitué, qu'on fait servir de voile, dans les deux sexes, à toutes sortes de violences, d'indiscrétions & de folies.

J'étois demeurée dans mon appartement. Madame Reves est venue me proposer de descendre. Elle m'a trouvée dans un tel effroi, qu'étant retournée aussi-tôt, elle a prié Sir Hargrave de ne pas insister sur le dessein de me voir aujourd'hui. Il a protesté que son unique intention, dans cette visite, étoit de me demander pardon. Il ne doutoit pas, a-t-il ajoûté, que tout autre jour sa premiere visite ne me causât la même émotion. Ainsi c'étoit une faveur qu'il me suplioit de ne pas différer, à laquelle même il avoit quelque droit par ses souffrances ; & M. Reves devoit s'appercevoir qu'il n'étoit plus le même homme. D'ailleurs, a-t-il dit encore, puisqu'il avoit si mal réussi dans la satisfaction qu'il avoit voulu tirer de Sir Charles, je devois lui accorder le pouvoir de me demander pardon, comme une grace qui acheveroit de le réconcilier avec son Adversaire.

Quel moyen de résister à cette raison ! Je suis descendue en tremblant. Malgré tous les petits raisonnemens, par lesquels je m'étois préparée à prendre l'air de dignité qui convient à une femme injuriée, je n'ai pû l'appercevoir en entrant dans la Salle, & lui voir faire les premiers pas pour s'avancer vers moi, sans un mouvement de terreur, qui m'a fait saisir le bras de M. Reves. Mes regards ont dû se ressentir de cette impression. Si Sir Charles eût été présent, je suppose que j'aurois couru de même vers lui.

Chere & adorable bonté ! s'est-il écrié en s'approchant de moi. Que cette terreur a de charmes, & que j'y reconnois de justice ! Mais j'ai pardonné de plus cruelles injures, a-t-il ajouté en montrant sa bouche. Vous savez qu'il n'est entré que de l'honneur dans mes vues.

De l'honneur, Monsieur ? dites de la cruauté, de la barbarie. Comment avez-vous pu souhaiter de voir celle que vous avez si maltraitée ?

J'en appelle à vous-même, Mademoiselle. M'est-il échappé la moindre indécence ? Que me revient-il de ma folle entreprise & de tout ce que j'ai souffert ? une mortelle humiliation…

Oui, Monsieur, c'est votre partage. (J'étois presque hors d'haleine). Que demandez-vous de moi, Monsieur ? Pourquoi cette visite ? (Je savois à peine ce que je disois, & je ne cessois pas de tenir le bras de M. Reves.)

Je vous demande grace, Mademoiselle. C'est le seul motif qui m'amene. Je viens vous demander pardon. Je vous le demande à genoux. (Et le méchant a mis un genou à terre).

Levez-vous, Monsieur. Ne prenez point cette posture devant moi. Vous m'avez maltraitée, vous m'avez blessée, vous m'avez remplie d'horreur & d'effroi ! & ce que je n'oublierai jamais, Monsieur, vous m'avez mise dans le danger d'être votre femme !

Il s'est levé. Dans le danger d'être ma femme ! C'est-à-dire, Mademoiselle, que j'ai pris une mauvaise voie, & j'en conviens.

Cette partie de ma réponse, chere Lucie, ne vous paroît-elle pas extrêmement bizarre ? Mais le souvenir de ce que j'ai souffert, & du secours qui m'a sauvée, s'est présenté si vivement, qu'il

ne m'a pas laissé la moindre présence d'esprit, lorsque je l'ai vu à genoux devant moi.

Vous voyez, Sir Hargrave, a interrompu Madame Reves, que Miss Byron est pénétrée de frayeur. Asseyez-vous, mon Amour, (en s'adressant à moi & me prenant les mains.) Comme vous tremblez, chere Henriette ! Vous voyez Sir Hargrave, dans quel état vous la mettez par une si prompte visite. Vous voyez…

Je vois, je vois, Madame ; & j'en suis désesperé. (Tout le monde s'est assis.) Rassurez-vous, chere Miss Byron, & pardonnez-moi, je vous en conjure.

Eh bien, Monsieur, je vous pardonne.

Si vous étiez moins agitée, Mademoiselle, si votre situation le permettoit, je vous dirois ce que j'ai de plus à vous demander ; je vous supplierois…

Dites, Monsieur, parlez, & que jamais…

Souffrez que je vous interrompe, Mademoiselle. J'appréhende trop ce jamais, pour vous laisser achever. Il faut que vous consentiez à recevoir mes adorations. Je ne demande votre indulgence, qu'autant que ma conduite à l'avenir…

Votre conduite, Monsieur ! Mais vous deviendriez le meilleur de tous les hommes, que je ne consentirois jamais…

De grace, chere Miss Byron ! (en m'interrompant encore.) Il a fait plaider alors sa passion, sa fortune, ses souffrances ; le Méchant ! Ses dents néanmoins, & sa bouche défigurée, m'inspiroient, par intervalles, un petit sentiment de pitié. Il a fait vœu de se laisser gouverner par moi, dans toutes les actions de sa vie. Il a

promis de m'assurer la moitié de son bien. L'odieux personnage a parlé d'Enfans, ma chere, du partage des Enfans. Il s'est étendu avec autant de complaisance en lui-même, que s'il avoit été question de dresser les articles de notre mariage.

Sur la renonciation absolue que j'ai faite à toutes ses offres, il m'a demandé si Sir Charles n'avoit pas fait quelque impression sur mon cœur ? Je ne sais pourquoi cette question m'a si fort irritée ; mais à peine ai-je daigné lui répondre. Je vois, ma chere, que j'ai plus d'orgueil que je ne crois. Assurément, lui ai-je dit, je ne vous dois aucun compte… Non, Mademoiselle, a-t-il interrompu, mais j'insiste sur un mot d'explication. Si Sir Charles vous a fait connoître qu'il recherche votre faveur, il ne peut me rester d'espérance.

Sir Charles, Monsieur, m'a servie sans intérêt. Sir Charles ne m'a fait… Je me suis arrêtée ici, sans que je puisse en apporter de raison. M. Reves a répondu pour moi, que Sir Charles ne m'avoit fait aucune sorte d'ouverture. C'est le plus noble des hommes, a-t-il ajouté. Quand il auroit quelques vues de cette nature, j'ose dire qu'il seroit embarrassé à les expliquer, dans la crainte de diminuer, par cette déclaration, le mérite de ses services. C'est une fort bonne pensée de M. Reves. Qui sait, ma chere, si cette réflexion est tout-à-fait sans fondement ?

Ses services ! Juste Ciel ! a repris le Personnage. Mais cette assurance me rend plus tranquille, & je vous déclare, M. Reves, que si je n'avois pas trouvé dans le Chevalier Grandisson un mérite qui m'étonne, notre affaire ne seroit pas terminée comme elle paroît l'être à présent.

Sir Hargrave, lui a dit M Reves, permettez-moi de remarquer que pour ceux qui connoissent l'ame de Miss Byron, il n'y a pas la moindre apparence de s'imaginer qu'elle puisse jamais… Chere Madame, a-t-il interrompu, mille pardons ! mais je ne puis recevoir des refus d'une autre bouche que de la sienne. Un repentir sincere n'obtiendra-t-il rien d'une si belle Ame, que je suppose, d'ailleurs, sans aucun engagement ?

Je lui ai dit qu'il ne manquoit rien à mes explications, & que j'étois surprise qu'ayant connu mes sentimens avant que de m'avoir cruellement insultée, il pût conserver la moindre espérance après une action si noire. Il a recommencé sur la violence de sa passion, avec toutes les figures dont j'étois déjà fatiguée. Je crois, Lucie, qu'il me sera impossible, pour tout le reste de mes jours, d'entendre de la bouche d'un homme les termes d'amour, de passion, & les autres flatteries de cette espece. J'ajouterai en deux mots, pour supprimer cent autres impertinences, plus fades que toutes les louanges de M. Everard Grandisson, qu'il s'est réduit à demander la préférence sur M. Greville, M. Fenwick & M. Orme, & qu'en se promettant d'exciter ma pitié tôt ou tard, en faveur de ses souffrances, il se flattoit, m'a-t-il dit, que le pardon qu'il avoit accordé à l'homme dont il avoit été le plus injurié dans toute sa vie, auroit quelque pouvoir sur un cœur tel que le mien. Il a pris congé de nous d'un air assez noble. Je ne lui souhaite aucun mal, mais j'espere que je ne le reverrai jamais.

Cette dépêche est déjà si longue, que je remets à l'Ordinaire suivant la matiere que j'ai pour une autre Lettre.

## Lettre 34

*3 de Mars.*

Je n'étois pas remise de la visite de Sir Hargrave, lorsque j'ai vu paroître Mylady L... & Miss Grandisson, qui ne s'arrêtoient, m'ont-elles dit, que pour un moment, mais cet agréable moment a duré deux heures. Au premier coup d'œil, Miss Grandisson a remarqué de l'altération sur mon visage. Elle m'a demandé, elle a demandé à M Reves d'où venoit ce changement, & si c'étoit douleur ou plaisir ? Je lui ai dit naturellement quelle visite j'avois reçue, & graces à l'assistance de ma Cousine, je lui ai fait le récit de ce qui s'étoit passé. Les deux Sœurs nous ont écoutées avec d'autant plus de plaisir, que leur Frere les voyant dans l'inquiétude, leur avoit bien appris que l'affaire étoit accommodée entre Sir Hargrave & lui, mais n'avoit pas eu d'occasion de s'expliquer davantage.

Il faut que nous comptions ensemble, m'a dit Miss Grandisson, en prenant ma main. Vous me rendez à demi jalouse. Mylady L... a pris le rang sur moi dans l'affection de mon Frere, mais elle est ma Sœur aînée : que les premiers venus l'emportent, je suis capable de patience ; mais je ne veux pas qu'une Sœur plus jeune que moi vienne tout d'un coup me supplanter.

Que signifie ce langage, ai-je dit en moi-même ? Et j'ai rougi comme une folle, sur-tout en voyant ses yeux attachés sur les miens, comme s'ils eussent voulu pénétrer dans mon cœur. Une palpitation, qui ne faisoit qu'augmenter, m'a fait paroître aussi embarrassée que si j'avois cru son reproche fort sérieux. Quelle est donc ma situation, chere Lucie ?

Charlotte, a dit Mylady L... en souriant, pourquoi jeter notre charmante Sœur dans cet embarras ? Et s'adressant à moi : ma chere, ne faites point d'attention à ses discours, avec le tems, vous la connoîtrez.

Ne vous tairez-vous pas, lui a dit Miss Grandisson ? comptez que j'aurai son secret.

Eh quel secret, leur ai-je demandé ? Ô Miss Grandisson ! quel plaisir prenez-vous à m'alarmer ?

Fort bien, fort bien, m'a-t-elle répondu : j'examinerai toutes ces agitations dans un autre tems. J'ai battu quelquefois le buisson pour un liévre, & j'en ai fait sortir deux. Mais je ne parle ici que d'un Écrit ou d'une Lettre : mon Frere l'a nommé un Écrit, qui lui a été remis bien cacheté, dont il a récompensé le Porteur, & qu'il s'est hâté de vous envoyer, ma chere Henriette, sans l'avoir ouvert ; c'est ce qui est bien certain pour nous. Si nous lui passons ses réserves, nous ne sommes pas d'humeur à supporter les vôtres. Une réponse nette, s'il vous plaît : que contenoit cette Lettre ou ce papier ?

Cette explication m'ayant un peu soulagée, je lui ai dit naturellement qu'il étoit question de ce qui s'étoit passé dans une entrevue fort effrayante, entre Sir Charles & Sir Hargrave. Elle n'a pas laissé de revenir à la charge, en me reprochant du même ton, de leur avoir dérobé l'affection de leur Frere, qui avoit, pour moi, une confiance dont il sembloit manquer pour elles ; & je n'ai eu à représenter, pour ma défense, que la nature de l'affaire qui me regardoit uniquement : mais l'arrivée d'un Laquais étranger, avec une carte, a fait tourner notre attention d'un autre côté. C'étoit de la part de Mylady D... qui faisoit ses complimens à Madame

Reves & à Miss Byron, & qui faisoit demander la permission de leur rendre une courte visite, parce qu'ayant fort peu de tems à passer à Londres, elle étoit résolue de ne pas partir sans les voir.

Il n'y avoit aucun moyen de s'en défendre. Cependant je n'étois pas encore revenue du trouble où Sir Hargrave m'avoit jetée. Miss Grandisson a pénétré tout d'un coup le sujet de cette visite, & je n'ai rien désavoué ; mais, dans ma mauvaise humeur, je lui ai dit que ma réponse étoit déja faite, & que Mylady D... se donnoit une peine inutile. Pourquoi donc ? m'a-t-elle demandé. Savez-vous que son Fils a douze mille livres sterling de rente ? C'est ce qui me touche peu, ai-je répondu. Je n'y conçois rien, a-t-elle repris ; & comptant sur ses doigts les noms d'Orme, de Fenwick, de Greville, de Fouler, de Sir Hargrave & de Mylord D..., si j'ai bien compté, c'est déja six ; & l'heureux homme n'est pas du nombre ! Que signifie ce dégoût ? Prenez-y garde ; l'Orgueil a ses chûtes.

Dites-moi, chere Lucie, ce qu'elle peut avoir entendu par-là. Je me flatte que les Sœurs de Sir Charles Grandisson ne me prennent point... Mais peut-être a-t-elle parlé sans réflexion.

Vous me croyez donc de l'orgueil ? ai-je répliqué, d'un air grave & froid, comme M. & M Reves m'ont dit ensuite qu'ils l'avoient observé. Si vous en avez ! m'a-t-elle dit ; oui, oui, c'est de l'orgueil, ou quelque chose de pis.

Je vous demande encore, ma chere, ce que cette Badine a voulu dire ici... & ce que j'ai voulu dire moi-même, car j'avois les larmes aux yeux. J'ai senti, dans ce moment, mes esprits fort abattus.

Cependant j'ai demandé aux deux Sœurs si la Comtesse étoit de leur connoissance. Mylady L... m'a répondu qu'elle la connoissoit depuis long-tems, & m'a fait une peinture fort avantageuse de son caractere. Elle m'a fait aussi celle de Mylord D..., auquel il semble qu'il n'y a rien à reprocher. Miss Grandisson a voulu savoir quels pouvoient être mes motifs, pour refuser un homme tel que lui. Je lui ai dit que je ne voulois plus entendre parler des hommes ; que j'étois dégoûtée de toute la race, & que j'avois cette obligation à Sir Hargrave. Elle n'en a rien voulu croire ; & son agréable esprit s'est exercé long-tems sur l'alternative qu'elle venoit d'établir. Sa Sœur a cru devoir l'arrêter. Ne finirez-vous point ? lui a-t-elle dit ; & se tournant vers moi, ah ! chere Miss Byron, vous n'obtiendrez rien de cette folle imagination, que toute sa chaleur ne soit épuisée ; & si vous avez un secret, le meilleur parti est de l'en informer d'abord. Charlotte est une fille généreuse, après tout ; mais quelquefois, comme à présent, d'une curiosité qui passe les bornes.

Encore une fois, chere Lucie, que veulent dire ces deux Sœurs ? je le cherche avec étonnement. Me soupçonnent-elles d'aimer quelqu'un ? Il me semble que généreuses comme elles sont, ce n'est pas cette voie qu'elles devroient prendre, lorsqu'elles me croyent sans engagement, & qu'elles savent que leurs doutes doivent tomber sur leur Frere. Mais, avec toute leur pénétration, elles ne peuvent l'approfondir. Que ne donnerois-je pas, pour savoir si Sir Charles a jamais aimé ?

La Comtesse, qui est arrivée alors, a fait prendre un autre tour à la conversation. C'est une Dame d'environ quarante-cinq ans, qui a beaucoup de noblesse & de bonté dans la physionomie. Après beaucoup de civilités générales sur la réputation qu'elle

m'attribue, & sur l'empressement qu'elle avoit eu de vérifier par ses yeux tout ce qu'elle avoit entendu de moi, quelques mots qu'elle m'a dit de Madame Selby, & d'une Lettre qu'elle en attendoit impatiemment, m'ont fait juger que ma Tante ne l'avoit point informée de ma réponse. Un moment après, elle s'est baissée vers Mylady L..., qui se trouvoit assise près d'elle ; & prenant sa main, elle lui a parlé quelques momens à l'oreille. Mylady L... n'a pas fait d'autre réponse que, Non, Madame . La Comtesse a répliqué qu'elle en étoit ravie. Je ne crains point, a-t-elle ajouté, de m'ouvrir avec confiance à une Amie telle que vous.

Ah ! ma chere ! elle a demandé à Mylady L... j'en suis sure, si le nom de Sœur, qu'elle m'avoit entendu donner par Miss Grandisson, avoit rapport à quelque vue de son Frere ; & l'air ouvert & caressant, qu'elle a pris ensuite avec Madame Reves & moi, me persuade qu'après cette explication, il ne lui est resté aucun doute que son fils ne pût penser à moi, sans obstacle du côté de Sir Charles. Loin toute bassesse, ma Lucie. Quelque admiration dont je me reconnoisse remplie, pour quelqu'un que j'en crois digne, ces excellentes Sœurs ne me verront point engagée dans une passion sans espoir.

La Comtesse m'a demandé un moment d'entretien particulier, sans nous écarter plus loin qu'une fenêtre voisine, où elle m'a menée par la main. Elle m'a parlé dans des termes assez vagues, d'une Lettre, qu'elle ne doutoit point que Madame Selby ne m'eût communiquée ; & sans attendre ma réponse, elle s'est étendue, avec une bonté extrême, sur toutes les qualités qu'elle me suppose, & dont elle prétendoit appercevoir la confirmation dans mon langage & dans ma figure. J'aurois souhaité de pouvoir m'expliquer sur le fond de ses vues. Mais s'abandonnant toujours

à ses préventions, & prenant quelques détours civils, dont elle ne me laissoit pas le tems de sortir, pour l'embarras d'une jeune personne qui n'ose avouer ce qu'elle désire le plus, elle m'a ramenée par la main vers la compagnie, en me répétant qu'elle en avoit assez vu, & qu'elle se reposoit sur la réponse qu'elle attendoit de ma Tante.

Il est certain que son air de bonté, ses manieres nobles & ouvertes, & l'expression vive & naturelle de ses sentimens, dans un entretien si court, m'ont prévenue aussi d'une forte inclination pour elle. Que je serois heureuse, me suis-je dit à moi-même, de pouvoir obtenir une telle Mere, sans devenir la femme de son fils ! & dois-je refuser de le voir, si l'on me demande une entrevue ? sur tout lorsque Mylady semble vouloir persuader à la Comtesse qu'un autre n'a pas la moindre vue... Au fond, je ne desire pas que cet autre... du moins si... je ne sais plus, ma chere Lucie, ce que je voulois ajouter, mais je vous prie de bien assurer ceux qui s'intéressent à moi, que jamais ils ne me verront engagée dans une passion sans espoir. Non, non. Ils peuvent compter là-dessus.

Mais que je vous fasse une question : ma Lucie, une question puérile, je le reconnois ; à vous qui avez eu le cœur pris, comme vous me l'avez confessé, & qui vous êtes heureusement dégagée. Je me surprens, depuis quelques jours, dans l'usage de certains termes, tels qu'un autre, quelqu'un, il, lui, au lieu d'écrire hardiment, comme je faisois toujours, Sir Charles, ou le Chevalier Grandisson, qui sont des termes plus mesurés ; quoiqu'assurément je ne manque point de considération pour un homme qui mérite celle de tout le monde. Que veux-je vous faire entendre ? Est-ce un signe... Ah Lucie ! vous m'avez menacée d'avoir l'œil

ouvert sur moi ; & ne vous ai-je pas dit que je l'ouvrirois aussi moi-même ? J'étois sincere. Vous le croirez sans peine, en voyant que des remarques si légeres ne peuvent m'échapper. Mais si vous trouvez qu'elles le soient trop, ne m'exposez pas, ma chere, ne les lisez pas à la chere Assemblée. Elles marqueroient de la foiblesse aux yeux des uns. Elles obtiendroient de l'indulgence aux yeux des autres, parce qu'ils y reconnoîtroient le langage de la nature. Je serois coupable, si je vous écrivois séparément ; & je n'ai rien dans le cœur, que je ne sois prête… j'allois dire, que j'aie honte de publier ; mais je crois en avoir quelquefois un peu de tout ce que je vous écris. Ah ! chere Lucie, ne me dites pas qu'elle est juste.

La conversation est tombée sur Sir Charles, que Mylady D… ne connoît que de réputation, & dont elle désire passionnément l'amitié ; sans intérêt, a-t-elle dit, puisqu'elle n'a point de fille. Ensuite, s'étant rappellé apparemment quelques mots, par lesquels je m'étois efforcée de lui expliquer mes véritables dispositions, elle m'a dit à l'oreille ; j'espere néanmoins, chere miss, que vous n'êtes pas déclarée contre mes desirs. Vous ne me répondez pas. Savez-vous que les mères n'aiment pas l'incertitude ? Vous ne connoissez pas mon impatience. Je lui ai répondu qu'il m'en coutoit beaucoup, pour m'éloigner d'une proposition qui m'auroit liée plus étroitement avec elle. Eh quoi, ma chere, a-t-elle repris ; c'est la qualité de fille qui vous inspire cette réserve ? Vous êtes supérieure à ces affectations. Songez que nous traitons entre femmes, & d'une fille à sa mere. Vous êtes au-dessus des vaines formalités.

Elle s'est tournée tout d'un coup vers la compagnie. Rien ne m'est ici suspect, a-t-elle continué. Quelqu'un de vous sait-il que

le cœur de Miss Byron soit engagé ? Miss grandisson, permettez que je m'adresse à vous. Les jeunes personnes ont de l'ouverture entr'elles. Connoissez-vous quelque homme en faveur duquel Miss Byron soit prévenue ? Sa Tante Selby m'écrit qu'elle ne lui connoît aucune inclination.

Miss Grandisson a répondu que souvent les jeunes personnes ne connoissent rien elles-mêmes à leur propre cœur. Elle s'est tournée vers moi : Parlez, ma Sœur Henriette, m'a-t-elle dit, répondez pour vous-même.

N'étoit-ce pas une malice cruelle, chere Lucie ? cependant pourquoi n'ai-je pu répondre sans embarras ? Mais l'extrême bonté de la Comtesse... & je puis dire aussi l'odieuse méchanceté de cet Hargrave... en vérité, depuis le cruel traitement que j'ai reçu de lui, je ne me reconnois plus moi-même.

Soyez sure, Madame, ai-je dit à la fin, que ma Tante ne vous a marqué que la vérité. Il y auroit de l'affectation à déclarer que je renonce au mariage, parce que j'ai toujours porté du respect à cet état : mais il m'est survenu quelques chagrins, qui m'ont donné du dégoût pour toute la race des hommes.

Pour tous les hommes ? a répondu la Comtesse. Je passe aux ames foibles quantité de choses qui ne conviennent point à la vôtre. Dans le peu de séjour que j'ai fait à Londres, il m'est revenu que vous aviez quelque plainte à faire de Sir Hargrave Pollexfen ; car j'ai pris plaisir à m'entretenir de vous : mais je n'ai vu, dans cette petite disgrace, qu'une confirmation de votre mérite. Que penser d'une femme qui n'est au goût que d'un seul homme ?

Enfin la Comtesse, pressée par les arrangemens de son départ, nous a quittées vers six heures, en me répétant qu'elle s'en fioit à la réponse de Madame Selby, qui lui rendroit bon compte de mes sentimens, & que se proposant de revenir passer le reste de l'hiver à Londres, elle donneroit tous ses soins à ce qu'elle avoit de plus à cœur au monde.

Miss Grandisson m'a fait un reproche amer du silence que j'avois gardé avec elle, sur les lettres de ma Tante. Je me suis retranchée sur les chagrins qui ne m'avoient pas laissé un moment de repos, & parmi lesquels je comptois le nouvel embarras où les propositions de la Comtesse m'avoient jettée. On ne m'en a pas fait moins la guerre sur le caprice qui me rendoit insensible à toutes ces offres. Cependant, a repris Mylady L..., à présent que Miss Byron a vu la Comtesse de D..., & qu'elle commence, a continué malignement Miss Grandisson, à oublier les mauvais traitemens de Sir Hargrave, elle pourra changer de disposition.

Dites, Lucie, dites, ma chere Tante, n'auriez-vous pas souffert ici pour moi ? Je vous avoue que j'ai trouvé de la cruauté dans cette malice. Ma tête, ai-je répondu affectueusement, s'est beaucoup ressentie de la violence de Sir Hargrave, & de l'appréhension des funestes effets qui pouvoient suivre la généreuse protection que j'ai reçue. J'étois déja fatiguée par la persécution de quelques honnêtes gens, tels que M. Orme & Sir Roland Meredith ; & par celle de M. Greville & de M. Fenwick, dont je n'ai pas si bonne opinion. Lorsque j'aurois souhaité de trouver un peu de loisir pour respirer, & pour recueillir mes esprits dissipés, je me vois faire de nouvelles propositions, à moi, à mes Amis, & par une personne d'un mérite si distingué : vous ne devez pas être étonnées, Mesdames, qu'il ne me soit pas facile de vous don-

ner tout d'un coup des raisons de mon refus, quoiqu'elles viennent réellement du fond du cœur.

Elles ont vu que leur badinage commençoit à m'affliger ; la bonté de leur naturel les a fait passer à d'autres sujets, & lorsqu'elles m'ont quittée, avec leurs caresses ordinaires, elles ont paru emporter beaucoup de satisfaction de leur visite.

En réfléchissant sur tout ce qui m'arrive, il me semble, mes chers Amis, qu'il est tems de vous faire voir plus clair dans ma situation, afin que vous puissiez m'aider de vos instructions & de vos conseils ; car je vous proteste que je suis dans une espece de désert. De grace, chere Lucie, apprenez-moi... Mais ce ne peut être de l'amour ! ainsi je dois être sans inquiétude. Ce n'est pas non plus de l'envie ; quoiqu'avec le poids de tant d'obligations, je me trouve encore accablée de l'ascendant que les deux aimables Sœurs prennent sur moi : oh non ! l'envie est une passion basse, qui ne sera jamais logée dans mon cœur. Seroit-ce de l'orgueil ? l'orgueil est un vice, qui produit toujours quelque mortification ; & vous m'avez rendue tous orgueilleuse, ou fiére du moins de votre amitié ; mais j'ai cru que cet orgueil, ou cette fierté, devoit faire partie de ma reconnoissance.

Je souhaiterois d'être avec vous, ma chere Lucie ! je vous ferois mille questions. Mon cœur agité se reposeroit dans votre sein. Il trouveroit des armes dans vos réponses, contre les excès de sensibilité. Mais à propos, ne me souviens-je pas de vous avoir entendu dire, dans une certaine occasion, que vous trouviez du soulagement à soupirer ? Cette question est sérieuse, ma chere. Ne m'avez-vous pas dit que les soupirs étoient accompagnés d'une certaine douceur, qu'ils étoient involontaires néanmoins, & que vous étiez prête à vous quereller vous-même, sans savoir

pourquoi ? Et je vous prie, ne vous sentiez-vous pas alors une peine dans l'estomac, que vous étiez embarrassée à décrire, disiez-vous ? N'étiez-vous pas humble, soumise, demandant comme la pitié de tout le monde, & prête à donner la vôtre ? N'auriez-vous pas lu attentivement les Histoires tristes, sur-tout celles des jeunes femmes qui étoient engagées dans des peines & des difficultés ? Votre compassion pour autrui n'étoit-elle pas plus vive ? Votre attention n'étoit-elle pas diminuée pour vous-même ? Mais l'incertitude ne vous sembloit-elle pas le plus rude de tous les tourmens ? Je me souviens, ma chere, que vous viviez sans boire & sans manger, vous n'en étiez pas moins fraîche. L'Amour est peut-être, pour les Amans, ce que la Manne du Ciel étoit pour les Israélites : mais on peut s'en plaindre comme eux, & murmurer d'en avoir trop. Votre sommeil, je m'en souviens aussi, étoit interrompu. Vous étiez troublée par vos songes. C'étoient des montagnes, des précipices où vous rouliez continuellement ; des tempêtes ou des inondations qui vous emportoient ; des eaux profondes où vous vous abymiez, des flammes, des voleurs, & d'autres imaginations.

Qu'on se rappelle volontiers tout ce qu'on n'a pas clairement conçu dans l'examen d'autrui, quelqu'intérêt qu'on y ait pu prendre, lorsqu'on appréhende de se trouver dans le même cas ! Je sais néanmoins que tout ce que je dis ici, & que vous ne vous souviendrez pas d'avoir éprouvé, peut venir du danger, de la terreur où m'ont jettée les violences de Sir Hargrave Pollexfen. Combien de fois tout ce qu'il m'a fait souffrir ne s'est-il pas représenté dans mes songes ! Tantôt je crois implorer sa compassion, & ne recevoir de lui que des reproches & des menaces. Tantôt il me semble que j'ai la bouche fermée de son mouchoir. Son horrible Ministre, si c'en étoit un, lit quelquefois la formule, & je ré-

clame contre la validité d'un tel mariage. D'autres fois je crois m'être échappée, il me poursuit ; je crois l'entendre sur mes traces ; & je m'éveille, en faisant d'inutiles efforts pour crier au secours ! Mais lorsque mon imagination me sert plus heureusement, je vois paroître mon Libérateur. C'est quelquefois un puissant Dieu, car mes songes me rendent une parfaite Romanciere ; & moi je suis une Demoiselle dans l'infortune. Le blanc Palefroi se présente aussi-tôt ; & la carriere s'ouvrant au merveilleux, je vois tuer des Lions & des Tigres, pourfendre des Géans, & mettre des Armées en déroute, par la puissance du seul bras de mon Héros.

Toutes ces rêveries ne vous convainquent-elles pas que mon inquiétude ne peut être attribuée qu'à ce que j'ai souffert de la barbarie de Sir Hargrave ? Il me semble que le seul parti que j'aie à prendre est d'aller demander les avis de ma Tante ; de quitter Londres, ma chere : & je serai plus capable alors de découvrir si, comme tous mes Amis le soupçonnent, & comme je dois avouer que je commence moi-même à le craindre, une passion plus forte que la reconnoissance ne s'est pas emparée de mon cœur. Je suis sûre d'une chose, c'est que mes facultés intellectuelles sont affoiblies. Miss Grandisson m'a dit qu'à Colnebroke mes agitations d'esprit avoient été jusqu'au délire, & que le Médecin qu'on fit appeler avoit tremblé pour ma tête. Si je me laissois engager dans une passion sans espoir, il ne faudroit pas d'autre preuve que ma raison a souffert.

Adieu, chere Lucie. Quelle Lettre je viens d'écrire ! Les dernieres lignes suffiront seules pour faire connoître que j'ai le cœur & la tête affoiblie.

## Lettre 35

*Samedi 4 Mars.*

Sir Hargrave Pollexfen est venu voir ce matin M. Reves, ou lui a déclaré du moins que cette visite étoit pour lui ; mais étant malheureusement en bas, je n'ai pu me dispenser, sans impolitesse, d'entendre ce qu'il avoit à dire.

Il a proposé d'aller au Château de Selby pour implorer le pardon de toute ma famille, mais les objections de M. Reves lui ont fait perdre cette pensée. Il n'a cherché, s'il faut l'en croire, à me voir chez Mylady Williams, que dans la vue de s'attacher régulièrement à me rendre ses soins, sur le portrait qu'on lui avoit fait de moi ; & ce n'étoit pas la premiere fois qu'il en eût desiré l'occasion. Il s'étoit déterminé un jour à rendre une visite formelle à mon Oncle Selby en Northampton-Shire, & son équipage étoit prêt, lorsqu'il avoit appris que mon Oncle étoit venu à Londres avec M. & M Reves. Là-dessus, il s'étoit rendu à Petersborough, dans l'intention de faire l'ouverture de ses sentimens à M. Deane, pour lequel on l'avoit informé de notre confiance : mais l'ayant trouvé parti pour Cambridge, il avoit pris la résolution d'éprouver sa fortune avec moi, & de venir à Londres avec d'autant plus de confiance, qu'on l'avoit assuré que ma famille se reposoit de mon choix sur moi-même, & qu'il se voyoit en état de me faire des offres dont celles d'aucun de ses Concurrens ne pouvoient approcher. Ainsi ses vues n'étoient pas précipitées, & ne venoient pas de la seule impression que j'avois faite sur lui chez Mylady Williams, quoiqu'il avouât que ses sentimens s'étoient assez échauffés tout d'un coup pour lui en faire hâter la déclaration.

Il regardoit, m'a-t-il dit, comme le plus grand de tous ses malheurs, de m'avoir causé de si violens déplaisirs ; il a répété toutes les raisons prises de son amour, de ses souffrances & de son repentir, & sur-tout de l'effort qu'il a fait sur lui-même pour oublier des injures beaucoup plus sanglantes, & qui n'étoient que trop visibles. J'ai répondu que j'avois souffert plus que lui, quoique les marques en fussent moins apparentes ; que je n'avois pas laissé de lui pardonner en faveur de l'accommodement qui avoit succédé entre mon Protecteur & lui, (Protecteur ? a-t-il interrompu en se mordant les levres ;) mais qu'il avoit connu mes sentimens avant sa barbare entreprise : & je l'ai prié de renoncer pour jamais à moi. Il devoit m'excuser, ai-je ajouté, si je lui déclarois que j'étois résolue de ne le revoir jamais.

Cette conversation a duré plus long-tems. M. & M Reves gardoient un profond silence. Enfin il m'a pressée de lui garantir du moins que M. Greville ni M. Fenwick, ne l'emporteroient pas sur lui ; & pour me faire envisager apparemment d'autres difficultés dans l'avenir, il m'a protesté que sa téméraire démarche étoit venue principalement de la crainte qu'il avoit eue de se voir supplanté par M. Greville. Je lui ai dit que rien ne m'obligeoit à des promesses de cette nature, mais que M. Reves l'ayant assuré, pour se délivrer de ses instances, qu'il croyoit cette crainte sans fondement, je ne pensois point à le contredire.

Avant qu'il m'ait été possible de congédier cet homme importun, on est venu l'avertir que M. Bagenhall & M. Jordan le demandoient. Il n'a pas fait difficulté de nous avouer qu'ils étoient amenés par l'espérance de me voir, ni de me demander en grace un quart-d'heure pour eux & pour lui. J'étois déterminée à me retirer. Mais avec la même hardiesse, il a donné ordre au Laquais

de les introduire, & M. Reves ne s'y étant point opposé, ils sont entrés presqu'aussi-tôt.

Ces deux Étrangers se sont présentés fort civilement, & toute leur conduite s'est soutenue avec la même décence. Comme ils venoient dans la résolution de m'applaudir, ils n'ont pas voulu que leur attente fût trompée. Mais on ne peut rien ajouter à l'éloge qu'ils ont fait tous deux de Sir Charles Grandisson ; & je ne dissimule point que le sujet m'a rendu leur compagnie plus supportable. Il me semble qu'une profusion de louanges doit embarrasser l'ame la plus vaine, mais c'est un des plus doux plaisirs du monde d'entendre louer publiquement, dans leur absence, ceux pour lesquels on est prévenu d'une forte estime, sur-tout lorsqu'on leur a des obligations dont on peut faire l'aveu sans honte. Ce qui m'a plu beaucoup dans M. Bagenhall, c'est de lui avoir entendu dire, du ton le plus sérieux, que la conduite de Sir Charles, qu'il a nommée plus d'une fois noble & divine, avoit fait tant d'impression, non-seulement sur lui, mais sur M. Merceda, qu'ils étoient résolus tous deux de changer de vie, quoiqu'ils aient été fort éloignés, a-t-il ajouté, d'être les plus méchans hommes du monde.

Ces quatre Amis doivent dîner aujourd'hui chez Sir Charles. Mais Sir Hargrave n'en marque pas autant de joie que les autres, & doutoit même encore s'il pourroit prendre assez sur lui pour s'y trouver. M Jordan se fait honneur d'avoir ménagé l'invitation, sur une légere ouverture de Sir Charles, & déclare qu'il ne veut perdre aucune occasion pour se lier plus étroitement avec un homme qu'il fait profession d'admirer.

En prenant congé de nous, Sir Hargrave a marqué tant d'abattement, & j'ai cru voir en effet, qu'il est si mortifié du change-

ment d'une figure dont il paroissoit s'applaudir avec tant de complaisance, que j'en aurois eu quelque pitié, si je n'avois combattu ce sentiment. Pendant plus d'une heure, ma chere, qu'il a passé avec nous, il ne s'est pas regardé une seule fois dans les glaces. Il parle de se retirer dans une de ses Terres, ou d'aller passer quelques années dans les Pays étrangers, s'il est condamné, dit-il, à perdre toutes ses espérances. Des espérances ! le Misérable ! Mais lorsque j'y pense, je ne sais si sa mortification n'est pas ce qui pouvoit lui arriver de plus heureux, elle ne demande que d'être accompagnée d'un peu de patience. Il est à présent fort laid, mais son bien en fera toujours un homme d'importance. Il pensera mieux des autres, & plus modestement de lui-même…

Lorsque j'allois examiner, d'un air pensif, si j'étois bien exempte de la vanité que je reprochois aux autres, j'ai reçu la visite de Mylady L…, qui ne doit pas servir à me donner une mauvaise opinion de moi-même. Elle est montée droit à mon cabinet. Madame Reves s'étant hâtée de la suivre : je viens vous demander à dîner, nous a-t-elle dit, Sir Hargrave Pollexfen & quelques-uns de ses pareils dînent aujourd'hui chez mon Frere. Je me suis échappée, avec le consentement de Mylord, & j'ai laissé à Charlotte le soin de faire les honneurs. Je ne puis supporter le Misérable qui a formé une lâche entreprise contre vous, & qui en vouloit à la vie de mon Frere.

Nous nous sommes entretenues long-tems sur le Duel, qui n'a point eu de plus fâcheuses suites. À la vue de mes papiers, qui étoient encore devant moi, elle a voulu voir ce que je venois d'écrire. C'étoit une faveur, m'a-t-elle dit, que j'accordois quelquefois à sa Sœur. Je lui ai lu la premiere partie de ma Lettre. La confiance de Sir Hargrave l'a mise hors d'elle-même. Elle

s'étonne qu'il ose prononcer le terme d'espérance. Elle a loué toutes mes réponses. Cependant elle a dit à M. Reves qu'il auroit dû lui refuser l'entrée de sa maison, sur-tout lorsque j'avois tant de répugnance à le voir. Je vous avoue que je pense comme elle ; mais M. & M Reves portent quelquefois la bonté trop loin.

Après le dîner, nous avons été fort agréablement surpris de voir arriver seul, Mylord L..., qui s'étoit dérobé aussi en sortant de table, & qui venoit prendre le thé avec nous. Il nous a dit que tout s'étoit passé fort civilement dans cette étrange partie, & qu'il étoit persuadé que la conduite noble de son Frere feroit une forte impression sur ses Convives. Sir Charles doit partir Lundi prochain pour Cantorbery ; pour Cantorbery, ma chere ! & Mylord a proposé à sa femme d'aller passer quelques jours à Colnebroke, pour attendre qu'une nouvelle Maison qu'il prend à Londres, soit en état de les recevoir. Il espéroit, a-t-il ajouté, qu'elle engageroit aisément Miss Grandisson à les accompagner ; & si les deux Sœurs pouvoient obtenir que Miss Byron fût aussi du voyage, il ne voyoit rien à desirer de plus heureux. Il se flattoit même que Sir Charles, à son retour, viendroit passer un jour ou deux avec nous... Mylady a si peu douté de mes dispositions, qu'elle s'est tournée aussi-tôt vers M. & M Reves, pour leur demander si cet arrangement ne leur déplaisoit pas. Je les ai consultés aussi par un regard. Ils ont donné tous deux leur consentement, avec un sourire.

Ce Cantorbery occupe toutes mes idées. On y est revenu assez naturellement. M Reves a paru surprise que Sir Charles fasse un secret des motifs qui le conduisent si souvent dans cette Ville. Sans les connoître, a répondu Mylord L..., je juge qu'il y entre moins de plaisir que de peine. Miss Charlotte accuse son Frere de

réserve, mais je n'ai jamais trouvé qu'il méritât ce reproche. Elle est curieuse, il se fait un amusement de sa curiosité. Cependant elle a ses secrets elle-même, ou je me trompe beaucoup. Non, non, vous ne vous trompez pas, a répliqué Mylady ; Charlotte a ses secrets ; & peut-être vous les confiera-t-on, lorsque nous serons tous ensemble à Colnebroke.

J'ai cru pouvoir demander à Mylady si les soins que Mylord G... paroît rendre à Miss Grandisson étoient approuvés de Sir Charles, elle m'a répondu qu'il souhaitoit de voir Charlotte mariée, & qu'il étoit fort ami de l'état conjugal, sur-tout pour notre sexe. M Reves n'a pas manqué l'occasion. Je m'étonne, a-t-elle dit, que Sir Charles ne pense pas lui-même au mariage. Mylady a répondu que c'étoit une corde que sa famille avoit touchée souvent, mais jusqu'aujourd'hui sans succès ; qu'il y avoit néanmoins une Dame... elle s'est arrêtée. Si malheureusement ses yeux étoient tombés sur moi, j'étois perdue.

Dites-moi donc, chere Lucie, car vous avez passé par l'épreuve : avez-vous jamais senti dans vous-même une sorte d'impatience qui approche de la pétulance, & dans votre cœur, une disposition à quereller, si vous n'aviez appréhendé de vous exposer trop, ou du moins à congédier brusquement tous ceux qui venoient vous interrompre, quoique vous n'eussiez rien d'important qui pût occuper vos pensées ou vos doigts ? Dans ces derniers tems, ma chere, je me suis vue fort souvent troublée par cette bizarre sensation. Mais, en vérité, mon tempérament est tout-à-fait changé. Je crains de devenir chagrine, sombre & perverse. Ô le méchant Sir Hargrave !

Revenons à la charmante ouverture de Mylady. Une Dame, a continué Madame Reves, que Sir Charles aime apparemment.

Non, a repris Mylady L... ; une Dame qui aime Sir Charles, mais, par ménagement pour elle, je n'ajouterai point... Cependant s'il est pardonnable à quelque femme d'aimer sans aucune certitude d'être aimée, c'est à celle qui prendroit de l'amour pour mon Frere.

Et Sir Charles, n'ai-je pu m'empêcher d'interrompre, est-il incapable de retour ? Madame Reves m'a dit le soir qu'elle avoit vu trembler mes levres ; je ne m'en suis point apperçue, & je n'ai senti aucun tremblement de cœur. Cependant il me semble que les levres ne sauroient trembler, sans que le cœur soit affecté.

Mylady L... s'est fort étendue sur les grandes occupations de son Frere, qui lui laissent peu de tems à donner au plaisir ; & quoiqu'à juger par le fond d'un caractere si noble & si bienfaisant, elle le croie capable des passions les plus tendres, elle attribue son indifférence apparente à la multitude de ses affaires, autant qu'à la difficulté de trouver une femme dont les perfections répondent à celles de ses idées. On est retombé de-là sur son éloge. Je ne conçois pas, ma chere, dans quelle vue chacun prend plaisir à louer devant moi Sir Charles Grandisson. Sortirai-je de Londres pour éviter d'entendre ses louanges ? Oui, me direz-vous. Mais où dois-je aller ? Ce n'est pas au Château de Selby. Autant vaut donc que j'aille à Colnebroke ; j'y apprendrai peut-être les raisons d'un applaudissement si général, car jusqu'à présent je ne sais rien de son Histoire, en comparaison des détails qu'on me promet.

Cependant j'espere qu'on ne me blâmera point d'avoir consenti si facilement au voyage de Colnebroke. C'est, à la vérité, mon inclination qui m'a rendue si complaisante, & je commence à me défier de moi-même lorsqu'elle a la force de m'entraîner : mais

pourquoi donner une si mauvaise idée de moi ? Je me connois le cœur bon, & sur ce point je ne me crois inférieure à personne. Il me semble que je n'ai rien de bas dans l'ame ; non, je ne me sens naturellement aucune bassesse. Puisse le Ciel me préserver de tout défaut qui n'est pas naturel à mon cœur, & qui m'avilissant aux yeux de mes chers Amis, me rendroit indigne de leur affection !

J'apprends ce soir, par un Billet de Miss Grandisson, qu'elle consent à partir pour Colnebroke, à condition que je sois du voyage. Miss Émilie Jervins en doit être aussi. Le Docteur Barlet est retenu par ses affaires. Sir Charles & M. Grandisson partent ensemble pour Cantorbery, & les deux aimables Sœurs en sont fort surprises : elles se demandent plus que jamais, pourquoi tant de réserve & de secret pour elles ?

## Lettre 36

*Au Château de Selby, 4 de Mars.*

Votre situation, ma très-chere Niece, ne cesse pas de nous affliger. Un combat si visible, entre votre franchise naturelle & l'aveu d'une passion naissante... Ô ma chere ! gardez-vous de toute réserve affectée. Elle conviendroit mal à une jeune personne qui n'a jamais connu l'affectation & le déguisement.

Vous nous jetez dans un embarras extrême à l'égard de Mylady D..., elle doit être ici Samedi prochain. Je ne lui ai point écrit, quoique vous ayez paru le desirer, parce qu'en vérité nous jugeons tous que ses offres méritent plus de considération, & parce

que nous appréhendons que votre bonheur & le nôtre ne soient bien plus douteux d'un autre côté. Il est impossible, ma chere, de s'imaginer qu'un homme tel que Sir Charles Grandisson, n'ait pas vu, avant que de vous connoître, une seule femme qu'il puisse aimer, ou pour laquelle il ait pu prendre de l'attachement, par reconnoissance du moins pour l'amour qu'elle a pour lui. Sa Sœur ne vous a-t-elle pas dit que s'il se marioit, il feroit un grand nombre de Malheureuses ? C'est peut-être cette raison qui l'empêche de penser au mariage.

Vous voyez avec quelle aimable franchise la Comtesse de D... s'est ouverte à nous. Vous voyez que la vôtre est un mérite particulier pour elle. Je lui avois dit que votre cœur étoit libre. Mais en refusant ses offres, vous donnez lieu à une femme si sage d'en juger autrement, ou de vous croire moins supérieure aux affectations qu'elle ne se l'imagine ; & quoique nous n'ayions pas lu sans peine, dans votre Lettre du..., combien Miss Grandisson vous a poussée, nous ne doutons pas que Mylady D... n'ait fait les mêmes observations, & n'en ait tiré les mêmes conséquences. Que voulez-vous que je fasse moi-même, lorsque le refus de ses propositions, sans avoir connu, sans avoir vu même son Fils, est une si forte preuve que vous avez le cœur engagé ? L'équivoque, & tout ce qui blesse la vérité, n'est pas digne, ma chere Fille, de votre caractere ni du mien.

Mylady L... a fait entendre, dites-vous, à la Comtesse, que Sir Charles ne met point d'obstacles aux vues de son Fils. Je ne vois donc aucune sorte d'espérance pour vous de ce côté-là. On juge, sans doute, que votre fortune n'est point assez considérable. Sir Charles est libéral. Son cœur n'étant point déterminé par l'amour, ne doutez pas que sa prudence ne lui fasse considérer la

fortune. C'est du moins ce que nous devons supposer de notre côté ; & nous serions obligés de commencer par des calculs, s'il étoit question de traiter avec lui.

Votre Grand-maman veut vous écrire de sa propre main ; je m'en rapporte entierement à elle. Nous connoissons tous sa prudence, & la tendresse dont elle est remplie pour vous. Votre Oncle promet de ne plus prendre le ton badin qui vous chagrine. Nous sommes toujours résolus de ne pas gêner vos inclinations ; & cette raison nous fait craindre de vous donner notre conseil sur les nouvelles offres. Mais votre grand-maman est ravie que je n'aie pas fait, comme vous l'auriez souhaité, un refus décisif à la Comtesse.

Votre Oncle a pris des informations sur l'état des affaires de Sir Charles. Tout ce qu'il a découvert, répond si parfaitement à nos idées, que je l'ai prié d'abandonner cette recherche, à moins qu'il n'y eût un peu plus d'apparence que vous y fussiez intéressée. Mais vous, ma chere, continuez de nous apprendre tout ce qui peut augmenter notre estime & notre vénération pour cet excellent homme. La supériorité d'ame qui lui a fait refuser un duel, & cette glorieuse conduite, qui n'a pu laisser aucun doute de son courage, sont des exemples de sagesse & d'honneur qui l'élèvent au-dessus de la portée humaine. Nous sommes tous pénétrés pour lui d'un mélange d'admiration & de respect ; & nous le félicitons, lui & ses Sœurs, de l'heureuse conclusion d'une affaire à laquelle personne n'a dû prendre tant d'intérêt que nous.

Vous ne tarderez point à me faire savoir ce que vous pensez réellement des nouvelles propositions. Ne vous déterminez point légérement. Ne précipitez rien. Je crains de vous avoir trop peu ménagée dans ma derniere Lettre. Votre Oncle prétend qu'il ne

reconnoît pas toujours votre franchise ordinaire, dans l'aveu d'une passion dont l'objet nous paroît digne de vous, & je le vois quelquefois triompher de l'idée où il est, qu'il découvre enfin dans sa chere Niéce quelque petit degré d'affectation. Nous remarquons tous fort bien, dans plusieurs endroits de vos Lettres, ce combat dont j'ai parlé, entre la modestie & l'ouverture de cœur ; & nous attribuons une partie de votre réserve à la crainte que vous avez de son badinage. Mais après avoir déclaré qu'une heure de conversation par semaine avec Sir Charles & ses Sœurs, (des Sœurs ne sont pas inutiles dans un commencement d'amour) vous paroîtroit préférable à bien des avantages pour lesquels vous n'avez pas toujours eu le même dégoût ; après nous avoir écrit, ma chere, que tout humiliant qu'est le terme de pitié, vous préféreriez la sienne à l'amour de tout autre homme ; en vérité, je ne vois point d'où peut venir tant d'embarras à vous expliquer. Pardon, chere Niéce.

Je viens de lire la Lettre qui accompagne celle-ci. Si j'avois prévu qu'elle dût être si longue, je me serois moins étendue dans la mienne. Ce que ma Mere vous écrit est digne d'elle. Nous y souscrivons tous. Cependant nous attendons votre réponse pour nous déterminer sur celle que je dois faire à la Comtesse. Si vous aimez, n'ayez pas honte de nous en faire l'aveu : l'homme est Sir Charles Grandisson.

Recevez les bénédictions de toute la famille, & particuliérement, mon cher amour, celle de votre affectionnée

*Marianne Selby.*

## Lettre 37

*5 de Mars.*

N'ayez, ma très-chere vie, ni peine ni honte à nous ouvrir entiérement votre cœur. Vous connoissez notre tendresse pour vous. Ce n'est pas une disgrace pour une jeune personne d'aimer un homme vertueux. L'amour est une passion naturelle. Vous avez montré par des témoignages distingués, que l'imprudence & la légéreté ne sont pas des défauts de votre caractere. M. Gréville, avec toute sa gaieté, M. Fenwick, avec toutes ses flatteries, M. Orme, que je considere beaucoup plus avec son respect & ses soumissions, ni le suppliant Fouler, ni le terrible & le menaçant Pollexfen, n'ont pu faire découvrir en vous une ombre de foiblesse ou de vanité. Avec quel bonheur ne vous êtes-vous pas tirée de tous les dangers où la passion d'être admirée engage souvent les ames d'un ordre inférieur ? Avec quelle politesse & quelle dignité ne vous êtes-vous pas acquis des droits sur l'estime & sur la vénération même de ceux dont vous avez refusé les offres ? Et quels ont été vos motifs pour refuser ? Ce n'est pas l'orgueil, c'est l'excellence vos principes ; c'est que vous n'avez pas cru devoir écouter ceux pour lesquels vous n'avez pas senti que vous puissiez jamais prendre l'affection qu'une honnête femme doit indispensablement à son Mari. Ensuite, lorsque vous avez rencontré l'homme qui méritoit votre amour, qui vous a puissamment défendue contre un odieux & lâche attentat, qui se trouve le meilleur des Freres, des Amis, des Maîtres, le plus brave & le plus vertueux des hommes : est-il surprenant qu'un cœur, jusqu'à présent invincible, laisse voir de la sensibilité, & reconnoisse un cœur qui lui ressemble ? Quelle raison auriez-vous d'en rougir ? Et pourquoi ma chere Henriette feroit-elle tomber le ri-

deau entre elle & des Amis dont les goûts s'accordent avec les siens ? Vous voyez, ma chere Fille, que l'incertitude où nous sommes ne nous empêche point de parler avec admiration d'un homme à qui tout le monde rend la même justice. Nous sommes au-dessus des petits détours, & vous n'avez pas besoin d'être menée par une si misérable politique. Votre éducation, ma chere, ne vous a pas formée à l'artifice. Les déguisemens n'ont jamais été si mal à personne qu'à vous. Un Enfant, en amour, vous devineroit dans la plupart de vos dernieres Lettres. Mais soit que votre inclination soit heureuse, ou qu'elle manque de succès, que votre gloire soit de l'avoir placée dans un objet auquel il ne manque rien du côté des sentimens, des mœurs & de la naissance, & pour lequel tous vos Amis ont la même passion que vous. Seulement, mon tendre amour, chere Henriette, charme de ma vie & consolation de mes mauvais jours, efforcez-vous, pour l'amour de moi, de toute votre Famille, de prendre tant d'empire sur votre cœur, que si le succès ne répond point à vos desirs & aux nôtres, votre santé n'en souffre point, une santé qui nous est si précieuse ! & que vous ne tombiez point au rang de ces malheureuses Filles qui se laissent emporter par la violence d'une aveugle passion. Plus l'objet a de force pour enflammer vos desirs, plus la victoire est glorieuse si vous en avez quelqu'une à remporter. Cependant, ma chere Fille, achevez de nous ouvrir votre cœur pour nous mettre en état de vous aider de nos conseils. Et ne redoutez point le badinage de votre Oncle ; il s'en fait un amusement qui sert quelquefois aussi à nous réjouir ; mais comptez que ses raisonnemens ne font aucune impression sur nous. Vous n'ignorez pas que son cœur honnête est uni, comme les nôtres, avec celui de notre chere Fille, il ne résisteroit pas plus que nous à sa douleur, s'il arrivoit quelque disgrace à sa Niece.

Votre Tante m'a fait voir à ce moment la Lettre qu'elle vous écrit. Elle y répete quelques-unes de vos expressions, qui lui paroissent très-fortes. Pour moi, je trouve qu'elles vous font beaucoup d'honneur, parce qu'elles me prouvent que votre amour tombe moins sur les dehors que sur les qualités de l'ame. J'étois persuadée que si vous aimiez jamais, votre passion seroit de l'ordre le plus pur. N'étant pas fondée sur les sens, ne souffrez donc pas qu'elle triomphe de votre raison, & que l'impossibilité d'obtenir l'homme que vous aimez, ne vous fasse pas renoncer à tous les autres hommes. Ne vous ai-je point enseigné que le mariage est un devoir, lorsqu'on y entre avec prudence ? Quelle opinion faut-il prendre, dans l'un ou l'autre sexe, de ceux qui ont de l'aversion pour cet état, parce qu'il a ses peines, ses fatigues & ses inconvéniens ? Mettez Sir Charles à l'épreuve par cette regle. Si ce sont ces motifs qui le dégoûtent du mariage, regardez-les comme une des grandes imperfections de son caractere. Ne craignez pas de le mettre à l'épreuve. Il n'y a point d'homme absolument parfait.

Mais Sir Charles peut avoir des engagemens qu'il lui est impossible de rompre. Si telle est sa situation, je me flatte que ma Fille ne s'abandonnera point à des sentimens pour lesquels elle ne peut attendre de retour. Vous espérez, disiez-vous agréablement dans une de vos Lettres, que votre ruine ne viendra point d'un homme vertueux. Après le bonheur que vous avez eu d'échapper à Sir Hargrave, je ne crains rien pour vous d'un méchant homme. Mais si votre perte venoit d'un homme de bien, ce seroit votre faute, ma chere, puisque ni lui, ni ses Sœurs, ne vous donnent aucun encouragement. Je sais combien toutes ces suppositions peuvent blesser votre délicatesse, mais alors vous devez être doublement en garde contre vous-même, car la réalité seroit

bien plus terrible que les suppositions. Quand il n'y auroit qu'un homme au monde dont vous pussiez craindre votre ruine, ne seriez-vous pas en garde contre lui ?

Je meurs d'impatience de revoir ma chere Henriette entre mes bras. Mais voici le conseil que je crois convenable à sa situation. Ne perdez, ma chere, aucune occasion de cultiver l'amitié des deux charmantes Sœurs, quoique, pour le dire en passant, si Miss Grandisson devine l'état de votre cœur, je ne trouve point que ses railleries s'accordent avec le reste de son aimable caractere. Ne leur refusez jamais votre compagnie lorsqu'elles vous la demandent. Miss Grandisson vous a promis l'histoire de leur Famille. Faites-la ressouvenir de sa promesse. Vous obtiendrez des lumieres qui pourront servir à guider vos pas. Vous saurez particuliérement si les Sœurs épousent l'intérêt de quelqu'autre femme, quoique la réserve qu'elles reprochent à Sir Charles, leur fasse peut-être ignorer les secrets de son cœur. Mais si leur faveur n'est déclarée pour personne, pourquoi ne pourroit-elle pas tomber sur vous ? À l'égard de la fortune, si l'on pouvoit découvrir quelles sont leurs prétentions, nous ferions nos efforts pour ne pas demeurer en arriere.

Mais comme j'approuve le parti auquel votre Tante s'est arrêtée, de suspendre la réponse qu'elle doit à la Comtesse de D..., quelle conduite tiendrons-nous dans cette affaire ? Voici là-dessus mes idées. Cette Dame part du principe que vos affections ne sont point engagées : votre Tante l'en a formellement assurée. Vous lui avez parlé du moins dans des termes qui ont dû lui faire naître quelque doute. Elle nous a fait annoncer sa visite pour Samedi prochain. Il faut s'attendre qu'elle demandera des explications, & nous les devons à sa franchise autant qu'à notre propre

caractere, que nous sommes obligées de soutenir avec honneur. Je voudrois l'informer nettement de l'entreprise de Sir Hargrave Pollexfen, dont il me semble que vous lui avez déjà dit quelque chose, & de la généreuse protection que vous avez reçue de Sir Charles : la vérité n'attire jamais de reproche. Votre Tante avouera que vous lui avez écrit, & que vous vous refusez, avec la plus respectueuse reconnoissance, à l'honneur qui vous est proposé, ce qu'elle ne peut expliquer qu'en supposant, & se persuadant même, que par des motifs de reconnoissance, vous préférez Sir Charles à tout autre homme, mais que vous ignorez ses engagemens ; que vous n'avez aucune raison de lui croire d'autres sentimens pour vous, que ceux de la politesse dont les hommes se font honneur pour notre sexe, & que les Dames Grandisson, en vous traitant de Sœur, n'entendent par ce nom que la Sœur de leur Frere, comme la leur.

On fera ce récit à la Comtesse, sous les plus étroites loix du secret. Alors elle connoîtra le fond de la vérité. Elle en portera le jugement qu'elle doit pour elle-même. Vous ne paroîtrez coupable à ses yeux d'aucune affectation. Nous soutiendrons tous notre caractere. Si Mylady L... & Miss Grandisson, comme vous le supposez, ont déclaré à la Comtesse que les vues de leur Frere ne paroissent pas tournées sur vous, il se trouvera qu'elles ont dit la vérité, & vous savez, ma chere, que nous devons rendre justice à la bonne foi d'autrui comme à la nôtre. Elle verra que votre considération pour Sir Charles, si ce sentiment lui paroît un obstacle à son projet, vient d'une louable reconnoissance pour la protection qu'il a donnée généreusement à une jeune Fille, dont le cœur étoit absolument libre avant cet événement.

Je ne sais si je m'explique avec assez de clarté. Je ne suis plus ce que j'étois, mais je remercie le Ciel d'être encore ce que je suis ; je ne me serois pas crue capable de faire une si longue Lettre en si peu de tems. Aussi, ma chere Henriette en est le sujet, & son honneur a toujours fait mon unique soin, depuis que j'ai perdu le compagnon de ma jeunesse, le cher Mari qui partageoit avec moi ce soin & tous les autres, qui avoit pour vous la même tendresse que moi, & qui vous donneroit aujourd'hui les mêmes conseils. Qu'auroit pensé M. Sherley ? Comment se seroit-il conduit dans cette occasion ? Ce sont les questions que je me fais toujours avant que de donner mon opinion sur une affaire importante, particuliérement lorsqu'il est question de vous.

Je veux louer ici un de vos sentimens que j'ai trouvé digne de la Pupille de votre Grand-Pere. « Je n'aurois que du mépris pour moi-même, dites-vous dans une de vos Lettres, si j'étois capable de tenir un homme en suspens, tandis que je balancerois en faveur d'un autre. »

Charmante Fille ! Tenez-vous ferme à vos principes, quelque sort que le Ciel vous destine. Considérez ce monde dans le point de vue sous lequel on vous l'a tant de fois présenté. J'ai vécu long-tems ; cependant lorsque je regarde en arriere jusqu'au tems de ma jeunesse, où les espérances & les craintes qui vous agitent aujourd'hui ne m'étoient point étrangeres, que l'espace me semble court ! Si je souhaite que ma carriere soit prolongée, c'est pour voir les délices de mon cœur, ma chere Orpheline, heureuse sous la protection d'un honnête homme. Oh ! plût au Ciel que ce fût sous celle… Mais, est-ce à nous, ma chere, d'imposer des loix à la Providence ? Savons-nous quelles sont ses vues sur Sir Charles Grandisson ? Oui, le bonheur de mille autres y est

peut-être attaché : comparé à nous, c'est le Public en comparaison d'un Particulier.

Ne croyez pas néanmoins, mon cher amour, que j'aie vécu trop long-tems pour être sensible à ce qui vous touche. Je suis capable encore de partager vos peines & vos plaisirs. Vos dernieres fatigues, délicate & tendre comme vous êtes, m'ont coûté des douleurs bien vives, & mes yeux ne cessent pas de rendre témoignage à la sensibilité de mon cœur, lorsque je me fais relire quelquefois ces cruelles scenes, ou que je les rappelle à ma mémoire. Mais mon intention est de vous fortifier contre des impressions trop vives, lorsqu'il sera connu, cet événement qui est aujourd'hui caché dans le sein de la Providence, dût-il être contraire à nos desirs, comme les apparences semblent l'annoncer.

Vous avez sur les bras deux Lettres qui demandent une réponse. Mais comme le tems est court jusqu'à Samedi, si vous écrivez à votre Tante, ce sera nous écrire à toutes deux. Que le Ciel préserve, dis-je, & comble de bénédictions ma chere Orpheline ! C'est la priere continuelle de son affectionnée Grand-Mere,

*Henriette Sherley.*

## Lettre 38

*À Colnebrocke, Mardi 7 de Mars.*

Miss Grandisson s'est apperçue de ma confusion, de mon trouble ; je ne sais quel nom lui donner. Quelles accusations, ma chere Tante ! Des combats visibles ! Sont-ils donc si visibles, Madame ? Une passion naissante… qui croît visiblement. Permettez

que je le remarque, Madame ; elle n'a donc point toute sa force : & pendant qu'elle croît encore, ne peut-elle pas être surmontée ? Mais suis-je coupable d'affectation, de réserve ? Si je le suis, j'ai de grandes obligations à la pitié de mon Oncle. Et vous croyez, Madame, qu'il est impossible qu'avant que de m'avoir connue, Sir Charles n'eût pas vu de femmes qu'il pût aimer ? Je veux le croire aussi ; mais est-il digne de votre bonté, de tourner si fortement contre moi le terme de reconnoissance ?

Je vois, je sens tout ce qu'il y a d'admirable dans la franchise de Mylady D... & j'admire cette qualité, avec mille autres que je lui ai reconnues. Mais quelle conduite devez-vous tenir ? quelle doit être la mienne ? C'est à quoi je suis obligée de répondre, excitée comme je le suis, par ma Grand-maman & par vous, Madame, à m'expliquer encore plus nettement ; quoiqu'à votre avis mes explications soient déja fort nettes, & qu'elles le soient même au mien, lorsque je jette les yeux sur le sentiment libre que ma Grand-maman a pris soin de séparer du reste de sa Lettre. Elle me le pardonne néanmoins ; elle donne même des louanges à ce sentiment. Elle m'encourage à parler. Ce n'est pas, dit-elle, une disgrace pour une jeune personne, d'aimer un homme vertueux. Elle ajoute que l'amour est une passion naturelle ; mais elle m'exhorte à ne pas souffrir qu'il triomphe de ma raison ; en un mot, à ne pas aimer sans être sûre du retour. Ainsi donc je puis aimer comme je veux, quand je veux & même qui je veux ; car s'il ne pense point à moi, on m'exhorte à ne pas prendre de résolution contre un autre mariage ; avec Mylord D... par exemple, s'il a la bonté de me recevoir.

Fort bien ; mais après avoir pleinement examiné mon cœur, qu'ai-je trouvé ? Je dois répondre, lorsqu'on me presse de lever le

rideau, & d'éloigner les déguisemens au travers desquels un enfant, en amour, me devineroit. M'ouvrirai-je entierement ? Je dois cette confiance à des personnes si respectables & si chères, dont les sentimens s'accordent avec les miens. Parlons. J'avoue donc qu'il m'est impossible d'écouter tout autre homme. Cependant je n'ai pas la moindre espérance. Je me regarde comme une présomptueuse, & lui comme trop supérieur à moi. Son bien est immense ; il en attend encore plus ; & pour le mérite personnel, où trouver une femme digne de lui ? Sur l'article même de la fortune, vous jugez que la prudence oblige un homme si libéral & si magnifique, de porter ses vues plus haut.

Ainsi, ma chere Tante, ayez la bonté, conformément à l'avis de ma Grand-maman, de dire, en mon nom, à Mylady D... que je crois sa franchise digne de toute la mienne ; que votre Niéce étoit absolument libre dans ses affections, lorsque vous lui avez rendu ce témoignage ; mais que les tems & les circonstances sont changés. Dites-lui que je me suis trouvée d'abord engagée par la reconnoissance ; que dans l'origine, ce n'étoit rien de plus ; mais qu'étant interrogée aujourd'hui sur l'état de mon cœur, j'ai reconnu que ma reconnoissance est exaltée (car je ne dois pas dire abbaissée, lorsque l'objet en est si digne) en d'autres sentimens... dites, en amour, puisque j'entends si mal à me déguiser : que par conséquent la justice ne me permet pas plus que mon inclination, de penser à tout autre homme : & déclarez-lui qu'elle n'a pas laissé de m'inspirer pour elle une respectueuse tendresse, par la bonté qu'elle a eue de m'honorer de sa visite ; & que pour l'amour d'elle, si je n'avois pas trouvé d'objection contre Mylord D... dans une entrevue & dans une connoissance plus familiere, & si j'avois eu le cœur aussi libre qu'il étoit avant ses propositions, j'aurois pu leur donner la préférence sur toutes celles que j'avois déja re-

çues. Cependant j'avoue que l'humble & modeste persévérance de M. Orme me touche toujours. Que ne donnerois-je pas pour le voir marié à quelque aimable & vertueuse femme, avec laquelle il pût vivre heureusement !

Enfin, demandez à la Comtesse un peu de faveur & d'amitié pour moi : mais qu'elle y joigne la grace de ne me plus parler de Mylord, jusqu'à ce qu'il soit marié ; & puisse-t-il jouir d'un sort qui réponde aux vœux d'une si digne Mere ! N'oubliez pas, ma chere Tante, de lui dire aussi que pour douze fois les douze mille livres sterling de rente qu'elle m'offre avec son fils, je ne donnerois pas ma main, ni à lui ni à tout autre, tandis que la place est occupée dans mon cœur, quelque peu d'apparence qu'il y ait pour moi de porter jamais le nom de l'homme que je préfére.

Mais que cette explication, je vous en conjure, se fasse dans la plus étroite confidence. Entre les raisons générales, qui regardent la délicatesse de notre sexe, n'est-il pas à craindre que la famille où je suis actuellement, & qui est remplie d'amitié pour moi, ne conçût de la haine, & peut-être du mépris, pour ma présomption ? C'est un malheur que je ne soutiendrois point. Oubliez ce que je viens d'écrire. Je demande grace pour cette foiblesse. Elle est sortie de ma plume, avant que je m'en sois apperçue.

Àl'égard de moi-même, quel que soit mon sort, je m'efforcerai de tirer ma consolation de quelques endroits des deux précieuses Lettres que j'ai devant moi.

« si vous m'aimez, n'ayez pas honte de nous en faire l'aveu ; l'homme est Sir Charles Grandisson.

» L'amour est une passion naturelle.

» Le mien est louable. Il ne manque rien à l'objet, du côté des sentimens, des mœurs & de la naissance. Tous mes Amis l'aiment autant que moi.

» Mon amour est de l'ordre le plus pur.

» Dans toutes les suppositions, je ne dois pas manquer de force ; parce que l'amour que j'ai pour lui n'est qu'un intérêt particulier, comparé à l'intérêt public. »

Nobles instructions, mes deux cheres Mamans ! que votre Henriette s'efforcera de suivre dans toute leur étendue.

Permettez qu'en finissant, je vous fasse mes plaintes, du nom de votre Orpheline . Ne m'avez-vous pas tenu lieu, vous & mon Oncle, de tous les chers Parens qui me manquent ? Mon Pere donc, ma Grand-maman & mon autre Mere, continuez vos vœux & vos bénédictions, non pour votre Orpheline, mais pour votre fille réelle, qui fait gloire d'en avoir tout le respect & toute la tendresse.

*Henriette Byron-Sherley-Selby.*

## Lettre 39

*Colnebroke, 7 de Mars.*

Je me retrouve, ma chere Lucie, dans le plus heureux de tous les aziles : mais que mes sentimens ressemblent peu à ceux avec lesquels j'y suis entrée la premiere fois ! Quels ont été les mouvemens de mon cœur, lorsqu'un des Laquais de Sir Charles, qui nous accompagnoit à cheval, nous a montré, par l'ordre des deux

Dames, le lieu où se rencontrerent les deux carrosses, où la dispute commença ! Ce seul souvenir a renouvellé mon effroi ; mais n'est-ce pas à ce terrible accident, que je dois l'amitié avec laquelle je suis admise dans une si charmante famille ?

La conversation, pendant la route, est tombée naturellement sur le voyage de Sir Charles, dont les deux Sœurs se flattent que M. Grandisson leur apprendra le mystere. Elles en ont pris occasion de me raconter que dans le dîner de samedi, Sir Hargrave a déclaré qu'il est résolu de voyager un an ou deux, parce qu'il ne peut demeurer dans le Royaume sans me voir, & qu'il espere du soulagement de l'absence. M. Bagenhall & M. Merceda consentent à l'accompagner. Mais, ce que vous ne vous imagineriez pas, ma chere, Sir Charles ayant parlé du repentir de Wilson à ses Convives, & les ayant fait convenir que la corruption d'un jeune homme, que ses bonnes qualités peuvent rendre utile, étoit une perte pour la Société, a trouvé le moyen d'engager Sir Hargrave à promettre cent guinées pour son mariage. M. Merceda, touché des mêmes argumens, en a promis cinquante. Wilson ne recevra les deux sommes, qu'en épousant la jeune fille à laquelle il s'est engagé ; & Sir Charles prenant sur lui-même la conclusion de cette affaire après son retour de Cantorbery, a déclaré qu'il joindroit une libéralité à celle des deux autres. Ce n'est pas tout, ma chere Lucie ; il a chargé ses Sœurs de me faire agréer cette action, & de me demander si je la lui pardonnois. Ah ! je la trouve trop belle & trop digne de lui, pour ne pas la regarder avec admiration ! Je me souviens de lui avoir entendu dire, qu'il falloit s'efforcer de rendre le bien pour le mal même. C'est joindre la pratique aux maximes. Inspirer de la bonté aux Méchans, forcer ses Ennemis de l'aimer, rappeler un Libertin aux bonnes mœurs, & lui faire trouver son intérêt à devenir honnête homme ! Si je lui

pardonnerai des actions si nobles ! Mais je me souviens aussi que suivant la Lettre de ce pauvre Misérable, je lui ai quelque obligation. Il n'a pas été aussi méchant qu'il pouvoit l'être. D'ailleurs, la jeune fille de Padington a marqué de la compassion pour moi. Je suis résolue d'ajouter cinquante guinées aux cinquante de M. Merceda, pour me prouver à moi même que je suis capable de suivre un bel exemple. Ô chere Lucie ! Je me trouve si petite dans cette admirable famille, que, pour employer une expression de Sir Hargrave, j'ai peine à supporter ma propre bassesse.

De-là, nous sommes passées à leurs affaires domestiques ; car j'ai fait souvenir les deux Sœurs, qu'elles m'avoient promis un peu d'explication. Voici ce que j'ai pu recueillir de leurs ouvertures.

Le Chevalier Thomas Grandisson, leur Pere, étoit un des plus beaux hommes de son tems. Il avoit un goût de magnificence, qu'il conserva toute sa vie. Tous les plaisirs à la mode étoient les siens, à la réserve du jeu, pour lequel il avoit de l'aversion : mais il donna dans un autre excès, qu'il appelloit un vice plus noble. Il se faisoit honneur d'avoir les plus beaux chevaux du Royaume & la plus belle meute ; dépense qu'il portoit jusqu'à la profusion. Son Pere, aussi resserré que le Fils étoit prodigue, avoit employé toute sa vie à grossir son bien. Sa succession consistoit en six mille livres sterling de rentes, formées de plusieurs belles terres dans le Royaume ; & près de deux mille en Irlande, avec beaucoup d'argent dans ses coffres. La femme de Sir Thomas étoit d'une naissance distinguée, Sœur de Mylord W... C'étoit la meilleure de toutes les femmes. J'ai pris plaisir au témoignage que ses deux Filles rendoient à sa bonté & à leur propre mérite, par l'abondance de leurs larmes. Il étoit impossible que le carac-

tere d'une si vertueuse Mere ne me rappellât point le souvenir de la mienne, & je n'ai pu m'empêcher de joindre mes larmes à celles que je voyois répandre. Miss Jervin a pleuré aussi, non-seulement par tendresse & par sympathie, mais, comme elle nous l'a confessé, parce qu'elle n'a pas les mêmes raisons de se réjouir de la vie de sa Mere, que nous avons de pleurer celles que nous avons perdues.

Ce que j'ai à dire de plus, de Sir Thomas Grandisson, est sorti par intervalles, & comme à regret, de la bouche des deux Sœurs. Je n'ai pas observé sans plaisir avec combien de lenteur & de répugnance elles m'ont parlé de ses défauts, & quelle satisfaction, au contraire, elles paroissoient prendre à relever ses bonnes qualités. Ô ! chere Lucie, combien n'en auroient-elles pas trouvé, à s'étendre sur les louanges d'un Pere, aussi bon, aussi supérieur que le mien à toutes sortes de foiblesses ! Qu'il est agréable pour des Enfans vertueux, de se rappeler les perfections de ceux auxquels ils doivent le jour !

Mylady Grandisson apporta un bien considérable à son Mari. Il avoit des talens distingués pour la Poésie, avec une passion extrême pour les cultiver. Quoiqu'héritier d'une si brillante fortune, ce fut à sa figure & à ses vers, qu'il dut la préférence que sa femme lui donna sur un grand nombre de Concurrens. Il n'avoit pas néanmoins autant de jugement qu'elle. Sir Thomas étoit Poëte ; & j'ai entendu dire que cette qualité demande une imagination ardente, qui nuit quelquefois au jugement. Mylady ne se détermina point en sa faveur, sans le consentement de sa famille ; mais on m'a fait entendre que ses Parens n'y consentirent, que par complaisance pour son choix. L'essor que Sir Tho-

mas avoit pris, en succédant aux richesses de son Pere, faisoit juger à tout le monde qu'il étoit propre à les diminuer.

Cependant, il fut ce qu'on appelle un bon Mari. Son esprit, sa politesse, & l'ambition qu'il eut de passer pour le plus galant homme d'Angleterre, ne lui permirent jamais de manquer de civilité & de complaisance... Mais les qualités de Mylady Grandisson méritoient un homme plus tendre & plus réglé. Ses oreilles & ses yeux lui avoient fait illusion. Une femme, qui fait tomber son choix sur un homme admiré de tout le monde, doit s'attendre, s'il n'a pas toute la bonté qu'elle suppose, à lui trouver des inclinations & des goûts qui ne s'accorderont point avec les devoirs domestiques. Elle s'efforça d'abord de l'attacher à sa maison, & de lui faire mettre son bonheur à vivre avec elle. Aussi, l'aima-t-il long-tems avec une vive passion. Il paroissoit fier du mérite de son Épouse. Mais après l'avoir montrée de toutes parts, & lorsqu'elle se trouva dans les circonstances où l'humeur d'une femme commence à devenir plus sérieuse, il retomba dans ses anciennes habitudes. Bientôt, lui laissant toute la conduite de ses affaires, pour laquelle il ne cessoit point de louer ses talens, il ne passoit avec elle qu'une très-petite partie de l'Été ; & les quatre mois de l'Hiver étoient employés à Londres, où il se rendoit le Protecteur commun des Spectacles & de tous les amusemens publics. Dans les premiers tems de son mariage, il étoit fort empressé d'y mener sa femme avec lui. Elle acceptoit volontiers son invitation, pour ne pas donner à un homme qu'elle avoit reconnu fort dissipé, la moindre occasion de secouer le joug des apparences, auxquelles son orgueil le tenoit encore assujetti. Mais ensuite, lorsqu'elle le vit plus froid dans ses instances, & qu'elle eut observé que sa présence lui faisant prolonger son séjour à la Ville, c'étoit une augmentation considérable de dépense, elle trouva des rai-

sons pour se dispenser de le suivre ; d'autant plus qu'ayant alors les trois Enfans qui lui sont restés, elle jugea que Sir Thomas seroit aussi satisfait qu'elle, de la voir renfermée dans les soins domestiques. Mylady Grandisson, voyant qu'elle ne pouvoit engager son Mari à diminuer ses excessives dépenses, regarda comme une partie de son devoir d'employer toute son habileté à le mettre en état de les soutenir ; leurs Enfans étoient si jeunes, que leur éducation n'en demandoit pas de long-tems.

Quelle Mere, ma chere Lucie ! Dira-t-on que les mères ne soient pas la plus utile partie des familles, lorsqu'elles sont attachées à leurs devoirs, & qu'un Mari néglige les siens ? Sir Thomas Grandisson rapportoit tout à lui-même ; & sa Femme ne connoissoit de plaisir que dans son Mari & ses Enfans.

Cependant, avec la plus sage économie, cette vertueuse Dame n'avoit pas le cœur étroit. Elle se faisoit aimer par ses généreuses inclinations ; tous ses Voisins l'adoroient. Sa table étoit abondante ; elle y recevoit la meilleure compagnie du Canton, autant pour suivre la noblesse de son propre cœur, que pour faire honneur à son Mari. Dans l'occasion de faire du bien, c'étoit au nom de Sir Thomas que sa générosité s'exerçoit ; souvent lorsqu'elle avoit été des mois entiers sans le voir, & qu'elle ignoroit le tems de son retour. Elle n'ambitionnoit que le second degré de mérite, quoiqu'elle eût droit au premier. Je ne suis, disoit-elle, que l'Aumonier de Sir Thomas. J'entre dans ses intentions. Ce que je fais, Sir Thomas le feroit s'il étoit ici ; peut-être sa bonté iroit-elle plus loin. Un jour qu'il ne l'avoit quittée que pour six semaines, il fut absent six mois entiers. Son dessein, en partant, n'étoit que de faire un tour à Paris : mais une compagnie de son humeur l'engagea dans de plus longues courses ; & ce qui paroît incroyable, il

n'en informa sa femme que par la main d'autrui ; pendant toute son absence, il ne lui écrivit pas un mot de la sienne : cependant, à son retour, il affecta de la surprendre par une apparition subite, avant qu'elle le sût en Angleterre. Insupportable vanité ! il se croyoit si sûr d'une tendresse qu'il ne méritoit pas, qu'il supposa qu'au premier moment le plaisir de le revoir feroit oublier toutes ses duretés. Cependant après les premieres émotions, car elle le reçut avec une joie réelle, il lui demanda si elle pouvoit lui pardonner ? Vous pardonner, Monsieur ! oui, lui dit-elle, si vous pouvez vous pardonner à vous-même. Il trouva cette réponse un peu sévere. Sir Thomas avoit raison ; car elle étoit juste. La bonté de Mylady Grandisson étoit fondée en principes, sans aucun mêlange de servilité & de foiblesse. Loin les airs sérieux, reprit-elle, en l'embrassant. Votre question marque elle-même que vous croyez avoir quelque chose à vous reprocher. Pas une ligne de votre main depuis six mois ! Mais je vous revois en bonne santé, toutes les inquiétudes que vous m'avez causées sont oubliées... Puis-je dire que j'ai vécu sans inquiétude ? Je vous plains, ajouta-t-elle, de mille plaisirs que vous avez perdus dans une si longue absence. Venez ; ou plutôt, que les chers Nourrissons paroissent à ce moment, pour recevoir la bénédiction de leur Pere. Quelles délices, de voir l'aurore de leur raison ! Leurs progrès passent mes espérances. De quelle satisfaction vous êtes-vous privé par ces longues absences ?

Miss Grandisson me fait presser de descendre. Qu'elle m'accorde quelques momens. Le charme du sujet m'arrête. Qui ne seroit pas tenté, ma chere Lucie, de se voir à la place de cette femme à demi-méprisée, de cette respectable Mere ; en un mot, d'être Mylady Grandisson !

Une réflexion, chere Miss Charlotte ; je ne vous demande que le tems de faire une réflexion, avant que de quitter ma plume. Je regrettois trop de l'avoir perdue. Quel est l'homme au monde, qui considérant en général la vie gaie & voluptueuse de Sir Thomas Grandisson, quelque jeune, quelqu'ami qu'il soit de la joie & de la volupté, puisse se proposer d'être plus heureux que Sir Thomas ne s'imaginoit l'être ? Quelle est la femme, quelque goût qu'elle ait pour le plaisir & la dissipation, qui, prenant aussi toute la vie sage, utile, paisible & bienfaisante de Mylady Grandisson, ne voie pas, dans cette esquisse imparfaite, tout ce qu'elle souhaiteroit d'être elle-même ; & le vain bonheur de l'un, & le solide contentement qui ne peut manquer à l'autre, aussi bien dans cette vie que dans celle qui doit la suivre ?

Chere Miss Grandisson, je donnerois bien plus de force & d'étendue à cette idée, si vos instances étoient moins pressantes. Je descends, je descends.

On m'a forcée, chere Lucie, de lire publiquement une partie de ce que je venois d'écrire. Nous sommes sûres, m'a dit Miss Grandisson, que votre Lettre nous regarde, & nous jugerons qu'elle n'est point à notre avantage si vous refusez de nous en lire quelque chose. Ensuite, du ton arbitraire qu'elle prend avec tant de grace, elle n'a pas exigé moins absolument que je lui fisse à mon tour l'histoire de ma famille, en promettant à cette condition de continuer celle de la sienne.

Nous étions à prendre le thé, & Mylord L... étoit présent. Jugez, ma chere Lucie, avec quelle satisfaction je me suis répandue sur le caractere de mon Pere & de ma Mere, tel que je l'ai entendu représenter tant de fois par ma Grand-maman. Charmant souvenir ! Mais croyez-vous qu'on ne m'ait point interrogée aussi sur

des circonstances plus récentes ! On a pris tant de plaisir à mes récits, qu'on est dans une impatience extrême de connoître personnellement, & ma Grand-maman Sherley, & mon Oncle Selby, & ma Tante, & ma Cousine Lucie, & M. Dean, mon parrain. Tout le mérite, ma chere, n'est pas uniquement renfermé dans la famille des Grandissons. Si vous jugez que je me suis étendue particulierement sur l'histoire d'une jeune personne, dont la prudence a triomphé de l'amour, & qui n'est pas plus chere à elle-même qu'à moi, vous ne serez pas trompée. Tout ce que j'appréhende, Lucie, c'est que les deux Sœurs ne vous aiment à présent plus que moi.

Avant que je reprenne l'histoire de leur famille, je vous demande, ma chere, si vous ne pensez pas comme moi, que le Ciel a béni ces heureux Enfans, en faveur de leur excellente Mere ? Qui sait, si ce n'est pas une récompense du respect qu'ils ont toujours eu pour un Pere, dont il semble que la conduite en méritoit moins ? Je trouve dans mes idées que les obligations sont réciproques : la négligence de l'un à remplir ses devoirs, ne dispense point l'autre des siens. Il est difficile, à la vérité, d'avoir la même tendresse pour des Parens vicieux, que pour ceux dont on ne reçoit que des exemples de vertu & de bonté ; mais le respect n'est pas moins indispensable ; & l'observation de ce devoir donne peut-être d'autant plus de droit à la récompense, que les Parens ont moins rempli leurs propres obligations : sans compter une autre considération, qui me paroît mériter d'entrer en compte, c'est qu'un Enfant bien disposé ne tire pas moins d'avantage des mauvais exemples que des bons ; ce que je crois merveilleusement vérifié, dans Sir Charles, par ceux de son Pere & de sa Mere.

Mylady Grandisson n'eut pas l'heureuse fin qu'elle méritoit par tant de vertus. Un jour son Mari, qui n'avoit pris congé d'elle que pour une absence de quelques jours, fut rapporté, une heure après, dangereusement blessé dans un duel. La surprise & la douleur, dont elle fut saisie à cette vue, la jetterent dans un état dont elle ne revint jamais parfaitement. Sa constitution demeura si altérée par de continuels évanouissemens, & par des alarmes, qui durerent long-tems pour la vie de Sir Thomas, qu'après avoir langui près d'un an, elle mourut à la fleur de son âge, regrettée fort amerement de son Mari, qui se reprochoit d'avoir mis au tombeau la meilleure de toutes les femmes, & tendrement pleurée de ses Enfans, quoique trop jeunes encore pour sentir toute la grandeur de leur perte.

On m'a fait remarquer, en passant, que ce souvenir n'a pas peu contribué à fortifier les principes de religion & d'honneur, qui ont toujours donné à Sir Charles une juste horreur pour les duels. Mylady L..., qui me faisoit cette relation, y a joint une peinture fort touchante des derniers momens de sa Mere, & sur-tout des tendres instances avec lesquelles son inquiétude & son affection pour ses Filles lui firent conjurer son Fils de prendre pour ses deux Sœurs tous les sentimens que la mort alloit éteindre dans le cœur de leur Mere. Avec la bonté dont Sir Charles est rempli, m'a dit Mylady L..., il n'avoit pas besoin d'être pressé en notre faveur. Mais il est si éloigné d'avoir oublié les exhortations d'une Mere mourante, qu'il paroît quelquefois prendre un délicieux plaisir à nous les rappeller ; & si quelque chose a pu nous consoler d'avoir perdu les deux cheres personnes à qui nous devons le jour, c'est d'avoir retrouvé l'une & l'autre dans le plus aimable des Freres.

Il fut inconsolable de leur perte commune. Quoiqu'il portât beaucoup d'affection à son Pere, les plus tendres mouvemens de son cœur avoient toujours été pour sa Mere. Sir Thomas, qui ne se voyoit point d'autre Fils, parut l'aimer passionnément, malgré le peu de soin qu'il avoit donné jusqu'alors à son éducation ; & sa joie fut extrême, en s'appercevant que sa négligence avoit été fort heureusement réparée par l'attention de sa femme, qui n'avoit laissé manquer aucuns Maîtres à l'Héritier de leur fortune & de leur nom. Le jeune homme étant tombé dans une profonde mélancolie, que le tems ne guérissoit point, son Pere attendit à peine qu'il eût dix-sept ans, pour lui faire commencer ses voyages. Il lui donna pour Gouverneur un ancien Officier militaire, qui avoit servi sous le général W..., Frere de Mylord W, & mille guinées de pension pour sa dépense.

Les deux Filles furent demandées par Mylady W... leur Tante, qui se chargea de leur éducation. Mais la mort leur ayant enlevé cette Dame, environ deux ans après celle de leur Mere, elles retournerent chez Sir Thomas, qui étoit alors consolé de sa perte, & qui n'étoit pas moins rétabli de ses blessures. Il mit auprès d'elles, avec la qualité de Gouvernante, une Femme, nommée Madame Oldham, veuve d'un de ses anciens Amis, dont la fortune n'avoit pas résisté, comme la sienne, aux dissipations dans lesquelles ils avoient donné tous deux. Il me semble qu'on peut appliquer aux Débauchés d'une fortune médiocre ce que je me souviens d'avoir entendu dire des tempéramens foibles. Ils doivent craindre de se lier avec les Débauchés d'une constitution plus forte, c'est-à-dire, plus opulens qu'eux ; parce que les excès, qui ne font qu'ébranler les uns, entraînent ordinairement la ruine entiere des autres.

Madame Oldham avoit des qualités estimables, entre lesquelles on compte beaucoup d'intelligence pour les affaires domestiques. Elle méritoit d'avoir été plus heureuse dans son mariage ; & ses jeunes Éleves, qui avoient reçu des principes d'ordre & d'économie dans une École encore plus parfaite, tirerent un nouvel avantage de ses instructions. Mais elles m'ont appris, quoiqu'avec beaucoup de répugnance, & comme une chose que je ne puis ignorer long-tems, si je continue de fréquenter leur maison, que la reconnoissance de Sir Thomas s'exerça, pour cette femme, par des voies qui lui ont coûté sa réputation. En un mot, elle se vit obligée de quitter la province, pour se réfugier à Londres, où elle en fut quitte pour quelques semaines de retraite.

Mylady L... étant alors âgée d'environ dix-neuf ans, & sa Sœur de seize, elles eurent toutes deux assez de fermeté, pour s'opposer au retour d'une Gouvernante, qui n'étoit plus nécessaire à leur âge. Elles se chargerent des soins domestiques, dans la principale Terre de leur Pere, qui est celle de Hamp-Shire. Mais Sir Thomas en avoit une fort belle en Essex, où il conduisit Madame Oldham ; & pendant quelque tems, tout le monde se persuada qu'ils étoient mariés. Elle avoit de la beauté & de la naissance. Quoiqu'elle eût le malheur de s'être laissée séduire, par les présens & les artifices de Sir Thomas, sa réputation avoit été sans tache, avant qu'elle se fût chargée de l'éducation de ses Filles. Il fut vivement choqué du refus que ses Filles avoient fait de la recevoir. Il s'étoit imaginé que les raisons de son absence étoient fort secrettes, parce qu'il souhaitoit qu'elles le fussent ; mais elles faisoient l'entretien public, dans tous les lieux où il n'étoit pas.

Cette femme vit encore. Elle a de Sir Thomas, deux Enfans qui vivent aussi, & un de M. Oldham. Les deux Sœurs m'ont promis

d'autres circonstances de son Histoire, lorsqu'elles seront arrivées à celle de leur Frere.

Sir Thomas se rendit à ses anciens goûts. L'amour du plaisir s'étant fortifié par l'habitude, il étoit devenu l'esclave de ce qu'il nommoit la liberté. Madame Oldham n'étoit pas la seule femme avec laquelle il vécût dans un commerce intime. Il avoit à Londres une autre Maîtresse, qui avoit le même goût que lui pour les vains amusemens, & qui prit même son nom. Cependant il ne se dispensoit pas de faire, par intervalles, un voyage au Château de Grandisson. Il affectoit toujours d'y arriver sans être attendu. Mais quoique cette terre eût fait autrefois ses délices, il y demeuroit peu : il n'y trouvoit aucun amusement ; & lorsqu'il la quittoit, son départ avoit l'air d'une fuite. Jamais Pere, néanmoins, n'avoit eu plus à se louer de la conduite & du respect de ses Filles. Il le disoit lui-même ; il en faisoit gloire dans leur absence. Mais, devant elles, il ne cessoit de se plaindre & de gronder. Il avoit toujours quelque reproche à leur faire.

Ce qui les surprit & les affligea beaucoup, ce fut de se voir interdire tout commerce avec leur Frere, qui étoit alors dans le cours de ses voyages. La défense portoit de ne pas lui écrire & de ne pas répondre à ses Lettres ; mais leur Frere ayant cessé depuis le même tems de leur donner de ses nouvelles, elles jugerent qu'on lui avoit imposé les mêmes loix ; & la suite des événemens confirma leurs soupçons. Cette conduite ne pouvoit être expliquée que par la crainte, où leur Pere étoit que l'oubli de lui-même, dans lequel il paroissoit vivre, ne fît le sujet de leurs Lettres ; d'autant plus que son bien souffroit beaucoup de ses profusions. Les deux Sœurs n'en continuerent pas moins d'écrire ; sur quoi Miss Grandisson, qui me faisoit ce récit, m'a

déclaré avec sa vivacité ordinaire, qu'elle n'avoit jamais été capable de se soumettre à des ordres, qui blessent également la raison & la nature. Elle m'a demandé quelles étoient là-dessus mes idées ; & la Comtesse m'a priée aussi de lui en dire mon sentiment.

J'appréhende, leur ai-je répondu, la partialité des Enfans sur un point si délicat. S'ils se font leurs propres Juges sur la nature & la distinction des devoirs, n'est-il pas à craindre que leur penchant ne soit plutôt écouté que la raison ? Mais, chere Henriette, a répliqué Miss Grandisson, n'auriez-vous pas écrit dans les mêmes circonstances ? Il me semble, ai-je repris, que je ne l'aurois pas fait ; ne fût-ce que par cette raison, que j'aurois cru mon Frere assujetti au même ordre, & qu'en le violant je me serois déclarée rebelle, sans en retirer aucun autre fruit ; ou que si mon Frere m'avoit répondu, je n'aurois fait que l'engager dans la même faute. Miss Charlotte a prétendu que cette idée n'étoit qu'un rafinement politique, & que je ne lui soutiendrois pas qu'un commandement qui blessoit la nature... Elle s'est arrêtée, en me regardant ; mais ses yeux m'excitoient à parler. Le commandement, lui ai-je dit, m'auroit paru dur. Cependant j'aurois jugé qu'il y avoit plus de mérite à se soumettre. Peut-être aurois-je supposé à mon Pere des raisons que je ne pénétrois point. Mais de grace, mesdames, que fit Sir Charles ?

Oh ! m'ont-elles répondu toutes deux, il obéit sans réplique. Me pardonnerez-vous ? ai-je repris : il me semble, Mesdames, que sur un point de devoir, quand il auroit été plus douteux, j'aurois eu quelque chagrin que mon Frere eût marqué plus de scrupule, plus de délicatesse que moi. Miss Charlotte a loué cette ré-

flexion : que votre doctrine soit juste ou non, m'a-t-elle dit, d'accord sur ce dernier point.

La défense de leur Pere les affligeoit d'autant plus, qu'elle pouvoit jetter dans l'esprit de Sir Charles les fondemens d'une froideur & d'une indifférence, que les derniers discours de Mylady Grandisson leur avoient appris à redouter. Cette respectable Mere leur avoit fait envisager un tems, où l'affection de leur Frere pouvoit leur devenir nécessaire. D'ailleurs il leur avoit promis à son départ de leur écrire réguliérement les circonstances de son voyage, & ses observations sur tous les lieux qu'il s'étoit proposé de visiter. Il avoit déja commencé à remplir cet engagement ; & dans ses dernieres Lettres, il leur avoit demandé quelques éclaircissemens qui regardoient son Gouverneur, auxquels diverses raisons ne leur avoient point encore permis de répondre.

Elles se réduisirent à demander souvent à leur Pere des nouvelles qu'elles n'espéroient plus de recevoir par une autre voie : il leur répondoit avec plaisir, & quelquefois les larmes aux yeux, qu'il avoit un excellent Fils, un Fils noble, vertueux, digne de ses Ancêtres. Dans toutes les compagnies il faisoit gloire d'être Pere d'un fils tel que le sien. Un jour Mylord W..., qui depuis la mort de sa Femme s'est accordé ouvertement des libertés dont jusqu'alors on n'avoit fait que le soupçonner, (dans ce siecle, ma chere, les caracteres vertueux sont bien rares,) répondit à quelques Amis, qui s'étonnoient que Sir Thomas tînt son fils éloigné depuis tant d'années, qu'il n'en falloit pas chercher d'autre raison que la différence des mœurs entre le Pere & le Fils, & que Sir Thomas n'étoit pas capable de supporter le paralelle. Il s'étoit familiarisé avec le vice, jusqu'à tourner ses désordres en badinage avec ses Amis. Cependant il ajoutoit quelquefois que son dessein

étoit de prendre une conduite plus réglée, & qu'alors il rappelleroit son fils. Mais, chaque année n'apportant que de vaines résolutions, il ne vécut point assez pour le changement qu'il se proposoit.

Un incident néanmoins, qu'il devoit regarder comme un avis du Ciel, sembla le faire penser plus sérieusement à sa réformation. Madame Farnborough, cette seconde Maîtresse qu'il avoit à Londres, fut enlevée par une mort subite, au milieu de ses plaisirs. Sir Thomas en fut si frappé, qu'il abandonna la Ville. Il alla se renfermer avec ses deux Filles, il parla de rappeler son Fils ; & pendant quelques mois il se conduisit par les principes de raison & d'honneur, que tout le monde lui connoissoit. Ce fut dans cet intervalle, que Mylord L..., revint de ses voyages. Il apportoit à Sir Thomas quelques présens de son Fils, qui n'avoit jamais manqué l'occasion de lui envoyer diverses curiosités des Pays étrangers, comme un témoignage de son respect, & du sage emploi qu'il faisoit de ses revenus. Sir Thomas prit tant de goût pour la personne de Mylord L..., par le plaisir qu'il trouvoit apparemment à l'entendre parler de son Fils, qu'il le pressa de s'arrêter quelque tems au Château de Grandisson.

Ce jeune Seigneur y consentit ; mais, pendant un séjour de quelques semaines, il ne résista point aux charmes de l'aînée des deux Sœurs. Il lui déclara ses sentimens : elle s'en remit aux dispositions de son Pere. Sir Thomas ne put s'aveugler sur leur inclination mutuelle ; ce n'étoit un secret pour personne. Celle de Mylord étoit ardente, & ses intentions trop honnêtes, pour lui faire desirer qu'elle fût ignorée. Cependant Sir Thomas voulut fermer les yeux. Ses manieres n'en étant pas moins civiles pour Mylord, il laissa le tems à sa Fille de prendre une passion plus sérieuse ; &

par un autre caprice il évita plusieurs occasions, que le jeune Amant s'étoit ménagées pour lui faire l'ouverture de ses vues.

Enfin Mylord lui demanda un entretien particulier, pour une affaire qu'il traita d'importante. Il ne l'obtint qu'après divers délais, & quelques marques de répugnance, qui n'étoient pas un heureux présage. Mais il l'obtint ; & cette importante affaire se réduisit à la déclaration de son amour.

Sir Thomas lui demanda aussi-tôt s'il s'étoit ouvert à sa Fille. Cependant, si l'on peut compter sur le récit plaisant que Miss Grandisson fait de cette avanture, il étoit impossible qu'il ne se fût point apperçu de l'état de leur cœur, à tous les momens du jour, par mille circonstances qui trahissent les Amans. Mylord lui confessa que ses sentimens n'étoient pas ignorés, & qu'ayant demandé à Miss Caroline la permission de les déclarer à son Pere, elle s'en rapportoit uniquement à ses volontés. Il parut embarrassé, & sa réponse fut bizarre : « Il souhaitoit, dit-il, que ce ne fût pas Mylord qui eût inspiré ces folles idées à sa fille. Il en avoit deux ; vouloient-elles commencer à faire le sujet d'autant de Romans ? Jusqu'alors, ajouta-t-il, elles avoient été fort modérées. Il n'étoit pas d'avis de laisser si-tôt aux jeunes personnes de ce sexe le soin de penser à leur propre bonheur. Combien de filles simples & paisibles avoient perdu la tête à cet âge, pour avoir passé quelques jours avec un homme ? Il ne concevoit pas pourquoi de jeunes Avanturiers se mêloient de découvrir dans les filles d'autrui des qualités, que leurs propres Parens ne s'étoient pas encore donné le tems d'y appercevoir. Mais il se flattoit, du moins, qu'une fille née de lui n'avoit pas contribué d'elle-même à cette découverte. »

Que pensez-vous, ma chere, d'un Pere tel que Sir Thomas ? sa vie n'avoit-elle pas été fort plaisante, pour se croire en droit de tenir ce langage ?

En vérité, Mylord, continua-t-il, je ne puis encore supporter la pensée de marier aucune de mes deux filles ; elles n'ont point été élevées dans le terroir ardent de Londres. Londres. Ce sont deux petites Provinciales, qui n'ont été formées dans mes terres, qu'aux soins intérieurs du ménage : je n'aime point que les filles pensent au mariage, avant que d'avoir cessé de croître. Une femme trop jeune fait une mere vaporeuse. Je ne me souviens pas trop de leur âge ; mais elles sont encore bien loin des vingt-six ou vingt-huit ans, qui me paroissent l'âge convenable pour les filles sages & modestes.

Mylord fut extrêmement surpris ; & ce n'étoit pas sans raison. Sir Thomas avoit oublié, suivant la remarque de Mylady L..., qu'il n'avoit pas cru lui-même Miss W. trop jeune à dix-sept ans, pour en faire Mylady Grandisson.

Mylord étoit un jeune homme fort sage. Il demandoit, comme en grace, une jeune personne qu'il aimoit éperdument ; & cette demande, il la faisoit au Pere de sa Maîtresse, homme qui savoit le monde, qui y faisoit depuis long-tems une figure considérable, & qui n'avoit, pour lui refuser sa fille, que les raisons qu'il auroit toujours eues, s'il avoit assez vécu pour la voir à l'âge de quarante ans. Cependant Mylord ne fit valoir que sa passion, & les excellentes qualités de Miss Caroline, qu'il avoit eu le tems de reconnoître. Il parla modestement des siennes, & de l'étroite liaison qu'il avoit eue avec son Fils ; sans toucher le moins du monde à son origine, à ses alliances, qu'un autre Amant de la même distinction n'auroit pas oubliées. Peut-être avoit-il reconnu que Sir

Thomas étoit fier de ses ancêtres. On lui entendoit quelquefois dire que son Bisayeul, sous le regne de Jacques Premier, avoit fait tort à son nom, en acceptant le titre de Chevalier Baronet.

Sir Thomas ne laissa pas d'accorder quelque chose à l'amitié que Mylord avoit pour son fils. Il protesta qu'il ne feroit aucune démarche dans une affaire de cette importance pour sa famille, sans l'avoir consulté ; d'autant plus, que ce fils étoit fort éloigné de s'attendre de sa part à tant de considération. Il ajouta qu'un Fils si vertueux étoit la gloire de sa vie. Mylord demanda que ses propositions fussent abandonnées au jugement de Sir Charles : il fut interrompu. De grace, Mylord, lui dit Sir Thomas, quelle fortune attendez-vous avec ma Fille ? Quelques sentimens que vous ayez pour elle, je suppose que le retour des siens, dont vous paroissez ne pas douter, ne suffit point à vos vues. Peut-elle devenir Comtesse sans une maudite pacotille attachée à ses juppes, pour faire un contrepoids dans la balance ?

Ma situation, répondit le tendre Écossois, ne me permet pas de faire à mon amour les sacrifices que mon cœur lui feroit avec transport dans d'autres circonstances. Mais je vous exposerai fidellement l'état de mes affaires, & je m'en remettrai à la noblesse de votre cœur. Sir Thomas ne put refuser des éloges à cette réponse. Mais il ajouta que les Peres, qui connoissent le monde, étoient bien aises de tirer quelqu'avantage d'une connoissance qui leur avoit coûté si cher ; qu'il ne seroit pas fâché de voir allonger un peu le Roman par un homme qui prétendoit à sa fille ; quoiqu'il pût n'être pas du même goût s'il étoit question de la fille d'un autre pour son fils ; que tous les Peres pensoient de même, mais qu'ils n'avoient pas tous le cœur assez honnête pour faire le même aveu.

Je suis sûr, lui dit Mylord L..., que vous ne croiriez pas digne de votre fille, un homme qui n'auroit en vue que la satisfaction de ses propres desirs, & qui ne feroit pas difficulté d'exposer une jeune personne à des embarras qu'elle n'a pas connus dans la maison de son Pere.

Àmerveille, répondit Sir Thomas : nous sommes capables tous deux, Mylord, de mettre de l'éloquence & de l'esprit dans un compliment, lorsqu'il ne sera question que de politesse. Mais je jouis d'une parfaite santé ; je n'ai pas fait un divorce si absolu avec le monde, que je sois disposé à sacrifier mon bonheur pour celui de mes enfans. Comptez, Mylord, qu'il me reste encore une forte inclination pour le plaisir. Mes filles peuvent être nubiles ; il paroît que vous vous en êtes apperçu, & que vous avez communiqué cette persuasion à l'une des deux : d'où je conclus que l'autre ne se croira point fort en arriere, pour avoir trois ans de moins ; c'est l'obligation que j'ai à votre amour. Mais comme je ne serai pas fâché de vivre un peu plus long-tems pour moi-même, je vous supplie de renoncer à vos vues, & de me laisser la conduite de mes filles. Mon dessein est de les mener à Londres l'hiver prochain. Elles ouvriront les yeux autour d'elles. Elles verront si quelqu'un leur plaît, si elles plaisent à quelqu'un ; & du moins ne seront-elles pas exposées à se repentir d'avoir pris le premier homme qui s'est offert.

Sir Thomas rompit ici cet entretien, sans faire attention à la douleur de Mylord L... qui regrettoit justement d'avoir à combattre un homme d'esprit, plutôt qu'un homme de raison.

Il entra dans son cabinet, où il fit appeler aussi-tôt ses deux filles : il les railla beaucoup, sans dureté néanmoins, sur ce qu'il appelloit malignement leurs découvertes, & sur la connoissance

qu'elles avoient donnée de ce secret à Mylord L... sans avoir eu la force de le garder deux ou trois jours en sa présence. Miss Caroline sentit en le quittant, qu'elle avoit le cœur sérieusement touché ; autant peut-être des reproches de son Pere, que du généreux attachement de Mylord.

Le jeune Amant se hâta d'écrire à Sir Charles, pour lui faire approuver ses sentimens. Mylady L..., qui sait, comme sa Sœur, l'usage que je fais de leurs confidences, m'a permis de transcrire la réponse de son Frere.

« Jamais un Frere n'eut plus de tendresse que moi pour ses Sœurs. Par un effet naturel de ce sentiment, j'apprens avec une satisfaction extrême ceux que vous avez conçus pour ma Sœur aînée. Ce n'est pas de ma part, que vous devez attendre des obstacles. Mais que suis-je, dans cette occasion ? Ma Sœur est dans la dépendance absolue de mon Pere. J'y suis moi-même. La considération qu'il marque ici pour moi, me confond. Elle me lie au respect par une double chaîne. Ce seroit tirer trop d'avantage de sa bonté, que de lui offrir mon humble opinion avant qu'il lui ait plu de me la demander. S'il le fait, soyez sûr, Mylord, que dans la supposition d'un louable retour du côté de ma Sœur, mon suffrage vous est acquis, avec toute la chaleur d'une parfaite estime & d'une tendre amitié. J'ai l'honneur, &c. »

Une Lettre, où l'affection de Sir Charles éclatoit si vivement pour ses deux Sœurs, leur fut d'autant plus agréable, qu'elles commençoient à craindre que la défense de leur Pere ne l'eût refroidie.

Je ne vous ferai point le détail d'une autre conversation sur ce même sujet, entre Mylord & Sir Thomas ; quoique je l'aie devant

les yeux, de la main même de Mylord, qui se hâta de l'écrire aussi-tôt, pour le communiquer à Miss Caroline, en lui abandonnant la décision de son sort. Mais ces longueurs n'auroient peut-être pas, sur le papier l'agrément qu'elles ont pour moi, dans un récit finement soutenu par l'action des yeux & du visage. J'ajouterai seulement qu'à peine Mylord eut commencé à s'expliquer, que Sir Thomas lui demanda nettement quel étoit l'état de ses affaires ? Il répondit de bonne foi qu'il payoit l'intérêt d'un fonds de 15 000 liv. sterling, pour le partage de ses Sœurs, dont trois étoient encore à marier ; mais qu'il espéroit en établir bientôt deux, fort avantageusement ; & qu'après leur avoir payé leur dot, comme il se mettoit en état de le faire par une grande économie, il ne lui resteroit qu'à se délivrer d'une dette de quatre mille livres sterling, que son Pere lui avoit laissée, pour jouir paisiblement d'un revenu clair & net, qui monteroit alors à cinq mille. Mon avis, lui dit le Baronnet, est que vous ne devez penser au mariage qu'après avoir achevé de nettoyer entiérement votre bien. Après avoir marié deux de vos Sœurs, il vous restera l'intérêt de cinq mille livres à payer pour la troisieme, & sans doute encore celui des quatre mille de dettes, jusqu'à ce que vous ayez acquitté le fond. Vous oubliez, Mylord, qu'entre les gens titrés, tels que vous, on ne se marie point sans une augmentation de dépense ; ne fût-elle qu'en nouveaux équipages, en bijoux, en meubles, & tout ce qu'on est forcé de donner à l'ostentation. En un mot, dans la situation où vous êtes, je ne puis vous donner ma Fille ; & je vous conseille de remettre à vous marier quelques années plus tard, à moins qu'il ne se présente pour vous quelque Veuve ou quelque Héritiére, qui puisse arranger tout d'un coup vos affaires. Cette réponse fut la seule que Sir Thomas fit d'un air sérieux, comme l'effet d'une résolution que rien n'étoit capable

d'ébranler. Tout le reste fut un badinage impitoyable. En vain Mylord, qui sentoit le motif de son refus, lui offrit de prendre sa Fille sans dot, & d'attendre tout du tems & de sa volonté. Il reçut à la fin des reproches de son obstination, & dans des termes si durs, que pour ne pas aigrir davantage un homme dont il attendoit son bonheur, il prit le parti de le quitter, en lui protestant néanmoins qu'il ne cesseroit pas d'aimer Miss Caroline, & d'employer tous ses efforts pour se conserver son affection.

Sir Thomas fut piqué de ce langage, qu'il prit pour une menace. Il fit appeller ses deux filles ; il leur défendit rigoureusement de recevoir les soins de Mylord, & de tout autre homme, qui leur parleroit de mariage ou d'amour sans sa participation. Mais dans un instant que Mylord avoit eu pour leur faire ses adieux, il avoit renouvellé toutes les promesses qui passent en amour pour des sermens sacrés, & Miss Caroline ne s'étoit pas moins engagée par les siennes. Ensuite, pendant que Sir Thomas donnoit ses ordres aux deux Sœurs, la crainte de l'irriter, en reparoissant à ses yeux, porta Mylord à prendre congé par un billet fort civil. Il partit aussitôt, sous des prétextes qui déroberent le fond de cette scene à la connoissance des domestiques.

Àl'heure du dîner, Miss Caroline fit demander la permission de demeurer dans sa chambre. Mais ses excuses ne furent point écoutées. N'avez-vous pas pitié d'elle, chere Lucie, dans cette triste situation ? Elle avoit vu partir son Amant. Il ne lui restoit que l'incertitude de le revoir jamais. Sa Sœur lui dit qu'à sa place, elle auroit eu peine à le laisser partir seul ; ne fût-ce que pour éviter les tourmens d'une entrevue, avec un Pere qui paroissoit trop accoutumé aux larmes des femmes pour en être touché, & qui avoit dans l'esprit une veine si satirique. Pour moi, j'avoue qu'en

cet endroit mon impatience est devenue fort vive, pour entendre ce qui s'étoit passé pendant le dîner. Miss Charlotte, qui s'en est apperçue, s'est chargée de satisfaire ma curiosité. Cette narration lui appartenoit, m'a-t-elle dit, parce qu'elle n'étoit que spectatrice, & que les Acteurs étoient son Pere & sa Sœur. Cruelle scène ! a répondu la Comtesse. Je crois que Miss Byron ne sera point surprise que je fasse plus de cas, dans mon Mari, de la qualité d'homme sensé, que de celle d'homme d'esprit.

Voici le récit de Miss Grandisson : j'avois été chargée des excuses de ma Sœur ; je remontai avec les ordres absolus de mon Pere. Ô chere Mere ! s'écria Caroline, lorsqu'elle se vit forcée de descendre ; quel besoin j'aurois ici de votre douce médiation ! Mais, Charlotte, je ne puis marcher ni me tenir sur mes jambes. J'aiderai à vous soutenir, lui répondis-je, & vous ferez vos efforts pour vous traîner. L'amour rampe, dit-on, lorsqu'il ne peut marcher. Je me souviens que Caroline m'accusa de méchanceté. Mais je ne le disois que pour la faire rire & lui rendre un peu de courage. Elle sait bien que je ne laissois pas d'avoir les yeux en larmes. Vous pensiez, lui a répondu plaisamment Mylady, à ce que vous pouviez craindre pour vous même. Je le crois assez, a repliqué Miss Charlotte ; car il me semble que ce que nous sentons pour autrui, ne nous touche jamais au vif.

J'ai fait aussi ma réflexion : un cœur compatissant, ai-je dit aux deux Sœurs, est un vrai présent du Ciel, quoiqu'il expose à bien des peines ; mais la vie seroit insupportable, si nous sentions aussi vivement celles d'autrui que les nôtres. Qu'il étoit heureux pour Miss Charlotte de se sentir capable de rire, lorsque les leçons d'un Pere ne la regardoient pas moins que sa Sœur !

Fort bien, m'a-t-elle répondu. Comptez que j'aurai mon tour. Mais je reprens mon récit.

Caroline suivit mon conseil. Elle s'appuya sur moi, pour se traîner de son mieux jusqu'au bas des dégrés. Une nouvelle abondance de larmes tomba de ses yeux, lorsqu'elle fut à la porte de la salle à manger. Elle trembloit comme une feuille ; & s'asseyant dans le passage, elle me dit qu'elle ne pouvoit aller plus loin. Aussitôt, une voix, à laquelle nous savions qu'il falloit obéir, se fit entendre assez brusquement : où sont donc mes Filles ? Caroline, Charlotte, n'est-ce pas vous que j'ai entendues descendre ? La Femme de charge, qui se trouvoit dans l'office, accourut à nous d'un air empressé : Mesdemoiselles, Mesdemoiselles, votre Papa vous demande. Et nous, malgré la foiblesse de l'une & la répugnance de l'autre, nous retrouvâmes l'usage de nos jambes, & nous entrâmes dans la salle, sous les yeux de notre Pere ; ma Sœur toujours appuyée sur mon bras.

Le premier accueil fut d'un homme étonné. Que diable signifie ce spectacle ? Quels mouvemens de tragédie ? Quelle marche composée ? Les femmes sont naturellement Comédiennes : mais il est trop tard, Caroline. La Piéce est finie. Ce rolle est de trop.

Monsieur ! dit ma Sœur avec un sanglot, en levant les deux mains, & les joignant d'un air pitoyable ! Je pleurai pour elle ; & pour moi-même, si Miss Byron le veut, dans un cas plus éloigné.

Il reprit : c'est donc vous, Caroline, qui êtes chargée du Prologue. Je juge que Charlotte a son rolle prêt aussi. Il est tems que cette farce finisse. Prenez toutes deux vos places ; & croyez-moi, cessez de faire les folles.

L'avis étoit admirable, lorsqu'il nous rendoit ce qu'il nous reprochoit d'être. Cependant, les Domestiques entrant avec le dîner, nous toussâmes, nous essuyâmes nos yeux, nous jettâmes l'une vers l'autre quelques regards à la dérobée, & nous nous assîmes à table. Nous prîmes nos cuilieres & nos fourchettes. Nous les remîmes à leur place. Nous les reprîmes, lorsqu'il levoit les yeux sur nous. Nous ne touchâmes aux alimens que du bout des levres. Comme nous étions proches l'une de l'autre, nos yeux s'exerçoient plus que nos dents. L'amour étoit comme arrêté dans le gosier de ma pauvre Sœur. Elle s'efforçoit d'avaller, avec la peine qu'on a dans une esquinancie. On voyoit, à ses contorsions, la difficulté que le passage avoit à s'ouvrir. Et ce qui augmentoit son embarras, comme je puis l'assurer du mien, c'étoient deux yeux, les plus perçans qu'on ait jamais vus dans la tête d'un homme, surtout dans celle d'un Pere, qui se fixoient sur nous tour à tour, & qui, par intervalles, étoient ombragés par des sourcils, dont le mouvement nous faisoit trembler. Les deux pauvres Créatures n'avoient là ni Mere, ni Tante, pour soutenir leur courage. Cependant elles appréhendoient encore plus la fin du dîner & le départ des Domestiques. Elles en étoient aimées. Ceux qui servoient à table avoient la vue baissée & le visage allongé. Ils parurent fort aises, lorsqu'ils eurent la liberté de se retirer.

Alors Caroline se leva de sa chaise, fit une révérence d'assez mauvaise grace, de l'air d'une petite fille, qui est encore à l'école, les bras croisés devant elle, & se mit en chemin vers la porte. Mon Pere lui laissa faire les honneurs ; & je me levai aussi pour la suivre. Mais lorsqu'elle fut prête à sortir, il la rappella. J'ose dire qu'il ne l'avoit laissée aller si loin, que pour se faire un plaisir de son embarras, surtout à son retour. Qui vous ordonne de sortir ? lui dit-il. Où allez-vous, Caroline ? Revenez, Charlotte. Mais voilà

ce qui arrive toujours ; la compagnie d'un Pere devient à charge, lorsqu'on s'est mis l'amour dans la tête. Charmant motif, pour approuver une passion qui ne lui laisse que le second ou le troisieme rang dans l'affection de ses filles, après y avoir tenu la premiere place. Vous verrez que je serai fort heureux, à la fin, si mes enfans ne me regardent pas comme leur Ennemi. Revenez toutes deux, vous dis-je.

Nous nous étions arrêtées, lorsqu'il avoit commencé à parler. Il fallut retourner sur nos pas, avec autant d'embarras que nous en avions eu à partir. Asseyez-vous, nous dit-il. Nous demeurâmes devant lui, les bras croisés comme deux folles. Asseyez-vous, quand je vous l'ordonne, répéta-t-il. Vous êtes toutes deux extrêmement humbles. J'ai à vous parler. Les deux folles se remirent sur leurs chaises.

Miss Charlotte m'a dit ici qu'elle ne pouvoit continuer cette partie de sa narration, sans la mettre en dialogue ; & que pour me faire connoître les Interlocuteurs, elle prendroit le ton de chacun, c'est-à-dire, un ton humble pour sa Sœur, un ton moins radouci pour elle-même, & le ton impérieux pour son Pere. C'est ce qu'elle a fait d'une maniere fort plaisante. Mais pour suppléer à cette variété, je mettrai le nom de chacun à la tête de ce qu'elle lui fait dire.

Sir Thomas. Quelle sorte de congé Mylord L... a-t-il pris de vous, Caroline ? Il a laissé un billet pour moi. Vous a-t-il écrit aussi ? J'espere qu'il n'aura pas cru vous devoir un adieu de bouche, lorsqu'il s'en est dispensé pour moi.

Miss Charlotte. Il vous a cru, Monsieur, fort irrité contre lui. (La pauvre Caroline n'étoit pas encore prête à répondre.)

Sir Th. Et n'a pas cru votre Sœur si mal disposée. Fort bien. Quel adieu vous a-t-il fait, Caroline ? C'est à vous que je parle… fille, femme, car je ne sais quel nom je dois vous donner.

Miss Charl. J'ose vous assurer, Monsieur, que Mylord n'a pas eu dessein de vous offenser.

Sir Th. Je n'aime point vos interruptions, petite Fille. N'ajoutez rien, je vous prie. C'est à votre Sœur que je parle. Tenez la tête droite, Caroline. Point de grimaces & de contorsions. Un peu plus d'innocence dans le cœur, & vous aurez moins de confusion sur le visage. Je vois quelle ligue vous avez formée entre vous. Elle m'annonce de belles suites pour l'avenir. Mais dites-moi, Caroline ; aimez-vous Mylord L… ? Lui avez-vous promis d'être à lui, lorsque vous serez parvenue à fléchir un Pere incommode, ou, ce qui vous plairoit sans doute encore plus, lorsque la mort vous en aura délivrée ? Tous les Peres sont de cruels personnages, lorsqu'ils ne pensent point comme leurs imprudentes Filles sur le compte de leurs Amans. Me répondrez-vous, Caroline ?

Miss Carol. (Pleurant, d'un langage si sévere.) Que puis-je dire, Monsieur, sans avoir le malheur de vous déplaire ?

Sir Th. Ce que vous pouvez dire ? Dites que vous perdez pour votre Pere le respect & l'obéissance que vous lui devez. Cette réponse seroit-elle contraire à vos sentimens ?

Miss Carol. Je me flatte, Monsieur…

Sir Th. Je m'en flatte aussi. Mais ce n'est point assez. Il convient à une fille de s'expliquer avec plus de certitude. Ne pouvez-vous répondre pour votre cœur ?

Miss Carol. Il me semble, Monsieur, que vous ne regardez point Mylord L... comme un homme sans mérite.

Sir Th. Je ne prends pas meilleure idée d'un homme, pour avoir fait oublier leur devoir à mes filles, & pour leur faire prendre un air de folles avec leur Pere.

Miss Carol. Il se peut, Monsieur, que j'aie l'air d'une folle devant vous ; mais il ne manque rien à mon respect. Vous me glacez de crainte, Monsieur. Je n'ai pas la force de soutenir votre présence, lorsque vous paroissez irrité contre moi.

Sir Th. Dites-moi que vous avez rompu avec Mylord, comme je vous en ai donné l'ordre. Dites-moi que vous ne le reverrez jamais, si vous pouvez l'éviter. Dites-moi que vous ne lui écrirez point.

Miss Carol. Pardon, Monsieur, si je prens la liberté de vous représenter que la conduite de Mylord a toujours été respectueuse avec moi. Il respecte aussi mon Pere. Comment pourrois-je lui marquer de la haine & du mépris ?

Sir Th. Bon ; nous serons bien-tôt instruits. Continuez, Caroline : & vous, Charlotte, profitez de la leçon, que vous allez recevoir de votre Aînée.

Miss Charl. En vérité, Monsieur, je puis vous répondre du bon cœur de ma Sœur, & du respect qu'elle a pour vous.

Sir Th. Fort bien. Vous, Caroline, rendez-vous caution du cœur de Charlotte. Un bonne office en mérite un autre. Cependant, Mesdemoiselles, après tous les témoignages que vous pouvez vous rendre mutuellement, c'est moi qui prétends être le juge de vos deux cœurs, & comptez que je ne m'arrête qu'aux faits. Sa-

vez-vous, Caroline, si votre Sœur Charlotte a quelque intrigue, qui serve à vous encourager dans la vôtre ?

Miss Carol. J'ose vous dire, Monsieur, que ma Sœur n'est pas capable de manquer à ce qu'elle vous doit.

Sir Th. Je souhaite, Caroline, que vous en puissiez dire autant de la Sœur de Charlotte.

Miss Carol. Je crois le pouvoir, Monsieur.

Sir Th. Eh bien, ma fille, vous savez mes volontés.

Miss Carol. Je juge, Monsieur, que votre intention est que je passe ma vie dans le Célibat.

Sir Th. Hò hò ! Eh pourquoi, Mademoiselle, portez-vous ce jugement de mes intentions ? Parlez ; je vous l'ordonne.

Miss Carol. Parce qu'il me semble, Monsieur, si vous me permettez de le dire, que la naissance & les bonnes qualités de Mylord L... ne laissoient rien à desirer. Pardon, Monsieur : De grace, pardonnez-moi. (En levant les mains avec un mouvement passionné).

Sir Th. Sa naissance ! Je vous admire. Qu'est-ce donc qu'une Pairie d'Écosse ? Vous êtes éblouie apparemment du titre de Comtesse. Mais je vous apprens que si vous avez une véritable estime pour Mylord L..., vous ne devez pas souhaiter que dans l'embarras où il est pour ses Sœurs, il pense à vous épouser.

Miss Carol. Je vous assure, Monsieur, que le titre n'est rien pour moi sans un bon caractere. À l'égard des embarras, je ne connois rien dans moi-même qui soit capable de faire oublier à Mylord les regles de la prudence.

Sir Th. Je vois que les difficultés ne viendront pas de votre part, & que vous n'avez pas d'objection à faire contre Mylord, s'il n'en a point contre vous. Vous êtes une fille très-humble & fort mortifiée. Il faut qu'une femme soit bien amoureuse, pour donner si volontiers la préférence à son Amant sur elle-même. Mais voyons, Caroline. Je veux savoir quelles espérances vous avez données à Mylord ; ou plutôt, quelles espérances, peut-être, il vous a données à vous-même. Vous vous taisez. Me ferez-vous la grace de me répondre ?

Miss Carol. J'espere, Monsieur, que je ne ferai pas déshonneur à mon Pere, en souhaitant toutes sortes de biens à Mylord L...

Sir Th. Il ne se déshonoreroit pas non plus, tout fiers que ces Mendians d'Écossois sont de leur noblesse, en pensant à s'allier avec moi.

Miss Carol. Mylord L... sans être un Mendiant, se feroit, Monsieur, un honneur extrême...

Sir Th. Il auroit raison. Continuez. Pourquoi vous arrêtez-vous ? Mais si Mylord n'est pas un Mendiant pour ma fille, je ne souffrirai pas que ma fille tombe dans la mendicité pour lui. Il se feroit honneur, dites-vous,... de quoi ? D'être votre Mari, sans doute. Répondez à ma question : Dans quels termes en êtes-vous avec lui ?

Miss Carol. Je suis bien malheureuse de ne pouvoir rien dire qui soit agréable à mon Pere.

Sir Th. Voyez avec quelle adresse elle élude ma question. Me le ferez-vous répéter, Mademoiselle ?

Miss Carol. Je crois pouvoir confesser, sans honte, que j'aimerois mieux… (Elle s'arrêta ici, en baissant la tête, & cachant la moitié de son visage dans son sein. Miss Grandisson dit qu'elle ne lui a jamais paru si charmante.)

Sir Th. Que vous aimeriez mieux… être la femme de Mylord L… que ma fille. Et vous, Charlotte, m'apprendrez-vous quand votre affection commencera aussi à se refroidir pour moi ? quand vous commencerez à me regarder comme un obstacle à votre bonheur ? quand vos yeux se laisseront éblouir par un Étranger, & vous le feront préférer à votre Pere ? Je m'apperçois que j'ai fait mon rolle. Il ne me reste qu'à partager entre vous le bien que vos Amans croiront convenable à leurs affaires, & qu'à prendre le chemin du Tombeau. Vos joyeux Adorateurs viendront danser avec vous sur ma sépulture ; & je serai oublié comme si je n'avois jamais existé… excepté par votre Frere, dont je connois la vertu & l'excellent naturel.

[Ici Miss Caroline se vit forcée d'élever la voix. Ô Monsieur, s'écria-t-elle, de quel trait me percez-vous le cœur ? Tous les Peres sont-ils… Pardonnez, Monsieur. Elle crut lui voir froncer le sourcil.)

Sir Th. L'impertinence m'irrite. Je ne puis supporter… [Il s'arrêta, comme pour éventer sa colere.] Miss Caroline, pourquoi toujours éluder mes questions ? Vous savez ce que je vous demande. Répondez.

Miss Carol. Je serois indigne de l'affection d'un homme tel que Mylord L…, si je désavouois l'estime que j'ai pour lui. Il est vrai, Monsieur : j'ai pour Mylord des sentimens, qui me le font

distinguer de tous les autres hommes. Vous-même, Monsieur, vous n'avez pas toujours pensé si mal de lui. Mon Frere…

Sir Th. Ainsi tout est dévoilé. Vous avez la hardiesse… Mais j'ai moi-même estimé Mylord, & ce sentiment n'est pas changé ; s'ensuit-il qu'il doive être mon Gendre ? Il est venu comme l'Ami de mon Fils. Je l'ai retenu à ce titre. Il ne vous connoissoit point alors. Mais à peine vous êtes-vous vus, que le besoin d'être mariés vous a saisis tous deux. Vous vous donnez pour une fille respectueuse, vous vantez sa prudence, & cependant il vous fait ses déclarations, ou vous lui faites les vôtres, je ne sais lequel des deux ; & lorsqu'il se croit sûr de vous, l'imbécille de Pere est alors consulté : & dans quelle vue ? de savoir uniquement ce qu'il est disposé à faire pour deux personnes qui ne lui ont pas accordé la moindre part au choix. C'est l'artifice commun ; & le pauvre Pere doit fermer les yeux & la bouche, ou passer pour un Tyran.

Miss Carol. (fondant en larmes.) Le Ciel m'est témoin, Monsieur, que je n'ai reçu les propositions de Mylord que conditionnellement, & que j'ai fait tout dépendre de vos volontés : lui-même n'a pas desiré mon approbation dans d'autres termes.

Sir Th. Où est le bon sens dans cette réponse ? avez-vous laissé quelque chose à mon choix ? Voyons, Caroline : faisons l'essai de mon pouvoir. J'ai dessein de vous conduire à la Ville. Un jeune homme de qualité m'a fait des ouvertures en votre faveur. Ses propositions me plaisent ; & je suis sûr qu'elles vous plairont à vous-même, si vous n'avez pas le cœur prévenu. Expliquez-vous. Êtes-vous libre de vous rendre à ma recommandation ? Vous ne me répondez pas. Votre traité avec Mylord est conditionnel, dites-vous : quoi ? Vous vous taisez ? Vous êtes confondue ? C'est avec raison, si vous ne pouvez pas me faire la réponse que je

desire. Si vous le pouvez, pourquoi ne la faites-vous pas ? Je vous renverse, comme vous le voyez, avec vos propres armes.

Miss Carol. Il ne me convient point, Monsieur, de disputer avec mon Pere. Je suis sûre qu'il n'a rien manqué à mon respect. Je ne le suis pas moins de n'avoir pas fait déshonneur à ma famille, en recevant les propositions conditionnelles de Mylord…

Sir Th. Conditionnelles ! Folle que vous êtes ! Ne sont-elles pas absolues, lorsqu'elles ne laissent rien à mon choix ? Mais j'ai toujours éprouvé qu'un homme, qui s'abaisse à raisonner avec une femme, particulierement sur certains points où la nature a plus de part que la raison, doit s'attendre à la suivre par mille détours, & à se trouver rejetté bien loin du terme, lorsqu'il croyoit y toucher. Il faut qu'il se contente, à la fin, de revenir prendre haleine dans le lieu d'où il est parti ; tandis qu'elle voltige à l'entour, & qu'elle est prête à lui faire recommencer une nouvelle course.

Miss Carol. J'espere, Monsieur…

Sir Th. Laissons les espérances, Mademoiselle. Il me faut des certitudes. Puis-je compter… Mais je vous amenerai, si je puis, à raisonner juste, toute femme que vous êtes. Puis-je recevoir pour vous des propositions de tout autre homme ? Répondez, oui ou non. N'en usez point avec moi comme les filles avec le commun des Peres. Ne commencez point par désobéir, dans la confiance que j'aurai la foiblesse de vous pardonner. Je ne suis point un Pere ordinaire. Je connois le monde. Je connois votre sexe. J'y ai trouvé plus de folles que je n'en ai fait. Les femmes n'ont pas besoin du secours des hommes pour être folles. C'est la nature qui les a formées telles. Je n'en ai pas connu une, que l'expérience des autres ait rendue sage. Mais répondez-moi, Caroline. Dites.

Puis-je recevoir de nouvelles propositions pour vous, ou ne le puis-je pas ?

[Miss Caroline ne répondit que par ses larmes.]

Sir Th. Une constance héroïque, apparemment. Ainsi vous sacrifiez une vertu réelle, l'obéissance que vous devez à votre Pere, aux idées romanesques de constance & de fidélité pour un Amant ? Approchez-vous de moi, mon amoureuse fille. Approchez-vous, dis-je, quand je vous l'ordonne.

[Miss Caroline se leva. Quatre pas, qu'elle fit en rampant, son mouchoir à ses yeux, la mirent à la portée des mains de son Pere. Il saisit brusquement une des siennes ; & lui faisant toucher sa manche, il l'attira jusqu'à ses genoux. Il tira son autre main, qu'elle avoit sur ses yeux. Le mouchoir tomba. Il ne lui étoit pas difficile de voir qu'elle avoit les yeux rouges & enflés de larmes. Elle auroit volontiers tourné la tête, pour cacher le désordre de son visage. Mais il lui tenoit fortement les deux mains ; & tout d'un coup il se mit à faire de grands éclats de rire.]

Sir Th. Eh ! De quoi pleure cette fille ? Consolez-vous, Caroline ; vous aurez un Mari. Je vous le promets. Je veux me hâter de vous conduire au grand marché de Londres. Vous serez étallée dans tous les lieux publics. J'aurai soin de vous faire parer des diamans de votre Mere, pour attirer les yeux des Galans. Il faut que vos conquêtes soient promptes, tandis que vous aurez le mérite de la nouveauté ; sans quoi vous seriez bientôt confondue dans la foule des femmes, qui prodiguent leur visage dans toutes les assemblées. L'impatiente personne ! Qu'elle est à plaindre ! Regardez-moi, Caroline. [Avec de nouveaux éclats de rire.]

Miss Carol. En vérité, Monsieur, si vous n'étiez pas mon Pere…

Sir Th. Bonté du Ciel ! Hé qu'arriveroit-il ?

Miss Carol. Je dirois, Monsieur, que vous me traitez fort cruellement.

Sir Th. Est-ce là ce que vous diriez, pauvre Créature ! à tout autre homme, n'est-ce pas ? dans les mêmes circonstances ? Fort-bien. Mais, en attendant, vous ne me dites pas si vous vous accommoderez d'un autre homme que votre Écossois. (Lui tenant toujours les mains.)

Miss Carol. Je suis traitée avec une rigueur extrême. En vérité, Monsieur, vous ne me faites pas éprouver votre bonté. J'ose vous dire que je ne suis point une amoureuse Créature, comme il vous plaît de me le reprocher. Je n'ai point d'impatience d'être mariée. J'attendrai vos ordres, le tems qui vous conviendra. Mais comme il me semble qu'il n'y a point d'objection à faire contre Mylord L… je n'ai aucun désir d'être menée au marché de Londres.

Sir Thom. [Gravement.] Si je suis disposé à vous railler, Caroline, si je prens le parti de tourner en badinage un empressement que je n'attendois pas de mes Filles, & qui m'a fait quelquefois mépriser celles d'autrui, quoique je ne leur en aie rien témoigné, je ne souffrirai point que vous me fassiez d'impertinentes réponses. Croyez-moi, ne vous oubliez point.

Miss Carol. [Avec une profonde révérence.] Je vous demande en grace, Monsieur, la permission de me retirer. Je me rappellerai mes réponses, avec un mortel regret, si…

Sir Thom. Est-il nécessaire que vous vous retiriez, pour vous rappeller à votre devoir ? Mais vous répondrez enfin à ma question. Où en êtes-vous avec Mylord L... ? Est-il bien décidé qu'il sera votre Mari ? & que vous n'en voulez point d'autre ? Aurez-vous, aura-t-il la patience d'attendre que la mort m'ait fait entrer dans le caveau de mes Ancêtres ?

Miss Carol. Ô ! Monsieur, quel langage ! [Elle chercha des yeux son mouchoir, qui étoit toujours à terre. Elle vouloit retirer une de ses mains, pour le prendre ; & lorsqu'elle l'eut tenté inutilement, ses larmes coulant comme deux ruisseaux, elle se laissa tomber à genoux.] J'implore votre pitié, lui dit-elle : je redoute votre colere ; mais je répéterai encore que je ne suis point une amoureuse Créature ; & pour vous en convaincre, je ne me marierai jamais, si ce n'est point avec Mylord L...

Mais Charlotte raconte que pendant toutes ces agitations de sa triste Sœur, n'étant elle-même gueres moins agitée, elle tiroit des chaises, elle les remettoit à leur place, elle regardoit Miss Caroline, elle détournoit les yeux dans la crainte de rencontrer ceux de leur Pere ; elle les fixoit sur le bout de ses doigts, en souhaitant d'y voir des griffes, & que l'homme, au lieu d'être un Pere, fût un Mari. En vérité, Miss Byron, m'a-t-elle dit, il m'étoit impossible de ne me pas mettre à la place de ma Sœur ; & le cas n'étoit pas aussi éloigné que Mylady L... se l'imaginoit. Une fois, j'entendis mon cœur qui se disoit à lui-même : si quelque Mylord L..., pour qui j'eusse autant de goût, s'offroit à moi avec la même honnêteté, je n'attendrois pas toutes ces persécutions. Au premier clair de Lune, s'il me pressoit de bonne foi, & si j'étois sûre de trouver un Ministre prêt, je serois bien-tôt sous une autre protection, quelque mépris que j'aie toujours eu pour les filles qui

prennent la fuite avec un homme. Miss Byron m'auroit-elle condamnée ?

Miss Grandisson, ai-je répondu, oublie quelle Mere elle avoit reçue du Ciel, & les exemples dont elle lui avoit l'obligation. Le Public qui auroit porté son jugement de l'action de la Fille, auroit ignoré le cruel traitement du Pere. Vous êtes fort aise, en un mot, de n'avoir pas été mise à l'épreuve, & vous voyez que la respectueuse patience de Mylady est parfaitement récompensée.

La Comtesse a fort approuvé ma réponse ; & se tournant vers sa Sœur, qui vouloit plaider plus long-tems pour la vertu & la raison, contre la cruauté, elle l'a fait souvenir que son récit l'avoit laissée à genoux. Relevez-moi, lui a-t-elle dit agréablement, & renvoyez-moi le plus vîte que vous pourrez à ma chambre. Miss Grandisson a continué.

Sir Thom. Vous ne vous marierez jamais, si ce n'est... Et vous me faites cette déclaration, pour me prouver que vous n'êtes point une Fille amoureuse ! Quelle extravagance ! Si vous n'aviez point été fort amoureuse, vous ne vous seriez pas jetée dans une situation qui vous inspire la hardiesse de me tenir ce discours. Effrontée ! petite folle ! Retirez-vous de devant mes yeux.

[Elle se leva ; mais elle fut retenue par les mains.]

Sir Thom. Et vous m'osez faire une déclaration de cette nature ! Quelle est donc, s'il vous plaît, l'autorité qui me reste ici ? Cependant, & vous & Mylord L..., comme vous le prétendiez à ce moment, vous ne vous êtes engagés que dans un amour conditionnel, que vous faites dépendre de mon approbation ? Malédiction sur votre sexe ! Tel il a toujours été, & tel il sera toujours. Le Dieu aveugle vous fait partir sur une monture paisible.

Il vous fait suivre un chemin, qui n'offre à votre cœur que de la sureté & de l'agrément. Vous marchez d'un pas gai & triomphant, jusqu'à ce que la tête vous tourne : alors vous galopez par-dessus les haies & les fossés, vous franchissez tous les retranchemens ; & le devoir, la décence, la discrétion, sont foulés aux pieds.

[Chere Miss Caroline ! n'ai-je pu m'empêcher d'interrompre ici ; je m'attendois à cette cruelle attaque. Je la pressentois aussi, m'a-t-elle répondu : & c'est ce qui m'avoit empêché de déclarer plutôt la préférence que je donnois à Mylord L... sur tous les hommes ; quoiqu'étant si sure de son mérite, mon cœur m'y portât sans scrupule. Mais laissons finir ma Sœur.]

Sir Thom. Sortez, vous dis-je, de ma présence [quoiqu'il continuât de la tenir par les mains]. Et cette petite Coquine [en se tournant vers la pauvre Charlotte qui vous parle], je n'ai pas cessé d'observer ses yeux, & le jeu de tous les petits muscles effrontés de son visage. Elle prend part à vos ridicules peines. Vous en ressentez de vives, je me l'imagine. Vous me regardez toutes deux comme votre Tiran. Vous souhaiteriez que je fusse bien loin, pour avoir la liberté de vous abandonner ensemble à vos indiscretes réflexions. J'en serai le sujet. Tout le ressentiment, que vous vous efforcez de cacher ici, ne manquera point d'éclater librement. Je ne serai pas plus respecté que l'intérêt de votre folle passion ne le permettra. Mylord L... sera consulté plutôt que moi, & jouira de la confiance de mes deux filles contre leur Pere. Je prévois que dans ce moment vous m'allez regarder comme votre plus mortel Ennemi. Mais je vous renoncerai toutes deux pour mon sang, & je permettrai à votre Frere, la joie de ma vie ! l'espérance de mes jours plus heureux, ! de repasser promptement la Mer. Il vous renoncera aussi pour ses Sœurs, ou je le renoncerai lui-même ; & je

serai alors un Pere sans Enfans, quoique j'en aie trois pleins de vie, & de la meilleure de toutes les Meres. Quel chagrin n'auroit-elle pas ?...

L'émotion de Miss Charlotte fut si vive, qu'elle n'eut pas le pouvoir d'y résister. Ô ma chere Mere ! s'écria-t-elle, quel malheur pour nous de vous avoir perdue ! C'est aujourd'hui que vos Filles sentent que vous leur manquez. Elle fut prête à prendre la fuite, après cette exclamation. Les regards de son Pere la firent trembler. Il se leva. Caroline, ne remuez pas, dit-il à l'Aînée. Il me reste quelque chose à vous dire. Vous, Charlotte, approchez ; & la prenant par les deux mains, il lui reprocha d'avoir osé l'interrompre, avec une effronterie qu'il prétendoit avoir lue jusques dans ses yeux. Elle se laissa tomber à ses pieds. Elle lui demanda pardon. Mais tenant d'une main les deux siennes, & la menaçant de l'autre ; que le Ciel me punisse, lui dit-il, d'un ton furieux, si je vous pardonne ! J'avois souhaité que vous fussiez présente, pour vous faire tirer une bonne leçon de la folle conduite de votre Sœur. Mylord est un incendiaire, un voleur. Il a mis le feu dans ma Maison. Il m'a dérobé l'affection de l'Aînée de mes Filles, par un artifice usé, en prétendant qu'il ne lui demandoit rien qu'avec mon approbation. Je ne veux pas de lui, & j'espere qu'on ne me contestera point le droit de suivre mes volontés. Cependant une Rebelle ose me déclarer qu'elle n'aura point d'autre Mari. N'ai-je donc élevé mes deux Filles, jusqu'à l'âge où je devrois en attendre quelque secours & quelque consolation ; n'ai-je vécu dans le veuvage en leur faveur, que pour m'en voir enlever une par un homme que je rejette, & pour entendre l'autre qui appelle sa Mere au secours, du fond de son tombeau, contre la tirannie d'un Pere ? Que dois-je attendre, à l'avenir, de l'une & de l'autre ? Mais c'est à quoi je n'aurai point la folie de m'exposer. Vous me

quitterez toutes deux. Quittez-moi. Quittez cette Maison. Cherchez votre fortune ailleurs. Vous pouvez prendre vos habits & tout ce qui vous appartient ; mais gardez-vous de toucher à ce qui m'est resté de votre Mere. Je vous donnerai à chacune cinq cens guinées à prendre chez mon Banquier. Lorsque vous serez à la fin de cette somme, j'apprendrai quelle sera votre conduite, & je verrai ce que je dois faire de plus.

Mon cher Pere, lui dit Caroline, en se jettant à genoux devant lui, pardonnez à ma Sœur ! Quelque rigueur qu'il vous plaise d'exercer contre moi, faites grace à ma Sœur !

Sir Thom. C'est-à-dire, Caroline, que vous ne craignez rien pour vous-même. Vous vous jetterez dans les bras de Mylord L... ; je n'en doute point... Mais je vais rappeler sur le champ votre Frere... & vous n'en sortirez pas moins de cette Maison. La porte sera fermée, au moment que vous partirez ; de ma vie, elle ne se rouvrira pour vous. Quand mes cendres seront mêlées avec celles de votre Mere, vous y rentrerez alors, pour les fouler toutes deux aux pieds.

Miss Charl. [avec un mêlange de sanglots & de larmes.] Monsieur ! je demande pardon au Ciel & à vous. En invoquant ma Mere, je n'ai pas eu l'intention de vous offenser. Je l'ai regrettée pour vous, Monsieur, autant que pour ma Sœur & pour moi. Elle auroit adouci...

Sir Thom. La dureté de mon cœur, apparemment. Je lis dans vos pensées, Mademoiselle.

[Il s'éloigna de quelques pas, en nous laissant à genoux près de la chaise qu'il avoit quittée. Il se promena dans la Salle, avec les marques d'une vive agitation. Ensuite, ayant sonné, il s'appro-

cha de la porte, il l'ouvrit ; & la tenant d'une main, il fit appeler la femme de charge. Elle entra. C'étoit une femme de fort bon naturel, qui se mit à trembler de toute sa force, lorsqu'elle vit ses deux jeunes Maîtresses à genoux.]

Sir Thom. Beckford, aidez ces deux Filles à rassembler tout ce qui leur appartient ici. Vous me donnerez un mémoire de tout ce qu'elles prendront. L'autorité de leur Pere commence à leur être à charge. Elles veulent secouer le joug. Elles croient avoir passé l'âge de la soumission. Il leur faut des Hommes, des Maris.

Miss Carol. Non, Beckford ; hélas ! Non, non...

Sir Thom. Vous osez me démentir, Effrontée !

Madame Beckford. Monsieur, je vous supplie... Je vous conjure... Jamais deux Demoiselles ne furent plus modestes. Elles sont renommées toutes deux dans le Canton, pour leur modestie & leur bonté.

Sir Thom. Qu'on ne me réplique point. La modestie ne s'écarte jamais du devoir. Caroline hait son Pere. Mylord L... m'a dérobé son affection. Charlotte prend son parti contre moi : & je m'imagine que vous le prenez aussi. Croyez-moi, recevez mes ordres en silence ; ces deux filles ne seront pas ici dans quatre jours.

[Madame Beckford se mit à deux genoux, en répétant : je vous supplie... Je vous conjure... Les deux Sœurs se leverent, approcherent de leur Pere, & se jetterent aussi à ses pieds.]

Miss Carol. Pardonnez-nous, Monsieur ! Je vous demande pardon, au nom de ma Mere !

Miss Charl. [D'un ton lamentable.] Pardon, Monsieur, au nom de ma Mere & de mon Frere !

[Toutes deux tirant le bas de son Juste-au-corps, & Madame Beckford faisant la même chose à leur exemple ; & lui les regardant sans paroître ému.]

Sir Thom. C'est un plaisir que je vous fais, Mesdemoiselles. Je sais que mon autorité vous pese. Il ne vous manque rien pour être femmes. Un Pere ne connoît le malheur d'avoir des Filles, qu'au moment que des hommes viennent leur faire envisager, hors de la Maison paternelle, un bonheur qu'elles trouvent rarement, néanmoins, hors du lieu qu'elles brûlent de quitter.

Miss Charl. Nous sommes à vous, mon cher Papa. Nous ne voulons être qu'à vous. N'exposez point vos Filles aux censures du Public. Jusqu'à présent notre réputation est sans tache.

Miss Carol. Ah ! Mon cher Pere, ne nous précipitez pas dans un Monde que nous ne connoissons point encore ! Gardez-nous sous votre protection ! Nous n'en désirons point d'autre.

Sir Thom. L'expérience vous viendra, Mesdemoiselles. Vous ne me croyez plus propre à vous servir de conseiller. Mylord L... en aliene une de moi, l'autre invoque l'ombre de sa Mere, pour la mettre à couvert de ma cruauté ; & Mylord L... n'a-t-il pas eu l'insolence de me faire entendre que j'étois trop jeune encore pour entreprendre de conduire des Filles aussi formées que les miennes ? Je le pense comme lui. Beckford, vos larmes sont inutiles ; préparez-les à partir. Huit jours sont le plus long terme que je puisse leur accorder dans cette Maison. Elle leur sera fermée pour n'y rentrer jamais.

Miss Carol. Oh ! Monsieur, ne réduisez pas vos Enfans au désespoir. Nous sommes des Filles. Jamais nous n'avons eu tant de besoin de la protection d'un Pere.

Miss Carol. Qu'avons-nous fait, Monsieur, pour mériter d'être chassées de votre Maison ? Nous vous demandons pardon de tout ce qui peut vous avoir offensé. Notre obéissance & notre respect seront sans bornes. Permettez-moi d'écrire à mon Frere…

Sir Thom. Excellente voie, pour m'appaiser ! Vous pensez donc à mettre votre Frere dans vos intérêts ? Ne voudriez-vous pas en appeler à lui, & l'établir Juge de son Pere ? Insupportable folie ! Loin, vous dis-je. Qu'on se dispose au départ, & que cette Maison vous soit fermée pour jamais.

Miss Charl. Nous ne pensons qu'à vivre sous votre protection & sous vos ordres. Ô Monsieur !

Sir Thom. Je suppose, Caroline, que Mylord L… n'aura pas plus de peine à vous trouver, qu'il n'en a eu à s'assurer de votre inclination. Pour vous, Charlotte, vous vous retirerez chez votre vieille Tante d'York-Shire, qui est capable de vous apprendre que la patience est une vertu, & qu'une fille ne doit pas se rendre à la premiere offre, quand elle veut qu'on lui en fasse une seconde. (Il lui jetta ici un regard fort dédaigneux.)

Remarquez, ma chere Lucie, que cette vieille Tante d'York-Shire est une Sœur de Sir Thomas, dont il a toujours empêché le mariage, & qu'il entretient par une pension assez médiocre, quoiqu'elle ait des droits auxquels il ne pourroit rien opposer, mais dont il a l'adresse d'éluder l'exécution.

Miss Carol. Je suis votre fille, Monsieur. Tout est respectable de la part d'un Pere. Mais vous n'aurez rien à me reprocher : je n'aurai point d'empressement ; & je vous promets à genoux, de n'être jamais à Mylord L... sans votre consentement. Ce que je vous demande uniquement, Monsieur, c'est de ne me proposer jamais d'autre homme.

Sir Thom. (un peu rallenti.) Je vous prends au mot, Mademoiselle. Mais j'exige, en même tems, que vous n'ayez aucune correspondance avec lui ; que vous ne vous voyiez & ne vous écriviez point. En un mot, vous connoissez mes intentions ; & pour la derniere fois, indépendamment de toutes vos réponses, je veux de l'obéissance. Beckford, vous pouvez vous retirer. Levez-vous, Caroline.

Miss Carol. (Avec un transport de joie.) Ah, suis-je pardonnée, Monsieur ? Faites donc grace aussi à ma Sœur.

Sir Thom. Charlotte, profitez de cette scene ; sur tout, pour vous bien garder de toute espece d'engagement dont votre Pere ne soit pas informé. J'en charge sérieusement votre mémoire. Caroline s'est attiré quelques chagrins, par ceux qu'elle m'a causés. Rien n'est si juste. Que son exemple soit une leçon pour vous.

Madame Beckford étant sortie, il ranima un peu les deux Sœurs, par un sourire assez obligeant. Il paroissoit triompher de tous les tourmens qu'il leur avoit fait souffrir : à l'occasion de quoi, chere Lucie ? Je ne crois pas que vous le deviniez plus que moi. Il me semble, au fond, que le monde n'en iroit pas plus mal, quand ces vains emportemens seroient moins communs parmi les Peres & les Meres.

Mais comment la vivacité de Miss Charlotte, ai-je pensé en moi-même, se laissa-t-elle si facilement subjuguer ? Cette réflexion m'a fait sourire. Mylady, qui s'en est apperçue, m'a demandé ce qui se passoit dans mes idées ? Me le pardonnerez-vous ? lui ai-je dit. C'est ce que j'ignore, m'a-t-elle répondu. Je me fie donc, ai-je repliqué, à votre bon naturel : je souriois d'admiration, pour les charmans progrès que notre Charlotte a faits depuis ce tems-là. Ô la malicieuse fille ! s'est écriée Miss Grandisson : mais elle paroît avoir oublié que je lui en dois déja beaucoup. Le trait est fort bon, a repris Mylady. Cependant je dois cette justice à Charlotte, qu'elle a toujours eu le même feu que vous lui connoissez, excepté sous les yeux de son Pere.

Mais je veux joindre, a continué la Comtesse, quelques mots à son dernier récit. Mon Pere nous retint, jusqu'à ce qu'il eût lu le billet de Mylord, qu'il n'avoit point encore ouvert, & qu'il n'ouvrit alors, ou je suis trompée, que pour y trouver l'occasion de nous faire quelque reproche. Cependant, j'en fus quitte à meilleur marché que je ne l'avois appréhendé ; car je n'avois pas vu moi-même cet important Billet.

Vous ne serez pas fâchée, chere Lucie, que je vous le transcrive, sur l'original même que la Comtesse m'a laissé ce soir, en nous retirant.

« Permettez, Monsieur, que j'emploie ma plume, par la seule raison qu'elle pourra vous être plus agréable que ma présence, pour vous remercier, du fond du cœur, de tous les témoignages de bonté & d'amitié que j'ai reçus de vous, dans un mois de séjour que j'ai fait au Château de Grandisson, au lieu de vingt-quatre heures seulement que j'avois eu l'intention de m'y arrêter. Il m'est resté, du dernier entretien que j'ai eu avec vous, une juste

crainte de m'être emporté à quelques expressions trop ardentes. Si vous en portez le même jugement, je vous fais de très-humbles excuses, & je reconnois que je vous les dois. Qui peut contester les droits d'un Pere sur ses enfans ? Mais je serois le plus heureux de tous les hommes, si les vôtres, & mon amour pour Miss Caroline Grandisson, pouvoient se concilier. Peut-être me trouverez-vous coupable de n'avoir pas commencé par m'adresser à vous ; & je vous en demande pardon aussi.

» Mais je crains d'avoir une faute plus grave à me reprocher ; & quoique rien ne m'oblige de vous en faire l'aveu, j'aime mieux devoir votre indulgence à mon ingénuité, que d'employer le moindre déguisement dans une affaire de cette importance. J'avoue donc qu'en vous quittant, je suis allé me jetter aux pieds de Miss Grandisson & lui demander sa main. Une alliance avec moi n'entraînant aucun déshonneur, je l'ai assurée que mon bien nous suffisoit, sans rien attendre de vous ; & qu'une économie, à laquelle j'étois sûr qu'elle auroit la bonté de contribuer, ne tarderoit point à la rendre libre. Mais elle a rejetté mes instances, dans la résolution d'attendre le consentement de son Pere ; en me laissant espérer, néanmoins, que les obstacles ne viendront pas d'elle, si nous pouvons l'obtenir. Le résultat, Monsieur, est qu'aussi long-tems qu'il me restera une ombre de cette espérance, je ne penserai point à d'autre femme. La familiarité, dans laquelle j'ai vécu pendant quelques mois en diverses contrées d'Italie & d'Allemagne, avec votre Fils, le meilleur de tous les hommes, m'a donné l'ambition de suivre son exemple ; & si je puis obtenir, par votre faveur, une Femme si chere & un Frere si vertueux, rien n'égalera, Monsieur, le bonheur de votre très-humble & très-obligé serviteur. L... »

Cette Lettre, m'a dit Mylady L... parut artificieuse à Sir Thomas. Il prétendit que Mylord devoit se croire bien sur d'elle, pour lui faire une proposition qui ne pouvoit être justifiée par aucun principe. Un refus, lui dit-il, est d'une fille adroite. Vous n'avez pu douter que Mylord L... ne vous en aime mieux, pour avoir rejetté un mariage clandestin, n'en tirât-il que l'espoir de faire tourner cette affaire plus utilement pour lui-même. L'orgueil, continua-t-il, fait la vertu d'une moitié des femmes, & la politique celle de l'autre. Supposez-les sures qu'un homme n'en aura pas plus mauvaise opinion d'elles, vous ne leur verrez jamais refuser une premiere offre. Si vous jouissiez d'une fortune indépendante, dites, Mademoiselle, qu'auriez-vous fait ? Allez, vous êtes foible ; mais vous êtes encore plus rusée. La ruse tient lieu de sagesse aux femmes, & leur foiblesse est la force des hommes. Je suis faché que mes filles ne soient pas composées de matériaux moins fragiles. Ce qui m'étonne, c'est qu'un homme, qui connoit votre sexe, puisse penser au mariage.

Telle fut, chere Lucie, la réponse de ce Pere, qui avoit passé toute sa vie dans l'excès du libertinage ; comme s'il avoit cru ses vues bien justifiées, par des traits vagues de Satire contre les femmes. C'est ainsi que la malignité, jointe à la dépravation des mœurs, passe pour connoissance du monde & du cœur humain. Combien d'Auteurs doivent leur réputation à ces odieuses peintures ? Mais gardons-nous de croire que le caractere de la nature humaine, c'est-à-dire, de tant de créatures formées à l'image de Dieu, doive être pris des égaremens d'une sale imagination. Ce qu'il faut juger du plus grand nombre de ces Peintres satiriques, c'est qu'ils ont généralement vécu en fort mauvaise compagnie.

J'ai cru, ma chere, que la nouveauté du sujet me feroit pardonner l'excessive longueur de cette Lettre.

Les deux Dames en étoient à cet endroit de leur Histoire, lorsqu'on m'a remis les Lettres de ma Grand-Mere & de ma Tante. Vous jugerez, par ma réponse, de l'émotion qu'elles m'ont causée. Je n'ai pu la déguiser, & les deux Sœurs en ont voulu savoir la cause. Je leur ai dit d'où ces Lettres venoient, & que ma Tante devoit faire, Samedi prochain, ma réponse à Mylady D... Elles m'ont permis de me retirer pour vous écrire. Mais, après le départ du Messager, elles m'ont demandé quelle étoit ma résolution ? Je n'ai pas fait difficulté de leur dire que j'avois confirmé mon refus. Miss Grandisson a levé les mains & les yeux : ensuite jettant sur moi un regard pénétrant ; vous nous apprendrez la vérité, m'a-t-elle dit, mais je prévois que nous ne la saurons pas entiere. J'ai rougi. Elle a continué de me regarder. Ah, chere Henriette ! a-t-elle repris d'un air mystérieux. Chere Miss Grandisson ! ai-je répondu naturellement. Vous ne me persuaderez pas, a-t-elle ajouté, qu'il n'y ait dans Northampton-Shire, quelque homme dont nous n'avons point encore entendu parler.

Cette conclusion m'a rendue un peu plus tranquille. Cependant la curieuse Miss auroit-elle quelque chose en vue ! Je la crois trop généreuse pour se faire un jeu de ma situation, quand elle me croiroit quelque foiblesse. Ma crainte est pour ma santé, qui n'est plus telle que je l'ai toujours eue. Je ne suis plus aussi heureuse que je l'étois en moi-même. Au fond, ma chere, ne vous semble-t-il pas que toutes les circonstances où je me suis trouvée depuis six semaines, doivent avoir produit cette altération. Mais passons à quelque chose de plus amusant.

Àma priere, les deux Sœurs ont repris l'Histoire de leur famille.

Sir Thomas ne parut pas changer de dispositions ; quoiqu'il leur fût aisé d'entrevoir qu'il se seroit laissé vaincre par le respect de Miss Caroline, & par la générosité de Mylord L... si dans le désordre de ses affaires il n'avoit eu de la peine à se défaire de son argent. Il se rendit à Londres, accompagné de ses Filles. On a cru qu'il n'auroit point été fâché que les deux Amans se fussent mariés sans sa participation ; car son premier ordre, en arrivant à la Ville, fut une nouvelle défense de recevoir les visites de Mylord : & pendant quelques semaines ils eurent obligation à leur Sœur, comme elle en a fait souvenir plaisamment Mylady, de mille moyens qui furent employés pour favoriser leurs entrevues.

Les affaires étoient dans cette fâcheuse situation, lorsqu'on fit des ouvertures à Sir Thomas, pour la plus jeune de ses deux Filles. Mais quoiqu'il n'eût point, contre Miss Charlotte, les mêmes prétextes qu'il avoit eus contre sa Sœur, il ne lui communiqua rien, & ce fut par d'autres voies qu'elle en fut informée. Auriez-vous été surprise, m'a-t-elle demandé, si l'exemple de ce qui s'étoit passé devant mes yeux m'avoit précipitée dans quelque démarche téméraire ? Je suis persuadée, lui ai-je répondu, qu'il n'y a point d'injustice, de la part d'un Pere, qui puisse autoriser une témérité dans un Enfant. Votre vertu vous sauva, & vous vous en réjouissez sans doute aujourd'hui. Miss Charlotte a rougi, & s'est mordu la levre. Quel sujet peut-elle avoir eu de rougir ?

Enfin Sir Thomas prit la résolution de régler ses affaires, dans le dessein de rappeler un Fils, dont la sagesse & le respect devoient faire, disoit-il, le bonheur de ses jours. Mais il se trouvoit embarrassé de Madame Oldham & de ses deux Enfans. Quoiqu'il

eût raison de croire que son Fils n'avoit point ignoré cet ancien commerce, il ne vouloit point lui donner, pour spectacle à son arrivée, une nouvelle famille établie dans une de ses Terres. D'un autre côté, cette femme lui ayant fait de trop grands sacrifices pour être traitée sans ménagement, il se crut obligé de pourvoir à la fortune des Enfans qu'il avoit eus d'elle.

Pendant qu'il s'occupoit de ces soins, il reçut des propositions de mariage pour son Fils, d'un des premiers Seigneurs du Royaume, dont la Fille, ayant accompagné son Frere dans un voyage de France & d'Italie, avoit conçu des sentimens fort tendres pour le jeune Grandisson, qu'elle avoit souvent vu à Florence. Son Pere & son Frere, qui connoissoient tout le mérite du jeune Chevalier, avoient approuvé cette inclination. Sir Thomas eut là-dessus plusieurs conférences avec eux, & fut si flatté de leurs vues, qu'il forma le dessein d'abandonner tout son bien à son Fils, en faveur de ce mariage, & de se réduire à une pension annuelle. Les deux Sœurs m'en ont montré la preuve, dans une réponse de leur Frere, qu'elles trouverent avant son retour, entre divers papiers, & qu'elles m'ont permis de transcrire.

Votre derniere Lettre m'a rempli d'étonnement. Si la proposition, qu'elle contient, part de la grandeur naturelle de votre ame & de cette même indulgence dont j'ai ressenti tant d'effets, que puis-je répondre ? Ma reconnoissance manque d'expressions ! Mais si vous vous étiez laissé engager à cet excès de bonté par quelques sollicitations, me préserve le Ciel de donner votre nom à une femme, quelques avantages qu'elle pût m'apporter du côté de la naissance & des richesses, dont les Amis auroient été capables de proposer des conditions de cette nature à mon Pere ! Je reçois, avec une joye inexprimable, l'espoir que vous me donnez

de reprendre bien-tôt le chemin de ma Patrie, pour m'y jetter à vos pieds. Lorsque cette permission m'arrivera, je vous ouvrirai le fond de mon cœur. Le crédit de votre Nom, & la connoissance de votre bonté, feront ma plus glorieuse recommandation pour l'établissement que vous paroissez désirer. Mais je vous demande en grace, Monsieur, de suspendre jusqu'à mon retour le Traité que vous m'avez fait la grace de commencer. Vous me faites celle de me demander mon opinion, sur la personne qu'on vous propose. Je me souviens de lui avoir trouvé beaucoup de mérite & d'agrémens.

Je n'apprens point, sans une vive affliction, que vous ayez trouvé quelque sujet de mécontentement dans la conduite de mes Sœurs. Comment les Filles d'une Mere, telle que la nôtre, sont-elles capables de s'oublier ? Elles ne doivent pas s'attendre à me voir favoriser leurs fautes. Je leur ferai connoître que mon estime & mon amitié, si elles y attachent quelque prix, sont moins fondées sur le sang que sur le mérite, & que les meilleures qualités deviennent suspectes, lorsqu'elles ne sont point accompagnées du respect qu'on doit à son Pere.

Vous me demandez, Monsieur, ce que je pense de Mylord L..., & s'il a fait quelque démarche pour m'engager dans ses intérêts, à l'occasion des sentimens qu'il a conçus pour ma Sœur Caroline. Il m'a fait l'honneur de m'écrire. Je vous renvoie sa Lettre, avec une copie de ma réponse. À l'égard de son caractere, je dois dire que de tous les Anglois que j'ai rencontrés dans mes voyages, il n'y en a point dont la conduite & le bon naturel m'aient inspiré plus d'estime & d'amitié. La justice & mon inclination m'obligent également de lui rendre ce témoignage. Quel seroit mon chagrin, s'il

s'étoit démenti pour vous, & si ma Sœur avoit oublié ce qu'elle vous doit !

Votre bonté vous fait ajouter que mon retour augmentera vos forces : que le Ciel m'ôte les miennes, qu'il me prive à jamais du pouvoir de faire du bien, soit à moi, soit à ceux que j'aime, si j'oublie, ou si je cesse d'honorer & de respecter le plus indulgent de tous les pères ! Je suis, &c.

*Charles Grandisson.*

Que dites-vous, Lucie, de cet admirable jeune homme ! Mais observons qu'il promet, à son retour, d'ouvrir le fond de son cœur, & que jusqu'alors il demande que le Traité qui le regarde soit interrompu. Ah, ma chere ! quel pourroit être l'espoir d'une nouvelle connoissance, dont le cœur se seroit mal défendu ? Considérons : si le Chevalier Grandisson étoit actuellement marié, cet obstacle ne donneroit-il pas à une femme raisonnable la force de surmonter sa passion ? Il n'est donc pas impossible d'en triompher : & si celle, qui croit la victoire possible dans une supposition, y trouvoit de l'impossibilité dans une autre, je l'exhorterois à mourir de honte, ou du moins à pleurer sa folie dans une profonde humiliation.

La Lettre du jeune Chevalier ne tomba dans les mains de ses Sœurs qu'après la mort de leur Pere, qui arriva quelques semaines après qu'il l'eut reçue, c'est-à-dire, avant qu'il eût envoyé à son Fils la permission de revenir. Vous jugerez sans peine qu'elles furent vivement allarmées, des préventions que leur Pere avoit cherché à faire naître contr'elles dans le cœur de leur Frere, & que cette crainte ne fit qu'augmenter après sa mort. Il avoit suspendu le Traité de mariage, & tous ses soins s'étoient tournés

à l'arrangement de ses affaires. Il fit venir d'Irlande, l'Intendant qu'il y avoit pour cette partie de son bien. Il employa quelques jours à lui faire rendre ses comptes. L'Intendant des biens d'Angleterre rendit aussi les siens ; mais ces deux hommes, agissant de concert, trouverent le moyen de lui faire approuver tous leurs Mémoires, sur des résultats généraux qu'il promit de signer. Il sembloit que dans tous ces arrangemens, il ne redoutoit que l'œil de son Fils. Étrange force du vice, pour dégrader jusqu'à la fierté !

Mais qui répondra de la réformation d'un libertin d'habitude, lorsqu'il se trouve exposé à la tentation ? Observez ce qui suit. M. Filmer, Intendant d'Irlande, connoissant les foiblesses de son Maître, avoit amené de Dublin une jeune fille, d'environ seize ans, sous prétexte de visiter deux vieilles Tantes, qui faisoient leur demeure à Londres. Elle avoit toujours vécu dans l'innocence ; mais ses parens Irlandois, gens sans vertu, avoient si peu pensé à lui en inspirer, qu'ils l'avoient élevée, au contraire, dans l'idée que ses agrémens naturels serviroient quelque jour à sa fortune, & n'avoient pas cessé de lui répéter qu'elle n'en devoit pas attendre d'autre. M. Filmer, dans toutes les occasions qu'il avoit de voir Sir Thomas, lui vantoit la beauté de Miss Orban, & surtout son innocence, qui est un attrait puissant pour les libertins. Le Chevalier Baronnet, qui suivoit de bonne-foi ses nouvelles idées, se contenta d'abord de prêter l'oreille à ces artificieuses insinuations. Enfin la curiosité lui fit souhaiter de rendre une visite aux deux Tantes. La Niece n'étoit point absente. Sa beauté répondoit aux éloges de Filmer. Sir Thomas la vit plusieurs fois, & prit pour elle une si vive passion, qu'il ne dissimula point à son Intendant, qu'il ne pouvoit vivre sans elle.

On ne pensa qu'à tirer avantage de son aveuglement. Il offrit des conditions brillantes ; mais, pendant quelque tems, les vieilles Tantes ne voulurent entendre parler que de mariage. Sir Thomas avoit vécu trop long-tems dans le monde, pour devenir aisément leur dupe. Cependant on lui fit des propositions, desquelles on parut determiné à ne pas se relâcher ; la jeune fille qui l'aimoit, lui disoit-on, avec une tendresse qu'elle n'avoit jamais eue pour personne, dût-elle en mourir de chagrin & de langueur. C'étoit flatter bien adroitement un homme, qui avoit trois fois l'âge de sa Maîtresse, & qui étoit encore sensible au plaisir d'être aimé.

Les conditions étoient, qu'il commenceroit par assurer, à Miss Orban, une pension viagere de cinq cens livres sterling ; & que si l'on pouvoit obtenir le consentement de son Pere & de sa Mere, il leur en feroit une de deux cens sur les deux têtes ; que Miss Orban feroit sa demeure dans une des Terres de Sir Thomas, avec un équipage & la livrée de son Amant, & que pour sauver la bienséance, il consentiroit tacitement qu'elle prît son nom : les deux Tantes se remettoient à sa générosité, de la récompense qu'elles croyoient mériter pour cet important service.

Leurs demandes parurent excessives à Sir Thomas. Il resista quelque tems ; mais l'artifice étant employé de tous côtés pour le séduire, l'Amour, ce nom prostitué, comme je l'ai déja dit, le força de se courber sous le joug. Son embarras étoit de fournir à cette nouvelle dépense, sans augmenter le désordre de ses affaires, & de trouver des prétextes pour continuer de tenir son Fils dans l'éloignement. D'ailleurs, Madame Oldham n'étoit pas plus tranquille, depuis qu'il lui avoit parlé du retour de son Fils, & souhaitoit de quitter le séjour d'Essex, dans la crainte de se

rendre aussi odieuse au jeune Grandisson qu'elle l'étoit à ses deux Sœurs. Dans cette variété d'inquiétudes, il crut devoir commencer par se défaire de son ancienne Maîtresse ; & prenant le chemin d'Essex, avant que d'avoir signé son nouveau Traité avec les Tantes de Miss Orban, il résolut, pour fournir à tant de frais, de faire abattre une magnifique futaye, qui attendoit, disoit-il, impatiemment la coignée, & qu'il avoit toujours réservée, néanmoins, comme une ressource qui devoit aider son Fils à nettoyer une partie de sa succession.

Il arriva dans sa Terre d'Essex. Mais là, tandis qu'il étoit rempli de ses projets, & qu'il commençoit à traiter paisiblement avec Madame Oldham, qui prenoit ce changement pour le présage d'une véritable réformation, il fut attaqué d'une fievre violente, qui le priva, dans l'espace de trois jours, de cette force de corps & d'esprit dont il avoit si long-tems abusé. Son Intendant Anglois prit la poste aussi-tôt, dans l'espérance de lui faire signer ses comptes. Mais l'empressement avec lequel il se présenta au château, fit naître des soupçons, qui ne permirent point à Madame Oldham de lui accorder la vue de son Maître. Filmer, qui étoit allé au-devant de Madame Orban, pour l'amener à Londres, & la faire assister à la conclusion de l'infâme Traité de sa Fille, arriva aussi, ses comptes à la main ; & ne trouvant au château que le sujet d'une affreuse consternation, il se retira dans une hôtellerie voisine avec un reste de confiance au vigoureux tempéramment du malade. Ce ne fut que le sixieme jour, lorsque les Médecins eurent déclaré qu'ils n'en espéroient plus rien, que Madame Oldham fit avertir les deux Sœurs, de la misérable situation de leur Pere. Elles partirent sur le champ. On ne pouvoit leur supposer beaucoup d'affection pour une femme qui avoit causé une partie de leurs chagrins. M. Everard Grandisson, dont elles étoient ac-

compagnées, lui fit dire, de leur part, que rien ne devoit l'arrêter plus long-tems auprès de leur Pere. Elle avoit déja eu la prudence d'éloigner ses Enfans : mais elle insista constamment à demeurer, soit par des motifs de tendresse, ou pour éviter les soupçons d'avoir détourné quelques effets ; car après la mort de Sir Thomas, elle n'attendoit aucune pitié de la Famille. Malheureuse femme ! À quel titre y auroit-elle pu prétendre ? Miss Caroline consentit, & fit consentir sa Sœur, à la voir demeurer. Rien ne fut si choquant pour elles que d'entendre leur Pere, dans son délire, répéter sans cesse le nom de Miss Orban, quoiqu'elles n'eussent rien appris du nouveau Traité, & que Madame Oldham n'en fût pas mieux informée. Quelquefois aussi on lui entendoit prononcer le nom de son Fils ; mais c'étoit toujours avec quelques marques de crainte ou de confusion. Le huitieme jour, les Médecins l'ayant abandonné, ses filles dépêcherent un Courier à leur Frere, pour lui faire hâter son retour. Elles savoient, par des Lettres recentes, qu'ayant laissé Miss Émilie Jervins à Florence, sous la garde du Docteur Barlet, il étoit venu attendre à Paris la permission de repasser en Angleterre. Le dixieme jour, Sir Thomas revint un peu à lui-même. Il reconnut ses Filles. Il pleura sur elles. Il regretta de ne les avoir pas traitées avec plus de tendresse. Madame Oldham s'étant approchée de lui, il se reconnut coupable du désordre dans lequel il l'avoit engagée. Mais cet intervalle de raison dura peu. Il retomba dans son délire ; & vers le soir, il expira dans les plus violentes agitations. Joignez une larme aux miennes, ma chere Lucie, pour la terrible fin de Sir Thomas Grandisson, quoique nous ne l'ayons pas connu.

Les deux Sœurs, M. Grandisson, & Madame Oldham, pour sa sureté, mirent leur sceau dans tous les lieux où l'on pouvoit supposer qu'il y avoit des papiers d'importance, ou de précieux

effets ; & M. Grandisson prit sur lui l'office de congédier Madame Oldham. Il eut la dureté, lui qui ne valoit pas mieux qu'elle, de lui refuser jusqu'à la permission d'emporter ses habits. Les Méchans, ma chere, sont ceux qui affectent le plus de sévérité pour la punition des autres. Madame Oldham pleura fort amerement, & fit des plaintes de cette rigueur : mais loin d'exciter la pitié de M. Grandisson, elle fut renvoyée à l'arrivée du jeune Chevalier, dont on lui fit craindre une justice encore plus sévere. Elle en appella aux deux Sœurs, qui lui reprocherent la vie qu'elle avoit menée contre ses propres lumiéres, & sur tout l'abus qu'elle avoit fait de la confiance de leur Pere, pour lui inspirer, à l'égard de ses Enfans, une cruauté qui n'étoit pas dans son naturel. Des filles si bien nées avoient raison, sans doute, de chercher des excuses pour la conduite de leur Pere : mais la malheureuse Oldham paya pour tout.

Je me laisse tellement entraîner par l'intérêt que je prends à cette Histoire, qu'il ne m'est point encore arrivé de l'interrompre, pour vous parler de l'agrément avec lequel nous vivons ici. Les deux Sœurs apportent tous leurs soins à me faire trouver le tems trop court. Miss Émilie me paroît charmante, par la douceur de son naturel, & par je ne sais quoi de simple & d'enfantin, qu'on ne croit pas devoir attendre de la grandeur de sa taille. Mylord L... est l'homme aimable & judicieux que je vous ai déja représenté.

Mais il est Vendredi matin ; & point de Sir Charles ! Cantorbery doit être une Ville bien séduisante. Avez-vous jamais été à Cantorbery, ma chere ?

C'est demain que Mylady D... doit faire sa visite à ma Tante. Je compte que ma Lettre est arrivée dans son tems. Mon impatience

est assez vive… mais pourquoi serois-je impatiente ? Mylady D… est la bonté même ; j'espere qu'elle prendra bien mon refus, & sur tout qu'elle n'en appellera point.

Il me reste une grande partie de l'Histoire de cette Famille à vous raconter. Pourquoi n'écrit-on pas aussi promptement qu'on parle ? Mais, chere Lucie, n'êtes-vous pas curieuse, d'être un peu mieux informée de ce qui regarde cette jeune personne, avec laquelle Sir Thomas avoit commencé à traiter pour son fils ? Ah ! ma chere, dans quelque état que cette négociation soit à présent, il y a une jeune personne au monde, en faveur de laquelle les deux Sœurs s'intéressent : c'est ce que j'ai découvert ; & suivant les apparences, je ne serai pas long-tems sans savoir son nom, ou du moins si Sir Charles a du goût pour elle. Adieu, très-chere Lucie. Vous aurez bien-tôt la suite de ma Relation.

## Lettre 40

Vous savez, ma chere, combien d'affaires importantes dépendoient de la conduite & de la décision du jeune Chevalier. Mylord L… étoit en Écosse, où il avoit marié deux de ses trois Sœurs, pour éclaircir son bien, & dépendre moins, soit de la justice, soit de la générosité de sir Thomas Grandisson. Miss Charlotte étoit dans une dépendance absolue de l'amitié de son Frere. La malheureuse Oldham avoit déja reçu de tristes preuves du changement de sa fortune, & ne pouvoit douter que les deux Sœurs, avec tant de sujet d'aversion, n'animassent contr'elle un Frere, dont elle avoit contribué à diminuer la fortune par les profusions de leur Pere. Les deux Intendans trembloient à l'approche de leur

nouveau Maître, dans le doute qu'il voulût signer des comptes informes, auxquels le délire continuel de leur Pere ne lui avoit pas permis de mettre la derniere main. Miss Orban, sa Mere, & ses deux Tantes, quoique trompées dans leurs principales espérances, avoient quelques prétentions, qu'elles étoient embarrassées à faire valoir sans honte. Mylord W. Oncle maternel de sir Charles, n'avoit actuellement aucun intérêt à démêler avec le Fils de sa Sœur ; mais n'ayant point de plus proche héritier, il ne pouvoit éviter des communications, dont la crainte empoisonnoit déja ses plaisirs. Outre qu'il avoit mal vécu avec le Pere, & que cette ancienne disposition s'étendoit jusqu'au Fils, il étoit gouverné depuis la mort de sa Femme par une Maîtresse, qui n'avoit, ni la naissance, ni l'esprit & l'éducation de Madame Oldham ; & cette femme, qui ne devoit qu'à son adresse l'ascendant qu'elle avoit sur lui, n'en usoit pas pour lui faire souhaiter le retour & l'affection de son Neveu. Enfin le traité de Mariage, qui avoit été commencé par sir Thomas, demandoit aussi quelque considération, pour être renoué, ou tout-à-fait rompu. Telle étoit la situation des affaires de cette Famille, lorsque sir Charles reçut le Courrier de ses Sœurs.

Il ne leur fit point de réponse ; mais partant aussi-tôt pour Calais, il fit le voyage avec tant de diligence, qu'il entra dans Londres deux jours après la mort de son Pere. Ses Sœurs, qui ne recevoient point de ses nouvelles, conclurent qu'il arriveroit aussi-tôt qu'une Lettre, & l'attendoient d'heure en heure. Jugez, ma chere, quelle devoit être leur agitation à l'approche d'un Frere qu'elles n'avoient pas vu depuis huit ou neuf ans, de qui toute leur fortune dépendoit, aux yeux duquel un Pere les avoit représentées coupables, & qui avoit été lui-même invariablement fidele à tous ses devoirs.

Au moment qu'il parut dans sa chaise de poste, toutes les portes furent ouvertes. Il descendit, il entra, & ses deux Sœurs allerent au-devant de lui. Son air noble, que les circonstances rendoient plus grave & plus majestueux, les frappa d'autant de respect que de tendresse & d'admiration. Ô mon Frere ! s'écria miss Caroline, en s'avançant les bras ouverts. Mais, comme arrêtée par un mêlange de crainte, puis-je dire mon Frere ! ajouta-t-elle ; & dans son trouble, elle parut prête à s'évanouir. Il se hâta de l'embrasser, pour la soutenir entre ses bras. Miss Charlotte, également frappée de l'émotion de sa Sœur & de la présence de son Frere, rentra promptement dans la chambre d'où elle venoit de sortir, & n'eut que la force de se jetter dans un fauteuil. Sir Charles la suivit, en tenant les bras passés autour de Miss Caroline, & la rassurant par les plus tendres expressions. Ses regards empressés, en s'avançant vers Charlotte, sa main qu'il lui tendit, pour l'inviter à la confiance, eurent bientôt le pouvoir de la fortifier. Elle se leva, elle jetta les deux bras autour de son cou : & lui, pressant ses deux Sœurs contre son sein, recevez, leur dit-il, votre Frere, votre Ami ; reposez-vous sur sa plus tendre & sa plus constante affection.

Elles m'ont dit que ce langage & le ton dont il fut prononcé, avoient eu l'effet d'un baume pour calmer leur agitation. Lorsque chacun se fut assis, Sir Charles, qui s'étoit placé vis-à-vis d'elles, les regarda plusieurs fois l'une après l'autre, comme s'il n'eût pu se rassasier du plaisir de les voir. Ensuite les prenant toutes deux par une main ; que de charmes ! leur dit-il. Avec quelle admiration je regarde mes Sœurs ! Il faut que les qualités de l'ame répondent à cette figure. Quel plaisir, quel orgueil je vais prendre dans mes deux Sœurs !

Chere Charlotte, dit alors Miss Caroline, en prenant l'autre main de sa Sœur, ne trouvez-vous pas dans les traits de mon Frere tout ce qu'on nous a dit de sa bonté ? De quoi me suis-je effrayée ? J'avoue, répondit Charlotte, que le cœur m'a manqué aussi. Je ne puis dire pourquoi. Mais nous avons tremblé... Oui, Monsieur, nous avons tremblé... Ô mon Frere ! nous n'avons jamais eu dessein de manquer au devoir. Elles versoient toutes deux un torrent de larmes.

Aimez votre Frere, leur dit-il ; aimez-moi toutes deux, comme je ferai mes efforts pour mériter votre affection. Les filles de ma Mere ne peuvent s'être écartées du devoir. Des méprises apparemment, de fâcheux malentendus ; chacun de nous n'a-t-il pas ses jours & ses ombres ? Jettons un voile respectueux... Il ne put achever. Il pressa successivement de ses levres les deux mains qu'il tenoit encore ; & s'étant levé il marcha vers la fenêtre, en tirant son mouchoir. Quelles idées purent lui causer cette émotion ! C'étoit sans doute la malheureuse conduite de son Pere, & l'image de sa mort récente. Il n'est pas surprenant qu'un tel fils ne pût se défendre dans cet instant d'une infinité de tristes réflexions. Ensuite revenant vers ses Sœurs, il leur demanda la permission de se retirer pour quelques momens. Un Pere, leur dit-il, en détournant le visage, exige ce tribut. Il attacha les yeux, d'un air attendri, sur les portraits de son Pere & de sa Mere, qui se trouvoient devant lui ; & sans ajouter un seul mot, il quitta ses deux Sœurs avec une profonde révérence.

Une demie heure après, il reparut dans un autre habillement ; & les ayant saluées d'un air de tendresse, qui acheva de bannir toutes leurs craintes, il fit recommencer l'heureux regne de la confiance & de l'union fraternelles. M. Grandisson se présenta

aussi. Je crois avoir observé dans une autre Lettre, que prenant quelquefois un ton conforme à sa conduite, il s'étoit promis de rire beaucoup du caractere sérieux qu'on attribue à son Cousin, & qu'il se vantoit même de l'initier aux plaisirs de Londres, & d'en faire un homme de goût. Mais il fut si surpris de l'air de dignité qu'il vit répandu dans toute sa personne, & si charmé néanmoins de l'agrément & de la facilité de ses manieres, qu'il ne put s'empêcher de dire ensuite aux deux Sœurs : quel homme que votre Frere ! De quelle satisfaction mon Oncle s'est-il privé !

Il entretint sir Charles des circonstances de la maladie & de la mort de son Pere. Il s'emporta contre Madame Oldham, en se faisant un triomphe de la conduite qu'il avoit tenue avec elle ; & rappellant tout ce qu'il avoit à lui reprocher dans l'état où elle avoit vécu, il ne manqua point de relever l'obstination, qu'elle avoit eue à demeurer au château jusqu'au dernier moment de la vie de sir Thomas, & la présomption qui lui avoit fait exiger que son Sceau fût mis par-tout avec celui de la Famille. Sir Charles prêta l'oreille à ce récit, sans aucune marque d'approbation ni de blâme. Il demanda si l'on avoit trouvé un Testament ; M. Grandisson répondit qu'on avoit cherché par-tout, sans en avoir pu trouver. Ce que je pense à faire, dit alors sir Charles, c'est de placer les vénérables restes avec les cendres de ma Mere. Mon Pere, je le sais, a toujours eu cette intention. Je ferai faire, à la mémoire des deux, un tombeau moins somptueux qu'élégant, avec une Inscription modeste, qui contiendra plutôt une instruction pour les Vivans que l'éloge des Morts. Les Funérailles seront décentes, mais sans ostentation ; & ce qui ne sera point employé à des formalités plus éclatantes servira secrettement à soulager les Misérables de la Paroisse, ou quelques pauvres Fermiers de mon Pere, qui sont chargés d'une nombreuse famille, & qui em-

ployoient honnêtement leur travail & leur industrie à la soutenir. Ces sentimens parurent étranges à M. Grandisson. Il fit souvenir sir Charles du goût que son Pere avoit toujours eu pour la magnificence. Mais les deux Sœurs trouverent une vénérable noblesse dans les idées de leur Frere, & se firent honneur d'y applaudir. La cérémonie fut faite avec un air égal de décence & de piété.

Après avoir rempli ce premier devoir au château de Grandisson, sépulture de leurs Ancêtres, sir Charles se rendit d'abord à Londres avec ses Sœurs, pour commencer, en leur présence, à lever le scellé dans la maison de S. James-Square. Ils n'y trouverent d'important que les meubles & un grand nombre de papiers qu'il mit en peu de jours dans un ordre admirable, où ils n'avoient pas été depuis long-tems. De là ils se transporterent à leur terre d'Essex. Sir Charles dit à ses Sœurs qu'on ne pouvoit se dispenser de faire avertir Madame Oldham, qui s'étoit logée dans une Ferme voisine, & que sa présence étoit nécessaire pour la levée des Sceaux, puisqu'elle y avoit mis aussi le sien. Les deux Demoiselles prierent leur Frere de ne pas les obliger de la voir. Il y consentit, en leur disant qu'il auroit souhaité de pouvoir s'en exempter lui-même, mais que tous les devoirs devoient être remplis. Cette pauvre Dame fut appelée, & ne vint au château qu'en tremblant.

Je suis sûre, ma chere Lucie, que le récit où je vais entrer ne peut vous déplaire. Mon attention s'est soutenue plus que jamais pour toutes ces circonstances, à mesure qu'elles sortoient de la bouche de miss Charlotte Grandisson, dont la mémoire étoit aidée par celle de sa sœur. Vous savez que j'aime ces scenes touchantes, où la représentation des paroles & des mouvemens forme un Tableau vif & naturel.

Sir Charles, ne s'attendant point à voir arriver si-tôt Madame Oldham, étoit dans ses écuries avec son Écuyer, occupé à visiter les chevaux de son Pere, qui étoient en grand nombre, & des plus beaux du Royaume. Par la méprise d'un Valet de Chambre, la pauvre femme fut conduite à l'appartement des deux Sœurs. Comment donc ? dit miss Caroline au Valet, nous ne devions pas la voir. Mille pardons ! répondit-elle humblement ; & faisant une profonde révérence, elle alloit se retirer. Mais elle fut arrêtée par les discours de miss Charlotte, qui lui dit : c'est mon Frere qui vous a fait appeller. Comptez, Madame, que nous n'y avons aucune part. Mon Frere assure que vous devez assister à la levée des Sceaux, parce que vous avez jugé à propos d'y mettre aussi le vôtre. Votre présence ne lui fera pas plus de plaisir qu'à nous. Cependant, préparez-vous à le voir. Vous ne paroissez pas trop en état. Je n'en suis pas surprise.

Je vous ai dit plusieurs fois, Lucie, que miss Charlotte se reproche d'avoir été trop vive, & qu'elle croit devoir à l'exemple de son Frere plusieurs changemens avantageux, qu'elle reconnoît dans son propre caractere.

En état ? répondit la pauvre femme ; hélas ! très-peu en effet ; moins que vous ne le pouvez croire. Permettez, Mesdemoiselles, que je me recommande à votre générosité ; & je ne crains pas de dire à votre pitié. J'implore l'une & l'autre. En vérité mon sort est à plaindre.

Il est tel que vous le méritez, lui dit miss Charlotte.

Je suis sûre, lui dit miss Caroline, que les plus grandes peines sont pour nous. Elle m'a confessé qu'elle avoit alors son Amant dans la tête, comme dans le cœur.

Si je pouvois sortir sans voir sir Charles, reprit Madame Oldham, je lui en serois obligée comme d'une faveur. Je ne me sens point la force de soutenir sa vue. Je renonce volontiers à voir lever le Scellé. C'est de votre pitié, Mesdemoiselles, & de la sienne, que je veux tout attendre.

Cruelles filles ! Leur donnerai-je ce nom, chere Lucie ? oui, en vérité. Elles ne lui proposerent pas de s'asseoir, quoiqu'elles vissent l'excès de sa terreur, & qu'elle eût la modestie de demeurer debout devant elles. Dans quelle humiliation la conscience ne jette-t-elle pas une ame coupable, lorsque ses reproches sont accompagnés du poids de l'infortune ? Mais la vertu ne devroit-elle pas s'appaiser, en voyant reconnoître au Pécheur, par sa contenance, par son langage & sa conduite, que la main de Dieu est appesantie sur lui ? Cependant il en coûte peut-être à ceux qui souffrent... Voyons : c'est à moi d'examiner si j'ai pardonné du fond du cœur à sir Hargrave Pollexfen. Je ferai quelque jour cet examen.

Vous avez donc pris le deuil, Madame ? Dirai-je que ce fut miss Caroline qui lui fit cette question, & qui ajouta : & le grand deuil même ; vos titres sont apparemment dans le lieu de votre demeure.

Je vous ai dit, ma chere, que bien des gens donnoient à Madame Oldham le nom de Mylady Grandisson ; & que sa naissance, son éducation, son esprit, quoique trop foibles pour soutenir sa vertu contre la nécessité & la tentation, auroient pu la faire aspirer à ce titre.

Elle répondit modestement : mon deuil est réel, Mesdemoiselles ; mais je vous assure que je n'ai jamais pris un titre, auquel

je n'ai jamais eu la moindre pensée de me procurer des droits. Le Public, répliqua miss Charlotte, vous fait donc une grande injustice. Alors la triste Oldham remit aux deux Sœurs les clés du garde-meuble, de l'office & des caves, que personne n'avoit pensé à lui redemander lorsqu'elle avoit quitté le Château, & leur demanda pardon, encore une fois, de s'être présentée devant elles sans y être attendue. Elles firent prendre les clefs par une de leurs femmes. J'entends mon Frere, dit Caroline. Vous allez savoir, Madame, ajouta Charlotte, ce que vous devez attendre de sa part. La pauvre femme pâlit & trembla. Qu'il devoit se passer de choses dans son cœur !

Sir Charles entra. Les deux Sœurs étoient au fond de la chambre, & Madame Oldham proche de la porte. Il la salua fort civilement. Je suppose, lui dit-il, que j'ai l'honneur de saluer Madame Oldham ? Prenez la peine de vous asseoir, Madame. Je vous ai fait appeler pour assister à la levée des sceaux. De grace, Madame, asseiez-vous. Il la prit par la main, & la conduisit sur un fauteuil ; il s'assit entr'elle & ses Sœurs. Elles avouent que cette politesse les surprit. Les cheres Personnes avoient oublié, dans ce moment, que la justice & la bonté doivent être inséparables dans une ame vertueuse.

Rassurez-vous, Madame, reprit leur généreux Frere, en observant d'un œil de pitié l'embarras de Madame Oldham. Il se tourna aussi-tôt vers ses Sœurs, comme pour lui laisser le tems de se remettre. Un torrent de larmes la soulagea. Elle fit ses efforts pour étouffer quelques sanglots, qui ne laisserent pas de se faire entendre. Cette agitation attirant les regards des deux Sœurs, il se leva ; & sous prétexte de leur faire quelques demandes, sur un Tableau qui étoit de l'autre côté de la chambre, il les y conduisit

toutes deux. Ensuite, retournant vers elle, il approcha son fauteuil aussi près qu'il put du sien ; il la prit encore par la main : Je n'ignore point, lui dit-il, votre triste histoire. Rassurez-vous, Madame. Il lui laissa quelques momens pour rappeller ses esprits ; & reprenant : vous voyez en moi, Madame, ajouta-t-il, un Ami prêt à vous remercier de tous les bons offices que vous nous avez rendus, & prêt de même à jetter le voile sur tous les sujets de plainte.

Elle ne put soutenir tant de bonté ; & dans son premier mouvement, elle voulut se jetter à ses pieds : mais il la retint. Votre malheur, lui dit-il, est de n'avoir point assez veillé sur vous-même. Cependant j'ai su que l'amour y avoit eu beaucoup de part, & que vous méritiez celui qu'on a eu pour vous. C'est le désordre de votre fortune qui vous a jettée dans notre famille. Vous avez fort bien gouverné cette Terre, pendant le séjour que vous y avez fait ; j'en ai des preuves, d'une main dont tout le monde doit respecter ici le témoignage.

Il y a beaucoup d'apparence que sir Thomas, dans ses Lettres, avoit représenté Madame Oldham à son Fils, comme une femme intelligente, à laquelle il confioit le soin de ses affaires ; & que c'étoit uniquement sous ce jour, qu'un Fils si respectueux vouloit la considérer. Elle dit quelques mots, des soins qu'elle avoit apportés… de ce qu'elle auroit voulu faire… si la… Il l'interrompit : n'en parlons plus, Madame. M. Grandisson, qui est d'un excellent naturel, mais un peu trop ardent, m'a dit qu'il vous a marqué de la rigueur. Il reconnoît que vous l'avez soufferte patiemment ; la patience est une vertu qui ne marche jamais seule. Je ne pense pas, comme lui, que vous ayez eu tort de vouloir participer au Scellé. Il se trompe, vous le deviez ; & je suis porté à croire qu'une femme aussi prudente que vous n'a pu s'oublier dans la

forme. Pour bien juger de la conduite d'autrui, il faut être capable d'entrer dans sa situation, & de se mettre comme à sa place.

Ômon Frere ! s'écrierent en même-tems les deux Sœurs, avec un mélange d'embarras & d'admiration. Il les pria d'être tranquilles un moment. Tous autant que nous sommes, ajouta-t-il, n'avons-nous pas besoin d'un peu d'indulgence ? Elles confessent aujourd'hui, que ne sachant pas trop bien si les accusations de leur Pere n'avoient pas quelque part à cet avis, elles en furent mortifiées. Cependant quel moyen de s'en offenser, lorsqu'elles voyoient tant de patience & de douceur, dans un Frere beaucoup plus intéressé qu'elles à cette scene ? Il prit occasion de l'éloignement du dîner, pour demander du chocolat ; & s'adressant à Madame Oldham, il lui dit civilement, qu'elle savoit, sans doute, où toutes ces provisions étoient placées. Elle répondit qu'elle avoit remis les clés. Miss Caroline les offrit à son Frere, qui donna ses ordres à une Femme de chambre, en priant Madame Oldham d'avoir la bonté de lui servir de guide.

Les deux Sœurs comprirent aisément que c'étoit un prétexte, pour donner quelques momens de relâche à cette malheureuse femme, & pour se procurer le tems de leur faire goûter la conduite qu'il vouloit tenir avec elle. Aussi-tôt qu'elle fut sortie, il leur parla dans ces termes : permettez, mes chères Sœurs, que je vous prie de juger un peu favorablement de moi dans cette occasion. Je ne suis point capable de vous désobliger. Mais ce n'est pas sur le mérite de cette pauvre femme, que nous devons régler notre conduite. La mémoire de notre Pere y est intéressée. Nous devoit-il compte de ses actions ? Nous le devoit-elle des siennes ? Ils étoient indépendans tous deux. C'est nous-mêmes qui devons à Madame Oldham de la justice pour ses droits, de la générosité

pour notre propre honneur, & de la bonté même, en faveur d'un Pere à qui nous devons, avec la vie, tout ce qui passe pour des avantages distingués dans l'opinion des hommes. M. Grandisson l'accuse d'avoir vécu avec trop de faste. Est-ce elle qu'il faut en accuser ? Et nous, si nous n'oublions pas de qui nous tenons le jour, aurions-nous bonne grace d'en accuser personne ? Le goût de mon Pere pour la magnificence n'étoit que trop connu. Il aimoit cette maison. Ses nobles inclinations le suivoient par-tout. J'ai plusieurs de ses Lettres, dans lesquelles il me vante l'économie de Madame Oldham. N'étoit-il pas libre de faire l'usage qu'il vouloit de sa fortune ? Elle n'est à nous que depuis sa mort. Il pouvoit la diminuer beaucoup plus. Cette économie de Madame Oldham est le seul côté sur lequel notre attention doive tomber ; & nous trouvons qu'il est en sa faveur. S'il a manqué quelque chose à la bonté de mon Pere pour ses filles, elles peuvent se réjouir d'avoir mérité de lui ce qu'il auroit été plus heureux qu'elles en eussent obtenu ; & devant reconnoître que les Peres ont une juste autorité sur leurs Enfans, c'est une gloire pour elles d'y avoir été soumises. Il pouvoit donner à Madame Oldham, un titre, qui nous auroit fait un devoir de la respecter. Mes Sœurs ont reçu de la nature une ame noble. Elles sont filles de la plus généreuse & de la plus indulgente de toutes les Meres. M. Grandisson a poussé trop loin la rigueur ; car je suis persuadé qu'elle n'est pas venue de vous : mais il n'a pas eu, sans doute, d'autre vue que celle de nous servir. D'un autre côté, ne pouvant me dispenser de voir cette malheureuse femme, j'ai voulu juger de sa conduite avant que de la recommander à votre bonté. N'est-elle pas assez humiliée ? Je la plains du fond du cœur. Elle aimoit mon Pere. Je ne doute point qu'elle ne le pleure en secret, quoiqu'elle n'ose avouer, ni faire valoir son amour. Qui nous empêche

de la considérer seulement comme une Gouvernante, qu'il avoit établie dans cette Terre ? Il est digne de nous, de faire penser au Public que nous ne la regardons point sous un autre jour. À l'égard des preuves vivantes, malheureux Innocens ! Je regrette que ce qui fait les délices des autres Meres ne puisse être ici qu'un sujet de honte : mais gardons-nous de publier des fautes, qui supposent deux coupables. Que dirai-je de plus ? Il seroit douloureux pour moi d'avoir quelque chose de plus à dire ; & peut-être n'en ai-je déja dit que trop. Les circonstances sont d'une nature qui ne me permet point de leur donner toute leur force. Cheres Sœurs, je vous demande en grace de me laisser le ménagement de cette affaire. Loin, la pensée de l'exiger comme un droit ; je me détesterois moi-même, si j'étois capable d'exercer à la rigueur aucun de ceux dont la mort de mon Pere m'a pu mettre en possession : mais vous m'obligerez beaucoup, par la complaisance que je vous demande.

Elles ne répondirent que par des larmes. Tant d'images touchantes les avoient attendries jusqu'à leur ôter l'usage de la voix. Cependant le retour de Madame Oldham, qui vint leur offrir elle-même le Chocolat, donna occasion à quelques nouveaux traits de sévérité. Elles le reçurent avec un simple mouvement de tête, & sans autre politesse ; tandis que sir Charles, affligé de cette dureté, s'empressa de prendre lui-même une tasse, qu'il offrit à Madame Oldham, & qu'il la força de recevoir. Après le déjeûner, il lui proposa de commencer la visite des appartemens. Montons, s'il vous plaît, lui dit-il ; je vais faire ouvrir les portes, & mes Sœurs prendront la peine de nous accompagner.

Les deux Demoiselles se leverent pour le suivre. Vous jugez bien qu'en passant devant la pauvre Oldham, elles furent saluées

d'une profonde révérence. Il me semble que je les vois marcher, tête levée, aussi majestueusement que nos Duchesses, dans une Procession de Couronnement. Miss Grandisson ne dissimule pas, qu'elle trouva de l'excès dans les civilités de son Frere. En montant avec sa Sœur qu'elle tenoit sous le bras, elle ne put s'empêcher de lui dire, que la politesse étoit une chose charmante ; ni Miss Caroline de répondre, qu'elle n'y comprenoit rien. Elles ne croyoient point que leur Frere pût les entendre ; mais, en marchant devant elles, il avoit prêté l'oreille ; & tandis que Madame Oldham étoit encore éloignée, il se tourna vers elles, pour leur dire à voix basse : ne faites pas trop peu, mes Sœurs, & je vous promets de ne rien faire de trop. Elle est femme de condition. Elle sent son infortune. Souvenez-vous qu'elle n'a aucune dépendance de vous, & qu'elle n'en a jamais eu. Les deux charmantes Sœurs rougirent, & se regarderent mutuellement avec quelque confusion. Mon dessein n'est pas de vous chagriner, ajouta-t-il, d'un ton plus tendre ; mais permettez-moi, lorsqu'il en est tems encore, de vous faire souvenir que vous avez l'occasion de montrer des sentimens dignes de vous.

Lorsqu'on fut à la porte de l'appartement où Sir Thomas étoit mort, & qu'il habitoit ordinairement, Madame Oldham pâlit tout d'un coup, & demanda d'être dispensée d'y entrer. Elle pleura fort amerement. Je me flatte, Monsieur, dit-elle à Sir Charles, que vous trouverez tout en bon ordre ; il n'est point de questions auxquelles je ne sois prête à répondre : mais permettez-moi de vous attendre dans une chambre voisine. Il y consentit. Malheureuse femme ! dit-il à ses Sœurs. Quelle situation, de ne pouvoir faire éclater devant nous, une tendresse qui est la gloire de son sexe, & de toute l'espece humaine !

Dans un Cabinet de la Chambre de lit, il trouva une fort belle Cassette avec une étiquette de la main de Sir Thomas, qui portoit, Bijoux de ma femme. La clé y étoit attachée à l'une des anses avec un cordon d'or. Il leur demanda si le partage des Diamans de sa Mere n'étoit pas déja fait entr'elles ? Miss Caroline répondit que leur Pere en avoit parlé plusieurs fois ; mais que n'aimant point à les voir fort parées, il l'avoit toujours remis au tems de leur mariage. Prenez ce qui vous appartient, leur dit sir Charles, en mettant la Cassette entre leurs mains. Il est inutile que j'assiste à l'ouverture. Je suis sûr qu'entre deux Sœurs qui s'aiment si tendrement, il ne peut naître aucune dispute. La Cassette est pesante, j'espere que vous y trouverez plus que des Diamans.

Pendant qu'il faisoit l'inventaire de quantité de papiers, les Demoiselles se retirerent pour faire celui des Bijoux. Avec les Diamans de leur Mere, qui étoient renfermés dans un Écrin fort précieux, elles trouverent trois Bourses, dont l'une contenoit cinq cens Guinées avec cette inscription : Épargnes de ma jeunesse ; & cent vingt autres pieces d'or dans deux papiers, qui portoient les noms de deux Tantes, dont Mylady Grandisson avoit reçu ce présent. La seconde Bourse contenoit la valeur de quatre cens Guinées, en différentes monnoies d'or, qui lui étoient venues des libéralités de sa Mere. La troisieme portoit un assez long titre, qui la destinoit à son Fils, avec un éloge fort tendre de ses grandes qualités, & des vœux pour la confirmation des espérances qu'il avoit données dans son premier âge. Les deux Sœurs porterent aussi-tôt cette bourse à leur Frere. Il la prit. Il lut l'inscription, en détournant un peu le visage, excellente Mere ! leur dit-il, après l'avoir lue. Elle parle encore, toute morte qu'elle est. Puisse le Ciel exaucer les vœux de sa tendresse ! Ensuite, ouvrant la bourse, il y trouva cinq grandes médailles du couronnement de

différens Princes, trois bagues de diamant, une riche tabatiere d'or ; & ce qui fut plus précieux pour lui que tout le reste, un portrait, qui étoit celui de sa Mere même, monté en or & garni de diamans. La ressemblance en étoit admirable, & les deux Sœurs m'ont promis d'engager Sir Charles à me le montrer. Il le prit avidement ; & l'ayant considéré quelque tems en silence, il le baisa avec un sentiment si tendre, qu'il fut accompagné de quelques larmes. Il sortit un moment, pour se remettre d'une si vive émotion : mais étant rentré avec un visage ouvert, ses Sœurs lui rendirent compte de ce qu'elles avoient trouvé dans les deux autres bourses, & lui offrirent l'or, en se contentant d'accepter les diamans & les bijoux. Il prit les trois bourses ; & les vuidant sur une table, il mêla tout ce qu'elles contenoient. Elles peuvent être d'une valeur inégale, dit-il à ses Sœurs. En les mêlant ainsi, le partage vous sera plus aisé. Ce portrait, ajouta-t-il, en le mettant dans son sein, est plus précieux pour moi que tout l'or & les diamans qui vous restent.

Je demande grace, chere Lucie, pour tous ces détails ; mais quand je ne l'obtiendrois point, il me seroit impossible de faire autrement. Je trouve un délicieux plaisir à peindre les objets qui me plaisent. De grace, ne me l'ôtez point. Peut-être le payerai-je bien cher. J'ai plus d'admiration pour cet homme-là, que je ne puis l'exprimer.

Il est Samedi soir, & point de Sir Charles Grandisson. De tout mon cœur.

Lorsque Sir Charles & ses Sœurs eurent achevé de visiter l'appartement de leur Pere, ils suivirent Madame Oldham dans le sien. Charmante demeure, assurément : telle fut la premiere observation de Miss Charlotte. Comment put-elle… Ne savoit-elle

pas quelle avoit été la situation de cette femme, & qu'elle avoit été Maîtresse absolue dans la maison ? Son Frere la regarda d'un air sérieux.

Madame Oldham commença par leur montrer les meubles & quelques bons tableaux, qui étoient les débris, leur dit-elle, de l'ancienne fortune de son Mari, mais qu'elle avoit sauvés par accommodement avec les Créanciers. Ce lieu, continua-t-elle, en leur montrant un cabinet, renferme tout ce que je possede au monde. M. Grandisson a jugé à propos d'y mettre son sceau. Je le priai de m'en laisser tirer cinquante Guinées, parce que j'avois fort peu d'argent sur moi. Il refusa d'y consentir. Son refus m'a jettée dans quelque embarras ; mais c'est à votre bonté, Monsieur, que j'ai recours aujourd'hui.

Les deux Sœurs avouent de bonne foi, qu'elles s'endurcissoient à la vue de tout ce qui s'offroit à leurs yeux ; & qu'elles se dirent l'une & l'autre qu'il ne devoit pas être question d'indulgence pour une femme qui ne paroissoit pas s'y attendre elle-même. Qu'il y a de gloire dans la bonté, ma chere, soit qu'on la considere en elle-même, ou dans ses influences ! Ces deux aimables Sœurs étoient bien éloignées, avant le retour de leur Frere, d'être ce qu'elles sont aujourd'hui ; elles ne se lassent point elles-mêmes de le répéter.

Comptez, Madame, lui répondit Sir Charles, qu'on vous rendra justice. M. Grandisson s'est un peu livré à son ardeur naturelle ; mais il s'y est cru obligé dans une affaire de confiance. Vous pouvez avoir dans ce cabinet des lettres, des papiers, qui n'ont aucun rapport à nous : je lève le Scellé, & je vous laisse le soin de nous montrer ce qui doit être mis dans l'Inventaire. Je ne veux rien voir de plus. Elle offrit de tout exposer à la vue des deux

Demoiselles. Oui, dit Miss Caroline ; & dans ce premier mouvement, elle s'avançoit avec sa Sœur. Mais Sir Charles les prit toutes deux par la main, & les fit sortir avec lui, en répétant à Madame Oldham qu'elle pouvoit tout arranger à son gré, & qu'ils alloient l'attendre dans l'appartement voisin. Vous êtes extrêmement généreux, lui dit Miss Charlotte. Je souhaiterois du moins de l'être, répondit-il. Les Cabinets des femmes ne doivent-ils pas être sacrés ? D'ailleurs souvenez-vous de qui cette femme étoit la Gouvernante.

Quelques momens après, Madame Oldham vint, les larmes aux yeux, prier les Demoiselles & leur Frere de retourner dans le Cabinet. Ils y trouverent sur la table & sur les chaises quantité de papiers, de linges, de dentelles, qu'elle y avoit déployés. Ces papiers, Monsieur, vous appartiennent, dit-elle à Sir Charles. J'avois ordre de les garder soigneusement. Pauvre femme ! elle n'osa nommer celui dont elle tenoit cet ordre. Sir Charles lui demanda si ce n'étoit pas un Testament. Je ne le crois pas, lui répondit-elle. On m'a dit qu'ils regardoient les Terres d'Irlande. Hélas ! ajouta-t-elle, en s'essuyant les yeux ; je n'ai que trop de raison de croire que le tems a manqué pour un Testament.

Je suppose, Madame Oldham, lui dit assez malignement Miss Charlotte, que vous avez pressé pour en obtenir un.

Elle convint qu'elle en avoit parlé plusieurs fois ; & Miss Caroline dit qu'elle n'en doutoit point.

Sir Charles, interrompant ces ameres observations, déclara qu'un Testament lui paroissoit une des plus prudentes actions de la vie, & que dans cette idée, il ne marchoit jamais sans le sien.

C’est ici, Monsieur, lui dit Madame Oldham en ouvrant un tiroir, qu’est mon argent, mes billets, & tout ce que j’ai pu ramasser ; par des voies, Monsieur, le Ciel m’en est témoin, qui ne me laissent craindre aucun reproche.

Puis-je demander, interrompit Miss Caroline, à quelle somme cela monte ? Sir Charles se hâta de répondre : qu’importe, ma Sœur, Madame Oldham assure que tout est honnêtement acquis. Les deux Sœurs se dirent l’une à l’autre, comme elles me l’ont confessé ; oh ! Nous n’en doutons pas. N’êtes-vous pas surprise, Lucie, de l’obstination de leur haine ? Je crains que mon Oncle ne croie ici son opinion bien justifiée, lorsqu’il assure qu’une des choses les plus difficiles du monde est de ramener à la raison une femme qui s’en écarte.

Je suppose, répondit Madame Oldham, que le tout peut monter à douze cens livres sterling. Elle regarda aussi-tôt les deux Demoiselles, comme si cet aveu lui eût fait craindre leur censure. Douze cens ! dit Miss Charlotte. Hélas, ma Sœur ! que nous aurions été contentes, si nous avions eu quelquefois autant de Schellings à partager entre nous ! Sir Charles, que toutes ces réflexions chagrinoient, répondit qu’à l’âge où elles avoient été jusqu’alors, & dans la maison de leur Pere, elles n’avoient pas eu besoin de grosses sommes ; mais qu’étant arrivées au tems de l’indépendance, il comptoit que leur fortune ne seroit pas bornée à douze cens livres sterling. Elles le remercierent par une profonde révérence, mais sans être moins persuadées que les épargnes de Madame Oldham étoient excessives. Devoient-elles oublier, chere Lucie, que cette pauvre femme avoit deux enfans, pour ne rien dire d’un troisieme ?

Tremblante, comme les deux Sœurs l'avouent, elle continua de montrer un autre tiroir, qui contenoit, leur dit-elle, quelques présens. Mais elle ne les redemandoit pas, ajouta-t-elle ; elle ne les avoit jamais desirés, elle ne les avoit portés qu'une fois ; & son dessein n'étoit pas d'en faire jamais usage. Elle vouloit ouvrir le tiroir. Non, Madame, lui dit Sir Charles, dispensez-vous de cette peine : les présens sont à vous. Tout l'argent qui est ici ne vous appartient pas moins. Je me garderai bien de retrancher quelque chose aux libéralités de mon pere. N'étoit-il pas le maître de ses actions ? S'il avoit fait un testament, n'auroit-il pas confirmé tout ce qu'il a fait pour vous ? Apprenez-moi, vous Madame Oldham, & vous cheres sœurs, le moindre dessein, la plus légere intention, qu'il ait eue en faveur de quelqu'un, & je l'exécuterai aussi ponctuellement que s'il m'en avoit fait une loi par ses dernieres dispositions. Nous bornerons-nous aux devoirs de la justice ? La Loi n'est pas faite pour l'homme de conscience et d'honneur.

Bon dieu ! cet homme, chere Lucie, me fera tourner la tête.

Vous imagineriez-vous ce qui m'a fait arrêter ici ? J'ai quitté ma plume ; je me suis mise à rêver : j'ai pleuré de joie. Il me semble, Lucie, que c'est de la joie qu'il y ait au monde un jeune homme de ce caractere. D'où viendroit-elle d'ailleurs ? Et je vais reprendre maintenant, avec des yeux qui ne sont pas encore trop secs.

Ses sœurs avouent qu'elles furent confondues ; mais que le tems n'étoit pas encore arrivé, où elles devoient approuver du fond du cœur tout ce qu'elles lui voyoient faire.

Madame Oldham fut touchée de sa bonté jusqu'aux larmes ; & le repentir, sans doute, y avoit part aussi. Elle offrit aux demoi-

selles de leur montrer... des diamants, je suppose. Mais Sir Charles lui dit, en l'interrompant, que ses sœurs étoient des Grandisson, & lui retint le bras qu'elle étendoit vers le tiroir. Elle en ouvrit un autre, d'où elle tira quarante guinées encore, & quelque argent. Cette somme, lui dit-elle, appartient à vous : je l'ai reçue, pendant la derniere maladie de Sir Thomas. Il me reste quelque autre argent : mes comptes étoient presque finis, lorsque j'ai reçu ordre de quitter cette maison. Je les acheverai, pour les remettre entre vos mains. Il refusa de prendre alors ce qu'elle lui offroit. Vous aurez la bonté, lui dit-il, de faire entrer cet argent dans les comptes.

Elle lui montra divers papiers, qui pouvoient regarder les affaires de la famille ; & tandis qu'il s'occupoit à les visiter, ses sœurs passerent avec elle dans une autre chambre, où elles trouverent deux grandes armoires d'ébene, qui contenoient ses habits. Elles avouent qu'elles ne résisterent point à la curiosité de les voir. Madame Oldham, empressée à leur obéir, avoit ouvert une des armoires, d'où elle avoit déjà tiré une robe, lorsque Sir Charles entra. Il parut mécontent ; & prenant ses Sœurs à l'écart, il leur demanda si ce qu'il lui voyoit faire étoit venu de son propre mouvement ? Il ajouta qu'il les prioit de dire que la proposition venoit d'elles-mêmes, pour ne pas lui donner occasion de penser qu'il y eût une femme au monde, qui pût prendre plaisir dans ces circonstances à faire admirer ses habits. Miss Charlotte, qui comprit le sens de cette réflexion, confessa aussi-tôt que Madame Oldham ne faisoit rien qu'à leur priere. Je me le persuade, reprit-il, & je juge qu'il en coûte beaucoup à sa complaisance. Vous êtes vives, cheres Sœurs. Peut-être échappe-t-il quelque chose à votre attention. Quel plaisir pouvez-vous espérer de cette curiosité ? Ne savez-vous pas ce que vous devez attendre ici de la magnifi-

cence & de la bonté d'une personne dont vous devez respecter la mémoire ? Elles baisserent les yeux, en rougissant ; & Madame Oldham fut priée de fermer l'armoire. La satisfaction qu'elle en eût fit assez voir combien elle avoit été mortifiée du premier ordre.

Ah ! ma chere Lucie, il faut que vous me permettiez encore une fois de reprendre haleine.

Je n'ai qu'une crainte : c'est que Sir Charles Grandisson, avec toute la politesse qu'il a pour notre sexe, ne regarde les Femmes, en général, que comme des créatures fort méprisables. S'il est dans cette idée, je voudrois en être sûre, non-seulement pour le trouver blâmable sur quelque point, mais pour me faire un plaisir de penser qu'il seroit convaincu de son erreur, s'il connoissoit ma Grand-maman & ma Tante. D'un autre côté, vous étonnez-vous que ses deux Sœurs, dont les exemples d'un tel Frere ont comme agrandi l'ame, ne parlent de lui qu'avec une espece de transport ? Miss Charlotte n'a-t-elle pas raison de mépriser ses Amans, lorsqu'elle les compare à lui ?

Il est Dimanche. Nous apprenons que Sir Charles est à Londres, & qu'il n'y est que d'hier au soir. Oh ! là-dessus ses Sœurs sont plus fâchées que moi. Quel prétexte aurois-je pour l'être ? Mais je dis de lui, comme Mylady D... il est si bon, qu'on souhaite d'être de ses amis. Et puis vous savez qu'il est mon Frere.

## Lettre 41

Après avoir achevé la visite du Château, & mis l'ordre convenable à chaque partie, Sir Charles fit transporter par ses gens, dans l'appartement de Madame Oldham, tout ce qui appartenoit à cette femme. Ensuite, lui en ayant remis la clé, il ordonna qu'on lui prêtât toute l'assistance qu'elle pourroit désirer pour le transport de ses effets, avec autant d'égards & d'attentions que s'il n'étoit point arrivé de changement dans la Famille. Telles furent ses expressions. Imaginez-vous les remercimens & les larmes de cette pauvre femme. Les cheres Sœurs laisserent échapper, apparemment, quelques marques de jalousie, du moins si l'on en juge par le discours qu'elles prêtent à leur Frere : vous devez regarder, leur dit-il, la justice que je rends à ceux qui ne peuvent rien me demander qu'à ce titre, comme un gage de ce que je veux faire pour deux Sœurs, auxquelles je dois, avec la justice, tous les sentimens d'une tendre amitié. Vous en auriez déja ressenti les effets, si je n'avois appréhendé que la prudence ne resserrât trop mes intentions. Aussi-tôt que je connoîtrai ce que je puis, je ne perdrai pas un moment ; & je ne mets point de bornes à vos espérances. Comptez que je les surpasserai, si j'en ai le pouvoir.

Mes cheres Sœurs, continua-t-il, en leur serrant à toutes deux la main, je suis fâché qu'avec tant d'élévation d'esprit, vous soyez demeurées sous ma conduite. La meilleure des Meres l'avoit toujours appréhendé. Mais aussi-tôt qu'il dépendra de moi, je vous mettrai dans une indépendance absolue de votre Frere ; & vous n'aurez à répondre de vos actions qu'à vous-mêmes.

Elles ne répondirent d'abord que par des pleurs. Ensuite Miss Caroline protesta qu'elles feroient toutes deux leur bonheur de

vivre sous la conduite d'un Frere tel que lui. À l'égard de l'élévation… elle ne put achever. Mais Charlotte, continuant pour elle, assura son Frere qu'elles n'avoient rien dans l'esprit & dans le cœur qu'elles ne fussent prêtes à faire dépendre de ses lumiéres & de son amitié. Ce qui regarde le cœur, répliqua-t-il en souriant, sera traité dans d'autres circonstances. Je prierai Caroline de me déclarer ses inclinations, & Charlotte de m'apprendre les siennes. Faites fond, toutes deux, sur le désir que j'ai de vous voir heureuses. Elles ne m'ont pas dit qu'elles se jetterent toutes deux à son cou ; mais je me figure qu'elles le firent, avec une égale tendresse.

En quittant Madame Oldham, pour se rendre avec ses Sœurs au Château de Grandisson, il lui demanda quelles étoient ses vues pour elle-même. L'infortune, lui dit-il, donne droit aux bons offices de ceux qui sont dans une situation plus douce. Lorsque vous vous serez fixée, apprenez-moi dans quel lieu : & si vous m'informez de l'état de vos affaires, & des mesures que vous voulez prendre en faveur de ceux à qui vous devez vos premiers soins, la confiance que vous aurez pour moi ne sera point inutile.

Et de grace, n'ai-je pu m'empêcher d'interrompre ici ; quelle fut la réponse de Madame Oldham ? Comment reçut-elle ce discours ?

Notre chere Henriette, a répondu Miss Charlotte, prend un étrange intérêt à l'Histoire de Madame Oldham. Il faut satisfaire son empressement. Mais… elle pleura beaucoup, comme vous n'en doutez pas. Elle joignit les mains. Elle se mit même à genoux, pour prier le Ciel de le bénir, lui & tout ce qui lui appartenoit. Elle ne pouvoit faire autrement.

Voyez, Lucie ! Mais je demande à tout le monde si je suis blâmable. La plus rigoureuse vertu défend-elle d'être attendrie d'une histoire de cette nature ? N'inspire-t-elle pas elle-même de la pitié pour ceux qui ont eu le malheur d'oublier leur devoir ? Oui, j'en suis sûre ; & je ne le suis pas moins que Sir Grandisson ; & tous mes chers Parens en jugent de même. Je me regardois, il n'y a pas long-tems, comme une fille fort médiocre, en comparaison de ces deux Sœurs ; mais je commence à croire que je les vaux sur plusieurs points. À la vérité, elles n'ont point une Grand-maman, une Tante, telles que j'ai le bonheur d'en avoir. Elles ont perdu dans leur enfance une excellente Mere ; & leur Frere n'est pas ici depuis long-tems. Son mérite, qui est venu répandre tout d'un coup le plus vif éclat, produit l'effet du Soleil, pour faire observer des taches & des imperfections, qu'on auroit eu peine à découvrir avant son retour.

Sir Charles engagea Madame Oldham à lui donner par écrit ce qu'elle se proposoit de faire pour elle-même, & pour ceux qui demeuroient livrés à ses soins. Elle ne différa pas long-tems à lui donner cette satisfaction. Son dessein, lui écrivit-elle, étoit de se retirer à Londres, pour l'éducation de ses fils ; de changer en argent comptant ses meubles, ses diamans, ses habits, & tout ce qui lui paroissoit désormais au-dessus de sa situation ; de mener une vie retirée, & de ne se lier qu'avec des gens de bien. Elle joignit à ce tableau, un mémoire de tout ce qu'elle possédoit. Les deux Sœurs ignorent encore à quoi son bien peut monter : mais elle savent que leur frere lui a fait une pension annuelle, en faveur des deux Enfans qu'elle a eus de Sir Thomas ; & vraisemblablement ses faveurs croîtront pour eux, lorsqu'ils seront en état d'entrer dans le monde.

Il trouva tout en fort bon ordre, au Château de Grandisson. Mais il y étoit attendu par les deux Intendans de son Pere, qui lui causerent le plus d'embarras. Sa pénétration lui fit bientôt reconnoître que leurs comptes avoient été faits de concert, avec si peu d'attention de la part de Sir Thomas, qu'il les avoit abandonnés tous deux à l'inspection l'un de l'autre. Il entreprit d'examiner lui-même tous leurs Mémoires ; & quoiqu'il leur passât plusieurs articles douteux ou mal éclaircis, il les força de reconnoître que la balance étoit beaucoup plus grande en sa faveur, qu'ils ne l'avoient représentée. L'usage qu'il fit de cette découverte fut de dire à ses Sœurs, que leur Pere avoit été moins prodigue qu'on ne se l'imaginoit.

Dans ses discussions avec Filmer, non-seulement il découvrit le Traité qui regardoit Miss Orban, mais on trouva des prétextes pour faire paroître devant lui cette jeune personne. Elle s'y présenta peut-être avec des vues plus innocentes que ceux qui l'amenoient. Il admira sa beauté ; il en fit même l'éloge à ses Sœurs ; mais lorsque la Mere & les deux Tantes eurent observé que son admiration n'alloit pas plus loin que celle qu'on a pour un beau tableau, elles revinrent aux engagemens de Sir Thomas, qu'elles voulurent faire passer pour une promesse formelle de mariage : & deux Lettres, qui furent produites, donnoient beaucoup de vraisemblance à cette supposition. Sir Charles en fut vivement affligé, pour l'honneur de son Pere ; sur tout en reconnoissant qu'il avoit la tête & le cœur pleins de ce système, dans le dernier voyage qu'il avoit fait à sa terre d'Essex. Filmer lui proposa une conférence chez les deux Tantes. Il y consentit pour éviter l'éclat. Mais avant toute explication, il demanda un quart d'heure d'entretien particulier avec Miss Orban. Comme il avoit affecté de louer beaucoup ses agrémens naturels, les Tantes se flatterent

qu'ils commençoient à faire une forte impression sur son cœur, & donnerent à leur Niéce des leçons qui répondoient à cette espérance. Mais au lieu d'éprouver le pouvoir de ses charmes, il employa le tems à tirer d'elle plusieurs aveux, qui lui firent connoître toute la bassesse de cette famille. En reparoissant avec la jeune fille, qu'il conduisoit par la main, il fit à sa Mere des reproches si vifs, du rolle qu'elle étoit venue jouer dans cette infâme entreprise, qu'elle tomba évanouie à ses pieds. Les Tantes furent épouvantées. Leur Niéce pleura, & promit au Ciel de s'assujettir aux loix de l'honneur.

Sir Charles leur proposa de lui rendre les deux Lettres de son Pere, & d'ensevelir cette affaire dans un éternel oubli, en promettant, à ces conditions, de donner mille Guinées à Miss Orban, lorsqu'elle trouveroit l'occasion de s'établir par un mariage honnête. Filmer vouloit se purger de la part qu'il avoit eue aux plus noires circonstances du complot ; mais Sir Charles, qui ne cherchoit point à le déshonorer, lui déclara qu'il l'abandonnoit à sa conscience. Les objections qu'il avoit trouvées contre ses comptes, ne pouvant être éclaircies qu'en Irlande, il en fit le voyage avec lui ; & là, s'étant satisfait par ses propres yeux, il le congédia de son service, avec plus de noblesse & de bonté qu'il n'en devoit à tant de preuves d'injustice & de corruption.

Àson retour, il apprit que Miss Orban étoit attaquée de la petite vérole ; & loin de la plaindre, il jugea que cette disgrace étoit pour elle une faveur du Ciel. En effet, quoique son visage ait trop souffert pour lui laisser des prétentions à la beauté, il lui est resté assez d'agrémens pour plaire à un honnête marchand de Londres, qu'elle s'est crue fort heureuse d'épouser, & dont elle est adorée. Sir Charles lui a fait remettre la somme qu'il lui avoit

promise, & cent guinées de plus pour ses habits. Une partie de son bonheur, & de celui de son Mari, consiste à se trouver délivrés des deux Tantes, qui ont regardé cette alliance comme une disgrace pour leur famille ; & la Mere même est retournée en Irlande, avec aussi peu de satisfaction.

Pendant le cours de toutes ses affaires, Sir Charles n'oublia point les anciennes propositions de mariage que son Pere avoit reçues pour lui, & qu'il l'avoit prié de suspendre. Il vit les deux Seigneurs, qui lui avoient fait des offres. Ses Sœurs savent seulement que le Traité fut entièrement rompu dans cette premiere visite ; cependant il ne cesse point de parler de cette famille, avec la plus haute distinction ; & personne n'ignore que la jeune personne qu'on lui proposoit, conserve pour lui des sentimens fort tendres. Miss Grandisson lui ayant dit un jour qu'elle ne désespéroit pas de voir renouer cette affaire, sa réponse fut, qu'il ne pouvoit rien désirer de plus honorable, mais que c'étoit une chose impossible. Que ne donnerois-je pas pour savoir d'où vient cette impossibilité ? Ah Lucie... mais je ne sais ce que je voulois ajouter. C'est ce qui arrive à toutes les folles, & je commence à me croire du nombre.

Sir Charles ne manqua pas, en arrivant en Angleterre, de rendre ses devoirs à Mylord W. son Oncle maternel, qui faisoit sa demeure dans une terre proche de Windsor. Je vous ai dit que Mylord avoit conçu de fâcheuses préventions contre lui, par la seule raison qu'il étoit aimé de son Pere, pour lequel ce Seigneur avoit toujours eu de l'aversion. Leur premiere entrevue fut non-seulement d'une froideur extrême de la part de l'Oncle ; mais accompagnée d'explications si offensantes pour la mémoire du Mort, que le jeune Chevalier, dans le partage de ses sentimens,

eut besoin de toute sa modération pour se contenir. Mais il sut allier, avec tant de prudence & de grace, la fermeté qu'il devoit à la défense de son Pere, & son respect pour le Frere de sa Mere, que Mylord ne pouvant résister aux charmes de l'esprit & de la vertu, le serra dans ses bras, lui promit toute sa tendresse, & lui prédit qu'il seroit un grand homme.

Vous avez lu dans une de mes Lettres, que Sir Charles partant de Florence, pour venir attendre à Paris la permission de repasser en Angleterre, avoit laissé Miss Jervins, sa Pupile en Italie, sous la garde du Docteur Barlet. Il ne tarda point à les faire revenir tous deux. Miss Jervins fut confiée aux soins d'une prudente & vertueuse Veuve, qui a trois filles bien élevées ; & quelquefois elle obtient la liberté de passer quelques jours à la Campagne avec les Sœurs de Sir Charles, qui ont conçu pour elle une très-vive affection. Depuis quelques jours elle me sollicite de lui procurer ce qu'elle nomme le bonheur de sa vie, qui est de demeurer constamment avec Miss Charlotte Grandisson ; & j'entreprendrai volontiers de lui faire un plaisir, pour lequel je ne vois d'éloignement à personne. Outre l'espérance de se perfectionner dans une École si noble, elle a besoin, dit-elle, d'une protection plus forte que celle de sa Gouvernante & de ses Filles, pour se défendre des entreprises d'une Mere dangereuse, qui cherche l'occasion de la faire enlever. Il faut vous apprendre en peu de mots l'histoire de Miss Jervins. Elle avoit le meilleur de tous les Peres ; mais sa Mere est une des plus méchantes femmes du monde : on lui attribue tous les vices. Je vous ai dit que ses excès d'ivrognerie & d'incontinence avoient forcé son Mari de quitter l'Angleterre, pour s'en délivrer. Cependant elle veut que sa Fille soit commise à sa garde ; c'est ce qui pourroit arriver de plus terrible pour une jeune personne, qui n'a rien que d'aimable dans la figure & les in-

clinations. Sir Charles a déja eu quelques démêlés avec cette redoutable Mere, & s'attend de sa part à d'autres embarras. Miss Émilie Jervins est une riche héritiere. On fait monter sa fortune à cinquante mille livres sterling. Son Pere faisoit un grand commerce en Italie & dans les échelles du Levant ; & depuis sa mort, Sir Charles a trouvé le moyen d'augmenter ce qu'il a laissé, par le recouvrement de plusieurs grosses sommes, qu'elle auroit perdues avec un Tuteur moins éclairé.

Quel nouveau monde s'est ouvert pour moi, chere Lucie, depuis les liaisons dans lesquelles je suis entrée avec cette famille ! Fasse le Ciel que votre Henriette ne les paie pas trop cher ! C'est ce qu'elle doit craindre, lui répondrez-vous, si son malheur l'engageoit dans une passion sans espoir.

Mylord L... revint d'Écosse deux ou trois mois après le retour de Sir Charles en Angleterre. Sa premiere visite fut au château de Grandisson, où le jeune Chevalier, ayant reçu de lui-même la déclaration de ses sentimens, & ne pouvant douter de ceux de sa Sœur, se fit un bonheur suprême de l'introduire auprès d'elle, & de joindre leurs mains, en les tenant serrées dans les siennes. Faites-moi l'honneur, dit-il à Mylord, de me regarder dès ce moment comme un Frere. Il est vrai, comme je l'ai reconnu, que mon Pere étoit un peu embarrassé dans ses affaires. Ne doutez pas qu'il n'eût de la tendresse pour ses filles ; mais peut-être craignoit-il qu'elles ne pensassent trop tôt à se procurer une autre protection que la sienne. S'il avoit assez vécu pour mettre de l'ordre dans son bien, je suis persuadé qu'il auroit cherché à les rendre heureuses. Il m'a laissé ce devoir à remplir, & j'en veux faire mon premier soin.

Miss Caroline ne put trouver d'expressions dans l'excès de sa joie, & les larmes de Mylord sembloient prêtes à se faire un passage. Mon Pere, continua Sir Charles, m'a communiqué dans une de ses Lettres l'état des affaires de Mylord. Mon zele ne peut être mieux employé qu'à servir mon Frere. Promettez, Mylord, engagez, faites des entreprises. Le Frere se charge d'aider à votre fortune, & la Sœur de vous rendre heureux. Miss Charlotte fut si touchée de cette scene, que levant les mains & les yeux, elle pria le Ciel de rendre le pouvoir de son Frere égal à ses sentimens. Alors, dit-elle, le monde entier se ressentiroit de sa bonté ou de son exemple.

Vous étonnez-vous, chere Lucie, que Mylord L... & les deux Sœurs ne puissent contenir les transports de leur reconnoissance, lorsqu'on leur parle d'un Frere dont ils ont reçu tant de bienfaits ?

Deux mois avant le mariage, Sir Charles mit entre les mains de Miss Caroline un papier cacheté de ses armes. Vous trouverez ici, lui dit-il, ce que vous auriez reçu, sans doute, de la bonté d'un Pere, si l'état de ses affaires l'eût permis, & ce que Mylady Grandisson l'auroit engagé à faire pour vous, si le Ciel nous eût conservé plus long-tems une si bonne Mere. Lorsque vous vous donnerez d'une main à Mylord L... faites-lui ce présent de l'autre ; & que toute sa reconnoissance tombe sur vous. Je ne fais que mon devoir. Je crois remplir un article du Testament de mon Pere, tel que je me figure qu'il l'auroit fait, si la mort lui en avoit laissé le tems.

Après avoir tendrement embrassé sa Sœur, il sortit, avant qu'elle eût ouvert le papier. Elle y trouva la somme de dix mille livres sterling en Billets de Banque. Dans le premier mouvement

de son cœur elle se jetta sur un Fauteuil, où elle fut quelque tems sans avoir la force de se remuer. Ensuite, revenant à elle-même, elle se hâta de chercher son Frere. On lui dit qu'il étoit dans l'Appartement de sa Sœur. Elle ne l'y trouva point ; mais elle fut surprise de trouver Miss Charlotte en pleurs. Sir Charles venoit de la quitter. Que vois-je ? lui dit-elle ; quels sont les chagrins de ma chere Charlotte ? Ô quel frere ! lui répondit l'autre. Il est impossible de soutenir tant de bonté. Voyez cet acte. Lisez le papier qui est dessus. Miss Caroline prit un billet, qui contenoit ce qui suit :

« Je viens de remettre à Caroline la somme que je l'ai crue en droit d'attendre de la bonté de mon Pere & de la situation de notre Famille, s'il eût vécu assez long-tems pour nous faire connoître ses dernieres volontés. Comme je n'ai pas moins de confiance à la discrétion de ma chere Charlotte, elle trouvera dans l'acte que je lui laisse ici, sa fortune & son indépendance assurées d'une maniere irrévocable, suivant les droits dans lesquels je reconnois qu'elle est entrée depuis la mort de mon Pere. La qualité d'Exécuteur, qui est la seule que je prétens dans cette occasion, ne me laisse point d'autre mérite que celui d'avoir rempli les intentions des Auteurs de notre naissance, telles qu'on doit justement les supposer. Chérissez donc leur mémoire. Souvenez-vous, dans le choix d'un Mari, que c'est le nom de Grandisson que vous changerez pour un autre. Cependant, avec tout mon orgueil, qu'est-ce qu'un nom ? C'est l'homme qui doit être digne de vous. Quel que soit celui sur lequel vous ferez tomber votre choix, je l'embrasserai avec tous les sentimens d'un Frere. »

*Charles Grandisson.*

L'acte étoit pour la même somme qu'il avoit donnée à Miss Caroline, & portoit intérêt jusqu'au mariage de Charlotte, qui de-

voit alors la toucher comme sa Sœur. Elles se féliciterent toutes deux avec des larmes de tendresse & de joie. Caroline trouva son Frere ; mais, en approchant de lui, elle ne put prononcer un mot du remerciment, qu'elle avoit médité. Elle prit sa main, qu'elle serra long-tems contre ses levres, en le bénissant de cœur, mais sans retrouver la force d'exprimer autrement sa reconnoissance. Dans le tems qu'il l'embrassoit & qu'il la prioit de s'asseoir, Charlotte entra pour se livrer aux transports des mêmes sentimens. Il la plaça près de sa Sœur ; & tirant un Fauteuil, sur lequel il s'assit vis-à-vis d'elles, il leur prit une main à chacune, & leur tint ce discours à voix basse, comme s'il eût appréhendé d'être entendu par d'autres témoins de ses bienfaits : « Vous êtes trop sensibles, mes chères Sœurs, à ces justes témoignages de la tendresse d'un Frere. Il a plu au Ciel de nous enlever les respectables personnes à qui nous devons le jour. Nous sommes entre nous plus que des Freres & des Sœurs, puisque nous devons nous tenir lieu des chers Parens qui nous manquent. Ne considérez d'ailleurs en moi que le Ministre d'une volonté, qui devoit s'expliquer par un Testament, & qui l'auroit fait sans doute, si le tems l'eût permis. Ma situation est plus aisée que je ne m'y étois attendu ; & plus, j'ose le dire, par les arrangemens que j'ai pris depuis mon retour, que mon Pere ne se l'imaginoit lui-même. Je ne pouvois faire moins pour vous, puisque j'ai pu ce que j'ai fait. Vous ne savez pas combien vous m'obligerez, si vous ne me parlez jamais d'autre reconnoissance que de celle que je veux mériter par mon affection. Et permettez que je vous le représente ; me faire trop connoître que vous ne regardez pas ce que j'ai fait comme un devoir, ce ne seroit point agir avec la dignité qui convient à mes Sœurs. »

Ôchere Lucie ! priez ma Tante de me faire préparer mon appartement au château de Selby. Il est impossible de vivre dans le

torrent de gloire qui rayonne autour de cet admirable mortel ! Mais, pour se soutenir, il semble qu'on peut lui trouver un défaut. Il l'avoue lui-même. Cependant son aveu ne le justifie-t-il pas ? Oh ! non ! car il ne paroît point qu'il pense à s'en corriger. Ce défaut est l'orgueil. Ne remarquez-vous pas quelle idée il attache quelquefois à son nom, & de quel ton il parle de la dignité qui convient à ses Sœurs ? Quelle fierté ! Ô chere Lucie ! il est trop plein de ce qu'il se doit, & de ce qu'il doit aussi à l'éclat de sa fortune. Que puis-je dire ? Je sais néanmoins qui feroit son étude de le rendre heureux... Grace, grace, mon cher Oncle ! ou plutôt Lucie, passez absolument sur cette ligne.

Sir Charles, huit mois après la mort de son Pere, donna de sa propre main Miss Caroline à Mylord L... Elle partit avec son Mari pour l'Écosse, où elle a joui pendant quelque tems de l'admiration & des caresses de sa nouvelle famille. Quel bonheur pour moi, que la nouvelle de leur retour ait conduit Sir Charles & Miss Charlotte à Colnebroke, pour y disposer tout à leur réception !

Dans leur voyage d'Écosse, Sir Charles les accompagna jusqu'à Yorck, où il passa quelques jours chez sa Tante éléonore Grandisson, qui mène une vie privée dans le célibat. Ce qu'elle avoit appris de ses grandes qualités, par les lettres de ses Sœurs, lui donnoit une vive impatience de voir un si cher Neveu.

Combien d'autres récits n'ai-je pas à vous faire de cet homme étrange ? Car il faut que je lui donne des noms aussi étranges que lui. J'ai demandé l'histoire du Docteur Barlet ; les deux Sœurs m'ont répondu que ne la sachant point entiérement, elles me renvoyoient au Docteur même. Cependant elles croient en savoir assez, pour le respecter comme le plus sage & le plus vertueux des hommes. Elles sont persuadées qu'il connoît tous les secrets du

cœur de Sir Charles. N'est-il pas étonnant que les secrets de Sir Charles soient si profonds ? Il n'y a rien néanmoins de si rebutant dans Sir Charles & dans le Docteur, qu'on ne puisse leur faire quelques innocentes questions. Il est vrai que je ne suis pas curieuse. Pourquoi le serai-je plus que ses Sœurs ? Mais je crois qu'il est difficile de se trouver dans une famille d'un mérite extraordinaire, sans desirer un peu d'éclaircissement sur tout ce qui lui appartient ; & lorsque cette curiosité n'a point d'autre motif que l'envie d'applaudir & d'imiter, je ne vois pas qu'il y ait beaucoup de reproches à craindre.

J'ai fini l'Histoire que je vous avois promise, en la resserrant autant que je l'ai pu, & ne cessant point d'écrire nuit & jour, autant sur le récit des deux Dames, qui voyoient combien j'avois cette entreprise à cœur, qu'avec le secours des Mémoires qu'elles ont gardés de la plûpart des principales circonstances. Quelques mots à présent sur les situations actuelles. Sir Charles est encore absent, chere Lucie. Il est néanmoins Lundi. Fort bien. Sir Charles a fait faire ses excuses par son Cousin Grandisson, qui vint hier nous voir avec M. Reves, & qui s'en retourna le soir. Je le crois fort occupé sans doute. Il sera ici demain, si j'ai bien entendu. Ses excuses ont été pour ses Sœurs & Mylord L... Je suis bien aise qu'il n'ait pas pris avec moi l'air important de m'en faire sur son absence.

Miss Charlotte se plaint que je manque d'ouverture pour elle. Elle dit que son dessein est de s'ouvrir librement à moi ; mais qu'étant dans les embarras où je ne puis être, elle souhaite que je commence, parce qu'elle ne sait elle-même par où commencer. Je n'entreprens point de deviner quels peuvent être ses embarras. Ce que je sais, c'est qu'il ne me convient point de dire à une

Sœur, dont je connois la faveur déclarée pour une autre femme, que j'ai des sentimens particuliers pour son Frere ; du moins avant que d'être bien sûre qu'il en eût aussi pour moi. D'ailleurs Mylady L..., qu'il faudroit mettre aussi dans ma confidence, ne cache rien à son Mari. Il est vrai que de tous les hommes que je connois, sans en excepter mon Oncle, il est celui auquel j'aurois moins de peine à confier mes secrets. Mais en ai-je réellement, ma chere Lucie ? c'en est un pour moi-même, & qui ne doit jamais être révélé, que d'aimer un homme dont je n'ai jamais reçu la moindre déclaration d'amour.

## Lettre 42

*Lundi 13 de Mars.*

Il faut vous dire à présent en faveur de qui les deux Sœurs donnent leur suffrage. C'est Mylady Anne S... fille unique du Comte de S... Il paroît qu'elle jouit déja d'une grosse fortune, indépendante de son Pere, dont elle attend encore plus. Elle a fait annoncer, pour aujourd'hui même, une visite aux deux Sœurs. J'y consens. C'est sans doute une personne charmante. C'est un esprit supérieur. C'est tout ce qu'il y a d'aimable au monde. Mais je doute, ma chere, si je souhaite sincérement de la trouver digne de ces éloges. Quoi ? l'Amour, s'il faut avouer qu'il ait quelque pouvoir sur moi, l'amour est-il capable de rétrecir le cœur ? Je ne sais si lors qu'il est incertain & qu'il n'est que d'un côté, il n'a pas un peu d'affinité avec la jalousie, l'envie & la dissimulation. Mais je n'en serai pas moins fidele à mon éducation, aux exemples que j'ai reçus, quels que puissent être les vœux de mon cœur, aussi

long-tems que je serai dans l'incertitude. Je suis sûre que si je voyois prendre un engagement au Chevalier Grandisson, je respecterois son heureuse femme, & je souhaiterois à l'un & à l'autre toutes les félicités qu'on peut espérer dans ce monde. Je le désavouerois ce cœur, si j'y trouvois d'autres sentimens.

Les deux Dames se sont attachées à M. Grandisson, pour découvrir les affaires qui conduisent si souvent sir Charles à Cantorbery. Mais en avouant qu'on ne l'oblige point au secret, il ne laisse pas de les tenir en suspens par un badinage affecté, & par des avantures qui sentent beaucoup le roman. Il est question, s'il faut l'en croire, d'une très-belle femme dont sir Charles est aimé, & pour laquelle il n'a pas moins d'amour, mais sans aucun rapport au mariage. Ce M. Grandisson ménage peu la vérité, & ne fait pas scrupule d'employer des termes solennels, quoique prononcés d'un air badin, pour causer de l'embarras par des récits peu vrai-semblables ; & le Mauvais-plaisant rit alors sans mesure, de l'incertitude où il jette ceux qui l'écoutent. Quelles frivoles créatures que les petits Maîtres ! Quelle idée doivent-ils avoir des femmes ! & qu'elles sont folles, en effet, de se prêter à des extravagances, dont le ridicule retombe ordinairement sur elles !

Cet homme important trouva hier au soir l'occasion de m'entretenir seule, & me pria fort sérieusement d'agréer ses soins. J'en sus très-mauvais gré aux deux Sœurs, car je jugeai qu'elles ne m'avoient laissé seule avec lui que pour favoriser son dessein. Serois-je tombée si bas dans leur esprit, dis-je en moi-même, qu'elles me crussent propre à devenir la femme du seul homme que je méprise dans leur famille ; & cela parce que je n'ai pas la fortune de Mylady Anne S... ? Je saurai ce qu'elles pensent là des-

sus ; & quoiqu'à leur priere j'aie déclaré à M. Reves que je demeurerois ici plus long-tems que je ne me l'étois proposé, je retournerai à la Ville aussi-tôt qu'il sera possible. Quelque fiéres qu'elles puissent être de leur Nom, ajoutois-je dans mon ressentiment, le nom seul n'en impose pas aux yeux d'Henriette Byron. Je suis aussi fiére qu'elles.

Sans leur faire connoître ce qui se passoit dans mon esprit, j'ai saisi le premier moment pour leur parler de la déclaration de leur Cousin. Elles m'ont paru fort choquées de sa hardiesse, & Miss Charlotte a juré de s'en expliquer avec lui. Elle s'étonne de cette présomption. À la vérité, malgré toutes les folies de sa jeunesse, il lui reste de fort grands biens ; mais c'est, dit-elle, une confiance insupportable, dans un homme de si mauvaises mœurs, de se croire en droit d'aspirer… à votre Henriette, chere Lucie. Ainsi pensent d'elle Miss Charlotte Grandisson & sa Sœur, de quelque maniere que vous en pensiez vous-même, dans un tems qui est celui de son humiliation. C'est alors que je leur ai confessé le dessein que j'avois de partir à cette occasion. Elles ont fait chercher sur le champ leur Cousin ; & l'explication, qu'elles ont eue avec lui, doit avoir été fort vive, puisqu'il leur a promis de ne donner jamais sujet aux mêmes plaintes. Il leur a dit qu'au fond il n'avoit pas une forte passion pour le mariage, & qu'il avoit long-tems balancé avant que de se déterminer à faire une déclaration si sérieuse ; mais que se croyant menacé, néanmoins, de courber un jour la tête sous le joug, il avoit jugé qu'il ne trouveroit jamais de femme avec laquelle il pût espérer plus de bonheur qu'avec moi.

Vous conclurez, ma chere, de la démarche de M. Grandisson, qu'on n'a dans cette Famille aucune pensée d'une autre nature. Ce qui me cause, peut-être, un peu plus de regret que je n'en au-

rois autrement, c'est que je vous vois, à tous, tant d'estime & d'affection pour le plus grand… oui, le plus grand des hommes, parce qu'il est le meilleur. Il est fort heureux, pour une jeune fille, que le goût de tous ses Parens se rencontre avec le sien. Mais il ne faut pas espérer l'impossible. Je verrai bientôt quel est donc le mérite de cette Mylady Anne. Si ma fortune… Réellement, ma chere, quand je serois la premiere Princesse de la terre, je ne désirerois pas d'autre homme, si je pouvois l'obtenir ; malheureusement, je ne suis que la pauvre Henriette Byron ! Depuis Samedi, la Comtesse de D… a pris sans doute des mesures qui n'apporteront plus de trouble à ma résolution. C'en est fait, chere Lucie. Je ne penserai jamais autrement. Je ne puis, je ne dois, & par conséquent je ne veux pas donner ma main à qui que ce soit au monde, tandis que je me sens dans le cœur une préférence déclarée pour un autre. Reconnoissance, justice, vertu, décence, tout m'en fait une loi que je ne violerai jamais.

Cependant, comme je ne vois pas une ombre d'espérance, j'ai commencé à tenter la conquête, dirai-je de mon inutile passion ? Hé bien, qu'on donne ce nom à mes sentimens, si c'est celui qui leur convient. Un Enfant en Amour ne s'y tromperoit pas ; vous savez que c'est le reproche qu'on m'a fait. Quoiqu'inutile, parce qu'elle est sans espérance, je ne rougirai pas de l'avouer. N'ai-je pas pour moi la raison, la vertu, la délicatesse ? Est-ce la figure que j'aime, si ce que je sens est de l'amour ? Non, c'est la bonté, la générosité, la véritable politesse, qui ont triomphé de mon cœur. Qu'aurois-je donc à rougir ? Cependant je ne puis me défendre quelquefois d'un peu de honte.

Les deux Sœurs me pressent toujours de leur lire plusieurs endroits de mes Lettres, avant que je les fasse partir pour le Châ-

teau de Selby ; mais elles ont la générosité de ne pas se plaindre, lorsque je passe sur quelques lignes, & même sur des pages entieres ; c'est leur faire juger néanmoins que je dissimule quelque chose. D'accord. Elles ne me trouveront jamais de bassesse, ma chere Lucie.

Fort bien. Mylady Anne S... a fait ici sa visite, & vient de partir. C'est une personne fort agréable. Je ne puis lui refuser cette justice ; & si elle étoit actuellement Mylady Grandisson, je crois que je pourrois la respecter. Je le crois sans doute. Mais, chere Lucie ! que j'étois heureuse avant mon voyage de Londres !

On s'est long-tems entretenu de sir Charles. Mylady Anne n'a pas fait difficulté d'avouer qu'elle le regarde comme le plus bel homme qu'elle ait vu de sa vie. Elle est amoureuse, dit-elle, de son excellent caractere. Elle ne va nulle part où elle n'entende son éloge. L'affaire de sir Hargrave, dont elle avoit entendu parler, lui a donné occasion de me faire mille complimens. Elle a même ajouté, qu'ayant appris que j'étois à Colnebroke, l'espérance de me voir avoit eu beaucoup de part à sa visite. Je crois lui avoir entendu dire à l'oreille de Miss Grandisson, que j'étois la plus jolie créature qu'elle eût jamais vue. C'est le terme dont elle s'est servie. Nous sommes toutes des créatures, je n'en disconviens pas : mais je vous avoue que ce mot ne m'a jamais paru si choquant que dans la bouche de Mylady Anne.

On m'apporte à ce moment la Lettre de ma Tante, sur ce qui s'est passé entr'elle & la Comtesse de D... Ainsi, chere & bonne Comtesse, vous êtes partie fort chagrine ! j'en suis affligée. Mais ma Tante m'assure que vous êtes d'ailleurs contente de moi, & que vous louez du moins ma franchise : c'est un éloge que je crois mériter. Je suis charmée que cette aimable Dame désespere de

vaincre ma prévention en faveur d'un autre ; ce sentiment est digne d'elle & de son Fils. Je ne cesserai jamais de la respecter. Graces au Ciel, cette affaire me paroît terminée.

Ma Tante regrette l'incertitude où je suis. Mais ne m'a-t-elle pas dit elle-même que sir Charles Grandisson étoit trop riche, possédoit trop d'avantages, & que sur ce point, il étoit par rapport à nous ce que le Public est pour les personnes privées ? Je ne vois donc rien à regretter. Pourquoi le terme d'incertitude ? Soyons certains, & tout est fini. Ses Sœurs en peuvent badiner, me parler de quelque heureux homme en Nortampton-Shire, comme si elles me disoient, vous ne devez point penser à mon Frere ; me répéter que Mylady Anne S... est une très-riche Héritiere, ce qui est me dire, en d'autres termes : quelle peut être votre espérance, Henriette Byron ? Rien ne me touche si peu. Ce Monde n'est qu'un passage, un passage fort court, qui conduit à une meilleure vie. Je ne m'en efforcerai pas moins de continuer ma course, & peut-être avec plus d'empressement pour arriver au terme.

En un mot, dans les dispositions où je suis, il n'y a qu'un homme au monde, à qui je puisse désirer honnêtement d'appartenir. Je n'y vois aucune apparence. Il ne me reste donc nécessairement que le parti d'un éternel Célibat. J'en fais le vœu. Où est le mal, ma chere ? N'en aurai-je pas moins d'inquiétude & de soins ? La grace que je demande à tous mes chers Parens, est de ne me jamais parler de mariage.

## Lettre 43

*Mardi 14 Mars.*

Enfin Sir Charles est de retour. Il est venu avec le Docteur Barlet. Ma Philosophie retombe dans un grand danger, du moins jusqu'à ce qu'elle ait le tems de se fortifier par mes réflexions. Je prévois qu'à la fin, il faudra prendre le parti de chercher un azile au Château de Selby.

Je n'entends pas un mot à présent, qui ne me semble mériter d'être répété. N'espérez pas néanmoins que je puisse vous représenter combien sa présence anime une compagnie. Mais prenez-en quelques traits, que je recueillerai par lambeaux.

Nous comptions, lui a dit Mylord L... à son arrivée, sur le plaisir de vous voir plutôt. J'étois de cœur avec vous, Mylord, lui a-t-il répondu ; & prenant ma main, pour s'asseoir près de moi, mon impatience augmentoit, a-t-il ajouté, par le desir de partager promptement avec vous l'honneur de voir Miss Byron.

Pourquoi me prendre la main ? Mais le nom de Frere pouvoit autoriser cette liberté.

Il a continué. Je me suis trouvé engagé, pendant la plus grande partie de la semaine, dans un fort triste office, comme M. Grandisson a pu vous le raconter. Je ne suis revenu à Londres que samedi, & j'y ai trouvé un billet de sir Hargrave Pollexfen, qui s'invitoit à dîner chez moi le lendemain avec MM. Merceda, Bagenhall & Jordans. Mais quelques affaires m'ayant obligé de remettre la partie au jour suivant, vous ne devineriez pas, Miss Byron, à quoi elle nous a conduits : à faire ensemble le petit voyage de Padington, pour y rendre une visite à Madame Aubery.

J'ai tressailli ; j'ai tremblé même, en me rappelant ce que j'avois souffert dans ce lieu.

Sir Charles a continué de nous apprendre qu'il avoit engagé sir Hargrave, avec quelque difficulté néanmoins, à lui donner un ordre pour le payement des cent livres sterling qu'il a promises à Wilson, & qu'ayant été fort satisfait du témoignage que Madame Aubery avoit rendu des intentions de ce jeune homme pour sa fille, il s'étoit engagé à leur remettre cette somme, le jour de leur mariage, avec les cinquante guinées qu'il y veut joindre. Il s'est fait montrer la scene de ma triste Avanture ; & dans un entretien particulier qu'il s'est procuré avec la Mere, il s'en est fait raconter les principales circonstances. Sa bonté lui a fait ajouter, que ce récit l'avoit touché si vivement, qu'en rejoignant sir Hargrave il n'avoit pas eu peu de peine à reprendre l'air civil qu'il avoit eu jusqu'alors avec lui. Les trois Amis lui ont demandé en grace, & comme un motif pour se rendre à toutes ses volontés, d'être d'un dîner que sir Hargrave donne, vers la fin du mois, dans sa belle maison de la forêt de Windsor. Ils ont fort insisté sur cette condition : & Sir Charles y a consenti d'autant plus volontiers, que devant partir incessamment tous trois pour le voyage qu'ils se proposent, c'est la derniere occasion qu'il aura de les voir.

Ses Sœurs & Mylord L... ont marqué alors beaucoup de curiosité pour les raisons qu'il avoit appellées tristes, & qui l'ont arrêté si long-tems à Cantorbery. Ce nom, leur a-t-il dit, convient aux soins qui m'occupent ; & vous ne devez pas être surpris de me voir pendant quelques jours en habit de deuil. Ses deux Sœurs l'ont regardé avec une vive inquiétude ; & moi, qui suis, comme vous savez, la troisieme, je n'ai pu manquer d'en ressentir aussi. On lui a demandé impatiemment si ce deuil regardoit toute la Fa-

mille ? Non, a-t-il répondu. Il est question d'un Ami fort cher, qui étoit malade à Cantorbery, & que je viens d'y voir expirer. M. Danby, c'étoit son nom, après un long séjour en France, où le commerce l'avoit enrichi, se voyant une santé fort languissante, avoit souhaité de venir mourir dans sa patrie. Il passa de Calais à Douvres, il y a deux mois. Mais sa maladie augmenta si dangereusement, qu'ayant été forcé de s'arrêter à Cantorbery, dans sa route vers Londres, il y a payé le dernier tribut de la nature. Son corps doit avoir été transporté cette nuit à la Ville, & j'ai donné des ordres pour les préparatifs de sa sépulture, qui va m'occuper pendant deux ou trois jours. La fortune de M. Danby étoit considérable ; mais, en me chargeant de toutes ses affaires, il m'a dit qu'elles sont en ordre. Son testament ne doit être ouvert qu'après l'enterrement. Il laisse deux Neveux & une Niéce, que je lui ai proposé de joindre à moi, pour l'exécution de ses dernieres volontés. Il s'est obstiné à le refuser. Sa vie fut un jour attaquée par des assassins, qui n'étoient que les émissaires de son Frere. J'eus le bonheur de la lui sauver, avec assez peu de mérite, puisque j'avois à défendre la mienne, qui étoit exposée au même danger : mais quoique ses Neveux & sa Niéce n'aient point eu part à cette noire entreprise, j'apréhende qu'il n'ait porté trop loin son ressentiment contre leur Pere, & sa reconnoissance pour moi.

Mais ne convenez-vous pas, lui a dit Miss Charlotte, que nous avons un peu de réserve à vous reprocher dans cette occasion ? Vous avez fait dix fois le voyage de Cantorbery, sans nous dire un mot des raisons qui vous y conduisoient. Je ne vous dissimule pas que je vous ai soupçonné de quelque intrigue galante. Il a répondu que sa réserve n'avoit rien eu d'affecté ; mais qu'il croyoit devoir épargner à ses Amis des communications chagrinantes, sur-tout lorsquelles n'étoient pour eux d'aucune utilité ; & que

chaque jour il étoit occupé de mille choses, dont cette seule raison l'empêchoit de fatiguer ses Sœurs. Je crois néanmoins, a-t-il ajouté en souriant, que Charlotte est assez curieuse, & qu'elle trouve quelquefois des secrets où l'on n'a pas dessein d'en mettre.

Miss Charlotte a rougi. Votre servante, Monsieur ; c'est toute sa réponse.

Vous avez donc jugé, a-t-il repris, que c'étoit quelque Dame qui m'attiroit. Que vous connoissez peu votre Frere ! Comptez, Mylord, & vous, cheres Sœurs, que je ne vous cacherai jamais un secret de cette nature, lorsque je me sentirai porté par mon penchant à faire une seconde visite. C'est à votre sexe, Charlotte, qu'il est pardonnable de faire mystere de ses inclinations ; & je ne crois pas que l'on doive l'en blâmer, s'il doute qu'elles soient bien placées, ou qu'elles soient payées de retour. En prononçant ces derniers mots, il l'a regardée d'un œil fixe. Elle en a paru si embarrassée, que rougissant encore plus, elle l'a prié fort sérieusement de s'expliquer, sur deux ou trois des mêmes traits, qu'il lui avoit lancés avant son dernier voyage de Cantorbery. On s'imagineroit, lui a-t-elle dit, que je vous déguise quelque chose que vous devriez savoir.

Puisque vous êtes si pressante, a-t-il répliqué, permettez que je vous demande s'il y a quelque chose en effet que vous me déguisiez.

Mais vous-même, a-t-elle demandé à son tour, croyez-vous que je vous déguise quelque chose ?

Votre embarras, chere Sœur, l'alarme que vous avez paru prendre quelquefois sur des termes & des expressions fort

simples, pourroient faire juger…

Faire juger… quoi ? mon Frere. Ayez la bonté de vous expliquer clairement.

Ah ! Charlotte. Il la regardoit en souriant, d'un air un peu malicieux.

Je ne soutiens point cet ah ! Charlotte, & cette maniere de me regarder. Vous vous expliquerez, Monsieur.

Et seriez-vous bien aise, ma Sœur, que cette affaire fût éclaircie ?

Oui, Monsieur ; & je le demande.

Ici j'avoue, chere Lucie, que, ne doutant point de l'innocence de Miss Charlotte, j'ai triomphé pour elle, & j'ai dit en moi-même, nous allons donc trouver quelque foible, quelque sujet de reproche, dans ce Frere qui possède tant de perfections réunies ! On a parlé de former un Tribunal, dont M. Grandisson fut d'abord exclu tout d'une voix. Miss Émilie s'est récusée d'elle-même, & la modestie du Docteur Barlet lui faisoit souhaiter aussi de se retirer. Mais Sir Charles l'a pressé au contraire de demeurer, pour servir d'Avocat à sa Sœur. Miss Byron, a-t-il dit, fera l'office de Juge.

J'ai demandé fortement d'en être dispensée. L'affaire sembloit commencer à devenir trop sérieuse.

Miss Charlotte m'a dit à l'oreille : Que je regrette de ne vous avoir pas ouvert entiérement mon cœur ! c'est votre perfide écriture qui en est cause. On ne vous trouve jamais que la plume à la main. Je lui ai répondu ; chere Miss Grandisson, ce n'étoit point

à moi de vous presser là-dessus… chere Miss Grandisson, ma plume n'auroit rien empêché, si vous m'aviez marqué le moindre dessein… Il y a des secrets, a-t-elle interrompu, qu'on ne révele point sans être un peu pressée. On a de l'embarras à commencer, quoiqu'on y soit porté par le mouvement du cœur. Mais, chere Miss Byron, ne me méprisez point. Vous voyez quel est mon Accusateur. Il est si généreux, que le plus court seroit de passer condamnation tout d'un coup.

Je l'ai exhortée à ne rien craindre en effet, lorsqu'elle avoit pour partie le meilleur de tous les Freres.

Elle a pris alors assez de courage pour se tourner vers lui, & pour lui demander quelles étoient donc ces accusations ? Mais ne disiez-vous pas, a-t-elle ajouté avec un sourire forcé, que vous ne pouvez être tout à la fois Accusateur & Juge ? Qui sera donc mon Juge, puisque Miss Byron refuse de l'être ?

Votre propre cœur, a répondu sir Charles. Tous les Spectateurs seront vos Avocats, si leur Jugement est pour vous ; & s'il vous est contraire, je leur demande en votre faveur une compassion muette.

J'avoue, chere Lucie, que ces préliminaires m'ont effrayée pour Miss Charlotte.

De la compassion ! s'est-elle écriée. Mais n'importe, Monsieur. Venez au fait. Quelle est votre accusation ?

Quoiqu'elle s'efforçât de prendre une contenance ferme, il étoit aisé de voir son embarras. Sa respiration étoit agitée. Elle baissoit les yeux. Elle ôtoit son Diamant ; elle le remettoit ; & se trouvant assise près d'une Console, elle y traçoit des figures, du

bout du doigt, avec une sorte d'attention, qui ne pouvoit venir que d'un mouvement de crainte ou de dépit. Encore une fois, je souffrois pour elle.

Sir Charles, affectant de ne pas remarquer sa confusion, a commencé alors à rappeler d'un ton fort tendre tout ce qu'il avoit fait depuis son arrivée, pour l'engager à s'ouvrir à lui sur ses inclinations, dans la seule vue de les favoriser par toutes sortes de services, & de se préparer à lui payer la dot qu'il lui avoit destinée. Mais, a-t-il continué, l'exemple de sa Sœur, qui avoit pris tout d'un coup le parti de la confiance, & tous les efforts qu'il avoit faits pour découvrir entre Mylord G... & le Chevalier Watkins, qui étoient ses deux Amans déclarés, lequel avoit la préférence dans son cœur, n'ayant pu lui procurer les lumieres qu'il desiroit, il avoit d'abord conclu qu'elle n'avoit encore aucun penchant. Ensuite d'autres observations lui avoient fait connoître qu'il s'étoit trompé. Il étoit revenu à la presser sur le choix de l'un des deux Concurrens ; & jugeant par ses réponses que Mylord G... ne lui déplaisoit point, il s'étoit déterminé à pressentir le Pere de ce jeune Seigneur sur une alliance qui ne pouvoit souffrir d'objection. Cependant, lorsqu'après avoir engagé cette affaire assez loin, il avoit cru la combler de joie en lui apprenant le succès de son zele, il avoit été surpris de lui trouver autant d'embarras que de froideur. Il ne vouloit pas dissimuler que dans l'incertitude où il seroit peut-être resté plus long-tems, quelques informations, qu'il ne devoit qu'au hazard, avoient jeté du jour...

Un profond soupir, & quelques larmes, qui sont échappées ici à Miss Charlotte, ont arrêté Sir Charles au milieu de son récit. Mylord & Mylady L... qui l'avoient écouté jusqu'alors en souriant,

ont pris un air grave. Le Docteur Barlet a baissé les yeux ; & moi, je suis demeurée tremblante, sans oser me remuer sur ma chaise.

J'appréhende, a repris Sir Charles, après un moment de silence, que l'effet n'ait répondu bien mal à mes intentions. Si je vais trop loin, chere Sœur, c'est à vous de me le faire connoître. Me préserve le Ciel de faire valoir mon caractere aux dépens du vôtre ! Parlez de bonne foi ; suis-je un Imprudent ? Oui, Charlotte, je veux le supposer : & je vous demande seulement en quoi je puis contribuer à votre bonheur.

Miss Grand. (En pleurant amerement.) Pardon, mon Frere ! Ajoutez cette grace à tant d'obligations que je vous ai déja. Il est vrai que j'ai quelque chose à me reprocher.

Sir Ch. Si je vous pardonne ! oh ! c'est du fond du cœur.

Miss Grand. (En s'essuyant les yeux.) Ne continuez-vous pas votre récit ?

Sir Ch. Nous prendrons un autre tems, Mademoiselle.

Miss Grand. Mademoiselle ! Ah ! je vois trop que vous êtes irrité contre moi. De grace, continuez.

Sir Ch. Irrité ? Je vous assure que je ne le suis point. Mais vous aurez la bonté, quand vous le souhaiterez, de m'accorder une heure d'entretien dans votre cabinet.

Miss Grand. Non, non. Continuez, je vous prie. Il n'y a personne ici qui ne me soit très-cher. Il faut que tout le monde entende ma justification ou ma Sentence. De grace, Monsieur, reprenez votre récit. Pourquoi s'est-on levé ? Miss Byron, faites-moi le plaisir de vous asseoir... Je crois que j'ai tort. Mon Frere

vous a priés tous de prendre pitié de moi en silence, si vous me trouvez coupable. Peut-être aurois-je besoin en effet de votre pitié. Je vous supplie, Monsieur, de m'apprendre ouvertement ce que vous savez de mes fautes.

Sir Ch. Très-chere Charlotte, j'en sais assez pour les faire sentir à votre cœur. Je me garderai bien d'aller plus loin. Ne vous imaginez pas, ma chere Sœur, que je veuille prendre un ton de Censeur avec vous. Mais…

Miss Grand. (L'interrompant avec une agitation extrême.) Mais quoi, Monsieur ?

Sir Ch. Mais vous auriez fait mieux… Cependant je souhaite d'avoir été trompé sur ce point, & de ne pas trouver que ma Sœur ait tort.

Miss Grand. Hé bien, Monsieur, on ne vous a point trompé, si l'on vous a dit… (en paroissant chercher ses expressions.)

Sir Ch. Qu'il existe un homme pour lequel vous avez du goût, malgré…

Miss Grand. (L'interrompant.) Malgré tout ce que j'ai pu dire de contraire, n'est-ce pas ? si cela est, Monsieur, c'est une grande faute de l'avoir désavoué.

Sir Ch. Et c'est ce que je pense uniquement, chere Sœur ; car ce n'est point une faute de donner la préférence à quelqu'un dans votre estime. Ce n'en est point une, de la donner sans avoir consulté votre Frere. Ne me suis-je pas proposé de vous laisser entiérement maîtresse de votre conduite & de vos actions ? Il ne seroit pas généreux de m'attribuer d'autres droits, lorsque je n'ai rien fait pour vous que je ne regarde comme un devoir. Ne m'en

croyez pas capable. Non. Mais je m'étois assez expliqué avec vous, pour devoir compter que vous ne me laisseriez pas dire à Mylord G... & même au Comte son Pere, que vos affections n'étoient point engagées, lorsqu'elles l'étoient effectivement.

Miss Grand. Êtes-vous sûr, Monsieur, qu'elles le soient.

Sir Ch. Oh ma Sœur ! qu'il m'en coûte, pour vous pousser comme je fais ! Demeurons-en là. Par considération pour vous-même, n'allons pas plus loin.

Miss Grand. Nommez votre homme, Monsieur.

Sir Ch. Le mien ? oh non, Charlotte ; le capitaine Anderson n'est pas mon homme.

Aussi-tôt sir Charles s'est levé ; il a pris la main de sa Sœur, qui sembloit immobile, il l'a pressée de ses levres.

Ne vous troublez point à cet excès, lui a-t-il dit ; votre chagrin m'afflige plus que votre erreur : & lui faisant une profonde révérence, il est sorti sur le champ. C'étoit par pitié pour sa confusion, qu'il vouloit lui laisser le tems de se remettre. Elle est demeurée toute interdite. Mylady L... s'est hâtée de lui présenter des Sels : peut-être n'en avoit-elle jamais eu besoin que dans cette occasion.

Que je suis méprisable ! s'est-elle écriée, même à mes propres yeux ! Je vous demande grace, Miss Byron ! Docteur Barlet ! L'accorderez-vous à ma folle persévérance ? Pardon, Mylord, & vous, Mylady, n'aurez-vous pas un peu d'indulgence pour une Sœur ? Mais sir Charles ne cessera jamais de me voir sous un jour si humiliant. Il doit lui en coûter en effet ! Qu'il est vrai qu'une erreur ne manque point d'en attirer d'autres !

Son Frere, entendant sa voix & celle de toute l'assemblée, qui s'efforçoit de la consoler, est rentré sans affectation. Elle a voulu se lever ; & dans la disposition où elle paroissoit, peut-être alloit-elle se jetter à ses pieds. Mais il a pris ses deux mains jointes dans une des siennes ; & de l'autre tirant un fauteuil, il s'est assis auprès d'elle. Une douce majesté reluisoit sur son visage avec la compassion ; il n'a paru terrible qu'aux yeux de Miss Charlotte. Pardon, Monsieur, ont été ses premiers mots.

Oui, chere Sœur, lui a-t-il répondu affectueusement. Chacun de nous n'a-t-il pas besoin de la même grace ? Notre compassion n'est jamais plus sincere pour autrui, que lorsque nous en avons à demander pour nous-mêmes. Souvenez-vous seulement d'adoucir la sévérité de votre vertu pour les autres.

Sa réflexion tomboit apparemment sur Madame Oldham.

On ne prévoit pas toujours, a-t-il continué, où peut conduire le moindre oubli des principes. Jettons un peu les yeux devant nous. Mais n'aimeriez-vous pas mieux passer dans votre cabinet ?

Miss Grand. Je ne veux rien cacher à l'assemblée. Ma confiance pour ceux qui la composent est égale à mon amitié. Mais je demande la permission de sortir un moment.

Elle est sortie, après m'avoir fait signe de la suivre ; & cherchant à partager sa faute, elle m'a fait un nouveau reproche de ma passion d'écrire, qui l'avoit empêchée, m'a-t-elle dit, de me faire sa confession. Je lui ai demandé à quoi cette confidence auroit servi, & si son Frere en auroit moins… Non, a-t-elle interrompu ; mais vous m'auriez donné votre avis. J'aurois eu cet

avantage, & peut-être m'auriez-vous conseillé de prévenir l'accusation. Mais pardon, a-t-elle ajouté.

Ô Charlotte ! ai-je pensé en moi-même ; si vous pouviez prendre un peu plus d'empire sur votre charmante vivacité, vous n'auriez pas deux pardons à demander au lieu d'un.

Elle m'a priée de rentrer avant elle ; mais elle m'a suivie presqu'aussi-tôt. Elle a repris sa place ; & trouvant le moyen d'allier avec son embarras un air de véritable dignité, elle a préparé notre attention par cet exorde.

S'il n'est pas trop tard, après une longue persévérance dans l'erreur, pour me rétablir dans l'estime d'un Frere, dont l'estime & l'amitié me sont plus précieuses que tous les trésors du monde, mon ingénuité va plaider pour moi.

Sir Ch. Chere Sœur ! Je voudrois vous épargner la peine…

Miss Grand. Je ne demande aucun ménagement, Monsieur, & je vous supplie de m'écouter. Mon dessein n'est pas de relever les fautes d'autrui, pour diminuer les miennes, & bien moins de jetter la moindre ombre sur une mémoire qui me sera toujours chere & respectable. Mais votre piété, Monsieur, ne sera point blessée, si je rappelle quelques circonstances que je crois nécessaires à mes explications. Mon Pere se trouvant offensé, ou jugeant à propos de le paroître, à l'occasion de quelques ouvertures qui regardoient le mariage de ma Sœur…

Sir Ch. [L'interrompant.] Deux mots, très-chere Sœur. Peut-être ne fut-il pas satisfait qu'un traité de mariage, quelques honorables que fussent le parti & les offres, eût été commencé sans sa participation.

Miss Grand. Personne n'ignore que mon Pere avoit des qualités supérieures, qui étoient accompagnées d'une extrême vivacité d'esprit. Il entreprit à cette occasion d'humilier ses deux filles ; & voulant leur faire perdre toute idée de mariage, il joignit à l'autorité paternelle, que nous pouvons nous glorifier d'avoir fidélement respectée, cette veine de raillerie que tout le monde lui a connue ; nous en fûmes confondues, jusqu'à ne pouvoir lever la tête. Ma Sœur en particulier se vit forcée de rougir d'une inclination, que le mérite de l'objet ne pouvoit rendre honteuse pour aucune femme. Il plut aussi à mon Pere, & sans doute par de sages raisons, de nous déclarer que nous ne devions nous attendre qu'à une fortune fort bornée. L'effet de cette conduite fut de m'avilir à mes propres yeux. Ma Sœur eut l'esprit plus fort, & se trouva soutenue par de meilleures espérances ; mais ce qu'elle avoit souffert me fit appréhender le même traitement à mon tour. Je me sentis dans la disposition d'entreprendre tout ce qui pouvoit s'accorder avec la vertu, plutôt que de m'exposer à des railleries & à des invectives, auxquelles mon devoir ne me permettoit pas de répliquer.

Pendant que ces impressions m'occupoient dans toute leur force, M. Anderson, qui étoit en quartier dans le voisinage, eut l'occasion de me voir. C'est un homme de fort bonne mine, vif, enjoué, qui étoit reçu agréablement de tout le monde, & distingué sur-tout par trois jeunes Dames, que cette raison mettoit fort mal ensemble. J'avoue que la préférence qu'il parut me donner sur toutes les autres, lui fit d'abord un mérite à mes yeux. D'ailleurs, étant le principal Officier du Canton, il y étoit considéré comme un Général. Tout le monde jugea, comme lui, qu'une fille de Sir Thomas Grandisson étoit un objet digne de son ambition ; tandis que cette pauvre fille, redoutant les difficultés qui arrêtoient sa

Sœur, & concluant de la déclaration de son Pere, que deux à trois mille livres sterling étoient tout le bien qu'elle pouvoit prétendre, croyoit devoir appréhender qu'un Capitaine de Cavalerie, qui cherchoit peut-être à relever sa fortune par un mariage avantageux, ne fût trompé dans ses espérances, en supposant même qu'elle obtînt le pardon de son Pere, si elle s'engageoit avec lui, comme elle en étoit sollicitée par les Lettres, qu'il trouvoit le moyen de lui écrire secrettement. J'espere, Monsieur, j'espère, Mylord, & vous, mes deux Sœurs, que tous ces aveux vous feront prendre une meilleure opinion de ma sincérité, quoiqu'ils ne puissent justifier mon indiscrétion.

Cependant mon orgueil étoit quelquefois blessé. Je ne me le dissimulois pas toujours ; mais le plus souvent je me laissois aveugler par les artifices où les hommes excellent. Par dégrés, je fus entraînée si loin, qu'il me devint également difficile d'avancer ou de retourner sur mes pas. M. Anderson étoit d'une Famille honorable ; mais il y avoit tant à dire en faveur des inclinations de ma Sœur ; la naissance, le rang, les titres étoient si différens, & si fortifiés d'ailleurs par les liaisons de Mylord avec mon Frere, qu'un engagement téméraire me paroissoit un opprobre. Il me sembloit que la femme du Capitaine Anderson ne devoit s'attendre qu'à la pitié, ou peut-être au mépris. Et puis quels sont mes droits, me disois-je à moi-même, lorsque je me permettois de faire une réflexion sérieuse, pour donner à mon Pere, un Fils, à mon Frere, à ma Sœur, à Mylord L... si ma Sœur l'épouse, un Frere, qu'ils n'auroient jamais choisi, & qu'ils prendront peut-être le parti de désavouer ? Les condamnera-t-on de rejetter cette alliance ? Et Charlotte Grandisson, fille de la plus prudente des Meres, fera-t-elle une démarche qui va la faire passer pour la honte de sa famille ? Se mettra-t-elle dans l'obligation de suivre

la fortune d'un Soldat, de quartiers en quartiers, & peut-être dans des régions éloignées ? Ces raisonnemens, dont je sentois la force, ont été la seule cause qui m'a toujours empêchée de m'ouvrir à ma Sœur. Je voyois trop l'extrême avantage que son choix avoit sur le mien. Depuis ces dernieres semaines, j'ai pensé plusieurs fois à décharger mon cœur dans le sein de notre chere Miss Byron ; & c'est un des motifs qui m'ont fait accepter votre invitation, Mylord, lorsque vous m'avez assurée qu'elle consentoit à nous accompagner ici. Mais je la trouve éternellement occupée de ses écritures ; & je n'ai pas voulu mendier une occasion qui ne s'offroit pas d'elle-même.

Sir Ch. Je ne voudrois pas vous interrompre, Charlotte ; mais puis-je vous demander si toute l'affaire s'est traitée par Lettres ? Ne vous êtes-vous pas vus quelquefois ?

Miss Grand. Nous nous sommes vus : mais nos rencontres n'ont point été fréquentes ; parce qu'il étoit tantôt en Écosse, tantôt en Irlande, ou dans d'autres Provinces du Royaume, & qu'il y passoit six ou sept mois avec sa Troupe.

Sir Ch. Dans quel lieu est-il à présent ?

Miss Grand. Sir Charles badine. Ceux qui vous ont informé de l'affaire, Monsieur, n'auront pas manqué d'y joindre cette circonstance.

Sir Ch. (souriant). Il est vrai, Mademoiselle, qu'on ne me l'a point cachée. Il est à Londres.

Miss Grand. Je me flatte d'après une confession si naïve, que mon Frere est trop généreux pour me tendre des piéges, comme je le mériterois si j'étois moins sincère.

Sir Ch. Ce reproche est juste, Charlotte ; & je vous demande pardon. N'ai-je pas dit que chacun de nous en a quelquefois besoin ? Cependant mon intention n'étoit pas de vous embarrasser ; je ne pense, en vérité, qu'à vous tendre la main.

Miss Grand. Avec un Frere tel que vous, que n'avons-nous eu la liberté de lui écrire & de recevoir ses Lettres ? Je serai trop heureuse si je puis réparer…

Sir Ch. (l'interrompant.) Continuez votre récit, ma chere Charlotte. La réparation l'emporte déja beaucoup sur la faute.

Miss Grand. M. Anderson est à Londres. Je l'ai vu deux fois, depuis son retour. Je devois le voir à la Comédie, si je n'étois pas venue à Colnebroke. Comptez, Monsieur, que je ne vous cacherai rien. À présent que je suis rentrée dans le bon chemin, il ne m'arrivera plus de m'en écarter. Mes faux-pas m'ont fait assez souffrir ; quoique j'aie fait bien des efforts, & souvent avec un courage affecté, pour résister au poids qui me tenoit la poitrine oppressée.

Sir Charles s'est levé ici avec transport ; il a pris une des mains de Miss Charlotte, & la serrant entre les siennes : chere Sœur, fille digne de ma Mere ! après une franchise si noble, nous ne devons plus vous permettre de vous accuser vous-même. Une erreur, reconnue avec tant de graces, est une glorieuse victoire. Si le capitaine Anderson vous paroît digne de votre cœur, je lui promets une place dans le mien ; & j'employerai tout mon crédit auprès de Mylord & de Mylady L… pour leur faire agréer son alliance. Miss Byron & le Docteur Barlet lui accorderont leur amitié.

Il a repris sa chaise, en faisant éclater dans tous ses traits un mêlange de joie & d'affection fraternelle.

Miss Grand. Ô Monsieur, que puis-je répondre ! Votre bonté redouble mon embarras. Je vous ai dit comment je m'étois laissée comme enchaîner. Les soins de M. Anderson ont commencé avec l'espoir d'une grande fortune, qu'il croyoit tôt ou tard infaillible pour une fille de sir Thomas Grandisson. J'ai reconnu, dans mille occasions, que c'étoit son principal motif. Le mien, au contraire, a toujours été la crainte de ne me voir jamais assez de bien pour arrêter un homme plus généreux. Je parle d'un tems, où l'on nous faisoit mener une vie fort contrainte ; & je ne respirois alors que la liberté. Mariage & liberté sont des termes synonimes dans l'esprit des jeunes filles. Je me figurai d'abord que j'aurois toujours le pouvoir de rompre avec lui, si je le jugeois à propos ; mais il me tient sérieusement, sur tout depuis qu'il a su toutes vos bontés pour moi, & qu'il bâtit des espérances d'avancement, sur l'honneur de votre alliance.

Sir Ch. Mais, chere Sœur, n'aimez-vous pas le Capitaine Anderson ?

Miss Grand. Je crois l'aimer autant que j'en suis aimée. Il n'a pas dissimulé que sa principale vue étoit ma fortune. Si je regle mes sentimens sur les siens, la raison du goût qu'il a pour moi ne doit pas m'en donner beaucoup pour lui.

Sir Ch. Je ne suis pas surpris que M. Anderson pense à vous tenir sérieusement, pour me servir de vos termes. Mais, chere Charlotte, répondez-moi. Avez-vous moins de goût pour lui, depuis que votre fortune est sûre & dépend absolument de vous, que vous ne vous en êtes senti jusqu'alors ?

Miss Grand. Si je connois bien mon cœur, cette raison n'y change rien. Mais j'ai remarqué plus d'empressement dans ses soins, depuis qu'on est informé de ce que vous avez fait pour moi. Lorsque le bruit public me faisoit dépendre entiérement de mon Frere, & représentoit le bien de la famille en fort mauvais ordre, en un mot, lorsque nous étions, ma Sœur et moi, dans le doute de notre sort, je n'ai pas entendu parler souvent de M. Anderson ; & sa prudence m'expliquoit sa froideur, car je n'ai pas été long-tems à la pénétrer.

Ici, ma chere, Mylord & Mylady L... l'ont traité, assez vivement, d'indigne personnage. J'en ai pris la même idée ; & les regards du Docteur Barlet ont marqué qu'il en jugeoit comme nous.

Sir Ch. Je le plains. Il a trop de prudence, apparemment, pour se fier à la Providence. Mais, chere Sœur, quels sont à présent vos embarras ?

Miss Grand. Ils viennent de ma folie. M. Anderson me parut d'abord aussi sensé, que tout le monde le trouvoit agréable. Il parle avec beaucoup de feu & de facilité. Son air décisif ne me laissa point douter de son jugement ; & l'homme qui sait dire à une femme des choses agréables, d'un ton qui le soit aussi, a toujours pour lui la vanité de celle qui l'écoute, parce qu'elle ne peut douter de la bonne foi du flateur, sans déroger à l'idée qu'elle a de son propre mérite. Lorsque le capitaine eut commencé à m'écrire, ses Lettres augmenterent encore plus ma prévention. Mais aussi-tôt qu'il se crut sûr de moi, je vis changer la beauté de son style, & jusqu'à son orthographe. J'ai honte de le dire ; & j'en eus beaucoup alors de le voir.

Sir Ch. Tous les hommes se ressemblent. Il leur est naturel à tous, lorsqu'ils découvrent en eux quelque imperfection, d'apporter tous leurs soins à la déguiser, sur tout aux yeux de ceux dont ils veulent obtenir l'estime ; mais j'en ai connu, qui n'étoient pas aussi disposés que M. Anderson à reconnoître leurs défauts. Au reste, peut-être avoit-il perdu son Écrivain dans les changemens de quartier. Ce qu'il y a d'étrange, c'est qu'un homme d'une naissance honnête ait eu si peu d'éducation.

Miss Grand. Une jeunesse déréglée, comme je l'ai su depuis, l'a fait courir d'un College à l'autre, avant que d'avoir acquis les principes communs du savoir. Ensuite ses Parens lui acheterent une Enseigne, & c'est tout ce qu'ils ont voulu faire pour lui. Un second mariage, qui donna d'autres Enfans à son Pere, le fit regarder comme un Étranger dans sa Famille. Quelques informations m'ont fait découvrir cette partie de son Histoire. Mais il m'avoit fait d'abord une autre peinture de sa situation. Une fort belle Terre, m'avoit-il dit, bien bâtie & bien plantée, quoique d'un revenu médiocre, faisoit le fonds de son bien, & ses espérances étoient considérables. On souffre d'autant plus impatiemment d'être trompé, qu'on est moins capable de tromper les autres. Je n'ai pu me défendre d'un souverain mépris pour M. Anderson, en reconnoissant qu'il m'en avoit si grossiérement imposé par des fables autant que par des Lettres, qu'il faisoit écrire pour lui ; & qu'il n'étoit ni le Seigneur d'une Terre, ni l'homme de sens & de savoir pour lequel il s'étoit fait passer.

Sir Ch. Mais comment se crut-il sûr de vous ?

Miss Grand. Ah, Monsieur ! Pendant qu'il soutenoit ces trompeuses apparences, il avoit arraché une promesse de ma main ; & dès qu'il se vit sur moi cet avantage, ce fut alors, ou bien-tôt

après, qu'il m'écrivit de la sienne. Je fus ainsi convaincue qu'il avoit employé celle d'autrui, quoique nous fussions convenus d'un inviolable secret. Je tremblai de me voir exposée à l'indiscrétion de son Écrivain, qui m'étoit absolument inconnu, & qui devoit partager son mépris, entre l'Amant qui avoit besoin de son secours, & l'objet de cette indigne ruse. Cependant, je me dois ce témoignage, que mes Lettres étoient à l'épreuve de toute censure. Mais j'avoue que c'étoit l'encourager assez, que de lui répondre par écrit, & que sa présomption s'est fondée là-dessus, pour solliciter une promesse, quatre mois avant qu'il ait pû l'obtenir.

Sir Ch. Et dans quels termes, je vous prie, cette promesse est-elle conçue ?

Miss Grand. Ô folie que je me reprocherai toujours ! J'ai déclaré que tant qu'il seroit à marier, je n'en épouserois jamais d'autre sans son consentement. C'est ainsi, qu'à mon extrême confusion, je l'ai constitué mon Pere, mon Tuteur, mon Frere ; ou du moins, que j'ai rendu comme inutiles, dans la plus importante affaire de ma vie, tous les conseils, toutes les influences de mes plus chers & de mes plus fidéles Amis. Bientôt après, comme je l'ai dit, il me fit connoître, par des Billets de sa propre main, avec qui j'avois le malheur d'être en Traité ; & depuis ce tems-là, je n'ai pas cessé de faire des efforts de bouche & par écrit, pour retirer une promesse téméraire. C'étoit mon espoir & l'objet de tous mes soins, avant que votre bonté, Monsieur, m'eût donné des droits à l'indépendance. Je me suis flattée, à la fin, qu'il céderoit à mes instances, & qu'il chercheroit une autre femme ; mais vous ne m'avez pas tenue assez long-tems dans l'incertitude de vos bienfaits, pour me laisser le tems d'achever avant qu'il en fût informé. Malgré cette disposition, j'ai gardé mon secret. Je n'avois

point assez de hardiesse, ou plutôt assez d'humilité, pour faire l'ouverture de ma situation à personne au monde. Cependant Miss Byron sait que, dès les premiers tems de notre connoissance, je lui ai fait quelques plaintes de mes embarras ; car je ne pouvois, avec justice, leur donner le nom d'amour.

Sir Ch. Charmante franchise ! Que je vois briller de vertu au travers de vos erreurs !

Miss Grand. J'admire la bonté de mon Frere. Il me semble que mon plus grand malheur est d'avoir redouté trop long-tems les communications, qui étoient le seul moyen de sortir de l'abîme où je m'étois plongée. Si je vous avois mieux connu, Monsieur, pendant les cinq ou six dernieres années de ma vie ; s'il m'avoit été permis d'entretenir avec vous une correspondance de Lettres ; je n'aurois pas fait un pas sans votre approbation.

Vous savez à présent tous les secrets de mon cœur. Je n'ai point exagéré les torts de M. Anderson, & je n'en ai pas eu le dessein. Il me suffit d'avoir eu quelques vues sérieuses en sa faveur, pour me croire obligée de lui souhaiter toutes sortes de biens, quoiqu'il n'ait pas soutenu l'opinion que je m'étois formée de lui. Je dois ajouter, néanmoins, que son humeur est emportée, violente, & que dans les derniers tems je ne l'ai jamais vu qu'avec répugnance. J'avois promis, à la vérité, de le voir, si je n'étois pas venue à Colnebroke ; mais c'étoit dans la disposition de lui répéter, comme je le faisois depuis long-tems, que je ne pouvois jamais être à lui, & que s'il ne vouloit pas me dégager de ma folle promesse, j'étois déterminée au célibat pour toute ma vie. Je demande à présent le conseil de tous ceux qui m'ont fait la grace de m'écouter.

Mylord L... Je pense, ma Sœur, que cet homme est absolument indigne de vous. J'approuve la résolution où vous êtes de ne jamais l'épouser.

Mylady L... Sans attendre l'opinion de mon Frere, la mienne est que M. Anderson en use indignement, lorsqu'il prétend vous lier par une promesse inégale ; c'est-à-dire, une promesse qu'il n'a point accompagnée de la sienne. Je ne puis croire, Charlotte, qu'elle soit un lien pour vous. Et que penser du vil artifice, qui lui a fait employer la main d'autrui pour vous écrire, au risque de vous perdre de réputation, & contre un engagement formel au secret ? Que je haïrois cet homme-là ! Qu'en dites-vous, Miss Byron ?

Miss Byron. Je répondrois mal à la confiance de cette chere assemblée, si je ne hazardois pas mon sentiment, lorsqu'on me fait l'honneur de le demander. Il me semble, Miss Grandisson, qu'il n'y a jamais eu entre vous & le capitaine Anderson aucune affection vive, aucune sympathie de caractere ? si je puis employer cette expression.

Sir Ch. Excellente question.

Miss Grand. Non ; je crois que d'un côté comme de l'autre, il n'y a jamais rien eu de cette nature. Je vous ai fait entendre ses motifs & les miens. Chaque Lettre, que j'ai reçue de lui, m'a confirmé ce que je vous ai dit de ses vues. Aujourd'hui son principal motif, pour me tenir liée par une promesse, est toujours celui de l'intérêt. Je ne veux pas faire valoir le mien, & je ne l'ai jamais fait ; quoique son exemple pût me servir d'excuse.

Mylord L... Votre promesse, ma Sœur, est-elle par écrit ?

Miss Grand. [En baissant les yeux.] Sans doute, Mylord.

Miss Byr. Permettez une autre question, Mademoiselle. Votre promesse porte, qu'aussi long-tems qu'il demeurera sans se marier, vous n'accepterez point la main d'un autre, sans son consentement. Avez-vous promis que si vous vous mariez jamais, ce ne sera qu'à lui ?

Miss Grand. Non. Il m'a pressée de lui faire cette promesse dans ces termes ; mais je l'ai refusé. Quel est donc votre avis, chere Miss Byron ?

Miss Byr. Je serois bien aise d'entendre auparavant celui de sir Charles & du Docteur Barlet.

[Sir Charles a regardé le Docteur ; & le Docteur a prié Sir Charles de commencer.]

Sir Ch. J'y consens, Docteur. Vous rectifierez mon sentiment, s'il n'est pas juste. Vous êtes habile Casuiste.

Je pense, comme Mylord, que le Capitaine Anderson, dans toute sa conduite, ne paroît pas digne de Miss Grandisson ; & réellement je connois peu d'hommes qui soient dignes d'elle. Si c'est partialité, elle est pardonnable dans un Frere.

[Miss Charlotte l'a remercié par une profonde inclination, & nous avons applaudi tous à un compliment qui lui rendoit le courage de lever la tête.]

Sir Ch. Je crois de même que si ma Sœur est sans estime pour lui, elle est en droit de lui refuser pour jamais sa main. Mais que dire de sa promesse ? Je conçois qu'elle s'y est laissée engager pendant la vie de mon Pere, qui avoit assurément le pouvoir de

l'en dispenser. Cependant les efforts même, qu'elle a faits depuis, pour obtenir sa dispense de M. Anderson, montrent qu'elle se croit liée dans le fond du cœur.

[Il nous a regardés tous ; & chacun demeurant en silence, il a continué :]

Mylady juge que c'est en user indignement, que de vouloir la tenir liée par une promesse inégale. Mais où est l'homme, si vous ne le supposez extrêmement généreux, qui, se voyant en possession de quelque avantage sur une fille telle que Charlotte, [elle a rougi] ne tente point de le faire valoir ? Pourroit-il faire autrement, sans porter condamnation contre lui-même ? En un mot, peut-on penser que celui qui engage une femme à quelque promesse, n'ait pas dessein d'en exiger l'exécution ? Je dois connoître mon sexe ; & j'aurois peu profité des occasions, si je ne connoissois un peu le monde. Nous avons appris de ma Sœur les raisons qui l'ont empêchée de lier le Capitaine par le même engagement : elle ne l'estimoit pas assez pour lui imposer cette loi. N'est-ce pas précisément le malheur de M. Anderson ?

Charlotte appréhende quelque blâme sur ce point. Mais considérons quelle étoit sa situation. Je n'en répéterois pas les circonstances ; il est douloureux pour moi que mes Sœurs ayent pu s'y trouver. À l'égard de l'artifice du Capitaine, pour se faire valoir par la main d'un autre, je conviens que c'est un sujet de mépris aux yeux d'une femme qui se fait honneur elle-même de bien écrire. Mais de quoi n'est-on pas capable, pour arriver au point où le cœur se fixe ? Cette méthode n'est pas nouvelle. On rapporte qu'une Dame célebre s'en servit heureusement pour obtenir la faveur d'un grand Monarque, aux dépens d'une autre Dame qui employoit ses services. Concluons seulement que les femmes

doivent être bien sûres de leur choix, avant que d'accorder leur confiance aux hommes. Mylady le haïroit, pour avoir exposé la réputation… Elle me permettra de répondre, qu'une femme qui ne veut pas être exposée, ne doit jamais se livrer à la discrétion d'autrui. Ô Miss Byron ! [en se tournant vers moi, qui n'étois que trop disposée à me faire l'application d'une partie de son conseil,] ayez la bonté d'avertir quelquefois ma Pupille, qu'elle ne doit jamais aimer un homme, sans être bien sûre d'en être aimée ; qu'elle ne doit jamais lui faire connoître l'ascendant qu'il a sur elle, sans être sûre qu'il est reconnoissant, juste, généreux ; & qu'elle doit le mépriser comme une ame vile & intéressée, au premier moment qu'il cherche à l'engager par une promesse. Pardon, chere Charlotte. Vous vous blâmez si généreusement vous-même, que vous ne devez pas faire difficulté de donner votre expérience en exemple à une jeune personne, qui peut tomber dans la même situation, sans être capable de s'y conduire avec autant de noblesse & d'élévation que vous.

C'est fort à propos pour moi, chere Lucie, que Sir Charles a cessé de m'adresser ses dernieres réflexions. La confusion de sa Sœur a servi de voile à la mienne ; & je n'ose répondre qu'elle lui en ait servi parfaitement. Je sens, ma chere, qu'il ne faut pas que je demeure éloignée plus long-tems de ma famille, du moins pour vivre dans le lieu où je suis. Miss Ancillon, Miss Barnevelt, & tant d'autres, dont je me souviens d'avoir fait le portrait, où êtes-vous ? où puis-je vous trouver ? Mon cœur, lorsque j'ai commencé à vous connoître, étoit paisible & sans crainte. Je pouvois rire alors de tout ce qui paroissoit autour de moi. Je n'appréhendois pas que la raillerie pût retomber sur moi-même.

Mais quel parti prendrons-nous donc pour notre chere Sœur ? a demandé Mylady L... Les regards de Miss Charlotte nous ont fait la même question. Tout le monde s'en est rapporté à Sir Charles.

Je commence, chere Charlotte, a-t-il repris, par vous assurer que si votre cœur donne la moindre préférence à M. Anderson, & si vous croyez que la justice ou d'autres raisons vous obligent d'être à lui, je le verrai d'un air d'amitié, pour lui faire mes propositions & recevoir les siennes. Si nous ne trouvons point une ame généreuse ou reconnoissante, nous lui inspirerons ces sentimens par notre exemple, & je promets de commencer.

Ce discours nous a remué le cœur à tous. Le Docteur Barlet n'y a pas été le moins sensible. Miss Charlotte pouvoit à peine se tenir sur sa chaise : tandis que son Frere, de l'air d'un homme accoutumé aux grandes actions, qui ne suppose pas qu'il ait rien dit d'extraordinaire, ne s'est pas même apperçu de notre émotion.

Miss Grand. [Après avoir hésité quelques momens.] En vérité, Monsieur, le capitaine Anderson ne mérite pas le nom de votre Frere. Je n'entre là-dessus dans aucun détail, parce que je suis déterminée à ne recevoir jamais sa main. Il sait ma résolution. D'ailleurs ma promesse ne m'oblige pas d'être à lui. Si je lui connoissois de la vertu, de la générosité... Mais il n'a point assez de l'une & de l'autre, pour m'inspirer le respect qu'une Femme doit à son Mari.

Sir Ch. Alors, chere Sœur, je vous conseille de ne le pas voir, si vous lui en avez donné l'espérance. Vous lui ferez faire des excuses. Vous lui ferez dire que vous m'avez communiqué tout ce qui s'est passé entre vous & lui, & que vous vous rapportez de

tout à moi mais avec une ferme résolution, si vous l'avez en effet, de ne jamais être sa femme.

Miss Grand. Je crains la violence de son naturel.

Sir Ch. N'appréhendez rien. Ceux qui sont capables de violence à l'égard d'une femme, n'en ont pas toujours avec les hommes. Mais je lui parlerai civilement. S'il a jamais espéré de vous voir à lui, il est assez malheureux de vous perdre. Vous pouvez lui faire dire que je le verrai dans le lieu qu'il voudra nommer. En attendant il seroit à propos, si vous n'y avez aucune répugnance, de me faire voir quelques unes de vos Lettres & des siennes, particulierement celles où vous l'avez pressé de renoncer à vous ; & les plus anciennes, si vous en avez, qui prouvent depuis long-tems votre résolution.

Miss Grand. Je vous remettrai, si vous le desirez, toutes ses Lettres & les copies de toutes les miennes. Elles vous persuaderont, Monsieur, que c'est le malheureux sort, auquel je me suis crue condamnée, après le rigoureux traitement que j'ai vu recevoir à ma Sœur, & le chagrin de ne pouvoir espérer une fortune dont j'eusse quelque avantage à me promettre, qui m'ont fait prêter l'oreille au Capitaine Anderson.

Sir Ch. Triste souvenir ! Mais jettons les yeux sur un avenir plus heureux. Je verrai M. Anderson. Si dans quelques-unes de ses Lettres il a pris un ton trop fier avec ma Sœur, vous ne devez pas me les montrer. Ce n'est pas curiosité, c'est le seul desir de vous servir, qui me fait souhaiter de les voir. Cependant il faut me communiquer tout ce qui est essentiel à votre situation, afin qu'il ne puisse rien me dire que je ne sache point de vous-même, & dont je puisse tirer des inductions en sa faveur. Je vous assure

que je lui accorderai tout ce que je croirai devoir à la justice ; & vous verrez, chere Sœur, que si vos Lettres étoient celles de deux Amans passionnés, vous n'auriez rien à craindre de ma censure. Je n'ai point de sévérité pour les foiblesses du cœur. Nos passions produisent quelquefois d'excellens fruits. Comptez, Mesdames, [en nous regardant toutes trois,] que la philosophie de votre Frere n'est pas le Stoïcisme.

Oui, sir Charles ? ai-je dit en moi-même. Vraiment… auriez-vous été amoureux ? Je ne sais, chere Lucie, si je devois en être bien aise ou fâchée. Mais, après tout, n'est-il pas bien étrange, que ses avantures, dans les Pays étrangers, soient si peu connues ? On lui entend dire néanmoins, qu'il n'est pas fâché que sa Sœur ait marqué de la curiosité là-dessus. Si j'étois à la place de ses Sœurs, il y a long-tems que j'aurois mis sa franchise à l'épreuve.

Mais voilà de nouveaux embarras pour lui, & je suis impatiente de voir la fin de cette affaire.

Miss Charlotte m'a fait voir quelques Lettres du capitaine Anderson. Qu'elle auroit dû le mépriser, si son malheur l'avoit forcée d'être à lui ! Et que ce mépris auroit augmenté en le voyant figurer à côté de son Frere ! C'est ainsi, que Sir Thomas, avec tout son esprit & son orgueil, s'est exposé à voir une fille du plus noble caractere, tomber au pouvoir d'un homme sans fortune, sans éducation, sans jugement même, & sans aucune apparence de générosité.

On me permet de transcrire pour vous ce que Miss Charlotte vient d'écrire au capitaine.

M.

« Avec un homme généreux, je n'aurois pas eu besoin de m'exposer à la censure d'un Frere, dont la vertu doit me faire craindre un juste refroidissement pour une Sœur, qui peut dans cette occasion lui paroître indigne de sa tendresse. Mais il est le plus noble des hommes. Sa pitié l'emporte en ma faveur. Il se charge de vous entretenir amicalement, dans le lieu que vous choisirez vous-même, sur une affaire qui cause depuis long-tems mon chagrin. Vous connoissez mes sentimens. J'évite les récriminations. Mais je vous répéte, comme je l'ai fait cent fois, que je ne puis, & ne veux jamais être à vous, sous un autre titre que celui de votre très-humble servante,

*Charlotte Grandisson.*

## Lettre 44

*Jeudi 16 de Mars.*

Sir Charles nous a déja quittés : il est retourné ce matin à la Ville, pour l'exécution du testament de son Ami.

Le Docteur Barlet, dont je me flatte de m'être fait un Ami, & qui paroît connoître le fond de son cœur, me dit qu'il est sans cesse accablé d'occupations. C'est ce que j'avois déja remarqué ; & je ne m'étonne donc point que dans une vie si sérieuse, il n'ait pas trouvé de loisir pour l'amour, qui est une passion oisive, ou du moins le fruit ordinaire de l'oisiveté. Vous conviendrez que dans les petits exercices qui m'occupoient au Château de Selby, je n'y connoissois rien. Mais il ne s'y trouvoit point de Sir Charles, pour engager d'abord ma reconnoissance, & bientôt après toute

la tendresse de mon cœur. C'est la vérité, ma chere. Il me semble que je ne dois plus le désavouer. « Si je voulois feindre, un enfant en amour me découvriroit tout d'un coup. »

Ôchere Lucie ! les deux Sœurs m'ont traitée sans ménagement. Elles ont déchiré le voile ; ou plutôt, elles m'ont fait connoître qu'elles l'avoient percé depuis long-tems. Il faut vous rendre compte de tout ce qui s'est passé.

J'avois écrit si tard dans la nuit, que malgré mon ancienne habitude d'être toujours vêtue la premiere, j'étois encore en déshabillé ; moins occupée de ma parure, que d'une Lettre que je commençois pour vous. Elles sont entrées toutes les deux dans mon Cabinet, le bras de l'une sous celui de l'autre ; & je me suis rappellé, depuis, qu'elles avoient l'air de méditer une méchanceté, surtout Miss Charlotte. Elle m'avoit menacée de me jouer quelque tour.

J'ai marqué un peu de confusion, d'avoir été si paresseuse, & de leur voir tant d'avance sur moi. Miss Charlotte a voulu me coëffer de ses propres mains. Elle a fait sortir ma femme de Chambre, qui commençoit son office.

Ses premiers discours ont été des complimens flatteurs. En s'occupant, avec bonté, autour de ma tête, elle m'a dit deux fois que j'étois une fille charmante ; & la seconde fois, s'adressant à sa Sœur, ne trouvez-vous pas, Mylady, a-t-elle continué, que ce que mon Frere pense d'elle est fort juste ? Un excès de vivacité m'a fait ouvrir aussi-tôt la bouche. Que... que..., j'allois dire, que pense-t-il donc de moi ? mais je me suis retenue assez heureusement pour changer d'idée, & j'ai dit, pour finir ma phrase : que d'honneur vous me faites, Mademoiselle, de prendre tant de

peines pour moi ! Elle m'a regardée d'un air malicieux ; & se tournant vers sa Sœur : comptez, lui a-t-elle dit, que cette chere Henriette est plus qu'une demie friponne. Punissez-la donc, Charlotte, a répondu Mylady. Il vous en a tant coûté pour vous ouvrir à nous, que vous avez acquis une espece de droit de punir ceux qui affectent les déguisemens avec leurs meilleurs Amis.

Juste Ciel ! me suis-je écriée. Que... que... Je voulois dire, que signifie ce reproche ? mais je n'ai pu achever, & j'ai senti la rougeur qui me montoit au visage. Que... que... a répété Miss Grandisson. Que, que va devenir le ramage de cette chere Folle. J'avois à la main mon mouchoir de cou, & j'ai voulu le mettre ; mes bras sont demeurés immobiles. J'ai tremblé. La parole m'a manqué.

Miss Grand. Confirmation, Mylady ! confirmation !

Mylady L... J'en juge de même. Mais soyez sûre que je n'en avois pas besoin.

Miss Byron. En vérité, Mesdames, vous me jettez dans une extrême surprise. Que peut signifier cette attaque soudaine ?

Miss Grand. Et que signifient, chere Henriette, tous vos que, que, & cette soudaine émotion ? Donnez-moi ce mouchoir. Votre embarras me fait pitié.

Elle m'a pris brusquement mon mouchoir. Elle me l'a mis autour du cou. Mes mains trembloient.

Miss Grand. Pourquoi cette palpitation ! Me répondrez-vous ? Hà, hà, chere miss, vous ne voulez donc pas vous fier à vos deux Sœurs ! Eh ! croyez-vous, s'il vous plaît, que nous ne vous eussions pas déja pénétrée ?

Miss Byron. Pénétrée ! Que voulez-vous dire ? En vérité, chere Miss Grandisson, je ne connois personne qui ait le secret d'alarmer comme vous.

Miss Grand. Oui ? Vous me connoissez si bien ? Mais pour aller vîte au fait… Remettez-vous donc, chere Henriette ; vous paroissez toute émue… Est-il si déshonorant, pour une belle personne, d'être vaincue par l'amour !

Miss Byr. De qui parlez-vous ? Moi, de l'amour ?

Miss Grand. [Éclatant de rire.] vous voyez, Mylady, que Miss Byron se reconnoît dans la belle personne dont je parle. Désavouez à présent, ma chere. Qui vous empêche ? Dites-nous des fables. Donnez dans l'affectation. Assurez-nous que vous n'êtes pas une belle personne, & d'autres propos de cette force.

Miss Byr. Chere Miss Grandisson, c'étoit hier votre tour. Comment pouvez-vous oublier…

Miss Grand. Le dépit s'en mêle aussi ? Je vous réponds, Henriette, que vous me le payerez cher. Mais, mon Enfant, je n'étois pas amoureuse. Ah ! Miss Byron ! Cet homme de Northampton-Shire ! Avez-vous pu croire que nous ne le découvririons pas ?

[J'ai repris ici un peu de courage.]

Miss Byr. Est-ce par cette voie que vous espérez de réussir ? Je devois être plus en garde contre le talent, que Miss Charlotte a pour alarmer.

Miss Grand. Autre offense, que vous me payerez aussi. Ne sommes nous pas convenues, Mylady, que je prendrois les

rênes ? Je veux mener sans pitié une Sœur cadette, pour la guérir de cette abominable affectation.

Miss Byr. Ainsi, Mesdames, vous croyez, je le vois, que M. Orme…

Mylady L. [Interrompant.] Prenez les rênes, Charlotte. Je vous déclare, Henriette, que je suis contre vous. Je veux mettre à l'épreuve cette franchise, qu'on m'a tant vantée dans votre caractere. Assurément, si vous avez dû la montrer à quelqu'un, c'est à vos deux Sœurs.

Miss Grand. C'est assez, Mylady, c'est assez. Ne me l'avez-vous pas abandonnée ? Je suis résolue de la punir. Votre douceur nous trahiroit. Répondez-moi, Henriette. N'aimez-vous pas plus M. Orme qu'aucun des hommes que vous avez vus ?

Miss Byr. Je n'en conviens point.

Miss Grand. Qui aimez-vous plus que lui ?

Miss Byr. De grace, Miss Charlotte…

Miss Grand. Et de grace, Miss Henriette…

Miss Byr. Reprenez les rênes, Mylady. Je vous le demande instamment. Miss Grandisson est sans pitié. Cependant elle en trouva beaucoup…

Miss Grand. Hier, n'est-ce pas ? Fort bien. Mais vous ne me reprocherez pas d'avoir manqué d'ingénuité.

Miss Byr. Et croyez-vous que j'en manque ? Dites, Mylady.

Mylady L… Oui, je le crois.

(Elle m'a paru jouir un peu trop cruellement de mon embarras.)

Miss Grand. Et Miss Byron prétend qu'il n'y a point un homme dans Northampton-Shire…

Miss Byr. Je ne comprends pas, Mesdames, quelles peuvent être vos vues. Mais je vous assure qu'il n'y en a pas un…

Miss Grand. Voyez, Mylady. Il y a des questions, auxquelles elle ne se fait pas presser pour répondre.

(Je crois que j'ai dû paroître sérieuse. Je gardois le silence. J'étois picquée jusqu'au fond de l'ame.)

Miss Grand. Courage, Henriette. J'aime à vous voir cette humeur. Ne répondez point du tout. C'est le seul moyen à présent… & nous n'irons pas plus loin, vous savez. Mais dites-moi : ne vous repentez-vous pas du refus que vous avez fait à Mylady D…

Miss Byr. Je n'ai point d'humeur, Mesdames ; mais il n'est point agréable de se voir poussée…

Miss Grand. Convenez donc que vous êtes femme, Henriette, & que sur certains points vous êtes capable d'affectation & de réserve. Je vois, ma chere, qu'il y a des cas où les vertus contraires surpassent le pouvoir d'une femme.

Miss Byr. Supposez donc que j'en suis une : je ne me suis jamais donnée pour supérieure aux défauts que vous attribuez à mon sexe. Je suis foible, très-foible… & vous voyez que je le suis.

[J'ai tiré mon mouchoir, sans pouvoir m'empêcher de le porter à mes yeux.]

Miss Grand. Bon, pleurez, mon amour. Ma Sœur se souviendra de m'avoir entendu dire que je n'ai rien vu de si aimable que Miss Byron en pleurs.

Miss Byr. Qu'ai-je fait pour mériter…

Miss Grand. Un compliment de cette nature. Fort bien. Mais je ne veux pas non plus que vous pleuriez. Quoi donc ? Le sujet, Henriette, vous paroît-il si touchant ?

Miss Byr. Vous me surprenez, Mesdames. Nous nous sommes quittées sans aucune ombre de reproches ; & tout d'un coup, vous m'accablez toutes deux…

Miss Grand. De reproches, Henriette ?

Miss Byr. C'est ce qui me semble. Je ne vois pas quel autre nom je puis leur donner.

Miss Grand. Quoi ? Est-ce un reproche, de vous attribuer de l'amour ?

Miss Byr. Mais la maniére, Mademoiselle…

Miss Grand. Ho ! C'est donc la maniére qui cause vos plaintes ? Hé bien, [prenant un air grave & un ton plus doux, ] il n'en sera pas moins vrai que votre cœur est touché ; mais par qui ? C'est la question. À nous, qui sommes vos Sœurs, n'apprendrez-vous point par qui ?

(Assurément, Mesdames, ai-je pensé, vous avez vous-même quelque chose à m'apprendre, qui vous paroît un dédommagement pour cette insupportable persécution : & ma fierté néanmoins, ne me faisoit pas trouver bon qu'elles attachassent tant

d'importance à ce qui m'auroit paru du plus haut prix, si je n'avois traité qu'avec mon propre cœur.)

Mylady L... (Venant à moi, & me prenant par la main.) Je vous dirai, chere Henriette, que vous êtes la plus insensible de toutes les filles, si vous êtes sans amour... À présent, que me répondrez-vous !

Miss Byr. Que peut-être je ne connois pas assez cette passion, pour devoir être si peu ménagée.

[Ici, s'étant assises toutes deux à côté de moi, chacune a pris une de mes mains tremblantes.]

Mylady L... Je suis tentée, Charlotte, de reprendre les rênes. Nous sommes cruelles. Mais dites-nous, ma charmante Sœur, dites en un mot à votre Caroline, dites à votre Charlotte, s'il n'existe pas dans le monde un homme que vous aimez plus que tous les autres ? Vous devez cette confidence à notre amitié, sans laquelle assurément nous ne vous ferions pas une guerre si vive.

(Je demeurois en silence. Je tenois la vue baissée. J'étois dans un accès de fiévre, qui me faisoit passer alternativement du froid au chaud. Elles ont poussé toutes deux leurs caresses, jusqu'à presser mes mains de leurs levres ; & je ne pensois point à les retirer.)

Miss Grand. Ouvrez la bouche. Ne craignez point. Faites fond sur notre parfaite amitié. Je m'étois proposé de vous ouvrir le chemin, en vous apprenant tous les secrets de mon cœur, avant que mon Frere les eût pénétrés... Mais on ne peut rien dérober à sa pénétration...

Miss Byr. (D'un air fort allarmé.) Miss Charlotte ! Mesdames ! Votre Frere n'aura pas... Il est impossible qu'il ait... Je mourrois plutôt...

Miss Grand. Charmante délicatesse ! Non, il n'a pas... mais pourquoi seroit-il impossible qu'il eût... Chere Henriette, si nos persécutions vous fatiguent, mettez la réserve à part. Croyez-vous que dans mille occasions nous n'ayons pas vu votre cœur dans vos yeux ; que nous n'entendions pas ce que signifient ces soupirs qui vous échappent ; (J'ai soupiré.) oui, cela précisément. (Je suis demeurée confondue) Mais, pour nous expliquer sérieusement, nous vous protestons, chere Henriette, que si nous n'avions pas eu quelque petit engagement avec Mylady Anne S..., nous n'aurions pas attendu si tard à vous mettre sur cette matiere. Tous ses Parens nous ont sollicités ; & vous avez pu remarquer vous-même, qu'elle ne fait pas mistere de ses sentimens.

Miss Byr. (Retirant une de ses mains pour prendre son mouchoir). Mes cheres Dames ! vous m'assûrez de votre amitié, ne fera-t-elle pas place au mépris ? J'avoue...

(La voix m'a manqué. J'ai continué d'essuyer mes yeux).

Mylady L... Qu'avoue-t-elle, cette chere fille ?

Miss Byr. Ah, Madame ! si j'avois de moi l'opinion que je n'ai pas sujet d'en avoir, car je n'en ai jamais eu moins que depuis que je vous connois toutes deux, je consentirois à vous ouvrir mon cœur sans réserve. Mais j'ai une grace à vous demander, & je compte de n'être pas réfusée.

Mylady & Miss Grand. Quelle grace ? Parlez.

Miss Byr. C'est de me prêter un carrosse pour retourner ce soir à Londres. Et je vous assure que la Ville ne me retiendra pas long-tems. En vérité, Mesdames, je ne pourrai plus regarder votre Frere en face. Vous me mépriserez toutes deux. Je suis sûre que vous me mépriserez.

(Elles m'ont donné mille assurances de la continuation de leur amitié ; & ce secours étoit de saison, car je me sentois fort émue).

Miss Grand. Nous avons eu, ce matin, un long entretien avec Sir Charles.

Miss Byr. Sur moi ? Ciel ! j'espere qu'il n'a pas la moindre notion…

Mylady L… On a parlé de vous. Mais, pour ne pas vous alarmer davantage, nous vous rendrons compte de ce qui s'est passé. Mylady Anne a fait le sujet de l'entretien.

Miss Grand. Nous avons demandé à mon Frere s'il pensoit au mariage ? Cette question venoit à propos. Il n'a point fait de réponse ; mais il lui est échappé un soupir, & son air est devenu fort grave. (Un soupir ! chere Lucie. Quelle raison Sir Charles a-t-il de soupirer ?) Nous lui avons répété notre demande. Vous nous avez assurées, lui ai-je dit, que vous n'aviez aucune intention de reprendre le Traité de mon Pere. Que pensez-vous de Mylady Anne S… ? Il est inutile de vous représenter son immense fortune & sa naissance. Sa figure est fort éloignée d'être désagréable, & tout le monde sait qu'elle a beaucoup d'estime pour vous. Je rends justice, m'a-t-il répondu, au mérite de Mylady Anne ; mais je regretterois beaucoup qu'elle eût des sentimens particuliers pour moi, parce qu'il n'est pas en mon pouvoir d'y répondre.

Quoi donc, mon Frere ? lui ai-je dit en le regardant. Non, a-t-il répété avec un soupir, il n'est pas en mon pouvoir d'y répondre.

Ôchere Lucie ! Qu'il s'est élevé ici de mouvemens dans mon cœur ! La fiévre est revenue, avec ses chaleurs & ses frissons. Elles m'ont promis de ne me plus tourmenter : mais il y a des sujets auxquels on ne peut toucher, sans causer une vive émotion à ceux qui sont partagés entre l'espérance & la crainte. Que l'incertitude est un tourment cruel ! Chaque instant de cette triste situation me tue.

Miss Grand. Mon Frere a continué : vous m'avez sondé plus d'une fois sur le même sujet. Je ne veux pas vous répondre, comme je le pourrois, que mon premier desir est de vous voir heureusement mariée, avant que de prendre aucun engagement pour moi-même. Mais, dans quelque tems, je serai peut-être en état de vous donner les explications que vous pouvez attendre d'un Frere. Ce qui nous cause de l'embarras, ma chere Henriette, c'est le terme de pouvoir, qu'il nous a répété ; & comme il nous a fait entendre qu'il ne peut répondre que dans quelque tems à notre question, nous craignons qu'il n'ait des vues sur quelque Dame Étrangère...

Elles avoient excité mes espérances ; & leur crainte faisant naître la mienne, elles ont été obligées, pour leur peine, de me soutenir leurs sels sous le nez. Mon cœur avoit été si affoibli par leurs persécutions précédentes, qu'il n'a point eu la force de résister, & j'ai laissé tomber ma tête sur l'épaule de Miss Grandisson. Cependant quelques larmes m'ayant soulagée, je leur ai demandé leur pitié. Elles m'ont promis toute leur tendresse ; & Mylady m'a pressée, au nom de leur amitié de leur ouvrir entiérement mon cœur.

J'ai pensé. J'ai réfléchi. J'ai hésité. Les expressions sembloient se refuser à ma langue. Enfin, elle s'est déliée. Si j'avois trouvé, Mesdames, quelque raison qui m'eût paru capable de m'excuser à vos yeux, le nom de Sœur que vous m'avez fait la grace de me donner dès le premier moment, m'auroit fait bannir toute réserve avec mes Sœurs. Mais à présent, néanmoins… [Je me suis arrêtée ici, & ma tête s'est panchée malgré moi.]

Mylady L… parlez donc, ma chere. Eh bien, à présent…

Miss Grand. Eh bien, à présent néanmoins…

[Ces instances m'ont encouragée. J'ai levé la tête aussi hardiment que je l'ai pu ; mais pas trop hardiment, je m'imagine.]

Miss Byr. J'avouerai que celui, dont le courage & la bonté ont engagé ma reconnoissance par le plus important des services, est en possession de tout mon cœur.

Et là, chere Lucie, sans savoir en vérité ce que je faisois, j'ai jeté un de mes bras autour du cou de Mylady, l'autre autour de celui de Miss Grandisson, & mon visage, que je sentois brûlant, a cherché à se cacher dans le sein de l'aînée des deux Sœurs. Elles m'ont embrassée toutes deux. Elles m'ont promis de s'unir en ma faveur. Elles m'ont dit que le Docteur Barlet n'avoit pas moins d'estime & d'amitié pour moi ; mais qu'elles avoient fait des efforts inutiles pour tirer de lui le secret de leur Frere, & qu'il les renvoyoit toujours à Sir Charles même. Enfin elles m'ont assurée que j'avois aussi pour moi toute l'affection & tous les vœux de Mylord L…

C'est une consolation, ma chere ; dirai-je que c'est même un soulagement pour mon orgueil, de voir l'opinion qu'on a de moi

dans la famille ? Mais que cet orgueil est blessé, de me voir réduite à former une espèce de ligue, pour me fortifier dans le cœur d'un homme, dont personne de nous ne connoît les dispositions ni les engagemens ! Cependant, s'il se trouve, à la fin, que le plus digne de tous les cœurs soit libre, & si je parviens à m'y établir, qu'il ne soit plus question d'orgueil. Cet homme, comme ma Tante me l'écrivoit, n'est-il pas Sir Charles Grandisson ?

J'ai eu beaucoup d'empressement à demander aux deux Sœurs, puisque mes yeux leur en avoient tant appris, si leur Frere n'avoit pas eu quelque soupçon de mes sentimens. Elles n'en ont rien apperçu, m'ont-elles dit, dans ses discours & dans sa conduite. Il ne m'a pas vue si souvent qu'elles. Mylady souhaiteroit qu'il ne se défiât de rien. Elle prétend que les meilleurs & les plus sages des hommes se plaisent à trouver des difficultés ; & tout généreux qu'est leur Frere, il est homme. Cependant on se souvient de lui avoir entendu dire, qu'il ne voudroit pas de la premiere Princesse du monde, s'il n'étoit sûr d'en être aimé. Je m'imagine, ma chere, que les femmes qui aiment, & qui doutent du retour, ont beaucoup à souffrir du partage de leurs sentimens, entre la crainte de dégouter l'objet de leur affection par un amour trop empressé, & celle de le désobliger par un excès de réserve. Ne le pensez-vous pas aussi ?

Les Dames avouent qu'elles souhaitent ardemment de voir leur Frere marié. Elles ne désirent pas moins que ce soit avec moi ; & si j'en dois croire leur flateuse amitié, j'avois tous les suffrages de leur cœur dans le tems même que par d'autres engagemens elles étoient obligées de prendre les intérêts de Mylady Anne. Elles m'ont raconté ce que Sir Charles avoit dit de moi, &

dont elles m'avoient fait entrevoir quelque chose en commençant notre conversation.

Lorsqu'il nous eut assurées, m'a dit Miss Grandisson, qu'il n'étoit pas en son pouvoir de répondre à l'estime de Mylady Anne, j'eus la malice de lui faire cette question : « Mais si Mylady Anne ressembloit à Miss Byron, croyez-vous que vous pussiez prendre du goût pour elle ? » il me répondit que Miss Byron étoit une personne charmante. Ma Sœur ajouta négligemment à cet éloge, que Miss Byron étoit la plus aimable fille qu'elle eût jamais connue ; & que jamais elle n'avoit vu la beauté, les graces, la douceur, la dignité dans un assemblage si parfait.

Vous jugez bien, Lucie, que je ne donne rien ici à la vanité, & que je ne pense qu'à vous répéter fidélement jusqu'au moindre mot.

Mon Frere, a continué Miss Grandisson, prit occasion de ce portrait pour en faire un beaucoup plus vif & plus étendu ; & j'en fus si frappée, que je lui demandai librement si cette chaleur ressembloit à l'amour.

Mes yeux, chere Lucie, ont eu la hardiesse de demander aussi quelle réponse on avoit fait à cette question. Miss Grandisson les a fort bien entendus.

Ah ! Chere Henriette, m'a-t-elle dit, je comprends ce regard, malgré l'embarras dont il est accompagné. Voici la réponse de mon Frere : « Il est impossible de voir Miss Byron sans l'aimer. Vous savez, Charlotte, que je vous l'ai présentée comme une troisième Sœur : & qui eût jamais plus d'affection que moi pour les siennes ? » Mylady & moi, chere Henriette, nous baissâmes les

yeux ; mais moins surprises encore & moins trompées dans notre attente, que vous ne l'êtes actuellement vous-même.

Miss Byr. Chere Miss Grandisson !

Miss Grand. Apprenez une autre fois à ne pas faire parler vos yeux au lieu de vos levres.

[Une troisième Sœur ! Ô Lucie ! Je crois qu'en effet je parus fort sotte ; & j'avoue que mon attente fut trompée.]

Miss Byr. Est-ce tout, chere miss ? Vous voyez par cette question, que je suis résolue de laisser faire leur office à mes levres.

Miss Grand. C'est tout ; car il se retira dans son cabinet après cette réponse.

Miss Byr. Comment se retira-t-il ? Remarquâtes-vous un peu d'émo… Vous riez de ma folie, de ma présomption, peut-être ?

Miss Grand. [En souriant.] Non, je ne vis pas de changement dans son visage ni dans ses manieres. Je ne remarquai pas beaucoup d'émo…

Miss Byr. Hé bien, Mesdames, ce que j'ai à dire, c'est qu'il ne me reste point d'autre parti que d'emprunter un carrosse & six chevaux, pour retourner promptement en Northampton-Shire.

Miss Grand. Pourquoi donc, chere Henriette ?

Miss Byr. Parce qu'il est impossible que chaque fois que je paroîtrai devant votre Frere, je ne perde pas quelque chose à son estime, soit que j'aie la bouche ouverte, ou fermée.

Elle m'ont fait des complimens très-flatteurs, qui l'auroient été bien plus réellement, s'ils étoient venus de la part de leur

Frere.

Qu'en dites-vous, chere Lucie ? Croyez-vous que si Sir Charles avoit quelque vue, il eût fait de moi un éloge si magnifique à ses Sœurs, avant que de m'avoir fait la moindre ouverture de ses sentimens ? J'en juge par moi-même. Il y a tant de ressemblance entre les hommes & les femmes, qu'en mettant à part la tyrannie de l'usage, on peut généralement deviner les dispositions d'un sexe par celles de l'autre, dans les affaires où le cœur est intéressé. Avec quelle politesse n'ai-je pas parlé vingt fois de M. Orme & de M. Fouler ? N'ai-je pas loué la bonté de leurs caracteres, & déclaré que mes sentimens pour eux alloient jusqu'à la pitié ? Pourquoi, ma chere ? Parce qu'il n'y entroit qu'une espece de civilité plus vive, que je croyois due à leur mérite, & dont je ne craignois pas de suivre le mouvement. Je m'imagine que j'entends mieux aujourd'hui, que je ne le faisois alors, quelles étoient les vues de M. Greville, lorsqu'il me pressoit instamment de lui déclarer que je le haïssois. Le Tartuffe ! Il sait que les rebuts d'une Femme, en amour, donnent plus d'importance qu'elle ne veut, à l'homme pour lequel elle a cette sorte d'attention.

Mais quel plaisir puis-je prendre à me tourmenter ? Ce qui est réglé par la Providence arrivera tôt ou tard. Qui sait ce qu'elle a résolu pour Sir Charles ? Puisse-t-il être heureux dans toutes les suppositions ! Mais, en vérité, chere Lucie, c'est un avantage que votre Henriette ne connoît gueres à présent.

## Lettre 45

*Vendredi 17 de Mars.*

Vous apprendrez avec plaisir, ma chere Charlotte, que j'ai déja vu M. Anderson. Je lui avois fait rendre votre Lettre en arrivant à Londres ; & sa chaleur, à cette lecture, s'étoit déclarée par quelques termes indiscrets : mais comme j'étois résolu d'avoir une conférence paisible avec lui, je ne me fis pas rendre un compte exact de ses expressions.

Nous nous vîmes hier à quatre heures après midi, dans le café du Pall-Mall. Il étoit accompagné de Messieurs Mackenzie & Dillon, deux de ses Amis, l'un Lieutenant Colonel, & l'autre Major du même Régiment. Je n'avois pas l'honneur de les connoître ; mais lorsque je passai avec M. Anderson dans une chambre particuliere, ils y entrerent avec nous.

Vous me demanderez sans doute un peu de détail. Convenez, chere Sœur, que je n'avois pas une bonne cause à ménager. Je ne pouvois faire valoir sans offense les raisons qui vous ont déterminée contre M. Anderson, lorsque vous êtes parvenue à le connoître. D'ailleurs il n'en seroit pas tombé d'accord aisément ; & par conséquent je n'en pouvois tirer aucun avantage.

Ses deux Amis étant entrés, sans m'avoir prévenu par un mot d'explication, je lui demandai s'ils étoient informés de l'affaire qui nous amenoit. Il me répondit qu'ils étoient ses Amis inséparables, & qu'ils connoissoient tous les secrets de son cœur. Peut-être, Monsieur, répliquai-je, seroit-il mieux, dans cette occasion, qu'ils les eussent ignorés. Nous sommes gens d'honneur, Monsieur le Chevalier, interrompit assez vivement le Major. Je n'en fais aucun doute, Monsieur, lui répondis-je : mais dans une affaire où la délicatesse d'une femme est intéressée, les deux Parties devroient être le monde entier l'une pour l'autre. Mais c'est un mal sans remede. Je suis prêt, M. Anderson, à vous écouter

devant vos Amis, si vous le jugez à propos. Comptez, Sir Charles, me dit fort civilement le Lieutenant Colonel, que vous nous trouverez gens d'honneur.

Alors le Capitaine commença son histoire avec quelque chaleur, mais de fort bonne grace ; & j'en eus de la joie pour ma Sœur. Pardonnez-moi cette réflexion, Charlotte. Je ne l'ai pas trouvé méprisable, du côté de l'esprit ni de la figure. Il peut être peu lettré ; mais on ne sauroit dire qu'il soit ignorant, ni grossier, quoique les Amis de Charlotte Grandisson puissent ne le pas trouver digne de tenir la premiere place dans son cœur.

Après avoir achevé son récit, qu'il est inutile de vous répéter, il insista sur votre promesse ; & ses deux Amis se déclarerent en sa faveur, d'un air qui me parut un peu trop décisif. Je ne fis pas difficulté de leur en expliquer mon opinion, & de leur dire qu'ils me devoient la justice de me croire instruit, comme eux, des loix de l'honneur. J'apporte ici, Messieurs, ajoutai-je, des intentions droites & paisibles. L'exemple de la vivacité ne m'en inspire jamais au-delà des bornes. Mais si vous espérez de l'emporter avec moi sur quelque point, ce ne sera, ni par le ton, ni par des apparences de chaleur. Leurs yeux s'adoucirent tout-d'un-coup ; & M. Dillon m'assura qu'ils n'avoient aucun dessein dont je pusse m'offenser.

Je dis au Capitaine que le mien n'étoit pas d'entrer dans un long détail pour la défense de ma Sœur. J'avouai qu'elle avoit marqué un peu de précipitation dans sa conduite. Quelques chagrins, continuai-je, qu'elle avoit essuyés dans sa famille, & qui lui en faisoient redouter d'autres, sa jeunesse, l'ignorance du monde, y ont beaucoup contribué. D'ailleurs, les jeunes personnes se laissent prendre aisément par les apparences. Vous avez, Mon-

sieur, dans la figure & dans les manieres, des avantages qui peuvent s'attirer l'attention d'une jeune fille ; & dans les circonstances où se trouvoit ma Sœur, je ne suis pas surpris qu'elle ait prêté l'oreille aux offres d'un galant homme, qui commandoit dans le voisinage, & dont la conduite ajoutoit sans doute un nouveau lustre à sa commission. Cependant je suis persuadé, Monsieur, que vous avez trouvé des obstacles dans son esprit, lorsqu'elle a fait réflexion sur le tort que se fait une personne de son âge, par un commerce ignoré de son Pere. Il n'est question d'un côté ni de l'autre de ces violentes passions, qui font oublier la raison & le devoir. On ne sera donc pas surpris, que ma Sœur, avec le bon sens qu'on lui connoît, ait été capable de quelque retour sur elle-même ; & peut-être le sera-t-on moins encore, qu'ayant remarqué ses variations, vous ayez pensé à l'engager par une promesse. Mais quelle est cette promesse ? Ce n'est point celle qu'il paroît que vous desiriez, & qui vous auroit donné un pouvoir absolu sur elle ; c'est uniquement celle de ne pas disposer de sa main, sans votre consentement, aussi long-tems que vous n'aurez pas disposé de la vôtre : engagement, permettez-moi cette observation, qu'il n'étoit pas plus raisonnable de proposer, qu'à elle de l'avoir accepté.

Monsieur ! interrompit le Capitaine, en levant la tête d'un air guerrier.

Je répétai l'observation qu'il venoit d'entendre.

Monsieur, me dit-il encore. Et ses yeux se tournerent vers ses deux Amis, qui pancherent successivement la tête l'un vers l'autre & vers lui, comme pour faire connoître qu'ils trouvoient mon langage fort libre.

En effet, Monsieur, repris-je tranquillement, n'étoit-ce pas donner lieu de croire que vous doutiez de votre mérite, ou de l'inclination & de la constance de ma Sœur ? Et dans l'un ou l'autre cas un engagement de cette nature devoit-il être proposé ? Devoit-il être accepté ? Pour moi je dédaignerois la main d'une femme qui me donneroit occasion de penser qu'elle eût pu balancer un moment entre un autre homme & moi.

C'est un sentiment que je ne puis blâmer, interrompit le Major. Il est vrai, Sir Charles, que je penserois comme vous, ajouta M. Mackenzie. Le Capitaine s'agita sur sa chaise & ne jugea point à propos d'expliquer son avis.

Je repris encore : Votre motif, Monsieur, nous n'en doutons pas, étoit une sincere tendresse. Miss Grandisson est une jeune personne pour qui tout le monde peut prendre de l'amour. Vous me permettrez d'observer en passant, qu'il n'est pas besoin de promesse, pour un homme qui se croit sûr d'un parfait retour. Mais on a fait une promesse. Ma Sœur est une fille qui pense noblement. Elle se croit engagée ; & sa résolution est de passer toute sa vie dans le célibat, si vous ne lui rendez pas la liberté de disposer d'elle-même. Cependant elle vous laisse la vôtre, & jamais elle n'a pensé à vous l'ôter. Ayez la justice de convenir qu'il y a dans cette conduite une générosité à laquelle vous n'avez point encore répondu, puisqu'une promesse suppose de l'égalité dans les termes. Voudriez-vous qu'elle fût engagée sans l'être vous-même ? Elle ne s'attribue aucun droit sur vous. Je vous avoue, Monsieur, que dans votre situation, si j'avois été capable d'employer tous mes efforts à tirer une promesse de cette nature, il me resteroit le chagrin de penser que je ne serois pas fort aimé, puisqu'on n'auroit pas cherché à me retenir par la même chaîne.

Quoi ? dirois-je ; cette femme m'est-elle donc plus chere que toutes les femmes du monde ? Quoi ? tandis que je cherche à me l'attacher par une promesse solemnelle, qui me rendra maître de sa liberté, son estime est si foible pour moi, qu'elle me laisse libre de lui préférer toute autre femme ?

Les deux Amis se regarderent mutuellement, mais sans prononcer un seul mot. Je continuai.

Considérons cette affaire dans son véritable jour. Je vois une personne, qui s'est laissée engager dans un Traité, auquel elle assure que son cœur n'a jamais eu de part. C'est sa faute. Mais ne savons-nous pas quels sont les pieges de l'Amour, pour toutes les femmes qui entrent une fois en correspondance avec les hommes ? Notre sexe a des occasions de connoître le monde, que l'autre n'a point. L'expérience, Messieurs, qui engage le combat avec l'inexpérience, & malgré la différence peut-être de deux fois le nombre des années (Monsieur ! interrompit le Capitaine,) la partie est trop inégale. Quel secours les hommes ne tirent-ils pas de l'art, pour gagner le cœur d'une femme qu'ils croient digne de leurs soins ? Mais en est-il un de nous, qui voulût être le Mari de celle qui déclare qu'on l'a fait insensiblement avancer au-delà de ses intentions ; qui, en refusant de s'engager par une promesse à se donner à lui, a fait voir qu'elle n'a pas pour lui une préférence d'amour ; qui, lorsqu'elle a consenti à recevoir des chaînes, n'a pas fait assez de cas de lui pour souhaiter de l'enchaîner aussi ; enfin, qui lui a déclaré depuis long-tems, & qui ne cesse point de lui déclarer, qu'elle ne veut jamais lui appartenir ? Vous paroissez gens d'honneur, Messieurs. Voudriez-vous de la premiere femme du monde à ces conditions ? & le cas néanmoins est bien

différent, puisque la promesse de ma Sœur ne va pas jusqu'à s'être obligée d'épouser M. Anderson.

Le Capitaine témoigna ici qu'il ne goûtoit point une partie de mes raisons ; qu'il approuvoit encore moins quelques-uns de mes termes ; & l'air de son visage sembloit marquer de la disposition à s'expliquer avec plus de fierté qu'il ne convenoit au sujet de notre entrevue. Je lui dis : mon dessein, Capitaine, n'est pas d'entrer en discussion sur les termes. Lorsque je vous ai protesté que j'apportois ici des intentions paisibles, vous avez dû m'en croire. Je ne pense point à vous offenser. Mais parlons en gens sensés. Quoique je sois le plus jeune ici, j'ai vu le monde autant que personne de mon âge ; je sais ce qui est dû au caractere d'un homme d'honneur, & je ne m'attens point à des interprétations qui blessent mes sentimens.

Mon intention, Monsieur, répondit le Capitaine, n'est que de vous faire connoître que je ne veux pas être traité avec mépris. Non ; pas même par le Frere de Miss Grandisson.

Le Frere de Miss Grandisson, repliquai-je, n'est point accoutumé à prendre un ton méprisant. Commencez par vous respecter vous-même, & vous n'aurez point à vous plaindre que je mette aucun devoir en oubli. Chacun est le maître de s'établir avec moi le caractere qu'il lui plaira. Ma charité a beaucoup d'étendue, quoiqu'elle n'aille point jusqu'à la crédulité ; & je ne refuse jamais de m'en rapporter à la décision d'un tiers sur la justice de ma conduite & de mes intentions.

Le Capitaine me dit qu'il attribuoit une grande partie de l'obstination de ma Sœur, (c'est son expression,) aux nouvelles idées qu'elle avoit conçues depuis mon retour en Angleterre ; qu'il ne

doutoit pas que je n'eusse appuyé les propositions, soit du Chevalier Watkins, soit de Mylord G..., en faveur de leur rang & de leur fortune ; & que de là venoient les difficultés. Là-dessus il se leva, il frappa du poing sur la table, il porta la main à son épée ; & lachant pour exorde une imprécation contre lui-même, il sembloit prêt à s'expliquer avec peu de ménagement. Je l'interrompis : Possédez-vous, Capitaine ; écoutez-moi de sang froid, s'il est possible. Je veux vous exposer la vérité nue. Lorsque j'aurai fini, vous reprendrez, si vous le jugez à propos, l'air chagrin avec lequel vous vous êtes levé, & vous verrez l'usage que vous en voulez faire. Ses Amis l'exhorterent à se calmer. Il s'assit, comme hors d'haleine, d'agitation & de colere. Mais l'enflure de ses traits se dissipa par dégrés.

« Voici la vérité pure. Tous les embarras de Miss Grandisson, dans lesquels il entroit peut-être moins de raison que de crainte, finirent avec la vie de mon Pere. Mon premier soin en arrivant fut d'assurer la fortune de mes Sœurs. Mylord L... épousa l'aînée. Mylord G... & M. Watkins se présenterent pour la seconde. On ne parla point de vous, Capitaine. Miss Grandisson s'étoit réservé son secret. Elle ne s'étoit pas même ouverte à sa Sœur. La raison qu'elle en apporte, & que vous ne pouvez ignorer, est la résolution qu'elle avoit formée de n'être jamais à vous. Je m'explique sans détour, Monsieur, & le sujet m'y oblige. Elle se flattoit de vous engager à lui rendre sa liberté, aussi généreusement qu'elle vous avoit laissé la vôtre. Je vous assure, en homme d'honneur, qu'elle ne favorise aucun des deux Prétendans, & que j'ignore si elle favorise quelqu'un. C'est moi, moi son Frere, qui souhaite de la voir mariée, sans qu'elle paroisse elle-même y penser. Son indifférence pour un changement d'état, malgré des offres qui ne pouvoient souffrir d'objection, m'a fait supposer qu'elle avoit le

cœur prévenu ; & j'ai su ensuite d'une personne qui le tenoit d'un de vos Amis, que vous étiez en commerce de lettres avec elle. La présence des deux Messieurs, qui nous écoutent, semble confirmer que vous n'avez pas apporté autant d'attention qu'elle au secret. »

Ils se regarderent tous deux avec un air d'étonnement.

« J'ai reproché à ma Sœur, après cette découverte, de me faire un mystere de ses sentimens : mais je lui ai offert tous les services qui dépendoient de moi, en l'assurant que si son cœur étoit engagé, la qualité, le titre, la fortune ne seroient d'aucune considération pour moi, & que j'accepterois pour Frere celui qu'elle choisiroit pour Mari. »

Les deux Amis applaudirent sans mesure à une conduite qui ne mérite qu'une approbation commune.

« Elle m'a protesté solennellement, ai-je continué, qu'en se reconnoissant liée par une promesse, que l'imprudence de son âge, ses peines domestiques, & de pressantes sollicitations avoient tirée de sa main, elle étoit résolue, si l'on insistoit sur l'exécution, de la remplir par un célibat perpétuel. Ainsi vous voyez, Monsieur, qu'il dépend de vous de condamner Charlotte Grandisson à vivre fille, jusqu'à ce qu'il vous prenne envie d'épouser une autre femme ; pouvoir, souffrez cette réflexion, qu'il ne seroit pas glorieux d'exercer ; ou de lui rendre généreusement la même liberté qu'elle vous a laissée. Vous, Messieurs, si c'est la qualité de Juges que vous souhaitez de prendre entre nous, plutôt que celle de Parties, j'abandonne cette affaire à vos considérations, & je vais me retirer pour quelques momens. »

Je les quittai, lorsqu'ils se disposoient tous à parler, & je passai dans la salle publique du café. J'y trouvai le colonel Marter, que j'ai connu dans mes voyages, & qui cherchoit le major Dillon. Ma surprise fut extrême de recevoir un compliment de lui sur l'affaire qui m'avoit amené. Jugez, ma Sœur, de quelle importance vous étiez pour le Capitaine Anderson ; il n'a pu renfermer dans son sein l'honneur de plaire à la fille de Sir Thomas Grandisson, & les espérances d'avancement qu'il établissoit sur vous. Chere Sœur ! il est bien malheureux pour lui, qu'une juste fierté vous ait fait croire votre bonheur intéressé à cacher une liaison qu'il se faisoit au contraire une gloire de publier ; car il paroît, dirai-je à son avantage ? qu'il a quantité d'Amis inséparables, qui connoissoient tous les secrets de son cœur.

M. Mackenzie ne tarda point à me suivre, & nous nous retirâmes ensemble dans un coin de la salle. Il me parla beaucoup de la violente passion du Capitaine, & des idées de fortune qu'il avoit fondées sur le crédit d'une famille, à laquelle il attribuoit de la considération. Il me fit des complimens recherchés. Il releva le dommage extrême, qu'une affaire si long-tems suspendue, n'avoit pu manquer de causer à son Ami. Il ajouta d'un air grave, que le Capitaine étoit plus vieux d'autant d'années, qu'il en avoit employées au succès de ses prétentions, & qu'il mettoit à fort haut prix la perte de sa jeunesse. En un mot, il attribua au Capitaine les sentimens & le chagrin d'un Militaire, qui voit manquer un établissement sur lequel il a compté.

Après l'avoir entendu, je le priai de m'apprendre quel étoit le but de ce discours, & dans quelle résolution il avoit laissé le Capitaine ? Il s'étendit encore sur les mêmes sujets, pour me demander, à la fin, s'il n'y avoit aucune espérance que Miss Grandis-

son… Non, Monsieur, interrompis-je, ma Sœur est une fille sensée, qui joint à cet avantage d'autres qualités distinguées. Elle a des objections insurmontables, qui sont fondées sur une plus parfaite connoissance de M. Anderson & de son propre cœur, qu'elle n'a pu l'avoir dans un âge moins avancé. Je ne suis pas capable, Monsieur, de vous faire un portrait désavantageux de votre Ami. Mais que je sache, s'il vous plaît, quelles sont ses prétentions. Il paroît d'une humeur vive. Peut-être ne suis-je pas plus disposé à souffrir. Évitons les démêlés contentieux ; & qu'on ne dise jamais que M. Anderson, qui espéroit quelque avantage de ses liaisons avec ma Sœur, ait reçu de moi la moindre offense.

Le colonel Marter, qui n'étoit pas assez éloigné pour n'avoir pas entendu quelques-uns de nos discours, pria M. Mackenzie de lui accorder un moment d'entretien ; & j'étois trop près d'eux aussi, pour me défendre de prêter l'oreille. J'entendis M. Marter, qui donnoit carriere à son amitié sur la réputation qu'il m'attribuoit dans les Pays Étrangers. Il vanta ma bravoure, qui est un article de grand poids, dans le Militaire, & pour votre sexe. Enfin il s'étendit avec si peu de modération sur mes louanges, que j'étois prêt à lui en faire des plaintes ; lorsque M. Mackenzie le fit passer avec lui dans le Cabinet, où le major étoit encore avec M. Anderson. Je suppose qu'on l'informa de tout ce qui s'y étoit passé. Un quart-d'heure après, il vint me prier, au nom des autres, de retourner au Cabinet ; & me laissant partir seul, il demeura lui-même dans la Salle publique.

Je fus reçu avec de grandes marques de considération. Quelques nouvelles difficultés me donnerent occasion de répéter une partie de ce que j'avois dit en votre faveur. Enfin, l'on me fit deux propositions, en m'assurant que si je consentois à l'une ou à

l'autre, le Capitaine feroit profession toute sa vie d'un extrême attachement pour moi. Un mouvement de compassion m'en fit accepter une, sans m'expliquer sur les raisons qui me donnoient de l'éloignement pour l'autre. Au fond, je ne crus pas devoir engager mon crédit, quand j'en aurois beaucoup plus, en faveur d'un homme dont je ne connoissois pas mieux le mérite. Peut-être ne m'auroit-il pas été difficile de le servir, par Mylord W..., qui est lié fort étroitement avec les Ministres. Mais je ne regarde point une vive recommandation comme une démarche indifférente, sur-tout pour les Emplois où le Public est intéressé ; & ma parole engagée ne me permettoit pas de m'employer foiblement. Je me déterminai, par conséquent, pour le service dont je n'étois responsable qu'à moi-même. J'espére, à présent, que ma Sœur ne me fera point là-dessus d'autre question.

Àla priere du Capitaine je donnai un modele, pour la forme que je souhaitois dans le nouvel écrit. On pria M. Marter de rentrer ; & chacun promit d'ensevelir dans le silence tout ce qu'il savoit de cette étrange avanture.

Il ne faut pas, ma chere Sœur, que ces précautions vous offensent. Combien de jeunes personnes, auxquelles il ne manquoit rien du côté de la naissance & de l'esprit, se sont laissées entraîner beaucoup plus loin ? Avec de grandes qualités, car j'ai une fort haute opinion de ma Charlotte, on ne tombe pas ordinairement dans de petites fautes. La plupart des femmes, qui commencent à se lier avec notre sexe, se flattent de pouvoir s'arrêter lorsqu'elles en auront la volonté. Elles s'abusent. Nous, & l'Esprit noir qui nous met en action, auquel souvent on donne mal-à-propos le nom d'Amour, nous réussirons presque toujours à vous en

empêcher. Les deux sexes font l'office de Démons l'un pour l'autre. Ils n'ont pas besoin d'autres Tentateurs.

Tout doit être terminé avant la fin du jour, & votre promesse sera remise entre mes mains. J'en félicite ma Sœur. Elle est à présent maîtresse d'elle-même, & libre dans son choix. Après avoir heureusement servi à la délivrer d'un joug, je ne me pardonnerois pas de l'engager sous un autre. Ne pensez ni à Mylord G..., ni au Chevalier Watkins, si votre cœur ne vous dit rien pour l'un ni pour l'autre. Vous m'avez quelquefois cru sérieusement déclaré pour Mylord G... ; mais je n'ai jamais parlé en sa faveur, que pour répondre à des objections dont je n'ai pas bien senti la force ; & dans le fond, chere Sœur, elle m'ont toujours paru si légeres, que je vous ai soupçonnée de les faire pour vous donner le plaisir de les voir détruire. Charlotte Grandisson ne manquera point d'Admirateurs dans quelque lieu qu'elle paroisse ; & je répéte, que celui qui aura le bonheur de lui plaire, peut compter sur l'approbation & les bons offices du plus affectionné de tous les frères.

*Ch. Grand.*

## Lettre 46

*18 de Mars.*

Vous trouverez, sous cette enveloppe, une Lettre de Sir Charles à sa Sœur, qui contient l'heureux succès d'une entreprise dont nous n'attendions pas sitôt la fin. Sir Charles, comme vous le verrez, n'accuse pas sa Sœur de précipitation. Il ne l'auroit pu,

sans faire violence à sa justice. Ô chere Charlotte ! que votre orgueil est humilié, de la bassesse de l'homme ! Mais n'en parlons plus, ma chere, puisque vous avez la Lettre devant les yeux. Vous me la renverrez, s'il vous plaît, par le premier ordinaire.

Elle est accompagnée d'une autre, dont j'ai obtenu la communication du Docteur Barlet. C'est une récompense de ma franchise, qui semble exciter la sienne. Il m'accorde quelquefois l'entrée de son Cabinet, où je suis charmée de lui dérober un quart-d'heure d'entretien, au milieu de ses profondes occupations. Il m'a promis l'Histoire de sa liaison avec Sir Charles ; & je l'attends avec d'autant plus d'impatience, qu'elle contient, dit-il, quelques circonstances de la conduite du jeune Chevalier, dans les premieres années de ses voyages, de celle du plus cher de ses Amis, qui se nomme M. de Beauchamp, & que le Docteur appelle un second Sir Charles Grandisson. Il a toutes ses relations par écrit ; & dans sa bonté pour moi, il s'est engagé à me faire lire ce qu'il peut communiquer sans indiscrétion. Mais je n'ose pousser trop loin la hardiesse. Miss Grandisson, moins timide, a juré de lui faire révéler tout ce qui n'est point absolument un secret. Si le premier, dit-elle, n'a pu résister à une femme, comment le Docteur se défendra-t-il contre trois, dont aucune n'est pas moins curieuse que la premiere, qui l'aiment toutes trois, & qu'il fait profession d'estimer ? Vous voyez, ma chere, que Miss Grandisson a retrouvé fort heureusement ses esprits.

## Lettre 47

*Vendredi 17 Mars.*

Cette nuit, cher Docteur, j'ai vu mettre en terre les restes de mon digne Ami, M. Danby. J'avois donné ordre que ses deux Neveux & sa Niéce fussent invités à la cérémonie funébre ; mais ils n'y ont point paru.

Comme le Testament ne devoit être ouvert qu'après les funérailles, & que M. Danby m'avoit expliqué verbalement son intention sur ce point, je leur ai fait proposer ce matin d'assister à l'ouverture. Leur Procureur, qui se nomme M. Sylvestre, est venu m'apporter une Lettre signée de tous les trois, par laquelle ils s'excusent, sous des prétextes fort légers, en me priant de trouver bon qu'il tienne leur place. Je lui ai fait entendre que cette conduite n'étoit, ni respectueuse pour la mémoire de leur Oncle, ni civile pour moi. Il en est convenu fort honnêtement : mais il m'a dit, pour les justifier, que M. Danby leur ayant fait savoir, peu de tems avant sa mort, qu'il avoit fait un Testament, & qu'ils ne devoient pas attendre beaucoup de lui ; eux, qui avoient été élevés sous sa direction, dans l'espérance de son héritage, & qui ne lui avoient jamais donné aucun sujet de mécontentement, ne pouvoient être présens à l'ouverture d'un Acte, dont ils n'attendoient que des sujets de chagrin.

Je l'ai ouvert, aux yeux de M. Sylvestre. L'exorde est d'un homme irrité, qui apporte les raisons de son ressentiment contre un Frere, dont je crois vous avoir dit qu'il avoit reçu effectivement les plus mortelles offenses. Cependant j'ai été choqué de lui voir étendre ce ressentiment jusqu'aux malheureux Enfans du Coupable, & dans un Testament qu'il avoit fait trois semaines auparavant, c'est-à-dire, vers la fin d'une vie dont on désespéroit depuis trois mois. Avec toute la tendresse que je dois à la mémoire d'un Ami, je demande où sa vengeance se seroit arrêtée,

s'il avoit été un puissant Monarque, qui eût pu la faire entrer dans ses dernieres dispositions ? D'un autre côté, ne voit-on pas que les Neveux, s'ils en avoient le pouvoir, puniroient leur Oncle de disposer à son gré d'une fortune qu'il ne devoit qu'à son industrie ? Il a fourni aux frais de leur éducation ; il a commencé à les pousser dans le commerce ; secours qu'ils ne pouvoient espérer de leur Pere, qui est un méchant homme, & qui s'est ruiné par ses débauches. N'auroient-ils pas un meilleur titre à la succession que leur Oncle pouvoit leur laisser, s'ils recevoient avec plus de reconnoissance la petite partie qu'il leur laisse ?

M. Danby légue, à chacun des trois, la somme de mille livres sterling ; mais sous la condition expresse de signifier à son Exécuteur, dans l'espace de trois mois, qu'ils acceptent le legs, & qu'ils y bornent leurs prétentions. S'ils y manquent, après les sommations d'usage, les trois mille livres doivent être employées à d'autres dispositions du Testament. Il me nomme ensuite pour son Exécuteur & pour son Légataire universel, en donnant pour raison que je lui ai sauvé la vie. Il laisse quelques généreuses marques de son souvenir, à plusieurs Amis qu'il avoit en France ; & par un article spécial, il prie son Exécuteur d'employer trois mille livres sterling en bonnes œuvres, soit en France, soit en Angleterre. Un Inventaire, qui se trouve attaché au Testament, fait monter tous ses effets, en argent, en billets, en actions & en bijoux, à plus de trente mille livres sterling.

M. Sylvestre m'a fait des complimens sur un si beau coup de filet ; c'est le nom qu'il donne aux avantages qui me reviennent de cette Donation. Il m'a dit qu'il conseilleroit à ses Cliens de se contenter de leur Legs, & qu'il les y croyoit d'autant plus disposés, que, sur les dernieres déclarations de leur Oncle, ils appré-

hendoient que toutes leurs espérances ne fussent réduites, pour chacun, à la somme de cent Guinées.

Je me suis informé de leurs inclinations & de leurs vues. Tout ce que j'ai appris d'eux me satisfait beaucoup. La Niéce est engagée, dit-on, dans une affaire d'amour. Leur Pere, détesté de tout le monde, après son odieux attentat contre la vie de son Frere, passa dans les Isles ; & l'on a su, par les dernieres nouvelles, que sa santé, comme sa fortune, étoit dans un déplorable état à la Barbade. Peut-être n'existe-t-il plus. J'ai prié M. Sylvestre d'engager les trois jeunes gens, par ses conseils, à réfléchir un peu sur leur conduite. Je lui ai dit que j'avois de la disposition à les traiter avec bonté ; que je leur demandois assez de confiance pour m'instruire eux-mêmes de leur situation ; & que j'étois déterminé, en mémoire de leur Oncle, à leur rendre toutes sortes de services. En un mot, ai-je dit à M. Sylvestre, assurez-les que la petitesse du cœur d'autrui n'est pas capable de resserrer le mien.

Il est parti fort content ; & deux heures après, il m'a témoigné, par un billet, la reconnoissance de ses Cliens, en me demandant, à leur priere, la permission de me les amener dans le cours de l'après-midi. Quelques visites, & d'autres affaires qui m'ont occupé tout le reste du jour, ne me permettant point de les recevoir aussi-tôt que je le souhaitois, je les ai fait inviter à souper avec leur honnête Procureur.

J'attendrai, pour envoyer à Colnebroke, où je suppose tout le monde en bonne santé, que je puisse joindre à ce récit les circonstances de notre entrevue.

*Vendredi au soir.*

M. Sylvestre, d'un air qui rendoit témoignage à la satisfaction de son cœur, m'a présenté d'abord Miss Danby ; ensuite ses deux Freres, qui ont reçu mes premieres civilités avec un peu d'embarras, comme s'ils avoient eu quelque chose à se reprocher, ou le généreux regret d'avoir été prévenus. La Sœur avoit l'air plus aisé, sans être moins modeste ; ce qui m'a fait juger qu'elle étoit moins blâmable que ses Freres, par lesquels il y a beaucoup d'apparence qu'elle s'est laissée conduire. Miss Danby est une jeune personne fort agréable. M. Thomas & M. Édouard Danby sont aussi deux jeunes gens d'une physionomie revenante, & qui ne paroissent pas manquer d'esprit.

Dès le premier moment, j'ai dissipé tout ce qui pouvoit leur rester d'inquiétude, & nous nous sommes tous assis avec un air de confiance & d'amitié. Je ne vous offre pas, leur ai-je dit, de vous lire le Testament de votre Oncle. Il suffit de vous répéter ce que vous devez avoir appris de M. Sylvestre ; vous devez y avoir part tous trois, chacun pour la somme de mille livres sterling.

Ils m'ont fait une profonde révérence ; & l'aîné des deux Freres m'a déclaré qu'ils acceptoient le legs, dans les termes du Testament.

J'ai repris : trois autres mille livres doivent être employées en œuvres de charité, à la discrétion de l'Exécuteur. Il y a quelques présens, qui regardent trois ou quatre Amis de votre Oncle. Le reste, qui ne monte pas à moins de vingt-quatre mille livres sterling, tombe à l'Exécuteur, qui est nommé aussi Légataire universel ; faveur qu'il n'a pas plus desirée qu'il ne s'y est attendu.

L'Aîné a dit, en penchant la tête vers moi ; que le Ciel, Monsieur, la fasse prospérer entre vos mains ! Le Cadet s'est hâté

d'ajouter : elle ne pouvoit tomber dans celles d'un plus honnête homme. La jeune personne a remué les levres : mais, quoiqu'elle n'ait pas prononcé son compliment, j'ai cru lire dans ses yeux qu'elle m'en faisoit un.

Il me semble, cher Docteur, qu'il y a peu de générosité à tenir les esprits en suspens, quoique dans la vue d'obliger. Le plaisir qu'on trouve à surprendre ne peut venir, dans cette occasion, que d'une vanité qui a quelque chose d'offensant. Je souhaite ardemment, leur ai-je dit, de pouvoir vous être utile. Expliquez-vous librement, Messieurs, peut-être demanderai-je à Mademoiselle un moment d'entretien particulier : Qu'attendiez-vous de votre Oncle ? Que faudroit-il, pour suivre avec quelque avantage la voie par laquelle chacun de vous est entré dans le monde ? J'ai assuré M. Sylvestre que vous me trouveriez prêt à vous rendre toute sorte de services. Mais, Monsieur, (en m'adressant à l'Aîné, qui ouvroit la bouche pour parler) vous y ferez réflexion, s'il vous plaît, avant que de me répondre. L'affaire est d'importance. Ne me dissimulez rien. J'aime l'ouverture & la bonne foi. Je vais me retirer, pour vous laisser le tems de tenir conseil. Vous me ferez avertir, lorsque vous aurez pris vos résolutions.

Je suis passé dans mon Cabinet ; & peu de tems après, ils m'ont fait dire qu'ils attendoient mes ordres. Je suis retourné vers eux. Ils sont demeurés quelques momens à se regarder. Parlez, Messieurs, leur ai-je dit. Ne craignez pas de vous expliquer. En faveur de votre Oncle, regardez-moi comme votre Frere. L'Aîné ouvrit la bouche ; mais le voyant hésiter dès les premiers mots : hardiment, ai-je repris. Je vais vous ouvrir les voies moi-même. Quelle est à présent votre situation, Monsieur ? Quelles sont vos facultés présentes ?

Mon Pere, Monsieur, les malheurs de mon Pere…

N'en parlons point, M. Danby. Oublions que votre Pere ait existé. Je m'imagine que toutes vos espérances portoient sur votre Oncle.

Mon Oncle nous a donné l'éducation… Mon Oncle nous a donné, à mon Frere & à moi, chacun mille guinées pour l'apprentissage du Commerce. Nous n'en avons employé que cinq cens, & le reste est entre des mains sûres.

Votre Oncle, Monsieur, étoit un excellent homme. Nous devons un respect éternel à sa mémoire. Et dans quel commerce, Monsieur, vous êtes-vous engagé ?

Dans le commerce des Indes Occidentales.

Et quelles sont vos vues dans cette profession ?

Elles promettoient beaucoup, Monsieur, si le Ciel… Le Négociant, auquel je suis attaché, se proposoit de faire agréer à mon Oncle, qu'il m'associât pour un quart à ses entreprises ; & dans un an il m'auroit mis de moitié.

Ce dessein vous fait honneur, Monsieur, & prouve qu'on est satisfait de votre conduite. Votre Négociant est-il encore dans la même disposition ?

Ah ! Monsieur.

Et sous quelles conditions, Monsieur, vouloit-il vous associer pour un quart ? Il parloit, Monsieur, de quatre mille guinées. Mais mon Oncle ne nous en a jamais fait espérer plus de trois mille, outre sa premiere libéralité ; & lorsqu'il eut appris la mort & la conduite de mon Pere, il nous fit déclarer qu'il ne feroit plus

rien pour nous. Au fond, les mille livres sterling, qu'il laisse par son Testament, sont fort au-dessus de notre attente.

J'aime votre ingénuité. Mais, dites-moi, quatre mille guinées seroient-elles bien employées à votre Association ?

Pour vous parler sans déguisement, Monsieur, la vue de mon Négociant, s'il n'arrivoit rien qui pût la faire changer, étoit de me donner à la fin de l'année sa Niéce en mariage ; & de me mettre alors de moitié dans son commerce ; ce qui auroit augmenté tout d'un coup ma fortune du double.

Aimez-vous cette Niéce ?

Oh ! Monsieur, si je l'aime !

Et lui croyez-vous les mêmes sentimens pour vous ?

Si son Oncle... Je n'en doute point, Monsieur, si son Oncle avoit pu déterminer le mien.

Eh bien, Monsieur, je suis l'Exécuteur de votre Oncle. Mais écoutons un moment votre Frere. Que dites-vous, M. Édouard ? M'apprendrez-vous aussi quelle est votre situation, quelles sont vos vues ?

On m'a placé, Monsieur, chez un riche Marchand de vins François. Mon Patron est un homme âgé. Il me laisse le ménagement de tout son commerce, & je crois que son dessein étoit de résigner tout entre son Neveu & moi, si j'avois pu trouver de quoi payer la moitié du fond.

Et de quelle somme auriez-vous eu besoin ?

Ô Monsieur ! il ne m'auroit pas fallu moins de six mille livres sterling. Mais si mon Oncle m'avoit laissé les trois mille livres qu'il m'avoit fait espérer, j'aurois pu trouver l'autre moitié de la somme pour un honnête intérêt. Je me suis fait une assez bonne réputation.

Mais si vous n'attendiez tous deux de votre Oncle, que chacun trois mille guinées, quel usage supposez-vous qu'il eût fait du reste de sa fortune ?

Nous avons jugé, m'a répondu M. Édouard, depuis qu'il devoit la vie à votre courage, qu'il vous feroit son principal Héritier. Nous ne nous sommes jamais flattés de recueillir toute sa succession ; & dans un voyage que j'ai fait en France, il m'a déclaré qu'il vous laisseroit la plus grande partie de son bien.

C'est une ouverture qu'il n'a jamais eue pour moi. Je n'avois fait que défendre ma vie, en garantissant la sienne. Il a toujours attaché trop de prix à mes services ; mais si votre Marchand vous avoit abandonné la moitié de son fonds, auriez-vous pensé, M. Édouard, à l'augmenter par un bon mariage ?

Les Femmes sont un fardeau, Monsieur ; si j'étois devenu mon maître, je n'aurois pas eu l'embarras d'en chercher. J'en aurois trouvé mille à choisir. Sa Sœur a paru fâchée de cette réponse. Son Frere n'en a pas été plus content. M. Sylvestre, qui est un vieux garçon, en a ri. Pour moi, elle m'a surpris à cet âge. Vrai langage de Marchand, ai-je dit en moi-même.

Àprésent, Messieurs, trouvez-vous bon que je prenne un moment votre Sœur à l'écart ? Aurez-vous cette confiance pour moi, Miss Danby ? ou souhaiterez-vous plutôt que je vous fasse ici mes questions ?

Monsieur, votre caractere est si connu, que je ne ferai pas scrupule de vous suivre.

Je l'ai prise par la main, & je l'ai menée dans mon Cabinet, dont la porte, qui donnoit dans la chambre où je laissois ses Freres, est demeurée ouverte. Je l'ai priée de s'asseoir, & je me suis assis près d'elle, sans cesser de tenir sa main dans la mienne. Ici, chere miss, lui ai-je dit, vous devez me regarder comme l'Exécuteur de votre Oncle, c'est-à-dire, comme un ami qui le représente. Si vous aviez ce cher Oncle devant vous, & s'il vous pressoit de lui dire ce qui peut vous rendre heureuse, en vous assurant qu'il est disposé à vous l'accorder, ne lui ouvririez-vous pas votre cœur ? Je vous demande la même franchise pour moi. Il y a cette différence, que votre Oncle avoit de justes ressentimens contre votre Pere, quoiqu'il les ait portés trop loin en les étendant jusqu'à des Neveux innocens ; & que moi, qui suis revêtu de tout son pouvoir, je n'ai qu'une sincere envie de vous servir, telle qu'il l'auroit eue dans une plus heureuse supposition. Dites-moi donc ce que je puis faire pour vous.

Miss Danby a pleuré. Elle a baissé la vue. Elle a tiré des fils de son mouchoir. Mais je n'ai pu tirer de réponse que de ses yeux qu'elle a levés une fois vers le Ciel.

Expliquez-vous, ma chere miss ; je serois au désespoir de vous chagriner ; donnez-moi quelque connoissance de votre situation, à l'exemple de vos Freres. Demeurez-vous avec l'un des deux ?

Non, Monsieur, je demeure avec une Tante, Sœur de ma Mere.

A-t-elle de la bonté pour vous ?

Beaucoup, Monsieur ; mais elle est chargée d'enfans. Cependant elle n'a rien négligé pour mon éducation. Avec le revenu de la somme que mon Oncle m'a donnée comme à mes Freres, & qu'elle a placée en fort bonnes mains, elle me met en état de faire une figure honnête ; & par mes propres épargnes, je me trouve encore quelque chose de reste.

Excellente fille ! ai-je pensé. Comment ton Frere Édouard ose-t-il dire que les femmes sont un fardeau ? Elles dont l'économie est si supérieure à celles des hommes !

Votre Oncle, Mademoiselle, n'a pas manqué de bontés pour vous, puisqu'il vous a partagée comme vos Freres. C'est ce qu'il fait encore dans son Testament ; & comptez que moi qui le représente, je suivrai ses intentions dans cette égalité. Mais vous demanderai-je, comme votre Oncle l'auroit fait, s'il y a quelque homme de votre connoissance auquel vous donniez la préférence sur les autres ?

Elle ne m'a pas répondu. Elle a baissé les yeux, & ses mains ont recommencé à tirer les fils de son mouchoir. J'ai appelé son Frere Édouard, & je lui ai demandé s'il connoissoit les inclinations de sa Sœur ? Pourquoi les femmes, mon cher Docteur, rougissent-elles d'avouer une louable affection ? Que trouvent-elles de honteux dans l'amour, lorsqu'il est réglé par l'honneur & la discrétion ?

M. Édouard m'a fait l'histoire des amours de sa Sœur ; tandis que cette aimable fille rougissoit à chaque mot, & tenoit la vue baissée dans un charmant embarras. M. Gard, fils d'un riche Négociant dans le commerce de Turquie, est le jeune homme avec le cœur duquel Miss Danby a fait l'échange du sien. Le Pere de

M. Gard, qui demeure dans le voisinage de sa Tante, l'avoit envoyé dans son comptoir d'Asie, sous prétexte de le former aux affaires, mais au fond pour l'éloigner de Miss Danby, avec laquelle il ne vouloit point entendre parler de mariage, sans savoir ce que son Oncle avoit dessein de faire pour elle. Le jeune Amant est revenu depuis peu ; & pour obtenir la liberté de demeurer à Londres, il a promis à son Pere de ne se marier jamais sans son consentement. Cependant M. Édouard assure qu'il aime sa Sœur avec une vive passion, & qu'il a juré de ne prendre jamais d'autre femme.

Je lui ai demandé si le Pere faisoit d'autres objections que celles de la fortune, contre le choix de son Fils. Non, m'a-t-il répondu avec la chaleur d'un Frere, il est impossible qu'il en fasse d'autres. Il n'y a point, dans le Royaume, une fille plus sage que ma Sœur, quoique cet éloge ne convienne point dans ma bouche.

Pourquoi, Monsieur ? Ne devons-nous pas à nos Parens la justice que nous rendrions aux autres ? Mais je conçois qu'un Pere, qui a passé toute sa vie à s'enrichir, n'est pas bien aise de voir engager son Fils dans un mariage qui ne répond point à ses vues. Si les Peres doivent quelque indulgence à leurs Enfans, ils ont droit d'en attendre aussi de l'obéissance & du respect. Vous êtes fâchée contre le Pere de M. Gard. Convenez-en, Miss Danby.

Je voulois voir quelle seroit sa réponse.

En vérité, Monsieur, je ne le suis point. M. Gard, le Pere, sait mieux que personne à quoi ses affaires l'obligent. Je l'ai dit vingt fois ; & son Fils est convaincu lui-même que n'étant point le seul Enfant, il n'a pas droit de se plaindre. Il est vrai, Monsieur, a-t-

elle ajouté en baissant les yeux, que dans nos entretiens nous avons quelquefois souhaité… Mais que servent les desirs !

M. Édouard a remarqué que sa Sœur ayant à présent deux mille livres sterling, on pouvoit espérer que le vieux M. Gard, qui connoissoit les affections de son Fils…

Le vieux M. Gard, ai-je interrompu, ne fera rien qui soit opposé à ses intérêts, ou à ceux de ses autres Enfans ; & la Niéce de mon digne Ami n'entrera point dans sa famille, sans être sûre d'y être reçue avec considération.

On est venu m'avertir que le souper nous attendoit. J'ai conduit mes hôtes dans la salle à manger, en donnant la main à Miss Danby. Commençons, leur ai-je dit, par une petite Fête, où je veux que la familiarité regne avec la joie. Si votre bonheur dépend de moi, comptez tous trois d'être heureux.

Vous jugez aisément, mon cher Docteur, qu'avec un cœur aussi sensible que le mien, j'ai dû prendre beaucoup de plaisir à voir aux mêmes personnes, un visage fort différent de celui qu'ils avoient apporté. En voyant éclater la reconnoissance dans les regards de la Sœur & dans le langage des deux Freres, je me suis imaginé plus d'une fois que je voyois le cher Danby, les yeux attachés sur nous, s'applaudissant du choix qu'il a fait d'un Exécuteur, qu'il voyoit déterminé à suppléer aux défauts, dont l'excès de son ressentiment d'un côté, & de l'autre celui de sa reconnoissance, ont été l'occasion. J'ai déclaré à M. Thomas Danby qu'avec le legs de son Oncle, il pouvoit faire fond sur cinq mille livres sterling, & qu'il dépendoit de lui d'entrer en Traité avec son Patron, pour sa Niéce & pour leurs arrangemens de commerce. J'ai fait la même déclaration à M. Édouard Danby, & je l'ai exhorté à

conclure aussi avec le sien. Vous, Miss Danby, ai-je continué en m'adressant à elle, vous direz à votre cher M. Gard, qu'outre les deux mille livres qui vous appartiennent déja, vous avez à son service cinq mille livres sterling de plus. Et si ces sommes ne suffisent point pour vos arrangemens, je vous demande en grace de me le faire connoître. Soit qu'elles suffisent ou non, mon respect pour la mémoire de votre Oncle ne se renfermera point dans ces bornes. Je ne désire point d'être plus riche que je ne le suis. Vous m'apprendrez si vous avez d'autres Parens, & quelle est leur situation, pour me donner le pouvoir de rectifier un Testament, composé dans une longue maladie qui a pu changer quelque chose aux dispositions d'un homme naturellement doux & bienfaisant.

Ils ne m'ont répondu que par leurs larmes. Dans les premiers momens, ils se regardoient l'un l'autre ; ils s'essuyoient les yeux, & tout d'un coup ils recommençoient à pleurer. M. Sylvestre a versé aussi des pleurs de joie. J'ai cru que ma présence pouvoit les gêner, & je suis sorti sous quelque prétexte.

Àmon retour, leur épargnant l'embarras des complimens, j'ai prévenu M. Thomas Danby, qui se disposoit à parler. Mes chers Amis, leur ai-je dit à tous, je lis dans vos yeux les honnêtes sentimens de vos cœurs. Croyez-vous que ma satisfaction ne soit pas du moins égale à la vôtre ? Je suis plus que récompensé, par le témoignage que je me rends d'avoir fait un bon usage de ce que votre Oncle m'a confié. Regardez ce que j'ai fait, comme une dette que j'étois chargé d'acquitter, par cette Providence, qui vous oblige de compter l'obligation de faire du bien entre les principaux devoirs de votre Religion. En un mot, le seul droit que

je m'attribue est de vous recommander dans toutes vos entreprises, l'exercice de la bonté & de la justice.

Les deux Freres, étendant les bras au Ciel, ont protesté que l'exemple qu'ils venoient de recevoir, ouvroit leurs cœurs, & qu'ils promettoient au Ciel de ne les fermer jamais. Leur Sœur a fait après eux la même déclaration. M. Sylvestre, comme élevé par cette scène de reconnoissance, a dit, les larmes aux yeux, qu'il alloit être impatient, jusqu'à ce qu'il eût mis ordre à ses affaires, & trouvé l'occasion d'imiter une action qui portoit sa récompense avec elle.

Si, dans une condition privée, mon cher Docteur, l'exemple d'un simple bienfait a la force d'annoblir le cœur de quatre personnes, qui n'avoient d'ailleurs aucune apparence de bassesse, quels effets ne pourroit-on pas attendre de celui des Princes & de tous ceux qui jouissent d'une fortune extraordinaire ? Cependant je n'ai rempli, comme vous le voyez, que le devoir de la justice. Je n'ai rien donné qui m'appartînt, avant le pouvoir dont ce Testament m'a revêtu ; & peut-être a-t-il été remis entre mes mains, comme une nouvelle épreuve de l'intégrité de mon cœur. Mais quelle est notre foiblesse, mon cher Ami, si nous sommes capables de nous faire un mérite, & un sujet de joie, d'avoir évité une mauvaise action !

En nous quittant, j'ai prié les deux Freres de m'informer du succès de leurs négociations ; & je leur ai dit que, de quelque maniere qu'elles puissent tourner, je prendrois la voie la plus courte pour faire remettre entre leurs mains & celles de leur Sœur, tous les titres qui peuvent leur assurer la possession de ce qui n'appartient plus qu'à eux. Ce n'est pas sans peine que je les ai forcés au silence. Leur Sœur a pleuré encore ; & lorsque j'ai quitté sa main,

en prenant congé d'elle, elle a pressé aussi la mienne, mais avec une modestie & les marques d'une douce confusion, qui montroient que la reconnoissance, dont son cœur étoit pénétré, l'élevoit au dessus des formalités de son sexe. Le bon Procureur, aussi touché que s'il avoit eu part au bienfait, a joint ses bénédictions à celles des deux freres.

Vous savez à présent, mon cher Docteur, quelles ont été mes occupations ce soir. Ce n'est pas le tems de ma vie que j'ai le plus mal employé.

Je ne sais, chere Lucie, ce que vous penserez après avoir lu cette Lettre. Mais vous ne me demanderez point compte de l'effet qu'elle a produit sur moi.

J'aurois dû vous dire plutôt que j'ai reçu aujourd'hui la visite de M. Dean, mon cher Parrain. Il est venu nous demander à dîner, pour se rendre ce soir à Londres. Les Dames, Mylord L... & le Docteur Barlet sont charmés de cette visite. Cependant le plaisir qu'elle m'a fait est mêlé de peine. Mon Parrain m'a prise à l'écart. Il m'a pressée avec tant de force ! Sa curiosité m'a paru trop vive. Je ne lui en ai jamais tant vu pour connoître les secrets de mon cœur. Mais il doit se louer de ma franchise. Je ne me serois pas pardonné d'en manquer, pour un Ami à qui j'ai tant d'obligation. Cependant, je n'ai pas eu peu de peine à la satisfaire.

Il prétend qu'il m'a trouvée plus maigre & plus pâle, que je ne le suis ordinairement. Peut-être ne se trompe-t-il pas. Je suis quelquefois dans des agitations... Je ne me reconnois pas moi-même. Sir Charles est agité aussi, par le retardement de quelques nouvelles qu'il attend des Pays Étrangers. S'il y avoit quelques défauts, quelques imperfections à lui reprocher, il me semble que

je serois plus tranquille. Mais ne rien apprendre qui n'augmente mon admiration pour lui, & me trouver si sensible aux actions héroïques, en vérité, ma chere... Ajoutez que M. Dean ne se lasse point de l'exalter ; & qu'au lieu de blâmer mes sentimens, il les loue, il va jusqu'à m'en faire un mérite. Savez-vous, ma chere, qu'il me croit digne de lui ? Digne de Sir Charles Grandisson ! Pourquoi ne m'a-t-il pas fait des reproches ? Pourquoi n'a-t-il pas entrepris de me dissuader ? Tant de disproportion entre le mérite, entre la fortune ! Un homme qui connoît si bien l'emploi des richesses ! Les Indes, ma chere, devroient être à lui. Quelle figure il feroit sur le trône ! Ce n'est pas une ame comme la sienne, que le pouvoir seroit capable de corrompre. César, a dit le Docteur Barlet, en parlant de lui devant M. Dean, n'avoit pas plus d'ardeur à détruire, que Sir Charles Grandisson à réparer. Les yeux d'Émilie ont paru s'animer à cette expression ; & dans sa joie, elle les a promenés fiérement sur toute l'assemblée, comme pour nous dire : ce Sir Charles, c'est mon Tuteur.

Mais que pensez-vous d'elle, chere Lucie ? M. Dean croit découvrir, dans Miss Jervins, une passion naissante pour son Tuteur. Le Ciel l'en préserve ! Je suis persuadée que l'amour peut-être vaincu dans sa naissance : mais quelles seront les armes d'une fille innocente & sans expérience ? Ô chere Émilie ! gardez-vous d'une passion qui feroit votre malheur : & n'augmentez pas celui d'un homme, qui souhaiteroit de rendre heureux le monde entier, & qui ne peut faire néanmoins que le bonheur d'une seule femme. Mais Henriette Byron, qui donne ce conseil, n'auroit-elle pas dû le prendre pour elle-même ? À la vérité, elle ne se défioit pas alors qu'il eût d'autres engagemens. Que la mort me glace à jamais le cœur, avant que je sois l'occasion du moindre trouble pour le sien ! Quoique ses Sœurs m'aient pénétrée, je me flatte

encore qu'il ne s'est point apperçu lui-même de la victoire qu'il a remportée sur mon ame entiere. Puisse-t-il l'ignorer éternellement, si cette connoissance est capable de mêler une ombre d'inquiétude à son repos !

Mais, chere Lucie, ne rougissez-vous pas pour moi de cette derniere page ? Vous le devez, puisque je rougis moi-même en la relisant. Je me garderai bien d'y mettre mon nom.

## Lettre 48

*18 Mars.*

Je vous envoye, Mademoiselle, l'extrait que je vous ai promis de mes premieres Relations. Je me suis servi de la main de mon Neveu, pour satisfaire promptement votre impatience. Avec un peu plus de tems, j'aurois pu rendre cette lecture plus amusante pour vous. Mais vous m'avez dit que les simples faits vous suffisent. En vous obéissant, Mademoiselle, je me repose sur votre bonté.

Le Docteur Barlet partit d'Angleterre avec un jeune homme de qualité, dont il étoit Gouverneur, & qu'il nommera M. Lorimer, pour cacher son nom réel. C'étoit un caractere absolument opposé à celui du Chevalier Grandisson. Il étoit non seulement grossier & fort indocile, mais présomptueux & malin, avec des inclinations basses & vicieuses. Le Docteur avoit eu beaucoup de répugnance à se charger d'un Éleve, dont il connoissoit le mauvais naturel : mais il s'étoit rendu aux instances de son Pere, qui l'avoit intéressé par les motifs de la charité chrétienne, & au

serment solemnel que le jeune homme avoit fait de prendre une meilleure conduite ; d'autant plus qu'on avoit remarqué jusqu'alors, que personne n'avoit tant d'ascendant sur lui que le Docteur Barlet.

Ils étoient tous deux à Turin, lorsque le Chevalier Grandisson, qui avoit passé quelques mois en France, arriva pour la premiere fois dans cette Ville. Son âge étoit d'environ dix-huit ans. Il n'étoit pas mieux en Gouverneur, que le Docteur Barlet en Éleve, quoiqu'il eut reçu le sien de Mylord W... son Oncle. Quelques jours de résidence faisoient observer, dans chaque lieu, que M. Creuzer & le jeune Chevalier faisoient l'office l'un de l'autre ; c'est-à-dire, que le jeune homme avoit besoin de toute sa prudence, pour résister aux mauvais exemples d'un vicieux Personnage, qui cherchoit à lui inspirer le goût de la débauche, dans la vue de se délivrer de ses remontrances, ou d'empêcher qu'il ne fît des plaintes à son Pere. Le Chevalier Grandisson forma une étroite amitié avec le Docteur Barlet, & M. Creuzer ne se lia pas moins étroitement avec M. Lorimer. La vertu & le vice eurent le même pouvoir, pour former ces deux liaisons.

Creuzer & Lorimer ne se quittoient point, malgré les efforts que le Docteur faisoit continuellement pour les séparer. Ils donnerent dans plusieurs excès, dont l'un fit assez d'éclat pour les exposer aux recherches du Magistrat Civil. Lorimer n'évita le châtiment, qu'à force d'argent & de crédit ; pendant que Creuzer, ayant trouvé le moyen de s'évader, prit la fuite vers Rome, d'où il écrivit à son Éleve de l'aller joindre. Le Chevalier prit cette occasion, comme il l'en avoit menacé plusieurs fois, pour informer son Pere, & pour lui demander un autre Gouverneur, ou la permission d'aller attendre en Angleterre qu'il eût fait un meilleur

choix. Dans l'intervalle, il pria le Docteur de lui accorder ses avis & ses instructions. Son Pere ne tarda point à lui répondre, que n'entendant parler que de sa prudence, il lui laisseroit la liberté de choisir un Compagnon de voyage, mais qu'il ne lui donnoit plus d'autre Gouverneur que sa propre discrétion. Alors, le jeune Chevalier, avec la modestie & la défiance de lui-même, qui sont un des ornemens de son caractere, demanda plus instamment que jamais ses conseils au Docteur ; & lorsqu'ils furent obligés de se séparer, ils établirent une correspondance qui ne finira qu'avec la vie de l'un ou de l'autre.

Le Chevalier exposa toutes ses vues à M. Barlet, & souvent à sa discrétion l'ordre de ses études & de ses courses ; mais ce commerce n'avoit pas duré long-tems, lorsque le Docteur lui marqua qu'il étoit inutile de le consulter d'avance, d'autant plus que le délai nuisoit quelquefois à d'excellentes résolutions ; que cependant il ne le prioit pas moins de l'informer de ses entreprises, & de tout ce qui pouvoit lui arriver d'important ; qu'outre la satisfaction avec laquelle il recevroit ce témoignage de confiance & d'amitié, il auroit celle d'y trouver des exemples qui feroient peut-être plus d'impression que tous ses préceptes, sur le cœur & l'esprit du malheureux Lorimer.

Tandis que le Docteur étoit arrêté, malgré lui, par son Éleve, dans quelques Villes de Lombardie, le Chevalier fit presque le tour de l'Europe, & ne laissa point d'y faire des observations fort supérieures à son âge. Lorimer étoit alors engagé dans les plus frivoles amusemens, & s'oublioit dans chaque Ville, comme s'il n'eût jamais dû la quitter. Le Docteur, qui voyoit ses avis méprisés, fermoit les yeux sur ces délais, pour laisser passer le Carnaval de Venise, qu'il redoutoit encore plus. Mais son Éleve, ayant

soupçonné ses intentions, se déroba secrettement, & se trouva dans cette Ville, pour l'ouverture des Fêtes. Le Docteur, qui se vit forcé de le suivre, apprit, en arrivant, qu'il s'y distinguoit déja par ses extravagances. Envain le rappela-t-il à l'exemple du Chevalier Grandisson. Les Lettres qu'il lui lisoit dans cette vue, ne produisirent qu'un vil & honteux effet, dont les suites exposerent la vie du Gouverneur au dernier danger.

Un jour que, sous prétexte d'en relire une qui contenoit diverses observations, Lorimer avoit désiré de la garder un jour ou deux, il se hâta de la transcrire, & de l'envoyer à son Pere, qui lui avoit demandé plusieurs fois quelque marque du fruit qu'il tiroit de ses voyages. Le Docteur fut extrêmement surpris de recevoir des félicitations du Pere, sur les progrès de son Fils, avec quelques reproches des plaintes qu'il faisoit quelquefois de son indocilité. « J'avois peine à me persuader, lui écrivoit ce Pere crédule, que mon Fils ne fût capable de rien. Je vois qu'il ne lui manque qu'un peu d'application. » Et pour l'encourager, il donnoit ordre que sa pension fût augmentée du double. M. Barlet devina une partie de la vérité, & n'eut pas de peine à tirer de son Éleve, l'aveu d'un artifice, par lequel il faisoit gloire d'avoir trompé son Pere. Un juste scrupule obligea le Docteur d'écrire aussitôt à Londres, pour épargner au Pere une dépense contraire à ses véritables vues. Lorimer, furieux de ce qu'il nommoit une trahison, chercha l'occasion de se venger. Il étoit lié avec une Courtisanne, fameuse par la ruine de vingt jeunes Voyageurs qu'elle avoit engagés dans ses piéges, & déja irritée contre le Docteur, qui avoit mis tout en usage pour rompre cette liaison. Entre plusieurs ouvertures qu'elle lui proposa, il choisit celle de suborner un des Espions de l'État, pour accuser le Docteur d'avoir tenu des discours injurieux au Gouvernement Vénitien ; crime pour lequel

on sait que la rigueur est extrême dans cette inquiète République. La Ville de Venise est remplie de ces espions, dont l'unique office est de veiller sur le langage des Étrangers. M. Barlet fut arrêté, sans savoir d'où le coup étoit parti. Cependant, un des trois Inquisiteurs d'État, qui composent un Tribunal redoutable, eut assez de pénétration pour découvrir son innocence, dans un entretien de quelques momens, & lui fit rendre la liberté. Tout éloigné qu'il étoit de soupçonner son Éleve, mille autres chagrins, qui lui paroissoient inévitables, le firent penser à quitter son emploi. Il n'écrivoit point en Angleterre, sans demander cette liberté comme une faveur. Mais le Pere, fort embarrassé de son Fils, l'exhortoit à la patience, & le revêtit, par ses Lettres, de toute l'autorité paternelle. Ce Seigneur étoit fort éclairé dans l'Histoire Grecque & Romaine. Il desira que son Fils visitât les fameuses Places de l'ancienne Grece, dont il avoit admiré tant de fois la splendeur dans ses livres. Ce ne fut pas sans une extrême difficulté, que le Docteur obligea son Éleve à quitter Venise, où sa Courtisanne & d'autres plaisirs l'occupoient entiérement.

Athênes étoit la Ville, où le Pere vouloit qu'ils fissent quelque séjour, avant que de visiter les autres parties de la Morée. Lorimer y trouva sa Maîtresse, avec laquelle il étoit convenu de s'y rejoindre. Quelque soin qu'ils apportassent à déguiser leur commerce, il ne put être long-tems ignoré du Docteur. Le ménagement qu'il crut devoir à son Éleve, lui fit tourner son zele contre la Courtisanne. Il porta ses plaintes au Tribunal que les Chrétiens ont dans Athênes, composé de huit Vieillards, qu'ils ont la liberté de choisir dans les huit quartiers de la Ville. Mais tandis qu'il prenoit des informations, cette méchante Femme chargea M. Barlet de plusieurs accusations calomnieuses devant le Cadi, qui est le Juge Turc. Quelques présens qu'elle fit au Gouverneur,

l'ayant mis en même tems dans ses intérêts, elle eut le crédit de faire arrêter le Docteur, qui fut chargé de chaînes au fond d'un cachot. Les Amis chrétiens qu'il s'étoit faits dans la ville, reçurent défense de remuer en sa faveur ; & la rigueur fut portée jusqu'à lui interdire toute sorte de communication. Lorimer & la Courtisanne reprirent le chemin de Venise.

M. Belcher, jeune voyageur anglois, d'un mérite extraordinaire, à qui le hasard avoit fait lier connoissance avec le Chevalier Grandisson dans l'Isle de Candie, & qui avoit conçu tout d'un coup pour lui cette noble espèce d'amitié, qui est fondée sur la ressemblance des plus vertueuses inclinations, arriva vers ce tems dans Athênes. Il fut informé de la disgrace du Docteur, par un des huit Chrétiens du Tribunal. Ces vénérables Vieillards gémissoient d'une si cruelle oppression ; mais la Courtisanne ayant mêlé la Religion & l'État dans ses impostures, ils avoient le chagrin de voir subsister l'ordre qui les forçoit au silence. Un nom, que M. Belcher se souvint d'avoir entendu prononcer avec affection par son Ami, excita sur le champ tout son zele. Il se hâta de recueillir secrettement les informations ; il les fit revêtir de toute la force qu'elles pouvoient recevoir ; & sachant que le Chevalier étoit alors à Constantinople, il lui dépêcha un Exprès, chargé de ses explications, & des Pieces qu'il avoit rassemblées.

Une nouvelle si peu attendue ne causa pas moins d'étonnement que de douleur au Chevalier Grandisson. Il s'adressa aussitôt à l'Ambassadeur d'Angleterre, qui intéressa dans cet événement tous les Ministres des Puissances Chrétiennes ; & leurs plaintes, portées de concert au Visir, obtinrent facilement un ordre pour la liberté du Docteur. Le Chevalier ne se fiant point assez à la diligence du Chiaoux qui en fut chargé, prit le parti de

l'accompagner, pour presser sa marche. Il arriva dans Athênes le jour même, comme il l'apprit du Gouverneur, que la justice turque devoit livrer M. Barlet au fatal cordon. Un danger si pressant rendit le Docteur plus cher que jamais au Chevalier Grandisson. Un secours si heureux ne put manquer de rendre le Chevalier plus cher au Docteur ; &, dans leur tendresse mutuelle, ils n'en conçurent pas moins pour M. Belcher, qui non-seulement avoit été le premier instrument de cette agréable révolution, mais qui n'avoit pas voulu quitter Athênes, sans voir le Docteur hors de péril, & qui n'avoit pas ménagé ses soins ni sa bourse, pour obtenir que la sentence fût suspendue. Tel fut le ciment de leur amitié. Elle avoit commencé, entre les deux jeunes gens, par le rapport de leurs caracteres. C'est à leur bonté que M. Barlet doit l'honneur qu'ils lui font, tous deux, de le traiter comme un Pere ; & son plus grand plaisir, jusqu'à ce jour, est d'écrire à M. Belcher tout ce qui concerne la vie & les actions d'un homme, que l'un s'est proposé pour modele, & que l'autre regarde comme la gloire de l'espece humaine.

Le Docteur ignora, pendant quelque tems, la part que Lorimer avoit eue à son malheur. Ce jeune Insensé avoit écrit en Angleterre, dans les termes du plus vif chagrin, le danger où son Guide étoit tombé parmi les Turcs ; & son Pere avoit pris toutes les mesures qu'il avoit pu, dans un si grand éloignement, pour faire donner du secours au Docteur ; mais il y a beaucoup d'apparence que ce secours seroit arrivé trop tard.

Comme le Pere ne pouvoit deviner que son Fils eût part au complot, à peine eut-il appris l'heureuse délivrance de M. Barlet, qu'il le conjura de ne point abandonner son Fils à ses mauvaises inclinations. Le Docteur, aussi éloigné de faire tomber ses soup-

çons sur son Éleve, ne fit pas difficulté de retourner à Venise, par compassion pour le Pere & le Fils. Il eut beaucoup de peine à dégager Lorimer des mains de la Courtisanne. Ensuite il se rendit à Rome avec lui. Mais là, ce malheureux jeune homme, ne gardant pas plus de ménagement dans ses débauches, en devint justement la victime, & sa mort fut un soulagement pour son Pere, pour le Docteur, & pour tous ceux avec lesquels il avoit quelque liaison. Dans les derniers momens de sa vie, il fit l'aveu du noir projet où la Courtisanne l'avoit engagé à Venise, & de la part qu'il avoit eue aux calomnieuses accusations d'Athênes. Cette confession, & les circonstances de sa mort, causerent au Docteur une tristesse si profonde, qu'il tomba dans une maladie, dont il eut beaucoup de peine à revenir.

Le Chevalier Grandisson avoit visité, pendant ce tems-là, quelques parties de l'Asie & de l'Afrique, particuliérement l'Égypte, en profitant de toutes les occasions pour continuer son commerce avec M. Belcher & le Docteur. À son retour en Italie, où ses deux Amis l'attendoient, il engagea le Docteur à servir de compagnon à M. Belcher, dans quelques autres voyages qu'il leur fit entreprendre, sous prétexte qu'il en espéroit lui-même quelques lumieres, qu'il n'avoit pas le tems de se procurer par ses propres yeux. C'en étoit un, pour fournir aux frais de cette entreprise. Il savoit que M. Belcher avoit une Belle-Mere, qui lui avoit fait retrancher depuis peu les deux tiers de sa pension ; & lorsque son ami voulut rejeter une condition si généreuse, il ajouta au premier motif, qu'une course de cette nature serviroit à rétablir la santé du Docteur, qui leur étoit également cher à tous deux. Jamais il ne manquoit d'argumens pour diminuer l'embarras de ceux qu'il vouloit obliger, & pour leur faire recevoir ses bienfaits

comme une dette, ou comme une faveur dont il leur avoit obligation lui-même.

Pendant que ses deux Amis firent le voyage qu'il leur avoit proposé, il ne quitta point Boulogne & Florence, où quelques affaires lui causerent beaucoup d'embarras. M. Belcher & le Docteur visiterent ensemble les principales Isles de l'Archipel ; après quoi le jeune Voyageur tournant ses vues vers l'Asie, M. Barlet prit l'occasion d'un vaisseau qui mettoit à la voile pour revenir à Livourne. Il voyoit sa santé rétablie ; & sachant que le Chevalier Grandisson attendoit impatiemment de son Pere l'ordre de repasser en Angleterre, il ne douta point que sa présence ne lui fût agréable, pour la conclusion de quelques affaires dont il étoit informé. En effet le Chevalier se réjouit de son arrivée ; & partant bientôt pour Paris, il confia Miss Émilie à ses soins.

Jusqu'ici, Miss Byron, délices de ceux qui ont le bonheur de vous connoître, vous n'avez lu qu'un extrait de mes papiers, de la main de mon Neveu. J'y joindrai quelques circonstances, qui regardent personnellement M. Belcher, sur lequel vous m'avez demandé plus d'informations ; mais je ne vous promets pas de m'arrêter aisément, si j'entreprends l'éloge d'un Ami si cher.

M. Belcher est un jeune homme d'une très-aimable figure. Lorsque je le nomme un second Sir Charles Grandisson, vous concevez une fort haute idée de son esprit, de sa politesse & de toutes ses aimables qualités. Il ne manque rien à sa naissance. Sir Henri Belcher, dont il est Fils unique, l'aime tendrement, & le tient éloigné, contre l'inclination de l'un & de l'autre, sur-tout contre celle du Fils, depuis que son plus cher Ami est en Angleterre. C'est un effet de sa complaisance pour une seconde Femme, impérieuse, vindicative, qui, pendant son veuvage, avoit

jetté les yeux sur le jeune Belcher, pour en faire son Mari, dans l'espérance de le tenter par un reste de beauté, soutenu d'un bien considérable. Son projet néanmoins n'a jamais été connu du Pere, qui lui parla d'amour dans le tems même que le Fils lui faisoit déclarer, un peu cavaliérement peut-être, qu'il ne goûtoit point ses propositions. Ce refus la rendit furieuse. Elle ne pensa qu'à la vengeance ; & n'ignorant point que toute sa fortune dépendoit de son Pere, elle parut agréer les soins de Sir Henry, dont son ressentiment lui fit accepter la main, à des conditions qui lui donnent un pouvoir presque égal sur le Pere & sur le Fils. D'ailleurs, elle prit bientôt un ascendant absolu sur l'esprit de son Mari. M. Belcher étoit parti pour ses voyages, avec une pension de six cens livres sterling. Elle n'eut point de repos, qu'elle ne l'eût fait réduire à deux cens ; & ce reste étoit si mal payé, que le jeune homme seroit tombé dans les plus grands embarras, s'il n'avoit trouvé des secours toujours prêts, dans la fidelle amitié du Chevalier Grandisson. Cependant on assure que sa Belle-Mere n'est pas sans quelques bonnes qualités ; & que dans tout ce qui n'a point de rapport au Fils, elle en use fort bien avec le Pere. Mais entendant les affaires, & Sir Henry n'ayant pas le même goût, elle s'est attribuée la disposition de tous leurs revenus communs ; ce qui ôte le pouvoir à son Mari de faire la moindre libéralité sans sa participation.

Ils ne laissent pas de faire profession, tous deux, d'une haute admiration pour le caractere de Sir Charles ; & les Lettres de leur Fils n'y ont pas moins contribué que le témoignage public : d'où je crois pouvoir conclure que, si Sir Charles trouve l'occasion de lier connoissance avec Mylady Belcher, il la fera consentir tôt ou tard au retour de son Fils ; sur-tout à présent qu'elle commence à perdre l'espérance d'avoir des Enfans de ce mariage. M. Belcher,

qui se le promet aussi, écrit à Sir Charles qu'il est dans la disposition de rendre toute sorte de respects à la Femme de son Pere, & de prendre pour elle les sentimens d'un Fils, lorsqu'elle le voudra souffrir auprès d'elle. Mais il déclare qu'il renonce plutôt à sa patrie, que d'exposer son Pere au moindre chagrin, en y retournant sans l'aveu d'une Femme impérieuse, qui lui en feroit porter la peine ; & dans son incertitude, il se propose de quitter Vienne, où il est actuellement, pour venir attendre à Paris que Sir Charles, qu'il croit capable de réussir dans tout ce que l'amitié peut lui faire entreprendre, & qui sera secondé par la tendresse de son Pere, obtienne le succès qu'il désire. Il me tarde beaucoup de revoir cet excellent jeune homme. Je suis sûr que Miss Byron en particulier ne pourra lui refuser son estime. Avec des sentimens si nobles & des manieres si délicates, je répéte hardiment que c'est un second Chevalier Grandisson.

Je me croirois fort heureux, Mademoiselle, de pouvoir vous obliger par toutes les communications pour lesquelles vous m'avez témoigné de la curiosité. Mais que Mylady L... & Miss Grandisson me permettent de les exhorter à bannir toute réserve avec le plus tendre de tous les Freres ; & j'ose leur répondre qu'il n'en aura point sur tout ce qu'il croira capable de leur plaire. Si parmi ses affaires, il y en a quelqu'une dont il puisse différer l'explication, c'est que le succès en est encore incertain.

Que d'obscurité, ma chere Lucie ! Rappellons quelques circonstances de ce détail. Sir Charles a des affaires qu'il ne peut encore expliquer à ses Sœurs ! Le succès en est incertain pour lui-même ! Des embarras considérables à Boulogne & à Florence ! sont-ils terminés ? durent-ils encore ? Cependant Sir Charles n'a

point de réserve, cependant Sir Charles est réservé. Quel jour y voyez-vous, chere Lucie ?

Mais le Docteur est sûr, pour M. Belcher, de l'estime de Miss Byron en particulier. Que veut dire le Docteur ? Il ne peut avoir eu d'autre intention, sans doute, de marquer sa propre tendresse pour un jeune homme qui lui est si cher. Il lui tarde de le voir. Si je le vois aussi, son retour ne doit pas être éloigné ; car ne suis-je pas résolue de retourner promptement dans mon plus sûr azile, dans les bras de ma chere famille ? Oui, ma chere, j'y suis résolue.

Avez-vous quelque noirceur dans l'ame ? dites, ma chere Lucie. Êtes-vous capable de haine, d'une haine mortelle contre quelqu'un ? Si vous êtes actuellement dans cette disposition, satisfaites-vous, & souhaitez, à la personne que vous haïssez, d'être amoureuse d'un homme (car je vois qu'il ne faut rien dissimuler,) d'un homme qu'elle croit elle-même, & que tout le monde croit fort supérieur à elle, par toutes les qualités de l'ame & de la fortune ; de douter, entre quelques rayons d'espérance, doute plus cruel mille fois que la certitude, si les affections de cet homme sont engagées ; &, supposé qu'elles ne le soient pas, s'il peut lui accorder du retour. Ah, Lucie ! vous m'entendez. Ne me demandez pas plus d'explication.

Mais un mot encore. L'exorde de la Lettre du Docteur ne vous paroît-il pas un peu singulier ? Délices de ceux qui ont le bonheur de vous connoître. Charmantes expressions ! Quel peut en être le sens ? Suis-je les délices du cœur de Sir Charles ! Il me connoît. Vaine, foible, imprudente que je suis ! humble, basse, & cependant orgueilleuse Henriette. Mes folles conjectures me font rougir... un mouvement de honte m'a fait déchirer mon papier. Le

fragment partira néanmoins, mais à condition que vous le jetterez au feu, & qu'il ne sera vu que de vous.

*Samedi, 18 Mars.*

Jusqu'à présent, ma chere, il me semble que mon cœur n'a rien à se reprocher. Mais il s'en est peu fallu que je ne sois tombée dans une fort grande faute. Vous ne la devineriez pas. Miss Grandisson, dans l'absence de M. Barlet, qui est allé dîner aujourd'hui à quelques milles de Colnebroke, est parvenue, par des moyens qu'elle ne m'a point appris, à se saisir d'une Lettre que le bon Docteur avoit reçue ce matin de Sir Charles, & qu'il a laissée ouverte sur son pupitre. Elle est venue aussi-tôt à ma chambre. Henriette, m'a-t-elle dit, d'un air empressé, voici la Lettre qui est venue ce matin au Docteur. Peut-être ne l'ai-je pas par des voies trop honnêtes, mais on y parle de vous avec chaleur. La remettrai-je où je l'ai prise ? ou plutôt, voulez-vous

## Lettre 49

*Samedi, 18 Mars.*

Jusqu'à présent, ma chere, il me semble que mon cœur n'a rien à se reprocher. Mais il s'en est peu fallu que je ne sois tombée dans une fort grande faute. Vous ne la devineriez pas. Miss Grandisson, dans l'absence de M. Barlet, qui est allé dîner aujourd'hui à quelques milles de Colnebroke, est parvenue, par des moyens qu'elle ne m'a point appris, à se saisir d'une Lettre que le bon Docteur avoit reçue ce matin de Sir Charles, & qu'il a laissée ouverte sur son pupitre. Elle est venue aussi-tôt à ma chambre.

Henriette, m'a-t-elle dit, d'un air empressé, voici la Lettre qui est venue ce matin au Docteur. Peut-être ne l'ai-je pas par des voies trop honnêtes, mais on y parle de vous avec chaleur. La remettrai-je où je l'ai prise ? ou plutôt, voulez-vous partager ma faute, & la lire auparavant ? Elle me l'a présentée.

Ô Miss Grandisson ! ai-je répondu dans mon premier mouvement. On y parle de moi, dites-vous ? Permettez que j'y jette les yeux. J'ai tendu une main plus d'à demi coupable, & j'ai pris la Lettre. Mais, rentrant aussi-tôt en moi-même : ne m'avez-vous pas dit, que vous ne l'aviez point par des voies honnêtes ? Tenez, reprenez-la. Je ne veux point partager la faute. Cependant, cruelle Charlotte ! Comment pouvez-vous m'exposer à cette tentation ? Et j'ai mis la Lettre sur une chaise.

Elle m'a pressée de lire du moins les premieres lignes. Elle l'a reprise ; elle l'a ouverte, & elle me l'a remise sous les yeux.

Serpent tentateur ! me suis-je écriée. Pourquoi voulez-vous me faire imiter nos premiers Peres ! Je me suis assise, & j'ai mis les deux mains devant mes yeux. Loin, loin, ai-je ajouté ; pendant que je suis encore innocente. Chere Miss Grandisson, ne me jettez point dans une faute que je ne me pardonnerois pas. Vous l'avez reconnue vous-même. Je ne veux point la partager.

Elle m'a lu deux ou trois lignes ; & s'arrêtant : continuerai-je, Henriette ? Le mot qui suit est votre nom.

Je me suis mis les doigts dans les oreilles. Non, non, ai-je crié encore. Si vous l'aviez par des voies honnêtes, je n'aurois pas de plus grande impatience… mais vous ne me dites pas de même…

Miss Grand. (En m'interrompant). Quoi ? Qu'est-ce ? Ceux qui laissent leur Cabinet ouvert n'ont à se plaindre que d'eux-mêmes.

Miss Byr. Mais c'est un oubli, qui n'a rien de volontaire. Seriez-vous bien aise qu'on prît la liberté de lire vos Lettres ?

Miss Grand. Eh bien, je vais la remettre à sa place. Irai-je ? (la tenant suspendue devant moi). Irai-je, Henriette ? (Et deux ou trois fois elle a marché vers la porte, elle est revenue vers moi, avec un regard, le plus propre à m'exciter).

Miss Byr. Dites-moi seulement, Miss Grandisson, s'il y a quelque chose dont vous croyez que votre Frere ne veuille pas que nous soyons informées... Mais je suis presque sûre que l'obligeant Docteur, qui nous en a communiqué d'autres, auroit eu la bonté de nous lire celle-ci.

Miss Grand. Pour la moitié de ce que je possede, je ne voudrois pas ne l'avoir pas lue. Ô chere Henriette ! elle contient des détails... Paris, Florence, Boulogne !

Miss Byr. Loin, loin, Syrêne. Une Lettre est un objet sacré. Reportez-la. N'avouez-vous pas qu'elle ne vous est pas venue honnêtement ? Et je vois néanmoins...

[Ah Lucie ! J'étois prête à me laisser vaincre. Mais, rappellant mes forces ; loin, ai-je répété. Emportez cette Lettre. Je me crains moi-même.]

Miss Grand. Eh bien, Henriette ; un seul endroit. Il y en a un que vous devez lire. C'est l'affaire d'un instant.

Miss Byr. Je n'écoute point la tentation. Je ne lirai rien. J'attendrai qu'on me le communique.

Miss Grand. Mais vous pouvez être surprise alors, & ne pas savoir ce que vous aurez à répondre. Il vaudroit autant profiter de l'occasion. Prenez, lisez. On n'a jamais vu de pareils scrupules. Il est question de vous & d'Émilie.

Miss Byr. De moi & d'Émilie ! Ô Miss Grandisson ? Et que peut-il y avoir de commun entre Émilie & moi ?

Miss Grand. Quelle différence mettez-vous, chere Henriette, entre lire la Lettre & me demander ce qu'elle contient ? Je consens néanmoins à vous le dire.

Miss Byr. Non, non, vous ne me le direz point. Je ne veux point l'entendre. Je ne vous le demanderai jamais. N'y a-t-il que votre Frere, qui soit capable d'une action noble ? Il faut, ma chere amie, que vous & moi nous tirions quelque fruit de son exemple. Vous ne me direz rien.

Miss Grand. Jamais on n'a loué une femme dans ces termes ! Ce sont des louanges, Henriette… De ma vie, je n'ai rien entendu qui leur ressemble.

Miss Byr. Des louanges, Charlotte ! De la main de votre Frere !… Ô maudite curiosité ! Premiere faute de nos premiers Peres ! Mais j'aurai le courage d'y résister. Si vous m'excitez à faire des questions, riez-en : j'y donne les mains. Mais je vous demande en grace de n'y pas répondre. Chere miss, si vous m'aimez, emportez cette Lettre, & ne cherchez point à me rabaisser à mes propres yeux.

Miss Grand. Savez-vous Henriette, que vos réflexions tombent sur moi ? Mais c'est moi-même, qui veux vous faire une question. Vous sentez-vous disposée, comme une troisieme Sœur, à

prendre Émilie en garde, & à la conduire avec vous en Nortamtpthon-Shire ! Répondez.

Miss Byr. Ah ! Miss Grandisson ! Et vous croyez que la Lettre contienne une proposition de cette nature ? Mais ne me répondez point, je vous en supplie. Attendez qu'on me fasse les propositions, de quelque nature qu'elles soient. Elles viendront toujours trop-tôt, si elles sont désagréables. [J'avois les larmes aux yeux.] Mais je vous assure, Mademoiselle, que je ne serai pas traitée avec indignité, par le meilleur même de tous les hommes ; & pendant que je puis me refuser à une chose que je crois indigne de moi, j'ai un titre pour agir avec fermeté, si l'occasion s'en présente. Vous êtes sa Sœur, Mademoiselle ; mais je n'ai rien à espérer ni à craindre.

Miss Grand. Je crois, ma chere, que vous prenez le ton sérieux. Deux fois Mademoiselle tout d'une haleine ! Je ne vous le pardonne point. Vous m'entendrez lire l'endroit où il est question de vous & d'Émilie, si vous ne voulez pas le lire vous-même.

Elle se disposa aussitôt à me faire cette lecture. Non, lui dis-je, en étendant la main sur la page ; je ne veux, ni la lire, ni l'entendre. Je commence à craindre que mon courage n'ait l'occasion de s'exercer ; & tandis qu'il est encore en mon pouvoir de choisir le mal ou le bien, je ne me priverai pas de la satisfaction de penser que j'ai pris le meilleur parti, quelque sort qui puisse m'attendre. Vous me pardonnerez, Mademoiselle… Et sans achever, je me suis mise en chemin vers la porte de ma chambre, lorsqu'elle est accourue sur mes pas.

Miss Grand. Chere Henriette ! Quoi ? Vous êtes irritée contre moi ? Mais que cette fierté vous sied ! J'y vois un air de dignité

qui m'impose. Qu'il est digne de la seule femme du monde que je crois comparable au meilleur des hommes ! Pardon, chere Henriette. Dites promptement que vous me pardonnez.

Miss Byr. Vous pardonner, chere miss ! Ah ! c'est du fond du cœur. Mais avez-vous pu me dire que cette Lettre n'est pas tombée entre vos mains par d'honnêtes voies, & vous pardonner à vous-même ? Hâtez-vous donc de la remettre où vous l'avez prise ; & veillez sur moi, comme une véritable Amie, si dans quelque moment de foiblesse vous me trouvez de la curiosité pour des papiers qui ne me seront pas venus plus honnêtement. J'avoue que j'ai marqué de la foiblesse : si j'avois succombé, les plus flatteuses informations ne m'auroient jamais dédommagée de ce que j'aurois souffert intérieurement, en réfléchissant aux moyens qui me les auroient fait obtenir.

Miss Grand. Ame supérieure ! Dans quelle confusion vous me jettez ! Je remettrai la Lettre à sa place ; & je promets au Ciel que si je ne puis oublier ce qu'elle contient, quoiqu'il n'y ait rien que de glorieux pour mon Frere, je ne vous en dirai jamais un mot ; du moins si nous n'en obtenons pas la communication par d'autres voies.

Je lui ai jetté mes deux bras autour du cou. Elle m'a rendu mes embrassemens avec la même affection. Je ne l'en aimerai que mieux, pour avoir souffert, avec tant de bonté, que ma conduite ait condamné la sienne. Ne me félicitez-vous pas, ma chere, de la victoire que j'ai remportée sur moi-même ? Elle m'a couté beaucoup. Il est certain que ma curiosité ne pouvoit être plus vive, pour des particularités auxquelles j'avois tant d'intérêt. Mais il me semble que le plaisir de les apprendre n'auroit jamais égalé celui que je ressens d'avoir surmonté la tentation ; sans compter

que mon orgueil est flatté de l'opinion que j'ai donnée de moi à Miss Grandisson. Cependant quel est ici mon mérite ? À ne consulter que la prudence, j'aurois eu tort de céder. De quel usage m'auroient été les lumieres que j'aurois obtenues par une si mauvaise voie ? Si j'avois appris quelque chose dont j'eusse été vivement affectée, ma haine pour l'artifice m'auroit infailliblement trahie. Le Docteur, ou Sir Charles, auroit pu découvrir ma faute. Aurois-je eu la bassesse d'accuser Miss Grandisson pour me justifier ? Je me serois couverte d'une tache honteuse ; & M. Barlet, qui m'accorde aujourd'hui sa confiance, supprimeroit peut-être toutes les communications que j'espere de lui. Ainsi, ma chere, la politique devoit me soutenir comme la droiture ; & je conclus que dans cette occasion je suis une heureuse fille.

Miss Grandisson vient de raconter, à sa Sœur, tout ce qui s'est passé entre nous. Mylady déclare agréablement qu'elle n'auroit pas voulu être Miss Grandisson, en prenant la Lettre ; mais que si quelqu'un la lui avoit présentée toute ouverte, elle doute qu'elle eût été Miss Byron. Là-dessus elle m'a serrée dans ses bras. Elle a répété dix fois que je serois Mylady Grandisson, que j'étois faite pour son Frere & lui pour moi. En doutez-vous ! a dit la chere Charlotte. Quelque tour que prennent les événemens, convenez, chere Lucie, qu'avec cette précieuse approbation des deux Sœurs, il est bien doux d'avoir su vaincre sa curiosité. Miss Grandisson n'a pas laissé de parler, à Mylady, de plusieurs voyages que son Frere médite en France, pour terminer les affaires de M. Danby ; à Florence, à Boulogne, & d'une visite au Château de Grandisson, où il paroît qu'elle doit l'accompagner. Vous voyez, chere Lucie, que le tems de mon départ approche. Pourquoi ne m'a-t-on pas fait souvenir que les trois mois, qui me sont accordés, étoient prêts d'expirer ? Êtes-vous disposés à recevoir une fille, qui ne re-

tournera pas peut-être avec le cœur qu'elle avoit apporté ? Et comment reparoître néanmoins dans une si chere famille, avec un cœur, qu'on n'y reconnoîtra plus ?

Mais quel heureux naturel, que celui de Miss Grandisson ! Vous avez vu combien elle a paru touchée de notre derniere scene. Cependant il ne lui en reste aucune trace. Un air de Clavessin l'a remise dans sa situation. Elle a commencé à badiner, avec autant de vivacité & d'enjouement, que si rien ne l'avoit chagrinée. Et moi, si je m'étois laissée engager à lire la Lettre, quelle figure aurois-je fait à mes propres yeux, pendant un mois entier ? Mais n'a-t-elle pas aussi facilement oublié la mortification que son Frere lui a causée, par la découverte de son intrigue ? Dès le même jour, ne m'a-t-elle pas fait la guerre sans pitié ? Cependant elle a des qualités charmantes. On ne peut se défendre de l'aimer. Je me sens pour elle une vive tendresse. N'est-ce pas une foiblesse de voir sans refroidissement, dans une personne, des fautes qu'on trouveroit inexcusables dans une autre ? Non, Lucie, ne dites pas que c'en soit une, dans le cas de Miss Grandisson. Quelle différence à mes yeux ! Cependant elle vient de m'avouer qu'elle s'étoit reproché sa démarche, avant que de m'avoir apporté la Lettre, mais qu'elle avoit espéré de couvrir sa faute, en me la faisant partager. Je lui ai dit que c'étoit le rolle d'un petit Satan. Après tout, la chere Charlotte pensoit plus à m'obliger, qu'à se satisfaire elle-même. Il n'y a point d'amitié, direz-vous, qui puisse justifier une mauvaise action. J'en conviens, Lucie ; rien, rien n'est moins douteux : mais si vous connoissiez Miss Grandisson, vous l'aimeriez malgré vous.

[N. La Lettre de Sir Charles, qui fait le sujet de la précédente, est un long détail de ses affaires, dans lequel il ne s'explique

néanmoins qu'à demi, parce que le Docteur, auquel il écrit, est informé du fond. Il parle des raisons pressantes, qui l'appellent en France & en Italie. Il nomme quelques Dames Étrangeres, sans faire connoître dans quelle espece de liaison il est avec elles. Il s'étend sur une Église neuve qu'il fait bâtir dans sa Terre de Grandisson, & prie le Docteur de se disposer à faire le Sermon de la Dédicace, pour lui épargner les louanges excessives qu'il craint dans la bouche de son Curé. Miss Byron est nommée plusieurs fois dans la Lettre, & toujours avec quelque éloge. Émilie fait le sujet d'un long article. Sir Charles, embarrassé de la situation de cette jeune personne, pendant le voyage qu'il médite, demande au Docteur ce qu'il pense du dessein qu'il a de la confier, jusqu'à son retour, à miss Byron, pour l'éloigner d'une Mere dangereuse ; elle sera tranquille en Northampton-Shire ; elle y recueillera, pour son éducation, tous les fruits du plus vertueux exemple. Ce projet donne occasion à sir Charles de faire une vive peinture du mérite extraordinaire de miss Byron ; mais sans y faire entrer d'autres sentimens que ceux de l'admiration & du respect. Enfin il propose au Docteur de se joindre à lui, pour l'exécution d'un article du Testament de m. Danby, qui regarde l'emploi de trois mille livres sterling en œuvres de piété ; & dans les principes de sa vertu, il trouve que les premiers soins doivent tomber sur tout ce qui se rapporte au bien public, comme les mariages des pauvres Filles avec d'honnêtes gens de leur état, les secours nécessaires aux Artisans industrieux, l'assistance qu'il croit due aux personnes laborieuses, qui se trouvent réduites à l'indigence par l'âge, l'infirmité, les accidens, ou par des maladies incurables, &c.]

## Lettre 50

*18 Mars au soir.*

Les deux Dames & Mylord doivent être satisfaits de ma confiance. Je leur ai livré toutes mes Lettres, sans les relire, & dans l'ordre où vous me les avez renvoyées. Ils ont à présent mon cœur entier devant les yeux. Je m'en inquiéte peu. L'homme est Sir Charles Grandisson. Leur badinage n'est plus le même, depuis qu'ils ne m'accusent plus de réserve. Il y auroit eu de la cruauté à le continuer ; & je n'aurois pas fait un long séjour à Colnebrocke.

Vous me faites plaisir de m'assurer que vous avez trouvé la conduite des deux Sœurs un peu dure pour moi. Elle n'a pu manquer de me le paroître aussi. Mais j'y ai trouvé cette consolation pour mon orgueil, qu'en y réfléchissant, il m'a semblé que les situations changées, j'aurois gardé plus de ménagement. Au fond, je commence à me croire plus proche de l'égalité avec elles, que je n'avois osé me le figurer. Mais elles sont d'un caractere excellent, & je leur pardonne, & vous devez leur pardonner comme moi. Je suis fâchée même que la délicatesse de ma Grand-Maman ait été jusqu'à pleurer pour moi de cette aventure. Est-il possible qu'elle en ait pleuré ? La tendre, l'indulgente Mere ! Mon Oncle n'a pas été si compatissant. Il est charmé de cette scene. Il croit, dites-vous, que les deux Sœurs n'ont rien fait qu'il n'eût fait lui-même. C'est un compliment, sans doute, qu'il prétend faire à leur délicatesse. Mais je suis persuadée, comme ma Tante, que leur généreux Frere ne les auroit pas remerciées de la frayeur que leurs railleries m'ont causée.

N'est-il pas tems, ma chere Lucie, que je pense à vous rejoindre ? Je rougis dix fois le jour de me voir ici comme dans l'attente d'une favorable ouverture, & dans la crainte néanmoins qu'elle n'arrive jamais. J'y trouve une apparence de dessein, une affectation qui ressemble… je ne saurois dire à quoi : mais il y a des momens où j'ai peine à me supporter moi-même. Cependant, tandis que le goût de la vertu, peut-être un peu trop personnel, sera le fondement de ces desseins, de cette attente, de ces agitations, je ne me croirai pas tout à fait inexcusable. Je suis sûre que je n'aurois pas cette estime pour leur Frere, s'il avoit quelques vertus de moins.

Pourquoi M. Dean m'est-il venu mettre dans la tête que Miss Jervins flatte & nourrit, peut-être, sans le savoir, une flamme qui deviendra funeste à son repos ? Assurément cette petite Créature ne peut espérer… Cinquante mille Guinées néanmoins sont une belle fortune ! Mais il est impossible qu'elles tentent son Tuteur. Un homme tel que Sir Charles ne se mettra jamais à prix. J'observe la contenance, les discours, l'air de cet Enfant, lorsqu'on parle de lui, & je vois avec compassion qu'elle ne peut l'entendre nommer, sans que ses yeux s'en ressentent. Elle perd toute attention pour ce qui l'occupoit ; & ses regards s'attachent sur la personne qui parle, comme s'ils cherchoient à voir le jour au travers. Elle ne sauroit, dit-elle, entendre & travailler à la fois. Ensuite elle soupire. En vérité, chere Lucie, il n'y a plus moyen de le louer devant elle. Ce sont des soupirs continuels. À cet âge encore ! Mais qui l'avertira du danger ?

Ce qui me rend un peu plus attentive à toutes ses actions que je ne l'aurois été, malgré l'observation de M. Dean, c'est un mot ou deux hazardés par Mylady L… qu'elle tient peut-être de sa

Sœur, & que Miss Grandisson a tirés vraisemblablement de la Lettre dérobée ; car elle m'en avoit touché quelque chose, quoique j'eusse cru alors que c'étoit dans la seule vue de piquer ma curiosité. Il s'agit d'une proposition qui est plus que probable qu'on doit me faire, d'emmener cette jeune personne avec moi dans ma Province..., avec moi, qui ai besoin moi-même d'une Gouvernante. Mais qu'on me la fasse, cette proposition.

Dans une conversation qui vient de finir entre nous autres femmes, & qui a roulé sur l'amour, sujet favori des jeunes filles, la petite créature a donné son opinion sans en être priée, & n'a pas manqué de babil pour son âge. Ordinairement, elle parle moins qu'elle n'écoute. J'ai dit à l'oreille de Miss Grandisson ; ne trouvez-vous pas, Mademoiselle, que Miss Jervins parle plus qu'à l'ordinaire ? C'est ce qu'il me semble, m'a répondu cette bonne Ame, à qui rien n'échappe. Pardon, Charlotte, ai-je ajouté un peu malicieusement. Je vous l'accorde, a-t-elle répliqué du même ton. Mais laissons-la babiller à son aise. Elle n'est pas souvent de cette humeur-là. J'aime beaucoup Miss Jervins, ai-je repris ; mais je m'apperçois que ses habitudes changent ; & dans ces tems critiques, je crains toujours que les jeunes personnes ne s'exposent. Miss Jervins, qui nous a vu parler secrettement, a dit d'un ton plus décisif que jamais, qu'elle n'aimoit point les chuchoteries, mais qu'étant sûre que son Tuteur l'aime & que nous l'aimons aussi, elle avoit le cœur tranquille. Le cœur tranquille ! Qui pensoit à son cœur ? Et son Tuteur l'aime ! Émilie ne viendra point avec moi, ma chere.

*19 Mars au matin.*

Ô Lucie ! nous sommes ici dans une vive alarme pour Miss Jervins, à l'occasion d'une Lettre de Sir Charles au Docteur Bar-

let, arrivée d'hier au soir, mais qu'il n'a pu nous faire voir qu'aujourd'hui. La Mere, cette malheureuse femme dont je vous ai parlé, a rendu une visite à Sir Charles. Pauvre Émilie ! Chere Enfant ! Quelle Mere le Ciel lui a donnée !

Le Docteur est si sensible à la complaisance que j'ai eue de lui abandonner mes Lettres, après les avoir retirées des mains de nos Amies & Amis, dont l'approbation m'a réellement flattée, qu'il ne s'est pas fait presser pour m'accorder la permission de vous envoyer la Lettre de Sir Charles. Je lui ai demandé cette grace, dans l'opinion que vous lirez volontiers tout ce qui regarde Émilie. Mais ne manquez pas de me renvoyer, par la premiere occasion, ce que le Docteur a la bonté de me confier.

Vous trouverez, dans la derniere partie de sa Lettre, que M. Barlet lui a communiqué le désir, que ses Sœurs ont depuis long-tems, de l'engager quelquefois à leur écrire. Il y consent, mais à des conditions, comme vous verrez, auxquelles il y a peu d'apparence qu'aucune de ses trois Sœurs veuille se soumettre ; car il me met du nombre. Ses trois Sœurs ! Sa troisieme Sœur ! Cette répétition a quelque chose de si obligeant ! J'ai mille raisons d'admirer sa bonté : cependant je remarque qu'il peut être sévere pour notre sexe. Il n'est pas au pouvoir des femmes d'être sans réserve : vous verrez que c'est une des réflexions de sa Lettre. Il ajoute, que peut-être ne le doivent-elles point. Pourquoi donc ? Ne seroit-ce pas un avis qu'il me donne ? Mais il ne se donne gueres à lui-même l'occasion d'observer ce que je suis. Quoi qu'il en soit, Lucie, on n'aura point de bassesse à me reprocher, je le répete pour la vingtieme fois. Je ne lui donnerai pas sujet de me mépriser, non, fût-il le plus grand Monarque de l'Univers. Fiez-vous, là-dessus à votre

*Henriette Byron.*

## Lettre 51

*18 Mars.*

J'ai reçu, cher Docteur, une visite de la Mere d'Émilie. Il y a beaucoup d'apparence qu'elle en fera une aussi à Colnebroke, avant que je puisse être assez heureux pour y retourner. Elle sait que sa fille y est, & que mes affaires me retiennent encore à la Ville. Je vous dépêche un exprès dans cette crainte, & je crois devoir vous informer de ce qui s'est passé entre elle & moi.

Elle s'est fait annoncer sous le nom de Madame Jervins. Je l'ai reçue civilement. Il m'a paru qu'elle s'attendoit au salut ordinaire de notre sexe, mais j'ai pris, ou plutôt j'ai reçu sa main, qu'elle m'a présentée ; & je me suis contenté de la conduire vers un fauteuil. Vous ne l'avez jamais vue. Elle se croit encore belle ; & si ses vices, qui semblent répandus sur son visage, ne la rendoient pas odieuse, elle pourroit en effet prétendre à la beauté.

Comment se porte Émilie, Monsieur ? (en jouant de l'Éventail.) Est-elle ici ? Prenez la peine de la faire appeller. Je veux la voir.

Elle n'est point ici, Madame.

Où est-elle donc ? Elle a quitté, depuis quelque tems, Madame Lane.

Elle est, Madame, sous la meilleure protection du monde ; sous celle de mes deux Sœurs.

Et de grace, Monsieur, quelles sont vos vues sur elle ? son âge n'est plus celui d'un Enfant. (en souriant, & me faisant voir sa pensée dans ses yeux.) Dites-moi ce que vous avez dessein de faire d'elle. Vous savez, a-t-elle ajouté, en affectant un air plus sérieux, que Miss Jervins est ma fille.

Si vous méritez, Madame, d'être reconnue pour sa Mere, vous devez être contente de la voir en de si bonnes mains.

Hò ! Monsieur, je n'ai jamais eu de foi pour la bonté des hommes. Lorsqu'une jolie fille se trouve dans leur chemin... Je connois le monde, Monsieur, (en riant d'un air folatre, & riant encore.)

Et moi je ne connois rien, Madame Jervins, qui m'oblige à des explications sérieuses avec vous. Mais qu'avez-vous à dire à ma Pupille ?

Àdire ? Monsieur. Mais vous n'ignorez pas que je suis sa Mere ; & je pense à me charger d'elle. Son Pere vous a confié le soin de son bien ; mais je pense à la tirer, pour sa réputation, des mains d'un Tuteur de votre âge. J'espère, Monsieur, que vous ne vous y opposerez point.

Si c'est-là, Madame, le seul motif de votre visite, je vous demande la permission de l'abréger. Mes affaires me pressent de sortir.

Où est Émilie ? Je veux la voir.

Si cet empressement, Madame, vient de l'amour maternel, vous la verrez à son retour ; quoique jusqu'à présent vous ne l'ayez pas traitée avec l'affection d'une Mere. Mais sa personne & sa réputation ne m'ont pas été moins confiées que sa fortune.

Je suis mariée, Monsieur, & mon Mari est homme d'honneur.

Votre mariage, Madame, est une nouvelle raison pour ne pas vous charger d'Émilie.

Apprenez, Monsieur, que mon Mari est un homme d'honneur, aussi brave que vous l'êtes vous-même, & qu'il est capable de soutenir mes droits.

Quel qu'il soit, Madame, il n'a rien à démêler avec Émilie. Seriez-vous venue pour m'apprendre que vous êtes mariée ?

Oui, Monsieur. Et vous ne m'en faites pas compliment ?

Compliment ? Madame. Je souhaite que vous méritiez d'être heureuse, & je ne doute point alors de votre bonheur. Mais pardonnez, s'il vous plaît. Mes Amis m'attendent.

J'avois peine à contenir mon indignation. Cette femme se marie, dit-on, deux ou trois fois tous les ans.

Hé bien, Monsieur, vous apprendrez peut-être ce que c'est que le major Ohara. Sachez de moi, dès aujourd'hui, qu'il est d'une des meilleures maisons d'Irlande, & qu'il ne souffrira point qu'on me dérobe ma fille.

Le major Ohara, Madame, n'a rien de commun avec la fille de mon malheureux Ami. Émilie est sous ma protection ; & je suis faché de vous dire qu'elle n'auroit pas eu besoin d'un secours étranger, si la personne qui prend le nom de sa Mere étoit plus propre à lui tenir lieu de l'excellent Pere qu'elle a perdu. Permettez, Madame, que je vous offre la main jusqu'à votre voiture.

Elle s'est emportée vivement, & dans des termes auxquels je la crois fort exercée. Elle m'a menacé du ressentiment de son Major

Ohara ; & pour conclusion, elle m'a dit qu'il avoit été vainqueur dans une demie douzaine de duels. Je lui ai présenté la main, qu'elle n'a pas refusée, & je l'ai conduite à sa chaise. Nous nous reverrons demain, m'a-t-elle dit d'un air menaçant, & peut-être serai-je accompagnée du Major. Je ne lui ai marqué mon mépris que par mon silence. Vile & scandaleuse femme !

Il ne faut pas, mon cher Docteur, qu'il vous échappe un mot de cette avanture devant Émilie. Je crois qu'elle ne doit la voir qu'en ma présence. Les propos injurieux de cette mauvaise Mere lui causeroient une frayeur mortelle, comme il est arrivé la derniere fois. Mais peut-être ne la reverrai-je point, d'un mois ou deux. Comme j'ai le pouvoir de lui faire une pension annuelle de cent, ou deux cens guinées, à ma discrétion, & suivant la satisfaction que j'aurai de sa conduite, son Mari, si elle est mariée réellement, qui n'a pu l'épouser que par ce motif, ne souffrira point qu'elle s'expose à des réductions chagrinantes ; car vous savez que je l'ai payée jusqu'à présent sur le pied de deux cens guinées. La menace, qu'elle m'a faite en partant, n'est peut-être qu'un badinage, par lequel elle a cru m'embarrasser. C'est une Coquette des plus folles, que son goût pour l'intrigue ramene toujours à l'artifice.

Je reçois, dans ce moment, votre Lettre de ce matin, & j'y trouve un article fort intéressant. Vous me faites entendre que mes Sœurs, quoique mes absences soient fort courtes, souhaiteroient de recevoir quelques Lettres de moi. Depuis long-tems, cher Ami, vous m'avez engagé dans une espece d'habitude, qui me fait prendre la plume avec autant de facilité que de plaisir pour vous écrire. À vous & à notre cher Belcher, je puis communiquer tout ce qui me vient à l'esprit. L'usage, à la vérité, me feroit trouver autant de plaisir à faire une Lettre pour mes Sœurs.

Je ne voudrois pas qu'elles pussent penser qu'il y ait un Frere au monde qui aime plus ses Sœurs que moi. Et vous savez qu'à présent j'en ai trois. Mais pourquoi ne m'ont-elles pas témoigné ce desir elles-mêmes ? Refuser, à quelqu'un qui m'est cher, un plaisir qui ne sauroit me coûter beaucoup de peine, c'est ce que je ne me pardonnerois pas.

Je m'engagerois volontiers dans une correspondance réguliere avec mes Sœurs, si elles le souhaitoient sérieusement ; mais je désirerois alors que ce fût une vraie correspondance, c'est-à-dire, qu'on écrivît des deux côtés. Croient-elles qu'il ne me seroit pas aussi fort agréable d'être quelquefois informé de ce qui les occupe, & d'apprendre ce qu'elles pensent des personnes & des choses ? Si leur demande n'est point une idée passagere, & si vous retrouvez l'occasion d'en parler, proposez-leur ma condition. Mais assurez-les, que si je découvre que leur franchise ne réponde pas à la mienne, je romps aussi-tôt la correspondance. Mes trois Sœurs sont d'une franchise fort aimable, pour des femmes, mais, après ce défi, oseront-elles entrer dans la lice, à termes égaux, avec un homme assez clairvoyant, avec un Frere ? Non ; j'en suis presque sûr. Il n'est pas au pouvoir d'une femme d'être sans réserve sur certains articles ; & peut-être ne le doit-elle point. Cependant on rencontre quelquefois des hommes, des Freres, chez lesquels on est sûr que la confiance n'est pas mal placée.

Si ma proposition étoit agréée, je pourrois écrire, à mes Sœurs, la plûpart des choses que je vous communique. J'ai peu de secrets. Mes précautions ne pourroient regarder qu'un petit nombre d'occasions, dans lesquelles je craindrois de leur causer de l'inquiétude ou du chagrin. Lorsque je vous écris, mon cher

Docteur, je sais que je puis me reposer sur votre jugement, des endroits de mes Lettres qui peuvent leur être montrés. Quelquefois, à la vérité, je me fais un amusement de la curiosité de Charlotte, qui semble se plaire, comme je lui disois dernierement, à supposer des secrets où il n'y en a point, pour se faire honneur de sa pénétration, lorsqu'elle croit les avoir découverts. J'aime alors à la voir dans l'embarras, & souvent en défaut, comme une punition du silence qu'elle affecte. Mais c'est assez aujourd'hui, sur un sujet que je pourrai reprendre avec vous. Vous ne sauriez vous imaginer combien je suis impatient de me voir à Colnebroke. Il est dur de faire violence à ses inclinations, mon cher Docteur, & je l'éprouve souvent.

## Lettre 52

*19 au soir.*

Que je plains Émilie ! elle est accablée de chagrins. Dans quelles bassesses ma vile passion a failli me jetter ! Oui, ma chere, je veux l'appeler vile & ignoble. M'avez-vous reconnue ? Il ne s'en est rien fallu qu'elle n'ait fait de moi une Créature envieuse, dure, injuste, & ce qu'il y a de pire au monde, pour une pauvre Orpheline, qui a besoin de protection ; contre qui ? contre une Mere. Situation terrible ! Cependant j'étois prête à lui envier son Tuteur, & le plaisir innocent qu'elle trouve à parler de lui. Mais puisse-t-il ne me revoir que pour me mépriser, si je n'étouffe pas, dans sa naissance, ce monstre, cette odieuse jalousie, & si l'infortune d'Émilie ne sert pas à me la rendre plus chere ! Tendre Fille ! Vous viendrez avec moi, si l'on m'en fait la

proposition. Mon Oncle, ma Tante y donneront leur consentement. Ils sont généreux. Ils n'ont point de petite passion qui puisse offusquer leur penchant à faire du bien. Ils sont ce que j'espere d'être, à présent que je me suis retrouvée moi-même. Eh quoi ? si la tendresse de son cœur avoit changé sa reconnoissance en amour, n'auroit elle pas une excuse, comme je me flatte d'en avoir ?

[Miss Byron fait le récit d'une visite que la mere de miss Jervins a rendue le même jour au Château de Colnebroke, accompagnée du major Ohara & du Capitaine Salmonet, pour y voir sa Fille. Les circonstances en sont bizarres. Ces deux prétendus officiers font les Matamores. Milord L..., qui les reçoit, garde assez peu de ménagement avec eux. Cependant l'obstination de la Mere à demander sa Fille, & l'idée qu'il n'a pas droit de s'y opposer, le portent à faire dépendre cette entrevue de la volonté d'Émilie. Il consent à la faire avertir. Mais la crainte l'avoit déjà fait disparoître. Elle avoit supplié Miss Byron de monter avec elle dans un carrosse de milady L..., qui ramenoit cette Dame de l'Église ; &, sous prétexte de prendre l'air avant de dîner, les deux Demoiselles s'étoient éloignées du Château. On vient dire à la Mere que sa Fille est absente. Elle s'emporte. Ses braves veulent prendre le même ton. Milord les exhorte à se retirer tranquillement, s'ils n'aiment mieux le mettre dans la nécessité de les y forcer. Ils partent, en se promettant de voir Sir Charles, & d'en tirer raison.

Miss Byron représente l'effroi de sa Compagne, la pitié qu'elle en ressent, les tendres instances evec lesquelles cette jeune personne lui demande son amitié, & sa naïveté dans le récit qu'elle lui fait des mauvais traitemens qu'elle a reçus de sa Mere. Le ré-

sultat est que miss Byron s'affectionne beaucoup pour Émilie ; qu'elle lui accorde la liberté de la voir souvent en particulier, &e d'entrer le soir librement dans sa Chambre ; de lui écrire, & de lui faire toutes ses ouvertures de cœur. Miss Byron ne dissimule point à Miss Selby que dans cette communication, elle se flatte de pénétrer les sentimens d'Émilie pour Sir Charles. Mais supérieure comme elle veut l'être à la jalousie, elle ne voit rien à se reprocher dans sa curiosité. Dès le même jour, Émilie s'étant présentée à la porte de sa Chambre, elle n'a pu la recevoir, parce qu'elle avoit une Lettre à finir ; mais elle se propose de l'en dédommager, par une visite qu'elle veut lui rendre le soir dans son propre appartement, pour lui confirmer tous les sentimens d'amitié qu'elle lui a promis dans leur promenade.]

## Lettre 53

*Lundi 20 de Mars.*

Hier au soir, lorsque toute la Compagnie se fut retirée, j'allai frapper à la porte d'Émilie, qui me fut ouverte aussi-tôt par sa femme de Chambre. Est-ce vous, ma très-chere Miss Byron ? s'écria-t-elle, en venant à moi les bras ouverts ; quelle extrême bonté !

Je viens, ma chere, lui dis-je, passer agréablement une demie-heure avec vous ; du moins si je ne vous suis pas incommode.

Ah ! jamais Miss Byron ne peut l'être à personne.

Commencez donc, chere Miss, par donner à votre femme de Chambre la liberté de se coucher ; sans quoi j'abrégerois ma vi-

site. J'ai fait la même grace à la mienne. Si vous avez besoin de quelques petits services, je vous les rendrai moi-même.

Ah ! Mademoiselle, vos attentions s'étendent à tout le monde. Anne me dit que tous les Domestiques vous adorent dans cette maison ; & je sais assez combien vous êtes chere aux Maîtres. Anne, vous pouvez vous aller coucher.

La mienne m'a dit plus d'une fois que Miss Jervins aime à se coucher tard, & qu'elle lit, ou se fait lire par Anne, qui n'a pas trop de passion pour cet office, quoiqu'elle lise fort bien. Les Domestiques sont aussi sensibles que leurs Maîtres & leurs Maîtresses. Ils expriment naturellement ce qu'ils sentent. Je ne doute pas qu'ils n'aiment aussi Miss Jervins. Je jugerois aussi volontiers des Maîtres par l'affection de leurs Domestiques, que par toute autre regle. L'assiduité parfaite & respectueuse de ceux de Sir Charles ne fait-elle pas voir combien ils adorent leur Maître ?

Je suis fort jalouse de l'affection des miens, depuis que j'observe en effet ceux de mon Tuteur, & depuis qu'Anne m'a raconté tout ce qu'ils disent de vous, autant qu'ils sont ici. Mais il y a tant de ressemblance entre vous & mon Tuteur, que vous paroissez nés l'un pour l'autre.

(Elle poussa un soupir involontaire, sans faire aucun effort néanmoins pour le retenir.)

Pourquoi ma chere Amie soupire-t-elle ? d'où viennent les soupirs de mon Émilie ?

Quelle bonté, Mademoiselle, de m'appeller votre Émilie ! Mon Tuteur m'appelle aussi son Émilie. Je suis fiere, lorsqu'il me donne ce nom... Mais je soupire encore. En vérité, je ne sais pas

pourquoi. C'est une habitude, qu'il me semble que j'ai prise depuis peu. Peut-elle nuire à ma santé ? Anne me dit que c'est un mauvais signe, & que je dois m'en défaire. Elle prétend qu'il n'est pas joli, pour une jeune personne, de soupirer comme je fais. Mais je ne vois pas où est le mal.

On assure que les soupirs sont une marque d'amour ; & vous savez que les jeunes personnes…

Ah ! Mademoiselle, (en m'interrompant) vous ne laissez pas de soupirer souvent aussi.

(La rougeur me monta au visage.)

Il est vrai, ma chere, que je m'en suis quelquefois apperçue moi-même. C'est une habitude, comme vous dites ; & je ne voudrois pas vous y voir tomber.

Mais, Mademoiselle, j'ai des raisons de soupirer que vous ne sauriez avoir. J'ai une Mere… Hélas, une Mere à qui je dois moins souhaiter de la bonté pour moi, que pour elle-même ; une Mere si malheureuse, que je me vois obligée de la fuir ! Mon Pere, dont tout le monde a connu la bonté, en est mort de chagrin. Ah ! Mademoiselle, (en jettant ses bras autour de moi, & cachant sa tête dans mon sein,) n'ai-je pas sujet de soupirer ?

Je versai quelques larmes sur son cou. Je ne pus les retenir ; une douleur si juste & si tendre ! Qui n'en auroit point été touché ?

Et ce qui se passa hier ici, reprit-elle en levant la tête. Pauvre femme ! Elle n'en a pas remporté beaucoup de fruit. Croyez-vous que cette seule aventure ne suffise pas pour me faire soupirer ?

Charmant naturel ! (en lui baisant les deux joues.) Je vous aimerai trop, Émilie.

Vous avez trop de bonté pour moi, Mademoiselle. Ne la poussez pas si loin. Vous voyez qu'elle me fait encore soupirer. Celle de mon Tuteur me fait soupirer aussi. Je crois réellement que mes soupirs sont plus fréquens que jamais, depuis qu'ayant quitté Madame Lane, je connois mieux sa bonté, je vois de plus près l'admiration que tout le monde a pour lui, & la reconnoissance que chacun croit lui devoir. Un Étranger, comme je puis le dire, un homme de ce mérite, qui m'accable de bienfaits ; & une malheureuse Mere qui lui cause tant d'embarras ; comment retenir mes soupirs avec deux raisons si fortes !

Chere Miss ! (Je me sentois le cœur pénétré de pitié) nous lui devons la même estime, vous & moi, par les plus puissans motifs de la reconnoissance.

Ah ! Mademoiselle, vous serez un jour la plus heureuse de toutes les femmes ; & vous le méritez bien.

Que veut dire mon Émilie ?

Ne vois-je pas, n'entends-je pas ici tous les jours ce que Mylord L... & les deux Dames ont entrepris de faire réussir ? Et ma femme de chambre ne m'apprend-elle pas quels sont les vœux & l'attente de toute la Maison ?

Et qu'attend-on, que desire-t-on, mon Émilie ?

Ne vois-je pas que mon Tuteur vous aime ?

Vous le croyez, Émilie ?

Si je le crois ! Il faudroit ne pas voir combien chaque mot paroît l'attacher, lorsqu'il vous entend.

Pure imagination, ma chere.

Hò, vous n'avez pas observé ses yeux comme moi, lorsqu'il est avec vous. Il m'est arrivé aussi d'observer quelquefois les vôtres ; mais je n'y ai pas remarqué les mêmes mouvemens que dans les siens. Je suis sûre qu'il vous aime. [Ces derniers mots furent encore suivis d'un soupir.]

Mais pourquoi soupirez-vous, mon Émilie ? Si j'avois le bonheur d'être, aussi bien que vous le pensez, dans l'estime de ce charmant homme, me porteriez-vous envie, ma chere ?

Envie ? Moi ! Moi, vous porter envie ? non, en vérité. Quelle raison en aurois-je ?... Mais, chere Miss Byron, dites-moi à présent... Je vous en prie, dites-moi si vous aimez mon Tuteur.

Vous savez qu'il est aimé de tout le monde. Vous, mon Émilie, ne l'aimez-vous pas ?

Oh ! Je l'aime parfaitement. Mais vous, Mademoiselle, vous l'aimez avec des espérances qui ne conviennent qu'à vous. De grace, un peu de confiance pour votre Émilie. Mon Tuteur n'en saura jamais rien. Je vous conjure de me l'avouer. Vous ne sauriez croire combien vous m'obligerez par cette faveur. Elle me donnera une plus haute idée de moi-même.

Voulez-vous, Émilie, me promettre autant de franchise que vous m'en demandez ?

Je vous le promets.

J'avoue, ma chere, que j'ai beaucoup d'estime pour votre Tuteur.

D'estime ! Est-ce là le terme ? Ah ! Miss Byron, toute jeune que je suis, je sais bien que l'estime n'est pas de l'amour.

Eh bien, je veux être sincere avec mon Émilie ; mais à condition que personne ne saura jamais que je vous fais une confidence de cette nature. Je préférerois votre Tuteur, ma chere, à un Roi, dans toute sa gloire.

Et je le préférerois aussi, Mademoiselle, si j'étois Miss Byron. Je voudrois vous ressembler en tout.

Aimable innocence ! Mais dites-moi, Miss Jervins, voudriez-vous que je n'eusse pas ces sentimens pour votre Tuteur ? Vous savez qu'il est le mien aussi, & qu'il m'en a tenu lieu dans la plus importante occasion qui pût jamais arriver pour moi.

Le vouloir ! Souhaiter que Miss Byron fût une ingrate ? Non, non. (Un soupir suivit encore.)

Pourquoi donc mon Émilie soupire-t-elle ? Elle m'avoit promis de la franchise.

Je vous le promets encore. Mais, dans la vérité, j'ignore moi-même pourquoi je soupire. Je souhaiterois que mon Tuteur fût le plus heureux des hommes : je voudrois, Mademoiselle, que vous fussiez la plus heureuse de toutes les femmes : & c'est ce que vous ne pouvez être tous deux que l'un dans l'autre. Il me semble néanmoins qu'il y a quelqu'obstacle, qui s'oppose à votre bonheur mutuel ; & je m'imagine que ma peine vient de là. Je ne suis pas sûre néanmoins qu'elle en vienne uniquement. Non, je ne sais pas d'où elle vient. Si je le savois, je vous le dirois, Mademoi-

selle. Mais j'ai quelquefois des palpitations de cœur, qui me coupent la respiration, je n'y comprens rien. Je me sens ici comme un poids, qui me fait soupirer ; & mes soupirs me font plaisir, apparemment parce qu'ils me soulagent. D'où cela peut-il venir ? (elle s'arrêta en me regardant.)

Continuez, ma chere. Votre description est charmante.

J'acheverai volontiers. Si quelqu'un s'empresse, comme il est arrivé la derniere fois à ma femme de chambre, de me venir dire, Miss, Miss, Miss, votre Tuteur est arrivé ; je tombe aussi-tôt dans une agitation ! Il me semble que mon cœur s'enfle, jusqu'à ne pouvoir tenir dans mon sein. Je suis forcée de m'asseoir, & l'haleine me manque, comme si j'avois monté, en courant, par un chemin difficile. Pendant une demie-heure entiere, je demeure si tremblante, que je n'ai pas la force d'aller au-devant de mon Tuteur, quoique je sois fort impatiente de le voir. Et puis, l'entendre, qui me plaint d'un ton si doux d'avoir une malheureuse Mere ; qui m'appelle son Émilie… Ne trouvez-vous pas que le son de sa voix est d'une douceur extrême ? La vôtre est si douce aussi, Mademoiselle ! Tout le monde dit que dans vos plus simples discours, votre voix est d'une mélodie… Anne m'assure alors…

Petite flatteuse ! Vous me charmez.

Je ne sais point flatter, Mademoiselle. Ne m'appelez point flatteuse. Non, je suis la sincérité même.

Oui, je vous crois sincere : mais vous excitez ma vanité, chere Miss. Je ne vous reproche pas de me dire ce qu'on pense de moi ; mais je me fais un reproche à moi-même d'y être trop sensible. Continuez, s'il vous plaît. Anne, disiez-vous, assure alors…

Elle m'assure que toutes ces émotions extraordinaires sont des signes d'amour. Folle créature. Ce qu'elle dit néanmoins n'est pas impossible : mais ce n'est pas un amour tel qu'elle paroît l'entendre, tel qu'elle prétend l'avoir senti dans ses jours critiques ; c'est le nom bizarre qu'elle leur donne ; & par lesquels elle dit qu'elle a passé, deux ou trois ans plus tard que moi. Premierement, je suis fort jeune, vous le savez, Mademoiselle ; je ne fais que sortir de l'enfance. Je n'ai jamais eu de Mere, ni de Sœur, ni de Compagne de mon sexe. Les Filles de Madame Lane, qu'étoient-elles pour moi ? Elles me regardoient comme un Enfant, & je n'étois rien de plus. D'ailleurs, j'aime à la vérité mon Tuteur ; mais c'est avec autant de respect, que s'il étoit mon Pere. Jamais je n'ai eu la moindre pensée, qui n'ait été accompagnée d'une profonde vénération pour lui, telle que je me souviens de l'avoir eue pour mon Pere.

Cependant, ma chere, vous n'avez jamais senti aucune de ces palpitations, dont vous avez parlé, lorsqu'on vous avertissoit du retour de votre Pere après quelques jours d'absence.

Non. Je conviens que cela n'est jamais arrivé. Et quoique je me sois toujours réjouie de voir mon Tuteur, lorsqu'il venoit chez Madame Lane, je ne me souviens pas que mes agitations aient jamais été si violentes que les dernieres. Aussi, j'en suis surprise moi-même. Ne pourriez-vous pas m'en dire la cause ?

N'êtes-vous pas pénétrée, chere Lucie, de tendresse & de pitié pour cette aimable fille !

Ma chere Émilie, ne doutez pas que ce ne soient des symptômes…

De quoi, Mademoiselle ? [en m'interrompant] Dites-le moi sincerement, je ne vous cacherai pas une seule pensée de mon cœur.

Oui, si je vous encourage, ma chere.

Dites donc, Mademoiselle !

Des symptômes d'amour, je n'en doute point ; & d'un amour capable de troubler votre repos…

Non, [en m'interrompant encore] non, Mademoiselle ; il est impossible. Si c'étoit ce que vous pensez, Mademoiselle, je n'aurois plus la hardiesse de paroître devant vous. Le Ciel m'est témoin que c'est vous, vous seule, que je voudrois voir Mylady Grandisson. Je n'ai qu'une crainte…

Eh, quelle crainte ?

Que l'amitié de mon Tuteur ne diminue pour moi, lorsqu'il sera marié.

Craignez-vous que sa femme ne s'efforce de resserrer un cœur aussi vaste que le sien ?

Non, si cette femme étoit vous. Mais Mademoiselle, [en baissant les yeux] excusez ma folie ! Il ne me prendroit plus la main avec autant de bonté qu'il fait à présent. Ses regards n'auroient plus cette tendresse, que je dois à la pitié qu'il a de ma situation. Il ne m'appelleroit plus son Émilie. Il n'exigeroit plus, de tout le monde, les mêmes égards pour sa Pupille.

Ma chere, vous n'êtes plus un enfant. S'il demeure quelque tems sans se marier, comptez que toute l'affection que vous avez vue jusqu'à présent pour vous sur ses levres, se retirera bientôt

au fond de son cœur. Vous devez attendre ce changement de sa prudence. Et vous-même, ma chere, vous lui en donnerez l'exemple ; vous serez plus réservée, à l'extérieur, que vous ne l'avez été dans un autre âge.

Ah ! Mademoiselle ! que me dites-vous ? Quand j'aurois vingt ans, je mourrois de chagrin, s'il cessoit de me traiter avec la même tendresse. Si je lui donne sujet de me croire indiscrette, téméraire, importune, je consens alors qu'il m'appelle l'Émilie de tout autre, & qu'il me renonce pour la sienne.

Vos idées, ma chere, changeront auparavant.

Hé bien, je ne souhaite pas de vivre lorsque ce changement doit arriver. Songez, Mademoiselle, que ma seule consolation, dans le malheur où m'a jettée ma Mere, est d'avoir un Tuteur si aimable & si vertueux, de m'entendre nommer son Émilie, de me voir aimée de lui comme sa Fille. Dites-moi, Mademoiselle, si vous étiez Mylady Grandisson, m'envieriez-vous ces témoignages de sa compassion & de son amitié ?

Non, ma chere ; non, si je connois bien mon propre cœur.

Et m'accorderiez-vous la permission de vivre avec vous ? Dites, Mademoiselle, à présent que vous savez tout : me permettriez-vous de vivre avec vous & mon Tuteur ? C'est une question que j'avois déja pensé à vous faire ; mais la crainte & la confusion m'ont retenue, jusqu'à ce que vous ayez eu la bonté de m'encourager.

Je vous assure que j'y consentirois volontiers, si votre Tuteur n'y faisoit pas d'objection.

Hà ! Ce n'est point assez, ma chere Miss Byron. Seriez-vous mon sincere, mon ardente Avocat auprès de lui ? Il est certain qu'il ne vous refuseroit rien. Seriez-vous disposée… Je vais vous dire, Mademoiselle, comme il faudroit s'y prendre… Seriez-vous disposée à lui dire : « Voyez-vous, Sir Charles, cette petite fille, cette Émilie est d'un fort bon naturel. Sa fortune est considérable. On peut lui tendre des piéges. Elle n'a point d'autre Pere que vous. La pauvre Petite, [je suppose que pour l'attendrir vous me donneriez des noms touchans] la pauvre Petite n'a point de Mere, ou se trouve plus malheureuse que si elle n'en avoit point. Quel meilleur parti voyez-vous pour elle, que de la laisser vivre avec nous ? Je serai sa Protectrice, son Amie, sa Maman. Oui, Mademoiselle, [en s'interrompant] permettez que je me choisisse une Maman. Ne laissez point une malheureuse Fille sans Mere, si vous pouvez lui en donner une. Je suis sûre que toute mon étude sera de vous donner du plaisir ; & que jamais je ne vous causerai de peine. Vous direz donc à Sir Charles : j'insiste là-dessus, M. Grandisson. Nous ferons le bonheur de cette pauvre Orpheline. On lui a parlé des artifices des hommes, pour faire tomber les riches Héritieres dans leurs piéges. Cette crainte & celle qui regarde sa Mere la font trembler continuellement. Elle seroit tranquille avec nous. » Chere, chere Miss Byron ! vous êtes touchée en ma faveur… [Qui ne l'auroit point été de ses tendresses enfantines ? Elle jetta ses bras autour de moi.] Je vois que vous êtes touchée… Je ferai gloire d'être à votre suite. Je serai votre femme de chambre, s'il le faut. J'aiderai à vous parer, & à vous rendre chaque jour plus aimable aux yeux de mon Tuteur.

Je ne pus soutenir toutes ces idées. C'est assez, c'est assez, mon aimable, ma tendre & généreuse Émilie ! Si mon sort devenoit tel que vous le dites, vous ne me demandez rien que mon

cœur ne fût toujours prêt à vous accorder ; vous n'auriez pas un desir dont le succès ne me devînt aussi cher qu'à vous-même. Je l'ai pressée contre mon sein, tandis qu'elle continuoit de me serrer de ses deux bras.

Je vous fatigue peut-être, reprit-elle. Pour le monde entier, je ne voudrois pas causer la moindre peine à ma jeune Maman. Permettez qu'à l'avenir je vous donne ce nom. Maman, comme on me l'a expliqué, est un nom plus tendre que celui même de Mere. L'infortunée Madame Jervins, ou Madame Ohara, si cette qualité lui fait plaisir, ne sera que Mere. Un Enfant ne doit pas renoncer la sienne, quoiqu'elle renonce elle-même, ou qu'elle fasse pis que de renoncer son Enfant.

Il est tems que je me retire, Émilie.

Dites donc, mon Émilie.

Mon Émilie, ma très-chere Émilie ! Vous m'avez guérie de l'envie de dormir pour toute cette nuit.

Oh ! je suis donc fâchée…

Non, ne le soyez de rien. Vous m'avez causé quelque peine, il est vrai ; mais c'est plus douce peine qui soit jamais entrée dans un cœur. J'admire tant de bonté, tant d'innocence, des sentimens si généreux ! C'est un bonheur pour moi, de connoître un cœur tel que le vôtre.

Que vous augmentez mon ravissement ! (& ses bras recommencerent à me serrer). Mais pourquoi vous retirer sitôt ?

Il le faut, ma chere. Je ne puis demeurer plus long-tems. Mais comptez qu'Émilie sera toujours chere à mon cœur. Je m'efforce-

rai de contribuer au bonheur de sa vie, & tous ses desirs seront secondés par les miens.

Je suis donc bien sûre de vivre avec vous & mon Tuteur. (Et tombant à genoux, les bras en cercle autour des miens.) Fasse le Ciel, pour mon intérêt comme pour le vôtre, que vous soyez bientôt la plus heureuse des femmes, par votre mariage avec le meilleur des hommes, avec mon Tuteur ! Joignez votre priere à la mienne. Dites Amen, Mademoiselle, & que le Ciel vous comble de tous ses biens.

J'eus peine à me retirer de ses bras. Ô mon Amour ! Je ne puis soutenir vos charmans transports. Et je me hâtai de reprendre le chemin de ma chambre. Elle me suivit. Elle prit ma main, pour la baiser ardemment. Vous n'êtes point fâchée, Mademoiselle ? Dites que vous ne l'êtes point. Je ne vous quitterai pas sans cette assurance.

Fâchée, mon Amour ! Eh ! qui pourroit l'être contre vous ? Que vous m'avez causé d'émotion par vos tendres…

Je suis contente, si je ne vous ai point offensée… Mais dites encore une fois mon Émilie. Dites, bon soir, mon Émilie, mon Amour, & tous ces tendres noms que vous prononcez d'un ton si charmant. Donnez-moi votre bénédiction, comme si vous étiez ma chere Maman ; & je vous quitterai, & je m'imaginerai que je vais dormir avec les Anges.

Les Anges devroient être sans cesse autour de mon Émilie. Que le Ciel bénisse mon Émilie ! Bon soir. Que votre sommeil soit doux & paisible ! Je lui donnai un, deux, trois baisers, avec toute la tendresse qu'elle m'avoit inspirée pour elle, & je doublai le pas pour m'éloigner. Mais elle demeura sur sa porte, me

conduisant des yeux, avec de profondes révérences, chaque fois que je tournois la tête pour la voir encore.

En réfléchissant, dans ma retraite, sur tout ce que cette chere Fille m'avoit dit, & sur l'incertitude de mon sort, je me trouvai la tête remplie de tant de pensées différentes, que pendant toute la nuit je n'ai pu fermer les yeux. Je me suis levée avant le jour ; & dans l'agitation d'un sujet si touchant, qui ne cessoit point de… je n'ai point eu d'autre ressource que ma plume.

Vous, chere Lucie, & vous, ma chere Grand-Maman, ma Tante, mon Oncle, faites plus que de me permettre, ordonnez-moi, pressez-moi de vous mener mon Émilie, si l'on m'en fait la proposition. Cependant je ne vous la menerai point, si vous ne me promettez tous de prendre pour elle autant de tendresse & de bonté que vous en avez pour moi.

## Lettre 54

*Lundi 20 de Mars.*

L'active, l'infatigable bonté de Sir Charles Grandisson me jette, chere Lucie, dans un étonnement que je ne puis exprimer. Je vous envoie deux nouvelles Lettres que le bon Docteur Barlet nous a communiquées, & qui contiennent le récit de ce que Sir Charles a fait pour son Oncle. Il vient de lui rendre un service de Pere. Connoissez-vous rien de plus étrange ? Mais il est né pour obliger tout le monde. Le Docteur nous a dit qu'ayant obtenu de lui, depuis que Miss Grandisson a paru le désirer, la liberté de nous faire voir quelques endroits de ses Lettres, il n'en pouvoit

faire un meilleur usage que pour nous lire les deux dernieres, parce qu'elles regardent proprement une affaire de famille. Après nous les avoir lues, il est passé dans son cabinet, où je l'ai suivi, & j'ai obtenu la permission de les transcrire pour vous. Je ne pouvois vous donner une juste idée de la prudence, de la générosité, de la justice & du désintéressement, qui régnent dans ces Lettres, sans les transcrire entiérement. Mais, Lucie, que je trouve d'autres observations à faire ! Eh malheureusement elles sont plus mortifiantes. N'en faisons qu'une aujourd'hui : c'est que si Sir Charles m'offroit volontairement sa main, je ne sais si je devrois l'accepter. Croyez-vous que si j'étois à lui, je ne vécusse pas dans la crainte continuelle d'en être séparée ; ne fût-ce que par le coup inévitable qui menace tous les enfans des hommes ? Et quel tourment qu'une telle vie !

N. [Les Lettres, qu'on supprime, contiennent tout ce que Sir Charles a fait pour délivrer Mylord W... Son oncle, d'une vieille Maîtresse qui le tyrannisoit, & le récit d'une visite qu'il a reçue de la Mere d'Émilie, accompagnée de ses deux braves. Dans l'affaire qui regarde son Oncle, il se conduit en effet avec une noblesse admirable. Ses discours répondent à la conduite. Il parvient, par différentes scenes, à renvoyer madame Giffard, assez contente d'une bonne pension qu'il lui fait accorder. Le caractere de cette femme, qui est tout à la fois hautaine & fort intéressée, & celui de Mylord W..., qui est dégoûté d'un long & fâcheux commerce, mais qui est foible & lié par une forte habitude de complaisance & d'esclavage, donnent lieu à des incidens fort bizarres. Sir Charles propose ensuite un mariage à son Oncle, pour rendre sa vie également douce & honnête. Il se charge de trouver une femme qui lui convienne ; & Mylord W..., charmé de la générosité d'un neveu qui, étant son héritier naturel, sacrifie par conséquent

ses propres intérêts à son bonheur, s'abandonne entiérement à lui, en exigeant néanmoins que la femme qu'il lui donnera n'ait pas moins de cinquante ans.

Le visite de la Mere d'Émilie forme une scene plus vive & plus dangereuse. Delà viennent apparemment les craintes qui font envisager à Miss Byron un tourment continuel dans ce qui pourroit lui arriver de plus heureux. Le major Ohara & le capitaine Salmonet, s'étant flattés d'intimider Sir Charles, poussent l'insolence jusqu'à la menace ; & sur une réponse ferme qu'il leur fait, ils portent tous deux la main à l'épée. Il est forcé de tirer la sienne ; & par la supériorité de son courage & de son adresse, il fait sauter celle de l'un, il désarme l'autre, il les met tous deux dans la nécessité de sortir de sa maison, & de remonter dans leur voiture sans armes & sans chapeau. Ils lui disent des injures, qu'il méprise, & dans la rage où ils sont, il arrive fort plaisamment que l'un, qui parloit en penchant la tête à la portiere, se releve brusquement, tandis que l'autre veut se baisser avec la même chaleur, & que se rencontrant tous deux, ils se donnent un furieux coup, qui leur fait tourner leurs injures l'un contre l'autre. Ils partent, & la Dame avec eux. Bien-tôt après, on vient promettre, de leur part, à Sir Charles plus de modération, s'il veut seulement rendre les épées & les chapeaux, & payer les deux cents guinées de pension à Madame Ohara. Il rend les chapeaux & les armes ; mais il répond que pour la pension, il se réglera sur la conduite de cette Femme, sans que rien puisse le faire manquer aux loix de la plus exacte justice.

Enfin l'on supprime une autre lettre qui contient le récit des arrangemens que Sir Charles & les Patrons des Enfans de M. Danby prennent pour le mariage & l'établissement de la jeune

Fille & des deux Freres. Le Docteur Barlet, qui s'étoit trouvé à Londres dans cette occasion, revient charmé de ce qu'il a vu, & joint à la relation quelques autres exemples de la générosité de Sir Charles, qui font leur impression ordinaire sur le cœur de miss Byron.

## Lettre 55

*Vendredi, 24 de Mars.*

Sir Charles est arrivé ce matin. Au moment qu'il est entré, un rayon de lumiere a paru se répandre sur tous les visages.

Il a fait à tout le monde des excuses d'une si longue absence, sur-tout pendant que je suis à Colnebroke ; ce sont ses expressions, qu'il a civilement accompagnées d'une profonde inclination vers moi. Je me suis figuré qu'elles avoient été suivies d'un soupir & d'un regard tendre. Mais je n'ai pas eu la hardiesse de demander à Miss Grandisson, si elle avoit apperçu quelque chose de particulier dans les complimens qu'il m'a faits. Je m'imagine que c'est sa politesse, qui ne lui a pas permis de m'adresser directement ses excuses, parce qu'il n'a pas voulu faire supposer que j'eusse attendu son retour. Je n'ai pas été fachée non plus qu'il ne m'ait pas nommée sa troisieme Sœur. Voyez, Lucie, comment le doute fait péser sur les moindres circonstances.

Au fond, je n'étois pas contente que son absence durât si longtems ; & dans les réflexions que je faisois là-dessus, je me suis sentie portée une fois à retourner à Londres : & peut-être m'y serois-je déterminée, si je m'étois crue assez importante pour lui

causer un peu de chagrin par mon départ. Femmes ! femmes ! s'écriera ici mon Oncle : je ne me vante point d'être supérieure à tous les petits foibles de mon sexe. Mais aussi-tôt que je l'ai vu, tous mes dégoûts se sont dissipés. Après l'affaire d'Anderson, celle de Danby & celle de Mylord W..., il a paru dans un jour plus brillant à mes yeux, qu'un Héros couvert de lauriers, qui retourneroit dans son Char de triomphe, avec une foule de princes captifs à sa suite. Combien le caractere d'Ami du genre humain n'est-il pas plus glorieux, que celui de Vainqueur des Nations !

Ma chere Émilie n'a pu se défendre d'un généreux embarras, en se rappellant les peines qu'elle a causées à son meilleur Ami, quoiqu'elle ignore encore la visite que sa Mere lui a rendue avec Ohara & Salmonet. Il m'a remerciée de ce qu'il nomme la bonté que j'ai eue de dérober Émilie à sa Mere, dont la vue l'auroit jettée dans une excessive frayeur ; & Mylord a reçu aussi des remercimens, de la tendresse qu'il a marquée dans cette occasion pour sa pupille.

On lui a donné la Lettre que Madame Jervins avoit laissée pour sa Fille. Il l'a présentée à Miss Émilie, sans la lire. Mais elle la lui a rendue aussi-tôt, avec tant de grace, que ne pouvant refuser de la prendre, il lui a dit qu'ils la liroient donc ensemble. Cette Lettre a donné occasion au Docteur de lui apprendre qu'il nous avoit communiqué plusieurs endroits des siennes. J'approuve, sans doute, a-t-il répondu, tout ce que le Docteur a fait ; mais que pensent mes Sœurs, des conditions que j'ai mises à la correspondance qu'elles desirent ? Mylady a déclaré naturellement qu'elle seroit charmée de voir tout ce qu'il écrivoit au Docteur, mais qu'elle ne pouvoit s'engager à rendre Lettre pour Lettre. Pourquoi donc ? a-t-il demandé ? Miss Charlotte s'est hâ-

tée de répondre que la lecture des Lettres de Miss Byron leur avoit ôté le courage d'écrire. J'ambitionne beaucoup, a-t-il répliqué, d'obtenir une faveur qui n'a pas été refusée à Mylord L... De deux Freres, Mademoiselle, a-t-il ajouté en se tournant vers moi, exclurez vous l'un d'une confiance que vous avez eue pour l'autre ?

Des Freres, Lucie ! Je ne l'ai pas trouvé si aimable dans ce moment, que lorsqu'il est arrivé.

Cependant je suis demeurée dans quelque embarras, & je ne sais quelle auroit été ma réponse, si Miss Grandisson ne m'avoit soulagée, en lui offrant d'obtenir pour lui la communication de mes lettres, s'il vouloit s'engager aussi à nous laisser voir celles qu'il avoit écrites à M. Barlet, dans le même espace de tems, & Lettre pour Lettre. Il a demandé, si mon consentement étoit sûr à cette condition. Je me suis défendue assez long-tems ; mais les instances de ses Sœurs, & peut-être ma curiosité, l'ont emporté sur ma résistance. Miss Grandisson s'est chargée de l'exécution de ce Traité.

On est revenu à la Lettre de Madame Jervins. Il a poussé sa chaise près d'Émilie, qu'il a nommée sa chere Fille, & l'Enfant de sa compassion. Vous êtes appellée, lui a-t-il dit, à de glorieuses épreuves ; & jusqu'à présent, elles vous ont fait honneur. Je souhaiterois que cette Infortunée fût capable de la moitié seulement de l'honnêteté qu'elle est sûre de trouver dans vos dispositions. Mais lisons sa Lettre.

Il l'a tirée de sa poche. Émilie qui s'étoit levée, étoit debout près de lui, s'essuyant les yeux, & s'efforçant de vaincre son émotion. Après avoir ouvert la Lettre, il a passé le bras autour de sa

Pupille. Sûrement, Lucie, il est le plus tendre, comme le plus brave des hommes. Que ne donnerois-je pas d'une peinture, qui représenteroit une partie du feu & de la tendresse qui brilloient dans ses regards, pendant qu'il les jettoit, tantôt sur la Lettre, & tantôt sur Émilie ? Malheureuse femme ! a-t-il dit deux ou trois fois, en lisant des yeux. Après avoir achevé ; vous la lirez, ma chere, a-t-il repris. J'y trouve quelques sentimens maternels. Vous reconnoîtrez une Mere, dans toutes les occasions où vous aurez le bonheur de la retrouver.

Je l'ai crue prête à lui jetter les deux bras autour du cou ; & je suis sûre que sa seule modestie l'a retenue. Ô mon cher Tuteur ! s'est-elle écriée d'un ton aussi tendre que ses regards & ses larmes. Vous voulez donc que je la lise ! Je vais me retirer dans ma chambre, pour vous obéir.

Il s'est levé, il a pris sa main ; & s'approchant de moi, il l'a mise dans la mienne. Ayez la bonté, Mademoiselle, m'a-t-il dit, de fortifier le cœur de cette chere fille, pendant une lecture qui ne peut manquer de l'attendrir. Il m'a donné la Lettre. Son compliment m'a rendue fiere. Je suis passée avec Émilie dans le cabinet voisin, où elle a lu la Lettre de sa Mere ; mais ce n'a pas été tout d'un coup, ni sans être souvent interrompue par ses larmes ; & plus d'une fois, elle m'a jetté les bras autour du cou, dans le transport d'une douleur muette, qui lui faisoit chercher comme un refuge. Je lui ai donné mille noms tendres. Mais je ne pouvois parler beaucoup. La Lettre me touchoit vivement moi-même. On m'accorde la permission de vous l'envoyer.

S'il vous reste un peu d'amour & de respect pour une malheureuse Mere, dont les fautes ont été barbarement exagérées, dans la vue de justifier le mauvais traitement qu'elle a reçu d'un Mari

qui n'étoit pas sans reproches, je vous conjure de me venir voir dans ma nouvelle demeure de Dean-Street, ou de me faire dire dans quel autre lieu je puis vous aller voir moi-même. Cette priere suppose qu'on ne m'accorde point la liberté de vous entretenir à Colnebroke, où je sais que vous êtes depuis quelques jours. Je ne puis me persuader que votre Tuteur, qui passe pour honnête homme, soit capable de vous refuser une permission qu'il doit à la justice autant qu'à son honneur ; du moins si vous la demandez avec un peu d'instances, comme vous y êtes obligée, si vous avez pour moi la moitié de la tendresse que j'ai pour vous, puis-je douter que vous n'y soyez disposée ? Je ne le puis. L'impatience que j'ai de vous voir est extrême. Il me tarde de vous serrer dans mes bras ; & j'ai promis au Major Ohara que vous ne ferez pas difficulté de le nommer votre Pere. C'est un homme d'une des meilleures Maisons d'Irlande, un brave & digne Officier, qui est capable de soutenir les droits d'une femme injuriée, s'il y est forcé ; mais qui souhaite de terminer par des voies paisibles.

On me parle avantageusement de vos progrès, Émilie ; & j'apprends que vous êtes fort bien partagée du côté de la taille & de la figure. Ô chere Émilie ! n'est-il pas bien douloureux pour moi que ces lumieres me viennent de la bouche d'autrui, & qu'il ne me soit pas permis de vous voir, d'admirer les perfections de ma Fille, qui doivent répandre tant de joie dans mon cœur, & qui produiront surement cet effet, malgré les indignes traitemens qu'on ne m'a point épargnés ? Mais vous, Émilie ! méprisez-vous celle qui vous a portée dans son sein ? Il est bien terrible qu'avec une fortune telle que votre Pere l'a laissée, je sois réduite à la pauvreté & à la dépendance, & qu'ensuite on en prenne droit de me mépriser. Ma fille ! ma chere fille ! si vous êtes du nombre de

ceux qui méprisent votre Mere, si vous êtes élevée dans ces cruelles maximes, quel sera mon sort, malgré les heureuses espérances que je dois concevoir de mon nouveau mariage ? quelle autre attente sera la mienne, que celle d'une vie amere, & d'une mort que votre ingratitude ne manquera point de hâter. Une Mere n'a pas long-tems la force de soutenir les mépris de sa Fille ; & dans cette triste supposition, votre grande fortune ne vous mettra point à couvert des jugemens de Dieu. Mais j'espere mieux de mon Émilie, pour son indulgente & malheureuse Mere,

*Hélène Ohara.*

Miss Grandisson est venue à nous. Elle a serré dans ses bras la Pupille de son Frere ; & nous appelant ses deux amours, elle nous a fait rentrer dans la chambre voisine. Il m'a paru que Sir Charles avoit avoué, dans notre absence, la visite qu'il avoit reçue de M. & Madame Ohara, & qu'il se reprochoit de s'être laissé un peu emporter par son juste ressentiment. Miss Jervins lui a rendu la Lettre de sa Mere ; & tournant derriere lui, elle s'est appuyée sur le dos de son fauteuil, tandis que relisant la Lettre, il a fait quelques observations, dont je crois pouvoir me rappeler les termes.

« Une malheureuse Mere, dont les fautes ont été barbarement exagérées… » Le Pere de mon Émilie étoit un Mari fort indulgent. Il avoit pardonné à cette malheureuse femme des crimes que peu d'hommes seroient capables d'oublier. C'étoit un mariage d'inclination. Il étoit passionné pour elle. La facilité, avec laquelle il avoit fermé les yeux sur ses premiers égaremens, n'avoit servi qu'à l'endurcir. Lorsqu'il eut reconnu l'impossibilité de vivre avec elle, il changea plusieurs fois de demeure, dans la seule vue de l'éviter. Enfin, menacé de plusieurs attentats, qu'il eut le bonheur

de découvrir, il prit le parti de quitter l'Angleterre, pour continuer son Commerce dans les Pays étrangers, après avoir eu, néanmoins, l'attention d'assurer à sa femme une honnête subsistance.

Elle profita de son absence pour se livrer à toutes sortes de désordres. Ensuite, elle entreprit de le suivre. Je l'avois connu à Florence. Il m'avoit paru fort honnête homme, capable des meilleurs sentimens, & toujours prêt à marquer cette disposition par ses services & ses bienfaits. De tous ceux dont il étoit connu, sa femme étoit la seule qui ne l'aimât point. Elle le pressoit alors d'abandonner leur fille à ses soins, en promettant de répondre à cette complaisance par une meilleure conduite. Son motif étoit l'intérêt. On commençoit à juger que cette jeune personne seroit une riche Héritiere. J'étois avec M. Jervins, dans la premiere visite qu'elle lui rendit à Livourne ; & quoiqu'on ne m'eût pas fait une peinture avantageuse de son caractere, je me sentis porté à la servir. Elle avoit les dehors imposans. Je m'imaginai que la plus mauvaise femme ne pouvoit être une mauvaise Mere ; & la bonté de M. Jervins ne le faisoit parler d'elle qu'avec beaucoup de ménagement. Mais elle ne sauva pas long-temps les apparences. Tout le Comptoir Anglois de Livourne fut témoin de ses excès. Elle étoit livrée particulierement à celui qui laisse une femme sans défense, & qui entraîne tous les vices en faisant disparoître une grace qui est non-seulement la gloire, mais comme la sauvegarde de son sexe. On m'assure qu'elle est aujourd'hui moins sujette à l'ivresse. Je serois charmé de lui voir donner la moindre espérance de réformation. L'effet de cette odieuse habitude fut de la rendre insensible à la honte ; elle se déshonnora ouvertement par les débauches les plus emportées.

Il n'y avoit que l'intérêt d'un Ami & la justice que je dois à son caractere, qui pussent m'engager dans cette fâcheuse explication. Pardonnez, mon Émilie. Mais ne prendrai-je pas la défense de votre Pere ? Je n'ai pas dit tout ce que je sais de sa femme. Cependant elle a la hardiesse d'écrire « que ses fautes ont été barbarement exagérées, dans la vue de justifier le mauvais traitement qu'elle a reçu d'un Mari, » qui n'étoit pas, dit-elle, sans reproches. Le mauvais traitement d'un Mari ! L'effrontée ! D'où lui vient cette audace ? Elle savoit que je lirois sa Lettre. Elle sait que j'ai sous ma garde des aveux d'ingratitude & de méchanceté, signés de sa propre main, & des témoignages authentiques de la bonté de M. Jervins.

Il s'est levé en voyant le visage de sa Pupille inondé de larmes ; il lui a pris la main. Mais, mon Émilie, a-t-il continué, vous n'avez que des sujets de joie dans le souvenir de votre Pere. C'étoit un honnête homme, dans le sens le plus étendu de ce terme. À l'égard de sa femme, il n'a jamais eu qu'un défaut, qui est l'excès de son indulgence. Dirai-je, qu'après l'avoir vue plusieurs fois au pouvoir d'un autre, abandonnée, rejettée par des Amans aussi méprisables qu'elle, il ne fit pas difficulté de la reprendre ? Elle obtint de sa pitié ce qu'elle ne pouvoit plus attendre de son amour ; & dans cette humiliation même, elle n'en usa pas mieux avec un homme, auquel il étoit plus facile de pardonner que de punir. C'est avec douleur que je rappelle d'affreuses circonstances ; mais la mémoire de mon Ami, je le répéte, ne doit pas être blessée par des impostures. Combien de fois l'ai-je vu pleurer des excès de sa femme, pendant qu'elle en faisoit gloire ? Je ne condamne point vos larmes, chere Émilie ; mais je veux les essuyer.

Il a pris le mouchoir de sa Pupille, & lui en a tendrement essuyé les joues. J'en ai dit assez, a-t-il repris, pour la justification de votre Pere. Passons à d'autres endroits de la Lettre qui vous affligeront moins.

Votre Mere vous demande une visite. Elle est, dit-elle, dans une extrême impatience de vous voir & de vous serrer dans ses bras. Elle vous félicite sur vos progrès. Elle vous recommande pathétiquement de ne pas la mépriser... Ma chere fille, vous recevrez sa visite. Le choix du lieu dépendra d'elle-même, pourvu que je sois présent. Je vous ai toujours dit que vous devez mettre de la distinction, entre le crime & celle qui s'en est noircie. L'un mérite votre horreur, l'autre a droit à votre pitié. Dites, ma chere, êtes-vous disposée à voir votre Mere ? Je le souhaite... Que les coupables mêmes ne se plaignent point que nous manquions de bonté pour eux. Il y a des fautes dont la punition appartient au Ciel, & contre les suites desquelles il nous suffit d'être en garde. Vous êtes ici sous une protection qui ne vous laisse rien à redouter. Mon Émilie peut-elle oublier les terreurs de la derniere entrevue, & se sent-elle capable, en ma présence, de se mettre paisiblement aux genoux de sa mere ?

Miss Émil. J'exécuterai, Monsieur, tout ce que vous m'ordonnerez.

Sir Ch. Il faut que vous répondiez à sa Lettre. Invitez-la respectueusement à se rendre chez votre Tuteur. Mon avis n'est point que vous alliez chez elle. Cependant, si votre inclination vous y porte, & si c'est absolument sa volonté, je consens à vous accompagner.

Miss Ém. Mais, Monsieur, dois-je reconnoître son Mari pour mon Pere ?

Sir Ch. laissez-moi ce soin, ma chere. Les petites difficultés nous arrêteront peu. Nous ne donnerons rien à l'orgueil. Mais je veux être sûr qu'ils sont réellement mariés. Il n'est pas impossible que d'un côté, l'amorce de la pension annuelle, & de l'autre, l'espérance d'une sorte de protection, ne leur ayent fait envisager à tous deux quelque avantage, dans les apparences d'une vie plus réguliere. Si votre Mere commence à sauver les dehors, c'est un point gagné pour l'avenir.

Miss Ém. Je suivrai fidélement tous vos ordres.

Sir Ch. J'ai, ma chere, un conseil à vous donner. S'ils sont mariés en effet, & si l'on peut se promettre d'eux une conduite supportable, vous leur ferez, s'il vous plaît, un présent honnête, tel que votre fortune vous le permet ; & vous leur ferez espérer qu'il sera renouvelé tous les ans, si M. Ohara continue d'en user civilement avec votre Mere. Elle se plaint d'être pauvre & dépendante : Pauvre ! C'est donc sa faute. Elle n'a pas apporté deux cens livres sterling à votre Pere. L'ingrate ! Je crois vous avoir dit qu'il l'épousa par inclination. Avec deux cens guinées, qui lui sont payées réguliérement, elle ne doit pas être pauvre. Mais, dépendante ; elle doit l'être. Votre Pere lui auroit fait une pension plus forte, s'il n'eût appris, par une longue expérience, que c'étoit lui donner de nouvelles armes contre elle-même. J'ai trouvé, depuis sa mort, cette déclaration dans ses Papiers ; & c'est la connoissance que j'ai de ses intentions, qui me porte à vous donner le conseil que je répete : s'il y a quelque espérance de réformation, je vous ouvrirai les voies, ma chere, pour vous faire honneur à vous-même de votre générosité ; & je prendrai sur moi l'avis de la

restraindre à la supposition d'une bonne conduite, autant pour leur propre intérêt que pour le vôtre.

Miss Ém. Ô Monsieur ! que j'admire votre bonté ! Vous m'inspirez du courage. Je souhaite à présent de voir ma malheureuse Mere, dans l'espérance qu'elle me donnera le pouvoir de contribuer au bonheur de sa vie. Fasse le Ciel qu'elle soit mariée, & qu'elle ait les plus justes droits à tout ce que vous me conseillerez de faire pour elle !

Sir Ch. Je doute que ce M. Ohara soit l'homme pour lequel il se donne. Mais il peut avoir vécu assez long-temps, pour reconnoître ses folies. À l'égard de votre Mere, quels efforts n'ai-je pas déja faits pour la servir ? J'avois perdu l'espoir de la faire rentrer dans elle-même ; mais je souhaite que nous la trouvions réellement mariée. Cette tentative sera la derniere. Écrivez-lui, ma chere. Cependant ne lui dites rien de notre intention. Si elle n'est point mariée, les choses demeureront sur le même pied.

Émilie s'est hâtée de monter à sa chambre, d'où elle est bientôt revenue avec le billet suivant.

Je vous supplie de croire que j'ai pour ma Mere tout le respect que je lui dois. Vous réjouissez mon cœur, en m'assurant que vous m'aimez. Mon Tuteur est si bon, qu'il n'a point attendu que je lui aie demandé la permission de vous écrire pour me la donner, avec celle de vous faire savoir qu'il me présentera lui-même à vous, le jour qu'il vous plaira de choisir pour m'accorder l'occasion de vous rendre mes devoirs dans sa maison de St. James-Square.

Permettez-moi d'espérer, ma chere Maman, que vous ne serez pas aussi fâchée contre moi que vous avez paru l'être, la derniere

fois que je vous ai vue chez Madame Lane. Vous me trouverez tous les sentimens qu'un Enfant doit à sa Mere ; car je suis & je serai toujours, Votre très-humble & très-respectueuse Fille,

*Émilie Jervins.*

La générosité de Sir Charles lui a fait marquer quelque scrupule, sur le dernier article du billet. Il n'a pas jugé qu'après une Lettre, telle que celle de la Mere, il fallût lui rappeller des emportemens qu'elle souhaitoit peut-être d'oublier. J'étois de son avis : mais les deux Sœurs ont demandé si instamment qu'Émilie ne changeât rien à ces quatre lignes, ne fût-ce que pour la garantir d'une nouvelle Scene, en faisant honte à Madame Jervins de la derniere, que Sir Charles s'est rendu à leur opinion.

Émilie s'est retirée pour aller transcrire son Billet ; & les deux Dames étant appellées par leurs soins domestiques, je suis montée au cabinet du Docteur, à qui je dérobe quelquefois un quart d'heure, pour tirer de lui quelques nouvelles connoissances d'Histoire & de Géographie. Je n'y avois pas été long-temps, lorsque Sir Charles y est entré. Il vouloit sortir, après m'avoir apperçue. M. Barlet l'a pressé de s'arrêter un moment. Je suis demeurée interdite. Je ne m'attendois point à cette surprise. Pourquoi rougir, s'il vous plaît, d'être surprise avec le Docteur ? Mais je dois ajouter que Sir Charles m'a paru aussi dans quelque embarras. Vous me retenez, a-t-il dit au Docteur ; j'y consens : cependant si vous étiez sur quelque sujet que ma présence interrompe, je me croirai incommode, & je vais me retirer.

Nous avions fini notre sujet, a répondu le Docteur, & nous en commencions un autre. J'allois parler de Miss Jervins. Ne lui trouvez-vous pas un excellent naturel ? m'a demandé Sir Charles.

Je l'ai assuré que je ne connoissois rien de plus aimable. La conversation a duré quelques momens sur les chagrins que lui cause sa Mere ; & m'attendant à quelque ouverture, sur le dessein de nous la confier en Northampton-Shire, mon cœur palpitoit de la maniere dont ce plan seroit proposé & de celle dont je devois le recevoir ; sur-tout lorsqu'on ne devoit pas supposer que j'en eusse la moindre connoissance. Qu'auroit-ce été, si j'avois eu la foiblesse de lire la Lettre ? Mais on n'a pas dit un mot qui regardât mon voyage.

Je commence à craindre, chere Lucie, qu'il n'ait changé de résolution, s'il a jamais eu cette idée. Il me semble que je souhaite plus vivement d'avoir Émilie avec nous, que je ne m'en serois jamais crue capable. Que l'apparence des choses est différente, lorsqu'elles ne sont point en notre pouvoir, & lorsque nous sommes persuadés qu'elles dépendent de nous !

Mais je ne vois pas la moindre raison d'espérer que ce qui vous flatteroit le plus arrive jamais. Je ne puis qu'y faire.

Cette petite flatteuse d'Émilie me disoit qu'elle avoit remarqué, dans ses yeux & dans ses manieres, tous les signes d'un vif attachement pour moi ! Mais je n'y vois aucun fondement. Il me paroît certain que ses affections sont engagées. Qu'il soit heureux, quels que puissent être ses engagemens ! Pendant son absence, encouragée comme je l'étois par ses Sœurs & par Mylord… je pensois assez avantageusement de moi-même : mais à présent que je l'ai devant les yeux, je lui vois tant de qualités brillantes, que mon humilité l'emporte sur mon ambition.

Mon ambition, ai-je dit. Oui, ma chere. N'est-ce pas le propre de cette passion, que nous avons la folie d'appeler noble, de nous

faire exalter son objet, tandis qu'elle nous porte à nous ravaller nous-même ? La fortune me manque, du moins ! À la vérité, j'entends dire à Sir Charles que ce n'est pas le point capital pour lui, & qu'il est assez riche de son propre bien. Il ne faut pas douter que les devoirs n'augmentent avec les richesses. On peut être aussi bon, par conséquent, avec un bien médiocre qu'avec une fortune plus considérable ; & la bonté n'est-elle pas une partie essentielle du bonheur ? Dans quelque degré de la vie qu'on se suppose, a-t-on d'autre intérêt que de savoir s'y renfermer humblement & d'en remplir les devoirs ? Mais qui peut souhaiter, par de vaines considérations d'amour propre, de resserrer le pouvoir d'un homme si généreux ? Son bonheur doit croître, à chaque occasion qu'il aura d'exercer sa bonté. Non, chere Lucie, je ne vois aucune raison de nous flatter.

Sir Charles se réjouit d'un billet qu'il vient de recevoir, par lequel Sir Hargrave remet, à la semaine prochaine, la partie de dîner dans sa Maison de la Forêt de Windsor.

## Lettre 56

Le tems ne m'ayant pas permis d'achever la Lettre, il me reste de la matiere pour en faire une seconde.

J'ai laissé Sir Charles avec le Docteur Barlet. Ils vouloient me retenir plus long-temps ; mais j'ai fait réflexion qu'il pouvoit paroître étrange aux Dames, de me trouver avec lui dans le cabinet du Docteur. Mylord & les deux Sœurs s'étoient déja rassemblés. Henriette, m'a dit Miss Grandisson, en me voyant arriver, nous sommes résolues de faire aujourd'hui tous nos efforts pour péné-

trer dans le cœur de mon Frere. Il faut que vous soyez présente, & que vous y mêliez quelques mots. Nous verrons si le Docteur nous trompe, lorsqu'il nous assure que mon Frere est le moins réservé des hommes. M. Barlet est entré au même moment. Je crois, Docteur, lui a dit Mylady L... que nous suivrons votre conseil, & que nous ferons à mon Frere toutes les questions qui nous viendront à l'esprit, sur ses engagemens dans les Pays étrangers. Elle n'avoit point achevé, lorsque Sir Charles a paru. Il s'est assis auprès de moi ; & je crois avoir observé qu'il me regardoit avec un mélange de respect & d'amitié.

Miss Grandisson a commencé fort adroitement par rappeler la Lettre qui regarde Mylord W... dont elle a dit à son Frere que le Docteur nous avoit lu quelques articles. Elle souhaitoit beaucoup, a-t-elle ajouté, de savoir sur qui Sir Charles avoit jeté les yeux pour en faire la femme de leur Oncle.

Il a répondu qu'avant que de la nommer, il souhaitoit lui-même d'avoir quelques momens d'entretien avec elle ; qu'il étoit sûr qu'elle seroit approuvée de ses Sœurs, si elle acceptoit les offres de Mylord ; & son dessein étoit de lui rendre une visite, en revenant du Château de Grandisson. Ensuite il a proposé à Miss Charlotte de l'accompagner dans ce voyage, qu'il ne pouvoit différer plus long-temps, parce qu'il devoit assister à l'ouverture de sa nouvelle Église. Cette partie sera si courte, a-t-il dit à Mylord & Mylady L... que je ne vous propose pas d'en être aussi. Je compte arriver Vendredi prochain, pour revenir le Mardi d'après.

Miss Grand. Je crois, mon Frere, que je vous prierai de m'excuser. Si vous deviez passer huit ou quinze jours dans votre Terre je vous accompagnerois volontiers, & je m'imagine que Mylord & Mylady L... seroient aussi du voyage.

Sir Charles. Je suis obligé de me trouver à Londres d'aujourd'hui en huit jours. Mais vous pourriez passer, au Château de Grandisson, le tems que vous desirez. Vous trouverez des amusemens dans le voisinage. Votre Cousin y sera. Il fera les honneurs du Canton ; & si je juge de vos sentimens, par la liberté avec laquelle vous le traitez, peut-être est-il mieux dans votre cœur que vous ne pensez vous-même.

Miss Grand. Votre servante, Monsieur. Mais j'aurai mon tour. De grace ; Sir Charles, puis-je vous demander… nous sommes ici entre Freres & Sœurs.

Sir Ch. (En souriant). Doucement, Charlotte. Si c'est par représailles que vous me faites des questions, je ne réponds point.

Miss Grand. Par représailles !… pas tout-à-fait non plus. Mais, suivant la Lettre que M. Barlet nous a lue, lorsque Mylord W… vous a proposé de penser au mariage, vos réponses nous ont fait craindre que vous n'y ayez point d'inclination.

Mylady L. Vous n'êtes pas cérémonieuse, Charlotte.

[Sérieusement, Lucie, elle m'a fait trembler.]

Miss Grand. Pourquoi des cérémonies entre de si proches Parens !

Sir Ch. Écoutons Charlotte.

Miss Grand. Je voudrois donc vous demander, Monsieur, si votre dessein n'est pas de vous marier un jour ?

Sir Ch. oui, Charlotte, c'est mon dessein. Je ne me croirai point heureux, si je n'obtiens, quelque jour, la main d'une femme aimable.

(Je crains bien, Lucie, d'avoir marqué visiblement du trouble. Je ne savois…)

Miss Grand. Fort bien, Monsieur… Et de grace encore, n'avez-vous pas vu, soit en Angleterre, soit ailleurs, la femme que vous souhaiteriez de pouvoir nommer la vôtre ? Soyez sans crainte, mon Frere. Vous m'avertirez lorsque je deviendrai impertinente.

Sir Ch. Vous ne sauriez l'être, Charlotte. Si vous voulez savoir quelque chose de moi, la plus agréable voie que vous puissiez prendre est d'aller droit au but.

Miss Grand. Hé bien, si je ne puis être impertinente, si vous aimez qu'on aille au but par le plus court chemin, & si vous avez de l'inclination pour le mariage, pourquoi, s'il vous plaît, vous êtes-vous refusé aux propositions de Mylord W… en faveur de Mylady Françoise N… de Mylady Anne S… & de je ne sais combien d'autres ?

Sir Ch. Les Amis de la premiere de ces deux Dames ont manqué de générosité avec mon Pere. Toute sa famille a trop fait valoir le crédit & le titre du sien. Je n'ai pas voulu me mettre dans la dépendance d'un homme public. Mon bonheur, autant qu'il est possible, sera fixé dans ma sphere. J'ai des passions vives. Je ne suis pas sans ambition. Si j'avois lâché les rênes à la derniere, tout jeune que je suis, ma tranquillité dépendroit à présent des caprices d'autrui. Cette réponse, Charlotte, vous satisfait-elle pour Mylady Françoise ?

Miss Grand. Assez ; & d'autant plus qu'il y a une jeune personne que j'aurois préférée à Mylady Françoise.

(J'ai pensé, ma chere, que je ne devois pas être présente à cette conversation : Mylord L... m'a regardée. Mylord L... n'auroit pas dû me regarder. Les Dames ne l'ont pas fait).

Sir Ch. Eh ! qui est-elle ?

Miss Grand. Mylady Anne S..., vous le savez. Puis-je demander, Monsieur, pourquoi cette ouverture n'a pas eu de succès ?

Sir Ch. Mylady Anne est une personne de mérite, je n'en doute point ; mais sa fortune auroit été mon principal motif, si je lui avois adressé mes soins ; & jamais cette seule vue ne m'a conduit deux fois chez une femme.

Miss Grand. Ainsi, Monsieur, je suppose que c'est à quelque Dame Étrangère que vos soins se sont adressés.

Sir Ch. J'avois cru, Charlotte, que votre curiosité ne s'étendoit qu'aux Dames d'Angleterre.

Miss Grand. Pardonnez-moi, Monsieur ; elle regarde toutes les femmes, sans distinction de Pays, s'il y en a quelqu'une en effet qui ait donné de l'éloignement à mon Frere pour les offres qu'on lui a faites ici, & contre lesquelles nous ne connoissons point d'objection. Mais vous me laissez entrevoir que quelque Étrangère...

Sir Ch. (L'interrompant). J'espere, Charlotte, que si votre tour revient, vous serez aussi naturelle dans vos réponses que vous l'êtes dans vos questions.

Miss Grand. Votre exemple, Monsieur, sera ma règle.

Sir Ch. N'ai-je pas répondu nettement sur toutes les personnes que vous avez nommées ?

Miss Grand. Je ne m'en plains pas, Monsieur. Mais n'avez-vous pas vu des Femmes, dans les Pays Étrangers, pour lesquelles vous ayez eu plus de goût que pour celles que j'ai nommées ? Répondez à cette question.

Sir Ch. J'en ai vu, Charlotte ; non-seulement dans les Pays Étrangers, mais en Angleterre aussi.

Miss Grand. Je ne sais ce que je dois dire là-dessus... ; mais de grace, Monsieur, n'avez-vous pas vu d'Étrangère, qui ait fait plus d'impression sur vous qu'aucune Dame d'Angleterre ?

Sir Ch. Non. Mais apprenez-moi, Charlotte, à quoi tendent toutes ces questions ?

Miss Grand. Uniquement, mon Frere, à vous faire connoître que nous sommes impatientes de vous voir heureusement marié, & que nous craignons que votre éloignement, pour les propositions qu'on vous fait, ne vienne de quelqu'autre attachement. Voilà tout.

Mylord L... Voilà tout, cher Frere.

Mylady L... À présent, si Sir Charles vouloit satisfaire notre curiosité !

[Croyez-vous, Lucie, que toute ma présence d'esprit m'ait jamais été plus necessaire ? Sir Charles a soupiré. Il est demeuré quelques momens sans répondre.]

Sir Charles. Vous êtes trop bonnes, trop généreuses, de souhaiter si ardemment de me voir marié. J'ai vu la personne que je crois seule capable, entre toutes les femmes du monde, de me rendre véritablement heureux.

(Il a rougi. Il a baissé la vue. Pourquoi rougir, Sir Charles ? Pourquoi baisser la vue ? L'heureuse personne n'étoit pas présente… L'étoit-elle ? Ah ! non, non, non).

Sir Ch. Vous reste-t-il d'autres questions à me faire ?

Miss Grand. Une seule. Cette personne est-elle Étrangère ?

Avec quel empressement tout le monde, excepté moi, l'a regardé ici pour attendre sa réponse ! Il a réellement hésité. Enfin il a dit à Charlotte, qu'il la prioit de l'excuser, s'il se dispensoit de répondre à une question qui lui causoit quelque embarras, parce qu'elle conduisoit à d'autres explications qu'il ne pouvoit actuellement se donner à lui-même, & sans lesquelles la réponse seroit inutile. Pourquoi donc ? Ai-je pensé.

Mylord L… Nous serions fâchés, Sir Charles, de vous causer la moindre peine. Cependant…

Sir Ch. Hé bien, cependant… Continuez, cher Mylord.

Mylord L… Tandis que j'étois à Florence, on parla beaucoup…

Sir Ch. D'une Dame de cette Ville, qui se nomme Olivia ? J'en conviens ; elle a mille qualités estimables. Mais je n'ai jamais rien desiré d'elle. Elle m'a fait trop d'honneur. Je ne la nommerois pas si facilement, si elle avoit apporté plus de soin elle-même à cacher la distinction dont elle m'honoroit. Mais j'ose m'assurer, Mylord, que vous rendrez justice à sa réputation, & que vous n'avez jamais entendu blâmer, dans sa conduite, qu'un excès de prévention pour un Étranger.

Mylord L… Votre caractere, Sir Charles, faisoit honneur à son goût.

Sir Ch. Partialité fraternelle, Mylord. Mais indépendamment de cette Dame, avec laquelle je n'ai pas eu la moindre liaison, j'avoue que mon repos a beaucoup souffert d'un tendre défaut que la nature a mis dans ma constitution, & sans lequel néanmoins je ne voudrois pas être.

Émilie, touchée du ton dont il a prononcé ces derniers mots, n'a pu retenir ses larmes. Un soupir qu'elle s'est efforcée d'étouffer, ayant attiré notre attention sur elle, Sir Charles s'est levé ; il a pris sa main ; il a voulu savoir pourquoi son Émilie pleuroit ? Parce que vous, lui a-t-elle répondu, qui méritez si bien d'être heureux, vous ne le paroissez pas. Les tendres exemples, Lucie, sont contagieux ; j'ai eu beaucoup de peine à ne pas pleurer aussi.

Il a consolé son Émilie avec une vive bonté. Mon malheur, lui a-t-il dit, ne vient que de celui des autres. Sans cet obstacle, je serois heureux dans moi-même, parce que je m'accommode aux maux que je ne puis éviter, & que je me fais, autant qu'il est possible, une vertu de la nécessité. Mais, Charlotte, voyez combien vous nous avez rendus graves. Il est tems de quitter un sujet trop sérieux.

Il est tems de le quitter ! La derniere question lui cause quelque embarras, parce qu'elle conduit à d'autres explications, qu'il ne peut se donner actuellement à lui-même !

Quoiqu'il en soit, je vous demande, ma chere, avant que de continuer mon sujet, ce que vous croyez pouvoir conclure de tout ce que vous avez lu jusqu'ici. S'il est lui-même dans les tourmens de l'incertitude, il mérite moins de blâme que de pitié. Mais ne pensez-vous pas qu'il auroit dû nous dire, si la Dame étoit Étran-

gère ou non ? Comment pouvoit-il savoir quelle seroit la question qui viendroit après ?

J'ai eu l'assurance de demander ensuite à Miss Grandisson, s'il y avoit eu quelque chose à recueillir de ses yeux, lorsqu'il a parlé de cette femme qu'il préféroit à toutes les autres ? J'étois assise près de lui, & Miss Grandisson vis-à-vis de nous. Elle m'a dit qu'elle ne savoit quel jugement porter, mais que soit Étrangère ou Angloise, son Frere avoit une femme dans le cœur, & qu'elle croyoit lui voir tous les symptômes de l'Amour.

Je suis de l'opinion de Charlotte. Des sentimens si tendres, tant de douceur dans les manieres, tant d'harmonie dans la voix ! c'est à l'amour qu'il a toutes ces obligations ; & ne doutez point que la Dame ne soit une Étrangère. Il seroit bien étrange que dans l'espace de sept ou huit ans, un homme tel que lui n'eût point engagé son cœur, surtout à l'âge qui est proprement le regne des passions. Mais que veut-il dire, lorsqu'il se plaint « de ce que son repos a souffert par un tendre défaut dans sa constitution ? » Il parle sans doute de sa compassion pour quelque malheureux objet. Je retournerai dans peu de jours à la Ville ; je m'y préparerai à me jeter incessamment dans les bras de mes chers Amis de Northampton-Shire ; sans quoi j'augmenterois peut-être le nombre de ceux qui ont troublé son repos.

Mais n'est-il pas bien surprenant qu'il n'ait pu dire, si la Dame est Étrangère ou non ? Docteur Barlet, vous êtes dans l'erreur. Sir Charles n'est pas aussi peu réservé que vous le pensez. Et vous, Émilie, chere petite Flatteuse ! comment avez-vous pu me dire que vous avez observé ses yeux, & que vous les avez toujours vu tendrement inclinés vers moi ? Oui ; peut-être s'occupoit-il alors

à faire, entre les traits de son Étrangère & les miens, des comparaisons qui n'étoient point à mon avantage.

Mais cette Olivia, chere Lucie. Il faut que je me procure un peu plus d'information. Rien, dit-il, à desirer d'elle. Malheureuse femme ! Il me semble que je suis portée à la plaindre.

Passons, passons à la suite de mon sujet. Je voudrois lui trouver quelque défaut. C'est une chose cruelle de se voir comme forcée de se fâcher contre un homme, dans lequel on ne voit rien à blâmer. Cependant vous l'allez voir de mauvaise humeur. N'êtes-vous pas impatiente, Lucie, de savoir comment Sir Charles s'y prend lorsqu'il est de mauvaise humeur ?

Àprésent, Charlotte, a-t-il repris, (comme s'il eût pleinement répondu aux questions de sa Sœur ; Oh ! ces hommes, Lucie !), permettez que je vous interroge à mon tour. Je reçus hier une visite de Mylord G... Quelles sont vos vues, ma chere, par rapport à lui ? Mais peut-être aimeriez-vous mieux que cette affaire fût traitée en particulier. Passons dans le Cabinet.

Miss Grand. Je regrette, Sir Charles, de ne vous avoir pas proposé aussi de passer dans le Cabinet. Peut-être m'auriez-vous donné plus d'éclaircissement que je ne puis me vanter d'en avoir reçu.

Sir Ch. Je suis prêt à sortir avec vous, si vous le souhaitez ; & j'écouterai avec plaisir toute autre question.

Miss Grand. Pour moi, Monsieur, il n'y en a point à laquelle je ne sois prête à répondre devant cette chere compagnie.

Sir Ch. Vous savez, Charlotte, ce que je vous ai demandé.

Miss Grand. Que me conseilleriez-vous dans cette affaire ?

Sir Ch. Je n'ai qu'un conseil à vous donner ; c'est de refuser ou d'agréer les offres de Mylord G..., si vous êtes sûre de vos propres dispositions.

Miss Grand. Je crois, mon Frere, que vous avez envie de vous défaire de moi.

Sir Ch. Vous agréez donc la recherche de Mylord G... ?

Miss Grand. Cette conséquence est-elle juste, Monsieur ?

Sir Ch. Vous ne supposeriez pas autrement, que je pense à me séparer de vous. Mais venez, chere Charlotte, passons dans le Cabinet. Je conçois qu'il est difficile à une femme de répondre directement à ces questions en compagnie, sans en excepter celle de ses plus chers Amis.

Miss Grand. Je puis répondre ici à toute question qui regardera Mylord G...

Sir Ch. Votre dessein n'est donc pas de rejeter ses offres ?

Miss Grand. Je ne vois pas que cette conséquence soit plus juste que l'autre.

Sir Ch. Elle est juste, du moins si j'entends quelque chose au langage des femmes.

Miss Grand. J'avois cru mon Frere trop poli, pour faire des réflexions injurieuses à mon sexe.

Sir Ch. Quoi ? c'est une injure, de dire que j'entends quelque chose au langage des femmes ?

Miss Grand. C'en est une, dans le sens que vous l'avez dit.

Sir Ch. Hé bien, employez donc un langage qui ne vous expose pas à ces interprétations.

Miss Grand. Je crains, cher Frere, que vous ne soyez mécontent du mien. Je répondrai plus directement.

Sir Ch. C'est ce que je desire, chere Charlotte. J'ai promis à Mylord G... de lui procurer une réponse.

Miss Grand. La veut-il concise, Monsieur ? Est-ce oui ou non qu'il demande ?

Sir Ch. Prenez un peu de confiance en moi, Charlotte. Vous le pouvez, malgré toutes vos délicatesses.

Miss Grand. Me refusez-vous votre conseil ?

Sir Ch. Je vous en donne un ; c'est de suivre votre inclination.

Miss Grand. Supposez que si je connoissois la vôtre, elle emporteroit la balance.

Sir Ch. Cette balance est-elle égale ?

Miss Grand. C'est ce que je ne dis pas non plus.

Sir Ch. Congédiez donc Mylord G...

Miss Grand. En vérité, mon Frere, vous êtes fâché contre moi.

Sir Ch. [S'adressant à moi.] Je suis sûr, Miss Byron, que sur les points de cette nature, je trouverai en vous une Sœur bien différente, quand j'aurai le plaisir de lire vos Lettres. M. Reves m'a dit un jour qu'après avoir une fois consulté votre cœur, vous ne teniez jamais personne en suspens.

Miss Grand. Mais que sais-je, mon Frere, si j'ai consulté le mien.

Sir Ch. Alors tout change. Je n'ajoute pas un mot. Seulement, lorsque vous vous serez consultée, je vous demande en grace de me communiquer vos intentions, pour me donner le pouvoir de vous servir.

Miss Grand. Je suis avec les meilleurs Amis que j'aie au monde. Mylord, quel est votre avis ? Sir Charles ne me paroît pas disposé à me donner le sien.

Sir Ch. C'est uniquement par égard à vos inclinations.

Mylord L. J'ai très-bonne opinion de Mylord G... Quelle est la vôtre, ma chere ? |en s'adressant à sa femme.]

Mylady L. Je juge très-bien de lui. Quelle est la vôtre, Miss Byron ?

Miss Byron. Il me semble que Miss Grandisson ne doit consulter qu'elle-même dans cette occasion. Si son cœur n'objecte rien contre Mylord G..., je m'imagine qu'elle ne doit craindre les objections de personne.

Miss Grand. Expliquez-vous, expliquez-vous, chere Henriette.

Sir Ch. Miss Byron s'explique avec la pénétration & la prudence qui ne l'abandonnent jamais. Si je suis assez heureux pour interpréter son sentiment en donnant le mien, les voici tous deux : Mylord G... est d'un excellent naturel & d'une humeur fort douce ; il fera le bonheur d'une femme, qui aura quelque prudence, quand elle y joindroit un peu de caprice. Charlotte est

d'une vivacité extraordinaire. Elle aime la plaisanterie, presqu'autant qu'elle aime ses Amis…

Miss Grand. Comment, mon Frere !

Sir Ch.… & Mylord G… ne la contraindra point là-dessus. Les jalousies de mérite ne conviennent point à l'état du mariage. J'ai connu un Poëte, dont la haine commença pour sa femme, sur ce qu'il entendit assurer qu'elle faisoit mieux des vers que lui. Mais que Charlotte reconnoisse les bonnes qualités de son Mari, je lui réponds qu'il lui accordera celles qu'elle possède, & que leur bonheur naîtra de cette déférence mutuelle.

Miss Grand. Ainsi, je comprends que si je devenois la femme de Mylord G…, il ne faudroit rien lui contester sur les Insectes & les Papillons.

Sir Ch. Mylord pourra perdre le goût de ces Colifichets, lorsqu'il en aura un plus précieux pour s'amuser. Pardon, Charlotte ; mais tout ce que vous m'avez dit jusqu'à présent ne sent-il pas un peu le colifichet ?

Miss Grand. Les épithètes de précieux, de jeune, de joli, font passer les termes les plus durs.

Sir Ch. Mais le Chevalier Watkins est-il plus de votre goût que Mylord G… ?

Miss Grand. Je ne le crois pas : je n'ai pas si bonne opinion de son naturel.

Sir Ch. Je suis ravi, Charlotte, que vous fassiez ces distinctions.

Miss Grand. Parce que vous les croyez nécessaires apparemment pour une femme qui pense au mariage.

Sir Ch. J'ai reçu de lui une Lettre, à laquelle je ne puis me dispenser de répondre. Il me presse de le servir auprès de vous. Me direz-vous, chere Sœur, [en lui donnant la Lettre] ce que je dois lui écrire ?

Miss Grand. [Après l'avoir parcourue.] Comment ? Le pauvre homme est fort amoureux. Mais j'aurois trop de peine à lui apprendre l'Ortographe. Cependant il se vante de savoir le François & l'Italien sur le bout du doigt.

[Elle commençoit à mettre la Lettre en pieces.]

Sir Ch. Je m'y oppose, Charlotte. Rendez-moi, s'il vous plaît, cette Lettre. Une femme n'a jamais droit de tourner en ridicule un Amant qui lui déplaît. Si son indifférence pour lui vient de la haute opinion qu'elle a d'elle-même, elle lui doit de la pitié ; mais quelles que soient ses idées, celle qui blesse doit guérir. M. Watkins peut s'adresser à cent femmes, auxquelles ses richesses & la figure qu'il fait dans le monde, feront pardonner son Ortographe.

Miss Grand. La saison de la joie s'approche. On n'est pas fâchée d'avoir quelquefois en public un ou deux soupirans à sa suite. Peut-être n'ai-je pas encore assez vu les deux miens, pour me déterminer en faveur de l'un ou de l'autre. N'est-il pas permis, puisqu'aucun des deux n'est d'un mérite brillant, de chercher à les voir sous différens jours, pour se mettre en état de juger lequel est le plus supportable ; & pour attendre s'il ne s'offrira pas quelqu'autre personnage, qui me déplaise encore moins ?

[Elle a fait cette réponse de son air le plus folâtre, quoique le sujet fût si sérieux, & que son Frere ne souhaitât pas moins sérieusement de connoître ses inclinations.] Sir Charles s'est tourné vers Mylord L..., & lui a dit gravement qu'il s'étonnoit que leur Cousin Everard fît un si long séjour au Château de Grandisson. Miss Charlotte a fort bien senti que cette diversion la regardoit. Elle lui a fait des excuses. Il a continué, sans y faire attention ; l'esprit, Mylord, est une arme dangereuse ; mais convenez que celui qui ne peut briller qu'aux dépens d'autrui, n'a pas une espece d'esprit dont on doive tirer vanité. La Demoiselle qui est vis-à-vis de moi, comment se nomme-t-elle ? & moi qui suis proche de vous, nous sommes tombés dans une singuliere méprise. Je l'ai prise pour ma Sœur Charlotte ; elle m'a pris pour notre Cousin Everard. Tout le monde a senti la sévérité de ce discours. Pour moi, il m'a pénétrée, comme s'il eût été adressé à moi-même. Un langage si dur dans la bouche de Sir Charles, & prononcé d'un air si glaçant ! Je n'aurois pas voulu, dans ce moment, être Miss Grandisson pour le monde entier. Elle ne savoit de quel côté jetter les yeux. Mylady L... a paru vivement touchée pour sa Sœur : l'aimable femme ! Elles avoient toutes deux les larmes aux yeux.

Àla fin, Miss Charlotte s'est levée : je veux, Monsieur, a-t-elle dit à son Frere, ôter de vos yeux la cause de l'erreur. Lorsque je pourrai rectifier ma méprise, & vous ramener votre Sœur, j'espère que vous la recevrez avec votre indulgence ordinaire.

Sir Ch. (Se hâtant de saisir sa main). Ma Charlotte ! Chere Sœur ! Point de ressentiment contre moi. J'aime votre esprit ; mais lorsque je vous demandois de l'attention pour un sujet sérieux, un sujet qui concerne le bonheur de votre vie, & par consé-

quent de la mienne, j'ai souffert impatiemment qu'il vous soit échappé des railleries qui ne conviennent qu'à une femme sans principes, & je n'ai pu m'empêcher de souhaiter qu'elles fussent sorties d'une autre bouche que la vôtre. Distinguons les tems, les occasions, ma chere Charlotte.

Miss Grand. C'est assez, Monsieur. Je reconnois ma folie. Permettez que je me retire.

Sir Ch. Vous retirer ? C'est moi, Charlotte, qui vais vous laisser libre un moment, pour recevoir les consolations que vos Amis sont disposés à vous donner. Émilie : j'ai deux mots à vous dire, ma chere.

Elle a volé vers lui. Ils sont sortis ensemble. Voyez, a dit Miss Grandisson, il prend cette petite Fille avec lui, pour lui faire tirer une leçon de mon extravagance. Le Docteur Barlet s'est retiré en silence. Mylady a témoigné le chagrin qu'elle ressentoit pour sa Sœur ; mais elle ne lui a pas dissimulé qu'elle avoit poussé les choses trop loin. Mylord l'a blâmée aussi, en lui représentant que leur Frere avoit pris long-temps patience ; que l'affaire étoit des plus sérieuses & qu'il s'y étoit engagé fort sérieusement. Ô Miss Byron, a-t-il interrompu en me regardant, quel plaisir ne prendra-t-il pas à lire vos Lettres, lorsqu'il y verra votre conduite pour cette foule d'Adorateurs que vous étiez résolue de ne pas écouter !

Oui, oui, Henriette, dit Miss Grandisson, vous brillerez aux dépens de la pauvre Charlotte ; mais puisque j'ai perdu les bonnes graces de mon Frere, puissiez-vous en jouir à ma place ! Ce que j'ose bien promettre, c'est que je ne lui donnerai jamais sujet de me reprocher que je le prends pour mon Cousin Everard.

Mais ai-je poussé l'extravagance bien loin ? Parlez franchement, Henriette. Ai-je été fort extravagante ? Je lui ai répondu qu'elle s'étoit égarée depuis le premier mot jusqu'au dernier : que j'avois d'abord tremblé pour elle, mais qu'en l'entendant parler des soupirans qu'elle vouloit avoir à sa suite, & des nouvelles conquêtes qu'elle sembloit se proposer, je l'aurois volontiers grondée si je n'avois été retenue par la présence de son Frere. Me le pardonnerez-vous ? lui ai-je dit à l'oreille, votre langage étoit celui d'une fiéfée coquette, & l'air y répondoit parfaitement. En vérité, chere Charlotte, vous ne vous êtes jamais tant oubliée.

Ainsi, tout le monde est contre moi, a-t-elle repris. Il faut que je sois bien coupable en effet.

Le tems, l'occasion, ma Sœur, lui a dit Mylord L... étoient mal choisis. Si le sujet avoit été moins important, Sir Charles auroit tourné vos vivacités en plaisanterie, comme il a toujours fait. C'est-à-dire, a-t-elle repliqué, que tout ce qui lui déplaît, ou qui ne lui ressemble pas, est blâmable. Il est fort heureux, du caractere qu'il s'est établi.

Mylady L... a fait remarquer qu'au milieu de son mécontentement, il n'avoit point oublié qu'il étoit Frere ; & qu'en disant qu'il s'agissoit du bonheur de Charlotte, il avoit ajouté, & par conséquent du mien.

Je dois faire une autre remarque à l'honneur de Sir Charles, a repris Mylord L... & j'espère, ma Sœur, qu'elle ne vous offensera point. Il n'a pas touché, le moins du monde à l'avanture dont il vous a tirée, quoiqu'étant si récente, le souvenir doive lui en être fort présent. C'est une marque évidente qu'il ne pense point à vous blesser, & qu'il n'a pas d'autre vue que de vous servir.

Il me semble, Mylord, a-t-elle répondu, en rougissant, que vous auriez pu m'épargner cette réflexion. Je ne vois point ce qui oblige l'un de mes deux Freres, à rappeller ce que l'autre a la bonté de laisser dans l'oubli. En un mot, Mylord, je n'ai point de remerciments à vous faire pour votre remarque.

Cette réponse a touché l'excellente Mylady L... Elle a prié Charlotte de ne pas blâmer son Mari. Vous perdriez ma pitié, lui a-t-elle dit. Ne sommes-nous pas unis tous quatre, dans une même cause ? & nos cœurs ne doivent-ils pas s'ouvrir avec liberté ?

Bon ! s'est écriée l'autre. J'ai donc à présent la Femme & le Mari sur les bras. Plût au grand Dieu du Ciel que je fusse mariée, pour avoir quelqu'un dans mon parti ! Mais dites, Henriette ; ai-je tort encore une fois ?

Je m'imagine, chere Miss Grandisson, lui ai-je répondu, que ce que vous avez dit à Mylord n'étoit qu'un badinage : & dans cette supposition, votre seul tort est de l'avoir dit d'un air trop sérieux.

Fort bien, fort bien, a-t-elle interrompu. Prêtez-moi du moins votre secours, pour me tirer de ce nouvel embarras. Je ne suis pas heureuse aujourd'hui. Il est fâcheux pour moi que mon badinage n'ait pas l'air badin. Cependant Mylady n'est-elle pas tombée dans la même faute ? Ne m'a-t-elle pas corrigée d'un air trop grave ?

Je passe volontiers condamnation, lui a répondu Mylady L... Mais, chere Sœur, vous ne devez pas vous priver, par vos saillies, des avis tendres & sincères d'un des meilleurs cœurs du monde.

[Mylord, qu'elle a regardé avec complaisance, a baissé la tête vers elle avec la même affection. Heureux couple ! ]

Comme j'espère de vivre, a repris Miss Grandisson, je me suis flattée, pendant que la main de Sir Charles s'appesantissoit sur moi, que vous aviez tous pitié de ma situation. Ce qu'il a dit, en sortant, semble marquer qu'il le pensoit lui-même. Mais vos yeux m'ont furieusement détrompée.

Mylord L... Je vous assure que j'ai eu sincèrement pitié de vous ; mais pourquoi de la pitié pour ma Sœur, si je n'eusse pas cru qu'elle avoit tort ?

Miss Grand. Votre servante, Mylord. Vos distinctions sont délicates.

Mylady L... ne sont-elles pas justes, Charlotte ?

Miss Grand. Sans doute, Mylady ; & je vois que votre motif étoit le même. Je vous supplie donc tous deux de ne me pas priver de votre pitié. J'ai la vôtre aussi, Henriette, & par le même motif.

Miss Byr. (Pour faire passer cette réponse.) J'aime ce ton, chere Charlotte ; il vous sied à merveille. C'est ce qui s'appelle une aimable plaisanterie.

Là-dessus, Mylady L... a dit en riant, que c'étoit une jolie preuve du repentir de Charlotte. Mais quoiqu'elle parût de fort bonne humeur, sa réflexion n'a pas été bien reçue. Charlotte est sortie aussitôt. Nous l'avons entendue à son Clavessin ; & nous nous sommes levés tous pour la suivre. Émilie est survenue. Miss Grandisson s'est avancée vers elle, & lui a demandé si toutes ses fautes ne lui avoient pas été proposées pour leçon ? En vérité,

Mademoiselle, a répondu cette chere Petite, mon Tuteur ne m'a dit qu'un mot qui vous regarde, & le voici. « J'aime ma Sœur ; elle a de charmantes qualités. Qui n'a pas quelques défauts ? Vous venez de voir, mon Émilie, qu'en voulant un peu la gronder, je lui ai parlé trop durement moi-même. »

Que le Ciel bénisse à jamais mon Frere ! s'est écriée Miss Grandisson, dans une espece de transport. À présent, sa bonté me rend odieuse à moi-même.

Elle a prié Émilie de donner un air de Clavessin, qui nous a bientôt ramené Sir Charles. Il est entré, d'un visage aussi serein que s'il n'étoit rien arrivé. Miss Grandisson a voulu commencer des apologies. Il lui a dit tendrement ; oublions nos fautes mutuelles, chere Charlotte : & lorsqu'on est venu avertir que le dîner étoit servi, il lui a présenté la main pour la conduire jusqu'à sa chaise.

Quelle supériorité ! Je la trouve insupportable. Cet étrange homme ne fera-t-il rien mal à propos ? Rien qui blesse la bonté, la justice, ou la décence ? Si je lui voyois faire du moins quelque effort, pour se contraindre, pour étouffer ses mouvemens, je lui supposerois des intervalles de foiblesse. S'il est homme, s'il est né comme nous avec les défauts de son espece, ne peut-il prendre un air de Maître & des manieres impérieuses, dans un lieu où il est respecté jusqu'à la crainte, & où il n'a besoin que d'un signe de tête pour être obéi ? Ne peut-il être hautain avec les domestiques, pour faire appercevoir qu'il est mécontent des Maîtres ? Non ! Il lui est naturel d'être bon, comme d'être juste. Toutes ses pensées, tous ses sentimens, se rapportent à faire le bien ; & jamais il ne lui est entré, dans l'esprit, de blesser ou de nuire.

Après le dîner, Miss Grandisson m'a mis, entre les mains, le paquet de Lettres que j'avois consenti de laisser lire à Sir Charles. En le recevant de moi, il l'a baisé, avec un air de galanterie, qui m'a paru convenir à l'occasion. Ô vanité de ma Niéce ! crois-je entendre dire à mon Oncle. Je ne sais, Lucie ; mais je crois m'appercevoir que Sir Charles prend un plaisir extrême à m'entendre louer ; & Mylord, & les deux Sœurs, ne perdent aucune occasion de parler de votre Henriette avec bonté. Mais ne pouvoit-il répondre à Miss Charlotte, lorsqu'elle lui a demandé si sa favorite étoit Étrangère ou non ?

Il nous a quittés de fort bonne heure après le souper ; & Miss Grandisson, me voyant un peu rêveuse, m'a dit qu'elle parieroit sa vie, que je croyois son Frere parti pour lire mes Lettres. Vous ne vous trompez pas, a-t-elle ajouté ; car il me l'a fait entendre en se retirant. Mais soyez sans crainte, Henriette ; vous ne courez aucun risque.

Mylady prétend que sur toutes sortes de sujets, les notions de son Frere & les miennes sont exactement semblables. Cependant, Lucie, lorsqu'on a sa cause sous les yeux du Juge, le cœur n'est pas sans un peu d'agitation. D'un côté d'où pourroient venir mes craintes ? Si son cœur est au pouvoir d'une Étrangère, que m'importe l'opinion qu'il aura de mes Lettres ? Elle m'importe néanmoins : on est sensible à l'estime de ceux auxquels on ne peut refuser la sienne.

[N.] Plusieurs Lettres d'une monstrueuse longueur, comme l'Auteur les appelle lui-même, offrent ici des conversations ingénieuses, où le caractere des Acteurs se soutient avec beaucoup d'agrément & de vivacité. Le chevalier Grandison, charmé des Lettres de miss Byron, lui en fait des complimens si flatteurs,

qu'elle en est surprise, elle qui n'y voit qu'un simple récit de ce qui lui est arrivé à Londres, pendant un séjour de quelques semaines, & l'attentat du chevalier Hargrave Pollexfen, dont Sir Charles savoit déjà les principales circonstances ; car on s'imagine bien que parmi ces Lettres, elle n'avoit pas communiqué celles qui contiennent l'aveu de sa passion. Sir Charles recommence à presser miss Charlotte sur les dispositions de son cœur. Elle continue de se défendre par mille détours, qui donnent lieu à de nouveaux reproches, tantôt enjoués & tantôt sérieux. Enfin l'on convient qu'elle s'expliquera nettement avec miss Byron, que Sir Charles prie de lui apprendre alors les sentimens de sa sœur dans un entretien particulier. D'autres incidens lui donnent lieu de raconter le service qu'il avoit rendu à M. Danby. C'est une avanture assez bizarre, où sa vie & celle de son ami étant menacées par des Voleurs nocturnes, il avoit employé heureusement la prudence & la valeur. Dans la derniere de ces longues conversations, on s'apperçoit qu'il est agité. Il avoue qu'il a reçu des Lettres, qui lui causent de l'inquiétude, & bientôt il se retire avec le Docteur Barlet. Miss Byron finit toutes ses dépêches par une apostille du Vendredi matin. Elle sait tous les secrets de Miss Charlotte. Elle s'attend le même jour à la conférence que Sir Charles lui a demandée. Cette pensée l'agite beaucoup ; mais elle n'a pas moins d'inquiétude sur les nouvelles qui causent l'agitation de Sir Charles. Des Lettres Étrangères, dit-elle à sa Cousine. En doutez-vous ? Pourquoi ce mot d'Étranger ne peut-il Sortir de ma mémoire ? Jamais je ne me suis senti le cœur si étroit que dans ces derniers tems. Mais c'est un aveu que je vous ai fait vingt fois. Adieu. Cette énorme Lettre ne sera peut-être pas la seule que je ferai partir aujourd'hui. Je tremble pour la matiere qui va s'offrir.

## Lettre 57

*Vendredi, 24 Mars.*

La conférence, ma chere, cette conférence que j'attendois en tremblant, vient de finir. Et quel est le résultat ? Vous en jugerez par toutes les circonstances que vous allez lire. Miss Grandisson & ses Amans n'ont pas été nos seuls sujets. Comptez que je vous reverrai bientôt, chere Lucie. Mais, malgré tout ce qui s'est passé, je ne laisserai pas d'être exacte sur les détails. Eh ! que s'est-il passé ? Lisez, ma chere.

Sir Charles nous a tenu compagnie à déjeuner. Il est entré d'un air fort grave ; mais bientôt la gravité a fait place aux accompagnemens ordinaires de son visage, qui sont la douceur & la bonté.

Mylord lui a témoigné l'inquiétude où nous étions depuis hier au soir, sur les nouveaux sujets de peine qu'il avoit trouvés dans ses Lettres. Émilie, sans ouvrir les levres, a fait lire la sienne dans ses yeux. Miss Grandisson a pris une contenance sérieuse. Mylady L... avoit l'impatience peinte sur son charmant visage ; & le Docteur Barlet s'est tenu assis, de l'air d'un homme qui est déterminé au silence. Pour moi, je suppose qu'on auroit lu dans mes traits la crainte & l'espérance, partagée comme j'étois entre l'une & l'autre, & ne sachant si je devois souhaiter la conférence annoncée. Aussi me suis-je senti les joues brulantes.

Sir Charles a répondu : n'admettons rien que d'agréable, Mylord, dans cette délicieuse compagnie. Il s'est informé civilement de ma santé, & de la maniere dont j'avois passé la nuit, à l'occasion d'un rhume fort leger, qui changeoit un peu ma voix. Il a

voulu savoir d'Émilie, pourquoi elle paroissoit triste ; de Mylord & de Mylady L..., quand ils se proposoient de retourner à la ville ; de Miss Grandisson, ce qui lui donnoit l'air si méditatif ; c'est son expression. Ne voyez-vous pas, Miss Byron, a-t-il dit en souriant vers moi, que Charlotte n'a pas encore achevé de se déterminer sur l'humeur qu'elle prendra dans le quart-d'heure qui va suivre ?

Je lui ai répondu que Miss Charlotte me paroissoit déterminée à régler son humeur, sur celle qu'il prendroit lui-même. Je me garderai donc bien, a-t-il répliqué, d'en prendre une sérieuse ; car je souhaite que tout le monde ne connoisse ici que la joie. Et continuant de s'adresser à moi : puis-je espérer, Mademoiselle, que vous me permettrez de vous conduire à la Bibliotheque ?

Assurément, Monsieur... assurément, je ne ferai pas difficulté de vous suivre.

Telle est la réponse de l'innocente, qui ne l'a pas finie sans hésiter ; mais elle ne peut vous dire, Lucie, quelle figure elle faisoit alors.

L'engagement n'a pas été plus difficile. Il m'a présenté la main. Je me suis laissée conduire à la Bibliotheque. Quels efforts n'ai-je pas faits en chemin, pour rappeller toute ma présence d'esprit ? & quel mélange de tendresse & de respect n'ai-je pas cru voir dans ses regards & dans ses manieres ?

Il m'a priée de m'asseoir. Ensuite il s'est placé devant moi. Je crois que j'ai commencé par baisser la vue. Ma contenance trahissoit mon cœur. Mais il y avoit dans ses regards une si respectueuse modestie, qu'on pouvoit les voir attachés sur soi sans en être gêné, sur-tout avec l'air de langueur que je croyois y décou-

vrir ; & chaque fois que mes paupieres se levoient pour jeter un coup d'œil sur lui, j'étois sûre de lui voir détourner les yeux. J'en suis devenue plus libre que je n'aurois pu l'être autrement. Quelle hardie créature, que celle qui préfere un homme hardi ! & si la hardiesse lui manque, quel doit être son embarras sous les regards d'un œil fixe, où elle voit briller la confiance ? Que sa timidité doit augmenter le courage d'autrui, & donner d'avantage sur elle !

Il a fait l'ouverture de notre sujet dans ces termes : Je ne vous fais point d'excuses, Mademoiselle, de la liberté que j'ai prise de vous demander cette conférence, parce que je connois la franchise de votre cœur ; & peut-être aurai-je l'honneur de vous entretenir de plus d'un sujet. [Que mon cœur a palpité, chere Lucie ! ] Mais permettez que je commence par ce qui regarde ma Sœur Charlotte. Je crois pouvoir conclure de quelques-unes de ses expressions, & du témoignage de Mylady L..., qu'elle approuve la recherche de Mylord G... ; cependant il est aisé de voir qu'elle n'a pas une haute opinion de lui. Ma crainte est qu'elle ne soit plutôt portée à souffrir ses soins, par l'opinion qu'elle a de mon penchant, que par la force du sien. Je lui ai dit plus d'une fois que son goût sera le mien. Mais elle est d'une vivacité, qui ne permet gueres de pénétrer ses véritables sentimens. Cependant je suppose qu'elle préfere Mylord G... au Chevalier Watkins.

Il s'est arrêté.

Je le crois, Monsieur. Mais pourquoi dire je le crois, lorsque Miss Grandisson m'a permis de vous avouer que la préférence est entiérement pour Mylord G... ?

Êtes-vous bien persuadée, Mademoiselle, qu'elle le préfère en effet, non-seulement à M. Watkins, mais à tout autre homme ? En d'autres termes, croyez-vous qu'il n'y ait point d'homme qu'elle puisse préférer à Mylord G... ? J'ai le bonheur de sa vie fort à cœur ; d'autant plus que sa vivacité m'inquiète, & que je crains cette qualité dans une femme, de quelque agrément qu'elle puisse être avant le mariage.

J'ose assurer, Monsieur, que si Miss Grandisson ne préféroit pas Mylord G... à tout autre homme, elle ne consentiroit pas à recevoir ses soins.

Je ne m'attends point, Mademoiselle, qu'une fille du caractere de Charlotte, qui n'a pas trouvé le mérite qu'elle supposoit dans l'objet de ses premieres affections, prenne une passion fort vive pour un homme qui n'a pas des qualités extraordinaires. Elle peut à présent se faire un jeu de l'amour. Mylord G... est un homme de mérite, sans être un homme fort brillant. Les femmes ont des yeux, & les yeux veulent être satisfaits. De là vient que les dehors l'emportent souvent sur le mérite intérieur. Si Charlotte ne consultoit que son bonheur, peut-être ne feroit-elle aucune objection contre Mylord G... ; toutes les qualités ne se trouvent pas réunies dans le même homme ; mais si Mylord suivoit la même regle, je ne sais s'il devroit souhaiter Charlotte pour sa femme. Pardon, Mademoiselle, vous savez ce que je pense des deux Partis qui se présentent. Laissons M. Watkins, puisqu'il n'a plus de part à nos délibérations. Mylord G... ne manque point d'esprit. Il est homme d'honneur, vertueux même, & c'est une qualité qui mérite beaucoup de considération dans un jeune homme de son rang. Il est aussi d'un caractere fort doux ; je le crois capable de patience : mais où trouver un Mari, qui puisse

souffrir dans sa femme des airs méprisans, ou tout ce qui leur ressemble ? Je craindrois beaucoup plus, pour elle, les ressentimens invétérés d'un homme doux, que les emportemens soudains d'un homme passionné.

Miss Grandisson m'autorise, Monsieur, à vous assurer que si vous approuvez la recherche de Mylord G..., & si vous avez la bonté de prendre vous-même la conduite de cette affaire, elle se gouvernera uniquement par vos conseils... Miss Grandisson a vu pendant quelque tems Mylord G... Elle connoît la bonté de son caractere ; & j'ose répondre qu'elle est capable de remplir, avec autant de prudence que d'honneur, toutes sortes d'engagemens, sur-tout celui qui tient le premier rang entre tous les devoirs d'une femme.

M'est-il permis, Mademoiselle, de vous demander quelles sont ses vues, dans les questions qu'elle me fait quelquefois sur M. Belcher ? Je crois qu'elle ne l'a jamais vu. Mais suppose-t-elle, sur les éloges qu'elle m'entend faire de lui, qu'elle pût le préférer à Mylord G...

Je m'imagine, Monsieur, que ce qu'elle en a dit n'est qu'un effet de sa vivacité. Si Miss Grandisson avoit réellement quelques vues, je suis persuadée qu'elle y auroit apporté plus de mesures.

Je le crois aussi. J'aime ma Sœur, & j'aime M. Belcher. Je connois de la délicatesse à mon Ami. Si Charlotte avoit eu les vues que je soupçonnois, je ne pourrois soutenir qu'il crût trouver une raison de refuser son estime à ma Sœur, dans le malheur qu'elle a eu d'entretenir une correspondance secrette avec un homme absolument indigne d'elle.

[Mes esprits étoient un peu abattus. J'ai été forcée de tirer mon mouchoir. Ô chere Miss Grandisson ! ai-je dit assez haut pour être entendue. Je tremblois qu'elle n'eût perdu, en partie du moins, un bien qu'elle ne peut trop estimer ; la bonne opinion de son Frere.]

Pardon, Mademoiselle. C'est une peine bien généreuse, que je vous fais souffrir ici. Elle me fait adorer votre bonté ; mais je crois pouvoir vous révéler tous les secrets de mon cœur. Votre noble franchise excite la mienne. Elle m'en inspireroit, si j'en avois moins. Ma Sœur, comme vous me l'avez entendu dire à elle-même, n'a rien perdu de mon affection. Je l'aime, avec tous ses défauts ; mais je ne dois point m'aveugler. La justice n'a-t-elle pas également ses droits, dans le blâme & dans les éloges ? J'ai mes défauts aussi : que penserois-je d'un homme qui les traiteroit de vertus ? à quel danger ne m'exposerois-je pas, si je faisois céder la juste opinion que j'ai de moi-même aux impostures de la flatterie ?

Cette maniere de penser, Monsieur, est digne de Sir Charles Grandisson.

Elle est digne de tout le monde, chere Miss Byron.

Mais, Monsieur, il seroit bien dur qu'une simple indiscrétion exposât les femmes au reproche, sur-tout lorsque leur vertu n'a rien souffert, & lorsqu'elles sont rentrées promptement en elles-mêmes.

J'en conviens ; & c'est aussi par tendresse pour Charlotte, que j'aurois peine à favoriser une alliance avec un homme aussi délicat que M. Belcher, quand les deux Parties y auroient la même inclination.

J’espere, Monsieur, que Miss Grandisson ne sera jamais en danger d’être méprisée de personne, pour une démarche qui a coûté si cher à son repos.

J’ai hésité, chere Lucie, j’ai baissé la vue.

J’entends, Mademoiselle. Quoique j’aime M. Belcher plus que tous les autres hommes, je ne veux pas rendre moins de justice à Mylord G... qu’à lui. J’étois si persuadé de l’indifférence de Charlotte pour ce jeune Seigneur, & de la différence de leurs caracteres, quoique fort estimables tous deux, que j’ai fait tous mes efforts pour le guérir de sa passion ; & lorsque je l’ai vu obstiné dans ses sentimens, je lui ai raconté l’avanture du Capitaine Anderson, & le bonheur que j’ai eu de la terminer. Il se flatte que la difficulté qu’il a trouvée jusqu’à présent à faire agréer ses soins à ma Sœur, est venue de l’embarras où elle s’étoit jettée ; & que sa situation étant changée, il la trouvera plus disposée à les recevoir. Il ajoute que, s’il réussit, il ne doute pas qu’elle ne lui fasse un mérite de sa constance. C’est à présent, Mademoiselle, que je vous demande votre opinion. Croyez-vous que Charlotte puisse être gagnée par l’amour & par l’indulgence ? Aurez-vous la bonté de lui dire, qu’en épousant un homme dont elle croit les talens inférieurs aux siens, elle doit apporter plus de soins à réprimer sa vivacité, que si la différence du mérite étoit à l’avantage de son Mari ? Permettez-moi d’ajouter que, si je la croyois capable, après s’être engagée par des sermens, de payer sa tendresse de mépris, de prendre, avec un homme dont elle est aimée, des libertés qui puissent l’avilir, & qui l’aviliroient elle-même aux yeux du public, je serois tenté d’oublier que j’ai plus d’une Sœur ; car lorsqu’il est question de justice, les droits du sang & de l’amitié disparoissent.

Cet exemple ne prouve-t-il pas, Lucie, que grandeur & bonté sont des termes synonymes ?

Je suis persuadée, Monsieur, ai-je répliqué, que si Mylord G... est d'aussi bon naturel qu'il le semble, & s'il n'est pas fâché de trouver dans sa femme une vivacité à laquelle il ne paroît point aspirer lui-même, Miss Grandisson le rendra parfaitement heureux ? N'a-t-elle pas des qualités charmantes ? N'est-elle pas généreuse, tendre, compatissante ? Vous lui connoissez toutes ces vertus. Et peut-on supposer que son aimable vivacité l'emporte jamais assez loin au-delà des bornes de la prudence & de la discrétion, pour lui faire oublier la nature des devoirs qu'elle pense à s'imposer ?

Hé bien, Mademoiselle, je puis donc réjouir le cœur de Mylord G..., en lui annonçant qu'il a la liberté de voir ma Sœur lorsqu'elle sera retournée à Londres ; où si ce départ est retardé, car je prévois son impatience, à Colnebroke.

J'ose dire, Monsieur, que vous le pouvez.

Àl'égard des articles, je me charge de ce soin. Mais ayez la bonté de répéter à Charlotte, que de ma part elle est absolument libre. Si dans les occasions qu'elle aura de connoître mieux que jamais le caractere & la conduite de Mylord G..., elle ne se sent point capable de lui accorder l'estime qu'une femme raisonnable doit à son Mari, je ne la blâmerai point de renoncer à lui, pourvu qu'elle ne le tienne point en suspens, lorsqu'elle sera sûre de ses propres dispositions, & qu'elle prenne pour exemple le modele de son sexe.

Je ne pouvois ignorer à qui ce compliment étoit adressé ; & peu s'en est fallu que je ne l'en aie remercié par une inclination.

Mais je me suis applaudie de ne l'avoir pas fait.

Il me semble, Mademoiselle, qu'il ne nous reste rien à dire sur ma Sœur Charlotte. J'ai déja écrit au Chevalier Watkins, pour le prier, dans les termes les plus civils, de renoncer à ses espérances. Mylord attend impatiemment mon retour à la Ville. Je partirai avec d'autant plus de joie, que je suis sûr de lui en causer beaucoup.

Vous devez être extrêmement heureux, Monsieur, puisqu'au plaisir continuel de faire du bien, vous joignez celui de partager si vivement la satisfaction d'autrui.

Sa modestie, ma chere, est si noble, que je pouvois lui parler avec plus de hardiesse que je ne me l'étois figuré en le suivant à la Bibliotheque. D'ailleurs la présence d'esprit m'étoit revenue, depuis que nos discussions sur l'amour d'une autre avoient fait de moi une personne importante. Mais mon attention devoit être bientôt engagée dans un sujet bien plus intéressant pour moi, comme vous allez l'entendre.

En vérité, Mademoiselle, je suis fort éloigné d'être heureux en moi-même. Ne convient-il pas que je m'efforce de contribuer au bonheur des autres, pour me donner quelque droit de le partager ?

Si vous n'êtes pas heureux, Monsieur… Je me suis arrêtée. Je crois avoir soupiré. J'ai baissé les yeux. J'ai pris mon mouchoir, dans la crainte d'en avoir besoin.

Je crois appercevoir, m'a-t-il dit, un mêlange de généreuse compassion & de curiosité obligeante, sur un des plus aimables visages du monde. Mes Sœurs m'en ont marqué beaucoup en

votre présence. Si je n'avois pas été fort incertain d'un événement qui doit influer beaucoup sur ma destinée, j'aurois pris plaisir à les satisfaire, sur-tout depuis que Mylord L... a secondé leurs instances. Je n'ai pas laissé de leur dire, comme vous vous en souvenez peut-être, que la crise n'étoit pas éloignée.

Je m'en souviens, Monsieur.

En effet, Lucie, le peut-être étoit de trop. Loin de l'avoir oublié, rien n'étoit revenu si souvent à ma mémoire.

Oui, Mademoiselle, la crise approche. Mon dessein n'étoit pas, jusqu'au dénouement, de m'ouvrir à d'autres qu'au Docteur Barlet, qui sait toutes les circonstances de cette affaire, & qui n'ignore aucun événement de ma vie. Mais je me sens le cœur ouvert par la franchise du vôtre. Si vous voulez m'accorder un moment d'attention, je vous exposerai une partie de mes embarras, & je vous laisserai la liberté d'en faire le récit à Mylord L... & à mes Sœurs. Vous paroissez, tous quatre, animés du même esprit.

Je prends, Monsieur, un intérêt fort vif à vos peines... un intérêt fort vif, [a répété l'Innocente en tremblant, les joues successivement froides & brulantes, tantôt rouges & tantôt pâles, avec d'autres symptômes dont il n'a pu manquer de s'appercevoir.] Mais je regarderai votre confiance comme une faveur.

On m'interrompt, ma chere, à l'entrée de cette intéressante narration. Ne soyez point impatiente. Je souhaiterois volontiers de ne l'avoir pas entendue moi-même.

Je ne vous fatiguerai point, Mademoiselle, par le récit de cette partie de ma jeunesse, que j'ai passée hors de ma Patrie, depuis l'âge de dix-sept ans jusqu'à vingt-cinq. Elle contient néanmoins

autant d'événemens sérieux qu'il en puisse arriver dans cette premiere saison, & dans la vie d'un jeune homme qui n'a jamais pris plaisir à marcher par des chemins tortueux. Mais après l'ouverture que je vais commencer, le Docteur Barlet, avec qui j'ai vécu pendant quatre ans dans la plus étroite correspondance dont il y ait peut-être aucun exemple entre deux personnes d'un âge si différent, sera libre de satisfaire plus particulierement votre curiosité. Je dois reconnoître ici les avantages que j'ai tirés de son amitié. Dans l'opinion que j'ai de sa probité & de ses lumieres, je me suis accoutumé à ne rien entreprendre d'important sans me faire les questions suivantes, dont j'éprouve continuellement l'utilité pour la conduite de ma vie : « Quel compte rendrai-je de cette action au Docteur ? Si je me laisse emporter par cette passion, en ferai-je l'aveu au Docteur, ou, devenant un lâche hypocrite, ne lui présenterai-je que le bon côté, & lui déguiserai-je honteusement le mauvais ? » Ainsi, le Docteur Barlet me tient lieu d'une seconde conscience. Si j'ai fait quelques bonnes actions dans ma vie, & si je me suis soutenu dans la haine du vice, c'est pour l'avoir établi comme un surveillant sur ma conduite. Ce secours m'étoit d'autant plus nécessaire, que je suis naturellement passionné, fier, ambitieux ; & que dès ma premiere jeunesse, si vous me pardonnez, Mademoiselle, cette apparence de vanité, j'ai eu quelque part à l'attention d'un sexe, pour lequel on n'a jamais eu plus d'admiration que moi : c'est une faveur que je crois devoir à l'éloignement que j'ai toujours eu pour les femmes trop libres, sans me laisser éblouir par le rang & la beauté, qui sont les amorces ordinaires de la plupart des jeunes gens.

Vous ne serez pas surprise, Mademoiselle, que sous de si bons auspices, j'aie obtenu dans mes courses, des avantages dont tous les Voyageurs n'ont pas le même sujet de s'applaudir. Ma longue

résidence dans les principales Cours, & les fréquens voyages que je faisois dans les grandes Villes, m'ont fait regarder comme un habitant naturel du Pays ; tandis que la distinction, avec laquelle j'y ai toujours paru, m'attiroit les égards que les François & les Italiens ont naturellement pour les Étrangers. La générosité de mon Pere m'a soutenu avec distinction. J'étois considéré de mes Compatriotes, auxquels j'ai trouvé mille occasions de me rendre utile. Ils ont vanté de toutes parts l'affection que mon Pere avoit pour moi, ses inclinations magnifiques, & l'ancienne Noblesse de notre Maison. J'ai vu les meilleures Compagnies, j'ai fui l'intrigue, je me suis asservi aux préjugés des Nations, mais sans pousser ma complaisance jusqu'à l'esclavage, & sans déguiser, dans l'occasion, mes véritables principes. Cette conduite m'a fait respecter au-delà de mes desirs, & j'ajoute même, au-delà de ma condition.

Je ne vous ferois pas, Mademoiselle, une si flatteuse peinture de mes avantages, si je ne la croyois nécessaire pour vous expliquer la faveur où je me suis vu dans plusieurs Maisons du premier rang, & pour fournir une excuse à quelques-unes, où l'on n'a pas fait difficulté de désirer mon alliance. Mylord L... vous a parlé d'une Dame de Florence, qui se nomme Olivia. Elle possede assurément des qualités distinguées. Sa naissance est illustre. Elle a de l'esprit, de la beauté, de l'agrément dans les manieres, avec un bien considérable, dont la mort de sa Mere, qui n'avoit point d'autre Enfant, l'a laissée seule héritiere. Je la vis pour la premiere fois à l'opéra. Une occasion, que j'eus sous ses yeux, de prendre la défense d'une autre Dame, qui avoit reçu quelque insulte, m'attira beaucoup d'applaudissemens ; & la Signora Olivia fit retentir ses éloges. J'eus l'honneur, ensuite, de la rencontrer deux ou trois fois, dans une Maison dont on m'accordoit l'entrée.

J'étois fort éloigné de cette présomption, qui fait naître trop facilement des espérances : mais une personne à laquelle on connoissoit quelque amitié pour moi, me fit entendre que j'étois Maître de ma fortune avec cette jeune Dame. Je me retranchai sur la différence des Religions. On m'assura que cet obstacle seroit facile à lever. Mais pouvois-je approuver un changement, qui n'avoit pour motif qu'une aveugle passion ? Il n'y avoit aucune autre objection contre la Signora Olivia ; sa vertu n'étoit pas soupçonnée, mais on lui attribuoit un naturel impérieux & violent. Mes notions d'Amour ont toujours été les mêmes : je n'aurois pu me croire heureux avec elle, quand elle m'auroit apporté l'Empire du Monde. J'eus le chagrin de me voir forcé de lui faire cette déclaration. Il fallut m'éloigner, pour quelque tems, de Florence. J'appris que le desir de la vengeance avoit pris la place d'une passion plus douce, & qu'il m'exposoit à quelque danger.

Combien ne regrettai-je point alors, de me voir privé de mon asyle naturel, dans le sein de ma Patrie & dans les bras de mon Pere ! Je me trouvois menacé, dans une saison si tendre, de toutes les disgraces qui peuvent être le partage d'un Banni ! aussi me considérois-je souvent dans ce jour ; & je déplorois d'autant plus ma situation, que non-seulement je n'avois point à me reprocher de m'être rendu indigne de l'affection de mon Pere, mais qu'au contraire les marques que je recevois constamment de sa bonté paternelle me faisoient souhaiter plus ardemment de pouvoir les reconnoître à ses pieds.

Devois-je empêcher ici mes yeux, chere Lucie, de montrer de la sensibilité pour cette vive expression de la tendresse filiale ? Si je le devois, je suis fâchée de n'avoir pas eu plus de pouvoir sur

moi-même. Mais considérez, ma chere, combien le sujet étoit touchant.

Il a continué : cette violente Signora m'a suscité depuis divers embarras ; & jusqu'aujourd'hui… Mais je laisse au Docteur la relation de cette partie de mon Histoire. Je ne m'y suis arrêté, que pour vous donner une légère connoissance de l'événement qui paroît piquer la curiosité de Charlotte.

Je passe à celui qui cause mes plus vives inquiétudes, & qui excitant toute ma compassion, quoique mon honneur n'y soit point engagé, me tourmente réellement jusqu'au fond de l'ame.

Je me suis trouvée mal, ma chere Lucie. Je me suis crue prête à m'évanouir. La crainte qu'il ne prît cette altération autrement que je ne l'aurois souhaité, car je ne crois pas qu'elle vînt de-là, n'a servi qu'à l'augmenter. Quand j'aurois été seule, le même accident me seroit arrivé. Je suis sûre qu'il ne venoit pas de-là. Mais il ne pouvoit arriver plus mal-à-propos, me direz-vous.

Il m'a pris la main, avec tout l'empressement du plus tendre intérêt. Il a sonné. Miss Émilie est accourue. Chere Miss ! lui ai-je dit en penchant la tête sur elle… Pardon, Monsieur…, & me levant, j'ai marché jusqu'à la porte. À peine ai-je pris l'air, que sentant revenir mes forces, je me suis tournée vers lui, qui m'avoit suivie pas-à-pas. Je suis déja mieux, Monsieur, lui ai-je dit ; je vous rejoins à l'instant, pour entendre la suite de votre intéressante narration. En effet, je m'étois trouvée bien, au moment que j'étois sortie de la Bibliothéque. Le feu y étoit trop ardent, ou peut-être en étois-je trop près. C'étoit cela, n'en doutez pas, Lucie ; & je l'ai dit à mon retour, après avoir bu un verre d'eau fraîche.

Que j'ai cru voir de tendresse dans toutes ses attentions pour moi ! Il ne m'a pas humiliée, en attribuant mon incommodité à son récit, ou en m'offrant de l'interrompre, & de le remettre à quelqu'autre tems. De bonne foi, Lucie, ce n'étoit point cela. Je l'aurois distingué facilement. Au contraire, comme il ne m'arrive gueres d'être aussi affectée des événemens fâcheux dans le moment qu'ils arrivent, qu'après avoir eu le tems de les étendre, de les comparer par mes réflexions, & d'en peser les conséquences, je me sentois le cœur très-ferme. Rien, disois-je, n'est pire que l'incertitude. À présent, ma constance aura l'occasion de s'exercer ; & je réponds de soutenir aussi courageusement que lui, un mal que je croirai sans remede. C'est du moins la disposition où je me suis sentie en revenant. Ainsi, ma chere, vous pouvez être persuadée que mon altération n'est venue que de la trop grande chaleur.

Je me suis donc armée de tout mon courage, & je l'ai prié de reprendre son histoire ; mais j'ai eu soin de tenir le bras de mon fauteuil, pour m'affermir contre de petits tremblemens qui pouvoient augmenter. Il m'en étoit resté un peu de mon accident ; & vous vous imaginez bien, Lucie, que je n'aurois pas voulu qu'il les eût attribués à l'impression que son récit pouvoit faire sur moi. Il l'a repris dans ces termes :

Boulogne & le voisinage d'Urbin contiennent deux branches d'une maison fort noble, sous les titres de Marquis & de Comtes Della Porretta, qui doivent leur origine à des Princes Romains, & qui ont donné plusieurs Cardinaux à l'Église. Le Marquis Della Porretta, qui fait sa résidence à Boulogne, est un homme du premier mérite. Sa femme n'est pas d'une naissance moins illustre, & joint à la noblesse du sang, beaucoup de douceur & de bonté,

avec une prudence distinguée. Ils ont quatre Enfans, trois Fils & une Fille.

(Ah ! cette Fille ! ai-je dit en moi-même.)

L'aîné des Fils est Officier Général au service du Roi des deux Siciles. Il passe pour homme d'honneur & de courage ; mais passionné, hautain, rempli de lui-même & de son origine. Le second a pris le parti de l'Église, & n'a pas été long-tems sans obtenir un Évêché. On ne doute point que le crédit de sa Famille & son propre mérite, ne l'élevent quelque jour à la pourpre. Le troisieme, qui porte le titre de Baron Della Porretta, & qu'on nomme plus ordinairement le Signor Jeronimo, commande un Régiment au service du Roi de Sardaigne. La Sœur est l'idole de cette belle famille. Avec tous les agrémens de la figure, elle est d'un naturel fort doux. Elle a de hautes, mais justes idées, de la noblesse de sa Maison, de l'honneur de son sexe, & de tout ce qui est dû à son propre caractere. Elle est pieuse, charitable, obligeante. Ses trois Freres paroissent l'aimer plus qu'eux-mêmes. Son Pere la nomme l'honneur de sa vie. Sa Mere ne respire que pour elle, & ne connoît de bonheur que dans sa chere Clémentine.

(Clémentine ? ah ! Lucie, quel aimable nom !)

J'avois formé à Rome une étroite liaison avec le Seigneur Jeronimo, environ dix-huit mois avant que d'être connu du reste de sa famille, autrement du moins que par le témoignage de mon Ami, qui n'avoit pas ménagé les éloges en ma faveur. Il possédoit mille bonnes qualités ; mais son malheur le fit tomber dans une société de jeunes Libertins du même rang, dans laquelle il s'efforça de me faire entrer avec lui. J'eus la complaisance d'assister quelquefois à leur assemblée ; non que j'ignorasse la dissolution

de leurs mœurs, mais j'espérois de lui faire ouvrir les yeux, & de le dégouter insensiblement d'une si dangéreuse liaison. L'amour du plaisir l'emporta sur mes conseils & sur ses meilleures inclinations. Notre amitié ne pouvant pas se soutenir, avec cette différence de goût, nous nous séparâmes ; & notre correspondance cessa tout-à-fait dans l'éloignement ; mais le hazard nous rejoignit à Padoue. Jeronimo, qui avoit eu de fâcheuses occasions de reconnoître ses erreurs, m'avoua qu'il avoit changé de principes ; & l'amitié fut renouée de bonne foi.

Cependant elle dura peu. Une femme de condition, moins célebre par sa vertu que par sa beauté, prit sur lui un ascendant, contre lequel mes avis & ses promesses n'eurent pas la force de le défendre. Je lui en fis des plaintes. Je le rappellai à sa parole. Il s'offensa d'une liberté pardonnable à l'amitié ; & l'aveuglement de sa passion le faisant sortir de son caractere naturel, il s'emporta jusqu'à défier outrageusement son Ami. Cher Jeronimo ! Avec quelle générosité a-t-il reconnu, dans un autre tems, la conduite que je tins alors avec lui ! Nous nous quittâmes pour la seconde fois, dans la résolution de ne nous revoir jamais.

Il suivit l'avanture qui avoit causé notre séparation ; & quelques mois se passerent dans cet oubli de lui-même. Un autre Amant de la même Dame, jaloux d'une si longue préférence, entreprit de se défaire de son Rival par une voie trop ordinaire en Italie ; & prenant le tems d'un voyage, auquel ses affaires l'obligeoient, il loua quelques Bandits de Bresce pour l'assassiner. Cet attentat fut exécuté dans le Cremonois. Ils l'attendirent dans un petit Bois, à peu de distance du grand chemin. Une de ces rencontres, qu'on nomme vulgairement d'heureux hazards, mais qui reçoivent un meilleur nom de ceux qui reconnoissent une Provi-

dence, me fit passer dans le même tems sur cette route, avec deux Valets qui couroient devant ma Chaise. J'apperçus un cheval effrayé, qui traversoit le chemin, sa bride rompue, & la selle ensanglantée. Ce spectacle me faisant craindre quelque accident pour le Cavalier, je tournai vers l'ouverture du Bois ; & je découvris bientôt un homme à terre, qui se défendoit de toutes ses forces contre deux Brigands, dont l'un s'efforçoit de boucher le passage à ses cris pendant que l'autre le poignardoit. Je sautai de ma Chaise, & je courus vers eux l'épée à la main, en criant à mes gens de me suivre, & feignant même, par la maniere dont je les appellois, qu'ils étoient en plus grand nombre autour de moi. Les Assassins prirent aussi-tôt la fuite ; & je les entendis, qui se disoient l'un à l'autre, sauvons-nous, il est mort. Cette lâcheté m'échauffant, je les poursuivis, & j'en joignis un, qui se tourna pour me présenter le bout d'une espèce d'arquebuse. Mais je fus assez prompt pour la baisser d'une main, & saisissant le Meurtrier de l'autre, je le terrassai à mes pieds. Mon espérance étoit de l'arrêter. Cependant, la vue du plus éloigné, qui retournoit au secours de son compagnon, & celle des deux autres Scélérats qui parurent tout d'un coup à cheval, me fit prendre le parti de la retraite. Mes gens accoururent vers moi bien armés, & le Postillon même avoit quitté ma Voiture pour les seconder. Alors les Braves, qui jugerent au moins le péril égal, parurent aussi contens de pouvoir se retirer, que je le fus de leur voir prendre cette résolution. Je me hâtai d'approcher du malheureux Voyageur, qui étoit étendu sur l'herbe & couvert de sang. Quelle fut ma surprise, de reconnoître le Baron Della Porretta !

Il donna quelques signes de vie. Je dépêchai aussi-tôt un de mes gens à Crémone, pour amener un Chirurgien ; & dans l'intervalle, j'employai tous mes soins à bander ses blessures. Il en avoit

une à l'épaule, une à la poitrine, & une troisieme, qui me parut la plus profonde, à la hanche droite. L'habileté me manquant pour celle-ci, je fus réduit à me servir de mon mouchoir pour arrêter le sang. Les gens qui me restoient m'aiderent à le transporter dans ma Chaise, où je continuois de l'assister, lorsqu'on m'avertit qu'à peu de distance, dans le même Bois, ils venoient de trouver son Valet, couvert aussi de blessures, & lié au tronc d'un arbre, avec son cheval mort à son côté. Je me le fis amener ; & le voyant dans un état qui ne lui permettoit pas de se soutenir, je lui cédai ma place auprès de son Maître. Nous nous mîmes en chemin vers Crémone, pour rencontrer plutôt le Chirurgien, & je marchai à côté de la Chaise.

Jeronimo continuoit d'être sans connoissance ; mais à l'arrivée du Chirurgien, qui lui donna aussitôt tous les secours de l'art, il ouvrit les yeux, il parut me regarder avec étonnement, & il ne fut pas long-tems à me reconnoître. Le Chirurgien lui ayant appris qu'il me devoit sa conservation ; ô Grandisson ! me dit-il, que n'ai-je suivi vos conseils ! que n'ai-je été plus fidelle à mes promesses ! J'ai eu l'indignité de vous insulter : mon Libérateur me pardonnera-t-il ? Vous disposerez de ma vie, vous en serez le guide, si le Ciel me la rend.

Ses blessures ne se trouverent pas mortelles, mais il ne reviendra jamais ce qu'il étoit ; soit pour n'avoir pas reçu des secours assez prompts ; soit pour en avoir retardé l'effet par son impatience ; sur-tout à la blessure de la hanche, dont il n'est point encore rétabli. Pardonnez ce détail, Mademoiselle ; il appartient nécessairement au sujet, & le Signor Jeronimo est dans une situation qui mérite toute votre pitié.

Je le conduisis à Crémone, où sa foiblesse l'obligea de s'arrêter. Il y reçut la visite de toute sa famille, qui vint de Boulogne avec le plus vif empressement. On n'a jamais vu plus d'affection entre les personnes du même sang. La disgrace de l'un est celle de l'autre. Jeronimo étoit excessivement aimé de son Pere, de sa Mere, de sa Sœur ; & la douceur de ses manieres, son caractere liant, l'enjouement & la vivacité de son esprit, faisoient rechercher son amitié de tout le monde. Vous jugerez aisément, Mademoiselle, du prix qu'on attacha au service que j'avois eu le bonheur de lui rendre. Je fus comblé de carresses & de bénédictions ; & plus encore, lorsqu'on eut appris que j'étois le même, dont Jeronimo avoit fait tant de fois l'éloge à sa Sœur & à ses Freres, dans le tems de notre liaison. Il leur raconta l'occasion de la froideur qui avoit succédé, dans des termes aussi honorables pour moi, qu'humilians pour lui-même. L'état désespéré, où il se voyoit réduit, lui fit regarder ces aveux comme une condition nécessaire à son repentir. Dans les soins que je continuois de lui rendre, il me prioit souvent de lui répéter les conseils & les maximes qu'il se reprochoit d'avoir méprisés. Il me demanda mille fois pardon, de la conduite qu'il avoit tenue avec moi, & lorsqu'il en parloit à sa famille, il la supplioit de me regarder, non-seulement comme le conservateur de sa vie, mais comme le restaurateur de sa raison & de ses mœurs. Il poussa ses généreux regrets, jusqu'à faire voir une Lettre que je lui avois écrite avant notre séparation, & qui contenoit ce que l'amitié m'avoit fait imaginer de plus touchant, contre les emportemens du plaisir. Toutes ces circonstances firent prendre une haute opinion de mes principes. Aussi la reconnoissance ne peut-elle aller plus loin dans une famille. Le Pere s'affligeoit de ne savoir comment témoigner la sienne, à un homme que sa naissance & sa fortune

mettoient au-dessus de ce qu'il pouvoit lui offrir. La Mere, avec une liberté plus aimable qu'on ne la trouve ordinairement dans les Dames d'Italie, donna ordre à sa Fille de me regarder comme un quatrieme Frere, qui lui avoit conservé le troisieme. Le Baron déclara qu'il se croiroit malheureux toute sa vie, & que sa santé ne se rétabliroit jamais, s'il ne satisfaisoit pas les sentimens de son cœur par quelque retour éclatant, auquel j'attachasse moi-même de l'honneur & du plaisir.

Lorsqu'il fut en état de se faire transporter à Boulogne, toute la famille chercha des prétextes pour m'engager à le suivre, & pour me retenir dans cette Ville. Le Général me fit promettre qu'aussi-tôt que son Frere pourroit consentir à se priver de moi, je ferois avec lui le voyage de Naples. L'Évêque, qui passe à Boulogne tout le tems qu'il peut dérober à ses fonctions, & qui est homme de Lettres, me pria de lui donner les premieres leçons de la Langue Angloise. La réputation de notre Milton commençoit à se répandre en Italie. Milton devint notre principal auteur. Nos lectures se faisoient ordinairement dans la chambre du Malade, pour contribuer à son amusement. Il voulut être aussi mon Écolier. Le Pere & la Mere étoient souvent avec nous, & Clémentine prenoit plaisir à les accompagner. Elle me nomma aussi son Précepteur ; & quoiqu'elle n'assistât pas à mes lectures aussi souvent que ses Freres, elle fit beaucoup plus de progrès qu'eux.

(En doutez-vous, Lucie !)

Si j'étois en Italie contre mon inclination & mes desirs, je ne regrettois pas l'emploi de mon tems, dans une si douce Compagnie. J'étois honoré particulièrement de la confiance de la Marquise, qui m'ouvroit son cœur sur toutes ses affaires, & qui n'entreprenoit rien sans me consulter. Le Marquis, dont je ne puis

trop louer la politesse, n'étoit jamais plus satisfait que lorsqu'il me voyoit au milieu de sa famille ; & dans les momens mêmes où nous n'étions point occupés de nos lectures, la belle Clémentine s'attribuoit le droit d'accompagner sa Mere. Vers ce tems, on apprit que le Comte de Belvedere étoit revenu à Parme, pour s'établir dans le lieu de sa naissance. Son Pere, qui avoit joui d'une grande faveur auprès de la Princesse de Parme, & qui l'avoit suivie à la Cour d'Espagne, y étant mort depuis peu, ce jeune Seigneur n'avoit rien eu de si pressant que de retourner dans sa Patrie, avec les immenses richesses qui composoient sa succession. Dans un voyage qu'il fit bientôt à Boulogne, il vit Clémentine ; & rapportant d'Espagne un cœur libre, il en devint amoureux. Le Comte de Belvedere est un homme aimable. Sa fortune & ses qualités naturelles ne pouvoient donner d'éloignement pour son alliance. Le Marquis parut disposé à l'approuver. La Marquise me fit l'honneur de m'en parler plusieurs fois. Elle se croyoit peut-être obligée de savoir là-dessus mes sentimens, parce que Jeronimo avoit déclaré, sans ma participation, qu'il ne connoissoit pas d'autre moyen, pour reconnoître les services que j'avois rendus à la famille, que de m'y faire entrer par une alliance. Le Docteur Barlet vous convaincra, Mademoiselle, par la lecture de mes Lettres, & par des détails que je vous épargne aujourd'hui, qu'en Italie, comme dans les autres Pays du monde, il y a de l'honneur, de la bonté, de la générosité, & qu'il s'y trouve des caracteres supérieurs à la dissimulation, à la vengeance, à la jalousie, en un mot, aux passions odieuses qu'on attribue trop généralement à toute la Nation.

Pour moi, qui me voyois traité avec tant de distinction par une famille dont je connoissois la noblesse & la vertu ; qui avois l'occasion d'admirer sans cesse une jeune personne remplie d'excel-

lentes qualités, & qui m'étois conservé jusqu'alors dans une grande liberté de cœur, il étoit impossible que ma vanité ne fût pas quelquefois réveillée, & qu'entre mes desirs il ne m'en échappât jamais un pour le trésor que j'avois devant les yeux. Mais je l'étouffai, aussi-tôt que je crus le reconnoître. Je me serois reproché, comme une noire infidélité, pour toute une famille qui se reposoit sur mon caractere, de marquer la moindre prétention, par des soins secrets ou par mes regards. La fierté d'une maison si distinguée, ses richesses extraordinaires, du moins pour le Pays dont elle faisoit l'ornement, ma qualité d'Étranger, le mérite d'une Fille qui avoit été recherchée avant l'arrivée du Comte de Belvedere, par divers jeunes gens d'une haute naissance, dont aucun n'avoit obtenu son cœur, ni les suffrages de sa famille ; mais plus que tout le reste, la différence de Religion, l'attachement si remarquable de Clémentine à la sienne, qu'on avoit eu peine à lui ôter la pensée de prendre le voile, & qu'un jour, m'entendant avouer les principes de la mienne, elle avoit dit, avec une espèce de colere, qu'elle regrettoit qu'un la Porretta dût la vie au courage d'un Hérétique ; toutes ces considérations l'emportoient trop sur l'espérance qu'un cœur aussi sensible que le mien auroit pu concevoir, des faveurs qu'on me prodiguoit continuellement.

Ce fut vers le même tems, que les derniers troubles éclaterent en Écosse. On ne s'entretenoit que de cette nouvelle en Italie. J'eus à soutenir la joie & le triomphe de tout ce qu'il y avoit de personnes de considération dans les intérêts du jeune Prétendant. Chaque avis qui venoit de la part des rebelles, sembloit annoncer le rétablissement de la Religion Romaine ; & Clémentine se réjouissoit de l'espérance de voir bientôt rentrer son Précepteur Hérétique dans le sein de son Église. J'essuiai, du matin au soir, des félicitations de cette nature, dont elle prenoit plaisir à

me tourmenter dans la Langue que je lui avois apprise, & qu'elle commençoit à parler facilement. Mon zéle, pour le Gouvernement sous lequel j'étois né, me fit prendre la résolution de quitter pour quelque tems l'Italie, & de me retirer à Vienne, ou dans quelqu'une des Cours d'Allemagne qui s'intéressoient moins au succès du Prétendant. Je fus confirmé dans ce dessein par des Lettres de Florence, qui m'apprenoient ce que j'avois à craindre de la Signora Olivia : son ressentiment, que je croyois éteint depuis que j'avois quitté cette Ville, s'étoit rallumé sur les informations qu'elle avoit eues de mon séjour à Boulogne. M. Jervins, qui me donnoit cet avis, ajoutoit qu'avec moins de discrétion qu'il ne convenoit à la fierté de son caractere, elle parloit ouvertement de sa vengeance. La Marquise fut la premiere à qui je communiquai le projet de mon départ. Elle en parut affligée ; & ne consultant d'abord que ce sentiment, elle me pressa de lui accorder du moins quelques semaines. Mais elle me fit bientôt entendre, avec une franchise qu'elle crut devoir à la mienne, la crainte qu'elle avoit, elle & son Mari, que je n'eusse pris de l'amour pour leur Clémentine. Je l'assurai que l'honneur m'avoit servi de défense ; & de son côté, elle en convainquit si parfaitement le Marquis, que sur l'éloignement qu'ils trouverent à leur fille pour les offres du Comte de Belvedere, ils pousserent la confiance jusqu'à me prier de lui parler en sa faveur. Je ne pus leur refuser ce service, & j'eus avec elle une conférence, dont M. Barlet vous fera lire le récit, si vous en prenez la peine. Le Pere & la Mere ne m'avoient pas dit qu'ils devoient se placer dans un Cabinet voisin de la Chambre où j'eus la liberté d'entretenir leur Fille. Mais cette curiosité ne leur fit rien entendre qui pût leur déplaire.

Le tems de mon départ n'étant éloigné que de quelques jours, & Clémentine s'obstinant à rejetter le Comte de Belvedere, Jero-

nimo, toujours sans m'en avertir, & dans la persuasion que je recevrois avec joie l'honneur qu'il pensoit à me procurer, se déclara ouvertement en ma faveur. On lui fit les objections qui se présentoient d'elles-mêmes, c'est-à-dire, celles qui regardoient mon pays & ma Religion. Il demanda la commission de s'expliquer avec moi sur ces deux points, & d'approfondir les motifs qui faisoient refuser le Comte de Belvedere à sa Sœur. On ne lui promit point de me mettre à l'épreuve qu'il désiroit ; mais la Marquise entreprit de parler elle-même à sa fille, & de lui demander les raisons qui sembloient lui donner du dégoût pour tous les partis qui s'offroient.

Le même jour, elle la fit appeler dans son Cabinet. Elle ne put tirer d'elle que des larmes.

Un silence dont on ignoroit la cause, avoit paru marquer, depuis quelques jours, que son cœur étoit dans une profonde mélancolie. Elle s'offensoit, lorsqu'on l'attribuoit à l'amour. Cependant sa Mere me dit, qu'elle la soupçonnoit d'être engagée dans cette passion sans le savoir. Elle me fit remarquer qu'on ne lui voyoit plus de gaieté, que dans les momens qu'elle employoit à prendre des leçons d'une langue, qui vraisemblablement, ajouta cette Dame, ne devoit jamais être d'aucun usage pour elle.

[Ajouta cette Dame… ah Lucie !]

Sa mélancolie ne fit qu'augmenter. On pria le précepteur de faire quelques tentatives, pour découvrir le sujet de ses peines. Il eut cette complaisance, quoiqu'il en sentît les difficultés. Elle n'eut aucun succès. Tout le monde croyoit s'appercevoir que Clémentine prenoit un air serein, lorsqu'elle étoit avec lui ; mais elle parloit peu. Cependant elle paroissoit prendre plaisir à

l'entendre ; & quoiqu'il ne lui parlât qu'Italien ou François, les courtes réponses qu'il obtenoit d'elle étoient toujours dans la nouvelle langue qu'elle avoit apprise. Au moment qu'il la quittoit, elle changeoit de visage, & toute son étude étoit à trouver l'occasion de se dérober à la compagnie.

(Que pensez-vous de mon courage, chere Lucie ? Mais la curiosité me soutenoit. Lorsqu'il sera tems de réfléchir, disois-je en moi-même, je rappellerai tout sur mon oreiller.)

Ses Parens étoient dans la plus profonde affliction. Ils consulterent les Médecins, qui prononcerent tous que sa maladie étoit l'amour. On lui fit cette déclaration, en lui promettant toute l'indulgence que son cœur pouvoit désirer pour l'objet : mais elle ne put encore supporter l'imputation. Un jour sa femme de Chambre lui ayant dit qu'elle aimoit, elle répondit : est-ce de la haine, que vous voudriez que j'eusse pour moi-même ? Sa Mere lui parla de l'amour dans des termes favorables, & comme d'une passion légitime. Elle parut l'écouter avec attention ; mais elle ne fit aucune réponse.

La veille de mon départ pour l'Allemagne, on donna dans la Famille un somptueux souper, à l'honneur d'un homme sur lequel on avoit répandu tant de faveurs. On consentoit enfin à le voir partir, avec d'autant moins de peine, qu'on vouloit éprouver si son absence feroit quelque impression sur Clémentine. Sa Mere lui laissa le choix d'être de la Fête, ou de s'en dispenser. Elle en voulut être. Tout le monde se réjouit, de lui voir plus de gaieté qu'elle n'en avoit eu depuis long-temps. Elle prit part à la conversation, avec la vivacité & le bon sens qui lui étoient naturels, jusqu'à me faire regretter de n'être pas parti plutôt. Cependant, il me sembla étrange qu'ayant toujours paru me voir avec

plaisir, depuis le changement même de son humeur, elle témoignât de la joie d'un départ que tout le monde avoit la bonté de regretter, & qu'elle parût même lui devoir son rétablissement. On ne remarqua d'ailleurs aucune affectation, dans ses manieres, ni dans ses regards. Lorsqu'on me fit des remercimens du plaisir que j'avois fait à toute la Famille, elle y joignit civilement les siens. Lorsqu'on me souhaita de la santé & du bonheur, elle fit les mêmes vœux. Lorsqu'on me pressa de repasser à Boulogne avant mon retour en Angleterre, elle me tint le même langage. Mon cœur en fut soulagé. J'étois charmé d'une si heureuse révolution. Enfin, lorsque je pris congé pour la derniere fois, elle reçut mes complimens d'un air libre. Je voulus porter mes levres sur une de ses mains : elle me dit que le libérateur de son Frere devoit la traiter plus familierement ; & se baissant vers moi, elle me présenta la joue. Que le Ciel, ajouta-t-elle, conserve mon Précepteur ! (Et qu'il vous convertisse, Chevalier) me dit-elle aussi en Anglois. Puissiez-vous ne manquer jamais d'un agréable Ami, tel que vous l'avez été pour nous !

Le Signor Jeronimo n'étoit point en état de quitter sa chambre. J'allai lui faire mes adieux. Ô cher Grandisson ! s'écria-t-il en me serrant dans ses bras ; il est donc vrai que vous nous quittez ! Que toutes les bénédictions du Ciel vous accompagnent ! Mais que deviendront le Frere & la Sœur, après vous avoir perdu ? Vous me comblerez de joie, lui dis-je, si vous me faites l'honneur de m'écrire quelques mots, par un de mes gens, que je laisse ici pour quelques jours, & qui doit me rejoindre à Inspruck. Donnez-moi des nouvelles de toute cette chere Famille, & marquez-moi si la santé de votre Sœur se soutient. Elle sera, elle doit être à vous, reprit-il, du moins si tous mes efforts ont quelque pouvoir. Pourquoi, pourquoi nous quitter ?

Je fus surpris d'une explication qu'il ne m'avoit jamais donnée si clairement. Vaine, vaine espérance, lui dis-je. Il y a mille obstacles… que je me flatte de vaincre, interrompit-il, du moins si votre cœur n'est point à Florence ? Comme ils savoient tous, par l'indiscretion d'Olivia, les propositions que cette Dame m'avoit fait faire, & le parti que j'avois pris de les refuser, je l'assurai que j'avois le cœur libre. Nous réglâmes une correspondance, & je pris congé du plus reconnoissant de tous les hommes.

Mais avec quelle douleur appris-je, par sa premiere Lettre, que les espérances de sa Famille n'avoient duré que jusqu'au jour suivant ? La maladie de Clémentine étoit revenue avec une nouvelle force. Vous expliquerai-je, en peu de mots, Mademoiselle, les circonstances de ce funeste accident ?

Elle s'enferma dans sa chambre, sans savoir, ou sans faire attention que sa femme de Chambre y étoit. Elle ne répondit pas même à deux ou trois questions de cette femme ; mais s'asseiant, le dos tourné vers elle, & le visage vers un Cabinet qui touchoit la Chambre, elle demeura quelques momens dans un profond silence. Ensuite, étendant la tête, comme pour écouter mieux quelqu'un qui lui auroit parlé du Cabinet, elle dit d'une voix basse : « Il est parti, m'assurez-vous : Parti pour jamais ! Oh ! non, non ! »

Qui donc, Mademoiselle ? lui dit sa Femme de Chambre. À qui parlez-vous ?

Elle continua : « Nous lui avons, sans doute, de grandes obligations. Sauver si généreusement mon Frere ; poursuivre les Assassins, & comme mon Frere le raconte, le mettre dans sa propre voiture, pour le suivre à pied… Les Brigands, comme vous dites,

pouvoient l'assassiner lui-même. Leurs Chevaux auroient pu l'écraser sous leurs pieds. »

Elle paroissoit toujours prêter l'oreille, comme si quelqu'un lui eût parlé de loin. La femme de Chambre passa devant elle, ouvrit la porte du cabinet, & la laissa ouverte, pour détourner son attention en rompant le cours de ses idées. Mais elle ne laissa point de se baisser encore, comme pour ne rien perdre de ce qu'on lui disoit, & de répondre tranquillement à ce qu'elle croyoit entendre. Ensuite, poussant un éclat de rire forcé : « De l'amour ! Hà ! l'idée est plaisante ! On ne se trompe pas, néanmoins, si l'on veut dire que je chéris tout le monde, & plus que moi-même. »

L'inquiétude fit prendre ce moment à sa Mere, pour entrer dans sa Chambre. Elle se leva d'un air empressé, elle ferma la porte du cabinet, comme pour y enfermer quelqu'un ; & se jettant aux pieds de la Marquise, elle la supplia de lui accorder une grace nécessaire à son bonheur ; la permission d'entrer dans un couvent.

On a su depuis, que son Confesseur, alarmé mal-à-propos pour sa Religion, par quelques aveux qui regardoient le Précepteur Anglois, avoit rempli cette ame tendre de terreurs qui avoient affecté sa tête. Je crois vous avoir déja dit, Mademoiselle, qu'elle est d'une piété & d'une modestie exemplaires. Mais je m'arrête trop à cette triste scene. Elle fait trop d'impression, je le vois, sur le sensible cœur de Miss Byron.

En effet, chere Lucie, croyez-vous que j'aie pu retenir mes larmes ? Non, non. Malheureuse Clémentine ! Mais je me sentois, dans ce moment, du gout pour les sujets mélancoliques, & j'ai prié Sir Charles de continuer son récit. Je vous le demande en

grace, Monsieur ; continuez, lui ai-je dit. Quel cœur ne saigneroit pas d'une si déplorable avanture !

Il m'a répondu que je trouverois dans ses Lettres, que le Docteur Barlet avoit gardées, toutes les explications que je pouvois désirer ; mais qu'il alloit être plus court, pour ménager sa propre douleur.

Tous les secours de la Médecine furent tentés sans succès. Son Confesseur, qui étoit d'ailleurs homme de bien, entretenoit les terreurs qu'il avoit inspirées. Il avoit vu le Précepteur Anglois dans une haute faveur à Boulogne ; il savoit que Jeronimo s'étoit expliqué sur ce qu'il croyoit devoir à la reconnoissance ; & dans plusieurs conversations, qu'il avoit eues lui-même avec cet homme favorisé, il l'avoit reconnu fort attaché à ses principes de Religion. La crainte d'une séduction, qu'il jugeoit inévitable, lui avoit fait susciter dans l'esprit de sa jeune Pénitente, un combat entre la reconnoissance & la piété, auquel sa tendre constitution n'avoit pu résister.

Il y avoit alors à Florence une Dame Angloise, qui s'y étant trouvée sans fortune, après la mort de son Mari, étoit tombée heureusement dans une des plus nobles Familles de cette Ville, où son esprit & sa conduite lui avoient fait obtenir tant d'estime & de considération, qu'elle y avoit été retenue depuis plusieurs années. Quoiqu'elle fût née Protestante, l'espérance d'en faire une conquête à l'Église Romaine, s'étoit jointe à l'amitié, pour engager les Dames de cette Maison à se l'attacher, par leurs caresses & leurs bienfaits. Madame Bemont, c'étoit le nom de la Dame Angloise, étoit devenue leur compagne inséparable, & sembloit acquérir de jour en jour de nouveaux droits sur leur affection. Un jour qu'elles avoient fait le voyage de Boulogne avec

elle, pour rendre une visite à la Marquise Della Porretta, cette Mere affligée leur fit la confidence de ses peines. Dans l'opinion qu'elles avoient de la prudence de Madame Bemont, elle souhaiterent que Clémentine fût confiée pour quelque tems à ses soins, dans leur Maison de Florence. La Marquise y consentit, & sa fille n'y fit pas d'opposition. Les deux Familles vivoient dans une étroite amitié, & la réputation de l'Angloise étoit bien établie. Clémentine partit pour Florence, avec les trois Dames.

Permettez, Mademoiselle, que pour abréger mon récit, je remette encore ce détail au Docteur Barlet. Madame Bemont pénétra jusqu'à la racine du mal, & se hâta d'en informer la Famille. On se détermina, sur les nouvelles instances du Seigneur Jeronimo, à se gouverner par cet avis. Clémentine fut assurée qu'on auroit de l'indulgence pour tous ses désirs. Ce fut alors qu'elle en fit l'aveu. Cette déclaration l'ayant beaucoup soulagée, elle retourna plus tranquille à Boulogne. Toute la Famille conclut à rappeler le Précepteur. Les propositions qu'on devoit faire à cet heureux homme furent réglées de concert ; mais on attendoit à s'expliquer avec lui, qu'il eût vu Clémentine, & c'étoit manquer de prudence.

Il étoit alors à Vienne. Jeronimo le félicita dans sa Lettre, avec toutes les expressions d'un cœur tendre & pénétré de reconnoissance, qui croyoit avoir enfin trouvé l'occasion de s'acquitter. Il lui faisoit entendre que les conditions seroient au-dessus de ses espérances, il vouloit dire, apparemment, pour la fortune. L'Ami, pour lequel on marquoit tant de considération, ne put manquer d'y être extrêmement sensible. Cependant, comme il connoissoit Clémentine & sa Famille, il craignit qu'on n'eût de la peine à s'accorder sur l'article de la Religion & de la résidence. Cette idée lui laissa des doutes, & l'obligea de suspendre ses résolutions.

Il se rendit à Boulogne. On lui permit, à son arrivée, de voir Clémentine, en présence de sa Mere. Qu'il trouva de charmes dans la noble franchise de l'une & de l'autre ! Qu'il fut touché des tendres embrassements de Jeronimo, qui ne fit pas difficulté de lui donner d'avance le nom de Frere ! Le Marquis n'eut pas moins d'empressement à le reconnoître pour son quatriéme Fils. On proposa de joindre une grosse dot, aux biens qui étoient assurés à Clémentine par les dispositions de ses deux Grands-Peres. La cérémonie du mariage ne devoit être différée que jusqu'à l'arrivée de mon Pere, qu'on vouloit engager à faire le voyage d'Italie, pour augmenter la joie par sa présence.

Je ne m'étendrai point sur le reste. Il fut impossible de convenir des moyens. Je devois renoncer formellement à ma Religion, & fixer mon établissement en Italie, avec la liberté seulement d'aller passer, de trois ans en trois ans, quelques mois dans ma Patrie, & d'y mener une seule fois leur Fille, si son inclination l'y portoit, pour le tems qu'ils se réservoient de pouvoir limiter.

Quel dut être mon chagrin, de me voir forcé de répondre si mal à l'attente d'un grand nombre d'honnêtes gens, auxquels je connoissois pour moi les plus vrais sentimens de l'estime & de l'amitié ! Vous ne sauriez vous figurer, Mademoiselle, quels furent les tourmens de mon cœur. Mais lorsque ce Frere, avec qui j'étois uni si tendrement, implora ma complaisance… lorsque cette excellente Mere me conjura d'avoir pitié de sa Fille & de son propre cœur ; & lorsque l'aimable Clémentine, sans dire un mot d'elle-même, me pressa, pour l'intérêt de mon ame, d'embrasser la Doctrine de son Église, que pensez-vous, Mademoiselle… Je m'apperçois que ce récit vous cause trop d'émotion.

(Il s'est arrêté. Il a fait usage de son mouchoir, & moi du mien. Quelle scene, chere Lucie !)

Eh quoi, Monsieur, lui ai-je dit d'une voix entrecoupée… Avez-vous pu résister ?

Persuadé, comme je suis, de la vérité de ma Religion ; attaché par mille raisons au lieu de ma naissance, pouvois-je me rendre, sans faire le double sacrifice de mon Dieu & de ma Patrie ! Mais je m'efforçai de trouver des conciliations. J'offris de passer alternativement une année en Angleterre, & l'autre en Italie, si la chere Clémentine vouloit y consentir ; ou si le séjour de ma Patrie la révoltoit, je me réduisis à n'y passer que trois mois de chaque année. Je proposai de lui laisser une liberté entiere sur l'article de la Religion ; & si le Ciel accordoit d'heureux fruits à notre mariage, je promis de lui abandonner l'éducation des Filles, en me réservant celle de mes Fils, condition pour laquelle j'espérois le consentement du Pape même, parce qu'elle n'étoit pas sans exemple. C'étoit sacrifier beaucoup à la compassion, beaucoup à l'amour. Que pouvois-je de plus ?

Et trouvâtes-vous, Monsieur, trouvâtes-vous de l'opposition à ces offres, de la part de Clémentine ?

Ah ! malheureuse Fille ! c'est cette réflexion même qui fortifie ma douleur. Elle y auroit consenti : elle n'épargna rien pour obtenir le consentement de sa famille à ces conditions. Cet empressement en ma faveur, dévouée comme elle l'étoit à sa Religion, excita vivement ma reconnoissance & ma pitié. Quels tristes événemens ont succédé ! Le Pere oublia l'indulgence qu'il avoit promise. La Mere, à la vérité, sembla demeurer neutre ; & le plus jeune des trois Freres demeura ferme dans mes intérêts ; mais le

Marquis, le Général, l'Évêque, & toute la Branche d'Urbino, furent inflexibles, sur-tout lorsque s'offençant de mes difficultés, ils commencerent à me traiter d'homme obscur, d'Avanturier, pour qui leur alliance étoit aussi glorieuse que la mienne l'étoit peu pour une famille si distinguée. En un mot, on me permit, on me pressa même de quitter Boulogne, sans m'accorder la liberté de dire adieu à la malheureuse Clémentine, quoiqu'elle demandât cette grace à genoux. Et quelles furent les suites ? Vous les apprendrez de M. Barlet. Infortunée Clémentine ! Ils me proposent aujourd'hui de retourner à Boulogne. Malheureuse fille ! Quelles peuvent être leurs espérances ?

En finissant, il m'a paru trop pénétré pour répondre à mes questions, quand j'aurois eu la force de lui demander d'autres éclaircissemens.

Ô Lucie ! Ô mes chers Amis ! vous voyez à présent le fond du mystère. Puis-je être aussi malheureuse que lui, aussi malheureuse que sa Clémentine ! M. Barlet peut bien dire que Sir Charles n'est pas heureux. Il peut bien assurer lui-même qu'il a beaucoup souffert, & de la part des plus vertueuses Femmes. Il peut se plaindre des nuits qu'il passe sans dormir. Infortunée Clémentine ! je le répète après lui. Disons aussi, malheureux Sir Charles ! Et qui, ma chere, qui connoissez-vous d'heureux ? Ce n'est pas assurément votre

*Henriette Byron.*

## Lettre 58

*Même jour.*

Mes tristes sentimens m'ont forcée de quitter la plume : il faut que je commence une seconde Lettre. Je ne m'étois pas proposé de finir l'autre à l'endroit où je me suis arrêtée.

Sir Charles, voyant combien j'étois attendrie, a paru oublier sa propre douleur, pour applaudir à ce qu'il a nommé mon humanité. Je vous ai renvoyée plusieurs fois, m'a-t-il dit, aux explications du Docteur Barlet. Je le prierai de vous communiquer tous les détails qu'il a reçus de moi, dans une correspondance sans réserve. Vous, Mademoiselle, qui vous faites un si doux amusement d'entretenir vos Amis par vos Lettres, peut-être trouverez-vous, dans une histoire de cette nature, de quoi satisfaire leur curiosité. Je puis me reposer sur leur discrétion. Ne sont-ils pas du même sang que vous ? C'est un bonheur pour moi, de contribuer à leur satisfaction comme à la vôtre.

Je l'ai remercié par une inclination : je n'étois pas capable d'autre chose.

Je vous ai dit, Mademoiselle, que je suis engagé fort loin par la compassion, mais que mon honneur est libre : c'est ce que je pense de ma situation. Lorsque vous aurez vu tout ce que le Docteur Barlet peut vous communiquer, vous jugerez plus aisément du fond & des circonstances. Il n'y a point de femme au monde, dont l'estime me soit plus précieuse que celle de Miss Byron.

Ce que je viens d'entendre, lui ai-je dit, ne suffiroit-il pas à tout le monde, pour souhaiter que la malheureuse Clémentine… Ah, Lucie ! la voix m'a manqué. J'allois me noircir d'une fausseté.

Cependant ne devois-je pas être capable, au fond du cœur, d'achever ce que je voulois dire ? Comptez, chere Lucie, que l'amour rétrécit le cœur. Je l'ai vérifié par des expériences répétées. Ne m'a-t-on pas toujours crue bonne, généreuse, supérieure aux petits détours de l'amour-propre ? Que suis-je à présent ?

Enfin, Mademoiselle, a-t-il repris… & sans continuer lui-même, il alloit prendre ma main, mais d'un air qui sembloit marquer de l'embarras, avec une tendresse qui parloit dans ses yeux, un respect qui étoit répandu dans toute sa contenance… Il n'a fait que la toucher néanmoins ; & retirant la sienne, que dirai-je de plus, Mademoiselle ? Je ne sais ce que je dois ajouter. Mais je vois que vous êtes capable de me plaindre. Vous plaignez aussi la malheureuse Clémentine. L'honneur me défend… cependant l'honneur m'ordonne… mais je ne puis être injuste, ingrat, intéressé ! Il s'est levé de sa chaise : Quels remercîmens ne vous dois-je pas, Mademoiselle, pour la complaisance que vous avez eue de m'écouter ! J'en abuse. Pardonnez le trouble que j'ai répandu dans un cœur qui est capable d'une sympathie si tendre ; & me faisant une profonde révérence, il s'est retiré avec précipitation, comme s'il eût appréhendé de me laisser voir toute son émotion.

Je suis demeurée pendant quelques momens immobile, vraie statue ; regardant d'un côté & d'autre, comme pour chercher mon cœur, & le jugeant perdu sans ressource ; un torrent de larmes, qui est sorti fort à propos de mes yeux, m'a rendu la connoissance & le mouvement. Miss Grandisson, ayant vu sortir son Frere, avoit attendu quelques momens, dans la crainte qu'il ne revînt sur ses pas ; mais m'entendant soupirer, elle est accourue les bras ouverts. Ô chere Henriette ! m'a-t-elle dit en m'embras-

sant, que s'est-il passé ? Est-ce ma Sœur que j'embrasse ? ma Sœur réelle, ma Sœur Grandisson ?

Ah, ma Charlotte ! il faut renoncer à toute espérance. Point de Sœur. Il est impossible. Il n'y faut plus penser. Je connois… Mais aidez-moi, aidez-moi à sortir de cette chambre. La vue m'en déplaît, (en étendant une main devant mes yeux, & sentant mes larmes qui couloient entre mes doigts… des larmes, ma chere, que je ne donnois pas seulement à moi, mais à Sir Charles, à la malheureuse Clémentine ; car, ne concluez-vous pas de tout ce que vous avez lu, qu'il est arrivé quelque chose de Boulogne ?) & me soutenant sur les bras de Miss Grandisson, je me suis hâtée de sortir de la Bibliotheque, pour monter à ma chambre. Miss Grandisson vouloit me suivre. Non, non, lui ai-je dit ; laissez-moi, laissez-moi pour un quart d'heure. Je vous rejoindrai moi-même dans votre cabinet.

Elle a eu la bonté de se retirer. Je me suis jettée dans un fauteuil. Je me suis abandonnée quelques momens à mes larmes, & j'en ai tiré assez de soulagement, pour recevoir les deux Sœurs, qui sont venues, en se tenant par la main, dans l'impatience de me consoler.

Mais je n'ai pu leur raconter, avec la moindre liaison, ce qui venoit de se passer : je leur ai dit seulement que tout étoit consommé ; que leur Frere étoit digne de pitié ; qu'il ne méritoit aucun blâme ; que si elles vouloient m'accorder quelques heures pour me rappeler ce que j'avois entendu de plus touchant, je les rejoindrois, & qu'elles en auroient un récit plus exact. Elles m'ont quittée, lorsqu'elles m'ont vue un peu plus tranquille.

Sir Charles est sorti dans son Carrosse, avec le Docteur Barlet. Il s'est informé plusieurs fois de ma santé, en disant à sa Sœur Charlotte, qu'il craignoit de m'avoir causé trop d'émotion par les tristes récits qu'il m'avoit faits. Avant son départ, il a fait demander la permission de ne pas venir pour dîner. Qu'il est à plaindre ! Quelle doit être son affliction ! N'être pas en état de nous voir, de s'asseoir avec nous ! Je me serois excusée aussi, dans le désordre où j'étois encore. Mais on a refusé d'y consentir. Je suis descendue ; je me suis mise à table. Que le tems du dîner m'a paru long ! Les yeux des Domestiques m'étoient à charge. Ceux d'Émilie ne me gênoient pas moins, brillans de curiosité comme je les voyois ; sans qu'elle sût elle-même pourquoi, mais par une espèce de sympathie apparemment, & dans la seule supposition que tout n'alloit pas à son gré.

Elle m'a suivie, lorsqu'elle m'a vu remonter à ma chambre. Un mot, ma chere Miss Byron (en tenant la porte d'une main & passant seulement la tête pour me voir.) Dites-moi qu'il n'y a point de mésintelligence entre vous & mon Tuteur. Je ne vous demande qu'un mot.

Non, ma chere, il n'y en a point. Non, non, ma chere Émilie !

Le Ciel en soit loué ! (en joignant affectueusement les deux mains.) Le Ciel en soit loué ! Si vous étiez mal ensemble, je n'aurois pas su pour qui prendre parti. Mais je ne veux pas vous interrompre. Je me retire.

Demeurez, demeurez, ma chere petite amie ! demeurez, ma bonne Émilie. Je suis allée vers elle. J'ai pris sa main. Eh bien, chere fille ! vous dites donc que vous souhaitez de vivre avec moi ?

Si je le souhaite ! C'est le plus cher de tous mes désirs.

M'accompagnerez-vous en Northampton-Shire, mon Amour ?

Au bout du monde, Mademoiselle. Je serai votre premiere Suivante, & je vous aimerai plus que mon Tuteur, s'il est possible.

Ah, ma chere ! Mais comment pourrez-vous vivre sans voir quelquefois votre Tuteur ?

Quoi donc ? Il vivra sans doute avec nous.

Non, non, ma chere. Et vous aimerez mieux alors vivre avec lui qu'avec moi, n'est-il pas vrai ?

Pardonnez-moi, Mademoiselle. Je souhaite, en vérité, de vivre & de mourir avec vous ; & je suis sûre que la bonté de son cœur l'amenera souvent pour nous voir. Mais, vous pleurez, ma chere Miss Byron ! dites-moi donc d'où viennent vos larmes. Pourquoi parlez-vous si vîte, avec une prononciation si courte ? Vous paroissez dans un embarras...

Je parle vîte ; ma prononciation est courte, & je parois dans un embarras... Mille graces, mon Amour, pour votre observation. J'en profiterai. Faites-moi le plaisir, à présent, de me laisser.

L'aimable fille est sortie sur la pointe des pieds. C'étoit sincerement que je la remerciois ; son observation m'a servi réellement. Mais vous jugez bien, ma chere Lucie, que je devois être un peu agitée. La maniere dont il m'avoit quittée... N'y trouvez-vous pas quelque chose de singulier ? Se retirer si brusquement, en quelque sorte ! Et ne m'avoir rien dit qui n'ait été accompagné de regards si tendres ; de regards, qui sembloient exprimer beaucoup plus que ses paroles ! Et s'être retiré sans m'offrir de me re-

conduire, après m'avoir amenée ! comme si… je ne sais pas comme quoi ; mais vous me donnerez votre opinion sur toutes ces circonstances. Ce que je ne puis dire, c'est que je crois mes incertitudes finies, & que ma situation n'en est pas plus désirable. Cependant… Mais pourquoi cette confusion d'idées ? Ce qui doit arriver, n'est-il pas déterminé par l'ordre du Ciel ?

Dans l'après-midi, Sir Charles & le Docteur n'étant pas revenus, j'ai fait à Mylord & aux Dames un récit abrégé de ce qui s'étoit passé entre leur Frere & moi, sans m'embarrasser qu'Émilie fût présente. À peine avois-je fini, & lorsque je me disposois à remonter, les deux Amis sont entrés. Sir Charles s'est adressé d'abord à moi, par de nouvelles excuses de la peine qu'il m'avoit causée. À chaque mot qu'il prononçoit, son émotion étoit visible. Il hésitoit. Il trembloit. Pourquoi hésiter, ma chere, & pourquoi trembler ?

Je lui ai répondu que je ne faisois pas difficulté d'avouer combien sa triste histoire avoit excité ma compassion, & je l'ai prié de se souvenir de sa promesse. Il m'a dit qu'il avoit chargé M. Barlet de remplir ses engagemens ; & le bon Docteur a témoigné que rien ne lui étoit plus agréable que cette commission. Comme j'étois proche de la porte, dans le dessein de remonter à mon Cabinet, j'ai suivi ma premiere intention. À mon passage, Sir Charles m'a saluée d'une profonde révérence, sans me dire un mot ; & j'ai cru remarquer qu'il s'étoit attendu à me voir demeurer. Mais non, en vérité.

Cependant, je le plains du fond du cœur. Quelle bizarrerie, par conséquent, d'être fâchée contre lui ! Jamais tant de bonté, tant de sensibilité, tant de compassion, qui est, je crois, la principale

source de ses peines, ne s'est trouvé ensemble dans un cœur si mâle.

Dites, dites, ma chere Lucie… Mais non, ne me dites rien, avant que nous ayons lu les Lettres que je dois recevoir du Docteur Barlet. C'est alors que nous aurons toutes les pieces devant nous.

*Samedi 25 au matin.*

Il est (mais pourquoi cet il, qui est un terme peu respectueux ? La petitesse de mon cœur me fait honte.) Sir Charles est parti pour Londres. Ne pouvant être heureux dans lui-même, il va se procurer le plaisir de contribuer au bonheur des autres. Il en jouit comme eux. Quel présent du Ciel, qu'un cœur bienfaisant ! Que toutes les disgraces possibles tombent sur un homme de ce caractere, elles ne le rendront jamais tout-à-fait malheureux.

*Samedi à Midi.*

Sir Charles est parti, & je sors d'un long entretien avec Mylord L… & les deux Dames. Que direz-vous, Lucie ? Ils sont tous persuadés que le grand combat de Sir Charles, sa peine la plus vive, vient de… Son grand combat (en vérité je ne sais ce que j'écris… mais je n'y changerai rien, ma chere) est, ou vient, n'ai-je pas dit ? d'un partage entre sa compassion pour la malheureuse Clémentine & son amour pour une autre.

Mais qui se contentera de la moitié d'un cœur, tout grand, tout vif & tout sensible que je suppose le sien ? La compassion, Lucie ! La compassion du cœur de Sir Charles ! Ce ne peut être que de l'amour. Et n'en doit-il pas à une femme de ce caractere ? Vous-même, Lucie, n'êtes-vous pas pénétrée de compassion pour la

malheureuse Clémentine ? Quelle fatalité dans son amour ! Elle aime, contre sa Religion, c'est-à-dire, contre son inclination, du moins à cet égard, un homme qui ne peut être à elle sans blesser sa conscience & son honneur. Aimer contre son inclination ! Que signifient ces termes ? Qu'il y a d'absurdité dans cette passion qu'on appelle amour ! ou plutôt, qu'elle produit d'effets absurdes, dans ceux qui s'y laissent entraîner ! Je veux que la mienne soit toujours réglée par les loix de la raison & du devoir. Alors, alors mes souvenirs & mes réflexions ne me causeront jamais de chagrin durable.

## Lettre 59

Le Docteur Barlet m'a demandé quelles sont les circonstances de l'Histoire de Clémentine dont je souhaite d'abord qu'il me communique le récit, & s'est engagé à me les transcrire. Je les lui ai marquées par écrit. Peut-être ai-je un peu d'affectation à me reprocher ; car j'ai commencé par quelques endroits qui ne sont pas les plus intéressans, tels que l'Histoire d'Olivia, celle de Madame Bemont, les différens entre Sir Charles & le Seigneur Jeronimo, &c. Mais les vraies circonstances, ma chere ; celles que je suis impatiente de savoir, sont celles qui suivent :

La premiere conversation de Sir Charles avec Clémentine, au sujet du Comte de Belvedere.

La conférence qu'on le pria d'avoir avec elle, à l'occasion de ses premiers accès de mélancolie.

Les moyens par lesquels Madame Bemont parvint à tirer d'elle, l'aveu d'une passion qu'elle avoit si soigneusement cachée aux plus tendres Parens du monde.

L'accueil qu'on fit à Sir Charles, lorsqu'il arriva de Vienne.

Comment ses articles de conciliation, pour la Religion & la résidence, furent reçus de la Famille, & de Clémentine en particulier.

La plus importante, chere Lucie, cette triste & derniere séparation ; ce qui la rendit nécessaire, ce qui est arrivé depuis à Boulogne, & quelle est aujourd'hui la situation de Clémentine.

Si le Docteur s'explique nettement sur ce dernier article, nous saurons peut-être ce qui fait désirer le retour de Sir Charles à Boulogne, après une si longue absence, & pourquoi il paroît persuadé que sa complaisance ne sera utile à rien. Ô Lucie ! que de grands effets dépendent de cet article ! Mais point de délai, je vous en conjure, Sir Charles Grandisson ! Point de délai, cher Docteur ! Mon cœur souffre de la pensée du moindre délai, il ne peut la soutenir.

N. (Plusieurs Lettres contiennent ici les premiers détails que Miss Byron a demandés au Docteur Barlet. Ils sont d'une excessive longueur, qui oblige par conséquent d'en supprimer le plus grand nombre, parce qu'ils retardent trop le cours des événements. Mais on se croit obligé aussi d'en conserver quelques-unes, pour soutenir le caractere de l'ouvrage ; & peut-être placera-t-on les autres à la fin du dernier Tome, en forme de supplément.)

N. Conférence de Sir Charles avec Clémentine, à l'occasion de ses premiers accès de mélancolie. On doit remarquer que Sir Charles ne se défioit point encore qu'il en pût être le sujet, quoiqu'elle eût rejetté l'ouverture qu'il avoit été chargé de lui faire en faveur d'un autre. C'est un extrait de ses Lettres, qu'on va donner. Ainsi c'est lui-même qui fait ce récit au Docteur.

Le Marquis, la Marquise & le Chevalier Grandisson se promenoient dans une allée du jardin. Clémentine, à qui sa tristesse faisoit chercher la solitude, étoit assez loin d'eux dans une autre allée, avec Camille, sa femme de chambre, qui marchoit derriere, & qui s'efforçoit de l'amuser par son entretien. Quoiqu'elle l'aimât, elle ne lui répondoit point ; elle se plaignoit d'être importunée par ses discours.

Chere Fille ! me dit le Marquis, les larmes aux yeux. Voyez-la marcher, tantôt d'un pas lent, tantôt plus vîte, comme pour se défaire de la compagnie de Camille. Elle commence à se dégoûter d'elle, parce qu'elle en est aimée. Mais qui paroît-elle voir avec plaisir ? Hélas ! me serois-je imaginé qu'une fille, qui faisoit les délices de mon cœur, en pût jamais faire le tourment ? Cependant, elle n'en est pas moins aimable à mes yeux. Mais savez-vous, mon cher Grandisson, que nous ne pouvons plus tirer d'elle que des oui & des non ? Il n'est plus possible de l'engager dans la moindre conversation, pas même sur la nouvelle Langue que vous lui avez apprise, & pour laquelle nous lui avons vu tant de goût. Essayez de la faire parler. Mettez-la sur quelque sujet.

Oui, Chevalier, me dit la Marquise ; parlez-lui, faites naître quelque sujet qui soit capable de l'attacher. Nous l'avons assurée que nous ne lui parlerons plus de mariage, jusqu'à ce qu'elle soit disposée elle-même à recevoir nos propositions. Ses yeux en

larmes nous en ont fait des remercîmens. Elle nous remercie par une révérence, lorsqu'elle est debout ; & par une inclination de tête, lorsqu'elle est assise ; mais il ne sort pas un mot de sa bouche. Elle paroît inquiéte & gênée, lorsque nous lui parlons. Voyez ! elle entre dans le Temple Grec. La pauvre Camille lui parle, & n'obtient pas de réponse. Je ne crois pas qu'elle nous ait vus. Avançons-nous, par ce détour, jusqu'au petit bois de Myrthe, d'où nous pourrons entendre ce qui se passe.

En marchant, la Marquise me raconta que dans leur dernier voyage à Naples, un jeune Officier, nommé le Comte de Marcelli, homme aimable, mais sans fortune, avoit aspiré secrettement au cœur de leur Clémentine. Ils ne l'avoient su que depuis peu, par l'aveu de Camille, qui raisonnant avec eux sur la cause de cette profonde mélancolie de leur fille, leur avoit dit que le Comte s'étoit adressé à elle, pour l'engager par de grandes offres à faire tomber une Lettre dans les mains de sa Maîtresse ; qu'elle l'avoit rejetté avec indignation, & qu'il l'avoit conjurée de n'en rien dire au Général, dont toute sa Fortune dépendoit ; que cette raison l'avoit portée à se taire ; mais que depuis quelques jours, ayant entretenu sa Maîtresse de ce qu'elle avoit vu dans le voyage de Naples, elle lui avoit entendu nommer assez favorablement le Comte de Marcelli. Seroit-il impossible, ajouta la Marquise, qu'elle eût pris de l'inclination pour lui ? À tout hazard, Chevalier, faites tomber la conversation sur l'Amour, mais d'une maniere éloignée ; & gardez-vous bien de nommer Marcelli, parce qu'elle jugeroit que vous avez parlé à Camille. Ma fille a de la fierté. Elle ne pourroit supporter que vous lui crussiez de l'amour, surtout pour un homme au-dessous d'elle. Cependant, nous nous reposons sur votre prudence. Vous le nommerez ou ne le nommerez pas, suivant que vous le jugerez convenable à nos vues.

Comptez, ma chere, interrompit le Marquis, que ce soupçon est sans vraisemblance. Il est vrai néanmoins que Marcelli étoit dernierement à Boulogne. Mais Clémentine est trop bien née pour s'engager dans un commerce clandestin.

Nous étions arrivés au petit Bois de Myrthe, qui est derriere le Temple, & d'où nous entendîmes le Dialogue suivant :

Camille. Mais pourquoi, Mademoiselle, pourquoi vouloir que je vous quitte ? Vous savez combien je vous aime. Vous avez toujours pris plaisir à converser avec moi : quelle offense ai-je commise ? Je n'entrerai point dans ce Temple, si vous me le défendez ; mais je ne puis, je ne dois point m'éloigner.

Clément. Affectation déplacée. Croyez-vous qu'il y ait un plus grand tourment pour moi que cette persécution ? Si vous m'aimiez, vous ne chercheriez qu'à m'obliger.

Cam. Je n'ai pas d'autre passion, ni d'autre soin, ma chere Maîtresse.

Clément. Laissez-moi donc, Camille. Je me trouve mieux lorsque je suis seule. Je me sens plus tranquille. Vous me poursuivez, Camille ; vous vous attachez à moi comme une ombre. En vérité, vous n'êtes que l'ombre de l'obligeante Camille que vous étiez.

Cam. Ma très-chere Maîtresse ! je vous supplie…

Clém. Allez-vous recommencer vos supplications ? Encore une fois, laissez-moi si vous m'aimez. N'ose-t-on me confier à moi-même ? Quand je serois une vile créature, qu'on soupçonne de quelque mauvais dessein, vous ne m'observeriez pas avec plus d'attention. Camille vouloit continuer cet entretien ; mais un

ordre absolu l'obligea d'y renoncer. Elles demeurerent toutes deux en silence. Camille paroissoit pleurer.

Il est tems, Chevalier, me dit le Marquis. Avancez. Faites-vous appercevoir. Mettez-la sur l'Angleterre, ou sur tout autre sujet. Il vous reste une bonne heure jusqu'au dîner. J'espere que vous nous la ramenerez plus gaie. Il faut qu'elle paroisse à table. Nos convives remarqueroient son absence. Le bruit se répand déja que sa tête est altérée. Je crains, répondis-je, que ce moment ne soit pas des plus favorables. Elle paroît agitée ; & je ne sais si Camille, avec la meilleure intention du monde, ne feroit pas mieux, dans ses occasions, de se prêter un peu à l'humeur de sa Maîtresse. Alors, me dit la Marquise, il seroit à craindre que le mal ne se fortifiât, il peut devenir habituel. Non. Cherchez le moyen d'engager la conversation. Nous attendrons ici quelques minutes, pour vous en donner le tems.

Je m'écartai de quelques pas ; & passant dans l'allée qui conduisoit au Temple, je m'approchai assez pour être apperçu : mais, la voyant assise, je me contentai de faire une profonde révérence. La Femme de Chambre étoit debout, entre deux Colonnes, son mouchoir aux yeux. Je doublai le pas, comme si j'eusse appréhendé de troubler leur solitude, & je passai assez vîte ; mais, ensuite, je rallentis assez ma marche pour entendre ce qu'elles disoient. Clémentine se leva ; & s'avançant à l'entrée du Temple, elle jetta les yeux de mon côté. Il est passé, lui entendis-je dire. Apprenez, Camille, à garder un peu plus de discrétion. L'appellerai-je ? lui dit cette fille. Elle répondit successivement : Non, oui, non ; enfin, non, ne l'appelez point. Je veux faire un tour d'allée. À présent, Camille, vous pouvez me laisser. Il ne manque point de monde, au Jardin, pour veiller sur moi. Ou de-

meurez, si c'est votre intention. Peu m'importe par qui je sois observée. Seulement, ne me parlez point lorsque je vous ordonne de vous taire.

Elle prit une allée, qui traversoit celle où j'étois. Mais après un tour ou deux, me trouvant près d'elle, & dans le tems qu'elle en approchoit, je la saluai respectueusement ; comme dans le dessein de me retirer, pour la laisser libre. Elle s'arrêta, & je l'entendis répéter à Camille ; apprendrez-vous du Chevalier ce que c'est que la discrétion ? Je lui dis alors : pardonnez, Mademoiselle... n'est-ce pas porter trop loin la liberté... Elle m'interrompit : Camille fait un peu l'officieuse aujourd'hui. Camille me tourmente. Les Poëtes de votre Pays, Monsieur, sont-ils aussi séveres que les nôtres, contre l'abus que les femmes font de leur langue ?

Les Poëtes de tous les Pays, Mademoiselle, se vantent de la même inspiration. Les Poëtes, comme les autres hommes, écrivent ce qu'ils croient sentir.

Oui ? Monsieur. C'est un joli compliment que vous faites à mon sexe.

Les Poëtes, Mademoiselle, ont l'imagination plus belle que les autres hommes, & par conséquent le sentiment plus vif : mais comme ils n'ont pas toujours le même droit de vanter leur jugement, car cette qualité va rarement de pair avec l'imagination, peut-être leur arrive-t-il quelquefois d'expliquer fort bien les causes, & de se donner trop de carriere sur les effets.

Elle apperçut son Pere & sa Mere entre quelques Orangers. Mon Dieu ! me dit-elle, je me reproche de ne leur avoir pas rendu mes devoirs de tout le jour. Ne vous éloignez pas, Chevalier. Elle s'avança vers eux. Ils s'arrêterent. Vous paroissez, lui dit le Mar-

quis, en conversation sérieuse avec le Chevalier Grandisson. Nous vous laissons, ma chere : votre maman & moi, nous retournons au logis. Ils nous quitterent.

Jamais des Parens n'eurent tant de bonté, reprit-elle, en retournant vers son allée. Que je serois coupable de n'y pas répondre ! Ne les aviez-vous pas déja vus, Monsieur ?

Je ne faisois que de les quitter, Mademoiselle. Ils vous regardent comme la meilleure des filles ; mais ils sont fort affligés de votre tristesse.

Je reconnois leur extrême bonté ; & mon chagrin seroit de leur causer quelque peine. Vous ont-ils témoigné de l'inquiétude, Monsieur ? Vous êtes le confident de toute la famille ; & votre conduite noble & désintéressée vous rend cher à tout le monde.

Ce matin même ils ont déploré le triste état dans lequel ils croient vous voir. Ils l'ont déploré, les larmes aux yeux.

Camille, vous pouvez approcher. Vous entendrez plaider votre cause. Approchez-vous, vous dis-je. Venez entendre ce qu'il semble que le Chevalier prépare. Il nous épargnera beaucoup de peines à toutes deux.

Mademoiselle, j'ai fini.

Non, Monsieur, je ne le puis croire. Si vous avez commission de mon Pere & de ma Mere, je suis prête, comme je le dois, à vous écouter jusqu'au dernier mot.

Camille s'approcha.

Mademoiselle ! repris-je d'un air attendri ; digne objet de tant d'inquiétudes ! que puis-je, que dois-je vous dire ? Mes vœux

pour votre bonheur peuvent me rendre importun : mais comment espérer d'obtenir votre confiance, lorsqu'elle est refusée à votre Mere ?

Que veut-on, Monsieur ? Quelle vues a-t-on sur moi ? Je ne suis pas en bonne santé. J'étois vive ; j'aimois la conversation, le chant, la danse, le jeu, les visites, & je n'ai plus de goût pour tous ces amusemens ; il ne m'en reste que pour la solitude. Je suis contente avec moi-même. La compagnie m'est devenue à charge, & je ne suis pas libre de penser autrement.

Mais d'où peut venir ce changement, Mademoiselle, dans une personne de votre âge ? Votre famille n'en conçoit pas la raison, & c'est ce qui l'afflige beaucoup.

Je le vois, & j'en suis bien fâchée.

Aucun plaisir ne paroît faire impression sur votre ame. Vous êtes d'une piété exemplaire ; on n'a jamais eu plus de respect que vous pour la Religion ; cependant...

Vous, Monsieur ! Un anglois, un Hérétique..., pardonnez si je vous donne ce nom ; mais n'est-ce pas ce que vous êtes ? Vous me parlez de piété & de Religion.

Nous ne toucherons pas, s'il vous plaît, à cet article. Ce que je veux dire, Mademoiselle...

Oui, Monsieur, j'entends ce que vous voulez dire, & j'avouerai que je suis quelquefois une créature fort mélancolique. Je ne sais d'où me vient cette altération, mais elle est réelle, & je ne saurois être plus à charge à personne que je le suis à moi-même.

Mais, Mademoiselle, ce mal doit avoir une cause. N'est-il pas étrange que vous ne répondiez que par des soupirs & des larmes à la plus tendre & la plus indulgente des meres ? Cependant elle n'apperçoit rien dans vous qui marque de l'obstination ou de l'humeur ; c'est le même respect, la même douceur, la même complaisance qu'elle a toujours été charmée de trouver dans sa chere Clémentine. Elle n'ose forcer votre silence. Sa tendresse lui fait craindre de vous presser trop. Comment pouvez-vous donc, chere Sœur, (pardonnez cette liberté, Mademoiselle) comment pouvez-vous quitter une si bonne Mere, sans lui dire un mot de consolation ? Comment pouvez-vous la voir souffrir elle-même, le cœur plein, les yeux mouillés de pleurs, n'ayant pas la force de s'arrêter, & ne sachant néanmoins où porter ses pas, parce qu'elle ne peut rien apprendre de consolant à votre Pere affligé ? Comment le secret d'une si fâcheuse altération demeure-t-il impénétrable pour eux, qui tremblent de voir tourner le mal en habitude, & dans un tems où vous deviez couronner toutes leurs espérances !

Elle versa quelques larmes. Elle pencha la tête vers Camille, & elle s'appuya un moment sur son bras. Ensuite se relevant vers moi, quelle peinture vous me faites de mon obstination & de la bonté de ma Mere ! Je souhaiterois… Oui je souhaiterois, de toute mon ame, que ma cendre fût jointe à celle de mes Ancêtres ! Je faisois la consolation de ma Famille, & je vois que je n'en ferai plus que le tourment.

Ciel ! quel langage, Mademoiselle !

Ne me blâmez point. Rien ne me satisfait dans moi-même. Quel misérable Être, que celui qui ne peut supporter son existence !

Je ne me flatte pas, Mademoiselle, que vous preniez assez de confiance à votre quatrième Frere, pour lui ouvrir votre cœur. Ce que je vous demande uniquement, c'est de soulager celui de la meilleure des Meres, & de la mettre en état de rendre le même service au meilleur des Peres.

Elle a paru réfléchir. Elle a détourné le visage. Elle a pleuré. Je l'ai crue à demi vaincue.

Chargez votre fidelle Camille, Mademoiselle, de déclarer vos peines à votre Mere.

Arrêtez, Monsieur (comme rappellant ses idées.) N'allez pas si vîte, je vous prie. Ouvrir mon cœur ! Quoi donc ? Qui vous a dit que j'aie quelque chose à révéler ? Vous êtes insinuant, Monsieur. Vous m'avez presque persuadée que j'ai quelque secret qui me pese sur le cœur, & lorsque je l'ai voulu chercher, pour me rendre à vos instances, je n'ai rien trouvé. De grace, Monsieur… Elle s'est arrêtée.

Et de grace, Mademoiselle, (en prenant sa main) ne croyez pas que je me paye de cette défaite.

Vous êtes trop libre, Monsieur. (Sans retirer cependant sa main.)

Pour un Frere ! Mademoiselle. Trop libre pour un Frere ! (Et je quittai sa main.)

Hé bien, qu'est-ce donc que mon Frere demande de moi ?

Il vous supplie, il vous conjure seulement de déclarer à votre tendre, à votre excellente Mere…

Arrêtez, Monsieur, je vous en supplie à mon tour. Quoi ? Que voulez-vous que je déclare ? Apprenez-moi donc vous-même, inventez un secret qu'il me convienne de déclarer ; & s'il m'épargne la peine des recherches, peut-être parviendrai-je alors à rendre mes Freres plus tranquilles.

Ce badinage, Mademoiselle, commence à me donner quelque espoir. Continuez dans cette agréable disposition, & le secret touche de lui-même à sa fin. Les recherches deviendront inutiles.

Camille, que vous voyez ici, ne cesse pas de me tourmenter par la folle imagination que j'ai de l'amour. Une jeune personne de mon sexe ne peut être grave & se livrer un peu à la méditation, qu'on ne l'accuse aussi-tôt d'avoir de l'amour. Je me croirois digne de toute ma haine, si j'avois donné à quelque homme au monde le pouvoir de me causer la moindre inquiétude. Je me flatte, Monsieur, je me flatte que vous, qui prenez le nom de mon Frere, vous n'avez pas de votre Sœur une si méprisable idée.

Méprisable ! Je ne conviens point, Mademoiselle, que l'amour mérite du mépris.

Quoi ? lorsqu'il s'égare dans le choix de l'objet ?

Mademoiselle !

Qu'ai-je dit qui vous étonne ? Auriez-vous dessein... Mais je n'ai pensé ici qu'à vous faire connoître que ce n'est pas d'aujourd'hui que je pénetre vos insinuations ; & que le jour, si vous vous en souvenez, où vous me lûtes quatre Vers d'un de vos Poëtes, qui contenoient une peinture si forte de la mélancolie des Amans, je suppose que vous aviez la malice de m'en faire l'application. Mais si vous avez eu cette vue, Chevalier, je vous assure

qu'elle étoit sans fondement, comme l'importunité de ceux qui m'insultent & me tourmentent sans cesse, en attribuant ma maladie à quelque foiblesse d'amour.

Je vous proteste, Mademoiselle, que ce n'étoit pas alors mon intention.

Alors ! Ni à présent, j'espere.

Je me souviens des Vers. Comment pourrois-je vous les appliquer ? Le refus que vous avez fait de plusieurs Amans, l'aversion que vous marquez pour un homme du mérite & de l'importance du Comte de Belvedere, quoiqu'approuvé de toute votre Famille, sont des convictions…

Voyez Camille, (en m'interrompant avec précipitation) le Chevalier est convaincu. Je vous prie, pour la derniere fois, de ne me plus insulter par vos questions & vos conjectures sur le même sujet. M'entendez-vous, Camille ? Apprenez que pour le monde entier & pour toute sa gloire, je ne voudrois pas qu'on eût à me reprocher de l'amour.

Mais, Mademoiselle, si vous donniez quelque explication à votre Mere, sur la mélancolie qui a pris la place de votre enjouement naturel, ne vous épargneriez-vous pas des soupçons qui paroissent vous chagriner ? Peut-être votre tristesse vient-elle du regret que vous avez de ne pouvoir entrer dans les vues de votre Pere… Peut-être…

Des explications ! interrompit-elle ; entendrai-je toujours parler d'explications ? Hé bien, Monsieur, je ne suis pas en bonne santé, je me déplais à moi-même ; faut-il le redire ?

Si votre inquiétude venoit de quelque scrupule de conscience, je ne doute pas, Mademoiselle, que votre Confesseur…

Il ne me rendroit pas plus tranquille. C'est un homme de bien, mais si sévere ! [Ce dernier mot d'un ton fort bas, & regardant si Camille n'avoit pu l'entendre.] Il s'alarme quelquefois plus qu'il ne devroit. Et pourquoi ? Parce que les bonnes qualités que je vous connois me portent à juger bien de vos principes, & que tout Hérétique que vous êtes, je crois voir une apparence de bonté dans vos sentimens.

Votre Mere, Mademoiselle, me demandera si vous m'avez honoré d'une partie de votre confiance. Son caractere, naturellement ouvert, lui persuade que tout le monde doit être aussi peu réservé qu'elle. Votre Pere, en me priant de vous exciter à m'ouvrir votre cœur, marque assez qu'il seroit charmé de me voir obtenir cette grace de vous, à titre de quatrieme Frere. M. l'Évêque de Nocera…

Oui, oui, Monsieur, je sais que vous êtes adoré dans ma Famille. J'ai moi-même une parfaite considération pour vous, & je crois la devoir à un quatrieme Frere qui m'a si généreusement conservé le troisieme. Mais, Monsieur, qui peut l'emporter sur votre propre obstination dans tous les points auxquels vous vous êtes une fois fixé ? Si j'avois quelque poids sur le cœur, croyez-vous que ma confidence fût réservée pour un homme qui est né dans l'erreur, & qui ferme les yeux à la lumiere ? Devenez Catholique, Monsieur, & je ne vous déguiserai pas le moindre mouvement de mon cœur. C'est alors que vous serez mon Frere, & je délivrerai un des plus saints Hommes du monde, des alarmes dont il est rempli pour moi, lorsqu'il me voit dans un commerce familier avec un Hérétique aussi obstiné que vous. Alors, vous dis-je,

je n'aurai point de secrets que je ne vous communique volontiers comme à mon Frere.

Mais rien ne vous empêche, Mademoiselle, de les déclarer à votre Mere, à votre Confesseur, à M. l'Évêque de Nocera…

Oui, si j'en avois.

Au reste, j'admire que votre Confesseur s'alarme de la faveur avec laquelle je suis traité dans votre Famille. M'est-il jamais arrivé, Mademoiselle, de vous parler de Religion ?

Je l'avoue, Monsieur, mais vous êtes d'une obstination dans vos erreurs, qui ôte l'espérance de vous en convaincre. Je vous considere réellement, suivant l'ordre de ceux à qui je dois le jour, comme mon quatrieme Frere : je souhaiterois que tous mes Freres fussent dans le sein d'une même Religion. Voulez-vous que le Pere Marescotti entre là-dessus en conférence avec vous ; & s'il leve tous vos doutes, promettez-vous de vous rendre à la conviction ?

Dispensez-moi, Mademoiselle, de toutes les disputes qui touchent la Religion.

Il y avoit long-tems, Monsieur, que je pensois à vous faire cette proposition.

Vous me l'avez quelquefois fait pressentir, Mademoiselle, quoique moins ouvertement qu'aujourd'hui. Mais je suis attaché à la Religion de mon Pays, & ma bonne foi me tient lieu de lumieres. Je respecte les honnêtes gens dans tous les partis.

Fort bien, Monsieur, vous êtes un obstiné, c'est ce que je dois conclure de cette réponse. J'ai pitié de vous. Je vous plains du

fond du cœur. Vous avez reçu d'excellentes qualités : je me suis dit quelquefois à moi-même, que vous n'étiez pas fait pour vivre & mourir dans la haine du Ciel. Mais retirez-vous, Chevalier, laissez-moi, vous êtes le plus obstiné des hommes, & votre obstination est de la plus criminelle espece, puisque vous évitez la conviction.

Nous sommes si loin de notre sujet, Mademoiselle, que je prends le parti de vous obéir. Je vous quitte, & je vous demande pour unique grace…

Pas si loin, peut-être que vous vous l'imaginez, interrompit-elle, en tournant la tête pour me cacher qu'elle rougissoit, mais que demandez-vous de votre Sœur ?

Que pour répandre la joie dans toute sa Famille, elle paroisse à table avec un visage plus gai, sur-tout devant plusieurs Convives qui se promettent l'honneur de la voir. Qu'il ne soit pas question, Mademoiselle, de ce silence…

Vous devez trouver, Monsieur, que je ne l'ai pas trop gardé avec vous. Lirons-nous ce soir quelque Auteur Anglois ? Adieu, Chevalier. Je m'efforcerai d'être de bonne humeur à table. Mais si je l'étois moins qu'on ne le desire, que vos yeux ne m'en fassent point un reproche. Elle tourna dans une autre allée.

J'étois fort éloigné, mon cher Docteur, de former sur cette conversation toutes les idées qui pouvoient naître du tour qu'elle avoit pris. Mais je ne m'en crus pas moins obligé, par la justice que je devois à cette Famille de hâter ma séparation ; & lorsque je fis connoître à Clémentine que je me disposois à partir, je ne fus pas peu satisfait de l'air de froideur avec lequel je lui vis recevoir cette nouvelle.

Miss Byron fait les réflexions suivantes sur cet endroit, & sur celui de la premiere conférence qui regardoit la recherche du Comte de Belvedere.

Ne concluez-vous pas de ce détail, chere Lucie, comme des explications préliminaires que j'ai reçues dans la Bibliotheque, que j'aurai bientôt le plaisir de vous embrasser tous à Northampton-Shire ? Oui, oui, n'en doutez pas.

Mais n'est-il pas étrange, ma chere, qu'un Pere, une Mere, des Freres aussi jaloux qu'on nous représente les Italiens, aussi fiers qu'on doit supposer une Famille de leur rang, aient pu donner un accès si libre au plus aimable de tous les hommes, auprès de leur fille, dont il paroît que l'âge ne passe pas dix-huit ou dix-neuf ans ? Lui faire apprendre la Langue Angloise ! N'admirez-vous pas cette discrétion dans un Pere & une Mere ? Et le choisir pour disposer cette pauvre Fille en faveur de l'homme qu'ils souhaitoient de lui faire épouser ! Mais peut-être direz-vous que l'expédient de prêter l'oreille, dans un Cabinet voisin, à tout ce qui pouvoit se passer dans la premiere conférence, étoit une méthode assez sûre pour s'assurer de son intégrité, & qu'après cette épreuve, leur prudence étoit justifiée par l'avenir. De tout mon cœur, Lucie. Vous êtes libre de les excuser. Mais, sans être en Italie, tout le monde auroit pu croire un tel Précepteur dangereux pour une jeune fille, & d'autant plus dangereux qu'il est homme d'honneur & de naissance. Un Précepteur, dans ce cas, est toujours celui qui oblige. On l'appelle Maître, comme vous savez, & ce nom renferme celui d'Écoliere ou de servante. Quel est le pays du monde où l'on ne cherche point pour cet office un homme marié, soit qu'il soit question de Danse, de Musique, de Langues ou d'autres Sciences ? Mais laissons-les payer le prix de leur indiscrétion.

Je quitte à ce moment le Docteur. Je n'ai pas manqué de lui insinuer, aussi adroitement que je l'ai pu, quelques-unes de mes observations. Il m'a dit que la Marquise avoit été élevée à Paris ; que depuis quelque tems, d'ailleurs, les manieres étoient fort changées en Italie ; que parmi les personnes de condition, la liberté Françoise commençoit à prendre visiblement la place de la réserve Italienne, & que le savoir, la politesse & le bon goût, qui sont communs aux Dames de cette Famille, leur faisoient donner particuliérement le nom de Françoises.

Vous remarquerez dans la seconde conférence, avec combien d'adresse (& combien d'honneur, à la vérité) Sir Charles rappelle à Clémentine la qualité de Frere, qu'on l'autorise de prendre avec elle. Avec quelle affectation il répete le nom de Sœur ! Ah Lucie ! Je suis aussi sa Sœur dans le même sens. Il est accoutumé à ce langage, & peut-être l'emploie-t-il comme un préservatif contre la passion des jeunes personnes de mon sexe. Cependant je vous ai fait l'aveu de la mienne, & j'en ai presque fait gloire. Ses Sœurs n'ont-elles pas trouvé aussi le moyen de me pénétrer ? Que j'admire le silence de Clémentine ! Mais, dans les circonstances où j'étois, auroit-elle été plus réservée ? Qu'elle s'y prend bien, dans cette seconde conférence, pour déguiser ses sentimens sous le voile du zele de Religion ! Il paroît assez que si ses instances avoient eu quelque succès, elle n'auroit pas caché long-temps la cause de sa mélancolie, sur-tout lorsqu'elle voyoit dans ses Parens autant d'indulgence que j'en trouve dans les miens.

Ma pitié, pour cette noble Clémentine, commence à faire une forte impression sur mon cœur. Je ne m'occupe plus que de cette pensée. Que je suis impatiente de voir toute la suite des extraits !

N. Conférence où Madame Bemont découvre le secret de Clémentine. M. Barlet avertit Miss Byron, qu'à la priere de la Marquise, Madame Bemont rendît compte par écrit à cette Dame de tout ce qui s'étoit passé à Florence depuis que Clémentine y étoit avec elle, & qu'il ne donne ici que la traduction de sa Lettre.

Vous me pardonnerez, Madame, d'avoir différé jusqu'aujourd'hui à vous écrire, lorsque j'aurai commencé par vous apprendre que c'est d'hier au soir seulement que je suis en état de vous donner quelque satisfaction sur l'entreprise que vous m'avez fait l'honneur de me confier.

Je suis parvenu à la connoissance du secret. Peut-être l'aviez-vous deviné. L'amour, mais un amour pur & louable, est la maladie qui trouble depuis long-temps le repos de votre charmante Clémentine, & la joie de votre illustre Famille. J'ai le récit à vous faire d'une grandeur d'ame qui mérite également de la pitié & de l'admiration. Que cette chere fille n'a-t-elle pas souffert, dans un combat sans relâche entre le devoir, la Religion & l'amour ! J'appréhende néanmoins que cette découverte ne soit pas fort agréable à votre Famille. Mais la certitude ne laisse pas d'être préférable au doute. Si vous remarquez peut-être un peu de manege dans la conduite que j'ai observée, vous aurez la bonté de vous souvenir que c'est précisément la commission dont vous m'avez chargée. Vous m'avez ordonné aussi de n'oublier aucune circonstance dans la relation que vous desirez, pour vous mettre en état d'employer les remedes que vous jugerez convenables à la guérison du mal. J'obéis.

Les premiers jours qui ont suivi notre arrivée à Florence, se sont passés en amusemens, tels que nous avons pu les imaginer pour faire régner la gaieté autour de l'aimable Clémentine. Mais

voyant que la compagnie étoit un fardeau pour elle, & qu'elle ne s'y prêtoit que par politesse, j'ai dit aux Dames que je prendrois entiérement sur moi le soin de la divertir, & que tout mon tems seroit employé à son service. Elles y ont consenti. Lorsque je lui ai déclaré mon intention, elle m'en a marqué de la joie ; & me faisant l'honneur de m'embrasser, avec toutes les graces dont le Ciel l'a si richement pourvue, elle m'a protesté que ma conversation seroit un baume pour son cœur, s'il lui étoit permis d'en jouir dans la solitude. Je me dispense d'ajouter que dans les premiers jours, je n'avois rien épargné pour obtenir son affection. Mes soins avoient eu tant de succès, qu'elle m'avoit défendu de lui donner d'autre nom que celui de chere Clémentine. Ainsi je me flatte, Madame, que vous pardonnerez la liberté de mon style.

Hier au soir elle me pria de lui donner ce qu'elle nomme une Leçon, dans quelque bon Livre Anglois. Je fus surprise de ses progrès dans la Langue de mon pays. Ah ! ma chere, lui dis-je, quelle admirable méthode que celle de votre Précepteur, si j'en juge par la connoissance que vous avez acquise en si peu de tems, d'une Langue qui n'a pas la douceur de la vôtre, quoique pour la force de l'expression, elle ne le cede peut-être à aucune des Langues modernes ? Je la vis rougir. Le croyez-vous ? me dit-elle. Et je crus remarquer dans ses yeux, comme sur son visage, qu'il n'étoit pas besoin de la mettre à l'épreuve du côté de Marcelli, ni d'aucun autre homme.

Je commençai, sur le rayon de lumiere que je m'imaginois tirer de ce petit incident, à lui parler du Comte de Belvedere avec éloge. Elle me déclara nettement qu'elle n'auroit jamais de goût pour lui. Je lui représentai que le Comte paroissant plaire à toute sa Famille, il me sembloit qu'elle devoit expliquer un peu ses ob-

jections. En vérité, ma chere, ajoutai-je, vous n'avez pas sur ce point tout le respect que vous devez à l'indulgence de vos chers Parens.

Elle tressaillit. Ce reproche est dur, me répondit-elle. N'en conviendrez-vous pas, Madame ?

Pensez-y bien, repliquai-je, & si vous le croyez injuste, après une heure de réflexion, je le croirai comme vous, & je vous en ferai des excuses.

Je crains en effet, reprit-elle, d'avoir quelque chose à me reprocher. J'ai les meilleurs & les plus tendres Parens du monde. Mais il y a des particularités, des secrets si vous voulez, qu'on n'est pas bien aise de divulguer. Peut-être aimeroit-on mieux se les voir arracher par la force de l'autorité.

Votre aveu, ma chere, est d'une ame extrêmement généreuse. Si je ne craignois d'être indiscrette…

Oh ! Madame, interrompit-elle, ne me faites point de questions trop pressantes, je serois embarrassée à vous répondre.

Il me semble, ma chere Clémentine, que la communication des secrets est le vrai ciment de la sincere amitié. Arrive-t-il quelque chose d'intéressant ? Se trouve-t-on dans quelque nouvelle situation ? Un cœur fidele n'a point de repos qu'il n'ait répandu son plaisir ou sa peine dans le cœur auquel il s'est associé, & cette ouverture mutuelle rend le lien encore plus étroit. Au contraire, dans quelle solitude, dans quelle tristesse & quelles ténebres ne tombe point une ame qui ne peut confier à quelqu'un ses pensées les plus intimes ? Le poids du secret, s'il est question d'une affaire intéressante, opprime nécessairement un cœur sen-

sible ; la plus profonde mélancolie vient à la suite. Pour le monde entier, je ne voudrois pas avoir reçu du Ciel une ame incapable d'amitié ; & l'essence de ce divin sentiment n'est-elle pas la communication, le mêlange des cœurs, le plaisir de verser son ame dans celle d'un véritable Ami ?

J'en conviens ; mais vous avouerez aussi, Madame, qu'une jeune personne peut se trouver sans un véritable Ami ; ou quand elle auroit quelqu'un dont elle connoîtroit la fidélité, sa confiance peut être refroidie par les qualités personnelles, par la différence de l'âge, par celles des conditions, comme il m'arrive à l'égard de ma Camille, qui est d'ailleurs une excellente fille. Dans l'état où nous sommes nées, vous savez, Madame, que nous avons autour de nous plus de Courtisans que d'Amis. Le défaut de Camille est de me tourmenter continuellement, de toucher sans cesse la même corde, apparemment par l'ordre de ma Famille. Si j'avois quelque ouverture à faire, je la ferois plus volontiers à ma Mere qu'à elle ; d'autant plus que pour l'effet, ce seroit la même chose.

Vous avez raison, ma chere ; & comme le Ciel vous a donné une Mere, qui est moins votre Mere que votre Sœur & votre Amie, il est surprenant pour moi, que vous l'ayez laissée si longtems dans l'incertitude.

Que puis-je vous dire ? Ah ! Madame... (elle s'arrêta.) Mais ma Mere est dans les intérêts de l'homme que je ne puis aimer.

C'est revenir à la question. Vos Parens n'ont-ils pas droit de vouloir être informés de vos objections, contre l'homme dont ils épousent les intérêts ?

Je n'ai point d'objections particulieres. Le Comte de Belvedere mérite une meilleure femme que je ne puis l'être pour lui. Je le

respecterois parfaitement, si j'avois une Sœur à laquelle ses soins fussent adressés.

Hé bien, ma chere Clémentine, si je devine la raison qui cause votre éloignement pour le Comte de Belvedere, me promettez-vous cette candeur, cette franchise, que je crois essentielles à l'amitié ?

Elle hésita. J'attendis sa réponse en silence. Enfin, elle me dit, en levant les yeux sur les miens ; je vous crains, Madame.

Je ne m'en plains pas, ma chere, si vous me croyez indigne de votre amitié.

Que devineriez-vous donc, Madame ?

Que vous êtes prévenue en faveur de quelque autre homme ; sans quoi vous ne pourriez souhaiter à votre sœur, si vous en aviez une, le Mari que vous croiriez indigne de vous.

Indigne de moi ! Non, Madame ; ce n'est pas l'opinion que j'ai du Comte de Belvedere.

Ma conjecture en reçoit donc une nouvelle force.

Ô Madame ! que vous êtes pressante !

Si vous me trouvez indiscrette, parlez, je me tais.

Non, non, je ne dis pas non plus que vous soyez indiscrette : cependant vous m'embarrassez.

Je vous causerois moins d'embarras, si je n'avois pas deviné juste ; & si l'objet n'étoit pas trop indigne de vous, pour être avoué sans honte.

Ô Madame ! Que vous me pressez ! Que puis-je répondre ?

Si vous avez quelque confiance en moi, si vous me croyez capable de vous aider de mes conseils…

J'ai toute la confiance que je vous dois. Votre caractere est si bien établi !

Hé bien ! Chere Clémentine, je vais deviner encore. Me le permettez-vous ?

Quoi donc ? que pouvez-vous deviner ?

Qu'un homme de vile naissance… sans fortune… sans mérite peut-être…

Arrêtez, arrêtez. Et me croyez-vous capable de m'avilir jusqu'à cet excès ? Pourquoi me souffrez-vous un moment devant vos yeux ?

Je recommencerai donc à deviner. Un homme, apparemment, de naissance royale, d'un génie supérieur, au-dessus de vos espérances.

Ô Madame ! Et ne devineriez-vous pas aussi quelque Prince Mahométan, tandis que votre esprit se donne carriere ?

Non, Mademoiselle ; mais je prends droit de cette ouverture même : & ne doutant point que ma chere Clémentine n'ait de l'amour, je suis persuadée que la Religion fait toutes ses difficultés. Les Catholiques zélés, n'ont pas meilleure opinion des Protestans, que des Sectateurs de Mahomet ; & quoique Protestante, j'avoue que les personnes de ma secte ont aussi leurs préjugés. Le zele est toujours zele, quelque forme & quelque nom qu'il puisse

prendre. On m'a dit qu'un jeune Avanturier avoit fait le passionné pour Clémentine…

Un aventurier, Madame ! (d'un air de dédain.) Ne me croyez jamais capable…

N'en parlons donc plus. J'ai entendu nommer aussi un jeune Seigneur Romain, un Cadet de la Maison de Borghese… Supposerai-je que c'est lui ?

De tout mon cœur, Madame. (Elle étoit à l'aise pendant qu'elle me croyoit éloignée de la vérité.)

Mais si le Chevalier Grandisson, (ce nom l'a fait rougir), lui a rendu de mauvais offices…

Le Chevalier Grandisson, Madame, est incapable de rendre de mauvais services.

Êtes-vous sûre, Mademoiselle, que le Chevalier ne soit pas artificieux ? Il est homme d'esprit. Cette qualité doit quelquefois inspirer de la défiance. Les gens de son caractere ne frappent, que lorsqu'ils croient leurs coups certains.

Il n'est point artificieux, Madame. Il est supérieur à l'artifice, il n'en a pas besoin. Il est adoré de tous ceux qui le connoissent ; sa franchise est aussi admirable que sa prudence. Il est au-dessus de l'artifice, répéta-t-elle avec chaleur.

Je conviens qu'il mérite beaucoup d'égards de votre Famille, & je ne suis pas surprise qu'il y reçoive tant de caresses. Mais il me paroît bien surprenant que, contre toutes les prudentes maximes du Pays, un jeune homme de cette figure ait été admis… Je m'arrêtai.

Comment donc ? N'allez pas vous imaginer que je... que je... elle s'arrêta aussi, en hésitant avec un embarras fort remarquable.

La prudence, Mademoiselle, ne permet point d'exposer légerement l'honneur d'une Famille, & de donner occasion aux entreprises...

Assurément, Madame, vous vous êtes laissée prévenir contre lui. Il est le plus désintéressé des hommes.

Je crois avoir entendu dire à quelques jeunes filles, pendant le séjour qu'il a fait ici, que c'est un homme de fort bonne mine.

De bonne mine ! je le crois bien. On ne voit gueres d'hommes de la figure de M. Grandisson.

Et le trouvez-vous aussi merveilleux du côté de l'esprit & du caractere, que je me souviens de l'avoir entendu dire aussi ? Je ne l'ai vu que deux fois. Il m'a paru qu'il faisoit un peu l'homme d'importance.

Oh ! ne l'accusez pas, Madame, de n'être pas un homme modeste. Il est vrai qu'il sait distinguer les occasions de parler & de se taire ; mais il n'a rien qui ressemble à la présomption.

Falloit-il tant de courage, pour secourir votre Frere, que la plupart lui en attribuent dans cette heureuse avanture ? Deux domestiques bien armés avec lui, l'espérance de voir arriver quelques passans sur la même route, les Assassins en très-petit nombre, & troublés par leur propre conscience...

Chere, chere Madame Bemont, par qui vous êtes-vous laissé prévenir ? Personne, dit-on, n'est Prophete dans son Pays : mais

je vois que M. Grandisson n'a pas beaucoup de faveur à se promettre ici, d'une Dame du sien.

Je ne sais… mais vous a-t-il jamais parlé d'un autre homme, dans des termes un peu favorables ?

S'il l'a fait ! Oui ; il m'a parlé du Comte de Belvedere, & peut-être avec plus de chaleur…

Réellement ?

Oui, réellement ; avec plus de chaleur, qu'il me semble qu'il ne l'auroit dû.

Pourquoi donc ?

Pourquoi ? Parce que… parce que… Étoit-ce à lui… vous comprenez, Madame.

Je suppose qu'on l'avoit chargé de cette commission.

Je me l'imagine aussi.

Sans doute, sans doute. Autrement, il n'auroit pas entrepris…

Je crois entrevoir, Madame, que vous n'aimez pas le Chevalier. Mais je puis vous assurer que vous êtes la seule personne que j'aye entendu parler de lui… je dis même avec indifférence.

Dites-moi, ma chere Clémentine ; que pensez-vous, sincérement, de la figure & du caractere de M. Grandisson ?

Vous pouvez en juger par ce que j'ai dit.

Qu'il est bel homme, généreux, prudent, brave, poli ?

En vérité, je le crois tel que vous dites ; & je ne suis pas seule de cette opinion.

Mais il est Mahométan.

Mahométan, Madame ? Ah ! Madame Bemont.

Ah ! Ma chere Clémentine. Et croyez-vous que je ne vous aye pas pénétrée ? Si vous n'aviez jamais connu M. Grandisson, vous n'auriez pas eu de répugnance à devenir Comtesse de Belvedere.

Et pouvez-vous penser, Madame…

Oui, oui, ma chere jeune Amie, je le pense.

Chere Madame ! vous ne savez point ce que j'allois dire.

Un peu de bonne foi, chere Clémentine. L'amour n'en aura-t-il donc jamais ?

Quoi, Madame ? Un homme d'une Religion différente ! Un homme obstiné dans ses erreurs ! Un homme, qui ne m'a jamais marqué le moindre sentiment d'amour ! Un homme, après tout, dont la naissance ne vaut pas la mienne. Un homme encore, dont toute la fortune, comme il le reconnoît lui-même, dépend de la bonté de son Pere ! & d'un Pere qui ne refuse rien à ses plaisirs ! Fierté, naissance, devoir, Religion, tout ne vous répond-il pas pour moi ?

Eh bien, je puis donc louer en sûreté M. Grandisson. Vous m'avez accusée d'une injuste prévention contre lui. Je veux vous faire voir à présent, qu'un homme est quelquefois Prophete aux yeux des femmes de son Pays. C'est de tous ceux qui le connoissent, & que j'ai vus ou entendus, que j'emprunte les traits de son caractere : l'Angleterre, dans ce siécle, n'a produit per-

sonne qui lui fasse tant d'honneur. Il est honnête homme, dans le sens le plus étendu de ce terme. Si les vertus morales, si la Religion étoient perdues dans le reste du monde, on les retrouveroit en lui, sans faste, sans ostentation. Dans quelque lieu qu'il paroisse, il est recherché des sages, des bons, de tout ce qu'il y a de gens distingués par les sentimens & les lumieres. Il exerce le bien, sans distinction d'états, de Sectes & de Nations. Ses compatriotes même font gloire de son amitié ; ils s'en servent pour établir leur crédit dans leurs voyages & dans leurs affaires, sur tout en France, où il n'est pas moins respecté qu'en Italie. Il est descendu des meilleures Maisons d'Angleterre par les deux lignes du sang, & fait pour les premiers honneurs dans sa Patrie lorsqu'il y voudra prétendre. Je suis informée qu'on lui en offre déja quelques-unes des plus illustres Héritieres. S'il n'étoit pas né pour la fortune, il s'en feroit une à son gré. Vous convenez qu'il est généreux, brave, d'une figure charmante...

Ôchere, chere Madame Bemont ! C'est trop, c'est trop !... Cependant, je le reconnois à chaque trait de cette peinture. Il m'est impossible de vous résister plus long-tems. J'avoue, j'avoue, que je n'ai un cœur que pour M. Grandisson. À présent, comme je ne doute point que ce ne soient mes Parens qui vous ont chargée de tirer cet aveu de ma bouche, comment soutiendrai-je leurs regards ? Je ne puis désavouer que vous ne m'ayez arraché mon secret de bonne grace, & sans condition ; mais qu'ils sachent, du moins combien j'ai combattu contre une passion que je me reproche, & qui convient si peu à une Fille de leur sang. Je vais vous mettre en état de les instruire.

Premierement, comme vous le savez, il a sauvé la vie au plus cher de mes Freres ; & ce Frere a reconnu que s'il avoit suivi les

conseils d'un si fidele Ami, il ne seroit jamais tombé dans le danger dont il lui a l'obligation de l'avoir délivré. Mon Pere & ma Mere me l'ont présenté, avec ordre de le regarder comme un quatriéme Frere ; & je n'ai pas reconnu dès le premier moment, que je n'en pouvois avoir que trois. Il s'est trouvé que le Libérateur de mon Frere étoit le plus aimable & le plus doux, comme le plus brave de tous les hommes. Tous mes Parens l'ont accablé de caresses. On a passé sur les formalités domestiques & sur celles de la Nation. Il s'est vu parmi nous aussi libre, aussi familier, que s'il nous avoit appartenu. Mon Frere Jeronimo me témoignoit sans cesse, que tous ses desirs étoient de me voir à son Ami. Toute autre récompense sembloit être au-dessous de M. Grandisson ; & mon Frere, dans l'obligeante idée qu'il avoit de moi, me croyoit seule capable d'acquitter sa reconnoissance. Mon Confesseur, par ses craintes & ses invectives, a confirmé plutôt que refroidi mon estime, pour un homme qu'elles me paroissoient injurier. D'ailleurs, sa propre conduite, son désintéressement & son respect, ont beaucoup contribué à mon attachement. Il m'a toujours traitée comme une Sœur, dans la plus grande familiarité de l'amitié, & lorsque sa bonté lui a fait faire avec moi l'office de Précepteur. Comment aurois-je pu m'armer, contre un homme dont rien ne pouvoit me donner de la défiance ?

Cependant je n'ai commencé à connoître la force de mes sentimens que dans le tems où l'on m'a proposé le Comte de Belvedere, & d'un ton si sérieux que j'en ai pris l'alarme. J'ai considéré le Comte, comme la ruine de mes espérances. Et je n'ai pu répondre néanmoins aux questions de mes Parens, qui vouloient savoir la cause de mon refus. Quelle raison aurois-je pu leur apporter, lorsque je n'en avois point d'autre que ma prévention en faveur d'un autre homme ? une prévention entiérement cachée

dans le fond de mon cœur. Mais je me rendois témoignage que je mourrois plutôt que d'être jamais la femme d'un homme d'une Religion contraire à la mienne. Je suis zélée Catholique. Tous mes Parens ne le sont pas moins. Combien n'ai-je pas voulu de mal à cet opiniâtre Hérétique, comme je lui en donnois souvent le nom ; le premier que mon cœur n'ait pas détesté, car je ne vous connoissois point encore, ma chere Madame Bemont. Je crois en effet, que c'est le plus obstiné Protestant qui soit jamais sorti d'Angleterre. Quel besoin avoit-il de venir en Italie ? Que ne demeuroit-il dans sa Nation ? ou s'il devoit venir ici, pourquoi s'y arrêter si long-tems, & persister dans son opiniâtreté, comme pour défier ceux qui l'ont reçu avec tant d'amitié ? Mon cœur lui faisoit secrettement ces reproches. Il m'a semblé d'abord, que je n'y prenois pas d'autre intérêt que celui de son salut. Mais ensuite, m'étant apperçue qu'il étoit nécessaire à mon bonheur, & toujours résolue néanmoins de renoncer à lui, s'il ne devenoit pas Catholique, j'ai tourné tous mes soins à sa conversion, dans l'espoir de tout obtenir de l'indulgence de mes Parens, & persuadée que de sa part il se feroit un honneur de notre alliance, si nous pouvions l'emporter sur ce point.

Mais lorsque j'ai désespéré de le fléchir, j'ai pris la résolution de tourner mes efforts sur moi-même, & de vaincre ma passion, ou de mourir. Ô Madame ! qu'il m'en a coûté dans ce combat ! Mon Confesseur m'a remplie d'épouvante par les menaces du Ciel. Ma Femme de chambre n'a pas cessé de me tourmenter. Mes Parens m'ont pressée en faveur du Comte de Belvedere. Le Comte m'a importunée par ses soins. Le Chevalier est venu augmenter la persécution, en me parlant pour le Comte. Juste Ciel ! Que faire ! À quoi me déterminer ! Pas un instant de repos, ni de liberté pour réfléchir, pour déliberer, pour me rendre compte à

moi-même de mes propres sentimens ! Comment aurois-je pris ma Mere pour ma confidente ? Mon jugement étoit en guerre avec ma passion, & j'espérois toujours que la victoire seroit pour lui. J'ai combattu fortement. Mais chaque jour augmentant les difficultés, j'ai senti que le combat étoit trop violent pour mes forces. Que n'avois-je alors une Madame Bemont à consulter ! Il n'est pas surprenant que je sois devenue la proie d'une noire mélancolie qui m'a forcée au silence !

Enfin, le Chevalier prit la résolution de nous quitter. Quelle peine, & quel plaisir néanmoins, ne ressentis-je point de cette nouvelle ? J'espérai de bonne foi que son absence rétabliroit mon repos. La veille de son départ, je me fis un triomphe de la conduite que je tins avec lui devant toute ma Famille. Elle fut uniforme. Je parus gaie, tranquille, heureuse dans moi-même, & j'admirai la joie que je causois à mes chers Parens. Je fis des vœux pour le bonheur de sa vie ; je le remerciai du plaisir & de l'utilité que j'avois tirée de ses leçons ; & je lui souhaitai de n'être jamais sans quelqu'un, dont l'amitié lui fût aussi agréable que la sienne l'avoit été pour nous. Je fus d'autant plus contente de moi-même, que je ne me sentis point dans la nécessité de me faire violence, pour cacher les tourmens de mon cœur. J'en augurai bien pour l'avenir ; & mes adieux furent plus libres qu'il ne sembloit s'y attendre. Je crus voir pour la premiere fois dans ses yeux, un air d'intérêt, qui me donna pour lui-même une pitié, dont je me figurai que le besoin étoit passé pour moi. Cependant j'eus un instant d'émotion à son départ. Lorsque la porte se ferma sur lui : elle ne se rouvrira donc jamais, dis-je en moi-même, pour recevoir cet agréable Étranger ! Cette réflexion fut suivie d'un soupir. Mais qui auroit pu le remarquer ? Je n'ai jamais vu partir mes Amis sans donner quelque marque de sensibilité à

leur séparation. Mon Pere me serra contre son sein. Ma Mere m'embrassa. Mon Frere l'Évêque me donna mille noms tendres ; & tous mes Amis, ne pensant qu'à me féliciter de ma gaieté, me dirent qu'ils commençoient à reconnoître leur Clémentine. Je me retirai, pleine de la satisfaction que je venois de répandre dans une chere Famille, où j'avois fait régner long-temps la tristesse.

Mais hélas ! ce nouveau rolle étoit trop difficile à soutenir. Les plaies étoient trop profondes… Vous savez le reste, Madame, & que toutes les douceurs de la vie sont perdues pour moi. Jamais, jamais, quand mon sort seroit entre mes mains, je ne serai la femme d'un homme qui fait profession d'être l'Ennemi d'une Foi dans laquelle je n'ai jamais chancelé, & que je n'abandonnerois pas pour une Couronne, fût-elle sur la tête de l'homme que j'aime, & le refus que j'en ferois dût-il être vengé par une mort cruelle, dans la plus agréable saison de ma vie.

Un déluge de larmes l'empêcha de parler plus long-temps. Elle cacha son visage dans mon sein. Elle soupira. Chere Clémentine ! Qu'elle poussa de soupirs, & que j'en fus attendrie !

Vous n'ignorez rien à présent, Madame, de ce qui s'est passé entre votre aimable Fille & moi. Jamais il n'y eut de combat si noble entre le devoir & l'amour, quoique son cœur soit trop tendre, & le mérite de l'objet trop éclatant, pour vous laisser l'espérance d'une heureuse révolution. Elle a paru craindre que je ne vous informasse de toutes ces circonstances. Elle n'osera lever les yeux, dit-elle, devant son Pere & sa Mere. Elle appréhende encore plus, s'il est possible, qu'on n'informe son Confesseur de l'état de son ame & de la cause de sa maladie. Mais je lui ai représenté qu'il étoit absolument nécessaire que sa Mere n'ignorât rien, pour être en état de faire un bon choix du remede.

J'appréhende, Madame, que cette guérison ne devienne impossible par toute autre voie que la satisfaction de son cœur. Cependant si vous parvenez à vaincre les objections de votre Famille, peut-être aurez-vous encore à combattre votre Fille même, c'est-à-dire, ses scrupules de Religion, pour lui faire accepter le seul homme qu'elle puisse aimer. Vous prendrez conseil de votre sagesse : mais quelque parti que vous embrassiez, il me semble qu'elle doit être traitée avec beaucoup de douceur. Comme elle n'a jamais reçu d'autre traitement, je suis persuadée que dans une occasion si délicate, où son jugement est en guerre avec son amour, une méthode opposée seroit au-dessus de ses forces. Puisse le Ciel, pour lequel votre respect est si connu, vous inspirer les meilleures résolutions ! J'ajouterai seulement que depuis la révélation d'un secret qui a fait tant de ravages dans son charmant naturel, elle paroît beaucoup plus tranquille. Elle redoute néanmoins l'accueil dont elle se croit menacée à son retour. Elle me conjure de l'accompagner lorsqu'elle sera rappellée par vos ordres. Mon secours, dit-elle, lui sera nécessaire pour soutenir ses esprits. Elle parle d'entrer dans un Couvent. Elle juge qu'il lui est également impossible, & d'être jamais la femme d'un autre homme, & d'accorder son devoir avec une passion qu'elle ne peut surmonter.

Un mot de consolation de votre chere main, serviroit beaucoup, j'en suis sûre, Madame, à guérir son cœur blessé.

J'ai l'honneur d'être, &c.

*Hortense Bemont.*

La Marquise fit à cette Lettre une réponse où la reconnoissance maternelle éclatoit à chaque ligne. Elle y joignit un Billet

pour sa Fille, rempli de la plus tendre affection, pour la presser non-seulement de revenir à Boulogne, mais d'engager son Amie à faire le voyage avec elle. Cet ordre étoit accompagné d'une promesse au nom de son Pere & de ses Freres, de lui faire le plus indulgent accueil, & d'une assurance qu'on entreprendroit l'impossible pour la rendre heureuse suivant son propre goût.

N. Accueil qu'on fit au Chevalier Grandisson lorsqu'il arriva de Vienne.

Je fus reçu avec de vifs témoignages d'estime & d'amitié par le Marquis même & par le Prélat. Aussi-tôt qu'ils m'eurent laissé libre, Jeronimo, qui gardoit encore la chambre, m'embrassa tendrement. Enfin, me dit-il, l'affaire que j'ai depuis si long-temps à cœur est heureusement décidée. Ô Chevalier ! votre bonheur est certain. Clémentine est à vous. Vous serez à Clémentine. C'est à présent que j'ai le plaisir d'embrasser mon Frere. Mais je vous arrête. Allez voir mon heureuse Sœur. Vous la trouverez avec ma Mere. Elles vous attendent. Accordez quelque chose à l'embarras d'une Fille si tendre. Elle n'aura pas la force de vous exprimer la moitié de ses sentimens.

Camille parut alors pour me conduire au Cabinet de la Marquise. En chemin elle me dit d'une voix basse : avec quelle joie nous revoyons le meilleur de tous les hommes ! Tant de bonté méritoit bien cette récompense.

Je trouvai la Marquise à sa toilette, richement parée, comme en cérémonie, mais sans ses femmes autour d'elle ; & Camille même se retira lorsqu'elle m'eut ouvert la porte. Clémentine étoit debout, derriere le fauteuil de sa Mere. Elle étoit mise dans le meilleur goût ; mais sa modestie naturelle, relevée par une ai-

mable rougeur qui paroissoit venir des circonstances, lui donnoit plus d'éclat qu'elle n'en pouvoit tirer de la plus riche parure. La Marquise se leva. Je m'empressai de baiser sa main. Elle me félicita de mon retour. Elle me dit, vous êtes le seul, Chevalier, le seul de tous les hommes à qui je puisse faire ce compliment avec bienséance ; & se tournant vers sa fille : Clémentine, ma chere, vous ne dites rien au Chevalier ? La charmante Clémentine tenoit les yeux baissés, avec quelques marques d'altération sur son teint. La voix lui manque, reprit cette indulgente Mere, mais je vous réponds de ses sentimens.

Jugez, cher Docteur, combien je dus être touché d'une si flatteuse réception, moi qui ne savois point encore ce qu'on avoit à m'ordonner. Épargnez-moi, chere Marquise, dis-je en moi-même ! N'exigez rien qui blesse mes principes, & prenez pour vous le monde entier, avec toute sa gloire & ses trésors, je serai assez riche si vous m'accordez votre Clémentine.

La Marquise plaça sa Fille dans son propre fauteuil. Je m'en approchai. Mais quel moyen de me livrer à ma reconnoissance, lorsque j'étois combattu par mes craintes ? Cependant je m'expliquai avec assez d'ardeur, pour faire attribuer à mon respect une retenue dont il n'étoit pas la seule cause. Ensuite ayant avancé un fauteuil pour la Marquise, j'en tirai un pour moi par son ordre. Elle prit une des mains de sa Fille pour exciter sa confiance, & je me hazardai à prendre l'autre. L'aimable Clémentine baissa la tête en rougissant, mais elle ne se refusa point à cette hardiesse, comme elle l'avoit fait dans une autre occasion. Sa Mere me fit plusieurs questions indifférentes sur mon voyage, & sur les Cours que j'avois visitées depuis mon départ. Elle me demanda des nouvelles d'Angleterre, de mon Pere, de mes Sœurs ; & ces der-

nieres questions furent accompagnées d'un air de complaisance & d'amitié, tel qu'on le prend pour s'informer des personnes qui doivent bientôt nous appartenir.

Quel mélange de peine & de plaisir ne ressentis-je point de toutes ces faveurs ! Je ne doutois point qu'on ne me proposât un changement de Religion, & je doutois encore moins de mon invincible attachement à la mienne. Après une conversation assez courte, l'aimable Fille se leva, fit une profonde révérence à sa Mere, me salua d'un air de dignité, & sortit du Cabinet. Ah ! Chevalier, me dit alors la Marquise, je ne m'attendois guere, lorsque vous nous avez quittés, à vous revoir si-tôt, ni pour le sujet qui nous rassemble. Mais vous êtes capable de recevoir votre bonheur avec reconnoissance. Votre modestie sert de frein à votre empressement.

Je ne répondis que par une profonde inclination. Que pouvois-je dire ?

Le Marquis, & moi, continua-t-elle, nous laisserons certains points à régler entre vous & l'Évêque notre Fils. Vous aurez, si vous n'y mettez pas d'opposition, un trésor dans Clémentine, & même un trésor avec elle. Notre dessein est de faire en sa faveur tout ce que nous aurions fait si son affection s'étoit déclarée pour le Mari que son Pere avoit en vue. Vous pouvez juger que notre Fille nous est chere… sans quoi…

J'applaudis à l'indulgence de leur affection.

Je ne puis douter, M. Grandisson, que vous n'aimiez Clémentine plus que toutes les autres Femmes.

Il est certain, mon cher Docteur, que je n'avois jamais vu de femme pour laquelle j'eusse senti plus d'inclination. Je ne m'étois défendu que par la haute opinion que j'avois de leur rang, par des motifs de Religion, par la confiance que toute cette Famille avoit eue pour moi, & par la résolution que j'avois formée, en commençant mes voyages, de ne me marier jamais avec une Étrangere.

J'assurai la Marquise que j'étois sans engagement ; que n'ayant pas eu la présomption d'aspirer au bonheur qu'elle me faisoit envisager, à peine osois-je me flatter que ce fût à moi qu'il fût réservé. Elle répondit qu'elle m'en croyoit digne, que je connoissois toute l'estime dont sa Famille étoit remplie pour moi ; que celle de Clémentine n'avoit pas d'autre fondement que la vertu ; que c'étoit mon caractere qui faisoit mon bonheur ; que l'opinion du monde n'avoit pas laissé de leur causer quelqu'embarras, mais qu'ils s'étoient mis au-dessus de cette considération, & qu'ils ne doutoient pas que la générosité, autant que la reconnoissance, ne me fît faire aussi tout ce qui dépendoit de moi.

Le Marquis ne tarda point à paroître. Une profonde mélancolie étoit répandue dans tous ses traits. Cette chere Fille, dit-il en entrant, me communique une partie de son mal. Ce n'est pas toujours un bonheur, Chevalier, d'avoir des Enfans de la plus belle espérance. Mais n'en parlons plus. Clémentine est une excellente Fille. Dans les dispositions générales de la Providence, le mal des uns tourne à l'avantage des autres. L'Évêque de Nocera vous entretiendra des conditions.

J'ai fait entrevoir au Chevalier, interrompit la Marquise, ce que nous pensons à faire pour lui.

Comment votre Fille l'a-t-elle reçu, reprit-il ? Avec assez d'embarras, je m'imagine.

La Marquise lui dit qu'elle n'avoit osé lever les yeux. Il répondit avec un profond soupir, c'est ce que j'avois prévu.

Pourquoi, me dis-je à moi-même, pourquoi m'a-t-on permis de voir cette excellente Mere, cette charmante Fille, avant que de m'avoir fait l'ouverture des conditions ? Quels Parens, cher Docteur ! Quelle indulgence ! Et le monde a-t-il rien de comparable à leur Clémentine ? Cependant ils ne sont pas heureux ! Mais je crois l'être encore moins, moi qui essuierois plus volontiers les dédains de vingt femmes, que de me voir forcé de refuser les offres d'une Famille à laquelle je dois tant de respect & d'attachement.

On vint m'avertir que l'Évêque souhaitoit me voir dans une Salle voisine. Je demandai la permission de me rendre à ses ordres. Après quelques explications, il me déclara ouvertement ce qu'on attendoit de mes sentimens pour Clémentine, & de ma reconnoissance pour la Famille. Je ne m'étois pas trompé dans mes craintes : mais quoique j'eusse prévu cet étrange dénouement, la force me manqua pour lui répondre. Il reprit : vous ne dites rien, mon cher Grandisson ! Vous hésitez ! Quoi ? Monsieur, la Fille d'une des premieres Maisons d'Italie, une Clémentine, avec une dot qui feroit l'ambition d'un Prince, n'obtiendroit que le refus d'un simple Gentilhomme, d'un Étranger dont la fortune est encore dépendante ? Est-il possible, Monsieur, que vous demeuriez incertain sur mes offres ?

Je répondis enfin que j'étois moins surpris qu'affligé de ses propositions ; que j'en avois eu quelque pressentiment, sans quoi

l'honneur qu'on m'avoit fait de me rappeller, & les témoignages de bonté avec lesquels on m'avoit reçu, ne m'auroient pas permis de modérer ma joie.

Il se jetta sur quelques points de Religion, dans lesquels je refusai long-temps de m'engager ; & mes réponses furent moins celles d'un Théologien, que d'un homme d'honneur qui s'en tient à sa persuasion. Foible défense, répliqua-t-il, je ne m'attendois pas à vous trouver tant d'obstination dans l'erreur. Mais quittons un sujet que vous entendez si mal. Je regarderois comme une étrange infortune d'être réduit à la nécessité d'employer des raisonnemens pour engager un Particulier à recevoir la main de ma Sœur. Apprenez, Monsieur, que si je faisois connoître à Clémentine que vous eussiez seulement balancé... Il commençoit à s'échauffer, & la rougeur lui étoit montée au visage.

Je lui demandai la permission de l'interrompre ; & lui faisant remarquer un peu de chaleur dans ce reproche, je l'assurai que je ne pensois point à m'en défendre, parce que je ne devois pas m'imaginer qu'il me crût capable de manquer de respect, pour une personne qui méritoit celui d'un Prince. Je lui dis que je n'étois à la vérité qu'un Particulier, mais dont la naissance n'avoit rien de méprisable, si l'on pouvoit tirer quelque considération d'une longue suite d'Ancêtres, lorsqu'on n'a point à se reprocher de les avoir déshonorés. Mais, Seigneur, ajoutai-je, que servent les Ancêtres à la vertu ? Je ne connois point d'autre guide que mon propre cœur. Mes principes étoient connus avant qu'on me fît l'honneur de me rappeller. Vous ne me conseillerez pas d'y renoncer, aussi long-temps que j'attacherai mon honneur à les suivre.

Il reprit d'un ton plus modéré : Vous ferez là-dessus d'autres réflexions, mon cher Chevalier, & je vous prie seulement d'observer que vous vous échauffez à votre tour. Mais vous êtes un homme estimable. Nous souhaiterions tous, comme ma Sœur, de vous voir parmi nous. Un Prosélyte tel que vous justifieroit tout ce que nous méditons en votre faveur. Pensez-y, cher Grandisson. Cependant que personne ne sache dans notre Famille, que vous avez besoin d'y penser, & que ma Sœur, sur-tout, l'ignore éternellement. Ce qu'elle aime en vous, c'est votre ame. De-là vient l'ardeur avec laquelle nous encourageons une passion si pure & si noble.

Je l'assurai que mon regret étoit au-dessus de toutes mes expressions, & que pendant toute ma vie, je respecterois sa Famille par d'autres motifs que sa noblesse & sa grandeur.

Vous ne prendrez donc pas le tems d'y penser, interrompit-il avec une nouvelle chaleur ? Vous êtes absolument déterminé.

Si vous saviez, lui répondis-je, ce qu'il m'en coûte à vous dire que je le suis, vous me trouveriez digne de votre pitié.

Il demeura quelque temps comme incertain. Eh bien, Monsieur, reprit-il assez brusquement, j'en suis très-fâché. Passons chez mon Frere Jeronimo. Il a toujours été votre Avocat depuis qu'il a fait connoissance avec vous. Jeronimo est capable de reconnoissance. Mais vous, Chevalier, vous ne l'êtes point d'une sincere affection. Ma seule réponse fut que, graces au Ciel, il ne rendoit point justice à mes sentimens.

Je me laissai conduire à l'appartement de son Frere. Là, que n'eus-je point à souffrir de l'amitié de l'un & des instances de l'autre ! Enfin le Prélat me demanda d'un ton plus froid, si je sou-

haitois qu'il me conduisît à son Pere, à sa Mere, à sa Sœur, ou si je voulois partir sans les voir ? C'étoit mon dernier mot qu'on attendoit. Je fis une profonde révérence aux deux Freres. Je me recommandai à leur amitié, & par eux aux respectables personnes qu'ils avoient nommées, & je retournai à mon logement, le cœur si serré, que je fus incapable de sortir pendant le reste du jour. Le même fauteuil où je m'étois jeté en arrivant, me retint deux heures entieres.

Vers le soir, Camille, déguisée sous une grande Mante, vint demander à me voir. Elle se fit connoître, aussi-tôt qu'elle fut seule avec moi. Ô Monsieur ! me dit-elle, dans quelle consternation j'ai laissé toute la Famille ! Personne ne sait que je suis ici ; mais je n'ai pu me défendre d'y venir. Je ne m'arrêterai qu'un instant pour vous apprendre combien nous sommes à plaindre. Votre générosité vous inspirera ce que vous devez aux circonstances. Après votre départ, Monsieur l'Évêque a fait à Madame le récit de votre conférence. Ah ! Monsieur, vous avez un ardent Ami dans le Seigneur Jeronimo. Il s'est efforcé de tout adoucir. Madame s'est hâtée d'informer M. le Marquis : Jamais je ne l'avois vu dans une si grande colere. Il est inutile de vous répéter ce qui lui est échappé…

Contre moi, Camille !

Oui, Monsieur : il croit sa Famille perdue d'honneur.

Le Marquis Della Porretta, chere Camille, est le plus digne de tous les hommes. Je l'honore jusqu'au point… mais de grace, continuez.

La Marquise n'a pas manqué d'informer aussi ma jeune Maîtresse. Elle l'a fait, dans les termes les plus tendres. J'étois pré-

sente. Peut-être appréhendoit-elle d'avoir besoin de mes services : elle m'avoit donné ordre de demeurer. Avant qu'elle ait eu le tems d'achever son récit, ma jeune Maîtresse s'est jetée à genoux devant elle ; & la remerciant de sa bonté, elle l'a suppliée de lui épargner le reste. Je vois, lui a-t-elle dit, qu'une la Porretta, que votre Fille, Madame, est refusée. C'est assez ; comptez, Madame, que votre Clémentine n'a pas l'ame si basse, qu'elle ait besoin des consolations d'une Mere pour soutenir cette indignité. Je ne la ressens que pour mon Pere, pour vous, Madame, & pour mes Freres. Que le Ciel bénisse l'Étranger, quelque Pays qu'il habite ! Il y auroit peu de noblesse à s'emporter contre lui. N'est-il pas Maître de ses résolutions ? Mais il me rend maîtresse aussi des miennes. Ne craignez pas, Madame, que je manque de fermeté dans cette occasion. Vous, Madame, mon Pere, mes Freres, vous n'aurez rien à me reprocher.

Sa Mere l'a serrée contre son sein, avec des larmes de joie. Elle a fait appeller M. le Marquis, pour lui raconter ce qu'elle venoit d'entendre de sa fille. Elle ne l'a pas embrassée moins tendrement, & tout le monde s'est réjoui d'une si forte apparence de guérison. Mais le Pere Marescotti, son Directeur, est arrivé mal-à-propos dans ces circonstances. On l'a instruit de ce qui s'étoit passé. Il a demandé instamment à la voir. Il a prétendu qu'il falloit profiter de cette crise, pour lui faire accepter le Comte de Belvedere. On m'a chargée de la prévenir sur cette visite. Ô Camille ! s'est-elle écriée ; laissez-moi retourner à Florence, auprès de ma chere Madame Bemont ! Partons demain ; à ce moment, s'il est possible. Je veux remettre à voir le Pere Marescotti, lorsque je serai dans la situation qu'il désire. Mais les instances du Pere ont prévalu. Je ne doute point de ses bonnes intentions. Il a passé une demie-heure avec elle. Cet entretien l'a laissée dans un pro-

fond accès de mélancolie. Sa Mere, qui s'est empressée de la rejoindre, l'a trouvée comme immobile, les yeux fixes, & l'air aussi sombre que jamais. Deux ou trois questions n'ont pu tirer d'elle un mot de réponse. Lorsqu'elle a commencé à parler, ses discours ont marqué de l'égarement ; & sans être sollicitée en faveur du Comte de Belvedere, elle a déclaré qu'elle ne vouloit, ni de lui, ni d'aucun homme au monde.

Sa Mere lui a promis la liberté de retourner à Florence. Alors, la présence d'esprit lui est revenue. Plût au Ciel qu'elle fût partie, avant que d'avoir vu son Directeur ! Toute la Famille fait à présent le même souhait. Aussi-tôt qu'elle s'est trouvée seule avec moi ; Camille, m'a-t-elle dit, quelle nécessité de charger le Chevalier Grandisson ? Que sert de s'emporter contre lui ? C'est manquer de générosité. Est-il obligé de prendre une fille, qu'un excès d'empressement a peut-être rendue méprisable à ses yeux ? Je ne puis souffrir qu'il soit maltraité. Mais que jamais son nom ne soit prononcé devant moi. Elle s'est arrêtée un moment. Cependant, Camille, a-t-elle repris, il faut convenir que le mépris est bien difficile à supporter ! Elle s'est levée alors de sa chaise ; & depuis ce moment, ses accès ont pris différentes faces. Tantôt elle ne parle qu'à elle-même ; tantôt elle paroît s'adresser à quelqu'un. Elle a toujours un air d'étonnement ou d'admiration. Quelquefois elle tressaillit, comme on fait dans la plus vive surprise. Assise, ou debout, elle n'est jamais tranquille. Quoiqu'elle s'agite, avec diverses marques de tristesse & d'affliction, on ne la voit point pleurer, elle qui arrache des larmes à tout le monde. Dans les discours qu'elle tient, je crois avoir découvert qu'elle répete une partie de ce qui s'est passé entr'elle & son Directeur. Mais rien ne lui échappe plus souvent que ces trois mots ; Ciel ! être méprisée !

Elle a dit une fois, être méprisée par un Protestant ! quel comble de honte !

Telle est, ajouta Camille, la situation de ma malheureuse Maîtresse. Je vois, Monsieur, que ce récit vous touche. Vous êtes sensible à la compassion. La générosité fait une partie de votre caractere. Vous aimez ma Maîtresse. Il est impossible que vous ne l'aimiez pas. Que je plains les tourmens de votre cœur ! L'amour de ma Maîtresse s'étendoit au-delà de ce monde périssable. Elle vouloit être à vous, Monsieur, pour toute l'éternité.

Camille auroit pu se livrer plus long-tems à sa tendre affection, pour une Maîtresse qu'elle avoit élevée depuis l'enfance. Je ne me sentois pas la force de parler : & quand j'en aurois été capable, dans quelle vue aurois-je entrepris de lui peindre les tourmens de mon cœur ? Je la remerciai de ses intentions. Je la chargeai de dire à Jeronimo que je ferois fonds éternellement sur son amitié ; que la mienne étoit égale à mon respect pour son illustre Famille, & que tout ce que je possédois au monde, sans en excepter ma vie, seroit toujours à leur disposition. Pendant qu'elle me saluoit pour se retirer, je lui mis au doigt un diamant que j'avois au mien ; dans la crainte, lui dis-je, que l'accès de l'hôtel Della Porretta ne me fût interdit, & que je n'eusse plus l'occasion de lui parler. Elle se fit presser long-tems pour le recevoir.

Quelles autres conditions, cher Docteur, aurois-je été capable de refuser ! Combien le poids de mes peines ne fut-il pas augmenté par le récit de Camille ! Ma principale consolation, dans cette triste avanture, est qu'après toutes mes réflexions je me crois acquitté par le témoignage de mon cœur ; d'autant plus que jamais, peut-être, il n'y eut un plus grand exemple de désintéres-

sement, car la terre n'a rien produit de plus noble que Clémentine.

N. Le lendemain, Monsieur Grandisson reçut la Lettre suivante, du Seigneur Jeronimo.

Est-ce vous, mon cher Ami, que je dois blâmer, dans le plus cruel & le plus malheureux de tous les événemens ! Je ne le pourrois avec justice. Blâmerai-je mon Pere & ma Mere ? Ils se blâment eux-mêmes de vous avoir accordé un accès trop libre auprès de ma Sœur. Cependant, ils reconnoissent que vous vous êtes conduit fort noblement ; mais ils avoient oublié que leur fille avoit des yeux. Qui ne connoissoit pas son discernement ? Qui pouvoit ignorer son estime & son goût pour le mérite ? Dois-je donc blâmer ma Sœur ? Non assurément. Je blâmerai encore moins ses deux autres Freres. Mais n'est-ce pas sur moi que le blâme doit tomber ? Cette chere Sœur, m'a-t-on dit, a confessé à Madame Bemont, que la vive tendresse qu'elle m'a vue pour vous, n'a pas eu peu d'influence sur son cœur. Est-ce donc moi-même que je dois accuser ? Si je considere mon intention, & la justice de mes sentimens pour un homme à qui je dois la vie & le goût de la vertu, je ne puis me croire coupable, pour m'être quelquefois livré aux transports de ma reconnoissance. Ne trouverai-je donc personne que nous puissions accuser de notre malheur ? La nature en est bien étrange, & les circonstances sans exemple !

Mais est-il vrai qu'il y ait une différence si irréconciliable entre les deux Religions ? Il faut le croire. L'Évêque de Nocera l'assure. Clémentine le pense. Mon Pere & ma Mere en sont persuadés.

Mais votre Pere en a-t-il la même opinion ? Voulez-vous, Chevalier, que nous le choisissions pour arbitre ? Non, vous ne le

voudrez point. Vous êtes aussi déterminé que nous, quoiqu'assurément avec moins de raison.

Quelle sera donc notre ressource ! Laisserons-nous périr Clémentine ? Quoi ? ce galant-homme, qui n'a pas fait difficulté d'exposer si généreusement sa vie pour le Frere, n'entreprendra-t-il rien pour sauver la Sœur ? Venez, cruel Ami, & voyez sa situation. Cependant on ne vous permettra pas de la voir dans ce triste état. L'impression de votre refus, dont elle se croit avilie, & les reproches perpétuels d'un zélé Directeur… Comment ce personnage a-t-il pu se faire un devoir, de déchirer une Ame aussi sensible à la pitié qu'à l'honneur ! Vous voyez qu'enfin j'ai trouvé quelqu'un à blâmer. Mais je viens au motif qui me porte à vous importuner par une Lettre. C'est pour vous demander en grace de me venir voir. Faites-moi l'honneur, Chevalier, de venir passer ce matin quelques momens avec moi. Peut-être ne verrez-vous que moi. Camille m'a dit, & n'a dit qu'à moi, qu'elle vous avoit vu hier au soir. Elle m'a fait la peinture de vos peines. Je renoncerois à votre amitié, si vous en ressentiez moins. Je vous plains du fond du cœur, parce que je connois depuis long-tems, avec quelle fermeté vous êtes attaché à vos principes, & parce qu'il est impossible que vous n'aimiez pas Clémentine. Que ne suis-je en état de vous prévenir ! je vous épargnerois d'autant plus volontiers la peine de cette visite, que dans les circonstances elle ne peut vous être agréable. Mais accordez-la néanmoins à mes instances.

Vous avez fait entendre à mon Frere que croyant vos principes connus, vous vous étiez flatté qu'on n'auroit pas d'éloignement pour une conciliation. Il faut que vous vous expliquiez avec moi sur cette idée. Si je vois la moindre apparence de succès… Mais j'en désespere, par toute autre voie que celle de l'abjuration. Ils

aiment votre Ame. Ils sont persuadés qu'elle leur est plus chere qu'à vous. N'y a-t-il pas dans ce sentiment, un mérite que vous ne sauriez vous attribuer ?

J'apprends que le Général est arrivé cette nuit. Quelques affaires, qui l'ont appelé ce matin, ne m'ont point encore permis de le voir. Je crois qu'il n'est point à propos que vous vous rencontriez. Son humeur est vive. Il adore Clémentine. Il n'est encore informé qu'à demi, de notre malheureuse situation. Quel changement pour ses espérances ! Une des principales vues de son voyage étoit de vous embrasser & de contribuer à la satisfaction de sa Sœur. Ah, Monsieur ! il venoit pour assister à deux Actes solemnels ; l'un qui devoit être votre mariage, en conséquence de l'autre. Je répete que vous ne devez pas vous rencontrer. Ce seroit une mortelle affliction pour moi, que vous reçussiez la moindre offense de quelqu'un de mon sang, sur tout dans la maison de mon Pere. Venez néanmoins. Je brûle de vous voir & de vous consoler ; quand vous devriez ravir toute espérance de consolation à votre tendre & fidele Ami,

*Jeronimo Della Porretta.*

N. Le Chevalier, ayant accepté cette invitation, en rendit compte alors au Docteur Barlet, qui continue de communiquer des extraits de ses Lettres à Miss Byron.

Je fus introduit, sans difficulté, dans l'appartement de Jeronimo. Il s'étoit levé pour m'attendre. Je crus remarquer dans ses yeux, & dans la maniere dont il me salua, plus de réserve que je n'y étois accoutumé. Que je crains, lui dis-je, d'avoir perdu mon Ami ! Il m'assura que ce changement étoit impossible ; & passant tout d'un coup à sa Sœur, chere Clémentine ! me dit-il. Elle a pas-

sé une fort mauvaise nuit. Ma Mere ne l'a pas quittée jusqu'à trois heures. Il n'y a qu'elle, dont la présence lui impose.

Que pouvois-je répondre ? Je me sentois pénétré jusqu'au fond de l'ame. Mon ami s'en apperçut, & prit pitié de mon trouble. Il parla de choses indifférentes. Je ne pus lui donner d'attention.

Il tomba sur un autre sujet, qui n'admettoit pas le même partage. Le Général peut rentrer à toute heure, me dit-il ; & je crois, comme j'ai pris la liberté de vous l'écrire, qu'il ne convient pas que vous vous rencontriez. J'ai donné ordre qu'on m'avertisse, avant que d'introduire ici personne, pendant que vous me ferez l'honneur d'y être. Si vous consentez à ne pas voir le Général, & même mon Pere & ma Mere, lorsqu'ils viendront s'informer de ma santé avec leur attention ordinaire, vous pourrez passer dans la chambre voisine, ou descendre au Jardin par l'escalier dérobé. Je lui répondis que je n'étois pas le moins à plaindre dans cette affaire ; que je n'étois chez lui qu'à son invitation, & que s'il desiroit, par rapport à lui-même, que je m'éloignasse à leur arrivée, j'aurois volontiers cette complaisance pour lui, mais que par tout autre motif je n'étois pas disposé à me cacher. Cette réponse est digne de vous, me dit-il. Toujours le même, cher Grandisson ! Que ne sommes-nous Freres ! Nous le sommes du moins de cœur & d'ame. Mais quelle est la conciliation que vous m'avez fait espérer ?

Je lui déclarai alors, que je passerois alternativement une année en Italie, une autre en Angleterre, si la chere Clémentine consentoit à m'y accompagner ; ou que si ce voyage lui déplaisoit, je ne m'arrêterois que trois mois de l'année dans ma Patrie ; que

pour la Religion, elle seroit toujours libre de garder la sienne, & que je ne demandois qu'un homme discret pour son Aumônier.

Il me fit connoître, par un mouvement de tête, qu'il n'espéroit rien de cette ouverture. Cependant il m'offrit de la proposer comme de moi. Elle me satisferoit, continua-t-il ; mais je doute qu'elle ait le même pouvoir sur les autres. J'ai beaucoup plus entrepris pour vous, & personne ne veut m'écouter. Plût au Ciel, Chevalier, que par amitié pour moi, pour tout le monde… mais je sais que les raisons ne vous manquent point pour vous défendre. Il est bien étrange, néanmoins, que l'opinion de vos Ancêtres vous en paroisse une si forte ! J'ai peine à croire que vous ayez beaucoup de jeunes gens capables de cette obstination… contre des offres ! des avantages !… D'ailleurs il est sûr que vous aimez ma Sœur. Vous aimez surement toute ma famille. Tout le monde, j'ose le dire, mérite ici votre affection ; & vous conviendrez qu'ils n'ont pu vous donner de plus fortes marques de leur estime.

Mon Ami n'attendoit pas que je lui répondisse par des argumens. Dans un cas si touchant, ma réponse la plus expressive étoit le silence.

Camille vint l'interrompre. La Marquise, me dit-elle, sait que vous êtes ici, Monsieur, & vous prie de ne pas sortir sans la voir. Je crois qu'elle me suit. Je l'ai laissée avec ma jeune Maîtresse, & dans un grand embarras pour la faire consentir à la saignée qu'elle craint beaucoup. M. le Marquis & M. l'évêque sont sortis ; ils n'ont pu soutenir les tendres instances qu'elle leur faisoit, pour obtenir que le Chirurgien fût renvoyé.

La Marquise entra presqu'aussi-tôt. L'inquiétude & la douleur étoient peintes sur son visage, quoiqu'avec un mélange de ten-

dresse & d'abattement. Demeurez, me dit-elle, ne vous levez point, Chevalier. Elle se jetta dans un fauteuil. Elle soupira, elle pleura ; mais elle auroit souhaité de pouvoir cacher ses larmes. Si j'avois été moins touché qu'elle, je me serois efforcé de la consoler. Mais que pouvois-je dire ? Je tournai la tête. J'aurois voulu pouvoir cacher aussi mon émotion. Mon ami s'en apperçut. Pauvre Chevalier ! dit-il d'un ton de pitié. Je ne doute point de ses peines, répondit la Marquise du même air de bonté, quoique son Fils eût parlé fort bas : le Chevalier peut être opiniâtre, mais je ne le crois pas capable d'ingratitude. Excellente Femme ! Que je fus touché de sa générosité ! C'étoit prendre le vrai chemin de mon cœur. Vous me connoissez, mon cher Docteur Barlet, & vous vous représentez mes tourmens.

Jeronimo s'informa de la santé de sa Sœur. Je craignois de faire cette question. Elle n'est pas plus mal, lui dit la Marquise ; mais son imagination est dans un trouble... Malheureuse fille ! Là-dessus, elle versa un torrent de larmes.

J'eus la hardiesse de prendre sa main. Ô Madame ! n'y a-t-il point de conciliation ! n'y a-t-il point...

Elle m'interrompit. Non, Chevalier ; la Religion n'en admet point. Il ne m'est pas permis d'en proposer. On connoît trop bien votre ascendant. Ma Fille ne sera pas long-tems Catholique, si nous consentons qu'elle soit à vous : & vous savez ce que nous penserions alors de son salut ! Il vaut mieux la perdre pour jamais... Cependant, comment une Mere... Ses larmes acheverent d'exprimer ce que la douleur fit demeurer sur ses levres. Lorsqu'elle eut retrouvé la voix ; Clémentine, reprit-elle, est en dispute avec son Chirurgien, pour se défendre de la saignée. Elle m'a demandé mon secours avec tant d'instance, que j'ai pris le parti

de m'éloigner. Je crois l'opération finie. Elle sonna. Au même instant sa Fille parut elle-même, le bras lié, le visage pâle & troublé. Elle avoit senti la lancette, mais on n'avoit pu lui tirer que deux ou trois gouttes de sang ; & dans son effroi, elle venoit implorer l'assistance de sa Mere.

N. Ici M. Grandisson représente l'étonnement qu'elle eut de le voir, le calme qui succéda tout d'un coup dans son esprit, & la facilité qu'elle eut à se laisser tirer du sang lorsqu'il eut joint ses prieres à celles de la Marquise. Ce détail n'est pas sans agrémens pour ceux qui les aiment de cette nature. Clémentine fut saignée dans la chambre de son Frere. On profita de l'occasion pour lui tirer tant de sang, que s'étant évanouie, elle fut transportée dans son appartement, où sa Mere la suivit.

Le Chevalier continue :

Une autre scène ne fut pas long-temps à succéder. Camille vint nous avertir que le Général étoit arrivé, & qu'il s'arrêtoit à déplorer avec la Marquise, le misérable état de sa Sœur, qui étoit tombée dans un second évanouissement. Il sera bientôt ici, me dit Jeronimo : êtes-vous disposé à le voir ? Je lui répondis que son Frere ayant peut-être appris où j'étois, je ne pouvois sortir sur le champ sans quelque apparence d'affectation, mais que s'il tardoit un peu, j'étois résolu de me retirer. À peine cessois-je de parler, qu'il entra seul, en s'essuyant les yeux. Votre serviteur, Monsieur, me dit-il d'un air fort sombre : & se tournant vers son Frere, il lui demanda des nouvelles de sa santé. Nos chagrins communs, ajouta-t-il, ne sont pas propres à la rétablir. J'ai vu Clémentine. Qui diable auroit cru que le mal fût si profond ? Et s'adressant à moi : en vérité, Monsieur, vous devez vous applaudir de votre triomphe. Le cœur de Clémentine n'est pas une

conquête vulgaire. Sa naissance… Je l'interrompis : il me semble, Monsieur, que je ne mérite point ce compliment. Mon triomphe, Monsieur ! Il n'y a point, dans votre Famille, un cœur plus affligé que le mien.

Quoi, Chevalier ? La Religion, la conscience ont tant de force ?

Qu'il me soit permis de vous faire la même question, Monsieur, de la faire à M. l'Évêque de Nocera & à toute votre Famille. Votre réponse sera la mienne.

Il me pria vivement de m'expliquer.

Si vous trouvez, repris-je, une différence assez essentielle entre les deux Religions, pour exiger que j'abandonne la mienne, pourquoi serois-je capable de l'abandonner, moi qui crois lui devoir autant d'attachement que vous en avez pour la vôtre ? Mettez-vous à ma place, Monsieur.

Je m'y mets, & je crois que dans votre situation, j'aurois moins de scrupule. L'Évêque de Nocera vous répondroit peut-être autrement.

M. l'Évêque de Nocera ne sauroit être plus attaché à ses principes que je le suis aux miens. Mais je me flatte, Monsieur, que votre réponse même sur ce grand article, peut me donner quelque droit à votre amitié. On me propose de renoncer à ma Religion : je ne fais à votre Famille aucune proposition de cette nature. Au contraire, je consens que votre Sœur soit fidelle à la sienne, & je suis prêt à régler une bonne pension pour un Aumônier sage, dont le seul office sera de la soutenir dans ses principes. À l'égard de la résidence, j'offre de passer une année en Italie, une année en Angleterre ; & si son goût ne la porte point à

s'éloigner, je consens même qu'elle ne quitte point son Pays, & je me borne, chaque année, à passer trois mois dans le mien.

Et les Enfans ? interrompit Jeronimo, dans la vue de fortifier mes offres.

Je consentirai, Messieurs, que les filles soient élevées par la Mere : mais on me laissera l'éducation des fils.

Et qu'auront fait les pauvres filles, Chevalier, répondit le général, avec un sourire ironique, pour être abandonnées à la perdition ?

Considérez, Monsieur, que sans entrer dans l'opinion des Théologiens de l'une & de l'autre Église, ma proposition est un compromis. Je n'aurois pas commencé par ces offres à rechercher une Princesse. La Fortune seule n'a point de pouvoir sur moi. Qu'on me laisse libre sur l'article de la Religion, & je renonce volontiers, jusqu'au dernier ducat, à la fortune de votre Sœur.

Qu'aurez-vous donc pour soutenir…

Reposez-vous de ce soin sur elle & sur moi. J'en userai avec honneur. Si vous apprenez qu'elle m'abandonne pour cette raison, vous vous féliciterez de l'avoir prévu.

Votre mariage, Monsieur, élèveroit beaucoup votre fortune au-dessus de ce qu'elle peut être par vos espérances naturelles. Pourquoi ne jeterions-nous pas les yeux devant nous sur votre postérité, comme Italiens ? Et dans cette supposition… Il s'arrêta. Sa conclusion n'étoit pas difficile à deviner. Je ne suis pas plus capable, lui dis-je, de renoncer à ma Patrie qu'à ma Religion. Je laisserois ma postérité libre, mais je ne voudrois, ni la priver d'un

attachement dont je fais gloire, ni priver mon Pays d'une race qui ne lui a jamais fait déshonneur.

Le Général prit du tabac, jetta un coup d'œil sur moi, & tourna la tête d'un air trop sourcilleux. Je ne pus m'empêcher d'y être sensible.

Je n'ai pas peu de peine, Monsieur, lui dis-je à soutenir les difficultés de ma situation, jointes sur-tout aux chagrins qu'elle me cause en elle-même. Passer ici pour coupable, sans avoir rien à me reprocher dans mes pensées, dans mes paroles & dans mes actions... Convenez, Monsieur, que rien n'est plus dur.

Oui, mon Frere, interrompit Jeronimo. Le grand malheur de cette avanture, ajouta-t-il, avec beaucoup de bonté, est que le Chevalier Grandisson n'est point un homme ordinaire, & que ma Sœur, qui n'étoit pas capable de prendre de l'attachement pour un mérite commun, n'a pu demeurer insensible au sien.

Quels que soient les attachemens de ma Sœur, répondit le fier Général, nous connoissons les vôtres, Seigneur Jeronimo, & nous ne désavouons point qu'ils sont généreux ; mais ne savons-nous pas tous que les beaux hommes n'ont pas besoin d'ouvrir la bouche pour attacher les jeunes filles ? Le poison, pris une fois par les yeux, se répand bientôt dans toute la masse.

Je le priai de faire attention que du côté des femmes comme de celui des hommes, mon honneur n'avoit jamais été suspect.

Il reconnut que mon caractere étoit bien établi. Il protesta que si sa Famille n'avoit pas eu cette opinion, elle ne seroit jamais entrée avec moi dans le moindre Traité, mais qu'il n'en étoit pas moins piquant pour elle de voir une fille de son Sang refusée, &

que je ne prévoyois pas sans doute les conséquences d'un affront de cette nature, dans le pays où j'étois.

Refusée ! interrompis-je avec beaucoup de chaleur. Répondre à cette accusation, Monsieur, ce seroit faire outrage à votre justice, & blesser indignement votre illustre Maison.

Il se leva d'un air irrité, en jurant qu'il ne vouloit pas être traité avec mépris. Je me levai aussi, & si je le suis avec indignité, lui dis-je, c'est, Monsieur, ce que je ne suis point accoutumé à souffrir.

Jeronimo parut consterné. Il nous dit qu'il s'étoit opposé à notre entrevue ; qu'il connoissoit la vivacité de son Frere, & que moi-même après les scenes précédentes, je devois peut-être marquer moins de ressentiment que de pitié. Je lui répondis que c'étoit un juste égard pour la délicatesse de sa Sœur, à laquelle j'étois attaché par les plus tendres sentimens, autant que la nécessité de justifier ma propre conduite, qui ne m'avoit pas permis d'entendre le terme de refus sans émotion.

Sans émotion ! reprit le général. Le terme est doux pour ce qu'il peut signifier. Mais moi, qui n'apporte point tant de choix aux expressions, je ne connois que celles qui s'expliquent par les actions.

Je me contentai de lui dire que j'avois espéré de sa part plus de faveur que d'éloignement pour le compromis. Il prit un ton plus tranquille : de grace, Chevalier, considérez de sang froid le fond de cette affaire. Que répondre à notre Pays, car nous sommes gens publics, à l'Église, à laquelle nous appartenons dans plusieurs sens, à notre propre caractere, si nous acceptons pour une Fille, & pour une Sœur, la main d'un Protestant ? Vous

vous intéressez, dites-vous, à son honneur : que répondrons-nous pour elle, si nous l'entendons traiter de Fille aveuglée par l'amour, que sa passion a rendue capable de refuser des Partis de la premiere distinction, tous de sa Religion & de son Pays, pour se jeter entre les bras d'un Étranger, d'un Anglois…

Qui promet, interrompis-je, qui jure, souvenez-vous-en, Monsieur, de la laisser libre dans sa Religion. Si vous craignez tant de difficulté à répondre, avec cette stipulation en sa faveur, que pensera-t-on de moi, qui sans être homme public, ne suis pas d'un rang obscur dans ma Patrie, si, contre mes lumieres & ma conscience, j'abandonne ma Religion & mon Pays par un motif de la premiere considération, sans doute, dans la vie privée, mais qui ne tire néanmoins sa force que de l'amour propre & de l'intérêt personnel ?

C'est assez, Monsieur, c'est assez. Si vous méprisez les grandeurs, si vous comptez pour rien les richesses, les honneurs, l'amour, on pourra dire, à la gloire de ma Sœur, qu'elle est la premiere femme, de ma connoissance du moins, qui ait pris de l'amour pour un Philosophe ; & je suis d'avis qu'elle doit porter les conséquences de cette singularité. Son exemple ne sera pas fort contagieux. Il le sera, dit flatteusement Jeronimo, si M. Grandisson est le Philosophe. Je fus mortifié de voir finir, avec cet air de légéreté, une affaire qui m'avoit pénétré le cœur. Mais Jeronimo saisissant l'occasion de badiner, ajouta d'autres plaisanteries pour dissiper ce qui pouvoit nous rester d'altération, & je laissai les deux Freres. En passant par le Sallon, j'eus le plaisir d'apprendre de Camille que sa Maîtresse étoit moins agitée depuis sa saignée.

Dans le cours de l'après-midi, le Général me fit l'honneur de passer chez moi. Il me dit naturellement qu'il avoit pris mal quelques expressions qui m'étoient échappées. Je ne lui dissimulai point que les siennes m'avoient causé un instant de chaleur, & je m'excusai par son exemple. Il reçut bien les instances avec lesquelles je lui recommandai mon projet de conciliation, mais il ne me promit rien ; & s'étant contenté de prendre mes propositions par écrit, il me demanda si mon Pere étoit aussi ferme que moi sur l'article de la Religion ? Je lui répondis que jusqu'alors je n'avois rien communiqué de cette affaire à mon Pere. Il me dit que je le surprenois : que de quelque Religion qu'on fût, il avoit toujours conçu que lorsqu'on faisoit profession d'y être si fortement attaché, on devoit être uniforme ; que celui qui pouvoit se dispenser d'un devoir, étoit capable d'en violer un autre. Je ne fis pas difficulté de lui répondre que n'ayant jamais pensé à rechercher sa Sœur, je n'avois informé mon Pere que du favorable accueil que j'avois reçu dans une des principales Maisons d'Italie ; que mes espérances étoient très-récentes, comme il ne l'ignoroit pas lui-même, & tempérées dès l'origine, par la crainte que la Religion & la résidence ne fussent des obstacles insurmontables ; mais qu'à la premiere apparence de succès, j'étois résolu de communiquer mon bonheur à toute ma Famille, & sûr de l'approbation de mon Pere pour une Alliance qui répondoit si bien à la magnificence de son caractere.

Le Général me dit en sortant, & d'un air assez hautain, adieu, Chevalier. Je suppose que vous ne vous hâterez point de quitter Boulogne. Il m'est impossible de vous dissimuler que je suis extrêmement sensible à tous les désagrémens de cette aventure. Oui, ajouta-t-il en jurant, je le suis. N'attendez pas que nous déshonorions notre Sœur & nous-mêmes, en vous faisant notre

cour pour vous la faire accepter. J'apprends qu'une autre Dame a pris aussi de beaux sentimens pour vous. Ces concurrences d'amour peuvent vous donner de l'importance à vos propres yeux, mais la Signora Olivia n'est pas une Clémentine. Vous êtes dans un Pays jaloux de l'honneur. Notre Famille y tient un des premiers rangs. Vous ne savez pas, Monsieur, dans quelle affaire vous vous êtes engagé.

Je lui répondis qu'il me tenoit un langage que je n'avois pas mérité, & que je voulois laisser sans réponse : que je ne quitterois pas Boulogne sans l'en informer, & sans être bien assuré qu'il ne me restoit aucune prétention au bonheur dont on m'avoit donné l'espérance. Mes principes, ajoutai-je, étoient bien connus avant qu'on m'eût fait l'honneur de m'écrire à Vienne.

Vous nous reprochez donc cette démarche ? repliqua-t-il, après s'être mordu les levres. Elle est basse, j'en conviens ; mais je n'y ai pas eu de part. Il me quitta fort ému.

J'avois le cœur en assez mauvais état, mon cher Docteur, pour souhaiter qu'un Frere de Clémentine m'eût épargné cette insulte. Il me parut fort dur d'être menacé. Mais, graces au Ciel, je ne mérite point ce traitement.

Camille me rendit une nouvelle visite, deux heures après que le Général m'eut quitté. Elle commença par m'apprendre que c'étoit avec la participation de la Marquise, & par l'ordre du Seigneur Jeronimo, qui l'avoit chargée d'une Lettre pour moi. Je lui demandai avidement des nouvelles de sa jeune Maîtresse. Elle est assez tranquille, me dit-elle, & plus qu'on ne pouvoit l'espérer d'un accès si violent, qu'à peine se souvient-elle de vous avoir vu ce matin.

La Marquise avoit donné ordre à Camille de me dire de sa part, que malgré mon obstination, qui changeoit ses espérances en désespoir, elle croyoit devoir à l'estime qu'elle conservoit toujours pour moi, de m'avertir que les ressentimens pouvoient être poussés fort loin, & qu'elle souhaitoit par conséquent que je ne fisse pas un plus long séjour à Boulogne. Si les circonstances devenoient plus heureuses, elle me promettoit d'être la premiere à m'en féliciter.

J'ouvris la Lettre de mon Ami. Elle étoit dans ces termes :

Mon inquiétude & mon chagrin sont extrêmes, cher Grandisson, de voir un homme aussi brave, aussi généreux que mon Frere, dans des transports de passion où je ne le connois plus. C'est sans doute votre grandeur d'ame ordinaire, qui vous fait préférer votre Religion à tous les avantages de l'amour & de la fortune. Pour moi, je vous crois fort affligé. Si vous ne l'étiez pas infiniment, vous ne seriez pas assez sensible au mérite d'une excellente Fille, & votre ingratitude seroit extrême pour la distinction dont elle vous honore. Je suis sûr que vous ne condamnez point ces expressions, & que vous me croyez en droit de penser qu'elle fait honneur à mon cher Grandisson même. Mais si cette affaire avoit de malheureuses suites, quelle source de regrets pour notre Famille, que l'un des deux Freres vînt à périr par la même main qui a sauvé l'autre, ou que vous, à qui elle doit la vie du plus jeune, vous la perdissiez par la main de l'aîné ! Fasse le Ciel que vous ayez tous deux plus de modération ! Mais permettez que je vous demande une faveur, c'est celle de vous retirer à Florence, du moins pour quelques jours.

Qu'il est malheureux pour moi de me voir dans l'impuissance de donner plus de force à ma médiation ! Cependant le Général

vous admire. Mais comment le blâmer d'un zele dans lequel il voudroit, pour sa vie, que votre honneur fût compris comme le nôtre !

Au nom de Dieu, éloignez-vous pour quelques jours. Clémentine est plus tranquille. J'ai obtenu que dans les circonstances, on ne permettra point à son Directeur de la voir. C'est néanmoins un homme de mérite & d'honneur. Quelle fatalité ! Chacun a les meilleures intentions, & tout le monde est misérable ! La Religion peut-elle causer tant de maux ? Hélas ! Je ne puis agir. Il ne me reste que le pouvoir de réfléchir & de m'affliger. Cher Ami, faites-moi savoir par une ligne que vous quitterez demain Boulogne. Mon cœur en sera du moins un peu soulagé.

Je chargeai Camille des plus respectueuses protestations de reconnoissance pour la Marquise, & j'y joignis la promesse de tenir une conduite qui mériteroit son approbation. Je parlai avec douleur des ressentimens dont elle étoit alarmée. J'étois sûr, dis-je à Camille, qu'à quelque degré qu'ils pussent être, un homme aussi généreux, aussi noble que le Général, n'entreprendroit rien sans réflexion : mais j'ajoutai qu'il m'étoit impossible de m'éloigner de Boulogne, parce que je ne désespérois point encore de quelque heureuse révolution en ma faveur. J'écrivis à Jeronimo dans le même sens. Je l'assurois de ma plus haute considération pour son Frere. Je déplorois l'occasion qui causoit tant de trouble, & je lui répondois de ma modération. Je lui rappellois l'ancienne résolution à laquelle il me savoit attaché, d'éviter toutes les rencontres méditées, & lui représentois quelle confiance il y devoit prendre, lorsqu'il étoit question d'un Fils du Marquis Della Porretta, & d'un Frere, non-seulement de mon Ami, mais de la plus aimable & de la plus chere des Sœurs.

Ma réponse ne satisfit ni la Marquise, ni Jeronimo. Mais étois-je libre de prendre un autre parti ? J'avois donné ma parole au Général de ne pas quitter Boulogne sans l'en avoir informé, & je conservois réellement, comme je le faisois dire à la Marquise, l'espoir de quelque heureux changement.

Le Marquis, le Prélat & le Général se rendirent à Urbin ; & là, comme je l'appris ensuite de mon Ami, il fut décidé en pleine conférence que le Chevalier Grandisson, par la différence des principes, & par l'inégalité du rang & de la fortune, étoit indigne de leur alliance. On fit même entendre au Général qu'il n'étoit pas moins indigne de son ressentiment.

Pendant l'absence du Pere & des deux Freres, Clémentine donna quelques espérances de rétablissement. Elle sollicita sa Mere de lui accorder la liberté de me voir. Mais la Marquise n'osant se fier à ses desirs, & craignant les reproches de sa Famille, sur-tout pendant qu'on étoit à délibérer sur le fond des circonstances, éloigna tendrement cette demande. Son refus ne servit qu'à redoubler les instances de Clémentine. Jeronimo panchoit à la satisfaire, mais le Directeur fortifiant les craintes de la Marquise, tout le poids que les infirmités de mon Ami donnoient à ses conseils ne l'auroit point emporté sur celui du Pere Marescotti, sans une entreprise de Clémentine qui les alarma tous, & qui les obligea de se rendre à ses desirs. C'est de Camille que j'appris un détail fort étrange, dont le souvenir me déchire encore le cœur, & que je ne puis confier qu'à vous.

La maladie de Clémentine, après quelques favorables symptômes, revint sous une autre face. L'agitation où elle avoit été continuellement, fit place à des apparences de tranquillité, dans lesquelles elle paroissoit se plaire beaucoup. Mais comme on ne

lui permettoit point de sortir de sa chambre, cette contrainte la chagrina. Camille l'ayant laissée seule pendant l'espace d'un quart-d'heure, fut extrêmement surprise, à son retour, de ne la plus retrouver. Elle jeta aussi-tôt l'alarme dans toute la Maison. On visita tous les appartemens & toutes les parties du Jardin. Mille idées funestes, qu'on n'osoit s'expliquer l'un à l'autre, faisoient craindre de trouver celle qu'on cherchoit avec tant de soin.

Enfin Camille voyant, comme elle se l'imagina, une Servante qui descendoit l'escalier à pas comptés, s'emporta contre elle, & lui reprocha fort amérement d'être si tranquille, pendant que tout le monde étoit dans une mortelle inquiétude. Ne vous fâchez pas, Camille, lui répondit la Servante supposée. Ô ma chere Maîtresse ! s'écria Camille en reconnoissant Clémentine ; quoi c'est vous ? C'est vous-même sous les habits d'une Servante ! Où allez-vous donc, Mademoiselle ? Quels tourmens vous nous avez causés ! Et sur le champ elle donna ordre à quelques domestiques d'avertir la Marquise, qui dans l'excès de ses craintes s'étoit retirée sous un Pavillon du Jardin, où elle trembloit de voir arriver quelqu'un avec de fatales explications.

Clémentine, pendant quelques momens qu'elle demeura seule avec Camille, prit un air fort composé. Je veux sortir, lui dit-elle, oui, je veux sortir. Vous me chagrinez beaucoup avec tous vos mouvemens frénétiques. Ne pouvez-vous être aussi tranquille que moi ? Qu'est-ce donc qui vous agite ? Sa Mere qui survint bientôt, la prit dans ses bras. Ô ma fille ! s'écria-t-elle, en retrouvant à peine sa respiration : comment avez-vous pu nous jeter dans cet effroi ! Que signifie ce déguisement ? Où allez-vous ! Où je vais ? Madame. Je vais à l'ouvrage du Ciel, à la conquête d'une ame ; ce n'est pas mon intérêt propre, c'est celui de Dieu dont je

suis chargée ; dans une heure ou deux je vous en rendrai bon compte.

La triste Marquise comprit une partie de son dessein. Elle l'engagea par ses caresses à remonter dans son appartement, où elle apprit d'elle-même que dans l'absence de Camille, elle étoit allée dans la chambre d'une Servante, & qu'elle s'y étoit revêtue de ses habits. Elle étoit résolue, dit-elle à sa Mere, de voir le Chevalier Grandisson. Elle avoit médité des argumens auxquels il ne pouvoit résister, & quoiqu'une simple Fille, elle se flattoit de faire plus d'impression sur lui, que l'Évêque de Nocera & le Pere Marescotti. Il m'a refusée, ajouta-t-elle, tout est fini entre lui & moi ; personne ne m'accusera d'y chercher mon intérêt. C'est le sien que je cherche. Nous ne le haïssons point assez, pour ne pas desirer sa conversion. Ainsi c'est à l'ouvrage du Ciel que je vais.

Mais où irez-vous ? lui demanda sa Mere, en tremblant de ce qu'elle avoit entendu. Savez-vous où demeure le Chevalier ? Cette question la rendit muette. Elle demeura quelque tems fort pensive. Non, à la vérité, dit-elle enfin, je n'y avois pas fait attention. Mais toute la Ville ne sait-elle pas où le Chevalier Grandisson est logé ? J'en suis sûre... Cependant s'il venoit lui-même ici, tout iroit bien mieux, tout deviendroit plus aisé... Il viendra, interrompit aussi-tôt sa Mere. Je le ferai prier de venir. L'espérance de la Marquise étoit de la retenir volontairement par cette promesse. Aussi parut-elle fort satisfaite. Que je vous ai d'obligation ! reprit-elle. Votre consentement, Madame, est d'un bon augure. Si j'ai disposé votre cœur à m'obliger, pourquoi ne pourrois-je pas disposer le sien à s'obliger lui-même ? Je n'ai pas d'autre vue. Il m'a servi de Précepteur, je voudrois lui rendre le même office. Mais il faudra me laisser seule avec lui, car ces fiers

hommes rougissent en compagnie, de se voir convaincus par une Fille.

Quoique le dessein de sa Mere n'eût été que de calmer son esprit par cette promesse, l'heureux effet qu'elle lui vit produire & la crainte d'une nouvelle tentative, qui pouvoit tromper la vigilance de tous ses gens, la détermina tout-à-fait à me proposer une visite. Allez, dit-elle à Camille. Il n'y a point d'apparence qu'il ait encore quitté Boulogne. Faites-lui le récit de tout ce qui s'est passé. S'il veut se prêter à nos intentions, peut-être n'est-il pas encore trop tard ; mais il ne doit pas attendre le retour du Pere & des deux Fils. Cependant je ne promets rien de cette démarche. Tout ce que j'en espere, c'est de rendre un peu de tranquillité à ma Fille. Elle passa dans l'appartement de Jeronimo pour lui communiquer cette résolution, dont elle étoit sûre, lui dit-elle, qu'il auroit beaucoup de joie ; & Camille me vint annoncer ses ordres.

Je ne balançai point à les suivre, quoiqu'extrêmement agité de tout ce que j'avois appris. Je trouvai encore la Marquise dans l'appartement de mon Ami. Camille, me dit-elle aussi-tôt, a dû vous rendre compte de notre situation. Cette chere Fille brûle de vous entretenir. Qui sait si votre complaisance & la mienne n'auront pas quelque heureux effet ? Elle est plus composée depuis qu'elle s'attend à vous voir. Son espérance est de vous convertir. Plût au Ciel, me dit Jeronimo, que ce miracle fût réservé à la compassion ! Que je vous plains, Chevalier ! Quelles épreuves pour votre humanité ! Je lis votre affliction dans vos yeux. Hélas ! lui répondis-je, elle est bien plus profonde & plus vive dans mon cœur. La Marquise fit demander à sa Fille si elle étoit disposée à nous recevoir, & Camille vint nous dire qu'elle nous attendoit.

(N. Quelque jugement que l'on puisse porter de la scene suivante, il paroît nécessaire de la conserver pour donner quelque idée de celles qui lui ressemblent, & qu'on supprime.)

Clémentine, continue le Chevalier dans les extraits du Docteur, étoit assise près d'une fenêtre, un Livre à la main. Elle se leva d'un air fort majestueux. La Marquise alla vers elle, son mouchoir aux yeux. Je la suivois, mais à quelque pas je m'arrêtai pour faire une profonde révérence. J'avois le cœur trop plein pour être capable de parler. Clémentine ne parut point dans le même embarras. Elle me dit, sans hésiter, vous ne m'êtes plus rien : M. Grandisson, vous m'avez refusée, & je vous en remercie : je vous approuve même, car je suis une Fille très-fiere, & vous voyez quelle peine je cause aux meilleurs des Parens & des Amis. Je vous approuve de bonne foi : celle qui jette tant de trouble dans sa Famille, doit effrayer un homme capable de réflexion. Cependant il semble que la Religion est votre prétexte. Je suis fâchée de vous voir obstiné. Vos lumieres me donnoient plus d'espérance. Mais vous avez été mon Précepteur, Chevalier, voulez-vous que je vous rende le même office ?

Je vous promets beaucoup d'attention, Mademoiselle, pour toutes les instructions dont votre bonté veut m'honorer.

Mais permettez, Monsieur, que je console ma Mere. Elle alla se mettre à genoux devant la Marquise, & prenant ses deux mains dans les siennes, elle les baisa l'une après l'autre. Consolez-vous, maman. Pourquoi pleurez-vous ? Je suis bien. Ne voyez-vous pas que j'ai l'esprit libre ? Accordez-moi votre bénédiction.

Que le Ciel bénisse ma fille !

Elle se leva fort légérement, & revenant vers moi : vous paroissez triste, Monsieur, vous êtes taciturne. Je ne veux point de tristesse, mais je consens que vous gardiez le silence. Un Disciple a besoin d'attention. Je n'en ai jamais manqué pour vous.

Après avoir médité quelques momens, elle détourna la tête en portant la main à son front. J'avois mille choses à vous dire, Chevalier, mais je ne retrouve rien dans ma mémoire. Aussi, d'où vient cet air de tristesse ? Vous connoissez votre propre cœur, & vous n'avez rien fait qui ne vous ait paru juste : n'est-il pas vrai ? Répondez, Monsieur. Ensuite se tournant vers sa Mere : le pauvre Chevalier a perdu la voix, Madame. Cependant il n'a personne qui le tourmente. Je le vois triste ! Eh bien, Monsieur, en se tournant vers moi, cessez d'être triste… Cependant l'homme qui m'a refusée… Ah Chevalier ! de votre part le trait est bien cruel ! Mais j'ai pris aussi-tôt le dessus. Vous voyez combien je suis tranquille à présent. Ne sauriez-vous l'être autant que moi ?

Que pouvois-je répondre ? Je n'avois point d'effort à faire pour la calmer lorsqu'elle vantoit sa tranquillité. Je ne pouvois entrer en raisonnemens avec elle. Si mon projet de conciliation eût été reçu, je me serois livré aux plus tendres expressions. Mais jamais homme, avant moi, s'est-il trouvé dans une si malheureuse conjoncture ? Pourquoi toute la Famille n'avoit-elle pas renoncé à me voir ? Pourquoi Jeronimo n'avoit-il pas rompu avec moi ? Pourquoi cette excellente Mere continuoit-elle de me lier par la plus tendre estime, & d'engager tout à la fois ma reconnoissance & mon respect ?

Clémentine reprit avec la même douceur : De grace, Monsieur, dites-moi comment vous avez pu être assez injuste, pour espérer que j'abandonnerois ma Religion, lorsque vous êtes si ferme dans

la vôtre. N'y avoit-il pas beaucoup d'injustice dans cette espérance ? En vérité, je crois que vous autres hommes, vous comptez pour rien la conscience dans les femmes ; il vous suffit de nous voir étudier vos volontés, & remplir fidelement ce que nous vous devons. Les hommes se regardent comme les Dieux de la terre, & croient les femmes destinées à les servir. Je n'attendois pas de vous ces cruelles maximes ; vous étiez accoutumé à parler honorablement de notre Sexe. D'où peut être venue votre injustice ?

Un reproche si peu mérité redoubla les tourmens de mon cœur. Je me tournai vers sa Mere : Ne m'est-il pas permis, Madame, de lui apprendre mes Propositions ? Elle paroît croire que j'ai insisté sur son changement de Religion. On n'a pas eu dessein, me répondit la Marquise, de lui faire prendre cette idée ; mais je me rappelle qu'au premier rapport que je lui fis de ce qui s'étoit passé entre vous & l'Évêque de Nocera, son impatience ne me permit point d'achever. C'étoit assez, me dit-elle, qu'elle eût été refusée. Elle me conjura de lui épargner le reste, & depuis ce jour, elle a toujours été dans un état qui ne l'a pas rendue propre à recevoir plus d'information. Si vos propositions avoient été d'une nature qui nous eût permis de les accepter, notre premier soin auroit été de l'en instruire. Aujourd'hui néanmoins, je ne vois aucun mal à lui apprendre ce que vous avez proposé. Elle verra qu'il n'est pas question de ce qu'elle appelle mépris ; & c'est peut-être cette idée qui a changé son humeur, jusqu'à la rendre extrêmement sombre & rêveuse, après la vive agitation où nous l'avons vue.

Comme sa Mere me parloit assez bas, elle en parut affligée. Il n'est pas besoin, dit-elle, en s'adressant à moi, de me faire un secret de vos réflexions. Après des mépris ouverts, Monsieur, vous

devez me croire capable de tout souffrir & de tout entendre : & se tournant vers la Marquise, Madame, vous voyez quelle est ma tranquillité. J'ai su me vaincre. Ne craignez point de vous expliquer devant moi.

Des mépris, très-chere Clémentine ! le Ciel & votre respectable Mere me sont témoins, que cet odieux sentiment n'est point entré dans mon cœur. Si les conditions que je propose étoient acceptées, elles me rendroient le plus heureux de tous les hommes.

Oui, oui, & moi la plus malheureuse de toutes les femmes : en un mot vous m'avez refusée. Et se cachant le visage de ses deux mains ; qu'on ne sache pas du moins, hors de cette Maison, qu'une Fille de la meilleure des meres, ait essuyé le refus de tout autre qu'un Prince. Quel mépris j'ai moi-même pour cette Fille ! Comment peut-elle paroître aux yeux de celui qui la méprise ? J'ai honte de moi ! en faisant quelques pas en arriere. Ô Madame Bemont, sans vous mon secret ne seroit jamais sorti de là ! (en se pressant la poitrine d'une main, & continuant de tenir l'autre sur son visage.) Ensuite, revenant vers moi ; mais, Monsieur, ne me parlez point. Écoutez-moi. Et lorsque j'aurai fini ce que j'ai à vous déclarer, que mon partage soit un éternel silence !

Sa Mere se noyoit dans ses larmes ; & la douleur me rendoit comme immobile.

Il me semble que j'avois mille choses à vous dire. Je voulois vous convaincre de vos erreurs. Ne vous imaginez pas, Monsieur, que j'aie la moindre faveur à vous demander. Tout part d'une estime désintéressée. Une voix, que je crois venue du Ciel, m'ordonne de vous convertir. J'étois prête à la suivre. J'aurois exécuté son ordre, je n'en puis douter. C'est de la bouche des Enfans que

Dieu tire sa gloire. Vous connoissez ce passage, Monsieur. S'il m'avoit été permis de sortir lorsque je l'ai desiré… alors tout m'étoit présent ; mais il ne m'en reste rien dans la mémoire. Facheuse Camille, avec ses impertinentes questions. Elle m'a parlé d'un air tout-à-fait frénétique. Elle étoit piquée de me voir si tranquille.

Je voulus répondre. Vous tairez-vous, me dit-elle, lorsque je vous l'ordonne ? En même tems elle me ferma la bouche d'une de ses mains, que je retins un moment des deux miennes, & sur laquelle je pris la liberté d'attacher mes levres.

Ah Chevalier ! continua-t-elle, sans la retirer, vous n'êtes qu'un Flatteur ! Oubliez-vous que c'est une fille que vous avez méprisée ?

Àprésent, Mademoiselle, qu'il me soit permis de dire deux mots. N'en prononcez plus un, que je ne puisse répéter après vous. Je vous demande en grace d'écouter les propositions que j'ai faites à votre Famille. Elle me laissa le tems de les expliquer ; & j'ajoutai que Dieu seul connoissoit les tourmens de mon cœur.

Arrêtez, interrompit-elle ; & se tournant vers sa Mere : je ne connois rien, Madame, au langage de ces hommes. Dois-je le croire, maman ? Il semble à son air que je le puis. Dites, Madame, puis-je me fier à ce qu'il dit ?

La douleur ôtoit à sa Mere le pouvoir de lui répondre.

Ah ! Monsieur ; ma Mere, qui n'est pas votre ennemie, craint de se faire votre caution. Mais je veux vous lier par votre propre main. Elle courut vers son Cabinet, d'où elle revint avec une plume, de l'encre & du papier. Voyons, Monsieur. Vous ne pensez

pas sans doute, à vous jouer de moi. Mettez par écrit tout ce que je viens d'entendre. Mais je veux l'écrire moi-même ; & nous verrons si vous le signerez.

Elle écrivit en un instant ce qui suit : Le Chevalier Grandisson déclare solennellement qu'il a proposé d'une maniere pressante & par le mouvement de son cœur, de laisser à une certaine Fille, dont on pensoit à faire sa Femme, l'exercice libre de sa Religion, de lui abandonner le choix d'un homme sage pour son Confesseur, de ne jamais la forcer de faire le voyage d'Angleterre avec lui, & de passer avec elle, de deux années l'une en Italie.

Signerez-vous cet écrit, Monsieur ?

Très-volontiers, Mademoiselle.

Je le signai.

Elle relut ce qu'elle avoit écrit. Quoi ? vous avez fait ces propositions. Est-il bien vrai, Madame ?

Oui, ma chere ; & je vous l'aurois appris plutôt : mais vous fûtes si frappée de la supposition d'un refus…

Ô Madame ! interrompit-elle, il étoit bien dur en effet de se croire refusée.

Mais souhaiteriez-vous, ma chere, que nous eussions donné notre consentement à ces offres ? Auriez-vous pu vous résoudre à devenir la femme d'un Protestant ? Une Fille du sang dont vous sortez !

Elle tira sa Mere à l'écart ; mais, dans le mouvement où elle étoit, elle parla d'un ton assez haut pour être entendue.

Je conviens, Monsieur, que j'aurois eu tort : mais je me réjouis beaucoup de n'avoir pas été refusée avec mépris. Je me réjouis que mon Précepteur & le Libérateur de mon Frere, ne m'ait pas regardée comme un objet méprisable. Franchement, je le soupçonnois d'aimer Olivia, & de chercher des prétextes.

N'êtes-vous pas persuadée, ma Fille, que votre Foi auroit été dans un grand danger, si nous avions accepté les ouvertures de M. Grandisson.

Pourquoi ! Madame ? Non assurément. Ne pouvois-je pas espérer de le convertir, comme il auroit espéré de m'entraîner dans ses erreurs ? Je fais gloire de ma Religion, Madame.

Il n'a pas moins d'attachement pour la sienne, ma chere.

C'est sa faute, Madame. Chevalier ! [En s'avançant vers moi] votre obstination est extrême. Je me flatte que vous ne nous avez point entendues.

Vous vous trompez, ma chere ; il n'a pas perdu un mot, & je n'en suis point fâchée.

Plût au Ciel, Madame, dis-je alors à la Marquise, que je pusse espérer de vous un peu de faveur ! Quelques mots échappés à l'aimable Clémentine me donneroient la hardiesse...

N'en concluez rien, Monsieur, interrompit Clémentine en rougissant. Je ne suis pas capable de balancer sur l'intérêt de mon salut.

Je priai sa Mere de s'éloigner un moment avec moi : Au nom du Ciel, Madame, lui dis-je avec toute l'ardeur que je pus mettre dans le ton de ma voix, ne vous opposez point à mes présomp-

tueuses espérances. Ne remarquez-vous pas déja quelque changement dans l'état de votre chere Fille ? Ne la trouvez-vous pas plus tranquille depuis un instant qu'elle commence à voir qu'il n'y a rien à redouter pour son honneur & sa conscience ? Regardez-la : quelle douce sérénité dans ses yeux, qui avoient auparavant quelque chose d'égaré !

Ah ! Chevalier, vous me demandez ce qui n'est point en mon pouvoir : & quand votre bonheur dépendroit de moi, je ne pourrois souhaiter à ma fille un homme si fortement attaché à ses erreurs. Pourquoi, Monsieur : mais si je vous voyois moins de zele pour votre Religion, j'aurois plus d'espérance, & par conséquent moins d'objections.

Si j'avois moins d'attachement pour mes principes, la tentation, Madame, seroit au-dessus de mes forces. Une Clémentine, l'honneur de m'allier avec une telle Famille...

Ah Chevalier ! je ne puis vous donner le moindre espoir.

De grace, Madame, regardez votre chere fille ! voyez ; elle balance peut-être en ma faveur. Rappelez-vous qu'elle faisoit la joie de votre cœur. Pensez à ce qu'elle peut devenir, & dont je prie le Ciel de la préserver, de quelque maniere qu'il dispose de moi. Quoi ? Madame ! l'aimable Clémentine ne trouvera-t-elle point un Avocat dans sa Mere ? J'atteste le Ciel que son bonheur a plus de part à mes vœux que le mien. Encore une fois ! pour l'amour de votre Fille ! Qu'est-ce hélas que mon intérêt en comparaison du sien ! Permettez que je vous demande à genoux votre puissante protection ; jointe à celle de mon cher Jeronimo, j'en prévois des effets dont la seule espérance m'attendrit jusqu'aux larmes.

Clémentine n'avoit pu m'entendre ; mais aussi-tôt qu'elle me vit dans la posture où j'étois, elle accourut à moi ; & tendant les deux mains, l'aiderai-je à se lever, Madame ? Dites-lui donc qu'il se leve. Il pleure ! Voyez ses larmes. Mais j'en vois verser à tout le monde. Pourquoi pleurez-vous, Chevalier ? Maman pleure aussi. Quel peut être le sujet de tant d'afflictions !

Levez-vous, Chevalier, me dit la Marquise. Ô Fille charmante ! Elle me fera mourir de compassion & de douleur. Vous n'obtiendrez rien, Monsieur, que suivant nos propres conditions : & je ne puis souhaiter même que les choses tournent autrement. Mais est-il possible que cette chere créature ne vous touche point ? Insensible Grandisson !

Je me levai. Quel sort est le mien ! Me traiter d'insensible, Madame, tandis que j'ai le cœur percé de la situation de votre adorable Fille & du chagrin qu'elle répand dans une Maison où tout m'est également cher & respectable ! Quel autre désir ai-je marqué, que celui de ne pas quitter une Religion, à laquelle je suis attaché par la conscience & par l'honneur ? Vous-même, Madame, avec le cœur d'une Mere & d'une Amie, vous ne sauriez être plus mortellement affligée que moi.

Dans cet intervalle, Clémentine promenoit ses regards, avec beaucoup d'attention, tantôt sur moi, tantôt sur sa Mere, dont elle voyoit couler les pleurs. Enfin, rompant le silence, après avoir pris la main de la Marquise & l'avoir baisée ; je ne comprends rien, dit-elle, à tout ce qui se passe ici. Cette maison n'est plus la même. Il n'y a que moi qui ne suis pas changée. Mon Pere est tout différent de ce qu'il étoit. Mes Freres aussi. Ma Mere n'a jamais les yeux secs. Moi, qui ne pleure point, je dois vous consoler tous. Oui, c'est mon office. Chere maman ! cessez donc de

vous affliger. Mais je ne fais qu'augmenter vos pleurs ! Ô ! Maman, que diriez-vous de moi, si je refusois vos consolations ! Elle se mit à genoux devant la Marquise. Elle prit ses mains, qu'elle baisa tendrement. Consolez-vous, Madame, je vous en conjure ; ou prêtez-moi quelques-unes de vos larmes, afin que je puisse pleurer avec vous. Pourquoi donc n'en puis-je tirer de mes yeux ? Et je vois le Chevalier qui pleure aussi ! De quoi est-il question ? Ne me l'apprendrez-vous pas ? Vous voyez quel exemple je vous donne, moi qui ne suis qu'une foible fille ; je ne verse point une larme. Elle affectoit en même tems une contenance libre.

Ô Chevalier ! me dit sa Mere, avec autant de sanglots que de paroles, je me persuade aisément que vous avez le cœur pénétré. Chere Fille ! en la serrant dans ses bras, ma trop chere Clémentine ! plût au Ciel que le sacrifice de ma vie pût servir à votre rétablissement ! Chevalier ! s'il étoit sûr qu'en se rendant à vos offres… mais vous ne voulez rien faire pour nous !

Quel reproche, Madame ! lorsque j'ai fait des avances, que je ne ferois peut-être pas pour la premiere Princesse du monde ! Permettez-vous que je les répete devant votre chere Fille ?

Quoi ? interrompit Clémentine ; que veut-il répéter ? Ah ! Madame, permettez-lui de dire tout ce qu'il a dans l'esprit. Laissez-lui la liberté de soulager son cœur. Parlez, Chevalier. Puis-je servir à votre consolation ? Mon bonheur, si j'en avois le pouvoir, seroit de vous rendre tous heureux.

C'est trop, Madame, c'est trop, dis-je à sa Mere avec un profond soupir. Quelle merveilleuse bonté de naturel, éclate avec excellence, dans les ténébres d'une imagination troublée ! Aurez-

vous peine à croire, Madame, qu'il n'y a jamais eu d'homme aussi malheureux que moi ?

Ôma fille, reprit sa Mere, cher Enfant de mon plus tendre amour ! Eh ! pourriez-vous consentir à vous voir la femme d'un homme, qui fait profession d'une autre foi que vous ? d'un Étranger ? Vous voyez, Chevalier, que je lui rappelle vos propositions. D'un homme, ma Fille, qui est en guerre avec la Religion de ses propres ancêtres, comme avec la vôtre ?

Mais, non, Madame. Je ne puis croire qu'il ait cette idée de moi.

Souffrez, Madame, dis-je à la Marquise, que je lui présente les mêmes choses sous une autre face... Cependant, si vous ne me donnez aucune espérance de protection, si je n'ai rien à me promettre du Marquis & de vos deux Fils, je crains de nuire à ce que je desire le plus.

Non, Chevalier ; ils ne prêteront l'oreille à rien.

Eh ! bien Madame, je dois donc consentir à paroître injuste, ingrat, insolent même, aux yeux de Clémentine, si cette représentation peut servir à soulager son esprit. En perdant l'espérance de votre faveur, il ne me reste en effet que le désespoir.

Si je voyois la moindre apparence à vous servir utilement, je ne sais de quoi je ne serois pas capable. Mais, sur un point de cette importance, il ne m'est pas permis de me séparer de ma Famille.

Ensuite, paroissant rompre sur cette matiere ; ma chere, dit-elle à sa Fille, ne m'avez-vous pas dit que vous souhaitiez d'entretenir M. Grandisson sans témoins ? Cette occasion est la seule

que vous puissiez espérer. Votre Pere & vos Freres seront ici demain. Alors, alors, Chevalier, en se tournant vers moi, tout sera fini.

Clémentine répondit assez paisiblement qu'elle s'étoit proposé en effet de me voir seule, & que n'ayant elle-même aucun intérêt dans ce qu'elle avoit à me dire… Croyez-vous, interrompit sa Mere, que vous puissiez vous rappeller tout ce que vous lui auriez dit, si vous lui aviez rendu la visite que vous méditiez.

Je ne sais.

Je vais donc sortir. Sortirai-je, ma chere ?

Clémentine se tourna vers moi : Vous avez été mon Précepteur, Monsieur, & vous m'avez donné d'excellentes leçons : dois-je souhaiter que ma Mere s'éloigne ? dois-je avoir quelque chose à vous dire qu'elle ne puisse pas entendre ? Il me semble que non.

La Marquise se retirant, je la priai d'entrer, sans être observée, dans le Cabinet voisin. Il faut, Madame, lui dis-je, que vous entendiez tout. L'occasion peut être importante. Si vous sortez, demeurez du moins assez proche pour juger de notre conduite. Je vous demande votre approbation ou votre censure.

Ô Chevalier ! me répondit-elle, la prudence & la générosité ne vous quittent jamais. Que ne pouvez-vous être Catholique ? Elle sortit, & je lui ménageai le moyen de rentrer sans être apperçue de sa Fille, que j'engageai même à s'asseoir sur un Fauteuil, dont le dos étoit tourné vers la porte du Cabinet. Elle s'y plaça sans défiance, en m'ordonnant de m'asseoir près d'elle.

Nous demeurâmes quelques momens en silence. Je souhaitois qu'elle parlât la premiere, afin qu'on ne pût m'accuser d'avoir préoccupé son imagination. Elle paroissoit incertaine, baissant & levant les yeux tour-à-tour, les jettant d'un côté, & les tournant aussi-tôt de l'autre. Ah ! Chevalier, me dit-elle enfin, l'heureux tems que celui où j'étois votre Écoliere, où vous m'appreniez l'Anglois !

Heureux, assurément, Mademoiselle.

Madame Bemont étoit trop forte pour moi. Chevalier, connoissez-vous Madame Bemont ?

Je la connois. C'est une des meilleures femmes du monde.

J'ai la même opinion d'elle. Mais elle m'a mise à d'étranges épreuves. Je crois avoir commis une grande faute.

Et quelle faute, Mademoiselle ?

Quelle faute ! celle de lui avoir laissé pénétrer un secret que j'avois caché à ma Mere, à la plus indulgente des Meres. Vous me regardez, Chevalier. Mais je ne vous dirai point quel est ce secret.

Je ne vous le demande point, Mademoiselle.

Vous me le demanderiez inutilement. Mais il me sembloit que j'ai tant de choses à vous dire ! Pourquoi cette fâcheuse Camille m'a-t-elle arrêtée, lorsque je me disposois à vous aller voir ? J'avois mille choses à vous dire.

Quoi ? Mademoiselle, vous n'en pouvez rien rappeller !

Laissez-moi réfléchir un moment… Hé bien, j'ai pensé d'abord que vous me méprisiez. Ce n'est pas ce qui m'a chagrinée, je vous

le proteste. Au contraire, cette idée m'a servi. Je suis fiere, Monsieur : j'ai pris le dessus, & je suis devenue fort tranquille. Vous voyez quelle est ma tranquilité. Cependant, disois-je en moi-même, ce pauvre Chevalier, soit qu'il me méprise ou non… je veux vous découvrir toutes mes pensées, Monsieur : mais qu'elles ne vous affligent point. Vous voyez que j'ai l'esprit tranquille. Cependant je ne suis qu'une Fille foible. Vous passez pour un homme sage. Ne faites pas déshonneur à votre sagesse. Un homme sage seroit-il plus foible qu'une simple fille ? Que jamais ce reproche… mais qu'avois-je commencé à vous dire ?

Ce pauvre Chevalier, disiez-vous, Mademoiselle.

Oui, oui. Ce pauvre Chevalier, disois-je, a reçu du Ciel une belle ame ! Il a pris beaucoup de peine à m'instruire. N'en prendrai-je point aussi pour sa conversion ? J'avois recueilli quantité de passages, & d'excellentes pensées. Ma tête en étoit remplie… cette impertinente Camille m'a fait tout oublier. Cependant il m'en reste quelque chose : oui : je m'en souviens. Je voulois vous dire pour conclusion de mon discours… C'étoit donc un trait prémédité, me direz-vous. Je n'en disconviens pas, Chevalier. Il faut que je vous le dise à l'oreille. Mais, non : tournez plutôt le visage de l'autre côté. Je sens que la rougeur me monte déja. Ne me regardez point. Regardez vers la fenêtre. (Je fis ce qu'elle exigeoit.) J'avois donc résolu de vous dire… mais je crois l'avoir jetté par écrit. (Elle tira ses tablettes de sa poche.) Le voici. Regardez-vous de l'autre côté, lorsque je vous l'ordonne ? Elle se mit à lire : « Je consens, Monsieur, du fond de mon cœur, (c'est très-sérieusement, comme vous voyez) que vous n'ayez que de la haine, du mépris, de l'horreur, pour la malheureuse Clémentine ; mais je vous conjure, pour l'intérêt de votre ame immortelle, de vous at-

tacher à la véritable Église. » Eh bien, Monsieur, que me répondez-vous ? (en suivant, de son charmant visage, le mien que je tenois encore tourné ; car je ne me sentois pas la force de la regarder.) Dites, Monsieur, que vous y consentez. Je vous ai toujours cru le cœur honnête & sensible. Dites qu'il se rend à la vérité. Et ce n'est pas pour moi que je vous en sollicite. Je vous ai déclaré que je prends le mépris pour mon partage. Il ne sera pas dit que vous vous soyez rendu aux instances d'une Femme. Non, Monsieur ; votre seule conscience en aura l'honneur. Je ne vous cacherai point ce que je médite pour moi-même. Je demeurerai dans une paix profonde ; (elle se leva ici, avec un air de dignité, que l'esprit de Religion sembloit encore augmenter :) & lorsque l'Ange de la mort paroîtra, je lui tendrai la main. Approche, lui dirai-je, ô toi ! Ministre de paix ! Je te suis au rivage où je brûle d'arriver ; & j'y vais retenir une place, pour l'homme à qui je ne la souhaite pas de long-tems, mais auprès duquel je veux être éternellement assise ! Cette espérance, Monsieur, satisfera Clémentine, & lui tiendra lieu de toutes les richesses. Ainsi vous voyez, comme je l'ai dit à ma Mere, que je parlois pour l'ouvrage du Ciel, & qu'il n'étoit pas question de mon propre intérêt.

Elle auroit pu continuer deux heures entieres, sans que j'eusse pensé à l'interrompre. Ah, cher Ami ! quels furent les tourmens de mon cœur ! Elle prêta l'oreille aux soupirs qui m'échappoient. Vous soupirez, Monsieur ! vous n'êtes point un insensible, comme on vous l'a reproché. Mais vous rendez-vous ? Dites-moi donc que vous vous rendez. Je ne veux point être refusée. Êtes-vous curieux de mon sort ? Si ma derniere heure n'arrive pas aussi-tôt que je le desire, j'entre dans un Cloître, & je me donne au Ciel dès le tems de cette malheureuse vie.

Où trouver des expressions pour lui répondre ? Comment lui marquer, dans notre situation mutuelle, tous les tendres sentimens dont mon cœur étoit comme inondé ? La compassion est un motif qui ne peut satisfaire une femme généreuse : & quel moyen de faire parler l'amour ? Pouvois-je entreprendre de me rétablir dans son affection, lorsque toute sa Famille rejettoit mes offres, & qu'on ne m'en faisoit point que je pusse accepter ? Entrer en raisonnemens contre sa Religion, pour la défense de la mienne, c'est à quoi je devois encore moins penser, dans le trouble où je voyois son esprit. D'ailleurs la justice & la générosité me permettoient-elles d'abuser de sa situation, pour lui inspirer des doutes sur un Parti, auquel je la voyois attachée de si bonne foi ?

Je me réduisis, en retrouvant la force de parler, à donner de grands éloges à sa piété. Je la nommai un Ange, une fille divine, qui faisoit l'ornement de son sexe & l'honneur de sa Religion. Enfin je tournai tous mes efforts à la faire changer de sujet. Mais pénétrant mon dessein, elle me dit, après quelques momens de silence, que j'étois le plus obstiné de tous les hommes. Cependant, reprit-elle, je ne puis croire que vous ayez du mépris pour moi. Lisons encore une fois votre papier. Elle relut, en me demandant, à chaque promesse, si j'aurois été fidele à la remplir ? Ne doutez pas, lui dis-je d'une fidélité qui auroit fait mon bonheur. Elle parut réfléchir, peser, comparer ; & revenant de cette méditation : que dire, reprit-elle avec un soupir, sur des événemens qui sont encore cachés dans les secrets de la Providence !

Je jugeai que notre conversation ayant pris un autre tour, la Marquise ne seroit pas fâchée de sortir du Cabinet. Il me fut aisé d'aider à son passage. Elle s'avança vers nous, les yeux humides

de pleurs. Ah ! Madame, lui dit Clémentine, je sors d'une vive dispute avec le Chevalier : & s'approchant de son oreille, je ne désespére pas, Madame, qu'il ne puisse être convaincu. Il a le cœur tendre. Mais, silence, ajouta-t-elle en se mettant le doigt sur la bouche. Ensuite, élevant la voix, elle voulut parler de l'Écrit qu'elle avoit relu ; mais sa Mere craignit, apparemment, que ce ne fût trop de faveur pour moi ; & c'est la premiere fois que j'ai cru voir son inclination refroidie pour l'alliance. Elle s'empressa de l'interrompre. Mon amour, lui dit-elle, c'est une matiere que nous traiterons entre nous. Elle sonna. Camille parut & reçut ordre de demeurer avec Clémentine.

La Marquise sortit, en m'invitant à la suivre. À peine fûmes-nous dans la chambre voisine, que tournant la tête vers moi, Ah ! Chevalier, me dit-elle, comment avez-vous pu résister à cette Scene. Vous n'avez point pour ma fille tout l'attachement qu'elle mérite. Votre cœur est noble, généreux ; mais vous êtes d'une opiniâtreté invincible.

Quoi ! Madame, je passe à vos yeux pour un ingrat ? Que ce reproche augmente mes tourmens ! Mais ai-je donc perdu votre faveur & votre protection ? C'étoit sur vous, Madame, sur votre bonté & sur celle de mon cher Jeronimo, que j'avois fondé toutes mes espérances.

Je sais, Chevalier, que vos propositions ne peuvent jamais être acceptées, & je n'espere plus rien de vous. Après cette entrevue, qui sera vraisemblablement la derniere, il ne peut me rester le moindre espoir. Ma Fille commençoit à balancer. Que son cœur est plein de vous ! Mais il est impossible que vous soyez jamais unis : je le vois, & je ne suis point d'avis de l'exposer davantage à des entretiens, dont je ne puis rien attendre d'heureux. Vous pa-

roissez affligé : j'aurois pitié de vos peines, Monsieur, si votre bonheur & le nôtre n'étoient pas entre vos mains.

Je m'attendois peu à trouver ce changement dans les dispositions de la Marquise. Me sera-t-il permis, Madame, lui dis-je d'un ton fort humble, de faire mes adieux à la chere personne dont le cœur & la piété méritent mes adorations ?

Il me semble aussi à propos, Chevalier, qu'ils soient différés. Différés, Madame ! Le Marquis & le Général arrivent ; mon cœur me dit que je serai privé pour jamais du bonheur de la voir.

Pour cette fois du moins, il vaut mieux, Monsieur, qu'il soit différé.

Si vous exigez ma soumission, je vous la dois, Madame, & je ne puis attendre que du Ciel le pouvoir de reconnoître toutes vos bontés. Qu'il rende la santé à votre chere Fille ! Qu'il emploie sa toute puissance à votre bonheur ! Le tems peut faire quelque chose pour moi ; le tems & le témoignage de mon cœur… Mais vous n'avez jamais eu devant vous d'homme plus malheureux !

Je pris la liberté de lui baiser la main, & je me retirai avec beaucoup d'émotion. Camille se hâta de me suivre. Elle me dit que Madame vouloit savoir si je ne verrois pas le Seigneur Jeronimo. Que le Ciel, répondis-je, comble de ses bénédictions mon cher Ami ! Il m'est impossible de le voir. Je n'aurois que des plaintes à lui faire. Tous les tourmens de mon cœur éclateroient devant lui. Recommandez-moi mille fois à son amitié. Que le Ciel verse toutes ses faveurs sur cette excellente Maison ! Camille, obligeante Camille, adieu !

Ôcher Docteur ! Mais qui peut condamner la Marquise ? Elle étoit responsable de sa conduite dans l'absence de son Mari. Elle étoit informée de la résolution de sa Famille ; & sa Clémentine sembloit pencher à me marquer plus de faveur, qu'il ne convenoit peut-être aux circonstances. Cependant elle avoit eu l'occasion d'observer que cette chere Fille, dans la situation où elle étoit, ne renonçoit pas aisément à ce qu'elle avoit fortement conçu ; & d'ailleurs, on ne l'avoit jamais accoutumée à se voir contredire.

Le lendemain, je reçus une visite de Camille, par l'ordre de la Marquise, qui me faisoit faire des excuses de m'avoir refusé la permission de prendre congé de sa Fille. Elle me prioit de ne considérer, dans ce refus, que ce qu'elle avoit cru devoir à la prudence. Elle me promettoit une estime inviolable, & même autant d'affection que si ses plus tendres vœux eussent été remplis. Le Marquis Della Porretta, le Comte son Frere, l'Évêque de Nocera & le Général étoient arrivés le soir précédent. Elle avoit essuyé beaucoup de reproches, pour avoir consenti à l'entrevue ; mais elle s'en repentoit d'autant moins que depuis notre séparation Clémentine avoit eu l'air plus composé, & qu'elle avoit répondu fort tranquillement à toutes les questions de son Pere. Cependant elle souhaitoit que je quittasse Boulogne, autant pour l'intérêt de sa Fille que pour le mien. Camille me dit de la part de Jeronimo, qu'il apprendroit avec joie que je me fusse retiré à Trente ou à Venise. Elle ajouta, comme d'elle-même, que le Marquis, le Comte son Frere & le Général avoient effectivement blâmé l'entrevue ; mais qu'ils étoient fort satisfaits que la Marquise m'eût refusé la permission de revoir sa Fille, lorsque l'Écrit qu'elle m'avoit fait signer sembloit l'avoir disposée à bâtir quelque chose sur ce fondement ; qu'ils paroissoient tous d'accord dans leurs résolutions ; qu'en me supposant prêt à suivre toutes leurs volontés,

ils ne trouvoient plus que l'alliance leur convînt ; qu'ils avoient pesé le rang, la fortune, les honneurs ; en un mot Camille me fit conclure de son récit, que tous leurs avantages ayant été fort relevés, les miens avoient beaucoup perdu dans cette comparaison, & que les difficultés étoient devenues insurmontables. Ils avoient poussé leurs mesures jusqu'à s'expliquer sévérement avec le Seigneur Jeronimo, sur la chaleur qu'il continuoit de marquer pour mes intérêts. Le Directeur avoit été rappellé. On le consultoit comme un oracle. Enfin le Comte de Belvedere entroit aussi dans leur plan ; ils se proposoient de le faire avertir que ses anciennes propositions seroient écoutées ; & par une maniere de penser peu délicate, ils se flattoient qu'un Mari seroit un remede plus sûr que tous ceux qu'ils avoient éprouvés.

N. M. Grandisson continue de raconter, par les plus longs détails, ce qui se passa pendant quelques jours dans l'intérieur de la famille. Il reçut des informations, non-seulement de Jeronimo, qui le pressoit de quitter Boulogne, mais du Directeur même, qui lui rendit une visite, & qui prit pour lui, dans les explications qu'ils eurent ensemble, tous les sentimens de l'estime & de l'amitié, jusqu'à se mettre à genoux, pour demander sa conversion au Ciel par une fervente priere. Cependant, ne voyant aucun effet de son zéle, il l'exhorta aussi à s'éloigner. Le Chevalier étoit arrêté par deux raisons ; sa tendre pitié pour Clémentine, dont il apprenoit que le mal augmentoit de jour en jour, & la crainte de se manquer à lui-même, en cédant tout d'un coup à des instances dans lesquelles il croyoit entrevoir un mélange de menaces. Enfin, une Lettre fort mesurée du Marquis, par laquelle ce Pere affligé le prioit, sans lui imposer aucune loi, de le mettre en état d'apprendre à sa Fille qu'il étoit parti pour l'Angleterre, eut la force de le déterminer. Il promit de partir ; mais il répondit au

Marquis, que son cœur ne lui reprochant rien, & n'y trouvant au contraire qu'une ardente reconnoissance pour une Famille à laquelle il avoit des obligations infinies, il demandoit la permission de lui faire ouvertement ses adieux. Cette demande y fit naître de grands débats. Elle parut fort hardie au plus grand nombre. Mais Jeronimo ayant représenté avec force qu'elle étoit digne de son Ami, de son Libérateur, & d'un homme innocent, qui ne vouloit pas que son départ ressemblât à celui d'un criminel, on conclut que le Chevalier seroit invité dans les formes, & l'on prit deux jours pour assembler quelques autres personnes de la Famille, qui ne l'ayant jamais vu, souhaitoient, avant cette derniere séparation, de connoître un Étranger que tant d'événemens leur faisoient regarder comme un homme extraordinaire.

Une très-longue Lettre de Jeronimo lui apprend, dans l'intervalle, tout ce qui se passe à l'hôtel Della Porretta. Le jour arrivé, M. Grandisson se conduit dans l'Assemblée, avec tant de noblesse, de modestie & de prudence, qu'il y enleve l'estime & l'affection de tout le monde. On n'y entend que des soupirs & des regrets tendres. On n'y voit que des larmes. Chacun fait des vœux pour son bonheur, & lui demande son amitié ; à la réserve néanmoins du Général, qui cherche au contraire à le piquer par des regards hautains, & par quelques traits pleins de fiel. Il trouve le secret de répondre, avec autant de fermeté que de politesse & de modération. Il satisfait à tout ; il s'adresse successivement à chaque personne de l'Assemblée, au Général même, que la force de la raison & de la justice rend muet. On s'épuise en témoignages d'estime, qui semblent promettre une paisible conclusion. Cependant le Chevalier s'étant approché de Jeronimo, pour lui renouveler ses embrassemens, le Général se leve, s'avance vers lui, & lui dit d'une voix basse :

Vous ne sauriez penser, Monsieur, que j'aie bien pris une partie de vos discours ; & je suppose même que vous ne les avez pas tenus dans cette intention. Je n'ai qu'une question à vous faire : Quel jour partez-vous ?

C'est le Chevalier qui rentre ici dans sa narration. Permettez, Monsieur, répondis-je du ton naturel de ma voix, que je vous demande aussi quand vous vous proposez de retourner à Naples ?

Pourquoi cette question, Monsieur ?

Je vous l'apprendrai de bonne foi. Vous m'avez fait l'honneur, Monsieur, dans les commencemens de notre connoissance, de m'inviter à faire le voyage de Naples ; & je m'y suis engagé. Si votre départ n'est pas différé trop long-tems, mon dessein est non-seulement de vous y aller faire ma cour, mais de vous demander un logement dans votre Hôtel même ; & ne croyant point avoir mérité que vous me refusiez cette grace, je me flatte d'y être reçu avec autant de bonté que vous m'en avez marqué par l'invitation. Je compte de quitter demain Boulogne.

Ômon Frere ! lui dit l'Évêque de Nocera, ne vous rendez-vous pas à de si généreux sentimens ?

Êtes-vous sincere ? reprit le fier Général.

Je le suis, Monsieur. J'ai dans les différentes Cours d'Italie, plusieurs Amis respectables, dont je veux prendre congé, avant que de quitter un pays que je désespere de revoir jamais. Ma passion est de pouvoir vous compter dans ce nombre. Mais je n'apperçois point encore l'air d'amitié que je cherche dans vos yeux. Approuvez, Monsieur, que je vous offre ma main. Un homme

d'honneur se dégraderoit, à rejetter les avances d'un homme d'honneur. J'en appelle, Monsieur, à vos propres sentimens.

Il se contenta de lever la main, lorsqu'il me vit tendre la mienne. Je ne suis pas sans orgueil ; vous le savez, cher Docteur ; & dans cette occasion, je sentois ma supériorité. Je pris sa main, telle qu'il me l'offroit ; mais avec un peu de pitié pour son air contraint, & pour un mouvement dans lequel je ne reconnus pas les graces, dont tout ce qu'il fait & ce qu'il dit est toujours accompagné. L'Évêque m'embrassa. Votre modération, me dit-il, vous fait toujours triompher. Ô Chevalier ! vous êtes un Prince de la création du Tout-Puissant. Mon cher Jeronimo s'essuya les yeux, & me tendit les bras pour m'embrasser. Le Général me dit : je serai à Naples dans huit jours. Je suis trop touché des malheurs de ma Famille, pour me conduire comme je le devrois peut-être dans cette occasion. En vérité, Grandisson, il est difficile à ceux qui souffrent d'allier toutes les vertus au même dégré. Oui, cher Comte, lui repondis-je, & je ne l'éprouve que trop. Mes espérances, qui avoient pris un si glorieux essor, s'évanouissent aujourd'hui & ne laissent que le désespoir à leur place.

Je puis donc vous attendre à Naples ? interrompit-il ; apparemment pour éloigner toutes ces idées.

Vous le pouvez, Monsieur ; mais je vous demande une faveur dans l'intervalle ; c'est de traiter avec douceur votre chere Clémentine : que ne puis-je dire la mienne ! Et permettez-moi de vous demander une autre grace, qui ne regarde que moi ; c'est de l'informer que j'ai pris congé de toute votre Famille ; qu'à mon départ j'ai fait, pour son bonheur, tous les vœux de la plus tendre amitié. Je ne fais pas cette priere au Seigneur Jeronimo, parce

que l'affection que je lui connois pour moi, l'engageroit dans un détail qui pourroit augmenter toutes nos peines.

N. M. Grandisson laissa tous les spectateurs dans l'admiration de son mérite. Il sortit accablé de la plus vive douleur. Ce ne fut pas sans avoir répandu ses libéralités sur une troupe de Domestiques, qui regrettoient amérement de ne le pas voir au nombre de leurs Maîtres.

Le même jour, & le lendemain avant son départ, il apprit par les Lettres de Jeronimo, & par les dernieres visites de Camille, que la paix ne regnoit point à l'hôtel Della Porretta, & que la malheureuse Clémentine, informée de sa résolution, étoit retombée dans ses plus tristes égaremens. Mais, ayant perdu toute espérance de la voir, il se mit en chemin pour Florence, où il ne s'arrêta que pour donner ordre à son Banquier de faire préparer tous les comptes de la succession de M. Jervins. Il avoit à Sienne, à Ancone, & particulierement à Rome, de chers Amis qu'il vouloit embrasser avant que de retourner dans sa Patrie ; mais en ayant aussi à Naples, c'étoit un motif de plus pour commencer par l'engagement qu'il avoit pris avec le Général. Il arriva dans cette Ville, vers le tems qu'il s'étoit proposé.

Le Général, raconte-t-il dans l'extrait de ses Lettres, me reçut avec plus de politesse que d'affection. Après les premieres civilités, vous êtes, me dit-il, le plus heureux des hommes ; c'est en bravant les dangers que vous avez trouvé l'art de vous en garantir. Je vous confesse que j'ai eu beaucoup de violence à me faire, pour ne pas vous rendre une visite sérieuse à Boulogne. J'y étois résolu, avant que vous m'eussiez fait espérer ici la vôtre.

J'aurois été très-fâché, lui répondis-je, de voir le Frere de Clémentine pour quelque raison qui ne me l'eût pas fait regarder comme son Frere. Mais, avant que j'ajoute un mot, permettez que je m'informe de sa santé. Comment se porte la plus excellente personne de son sexe ?

Vous l'ignorez donc ?

Je l'ignore, Monsieur, mais ce n'est pas faute de soins. J'ai dépêché trois Exprès, dont je n'ai reçu aucune satisfaction.

Vous n'apprendrez rien de moi qui puisse vous en causer beaucoup.

Quel surcroît d'affliction ! Comment se portent du moins le Marquis & la Marquise ?

Ne le demandez point. Ils sont extrêmement malheureux.

J'ai su que mon cher Ami, le Seigneur Jeronimo, avoit essuyé...

Une terrible opération ? interrompit-il. On ne vous a pas trompé. Qu'il est à plaindre ! Il n'a pu vous en informer lui-même. Que le Ciel nous le conserve ! Mais Chevalier, vous n'avez sauvé que la moitié d'une vie, quoique nous vous devions beaucoup, pour avoir remis dans nos bras un reste si cher.

J'eus peu de part, Monsieur, à cet accident. Je ne m'en suis jamais fait un mérite. Le hazard fit tout. Il ne m'en couta rien, & l'on a fort exagéré le service.

Plût au Ciel, Chevalier, qu'il eût été rendu par tout autre !

L'événement, Monsieur, m'oblige de former le même vœu.

Il me montra ses Tableaux, ses Statues & son Cabinet de curiosités, mais moins pour satisfaire mon gout, que pour se faire honneur du sien. J'observai même dans ses manieres, une augmentation de froideur ; ses yeux se tournoient vers moi d'un air sombre, qui marquoit plutôt du ressentiment, que cette ouverture de cœur qu'il me devoit peut-être, après un voyage de deux cens milles, que j'avois fait pour le voir, & pour lui marquer la confiance que j'avois à son honneur. Comme cette conduite ne faisoit tort qu'à lui, je me contentai de le plaindre : mais je fus sensiblement affligé de n'en pouvoir obtenir le moindre éclaircissement sur la santé d'une personne dont je portois tous les maux au fond du cœur. Une compagnie assez nombreuse, que nous eûmes à diner, rendit la conversation générale. Il ne cessa point de me traiter avec beaucoup de considération ; mais j'y remarquois trop d'appareil & j'en souffrois d'autant plus, que tous ces dehors affectés me faisoient appréhender quelque nouveau malheur à Boulogne, depuis que j'avois quitté cette Ville.

Il me proposa de passer dans le jardin. Vous me donnerez au moins huit jours, Chevalier.

Non, Monsieur. Une affaire d'importance m'appelle nécessairement à Florence & à Livourne. Je compte partir demain pour Rome, d'où je me rends en Toscane.

Cette précipitation me surprend. Quelque chose vous déplaît dans ma conduite, Chevalier.

J'avouerai, Monsieur, avec la franchise qui m'est naturelle, que je ne vous trouve point cet air de bonté & de complaisance, que j'ai pris plaisir à voir dans d'autres occasions.

J'atteste le Ciel, Chevalier, qu'il y a peu d'hommes au monde pour qui je me sois senti plus de penchant que pour vous. Mais j'avouerai, à mon tour, que je ne vous vois point ici avec autant de tendresse que d'admiration.

Ce langage, Monsieur, ne demande-t-il pas un peu d'explication ? C'est ma confiance apparemment que vous admirez ; & dans ce sens, je vous rends graces d'une réflexion qui me fait honneur.

Je n'entends rien qui puisse vous blesser. J'entens, en particulier, la noble résolution qui vous amene ici, & la grandeur d'ame que vous avez fait éclater à Boulogne, en prenant congé de toute ma Famille. Mais n'y entroit-il pas quelque dessein de m'insulter ?

Ma seule vue alors étoit de vous faire observer, comme je le fais encore ici, que vous n'avez pas toujours eu de mes sentimens l'opinion que je crois mériter. Mais lorsque je me fus apperçu que votre sang commençoit à s'échauffer, au lieu de répondre à votre question sur mon séjour à Boulogne, je m'invitai moi-même à vous suivre à Naples, & dans des termes qui n'avoient point assurément l'air d'une insulte.

J'avoue, Chevalier, que j'en fus déconcerté. Mon intention étoit de vous épargner le voyage.

Étoit-ce dans cette vue, Monsieur, que vous me fîtes l'honneur de passer chez moi ?

Non pas absolument. Je n'étois convenu de rien avec moi-même. Je voulois vous entretenir. Je ne savois quel pouvoit être

le résultat de cet entretien. Mais si je vous avois proposé de sortir, auriez-vous répondu à mes demandes ?

Suivant l'explication que vous m'en auriez donnée.

Et leur répondriez-vous à présent, si je vous tenois compagnie jusqu'à Rome dans votre retour à Florence.

J'y répondrois sans doute, si elles demandoient une réponse.

Me croyez-vous capable de faire quelque proposition qui n'en demande point ?

Monsieur, je crois devoir m'expliquer. Vous avez conçu contre moi des préjugés mal fondés. Vous semblez porté à m'attribuer des malheurs auxquels vous ne sauriez être plus sensible que moi. Je connois mon innocence. J'ai droit de me croire offensé par les vaines espérances qu'on m'a données volontairement, lorsqu'on ne peut me reprocher de les avoir perdues par ma faute. Quelle crainte peut entrer dans un cœur innocent & injurié ? Si j'avois marqué de la foiblesse, elle n'auroit pu tourner qu'à ma perte. N'étois-je pas au milieu de vos Amis, avec la seule qualité d'Étranger, & pouvois-je vous éviter, quand j'en aurois été capable, si vous aviez pris la résolution de me chercher ? J'irai toujours en homme d'honneur au devant d'un Ennemi, plutôt que de l'éviter comme un coupable. La fuite passe dans mon Pays pour une confession du crime. Si vous m'aviez fait des demandes auxquelles il ne m'eût pas convenu de répondre, je vous en aurois fait mes plaintes, peut-être avec la même tranquillité que vous me voyez ici. Si vous aviez refusé de m'entendre, je n'aurois pas négligé ma défense ; mais, pour le monde entier, je n'aurois pas blessé, si j'avois pu l'éviter, un Frere de Clémentine & de Jeronimo, un Fils du Marquis & de la Marquise Della Porretta. Si votre

emportement m'eût donné sur vous quelque avantage, tel que celui de vous désarmer, je n'en aurois usé que pour vous présenter nos deux épées, & mon estomac ouvert. Il est déja percé par les afflictions de votre chere Famille. Peut-être aurois-je seulement ajouté, vengez-vous, si vous croyez avoir reçu de moi quelque offense.

Aujourd'hui que je suis à Naples, je vous déclare, Monsieur, que si vous êtes déterminé à m'accompagner avec d'autres intentions que celles de l'amitié, je ne tiendrai pas d'autre conduite. Je me reposerai sur mon innocence, & sur l'espoir de vaincre un cœur généreux par la générosité. C'est aux coupables à chercher leur sûreté par la violence & le meurtre.

Quel orgueil ! me dit-il d'un ton piqué, en me mesurant des yeux. Eh ! sur quoi, s'il vous plaît, fondez-vous l'espérance d'un avantage ?

Quand je serai calme, & disposé seulement à me défendre, quand je verrai un Adversaire emporté par sa passion, comme il arrive toujours aux Agresseurs, je croirai la victoire à moi. Mais contre vous, Monsieur, si sans perdre votre estime, je puis me dispenser de tirer l'épée, jamais elle ne verra le jour. Il est impossible que vous ne connoissiez pas mes principes.

Je les connois, Grandisson, & je sais qu'on vous attribue autant d'habileté que de courage. Croyez-vous que j'eusse prêté patiemment l'oreille à des propositions d'alliance, si votre caractere... Il eut la bonté alors de me dire mille choses flatteuses. Mais ensuite paroissant les regretter : cependant, Grandisson, reprit-il, est-il possible que ma Sœur eût été frappée avec cette violence, si quelques artifices d'Amans...

Qu'il me soit permis, Monsieur, de vous interrompre… Je ne puis soutenir un soupçon de cette nature. Si l'artifice y avoit eu quelque part, le mal n'auroit pas été si profond. Ne pouvez-vous considérer votre Sœur comme une Fille de deux des plus nobles maisons d'Italie ? Ne pouvez-vous la considérer dans l'état où Madame Bemont l'a si vivement représentée, combattant son propre cœur, luttant avec elle-même en faveur de son devoir & de sa Religion, & résolue de mourir plutôt que de se permettre la moindre foiblesse ? Pourquoi suis-je rappellé à ce tendre sujet ? Mais y eut-il jamais d'exemple d'une passion si noblement combattue ? Et ne puis-je pas ajouter que jamais homme ne fut aussi plus désintéressé, ni dans une plus étrange situation ? Souvenez-vous seulement de mon premier départ, qui fut non-seulement volontaire, mais contraire à l'attente de votre Famille. Quelle grandeur, à cette occasion, dans la conduite de votre Sœur ! Quelle noblesse encore dans ses adieux, lorsque Madame Bemont a tiré d'elle ce qui feroit ma gloire si j'avois été plus heureux, & ce qui me jette aujourd'hui dans la plus profonde affliction !

Au fond, Chevalier, ma Sœur est une Fille fort noble. On est trop porté peut-être à se gouverner par les événemens, sans approfondir les causes. Mais vous avoir laissé un accès si libre auprès d'elle ! avec toutes les qualités qu'on vous connoissoit ! & que les circonstances, j'en conviens, n'ont servi qu'à faire éclater à votre avantage…

Ah, Monsieur, interrompis-je, c'est juger encore par les événemens. Mais vous avez la Lettre de Madame Bemont. Quel plus noble témoignage de magnanimité dans une Femme ! Je ne vous apporterai point d'autre preuve en faveur de ma conduite.

J'ai cette Lettre. Jeronimo me l'a donnée à mon départ, & je me souviens qu'il m'a dit, en me la remettant : le Chevalier Grandisson ne manquera point de vous aller voir à Naples. Votre vivacité m'épouvante. On connoît sa fermeté. Toute mon espérance est dans ses principes. Traitez-le avec noblesse. Je compte sur la générosité de votre cœur, mais relisez cette Lettre avant que de le voir. Je vous avoue, continua le Général, que je n'ai point encore eu de penchant à la lire ; mais je la lirai, & je vais le faire à ce moment, si vous me le permettez.

Il la tira de sa poche, & s'éloignant de quelques pas, il la lut d'un bout à l'autre. Ensuite, revenant à moi, il me prit affectueusement la main : j'ai honte de moi-même, mon cher Grandisson. J'ai manqué de grandeur d'ame, je l'avoue. Tous les chagrins d'une triste Famille m'étoient présens, & je vous ai reçu, je vous ai traité comme l'auteur d'un mal que je ne dois attribuer qu'à notre mauvais sort. J'ai cherché des sujets d'offense. Pardon. Disposez de mes plus ardens services. Je marquerai à mon Frere avec quelle grandeur vous m'aviez vaincu, avant que j'eusse recours à sa Lettre, mais que l'ayant lue ensuite, j'ai regretté de ne l'avoir pas fait plutôt. Je vous acquitte, & je fais gloire d'une Sœur telle que la mienne. Cependant je remarque dans cette même Lettre, que la reconnoissance de mon Frere a contribué au mal que nous déplorons. Mais n'ajoutons pas un mot sur cette Fille infortunée. Il m'est trop douloureux d'en parler.

Vous ne me permettez pas, Monsieur…

Ah ! de grace, cher Grandisson, ayez cette complaisance pour moi. Jeronimo & Clémentine font le tourment de mon ame. Mais leur santé n'est pas aussi mauvaise qu'on peut le craindre. N'al-

lons-nous pas demain à la cour ? Je compte de vous présenter au Roi.

C'est un honneur qu'on m'a fait dans mon premier voyage à Naples. Je suis obligé de partir demain, & j'ai déja pris congé de quelques Amis que j'ai dans cette Ville.

Mais vous passerez du moins le reste du jour avec moi.

C'est mon dessein, Monsieur.

Rejoignons mes Amis. J'aurai des excuses à leur faire, mais je les tirerai de la nécessité de votre départ. Nous retournâmes à la compagnie, & je ne trouvai plus dans le Général que de l'ouverture & de l'amitié.

M. Grandisson partit le jour suivant ; & jusqu'au moment de son départ, il remarqua dans le Général des manieres plus libres & plus ouvertes.

En arrivant à Florence, il acheva de régler tout ce qui regardoit la succession de son Ami, avec ce mêlange de chaleur & de modération qu'on lui connoît dans toutes les affaires qu'il entreprend. Ce qu'un autre n'auroit fait qu'en plusieurs mois, fut pour lui l'ouvrage de peu de jours. Cependant il eut à vaincre quelques obstacles de la part d'Olivia. Il apprit qu'avant son départ de Naples, Madame Bemont, sur les instances de la Marquise, étoit retournée à Boulogne. N'apprenant rien de son cher Jeronimo, il prit le parti d'écrire à Madame Bemont pour lui demander quelques informations sur l'état de la Famille, particuliérement sur la santé de son Ami, dont le silence, après trois Lettres qu'il lui avoit écrites successivement, commençoit à le remplir des plus fâcheuses craintes. Il marquoit à cette Dame que s'il ne

voyoit aucune apparence de pouvoir contribuer au bonheur d'une Famille si chere, son dessein étoit de partir dans peu de jours pour Paris. Madame Bemont lui fit la réponse suivante :

Je n'ai rien d'heureux à vous écrire. Nous sommes tous ici dans une profonde affliction. Les Domestiques ont ordre de ne faire que des réponses vagues à toutes les informations, & de cacher soigneusement la vérité.

Votre Ami, le Seigneur Jeronimo, a souffert une rude opération. On n'en espere plus rien ; mais depuis le cruel service qu'il a reçu des Chirurgiens, si sa guérison n'est pas plus avancée, on se flatte du moins que le mal qu'on craignoit est plus éloigné. Qu'il est à plaindre ! Cependant, à la fin de ses douleurs, son inquiétude est retombée sur sa Sœur & sur vous.

En arrivant à Boulogne, j'ai trouvé Clémentine dans une situation déplorable ; quelquefois hors d'elle-même, quelquefois taciturne ; liée, parce qu'elle avoit fait appréhender quelque entreprise funeste : on avoit été forcé de lui lier les mains. Il me semble qu'on s'y est pris fort mal dans la conduite qu'on a tenue avec elle. Tantôt de la douceur, tantôt de la sévérité. Ils n'ont suivi aucune méthode. Elle fit des instances extrêmes pour obtenir la liberté de vous voir avant votre éloignement. Elle leur demanda plusieurs fois cette grace à genoux, avec promesse d'être plus tranquille s'ils avoient cette complaisance pour elle, mais ils craignirent d'augmenter le mal. Je les en ai blâmés, & je leur ai dit que la meilleure voie étoit celle de la douceur. Aussi-tôt que vous eûtes quitté Boulogne, ils l'informerent de votre départ. Camille m'a réellement effrayée par le récit qu'elle m'a fait de la rage & du désespoir qui furent le fruit de cette déclaration ; ensuite des ac-

cès de silence & la plus profonde mélancolie succéderent aux passions violentes.

Ils se flattoient, à mon arrivée, que ma présence & ma compagnie lui apporteroient quelque soulagement, mais elle fut deux jours entiers sans faire la moindre attention à moi, ni à mes discours. Le troisieme jour, m'étant apperçue qu'elle souffroit impatiemment de n'être pas libre, j'obtins, avec beaucoup de difficulté, que ses mains fussent déliées, & qu'on lui permît de se promener au Jardin avec moi. Ils m'avoient fait connoître qu'ils se défioient de la grande Piece d'eau. Comme nous avions sa femme de chambre avec nous, je ne laissai point de la conduire insensiblement de ce côté-là. Elle s'assit sur un banc, vis-à-vis de la grande Cascade, mais elle ne fit aucun mouvement qui pût m'alarmer. Depuis ce jour elle a pris pour moi plus d'affection que jamais. Lorsque j'eus obtenu sa liberté, le premier usage qu'elle fit de ses bras, fut pour me les jeter autour du cou, en cachant son visage dans mon sein. Je remarquai facilement que c'étoit l'expression de sa reconnoissance, mais elle parut peu disposée à parler. Sa situation ordinaire est une rêverie sombre, accompagnée d'un profond silence. Cependant j'observe quelquefois que son ame est fort agitée. Elle se leve pour changer de place, elle s'arrête peu dans celle qu'elle a choisie, & passant de l'une à l'autre, elle fait ainsi le tour de sa chambre. Ce spectacle me pénetre jusqu'au fond du cœur. Je n'ai jamais rien vu de plus parfait & de plus aimable qu'elle. Dans un égarement si continuel, elle n'a rien perdu de sa ferveur pour ses exercices de piété. Elle conserve toutes ses bonnes habitudes. Mais dans d'autres tems on ne la reconnoît point.

Elle s'occupe souvent à vous écrire. On ne manque point de lui prendre secrettement ce qu'elle écrit, mais il ne paroît pas qu'elle s'en apperçoive ; elle ne demande point ce que sa Lettre est devenue ; elle reprend du papier pour en commencer une autre. Ses sujets sont toujours des Saints ou des Anges. Elle s'attache souvent à méditer sur une Carte du Pays Britannique, & je l'ai entendue plusieurs fois souhaiter, avec un soupir, de se voir transportée en Angleterre.

Madame de Sforce demande instamment la permission de l'amener à Urbin ou à Milan, mais j'espere qu'elle ne lui sera point accordée. Quelque tendresse que cette Dame témoigne pour elle, je la vois persuadée que les méthodes séveres sont les seules dont on puisse attendre du succès, & je suis sûre, au contraire, qu'elles ne réussiront jamais avec Clémentine.

Je ne me sens point capable de faire un long séjour auprès d'elle. Le malheur d'une jeune personne de ce mérite m'afflige trop vivement. Si je lui étois utile à quelque chose, je consentirois volontiers, dans cette vue, à me priver de tout ce que j'ai laissé de cher à Florence : mais je suis dans la ferme persuasion, comme je l'ai fait entendre ici, qu'un moment d'entrevue avec vous, auroit plus d'effet pour calmer son esprit, que toutes les méthodes qu'on ne cesse point d'employer. Je me promets de vous voir, Monsieur, avant votre départ d'Italie. Ce sera sans doute à Florence, si ce n'est point à Boulogne. Vous êtes fort généreux de m'en laisser le choix.

Je suis depuis huit jours dans cette Maison sans un rayon d'espérance. Tous les Médecins qu'on a consultés prêchent les méthodes séveres & la plus rigoureuse diette, mais par complaisance, ou je suis trompée, pour quelques personnes de la Famille.

Hélas ! l'infortunée Clémentine a tant d'aversion pour toute sorte de nourriture, qu'on peut hardiment la dispenser du régime. Elle ne boit que de l'eau.

Vous m'avez recommandé, Monsieur, de m'étendre sur les circonstances. Je vous ai satisfait, mais c'est aux dépens de mes yeux, & je ne serai pas surprise si cette triste Lettre affecte un cœur aussi sensible que le vôtre. Que le Ciel vous rende heureux par des voies dignes de vous ! C'est le vœu de votre très-humble, &c.

*Hortense Bemont.*

Madame Bemont quitta Boulogne, après y avoir passé douze jours. Elle vit Clémentine dans un de ses momens les plus tranquilles, pour demander ses ordres en lui faisant ses adieux. Aimez-moi, lui répondit-elle, & plaignez votre malheureuse Amie. L'un ne se peut sans l'autre. Une grace encore, ajouta-t-elle en se baissant vers son oreille : vous verrez peut-être le Chevalier, quoique je n'aie plus la même espérance. Dites-lui que Clémentine est quelquefois fort à plaindre. Dites-lui qu'elle feroit ici son bonheur de pouvoir le retrouver au moins dans une autre vie, mais qu'il la privera même de cette consolation, s'il continue de fermer les yeux à la vérité. Dites-lui que je regarderois comme une grande faveur de sa part, qu'il ne pensât point à se marier sans m'avoir fait savoir avec qui, & sans se croire en état de m'assurer qu'il sera aimé de la personne dont il aura fait choix, autant qu'il l'auroit été d'une autre. Ô chere M Bemont ! Quelle disgrace pour moi, si le Chevalier épousoit une Femme indigne de lui !

Dans cet intervalle, M. Grandisson avoit fait tous les préparatifs de son départ. J'étois arrivé du Levant & de l'Archipel, où

j'avois accompagné, à sa priere, M. de Beauchamp, notre Ami commun. Il m'honora d'une autre marque de confiance, en laissant à ma garde Miss Jervins, son agréable Pupille, sous les yeux de Madame Bemont, dont les soins, pendant son absence, ont répondu parfaitement à son attente.

Alors il écrivit à l'Évêque de Nocera, pour lui offrir de se rendre encore une fois à Boulogne, si sa visite n'étoit pas désagréable à la Famille ; mais cette nouvelle marque de reconnoissance & d'attachement n'étant point acceptée, il partit enfin pour Paris. Bientôt il fut rappelé dans sa Patrie par la mort de son Pere ; & quelques semaines après son retour, il me fit avertir de repasser en Angleterre avec sa Pupille.

Peut-être vous plaindrez-vous, chere Miss Byron, de ne pas trouver, à la fin de ce récit, autant de lumieres que vous en desirez sur l'état présent de la malheureuse Clémentine. J'ajouterai, en peu de mots, les éclaircissemens qui sont venus depuis.

Lorsqu'on fut assuré à Boulogne, que M. Grandisson avoit quitté l'Italie, la Famille commença trop tard à regretter, de n'avoir pas permis l'entrevue que Clémentine avoit désirée avec une ardeur si pressante ; lorsqu'ils eurent appris qu'il étoit retourné en Angleterre, pour recueillir la succession de son Pere, ce surcroit d'éloignement, joint à la mer qui faisoit un obstacle terrible dans leurs idées, rendit les regrets encore plus vifs. Ils n'imaginerent point d'autre remede, pour suspendre un peu les agitations de Clémentine, que de la tenir dans un exercice continuel en la faisant voyager ; car n'ayant point obtenu de voir M. Grandisson, elle en conservoit toujours le même desir. Ils la menerent d'abord à Nocera, à Rome, à Naples ; ensuite à Florence, à Milan, & jusqu'à Turin. S'ils lui donnoient l'espérance de

rencontrer M. Grandisson, c'est de quoi je ne suis pas informé ; mais il est certain qu'elle se flattoit de le voir à la fin de chaque voyage, & que cette attente la rendoit plus tranquille dans sa marche. Elle étoit quelquefois accompagnée de la Marquise, à qui l'on avoit jugé que l'air & le mouvement étoient aussi nécessaires pour sa santé, que pour celle de sa Fille. Quelquefois c'étoit Madame de Sforce & d'autres personnes de la Famille, qui composoient son escorte. Mais ces voyages ayant cessé depuis plus de trois mois, la jeune Malade les accuse de l'avoir trompée. Elle est devenue fort impatiente. Elle a tenté deux fois de s'échapper. Leur crainte les ont portés à l'enfermer étroitement. Ils l'avoient mise d'abord dans un Couvent, à la sollicitation de Madame de Sforce, & seulement pour essai. Elle y étoit assez tranquille. Mais le Général, qu'on n'avoit pas consulté, n'eut pas plutôt appris ce changement, que par des raisons difficiles à comprendre, il en marqua du chagrin ; & sur ses instances, elle fut ramenée aussitôt dans sa Famille. Son imagination est plus remplie que jamais de son Précepteur, de son Ami, de son Chevalier. Elle brûle de le revoir. Je les trouve fort blamables, s'ils l'ont fait voyager dans cette espérance, puisqu'elle n'a servi qu'à redoubler son ardeur pour une entrevue. Une seule fois, dit-elle, la consolation de le voir une fois, pour lui apprendre avec quelle rigueur elle est traitée, lui feroit oublier toutes ses peines. Elle est sûre qu'elle obtiendroit de lui un peu de pitié, quoique tout le monde lui en refuse.

Depuis quelques jours, Sir Charles a reçu de l'Évêque de Nocera, une Lettre tendre & pressante, par laquelle on l'invite à faire encore une fois le voyage de Boulogne. Je laisse à lui-même le soin de vous communiquer là-dessus ses résolutions ; d'autant plus que jusqu'à présent je n'ai fait que parcourir cette derniere

Lettre, qui a renouvellé tous les tourmens de son cœur. Il en avoit reçu une de Camille, qui lui marquoit, sans expliquer par quel ordre, que tout le monde faisoit des vœux pour son retour à Boulogne. Clémentine est menacée de cette mortelle langueur qu'on nomme ici consomption. Le Comte de Belvedere ne l'en adore pas moins. Il attribue le désordre de son esprit à de mélancoliques sentimens de Religion ; & les détails domestiques ayant peu transpiré, la piété, dont il est rempli lui-même, le touche pour elle d'une tendre compassion. Il sait néanmoins que sans l'extrême attachement qu'elle a pour ses principes, elle préféreroit le Chevalier Grandisson à tout autre homme ; & loin d'être refroidi par cette idée, il admire une généreuse disposition, qui lui fait préférer sa Religion à son amour.

Le Seigneur Jeronimo est toujours dans une fort triste situation. Sir Charles lui écrit souvent, avec l'affection qu'il croit devoir à cet excellent Ami. La derniere Lettre lui apprend que les Chirurgiens étoient décidés pour une nouvelle opération, & que le succès en paroissoit fort douteux.

Avec quelle noblesse Sir Charles paroît supporter de si pesantes afflictions ! car celles de ses Amis ont toujours été les siennes. Mais son cœur saigne en secret. Un cœur sensible est un bien qui coûte cher à ceux qui le possedent, mais qu'ils ne voudroient pas changer pour tout autre bien. C'est en même tems une preuve morale d'innocence ; puisque le cœur, qui est capable de partager la douleur d'autrui, ne sauroit l'être d'en causer volontairement à personne.

Je me flatte que l'aimable Miss Byron est satisfaite à présent de ma soumission pour ses ordres. Elle ne me trouvera pas moins d'exactitude & de zele dans le récit de tout ce qui regarde Olivia.

Mais après l'avoir affligée par des images si tristes, je demande que pour la consoler, elle me permette de lui faire élever les yeux vers un autre ordre de choses, qui est la vraie source de force & de consolation pour une ame raisonnable.

## Lettre 60

*Londres, 4 Avril.*

Le Chevalier Grandisson est arrivé d'hier au soir. Avec sa politesse ordinaire, il envoya demander, en arrivant, des nouvelles de ma santé, & prier M. Reves de lui donner ce matin à déjeûner. Est-ce pour lui-même, est-ce pour moi, qu'il prend cet air de cérémonie ? Pour tous deux peut-être. Ainsi, je suis dans l'attente de voir bientôt le noble objet des affections de Clémentine, son futur... Ah Lucie !

Mais vous voyez que le principal compliment est adressé à M. Reves. Garderai-je ma chambre ? Attendrai-je qu'il demande à me voir ? Il me doit quelque chose, pour l'émotion qu'il m'a causée dans la Bibliotheque de Mylord L... Je ne l'ai presque pas vu depuis. L'honneur me défend, m'a-t-il dit alors... cependant l'honneur m'ordonne... mais je ne puis manquer à la justice, à la générosité, ne consulter que mon intérêt propre... Ces paroles, chere Lucie, me retentissent encore dans les oreilles. Quel pouvoit en être le sens ? L'honneur me défend... Quoi ? de s'expliquer ? Il m'avoit fait un récit touchant ; il l'avoit fini ; que pouvoit lui défendre l'honneur ? Cependant l'honneur m'ordonne ! Qui l'empêchoit de suivre les loix de l'honneur ? Mais je ne puis manquer à la justice : pour Clémentine apparemment. Qui l'oblige d'y

manquer ? À la justice ! Je ne le crains pas de vous, Sir Charles Grandisson. Votre gloire souffre même, d'admettre cette espece d'embarras dans vos idées ; comme si votre caractere étoit exposé à la tentation d'être injuste, & que vous eussiez besoin de vous tenir en garde contre vous-même.

Je ne puis manquer à la générosité… pour qui donc ? Sans doute pour l'illustre Italienne. Il lui doit de la compassion. Mais l'aurois-je mis, par mon empressement, dans l'obligation de me le déclarer ; comme si je souhaitois qu'en ma faveur il fût moins généreux qu'il ne veut l'être ? Je ne puis soutenir cette pensée. N'est-ce pas comme s'il avoit dit ; trop tendre Henriette, je vois ce que vous attendez de moi ; mais je dois de la compassion, je dois de la générosité à Clémentine. Cependant, quel terme de compassion ! Vertueuse Clémentine, je m'afflige pour vous, que vous ne trouviez en lui qu'un homme généreux. Oh ! puisse mon meilleur Génie me préserver du besoin de la compassion d'un homme, sans excepter celle du Chevalier Grandisson !

Mais, qu'a-t-il voulu dire, par le terme d'intérêt propre. Je ne le comprens point. Clémentine a reçu en partage une très-grosse fortune. Celle d'Henriette est médiocre. Il ne peut manquer à la justice, à la générosité, ne consulter que son intérêt propre… Ces derniers mots me confondent dans la bouche d'un homme qui ne dit rien au hasard.

Fort bien ; mais tandis que je raisonne avec moi-même, le tems du déjeûner s'approche. Je veux descendre pour éviter toute affectation. Je vais m'efforcer de voir avec indifférence celui que nous avons tous admiré, que nous avons étudié depuis quinze jours, sous tant de différentes faces ; le Chrétien, le Héros, l'Ami… ah Lucie, l'Amant de Clémentine, le modeste & généreux

Bienfaicteur, le modele de la bonté & de toutes les Vertus. Mais il arrive ! Pendant que je babille avec ma plume, il est arrivé. Pourquoi m'avez-vous retenue, chere Lucie ? Il faut à présent que la Folle descende avec une espece de précipitation. Cependant elle veut attendre qu'on la fasse appeller. C'est ce qu'on vient faire à ce moment.

Ô Lucie ! quelle conversation j'ai à vous raconter ! Mais il faut que je vous y conduise par degrés.

Sir Charles est venu à moi lorsqu'il m'a vue paroître. C'étoit lui tout entier ; sa modestie, sa politesse, avec l'air aisé néanmoins, & la bonne grace que je ne puis décrire. Son premier mouvement m'a fait croire d'abord qu'il alloit prendre une de mes mains, & je vous assure qu'elles ne se sont retirées ni l'une ni l'autre. Par quel art sait-il joindre à des manieres si ouvertes, un respect qui satisferoit une Princesse.

Après le déjeûner, M. & Madame Reves ayant été appellés pour le Chevalier Allestris & sa Niece, qui donnent ordinairement le matin à leurs visites, je suis demeurée seule avec Sir Charles. Alors, d'un air également civil & familier, il m'a tenu ce discours.

Dans le dernier entretien que j'ai eu avec Miss Byron, je lui ai fait un récit fort tendre. J'étois sûr qu'il exciteroit dans un cœur tel que le sien, une généreuse compassion pour une des premieres personnes de son sexe, & je me suis flatté que n'ayant rien à me reprocher de téméraire ou d'indiscret, j'obtiendrois aussi quelque part à sa pitié. Il m'a paru, Mademoiselle, que cette malheureuse histoire vous avoit sensiblement touchée ; & par ménagement pour vous (permettez que j'ajoute aussi pour moi-même) j'ai prié le Docteur Barlet de vous expliquer mille choses sur les-

quelles je ne pouvois m'étendre comme lui. Il m'a rendu compte de tout ce qu'il vous a communiqué. Je me souviens de la peine que mon récit vous a causée, & je ne doute point que dans le même sentiment de bonté & de compassion, celui du Docteur ne vous ait fait souffrir encore plus. Cependant me permettez-vous, Mademoiselle, d'ajouter au même sujet quelques circonstances dont il n'a pu vous instruire ? À présent que vous êtes informée d'une si grande partie de mon Histoire, je souhaiterois que plus que toute autre Femme du monde, vous n'ignorassiez rien de tout ce que j'en sais moi-même.

Il s'est arrêté. Je tremblois. Monsieur… Monsieur… J'avoue que l'Histoire est extrêmement touchante. Que cette malheureuse personne est à plaindre ! Vous me ferez honneur si vous m'apprenez quelque chose de sa situation.

Le Docteur vous a dit, Mademoiselle, que l'Évêque de Nocera, second Frere de Clémentine, m'a écrit depuis peu, & qu'il me presse de faire encore une fois le voyage de Boulogne. J'ai sa Lettre. Vous entendez l'Italien, Mademoiselle. Permettez-vous que je… ou souhaitez-vous de prendre cette peine vous-même ? Il m'a présenté la Lettre. Voici, ma chere, ce qu'elle contient.

« L'Évêque l'informe du triste état de sa Famille. La santé du Pere & de la Mere décline sensiblement. Celle du Seigneur Jeronimo est pire qu'elle n'étoit au départ de Sir Charles. Sa Sœur ne se porte pas mieux, & souhaite toujours ardemment de voir son Précepteur. Elle est actuellement à Nocera, mais on se propose de la mener bientôt à Naples. L'Évêque presse en effet Sir Charles de leur faire encore une visite, en avouant néanmoins que toute la Famille ne le souhaite pas également : mais lui, le Directeur & la Marquise s'accordent à vouloir qu'on ait cette in-

dulgence pour les vœux continuels de la Sœur. Il offre d'aller au-devant de Sir Charles, dans le lieu dont il lui laisse le choix, & de le conduire lui-même à Boulogne, où il l'assure que le plaisir de le voir ne manquera point de réunir tout le monde en faveur de l'entrevue. Si ce remede, auquel il regrette de s'être opposé si long-temps, n'a pas le succès qu'il en espere, il conseillera, dit-il, de renfermer sa Sœur dans un Couvent, ou de la confier aux soins de quelques honnêtes gens qui la traiteront avec douceur, mais comme on traite ceux qui ont le malheur de tomber dans le même état. »

Sir Charles m'a fait lire ensuite une Lettre du Seigneur Jeronimo, qui lui fait la peinture de sa propre situation. « La vie n'est plus pour lui qu'un fardeau. Il en souhaite la fin. Ses Chirurgiens lui paroissent manquer d'habileté. Il se plaint particulièrement de sa blessure à la hanche, qui a trompé jusqu'ici toutes leurs lumieres. Ce qu'il demanderoit au Ciel, dit-il, ce seroit d'être proche du Chevalier Grandisson, parce que le plus grand bonheur qu'il ait à desirer est de rendre le dernier soupir entre les bras de son cher Ami. » Mais, dans cette triste Lettre, il ne dit pas un mot de sa Sœur. Sir Charles suppose, pour expliquer ce silence, que Clémentine n'étant point à Boulogne, on cache son déplorable état au Seigneur Jeronimo, dans la crainte d'irriter ses douleurs.

Il m'a lu aussi quelque partie d'une Lettre de Madame Bemont, adressée en Anglois, dont plusieurs articles ne sont pas moins affligeans. Elle s'excuse de ne lui avoir pas donné plutôt des nouvelles de Clémentine, sur une longue indisposition qui ne lui a pas permis de se procurer les éclaircissemens qu'elle desiroit. Elle plaint cette chere personne de n'avoir tiré aucun avan-

tage de ses courses, & la faute paroît tomber sur ses compagnons de voyage, qui l'entretenoient chaque jour de l'espérance de rencontrer le Chevalier Grandisson. Ils l'avoient mise pour la seconde fois dans un Couvent, à sa propre sollicitation ; & le calme qui avoit succédé pendant quelques jours, commençoit à faire tout attendre de l'avenir : mais ce changement n'ayant pas duré plus long-temps que la nouveauté, une des Religieuses avoit rendu le mal pire que jamais, en lui proposant, pour l'éprouver, de descendre avec elle au Parloir, où elle lui avoit promis de lui procurer quelques momens d'entretien avec un certain Gentilhomme Anglois. Son impatience étoit devenue d'autant plus vive, en se voyant trompée, qu'elle avoit employé deux heures entieres à se préparer pour cette entrevue. Pendant plus de huit jours elle ne s'étoit occupée que du dessein de passer en Angleterre. Après des efforts inutiles de la part de celles qui vivoient dans le même lieu, sa Mere seule avoit eu le pouvoir de lui ôter cette idée, en la priant d'y renoncer pour l'amour d'elle. Une si prompte soumission avoit encouragé la Marquise à la reprendre sous sa conduite. Mais les accès redevenant fort vifs, & la santé d'une Mere indulgente en étant visiblement altérée, un des plus graves Médecins avoit prononcé qu'il ne falloit rien espérer que de la rigueur. Madame de Sforce & le Général s'étoient déclarés pour le même avis. On avoit pris la résolution de la conduire à Milan. Cependant elle avoit réclamé avec tant d'instances, en demandant la liberté d'aller passer quelque tems à Florence, auprès de Madame Bemont, que sa Mere avoit encore obtenu grace pour elle. Le Marquis s'étoit chargé lui-même de la conduire à Florence, & n'avoit pas eu de peine à faire entrer Madame Bemont dans ses vues.

Pendant près d'un mois, Clémentine avoit paru assez tranquille, sur-tout lorsqu'elle s'entretenoit de l'Angleterre, du Che-

valier Grandisson & de ses Sœurs, avec lesquelles elle souhaitoit beaucoup de faire quelque liaison. Ensuite le Général l'étant venu voir, avec Madame de Sforce, ils parurent tous deux fort offensés de la voir retomber incessamment sur les mêmes sujets. Ils se plaignirent de l'indulgence avec laquelle on l'avoit souffert ; & ne dissimulant point qu'ils y soupçonnoient quelqu'autre vue, ils pousserent leur ressentiment si loin, que le jour même ils l'obligerent de partir avec eux, au regret extrême de Madame Bemont & des Dames de Florence, qui la nommoient leur innocente visionnaire, & qui avoient conçu beaucoup de tendresse pour elle. Madame Bemont assure que la douceur avec laquelle on la traitoit, dans une société de Femmes sages & aimables, auroit pu servir par degrés à la rétablir.

Elle fait ensuite le récit des rigoureux traitemens auxquels sa malheureuse Amie fut livrée. Sir Charles auroit souhaité ici d'interrompre sa lecture. Il m'a dit qu'il ne pouvoit continuer sans une altération de voix qui augmenteroit ma douleur, & qui me feroit connoître la sienne. En effet, il m'étoit échappé quelques larmes en lisant les deux premieres Lettres, & pendant qu'il m'avoit lu cette partie de la troisieme. Je ne doutois pas que ce qui restoit à lire ne les fît couler ouvertement. Cependant je l'ai prié de me laisser lire moi-même. L'infortune, lui ai-je dit, n'est pas un spectacle Étranger pour moi. Je sais prendre intérêt aux peines d'autrui, sans quoi je ne mériterois point qu'on en prît aux miennes. Il m'a montré l'endroit, & sans ajouter un mot, il s'est retiré vers une fenêtre.

Madame Bemont raconte que la triste Mere se vit forcée d'abandonner entiérement sa Fille à la conduite de Madame de Sforce, qui se hâta de l'emmener avec elle dans son Palais de Mi-

lan. On la pria néanmoins de n'employer que des rigueurs nécessaires. Elle le promit, mais elle commença par éloigner Camille, qu'elle accusoit d'une excessive indulgence. Elle mit à sa place, auprès de Clémentine, une autre femme, nommée Laura, plus propre à seconder ses desseins. Vous saurez bientôt avec quelle barbarie elles l'ont traitée. La signora Daurana, Fille de Madame de Sforce, eut l'imprudence de s'en vanter, dans quelques Lettres, en faisant un mérite à sa Mere d'avoir été plus heureuse dans le choix des méthodes ; & Madame Bemont, qui étoit alors assez bien pour ne pas perdre de vue son Amie, reçut les informations suivantes du Directeur même, que la Marquise avoit prié de les prendre dans un voyage qu'il fit à Milan.

Il ne fut pas peu surpris de la difficulté qu'on fit d'abord de lui laisser voir Clémentine ; mais insistant au nom de sa Mere, il la trouva dans un abattement extrême, & dans une véritable terreur, craignant de parler, n'osant lever les yeux devant sa Cousine, & semblant desirer néanmoins de se plaindre. Il en marqua son étonnement à Daurana. Elle lui répondit que c'étoit la meilleure voie ; que les Médecins étoient de cet avis ; qu'à son arrivée Clémentine ne parloit que du Chevalier, & de l'entrevue qu'elle désiroit avec lui, mais qu'on l'avoit déja mise au point de ne plus prononcer son nom. Que ne doit-elle pas avoir souffert, reprit le Directeur, pour devenir capable de cette soumission ? Soyez sans inquiétude là-dessus, lui repliqua-t-on avec la même dureté, tout ce qu'on fait est pour son avantage.

La tremblante Clémentine le reconnut sans peine, & le supplia, les mains jointes, de la faire mettre dans un Couvent pour y prendre le voile, pour s'y consacrer éternellement à Dieu. Il paroît que c'étoit une résolution qu'on s'efforçoit de lui inspirer.

Madame de Sforce ne dissimuloit point qu'elle regardoit ce parti comme le seul dont on pût attendre le rétablissement de sa Niece. Elle ajouta que sans vouloir imposer de loi à personne, elle étoit persuadée que sa Famille offensoit le Ciel en s'opposant aux desirs d'une jeune personne qui vouloit se donner à Dieu, & que sa maladie en étoit peut-être une punition.

Dans sa Lettre à Madame Bemont, le Directeur attribue cette conduite de Madame de Sforce à des motifs intéressés, & celle de la Signora Daurana aux mouvemens d'une ancienne jalousie pour les qualités supérieures de sa Cousine. Il apporte un exemple fort révoltant de leur cruauté, & tout pour son avantage, chere Lucie ! Que mon cœur se soulève contre ces deux Femmes ! Laura, sa nouvelle Servante, sous prétexte de se confesser au Directeur, lui fit cet aveu les larmes aux yeux. La chose étoit arrivée le jour précédent.

« Lorsqu'on vouloit exercer quelque rigueur sur l'infortunée Clémentine, cette fille recevoit ordre de sortir de l'appartement. Il étoit échappé à sa Maîtresse quelques mots dont on vouloit la punir. Madame de Sforce, qui ne poussoit pas la barbarie si loin que sa Fille, n'étoit pas au logis. Laura eut la curiosité de prêter l'oreille. Elle entendit de la bouche de Daurana des menaces fort vives, avec d'autres marques d'emportement, & de celle de Clémentine, qui ne put résister sans doutes aux injures de sa Cousine : que vous ai-je fait, Daurana, pour me traiter si mal ? Vous n'avez plus d'amitié pour moi. Vous voyez ma situation, pourquoi m'insulter si cruellement ? Si la main du Ciel s'est appesantie sur moi, ne me devez-vous pas un peu de pitié ? Cette cruelle Cousine lui répondit que tout ce qu'on faisoit étoit pour son avantage, & que ses plaintes mêmes, qui n'avoient pas toujours été si

sensées, en étoient une bonne preuve. Hélas ! reprit-elle, je vous ai cru de la tendresse pour moi. Je n'ai plus de Mere, & vous en avez une. La mienne étoit la meilleure de toutes les Meres, mais elle m'abandonne ! ou plutôt, n'est-ce pas moi qui ai le malheur de m'être séparée d'elle ? Je ne sais lequel des deux !

» Daurana, irritée apparemment de ces tendres plaintes, la menaça du corset de force, punition qui causoit toujours beaucoup d'épouvante à la malheureuse Clémentine. Laura lui entendit faire des fort humbles ; mais Daurana sortant d'un air emporté, cette fille fut obligée de se retirer. Dans l'intervalle, Clémentine appréhendant le retour de son Ennemie, avec le corset dont elle étoit menacée, se hâta de descendre, & se cacha sous l'escalier, où elle fut bientôt découverte par ses habits qu'elle n'avoit pas eu soin de tirer après elle. »

Ôchere Lucie ! qu'il m'auroit été difficile de retenir ici mes larmes ! Sir Charles les voyant couler en abondance, a jugé facilement à quel endroit de la Lettre j'étois arrivée. Concevez, Mademoiselle, m'a-t-il dit d'une voix altérée, quelles auroient été mes réflexions, si ma conscience m'avoit reproché d'être volontairement la cause de tant de maux !

Après m'être un peu remise, j'ai continué ma lecture. « La cruelle Daurana eut la barbarie de tirer sa triste & malheureuse Cousine par les bords de sa robe, en joignant à cette violence toutes sortes de nouvelles menaces. Clémentine ne résista point. À genoux, comme elle étoit dans sa situation, les mains croisées sur sa poitrine, elle demanda grace, non par ses discours, mais par ses yeux, quoi qu'il n'en sortît point une larme. Elle ne put l'obtenir. On la fit reconduire à sa chambre, où elle subit la punition dont on l'avoit menacée.

» Le Directeur fut extrêmement touché du récit de Laura. Il ne l'avoit pas été moins de ses propres observations. Cependant lorsqu'il fut retourné à Boulogne, il crut devoir ménager la Marquise, en lui cachant le traitement qu'on faisoit à sa Fille. Après lui avoir dit seulement qu'il ne pouvoit l'approuver, il lui conseilla de ne pas s'opposer au retour de Clémentine, si l'on pouvoit y faire consentir l'Évêque & le Général. Mais il s'ouvrit avec moins de réserve au Prélat, qui écrivit aussi-tôt à son Frere, pour le presser de se joindre hautement à lui & de finir l'esclavage de leur Sœur. Ils convinrent de se rencontrer à Milan dans cette vue. Clémentine fut délivrée, mais le mécontentement de Madame de Sforce & de sa fille cause un nouveau trouble dans la Famille. Elles prétendent que leur conduite avoit commencé à produire d'excellens effets, c'est-à-dire qu'elles veulent faire passer une soumission forcée, & les fruits de la terreur, pour un commencement de guérison. »

La Marquise étant fort éloignée de jouir d'une bonne santé, on a conduit sa fille à Naples, avec Camille, qu'on lui a rendue pour la servir. Madame Bemont suppose qu'elles y sont actuellement. Malheureuse Clémentine ! Quel sort, d'être ainsi traînée de Ville en Ville ! Mais qui pourroit penser à sa Cousine Daurana, sans une extrême indignation ?

L'Évêque, ajoute Madame Bemont, souhaiteroit beaucoup de pouvoir engager le Général son Frere à se joindre à lui, pour inviter Sir Charles à repasser en Italie, comme un dernier expédient qu'il juge à propos de tenter, avant que de renfermer leur Sœur dans un Couvent ou de l'abandonner à des mains étrangeres. Mais le Général refuse d'entrer dans ses vues. Il demande de quelle utilité sera cette visite, lorsque tout l'effet qu'elle peut pro-

duire, en rétablissant l'esprit de Clémentine, sera de lui donner plus d'ardeur que jamais pour le dénouement qu'on veut éviter ? Jamais il ne consentira, dit-il, que sa Sœur devienne la femme d'un Anglois Protestant. L'Évêque a déclaré qu'il n'étoit pas moins éloigné d'y consentir, mais il souhaite que la considération de ce point soit remise à d'autres tems, dans la confiance que leur Sœur, après sa guérison, trouvera dans ses principes la force de répondre à tous leurs desirs. On pourroit faire l'essai de cet expédient, dit le Général : mais le Chevalier qui paroît un homme artificieux, qui doit avoir employé, pour séduire Clémentine, des moyens dont personne ne s'est apperçu, & plus efficaces néanmoins qu'une déclaration ouverte. N'a-t-il pas eu l'art de faire tomber dans ses pieges Olivia & toutes les femmes qui l'ont connu ? Enfin le Général avoue qu'il n'aime point M. Grandisson ; que s'il l'a traité civilement, c'est par des égards passagers de politesse qu'il a cru devoir à son intrépidité ; qu'il juge des causes par les effets ; que ce qu'il y a de certain pour lui, c'est la perte d'une Sœur que son mérite rendoit digne d'une couronne ; & que s'il rencontre encore une fois le Chevalier, dans quelque lieu que ce soit, il ne répond pas des suites.

Cependant le Directeur & la Marquise étant entrés, comme l'écrit l'Évêque, dans la résolution de tenter ce dernier expédient, & se croyant sûrs que le Marquis, ni le Seigneur Jeronimo, ne le condamneroient point, l'invitation est partie dans les termes que j'ai rapportés.

Tel est, ma chere, l'état de cette malheureuse aventure, autant du moins que je puis m'en rappeller les circonstances. Mais vous savez combien le cœur aide à la mémoire, il ne lui échappe rien. Ce qui me restoit à savoir, c'étoit la réponse de Sir Charles. Ma si-

tuation, Lucie, n'étoit-elle pas assez délicate ? S'il m'eût consultée avant que d'avoir pris ses résolutions, le conseil que je lui aurois donné de tout mon cœur, auroit été de voler au secours de l'infortunée Clémentine, mais il me semble que cette incertitude n'auroit pas été digne d'elle, & le compliment qu'il m'auroit fait, n'auroit pas été plus convenable au caractere d'un homme si généreux. Cependant ma considération pour son propre intérêt se faisoit sentir dans toute sa force : ma considération, Lucie ! ce terme ne vous paroît-il pas affecté ? Ce que la générosité, ou plutôt la justice, demandoit de lui pour Clémentine, & cette considération, si souvent avouée, mettoit une espece de division dans mon cœur. J'avois besoin de quelques momens pour y réfléchir. Je sentois l'importance de pouvoir méditer sur ma conduite, pour me garantir de toute apparence d'empressement & d'affectation. Heureusement Madame Reves étant rentrée pour prendre quelque chose qu'elle avoit oubliée, j'ai saisi l'occasion ; & pendant que Sir Charles lui adressoit quelques politesses, je suis sortie, en leur disant à tous deux que je ne les quittois que pour un instant.

Je suis montée à mon appartement. J'ai traversé trois ou quatre fois l'antichambre. Henriette Byron, me suis-je dit à moi-même, point de bassesse. N'as-tu pas devant toi l'exemple d'une Clémentine ? Le combat de sa Religion & de son amour a renversé sa raison. Tu ne peux être menacée de cette épreuve : mais ne saurois-tu montrer que si tu l'étois, tu serois capable d'autant de noblesse ? Le Chevalier Grandisson est juste. Il doit la préférence à l'excellente Clémentine. Droits précédens, compassion pour ses souffrances, mérite si supérieur ! N'est-ce pas le mérite que tu aimes dans lui ? Pourquoi ne l'aimerois-tu pas aussi dans une personne de ton sexe, lorsque tu l'y vois presqu'au même degré ?

Il t'en coûtera sans doute : mais descends, & fais un effort pour t'élever au-dessus de toi-même.

Je suis descendue, assez contente de m'être trouvée capable de cette résolution. Ma Cousine est sortie lorsqu'elle m'a vue rentrer. Sir Charles est venu au-devant de moi jusqu'à la porte : je me flatte qu'il a vu dans ma contenance de la dignité sans orgueil.

J'ai parlé la premiere, tandis que je me sentois l'ame élevée, & pour me soutenir dans cette disposition. Mon cœur saigne, lui ai-je dit, des malheurs de votre Clémentine. (Oui, Lucie, j'ai dit de votre Clémentine). Je ne vous ai quitté, pendant quelques momens, que pour me livrer à l'admiration qu'elle m'inspire. Que je plains sa situation ! Mais il n'y a rien de difficile & de grand, dont Sir Grandisson ne soit capable. Vous m'avez honorée, Monsieur, du titre de Sœur : dans toute la tendresse de ce nom, je ne puis vous déguiser mes craintes du côté du Général, & je sens presqu'autant que vous, les nouvelles peines que le spectacle présent des maux d'autrui doit vous causer. Cependant je suis sûre que vous n'avez pas hésité un moment à prendre la résolution de quitter tous vos Amis d'Angleterre, pour repasser en Italie, & pour aller tenter du moins ce qu'on peut encore espérer.

S'il m'avoit louée beaucoup de ce langage, il auroit paru dans les circonstances où nous étions tous deux, qu'il regardoit mon désintéressement comme un effet extraordinaire de grandeur d'ame, & par conséquent qu'il me supposoit sur lui des vues auxquelles il admiroit que je fusse capable de renoncer. De toutes les ames humaines la sienne est la plus délicate. Il m'a priée de m'asseoir, & se plaçant près de moi, sans quitter ma main qu'il avoit prise pour me conduire à mon fauteuil : depuis que je connois Miss Byron, m'a-t-il dit, je l'ai considérée comme l'honneur de

son sexe. Mon cœur demande une alliance avec le sien, & se flatte de l'obtenir, quoique dans une situation si délicate, j'ose à peine me fier à moi-même. Dès le premier moment, j'ai donné le nom de Sœur à Miss Byron ; mais elle est plus pour moi que la plus chere Sœur. J'ai l'idée d'une amitié plus tendre, à laquelle j'aspire avec elle, malgré tous les accidens qui peuvent s'opposer de part & d'autre à des desirs plus étendus : & c'est un bien que j'ose espérer qu'elle ne me refusera point, aussi long-temps qu'il pourra s'accorder avec ses autres attachemens.

Il s'est arrêté. J'ai fait un effort pour lui répondre, mais l'expression m'a manqué. Je me suis senti le visage aussi ardent que le feu devant lequel nous étions assis.

Il a repris : J'ai toujours le cœur sur les levres. Il souffre, lorsque je ne puis exprimer tout ce qu'il me dicte. Les complimens sont un langage pour lequel j'ai peu de goût. Mais ne me croyant point indigne de votre amitié, je veux supposer qu'elle m'est accordée, & je reviens à mes affaires, avec toute l'ouverture que ce tendre sentiment demande.

Monsieur, vous me faites honneur. C'est tout ce que j'ai pu lui dire.

J'ai reçu, a-t-il continué, une Lettre de la fidelle Camille : non que j'entretienne la moindre correspondance avec elle, mais le traitement qu'elle voit faire à sa jeune Maîtresse, & quelques mots échappés à l'Évêque, qui exprimoient apparemment l'extrême envie qu'il a de me revoir à Boulogne, ont porté cette Fille à m'écrire, pour me conjurer d'entreprendre le voyage. Cependant, sans quelque Lettre d'une personne de la Famille, & sans quelque marque du consentement des autres, sur quel fonde-

ment pourrois-je espérer d'être bien reçu, après avoir essuyé autant de refus que j'ai demandé de fois à me présenter, sur-tout lorsque Madame Bemont, loin de me donner aucun encouragement, me rend un assez mauvais témoignage des dispositions de la Famille ?

Elle pense toujours, comme vous avez pu le remarquer à la fin de sa Lettre, que je dois suspendre mon départ jusqu'à ce que le Général & le Marquis joignent leur demande à celle de la Marquise, de l'Évêque & du Directeur. Mais je n'ai pas plutôt lu la Lettre du Prélat, que je me suis engagé, par une réponse fort empressée à satisfaire tous leurs desirs. Je n'y ai mis qu'une restriction, c'est qu'on ne m'engagera point à passer au-delà de Boulogne, où j'aurai la satisfaction de voir mon cher Jeronimo & sa Sœur.

Mon cœur n'étoit pas sans émotion, chere Lucie, mais j'en suis fâchée pour mon cœur, & ma raison n'en a pas moins été pour Sir Charles.

Vous vous étonnez, Mademoiselle, a-t-il repris, de ne voir aucuns préparatifs pour mon départ. Tout est prêt. Je n'attends que la compagnie d'un honnête homme qui arrange ses affaires, pour se disposer à partir avec moi. C'est un habile Chirurgien, dont la réputation est bien établie par un long exercice de son art dans les dernieres guerres. Mon Ami ne se loue pas des siens. Si M. Lowther peut servir à sa guérison, quelle satisfaction pour moi ! Et si mon voyage est de quelque utilité pour l'aimable Clémentine… Mais comment puis-je me flatter d'une si douce espérance ? Cependant je suis persuadé que dans sa situation, avec un caractere tel que le sien, & si peu accoutumée aux violences qu'elle a souffertes, le seul moyen de la rétablir, est d'aller au-de-

vant de tout ce qu'elle peut desirer. Quelle nécessité de contredire une jeune personne, qui dans les plus grands accès de son mal, n'a jamais fait éclater un desir, une pensée contraire à son devoir, ni à l'honneur de son nom, ni si vous me permettez de le dire, Mademoiselle, à la fierté de son sexe ?

Je me trouve obligé, a-t-il ajouté, de m'arrêter à Paris, pour les affaires de feu M. Danby. Deux jours d'application me mettront en état de les terminer à mon retour. Pendant le séjour que je dois faire en Italie, peut-être amenerai-je l'occasion de finir deux ou trois comptes qui regardent ma Pupille, & qui sont demeurés suspendus. Aujourd'hui, j'aurai à dîner Madame Oldham & ses Fils. Dans l'après-midi, j'aurai Madame Ohara, avec son Mari, & le Capitaine Salmonet. Demain, Mademoiselle, je compte sur l'honneur de vous avoir à dîner, avec M. & Madame Reves, & je vous prie de les engager chez moi pour le reste du jour. Il ne faut pas me refuser cette grace, parce que j'ai besoin de toute votre influence sur ma Sœur Charlotte, pour lui faire marquer l'heureux jour à Mylord G... Un de mes plus vifs desirs est de les voir unis avant mon départ : & mon retour étant incertain, (ah Lucie ! que mon émotion a redoublé !) j'ai nommé Jeudi prochain pour le triple mariage des jeunes Danby. Si je vois le bonheur de Mylord G... & celui de Charlotte bien établi avant notre séparation, c'est la plus sensible consolation que je puisse emporter. Je souhaite beaucoup aussi de voir arriver mon cher Belcher, & de le laisser en possession de la tendresse de son Pere. Le Docteur Barlet, & lui, trouveront leur bonheur l'un dans l'autre. J'entretiendrai un commerce de Lettres avec le Docteur. Il vous admire, Mademoiselle. Il vous communiquera tout ce qu'il jugera digne de votre connoissance, dans la conduite d'un homme qui se croira toujours honoré des moindres marques de votre attention.

Ah Lucie ! Il est échappé ici un soupir à Sir Charles. J'ai cru remarquer plus de chagrin dans ses yeux, que dans son langage. Que vous dirai-je, ma chere ? Je ne vous promets rien de mon cœur, s'il m'accorde plus de tendresse qu'on n'en met dans l'amitié,... s'il me laisse penser qu'il desire... mais que peut-il desirer ? Il doit être à Clémentine ; il lui appartient : & s'il m'accorde le second rang dans son affection, je m'efforcerai d'en faire mon bonheur. Quoi, Lucie ? s'il me fait cette réponse, serai-je capable de m'offenser contre un homme, qui ne peut être tout ce que je souhaiterois qu'il fût pour moi ? Non. Il n'en sera pas moins glorieux à mes yeux. J'admirerai la bonté de son cœur & la grandeur de son ame. Je lui croirai des droits à ma plus vive reconnoissance, pour la protection que j'ai reçue de lui contre la violence d'un Ravisseur, & pour les services qu'il n'a pas cessé de me rendre. N'est-ce pas sur l'amitié que mon amour est fondé ? & Sir Charles ne m'offre-t-il pas la plus tendre & la plus parfaite amitié ?

Cependant j'ai surpris une larme, prête à s'échapper. Je me suis senti le cœur en désordre, Lucie, & je n'ai pu me défendre d'une petite ruse de femme. Lorsque je me suis apperçue que je pressois inutilement mes paupieres, pour disperser la goutte qui vouloit sortir, & que je l'ai sentie couler sur ma joue, je me suis hâtée de l'essuyer : pauvre Émilie ! ai-je dit fort tendrement. Qu'elle va souffrir de votre absence ! Émilie aime beaucoup son Tuteur.

J'aime aussi ma Pupille. J'avois pensé, Mademoiselle, à vous demander votre protection pour Émilie. Mais, comme j'ai deux Sœurs, je compte qu'elle sera heureuse sous leurs aîles, & sous la garde de Mylord L... ; d'autant plus que je me promets de vaincre sa malheureuse Mere, en lui faisant un frein de son propre inté-

rêt & de celui de son Mari, pour l'empêcher du moins de nuire à sa Fille.

J'étois bien aise, ma chere, d'éloigner mes pensées de moi-même, & de faire tourner aussi son attention sur tout autre sujet que moi. Nous sommes tous persuadés, lui ai-je dit, que M. Belcher est le Mari que vous destinez…

Un Mari pour Émilie ! a-t-il interrompu. Comptez, Mademoiselle, que ce ne sera point à ma sollicitation. La moitié de mon bien est au service de mon Ami ; mais je ne chercherai jamais à guider le choix de ma Pupille. Émilie se donnera, dans quelque tems, le Mari qu'elle croira propre à la rendre heureuse, & Belcher prendra une Femme qu'il puisse aimer : mais Émilie, si je puis l'empêcher, ne sera jamais la victime d'un arrangement de convenance. Je connois Belcher pour un homme fort délicat ; je ne le serai pas moins pour ma Pupille : & je m'y crois d'autant plus obligé, qu'elle ne manque pas elle-même de délicatesse. La persuasion est cruelle, soit qu'elle vienne d'un Pere ou d'un Tuteur, lorsqu'elle propose un Mari que le cœur rejette.

Quel homme ! ai-je pensé. Ne lui trouverai-je donc aucun foible ?

Attendez-vous bientôt votre Ami, Monsieur ?

De jour en jour, Mademoiselle.

Et devant partir sitôt, Monsieur, comment espérez-vous de finir tant d'affaires avant votre départ ?

Je n'appréhende, Mademoiselle, que les caprices de Charlotte. Lui auriez-vous remarqué quelque éloignement pour l'alliance de Mylord G…

Non, Monsieur.

Tout dépendra donc de vos instances, & de celles de Mylord & Mylady L...

Il m'a fait des excuses d'avoir occupé si longtems mon attention ; & M. Reves étant rentré avec sa femme, il a pris congé de nous d'un air composé. Mes esprits s'étoient soutenus de toute leur force. J'ai demandé à ma Cousine, la permission de me retirer quelques momens. Il me sembloit que son départ avoit été si grave ! Je suis montée dans mon Cabinet. Là, vous l'avouerai-je, Lucie ? après quelques soupirs involontaires, un déluge de larmes m'a soulagée. J'ai demandé, à genoux, la paix pour l'ame troublée de l'excellente Clémentine, de la résignation pour la mienne, & d'heureux jours pour Sir Charles. Ensuite, m'ayant essuyé les yeux devant mon miroir, je suis retournée vers M. & Madame Reves, qui n'ont pu voir la rougeur de mes yeux, sans m'en demander la cause, avec les marques d'une profonde inquiétude. Je leur ai dit ; l'orage est passé, mes chers Parens. Je ne saurois le blâmer. Il est noble, il est juste. Ne m'en demandez pas davantage à présent. Vous lirez ma Lettre, qui contiendra tous les détails.

Je suis remontée pour écrire, & je n'ai quitté la plume que pendant le tems du dîner. Enfin, lasse, agitée, mécontente de moi-même sans savoir pourquoi, j'ai porté ma Lettre à M. & Madame Reves. Tenez, leur ai-je dit ; lisez si vous le pouvez, & faites-la partir promptement pour ma chere Lucie. Cependant, sur une seconde réflexion, je veux la montrer aussi, ai-je ajouté, aux deux cheres Sœurs & à Mylord L... Ils seroient fâchés de ne pas savoir tout ce qui s'est passé dans une conversation, dont

toutes les circonstances demandoient une délicatesse, que je crains de n'avoir pas si bien observée que lui.

J'aurai leur pitié, j'en suis sûre ; mais je n'en demande point, pour moi, à ceux qui n'en auront pas pour la noble & charmante Clémentine.

(N.) Dans une Lettre, du même jour au soir, Miss Byron fait le récit d'une visite qu'elle a reçue de Miss Charlotte, & de tout ce qu'elle vient d'apprendre du dîner, & de la conférence de Sir Charles, avec Madame Oldham & ses Fils. Il n'a pas manqué d'encourager la Mere & les Enfans, avec autant de bonté que de noblesse. Il a pourvu à leur éducation. Il leur a promis que ses soins, pour leur fortune, répondroient à leur conduite ; & pour leur donner un motif présent d'émulation, il a recommandé au Docteur Barlet de veiller sur leurs progrès. La Lettre suivante, qui est du lendemain, offre une autre scène.

## Lettre 61

*Londres, Mercredi 5 Avril.*

Ce matin, dès six heures, j'ai reçu la visite de Miss Jervins ; fort impatiente, m'a-t-elle dit, de me communiquer de charmantes nouvelles. Elle m'a trouvée la plume à la main dans mon cabinet. De toute la nuit, je n'avois pu fermer les yeux.

J'ai vu ma Mere, a commencé cette chere fille, & je me crois dans ses bonnes graces. Pourquoi ne croirois-je pas, Mademoiselle, que j'y ai toujours été ?

Chere Miss ! lui ai-je répondu, en la serrant contre mon sein, vous êtes une excellente Fille ! Apprenez-moi ce qui s'est passé.

Il faut, Lucie, que je vous représente aussi naturellement qu'il me sera possible, tous les mouvemens & les termes de l'aimable Créature, dans cette intéressante occasion.

Asseyez-vous, mon Amour, lui ai-je dit.

Quoi ? Mademoiselle ; lorsque j'ai à parler d'une Mere réconciliée ? & devant ma chere Miss Byron ? Non, en vérité.

Pendant son récit, elle tenoit souvent une main ouverte, tandis que du premier doigt de l'autre, elle pesoit dessus, avec une action fort vive ; & quelquefois elle les étendoit toutes deux, comme transportée de plaisir & d'admiration. Voici son exorde.

Il faut savoir, ma chere Miss Byron, qu'il étoit hier environ six heures du soir, lorsque ma Mere, son Mari, & le Capitaine Salmonet arriverent chez mon Tuteur. Je n'avois reçu avis de leur visite, que deux heures auparavant ; & lorsqu'ayant entendu le Carosse, j'eus ouvert la fenêtre pour les voir descendre, je me crus prête à m'évanouir. J'aurois donné la moitié de ce que je possede, pour être à cent mille de Londres. Le Docteur Barlet se présenta pour les recevoir. Mon Tuteur se trouvoit engagé dans une réponse à Mylord W... qui étoit attendue par un Courrier. Il ne fut pas un quart-d'heure à paroître ; & lorsqu'il s'approcha d'eux, il leur fit des excuses, avec sa politesse ordinaire. Le docteur assure que jamais on n'a rien vu de plus respectueux, que M. Ohara & le Capitaine. Ils vouloient entrer en apologie, sur la conduite qu'ils avoient tenue dans leur derniere visite ; mais mon Tuteur ne l'a pas permis : & depuis le premier instant, dit le Docteur, ma Mere s'est observée avec une parfaite décence.

Aussitôt qu'elle eut demandé à me voir, mon Tuteur eut la condescendance de monter lui-même à ma chambre. Il me prit par la main : quelle bonté, Mademoiselle ! En me conduisant sur l'escalier, il me dit d'un ton charmant : ma chere, pourquoi trembler ? Ne suis-je point avec vous ? Votre Mere paroît fort tranquille. Vous lui demanderez sa bénédiction. Je vous épargnerai toutes sortes de peines. J'aurai soin de vous faire entendre quelle conduite vous aurez à tenir dans les occasions.

Àpeine avoit-il cessé de parler, qu'arrivant à la porte, je me trouvai tout d'un coup dans la chambre avec lui. Je me jettai à genoux devant ma Mere, comme je fais à présent devant vous, mais je n'eus pas la force de parler. Je fis comme à présent ; (& l'aimable Fille s'est mise à baiser mes mains, en tenant la tête panchée dessus.) Ma Mere me releva ; (il faut que vous me releviez aussi, Mademoiselle. Oui, précisément de cette maniere.) Elle me donna deux baisers. Elle pleura sur mon col. Elle prononça plusieurs noms tendres. Enfin pour m'encourager sans doute, elle m'assura qu'elle m'aimoit, & que sa vie ne lui étoit pas plus chere. En effet, je pris un peu de courage.

Alors mon Tuteur, avec la noblesse d'un Prince, me prit la main & la présenta d'abord à M. Ohara ; ensuite au Capitaine. Ils la baiserent tous deux, & je ne puis vous répéter tout ce qu'ils eurent la bonté de dire à mon avantage. Monsieur, dit mon Tuteur au Major, en me présentant à lui, vous excuserez l'embarras d'une jeune personne. Elle fait des vœux pour le bonheur de votre mariage ; & je vous réponds qu'elle désire beaucoup de vous rendre service, en faveur de Madame sa Mere. Le Major jura, sur son ame, que j'étois un Ange. Le Capitaine Salmonet dit

que sur sa damnation, il n'avoit rien vu de plus charmant que moi.

Ma Mere pleura beaucoup. Ô monsieur ! s'écria-t-elle vers mon Tuteur ; & se laissant tomber sur un fauteuil, elle ne put ajouter un seul mot. Je courus à elle. Je passai mes deux bras autour d'elle. Ses pleurs ne firent qu'augmenter. Je les essuyai de son mouchoir. Je lui dis qu'elle me perçoit le cœur, & je la conjurai de m'épargner le tourment de la voir pleurer. Elle ne me répondit qu'en passant ses bras sous les miens, en me baisant au front, & aux deux joues. Hélas ! pensai-je en moi-même, je commence à trouver de la tendresse dans ma Mere.

Mon Tuteur vint à nous ; & lui prenant fort civilement la main, il la conduisit près du feu. Il me fit placer entre elle & la table à Thé, tandis qu'il pria le Major & le Capitaine de s'asseoir près de lui. Il me dit alors : Émilie, ma chere, vous aurez la bonté de nous faire le Thé. Ma Sœur, en se retournant vers ma Mere, n'est point au logis, Madame, & Miss Jervins va tenir sa place. Oui, Monsieur, de tout mon cœur, lui répondis-je : & j'étois aussi légere qu'un oiseau.

Mais, avant que les Domestiques parussent ; permettez, Madame, dit-il à ma Mere, que je vous explique ce que Miss Jervins m'a proposé. Ils prêterent tous trois un profond silence. Elle souhaite, Monsieur, en s'adressant au Major, que vous acceptiez d'elle, pour votre usage mutuel, une augmentation annuelle de cent livres sterling, qui vous seront payées par quartier pendant la vie de Madame Ohara, dans la confiance que vous contribuerez de tout votre pouvoir à son bonheur.

Ma Mere fit une profonde inclination. Son visage se colora de reconnoissance. Je remarquai qu'elle paroissoit satisfaite.

Et vous, Madame, continua-t-il, en se tournant vers elle, Miss Jervins vous prie de recevoir, comme de M. Ohara, une même somme pour vos menus plaisirs, qui vous sera payée aussi par quartier, à vous ou à lui, mais dont vous aurez seule la disposition, Madame, & sans aucune dépendance de vous, Monsieur Ohara.

Juste Ciel ! Monsieur, s'écria le Major, que je suis confus de ce qui s'est passé ici la derniere fois ! Il est impossible de résister à tant de bonté. Il se leva pour s'avancer vers la fenêtre. Le Capitaine répéta, juste Ciel ! avec d'autres exclamations que je ne puis me rappeller, car j'étois à pleurer comme un Enfant. Quoi, Monsieur ? dit ma Mere, cent livres sterling par an ? n'est-ce pas ce que vous entendez ? Oui, Madame. Et cent livres payées avec cette noblesse, comme si ce n'étoit pas à ma Fille, mais à mon Mari, que j'en eusse l'obligation ! Bonté du Ciel ! Que vous m'embarrassez, Monsieur ! Quelle honte, quels remords vous faites naître dans mon cœur ! Et les larmes de ma Mere couloient aussi vîte que les miennes.

Ô Mademoiselle ! m'a dit ici cette chere Fille, en s'interrompant elle-même pour m'embrasser, que votre tendre cœur paroît ému ! Qu'auroit-ce été, si vous aviez été présente !

Le Docteur Barlet, a-t-elle repris, vint nous joindre à l'heure du thé. Mon Tuteur ne voulut point que les Domestiques, qui se présenterent d'eux-mêmes, s'approchassent pour servir. On n'entendit, pendant le thé, que des applaudissemens & des bénédictions. On ne vit que des regards & des mouvemens d'admiration

& de reconnoissance. Quelle joie dans tous les cœurs ! Vous vous l'imaginez bien, Mademoiselle. N'est-il pas charmant de faire le bonheur d'autrui ? Ah ! sans doute. Que mon Tuteur fit de cœurs heureux ! Il faut que vous lui disiez, Mademoiselle, d'avoir moins de bonté pour moi. Je ne sais ce que je ferois de moi-même. Je craindrois de l'adorer à la fin. Mais s'il cessoit aussi de me traiter avec cette tendresse, que deviendrois-je ? J'aurois recours à mes larmes ? ma colere se tourneroit contre moi-même, & je penserois qu'il ne peut rien faire de blâmable.

Ômon amour, mon Émilie ! ai-je interrompu ; modérez votre reconnoissance : elle entraîne votre véritable Amie.

Eh ! quel mal y trouvez-vous, Mademoiselle ? Un bon cœur peut-il être ingrat ? M. Barlet dit qu'il n'y a point de vrai bonheur dans cette vie : ne vaut-il pas mieux que notre malheur vienne d'une bonne cause que d'une mauvaise ? Vous-même, chere Miss Byron, vous m'avez quelquefois rendue malheureuse : comment ? par votre bonté, & parce que je ne me sentois capable, ni de la mériter, ni de la reconnoître.

La charmante Créature a continué son petit babil. Après le thé, mon tuteur me prit à part : mon Émilie, (j'aime qu'il m'appelle son Émilie ! mais je crois qu'il traite tout le monde avec cette bonté.) Il faut voir, me dit-il, en me mettant deux Billets de vingt-cinq Guinées dans les mains, ce que nous ferons de ces deux Billets. On peut avoir quelque besoin pressant. Nous supposerons que votre Mere est mariée depuis trois mois. Les deux pensions peuvent commencer au mois de Décembre passé. Je verrai, à leur départ, mon Émilie, avec quelle grace vous leur ferez ce petit présent ; & la conduite de M. Ohara nous fera observer s'il est l'homme avec lequel votre Mere puisse vivre heureuse,

à présent que leur intérêt commun est d'avoir un peu de complaisance l'un pour l'autre. Mais que l'offre vienne entiérement de vous.

Quelle bonté ! Mademoiselle. J'aurois baisé volontiers les Billets, parce qu'ils sortoient de ses mains. J'entends, Monsieur, lui répondis-je. Et lorsque ma Mere se fut levée pour partir, en renouvellant les témoignages de sa reconnoissance, je m'adressai à M. Ohara : Monsieur, lui dis-je, il me semble que le premier quartier doit commencer à Noël dernier. Recevez-en le paiement de ma propre main. Je lui remis alors un des deux Billets. Ensuite jettant un coup d'œil respectueux sur ma Mere, de peur qu'il ne se méprît, & qu'il ne se fît tort aux yeux du plus habile observateur du monde, je lui donnai aussi le second Billet. Il regarda d'abord le premier, & puis l'autre, avec différentes marques de surprise, après quoi m'ayant fait une profonde révérence, qui fut suivie d'une autre à mon Tuteur, il les présenta tous deux à ma Mere. C'est vous, Madame, lui dit-il, qui devez être mon interprête. Je ne trouve point d'expression qui réponde à mes sentimens. Que le Ciel m'accorde la force de soutenir tout ce que j'éprouve ! Il sortit brusquement du Cabinet où nous étions, & lorsqu'il fut dans l'antichambre, il s'essuya les yeux, en laissant échapper des sanglots qui furent entendus des Domestiques. Ma Mere jetta successivement les yeux, comme son Mari, sur les deux Billets ; & les levant sur moi, elle m'embrassa dans un nouveau transport de tendresse. Elle voulut adresser quelque chose à mon Tuteur, mais il la prévint, en lui disant : Émilie ne manquera jamais à ce qu'elle vous doit, Madame, & respectera aussi M. Ohara. Puissiez-vous être heureuse ! Ensuite il la conduisit, quelle condescendance ! il la conduisit par la main à M. Ohara, qui, s'étant un peu remis, se disposoit à faire quelques libéralités

aux Domestiques. Monsieur le Major, lui dit mon Tuteur, comptez que mes Gens ne reçoivent leur paiement que de moi, ils ont là-dessus des principes dont je leur tiens compte.

Il conduisit ma Mere jusqu'au carrosse. Pour moi je ne pus aller bien loin. Je rentrai dans le Cabinet, en pleurant de joie. Je n'étois pas maîtresse de moi-même. Comment aurois-je pu résister ? Vous le sentez bien, Mademoiselle. Pendant ce tems-là, M. Salmonet s'essuyoit les yeux, & les levoit alternativement au Ciel, & laissoit échapper différentes exclamations. Mais tous ces applaudissemens & ces éloges ne paroissoient pas causer la moindre vanité à mon Tuteur.

Cependant il revint à moi. Je me levai. Je voulus me jeter à ses genoux, en trouvant à peine la force de lui dire que je le remerciois de sa bonté pour ma Mere. Il me retint dans ses bras. Il me fit asseoir, & s'asseyant près de moi, il prit ma main. Je fus si touchée de cette caresse, que je sentis mon cœur palpiter de joie. Il me dit : voyez, ma chere Fille, ce que les richesses donnent le pouvoir de faire pour le bonheur d'autrui. Vous jouissez d'une grande fortune. À présent que votre Mere est mariée, j'espere beaucoup d'elle & du Major. Ils sentiront ce qu'ils se doivent l'un à l'autre, ce qu'ils doivent au Public. Ce n'est pas le bon sens qui leur manque. Vous avez fait tout à la fois un acte de justice & de générosité. L'homme qui regrettera deux cents livres sterling retranchées à votre fortune, pour faire un heureux sort à votre Mere, n'aura point mon Émilie. Qu'en dites-vous ?

Votre Émilie, Monsieur, votre heureuse Émilie ne méritera jamais d'attention qu'autant qu'elle se laissera conduire par un guide tel que vous. C'est la réponse que je lui fis, Mademoiselle, & je n'en pouvois faire de plus vraie.

Et sur cette réponse, ai-je interrompu, ne serra-t-il pas son Émilie contre son généreux sein ?

Non, Mademoiselle. Il ne m'a point accoutumée à tant de faveur. Mais il loua la bonté de mon naturel. Il m'assura qu'il ne me demanderoit jamais une déférence aveugle, qu'il consulteroit toujours ma raison, & qu'il vouloit que ce fût elle qui me donnât de la confiance pour ses avis. Je ne me rappelle pas tous ses termes, mais c'est à peu près ce qu'il me dit, & bien mieux que je ne puis le répéter. Le nom, Mademoiselle, qu'il me donne le plus souvent, lorsque je suis seule avec lui, c'est celui de sa Fille ; & quoiqu'il me traite toujours avec une extrême bonté, je crois m'appercevoir qu'il n'est pas si libre alors avec moi qu'en compagnie. Pourriez-vous m'en dire la raison, Mademoiselle ? car je suis sûre que je n'ai pas moins de respect pour lui dans un tems que dans un autre. Croyez-vous, Mademoiselle, que cela ne signifie rien ? Il faut bien que cette différence soit fondée sur quelque chose. J'aime à l'étudier, & je cherche, autant qu'il m'est possible, le sens même de ses regards comme celui de ses actions. Sir Charles est un livre que le Ciel m'a donné pour mon instruction. Pourquoi ne l'étudierois-je point ?

Oui, mon Amour, ai-je répondu à cette charmante Créature ; étudiez votre Tuteur pendant que vous en avez l'occasion. Mais il se dispose à nous quitter. Il part dans peu de jours.

C'est ce que je crains, a-t-elle repris d'un air plus pensif. J'aime, & je plains la pauvre Clémentine, dont le cœur a tout à souffrir ; je ne m'occupe que de sa situation, depuis que vous m'avez permis de lire les extraits du Docteur. Mais j'espere que mon Tuteur ne sera qu'à vous. Nuit & jour je demande au Ciel de vous voir, Mylady Grandisson. Mes prieres ne cesseront point

jusqu'à cet heureux jour : mais pardonnez, si je les finis toujours en demandant aussi que vous consentiez tous deux à laisser vivre avec vous la pauvre Émilie.

Aimable fille ! La pauvre Émilie, dit-elle ! Je l'ai embrassée, & le cœur plein toutes deux, nous avons mêlé nos larmes l'une pour l'autre… ou peut-être, chacune pour soi-même.

Elle m'a quittée avec précipitation. J'ai repris ma plume ; je vous ai tout tracé sur le champ, & presqu'aussi vîte que la pensée. M. & Madame Reves me pressent. Ils me mènent dîner à St. James-Square.

## Lettre 62

*Mercredi au soir, 5 d'Avril.*

Je crois vous avoir dit que Miss Grandisson avoit emporté ma Lettre d'hier. À notre arrivée, les deux Sœurs m'ont félicitée de la préférence que leur Frere m'a donnée sur elles, en me communiquant, d'une maniere si tendre, ses affaires & ses résolutions. Mylord L… est venu aussi-tôt. On lui avoit montré la Lettre. Il m'a fait les mêmes complimens. Sur quoi donc, Lucie ? Apparemment sur ce qu'il n'est pas impossible que le Ciel ne retire à lui la malheureuse Clémentine, ou qu'elle ne soit renfermée dans un Cloître, ou qu'on ne dispose d'elle autrement ; & que dans cette supposition votre Henriette peut espérer la main de Sir Charles, c'est-à-dire un Mari civil, & la moitié d'un cœur. N'est-ce pas la somme totale de ces humiliantes félicitations ?

Le Chevalier étoit dans son Cabinet, avec M. Lowther, ce Chirurgien qui doit l'accompagner en Italie. Il n'a paru d'abord qu'un moment pour nous faire les civilités d'usage, & pour nous demander permission de retourner à sa Compagnie. Avec M. Lowther, il y avoit deux Médecins, renommés pour les maladies qui regardent la tête, auxquels il avoit déja communiqué la situation de l'infortunée Clémentine, & qui lui apportoient leur opinion sur le traitement qu'elle demande, suivant la différence des symptômes. Lorsqu'il est revenu à nous, il nous a demandé si nous ne jugions pas comme lui, que les maladies des nerfs étant plus communes en Angleterre que dans tout autre Pays, les Médecins Anglois devoient s'entendre mieux à les traiter que ceux des autres Nations ? En approuvant ses idées, Miss Grandisson lui a déclaré naturellement que son voyage alarmoit beaucoup tous ses Amis, & que nous ne pensions point sans défiance à l'humeur fiere & emportée du général. Miss Byron, a-t-elle ajouté, nous dit que Madame Bemont ne vous conseille point de reparoître en Italie.

Il a répondu que le jeune Marquis della Porreta étoit à la vérité d'un naturel fort ardent, mais qu'il n'en étoit pas moins galant-homme ; qu'il aimoit passionnément sa Sœur, & que dans un cas de cette nature, le chagrin méritoit quelque indulgence ; qu'avec de justes sujets d'affliction, il étoit naturel d'en regretter amérement la source. Je n'appréhende rien de lui, a continué Sir Charles, en nous regardant d'un air serein, & je ne vois d'ailleurs aucun sujet de défiance. On m'appelle : le succès sera tel qu'il plaira au Ciel. Si mon voyage est utile à quelqu'un, je m'en crois récompensé. S'il l'est à plusieurs, je suis heureux ; & quel que soit l'évènement, je serai plus satisfait que je ne le pourrois être, si je fermois l'oreille à la priere de l'Évêque, ne vînt-elle que de lui.

Mylady a voulu savoir quel jour Sir Charles avoit choisi pour nous quitter. Il n'est réglé que depuis un instant, a-t-il répondu. M. Lowther m'a promis d'être prêt pour le commencement de la semaine prochaine, & je compte être à Douvres de Samedi en huit.

Nous nous sommes regardés les uns les autres : Miss Grandisson m'a dit ensuite que j'avois changé plusieurs fois de couleur, & qu'elle avoit eu de l'inquiétude pour moi. Il est vrai que j'ai senti quelque émotion. Peut-être ferai-je bien de ne pas recevoir ses adieux au moment de son départ. Ah, Lucie ! c'est dans neuf jours. Cependant, moins de neuf jours après, je serai dans les bras des plus tendres Parens qu'il y ait dans la nature.

Sir Charles, tirant sa Sœur à l'écart, lui a demandé un moment d'entretien. Ils ont passé une demi-heure ensemble, & nous rejoignant : ma joie est extrême, nous a-t-il dit, que Charlotte consente à recevoir la main de Mylord G... Elle a de l'honneur ; son cœur suivra la sienne. Mais j'ai une demande à lui faire devant nos Amis communs : le Comte de G... & toute sa Famille se joignent à moi, c'est qu'elle m'accorde le plaisir de la voir Mylady G..., avant que je quitte l'Angleterre.

Miss Charlotte n'a pu garder le silence. Je vous ai dit, mon Frere, qu'il m'est impossible de vous obéir, si vous partez dans neuf jours.

Sir Charles m'a demandé particuliérement mon entremise. Je ne pouvois douter, lui ai-je dit, que Miss Grandisson n'obligeât son Frere. Elle n'a pas laissé de protester contre un terme si présent. Il a recommencé ses instances d'un air tendre, mais extrêmement sérieux. Il a représenté que toutes sortes de raisons

l'obligeoient de mettre ordre à ses affaires avant que de s'éloigner, & qu'il partiroit avec plus de satisfaction, s'il voyoit sa Sœur engagée dans un mariage si digne d'elle. Mylord, a-t-il ajouté avec plus de chaleur, fait profession de vous adorer. Votre dessein est d'être à lui. Obligez un Frere qui souhaite de vous voir heureuse, quoiqu'il ne se promette gueres de l'être jamais lui-même.

Ô Sir Charles ! s'est écriée Charlotte, vous me perdez par votre air grave, & par l'excès de votre bonté.

Il n'est pas question d'une entreprise badine. Je ne connois rien de plus sérieux, Charlotte. J'ai des affaires sans nombre. Mon cœur est dans cette chere Assemblée, mais divers engagemens vont m'en éloigner jusqu'à Mercredi prochain. Si vous rejettez aujourd'hui ma priere, je n'ajoute rien. Expliquez-vous librement. Avez-vous d'autres objections que la peine d'un aveu ? Je cesse de vous presser.

Ainsi, Monsieur, c'est votre dernier mot. Elle n'a pas manqué d'accompagner cette réponse d'un certain air de fierté.

Entendons-nous, chere Sœur : Ce n'est pas celui de Mylord, mais c'est le mien. Je voudrois vous voir un peu plus sérieuse sur une affaire de cette importance. Si vous pouvez me nommer un jour avant Mardi, vous m'obligerez sensiblement. Je m'en remets à vos réflexions.

Il est sorti. Chacun s'est efforcé d'engager Miss Charlotte à satisfaire son Frere. Mylady L... lui a représenté qu'il avoit quelques droits sur la complaisance de ses Sœurs, & qu'il s'étoit expliqué plus fortement encore avec elle & son Mari ; qu'une vue, d'ailleurs aussi sérieuse que celle d'arranger ses affaires avant

son départ, ne souffroit pas d'objections badines. Vous savez, Charlotte, a-t-elle continué, qu'il ne peut avoir d'autre motif que votre intérêt, & vous m'avez dit que votre dessein est d'épouser Mylord G... ; que vous estimez son Pere, son Oncle & toute sa Famille. Ils ont tous aussi la plus haute estime pour vous. Les articles sont dressés. Mon Frere vous le dit hier au soir. Il ne manque que votre choix pour le jour...

Charlotte a répondu impatiemment : je lui voudrois voir la moitié de cet empressement pour se marier lui-même.

Il l'auroit, n'en doutez pas, a repliqué Mylady, s'il étoit aussi libre que vous.

Belle proposition ! a repris la capricieuse Personne. Me marier dans huit jours avec un homme que je n'ai pas cessé de quereller depuis quinze ! L'orgueil & la pétulance doivent finir par degrés, ma Sœur. Un mois n'est pas trop pour rendre un peu de douceur à mes traits, & pour l'accoutumer à sourire devant moi.

Votre Frere, chere Charlotte, ai-je pris la liberté de lui dire, vous a fait entendre qu'il aime votre vivacité, mais qu'il vous aimeroit encore plus, si vous consultiez le tems & l'occasion. Songez, ma Sœur, a dit aussi-tôt Mylord L..., qu'il est sorti dans la résolution de ne vous pas presser davantage, si vous le refusez aujourd'hui.

Je hais cet air décisif, a-t-elle répondu.

Mais Charlotte, ai-je repris, ne vous a-t-il pas avoué, du ton le plus sérieux, qu'il y a une espece de nécessité ?

Devinez, chere Lucie, la réponse de Miss Grandisson. Tenez, Henriette, je n'aime point cette Clémentine. C'est d'elle que vient

tout le mal.

Àl'instant même, le bruit d'un carrosse, s'est fait entendre à la porte, & notre Émilie est entrée en courant, pour nous apprendre que c'étoit Mylord G..., le Comte son Pere, & Mylady G..., sa Tante. Miss Grandisson a changé de couleur. Elle a prétendu que c'étoit un tour de son Frere. Juste Ciel ! a-t-elle dit ; je serai donc affligée de toutes parts ? Mais je sais le parti que j'ai à prendre. Je ferai la sotte, pour ne rien faire de pis. C'est ce que j'appréhende peu, lui a répondu sa Sœur. Cependant souvenez-vous des instances de mon Frere, & ménagez un peu Mylord G... devant son Pere & sa Tante, si vous ne voulez pas nous chagriner tous. Comment faire ? a-t-elle répliqué. Notre derniere querelle dure encore. Mais conseillez-lui donc de ne pas faire l'impertinent, ni l'homme trop sûr de ses avantages.

Sir Charles est entré aussi-tôt, donnant la main à Mylady G... Après les premiers complimens : de grace, mon Frere, lui a dit Miss Grandisson, en le tirant vers moi, ne saviez-vous rien de cette visite ? Il est convenu qu'il les avoit invités à dîner, mais sans aucun dessein de la surprendre. Votre consentement, a-t-il ajouté, me causera la plus vive satisfaction, mais vous ne m'en serez pas moins chere si vous le refusez. Elle l'a prié en deux mots, avec toute la force qu'elle y pouvoit mettre en parlant fort bas, d'être moins généreux ou moins pressant. Mylady G..., sans paroître surprise de ce petit dialogue, qui n'avoit duré qu'un instant, s'est levée, l'a prise par la main, & l'a priée de passer avec elle dans le Cabinet voisin. Elles n'en sont sorties qu'à l'heure du dîner. Jamais Miss Grandisson ne m'avoit paru plus aimable qu'à son retour. Une rougeur charmante étoit répandue sur ses deux joues. L'air de satisfaction qu'elle avoit dans les yeux, faisoit

briller dans toute sa figure des graces que je n'y avois pas encore remarquées, & sembloit adoucir la majesté naturelle de ses traits. Mylord G... a paru charmé, comme si son cœur en avoit tiré les plus doux présages. Le vieux Comte n'a pas marqué moins de contentement.

Pendant le dîner, Miss Grandisson a peu parlé, & je lui ai trouvé l'air pensif. Ce changement m'a causé beaucoup de joie : il me fait juger qu'à mesure que l'Amant touche de plus près à la qualité de Mari, les vivacités excessives d'une Maîtresse se perdent dans les complaisances d'une Femme obligeante. Cependant, par intervalles, lorsque la joie de Mylord vouloit déborder sur ses levres, j'ai fort bien observé qu'elle reprenoit ce regard qui inspire tout à la fois l'amour & la crainte. Après le dîner, Mylady G... & le Comte ont demandé une conférence avec Sir Charles & Mylady L... Elle n'avoit pas duré long-tems, lorsque Sir Charles est venu prendre Miss Grandisson, qu'il a conduite à l'Assemblée. J'ai remarqué souvent de l'altération sur le visage de Mylord G...

Sir Charles a quitté le conseil, & nous a rejoints. Nous étions debout. Il s'est adressé à moi : J'espere, m'a-t-il dit, que Charlotte se laissera vaincre, mais je ne la presserai plus. Il sembloit prêt à nous donner d'autres explications, lorsque Mylady L... l'est venue prier d'aller avec moi au-devant de sa Sœur, qui avoit quitté Mylady G... & le Comte, & qui faisoit quelque difficulté de rentrer. Nous nous sommes avancés vers elle jusqu'à l'antichambre, où nous l'avons rencontrée. Ah ! chere Henriette, s'est-elle écriée : plaignez-moi, ma chere. L'humiliation est la fille de l'orgueil. Ensuite se tournant vers Sir Charles : eh bien, Monsieur, lui a-t-elle dit, je me reconnois vaincue par vos instances, puisque vous êtes prêt à nous quitter, & par les importunités de Mylady G..., du

Comte & de ma Sœur. Sans ordre dans mes idées, sans préparation dans les habits, je suis résolue d'obliger le meilleur de tous les Freres. Faites, Monsieur. Disposez de moi comme vous l'entendrez.

Ma Sœur, nous a dit Mylady L..., consent que le jour soit Mercredi prochain. Sir Charles a répété que s'il lui restoit quelque objection, & pour peu qu'elle balançât... Je ne balance point, Monsieur, a-t-elle répondu, mais j'avois jugé qu'un mois ou deux, n'étoit pas trop pour me donner le tems de regarder autour de moi, & qu'après avoir traité Mylord G... avec un peu d'extravagance je devois lui faire espérer, par degrés, plus de bonheur qu'il ne doit s'en promettre avec moi. Sir Charles l'a serrée entre ses bras, en lui disant qu'il reconnoissoit sa charmante Sœur. Il lui a demandé la permission de la présenter solennellement au Comte & à Mylady G... Je l'ai accompagnée. Cette cérémonie s'est faite avec beaucoup de noblesse. Aussitôt, le Comte est sorti pour amener son Fils, qu'il a présenté d'abord à Sir Charles. Miss Grandisson m'a dit à l'oreille, en le voyant approcher : je suis perdue, chere Henriette ; nous touchons à la plus fâcheuse Scene de la Comédie. Mylord G... a mis un genou à terre, pour lui baiser la main : mais le transport de sa joye lui ôtoit le pouvoir de parler, car il venoit d'apprendre que l'heureux jour est Mercredi.

Il est donc impossible, chere Lucie, que Sir Charles n'emporte point tout ce qu'il prend à cœur ! Lorsqu'étant retourné en Italie, il paroîtra dans la maison Della Porretta, qui sera capable de lui résister ? La considération, qu'il s'y est attirée par son mérite, ne sera-t'elle pas augmentée du double ? L'homme, dont ils ont souhaité l'absence, est invité aujourd'hui à reparoître chez eux. Toutes les ressources sont épuisées pour la guérison de Clémen-

tine. Il jouit à présent d'une grosse fortune. La renommée de ses vertus a passé dans les Pays éloignés. Ô ma chere ! quels obstacles pourront tenir devant lui ? Et si c'est la volonté du Ciel que Clémentine se rétablisse, tous ses Amis ne doivent-ils pas concourir à la lui donner aux conditions qu'il a proposées ? Lui-même, après les avoir offertes, sera-t-il libre de les rejetter ?

Il est évident que son cœur est à Boulogne. Je conviens qu'il y doit être ; & cependant je n'ai pu me défendre d'être vivement touchée du langage que je lui ai entendu tenir, à l'occasion de quelque chose que Mylord L... lui disoit : « Je suis impatient de repasser la mer. Si je n'attendois pas le Chirurgien, j'aurois porté ma réponse en personne aux dernieres Lettres que j'ai reçues d'Italie. » Mais puisqu'il est appelé par l'honneur, par la compassion, par l'amour, par l'amitié, que je trouve plus noble encore que l'amour, qu'il suive des loix si fortes. Il m'accorde son estime ; je veux être digne aussi de son amitié. Il m'en coûtera quelques tourmens ; mais peut-on mettre quelqu'un au-dessus du monde entier, & n'en pas ressentir quelquefois à son occasion ?

Sir Charles nous a parlé de l'engagement qu'il a pris pour demain, de finir le triple mariage des Danbys. Le jour d'après, il doit se rendre à Windsor, pour accompagner Mylord W... son Oncle, dans sa premiere visite au Château de Mansfield. Vous, ma Sœur, a-t-il dit à Mylady L..., vous vous chargerez, s'il vous plaît, de faire remonter les Diamans de feu ma Tante, dont Mylord W... veut faire présent à sa nouvelle Épouse. Ils sont si riches, qu'ils ne demandent point d'autre changement. Vous serez tous charmés, a-t-il ajouté, en s'adressant à Mylord L... & à ses deux Sœurs, de votre seconde Tante & de toute sa Famille.

J'envisage avec joie le bonheur qui attend le Frere de ma Mere dans sa vieillesse ; & je ne me réjouis pas moins d'un évènement qui va délivrer de l'oppression une ancienne & vertueuse Famille.

Vous auriez vu, chere Lucie, le même air de satisfaction briller dans les yeux de toute l'Assemblée. Nous nous regardions avec complaisance, pour nous communiquer notre sensibilité mutuelle. Je croyois voir au milieu de nous un Prince bienfaisant, qui faisoit son bonheur du plaisir qu'il nous causoit. Mais où sera-t-il dans huit jours ? Et si cette réflexion m'est permise, à qui sera-t-il dans un an ?

Il s'est fort étendu sur son Ami Belcher, qu'il espere encore de voir en Angleterre, avant son départ. Il s'est plaint de M. Everard Grandisson, qu'on n'a pas vu depuis plusieurs semaines, & qu'il croit livré pour quelques mois, suivant son usage, à quelque nouvelle galanterie. Dans l'étendue de sa bonté, il le croit sincere, chaque fois qu'il lui voit rompre une mauvaise habitude. Il espere, dit-il, que tôt ou tard il reconnoîtra parfaitement toutes ses erreurs. Ah, ma chere ! quel personnage est celui d'un Libertin, lorsqu'on le compare au glorieux rôle qu'un homme du caractere de Sir Charles fait dans la société ! Mylady G... & le vieux Comte ne se rassasient point de le regarder & de l'entendre. Ils sembloient fiers de l'alliance qu'ils vont former avec un homme auquel ils ne connoissent rien d'égal.

Dans votre derniere Lettre, Lucie, vous me marquez que M. Greville a la hardiesse de laisser échapper des menaces contre ce modèle des hommes. Plaisante espece ! Que mon cœur se soulève contre Greville ! Mais ne parlons plus de ces ames de boue.

(N.) On n'a donné la Lettre précédente que pour soutenir le caractere de Miss Grandisson, & pour lier le changement de son état & de son nom, avec quantité d'incidents qui doivent le suivre : mais on passe sur toutes les Lettres qui concernent le mariage des Danbys, de Mylord W..., de Miss Grandisson même, & l'arrivée de M. Belcher. Sir Charles est toujours bon, toujours généreux, juste, intrépide. Son caractere ne varie point dans les moindres circonstances. L'admiration croît sans cesse dans tous ceux qui ont quelque chose à démêler avec lui ; & celle de Miss Byron devient si vive & si tendre, qu'on ne peut plus se tromper à ses véritables sentimens ; c'est un amour vertueux, mais le plus passionné. Ses agitations reçoivent un surcroît fort extraordinaire par l'arrivée imprévue de la Signora Olivia, cette même Dame de Florence, qui a conçu depuis long-temps une violente passion pour sir Charles, & que l'absence a si peu guérie, qu'elle vient le chercher en Angleterre pour lui offrir, avec son cœur & une immense fortune, le sacrifice de sa Religion. À la vérité, cette offre est amenée par degrés. Olivia n'a quitté sa Patrie que sous le prétexte d'un ancien goût pour les voyages. Elle voit d'abord les Sœurs de Sir Charles, sous de simples apparences de politesse. Elle ne le voit lui-même qu'à titre d'Amie, qui ne peut l'avoir oublié depuis qu'elle a quitté Florence, & qui est charmée de n'être pas étrangère pour tous les Anglois. Mais l'amour triomphe bientôt de ces ménagemens. Il la porte à s'ouvrir aux Dames Grandisson, à presser leur Frere, à déclarer qu'elle ne veut pas être outragée par des refus ; & lorsqu'elle apprend qu'il se dispose à retourner en Italie, elle tombe dans une furieuse irrésolution. Cependant Madame de Maffei, vieille Tante dont elle est accompagnée, la ramène fort sagement à des considérations d'honneur, qui lui font prendre le parti d'attendre en Angleterre le retour de sir

Charles. Outre les espérances dont cette Dame la flatte pour l'avenir, elle lui persuade que retourner en Italie, sur les traces, & comme à la suite d'un homme pour lequel on lui connoît une tendresse fort vive, c'est se déshonorer tout-à-fait, au lieu qu'en demeurant tranquille en Angleterre, elle donnera lieu de penser que c'est uniquement son goût pour les voyages, qui lui a fait quitter sa Patrie, sans compter que pendant l'absence de Sir Charles, elle aura le temps de se lier avec les Dames Grandisson, & de se faire aimer dans une Famille qu'elle a tant d'intérêt à ménager. C'est Miss Byron qui fait ce récit dans plusieurs grandes Lettres à Miss Selby. Elle est peu alarmée des prétentions d'Olivia, mais ses craintes sont plus sérieuses que jamais du côté de Clémentine, & chaque instant qui approche le départ de Sir Charles, augmente son inquiétude. Elle observe tout, elle rend compte à son Amie de tout ce qu'elle voit & ce qu'elle entend. La vérité est, qu'elle ne laisse pas d'entrevoir combien il a de peine à la quitter. Il lui fait des adieux d'un air tremblant. Il lui recommande Émilie. Il se recommande lui-même. Enfin le jour même de son départ, il se dérobe à tous ceux qui espéroient de l'embrasser, comme s'il craignoit de s'attendrir trop, & de laisser paroître ce qui se passe dans son cœur. On apprend qu'il est parti, & Miss Byron en donne la premiere nouvelle à sa Cousine.

## Lettre 63

*Samedi 15 d'Avril.*

Ô Lucie ! Sir Charles nous a quittés. Il est parti. Il est monté en chaise dès trois heures du matin, dans la vue apparemment

d'épargner à ses Sœurs, à ses deux Beau-Freres, à Mylord W... & sans doute à lui-même, le chagrin de leur séparation. Nous ne l'avons appris qu'à notre réveil. Si j'étois dans la disposition d'écrire, qui ne m'a jamais manqué qu'aujourd'hui, je pourrois m'arrêter sur mille circonstances, dont je ne suis capable de vous entretenir qu'en deux mots.

Le tems du dîner se passa hier assez agréablement. Chacun s'efforça du moins de paroître gai. Hélas ! de combien de peines est accompagné le plaisir d'aimer & d'être aimé ! Je ne le crois pas moins à plaindre que nous.

La Dame Italienne fut la plus pensive. Cependant Émilie... ah ! la pauvre Émilie ! Elle sortit quatre ou cinq fois pour pleurer ; mais je fus la seule qui s'en apperçut. Après le diner, je ne remarquai de bonne humeur que dans Sir Charles. Cependant elle me parut forcée. Il me demanda un air de Clavecin. Mylady L... eut la complaisance de jouer après moi. Mylady G... lui succéda. Nous nous efforçâmes de jouer, dirois-je avec plus de vérité. Il prit lui-même un Violon. Ensuite il s'assit devant le Clavecin. Nous savions qu'il y excelloit : mais c'est le fruit d'un si long séjour en Italie. La Signora lui connoissoit cette perfection. Elle joua elle-même ; & nous ne fûmes pas surprises qu'elle nous surpassât. L'Italie est la Terre d'Harmonie.

Vers sept heures du soir, il me demanda un moment d'attention ; & son discours ne me causa pas peu d'étonnement. Il me dit qu'il avoit reçu la visite de Mylady D... Je me sentois assez abatue : mes esprits furent prêts à me manquer. Elle m'a fait diverses questions, continua-t-il.

Monsieur, Monsieur ! c'est toute la réponse que je fus capable de faire.

Lui-même, il trembloit, en ouvrant la bouche. Hélas, ma chere, je suis persuadée qu'il m'aime. Cependant qu'il me parut grave ! Que le Ciel, me dit-il, veille à votre bonheur, ma chere Miss Byron ! Le mien ne m'est pas plus cher que le vôtre. C'est pour exécuter ma promesse, que je vous parle de cette visite ; sans quoi j'aurois pu vous en épargner la peine, & me l'épargner à moi-même. Il s'arrêta. Ensuite il reprit, car j'étois muette, & je n'avois pas la force de parler. Vos Amis, Mademoiselle, seront sollicités en faveur d'un jeune homme qui vous aime. C'est un jeune Seigneur, dont je connois le mérite... je vous cause de l'émotion, Mademoiselle. Pardonnez, j'ai satisfait à ma parole. Là-dessus, il me quitta, avec une apparence de joie. Comment peut-il être si tranquille !

On se mit à jouer. Je fis ma partie, sans y donner la moindre attention. Émilie soupiroit en regardant ses cartes, & je voyois couler des larmes sur ses joues. Qu'elle aime son Tuteur ! Émilie, vous disois-je... En vérité, je ne sais ce que j'écris.

Pendant le souper, la tristesse fut extrême. M. Belcher vouloit partir avec son Ami. Sir Charles détourna l'entretien, & refusa indirectement cette proposition, en recommandant à ses soins les plus empressés, les deux Dames Italiennes.

Il passa quelques momens seul avec la Signora Olivia, qui revint de ce tête-à-tête, les yeux tout rouges de pleurs.

La pauvre Émilie chercha l'occasion de l'entretenir en particulier. Avec quel empressement ne la chercha-t-elle pas ; Il la prit à l'écart un moment, près d'une fenêtre. Minuit approchoit. Il lui

prit les deux mains. Il l'appela son Émilie. Il la pria de n'être pas long-tems sans lui écrire. Elle confesse qu'elle ne put répondre, qu'elle ne fit que soupirer, & qu'elle avoit néanmoins mille choses à lui dire.

Il n'opposa rien à l'espérance que ses Sœurs lui marquerent, de déjeûner le lendemain avec lui. Elles me prierent d'en être. Elles firent la même invitation aux deux Dames Italiennes. Tout le monde se retira dans cette attente. Mais ce matin Mylady G... m'a fait dire qu'il étoit parti. Il auroit été cruel, de me laisser retourner chez lui dans une autre espérance. Comment a-t-il pu nous quitter si furtivement ? Je vois que sa visite d'hier au matin, étoit une visite d'adieu pour ma Cousine & pour moi. Je m'en étois défiée. Combien ne nous dit-il pas de choses tendres ? Que de regrets ! que de réflexions sur son sort ! Que d'offres de service ! Il sembloit embarrassé à nous exprimer tous ses sentimens. Sûrement, ma chere, il ne me hait point. Quels combats n'ai-je pas lus dans son cœur ? Un homme ne peut se plaindre. Un homme ne peut demander de la compassion, comme une femme. Mais, je ne m'y trompe point ; c'est la plus douce de toutes les ames mâles.

Lorsque nous pensâmes à nous retirer, il donna la main jusqu'au Carrosse, à ma Cousine Reves. Il me fit la même civilité. M. Reves lui dit ; nous comptons, Sir Charles, sur le plaisir de vous voir demain. Il ne répondit que par une révérence. En m'aidant à monter, il soupira. Il me pressa la main. Il me semble du moins qu'il me la pressa. C'est tout. Il n'embrassa personne. Je doute qu'il revoie Clémentine comme il nous a quittés. Mais je suis portée à croire, que le Docteur est dans le secret.

Il y est, ma chere. Il ne fait que nous quitter. Il m'a trouvé les yeux en désordre. Je ne les avois pas fermés de toute la nuit. Cependant, je n'ai su le départ qu'à sept heures.

N'est-ce pas une extrême bonté, dans le Docteur, d'avoir pensé à me venir voir ? Sa visite m'a remise. Mais il n'a pas pris garde à la rougeur de mes yeux. Il m'a dit, que ses Sœurs, ses Beau-freres, son Oncle, étoient aussi affligés que s'il les avoit quittés pour jamais. Et qui sait... Mais je ne veux pas me tourmenter par de cruelles suppositions. Je me souviendrai de ce qu'il disoit hier lui-même, & sans doute, pour nous instruire ; qu'il se promettoit de la joie... Dois-je croire, néanmoins, qu'il ait jugé cette instruction nécessaire pour moi ? Auroit-il pensé à me la donner ? Mais silence, vanité ! Loin, loin l'espérance. N'écoutons que ce qu'il y a de plus opposé. Clémentine est destinée pour lui. Il l'est pour elle.

Cependant, Lucie, que dire de son émotion, lorsqu'il m'a parlé de Mylady D... ? Ah ! je ne souhaite de la devoir, qu'aux mouvemens toujours humains de son cœur. Il a voulu la mienne. Il m'a témoigné la plus tendre amitié. N'en dois-je pas être satisfaite ? Je le suis. Je veux l'être. Ne m'aime-t-il pas d'un amour supérieur aux sens ? La malheureuse Olivia n'a pas cette satisfaction. Qu'elle est à plaindre ! Si je la vois triste & languissante, je ne pourrai lui refuser ma pitié. Toutes ses espérances trompées : les vues qui l'ont engagée à combattre mille difficultés, à faire un long voyage, à s'exposer aux flots, à venir jusqu'en Angleterre, renversées au moment qu'elle les croit remplies ! Elle arrive ; il part : il retourne sur les aîles de l'amour & de la compassion, vers un objet plus cher & plus digne de sa tendresse, dans le Païs qu'elle a quitté pour le venir chercher dans le sien. Sa situation

n'est-elle pas beaucoup plus triste que la mienne ? Elle l'est, à mes propres yeux. D'où peuvent donc venir mes plaintes.

Je m'écarte, chere Lucie. Pardon, si vous vous en appercevez. La perte de mes espérances m'a mortifiée, & me rend d'assez bon naturel pour être sensible aux peines d'autrui. Mais si l'adversité produit cet effet, elle m'en sera plus facile à supporter.

Le Docteur m'apprend, qu'Émilie, le cœur saignant de ses propres maux, doit être ici dans un moment. Si je puis servir à sa consolation… mais n'en ai-je pas besoin moi-même ? Nous mêlerons nos larmes, en pleurant l'une sur l'autre.

Mylord W… retourne à Windsor. M. Belcher part dans peu de jours pour Hamsphire, d'où il compte revenir incessamment, pour offrir ses services aux Dames Italiennes. Olivia fait travailler à ses équipages. Elle se propose de faire ici une brillante figure : mais elle n'aura point Sir Charles avec elle. Que sert la grandeur, pour calmer un cœur troublé ? Le Comte de G… & Mylady sa Sœur reprennent le chemin d'Hertfordshire. Mylord & Mylady L… parlent de se retirer pour quelques semaines à Colnebroke. Le Docteur se dispose à partir pour le Château de Grandisson, & votre pauvre Henriette pour Northampton-Shire. Ciel ! ma chere, quelle dispersion ! Mais le mariage de Mylord W… rassemblera une partie de ce monde à Windsor.

Émilie arrive. On me dit que cette chere Fille est toute en pleurs. Elle est chez Madame Reves, où elle attend la permission de monter chez moi. Figurez-vous nous voir pleurer ensemble, & prier pour la conservation de notre Tuteur commun. Votre imagination ne peut se former une Scene trop tendre. Adieu chere Lucie.

## Lettre 64

*Dimanche 16 d'Avril.*

Ôquelle scène, ma chere ! Mais il est inutile de vous la représenter. Pauvre Émilie ! Vous peindre son affliction, ce seroit vous retracer la mienne.

Mylord W... partit hier pour Windsor. Que direz-vous d'une conduite fort bizarre d'Olivia ! M. Belcher l'étant allé voir pour lui offrir de l'accompagner dans ses promenades, suivant le desir de Sir Charles, qui l'a chargé de procurer ici toutes sortes d'agrémens aux deux Dames, elle lui a répondu devant sa Tante, qu'elle lui rendoit graces de sa civilité, mais qu'elle ne lui causeroit aucun embarras pendant son séjour, et qu'elle avoit à sa suite quelques Gens qui connoissoient l'Angleterre. Il l'a quittée, assez mécontent. Dans une visite que Mylady L... lui a rendue cet après-midi, elle a raconté elle-même l'offre de M. Belcher et sa réponse. Elle a loué sa figure et sa politesse ; mais ce qui lui a fait rejeter un peu brusquement ses offres, a-t-elle dit à Mylady, c'est qu'elle ne peut douter que le Chevalier Grandisson n'ait eu quelques vues dans la commission dont il a chargé son Ami. Je les méprise, a-t-elle ajouté ; & si j'en étois sûre, je trouverois peut-être quelque moyen de lui en faire sentir l'indignité. Mylady a répondu que son Frere & M. Belcher n'avoient pas eu d'autre vue que de lui faire trouver quelque agrément dans leur Patrie. N'importe, a répliqué la fiere Italienne, je n'attends aucun service de M. Belcher : mais si vous permettez, Madame, vous, votre Sœur & vos deux Mylords, que j'aie l'honneur de cultiver votre amitié, j'y apporterai tous mes soins. La compagnie du Docteur Barlet me sera fort agréable aussi. Je m'attribue quelque droit à

celle de Miss Jervins, que je me suis efforcée de retenir en Italie ; mais votre Frere, à qui les raisons ne manquent jamais pour s'opposer… N'en parlons plus néanmoins. Je ne verrai pas moins volontiers cette Beauté Angloise, que vous nommez Miss Byron. Je l'admire d'autant plus, que si je ne me trompe, elle mérite ma pitié. Enfin, je me croirai fort heureuse de faire une liaison plus étroite avec elle.

Mylady lui a fait une réponse fort civile, pour elle-même & pour son Mari ; mais elle lui a dit que j'étois prête à retourner dans ma Province, & que le Docteur étoit appellé par quelques affaires pressantes dans les terres de Sir Charles. Pendant cet entretien, s'étant apperçue, que la Dame avoit le bras lié d'un ruban noir, elle lui a demandé s'il lui étoit arrivé quelque accident ? Une bagatelle, a répondu l'Italienne. Vous ne vous en imagineriez jamais la cause ; mais je vous prie de ne me la point demander. Ce langage n'a fait qu'exciter la Curiosité de Mylady. Elle a prié Émilie, qu'Olivia souhaite d'avoir aujourd'hui chez elle à déjeuner, d'employer toute son adresse pour découvrir le secret : car en refusant de s'expliquer, la Dame a rougi, & n'a pas paru contente d'elle-même.

Mylady G… me propose avec beaucoup d'instances, de donner un mois avec elle à tous les amusemens de la Ville. Mais je n'ai rien de si pressant dans le cœur, que de me voir aux pieds de ma Grand-Maman & de ma Tante, & de pouvoir embrasser à mon aise ma Lucie, ma Nancy, & toutes mes affections de Northampton-Shire. Je ne crains que mon Oncle. Que de railleries il prépare à son Henriette ! Ce ne sera, j'en suis sûre, que pour la divertir, & pour faire régner la joie autour d'elle. Mais il me semble que mes jours plaisans sont passés. Ma situation ne s'en accom-

mode plus. Cependant qu'il se donne carriere, si ce badinage lui plaît.

Les instances se renouvellent si souvent pour m'arrêter ici plus long-temps que je ne le dois & que je ne le veux, qu'il n'y a point d'autre parti que de fixer une fois le jour. Approuvez-vous, mes chers & tendres Amis, que je me mette en chemin pour le Château de Selby, Vendredi prochain ?

*Dimanche au soir.*

Ôchere Lucie ! quelle étrange histoire j'ai à vous raconter. Émilie sort de ma chambre. Elle m'avoit demandé de pouvoir m'entretenir en particulier. Lorsqu'elle s'est vue seule avec moi, elle m'a jeté ses deux bras autour du cou. Ah ! Mademoiselle, s'est-elle écriée, je viens vous dire qu'il y a une personne au monde que je hais, & que je dois haïr toute ma vie. C'est la Dame Italienne. Emmenez-moi, prenez-moi auprès de vous en Northampton-Shire, & que jamais je n'aie le chagrin de la revoir.

Ce discours m'a fort étonnée.

Ô Mademoiselle ! j'ai découvert que Jeudi dernier elle a voulu tuer mon Tuteur.

Ma surprise a redoublé, Lucie.

Ils se retirerent ensemble ; vous vous en souvenez, Mademoiselle. Mon Tuteur avoit le visage enflammé à son retour ; il envoya sa Sœur vers elle, & nous étions surprises qu'il n'y fût pas retourné lui-même. Elle avoit exigé qu'il différât son voyage : elle devint furieuse de ne pouvoir l'obtenir. Les explications furent très-vives. Et dans sa rage, elle tira de son corset un poignard, avec serment de le lui enfoncer dans le cœur, s'il ne lui promet-

toit de ne jamais revoir Clémentine. Il ne laissa point de s'approcher d'elle, dans l'espérance de lui ôter cette arme. Le courage lui manqua pour s'en servir, & vous le croyez bien, Mademoiselle. Il saisit sa main, & lui ôta le poignard, mais en se débattant, elle se blessa au poignet. De-là vient son large ruban noir. Méchante femme ! d'avoir été capable d'un si noir dessein. Il se contenta de lui dire, après l'avoir désarmée : quelle violence ! & qu'en espérez-vous ? Je ne vous rends point ce malheureux instrument, vous n'aurez point occasion d'en faire usage en Angleterre. En effet, il l'a gardé.

Ce récit m'avoit fait trembler. Ô ma chere ! ai-je dit à Émilie, nous savons ce que de vertueuses femmes lui ont fait souffrir, mais cette Olivia n'est pas du nombre. L'aventure peut-elle être vraie ? De qui la tenez-vous ?

De Madame Maffei même, qui croyoit que Sir Charles ne nous l'auroit pas cachée ; & lorsqu'elle a su que nous l'ignorions, elle a paru fâchée de me l'avoir apprise : elle m'a priée même d'en garder le secret, mais je ne lui ai rien promis. Elle dit qu'Olivia regrette beaucoup son emportement, sur-tout lorsqu'elle pense qu'il lui a pardonné sur le champ, & qu'ensuite il l'a recommandée fort affectueusement à toute sa famille. Mais je ne l'en hais pas moins.

Qu'elle est à plaindre, n'ai-je pu m'empêcher de répondre, avec un soupir ! Mais voyez, chere Émilie, de quoi les passions déréglées nous rendent capables, nous qui sommes naturellement si foibles & si tendres ! Cependant, lorsqu'elle marque du repentir, non-seulement il ne faut lui porter aucune haine, mais nous devons cacher cette aventure aux Sœurs de Sir Charles & à leurs Maris. Ils ne pourroient déguiser l'horreur qu'elle ne man-

queroit pas de leur causer, & ce seroit un nouveau sujet de désespoir pour la malheureuse Étrangere.

Madame Maffei n'a pas laissé d'ajouter que si la fureur de sa Niece ne s'étoit point ralentie, Sir Charles auroit couru beaucoup de danger en s'approchant d'elle avec trop de hardiesse. Lorsqu'il lui eut arraché le poignard, elle parut craindre pour elle-même, & son premier mouvement fut de se jeter à genoux devant lui. Je vous pardonne, & le désordre de vos sentimens excite ma pitié, lui dit-il, d'un air où elle confesse elle-même que la majesté lui parut mêlée avec la compassion. Mais elle le conjura inutilement de s'arrêter. Il lui envoya sa Sœur, & s'étant retiré dans son Cabinet, il ne fit pas même la confidence de son chagrin au Docteur Barlet, quoique je me souvienne fort bien que le Docteur l'y suivit presqu'aussi-tôt.

C'est apparemment le reproche qu'Olivia se fait de sa violence, qui lui a fait prendre un air si modéré jusqu'au moment du départ.

Juste Ciel ! que faire ? Je reçois une carte de Mylady D..., pour nous demander, à Madame Reves & à moi, si nous serons au logis demain au matin. Elle vient me dire sans doute, que Sir Charles ne pensant point à Miss Henriette Byron, Mylord D... peut reprendre ses espérances, & peut-être emploiera-t-elle la recommandation de Sir Charles en faveur de son Fils. S'il arrive qu'elle me tienne ce propos, Ciel ! donne-moi toute la patience dont j'ai besoin pour l'entendre. Je crains de manquer de civilité pour cette excellente Femme.

## Lettre 65

*Lundi 17 d'Avril.*

Mylady D... ne fait que de sortir. M. Reves étoit engagé aujourd'hui chez Mylady Williams ; & la Comtesse nous a trouvées seules, Madame Reves & moi.

Je me suis senti le cœur serré, au moment qu'elle a paru ; & le mal n'a fait qu'augmenter pendant le thé, que nous avons pris ensemble. Ses regards étoient pleins d'une bonté, dont je croyois entendre le sens. Il me sembloit lire dans ses yeux ; vous n'avez plus d'espérances, Miss Byron, & je compte que vous m'appartiendrez bientôt.

Mais elle ne m'a pas fait languir après le déjeuner. Je remarque votre embarras, chere Miss, m'a-t-elle dit d'un air fort tendre, & j'ai souffert pour vous, en le voyant augmenter. Mais il me fait connoître que Sir Charles m'a tenu parole. Je n'en doutois point. Il n'est pas surprenant, ma chere, que vous ayez pris de l'inclination pour lui. Dans les manieres, comme dans la figure, c'est le plus aimable homme que j'aie jamais vu. Une femme de vertu & d'honneur peut l'aimer sans reproche. Mais il n'est pas besoin que je vous fasse son éloge, ni à vous, Madame Reves.

Il faut vous apprendre, a-t-elle continué, qu'on me propose pour mon Fils une alliance dont j'ai fort bonne opinion ; mais je l'aurois meilleure encore, ma chere, si je ne vous avois jamais vue. J'en ai parlé à Mylord. Vous savez que je souhaite extrêmement de le voir marié. Il m'a répondu qu'aussi long-tems qu'il auroit quelqu'espoir de plaire à Miss Byron, il ne pouvoit entendre aucune proposition de cette nature. Approuveriez-vous, lui ai-je

dit, que je prisse le parti de m'adresser directement au Chevalier Grandisson, pour savoir ses intentions de lui-même ? On le représente comme le plus ouvert des hommes. Il sait que notre caractere n'est pas moins irréprochable que le sien, & que notre alliance ne feroit point déshonneur à la premiere maison du Royaume. J'avoue que cette question peut paroître assez libre, entre des personnes qui ne se connoissent que de nom. Cependant Sir Charles est un homme auquel je prendrois plaisir à parler avec ouverture.

Mylord a souri de ma proposition ; mais voyant qu'il ne s'y opposoit point, je suis allée voir Sir Charles, & je n'ai pas fait difficulté de m'expliquer avec lui.

La Comtesse s'est arrêtée. Elle est pénétrante. Elle nous a regardées, Madame Reves & moi. Eh bien, Madame, lui a dit ma Cousine, d'un air de curiosité ; de grace, achevez. Pour moi, chere Lucie, l'impatience ne m'a pas permis de dire un seul mot.

C'étoit avant-hier, a-t-elle repris. Jamais on n'a fait un si beau portrait d'une Mortelle, que Sir Charles me fit de vous. Il me parla des engagemens qui l'obligeoient de partir. Il loua la personne qui étoit l'objet de son voyage ; il fit le même éloge d'un Frere, qu'il aime fort tendrement ; il s'étendit avec beaucoup d'affection sur toute cette famille. Dieu seul, me dit-il, connoit le sort qui m'attend. Je me laisserai conduire par la générosité, par la justice, ou plutôt par la Providence. Après cette noble ouverture de cœur, je lui demandai si dans la supposition d'un heureux rétablissement, il espéroit que la Dame Étrangere pût être à lui ? Je ne me promets rien, me dit-il. Je pars sans aucune sorte d'espérance. Si les secours, que je porte, rétablissent une santé qui m'est chere, & si celle d'un Frere que je n'aime pas moins en re-

çoit quelque soulagement, ma joie sera au-dessus de mes expressions. J'abandonne le reste à la Providence. L'événement ne peut dépendre de moi.

J'en dois conclure, Monsieur, lui dis-je aussitôt, que vous n'avez aucun engagement avec Miss Byron.

Ici je ne puis vous dire, chere Lucie, si la Comtesse s'est arrêtée d'elle-même pour nous observer, car je n'ai pu vaincre un mouvement qui m'a fait lever de ma chaise. Elle s'est apperçue de mon trouble. Elle m'a demandé où j'allois, en m'offrant de ne pas continuer, si j'étois gênée de son récit. J'ai approché ma chaise de la sienne, & si proche, que penchant la tête derriere sa propre chaise, le visage à demi-caché, on ne voyoit paroître que mes yeux. Elle s'est levée. Non, Madame, lui ai-je dit ; demeurez assise, & continuez ; de grace, continuez. Vous avez rendu ma curiosité fort vive. Souffrez seulement que je demeure comme je suis, & ne faites pas d'attention à moi. Oui, Madame, a dit Madame Reves, qui ne brûloit pas moins de curiosité que moi, comme elle me l'a confessé depuis, continuez, & permettez à ma Cousine de garder sa situation : quelle fut la réponse de Sir Charles ?

Ma chere Miss, a repris la Comtesse, en s'asseiant & s'adressant à moi, j'ai d'abord une question à vous faire ; car je ne veux chagriner personne.

Ô Madame ! vous n'en êtes pas capable, lui ai-je répondu. Mais quelle est cette question ?

Le Chevalier Grandisson, ma chere, vous a-t-il jamais fait quelqu'ouverture formelle ?

Non, Madame.

Je suis fort trompée, néanmoins, s'il ne vous aime. Voici sa réponse : dans les circonstances où je suis, quelque impression qu'ait pu faire sur moi le mérite de Miss Byron, je me croirois indigne du jour, si j'avois tâché d'engager son affection.

Ah Lucie ! que sa conduite avec moi se trouve noblement justifiée !

Ainsi, Monsieur, répliqua la Comtesse, vous ne vous offenserez point que mon Fils entreprenne de persuader à Miss Byron, qu'il n'est pas sans mérite, & que son cœur lui est dévoué.

M'en offenser ? Non, Madame. La justice & l'honneur ne me le permettent point. Puisse le Ciel faire trouver à Miss Byron, dans un heureux mariage, tous les biens qu'elle mérite. J'ai entendu parler fort avantageusement de Mylord D... Sa fortune répond à sa naissance. Il peut faire gloire de sa Mere... Pour moi, dont tous les sentimens sont divisés, qui ne sais ce que je puis, ni souvent ce que je dois, je me garderai bien d'engager dans mes incertitudes une jeune personne que j'admire, & dont l'amitié m'est si précieuse, sur tout, lorsqu'avec tant de charmes, il n'y a rien qu'elle doive croire au-dessus d'elle.

Quelle générosité, Lucie ! qu'elle m'a touchée ! j'en ai senti mon visage inondé de larmes, pendant que je le cachois derriere le fauteuil de la Comtesse. Mais elle a continué, dans les termes de Sir Charles :

Permettez, Madame, que je vous épargne d'autres questions. Il peut revenir quelque chose, à Miss Byron, d'une conversation si délicate. Comme j'ignore quel sera le succès de mon voyage, je ré-

péte que mon propre honneur, & ce que je dois à deux jeunes personnes également respectables, m'impose des loix qu'il me seroit honteux d'oublier. Et pour vous ouvrir entiérement mon cœur, de quel front oserois-je paroitre devant une femme d'honneur, devant vous, Madame, si dans le tems que la justice & l'honnêteté me soumettent à des devoirs dont on est en droit de me demander l'exécution, j'étois capable d'avouer d'autres desirs, & de tenir en suspens la faveur d'une autre femme, jusqu'à l'éclaircissement de mon sort ? Non, Madame ; je perdrois plutôt la vie, que de me souiller par cette indignité. Je me connois des liens, ajouta-t-il ; mais Miss Byron est libre. La Dame Italienne, dont l'infortune m'appelle à Boulogne, est libre aussi. Mon voyage est indispensable ; mais je ne fais point de conditions avec moi-même ; & n'envisageant que mon devoir, je trouverai ma récompense dans la satisfaction de l'avoir rempli.

La Comtesse a changé de voix, en répétant ce noble discours. Elle y a joint quelques marques d'admiration pour le caractere du Héros. Ensuite, reprenant son récit ; je lui demandai alors, nous a-t-elle dit, si toutes les apparences devant le porter à croire qu'il ne reviendra d'Italie qu'après s'y être marié, & pensant avec tant de bonté en faveur de mon Fils, il ne m'accorderoit pas sa recommandation auprès de cette chere Miss Byron, qu'il nommoit quelquefois sa Sœur, & sur laquelle ce titre pouvoit lui donner un peu d'ascendant. Il me répondit : cette proposition, Madame, marque la haute idée que vous avez de Miss Byron, & dont vous reconnoitrez qu'elle est digne : mais pourrois-je m'attribuer, sans une extrême présomption, l'ascendant que vous me supposez sur son esprit, lorsqu'elle a des Parens aussi dignes d'elle, qu'elle l'est d'eux ?

Vous jugez, chere Miss, m'a dit la Comtesse, que mon dessein dans cette demande étoit de mettre son cœur à l'épreuve. Cependant je lui en fis des excuses ; & ajoutai que je ne me persuaderois pas qu'il m'eût pardonné sincerement, s'il ne me promettoit, du moins, d'apprendre à Miss Byron le sujet de ma visite.

Il me semble, Lucie, que je n'aurois point été fâchée qu'il eût eu moins de facilité à pardonner.

Àprésent, chere Miss, a repris obligeamment la Comtesse, vous me regarderez sans peine, & vous me laisserez revoir votre charmant visage. Elle s'est tournée alors vers moi, elle m'a passé un bras autour du cou ; elle m'a fait la petite malice de m'essuyer les yeux ; elle m'a baisé la joue ; & lorsqu'elle m'a vue un peu remise, elle m'a tenu ce discours :

ma chere, ma charmante Miss Byron... que ne puis-je dire ma chere Fille, dans le sens que je le desire ! car de cette maniere ou d'autre, il faudra que vous me permettiez de ne pas vous donner d'autre nom : dites-moi maintenant, comme si vous parliez réellement à votre Mere, avez-vous quelque espérance que Sir Charles Grandisson puisse être à vous ?

Madame ! lui ai-je répondu, avec beaucoup d'embarras, n'est-ce pas me faire une question aussi dure, que celle que vous lui avez faite à lui-même ?

Oui, chere Miss, aussi dure ; & je suis aussi prête à vous en demander pardon qu'à lui, si vous m'assurez sérieusement qu'elle vous chagrine.

J'ai déclaré, Madame, & c'étoit du fond du cœur, que je le croyois dans l'obligation de se donner à son Étrangere : &

quoique je le préfere, en effet, à tout ce que j'ai vu d'hommes, je suis résolue, s'il est possible, de surmonter le penchant que j'ai pour lui. Il m'a fait l'offre de son amitié, aussi long-tems qu'elle peut être acceptée sans blesser d'autres attachemens ; j'y borne toutes mes vues.

Il n'y a point d'autre attachement, a répliqué la Comtesse, avec lequel une amitié si pure ne puisse s'accorder. Mon Fils contribuera de tout son cœur à la fortifier. Il admire le Chevalier Grandisson. Il regarderoit, comme un double honneur, de se lier avec lui par vous. Chere Miss ! accordez aussi votre amitié, mais sous un nom plus tendre, à un jeune homme que vous en trouverez digne. Je vous demanderai la quatrieme place. Ô ma chere : de quelle heureuse liaison vous seriez le nœud !

Vous me faites trop d'honneur, Madame ! c'est tout ce que j'ai pu lui répondre.

Mais, chere Miss, il me faut une explication. Je ne me paye point d'un compliment.

Eh bien, Madame, je consens à m'expliquer. J'ai de l'honneur : il ne me reste point de cœur à donner.

Vous n'êtes donc pas sans espérance, ma chere… N'importe, je veux tenir à vous, si je le puis. Je ne me serois jamais crue capable de la proposition que je vais vous faire : mais à mes yeux, comme à ceux de mon Fils, vous êtes une Fille incomparable. Écoutez-moi : nous ne penserons point à l'Alliance qui nous est proposée, jusqu'au dénouement du voyage de Sir Charles. Vous m'avez dit, une fois, que vous pourriez donner la préférence à mon Fils sur tous ceux qui ont des prétentions à votre cœur. Je ne parle point de Sir Charles, à qui vos affections étoient enga-

gées avant que vous nous ayez connus. Mais vous engagez-vous en faveur de mon Fils, si le Chevalier ne revient pas libre ?

Je lui ai dit fort sérieusement, qu'elle me surprenoit. Quoi ? Madame, je ne tirerois aucun fruit de l'exemple que vous me proposiez il n'y a qu'un instant ? De quel front, faisiez-vous dire à quelqu'un, (& c'est un homme à qui vous le faisiez dire) « de quel front paroîtrois-je devant une femme d'honneur, devant vous, Madame, si j'étois capable de tenir quelqu'un en suspens ?... Non, Madame, je perdrois la vie, comme Sir Charles, plutôt que de me souiller par cette indignité ». Mais je vois, Madame, que vous ne me faites cette proposition, comme à lui, que pour mettre mon cœur à l'épreuve.

En vérité, ma chere, a-t-elle interrompu avec quelque embarras, vous me faites plaisir de me fournir cette excuse. Cependant je parlois de bonne foi, & j'en dois ressentir un peu de confusion.

Quelle charmante ingénuité, chere Lucie ! Elle m'a prise dans ses bras, elle a baisé encore une fois mes deux joues. Je n'ai, m'a-t-elle dit, qu'une apologie à faire pour moi-même : l'erreur où je suis tombée doit vous marquer avec quelle passion je souhaiterois de vous voir Comtesse D... Mais quel titre est capable de vous donner de la dignité ? Elle m'a demandé quand je pensois à retourner en Northampton-Shire ? Je lui ai dit mon intention. Vous ne partirez point, a-t-elle repris, sans m'être venue voir chez moi. Je vous promets que pendant votre visite, Mylord ne paroîtra point. Je ne veux plus qu'il s'expose à votre présence : & s'adressant à Madame Reves ; s'il venoit ici sans ma participation, je vous prie, Madame, ne lui permettez point de voir Miss Byron.

Je lui ai marqué vivement la reconnoissance que je devois à tant de bonté. Elle m'a demandé un commerce de Lettres dans mon absence. C'étoit un ordre, qui me faisoit trop d'honneur, pour le refuser. Son Fils, m'a-t-elle dit en souriant, ne verra pas plus mes Lettres que moi. En sortant elle m'a prise un instant à l'écart, pour me dire : il faut l'avouer ; jamais il ne m'étoit arrivé, dans les affaires, que j'ai le plus à cœur, de me voir fermer la bouche par mes propres expressions. Que faire ? J'étois venue dans la confiance du succès. Lorsque l'espérance est presqu'égale au desir, on n'est rempli que des idées qui la flattent. Nos passions, ma chere, emportent toujours notre jugement. Cependant je connois deux exceptions à cette regle, vous & Sir Charles Grandisson.

Elle nous a quittées. Je vous épargne, chere Lucie, toutes les réflexions auxquelles je me suis livrée sur cette importune & flatteuse visite. Hélas ! ce n'est pas pour ces petits chagrins, que la constance m'est nécessaire, & que les efforts me coûtent.

(N.) Quoiqu'on ne fasse pas difficulté de supprimer continuellement un grand nombre de Lettres, qui affoiblissent l'intérêt principal, entre celles mêmes de cette nature, il y en a de si singulierement agréables, qu'elles méritent une exception. Telles sont les deux suivantes, où le caractère de miss Grandisson, à présent Mylady G..., éclate dans tout son jour.

## Lettre 66

*Mardi matin, 18 d'Avril.*

Que direz-vous de cette étrange Mylady G... ? Pour moi je la trouve extrêmement blâmable. Mylord L... perd patience avec elle. Mylady est au même point. Émilie déclare qu'elle l'aime beaucoup, mais qu'elle n'aime point ses caprices. Mylord G... parle de m'apporter ses plaintes. Le sujet de la querelle ne paroît pas fort grave, comme je l'apprends d'Émilie : mais les bagatelles ont quelquefois des suites sérieuses, lorsqu'on a l'extravagance d'y insister. Quoi qu'il en soit, l'affaire est entre eux ; & ni l'un ni l'autre ne se presse d'en parler. Cependant Mylord & Mylady L... désaprouvent hautement l'air de raillerie qu'elle affecte.

Leur mésintelligence commença hier au soir. Nous avions soupé chez eux, Madame Reves & moi, avec Mylord & Mylady L... & les deux Dames Italiennes. Je ne me trouvai point de goût pour le jeu. Nous nous retirâmes de bonne heure, & la Signora Olivia partit en même tems avec sa Tante. On se mit à jouer. Mylord & Mylady L..., Émilie & le Docteur Barlet tomberent ensemble. Au milieu de leur partie, Mylady G..., qui étoit montée à son appartement, descendit l'escalier avec précipitation, en fredonnant quelques notes. Mylord G..., qui étoit monté après elle, la suivit d'un air fort troublé. Madame, commença-t-il, il faut vous dire... Il faut, interrompit-elle : non, Mylord, il ne faut rien. Elle s'assit derriere Émilie. Ne prenez pas garde à moi, lui dit-elle. Qui gagne ? Qui perd ? Son Mari se promena dans la chambre à grands pas. Mylord & Mylady L... auroient voulu feindre de ne rien remarquer, dans l'espérance que l'orage s'appaiseroit de lui-même ; car il étoit échappé à leur Sœur quelques petites vivacités pendant le dîner, quoiqu'à souper tout eût été fort tranquille. Le Docteur Barlet lui offrit ses cartes. Elle les refusa. Non, Docteur, lui dit-elle ; j'ai mes propres cartes, avec lesquelles je veux jouer,

& mon jeu n'est pas aisé. Mais, Lucie, vous confondriez les rolles, si je ne marquois le nom de chaque acteur.

Mylord G... De la maniere dont vous vous y prenez, je le crois bien, Madame.

Mylady G... Ne vous exposez pas, Mylord. Nous sommes en compagnie. Ma Sœur, je crois que vous avez Spadille à gages.

Mylord G... Permettez, Madame, que je vous dise un mot ou deux.

Mylady G... Toujours prête à l'obéissance, Mylord.

Elle se leva. Il voulut prendre sa main : elle la mit derriere elle.

Mylord G... Vous me refusez votre main, Madame ?

Mylady G... Elle m'est nécessaire.

Il s'éloigna d'elle ; & sans ajouter un mot, il sortit de la chambre.

Mylady G... [Se tournant vers la compagnie, d'un air gai & tranquille.] Quelles étranges créatures que ces hommes !

Mylady L... Charlotte, vous m'étonnez.

Mylady G... J'en suis charmée, ma Sœur.

Mylady L... Mais, ma Sœur, je n'y comprens rien.

Mylady G... Nous autres femmes, nous aimons l'étonnant, l'incompréhensible.

Mylord L... En vérité, Madame, je ne crois pas la raison pour vous.

Mylady G... J'en suis charmée, Mylord.

Mylord L... Charmée, de quoi ?

Mylady G... De ce que la raison est toujours pour ma Sœur.

Mylord L... Réellement, Madame, si j'étois à la place de Mylord G..., la patience m'échapperoit.

Mylady G... Bonne leçon pour vous, Mylady L... : faites-en votre profit, & continuez d'être si raisonnable.

Mylady L... Lorsque j'en userai comme vous, Charlotte...

Mylady G... J'entends, chere Sœur, il n'est pas besoin d'achever. Chacun a sa méthode.

Mylady L... Cela n'arriveroit point, si mon Frere...

Mylady G... Peut-être non.

Mylady L... En vérité, chere Charlotte, je crois que vous avez tort.

Mylady G... Je le crois aussi.

Mylady L... Pourquoi donc ne vous hâtez-vous pas...

Mylady G... De réparer mes fautes ? Chaque chose a son tems.

Émilie avoue qu'elle commençoit à craindre pour la fin de ce dialogue, lorsque la Femme de chambre de Mylady G... vint lui dire que Mylord souhaitoit de la voir. Ces hommes sont inexplicables, reprit-elle. Ils ne sont contens, ni avec nous, ni sans nous. Mais je suis l'obéissance même. Tous mes sermens seront observés. Elle sortit.

Comme aucun des deux ne revint sur-le-champ, Mylord & Mylady L..., qui entendirent arriver leur carrosse, en prirent occasion de se retirer ; & pour marquer leur mécontentement à leur Sœur, ils partirent sans avoir pris congé d'elle. M. Barlet prit aussi le parti de monter à son appartement ; de sorte que Mylady G... qui ne tarda point à descendre, fut extrêmement surprise, & même un peu piquée, de ne retrouver qu'Émilie. Mylord arriva presqu'aussi-tôt par une autre porte. Assurément, lui dit-elle, voilà une conduite bien étrange. Avec vos airs de Mari vous mettez toute une compagnie en fuite.

Mylord G... Bon Dieu ! Vous me jettez dans un étonnement, Madame...

Mylady. À quoi reviennent ces exclamations ? lorsque vous avez effrayé tout le monde.

Mylord. Moi, Madame ?

Mylady. Vous, Monsieur. Oui, vous. N'avez-vous pas pris le ton de Maître dans mon cabinet ? L'amour de la paix ne m'a-t-il pas fait descendre ? Ne m'avez-vous pas suivie... avec des regards... fort jolis, je vous assure, pour un homme marié depuis deux jours ! Ensuite n'avez-vous pas voulu m'emmener ? N'auroit-on pas cru que c'étoit pour me marquer quelque regret de votre conduite ? A-t-il manqué quelque chose à ma soumission ? Ne m'a-t-elle pas attiré des airs d'hommes ? N'êtes-vous pas sorti brusquement de la chambre ? Tous les Assistans peuvent rendre témoignage du calme avec lequel je suis retournée vers eux, dans la crainte qu'ils ne s'affligeassent trop pour moi, & qu'ils ne crussent notre quérelle fort grave. Enfin, lorsque votre chaleur s'est appaisée, comme je le suppose, vous m'avez fait appeller.

Sans doute, ai-je pensé, qu'il est tout à fait revenu à lui-même. Je me suis encore hâtée d'obéir…

Mylord. Et ne vous ai-je pas suppliée, Madame…

Mylady. Suppliée, Monsieur ! Oui ; mais avec des regards !… L'homme que j'ai épousé, permettez que je le dise, Monsieur, avoit un visage tout différent. Voyez, voyez, Émilie ; le voilà parti encore une fois.

En effet, Mylord est sorti dans un transport d'impatience. Oh ! ces hommes, ma chere ! s'écria-t-elle en regardant Émilie.

Je sais bien, m'a dit cette chere Fille, ce que j'aurois pu lui répondre ; mais on assure qu'il ne faut jamais entrer dans les quérelles conjugales.

La mésintelligence ne fit qu'augmenter jusqu'au lendemain. Émilie n'a pu me donner d'autres informations : mais lorsqu'elle achevoit son récit, on m'a remis le billet suivant de la part de Mylady G…

« Henriette, si vous avez pitié de moi, venez me voir à l'instant. J'ai grand besoin de votre conseil. Je suis résolue de faire casser mon mariage. Aussi ne veux-je souscrire que mon cher nom de

*Charlotte Grandisson.* »

Je lui ai fait sur le champ la réponse suivante. « Je ne connois personne qui se nomme Charlotte Grandisson. J'aime tendrement Mylady G… ; mais je ne suis capable de pitié que pour Mylord. Je ne vous verrai pas. Je n'ai pas de conseil à vous donner,

hors celui de ne pas vous faire mal-à-propos un jeu de votre bonheur. »

Une demi-heure après, il m'est venu une seconde Lettre.

« Voilà donc ce que j'ai gagné par mon mariage ! Mon Frere absent ; un Mari intraitable ; Mylord & Mylady L... dans son parti, sans s'informer qui a tort ou raison ; le grave Docteur Barlet, dont le silence me condamne ; Émilie qui me laisse, en portant le doigt à l'œil ; mon Henriette qui renonce à moi ! & tout dès la premiere semaine ! Quel parti prendre ? La guerre paroît déclarée. Ne prendrez-vous donc pas la qualité de Médiatrice ? Vous ne voulez pas, dites-vous ? Eh bien, j'y consens. Mais je veux exposer devant vous toute l'aventure.

» Ce fut hier au soir, avant la fin de la premiere semaine des nôces, que Mylord G... prit la liberté de forcer ma retraite, sans avoir consulté mes intentions. Vous observerez, en passant, qu'il lui étoit échappé quelques impertinences pendant le dîner ; mais j'avois passé là-dessus.

» Quelle est cette hardiesse ? lui dis-je. De grace, Monsieur, sortez. Pourquoi quittez-vous la compagnie ?

» Je viens, ma très-chere vie, pour vous faire une priere. L'exorde, comme vous voyez, étoit assez civil, s'il y eût mêlé un peu moins de ses importuns transports ; mais il me jetta les bras autour du cou, en présence de Jenny, ma Femme de chambre. Les folles caresses d'un Mari sont capables de faire de dangereuses impressions sur ces filles. Ne trouvez-vous pas, Henriette, que c'est blesser ouvertement les bonnes mœurs ?

» Je refuse votre demande, & je ne veux pas même l'entendre. Comment avez-vous osé pénétrer ici ? Vous avez dû juger que je n'avois pas quitté ma Sœur pour long-tems. Quoi donc ? la Cérémonie est-elle déja si ancienne, qu'elle autorise un manque de savoir-vivre ?

» De savoir-vivre, Madame ! Il parut vivement frappé de l'expression. Laissez-moi, repris-je, sans lui donner le tems de répondre. Sortez à ce moment. Mes yeux ne dûrent pas être bien méchans dans ma colere, car il me déclara qu'il ne sortiroit point ; & jettant encore une fois ses bras autour de moi, il joignit sa face dure à la mienne. Jenny étoit toujours dans le cabinet.

» À présent, Miss Byron, vous ne m'abandonnerez point dans un cas, où la bienséance est intéressée. Non, j'en suis sûre. Prendre la défense de ces odieuses libertés dans un commencement de mariage, ce seroit faire connoître, qu'elles ne vous déplairont point à vous-même.

» Vous pouvez donc vous imaginer, que je lâchai la bride à mon indignation. Il disparut avec l'audace de murmurer, & de marquer de l'humeur. Le mot de Diable sortit de sa bouche. Je demandai à Jenny, si c'étoit à moi qu'il l'avoit adressé ? Non, assurément, me répondit-elle : & voyez, chere Henriette, le mauvais effet de l'exemple sur les filles de cette sorte ; elle eut la hardiesse de parler en faveur de la tendresse d'un Mari. Cependant en toute autre occasion je lui vois faire la prude.

» Avant que ma colere fut appaisée, le hardi personnage ne fit pas difficulté de reparoître. C'est la pure vérité, Henriette. Comme vous ne faites rien de secret, me dit-il, je ne veux pas

vous quitter. En vérité, Madame, vous me traitez mal. Mais, si vous permettez que je vous revoie demain au matin…

» Non, Monsieur.

» Seulement à déjeuner, ma chere ; & où ? chez Miss Byron. C'est une complaisance que je vous demande.

» Sa chere ! Dans le monde entier, je ne hais rien tant qu'un Hypocrite. Je savois que son dessein étoit de me mener aujourd'hui en visite, pour faire parade de sa nouvelle propriété, & je jugeai que me voyant en colere, il vouloit tout à la fois me nommer une maison agréable, se faire un mérite auprès de vous, & se procurer la satisfaction d'avoir fait obéir sa Femme, sans y employer l'air d'autorité.

» C'est de ce misérable commencement, que notre importante quérelle a pris naissance. Ce qui me pique le plus, c'est l'artifice de l'homme, & le dessein manifeste, qu'il a eu de vous mettre dans ses intérêts. Il ne manqua point dans le cours de l'altercation d'y joindre la menace d'en appeller à vous. Vouloir me perdre dans le cœur de ma plus chere Amie ! Cette méchanceté est-elle pardonnable ? Vous croyez bien, ma chere Henriette, que si la proposition de vous voir n'étoit pas venue de lui, sur tout après tant d'offenses accumulées, c'étoit la visite qui pouvoit me causer le plus de plaisir.

» En vérité, Monsieur… assurément, Mylord… Je vous proteste, Monsieur… avec un dégré de hauteur assez modéré, furent les plus grands emportemens de ma part ; suivis à la fin du mot rébelle : Je n'en ferai rien.

» De son côté, il répéta vingt fois en différentes formes, sur mon honneur, Madame… Que je périsse, si… & paroissant hésiter, vous me traitez mal, Madame… Je n'ai pas mérité… & permettez que je vous déclare, j'insiste, Madame, à vous demander cette complaisance.

» Ce langage, Henriette, ne pouvoit plus être supporté. La soirée étoit fraîche : mais je n'en pris pas moins mon Éventail. Ho, ho, lui dis-je. Quels termes ? Quelles expressions ? Vous insistez, Mylord ! Je juge que je suis mariée : me tromperois-je ? Je pris alors ma montre : Lundi soir, à dix heures & demie, le… quel jour sommes-nous du mois ! Je demande la permission à Mylord de marquer ce premier moment de l'exercice de son autorité.

» Chere Mylady G… ! (C'est peut-être pour mettre le comble à l'insulte, qu'il me donna son nom.) Si j'étois capable de supporter ce traitement, je n'aurois pas toute la tendresse que j'ai pour vous.

» Ainsi, Monsieur, c'est par un excès d'amour, que vous commencez à faire valoir tous les droits d'un Mari. Fort bien. J'ajoutai quelques plaisanteries assez piquantes sur les préparatifs, que j'allois faire pour l'esclavage. J'aurois continué ; mais prenant un ton grave, que je trouvai rude, & même un peu méprisant, (jugez, Henriette, s'il étoit possible de se modérer) il entreprit de me donner des leçons : un peu moins d'esprit, Madame, & un peu plus de discrétion, vous siéroient peut-être aussi bien.

» Le reproche étoit trop vrai pour être oublié ; vous en conviendrez, Henriette ; & de la part d'un homme, qui n'a pas trop de l'un ni de l'autre… mais j'avois trop d'empire sur moi-même, pour lui communiquer cette observation. Mylord, c'est ce

que je lui dis, je me repose sur votre jugement. Il sera toujours le contrepoids de mon esprit ; & quelque jour, avec l'assistance de votre amour dédaigneux, il m'apprendra la discrétion.

» Dites, ma chere ; n'étoit-ce pas lui faire un compliment très-flatteur ? Devoit-il le prendre autrement ? sur-tout avec le ton grave dont je le prononçois, & une fort belle révérence dont il fut accompagné ? Mais soit remords de conscience ou mauvais naturel, & tous deux peut-être, il le prit pour une satyre offençante. Il se mordit les levres. Jenny, dit-il à ma femme de chambre, sortez. Jenny, dis-je de mon côté, demeurez. Jenny ne savoit à qui obéir. Réellement, Henriette, je commençai à craindre qu'il ne lui prît envie de me battre : & pendant qu'il se berçoit dans ses airs majestueux, je gagnai la porte, & j'allai rejoindre l'assemblée.

» Comme les personnes mariées ne doivent point s'exposer devant leurs Amis, parce que mille choses demeurent dans la mémoire d'autrui, lorsque l'honnête couple peut les avoir oubliées, je me déterminai à suivre les conseils de la prudence. Vous auriez été charmée de ma discrétion. J'en imposerai à mes Amis, dis-je en moi-même ; je ferai croire à Mylord & à Mylady L..., au Docteur, à Émilie, que j'avois laissé les cartes en main, qu'il ne manque rien à notre bonheur : là-dessus je descends, dans la résolution de faire mes observations sur le Jeu, avec la douceur d'un Agneau. Mais je me vois suivie presqu'aussi-tôt, par mon Indiscret, le visage en feu, & tous ses traits en action ; & quoique je l'eusse averti de ne pas s'exposer, je lui vois prendre des airs, dont l'effet, comme vous allez l'entendre, fut de chasser ma compagnie. Il sort par un autre effet des mêmes airs, & peu de momens après il me fait appeller. Qui n'auroit pas cru que c'étoit quelque mouvement de repentir ? D'autres femmes auroient joué

la Reine Vasti, & refusé de sortir, pour mortifier leur Tyran. Mais moi, la soumission même, mes vœux si récens devant les yeux, j'obéis au premier mot. Cependant vous jugez bien, que malgré ma douceur naturelle, je ne pus retenir quelques petites récriminations. Il étoit trop en humeur de maître pour les écouter. Je vous dirai, Madame. Je ne veux pas qu'on me dise, Monsieur. Nous eûmes un petit Dialogue de cette nature ; & lorsque j'eus quitté assez brusquement le passionné personnage, dans le dessein de rejoindre ma compagnie, que pensez-vous que j'aie trouvé ? La salle déserte. Tout mon monde étoit parti. Émilie restoit seule : & c'est ainsi qu'on renvoya la pauvre Mylady L... les larmes aux yeux, peut-être de la tyrannie qu'elle avoit vu exercer sur une Sœur trop facile.

» Mylord G... n'ayant pas manqué de me suivre, jugez si lorsque nous nous vîmes seuls, & maîtres du champ de Bataille, nous ne demeurâmes pas comme deux fous, vis-à-vis l'un de l'autre. Je lui fis mes plaintes, avec toute la douceur que je pus mettre dans mes expressions. Il vouloit que toutes les discussions fussent remises à quelque autre jour. Mais, non. Après nous avoir exposés tous deux par ses airs violens, devant un si grand nombre de Témoins, vous conviendrez, ma chere, vous que je connois pour une Fille délicate, que sa proposition étoit impossible. Ainsi la décence m'obligeoit de tenir bon. Depuis ce moment, notre mésintelligence éclate ; & graces au Ciel, elle est au point, que si nous nous rencontrons par hazard, nous fuyons volontairement chacun de notre côté. Nous avons déja fait deux tables pour le déjeuner. Cependant je suis traitable ; mais il est arrogant. Je lui fais des révérences. Il affecte de ne pas me les rendre. C'est joindre l'incivilité à l'arrogance. Je me mets à mon Clavessin. La mélodie le fait enrager. Il est pire que le Roi Saul ;

car Saul, dans son humeur sombre, prenoit plaisir aux instrumens de Musique, dans les mains de celui même qu'il haïssoit.

» Je souhaiterois que vous prissiez la peine de venir. Ce seroit un acheminement à la complaisance ; car, pervers comme il est, ç'eût été trop aussi que de l'accompagner chez vous. Il voudroit porter sa cause à votre tribunal ; mais je lui ai presque ôté ce dessein par mes railleries. J'ai pris le parti de vous écrire. Quelle réponse ai-je reçue ! Cruelle Henriette ! Refuser votre médiation, dans un différend entre l'Homme & la Femme ! Mais je laisserai brûler le feu. Si la maison se sauve, & qu'elle en soit quitte pour un peu de flamme dans la cheminée, je saurai m'en consoler.

» Adieu, méchante fille. Si vous ne connoissez point de Femme qui se nomme Grandisson, fasse le Ciel qu'avec les suppositions que j'entends pour la personne, je ne connoisse plus bientôt de Byron. Ne suis-je pas terrible dans mes vangeances ? »

Voyez, Lucie, avec quelle adresse cette chere Capricieuse s'y prend, pour me mettre dans ses intérêts. Mais je vous assure que je ne me laisserai pas gagner par ses flatteries.

## Lettre 67

*Mardi au soir.*

J'arrive de St. James-Square. J'avois pris une chaise à Porteurs. Émilie est venue au-devant de moi. Elle s'est jettée à mon cou. Je me réjouis de vous voir, m'a-t-elle dit. En chemin, n'auriez-vous pas rencontré la maison ? Voyant que je ne comprenois rien à ce langage, c'est que depuis mon retour, a-t-elle repris, on

l'a jettée, comme on dit, par la fenêtre. Ah ! Mademoiselle, tout est ici en confusion. L'une est si indifférente, l'autre si passionné ! Mais, paix ! Je vois venir Mylady G…

Il faut, chere Lucie, que je revienne à la méthode du Dialogue.

Mylady G… Enfin vous voilà donc, Henriette. Vous m'aviez écrit que vous ne viendriez point.

Miss Byr. Je l'avoue. Mais je n'ai pu me tenir à ma résolution. Ah Mylady ! vous voulez ruiner votre bonheur.

Mylady. C'est ce que vous m'avez écrit. De grace, ne me dites rien, que vous m'ayez déja dit. Je hais les répétitions, mon Enfant.

Miss Byr. Il faut donc me taire.

Mylady. Non point absolument. Vous pouvez me dire des choses nouvelles sur de vieux sujets. Mais, silence ! L'homme vient. Elle a couru aussi-tôt à son Clavessin… Est-ce l'air que vous demandez, Henriette ? & pressant les touches, elle a joué un air d'accompagnement fort tendre.

Mylord G… Miss Byron, je suis votre Serviteur très-humble. Votre présence répand la joie dans mon cœur. Madame, (en se tournant vers sa Femme) vous n'avez pas été assez long-tems avec Miss Byron, pour commencer un air. Je ne sais quelles sont vos vues.

Mylady. charmante chose que l'harmonie ! Mais pauvre affligée que je suis, je n'en connois plus d'autre que celle de mon Clavessin.

Mylord. (Levant les deux mains.) L'harmonie, Madame ! Dieu m'est témoin… mais je veux tout exposer devant Miss Byron.

Mylady. Il n'est pas besoin, Mylord. Elle sait déja tout ce qu'elle peut savoir ; à moins qu'il n'y manque les belles couleurs que votre impétueux esprit y peut ajouter. Auriez-vous ici ma longue Lettre, Henriette ?

Mylord. Seroit-il possible, Madame, que vous eussiez eu le cœur d'écrire…

Mylady. Dites le courage, Mylord. Pourquoi ménager les termes ? Vous pouvez parler aussi librement devant Miss Byron, que vous l'avez fait avant qu'elle fût ici. Je pénètre le fond de votre pensée.

Mylord. Eh bien, le courage donc.

Miss Byr. Fi, fi, Mylord. Fi, fi, Madame. Quelle aigreur de part & d'autre ? Si je m'y connois un peu, vous avez badiné comme des Enfans, jusqu'à ce que le jeu s'est tourné en querelle.

Mylord. Si vous savez la vérité, Miss Byron, & si vous me trouvez blamable…

Miss Byr. Je ne blâme que votre chaleur, Mylord ; vous voyez que Mylady est de sang froid ; elle ne s'emporte point. Elle ne paroît désirer que votre amitié.

Mylord. Maudit sang-froid ! tandis que j'ai le désespoir dans le cœur.

Mylady. Excellent langage de Tragédie ! Mais Henriette, vous vous trompez. Ce n'est pas de la chaleur seulement. Mylord est un emporté. Si humble avant le mariage ! N'a-t-il pas connu mon

caractere ? Il l'a souffert, lorsqu'il ne me devoit rien ; & maintenant qu'il m'a les plus grandes obligations… Henriette, Henriette, croyez-moi, ne vous mariez jamais.

Miss Byr. Chere Mylady ! votre cœur vous condamne. Je suis sûre que le tort est de votre côté.

Mylord. Mille graces, Mademoiselle : Je veux que vous soyez informée de tout, jusqu'à l'origine.

Mylady. Jusqu'à l'origine ! Miss Byron la sait déja : c'est moi qui vous l'apprends, Mylord. Mais ce qui s'est passé depuis deux heures, elle l'ignore. Vous pouvez lui en faire le récit, tel qu'il vous plaira… C'est à-peu-près l'heure, où nous étions d'assez bonne intelligence, il y a huit jours, à l'Église de Saint Georges.

Mylord. Je vous rappelle, Madame, à ce que vous y avez promis.

Mylady. Je pourrois être ici votre Écho, Mylord, si je n'étois résolue de me modérer, comme vous ne sauriez désavouer que je l'ai fait jusqu'à présent.

Mylord. Vous n'auriez pas cet empire sur vous, Madame, s'il n'étoit fondé sur le mépris que vous faites de moi.

Mylady. Fausse imagination, Mylord, dont vous connoissez la fausseté vous-même ; sans quoi votre propre orgueil ne vous permettroit pas d'en faire l'aveu.

Mylord. Miss Byron, permettez…

Mylady. Est-il possible qu'on prenne plaisir à s'exposer volontairement ? Si vous aviez suivi mon conseil, lorsque vous descen-

dîtes hier après moi… Mylord, vous dis-je aussi tranquillement qu'aujourd'hui, ne vous exposez point. Mais l'avis fut inutile.

Mylord. Miss Byron, vous voyez… Mais je ne suis venu ici que pour vous faire ma révérence. (Il m'en a fait une, & sur le champ il vouloit sortir. Je l'ai retenu par la manche.) Mylord, vous ne nous quitterez point. Vous Mylady, si votre cœur ne vous fait aucun reproche, parlez. Je vous défie de dire non. (Elle est demeurée en silence.)

Miss Byr. Avouez donc votre faute. Promettez d'être moins vive. Faites vos excuses…

Mylady. Ciel ! des excuses !

Miss Byr. Et Mylord vous en fera aussi, de vous avoir mal entendue, de s'être piqué trop facilement.

Mylord. Trop facilement ? Mademoiselle.

Miss Byr. Quel est l'homme généreux, qui ne verra point avec complaisance les saillies d'une jeune Femme, vive & gaie ; lorsque tout l'assure qu'il n'est question que d'un badinage innocent, sans aucun mélange de mauvaise intention ou d'humeur ? N'est-ce pas de son propre choix qu'elle est à vous ? Ne vous a-t-elle pas préferé à tout autre ? Sa raillerie n'épargne personne ; elle ne peut se vaincre là-dessus. Je suis fort éloignée de l'approuver ; vous me permettrez cette franchise, Mylady. Votre Frere ne vous est point échappé. Je me souviens de l'en avoir vu mortifié. Mais ensuite, Mylord, observant que c'étoit son caractere naturel, une gaieté de tempéramment, qu'elle exerce sur ceux qu'elle aime le mieux, il lui pardonna, il se fit un plaisir de la railler à son tour ; & cette petite guerre, soutenue de part &

d'autre avec beaucoup d'esprit & d'agrément, fit les délices de la compagnie. Vous l'aimez, Mylord…

Mylord. Jamais on n'eut plus d'amour pour une femme. Comptez, Miss Byron, que je ne suis pas un homme de mauvais naturel.

Mylady. Mais captieux, emporté, Mylord. Qui s'y seroit attendu ?

Mylord. En vérité, chere Miss Byron, jamais femme n'entendit mieux l'art d'aggraver l'offense. D'où peut venir cette obstination, si ce n'est du mépris qu'elle a pour moi ?

Mylady. Chansons ! Vous revenez à la plus folle de toutes les idées. Mais si vous le pensez sérieusement, ne prenez-vous pas une excellente voie pour remédier au mal, en vous emportant, en faisant mille grimaces, & poussant la passion, jusqu'à sembler prêt d'écumer par la bouche ? Je lui ai dit, Miss Byron, (le voilà, qu'il le nie s'il en a le front) que l'homme auquel j'ai fait mes vœux avoit un autre visage. Tout autre n'auroit-il pas pris ce reproche pour un compliment à sa figure naturelle, & n'auroit-il pas jetté à l'instant le vilain masque de la passion, pour ne montrer que sa physionomie ordinaire ?

Mylord. Vous voyez, Miss Byron, vous voyez l'air de raillerie qu'elle affecte, au moment même où nous sommes.

Mylady. Vous voyez, Miss Byron, s'il y eut jamais rien de si captieux. Mais savez-vous quelle femme il falloit à Mylord ? Une femme hautaine, qui pût lui rendre colere pour colere. La douceur est mon crime. On ne peut me mettre de mauvaise humeur.

Il me semble que jusqu'à présent, on n'avoit pas regardé la douceur comme un défaut dans une femme.

Mylord. juste Ciel ! De la douceur ! Juste Ciel !

Mylady. Soyez juste, Henriette ; il est question de prononcer qui a tort. Mylord G... me présente un visage que je ne lui ai jamais vu avant la cérémonie. Il m'a trompée par conséquent. Je lui montre le visage que j'ai toujours eu ; & je le traite à peu près comme j'ai toujours fait. Que peut-il dire où je ne lui montre une preuve qu'il est le plus ingrat des hommes dans les nouveaux airs qu'il se donne ? Des airs, qu'il n'auroit pas eu la hardiesse de prendre il y a huit jours. Parlez, Henriette ; de quel côté est le tort, entre Mylord & moi ?

Mylord. Vous voyez, Miss Byron. Quel moyen d'entrer en raisonnement avec une femme, qui ramene tout à la plaisanterie ?

Miss Byr. Hé bien, Mylord, faites comme elle. Ce qui n'admet point de raisonnement vaut-il la peine de s'en fâcher ?

Mylord. Miss Byron est votre Amie, Madame ; je lui abandonne la décision.

Mylady. Vous feriez mieux de me l'abandonner à moi-même.

Miss Byr. Dites oui, Mylord.

Mylord. Eh bien, Madame ! quel est donc votre decret ?

Mylady. J'aimerois mieux que Miss Byron prononçât. Je ne voudrois pas que mon decret fût contesté, lorsqu'il sera sorti de ma bouche.

Miss Byr. Si vous l'exigez, voici ma décision. Vous, Mylady, vous reconnoitrez que la faute vient de vous. Mylord ne s'en souviendra, que pour éloigner à jamais ses fausses imaginations, & pour promettre qu'à l'avenir il saura mettre de la distinction entre ce qui vient de bon ou de mauvais naturel ; qu'il se prêtera de bonne grace à vos plaisanteries, & qu'il ne s'en offensera jamais, parce que tout excessives qu'elles soient quelquefois, elles ne changent rien au fond d'un admirable caractere. Qu'en dites-vous, Mylord ?

Mylord. Croyez-vous qu'elle consente à ce que vous proposez ?

Mylady. Odieuse question ! Je vous laisse ensemble. Apprenez que de ma vie je n'ai commis de faute. Ne suis-je pas une femme ? Si Mylord veut demander pardon de toutes ses minauderies… Elle s'est arrêtée ; mais toujours en mouvement pour sortir. Je l'ai retenue.

Miss Byr. C'est ce que Mylord ne fera point. Vous avez déja poussé le badinage à l'excès. Mylord conservera sa dignité, pour l'honneur même de sa Femme. Il ne consentira pas non plus à vous voir sortir.

Il a pris une de ses mains, qu'il a pressée de ses levres. Au nom du Ciel, Madame, soyons heureux. Notre bonheur dépend de vous. Il en dépendra toujours. Si je suis coupable de quelque chose, n'en attribuez la faute qu'à ma tendresse. Je ne puis supporter votre mépris, & jamais je ne le mériterai.

Mylady. Pourquoi ne m'avez-vous pas tenu le même langage il y a quelques heures ? Pourquoi vous être exposé, malgré mes instances ?

Je l'ai prise un peu à l'écart. Soyez généreuse, Charlotte. Que votre Mari ne soit pas le seul pour qui vous manquiez de générosité.

Mylady. Bon ! Notre querelle n'a pas eu la moitié de sa durée. Si nous faisons la paix devant vous, elle se fera de mauvaise grace. Une des plus insipides choses du monde est une querelle qui n'est pas poussée avec un peu de vigueur. Il est certain que nous la renouvellerons.

Miss Byr. Prenez pour vous-même le conseil que vous donniez à Mylord ; ne vous exposez point : & recevez-en un autre ; c'est qu'une femme s'expose infailliblement lorsqu'elle expose son Mari. Je ressens déja un peu de confusion pour vous. Vous n'êtes point cette Charlotte que j'ai connue. Voyons si vous attachez quelque prix à l'opinion que j'ai de vous, & si vous êtes capable de reconnoître une erreur de bonne grace.

Mylady. Je suis une femme douce, humble & docile. Elle s'est tournée vers moi ; elle m'a fait une révérence plaisante, en tenant ses deux mains devant elle : c'est un essai, m'a-t-elle dit ; en êtes-vous contente ? Ensuite marchant vers son Mari, qui promenoit ses regards vers la fenêtre, & qui s'est avancé au-devant d'elle en la voyant approcher ; Mylord, a-t-elle commencé avec une révérence, Miss Byron vient de m'apprendre une partie de mon devoir, que je ne savois pas. Elle se propose d'être quelque jour un modele d'obéissance. Il auroit été fort heureux pour vous, que j'eusse eu son exemple. Elle me fait entendre, qu'à présent, que je suis mariée, je dois être grave, sage, & sur-tout extrêmement soumise ; qu'un sourire me convient à peine ; que je dois être réservée, sérieuse, & respecter mon Mari. Si vous croyez, Monsieur, que cette conduite soit le devoir d'une femme mariée, & si vous

l'attendez de moi, ayez la bonté, lorsque vous m'y verrez manquer, de m'en avertir par quelque grimace. À l'avenir, si je me sens disposée à pousser le badinage un peu trop loin, je n'oublierai pas de vous en demander auparavant la permission : & faisant une nouvelle révérence, les bras croisés devant elle : reste-t-il quelque chose à faire de plus ?

Il l'a prise dans ses bras ; il l'a serrée tendrement : cher objet de toutes mes affections, au milieu même de vos plus injustes caprices, voila, voila ce qui reste à faire. Je ne vous demande que la moitié de l'amour que j'ai pour vous, & je suis le plus heureux des hommes.

Mylord, ai-je interrompu, vous gâtez tout par cet empressement, après le discours qu'elle vous a tenu. Si c'est là tout l'avantage que vous tirez d'une querelle, jamais, jamais ne retombez dans le même cas. Ô Madame ! vous en êtes quitte trop aisément, si vous n'êtes pas généreuse. Elle a levé la main vers moi avec un air de menace ; & se tournant vers son Mari, croyez-moi, Mylord, joignons-nous ensemble contre cette Étrangere, qui ose se mêler de nos tracasseries domestiques. Henriette, Henriette, a-t-elle ajouté, je ne vous pardonnerai jamais votre derniere leçon.

C'est ainsi, ma chere Lucie, que s'est terminée cette puérile querelle. Ce qui me chagrine uniquement, c'est que dans la conclusion il n'y ait point eu assez de dignité de la part de Mylord. La joie de son cœur éclatoit si vivement sur ses levres, que l'impertinente Charlotte a laissé voir de tems en tems par différentes marques, qu'elle s'applaudissoit d'être nécessaire à son bonheur. Mais, Lucie, ne l'en estimez pas moins : car elle a mille charmantes qualités.

Ils m'ont engagée à passer le reste du jour avec eux. Émilie s'est réjouie de leur réconciliation. Son cœur se faisoit voir dans les témoignages de sa joie. Si je pouvois l'aimer plus que je ne fais, elle m'en donneroit de nouvelles raisons chaque fois que je la vois.

(Nota.) Les Lettres suivantes contiennent le récit des adieux de Miss Byron à tous ses Amis de Londres avec de longues réflexions sur leurs caracteres. Elle fixe le jour de son départ & sa route. Mylord L..., Mylord G... & leurs Femmes, doivent l'accompagner pendant une partie du chemin. Elle a pris congé des Dames Italiennes, qui se proposent d'aller promener leurs chagrins dans les Provinces d'Angleterre. Deux longues Lettres, l'une du vieux Chevalier Meredith à Miss Byron, l'autre d'elle, en réponse, apprennent à Miss Selby, que M. Fouler, toujours éperdument amoureux, mais sans espérance, a renoncé au mariage ; que l'Oncle & le Neveu, dans un transport d'affection & d'estime pour Miss Byron, pensent à se défaire en sa faveur d'une partie considérable de leur bien, pour justifier la qualité de Pere, qu'elle a donnée à l'Oncle, & celle de Frere, qu'elle veut donner au Neveu : mais, dans sa réponse au vieux Chevalier, elle emploie de fort bonnes raisons, pour lui ôter cette pensée. Bien entendu qu'en partant de Londres, elle promet d'entretenir un commerce de Lettres avec ses meilleurs Amis, sur-tout avec Mylady G... Ensuite la scene changeant par son départ effectif, elle écrit du Château de Selby. Sa premiere Lettre contient un long détail de sa route, depuis qu'elle a quitté ses conducteurs à Dunstable, où son Oncle, sa Tante & sa Cousine Selby étoient venus au-devant d'elle. Elle a rencontré tous ses anciens Amans, c'est-à-dire, les Greville, les Fenwick, les Orme. Ils n'ont pas manqué de se trouver sur son chemin, pour lui renouveller leurs adorations. Elle

peint l'état où elle a retrouvé sa famille, & tout ce qu'elle croit capable de plaire aux Amis qu'elle a quittés. Leurs réponses roulent sur ce qui se passe dans son absence à Londres & parmi eux. Celles de Mylady sont d'une longueur étonnante, & font admirer la féconde habileté de l'auteur à présenter les mêmes caracteres sous mille faces différentes. Enfin une Lettre de Mylady G..., en date du 6 de Mai, donne à Miss Byron les premieres nouvelles, qu'on ait reçues de Sir Charles Grandisson depuis son départ.

## Lettre 68

*Londres, Samedi 6 de Mai.*

Aujourd'hui, ma chere, tous les autres sujets vont disparoître. Nous avons reçu des informations, qui ne sont pas de la main de mon Frere, mais qui nous donnent de ses nouvelles. Un Ami de M. Lowther est venu ici avec une Lettre de ce Chirurgien, par laquelle nous apprenons que Sir Charles est actuellement à Paris. M. Belcher, qui étoit avec nous lorsque l'Ami de M. Lowther est arrivé, l'a prié de nous laisser sa Lettre, parce qu'elle contient une avanture fort extraordinaire, dont nous avons pensé aussi-tôt à vous communiquer le récit. Premierement, ayez le cœur tranquille sur le Chevalier Hargrave Pollexfen, qui est à la vérité de retour à Londres, mais en fort mauvais état. La frayeur l'a ramené en Angleterre, d'où il ne pense plus à sortir. Vraisemblablement il doit son existence à mon Frere.

M. Belcher, pour se procurer des éclaircissemens plus certains, a pris la peine d'aller chez lui, & de parler au valet même, qui étoit présent à l'action. Des circonstances qu'il a recueillies, &

de la relation de M. Lowther, il a fait une Lettre pour le Docteur Barlet, qu'il nous a communiquée ; & je lui ai demandé la permission d'en prendre un Extrait pour vous.

Le Mercredi 30 d'Avril, dans le cours de l'après-midi, mon Frere ayant M. Lowther avec lui dans sa chaise de poste, & s'approchant de Paris, dont il n'étoit plus qu'à deux ou trois milles, un homme à cheval s'avança vers sa chaise avec toutes les marques d'une vive frayeur, & le pria d'entendre un affreux récit. Mon Frere fit arrêter le Postillon. L'Inconnu lui dit que son Maître, qui étoit un Gentilhomme Anglois, avec un de ses Amis de la même Nation, venoit d'être attaqué par sept hommes à cheval, & forcé de quitter le grand chemin dans sa chaise de poste ; que les Cavaliers étant en si grand nombre, il y avoit toute apparence que leur dessein étoit de l'assassiner : & montrant une petite hauteur du côté de Montmartre, il ajouta que c'étoit derriere ce lieu qu'ils exécutoient apparemment leur sanglante entreprise. Il s'étoit adressé à quelques autres Passans, qui n'avoient pas été fort touchés de sa peine, & qui n'avoient fait que hâter leur marche. Mon Frere lui demanda le nom de son Maître, & ne fut pas peu surpris en apprenant que c'étoit le Chevalier Pollexfen, accompagné de M. Merceda. Le chemin de S. Denis à Paris est planté d'arbres des deux côtés : mais la campagne étant découverte, il n'y avoit que la hauteur, qui pût empêcher, à une grande distance, d'appercevoir une chaise & tant d'hommes à cheval. Le grand chemin est bordé aussi d'un fossé ; mais avec des routes par intervalles, pour le passage des voitures dans les terres. Sir Charles ordonna au Postillon de prendre par une des ouvertures, en disant qu'il ne se pardonneroit pas d'avoir laissé périr Sir Hargrave & son Ami, sans avoir fait ses efforts pour les sauver.

Il avoit trois de ses gens avec lui, sans compter le Valet de M. Lowther. Il fit mettre pied à terre au dernier ; & montant sur son cheval, il pria M. Lowther de demeurer tranquille dans la chaise, tandis qu'avec ses trois hommes il s'avança au grand galop vers la hauteur. Bientôt ses oreilles furent frappées de cris lamentables ; & lorsqu'il eut découvert les Cavaliers, il en vit quatre à pied, dont les autres gardoient les chevaux par la bride, & qui paroissoient tenir sous eux les deux Anglois, criant tous deux, se débattant & demandant grace au nom du Ciel. Comme il avoit devancé ses gens d'assez loin, il leva la voix en approchant, pour interrompre au moins cette cruelle scene ; & dans sa course il paroissoit aller droit au secours des deux malheureux. Alors deux des quatre Cavaliers quitterent leur proie, pour remonter à cheval ; & se joignant aux trois autres, ils s'avancerent vers Sir Charles, comme résolus de soutenir leur violence ; pendant que les deux, qui restoient à pied, continuerent de maltraiter sans pitié les objets de leur furie avec les manches de leurs fouets, dont chaque coup leur arrachoit d'affreux hurlemens. Les Aggresseurs ne paroissant point disposés à finir, & le tems ne leur ayant pas manqué pour exécuter leur dessein, s'il avoit été question de vol ou de meurtre, Sir Charles conclut qu'il s'agissoit de quelque vengeance particuliere. Il se confirma dans cette opinion, lorsque les cinq Cavaliers, qui avoient tiré leurs pistolets, en le voyant approcher avec le sien, lui demanderent un moment d'explication, après l'avoir averti néanmoins de ne pas s'attirer une mort certaine, s'il s'échappoit à la moindre témérité. Sa réponse fut de les exhorter à faire donc suspendre les violences ; & remettant son pistolet dans sa fonte, il promit ce qu'on lui demandoit. Ses gens arriverent au même instant. Il leur cria de ne rien entreprendre sans ses ordres. Ensuite descendant de son cheval, dont il leur

laissa les rênes, il s'avança, l'épée à la main, vers les deux hommes, qui n'avoient cessé d'exercer cruellement leurs fouets. À son approche ils firent quelques pas vers lui, en tirant aussi leurs épées. Les cinq Cavaliers s'avancerent en même tems, & l'un d'eux leur dit : c'est assez, Messieurs. Il faut apprendre à ce brave Inconnu la cause d'une aventure qui doit lui causer quelque étonnement : & se tournant vers Sir Charles, nous ne sommes, Monsieur, ni des Assassins, ni des Voleurs ; mais les deux hommes, qui paroissent exciter votre pitié, sont des Infâmes. Quel que soit leur crime, répliqua Sir Charles, nous sommes dans un pays, qui ne manque point de Magistrats pour le maintien de la Justice. Aussi-tôt il aida successivement les deux malheureux à se relever. Ils avoient tous deux la tête ensanglantée, & le corps si brisé, qu'ils ne purent étendre les bras jusqu'à leurs chapeaux, qui étoient à terre autour d'eux. Sir Charles leur rendit ce service. Pendant ce tems-là, un des deux Cavaliers, qui étoient à pied, s'impatientant du délai, cria furieusement qu'il n'étoit pas satisfait de sa vengeance, & se seroit précipité sur les Coupables, s'il n'eût été retenu par ses compagnons. Sir Charles demanda aux deux Anglois s'ils étoient injustement maltraités. Non, répondit un des Assaillans ; ils savent au fond de leur cœur qu'ils sont deux Infâmes. En effet, soit remors ou terreur, ils ne répondirent que par des gémissemens ; & ni l'un, ni l'autre, ne pouvoit se soutenir sur ses pieds. M. Lowther, que l'honneur avoit fait marcher sur les traces de Sir Charles, arriva le pistolet à la main, & descendit aussi-tôt à sa priere, pour examiner si leurs blessures étoient dangereuses. Le plus furieux des Assaillans voulut s'y opposer : mais Sir Charles arrêta son cheval par la bride ; & se tournant vers les autres ; Messieurs, leur dit-il d'un ton ferme, ces deux Étrangers sont des Anglois de distinction. Je

les défendrai au péril de ma vie. Cependant, comme vous ne pensez point à fuir, & que votre emportement ne tombe que sur eux, je commence à craindre que vous n'ayez eu quelque raison pour les traiter si mal. M'accorderez-vous un mot d'explication ?

Les Infâmes, répondit un des Cavaliers, nous connoissent tous, & rendront justice à nos ressentimens. Ils n'ont pas reçu la moitié du châtiment qu'ils méritent. Vous, Monsieur, continua-t-il, qui paroissez homme d'honneur & de raison, apprenez que nous n'en avons pas moins, & que ces deux motifs sont ici les nôtres. Nous n'en voulons point à la vie de ces deux misérables ; mais nous avons voulu leur donner une leçon, dont ils puissent se souvenir toute leur vie. Ils ont lâchement outragé une femme d'honneur ; & craignant la vengeance de ses Amis, ils ont pris la fuite avec beaucoup de précaution, pour dérober la connoissance de leur route. Ils avoient feint de vouloir prendre celle d'Anvers. Depuis deux jours nous les suivons à la trace. Vous voyez le Mari, un Frere, & leurs meilleurs Amis, transportés d'indignation & de fureur.

Il paroit, ma chere, que les deux Coupables, avoient fait partir en effet quelques-uns de leurs gens pour Anvers, & que c'étoit par cette raison qu'ils n'en n'avoient qu'un à leur suite. Le Cavalier ajouta, qu'il y avoit un troisieme Anglois dans le complot ; qu'il étoit sorti d'Abbeville, scene de leur infâmie, dans une voiture différente ; mais qu'il avoit été suivi de près, & qu'il lui seroit difficile d'échapper. C'est apparemment M. Bagenhall. Sir Hargrave n'ayant vu d'abord que trois de ses Adversaires, avoit entrepris de faire quelque résistance ; mais lorsque les quatre autres avoient paru, le courage lui avoit manqué en les reconnoissant. Il s'étoit laissé conduire dans un lieu commode à leur dessein. Son

Valet, qui étoit à cheval, & qu'ils avoient négligé, après l'avoir désarmé, s'étoit dérobé pendant l'exécution, dans l'espérance de lui procurer du secours.

Sir Charles répondit que le plus juste ressentiment n'autorisoit personne à se faire justice de ses propres mains. On lui répliqua, que si les coupables se croyoient en droit de se plaindre, ils savoient où trouver ceux qui les avoient maltraités. Dans l'intervalle, M. Lowther, qui avoit eu le tems de visiter leurs plaies, assura qu'elles n'étoient pas mortelles ; mais jugeant qu'ils avoient besoin d'une prompte assistance, il proposa de les faire remonter dans leur chaise. Les sept Cavaliers, qui s'étoient retirés à quelque distance, pour tenir conseil, retournerent vers Sir Charles avant que la chaise se fût approchée. Il craignit quelque retour de haine ; & remontant à cheval, il se mit à la tête de ses gens avec cette présence d'esprit, qui releve toujours son caractere. Il marcha au-devant de ceux qui venoient à lui. Est-ce en Amis, Messieurs, leur dit-il, ou dans d'autres vues, que vous revenez à moi ? Un d'eux répondit : Notre inimitié n'est due qu'à ces deux Infâmes. Je répéte que nous n'en voulons point à leur vie, qu'ils savent qui nous sommes, & qu'ils doivent se connoître eux-mêmes pour les plus méprisables des Humains. Ils n'ont pas reçu le châtiment qu'ils méritent. Mais qu'ils reconnoissent leur bassesse à deux genoux, & qu'ils demandent pardon dans cette posture à l'honnête homme, dont ils ont insulté la femme. C'est une satisfaction que nous exigeons pour lui avec la promesse de n'approcher de leur vie à plus de deux lieues de sa demeure.

Je crois, chere Henriette, que nos deux Héros n'avoient pas besoin d'être pressés, pour signer cette promesse.

Sir Charles, se tournant vers eux, leur dit avec beaucoup de douceur ; Messieurs, si vous avez tort, vous ne devez pas faire difficulté de demander grace : mais si vous êtes innocens, ma vie, celle de mon Ami & de mes Domestiques, seront employées sans ménagement, pour sauver mes Compatriotes d'une injuste oppression.

Les misérables se mirent à genoux ; & les sept Cavaliers, après avoir salué fort civilement Sir Charles, retournerent droit à la grande route. Il ne restoit qu'à mettre Sir Hargrave & M. Merceda dans leur chaise. Ce ne fut pas sans difficulté qu'on leur rendit ce service, au milieu des plaintes, que chaque mouvement leur arrachoit, & des humbles remercimens qu'ils ne se lassoient pas de faire à leur Bienfaicteur. Il continua de leur servir d'escorte, jusqu'à l'entrée de Paris. Le lendemain, ayant eu l'attention de passer chez eux, il les trouva tous deux au lit, si brisés de coups, qu'ils ne pouvoient se remuer. M. Merceda étoit le plus maltraité ; ce qui fait juger qu'il étoit le plus coupable. Il est demeuré à Paris, entre les mains des Chirurgiens ; tandis que Sir Hargrave a recueilli toutes ses forces pour se faire transporter en litiere à Calais, avec beaucoup de fidélité sans doute à ne pas trop approcher d'Abbeville. Il est à Londres depuis deux jours.

M. Lowther ajoute que Sir Charles, occupé sans relâche des affaires qui regardent la succession de M. Danby, l'a prié de nous donner ces informations ; & que dans l'impatience de continuer son voyage, il remet à nous écrire lorsqu'il aura passé les Alpes.

(N.) On ne doutera point que dans l'intervalle, les deux Dames n'aient continué leur commerce de Lettres. La suppression, qu'on en fait, n'est à regretter que pour ceux qui aiment les petits détails Domestiques. Il est tems de présenter Sir Charles en Italie.

## Lettre 69

*à Boulogne, 21 Mai.*

Vous avez dû juger, mon cher & respectable Ami, qu'il me seroit difficile de vous écrire avant mon arrivée dans cette Ville. L'exécution testamentaire m'a donné, à Paris, plus d'occupations que je ne m'y étois attendu. Enfin le succès a rempli toutes mes espérances. M. Lowther doit vous avoir informé des premiers événemens de notre voyage, & d'une avanture fort extraordinaire, qui nous est arrivée presque aux portes de Paris.

Le retardement de la belle Saison, nous a fait trouver quelque difficulté à passer le Mont-Cenis ; & d'un si mauvais tems, je n'ai pas été surpris de trouver le sommet de cette montagne, moins agréable qu'il ne l'est ordinairement au commencement de l'Été. Vous vous souvenez que l'Évêque de Nocera m'avoit offert de venir au-devant de moi, jusqu'au pied des Alpes : mais lui ayant écrit de Lyon que j'espérois de le voir à Parme, je l'ai trouvé dans cette Ville, chez M. le Comte de Belvedere, où il étoit arrivé la veille, avec le Pere Marescotti. Ils ont marqué tous trois une extrême satisfaction de me voir ; & lorsque je leur ai présenté M. Lowther, avec les éloges dûs à son habileté, en leur apprenant aussi que j'avois consulté les plus habiles Médecins de ma Nation, sur la maladie de leur Clémentine, ils m'ont comblé de bénédictions, jusqu'à m'ôter le tems de leur demander des nouvelles d'une si chere Famille. Disgrace ! affliction ! m'a dit seulement l'Évêque, avec un regard si triste, qu'il m'a pénétré de compassion. Il a voulu qu'avant son récit, on commençât par m'offrir quelques rafraichissemens.

Àla fin, pressé par mes instances, il m'a dit : Jeronimo, le pauvre Jeronimo est vivant ; c'est tout ce que j'ai d'heureux à vous apprendre. Votre présence lui sera plus salutaire que tous les remedes. Clémentine est en chemin, pour revenir de Naples à Boulogne. Elle est d'une extrême foiblesse, obligée à mettre beaucoup de lenteur dans sa marche. On lui fera prendre quelques jours de repos à Urbin. Chere Sœur ! que n'a-t-elle pas souffert de la cruauté de sa Cousine, aussi bien que de sa maladie ! Le Général l'a toujours traitée avec amitié. Il est marié depuis votre départ, à une Dame, dont le mérite, la fortune & la naissance ne nous laissent rien à desirer. Il ne s'oppose point au desir qu'il nous a vu, de faire encore une tentative. Sa Femme a souhaité d'accompagner ma Sœur ; & ne pouvant vivre sans elle, il a pris le parti de faire aussi le voyage. S'il avoit pris conseil de moi, il seroit demeuré à Naples. Cependant j'espere, que vous le trouverez aussi disposé que nous, à la reconnoissance pour votre visite, & pour toutes les peines où vous n'avez pas fait difficulté de vous engager.

Àl'égard de ma Sœur, a-t-il continué, sa santé n'a souffert aucune diminution ; mais il nous reste peu d'espérance que son esprit se rétablisse jamais. Elle garde un silence obstiné. Elle ne répond pas même aux questions qu'on lui fait. Camille est avec elle. C'est la seule personne qu'elle paroisse écouter. On lui a dit que le Général est marié. Cette nouvelle n'a fait aucune impression sur elle, non plus que les caresses de sa Belle-sœur, qui s'efforce d'obtenir son amitié. Nous espérons qu'à son retour, mon Pere & ma Mere auront plus de pouvoir sur son esprit. Dans ses plus fâcheux accès, elle n'a jamais oublié ce qu'elle doit à l'un & à l'autre. Camille croit lui voir quelquefois de l'attention, lorsqu'on lui parle de vous : mais cette situation dure peu. Tout d'un coup,

elle tressaillit, avec une apparence de terreur ; elle regarde autour d'elle, elle met le doigt sur ses lévres, comme si sa crainte étoit que sa Cousine ne sache qu'on a prononcé votre nom devant elle.

Le Prélat, & le Pere Marescotti, regrettent également que l'entrevue qu'elle desiroit lui ait été refusée. Ils sont persuadés, tous deux, que cette complaisance, & celle de l'abandonner aux soins maternels de Madame Bemont, étoit la seule voie dont on pût espérer quelque succès. Mais à présent, dit l'Évêque... Il n'a point achevé. Un soupir a déclaré le reste.

Le lendemain, je dépêchai un de mes gens à Boulogne, pour me préparer un logement ; & nous nous mîmes en chemin l'après-midi. Le Comte de Belvedere trouva l'occasion de m'apprendre, que sa passion n'est pas ralentie, pour Clémentine, & que malgré sa maladie, il a fait de nouvelles ouvertures de mariage à la Famille. Comme il n'est pas question d'un mal héréditaire, il se promet tout, de la patience & des remedes. En nous quittant, après nous avoir accompagnés pendant une partie du chemin ; souvenez-vous, Chevalier, me dit-il, que Clémentine est le centre de mes espérances. Il m'est impossible d'y renoncer. Je n'aurai point d'autre femme. Le silence fut ma seule réponse. J'admirai la force de son attachement, & je le plaignis beaucoup. Il me promit d'autres explications à Boulogne.

Nous y arrivâmes le 15. J'y repris mon ancien logement. Pendant la route Jeronimo avoit été le principal sujet de notre entretien. L'Évêque & le Pere, n'eurent pas besoin d'entendre longtems M. Lowther, pour prendre une haute opinion de son habileté ; & dans la satisfaction qu'ils en ressentirent, ils l'assurerent, qu'indépendamment du succès, son voyage seroit pour lui la plus avantageuse affaire qu'il eût jamais entreprise. Il répondit

qu'étant au-dessus du besoin, l'intérêt avoit eu peu de part à ses vues, & qu'il étoit parfaitement satisfait des conditions que je lui avois déja fait accepter.

Jugez, cher Docteur, avec quelle émotion je revis le Palais Della Porretta, quoique Clémentine n'y fût point encore. Je me hâtai de passer dans l'appartement de mon cher Jeronimo, qui étoit instruit de mon arrivée. En me voyant paroître ; j'embrasserai donc encore une fois, s'écria-t-il, l'homme que j'aime, mon cher, mon généreux Grandisson ! Ah ! c'est aujourd'hui que j'ai assez vécu. Il pancha la tête sur son oreiller, pour me considérer d'un air attendri. Je voyois éclater, sur son visage, le plaisir au milieu de la douleur.

L'Évêque, qui n'avoit pu être témoin de cette tendre Scene, parut alors, & me dit que le Marquis & la Marquise étoient fort impatiens de me voir. Il me conduisit lui-même. L'accueil du Marquis fut civil ; mais celui de la Marquise ne peut être comparé qu'à celui d'une mere, qui revoit un fils après une longue absence. Aussi me dit-elle qu'elle m'avoit toujours regardé comme un quatrieme fils ; & qu'à présent, qu'elle venoit d'apprendre que je m'étois fait accompagner d'un habile Chirurgien, & que j'apportois les avis des plus grands Médecins d'Angleterre, elle reconnoissoit que les obligations de sa Famille ne pouvoient jamais être acquittées.

J'avois M. Lowther avec moi. Sur le champ, on fit appeler les Chirurgiens, qui traitoient le Seigneur Jeronimo. Ils ne firent pas difficulté d'expliquer leur méthode & leurs opérations. M. Lowther prit le ton d'un homme éclairé, qui respecte les lumieres d'autrui ; & la jalousie, naturelle pour les Étrangers, n'empêcha point que son mérite ne fût reconnu. Jeronimo, dans une

confiance aveugle pour tout ce qui vient de moi, a souhaité qu'il prît une chambre près de la sienne. Depuis ce moment, M. Lowther, qui n'a pas cessé de l'observer, m'assure qu'il se rendra digne de sa confiance & de la mienne. Quel bonheur pour moi, cher Ami, si je devenois utile à la guérison du Frere & de la Sœur ! tous deux si chers l'un à l'autre, qu'on doute si leur mutuelle tendresse n'a pas beaucoup de part à la durée de leur maladie ! Mais que de présomption dans une si flatteuse espérance !

Àprésent, l'impatience commune est de voir arriver Clémentine. Elle est à Nocera. Le Général & sa Femme sont avec elle. Ce fier Comte ne peut soutenir l'idée de mon retour, ni penser avec modération qu'on me croie si nécessaire au rétablissement de sa Sœur. C'est ce que la Marquise m'a fait entendre, dans une conversation que je viens d'avoir avec elle. Elle m'a conjuré de me modérer, si quelque excès de sensibilité pour l'honneur de la Famille emportoit son fils au-delà des bornes. Dans cet entretien, je n'ai pas été peu surpris de lui entendre dire qu'elle commençoit à craindre que cette chere Fille, dont elle avoit eu si longtems une si haute opinion, ne fût pas digne de moi, dans la supposition même qu'elle eût le bonheur de se rétablir. Un compliment de cette nature n'a pu manquer de me causer beaucoup d'embarras. Que pouvois-je répondre qui ne parût ou trop froid, ou peut-être intéressé, & capable de faire juger que je comptois trop sur une récompense que le Général croit encore au-dessus de moi ? Je me contentai de dire, & c'étoit avec vérité, que l'infortune de l'aimable Clémentine me la rendoit plus chere que tout l'éclat de sa fortune. Il n'y a point d'ouverture, répliqua la Marquise, que je ne sois portée à vous faire. Toutes mes résolutions sont en suspens. Nous ne savons à quel parti nous attacher. Votre voyage, entrepris au premier signe ; la possession où vous êtes

d'un bien considérable dans le Pays de votre naissance, car vous devez bien juger que nous n'avons pas négligé les informations sur tout ce qui vous regarde ; Olivia, qui sans être une Clémentine, a des prétentions sur vous, & qui a quitté l'Italie, comme nous le savons, & comme vous l'avouez vous-même, pour les faire valoir en Angleterre, quelles obligations ne vous avons-nous pas ? À quoi nous résoudre ? Que devons-nous souhaiter ?

La Providence & vous, Madame, vous réglerez mes pas. Je suis en votre pouvoir. La même incertitude, qui vient de la même cause, ne me laisse pas plus qu'à vous la liberté de me déterminer. C'est au rétablissement de notre chere Clémentine que toutes mes idées & tous mes desirs se rapportent à présent, sans la moindre vue d'intérêt.

Permettez que je vous fasse une question, a-t-elle repris : c'est pour ma satisfaction particuliére. Si l'événement devenoit heureux pour Clémentine, vous croiriez-vous engagé par vos premieres offres ?

Lorsque je les fis, Madame, la situation, de votre côté, étoit la même qu'aujourd'hui : Clémentine ne jouissoit pas d'une meilleure santé. La seule différence, c'est que ma fortune a changé, & qu'elle répond à mes desirs. Mais je vous déclarai alors que si vous me faisiez l'honneur de me donner votre Fille, sans insister sur un article indispensable, je renoncerois volontiers à tout autre bien qu'elle, & je me reposerois de mon établissement sur la bonté de mon Pere. L'héritage de mes Ancêtres seroit-il capable d'altérer mes résolutions ? Non, Madame. Jamais je n'ai fait d'offre à laquelle j'aie manqué, lorsqu'il n'est point arrivé de changement dans les circonstances. Si vous vous relâchez sur

l'article de la résidence, je me reconnoitrai fort obligé à votre bonté, sans vous proposer d'autre condition.

Elle a répété qu'elle ne m'avoit fait cette question que pour se satisfaire elle-même. Je parle sincérement, a-t-elle ajouté ; & jamais vous ne me trouverez coupable de mauvaise foi.

Je l'ai assurée que toute mon ambition étoit de répondre à l'opinion qu'elle avoit de moi. Je me crois lié, lui ai-je dit. Vous, Madame, & les vôtres, vous êtes libres. Quelle satisfaction, cher Docteur, pour un cœur aussi fier que vous connoissez le mien, de m'être trouvé en état de lui tenir ce langage ! Si m'abandonnant à mes inclinations, j'avois tâché de plaire à la jeune personne dont vous connoissez les charmes, comme je le pouvois avec honneur, & comme je l'aurois fait sans doute, si j'avois été moins touché des malheurs de cette noble Famille, je me serois engagé dans des difficultés qui augmenteroient beaucoup mes peines. Apprenez-moi, cher Ami, que Miss Byron est heureuse. Quelle que soit ma destinée, je me réjouis de n'avoir entrainé personne dans mes incertitudes. La Comtesse de D... est une femme respectable. Miss Byron mérite une telle Mere, & la Comtesse ne trouvera jamais une Fille plus digne d'elle. Que le bonheur de cette chere Miss est important pour le mien ! Je lui ai demandé son amitié. Je me suis bien gardé de souhaiter une correspondance avec elle, & je m'applaudis de ne m'être pas fié là-dessus à mon cœur. Quel auroit été mon embarras ! Graces au Ciel, je n'ai rien à me reprocher. Lorsqu'on ne se jette pas témérairement dans le danger, & qu'on n'a pas trop de confiance à ses propres forces, on peut espérer de sa propre prudence des secours proportionnés à l'occasion.

J'ai parlé à la Marquise, de Madame se Sforce, & de sa Fille, & je lui ai demandé si ces deux Dames étoient à Milan ? Vous savez, sans doute, m'a-t-elle répondu, le cruel traitement que Clémentine a reçu dans cette maison. Madame de Sforce prend parti pour sa Fille. Ce différend nous a mis fort mal ensemble. Elles sont toutes deux à Milan. Le Général a fait serment de ne les revoir jamais, s'il peut l'éviter. L'Évêque a besoin de toute sa Religion pour leur pardonner. Vous n'ignorez pas, Chevalier, les raisons qui ne nous permettent point de laisser prendre le voile à Clémentine.

J'ai conçu, Madame, que c'étoient des raisons de famille, fondées sur les dernieres dispositions de son Grand Pere ; mais je n'ai jamais eu la curiosité de m'en informer plus particulierement.

Ma Fille, Monsieur, est en possession d'une Terre fort considérable, qui touche à la principale des nôtres. Elle doit ce présent à ses deux Grands Peres, qui l'aimoient tous deux avec passion, & qui se réunirent, pour lui donner une marque solide de leur tendresse. L'un d'eux, qui étoit mon Pere, avoit aimé dans sa jeunesse une jeune personne d'un mérite extraordinaire, & s'étoit cru bien établi dans son cœur : mais lorsque de l'aveu des deux Familles le mariage étoit prêt à se conclure, un accès de piété mal entendue la porta tout d'un coup à se jetter dans un Couvent, où son impatience lui permit à peine d'attendre la fin des épreuves, pour former le dernier engagement. Dans la suite elle eut le malheur de s'en repentir ; & sa triste situation ne fut ignorée de personne. Mon Pere, d'ailleurs zélé Catholique, en conçut une aversion insurmontable pour le Cloître ; & remarquant de bonne heure un tour sérieux dans le caractere de Clémentine, il prit, de

concert avec le Pere de mon Mari, la résolution de ne rien épargner pour lui ôter le goût de la vie religieuse. Leur dessein étoit aussi de fortifier les deux maisons par de bonnes alliances. En un mot, cette Terre s'étant présentée, ils l'acheterent à frais communs pour ma Fille ; &, par une clause spéciale de leurs Testamens, ils statuerent que si Clémentine prenoit le voile, un legs si riche passeroit à Daurana, fille de ma Sœur Sforce.

Nous étions bien loin de soupçonner que Daurana eût des sentimens fort passionnés pour le Comte de Belvedere, & que son dessein, comme celui de sa Mere, fût de pousser ma fille dans un Couvent, pour succéder à son bien, & pour s'assurer du Comte. Cruelle Cousine ! Cruelle Tante ! Avec les apparences d'une si vive affection pour ma Fille ! Malheureux le jour où nous la remîmes entre leurs mains.

Outre la belle Terre, qu'elle tient de ses Grands-Peres, nous pouvons faire beaucoup en sa faveur. L'Italie a peu de Familles aussi riches que la nôtre. Ses Freres ne considerent point leur propre intérêt, lorsqu'il est question des siens ; & je lui dois aussi cette justice, que sa générosité ne cede point à la leur. Nos quatre Enfans n'ont jamais connu ce que c'est que l'altercation. L'avantage de l'un est toujours celui de l'autre. Cette Fille, cette chere Fille, a fait de tout tems les délices de sa Famille. Quelle seroit notre joie de la voir rétablie, & mariée, suivant l'inclination de son cœur ! Cependant nous avions toujours cru remarquer que malgré les dispositions de ses Grands-Peres, son penchant étoit pour le Cloître. Mais à présent, Chevalier, vous ne vous étonnerez point que nous soyons résolus de nous y opposer. Pourrions-nous consentir à voir la cruauté de Daurana récompensée ? surtout lorsque nous ne pouvons plus nous dissimuler les motifs de

sa barbarie ? L'aurois-je jamais pensé de ma Sœur Sforce ? Mais que ne peuvent l'Amour & l'Avarice, lorsque ces deux passions réunissent leurs forces ; l'une régnant dans le cœur de la Mere, & l'autre dans celui de la fille ? Hélas, hélas ! elles ont ruiné l'esprit de ma chere Clémentine. Le seul nom de Daurana lui cause de la terreur.

J'appréhende, mon cher Docteur, & je suis impatient tout à la fois de revoir l'objet de tant de larmes. Je souhaiterois qu'elle ne fût point accompagnée du Général. Ma crainte est de manquer de modération, s'il oublie la sienne. Je trouve dans mon cœur, que je n'ai pas mérité qu'on en use mal avec moi ; & que de mes Égaux sur-tout, ou de mes Supérieurs, je ne dois pas le souffrir. C'est un aveu que je vous fais avec confusion ; car cet orgueil étant un vice réel, il y a long-tems que je devrois l'avoir surmonté.

Mes plus tendres complimens à ceux pour qui vous me connoissez de l'affection. M. & Madame Reves sont du nombre. Je crois Charlotte heureuse. Si quelque chose manque à son bonheur, je suis persuadé que c'est sa faute. Dans l'égalité de ma tendresse pour mes deux Sœurs, qu'elle ne me donne pas sujet de dire que son Aînée est la meilleure, & par conséquent la plus aimable.

Olivia me cause de l'inquiétude. J'ai honte pour elle & pour moi, qu'avec sa naissance & ses bonnes qualités elle ait été capable d'une démarche qu'elle condamneroit dans une autre. Lorsqu'une femme a passé sur cette délicatesse, qui est comme le rampart de la modestie, que reste-t-il à la modestie même, pour se mettre à couvert de l'Ennemi ?

Dites à mon Émilie, qu'elle n'est jamais hors de ma mémoire, & que parmi les excellens exemples qu'elle a devant les yeux, ceux de Miss Byron ne doivent jamais sortir de la sienne.

Mylord L... & Mylord G... sont en pleine possession de ma tendresse fraternelle. Je n'écris point aujourd'hui à mon cher Belcher. Vous écrire, c'est écrire à lui.

Vous connoissez le fond de mon cœur. Si dans cette Lettre, ou dans les suivantes, il échappoit à ma plume quelque chose dont la communication vous parût demander des ménagemens, je compte sur votre discrétion avec plus de confiance qu'à la mienne.

J'attens de mes Amis un grand nombre de Lettres par le premier ordinaire. Ma Patrie, que j'ai toujours aimée, n'a jamais été si chere qu'aujourd'hui à votre, &c.

*Grandisson.*

## Lettre 70

*À Boulogne, 22 de Mai.*

L'Évêque de Nocera partit hier pour Urbin, dans la seule vue d'être informé par ses yeux de la santé de sa Sœur, & peut-être de disposer le Général à me voir avec politesse. Si j'étois sûr que l'honnête Prélat crût cette précaution nécessaire, mon orgueil en seroit piqué.

Le Comte de Belvedere est d'hier au soir à Boulogne. Il a cherché d'abord à me voir. Dans un assez long entretien, il m'a dit en

confidence, qu'on lui avoit fait des propositions de mariage avec la Signora Daurana ; qu'il avoit répondu que son cœur est engagé, quoiqu'avec peu d'espérance ; & qu'il regrettoit peu d'avoir fait une réponse si courte, parce qu'il avoit su avec quelle cruauté & par quels motifs les Auteurs de cette ouverture avoient aggravé les maux du plus parfait Ouvrage de la Nature. Vous voyez, a-t-il ajouté, que je m'explique avec vous sans réserve. Vous m'obligeriez beaucoup, Chevalier, si vous vouliez m'apprendre quelles sont à présent vos propres vues. Mais je serois charmé d'entendre de vous-même ce qui s'est passé entre vous, Clémentine & la Famille, avant votre départ d'Italie. Ils m'ont déja fait leur relation.

Je lui ai fait la mienne avec une fidélité, dont il a paru fort satisfait. C'est exactement, m'a-t-il dit, ce qu'on m'avoit déja raconté. Si vous étiez d'une même Religion, Clémentine & vous, il n'y auroit rien à prétendre pour un autre homme. J'adore sa piété & son attachement à l'Église ; mais je n'ai pas le cœur assez étroit, pour ne pas rendre la même justice à vos sentimens. Comme sa maladie est accidentelle, je ne penserois jamais à d'autres femmes, si je pouvois me flatter qu'elle ne se crût pas malheureuse avec moi. Parlez naturellement : je sais qu'on a désiré votre retour ; êtes-vous venu dans la résolution de l'épouser, si sa santé se rétablit ?

Je lui ai fait la même réponse qu'à la Marquise. Il a paru aussi content de moi, que je le suis de lui. Le même jour il est retourné à Parme.

*Vendredi, 23 de Mai.*

Le Prélat est de retour. Clémentine avoit été fort mal. La fievre étoit survenue. Combien n'a-t-elle pas essuyé d'agitations ? L'Évêque m'assure, que le Général & sa Femme se reconnoissent obligés aux soins que j'ai pris pour le service de Jeronimo. La fievre ayant quitté Clémentine, elle sera ici dans un jour ou deux.

Que je suis impatient de la voir ! Cependant ce spectacle ne me promet que de l'amertume. C'est, dit-on, le vrai tableau de la tristesse muette. Ses traits sont les mêmes, ajoute l'Évêque, quoiqu'elle soit fort maigrie. On lui a dit, que Jeronimo commençoit à se trouver mieux ; votre cher Jeronimo, lui a répété le Général. Elle a prononcé tendrement ce nom ; & baissant les yeux, elle est retombée dans un profond silence. Ensuite on lui a prononcé aussi mon nom. Elle a regardé promptement autour d'elle, comme dans l'espérance d'y voir quelqu'un. Mais sur quelque bruit que le hazard a fait entendre, elle a tressailli, elle a jetté les bras autour de Camille, les yeux troublés, dans la crainte apparemment d'être observée par la cruelle Daurana. Combien doit-elle avoir souffert de sa barbarie !

*Vendredi au soir.*

Je passe la moitié du tems avec le Seigneur Jeronimo ; mais à différentes heures, pour ne pas fatiguer ses esprits. Les Chirurgiens Italiens & M. Lowther s'accordent heureusement dans toutes leurs mesures. Aussi le malade rend-il témoignage qu'il n'a pas été si bien depuis plusieurs mois. Tout le monde attribue le retour de ses forces à mes fréquentes visites. On doit lui faire demain une ouverture sous sa plus dangereuse plaie. M. Lowther, qui entreprend cette opération, ne veut se flatter de rien, dit-il, avant le succès.

Le Marquis & sa femme ne cessent point de me marquer leur reconnoissance dans les termes les plus vifs & les plus obligeans. Je reçus hier leur visite, sous le prétexte d'une légere indisposition, qui me retint dans ma chambre, & que je crois venue du tumulte de mes esprits, occasionné par la fatigue, par mes craintes pour Jeronimo, par mon inquiétude pour Clémentine, & par le souvenir continuel des chers Amis, que j'ai laissés en Angleterre. Vous savez, cher Docteur, que malgré tous mes efforts pour déguiser souvent des peines, auxquelles je ne puis remédier, le Ciel m'a donné un cœur plus sensible, qu'il ne convient à mon repos. Olivia est un tourment pour mon imagination. Pour Miss Byron, elle doit être heureuse dans la droiture de son cœur. Je suis porté à croire qu'elle ne résistera point aux vives instances de la Comtesse D..., en faveur de son Fils, qui est assurément un de nos plus aimables Seigneurs. Elle sera la plus heureuse femme du monde, comme elle en est une des plus dignes, si son bonheur répond à mes vœux. Émilie occupe une grande partie de mes pensées. Notre cher Belcher est fait pour être heureux. Mylord W..., mes Sœurs & mes Beaux-Freres, doivent l'être aussi. Pourquoi ne le serois-je pas moi-même ? Je dois, je veux l'être, si j'obtiens du Ciel la santé de Jeronimo & celle de sa Sœur. Vous, cher Docteur, il est impossible que vous ne le soyez pas. Qui m'empêche donc de croire que je partage le bonheur de tous mes Amis, comme je vous assure, mon cher Docteur, que je suis le plus fidele & le plus dévoué des vôtres.

*Grandisson.*

## Lettre 71

*Lundi, 26 Mai.*

Hier au soir, Clémentine, le Général, sa Femme, le Comte Della Porretta & le Seigneur Sébastien son Fils, arriverent à Boulogne. Il n'y avoit pas une heure que j'avois quitté Jeronimo. L'opération s'étoit faite avec succès ; mais dans son extrême foiblesse, il s'étoit évanoui plusieurs fois pendant le jour. Cependant je l'avois laissé assez tranquille, & même agréablement occupé du retour de sa Sœur. Le Prélat me fit dire avant la nuit, que Clémentine étoit arrivée ; qu'elle étoit fatiguée, abbatue, & dans ses méditations ordinaires ; mais que Camille viendroit m'apprendre le lendemain, quelle seroit la situation de sa Maîtresse.

Pendant toute la nuit je n'ai pas fermé les yeux. Vous concevez, cher Docteur, la cause de mon insomnie. Camille est venue ce matin. Cette pauvre Fille étoit si pénétrée de la joie de me voir en Italie, que je n'ai pu obtenir tout d'un coup les éclaircissemens qui causoient mon impatience. Enfin elle m'a dit, que le Général & l'Évêque se disposoient à me venir surprendre chez moi ; & continuant avec autant de soupirs que de mots, hélas ! Monsieur, que ma Maîtresse a souffert, depuis que vous nous avez quittés ! Vous ne la reconnoîtrez pas. Nous ne sommes pas sûres non plus qu'elle vous reconnoisse. Quelle sera votre premiere entrevue ! Elle n'a que peu de bons intervalles. Ses ténebres sont ordinairement si profondes ! Elle ne parle à personne. Le moindre Étranger l'épouvante. Ô cruelle, cruelle Daurana ! Camille m'a tenu long-tems les mêmes discours, sans que mes questions aient pu l'interrompre, & sans me donner d'autres lumieres que ce que j'ai pu recueillir de ses plaintes & de ses exclamations. Hélas ! ai-je

pensé, les souffrances de Clémentine ont affecté aussi la tête de cette pauvre Fille.

Elle m'a quitté avec la même précipitation, de peur qu'on eût besoin d'elle, & dans la crainte que le Général ne la trouvât chez moi.

Les deux Freres sont arrivés presqu'aussi-tôt. Le Général m'a pris la main avec une sorte de politesse forcée. Nous avons, Monsieur, m'a-t-il dit, beaucoup de graces à vous rendre, pour nous avoir amené votre M. Lowther. Les Chirurgiens Anglois sont-ils si fameux ? Mais comme les Guerriers de votre Nation savent faire des blessures, ils ne doivent pas manquer d'Artistes pour les guérir. Nous vous sommes obligés aussi d'avoir entrepris vous-même le voyage. Jeronimo en est déja mieux. Puisse le Ciel achever sa guérison ! Mais, hélas ! notre malheureuse Sœur ! La pauvre Clémentine ! Je n'en espere plus rien.

Que je regrette, a dit le Prélat, qu'on ne l'ait pas laissée à la garde de Madame Bemont !

Le Général, l'ayant enlevée lui-même de Florence, n'étoit pas disposé à témoigner le même regret. Il y avoit des tempéramens, a-t-il interrompu, auxquels on auroit peut-être mieux fait de s'arrêter. Mais Daurana est une fille infernale ; & Madame de Sforce doit être détestée, pour avoir favorisé ses cruelles vues.

Il a parlé de mon retour, dans des termes assez froids. Cependant, a-t-il dit, puisque j'étois à Boulogne, & que sa Sœur avoit paru souhaiter de me voir, on pouvoit permettre une entrevue, pour satisfaire ceux de la Famille qui m'avoient invité à repasser en Italie ; en quoi il admiroit d'autant plus ma complaisance,

qu'on n'ignoroit point que j'avois en Angleterre la Signora Olivia : mais que d'ailleurs, il espéroit peu…

Il s'est arrêté. Je n'ai pu retenir un regard d'indignation, mêlé de mépris : & sans autre réponse, je me suis tourné vers l'Évêque, pour lui demander comment Jeronimo avoit passé la nuit. Assez bien, m'a répondu froidement le Général même ; mais je suis trompé, Chevalier, si je n'ai remarqué dans vos yeux un air méprisant. Mes yeux, ai-je répliqué, s'accordent toujours avec mon cœur. Il me semble, Monsieur, que vous attachez peu de prix à mon intention ; & je n'en attache pas plus à la peine de mon voyage, si vos réflexions ne tombent pas personnellement sur moi. Si j'étois à Naples, Monsieur, & chez vous-même, je vous dirois que dans cette occasion, vous ne rendez point assez de justice à l'envie d'obliger. Au reste, je ne vous demande aucune faveur, qui ne soit pour votre avantage autant que pour le mien.

Cher Grandisson ! s'écria l'Évêque. Mon Frere ! dit-il au Général. Ne m'avez-vous pas promis… Pourquoi parler d'Olivia au Chevalier ? Est-ce-là, Monsieur, ce qui vous chagrine ? reprit le Général, en s'adressant à moi. Je me garde bien de faire des réflexions qui puissent offenser un homme de votre importance… sur tout pour les Dames, Monsieur. Un air de raillerie accompagnoit ce discours. Je me suis tourné vers l'Évêque : vous voyez, lui ai-je dit, que votre Frere a pour moi un fond insurmontable d'aversion. Je me souviens qu'à Naples il me marqua des soupçons, aussi injurieux pour sa Sœur que pour moi. J'ai cru les avoir détruits ; mais sa mauvaise disposition renaît. Cependant, tranquille comme je le suis dans mon innocence, il lui sera difficile, par mille raisons, de me faire sortir des bornes.

Et de ces mille raisons, Chevalier, mon intérêt, sans doute, en est une ? (d'un ton moqueur.)

Vous en jugerez comme il vous plaira, ai-je répondu. Mais ne partons-nous pas, Messieurs, pour aller voir le Seigneur Jeronimo ?

Non, a dit l'Évêque, jusqu'à ce que je voie l'amitié plus ferme entre vous. Mon Frere, donnez-moi votre main, (en s'efforçant de la prendre.) La vôtre, Chevalier.

Disposez de la mienne, ai-je répondu en la lui offrant. Il l'a prise, & celle du Général en même tems. J'ai fait un pas, pour lui donner plus de facilité à les joindre ; & saisissant celle du Général, qui sembloit résister encore : rendez-vous, Monsieur, lui ai-je dit ; acceptez l'offre d'un cœur sincere. Faites-moi connoître, par une heureuse expérience, ces grandes qualités que tout le monde vous attribue. Je demande votre amitié, parce que je trouve dans mon cœur un témoignage que je la mérite ; & je ne l'y trouverois pas, si j'étois capable d'une bassesse. Je serois faché de paroître méprisable à vos yeux ; mais je ne le serai jamais aux miens.

Il a demandé à son Frere s'il croyoit que cet air de supériorité fût supportable ? J'ai répondu, que l'aveu qu'il en faisoit me combloit d'honneur. L'Évêque s'est hâté d'ajouter, que je parlois avec noblesse, que mon caractere étoit connu, & qu'il espéroit de nous voir intimes Amis. Il nous a pressés d'accepter ce nom.

Pourquoi le dissimuler ? a repris le Général : je ne puis soutenir, que le Chevalier se croie aussi nécessaire à ma Sœur, qu'on paroît se le persuader dans la Famille.

Vous me connoissez peu, Monsieur, lui ai-je répondu. Je ne fais point à présent d'autres vœux, que pour le rétablissement de votre Sœur, & du Seigneur Jeronimo. Si j'ai le bonheur d'y contribuer, ma joie seule est une récompense. Mais pour vous mettre l'esprit en repos, & pour vous faire entrer dans les sentimens que je desire, je vous donne ma parole d'honneur, (c'est une Loi, Monsieur, que je n'ai jamais violée) que, quelque succès que nous obtenions du Ciel pour la maladie de votre Sœur, je n'accepterai la plus grande faveur qu'on puisse m'accorder, qu'avec le consentement des trois Freres, comme avec celui du Pere & de la Mere. J'ajoute que ma propre fierté ne me permettroit pas d'entrer dans une Famille, où l'on ne penseroit pas honorablement de moi, ni d'exposer une Femme que j'aime au mépris de ses plus proches Parens.

Le Général a paru satisfait de cette explication. C'est parler noblement, m'a-t-il dit : je vous demande la main, & je fais profession d'être votre Ami.

Que dites-vous de cet orgueil, mon cher Docteur ? Il ne peut digérer qu'un simple Gentilhomme Anglois, car c'est de cet œil qu'il me regarde, s'allie jamais avec sa Famille, quelque peu de vraisemblance qu'il trouve lui-même au rétablissement de sa Sœur. D'ailleurs il aime beaucoup le Comte de Belvedere, & toute la Famille auroit été charmée d'une alliance avec lui.

Le Prélat a paru fort satisfait de nous voir disposés de part & d'autre à vivre en meilleure intelligence. Il m'en a d'autant moins coûté, pour accorder quelque chose à l'orgueil d'autrui, que Madame Bemont avoit eu soin de m'y préparer. Le Pere même & la Mere de cet esprit hautain, craignoient beaucoup de son

humeur ; ils apprendront avec joie, que j'ai vaincu si facilement ses préventions.

En se retirant, le Général m'a pris la main, & m'a dit d'un air enjoué : je suis marié, Chevalier ! Aux vœux que j'ai faits pour son bonheur, il a répondu, qu'ils étoient inutiles, & qu'il étoit parfaitement heureux. Ma Femme, a-t-il repris, est tout ce qu'il y a d'aimable au monde. Elle brûle de vous voir. Je suis sans crainte, parce qu'elle est généreuse, & que je serai toujours reconnoissant. Mais veillez sur vous-même, Chevalier ; veillez sur vous, je vous en avertis. Le moindre coup-d'œil sera observé. Admirez-la, j'y consens ; & je vous défie de vous en défendre : mais je suis bien aise au fond, qu'elle ne vous ait pas vu avant qu'elle fût à moi.

Les deux Freres m'ont quitté avec d'autres marques d'amitié ; & pour dernier compliment, l'Évêque m'a dit qu'il se félicitoit d'avoir désormais trois Freres. Je me dispose à les suivre au Palais della Porretta. Imaginez-vous, cher Docteur, avec quelle agitation.

## Lettre 72

*À Boulogne, Lundi soir, 26 de Mai.*

Je suis revenu. J'arrive. Vous attendez de moi, cher Docteur, un détail intéressant.

Je n'étois parti qu'après dîner, mais de fort bonne heure, dans la vue de pouvoir passer quelque tems avec mon cher Jeronimo.

Il lui reste de vives douleurs de sa derniere opération. Cependant M. Lowther est tranquille, & n'en a pas moins d'espérance.

Lorsque je suis demeuré seul avec ce fidele Ami, il m'a dit qu'on ne lui avoit pas encore fait voir sa Sœur ; qu'il en concluoit qu'elle devoit être fort mal ; mais qu'il savoit néanmoins qu'on la disposoit à recevoir ma visite. Ô cher Grandisson ! s'est-il écrié dans un transport de tendresse ; que je plains un cœur aussi sensible, aussi généreux que le vôtre ! Mais qu'avez-vous fait au Général ? Il m'assure qu'il vous admire, qu'il vous aime ; & l'Évêque m'en a fait des félicitations. Il sait que rien ne pouvoit me causer plus de plaisir.

Le Général est entré dans le même instant. Il m'a salué avec tant d'amitié, que j'ai vu éclater la joie dans les yeux de Jeronimo. Dans quel état je viens de laisser ma Sœur ! nous a dit le Général. Je ne sais, Chevalier, comment vous pourrez soutenir ce spectacle. Le Prélat s'est fait voir aussitôt : ô Chevalier ! m'a-t-il dit en entrant, ma Sœur n'est sensible à rien. Elle ne connoît personne. Camille même est étrangere pour elle aujourd'hui. Dans leur premier mouvement, ils avoient oublié que ce récit pouvoit faire trop d'impression sur leur Frere. Après l'avoir consolé, ils m'ont proposé de passer dans l'appartement de M. Lowther, qui est demeuré seul avec son malade.

La Marquise nous y a joints, les yeux tout en larmes. Cette chere Fille ne me connoît point, ne fait pas la moindre attention à moi. Je ne l'avois pas encore vue dans cette insensibilité pour sa Mere. Je lui ai parlé du Chevalier Grandisson. Votre nom ne la réveille point : que penser de cet étrange silence ? Camille lui a dit que vous devez la voir. Ma Belle-Fille lui a fait la même promesse. Ô Chevalier ! c'en est fait ; elle a perdu entiérement la rai-

son. Nous avons même été assez barbares pour essayer le nom de Daurana. Elle n'en est point effrayée, comme elle l'a toujours été.

Camille est entrée, d'un air fort joyeux : ma Maîtresse vient de parler. Je lui ai dit qu'elle devoit se préparer à voir le Chevalier Grandisson, & que tout le monde, le Général même, s'empressoit à le caresser. Allez, m'a-t-elle répondu, vous ne me tromperez plus par des fables. C'est tout ce que j'ai pu tirer de sa bouche.

On a conclu de ce changement, qu'elle pourroit me reconnoître lorsque je paroîtrois devant elle ; & nous sommes passés dans le Cabinet de la Marquise. Le Directeur m'avoit fait une peinture fort avantageuse de la Femme du Général, que je n'avois pas encore vue ; & je savois du Prélat, qu'avec tout le mérite de la Marquise, elle avoit reçu, comme elle, une éducation Françoise. Le Marquis, le Comte, le Directeur & cette Dame, dont j'ai réellement admiré les charmes, étoient dans le cabinet. Le Général a pris soin lui-même de me présenter à sa Femme. Nous nous sommes assis. On s'étoit proposé, comme je l'ai remarqué, de réveiller l'attention de Clémentine, en me faisant paroître devant elle, aux yeux de toute l'assemblée. Mais j'ai demandé à la Marquise, s'il n'étoit pas à craindre, qu'une Compagnie si nombreuse ne lui causât trop d'émotion ? Plût au Ciel, a répondu le Marquis, en soupirant, qu'elle pût être émue de quelque chose ! Notre conférence, a dit la Marquise, n'aura l'air que d'une conversation de visite. Que n'avons-nous pas tenté, pour exciter son attention par d'autres voies ? Au reste, a dit le Prélat, nous sommes ses plus proches Parens. Et nous sommes bien aises, a dit le Général, de faire nos observations. Elle est prévenue, a repris la Marquise, sur toutes les personnes qu'elle doit voir ici : & j'ai donné ordre qu'elle ne soit accompagnée que de Laure & de Camille.

La chere Clémentine est entrée au même instant, appuyée sur le bras de Camille, & suivie de Laure. Sa marche étoit lente & majestueuse ; ses yeux baissés. Elle étoit en robe noire, & traînante. Un voile de gaze blanche couvroit son visage. Quelle vive image de l'affliction !

Je n'ai pu me défendre d'une extrême émotion. Je me suis levé ; je me suis remis sur ma chaise, & je me suis levé encore une fois, irrésolu, ne sachant que faire ni que dire.

Elle s'est arrêtée au milieu du cabinet. Elle s'est tournée vers Camille, pour lui faire ajuster son voile, mais sans prononcer un mot, sans lever les yeux devant elle, & sans observer personne. J'allois m'avancer vers elle : le Général m'a retenu par la main. Demeurez, demeurez, cher Grandisson ; m'a-t-il dit. Cependant votre sensibilité me charme. Elle vient ! elle marche vers nous !

Elle s'est approchée, les yeux à demi fermés, & toujours baissés vers la terre. Sur un mouvement qu'elle a fait, pour tourner vers la fenêtre, Camille lui a dit, ici, ici, Mademoiselle ; & l'a menée vers un fauteuil, qu'on avoit placé pour elle, entre les deux Marquises. Elle a suivi sans résistance. Elle s'est assise. Sa Mere a pleuré. La jeune Marquise a pleuré aussi. Son Pere soupiroit, & détournoit ses yeux d'elle. Sa Mere lui a pris la main, en lui disant : mon amour, regardez autour de vous. Je vous prie, Madame, a dit le vieux Comte, laissez-lui faire ses propres observations. Elle a paru sourde à ce que disoient sa Mere & son Oncle. Elle n'a pas même levé les yeux. Camille étoit debout, derriere son fauteuil.

Le Général s'est levé, avec un mélange de douleur & d'impatience, & s'est approché d'elle. Chere Sœur, lui a-t-il dit, en pen-

chant la tête sur son épaule, regardez-nous donc. Ne nous traitez pas avec cette apparence de mépris. Voyez votre Pere, votre Mere, votre Sœur, & tout le monde en pleurs autour de vous. Si vous nous aimez, accordez-nous un sourire. Il a pris sa main, que sa Mere avoit quittée pour s'abandonner à ses propres émotions.

Elle a levé enfin la vue sur lui ; & faisant comme un effort de complaisance, elle a tâché de sourire : mais l'air sombre avoit pris une si forte possession de tous ses traits, qu'elle n'a pu marquer, à son Frere, que le désir de l'obliger. Son sourire sembloit plongé dans un nuage de tristesse. Pour marquer encore plus de complaisance, elle a dégagé sa main de celle de son Frere, elle a jeté ses regards des deux côtés ; & distinguant celle de sa Mere, elle l'a prise des deux siennes, en penchant la tête dessus avec un mouvement de tendresse.

Le Marquis s'est levé de sa chaise, son mouchoir aux yeux. Chere fille ! s'est-il écrié ; ah ! que je ne revoie jamais un sourire de cette espece. Il penetre jusqu'ici, a-t-il ajouté en appuyant la main sur sa poitrine.

Chere & obligeante Sœur, a repris le Général, vous ne nous méprisez donc pas ! Mais voyez les pleurs que vous faites répandre. Voyez votre Pere. Il attend de vous un peu de consolation. Sa douleur de votre silence…

Elle a jetté les yeux du côté où j'étois. Elle m'a vu : elle a tressailli. Elle m'a regardé une seconde fois ; elle a tressailli encore : & quittant la main de sa Mere, pâlissant & rougissant tour à tour, elle s'est levée, elle a passé les deux bras autour de Camille… Ô Camille ! c'est tout ce qu'elle a pu prononcer. Un torrent de larmes s'est ouvert le passage ; & toute l'assemblée, quoique vive-

ment touchée, a trouvé du soulagement à les voir couler dans cette abondance. Je me serois précipité vers elle, je l'aurois prise dans mes bras, sans attention pour les témoins ; mais le Général, me retenant, m'a dit, d'un ton qu'elle pouvoit entendre ; cher Grandisson, demeurez assis. Si Clémentine n'a pas oublié son Précepteur Anglois, elle sera charmée de vous revoir à Boulogne. Ô Camille ! a-t-elle interrompu, vous ne me trompiez point ! Je recommencerai à vous croire. C'est lui… c'est lui-même : & se panchant sur le sein de cette Fille, elle y a caché ses larmes, qui continuoient d'inonder son visage.

L'orgueil naturel du Général s'est encore fait sentir. Il m'a tiré à l'écart. Chevalier, m'a-t-il dit, je ne vois que trop le pouvoir que vous avez sur cette malheureuse Fille. Tout le monde le voit. Mais je me repose sur votre honneur. Vous vous souvenez de ce que vous avez dit ce matin… Juste Ciel ! ai-je interrompu, avec quelque émotion. J'ai eu néanmoins la force de m'arrêter ; & je me suis contenté de reprendre, avec un orgueil peut-être égal au sien ; apprenez, Monsieur, que l'homme à qui vous croyez cet avis nécessaire, se qualifie d'homme d'honneur ; & que vous le reconnoîtrez tel, vous & tout le reste du monde. Cette réponse a paru le déconcerter un peu. Je me suis éloigné, d'un air qui n'avoit rien de trop vif pour lui, mais qui l'auroit été trop pour tous les autres, si toute leur attention n'eut été tournée sur Clémentine. Cependant nous n'avons point échappé à celle du Prélat. Il est venu à nous, lorsque je quittois le Général ; & comme j'ai continué de m'éloigner, les deux Freres sont sortis ensemble.

En rejoignant la Compagnie, j'ai trouvé la chere Clémentine, soutenue par les deux Marquises & suivie de Camille, en chemin, comme j'en ai jugé, pour sortir du Cabinet. Elle s'est arrêtée, en

m'appercevant près d'elle. Ah, Chevalier ! elle n'a dit que ces deux mots ; & penchant la tête sur le sein de sa Mere, elle a paru prête à s'évanouir. J'ai pris une de ses mains, qui pendoit sans mouvement sur sa robbe ; & mettant un genou à terre, je l'ai pressée de mes levres. Je me sentois pénétré de tendresse, quoiqu'une minute auparavant j'eusse éprouvé des mouvemens d'une autre nature. Clémentine a jetté sur moi des yeux languissans, avec un air de satisfaction, qu'on ne lui avoit pas remarqué depuis long-tems. Je n'ai pu prononcer un mot de plus. Je me suis levé. Elle a continué de marcher vers la porte ; & lorsqu'elle y est arrivée, elle a tourné la tête en arriere, pour me regarder, aussi long-tems qu'elle l'a pu. Je suis demeuré comme immobile, jusqu'à ce que le vieux Comte, me tirant la main, & prenant en même tems celle du Directeur, qui se trouvoit proche de lui, nous a dit qu'on ne pouvoit plus se tromper sur la nature du mal, & que le remede n'étoit plus incertain. Mais, Chevalier, a-t-il ajouté, vous deviendrez Catholique ! Le Directeur l'a secondé, par des souhaits fort ardens. Aussi-tôt la jeune Marquise a reparu, les yeux gros de larmes. On a rejetté mes soins, nous a-t-elle dit ; ma Sœur est dans un nouvel accès : & se tournant vers moi ; ah ! Monsieur, vous êtes... mais de quoi vous accuser ? Je ne vois que trop ce que vous avez vous-même à souffrir.

Le Général est rentré, en même tems, avec le Prélat. À présent, mon Frere, a dit le dernier, si ce n'est pas de la générosité, c'est de la justice que je vous demande. Le Chevalier conviendra, j'en suis sûr, qu'il y a quelque excès de vivacité à lui reprocher. Oui, Monsieur, ai-je répondu ; mais il n'est pas moins vrai que les propos du Général étoient hors de saison. Peut-être, a dit assez doucement le Général. Je me suis tourné vers lui : Un aveu juste, Monsieur, est un glorieux triomphe. Je me donne hardiment,

pour un homme incapable de bassesse, qui ne mollira point sur l'honneur, mais qui prend droit du témoignage de son propre cœur, pour souhaiter d'être regardé dans cette Famille, comme un Ami désintéressé. Pardon, Messieurs, si je mets quelque air de hauteur dans mon langage. Ne l'attribuez qu'à l'éloignement que j'ai pour toute sorte de témérité dans mes actions. Mais je me sens le cœur pénétré de mille choses, qui n'ont pas toujours fait, je le dis avec chagrin, la même impression sur le vôtre.

Quoi Grandisson ? m'a dit assez fiérement le Général ; vous allez jusqu'aux reproches ?

Il n'en est pas besoin, ai-je répliqué, si vous en sentez la justice. Mais, en vérité, ou vous me connoissez mal, ou vous vous oubliez vous-même. À présent, Monsieur, que je me suis expliqué avec franchise, je suis prêt à vous faire des excuses pour tout ce que vous avez pu trouver d'offençant dans la maniere : & prenant brusquement sa main, quoiqu'avec ardeur plutôt qu'avec rudesse ; acceptez mon amitié, Monsieur, & comptez que je mériterai la vôtre.

Il a regardé son Frere. Apprenez-moi, lui a-t-il dit, quelle réponse je dois faire à cet étrange Homme ? Prendrai-je l'air chagrin, ou content ?

Ah ! soyez content, & ne prenez point d'autre air, a répondu le Prélat.

Il m'a embrassé, en me disant que je l'emportois ; qu'il s'étoit allarmé à contretems, & que j'avois marqué trop de chaleur, mais qu'il falloit nous pardonner mutuellement. Sa Femme a paru incertaine, sans pouvoir deviner ce qui donnoit occasion à ce re-

nouvellement d'amitié. Le vieux Comte & le Directeur n'en ont pas été moins surpris. Le Marquis avoit quitté le Cabinet.

Nous nous sommes assis, & nous avons raisonné diversement sur la situation de notre chere Malade. Mais je ne doute point que si cette entrevue avoit été ménagée avec moins de surprise pour elle, on ne lui eût épargné les accès, qui nous ont tenus en allarme, sur la description de la jeune Marquise. Enfin, Camille est venue, avec l'heureuse nouvelle qu'elle commençoit à revenir, & que sa Mere, pour l'obliger, lui promettoit volontairement, que la permission de la voir ne me seroit pas refusée.

J'ai pris cette occasion, pour remettre à la jeune Marquise les consultations des Médecins d'Angleterre. Le Prélat est passé dans l'appartement de Jeronimo, qu'il jugeoit fort impatient de savoir le résultat de cette premiere entrevue ; & dans la résolution, comme il me l'a témoigné, de ne lui rien apprendre des petites vivacités auxquelles nous nous étions échappés, le Général & moi. Mon espérance, cher Docteur, est de tirer parti, pour mon propre avantage, de l'orgueil & de la chaleur de ce jeune Emporté ; car ne suis-je pas sujet au même défaut ? Ô cher Ami ! combien n'ai-je pas regretté d'avoir manqué de modération avec Ohara & Salmonet, dans une occasion où leur folle violence ne m'obligeoit qu'à les faire congédier par mes Domestiques ? Cependant il est vrai que si je souffrois ici trop patiemment les injures de ces Esprits hautains, qui se croient d'un rang supérieur au mien, & d'un Homme d'épée, moi qui me fais un principe de ne tirer la mienne que pour ma défense, je serois exposé à des insultes, qui me jetteroient continuellement dans les difficultés que je souhaite d'éviter.

J'ai accompagné le Général & sa Femme chez Jeronimo, à qui l'intérêt qu'il prend au rétablissement de sa Sœur, & l'espoir qu'on lui avoit donné d'une heureuse révolution, faisoit oublier généreusement ses propres maux. Comme il n'y avoit aucune apparence que je pusse la revoir de tout le jour, le Général m'a proposé d'aller passer deux heures au Casino, lieu d'assemblée, où vous savez qu'on trouve, le soir, tout ce qu'il y a de personnes de distinction à Boulogne. Mais je me suis excusé. L'inquiétude dont j'étois rempli, pour un Frere & une Sœur, que leurs disgraces me rendent si chers, m'a fait prendre le parti de me retirer à mon logement.

## Lettre 73

*Mardi au soir.*

J'avois passé une fort mauvaise nuit ; & je me trouvois si indisposé ce matin, que je m'étois borné à faire demander des nouvelles du Frere & de la Sœur, dans le dessein de prendre un peu de repos jusqu'après midi. Mais la Marquise s'est servie de mon messager même, pour me faire dire qu'elle souhaitoit de me voir sur le champ. Je n'ai pas balancé à lui obéir. Clémentine avoit demandé, s'il étoit vrai qu'elle m'eût vu, & si ce n'étoit pas un songe. On avoit pris cette question pour un bon augure, dont on vouloit me faire partager la joie.

J'ai rencontré le Général dans l'appartement de Jeronimo. Il a remarqué que je n'étois pas en bonne santé. M. Lowther a proposé de me tirer du sang. J'y ai consenti. Ensuite j'ai vu panser les plaies de mon Ami. Les Chirurgiens n'ont pas mal jugé des appa-

rences. Deux Médecins, amenés par le Prélat, nous ont dit, qu'ayant examiné les Consultations Angloises, ils approuvoient une partie des méthodes prescrites ; & l'on est convenu de les suivre.

Àmon arrivée, Clémentine étoit renfermée dans son Appartement. Ses terreurs avoient recommencé, pour les cruautés de sa Cousine ; & dans cet état, on n'avoit pas cru que je dusse la voir. Mais, étant devenue plus tranquille, elle a passé dans le Cabinet de sa Mere. Le Général & sa Femme s'y sont rendus ; & l'on m'a fait avertir que je pouvois paroître.

Clémentine, lorsque je suis entré, étoit assise près de Camille, la tête appuyée sur le bras de cette Femme, en silence, & comme occupée de ses réflexions. Le bruit de ma marche & de mes révérences lui a fait lever la tête. Elle m'a regardé ; & jettant les bras autour du cou de Camille, elle a caché pendant quelques momens son visage. Ensuite le tournant vers moi avec quelque air de confusion, elle a retiré ses mains, elle s'est tenue debout, elle m'a regardé d'un œil ferme. Cependant ses regards se partageoient tour à tour entre Camille & moi, & sembloient marquer de l'irrésolution. À la fin, quittant Camille, elle est venue vers moi d'un pas lent ; mais tournant tout d'un coup, elle s'est précipitée vers sa Mere, & lui passant un bras autour du cou, l'autre levé, elle a recommencé à me regarder, comme s'il lui étoit resté quelque doute de ce qu'elle avoit vu. Elle sembloit murmurer quelque chose à sa Mere, mais trop confusément pour être entendue. Elle s'est avancée ensuite vers sa Belle-Sœur, qui a saisi sa main, lorsqu'elle l'a vue près d'elle, & qui la lui a baisée. Elle a marché jusqu'au Général, près duquel j'étois assis, & qui m'avoit prié d'observer tous ses mouvemens. Elle est demeurée debout proche de

lui ; & sans lui dire un mot, elle m'a regardé long-tems avec une douce incertitude.

Tant d'avances, qu'elle avoit comme dérobées sur moi, ne m'ont pas laissé la force de me faire une plus longue violence. Je me suis levé ; & saisissant une de ses mains : voyez, Mademoiselle, lui ai-je dit, un genou à terre, celui que vous avez honoré du nom de votre Précepteur. Ne remettez-vous pas le reconnoissant Grandisson, que toute votre Famille honore de quelque amitié ?

Oh je vous remets ! Oui, oui, n'en doutez pas. Tout le monde s'est réjoui de l'avoir entendu parler. Mais, a-t-elle repris, qu'êtes-vous devenu depuis si long-tems ?

J'ai fait le voyage d'Angleterre, Mademoiselle ; & j'en suis revenu depuis peu pour vous voir, vous & votre cher Jeronimo.

Jeronimo ! en levant une main, sans retirer celle que je tenois dans les miennes. Pauvre Jeronimo !

Bénissons le Ciel ! a dit le Général ; je vois quelque lueur d'espérance. Les deux Marquises ont pleuré de joie.

Votre Jeronimo, Mademoiselle, ce tendre Frere commence à donner d'heureuses espérances. L'aimez-vous ?

Si je l'aime ! Mais de quoi est-il question ? Il me semble que je ne vous entends point.

Àprésent que vous êtes rétablie, Jeronimo va se croire heureux.

Suis-je rétablie ?... Ah ! Monsieur... Mais secourez-moi, secourez-moi, Chevalier ! en criant d'une voix foible, & regardant autour d'elle avec une apparence d'affliction & de terreur.

C'étoit l'idée de sa cruelle Cousine, qui revenoit troubler son imagination. Je lui ai promis mon secours, & je l'ai assurée aussi de celui du Général. Ha ! vous ne savez pas, m'a-t-elle dit, avec quelle barbarie j'ai été traitée. Mais vous allez être mon Défenseur. Venez-vous asseoir proche de moi. Je vous apprendrai ce que j'ai souffert. Elle est retournée avec précipitation sur sa chaise. Je l'ai suivie. Elle m'a fait signe de me placer près d'elle. Vous saurez donc, Chevalier... Elle s'est interrompue. Ah ! ma tête ! en y portant la main. Je ne sais ce qui m'arrive. Mais il faut que vous me quittiez. Je suis mal. Quittez-moi. Je ne me connois plus moi-même. Ensuite, me regardant d'un air effrayé ; vous n'êtes pas le même, à qui je parlois... Qui êtes-vous, Monsieur ? Elle a poussé un cri foible ; & passant ses bras autour de Camille, elle a caché encore une fois la tête dans son sein.

Je n'ai pu soutenir ce spectacle. N'ayant pas été bien de tout le jour, c'étoit trop pour ma situation. Je me suis levé pour sortir. Ne sortez point, Chevalier, m'a dit le Général, en s'essuyant les yeux. Mais je n'ai pas laissé de quitter le Cabinet, pour me rendre à l'appartement de M. Lowther ; & ne l'y trouvant point, je m'y suis renfermé. Je ne puis vous représenter, cher Docteur, combien j'avois le cœur oppressé. Cependant un peu de solitude m'ayant remis, je suis passé chez Jeronimo, où j'ai vu entrer au même instant le Général, qui sans pouvoir prononcer un mot m'a pris par la main, & m'a conduit avec le même silence au Cabinet de sa Mere. En y arrivant, il m'a dit que sa Sœur me demandoit, qu'elle s'affligeoit de mon départ, qu'elle craignoit de m'avoir offensé, & que c'étoit peut-être une heureuse marque.

Nous sommes entrés. Elle étoit entre les bras de sa Mere, qui la caressoit, en pleurant sur elle. Voici le Chevalier, ma chere

Fille ; vous n'avez rien fait qui ait pu l'offenser. Elle a quitté les bras de sa Mere. Je me suis approché d'elle. Tantôt, m'a-t-elle dit, j'ai cru que ce n'étoit pas vous qui étiez assis proche de moi ; mais après votre départ, j'ai reconnu que ce ne pouvoit être un autre que vous. Pourquoi vous êtes-vous retiré ? vous ai-je causé quelque déplaisir ?

Vous n'en êtes pas capable, Mademoiselle ; mais vous m'avez ordonné de vous quitter, & j'ai dû vous obéir.

Fort bien (en regardant sa Mere.) Mais que lui dirai-je, Madame ? Je ne me rappelle point ce que je voulois lui dire. Et s'avançant d'un air empressé vers sa Belle-Sœur ; vous me promettez, Madame, de ne rien dire contre moi à ma Cousine Daurana. La jeune Marquise a répondu, en prenant sa main, qu'elle haïssoit Daurana, & qu'elle n'aimoit que sa chere Clémentine.

Oh ! Je ne lui souhaite la haine de personne !... & se baissant vers moi, elle m'a demandé qui étoit cette Dame ? Le Général s'est réjoui de cette question : c'étoit la premiere fois qu'elle avoit paru faire attention à sa Belle-Sœur, & qu'elle avoit demandé qui elle étoit, quoiqu'elle en reçût des marques continuelles de tendresse.

Je lui ai dit que cette Dame étoit sa Sœur, & la Femme du Général son Frere.

Ma Sœur ! Quelle apparence ? Comment ne l'aurois-je pas su jusqu'à présent ?

Votre Sœur, Mademoiselle, par son mariage avec votre Frere aîné.

Je n'y comprens rien. Mais pourquoi ne me l'avoir pas dit ? Je vous souhaite, Madame, toute sorte de bonheur. Daurana n'a pas voulu me reconnoître pour sa Cousine. M'avouerez-vous pour votre Sœur ?

La jeune Marquise l'a serrée dans ses bras. Ma Sœur, mon Amie, ma chere Clémentine ! Nommez-moi votre Sœur, & je ne demande rien de plus pour être heureuse !

Combien d'étranges événemens ! a-t-elle repris avec un air d'attention sur elle-même : & se tournant vers le Général, elle lui a demandé un moment d'entretien. Il l'a menée par la main à l'autre bout du Cabinet. Qu'on ne nous entende point, lui a-t-elle dit (mais assez haut néanmoins pour être entendue.) Qu'avois-je à vous dire ? J'avois quelque chose de pressant... dont je ne me souviens point... Eh bien, chere Sœur, vous vous le rappellerez, lui a répondu le général. Ne vous hâtez point. Votre nouvelle Sœur vous aime. C'est la meilleure de toutes les Femmes, la joie de ma vie. Aimez-la, chere Clémentine.

Oh ! je l'aimerai. N'ai-je pas de l'amitié pour tout le monde.

Mais il faut l'aimer plus que toute autre Femme, excepté la meilleure des Meres. C'est mon Épouse, c'est votre Sœur ; elle vous aime tendrement, vous & notre cher Jeronimo.

Et n'aime-t-elle personne de plus ?

Qui voudriez-vous qu'elle aimât encore ?

Je ne sais ; mais ne doit-on pas aimer tout le monde ?

Elle aimera tout ce que vous aimez ; car elle est la bonté même.

C’est ce que je demande. Je vous promets de l’aimer, à présent que vous me l’avez fait connoître. Mais je me doute, Monsieur…

De quoi, chere Sœur ?

Je ne sais : mais dites-moi, Monsieur ; qu’est-ce qui ramene ici le Chevalier Grandisson ?

Le desir de vous voir, de voir votre Pere, votre Mere, Jeronimo, de nous voir tous, & de servir à nous rendre heureux les uns dans les autres.

Quelle bonté ! N’avez-vous pas cette opinion de lui ? Il a toujours été le meilleur des hommes. Et vous, mon Frere, êtes-vous heureux ?

Je le suis ; & je le serois bien plus, si vous l’étiez, vous & Jeronimo.

Mais, hélas ! vous en désespérez.

À Dieu ne plaise ! chere Sœur. Le Chevalier a pris soin de nous amener un Chirurgien fort habile, qui se promet de guérir Jeronimo.

Est-il vrai ? Et pourquoi ne l’a-t-il pas amené plutôt ?

Cette question m’a paru causer un peu d’embarras au Général. Cependant sa générosité lui a fait répondre, qu’on avoit eu tort, qu’on n’avoit pas pris les bonnes méthodes, & qu’il regrettoit qu’on n’en eût pas cru d’abord le Chevalier Grandisson.

Elle a levé une main avec une espece d’admiration. Bon Dieu ! combien de choses se sont passées ! Monsieur, Monsieur, je suis à vous dans l’instant : & sans lui laisser le tems de répondre, elle

a couru vers la porte. Camille l'a suivie, en lui demandant où elle alloit ? Oh ! puisque vous êtes là, Camille, vous irez aussi bien que moi : & mettant la main sur son épaule, allez, lui a-t-elle dit, chercher le Pere Marescotti ; dites-lui… elle s'est arrêtée : ensuite, reprenant, dites-lui que j'ai la plus heureuse idée du monde… & que je me recommande à ses prieres.

Elle s'est rapprochée de sa Mere ; elle a pris sa main, qu'elle a baisée ; & la passant sur son front & sur sa joue avec une douceur enfantine, elle lui a demandé sa tendresse. Vous ne savez pas, Madame, a-t-elle ajouté, & j'ignore aussi ce qui se passe dans ma tête. Que votre chere main me guérisse ! Elle a recommencé à passer la main de sa Mere sur son front ; ensuite elle l'a placée sur son cœur. La Marquise, baisant mille fois sa tendre Fille, a mouillé son visage de ses pleurs.

Camille a demandé au Général, s'il falloit faire appeller le Pere Marescotti. Non, lui a-t-il dit, à moins qu'elle ne vous renouvelle ses ordres : peut-être l'a-t-elle déja oublié. En effet, elle n'a plus parlé du Pere Marescotti. La Marquise s'imagine qu'il lui reste quelque souvenir confus de l'ancienne prévention que le Général & ce Pere avoient contre moi, & que me voyant réconcilié avec le premier, elle a souhaité aussi ma réconciliation avec l'autre.

J'ai cru vous devoir, mon cher Docteur, ce détail des agitations d'une si chere personne dans nos deux premieres entrevues. Tout le monde en conçoit déja de meilleures espérances. À présent, que par une révolution si surprenante, elle est sortie du profond silence où elle étoit comme ensevelie, & qu'elle commence à suivre un discours, quoiqu'avec fort peu de liaison, nous avons jugé qu'il est important de ne pas la fatiguer par de trop longs entretiens. Camille a reçu ordre de l'amuser dans son Appartement,

& de ne lui rien proposer que de flatteur pour son imagination. Je lui ai demandé la permission de me retirer : elle m'a répondu ; mais je vous reverrai donc avant votre retour en Angleterre ? Sans doute, & très-souvent, lui a dit le Général. Elle est sortie fort satisfaite avec Camille.

Nous sommes passés dans l'Appartement de Jeronimo, que la jeune Marquise a réjoui beaucoup par le récit de ce qui s'étoit passé. Ce généreux Ami vouloit que cet heureux changement ne fût attribué qu'à ma présence ; & le Général a protesté, qu'à l'avenir il entreroit avec joie dans toutes les résolutions qui seroient prises de concert, pour la guérison de sa Sœur.

Le vieux Comte & l'aîné de ses Fils sont retournés ce soir à Urbin. Ils sont venus me faire leurs adieux chez moi ; & le Pere m'a répété qu'il se flattoit toujours de me voir bon Catholique.

(N.) Plusieurs Lettres suivantes contiennent, non-seulement de nouvelles entrevues du Chevalier & de Clémentine, & par conséquent de nouveaux détails, par lesquels il se propose, dit-il, pour en justifier l'extrême longueur, de faire voir les progrès du changement ; mais encore des réponses au Docteur Barlet sur diverses affaires, qui n'ont d'intéressant qu'un rapport général au caractere du Héros. L'inépuisable Auteur oublie souvent que le goût de ses Lecteurs n'est pas toujours conforme au sien, & que la vraisemblence même, dont il ne s'écarte jamais dans cette multitude d'incidens, ne suffit pas pour soutenir l'intérêt. Cependant il revient quelquefois au nœud, comme dans la Lettre suivante.

## Lettre 74

*À Boulogne, 13 & 24 de Juin.*

Le Comte della Porretta & ses deux Fils, revinrent hier d'Urbin, pour se réjouir de nos espérances, qui augmentent de jour en jour. J'ai cru remarquer aujourd'hui dans le visage de la Marquise un air de réserve, que je n'y avois pas vu jusqu'à l'arrivée du Comte, ou plutôt une sorte de complaisance, qui m'a paru trop civile pour une amitié telle que la nôtre. Vous savez, mon cher Docteur, que je n'apperçois jamais de nuage sur le front d'un Ami, sans en chercher aussi-tôt la cause, dans l'espérance de pouvoir contribuer à l'éclaircir. J'ai demandé à la Marquise un moment d'entretien particulier.

Elle n'a pas fait difficulté de me l'accorder au premier mot. Mais après m'avoir laissé le tems de lui ouvrir mon cœur, elle m'a demandé si le Pere Marescotti, qui a pour moi, m'a-t-elle dit, toute la tendresse d'un Pere, ne pouvoit être présent à notre conversation. Cette question m'a surpris. Cependant j'ai répondu que j'y consentois volontiers.

Elle l'a fait appeller. Il est venu sur le champ. Un tendre intérêt, & je ne sais quelle réserve que j'ai cru lire aussi sur son visage, m'ont fait juger qu'il n'ignoroit pas les dispositions de la Marquise, & qu'il comptoit d'être appellé, ou d'avoir quelque part à cette explication, quand je ne l'aurois pas demandé.

J'ai répété devant lui ce que j'avois déja dit à la Marquise de mon inquiétude sur le changement, que je croyois remarquer, depuis le jour précédent, sur un visage où je n'avois jamais vu que de la bonté. Chevalier, m'a-t-elle répondu, si vous ne vous croyez

pas tendrement aimé de toute notre Famille, à Naples, à Urbin, comme à Boulogne, vous êtes fort éloigné de nous rendre justice. Elle s'est étendue alors sur ce qu'elle a nommé leurs obligations ; elle les a fort exagérées. Je lui ai protesté que je n'avois pu faire moins, pour répondre aux sentimens de mon propre cœur. C'est à nous, a-t-elle repris, que vous devez laisser le soin d'en juger, & de grace, ne nous croyez pas capables d'ingratitude. Nous commençons à voir renaître avec joie toutes nos espérances, pour une chere Fille, après l'avoir vue dans une extrémité dont il y a peu d'exemples. En honneur, en justice, & par toutes les loix de la reconnoissance, elle doit être à vous, si vous la demandez, aux conditions que vous nous avez autrefois proposées.

C'est mon sentiment, a dit le Pere, en baissant la tête.

Que puis-je ajouter ? a continué la Marquise. Nous sommes tous dans un mortel embarras. On me charge d'une commission qui m'afflige. Soulagez mon cœur, Chevalier, en m'épargnant une plus longue explication.

Il n'en est pas besoin, Madame. Je crois vous entendre. L'ingratitude ne sera jamais un reproche que je puisse faire à votre Famille. Vous, mon Pere, dites-moi (supposé, du moins, que vous puissiez faire en ma faveur ce que je ferois pour vous ;) si vous étiez à ma place (& vous ne sauriez être plus convaincu de votre Religion que je le suis de la mienne,) dites-moi ce que vous feriez, & par conséquent ce que vous jugez que je dois faire.

Le Pere m'a répondu qu'il ne pouvoit admettre une supposition de cette nature : mais est-il possible, a-t-il repris, que l'erreur puisse avoir sur un esprit raisonnable la même force que la vérité ?

Vous n'ignorez pas, lui ai-je dit, que cette question se réduit à rien, & que j'ai le même droit de vous la faire à mon tour. Mais continuons nos prieres, pour l'heureuse fin qui nous intéresse tous, pour le parfait rétablissement de notre chere Clémentine. Vous êtes témoin, Madame, que je ne cherche point à me faire valoir auprès d'elle. Vous voyez avec quel respect je me conduis. Dans ses plus affligeantes rêveries, vous ne remarquez rien qui puisse vous faire juger qu'elle pense au mariage. Je n'ai, comme je me souviens de vous l'avoir déja dit, qu'un seul desir à présent, c'est de la voir parfaitement rétablie.

Que dire, mon Pere ? que répondre ? a repris la Marquise, en le regardant d'un air affligé. Et se tournant vers moi ; mais vous, Chevalier, aidez-nous de votre conseil. Vous connoissez notre situation. Hélas ! ne nous soupçonnez pas d'ingratitude. Nous sommes persuadés que le salut de notre chere Fille est en danger. Si Clémentine est à vous, elle ne sera pas long-tems Catholique. Encore une fois, aidez-nous.

C'est votre générosité, Madame, qui vous alarme si-tôt pour l'intérêt de votre Fille & pour le mien. Vous dites qu'elle est à moi, si j'insiste aux conditions que j'ai proposées. Le Général a ma parole, que sans le consentement des trois Freres, comme sans le vôtre, Madame, je n'éléverai jamais mes vues à l'honneur de votre alliance : & je vous ai déclaré, à vous-même, que je me regardois comme lié, mais que je vous reconnoissois libres. Si vous jugez qu'en avançant vers sa guérison, Clémentine puisse être portée plus loin, que vous ne le desirez, par un sentiment de reconnoissance pour des services supposés, approuvez que mes visites diminuent par dégrés ; c'est un moyen de la dégager dans ses propres idées, en lui faisant reconnoître, que j'aurai servi

moins qu'elle ne pense, à son rétablissement. J'ai promis au Général de lui rendre une visite à Naples. Mon absence peut durer trois semaines, & je me tiendrai toujours prêt à revenir au premier ordre. Suspendons toutes sortes de résolutions, jusqu'à la fin de ce terme : & faites fond sur l'honneur d'un homme, qui vous assure encore, qu'il se regarde comme lié, & qu'il vous reconnoît libres.

Ils se sont regardés tous deux sans me faire aucune réponse.

Que pensez-vous, Madame, de cette proposition ? Qu'en dites-vous, mon Pere ? Si je pouvois imaginer quelque chose de plus désintéressé, je vous le proposerois de même.

Le Directeur m'a dit, que j'étois un homme étonnant. La Marquise s'est plainte de manquer d'expressions. Elle a pleuré. Elle a pris le sort à partie. Je n'ai pu manquer d'être extrêmement sensible à son affection : cependant j'ai dit en moi-même, avec un chagrin, peut-être trop visible : quand, quand trouverai-je le retour, que mon cœur orgueilleux croit mériter ? Mais mon orgueil même, dois-je lui donner ce nom ? est venu à mon secours. Ciel ! je te rends grace, ai-je pensé, de m'avoir donné la force de remplir ce qui m'est dicté par la conscience & l'humanité, sans égard pour d'autres Loix. Le Pere m'a vu fort touché. J'avois les larmes aux yeux. Il s'est retiré, pour cacher sa propre émotion. La Marquise, encore plus pénétrée, m'a nommé le plus généreux des hommes. J'ai pris respectueusement congé d'elle, & je suis entré chez Jeronimo.

Lorsque je pensois à le quitter, pour aller tenter chez moi de calmer un peu mes agitations, le Marquis, le Comte & le Prélat, m'ont fait prier de passer dans l'appartement de la Marquise, où

ils étoient avec le Pere Marescotti, qui leur avoit appris ce qui s'étoit passé dans notre entretien. Le Prélat s'est levé ; & m'embrassant : cher Grandisson, m'a-t-il dit, que je vous admire ! Pourquoi, pourquoi ne pas vouloir que je puisse vous nommer mon Frere ? Un Prince, qui s'offriroit pour ma Sœur, si vous étiez Catholique... Que ne le voulez-vous ? a interrompu la Marquise, les mains & les yeux levés. Vous ne le voulez, vous ne le pouvez donc pas ? m'a dit le Comte. Le Marquis m'a pris la main. Il a loué le désintéressement de ma conduite. Il a fort approuvé la proposition d'une absence ; mais il m'a représenté que je devois entreprendre moi-même le ménagement de ce projet, non-seulement avec Clémentine, mais du côté de Jeronimo, dont le cœur reconnoissant s'affligeroit du seul soupçon, que l'idée en fût venue d'eux. Toutes nos mesures seront suspendues ; & la santé de Clémentine se fortifiant, nous abandonnerons le reste à la conduite du Ciel.

Je suis retourné chez Jeronimo, à qui j'ai communiqué le dessein où j'étois de partir pour Rome & pour Naples, suivant la parole que j'en avois donnée au Général & à sa Femme. Il m'a demandé ce que deviendroit sa Sœur dans l'intervalle, & s'il n'y avoit rien à craindre pour nos espérances ? Je ne partirai pas, lui ai-je dit, sans l'approbation de Clémentine. Sa guerison doit être l'ouvrage du tems. Si j'y suis aussi nécessaire que l'amitié vous le persuade, de courtes absences, & l'attente qu'elles peuvent exciter, auront plus de force pour soutenir son attention, que de continuelles visites. Mais, a-t-il repris, ne trouvez-vous pas d'objection de la part de mon Pere, de ma Mere & de mon Frere ? Ne sont-ils pas alarmés pour Clémentine ? Je lui ai répondu qu'après nous être expliqués sur mon départ, ils jugeoient aussi qu'un peu d'absence pouvoit exciter son attention. Il s'est rendu à des rai-

sons si plausibles, en me recommandant de ménager avec soin la délicatesse de sa Sœur.

(N.) L'entreprise de faire consentir Clémentine à son voyage, réussit par les ménagemens qu'il y apporta, & dont l'Auteur ne nous épargne aucune circonstance. Le Chevalier part, non-seulement pour Rome & Naples, mais aussi pour Florence, dans le dessein d'engager Madame Bemont à venir passer quelque tems à Boulogne. Il avertit le Docteur Barlet, que dans le mouvement du voyage, il sera quelques semaines sans lui écrire. En effet, cet intervalle est occupé ici par diverses Let

## Lettre 75

*Florence, 5 & 16 juillet.*

Je ne compte pas moins de trois semaines, depuis la date de ma derniere Lettre ; mais cet intervalle n'a pas été sans agrément pour moi. J'ai reçu des nouvelles de tous mes Amis d'Angleterre & de France ; & celles qui me sont venues de Boulogne par le Prélat, le Pere Marescotti & M. Lowther, ont toujours été des plus heureuses. Le Prélat me marque particulierement, qu'on attribue aux favorables progrès de la santé du Frere, l'espérance dont on se flatte à présent de voir la Sœur bientôt rétablie.

J'ai passé quinze jours à Naples & à Portici. Le Général & sa Femme se sont fait une étude continuelle de m'obliger. À mon arrivée, le Général étant entré avec moi dans quelque explication sur mes vues, je lui fis la même réponse qu'à sa Mere. Il en parut satisfait. En nous séparant, il m'embrassa, comme son Frere &

son Ami, avec des excuses fort tendres pour l'animosité dont il n'avoit pu se défendre contre moi, & la promesse formelle de se déterminer par le choix de sa Sœur, si le Ciel nous accordoit son rétablissement. Sa Femme n'a pas été plus réservée dans les témoignages de son estime. Elle m'a dit ouvertement, que ses plus ardens désirs, après la santé de Clémentine, étoient de pouvoir me donner le nom de Frere.

Quelle sera donc ma destinée, cher Docteur ? La plus forte opposition cesse : mais le Prélat, comme vous avez pu l'observer, rejette sur une autre cause le mérite que son Frere m'attribue, & dans la vue apparemment de rabattre mes espérances. J'en laisse le succès au Ciel ; mais je ne changerai rien à ma conduite.

Madame Bemont, qui a fait le voyage de Boulogne, n'est revenue que d'hier au soir. Elle me confirme tout ce qu'on m'avoit écrit de l'heureux changement du Frere & de la Sœur, & par conséquent de toute la famille. M. Lowther est accablé de louanges & de caresses. Jeronimo a déja la force de demeurer levé quelques heures ; & Clémentine, celle de lui rendre deux visites par jour. Elle a recommencé à se servir de son aiguille ; & souvent, elle se plaît à travailler dans la chambre de son Frere.

Ses égaremens d'esprit sont plus rares ; & lorsque ses idées commencent à se troubler, elle s'en apperçoit aussitôt. Alors elle s'arrête d'elle-même. Elle verse une larme ; & le parti qu'elle prend est de se retirer dans son Cabinet, ou de garder le silence. Elle parle quelquefois à M. Lowther, qu'elle trouve dans la chambre de son Frere. S'il est question de moi, ses discours sont fort réservés, & durent peu sur le même sujet ; mais elle marque beaucoup de curiosité sur tout ce qui regarde l'Angleterre, sur les usages & les manieres du Pays, particulièrement des Femmes.

Chacun s'est fait une regle, sans excepter Jeronimo & Camille, de ne jamais faire tomber la conversation sur moi. Elle ne laisse pas de demander souvent de mes nouvelles, & de compter les jours de mon absence. Un jour, se trouvant seule avec Madame Bemont, elle lui dit : ne m'apprendrez-vous pas, Madame, pourquoi tout le monde évite ici de parler du Chevalier Grandisson, & cherche à me faire changer de discours, lorsque j'en parle moi-même ? Je remarque, dans Camille, cette affectation comme dans les autres. Jeronimo même n'en est pas exempt, & je l'ai mis plus d'une fois à l'épreuve. Seroit-il capable d'ingratitude ? Peut-il être indifférent pour un Ami, dont il a reçu tant de bienfaits ? Je me flatte qu'on n'a point assez mauvaise opinion de moi, pour craindre de hazarder, en ma présence, le nom d'un homme à qui je dois autant de reconnoissance que d'estime. Dites-moi, Madame, me seroit-il échappé, dans mes malheureux momens, quelque chose d'indigne de mon caractere, de ma Famille, ou de la modestie de mon sexe ? Si j'ai commis cette faute, mon cœur y renonce : il faut qu'en effet mon malheur ait été terrible.

Madame Bemont se hâta de la rassurer. Eh bien, reprit-elle, j'espere que la modestie & la reconnoissance seront toujours dans ce cœur, au même degré. Qu'il me soit permis d'avouer que je l'estime, car j'ai ce sentiment pour lui ; & jamais il ne me fera sortir de la décence. Permettez-vous, Madame ? Parlons de lui un quart d'heure ; pas plus. Voici ma montre. C'est une montre Angloise, que j'ai achetée dans ce dessein, sans que personne le sache. N'allez pas me trahir. Ici, se défiant de sa tête, elle laissa tomber une larme, & elle sortit en silence.

Je ne vous cacherai point, cher Ami, que Madame Bemont connoît l'état de mon cœur, & qu'elle en a pitié. Elle souhaite que

la raison de sa chere Amie se rétablisse ; elle craint tout de l'opposition : mais il y a, dit-elle, un homme qu'elle souhaite à Clémentine. Il y a une Femme… Providence, c'est à toi que j'abandonne ma destinée.

Madame Bemont raconte que deux jours avant son départ, Clémentine sembloit commencer à croire mon retour peu éloigné. Elle rompit le silence, dans un de ses accès : vingt jours, Camille ! dit-elle, en se tournant vers cette Femme. Elle redevint muette aussi-tôt. La veille du départ de Madame Bemont, pendant qu'elle étoit à travailler avec la Marquise, Camille entra d'un air empressé, de la part du Prélat, qui demandoit à les voir. La Marquise ayant répondu qu'il pouvoit entrer, Clémentine, qui l'entendit venir, quitta son ouvrage, changea de couleur, & prit un air de dignité. Mais lorsqu'elle vit le Prélat seul, le chagrin se peignit sur son visage, comme si son attente eut été trompée.

Adieu, cher Ami ! je compte d'être demain au soir à Boulogne. Vous aurez bientôt une seconde Lettre de moi.

## Lettre 76

*Boulogne, 7 & 18 juillet.*

Il étoit nuit, lorsque j'arrivai hier en cette Ville. Je fis faire, sur le champ, mes complimens à la Famille. Ce matin, je me suis rendu au Palais della Porretta, & je suis allé droit à l'appartement du Seigneur Jeronimo. Il se disposoit à se lever, pour me recevoir debout, & me faire partager la joie de cet heureux changement. J'ai reçu les plus tendres marques de son affection. Tout le

monde, m'a-t-il dit, commençoit à reprendre du courage & de la santé.

Camille, paroissant bientôt, m'a félicité de mon retour, de la part de sa jeune Maîtresse, & m'a dit, que dans un quart d'heure, elle seroit prête à recevoir ma visite. Miracle ! Miracle ! s'est écriée cette bonne Femme. Vous ne verrez ici que de la joie & de l'espérance. En sortant, elle m'a dit à l'oreille ; ma Maîtresse prend une robe de couleur, pour vous recevoir. Elle ne paroîtra plus devant vous en habit noir. Vous touchez au terme ; car le Général a marqué à son Pere, qu'il donne absolument les mains au choix de sa Sœur.

Le Prélat est entré. Soyez mille fois le bien-venu à Boulogne, m'a-t-il dit affectueusement. Vous triomphez, M. Grandisson. Clémentine a la disposition de sa destinée ; celui qu'elle rendra Maître d'elle, quel qu'il puisse être, possédera réellement un trésor.

Le Marquis, le Comte, le Pere Marescotti, qui sont arrivés successivement, m'ont fait les plus vives caresses. La Marquise, entrant aussitôt, a prévenu mes complimens par les siens. Votre retour, m'a-t-elle dit, répond à notre impatience. Nous avons compté les jours. J'espere que la joie de Clémentine ne sera pas au-dessus de ses forces. Vous connoissez l'excellence de son cœur.

Le Pere Marescotti a répondu, pour moi, qu'on pouvoit se fier à ma prudence ; & qu'en reparoissant devant elle, j'aurois, sans doute, l'attention de modérer ma propre joie, pour contenir la sienne. Un quart d'heure s'est passé, dans ces témoignages mutuels de satisfaction & d'amitié. Camille est arrivée, pour m'invi-

ter de la part de sa Maîtresse à passer dans son Cabinet. La Marquise est sortie la premiere. J'ai suivi Camille, qui m'a dit en allant qu'elle ne croyoit pas sa Maîtresse aussi tranquille, qu'elle l'avoit été depuis quelques jours ; ce qui venoit, sans doute, a-t-elle ajouté, de sa précipitation à s'habiller, ou de son impatience à m'attendre. Dans le tems de sa bonne santé, Clémentine étoit l'élégance même, sans aucun air d'affectation. Je n'ai jamais vu qu'une Femme, qui l'égale de ce côté-là. Miss Byron paroît sentir qu'elle peut se fier à ses charmes naturels, & n'en marque pas plus de vanité. Qui pense à sa parure, quand on a jetté les yeux sur son visage ? Pour le mélange de dignité & d'aisance, dans l'air & les manieres, je ne connois rien de comparable à ces deux jeunes personnes.

Clémentine m'a paru charmante. Mais la disposition un peu bizarre de ses ornemens, & quelque chose de plus brillant que je ne l'avois jamais vu dans ses yeux, où l'on n'admiroit ordinairement qu'un doux éclat, m'a fait craindre plus de désordre dans son imagination que je ne m'y étois attendu. Cette idée m'a causé quelque chagrin en entrant.

Le Chevalier, mon Amour ! lui a dit la Marquise. Clémentine, recevez notre Ami.

Elle s'est levée, avec un air de dignité & de douceur. Je me suis approché d'elle. Elle ne m'a pas refusé sa main. Le Général, Mademoiselle, & son Épouse, m'ont chargé, pour vous, de leurs plus tendres complimens.

Ils vous ont reçu, sans doute, comme l'Ami de toute la Famille. Mais, dites-moi, Monsieur, (en souriant) votre voyage n'a-t-il pas été plus long que vous ne l'aviez promis ?

De deux ou trois jours seulement, Mademoiselle.

Seulement ? Monsieur. Fort bien. Je ne vous en fais pas de reproche. Il n'est pas surprenant qu'un homme si desiré ne soit pas toujours le maître de son tems.

Elle a paru hésiter. Elle a regardé sa Mere, moi, la terre, avec un embarras visible. Ensuite, paroissant douter de sa situation, elle s'est tournée, en portant son mouchoir à sa tête.

Madame Bemont, ai-je repris, pour faire diversion à son chagrin, vous embrasse avec toute sa tendresse.

Vous avez passé à Florence ? Madame Bemont, dites-vous ? À Florence ! & courant vers sa Mere, elle lui a passé ses deux bras autour du cou. Elle a caché son visage dans son sein... Ô Madame ! Sauvez-moi. Sauvez-moi de moi-même. Je ne sais plus où je suis.

La Marquise, baisant son front, la serrant dans ses bras maternels, s'est efforcée de la consoler, & lui a répété plusieurs fois, qu'elle se porteroit mieux dans un instant. J'ai fait un mouvement pour me retirer ; & la Marquise m'approuvant d'un signe de tête, je suis passé dans une chambre voisine.

Bientôt Camille est venue m'avertir de rentrer. J'ai trouvé sa Maîtresse assise, la tête appuyée sur l'épaule de sa Mere. Pardon, Chevalier, m'a-t-elle dit. Ma santé se soutient peu, je le vois. Mais, n'importe. Je suis mieux & pis que je n'étois : pis, parce que je sens ma disgrace. Ses yeux avoient perdu le lustre, qui venoit d'une imagination trop élevée. Ils étoient abattus, sombres, inondés de pleurs.

J'ai pris sa main. Ne vous affligez point, Mademoiselle ; votre rétablissement approche. Ces petits retours, du mal dont vous vous plaignez, marquent qu'il touche à sa fin.

J'en demande la grace au Ciel. Ah ! Chevalier, quelles peines j'ai causées à nos Amis, à ma Mere, à vous, à tout le monde ! Ô cruelle Daurana ! Mais pourquoi parler d'elle ? Dites-moi, est-il vrai qu'elle soit morte ?

Souhaitez-vous, ma chere, qu'elle le soit ? lui a demandé sa Mere.

Oh ! non, non. Je souhaite qu'elle vive, & qu'elle se repente du mal qu'elle m'a fait. N'a-t-elle pas été la compagne de mon enfance ? Elle m'aimoit autrefois. Je l'ai toujours aimée. Dites, Chevalier, vit-elle encore ?

J'ai regardé la Marquise, pour la consulter sur ma réponse ; & ses yeux m'expliquant son intention, j'ai répondu que sa Cousine Daurana étoit vivante. Eh bien ! a repris vivement la noble Clémentine, c'est un triomphe qui se prépare pour moi ; car le Ciel m'est témoin que je lui pardonne ! Et me regardant : vous dites donc, Monsieur, que vous espérez ma guérison, & que le mal commence à changer ? Que cette espérance est consolante pour moi ! Là-dessus, se laissant tomber à genoux près de sa Mere, Dieu tout-puissant, a-t-elle dit en levant les mains & les yeux vers le Ciel, j'implore ton secours pour ma guérison ; dans la seule vue, tu connois le fond de mon cœur, de rendre aux meilleurs de tous les Parens, le bonheur que je leur ai dérobé. Joignez vos prieres aux miennes, vous Monsieur, qui êtes l'Ami de ma Famille, vous, Madame, dont la tendresse va si loin pour moi. Puisse-je obtenir cette grace, & celle de ne jamais rien faire qui

déplaise à la plus indulgente des meres ! La Marquise, attendrie jusqu'à me faire craindre qu'elle n'eût besoin de secours, s'est soulagée heureusement par ses larmes. Camille, qui étoit à pleurer aussi dans un coin du cabinet, s'est avancée à ma priere ; & Clémentine a pris l'occasion, pour lui demander son bras. Je sors, nous a-t-elle dit ; mais demeurez, Monsieur ; je reviens à l'instant. Excusez, Madame, (en portant la main à sa tête.) Je ne me sens pas tout-à-fait bien ; j'ai besoin de me retirer un moment.

Nous sommes demeurés, la Marquise & moi, dans une tendre admiration de tout ce que nous venions de voir & d'entendre ; & quoiqu'elle fût accompagnée d'autant de douleur, nous avons trouvé de la consolation à pouvoir nous féliciter des apparences d'un prompt rétablissement. Clémentine n'a pas tardé à rentrer, soutenue par Camille, qui pour la flatter, m'a demandé si je n'étois pas convaincu que sa Maîtresse jouiroit bientôt d'une parfaite santé ? J'ai répondu, qu'il ne m'en restoit plus aucun doute. La Marquise a confirmé ma réponse, & s'est efforcée, par les plus douces promesses, d'encourager un cœur abattu.

Mais tandis qu'elle se livroit à sa tendresse, elle a cru remarquer à la contenance de sa Fille, qui tenoit les yeux baissés, & dont le visage s'est même couvert d'une charmante rougeur, qu'il se passoit quelque chose de nouveau dans son esprit. Elle lui a demandé, en lui prenant la main, ce qui l'occupoit, & d'où venoit cette rêverie ? Je ne vous le dissimulerai pas, Madame, a répondu Clémentine, d'une voix basse & timide, mais que je pouvois entendre : je serois bien aise d'avoir un moment d'entretien avec le Chevalier. Il est plein de bonté & d'honneur. Cependant je cesserai de le désirer, si vous ne l'approuvez pas. Je ne veux me gou-

verner que par vos ordres. Au fond, j'ai honte de moi, car ai-je quelque chose à dire, que ma Mere ne puisse pas entendre ? Non, non, Madame. Mon cœur fait partie du vôtre.

Mon Amour ne sera contredit en rien. Camille, retirez-vous avec moi. Elles sont sorties toutes deux.

Clémentine m'a ordonné de m'asseoir près d'elle. J'ai obéi : dans la situation où j'étois, il ne m'appartenoit point d'ouvrir la scene. J'ai attendu ses ordres en silence.

Elle m'a paru embarrassée. Ses yeux se tournoient de divers côtés, tomboient un moment sur moi, se fixoient ensuite à terre, ou devant elle. J'ai cru ne pouvoir me dispenser de parler. Il me semble, lui ai-je dit, que l'aimable Clémentine a quelque chose dans l'esprit, qu'elle souhaite de me communiquer. Vous n'avez pas, Mademoiselle, d'Ami plus sincere & plus fidele que moi. Votre bonheur & celui de mon cher Jeronimo font ma seule occupation. Honorez-moi de votre confiance.

J'ai quelque chose à dire. J'ai plus d'une question à faire. Mais plaignez-moi, Chevalier ; il ne me reste plus de mémoire. Je l'ai tout-à-fait perdue ! Ce qui m'est fort présent, c'est que nous vous avons des obligations, qu'il nous est impossible de reconnoître ; & ce sentiment m'agite beaucoup.

Qu'ai-je fait, Mademoiselle, que de répondre à la voix de l'amitié, comme chaque personne de votre Famille l'auroit fait dans la même situation ?

Cette généreuse maniere de penser augmente l'obligation. Dites-moi seulement, Monsieur, comment notre reconnoissance peut s'exprimer ; comment la mienne le peut en particulier ? & je

serai plus tranquille. Il m'est impossible autrement de l'être jamais.

Eh quoi ? Mademoiselle. Ne me croyez-vous pas bien récompensé par l'approche du succès, que toutes les apparences promettent à nos desirs ?

Telle peut être votre opinion : mais la dette n'en a que plus de force pour nous.

Jugez, cher Docteur, si je n'étois pas comme forcé d'expliquer cette ouverture en ma faveur. Cependant, quand la chere Clémentine auroit été sans Parens, quand elle n'auroit dépendu que d'elle-même, je ne pouvois la croire assez bien rétablie, pour se déterminer d'elle-même dans une situation si délicate. Ainsi, quoique toute sa Famille m'eut déclaré, qu'on ne se conduiroit que par ses propres desirs, l'honneur me permettoit-il de prendre avantage, du noble sentiment de reconnoissance, dont je la voyois remplie ?

Si vous supposez, Mademoiselle, ai-je répondu, que votre Famille m'ait des obligations, qu'il lui soit difficile de reconnoître, le retour doit être un Acte de Famille. Permettez que je m'en rapporte à votre Pere, à votre Mere, à vos Freres, & à vous-même. Ce que vous déterminerez ensemble aura sûrement ma parfaite approbation.

Après quelques momens de silence ; oui, Monsieur, je crois que vous le prenez fort bien. Mais, voici ma difficulté : la récompense est impossible. Je ne puis vous récompenser. Malheureusement, le sujet commence à passer mes forces. J'ai de hautes idées, Monsieur, de ce que je dois au Ciel, à mes Parens, à vous… & j'ai commencé à jetter par écrit tout ce qui m'est venu sur cet

important sujet. Je voudrois agir avec noblesse. Vous m'en avez donné l'exemple. Il faut que je continue d'écrire mes pensées ; je ne puis me fier à ma mémoire, non, ni même encore à mon cœur. Laissons un sujet, dont je me sens trop affectée. J'en parlerai d'abord à ma Mere ; mais ce ne sera point sur le champ, & je vais la prier seulement de revenir.

Elle est passée aussi-tôt dans la chambre voisine, d'où elle est revenue avec la Marquise, qu'elle conduisoit par la main. J'en demande pardon à votre bonté, lui disoit-elle en rentrant. J'avois plusieurs choses à dire au Chevalier pendant quelques momens que j'ai passés avec lui, & rien ne m'est revenu à la mémoire. Je n'ai pas dû me souvenir en effet de tout ce que je n'ai pu dire devant ma Mere. La Marquise n'a pensé qu'à la consoler par les plus indulgentes caresses. Mais tous les efforts qu'elle avoit faits commençant à l'affoiblir beaucoup, elle s'est retirée avec précipitation. Camille l'a suivie. Un instant après, elle est venue presser la Marquise de passer aussi dans le Cabinet ; & je n'ai pas douté qu'il ne fût arrivé quelqu'accident extraordinaire. En effet la Marquise, après m'avoir laissé seul un quart d'heure entier, est revenue d'un air consterné. Que faire, Chevalier ! Elle est aussi mal que jamais. J'ai même observé des symptômes, que je ne lui avois jamais vus.

Il me semble, Madame, qu'elle a dans l'esprit quelque fardeau, dont elle a de la peine à se décharger. Elle sera plus tranquille, lorsqu'elle aura révélé son secret. Vos tendres instances l'engageront à vous le communiquer. Je passe chez le Seigneur Jeronimo. Vous apprendrez d'elle-même, lorsqu'elle sera un peu revenue, ce qui s'est passé entr'elle & moi.

J'ai tout entendu, Chevalier ; & je vous regarde comme le plus noble des hommes. Il n'y a que vous au monde, qui soit capable à la fois de tant de bonté & de désintéressement. Un acte de Famille ! Assurément, il en faut un. Et comptez qu'il ne tardera point. Promettez-moi seulement que la maladie de ma Fille ne diminuera point votre affection, & qu'il lui sera permis de demeurer Catholique. De ma part, ces deux conditions sont les seules que j'exigerai. Tous les autres vous presseront encore d'embrasser notre foi, mais ce n'est plus que par honneur & pour sauver les apparences... L'arrivée du Marquis & du Prélat est venue interrompre cette effusion de cœur. Je les ai laissés, en priant la Marquise de leur apprendre ses nouvelles craintes, dont elle ne m'avoit informé qu'à demi. Camille, que j'ai rencontrée en me retirant, m'a dit que sa Maîtresse étoit beaucoup mieux, mais qu'il étoit évident, qu'elle ne se rétabliroit pas avant la célébration du mariage. Jeronimo étant endormi, je suis retourné à mon logement, après avoir fait dire à la Marquise que je reviendrois le soir.

## Lettre 77

*Boulogne, 7,18 Juillet.*

C'est à présent, cher Ami, que les affaires touchent à leur crise. En arrivant, on m'a dit que j'étois attendu dans l'appartement de la Marquise. Le Marquis, que j'y ai trouvé seul avec elle, m'a reçu d'un air tendre, mais sérieux, & m'a pris la main pour me placer sur un Fauteuil, entre celui de la Marquise & le sien. Le Prélat, le

Comte & le Pere Marescotti, sont entrés aussi-tôt, & se contentant de me saluer, ils ont pris leur place.

Ma chere, a dit le Marquis, en s'adressant à sa Femme.

Après un moment d'hésitation, nous n'espérons plus, a-t-elle commencé, le parfait rétablissement de ma Fille, que de... elle s'est arrêtée.

Que de notre complaisance pour tous les desirs de son cœur, a continué le Prélat.

Eh bien, continuez, lui a dit la Marquise.

Il seroit inutile, a-t-il repris, de presser le Chevalier sur un point rebattu, que nous avons fort à cœur.

Je me suis baissé, en confirmant ce qu'il disoit par son silence.

Quel malheur ! a-t-il répliqué.

Le plus grand des malheurs, dit le Comte.

Alors le Marquis m'a demandé, par quelle garantie je pouvois les assurer, que leur fille ne seroit pas pervertie.

J'ai répondu que le Pere Marescotti prescriroit les conditions.

Ma conscience, a dit le Pere, ne me permet pas de consentir à ce mariage : cependant le mérite & les généreux services du Chevalier m'ôtent le pouvoir de m'y opposer. Je demande qu'il me soit permis de me taire.

Ma situation est la même, a dit le Prélat : mais la qualité de Frere me fait oublier celle d'Évêque. Cher Grandisson, nous laissez-vous du moins la liberté de répondre aux Curieux, que nous

vous regardons comme un Enfant de l'Église, mais que de fortes raisons vous empêchent à présent de le déclarer ?

J'espere de votre bonté, Monseigneur, que vous n'exigerez point de moi ce que je ne pourrois accorder sans perdre une partie de votre estime. Si vous m'honorez beaucoup, en m'admettant dans votre illustre Famille, que ce ne soit point en me déshonorant à mes propres yeux.

Vous avez l'exemple de plusieurs grands Princes, m'a dit le Pere Marescotti ; de Henri de France, Chevalier, d'Auguste de Pologne.

Il est vrai, mon Pere : mais les plus grands Rois n'ont pas été grands dans toutes les actions de leur vie. Un changement de Religion leur cause d'autant moins de scrupule, que la plûpart n'en observent gueres les maximes…

Le Prélat m'a interrompu : nous avons déja poussé cette matiere assez loin entre le Chevalier & moi. Je reviens à la question de mon Pere. Quelle sureté pouvons-nous avoir que ma Sœur ne sera point pervertie ? Le Chevalier s'en rapporte au Pere Directeur. Le Pere se dispense de répondre. Moi, Chevalier, je vous demande, si vous promettez que, par vous ou par les Ministres de votre Église, vous n'entreprendrez jamais de pervertir Clémentine ? Vous lui accorderez un Confesseur : consentez-vous que ce soit le Pere Marescotti ?

Eh ! le Pere Marescotti seroit-il disposé…

Je le suis, Monsieur, pour soutenir l'attachement de Clémentine à sa foi, & dans l'espérance de convertir un homme, qui sera justement cher alors à toute cette Famille.

Non-seulement je donne volontiers les mains à cette proposition, mais je me croirai fort heureux que le Pere Marescotti m'accorde le pouvoir de lui marquer tout le respect que j'ai pour lui. Je n'ai qu'une demande à faire ; c'est que le Pere me prescrive lui-même ses conditions. Elles seront remplies, je vous assure, à quelque prix qu'il mette ses soins.

Jamais, a-t-il répliqué, il n'y aura de difficulté là-dessus entre vous & moi.

Vous n'en sauriez avoir sur cet article, a dit le Marquis ; car le Pere Marescotti ne cessera point d'être le Directeur de cette maison.

Je ne propose au Pere qu'un seul engagement de sa part : c'est de borner ses soins à ceux qui sont déja dans ses principes, & de n'entrer jamais dans aucune discussion avec mes Domestiques, mes Vassaux, mes Voisins, dans un Pays, où la Religion établie est différente de la sienne. Je pourrois m'en reposer sur sa propre modération : mais, sans l'engagement que je lui demande, sa conscience seroit peut-être embarrassée ; & je crois devoir cette précaution au repos de ma Patrie.

Vos Anglois, Chevalier, m'a dit le Comte, se plaignent beaucoup des persécutions de notre Église : cependant, à quelle contrainte les Catholiques ne sont-ils pas réduits en Angleterre ?

J'aurois mille choses à dire sur ce point. Mais il me suffit de répondre pour moi-même, & pour ma propre conduite.

Àl'égard des Domestiques de ma Fille, je crois pouvoir espérer, a dit la Marquise, que le soin en sera confié au Pere Marescotti, qui en formera une petite Église autour d'elle, pour la sou-

tenir dans un Pays, où sa Religion ne laissera point d'être exposée à quelque danger. Ses Femmes, ai-je répondu, & ses Domestiques particuliers, seront toujours de son choix. Si leur conduite est raisonnable, ils trouveront de l'avantage à me regarder aussi comme leur Maître. S'ils se conduisent mal, il est juste que je puisse les croire dans ma dépendance, comme dans celle de leur Maîtresse. Je ne dois pas être soumis à leurs caprices. S'ils se croyoient indépendans de moi, je serois désobéi, peut-être insulté ; & mon ressentiment pour leur insolence passeroit peut-être pour haine de leur Religion.

Cet article ayant été réglé sous une bonne forme, j'ai ajouté que si Camille suivoit sa Maîtresse, j'aurois beaucoup de confiance à sa discrétion. Comme vous en avez aussi pour le Pere, m'a dit le Prélat, nous nous flattons qu'en Angleterre vous ne feriez pas difficulté de le consulter, sur les fautes dont les Domestiques de ma Sœur pourroient être accusés.

C'est à quoi je ne puis m'engager. Je dois être le Juge des mœurs & de la conduite de tous mes Domestiques. Leur indépendance pourroit faire naître, entre leur Maîtresse & moi, des difficultés qui n'arriveroient jamais autrement. C'est à moi, que le pouvoir de les congédier, pour une faute grave, doit appartenir. Je ne suis pas d'un naturel capricieux. Ma charité ne se borne point à ceux qui ont la même Religion que moi. Dans un pays éloigné, je sais ce qu'on doit à des Étrangers sur lesquels on a quelque pouvoir. Peut-être se trouveront-ils mieux de celui que j'aurai sur eux. Mais les Domestiques de ma Femme, fût-elle Reine du monde entier, doivent être aussi les miens.

Quel malheur, a dit le Pere Marescotti, que nous n'ayons pas tous une même foi ! Mais, Monsieur, vous permettrez du moins

que dans l'occasion je prenne quelque part aux affaires de cette nature.

Oui, mon Pere ; & je me conduirai volontiers par vos avis. Mais, je n'accorderois pas, au plus grand Saint du Ciel, ni au plus sage de tous les hommes, l'empire sur moi, dans ma Famille.

Mes sentimens ont paru raisonnables au Prélat. D'accord, m'a-t-il dit, sur cet important article. N'est-ce pas neuf mois, que vous vous proposez de passer en Italie ?

Cette promesse, Monseigneur, suppose que le goût de Clémentine ne soit pas pour un plus long séjour en Angleterre. Alors, je ne passerois que trois mois dans le Pays de ma naissance. Autrement, j'avois proposé, que l'Angleterre & l'Italie eussent alternativement leur année.

Nous ne pouvons désirer, a dit le Marquis, que le Mari vive séparé de sa Femme. Clémentine vous accompagnera sans doute, & la stipulation ne sera que d'année en année : mais la premiere année doit être pour nous ; & nous nous promettons, de votre part, toute sorte d'indulgence pour cette chere Fille, en faveur d'une santé si foible.

Que je vous fasse une autre proposition, a repris la Marquise : c'est que dans cette premiere année, qui sera pour nous, vous engagerez vos deux Sœurs, qu'on nous a représentées ici comme de fort aimables femmes, & votre Pupille même, qui peut être regardée comme une petite Italienne, à venir passer une partie du tems avec nous. Vous aimez vos Sœurs ; & je serois bien aise de voir Clémentine familiarisée, avant son départ, avec les Dames de votre Famille.

Mes Sœurs, Madame, sont du caractere le plus obligeant ; & je dois le même éloge à leurs Maris. Je ne doute point qu'elle n'entrent volontiers dans cette idée. Le tems, que vous jugez le plus agréable pour leur visite, est, sans doute, vers la fin de la premiere année. Outre la commodité de pouvoir s'y préparer, elles auront alors le double avantage, d'avoir commencé une heureuse amitié avec Clémentine, & de pouvoir l'accompagner, dans son voyage en Angleterre.

Cette ouverture n'a reçu que des applaudissemens. J'ai ajouté que, l'année d'après, je n'étois pas sans espérance de voir quelqu'un de l'illustre Famille disposé à se mettre de la partie, pour ne laisser rien manquer à la satisfaction d'une fille si chere.

Qui sait, m'a répondu la Marquise, si le Marquis & moi nous ne serons pas du nombre ? Il nous sera bien difficile de nous séparer de notre chere Fille. Cependant, ces mers…

Le Prélat, nous interrompant, a dit qu'il falloit remettre ce soin à l'avenir, & le faire dépendre des circonstances ; mais, qu'il étoit question, à présent, du bien de sa Sœur.

Il est considérable, a dit le Comte, & chacun de nous prendra plaisir à l'augmenter.

Si le Ciel vous donnoit plus d'un fils, a repris le Prélat ; comme votre bien d'Angleterre suffiroit pour l'un, & que celui de nos deux Grands-Peres, qui est légué à ma Sœur, feroit un ample partage pour l'autre, nous espérons que l'un des deux seroit confié à nos soins.

Toute l'assemblée a jugé cette demande fort raisonnable.

J'ai répondu que c'étoit à quoi je ne pouvois m'engager. L'éducation des Fils, ai-je continué, ne regarde que moi, comme celle des Filles appartient à la Mere. Je consens que le bien d'Italie soit le partage des Filles, & qu'elles soient élevées sous vos yeux. Les Fils n'y auront aucune part.

Àmoins qu'ils ne deviennent Catholiques, a dit le Prélat.

Non, non, Monseigneur, ai-je répliqué. Ce pourroit être une tentation pour eux. Quoique je sois résolu de laisser, sur l'article de la Religion, la même liberté à mes descendans, qu'on m'a laissée à moi-même, je ne veux pas qu'on m'accuse de leur tendre un piege. En qualité d'Anglois, ils seront exclus de tout droit à la succession d'Italie. Ce Pays, sans doute, a des loix qui peuvent assurer cette disposition.

Par le mariage de Clémentine, a dit le Marquis, toutes les prétentions de Daurana sont annullées. Mais croyez-vous, Chevalier, qu'il y ait de la justice à priver du droit de la nature, des Enfans qui ne sont point encore nés ?

Je jouis, Monsieur, d'une fortune considérable, & j'ai d'autres espérances. Ce que je ne possede point ne peut être regardé comme à moi. C'est le mariage qui fera mon droit, & les articles peuvent le modifier. Vous savez que les richesses ne font pas le bonheur. Si mes Descendans ne se trouvent point heureux de ce qui peut leur suffire, ils ne le deviendront point par une abondance superflue. J'espere que le Seigneur Jeronimo se rétablira. Il peut se marier. Que le bien d'Italie passe entre ses mains au moment de mon mariage. S'il juge convenable, en le recevant, d'en marquer quelque reconnoissance à sa Sœur, ce qu'il fera pour elle ne tournera qu'à son usage, sans aucune dépendance de

moi. Si le Seigneur Jeronimo meurt dans le célibat, ou sans Enfans, que ce bien passe au Général. Il ne peut être mieux employé ; & par le consentement que je promets, il ne sortira pas du nom.

Ils se sont entre-regardés tous, avec diverses marques d'étonnement. Mon Frere, a dit le Comte au Marquis, nous pourrions tout abandonner à la générosité d'un jeune Homme de ce caractere. J'avoue qu'il me confond.

Le plus juste tempérament, a repris la Marquise, est celui que le Chevalier a touché d'abord, & le plus conforme aussi à l'intention des deux Grands-Peres : c'est que le bien en question soit assuré aux Filles. Nos deux Fils n'auront rien à desirer après notre succession ; & ce sera une sorte de récompense, pour la générosité du Chevalier, que le Patrimoine des siens ne soit pas diminué par la dote des Filles.

Tout le monde a généreusement applaudi ; & cet expédient m'étant proposé, j'y ai pleinement donné les mains. Voyez, Chevalier, m'a dit le Pere Marescotti, à quelle généreuse famille vous êtes prêt à vous allier ! Quoi ? des sentimens si conformes aux vôtres n'auront pas la force de vous toucher assez pour vous rendre Catholique ? Sa sainteté, M. l'Évêque s'y engage, recevroit elle-même votre aveu, & se feroit une joie de vous accorder toutes ses bénédictions. Vous convenez qu'on peut faire son salut dans notre Église ; nous croyons qu'on ne le peut hors de son sein. Rendez-vous. Répandez la joie dans cette Famille. Faites le bonheur de Clémentine.

Quelle idée, mon Pere, prendriez-vous d'un homme qui sacrifieroit sa conscience aux plus grands avantages, aux plus hautes

considérations de la terre ? Si je pouvois me persuader qu'il fût indifférent… Mais remettons ce point à d'autres circonstances, lorsque nous pourrons le traiter entre vous & moi, comme entre un Pere & son Fils. Aujourd'hui, n'augmentez pas mes peines, en me mettant dans la nécessité de refuser quelque chose à cette chere & respectable assemblée.

Mon Pere, lui a dit le prélat, n'insistons plus sur ce point. Vous savez quelles explications j'ai eues avec le Chevalier. Il est inébranlable. Si, dans la suite, vous faites plus d'impression sur lui, nous vous devrons tout notre bonheur. Et s'adressant au Marquis : à présent, Monsieur, il est question d'apprendre au Chevalier ce que vous avez dessein de faire pour ma Sœur, outre les donations de ses deux Grand-Peres.

J'ai prévenu le Marquis, qui se disposoit à répondre. Je vous demande en grace, Monsieur, de ne pas prononcer un mot là-dessus. Tous vos projets de cette nature peuvent s'exécuter annuellement, comme la conduite que vous me verrez tenir avec votre Fille pourra m'en faire juger digne. Ne connois-je pas la générosité de toute cette noble Famille ? Je veux dépendre de vous. J'ai assez de bien pour Clémentine & pour moi, ou je connois mal son cœur. Dans tout ce que vous me dites, ne considérez que votre propre satisfaction, & de grace, épargnez-moi les détails.

Que dira ma Sœur Sforce ? s'est écrié le Comte. Tout opposée qu'elle est à cette alliance, pourra-t-elle refuser son admiration à tant de noblesse !

Quoi ! m'a dit le Prélat, c'est sérieusement, Chevalier, que vous ne voulez aucun détail ?

Très-sérieusement, & je le demande en grace.

Faisons tout ce qu'il désire, a-t-il repris. Monsieur (en me pressant la main) mon Frere, mon Ami, quel nom dois-je vous donner ; nous cédons à toutes vos volontés. Mais notre reconnoissance aura son tour. Elle s'acquittera, n'en doutez point. Avec quelle ardeur ce devoir sera rempli ! Mais hâtons-nous d'aller réjouir le cœur de Jeronimo, par le récit de tout ce qui s'est passé. Cette conférence auroit pu se tenir dans sa chambre ; & tout le reste peut être réglé en sa présence.

Ce qui nous reste à faire, m'a dit le Marquis, c'est d'obtenir la permission de sa Sainteté. Elle ne l'a pas refusée dans les mêmes cas, c'est-à-dire, lorsque les Fils, ou les Filles d'un mariage, doivent être élevés dans la Religion Catholique.

Nous sommes tous passés dans l'appartement de Jeronimo ; mais je n'ai fait que le traverser, en me rendant à la chambre de M. Lowther, pour leur laisser le tems de faire leurs récits. Jeronimo a marqué tant d'impatience de me voir, qu'on n'a pas tardé à me rappeler. Il m'a serré dans ses bras, comme son Frere, avec mille félicitations sur son bonheur & le mien. Au milieu de ses caresses, je n'ai pu me défendre d'un peu de surprise, lorsque le Prélat, qui ne croyoit pas que je pusse l'entendre, a dit à sa Mere ; ah Madame ! le pauvre Comte de Belvedere ! Quelle sera son affliction ! Mais il ira se consoler à Madrid, avec quelque Dame espagnole. Pauvre Comte ! a répondu la Marquise : mais il seroit injuste de nous blâmer.

Demain je suis invité à prendre le Chocolat avec Clémentine. On nous laissera peut-être seuls ; ou du moins, je ne m'attens à trouver, avec elle, que sa Mere ou Camille.

Que ne donnerois-je pas, cher Docteur Barlet, pour être assuré que la plus excellente Fille d'Angleterre sera heureuse, avec le Comte de D..., le seul de tous ses Admirateurs, que je crois digne d'un si précieux trésor ? Si Miss Byron avoit à se plaindre de son sort, & par ma faute, le souvenir de toutes mes précautions ne seroit pas capable d'adoucir l'amertume de mon cœur. Mais après tout, d'où me viennent tous ces soupçons de tendresse ? & ne dois-je pas les prendre pour des mouvemens d'une vaine présomption ? Cependant, si le Ciel ordonne que ma destinée soit unie à celle de Clémentine, je serois extrêmement satisfait de pouvoir apprendre, avant qu'elle ait reçu mes vœux, que Miss Byron, par complaisance pour les sollicitations de ses Amis, ait accordé sa main au Comte de D...

Il se présente une occasion, pour faire partir mes trois Lettres à la fois. Adieu, très-cher Docteur. Dans nos plus grands sujets de plaisir, les soupirs du cœur nous rappellent nos foiblesses ! Il n'est pas donné à la nature d'être plus parfaite. Adieu, cher Ami !

### Suite de la Lettre de Mylady G..., où les trois précédentes étoient renfermées.

Eh bien, chere Sœur, que dites-vous de ces trois Lettres ? je souhaiterois de m'être trouvée avec vous, lorsque vous les avez lues, pour mêler mes larmes avec les vôtres, en faveur de notre aimable Henriette. Pourquoi mon Frere s'est-il hâté d'écrire ? Ne pouvoit-il pas attendre le résultat de son entrevue suivante avec Clémentine ? Quelle peut avoir été l'occasion de faire partir des Lettres, qu'il a dû croire capables de nous jeter dans une mortelle incertitude ? Malheur à cette occasion, qui est venue si officieusement se présenter. Mais, tendre comme il est, peut-être s'est-il figuré, qu'il étoit nécessaire de nous préparer à ce qui doit suivre,

de peur que notre émotion ne fût trop vive, si nous n'apprenions l'évenement qu'après sa conclusion. Nous, ma Sœur, aller faire notre cour, dans un an, à Mylady Clémentine Grandisson ? Ah, la pauvre Henriette ! & nous le permettroit-elle ? Mais il n'en sera rien ; non, non, c'est une chose impossible. Mais, silence là-dessus, & parlons des faits.

Lorsque ces Lettres sont venues de Londres, le Docteur Barlet étoit à table avec nous. On achevoit de dîner. Il s'est levé, il est passé dans son appartement. Nous étions tous dans une extrême impatience. Après lui avoir laissé le tems de lire des dépêches d'un mille de long, ne le voyant point revenir, sa lenteur m'a paru insupportable. Notre chere Henriette a dit : je crains de mauvaises nouvelles. Espérons qu'il n'est rien arrivé de mal à Sir Charles, que Clémentine n'est pas retombée, que le bon Jeronimo... J'appréhende pour lui.

Moi, j'ai pris le parti de monter à la chambre du Docteur. Je l'ai trouvé assis, le dos vers la porte, enseveli dans ses réflexions ; & lorsqu'il s'est tourné, en m'entendant entrer, j'ai vu qu'il étoit vivement pénétré.

Cher Docteur Barlet ! au nom du Ciel, comment se porte mon Frere ?

Ne vous alarmez pas, Mylady. Tout le monde se porte bien à Boulogne, ou commence à se bien porter. Mais hélas ! je m'afflige pour Miss Byron.

Comment, comment ? mon Frere seroit-il marié ? Il est impossible. Je ne le croirai jamais. Mon Frere est-il marié ?

Oh non, avant ces Lettres. Mais tout est conclu. Chere, chere Miss Byron ! C'est à présent que votre grandeur d'ame sera mise à l'épreuve. Cependant Clémentine est une Fille d'un rare mérite. Pour vous, Mylady, vous pouvez lire ces Lettres, mais je ne crois pas qu'elles doivent être communiquées à Miss Byron. Vous verrez, à la fin de la derniere, quel est l'embarras du Chevalier, entre son honneur & sa tendresse.

J'ai parcouru fort avidement les trois Lettres. Ô Docteur ! lui ai-je dit en finissant, comment faire cette ouverture à Madame Selby, à Madame Sherley, à notre Henriette ? Cependant, différer de les rejoindre, lorsqu'elles savent que ces Lettres sont de mon Frere, ce seroit les alarmer trop. Descendons.

Prenez vous-même les Lettres, Mylady. Vous avez de la tendresse de cœur. On peut se fier à votre prudence. Je vous suivrai dans quelques momens.

Excellent homme ! Je voyois les larmes, qui s'avançoient jusqu'au bord de ses paupieres.

Je suis descendue. J'ai rencontré mon Mari au bas des dégrés ; comment se porte Sir Charles, Madame ? Ô Mylord, tout est perdu. Mon Frere, depuis le tems, est le Mari de la Signora Clémentine.

Un coup de foudre ne l'auroit pas plus abattu. Le Ciel nous en préserve ! c'est tout ce qu'il a pu répondre. Il est devenu pâle comme la mort. Je l'aime, pour la tendre affection qu'il porte à mon Henriette. Les Lettres, lui ai-je dit en lui tendant la main, ne parlent point encore de la célébration ; mais tout le monde est d'accord ; & s'il n'est pas marié, il le sera bientôt. Allez, Mylord ;

dites à Madame Selby que je souhaiterois de l'entretenir dans le jardin à fleurs.

Il m'a dit que Miss Byron étoit allée faire un tour dans le grand jardin avec sa Cousine Nancy ; que m'ayant vue monter chez le Docteur, qui étoit si long-tems à reparoître, elle avoit eu besoin de prendre l'air ; qu'il avoit laissé dans la salle à manger M. Selby, sa femme, Émilie & Lucie, pour venir au-devant de moi, & m'apprendre combien tout le monde étoit alarmé. En vérité les larmes couloient le long de ses joues. Je lui ai tendu la main avec un regard d'amour. Il m'a plu dans ce moment. Je l'ai nommé mon cher Mylord. Je crois avoir entendu dire à notre chere Amie, que la crainte dispose à la tendresse. Elle nous fait tourner les yeux autour de nous, pour trouver quelqu'un qui nous rassure.

J'ai trouvé les personnes que je viens de nommer, prêtes à passer dans le jardin. Ô chere Madame Selby, ai-je dit en entrant, tout est réglé en Italie !

Ils sont tous demeurés muets, à l'exception d'Émilie, dont le chagrin s'est fait entendre. Elle étoit prête à s'évanouir. On a fait appeler sa Femme de chambre. Émilie s'est retirée.

J'ai dit alors à M. & Madame Selby ce que j'avois lu dans la derniere des trois Lettres. Le chagrin du Mari a vivement éclaté. Je n'entends point, a-t-il dit, quelle sorte d'honneur peut avoir obligé Sir Charles de partir, à la premiere invitation, après les traitemens qu'il avoit reçus de ces fiers Italiens. Tout le monde auroit prévu que cela ne pouvoit se terminer autrement. Pauvre Henriette ! Quel sort pour la fleur de l'Univers ! Méritoit-elle d'être ravalée au-dessous d'une Précieuse d'Italie ? Ma consola-

tion, c'est qu'elle est supérieure à tous deux. Oui, Madame, je le soutiens. Un homme, fût-il un Roi, qui est capable de préférer une autre femme à notre Henriette, n'est pas digne d'elle.

Il s'est levé ; il a fait plusieurs tours dans la salle, à grands pas & d'un air chagrin. Ensuite se remettant sur sa chaise ; Madame, a-t-il dit à sa Femme, nous allons voir ce que cette dignité de votre sexe, pour laquelle vous avez si souvent plaidé, sera capable de produire dans la plus noble de toutes les ames. Mais hélas ! ce cher Amour trouvera une extrême différence entre la théorie & la pratique.

Lucie pleuroit : sa douleur étoit muette. Madame Selby s'est essuyé plusieurs fois les yeux. Chere Mylady, a-t-elle dit enfin ; comment apprendrons-nous cette nouvelle à Miss Byron ? Il faut qu'elle la sache de vous. Elle aura recours à moi pour se consoler. Un peu de patience, M. Selby ; vous ne ménagez point assez Sir Charles Grandisson.

Je lui ai demandé aussi un peu de quartier pour mon Frere, en lui représentant qu'il méritoit plutôt d'être plaint ; & je lui ai lu la conclusion de la troisieme Lettre. Mais rien ne pouvoit appaiser M. Selby. Il a continué de blâmer Sir Charles. Après tout, chere Sœur, ces Seigneurs de la création sont plus violens, plus déraisonnables, & par conséquent plus sots & plus pervers, plus enfans, s'il vous plaît, que nous autres femmes, lorsqu'ils voient manquer ce qu'ils desirent beaucoup.

Pendant que nous cherchions le moyen de faire cette triste ouverture à notre charmante Amie, Madame Sherley est arrivée au Château. Nous lui avons communiqué aussi-tôt le sujet de notre chagrin. Sa grande ame n'a laissé voir aucune marque de sur-

prise. Je n'y vois point, nous a-t-elle dit, d'autre remede que la patience. Notre chere Fille s'y attendoit elle-même. Puis-je lire la Lettre qui contient cette intéressante nouvelle ? Je lui ai présenté les trois Lettres. Elle n'a fait que les parcourir. J'admire Sir Charles, a-t-elle repris. Quel auroit été notre bonheur, si le Ciel avoit exaucé nos vœux ! Mais vous vous souvenez, Madame Selby, que nous avons souvent plaint la vertueuse Clémentine. Il paroît assez que la généreuse attention de Sir Charles pour Henriette, coute quelque chose à sa tranquillité. Où est donc ma chere fille ?

Je sortois pour la chercher ; & je l'ai rencontrée sur les degrés de la Terrasse. Votre Grand-Maman, ma chere... Oui, m'a-t-elle dit ; j'apprends qu'elle est arrivée, & je me hâtois de lui venir rendre mes devoirs.

Mais comment vous trouvez-vous, Henriette ?

Assez bien depuis que j'ai pris l'air. J'ai fait demander des nouvelles au Docteur Barlet ; il m'a fait dire que Sir Charles est en bonne santé, & que tous ses Amis se portent mieux. Je suis plus tranquille.

Elle a couru vers sa Grand-Mere avec la joie qu'elle a toujours de la voir. Elle lui a demandé sa bénédiction, un genou à terre, comme elle n'y manque jamais.

Eh quel heureux vent amène ma chere Mere à sa Fille ?

Le jour est fort beau. J'ai cru que l'air & le plaisir de voir mon Henriette feroient bien à ma santé. J'apprends, mon Amour, que vous avez des Lettres d'Italie ?

Ce n'est pas moi, Madame ; mais le Docteur Barlet en a reçu ; & je ne dois pas savoir apparemment ce qu'elles contiennent, car on ne me les a pas communiquées. C'est sans doute quelque chose, qui ne seroit point agréable pour moi. Mais lorsque tout le monde est en bonne santé, je suis capable de patience pour le reste. Le tems nous apprendra tout.

Le Docteur Barlet, qui a pour cette vieille Dame autant d'admiration qu'elle en a pour lui, s'est hâté de lui venir rendre ses respects. Elle m'a remis les Lettres ; & je les ai glissées dans les mains du Docteur, sans que Miss Byron s'en soit apperçue. On m'a dit, a repris cette chere Fille, que mon Émilie s'est trouvée mal. Je sors un instant pour le savoir d'elle-même. Non, mon Amour, lui a dit sa Tante, en la retenant par la main : Émilie sera tout à l'heure ici.

Cet empressement, pour l'arrêter, lui a fait naître de nouveaux soupçons. Elle nous a regardés successivement. Je vois, nous a-t-elle dit, dans les yeux de tout le monde, un air de compassion, qui doit signifier quelque chose. Si c'est sur moi qu'elle tombe, je demande en grace, que par une tendresse mal entendue, je ne sois pas la derniere qu'on ait la bonté d'en informer. Mais je devine… avec un sourire forcé.

Que devine mon Henriette ? a dit sa Tante.

Le Docteur, a-t-elle répondu, m'a fait assurer que Sir Charles se porte bien, & que ses Amis commencent heureusement à se rétablir : il ne m'est donc pas difficile de deviner, par le silence qu'on garde sur le fond des Lettres, que Sir Charles est, ou marié, ou fort proche de l'être. Que dites-vous, cher Docteur ?

Il n'a fait aucune réponse, mais ses yeux étoient mouillés. Miss Byron s'est tournée vers nous, & nous a tous vus avec notre mouchoir aux nôtres. Son Oncle, quittant sa chaise, est demeuré debout près d'une fenêtre, le dos tourné vers nous.

Ce langage est assez clair, a repris l'incomparable Henriette ; & je vois que tout le monde s'afflige ici pour moi. Ma reconnoissance en est extrême ; & je ne la crois pas moins juste, parce que l'homme est Sir Charles Grandisson. Ainsi, cher Docteur, a-t-elle continué, en mettant la main sur la sienne, il est actuellement marié ! Dieu tout-puissant (en levant affectueusement les yeux vers le Ciel) je vous demande son bonheur & celui de Clémentine. Hé bien, mes chers Amis, que voyez-vous ici de contraire à mon attente ?

Sa Tante l'a tendrement embrassée. Son Oncle, courant à elle, l'a serrée entre ses bras. Sa Grand-Mere, qui étoit assise, a tenu les siens ouverts, & la chere Henriette s'y est précipitée, en mettant un genou à terre. Mais, après avoir fait de nouveaux remercimens à l'assemblée, elle a demandé la permission de se retirer pour quelques momens. Sa Tante l'a retenue par la main, en lui disant que Sir Charles n'étoit pas encore marié, mais... S'il doit l'être, a-t-elle interrompu, ne peut-on pas dire qu'il l'est déja ? Émilie est entrée au même moment. Elle avoit fait un effort pour se remettre de son trouble, & peut-être croyoit-elle avoir retrouvé toute sa présence d'esprit : mais à la vue de sa chere Miss Byron, son courage s'est évanoui. Elle a recommencé à pleurer, à sanglotter. Elle vouloit sortir, pour cacher ses larmes ; lorsque Miss Byron l'arrêtant & la prenant dans ses bras, l'a exhortée à s'armer de force, à faire des vœux, comme elle, pour le bonheur d'autrui, & même à s'en réjouir. Je ne m'en consolerai jamais, lui a répon-

du naïvement la petite Fille avec de nouveaux sanglots. C'est pour vous que je m'afflige. Je hais ces Italiennes. Je serois la plus heureuse créature du monde, si vous étiez Mylady Grandisson.

Àprésent que Miss Byron sait le pire, ai-je dit au Docteur, ne pouvons-nous pas lui communiquer les Lettres ? Je vous en prie, a interrompu Madame Sherley ; vous voyez que notre Henriette est un cœur noble. Le Docteur a répondu qu'il s'en rapportoit à notre jugement, & nous a remis les Lettres. Moi, qui les ai lues, ai-je repris, je vais passer au jardin avec Lucie, Nancy, Émilie ; & nous laisserons ensemble Madame Sherley, Madame Selby & Miss Byron. Le Docteur, à qui j'ai proposé de me suivre, a pris le parti de remonter à sa chambre. Lucie a témoigné quelque desir de rester, & les yeux d'Henriette ont paru le désirer aussi. Je suis sortie avec les deux autres, auxquelles j'ai expliqué toute la substance des Lettres. Mylord G... est venu nous joindre, & n'a pas pris moins de part que nous à notre affliction ; de sorte qu'il n'est resté autour d'Henriette que des consolateurs, qui ont aidé à soutenir ses esprits ; car sa Grand-Mere & sa Tante avoient toujours applaudi à la préférence qu'elle donnoit à Clémentine, en faveur de sa maladie. Jamais il n'y eut dans une même famille trois Femmes aussi nobles que Madame Sherley, Madame Selby & Miss Byron. Mais M. Selby n'est pas satisfait, que mon Frere, aimant Henriette, comme il est évident qu'il l'aime, ait pu se déterminer si facilement à partir pour l'Italie. Son chagrin vient de l'affection même qu'il porte à mon Frere, & de celle qu'il a pour sa Niece. Mais il n'est pas besoin de vous dire, que tout homme qu'il est, il n'a pas l'ame aussi grande de moitié, qu'aucune des trois Femmes que j'ai nommées.

Ànotre retour, vous auriez été charmée de voir Henriette prendre Émilie à l'écart, pour la consoler, & pour lui faire valoir les circonstances qui semblent avoir entraîné mon Frere. Elle a rendu ensuite le même office à son Oncle. Que cette généreuse Fille a brillé aux yeux de tous les Témoins !

Lorsqu'elle s'est trouvée seule avec moi, elle m'a parlé du dernier article de la troisieme Lettre, où elle est nommée avec l'apparence d'une si vive tendresse, dans des termes si dignes du plus sensible des hommes, qui marque un respect extrême pour elle & pour son sexe, & qui se reproche de la présomption à lui-même, pour avoir osé supposer, que Miss Byron est à plaindre, & qu'elle a pour lui quelque partie de la tendresse qu'il a pour elle. Il est certain, m'a-t-elle dit, qu'il n'a pas vu, comme vous & votre Sœur, tout le fond d'estime que j'ai pour lui. Comment l'auroit-il vu ? a-t-elle continué. Vous savez que nous étions rarement ensemble ; & lui ayant tant d'obligation, il a pu n'attribuer mes égards qu'à la seule reconnoissance. Mais il est clair qu'il m'aime ; ne le pensez-vous pas ? & peut-être m'auroit-il donné la préférence sur toutes les autres Femmes, s'il avoit pu se refuser aux circonstances. Que le Ciel répande sur lui toutes ses bénédictions ! a-t-elle ajouté : c'est mon premier amour ; jamais je n'en aurai d'autre. Ne blâmez pas cette déclaration, ma chere Mylady. Vous m'avez déja condamnée une fois, en me traitant de Romanciere : mais songez que l'homme est Sir Charles Grandisson.

Malgré toutes ces apparences de force, hélas ! chere Sœur, on s'apperçoit aisément que les heures solitaires de cette aimable Fille sont un pénible fardeau pour elle. Elle a pris l'habitude de soupirer. Elle se leve avec les yeux enflés : le sommeil l'abandonne : l'appétit lui manque : & tous ces symptômes ne lui sont

pas inconnus à elle-même ; on en juge par l'effort qu'elle fait pour les cacher. Quoi ? Faut-il qu'Henriette Byron, avec une beauté incomparable, avec une santé si florissante, une humeur si égale, des passions si faciles à gouverner, généreuse, reconnoissante jusqu'à l'héroïsme ; supérieure à toute autre femme en franchise de cœur, en vraie délicatesse, d'un jugement & d'une maturité d'esprit au-dessus de son âge ; faut-il qu'elle se voie sacrifiée, comme une victime innocente, sur l'autel d'un amour sans espérance ? Sa situation me perce le cœur. Je ne puis supporter ce triomphe de l'autre sexe, quoique l'homme soit mon Frere. Mais au fond ce n'en est pas un pour lui. Il paroît au contraire, que son cœur, véritablement noble, souffre mortellement de ne pouvoir se donner tout entier à cette excellente Fille.

M. Deane est arrivé ici ce matin. Il est homme de mérite. Dans un moment d'entretien, où il m'a parlé à cœur ouvert, j'ai su de lui que son dessein a toujours été de faire Miss Byron sa principale Héritiere. Il m'a informée de son bien, qui est considérable. Je vois que la vraie politique est d'être bon. Jeunes & Vieux, Riches & Pauvres, tout le monde est idolâtre de Miss Byron.

M. Deane est dans une inquiétude extrême pour sa santé, qui décline visiblement. Il la croit en consomption. Mais nous sommes convaincus, elle-même, & tout autant que nous sommes, que le mal n'est pas du ressort de la Médecine. Elle a feint de la surprise, lorsqu'il s'est expliqué sur ses craintes ; dans la vue, comme elle me l'a confessé, d'éviter les sollicitations d'une tendresse importune, qui voudroit l'engager à des consultations pour une maladie, dont il n'y a que la patience & le tems qui puissent la guérir.

Que va devenir la Signora Olivia, lorsqu'elle sera informée de ce qui se passe à Boulogne ? Elle a ses Émissaires, qui ne lui permettront pas de l'ignorer long-tems. Quels seront ses transports ? Je suppose, qu'étant en correspondance avec elle, vous ne serez pas long-tems sans être troublée par ses invectives.

Tout le monde vous desire ici, vous & votre Lord. Pour moi, je n'ai pas de plus vive impatience que de vous revoir tous deux, ou, si vous l'aimez mieux, de vous voir arriver pour me voir. Vous ne sauriez me prendre dans un tems plus avantageux pour moi. Pas le moindre démêlé avec mon Mari. Vous n'entendriez de nous, que tout ce qu'il vous plaît, Mylord..., mon cher Amour, vous ne me demandez rien... Vous me prévenez, Mylord, dans tous mes desirs. Je l'ai averti fort tendrement de quelques-uns de ses foibles : il me remercie de l'instruction ; & sa résolution, dit-il, est d'être tout ce qu'il faut pour me plaire.

J'ai fait des découvertes en sa faveur. Je lui ai trouvé plus d'esprit, plus d'agrément, plus de sens & de savoir, que je ne lui en croyois, & que je ne lui en avois même soupçonné, lorsque j'avois plus de raison de chercher toutes ces qualités dans son caractere. Il m'accorde une très-grande portion de jugement ; & vous jugez bien, qu'après de telles découvertes à son avantage, il ne peut faire autrement. En un mot, nous faisons des progrès si monstrueux dans notre commerce d'estime, que, pour peu qu'ils continuent, nous aurons peine à nous reconnoître pour le même homme & la même femme qui firent, il y a quelques mois, une si bizare figure aux yeux des Spectateurs dans l'Église de saint Georges. Il faudra nous remarier, pour nous assurer l'un de l'autre ; car soyez persuadée que nous ne voudrons jamais paroître aussi sots, que nous le fûmes alors. Ce qui le releve beau-

coup dans mes idées, c'est la bonne opinion que tout le monde semble avoir ici de lui. On le trouve homme de sens, homme de bon naturel, & le croiriez-vous fort bel homme ? Tous les Habitans de cette maison passent pour gens très-sensés, & d'une grande pénétration ; je ne puis les contredire, sans me faire tort à moi-même.

Vous apprendrez avec joie qu'Émilie, toujours attentive à copier son modele, sera une excellente Femme, & une très-bonne Mere de famille. Miss Byron est réellement la Fille du monde qui entend le mieux l'économie domestique. À son arrivée, elle a repris la direction de cette famille, pour soulager sa Tante Selby. C'étoit son office avant son voyage de Londres. Jusqu'à présent je me suis crue assez entendue sur cet article, mais elle m'a fermé pour jamais la bouche, & son administration est accompagnée de tant de dignité & de douceur, qu'elle est adorée de toute la Maison. Cependant j'ai peine à comprendre où elle trouve du tems pour cette multitude de soins, car nous ne nous appercevons jamais qu'elle nous manque. Mais avec peu d'amour pour le lit, beaucoup d'ordre, & de l'aisance sans précipitation, rien n'est difficile.

Votre Lettre m'est remise à ce moment. J'avois prévu quelles seroient les agitations d'Olivia. Elle a reçu sans doute quelques informations de Boulogne, car pourquoi quitter si-tôt l'Angleterre, lorsqu'elle avoit résolu d'y attendre le retour de mon Frere ? Malheureuse femme ! Henriette a pitié d'elle. Mais quel est le Malheureux dont Henriette n'ait pas pitié ?

(N.) On trouve ici plusieurs Lettres plus agréables qu'utiles au soutien de l'intérêt, l'une de la comtesse de D..., qui ne perdant point de vue le mariage de son Fils, s'efforce de combattre

l'amour de Miss Byron pour Sir Charles, par des raisonnements pris de la nature de cette passion, & des difficultés où elle n'ignore pas que sir Charles est engagé ; les autres, de différentes personnes, & par des motifs tout différents de l'intérêt général. Mylady G... (auparavant Miss Charlotte Grandisson) ayant enfin quitté le château de Selby, écrit aussi à Miss Byron, qu'elle y a laissée avec Émilie, & lui dit mille choses badines. Miss Byron lui fait une réponse plus grave, qui se ressent de sa situation. Le plus grand éloge qu'on doive ici à l'Auteur, regarde les caracteres qui sont habilement soutenus. Mais tout étant accessoire à la situation de Sir Charles, on y revient enfin par une lettre au Docteur Barlet.

## Lettre 78

*À Boulogne, 8,19 Juillet.*

Je me sens le cœur plus triste qu'il ne l'a jamais été. Quel nom donner au bonheur dont on ne peut jouir, sans faire le malheur d'autrui ! Le Comte de Belvedere, informé de l'heureux changement de Clémentine, & que suivant toute apparence elle sera le prix des services d'un homme, à qui toute la Famille attribue son rétablissement, arriva hier au soir dans cette Ville, & me fit avertir aussitôt du dessein qu'il avoit de me rendre aujourd'hui sa visite.

Ce matin j'ai reçu, par Camille, un message de Clémentine, qui me prie de remettre à l'après-midi l'entrevue dont nous étions convenus hier. J'ai demandé à Camille si elle en savoit la raison, & pourquoi cet ordre me venoit si matin ? Elle m'a répondu, qu'il

n'étoit parti que de sa Maîtresse, & qu'aucun autre n'y avoit eu la moindre part. La Marquise, m'a-t-elle dit, l'informa hier au soir, que tout étoit terminé ; qu'elle seroit Maîtresse de son sort, & que vous auriez la permission de la voir ce matin, pour apprendre ses intentions d'elle-même. Là-dessus, elle se jetta aux pieds de sa Mere, avec les plus vives marques de reconnoissance pour l'affection & la bonté de sa Famille ; & depuis ce moment, elle a paru dans une disposition tout-à-fait différente. Dans l'instant même, elle devint grave, réservée ; mais ardente pour sa plume, dont elle se servit tout le reste du jour, pour mettre au net ce qu'elle avoit écrit sur ses Tablettes. Demain, me disoit-elle quelquefois, demain, Camille, sera un grand jour. Que n'est-il déja venu ! Cependant je le redoute. Comment soutiendrai-je une conversation de cette importance ? Que ferai-je pour être aussi généreuse, aussi grande que le Chevalier ? Sa bonté m'enflamme d'émulation. Que le jour me tarde ; & que n'est-il passé ! Toute la soirée s'est ressentie de cette chaleur. Je crois, a continué Camille, qu'elle a rédigé plusieurs articles, que son dessein est de vous faire signer : mais, sur quelques mots qui lui sont échappés, j'ose dire, Monsieur, qu'ils sont dignes de son ame généreuse, & que vous y trouverez moins de dureté que de caprice.

J'eus beaucoup de peine, a poursuivi la fidelle Camille, à lui persuader, vers minuit, de prendre un peu de sommeil. Elle s'est levée, dès quatre heures du matin, elle a repris sa plume ; & vers six heures, elle m'a chargée de la commission dont je m'acquitte. Je lui ai représenté que l'heure étoit peu convenable, & je l'ai pressée d'attendre que sa Mere fût levée. Mais elle m'a priée de ne pas la contredire, & de songer que sa Mere la laissoit maîtresse de ses volontés. Ainsi, Monsieur, a conclu Camille, mon devoir est rempli. Je vois que les événemens du jour demandent

des précautions ; mais vous n'avez pas besoin de conseil dans une conjoncture si délicate.

L'arrivée du Comte de Belvedere ayant interrompu Camille, elle m'a quitté, pour retourner à ses fonctions.

*à dix heures.*

Le Comte, que j'ai reçu avec toutes les civilités possibles, n'y a répondu que par un air froid & mécontent. Surpris de ne pas lui trouver la politesse & l'amitié qu'il a toujours marquées pour moi, je lui en ai témoigné quelque chose ; il m'a demandé si je l'informerois fidellement des termes où j'étois avec la Signora Clémentine ? Fidellement, sans doute, ai-je répondu, supposé que j'entre dans quelque explication : mais la disposition, où je vous vois, ne me permet peut-être point de vous satisfaire là-dessus.

Je vous dispense d'une autre réponse, a-t-il répliqué. Vous me semblez sûr de vos avantages ; mais Clémentine ne sera point à vous, pendant qu'il me restera un souffle de vie.

Après tant de révolutions, Monsieur, après tant d'incidens & de scenes, que je n'ai pas cherché à faire naître, rien ne doit être capable de me surprendre : mais si vous avez quelques prétentions à former, quelques demandes à faire sur ce point, ce n'est point à moi, c'est à la Famille du Marquis della Porretta qu'il faudroit vous adresser.

Croyez-vous, Monsieur, que je ne sente point l'ironie de ce langage ? Sachez, néanmoins, qu'à l'exception d'un seul, tous les cœurs de la Famille sont dans mes intérêts. D'ailleurs toutes les considérations sont pour moi ; & vous n'avez pour vous, que la

générosité de vos services, que je ne conteste point, ou peut-être les agrémens de votre figure & de vos manieres.

Ces qualités, Monsieur, réelles ou non, ne doivent être reprochées qu'à ceux qui veulent s'en prévaloir. Mais permettez que je vous fasse une question : si vous n'aviez pas d'autre obstacle que moi, auriez-vous quelque espérance à l'affection de Clémentine ?

Aussi long-tems qu'elle ne sera point mariée, il m'est permis d'espérer. Sans votre retour, je ne doute point qu'elle n'eût été à moi. Vous n'ignorez pas que sa maladie n'auroit point été capable de m'arrêter.

Je n'ai rien à me reprocher dans ma conduite. C'est, Monsieur, le point essentiel pour moi, qui n'en dois compte à personne. Cependant, si vous en avez quelque doute, éclaircissez-vous. J'ai tant d'estime pour le Comte de Belvedere, que je souhaite sincerement de mériter la sienne.

Apprenez-moi donc, Chevalier, quelle est actuellement votre situation avec Clémentine, ce qui s'est conclu entre vous & la Famille, & si Clémentine s'est déclarée pour vous ?

Elle ne s'est point encore ouverte avec moi. Je répete que l'estime du Comte de Belvedere m'est précieuse ; & je m'expliquerai, par conséquent, avec plus de franchise qu'il ne doit se le promettre de l'humeur chagrine qui paroit le dominer dans cette visite. J'ai parole, cet après midi, pour un entretien avec Clémentine. Tout est d'accord entre sa Famille & moi. Je me suis imposé pour regle, de prendre les mouvemens d'un esprit si pur, quoique hors de son assiette naturelle, pour l'ordre de la Providence. Jusqu'à présent, les miens ont été purement passifs : l'honneur ne

me permet plus de m'arrêter à ces bornes. Cet après-midi, Monsieur…

Cet après-midi… (d'une voix altérée) quoi ? cet après-midi !

Décidera de ma destinée par rapport à Clémentine.

Vous me désespérez ! Si ses Parens sont déterminés en votre faveur, c'est par nécessité, plutôt que par choix. Mais s'ils la laissent maîtresse d'elle-même, je suis perdu !

Supposez qu'elle se détermine pour moi, c'est une raison, Monsieur, qui ne laisse point de réplique. Mais les circonstances ne me paroitront pas fort heureuses, si c'est, comme vous le dites, sans inclination du côté de la Famille que j'obtiens l'honneur d'y être admis ; & moins encore, si ma bonne fortune entraîne le malheur d'un homme tel que vous.

Quoi ? Chevalier, c'est aujourd'hui que vous devez voir Clémentine, pour terminer avec elle ? Cet après-midi ! Et vous devez changer de conduite ? mettre de l'empressement dans vos soins ? la solliciter de se donner à vous ? Ma Religion, l'honneur de mon Pays… Expliquons-nous, Monsieur. Il faut convenir de quelque chose. Je vous le dis avec un mortel regret ; mais il le faut. Vous ne refuserez point de vous mesurer… Le consentement n'est pas encore donné. Vous ne déroberez pas ce trésor à l'Italie. Faites-moi l'honneur de sortir à ce moment avec moi.

Malheureux Comte ! Que je vous plains ! Vous connoissez mes principes. Il est dur, après la conduite que j'ai tenue, de se voir invité… Faites-vous expliquer tous mes procédés, par le Prélat, par le Pere Marescotti, par le Général même, qui a toujours été de vos Amis, & qui étoit autrefois si peu des miens. Ce qui les a

fait entrer dans des sentimens, aussi contraires à leurs inclinations que vous le pensez, ne peut être sans force sur une ame aussi noble que celle du Comte de Belvedere. Mais à quelque résolution que les éclaircissemens puissent vous porter, je vous déclare d'avance que je n'accepterai jamais votre rendez-vous, qu'à titre d'Ami.

Il s'est tourné, avec une vive émotion. Il s'est promené dans ma chambre, comme un homme irrésolu. Enfin, se rapprochant de moi, d'un air égaré ; je vais de ce pas, m'a-t-il dit, voir le Pere Marescotti, le Prélat, leur faire connoître mon désespoir ; & si je perds l'espérance... Ô Chevalier ! Je vous le répète encore ; Clémentine ne sera point à vous pendant ma vie. En sortant, il a regardé autour de lui, comme s'il eût craint d'être entendu de quelque autre que de moi, quoique nous n'eussions personne proche de nous ; & se baissant vers moi, il vaut mieux, a-t-il ajouté, mourir de votre main que de... Il n'a point achevé ; & sans me laisser le tems de répondre, il m'a quitté si brusquement, qu'il avoit disparu lorsque je suis arrivé à la Porte. Comme il étoit venu à pied, un Valet, qu'il avoit à sa suite, a dit aux miens, que Madame de Sforce l'étoit allé voir à Parme, & que depuis cette visite, on avoit rémarqué dans son humeur, un changement qui alarmoit toute sa Maison.

Apprenez-moi, cher Docteur, comment les Téméraires vivent si tranquilles, lorsqu'avec tant de précautions pour éviter l'embarras, & tant d'éloignement pour toute sorte d'offenses, à peine suis-je parvenu à me dégager d'une difficulté, que je retombe dans une autre. De quoi les Femmes ne sont-elles pas capables, lorsqu'elles entreprennent de mettre la division entre des Amis ? Madame de Sforce a l'humeur hautaine, intriguante. Il n'est pas

de son intérêt que Clémentine soit jamais mariée. Cependant le Comte de Belvedere est d'un naturel si doux, si éloigné de la violence, que n'ignorant point les vues de cette Dame, j'admire par quels artifices elle a pû susciter une flamme si vive, dans une ame si paisible.

Le tems me presse, pour me rendre au Palais della Porretta. Je ne suis pas tranquille sur le récit de Camille. Ne marque-t-il point, dans sa Maîtresse, une imagination trop échauffée, pour une occasion de cette importance ? & ne dois-je pas craindre qu'elle ne soit rien moins que rétablie ?

## Lettre 79

*même jour, au soir.*

Je voudrois recueillir mes esprits, mon cher & respectable Docteur, pour vous faire un détail, que vous trouverez fort surprenant. Clémentine est la plus noble Fille qui soit au monde. Qu'arrivera-t-il enfin... Mais, j'ai besoin d'un cœur plus tranquile, & d'une main plus ferme, pour être en état de continuer.

Je me trouve un peu moins agité. Mes premieres lignes demeureront, pour vous faire juger quelle étoit l'émotion de mon ame, lorsqu'en arrivant, j'ai tenté d'écrire mille choses, qui venoient de se passer sous mes yeux.

Camille m'attendoit dans la premiere salle, avec ordre de me conduire chez la Marquise. J'y ai trouvé avec elle le Marquis & le Prélat. Ô Chevalier, m'a-t-elle dit, nous avons été fort troublés

par une visite du Comte de Belvedere. Qu'il est à plaindre ! Il nous a dit, qu'il vous avoit vu chez vous.

Il est vrai, Madame. Alors j'ai raconté, à la priere du Prélat, tout ce qui s'étoit passé entre nous, excepté ses derniers mots, par lesquels j'ai cru devoir entendre, qu'il aimoit mieux mourir de la main d'autrui, que de la sienne.

Ils ont témoigné la part qu'ils prenoient à sa peine, & leur inquiétude pour moi ; mais je ne me suis point apperçu, que cet incident eût altéré leurs dispositions en ma faveur. Ils avoient déclaré au Comte, que le rétablissement de leur Fille, paroissant dépendre de la parfaite satisfaction de ses desirs, ils étoient résolus de n'y plus apporter la moindre opposition. La visite de ce malheureux Ami, m'a dit la Marquise, & ses emportemens, qui m'ont fait d'autant plus de pitié, que je le crois menacé de la maladie de ma Fille, m'ont empêchée de voir Clémentine depuis deux heures. J'allois passer chez elle, lorsque vous êtes arrivé : mais Camille ira pour moi.

Ce matin, a continué la Marquise, dans l'entretien que j'ai eu avec elle, elle s'est excusée de vous avoir envoyé Camille, pour vous prier de remettre votre visite à l'après midi. Elle n'étoit pas préparée, m'a-t-elle dit, à vous recevoir. Je lui ai demandé de quels préparatifs elle avoit besoin, pour voir un homme que nous estimons tous, & qui lui avoit toujours marqué tant de respect ? Elle m'a répondu, que devant vous voir dans un jour, sous lequel il ne lui avoit pas encore été permis de vous regarder, elle avoit quantité de choses à vous dire, & qu'elle craignoit de ne pouvoir se les rappeller ; qu'elle en avoit écrit une partie, mais qu'elle n'étoit pas encore contente d'elle-même ; que vous étiez grand, qu'elle vouloit s'efforcer de ne l'être pas moins ; que la liberté,

que nous lui accordions, augmentoit son embarras, & qu'elle avoit déja souhaité vingt fois d'être à la fin du jour.

Je lui ai proposé, a poursuivi la Marquise, de prendre plus de tems ; un mois, une semaine. Non, non, m'a-t-elle dit ; je serai prête à le voir tantôt. Qu'il vienne. Je me sens la tête assez bien. Qui sait si je ne serai pas plus mal demain, ou dans une semaine ?

Camille est rentrée. On lui a demandé dans quel état elle avoit laissé sa Maîtresse. Elle nous a dit qu'elle l'avoit trouvée fort pensive, mais l'esprit vif & agité ; qu'elle paroissoit remplie de la visite qui s'approchoit, & que depuis une demie-heure, elle avoit demandé trois fois si le Chevalier étoit arrivé ; qu'elle relisoit souvent ce qu'elle avoit écrit ; qu'elle le mettoit sur sa table & le reprenoit ; que se levant quelquefois, elle se promenoit un moment dans sa chambre, tantôt avec un air de dignité, tantôt la tête panchée ; que pendant la derniere heure elle avoit plusieurs fois pleuré ; que dans d'autres momens elle soupiroit : qu'elle n'étoit pas contente de son habillement ; qu'elle avoit voulu d'abord être en noir, puis en couleur ; qu'ensuite elle avoit demandé une robe bleue & argent, & qu'elle s'étoit déterminée enfin pour un satin blanc tout uni. Elle paroît un ange dans cette parure, a conclu Camille ; mais qu'il seroit à souhaiter que ses yeux & ses mouvemens fussent un peu plus composés !

Je prévois de la difficulté pour vous, m'a dit le Prélat. Toutes ces agitations marquent encore quelque désordre. Cependant, si proche d'une entrevue, qui doit finir par une déclaration en votre faveur, elles font juger combien son cœur est intéressé à cet événement : Puisse-t-il faire votre bonheur & le sien !

Je ne crains rien pour le bonheur de ma Fille, a dit la Marquise, dans tout ce qui dépendra du Chevalier. Je suis sûre de sa tendresse pour elle.

Il me semble, a dit le Marquis, que nous pourrions lui laisser la liberté de mener sa Femme en Angleterre, pendant les premiers six mois, à condition de nous la ramener pour les six autres. Ce changement pourroit faire prendre un nouveau cours à ses idées. La vue continuelle des mêmes lieux & des mêmes personnes est capable d'attrister son cœur. J'ajoute que son absence serviroit à fortifier ce pauvre Comte de Belvedere.

Le Prélat a loué cette idée. La Marquise n'a pas fait d'autre objection, que celle de sa tendresse. On a conclu, que le choix en seroit abandonné aussi à Clémentine. Camille, a dit le Marquis, il est tems d'avertir ma Fille, que le Chevalier attend qu'elle demande à le voir. Vous y consentez ? m'a-t-il dit civilement.

Camille n'est pas revenue aussi-tôt : à son retour, elle nous a fait une nouvelle peinture des agitations de sa Maîtresse, qu'elle a terminée, en priant la Marquise de monter à son appartement. Si c'étoit votre premiere entrevue, m'a dit le Prélat, je ne serois pas surpris de ce désordre : mais il faut avouer que le mal se montre sous une étrange variété de formes.

La Marquise est montée avec Camille, & m'a fait avertir presqu'aussi-tôt de la suivre. Elle est venue au-devant de moi, jusqu'à la porte du cabinet ; & sortant, elle m'a dit en peu de mots : je crois qu'elle sera plus satisfaite, que je vous laisse seul avec elle. Je ne m'éloignerai point. Camille me tiendra compagnie dans la chambre voisine.

En entrant dans la chambre, j'ai trouvé Clémentine à sa toilette, mais abîmée dans ses méditations, & la tête appuyée sur sa main. À ma vue, un charmant vermillon s'est répandu sur ses joues. Elle s'est levée, elle m'a fait une profonde révérence, elle s'est avancée de quelques pas vers moi ; mais elle paroissoit tremblante, & ses regards étoient incertains.

Je me suis approché d'elle. J'ai pris respectueusement sa main des deux miennes, & je l'ai pressée de mes levres. Ah ! Chevalier, m'a-t-elle dit, en détournant un peu le visage, mais sans retirer sa main. Elle n'a rien ajouté ; & comme retenue par l'embarras de s'expliquer, elle a poussé un soupir.

Je l'ai conduite à sa chaise. Elle s'est assise, en continuant de trembler. Que je remercie le Ciel, ai-je dit, en penchant la tête sur ses deux mains, que je tenois dans les miennes, de me faire voir cet heureux changement dans une santé si chere : Puisse-t-il achever son ouvrage !

Heureux vous-même, m'a-t-elle répondu ; heureux, du pouvoir qui vous est donné d'obliger, comme vous l'avez su faire ! Mais comment... comment pourrai-je... Ô Monsieur ! vous savez les mouvemens qui n'ont pas cessé de déchirer mon cœur, depuis que... j'oublie depuis quand... Ô Chevalier ! le pouvoir me manque... Elle s'est arrêtée. Elle a pleuré. Elle a comme perdu la force de parler.

Il est en votre pouvoir, Mademoiselle, de rendre heureux ce même homme, à qui vous attribuez des obligations, dont vous êtes déja plus qu'acquittée.

Je me suis assis près d'elle, au signe qu'elle m'en a fait.

Parlez, Monsieur. Il se passe de grands mouvemens dans mon Ame. Dites-moi, dites-moi, tout ce que vous avez à me dire. Mon cœur (en y portant la main) est serré dans sa prison ; je crois sentir qu'il manque d'espace. Cependant, le pouvoir de s'expliquer lui est refusé. Parlez, & je vous écouterai en silence.

Toute votre Famille, Mademoiselle, est réunie dans le même sentiment. Il m'est permis de vous ouvrir mon cœur. Je me promets d'être entendu avec bonté. Le Pere Marescotti me favorise de son amitié. Les conditions sont celles que j'ai offertes, en partant pour l'Angleterre.

Elle a panché la tête, & son attention sembloit redoubler.

De deux années l'une, je serai heureux avec ma Clémentine, en Angleterre…

Votre Clémentine, Monsieur ! Ah, Chevalier ! [Elle a tourné la tête, en rougissant.] Votre Clémentine, Monsieur ! a-t-elle répété ; & j'ai cru voir un air de joie sur son visage. Cependant une larme s'est dérobée de ses yeux.

Oui, Mademoiselle, on m'accorde l'espérance de vous voir à moi. Vous aurez votre Directeur avec vous : le Pere Marescotti consent à vous accompagner, pour cette fonction. Sa piété, son zele, mes propres égards pour ceux dont les principes sont différens des miens, mon honneur, engagé solennellement à la Famille qui me confie son plus cher trésor, seront votre sureté…

Ah Monsieur ! a-t-elle interrompu ; vous ne serez donc pas Catholique ?

Vous avez consenti, Mademoiselle, avant mon départ pour l'Angleterre, que je suivisse le mouvement de ma conscience.

Est-il donc vrai ? a-t-elle dit, avec un soupir.

Votre Pere, Mademoiselle, vous informera lui-même de tous les autres articles, dont on est convenu, pour votre parfaite satisfaction.

Ses yeux étoient gonflés de larmes. Elle paroissoit incertaine. Deux ou trois efforts, qu'elle a faits pour parler, n'ont produit qu'un son confus. Enfin, s'appuyant sur mon bras, elle s'est avancée en tremblant, vers le Cabinet ; elle y est entrée. Laissez-moi, laissez-moi, m'a-t-elle dit : & m'ayant mis un papier dans la main, elle a tiré la porte sur elle. Le cœur percé de ses sanglots, que je pouvois entendre, je suis passé dans la chambre voisine, d'où sa Mere & Camille avoient entendu une partie de notre court entretien. La Marquise est entrée dans le Cabinet ; mais revenant aussi-tôt ; graces au Ciel, m'a-t-elle dit, elle jouit de toute sa raison, quoiqu'elle paroisse fort affligée. Elle m'a suppliée de l'abandonner à elle-même. Si vous pouvez lui pardonner, dit-elle, son cœur sera soulagé. Elle vous a donné un papier, qu'elle vous prie de lire. Elle attendra que vous la fassiez appeller, si vous pouvez, a-t-elle ajouté, souffrir, après l'avoir lu, une créature indigne de votre bonté. Quel étrange mystere, a repris la Marquise, cet Écrit peut-il donc renfermer ?

J'étois aussi surpris qu'elle. Je n'avois pas encore ouvert le papier, & j'ai offert de le lire en sa présence : mais elle a souhaité de ne le voir qu'avec le Marquis, s'il convenoit qu'ils en prissent tous deux connoissance. Elle est sortie avec précipitation, & Camille a passé dans l'autre chambre, pour y attendre les ordres de sa Maîtresse. Je suis demeuré seul. Voici l'étonnante Piece que j'ai lue.

« Ô vous, qui êtes ce qu'il y a de plus cher à mon cœur, pardon mille fois... de quoi dirai-je ? Est-ce du dessein que j'ai de faire une grande action, si j'en ai la force ? L'exemple me vient de vous, qui êtes à mes yeux le plus grand des hommes. Mon devoir parle d'un côté ; mon cœur y résiste, & me tente d'une foiblesse. C'est toi, Dieu puissant ! que je prie de me soutenir dans ce grand combat. Ne permets pas qu'il renverse ma raison, comme il l'a déja fait ; cette foible raison, qui ne commence qu'à renaître ! Ô Dieu ! fortifie-moi ! L'effort est extrême. Il est digne de la perfection à laquelle Clémentine a toujours aspiré.

» Mon précepteur ! Mon Frere ! Mon Ami ! Ô le plus cher & le meilleur des hommes ! Ne pense plus à moi ! Je suis indigne de toi. C'est ton ame, qui a charmé Clémentine. Lorsque j'ai remarqué les graces de ta figure, j'ai retenu mes yeux, j'ai mis un frein à mon imagination : & comment ? en tournant mes réflexions sur les graces supérieures de ton ame. Mais cette ame, ai-je dit, n'est-elle pas faite pour une autre vie ? L'obstination, la perversité de cette ame si chere, permet-elle à la mienne de se lier à elle ? L'aimerai-je, jusqu'à souhaiter à peine d'être séparée d'elle dans son sort futur ? Ô le plus aimable de tous les hommes ! comment puis-je m'assurer que si j'étois à toi, la force de l'amour, la douceur des manieres, les complaisances de la bonté, ne m'entraînassent point après toi ? Moi, qui regardois autrefois un Hérétique comme le pire de tous les Êtres, je me sens déja changée, par une séduction irrésistible, jusqu'à prendre, en ta faveur, une meilleure opinion de ce que j'ai détesté. De quelle force seroient les avis du plus pieux Directeur, lorsque tes caresses, & tes douces persuasions, s'employeroient à pervertir un cœur tout à toi ? Je sais que l'espérance de te convaincre toi-même me donneroit la force de disputer avec toi : mais ne te connois-je pas des

talens fort supérieurs aux miens ? & quel seroit mon embarras, entre le sentiment de mon devoir & la foiblesse de ma raison ? Alors, un Directeur ne manqueroit point de s'allarmer pour moi. Mon sexe n'aime pas les soupçons dont il se croit offensé ; ils produisent le mécontentement & l'aversion : & ton amour, ta bonté, emportant bientôt la balance, ma perte ne seroit-elle pas certaine ?

» Et que m'ont fait mon Pere, ma Mere, mes Freres, pour m'inspirer l'envie de les quitter, & pour me faire préférer à ma Patrie, un Pays que je haïssois il n'y a pas longtemps, aussi bien que sa Religion ? Le changement même, qui a fait disparoître cette haine, n'est-il pas une autre preuve de ma foiblesse & de ton pouvoir ? Ô le plus aimable des hommes ! Ô toi, que mon ame adore, ne cherche point à me perdre par ton amour ! Si je me donnois à toi, un devoir trop cher me feroit oublier ce que je dois à Dieu, & me précipiteroit dans des malheurs qui ne regarderoient pas seulement l'avenir ; car ma perversion, dans un tems, n'empêcheroit pas qu'il ne me revînt des doutes ; & tes moindres absences me rendroient doublement malheureuse. L'indifférence est-elle possible sur un sujet de cette importance ? Ne m'as-tu pas fait voir toi-même qu'elle ne l'est pas pour toi ? & ton exemple ne sert-il pas à m'instruire ? Une fausse Religion aura-t-elle plus de force que la vraie Religion du Ciel ? Ô toi, le plus aimable des hommes ! ne cherche point à me perdre par ton amour.

» Mais est-il vrai que tu m'aimes ? Ou n'ai-je l'obligation de tes soins, qu'à ta générosité, à ta compassion, à ta noblesse, pour une malheureuse Fille, qui se proposant d'être aussi grande que toi, n'a pu soutenir l'effort ? Le Ciel m'est témoin des combats

que j'ai livrés à mon cœur, & de tout ce que j'ai tenté pour me vaincre moi-même. Permets, généreux Homme, que je parvienne à cette victoire. Il est en ton pouvoir de me tenir enchaînée ou de me rendre libre. Tu m'aimes, je le sais. C'est la gloire de Clémentine, de penser que tu l'aimes. Mais elle n'est pas digne de toi. Cependant laisse avouer à ton cœur que tu aimes son ame, son ame immortelle, & sa paix future. C'est le seul témoignage qu'elle demande de ton amour, comme elle s'est efforcée de te témoigner le sien. Tu es la grandeur même ; tu es capable de l'effort qu'elle n'a pu soutenir. Fais le bonheur de quelque autre Femme ! Mais je ne pourrois supporter que ce fût une Italienne. Si c'en devoit être une, ce ne seroit pas Florence, mais Boulogne, qui te l'offriroit.

» Ô Chevalier Grandisson ! comment vous présenter cet Écrit, qui m'a coûté tant de larmes, tant d'étude, que j'ai changé, revu, transcrit tant de fois, & que je mets encore une fois au net, dans l'intention de vous le faire lire ? Je doute réellement que je le puisse, & je ne le ferai point sans avoir essayé mes forces dans une conversation particuliere avec vous.

» Vous, mon Pere ! ma Mere ! mes Freres ! & vous, mon cher & pieux Directeur ! vous m'avez aidée par votre généreuse indulgence, à remporter sur moi-même une partie de la victoire. Vous avez fait céder votre jugement au mien. Vous m'avez dit que je serois heureuse, si je pouvois l'être par le choix de mon cœur. Mais ne vois-je point que je n'en ai l'obligation qu'à votre complaisance ? Cesserai-je jamais de me rappeler les raisons que vous avez opposées tant de fois à cette alliance avec le plus noble des hommes, toutes fondées sur la différence de ma Religion, & sur l'opiniâtreté qui l'attache à la sienne ? Ce souvenir me permettra-t-il jamais d'être heureuse ? Ah ! chere & respectable Fa-

mille, laissez-moi la liberté d'embrasser le seul parti qui me convienne, celui de m'enfermer dans un Cloître. Qu'il me soit permis de consacrer au Ciel le reste d'une vie, dont je ne craindrai plus que la durée soit trop longue, occupée à prier pour vous, & pour la conversion de l'homme qui sera toujours cher à mon ame ! Qu'est-ce donc que cette petite portion du monde qui m'appartient par la disposition de mes Grands-Peres ? Et de quel poids est-elle dans la balance de mon salut éternel ? Qu'il me soit permis de tirer une noble vengeance des cruautés de Daurana ! Je lui abandonne un bien que je méprise, & dont je me prive volontairement pour un sort plus heureux. Toute ma Famille n'est-elle pas riche & noble ? Quelle plus glorieuse voie pour me venger ?

» Ô toi, qui possedes mon ame ! Laisse-moi faire l'essai de la tienne, & mettre ton amour à l'épreuve, par tes efforts pour soutenir & fortifier une résolution qu'il sera toujours en ton pouvoir, je le confesse, de me faire violer ou remplir. Dieu connoît seul ce que tous ces combats m'ont coûté, & ce qu'ils me coûteront encore. Mais avec une santé affoiblie, avec un cerveau blessé, puis-je me promettre une longue vie ? Et ne tâcherai-je point d'en rendre la fin plus précieuse ? Permets que je sois grande, mon Chevalier ! Cependant avec quelle douce complaisance je te donne un nom si cher ! Tu peux tout faire de la malheureuse Clémentine.

» Mais, ô mes chers Parens ! que ferons-nous pour cet excellent homme, à qui nous avons tant d'obligations ! Comment reconnoître sa bonté pour deux de vos enfans ? Ses bienfaits sont un pesant fardeau sur mon cœur. Cependant, qui ne connoît sa grandeur d'ame ? Qui ne sait pas que pour lui, la seule joie de

bien faire est une parfaite récompense. Honneur de la race humaine ! es-tu capable de me pardonner ? Mais je sais que tu le peux. Tu as les mêmes notions que moi de la vanité des biens du monde, & de la durée de ceux d'une autre vie. Comment aurois-je la présomption de m'imaginer qu'en te donnant ma main, un Être affoibli, blessé, pût servir à ton bonheur ? Encore une fois, si j'ai le courage, la force de te donner cet Écrit, rends-moi capable, par ton grand exemple, d'achever noblement ma victoire, & ne me réduis point à prendre avantage de la générosité de ma Famille. Mais, après tout, que le choix en appartienne à toi seul, car je ne puis soutenir l'idée de manquer de reconnoissance pour un homme à qui je me dois toute entiere, & qu'il dépende de toi de joindre le nom qu'il te plaît à celui de

*Clémentine.* »

Jamais il n'y eut d'étonnement comparable au mien. Pendant quelques momens j'ai oublié que l'Ange attendoit, à quatre pas de moi, le résultat de mes contemplations ; & passant dans la chambre où étoit Camille, je me suis jetté sur un Sopha, sans faire attention à cette Femme. Je ne me possédois point. Cependant le plus vif de mes sentimens étoit mon admiration pour les divines qualités de Clémentine. J'ai voulu relire son Écrit, mais il étoit gravé dans mon ame, & mes yeux n'y distinguoient rien.

Elle a sonné. Camille a couru. J'ai tressailli lorsqu'elle a passé devant moi. Je me suis levé, mais je me sentois tremblant, & j'ai été forcé de m'asseoir encore pour rassurer mes jambes. Le retour de Camille m'a fait sortir de cette espèce de stupidité qui m'avoit saisi. Il est certain que de ma vie je n'avois été si peu présent à moi-même. Une Fille si supérieure à tout son sexe, & même à tout ce que j'ai lu du nôtre ! Ô Monsieur ! m'a dit Ca-

mille, ma Maîtresse craint votre ressentiment. Elle appréhende de vous revoir, cependant elle le desire. Hâtez-vous, elle est menacée de s'évanouir. Qu'elle vous aime ! Qu'elle craint de vous déplaire ! Camille me tenoit tous ces discours en me conduisant, & je me les rappelle ce soir, car toutes mes facultés étoient alors trop engagées pour y faire attention.

Je suis entré. L'admirable Clémentine est venue au-devant de moi d'un pas chancelant, & m'a dit, en baissant les yeux : pardon, Monsieur ! pardon, si vous ne voulez pas que je meure du chagrin de vous avoir offensé. Elle m'a paru si foible que j'ai tendu les deux bras pour la soutenir : vous pardonner, Mademoiselle ! Inimitable Fille ! Gloire de votre sexe ! Pouvez-vous me pardonner vous-même d'avoir élevé mes espérances jusqu'à vous ? Ses forces l'abandonnant tout-à-fait, elle est tombée dans mes bras. Camille lui tenoit des sels, & si proche d'elle, j'en ai senti l'utilité, dans le besoin que j'avois du même secours. Suis-je pardonnée, m'a-t-elle dit, en reprenant un peu ses esprits ? dites que je le suis. Pardonnée ! Mademoiselle. Ah ! vous n'avez rien fait qui ait besoin de pardon. J'adore votre grandeur d'ame ! Déclarez vos volontés sur moi, & tout mon bonheur sera de les suivre.

Je l'ai conduite à sa chaise, j'ai mis sans réflexion un genou à terre devant elle, & tenant ses deux mains dans les miennes, je suis demeuré, dans cette posture, à la regarder avec des yeux qui n'exprimoient pas les mouvemens de mon cœur, s'ils n'étoient pas ardens de tendresse & de respect.

Camille avoit couru chez la Marquise, pour lui rendre compte de cette étrange scene. Le Marquis, le Prélat, le Comte, & le Pere Marescotti, qui attendoient le succès de ma visite, ont été surpris de ce qu'ils ont entendu, mais ils s'en imaginoient peu la cause.

La Marquise s'empressant de revenir avec Camille, m'a trouvé dans la même attitude, c'est-à-dire, à genoux, les deux mains de sa Fille dans les miennes. Cher Chevalier, m'a-t-elle dit, modérez le transport de votre reconnoissance, par ménagement pour la santé de ma Fille. Sensible comme elle est, je vois à ses yeux qu'il y a quelque danger... Je me suis levé, j'ai quitté les mains de sa Fille, & saisissant une des siennes : Ô Madame ! ai-je répondu en l'interrompant, glorifiez-vous de votre Fille ! Vous l'avez aimée, vous l'avez admirée, mais aujourd'hui faites-en votre gloire. C'est un Ange ! Permettez, Mademoiselle, ai-je dit à Clémentine, que je remette ce Papier à la Marquise ; & sans attendre son consentement, j'ai présenté l'Écrit à sa Mere : vous le lirez, Madame, vous le ferez lire au Marquis, au Prélat, au Pere Marescotti ; mais que ce soit avec compassion pour moi, & vous m'apprendrez ensuite ce que j'ai à dire, ce que j'ai à faire ! Je m'abandonne à votre direction, à celle de votre Famille, & à la vôtre, chere Clémentine !

Vous me pardonnez donc, Chevalier ! Avec cette assurance, je vous promets d'être plus tranquille. La bonté du Ciel achèvera de me rétablir. Ma direction, Chevalier, c'est que vous aimiez mon ame, comme le principal objet de mon amour a été la vôtre.

Sa Mere tenant le Papier, & n'osant l'ouvrir, lui a demandé ce qu'il pouvoit donc contenir d'une si haute importance... Pardon, Madame, a répondu Clémentine, si vous n'êtes pas la premiere à qui je l'ai communiqué. Comment l'aurois-je pu, lorsque j'ignorois encore si j'aurois la force de le maintenir, ou même de le faire sortir de mes mains. Mais à présent (en mettant la main sur mon bras) laissez-moi pour quelques momens, Chevalier. Je me sens la tête un peu foible. Madame, ayez la bonté de pardonner.

Nous nous sommes retirés pour la laisser avec Camille, & nous lui avons entendu pousser de profonds soupirs.

La Marquise m'a dit en marchant : je n'y comprends rien. Vous ne vous expliquez pas non plus. Que contient donc ce papier ?

Je n'étois pas en état de lui répondre. En passant dans un Vestibule, qui sert de communication à son appartement, je me suis baissé sur sa main, & le même passage ayant un escalier dérobé, j'ai pris cette voie pour descendre au Jardin, où j'espérois que l'air réveilleroit un peu mes esprits.

Je n'y avois pas été long-temps, lorsque M. Lowther est venu à moi. Le Seigneur Jeronimo, m'a-t-il dit, est fort agité par la lecture d'un Écrit qu'on lui a mis entre les mains. Il demande sur le champ à vous parler.

J'ai trouvé Jeronimo dans son fauteuil. Dès qu'il m'a vu paroître, avec un air pensif, dont je ne pouvois encore me défendre : ô cher Grandisson ! que mon cœur est alarmé pour vous ! Je ne puis supporter qu'un homme de votre caractere soit exposé à la pétulance d'une fille dont le cerveau…

Arrêtez, très-cher jeune Jeronimo ! Que la qualité d'Ami ne vous fasse pas oublier celle de Frere ! Clémentine est l'honneur de son sexe. Il est vrai que je n'étois pas préparé à ce coup : mais je respecte une si grande Ame ! Avez-vous lu son Écrit ?

Oui ; & je ne reviens pas de mon étonnement.

Le Marquis, le Comte, le Prélat, & le Pere Marescotti sont entrés. Le Prélat a commencé par m'embrasser. Ensuite m'ayant protesté au nom de toute la Famille, que personne n'avoit eu la

moindre connoissance des intentions de sa Sœur ; tout le monde, a-t-il ajouté, s'attendoit au contraire qu'elle recevroit vos offres avec transport. Mais elle n'en sera pas moins à vous, Chevalier. Nous sommes engagés d'honneur avec vous. Ne voyez dans cette incident, qu'un excès de délicatesse mal entendue, qui opere dans une imagination échauffée. Elle vous laisse après tout le pouvoir de lui faire prendre le nom qu'il vous plaira.

Ah, Messieurs ! ai-je répondu, vous ne considérez pas la force de ses argumens. Sur une jeune personne, à qui sa Religion, sa Famille & sa Patrie sont si cheres, ils doivent être d'un grand poids. Cependant, Messieurs reglez ma conduite. Et la Marquise ayant paru au même moment ; ayez la bonté, Madame, de me prescrire ce que j'ai à faire : je suis à vous sans réserve. Permettez que je me retire. Vous tiendrez conseil, & vous m'apprendrez comment vous aurez disposé de moi.

Je suis sorti, & je suis retourné au jardin.

Camille est venue à moi. Ô Monsieur ! quels événemens ! Ma Maîtresse a pris une résolution qu'elle ne sera jamais capable de soutenir. Elle m'a donné ordre d'observer vos yeux, vos démarches, votre humeur. Elle ne sauroit vivre, dit-elle, s'il vous reste quelque ressentiment. Je vous vois dans une grande agitation d'esprit : lui en rendrai-je compte ?

Assurez-la, chere Camille, que je suis soumis à toutes ses volontés ; que son repos m'est plus précieux que ma propre vie ; que je ne suis pas capable de ressentiment, & que je l'admire plus que je ne puis l'exprimer.

Camille m'ayant quitté, j'ai bientôt vu paroître le Pere Marescotti, qui m'a prié de rejoindre la Famille dans l'appartement de

Jeronimo. Nous y sommes retournés ensemble. Le Pere s'est contenté de me dire, en marchant, que le Ciel connoissoit seul ce qui étoit le plus avantageux aux hommes ; que pour lui, dans une occasion si extraordinaire, il ne pouvoit qu'admirer & adorer en silence.

Tout le monde s'étant assis, le Prélat m'a tenu ce discours : mon cher Chevalier, nous déclarons tous que vous vous êtes acquis des droits immortels sur notre reconnoissance. Il est confirmé que ma Sœur ne sera qu'à vous. Nous sommes tous du même avis sur ce point. Ma Mere se charge de lui parler en votre faveur.

Je sens toute l'étendue de cette bonté. Mais si Clémentine persiste, qu'aurai-je à dire lorsqu'elle me pressera solemnellement de la soutenir dans sa résolution, & de ne pas la mettre dans la nécessité de prendre avantage de la générosité de sa Famille ?

Ne doutez pas, Chevalier, a répliqué le Prélat, qu'elle ne se laisse aisément persuader. Elle vous aime. Ne reconnoît-elle pas dans cet Écrit, « qu'il est en votre pouvoir de lui faire violer ou remplir sa résolution, & de joindre à son nom celui que vous souhaiterez » ? Nous sommes tous convaincus qu'elle ne soutiendra point son entreprise. Vous voyez qu'elle a recours à vous, pour en obtenir la force. En un mot, permettez que je sois le premier qui vous embrasse sous le nom de Frere.

Il a pris ma main, & m'a fait l'honneur de m'embrasser. Rien de si noble, lui ai-je dit. Je m'abandonne à votre conduite. Jeronimo m'a tendu affectueusement les bras, & m'a salué sous le même titre. Le Marquis, le Comte, m'ont pris successivement la main ; & la Marquise m'offrant la sienne, je l'ai pressée de mes levres. Je suis sorti aussi-tôt, pour retourner droit à mon loge-

ment, le cœur, ô Docteur Barlet, plus pénétré, que je ne le puis dire, d'un délai si étrange & si peu prévu !

## Lettre 80

*Lundi, 10, 21 Juillet.*

Il n'avoit pas été question de repos la nuit précédente. À peine avois-je pris une heure de sommeil dans mon Fauteuil. Le matin je fis demander par un Billet avec la plus tendre inquiétude des nouvelles de toute la Famille, particulierement de Clémentine & de Jeronimo. On répondit que Clémentine avoit passé une mauvaise nuit ; qu'on jugeoit à propos de la laisser tranquille pendant tout le jour, à moins qu'elle ne marquât beaucoup d'empressement pour me voir, & qu'alors on me feroit avertir.

J'étois moi-même très-indisposé. Cependant j'avois peine à me dispenser d'aller voir du moins Jeronimo ; & je m'y serois déterminé, si mon indisposition n'avoit été assez forte pour m'arrêter. Il me sembla qu'il y auroit de l'affectation à me montrer dans l'état où j'étois, & qu'on pourroit me soupçonner de vouloir exciter la compassion ; bassesse, qui n'est pas de mon caractere. Je comptois d'ailleurs de recevoir une invitation. N'ayant entendu parler de rien jusqu'après midi, je renouvellai mes informations par un Billet. Elles ne me procurerent qu'une ligne de Jeronimo, par laquelle il me marquoit l'espérance de me voir le lendemain.

Je n'ai pas eu cette nuit plus de repos que la derniere. Mon impatience m'a conduit plutôt qu'à l'ordinaire au Palais della Porretta.

Le Seigneur Jeronimo m'a reçu avec de grands témoignages de joie. « Il se flattoit, m'a-t-il dit, que je n'avois pas pris mal l'espéce d'oubli où l'on m'avoit laissé le jour précédent ; elle n'en avoit eu que l'apparence : & pour me parler avec franchise, on avoit pensé que pour sa Sœur & pour moi, un jour de repos ne seroit pas inutile ; mais sur tout pour sa Sœur, à qui l'on n'avoit pas eu peu de peine à faire entendre raison là-dessus. J'apprens, a-t-il continué, qu'elle vous demande aujourd'hui avec beaucoup d'impatience. Elle vous croit fâché. Elle suppose que vous ne voulez plus la voir. À peine nous eûtes-vous quitté, Samedi au soir, qu'elle vous fit demander par Camille. Pour moi, a-t-il ajouté, je suis emporté si loin de moi-même, par le tour extraordinaire que je vois prendre à son imagination, que j'en perds quelquefois jusqu'au sentiment de mon mal. »

Il m'a demandé ensuite, si je pouvois pardonner à sa Sœur ; & se plaignant de ce sexe, il a prétendu qu'une Femme ne commence à savoir ce qu'elle desire que lorsqu'elle trouve de l'obstacle à ses volontés. Mais elle n'en sera pas moins à vous, cher Grandisson, m'a-t-il dit ; & s'il plaît au Ciel de la rétablir, vous serez heureusement dédommagé.

Le Prélat & le Pere Marescotti sont entrés pour faire leur visite du matin à Jeronimo. Le Marquis & le Comte ont paru après eux. La Marquise les a suivis. Clémentine, m'a-t-elle dit, fut si peu tranquille Samedi au soir, en apprenant que vous étiez parti sans prendre congé d'elle, & continua hier de l'être si peu pendant tout le jour, que je n'ai pas jugé à propos de commencer avec elle un entretien sérieux. Mais je suis charmée de vous voir.

Au même moment, quelqu'un frappant à la porte ; entrez, Camille, a dit la Marquise. Ce n'est pas Camille, c'est moi, a répon-

du Clémentine, en ouvrant elle-même, & s'avançant vers la Compagnie. On m'a dit que le Chevalier… mais je le vois. Accordez-moi, Monsieur, un instant d'entretien (en marchant vers une fenêtre, à l'extrémité de la chambre.)

Je l'ai suivie. Ses yeux étoient humides de larmes. Elle m'a regardé fixement ; ensuite, elle a tourné le visage, sans m'avoir dit un mot. J'ai pris sa main : d'où vient cette émotion, Mademoiselle ? Je me flatte de ne vous avoir pas offensée.

Ô Chevalier ! Il m'est impossible de supporter le mépris, sur tout de votre part ; quoique je l'aye peut-être mérité. Votre mépris est pour moi un reproche d'ingratitude ; & c'est ce que mon cœur ne peut soutenir.

Du mépris, Mademoiselle ! moi, qui vous revére, comme la premiere personne du monde ! À la vérité ! vous avez rempli mon cœur d'amertume : mais la cause même de cette amertume augmente pour vous mon admiration.

Ne me tenez pas ce tendre langage. Votre générosité fait mon tourment. Je crois que vous devez être fâché, que vous devez me traiter mal ; sans quoi, puis-je espérer de garder ma résolution ?

Votre résolution, Mademoiselle ! Votre résolution !

Oui, Monsieur ; ma résolution. Vous afflige-t-elle ?

Peut-elle ne pas m'affliger ? Que penseriez-vous ?…

Silence, cher Chevalier. Je crains qu'elle ne vous afflige : mais ne m'en dites rien. Je ne me pardonnerois pas de vous avoir affligé.

Lorsque votre Famille entiere m'honore de son consentement, Mademoiselle…

C'est, Monsieur, par compassion pour moi.

Ma chere fille, lui a dit le Marquis, en s'approchant de nous, tel étoit notre premier motif ; mais, à présent, une alliance avec le Chevalier, pour rendre justice à son mérite, est devenue notre choix.

J'ai remercié ce généreux Seigneur, par une profonde révérence. Au même moment, Clémentine s'est mise à genoux devant son Pere, elle a pris sa main, elle l'a baisée ; & lui demandant pardon, du trouble qu'elle avoit causé dans la Famille, elle lui a promis, pour le reste de ses jours, autant de soumission que de reconnoissance. Tout le monde a pris cette action pour un changement, qui a fait concevoir les plus douces espérances. La Marquise, relevant tendrement sa Fille, s'est écartée de quelques pas avec elle. Nous avons entendu leurs discours, quoiqu'elles affectassent de baisser la voix.

Hier, ma fille, vous fûtes tout le jour dans un abbattement, qui ne permit pas de vous entretenir ; sans quoi, je vous aurois appris avec combien d'ardeur nous désirons tous l'alliance du Chevalier Grandisson. Nous ne connoissons pas d'autre voye, pour nous acquitter avec lui.

Permettez-moi, Madame, de vous expliquer mes véritables sentimens. Si je me croyois capable de faire le bonheur du Chevalier ; si je ne regardois pas l'alliance que vous proposez, comme un châtiment pour lui, plutôt qu'une récompense ; si je pouvois y trouver mon propre bonheur, sans danger pour mon salut ; enfin si je pouvois espérer qu'elle fît le vôtre & celui de mon Pere, la

moindre de toutes ces espérances me feroit accepter votre proposition. Mais je sens, Madame, que le bras du Ciel s'est appésanti sur moi. Ma tête n'est point encore telle qu'elle devroit être. Avant que de prendre ma résolution, j'ai tout considéré, autant du moins qu'une foible raison me l'a permis. Je me suis mise dans la situation d'une autre, qui se trouvant dans les mêmes circonstances, seroit venue prendre mon conseil. Une alliance avec le Chevalier m'a paru impossible, parce qu'il n'y a nulle apparence qu'il s'accorde jamais avec moi, sur le plus important des articles. J'ai imploré le secours du Ciel, parce que je me défiois de moi-même ; j'ai changé plusieurs fois ce que j'avois écrit : mais tout ce qui est sorti de ma plume s'est rapporté à la même conclusion. Comme rien n'étoit si contraire à mes propres désirs, j'ai pris cette constance d'idées pour une réponse du Ciel à ma priere. Cependant j'ai douté encore de moi. Mais je n'ai pas voulu vous consulter, Madame, parce que vous vous seriez déclarée pour le Chevalier : j'aurois craint de répondre mal à l'inspiration divine, par laquelle j'étois résolue de me gouverner. J'ai déguisé mes combats à Camille même, qui ne me quittoit pas un moment. J'ai recommencé à solliciter la pitié du Ciel, pour une malheureuse Fille, attachée de cœur à son devoir, mais troublée dans ses opérations d'esprit. La lumiere m'est venue. J'ai mis au net toutes mes pensées. Ce n'est pas tout d'un coup, néanmoins que je me suis déterminée à les communiquer au Chevalier. Je ne me fiois pas encore à mon cœur ; & j'ai douté si j'aurois jamais la force de lui donner mon Écrit. Enfin, j'en ai pris la résolution. Mais lorsqu'il a paru, le courage m'a manqué. Il a dû remarquer l'excès de ma peine. Je suis sûre d'avoir excité sa compassion. Si je puis lui remettre seulement mon Papier, disois-je, les difficultés sont vaincues : je suis sûre, presque sûre, que voyant mes

scrupules & la droiture de mes intentions, il aura la générosité d'aider lui-même à mes efforts. Je lui ai donné mon Écrit. À présent, Madame, je suis réellement persuadée que si je puis m'en tenir à ce qu'il contient, & me garantir du reproche d'ingratitude, j'aurai l'esprit plus tranquille. Cher & généreux Grandisson (en se tournant vers moi,) lisez encore une fois mon papier : alors, si vous ne voulez pas, ou si vous ne pouvez me laisser libre, j'obéis à ma Famille, & je sers autant qu'il m'est possible à votre bonheur. En finissant, elle a levé les mains & les yeux vers le Ciel : grand Dieu ! a-t-elle ajouté, je te remercie de cet instant de raison.

Quelque opinion que la noble Enthousiaste eût de la sérénité de son esprit, j'ai cru lui remarquer trop d'agitation, & l'air de ses yeux m'a fait craindre une rechute. Le combat de sa raison & de son amour n'avoit pu manquer de causer quelque désordre. Je me suis approché d'elle. Admirable Clémentine ! lui ai-je dit avec transport, soyez libre ! Quelle que puisse être ma destinée, soyez pour moi tout ce que vous voulez être. Si je vous vois heureuse, je m'efforcerai, s'il est possible, de le devenir.

Cher Grandisson, m'a dit le Prélat en me saisissant la main, que je vous admire ! Où prenez-vous cette merveilleuse grandeur ?

Eh ! comment un si grand exemple ne m'inspireroit-il pas de l'émulation ? Il n'est point entré d'intérêt dans les vues qui m'ont ramené en Italie. Je me suis cru lié par les anciennes conditions ; mais, dans mes idées, Clémentine & sa Famille ont toujours été libres. J'ai conçu des espérances, lorsqu'on m'a fait l'honneur de les approuver ; je rentre aujourd'hui, quoiqu'avec un profond regret, dans ma premiere situation. Si Clémentine persiste dans ses idées, je ferai mes efforts pour m'y soumettre. Si ses dispositions

changent, je me tiendrai prêt à recevoir sa main, comme le plus grand bonheur auquel je puisse aspirer.

La Marquise, prenant à la fois la main de sa Fille & la mienne, a fait de tendres plaintes au Ciel, de la difficulté d'unir deux cœurs qui avoient tant de ressemblance. Ne me retenez point, maman, lui a dit Clémentine, en retirant assez vivement sa main. Laissez-moi remonter à ma chambre, pour y demander au Ciel qu'il conserve ma force, après la peine qu'il m'en a coûté pour l'obtenir. Adieu, adieu Chevalier. Je vais prier pour vous, comme pour moi-même.

L'Ange est sortie. Elle a rencontré sa Femme de chambre. Chere Camille ! lui a-t-elle dit, de quel danger me vois-je échappée ! Ma main & celle du Chevalier ont été plus d'une minute dans celles de ma Mere ! Que devenoit ma résolution ? car ma Mere pouvoit les joindre, & j'étois au Chevalier.

Jeronimo, en silence, mais les larmes aux yeux, avoit été témoin de cette Scene entre sa Sœur & moi. Il m'a serré dans ses bras. Le plus cher des hommes ! eh ! pourrez-vous attendre avec patience le résultat du caprice de cette chere Fille ?

Je le puis, & je m'y engage.

Je lui parlerai moi-même, a-t-il dit, & je me promets beaucoup de sa tendresse pour moi.

Oui ; nous lui parlerons tous, a dit le Marquis.

Il faut la presser, a dit le Comte ; de peur que son repentir ne vienne trop tard.

Mais il me semble, a dit le Pere Marescotti, que le Chevalier ne doit pas souhaiter lui-même qu'elle soit trop pressée. Elle se retranche sur son salut : raison bien puissante, qui demande beaucoup de ménagement. Je doute néanmoins qu'elle soutienne sa résolution. Si son courage la rend capable de cet effort, elle mérite les honneurs de la sainteté.

Le Pere a voulu relire l'Écrit, qui lui avoit déja causé de l'admiration. Je l'avois dans ma poche. Jeronimo s'est opposé à cette proposition ; mais le Prélat l'approuvant, l'Écrit a été relu. Tout le monde en a paru aussi touché que la premiere fois. Cependant on s'est accordé à douter qu'elle pût demeurer ferme dans ses idées ; & l'on m'a fait là-dessus quantité de complimens.

Mais si la gloire continue de se joindre à ses motifs, & si leurs instances ne sont pas extrêmement vives en ma faveur, je suis porté à croire qu'avec tant de grandeur d'ame, elle obtiendra sur elle-même une parfaite victoire. Vous savez mieux que moi, cher Docteur, que la véritable piété l'emporte sur tous les intérêts temporels. D'ailleurs, le Pere Marescotti ne fera-t-il pas renaître son influence sur un esprit qu'il est accoutumé à gouverner ? N'est-ce pas même son devoir, avec autant de zele qu'il en a pour sa Religion ? & le Prélat, qui n'y est pas moins attaché, ne secondera-t-il pas le Directeur ?

Mais, quelles épreuves, cher Ami, pour un cœur livré à cette incertitude ! Ne sont-elles pas propres à nous convaincre de la vanité de toutes les espérances humaines ? Dieu connoît seul, si le succès de nos désirs mérite le nom de récompense ou de punition : mais je sais que si Clémentine, après m'avoir donné son cœur & sa main, trouvoit, dans ses doutes de Religion, quelque obstacle à vivre heureuse avec moi, je serois moi-même extrême-

ment misérable ; sur tout, si j'avois contribué à la déterminer en ma faveur, contre le mouvement de sa conscience.

*Même jour.*

L'agitation de mon esprit m'avoit forcé de quitter ma plume. Mais, avant que de sortir, nous avons continué long-tems de raisonner sur les circonstances : ils jugeoient tous, comme je vous l'ai dit, qu'elle ne persisteroit pas dans sa nouvelle résolution. L'opinion du Marquis & de la Marquise étoit de l'abandonner entiérement au travail de son esprit. Le Comte a proposé, pour fortifier leur sentiment, de la laisser donc dans son Cabinet, sans que personne entreprît de combattre, ou de favoriser ses vues. Jeronimo a desiré qu'avant l'exécution de ce projet, il lui fût permis d'avoir, avec sa Sœur, une conversation particuliére.

On m'a demandé quelle étoit mon opinion ? J'ai répondu, que plusieurs traits de cet Écrit étoient d'une nature, qui ne me permettoit pas de refuser mon approbation à ce qu'on proposoit ; mais que si j'observois néanmoins, dans mes entretiens avec elle, qu'elle fût disposée à changer de résolution, & qu'elle n'eût besoin que d'être encouragée, pour se déclarer en ma faveur, on devoit m'accorder, pour mon propre honneur, en qualité d'homme, & par égard pour sa délicatesse en qualité de femme, la liberté de faire éclater mon attachement, par quelque déclaration qui prévînt la sienne, & par des instances, même, convenables à mon sexe.

La Marquise s'est baissée vers moi, avec un sourire de reconnoissance & d'approbation. Le Pere Marescotti a paru hésiter, comme s'il eût préparé quelque objection : mais le Marquis lui a fermé la bouche, en disant qu'on pouvoit se reposer sur mon

honneur & sur ma délicatesse. J'en juge de même, a dit le Comte : on sait que le Chevalier est capable de se mettre dans la situation d'autrui, & d'oublier ses intérêts, lorsqu'il est question de prendre un parti sage. Il est vrai, a interrompu Jeronimo, mais faisons-lui connoître qu'il n'est pas le seul au monde qui pense avec cette noblesse. Le Prélat s'est hâté de répondre : d'accord, cher Jeronimo, mais souvenez-vous que la Religion est un intérêt supérieur à tous les autres. Ma Sœur, qui n'a fait que suivre l'exemple du Chevalier, sera-t-elle découragée dans un effort si noble ? Je suis pour la proposition qui réduit les choses à l'égalité.

Pour moi, si la noble Enthousiaste persiste à croire que sa résolution vient d'un mouvement du Ciel, & qu'elle en a l'obligation à ses prieres, je m'efforcerai de lui marquer, quoi qu'il m'en coûte, & contre mes intérêts, que je suis capable de répondre à l'opinion qu'elle a de moi, lorsqu'elle demande mon secours pour se soutenir.

Ils m'ont forcé de demeurer à dîner. Clémentine s'est excusée de paroître à table, mais elle m'a fait prier de ne pas sortir sans la voir.

Camille m'a conduit à sa chambre. Je l'ai trouvée toute en larmes. Elle craignoit, m'a-t-elle dit, que je n'eusse peine à lui pardonner, mais elle étoit sûre que j'aurois cette générosité, si je pouvois juger des combats qui se passoient dans son cœur. Je n'ai rien épargné pour rendre le calme à son esprit. Je l'ai assurée que je me conduirois par ses volontés ; que son Écrit seroit mon étude constante, & sa conscience la regle de mes desirs. Mais dans les agitations dont j'appercevois une partie, malgré l'effort qu'elle faisoit pour se vaincre, elle m'a demandé enfin la liberté

de demeurer seule, après m'avoir fait promettre de la revoir le jour suivant. Ses yeux, qui commençoient à s'égarer, m'ont fait sortir aussi-tôt pour cacher ma propre émotion. Mais, en me retirant avec cette promptitude, j'ai surpris le Pere Marescotti qui étoit venu prêter l'oreille, comme je l'ai reconnu à sa confusion & même à quelques excuses qu'il m'a faites en hésitant, aux discours que j'avois tenus à sa Fille spirituelle. Quelle pitié, qu'un zele mal entendu puisse rendre un honnête homme capable d'une bassesse !

Point d'apologies, mon cher Pere, lui ai-je dit de l'air le plus doux & le plus civil. Si vous doutez de mon honneur, je crois vous avoir obligation de la méthode que vous prenez pour m'éprouver. Il m'a demandé mille fois pardon, en me confessant qu'il avoit regardé comme impossible qu'un jeune homme, dont on ne pouvoit mettre l'amour en doute pour une des plus aimables Filles du monde, se renfermât dans les bornes qu'on lui avoit prescrites, & ne fît pas usage du pouvoir qu'on lui connoissoit sur ses affections. Je l'ai conduit à l'appartement de Jeronimo, après l'avoir prié de croire que cette petite aventure étoit oubliée, & de ne me rien faire perdre à son estime. Combien de fois, cher Docteur, ai-je éprouvé la haine irréconciliable d'un homme à qui j'avois pardonné une bassesse ! Mais c'est ce que j'appréhende peu du Pere Marescotti. Il est capable d'une généreuse confusion. À peine a-t-il osé lever la tête pendant tout le tems que j'ai continué de passer avec lui.

En arrivant chez moi, j'y ai trouvé le Comte de Belvedere, qui avoit passé près d'une heure à m'attendre. Mes gens lui avoient dit que celle de mon retour étoit incertaine, mais il avoit déclaré qu'il étoit résolu de me voir, à quelque heure que je pusse reve-

nir. Son propre Valet m'a prié de veiller à ma sûreté, en m'apprenant que depuis la visite qu'il m'avoit rendue, il n'avoit pas été tranquille un moment ; qu'il avoit répété mille fois que la vie étoit un fardeau pour lui ; & qu'en sortant de sa Maison, il avoit pris dans ses poches deux pistolets. Soyez sans crainte, ai-je dit à cet homme. Votre Maître est homme d'honneur. Pour le monde entier, je ne voudrois pas lui faire le moindre mal, & je me flatte de n'en avoir pas à craindre de lui.

Je me suis hâté de monter. C'est vous, Monsieur ? Pourquoi ne m'avoir pas fait avertir (en lui prenant tendrement les deux mains, & par une double raison) que votre dessein étoit de me faire cet honneur ? ou du moins, pourquoi ne pas me faire dire que vous étiez ici ?

Vous faire dire… Vous arracher de votre Clémentine ? Non. (D'un air mélancolique.) Mais apprenez-moi ce que vous avez conclu. Mon ame est impatiente de le savoir. Répondez-moi en homme d'honneur.

Il n'y a rien de conclu, Monsieur. Rien ne peut l'être avant que les intentions de Clémentine soient entièrement connues.

S'il n'y a point d'autre obstacle…

Il n'est pas léger. Je vous assure que Clémentine sait ce qu'elle vaut. Elle veut mettre un juste prix au don de sa main. Dans ses plus grandes absences, elle a toujours conservé un vif sentiment de cette délicatesse, qui distingue une femme d'honneur ; & maintenant on la voit éclater dans son langage & dans ses actions, avec un nouveau lustre. Elle fera d'autant plus de difficultés, que sa Famille en fait moins. On ne précipitera rien : & si vous en pouvez tirer quelque avantage pour votre repos, car vous

ne paroissez pas tranquille, je vous informerai de tout ce qui pourra survenir.

Vous m'assurez donc qu'on n'a rien conclu. Et me promettez-vous ces informations ?

Je vous les promets.

Sur votre honneur ?

Sur mon honneur.

Hé bien, il me reste donc quelques jours de plus à languir dans cette malheureuse vie.

Monsieur !... que signifie ce langage ?

Vous l'allez voir (en retirant ses deux mains des miennes, & tirant deux pistolets de sa poche.) J'étois venu dans la résolution de vous offrir le choix d'une de ces armes, si l'affaire eût été conclue, comme j'avois raison de le craindre. Je ne suis point un Assassin, & jamais il ne m'est arrivé d'en employer. Je n'aurois pas souhaité non plus de priver Clémentine du Mari dont elle auroit fait choix. Mon seul desir étoit que la main qu'elle doit unir à la sienne, me délivrât d'une odieuse vie. Quoiqu'elle ait refusé d'être ma femme, je ne veux, ni ne puis vivre pour la voir celle d'un autre.

Quel oubli de vous-même, Monsieur ! Mais je vois que votre esprit est troublé. Autrement le Comte de Belvedere ne tiendroit pas ce discours.

Comme il n'est pas impossible, mon cher Docteur, quoiqu'il y ait à présent peu d'apparence que Clémentine change de résolution, je ne pouvois instruire le Comte de notre situation réelle,

parce que l'espérance qu'il en auroit conçue n'auroit fait qu'augmenter son désespoir, si le succès avoit été différent. Je me suis contenté de raisonner avec lui sur ses étranges intentions, & de lui renouveller ma promesse. Il étoit si tranquille en me quittant, qu'il m'a remercié de mes avis. Son Valet & les miens ont paru fort surpris de nous voir descendre en bonne intelligence, & même avec un air d'amitié. J'oubliois de vous dire qu'en traversant mon Antichambre, le Comte a laissé sur une table ses deux pistolets. L'ouvrage est curieux, m'a-t-il dit, acceptez-les. Où serois-je à présent, & dans quelles difficultés seriez-vous engagé, vous, Étranger & Protestant... Je ne les considérois pas, car toute ma malice devoit tourner contre moi-même.

Je finis cette relation du jour, mais elle ne partira que demain, lorsque je saurai ce que le cours du tems aura produit. Cher Ami ! quel supplice que l'incertitude ! Peut-être me croirois-je plus obligé à la patience, si mon embarras & mes chagrins m'étoient venus par ma faute.

(N.) Les visites de plusieurs jours produisent de nouvelles scenes, & par conséquent de nouvelles Lettres, qui représentent Clémentine toujours attachée à sa résolution, quoique mortellement combattue par son amour. La Religion du Chevalier est mise à de nouvelles épreuves. De part & d'autre, on ne voit que de la noblesse & d'autres sujets d'admiration. Mais comme la santé de Clémentine se fortifie de jour en jour, sans que sa résolution s'affoiblisse, le Prélat & le Pere Marescotti, qui commencent à se promettre un égal succès de ces deux côtés, cédent au second avec beaucoup d'adresse, & semblent se refroidir un peu pour le Chevalier. Il s'en apperçoit. Il ne dissimule pas au Docteur Barlet que son orgueil en est blessé. Cependant, fidele à

ses principes, il est le premier qui propose à la Famille d'essayer par l'absence, si la raison & le courage de Clémentine sont capables de se soutenir. Il lui fait goûter lui-même le projet de son éloignement, sous des prétextes qu'elle approuve. Mais elle souhaite un commerce de Lettres avec lui jusqu'à son retour, & la Marquise y consent. Il part pour un mois, dans le dessein de l'employer à visiter plusieurs Villes d'Italie.

## Lettre 81

(En lui envoyant les Lettres de Sir Charles.)

*Londres, 7 d'Août.*

Bon Dieu, ma chere ! quelles Lettres je vous envoie ! Je ne perds pas un moment. Le Docteur Barlet qui les a reçues, il y a deux heures, a souhaité qu'elles vous fussent envoyées par un Exprès. Je les ai lues avec ma Sœur, qui est ici depuis quelques jours. Que vous dirons-nous ? Parlez vous-même, chere Henriette. Plus d'incertitude que jamais ! Chere fille ! Dites, dites-nous ce que vous en pensez. Si j'entrois dans le moindre détail, j'appréhenderois de ne pas finir. Adieu, mon Amour !

## Lettre 82

*Au Château de Selby, 11 d'Août.*

Vous dire, ma chere Mylady, ce que je pense des Lettres que vous avez la bonté de m'envoyer par un Exprès ! Il m'est plus aisé

de vous apprendre ce qu'en disent ici mes Amis. Ils croient y trouver un sujet de félicitation pour moi. Mais puis-je me féliciter moi-même ? Puis-je recevoir leurs félicitations ? Une Clémentine ! Un Ange, plus digne mille fois de Sir Charles Grandisson qu'Henriette Byron ne peut jamais l'être. Qu'elle est grande, & que je suis petite, à mes yeux ! Elle ne peut manquer d'être à lui. Elle sera sa Femme. Elle doit l'être. Elle changera de résolution. Votre Frere si constant dans ses soins ! Elle, si vivement pressée par l'amour ! Elle !... Qui se flattera jamais d'obtenir place dans le cœur de Sir Charles après elle ? Mon orgueil, ma chere, est absolument évanoui. Moi ! Que toute autre femme doit lui paroître abjecte, lorsqu'il pense à sa Clémentine ! Et puis qui pourroit se contenter de la moitié d'un cœur ? La moitié, c'est trop dire, s'il rend justice à ce prodige de Femme. Ma consolation, lorsque je l'ai regardé comme perdu pour moi, a toujours été de le voir à une Femme d'un mérite si supérieur.

Mais qui seroit capable de refuser de la compassion à ce glorieux Homme ? Ô ma chere, je me perds dans un tel sujet ! Je ne sais que vous dire. S'il falloit vous rapporter tout ce que j'ai pensé, quelles ont été mes émotions, en lisant, tantôt sa généreuse pitié pour le Comte de Belvedere, tantôt ses nobles & respectueux discours à la premiere de toutes les Femmes ; les agitations de cette incomparable Clémentine, avant que de lui livrer son Écrit... cet Écrit qui surpasse tout ce que j'ai jamais lu de notre sexe, si conforme néanmoins à la conduite qu'elle avoit tenue, lorsqu'un combat sans exemple entre sa Religion & son amour lui avoit coûté sa raison ; sa délicatesse, sa fermeté dans les principes de sa foi, en un mot, tous les grands traits de l'un & de l'autre, dans les différens jours sous lesquels ils paroissent tous deux ; s'il falloit vous dire tout ce qui s'est passé dans mon cœur,

un volume seroit bien éloigné de suffire, & je ne sais quelle mesure pourroit contenir mes larmes. Il suffit de vous avouer que pendant deux jours & deux nuits, je n'ai pas eu la force de me lever, & que ce n'est pas sans difficulté que j'ai obtenu la permission de vous écrire, car les Médecins parlent de me tenir confinée dans ma chambre pendant toute une semaine. Sir Charles se plaint amérement de l'incertitude ; c'est en effet un cruel tourment !

Vous observerez que dans toutes ces Lettres, il ne me nomme qu'une fois. Et pourquoi pensez-vous que je fais cette remarque ? Ce n'est pas pour me plaindre, je vous assure : c'est pour louer, au contraire, sa politesse & son attention ; car pourroit-on l'excuser de s'être souvenu plus souvent de la pauvre Angloise qu'il a sauvée, ou de penser à quelque autre Femme que sa noble Italienne, pendant que son ame est agitée par des mouvemens si vifs, à l'occasion des grands objets qu'il a sous les yeux ?

Mais vous voyez, chere Charlotte, que cet excellent homme n'est pas toujours en bonne santé, & qu'il est peut-être fort mal à présent. En serions-nous surprises ? Un si grand objet en vue, tant d'obstacles surmontés, une nouvelle difficulté, insurmontable en apparence, née de sa Clémentine même, & par des motifs, qui augmentent pour elle son estime & son admiration ! La douleur peut rendre une femme éloquente ; mais un homme, quoique déchiré en piéces, doit à peine se plaindre. Que j'ai de pitié, des tourmens d'un cœur viril !

Si la noble Italienne demeure ferme dans sa résolution, lorsqu'il reviendra près d'elle, après un mois d'absence, voici mes conjectures sur l'avenir. Il renoncera au mariage. Doit-il jamais y penser, s'il ne se sent point capable d'aimer une autre Femme,

autant que sa Clémentine ? & qui peut mériter jamais autant d'amour ? Ne savons-nous pas de lui-même, aussi bien que du Docteur Barlet, que toutes les peines de sa vie sont venues de notre sexe ? À la vérité, les plus grandes peines des hommes & des Femmes, leur viennent ordinairement les uns des autres. Et les siennes sont mêmes venues de plusieurs bonnes Femmes ; car je me figure que la Signora Olivia n'est pas volontairement mauvaise. Pourquoi voudrions-nous qu'un homme de son caractere s'exposât aux caprices, à la pétulance de notre sexe, qui sait à peine, comme le Seigneur Jeronimo le disoit à son Ami, quels sont ses désirs, lorsqu'ils dépendent de lui ?

Mais malade, ou en bonne santé, vous voyez que la vivacité ne manque point à Sir Charles. Son grand cœur sait se réjouir du bonheur d'autrui. Je veux avoir de la joie dans le cœur, me disoit-il un jour. Ne doit-il pas en ressentir, de la santé renaissante de son cher Jeronimo, du rétablissement de l'admirable Clémentine & du bonheur que ces grands événemens répandent dans une illustre Famille ? Je veux faire, après lui-même, l'énumération des plaisirs qu'il trouve dans la félicité de plusieurs personnes, qui lui en ont l'obligation. N'est-il pas charmé de celle de Mylord & de Mylady W... ? de celle de son Belcher, & du Pere & de la Mere de son Belcher ? de celle de Mylady Mansfield & de sa Famille ? de la vôtre, chere Mylady, & de celle de votre Mylord ? Mais vous me trouverez, sans doute, fort étrange dans cette Lettre. Je voudrois être gaie, s'il m'étoit possible, parce que tous mes Amis souhaitent que je le sois. En relisant ce que je viens d'écrire, je crains que vous ne m'ayez appris à penser d'une maniere un peu bizarre. Parlez de bonne foi, Charlotte : ce qui vient de sortir de ma plume n'est-il pas dans votre caractere plus que dans le mien ?

Une ligne encore, une seule ligne, ma chere, ma bonne Tante Selby ! Ils ne veulent pas que j'écrive, Charlotte, tandis que j'ai mille choses de plus à dire sur ces importantes Lettres ; sans quoi, je n'aurois pas fini de si mauvaise grace.

## Lettre 83

*Florence, 28 juillet.*

Je commence, chere & admirable Clémentine, le précieux commerce que vous me permettez, avec un vif sentiment d'une si grande faveur. Cependant ne puis-je pas dire qu'elle est douloureuse pour moi ? Jamais homme fut-il dans les mêmes circonstances ? Il m'est permis de vous admirer, de me croire honoré de votre estime, & même d'un sentiment plus flatteur encore ; tandis qu'il m'est défendu, par l'honneur, de solliciter un bien qui m'étoit autrefois destiné, & dont on ne peut m'accuser de m'être rendu indigne. Suis-je différent de ce que vous m'avez cru, dans mes manieres ou dans mes principes ? Ai-je jamais tenté de combattre vos gouts, pour votre Religion & votre Patrie ? Non, Mademoiselle. Vous connoissant un invincible attachement à votre foi, je me suis contenté de vous déclarer la mienne : j'aurois cru reconnoître mal la protection que j'ai trouvée ici, dans le pouvoir Civil & Ecclésiastique, & manquer aux loix de l'hospitalité, si j'avois entrepris de dérober à sa Religion, la Fille d'une illustre Famille, qui n'y est pas moins attachée. Comment cette conduite vous a-t-elle permis de douter du libre exercice de vos sentimens, si vous aviez... Mais loin toutes sortes de plaintes. J'étoufferai, dans mon cœur, celles qu'il voudroit dicter à ma plume. Ne vous

ai-je pas dit que je veux être tout ce que vous voulez que je sois ? Quelque peine qu'il m'en coûte, quelque impossible que fût l'effort, s'il ne m'étoit pas ordonné par la conscience, je me soumets à vos dispositions. Si vous perséverez, chere & respectable, comme vous me le serez toujours, je me résigne à toutes vos volontés.

Un cœur, qui perd ce qu'il pouvoit espérer de plus heureux, & que la Religion soutient seule contre le désespoir, cherche au moins, dans son affliction, le bien qui touche de plus près à celui qu'il a perdu. M'est-il permis, Mademoiselle, quel que puisse être le succès du plus grand évenement, de me flatter qu'un commerce, entrepris sous de si légitimes auspices, ne sera jamais interrompu ? qu'une amitié si pure, subsistera éternellement ? que l'homme, dont le bonheur s'est évanoui, sera regardé comme un Fils, comme un Frere, dans une Famille qui ne doit jamais cesser de lui être chere ? J'en ai l'espérance... Je demande à cette aimable Famille la continuation de son estime ; pourquoi ne dirois-je point de son affection ? mais aussi long-tems seulement que mon propre cœur, impartial pour moi-même, plein de zele pour la gloire & le bonheur de toute votre illustre Maison, me fera sentir qu'il le mérite ; aussi long-tems que ma conduite forcera tout le monde d'approuver mes prétentions. Il ne peut arriver de ma part, comme il n'arrivera jamais de la vôtre, qu'un homme, à qui le bonheur de la plus étroite alliance étoit promis par la faveur de toute votre Famille, y soit regardé comme un Étranger.

Jamais, Mademoiselle, le cœur d'un homme n'a pu se vanter d'une passion plus désintéressée que la mienne, pour un objet dont l'ame lui ait été plus chere encore que les charmes de la personne ; ni d'une plus sincere affection pour toute sa Famille. Mon

malheur a voulu que ces deux sentimens fussent mis à des épreuves, qui n'en peuvent laisser aucun doute. Jusqu'à la derniere heure de ma vie, vous me serez chere, Mademoiselle, vous & tous les vôtres.

Adieu, gloire & modele de votre sexe ! Dans les circonstances où je suis, que puis-je de plus ? Adieu, incomparable Clémentine ! Que tous les biens du Ciel & de la terre tombent sans mesure & sans fin, sur vous & sur votre chere Famille ! C'est le vœu de votre, &c.

*Grandisson.*

## Lettre 84

*Boulogne 5 Août.*

De plusieurs raisons, Monsieur, qui m'ont fait souhaiter un commerce de Lettres avec vous, l'espérance de vous écrire avec plus de liberté que je ne puis vous parler, est une des plus fortes. Aussi serai-je très-libre & très-sincere dans mes Lettres. Je veux supposer que j'écris à mon Frere, à mon meilleur Ami. Auquel de mes Freres écrirois-je en effet si librement ? À l'imitation du Ciel, vous ne demandez que le cœur. Le mien ne vous sera pas moins ouvert, que si vous en pouviez pénétrer, comme lui, tous les détours.

Je commence par vous remercier, Monsieur, des tendres & généreux égards par lesquels vous avez ouvert notre commerce. Vous touchez, avec tant de ménagement, le malheureux état de ma santé, sans le nommer... Ô Monsieur ! vous êtes le plus déli-

cat des hommes. Avec quelle tendresse n'avez-vous pas toujours parlé de mon attachement à la Religion de mes Peres ? Surement, Monsieur, vous êtes le plus pieux des Protestans. Vous m'avez convaincue, vous, & Madame Bemont, que les Protestans peuvent avoir aussi leur piété. Je ne me serois jamais crue capable de parler aussi favorablement de votre Religion, que vous m'y forcez tous deux, par la connoissance que j'ai de votre bonté. Ô Monsieur ! à quoi ne m'auriez-vous pas engagée par votre amour, par vos complaisances, par votre langage irrésistible, si j'avois été à vous, & vivant dans une Nation Protestante, au milieu de vos Amis, qui professent la même Religion, tous aimables peut-être, & d'excellent caractere ? Je vous craignois, Chevalier. Mais ne réveillons point ces dangereuses idées. Vous êtes invincible : & je me flatte que si j'avois été à vous, rien n'auroit été capable de me vaincre.

Il n'y a qu'une juste considération de la brieveté de cette vie, & de l'éternelle durée de l'autre, qui ait eu la force de m'armer contre mon cœur. Cher Grandisson ! quel bonheur auroit été le mien, si ma main avoit pu suivre le penchant de ce cœur, sans mettre mon sort futur en danger ? Comment sortir de ces douces réflexions ! Prêtez-moi, prêtez-moi votre secours ; & rétablissez-moi dans cette paisible situation où vous m'avez trouvée. Que mon exemple tienne lieu d'expérience aux jeunes personnes de mon sexe & de mon âge ! Qu'elles apprennent à ne pas s'occuper, avec plaisir, des grandes qualités d'un homme, qu'elles ont souvent l'occasion d'entretenir. Hélas ! je reviens au sujet que je voulois quitter. Mais puisqu'il m'est impossible de retenir mon imagination & ma plume, je veux leur laisser un libre cours.

Dites-moi donc, mon Frere ! mon Ami ! Le plus fidele & le plus désintéressé des Amis ! dites-moi ce que je dois faire, quelle méthode je dois prendre, pour vous devenir indifférente à tout autre titre. Que faire, pour ne voir plus en vous que mon Frere & mon Ami ? Ne pouvez-vous me l'apprendre ! Est-ce le pouvoir, est-ce la volonté qui vous manque ? Est-ce votre amour pour Clémentine, qui vous empêche de lui rendre ce service ? Je vais vous dicter les termes : dites que vous êtes l'Ami de son ame. Si vous ne pouvez être toujours Catholique, soyez-le dans vos conseils. Alors, cette affection pour son ame vous donnera la force de dire ; persévere, Clémentine, & je ne te reprocherai pas d'être ingrate.

Ô Chevalier ! je ne crains rien tant que le reproche d'ingratitude, de la part de ceux que j'aime. Ne l'ai-je pas mérité ? Êtes-vous bien persuadé que je ne le mérite point ? Vous me l'avez dit. Si ce n'étoit pas un pur compliment, pourquoi ne me dites-vous pas comment je puis être reconnoissante ? Êtes-vous le seul au monde, qui veuille & qui puisse lier par des bienfaits, sans desirer qu'on s'acquitte envers lui ? Quel service n'avez-vous pas rendu à la jeunesse inconsidérée de mon Frere, dès les premiers tems de votre liaison ? Malheureux jeune homme ! & quel retour vous a-t-il fait éprouver ? Aujourd'hui, sa générosité le porte à s'en accuser lui-même. Il nous a raconté quelle héroïque patience vous eûtes avec lui. Qu'il doit vous aimer ! Après une longue interruption, votre bravoure lui sauva la vie. Cependant vous n'avez pas trouvé, dans quelques personnes de notre Famille, toute la reconnoissance que vous étiez en droit d'en attendre. Ce souvenir nous coute de mortels regrets. Vous fûtes obligé de quitter notre Italie. Cependant, rappellé par votre Ami, dont on commençoit à croire les blessures incurables, vous vous êtes hâté de revenir ; vous

êtes revenu pour sa Sœur, blessée à la tête, blessée au cœur ; vous êtes revenu pour son Pere, sa Mere, ses Freres, blessés jusqu'au fond de l'ame, par les souffrances de leur Fils & de leur fille. Et d'où vous êtes vous hâté de revenir ? de votre Pays natal, en vous séparant de votre propre Famille & de mille personnes cheres, qui font gloire d'être aimées de vous & de vous aimer. Vous êtes revenu sur les ailes de l'amitié. L'éloignement & d'autres obstacles n'ont pas eu le pouvoir de vous arrêter. Vous vous êtes fait accompagner du Génie de la santé, sous la forme d'un habile Opérateur. Vous avez recueilli tout l'art des Médecins de votre Patrie, pour le succès de votre noble entreprise. Il a répondu à vos généreux desirs. Nous nous voyons, toute une Famille se voit, se regarde, avec cette délicieuse complaisance, qui faisoit notre bonheur commun, avant les désastres qui ont fait notre affliction.

Àprésent, quelle sera notre reconnoissance ? quel retour vous offrirons-nous pour tant de bienfaits ? Vous êtes déja récompensé, dites-vous, par le succès de vos glorieux services. N'ai-je pas à vous reprocher de l'orgueil, en portant envie à votre bonheur ! Je sais qu'il n'est pas au pouvoir d'une Femme de vous récompenser. Tout ce que feroit une femme, pour un homme tel que vous, pourroit-il prendre un autre nom que celui de son devoir ? & si Clémentine pouvoit être à vous, voudriez-vous que votre amour, votre bonté, vos complaisances pour elle, lui coutassent son bonheur éternel ? Non, répondez-vous : vous lui laisseriez un libre & plein exercice de sa Religion. Mais, si vous croyez votre Femme dans l'erreur, pouvez-vous promettre, vous sentez-vous capable, vous, le Chevalier Grandisson, de ne faire jamais aucun effort pour l'en délivrer ? Vous, à qui la qualité de Mari imposera le devoir de guider sa conscience, de fortifier son esprit, pourriez-vous croire votre Religion vraie, la sienne fausse, & souffrir qu'elle

persevere dans l'erreur ? Elle-même, sur le même principe, dont elle croira l'obligation plus rigoureuse encore, pourra-t-elle éviter avec vous les discussions ; & la supériorité de votre jugement ne mettra-t-elle pas sa foi dans un grand danger ? De quel poids les argumens de mon Directeur seront-ils contre les vôtres, fortifiés par votre amour, & par le charme de vos manieres ? Et quelle seroit l'affliction de mes Parens, en apprenant que Clémentine seroit devenue indifférente pour eux, pour sa Patrie, & plus qu'indifférente pour sa Religion ?

Parlez, cher Grandisson, mon Ami, mon Frere, ces grandes considérations seroient-elles sans force à vos yeux ? Non, il est impossible. L'Évêque de Nocera m'a dit (ne lui en faites pas un reproche) qu'en parlant de vos offres, vous aviez déclaré au Général & à lui, que vous n'auriez pas tant fait pour la premiere Princesse du monde. Peut-être la compassion y avoit-elle autant de part que l'amour. Malheureuse Clémentine ! Cependant, s'il n'y avoit pas eu de plus grand obstacle, j'aurois accepté votre compassion, parce que vous êtes bon, noble, & que la pitié d'un grand cœur, comme celle du Ciel, n'est point une insulte. Mon Pere, ma Mere, les plus indulgens des Peres & des meres, mon Oncle, mes Freres, & tous mes Amis, se sont-ils conduits avec moi par un autre sentiment ? & sans ce motif, la différence de la Religion & du pays n'auroit-elle pas mis un obstacle invincible à leur consentement ? Il l'auroit mis, Chevalier, n'en doutez pas. Avouez donc, que connoissant votre motif & le leur, sachant que me reposer trop sur mes propres forces, c'est tenter le Ciel, je n'ai pas de meilleur parti à prendre, que de me confirmer dans ma résolution. Ô vous, autrefois mon Précepteur ! soyez encore ce que vous avez été pour moi. Vous ne m'avez jamais donné de leçon, dont nous puissions rougir l'un ou l'autre. Servez, comme je vous

en ai supplié dans mon Écrit, à fortifier une ame foible. Je reconnois qu'il m'en a couté d'affreux combats : à ce moment même, je suis… au-dessus… ou peut-être au-dessous de moi. J'ignore où je suis, car ma Lettre n'est pas telle que je me l'étois proposé. Elle est trop remplie de vous. Je voulois qu'elle fût courte, & qu'elle ne contînt que des remercîmens pour tous les bienfaits que vous avez répandus sur ma Famille, avec des instances pour obtenir de vous, comme un nouveau remede au trouble de mon esprit, le moyen même de ne pas languir dans une impuissante reconnoissance.

Cette Lettre m'étonne par sa longueur. Pardonnez à ma tête, qui s'égare encore ; & croyez-moi avec autant de zele pour votre gloire que pour la mienne, votre, &c.

*Clémentine della Porretta.*

[N.] Les autres Lettres de ce commerce roulent sur les mêmes idées & les mêmes sentimens. Le Chevalier est rappellé à Boulogne, mais avec plus de tranquillité de la part de Clémentine, & des espérances plus confirmées du côté de sa Famille.

## Lettre 85

*Boulogne, 17 Août.*

Je suis de retour ici depuis hier au soir. Mais avant le récit de ma réception, je dois vous apprendre que la Signora Olivia est arrivée à Florence, lorsque je me disposois à quitter cette Ville. Avec quelque diligence que j'aie pressé mon départ, je n'ai pu me dispenser de lui rendre une visite, qu'elle m'a fait demander.

N'attendez pas les circonstances de ses emportemens, sur-tout lorsqu'elle a su que je retournois à Boulogne. Je l'ai laissée dans cette fureur. Une entreprise fort extraordinaire, dont j'ai eu peine à me garantir le jour suivant, m'a paru venir de la même source. Cependant je suis parti, sans faire la moindre recherche & la moindre plainte.

Je ne dois pas oublier non plus, que j'ai rendu au Comte de Belvedere la visite que je lui avois promise. Le Général à Naples, & le Comte à Parme, m'ont reçu avec les plus grandes civilités ; tous deux, vous n'en doutez pas, par le même motif. Le Général & sa Femme, se rendant à Boulogne, m'ont accompagné pendant une partie du chemin vers Florence. Ils alloient se réjouir avec leurs Amis d'Urbin & de Boulogne, de la résolution de leur Sœur, & la féliciter de son courage, comme le Général l'avoit déja fait par une Lettre qu'il m'a montrée. Les complimens & les éloges y étoient prodigués pour moi. On peut s'expliquer avec politesse sur un homme qui ne cause plus de crainte ni d'envie. Il auroit voulu me charger de présens : mais je me suis dispensé de les accepter, de maniere, néanmoins, qu'il n'a pu s'offenser de mon refus.

Hier en arrivant, je me rendis au palais della Porretta ; & j'entrai d'abord chez le Seigneur Jeronimo, avec lequel j'avois entretenu un commerce de Lettres pendant mon absence. Il me reçut avec des transports de joie ; & la mienne ne fut pas moins vive, de trouver sa guérison fort avancée. L'appétit lui est revenu. Son sommeil est fort paisible. Il demeure levé pendant une partie du jour. Enfin, sa santé & celle de sa Sœur font régner la joie dans leur Famille. Mais il me fit entendre qu'il manquoit à son bonheur de pouvoir me nommer son Frere ; & s'enflammant sur ce

point, il me supplia, au nom du Ciel, en me pressant la main & la mouillant même de ses larmes, de conduire cette affaire à sa conclusion. Le Marquis, la Marquise, le Prélat & le Pere Marescotti vinrent me remercier, & m'applaudir de ma correspondance avec leur chere Clémentine. Le Prélat & le Pere me protesterent que pendant toute leur vie j'aurois part à leurs prieres, & qu'ils supplieroient le Ciel de m'accorder une Clémentine, meilleure & plus charmante, s'il étoit possible, que celle dont les idées cessoient de répondre à leur attente. Le Général & sa Femme étoient arrivés depuis deux jours, mais ils étoient sortis pour quelques visites.

Tandis que chacun répétoit ses applaudissemens, & que je les recevois presque en silence, car mon rolle étoit embarrassant dans une situation si critique ; Camille vint dire à la Marquise, que Clémentine étoit impatiente de voir son Ami. Je vous introduirai, me dit cette tendre Mere. Elle se leva. Je la suivis.

Sa Fille, en m'appercevant, vint à moi, les bras ouverts, me nomma son quatrième Frere, & me fit de vifs remercimens de mes Lettres. Comme elle m'avoit pressé dans une de ses réponses, d'employer mon crédit auprès de sa Famille, pour lui faire obtenir la permission d'entrer dans un Cloître, & que j'avois fortement combattu cette idée, elle se plaignit de la résistance que je faisois à ses desirs. Vous savez, Madame, dit-elle à sa Mere, que c'est un ancien goût, que je n'ai jamais perdu : & se tournant vers moi ; Ô Chevalier, vos objections ne m'ont pas convaincue.

Non, Mademoiselle, je le vois bien : car si Clémentine étoit convaincue, elle suivroit à toute sorte de prix le mouvement de sa conviction.

Ô Monsieur, vous êtes dangereux, je m'en apperçois. Si certain événement étoit devenu réel, j'étois perdue. N'êtes-vous pas convaincu, Monsieur, que dans mes principes j'étois absolument perdue ? Si vous l'êtes, j'espere que vous agirez aussi suivant votre conviction.

Il me semble, cher Docteur, que me connoissant si bien, elle pouvoit s'épargner cette réflexion badine. Elle a même souri en la prononçant. Remarquez qu'elle est déja capable d'enjouement, dans une occasion si grave. Peut-être a-t-elle voulu prendre un air qu'elle me voyoit affecter moi-même. Mais enfin, je commence à croire, quelqu'éloignée qu'elle soit à présent de se l'imaginer, qu'il n'est pas impossible qu'avec le tems elle ne se laisse amener au sentiment de son devoir, lorsqu'il lui sera représenté par des Avocats aussi puissans qu'elle en a dans sa Famille. Quoi qu'il puisse arriver, si c'est pour son honneur & celui de tous les siens, je ne puis être tout-à-fait sans joie.

J'espere, lui dis-je, que vos desirs pour la retraite seront du moins suspendus. Elle convint de la force de quelques-uns de mes raisonnemens, mais je crus appercevoir qu'elle n'abandonnoit pas entiérement l'espérance d'obtenir le consentement de sa Famille.

Le Général & le Comte, qui étoient revenus dans l'intervalle, se hâterent de me venir faire leurs complimens. Qu'ils y mirent tous deux de profusion ! À la priere de la Marquise on repassa dans l'appartement de Jeronimo, où le Marquis, le Prélat & le Pere Marescotti étoient encore. Chacun recommençant à s'étendre sur l'obligation, qu'ils avoient à mes services, & faisant des vœux pour mon bonheur, je leur dis qu'il dépendoit d'eux de me faire un plaisir inexprimable. Ils me presserent, tout d'une

voix, de m'expliquer : c'est, répondis-je, de permettre que j'engage mon tendre Ami, le Seigneur Jeronimo, à m'accompagner en Angleterre. M. Lowther se croiroit heureux de pouvoir lui continuer ses soins à Londres, plutôt qu'ici ; quoiqu'il soit résolu, si ma demande n'est point accordée, de ne le pas quitter, jusqu'à parfaite guérison.

Ils se regarderent l'un l'autre, d'un air de joie & de surprise. Jeronimo versa quelques larmes. Je ne puis, je ne puis soutenir, dit-il, ce poids d'obligations. Chevalier, nous ne pouvons rien faire pour vous ; & vous n'avez procuré ma guérison, que pour vous donner le pouvoir de me tuer vous-même. Les yeux de Clémentine étoient humides. Elle sortit avec quelque précipitation. Ô Chevalier, me dit la Marquise, le cœur de ma Fille est trop sensible, pour son repos, aux impressions de la reconnoissance. Je crains pour sa vie, si vous ne la faites pas repentir de sa résolution.

Ce que je demande, répliquai-je, n'est une faveur que pour moi. Je me flatte que le Seigneur Jeronimo ne partiroit pas sans quelques-uns de ses Amis. Nos Bains sont restauratifs. Je ne manquerois pas de l'y conduire moi-même. La différence du climat peut lui devenir avantageuse. Que j'aie l'honneur, Messieurs, ajoutai-je, en promenant les yeux autour de moi, de vous recevoir tous en Angleterre. Ce sera vous acquitter pleinement des obligations que vous relevez avec tant de bonté.

Ils continuoient de se regarder en silence. Plût au Ciel, reprisje, que vous même, Monsieur, & vous, Madame (en m'adressant au Pere & à la Mere) vous fussiez disposés à me faire cette faveur. Vous y pensiez autrefois dans une heureuse supposition. J'engagerai mes deux Sœurs & leurs Maris à vous accompagner avec

moi dans votre retour jusqu'à Boulogne. Mes Sœurs embrasseroient avec joie l'occasion de voir l'Italie, & d'acquérir l'amitié de l'incomparable Clémentine, dont elles réverent déja le caractere.

Leur silence continuoit ; mais personne ne sembloit désapprouver mes instances : Cet honneur, Messieurs, cette grace, Madame, seroit d'un autre avantage pour moi. Après les espérances que vous m'aviez données, retourner seul dans ma Patrie, c'est y rentrer en homme qui fuit, & qui revient maltraité. Mon orgueil n'y est pas moins intéressé que ma satisfaction. Je vous offre un logement à la Ville & à la Campagne. Je n'ai rien dont je ne vous abandonne la disposition. Personne n'aime son Pays plus que moi ; mais il me deviendra plus cher encore, si vous en tirez quelque utilité pour votre amusement, ou votre santé. Obligez-moi, Messieurs, obligez-moi, Madame, ne fût-ce que pour trouver l'Italie plus agréable à votre retour. Nos Étés sont moins chauds. Le Commerce nous donne en abondance tous les fruits qui croissent ici en Automne : & nos Hyvers ne sont pas si froids que les vôtres. Obligez-moi seulement pour l'Hiver prochain ; & vous consulterez votre inclination, pour demeurer plus longtems.

Très-cher Ami, s'écria Jeronimo, j'accepte votre invitation, aussi-tôt qu'on me croira capable d'entreprendre le voyage. Le voyage ? interrompis-je ; un vaisseau vous assure les mêmes commodités que votre Chambre. Il vous portera jusqu'au milieu de Londres. Vous ne vous appercevrez qu'aux progrès de votre santé, que vous avez quitté votre appartement.

En vérité, leur a dit le Général, ma Sœur craignoit avec raison de n'être pas long-tems Catholique, en devenant la Femme de cet étrange Homme. Je vous conseillerois de l'en croire. Vous l'ai-

mez. Vous avez essuyé beaucoup de chagrins & de fatigues. Allez passer l'Hiver avec lui. On vante beaucoup les bains de Bath, & vous ne sauriez vous en trouver mal. Nous nous chargerons, ma Femme & moi, du bonheur de Clémentine pendant votre absence. Prenez Grandisson au mot. Ramenez-le avec vous, lui, ses Sœurs, & leurs maris. Mais, Chevalier, quel tems choisissez-vous pour votre départ ?

Je lui dis que le plus tôt seroit le mieux, parce que la saison ne pouvoit être plus favorable. Je répétai que cette résolution me combleroit de joie, & que c'étoit l'unique moyen de s'acquitter de ce qu'ils nommoient leurs obligations. Je leur promis de revenir avec eux. La santé de Clémentine, ajoutai-je, sera confirmée alors ; & celle du Seigneur Jeronimo parfaitement rétablie. Avec quelle satisfaction ne se reverront-ils pas l'un & l'autre !

On ne me demanda que jusqu'au lendemain, pour tenir conseil, & pour me donner une explication positive.

M. Lowther & ses Collegues, qui ont été consultés ce matin, jugent que le Seigneur Jeronimo pourroit être transporté en litiere, jusqu'au Port le plus voisin, & s'y embarquer pour l'Angleterre ; mais que le plus sûr est d'attendre au Printems, parce qu'alors les nouvelles chairs seront tout à fait raffermies. On promet que Jeronimo, les deux Fils du Comte, & quelques autres personnes de la Famille, entreprendront alors le voyage. Dans l'intervalle, le Prélat & le Pere Marescotti se chargent d'entretenir un commerce de Lettres avec moi, & de m'informer de tous les événemens.

Clémentine a pris le Chocolat avec nous. On ne lui a point caché la nouvelle résolution. Elle a fort approuvé la visite qu'on me

promet pour l'année prochaine. Facheuses circonstances, m'a-t-elle dit à l'oreille, qui ne permettent pas le même voyage à celle qui le feroit le plus volontiers, & qui ne seroit pas la plus mal reçue. Je verrois, avec plaisir, le Pays où le Chevalier Grandisson est né.

Et moi j'ai pensé à la bizarrerie de l'usage, qui n'auroit pas permis à Clémentine de me tenir un langage de cette nature, si elle n'eût été absolument déterminée à ne plus voir en moi qu'un Frere. Combien de ressources, mon cher Docteur, les ames délicates n'ont-elles pas pour exprimer un refus ?

Étant demeuré seul avec Jeronimo, il m'a parlé, dans des termes fort tendres, du changement qui paroissoit sur mon visage, depuis que sa Sœur sembloit s'affermir dans ses idées. Si le cœur ne souffroit pas, m'a-t-il dit, je suis bien sûr qu'on n'en verroit point ces marques au-dehors. Cher Ami ! lui ai-je répondu, qu'y trouvez-vous de surprenant ? Lorsque je suis revenu en Italie, quelque opinion que j'eusse de votre Sœur, je ne la croyois pas aussi grande qu'elle s'est montrée depuis. Je l'ai toujours admirée ; mais à présent je vais plus loin que l'admiration. Voir évanouir mes espérances, après les avoir vues si bien établies ! je serois plus qu'homme, si je n'en étois pas vivement touché.

Vous devez l'être sans doute, & j'entre cordialement dans vos peines ; mais, cher Grandisson, c'est Dieu seul qu'elle préfere à vous. Elle souffre plus que vous ne pouvez souffrir. Elle n'a, m'a-t-elle dit qu'un motif de consolation ; c'est l'espérance de ne pas vivre long-temps. Chere Fille ! Elle se flatte qu'elle doit le retour de sa raison, aux ardentes prieres qu'elle adressoit au Ciel, dans ses intervalles lucides, & dont l'unique objet étoit la consolation de ses Parens ; après quoi, elle ne formeroit pas d'autres vœux,

que pour une meilleure vie. Mais, Chevalier, si votre cœur est dans une situation si violente…

N'en doutez pas, cher Ami. Je ne suis pas un homme insensible. Cependant, quand on réussiroit aujourd'hui à faire descendre Clémentine du point de grandeur où elle s'est élevée ; quelque satisfaction que mes desirs y pussent trouver, je n'en jugerois pas moins, que, si sa conscience en étoit blessée, ce seroit une diminution pour sa gloire. Et me seroit-il possible, comme elle l'a fort bien observé dans une de ses Lettres, de voir une Épouse chérie, malheureuse par ses scrupules, sans m'efforcer de rendre la paix à son cœur, en les écartant ? Et pourrois-je espérer quelque succès, sans lui faire une peinture avantageuse de la Religion que je professe ? Et ne seroit-ce pas m'exposer au reproche d'avoir violé les articles ? Ô mon cher Jeronimo ! les choses doivent demeurer telles qu'elles sont, à moins qu'elle ne puisse penser mieux de ma Religion, ou moins favorablement de la sienne.

Il est revenu à me parler des obligations de sa Famille. Je lui ai déclaré que ce langage étoit le seul chagrin qu'il pût me causer. De grace, lui ai-je dit, qu'il n'en soit plus question. Tout le monde n'est pas excité par l'occasion, comme j'ai eu le bonheur de l'être. Mon Ami porteroit-il envie à mon bonheur ?

Le plus ardent de mes vœux, cher Docteur, seroit à présent d'imaginer quelque chose que je puisse accepter, pour satisfaire des cœurs si reconnoissans. Je souffre de me voir placé, par eux-mêmes, dans un jour qui doit les faire souffrir. Que puis-je faire, suivant mes notions d'amitié, pour soulager leur reconnoissance ?

Il craignoit, a-t-il repris, que je ne pensasse bientôt à les quitter. Je lui ai dit que, ne doutant plus de la persévérance de Clémentine, & du consentement qu'elle donneroit à mon retour dans ma Patrie, je devois souhaiter pour moi-même, comme pour elle, qu'il me fût permis de hâter mon départ ; d'autant plus que M. Lowther consentoit volontiers à demeurer après moi.

La Marquise est entrée. Clémentine, m'a-t-elle dit, appréhende que vous ne nous quittiez bientôt. Elle est à se promener au Jardin, avec son Pere & ses Freres. J'ose vous répondre qu'ils seroient charmés de votre compagnie.

J'ai laissé Jéronimo & sa Mere ensemble. Le Marquis, me voyant approcher, a dit à sa fille quelques mots que je n'ai pas entendus. Ensuite, après m'avoir fait un compliment fort civil, il a pris un prétexte pour entretenir particulièrement ses deux Fils ; & je suis demeuré seul avec elle.

N'y a-t-il pas de la cruauté, m'a-t-elle dit d'abord, non-seulement à m'avoir refusé votre secours, pour un dessein que j'ai fort à cœur, mais à fortifier contre moi les raisons de mes Parens. Quelques-uns ont fait grand usage de ce que vous m'avez écrit. Ô Chevalier, vous avez gagné le cœur du Général ; mais vous n'avez pas contribué à soulager celui de sa Sœur. Non, non, je ne me rétablirai jamais, si l'on me refuse l'entrée du Cloître.

Souvenez-vous, Mademoiselle, que le parfait rétablissement de votre santé dépend, après Dieu, de la tranquillité de votre esprit. Ne vous abandonnez pas, je vous en conjure, à des idées qui le troublent. Quelle Fille, quelle Sœur peut compter sur l'affection de sa Famille, si vous ne le pouvez pas ? Vous avez vu combien leur bonheur dépend de votre santé. Doutez-vous, dans le

monde, de la force de cette vertu, dont vous avez déja donné, dirai-je à mes dépens, une si glorieuse preuve, que le malheureux qui en souffre est forcé lui-même d'y applaudir ?

Ô Chevalier ! ne dites pas à vos dépens, si vous souhaitez que je sois tranquille.

J'ai besoin, Mademoiselle, d'un effort extrême, pour me faire violence dans ces occasions. Mais, permettez-moi deux mots de plus, sur le même sujet : Vous avez exigé de moi une des plus grandes preuves de désinteressement, dont il y ait jamais eu d'exemple ; je vous conjure, chere Clémentine, pour vous-même, pour l'honneur de votre devoir, &, si vous le permettez, par bonté pour moi, d'écarter à présent ce désir favori qui domine votre cœur.

Elle est demeurée quelques momens à réfléchir ; & reprenant à la fin ; je vois bien, Monsieur, que je ne dois attendre de vous aucune faveur sur ce point. Passons dans l'allée voisine, où nous ne pourrons être entendus... J'ai, Monsieur, une autre priere à vous faire. Elle n'est pas nouvelle. J'en ai déja touché quelque chose dans une de mes Lettres. Ce n'est point une priere qui me soit venue à l'esprit sans délibération.

Et quelle est cette demande, Mademoiselle ?

Comment l'expliquer ! Cependant je le ferai. Si vous voulez bannir de mon cœur... Elle s'est arrêtée encore une fois, & j'ai cru que dans ce moment elle ne retrouvoit pas ses idées.

Si vous voulez me rendre tranquille...

Mademoiselle !

Il faut vous marier !... C'est alors, Monsieur, qu'il ne me restera aucun doute de la fermeté de ma résolution. Mais écoutez-moi jusqu'à la fin : il faut vous marier avec une Angloise. Que ce ne soit pas une Italienne. Olivia ne feroit pas scrupule de changer de Religion pour vous. Mais n'épousez point Olivia. Je m'imagine que vous ne seriez pas heureux avec elle. Croyez-vous que vous puissiez l'être ?

Je lui ai marqué, par une révérence, que je pensois comme elle.

Non, non, vous ne le seriez pas. Ne faites point un choix qui puisse deshonorer Clémentine. J'ai le cœur fier. Qu'il ne soit pas dit qu'un homme, à qui Clémentine a pu appartenir, se soit avili par son mariage... si vous vous mariez, Monsieur, il me sera peut-être permis d'être du nombre de ceux qui vous ont promis une visite en Angleterre. Ma Belle-Sœur souhaitoit à ce moment d'en être aussi. Son Mari ne lui refuse rien. Elle l'engagera facilement à l'accompagner. Vous n'aurez pas de peine à persuader à Madame Bemont de faire encore une fois le voyage de son Pays. Vous reviendrez en Italie avec nous, vous, votre Femme, & peut-être vos Sœurs avec leurs Maris. Nous ne composerons ainsi qu'une Famille. Si mes autres demandes sont refusées, il faut m'accorder celle-ci. Elle dépend de vous. Et ne souhaitez-vous pas de me voir tranquille ?

Admirable Clémentine ! le Monde n'a rien de si grand que vous. Vous êtes capable de tout ce qu'il y a de noble. C'est cette grandeur même, qui m'attache à vous...

Laissez, laissez ce langage, Chevalier. Il me touche plus que je ne le desire. Je crains qu'il n'y ait de l'affectation à me reprocher

dans le mien… mais je répéte qu'il faut vous marier. Je ne serai pas tranquille, aussi long-tems que vous ne serez pas marié… lorsque je ne vois pas la moindre apparence… Mais n'y pensons plus. Combien de tems vous aurons-nous encore avec nous ?

S'il ne me reste aucune espérance, Mademoiselle…

Ah, Chevalier ! (en détournant le visage de moi) n'employez pas ces expressions.

Le plus tôt sera le mieux… Mais vos ordres…

Je vous rends graces, Monsieur, (en m'interrompant) ; mais ne vous ai-je pas dit que j'ai de l'orgueil, Chevalier ? Ah, Monsieur, vous l'avez découvert il y a long-tems. L'orgueil fait plus pour une Femme, que la raison. Asseyons un moment, & j'acheverai de vous faire connoître mon orgueil. Elle s'est placée sur un banc voisin, & me faisant asseoir près d'elle : Je vais parler à ces arbres, m'a-t-elle dit, en se tournant vers les Myrthes qui nous couvroient. « Le Chevalier Grandisson sera-t-il informé de toute ta foiblesse, Clémentine ? Sa compassion le ramenera-t-elle de son Pays pour te fortifier ? Après avoir pris, par le secours du Ciel, une résolution digne de ton caractere, douteras-tu si tu es capable d'y persister, & lui donneras-tu lieu de croire que tu en doutes ? Consentira-t-il encore à d'officieuses absences, pour faire l'essai de ta force ? & succomberas-tu dans l'épreuve ?… Non, Clémentine. »

Ensuite se tournant vers moi, mais les yeux baissés ; je renouvelle, Monsieur, tous mes remercimens pour la généreuse compassion dont vous m'avez donné tant de preuves. Ma triste situation m'y donnoit peut-être quelque droit. J'y reconnois la main du Ciel, qui a peut-être voulu punir mon orgueil, & je m'y sou-

mets. Je reconnois même, sans honte, l'obligation que j'ai à votre pitié, & j'en conserverai un tendre souvenir jusqu'au dernier instant de ma vie. Je souhaite que vous vous souveniez de moi avec la même tendresse. Ma vie ne peut être longue : ainsi, pour céder à vos desirs & à ceux d'une chere Famille, je suspendrai les vues que j'avois pour le Cloître. Il me reste l'espérance de vous voir en Angleterre, dans l'heureux état dont j'ai parlé ; surtout, ensuite à Boulogne. Je vous croirai de ma Famille. Je me croirai de la vôtre. Dans ces suppositions, dans ces espérances, j'ai la force de consentir à votre départ. Si je vis, c'est une absence de peu de mois. N'ai-je pas soutenu assez bien la derniere ? Je vous laisse donc, Monsieur, le choix que vous m'avez offert. Nommez vous-même le jour. Votre Sœur Clémentine vous rend à vos Sœurs & aux siennes. Ô Monsieur ! (en levant les yeux sur moi, & remarquant sur mon visage une émotion que je m'efforçois de cacher) ! que votre cœur est tendre ! Qu'il est sensible à la pitié !... Mais nommez-moi votre jour. Ce banc, dans l'éloignement où vous serez bientôt, sera consacré au souvenir de votre tendresse. Je le visiterai tous les jours. L'ardeur de l'Été, le froid de l'Hiver, ne m'y feront pas manquer.

Le mieux, admirable Clémentine ! le plus sûr pour l'un & l'autre, ou du moins pour moi, c'est que le temps ne soit pas remis bien loin. Permettez que ce soit Lundi... Dimanche au soir, après avoir passé tout le jour à implorer le Ciel pour la santé, pour le bonheur de ma chere Clémentine, de mon cher Jeronimo, & de toute leur Famille, je viendrai le soir, si vous m'en accordez la permission... je viendrai... il ne m'a pas été possible d'achever. Elle ne m'a répondu que par un déluge de larmes. Sa tête s'est penchée sur mon épaule. L'agitation de ses sentimens soulevoit

son sein. Oh Chevalier ! il le faut donc ! Que le Ciel nous fortifie tous deux !

La Marquise, qui venoit alors à nous, s'est apperçue, à quelque distance, de l'émotion de sa fille ; & craignant qu'elle ne s'évanouît, elle s'est précipitée vers elle, elle l'a prise dans ses bras. Ma fille ! ma Clémentine ! d'où viennent ces larmes ? Regardez-moi, mon Amour.

Ah Madame ! le jour, le jour est fixé ! Lundi prochain… le Chevalier quittera Boulogne…

Quoi, Chevalier ? vous nous quitteriez si tôt ? Ma chere, nous obtiendrons de lui…

Je me suis levé, sans prononcer un mot, & je suis entré dans une allée qui traversoit. J'étois pénétré jusqu'au fond. Ô Docteur Barlet ! Tant de bonté ! Pourquoi suis-je si sensible, & si souvent exposé à des épreuves qui demandent plus de force !

Le Général, le Prélat, & le Pere Marescotti sont venus me joindre. Je leur ai fait le récit de ce qui s'étoit passé entre Clémentine & moi. Le Marquis, qui étoit allé vers sa Fille, m'a joint promptement, après avoir entendu ce qu'elle avoit eu la force de lui raconter aussi. Comment pouvez-vous penser, m'a-t-il dit, à partir si brusquement ? Vous ne nous quitterez pas si tôt.

Non si Clémentine l'ordonne. Mais si je ne suis pas retenu par ses ordres, le plus prompt départ est le plus avantageux pour moi. Je ne puis soutenir tant de bontés. C'est la plus divine de toutes les Femmes.

Vous ne manquerez point, m'a dit le Général, d'entretenir un commerce de Lettres avec ma Sœur. Personne ici ne s'y opposera.

Comme elle vous a déja témoigné qu'elle souhaite de vous voir marié, ne pouvons-nous pas espérer que vous vous emploierez aussi à lui inspirer le même dessein pour elle-même ? Le mariage de l'un ou l'autre produira l'effet qu'elle se propose par le vôtre.

Bon Dieu ! ai-je pensé, me croient-ils donc absolument dégagé de toutes les passions humaines ? J'ai fait une continuelle guerre, vous le savez cher Docteur, aux plus rebelles des miennes ; mais sans souhaiter jamais de vaincre ces tendres sensibilités, qui font la gloire de notre nature.

C'est demander trop, a dit la jeune Marquise, qui étoit venue nous joindre avec sa Belle-Mere. Comment pouvez-vous attendre cette démarche du Chevalier ?

Vous ne savez pas, Madame, a dit le Prélat, en secondant la proposition de son Frere, de quoi le Chevalier Grandisson est capable, pour le bonheur d'une Famille entiere.

Le Pere Marescotti, aussi insensible, quoique plein de bonté, a remarqué que Clémentine ayant pris sa résolution par un mouvement du Ciel, ce monde & toutes ses pompes, n'étoient pour elle qu'une considération subalterne, & qu'au péril de sa vie, elle demeureroit ferme dans ses idées ; que devant renoncer par conséquent à toute espérance, je pouvois...

Non, a interrompu le Marquis, je ne lui demanderai point un service de cette nature. Et s'adressant à moi ; oh ! si le grand obstacle pouvoit être surmonté ! Mon cher Grandisson (en prenant ma main) ne peut... Mais je n'ose plus l'en presser. S'il le pouvoit, mes propres Enfans ne me seroient pas plus chers que lui.

Vous m'honorez beaucoup, Monsieur ; vous engagez ma plus vive reconnoissance. Ce n'est pas sans difficulté, que je suis capable de soutenir, lorsque je suis avec elle, l'engagement que j'ai pris, de ne la pas presser d'être à moi. Je l'ai exhortée, comme vous l'avez vu, à se conformer aux désirs de sa Famille ; & je conçois tout ce qu'ils renferment. Il y a beaucoup d'apparence, que si l'un se déterminoit au mariage, l'autre en seroit plus tranquille ; & j'aimerois mieux suivre l'exemple que de le donner. Vous verrez ce que mon départ aura produit : mais elle ne doit pas être trop pressée. Ce seroit s'exposer à voir renaître son empressement pour le Cloître ; le point d'honneur se joindroit peut-être à sa pieté ; & si l'on n'accordoit rien à ses désirs, elle pourroit retomber dans toutes ses disgraces.

Ils s'accordent à suivre mon opinion ; c'est-à-dire, à prendre le parti de la patience, en attendant un heureux effet de l'avenir. Je les ai quittés, pour retourner chez Jeronimo, à qui j'ai communiqué l'état des choses, & le jour marqué pour mon départ. Avec quelque tendresse que je lui aye fait cette déclaration, son chagrin m'a paru si vif, que sentant croître beaucoup le mien, j'ai été forcé de quitter sa chambre avec précipitation, & de retourner droit à mon logement, pour y reprendre un peu mes esprits.

Ainsi, mon cher Docteur, le jour est absolument fixé ; & j'espere qu'on ne m'engagera point à le changer. Madame Bemont me dispensera, j'en suis sûr, de retourner à Florence. Olivia ne doit rien exiger. Je leur écrirai à toutes deux. Mon dessein est de prendre par Modene, Parme & Plaisance. Madame de Sforce m'a fait demander une entrevue. Je me flatte qu'elle prendra la peine de se rendre à Pavie ; sans quoi, je ne ferai pas difficulté d'aller à Milan. Je lui ai promis une visite avant mon départ d'Italie. Mais,

quoiqu'elle me l'ait demandée dans un tems où l'alliance ne paroissoit pas éloignée, je suppose qu'aujourd'hui elle ne peut avoir d'autre motif que la civilité. Tout ce que je desire, si je la vois, c'est que sa cruelle Fille ne soit pas présente.

(N.) Le Chevalier quitte Boulogne & l'Italie. On passe sur ses derniers adieux. En chemin il voit à Parme le Comte de Belvedere, qu'il laisse avec d'heureuses espérances ; à Milan, Madame de Sforce, dont il emporte une fort mauvaise opinion, &c. Il écrit à Madame Bemont, & sur-tout à la Signora Olivia. Cette derniere Lettre, qui est pleine de vertu & de noblesse, lui attire une réponse assez curieuse, mais qui a peu de rapport au fond de l'intérêt. Au milieu de ses fureurs, Olivia laisse entrevoir que les sages avis de l'homme qu'elle aime commencent à faire impression sur son cœur. Le Chevalier passe à Paris, où il trouve son Cousin Everard Grandisson, qui s'étant à demi ruiné par le jeu & par d'autres excès, a besoin de son secours, autant que de ses conseils. Il jette dans l'ame de ce jeune Libertin, les fondemens d'une solide conversion. Enfin, l'impatience de trouver de la consolation, pour le trouble de son cœur, dans les entretiens de son cher Docteur, le fait partir pour Londres.

## Lettre 86

*À Londres, Lundi 5 de Septembre.*

Felicitez-vous, ma très-chere Miss, sur l'arrivée de mon Frere. Il arriva hier au soir ; mais si tard, qu'il ne nous en a fait donner avis que ce matin. Nous nous sommes empressés, Mylord & moi, d'aller déjeuner avec lui. Ah, ma chere ! nous avons vu trop clai-

rement que son repos a beaucoup souffert. Il est plus maigre & plus pâle qu'il n'étoit. Mais c'est toujours le même Frere, le même Ami, & le meilleur des hommes.

Je m'attendois à quelques reproches sur mes vivacités ; mais pas un mot de cette nature. Il nous a dit mille choses tendres ; & lorsqu'il m'a parlé de ma Sœur & de son Mari, il a compté ses deux sœurs & leurs bons Monarques comme les deux plus heureux couples d'Angleterre : Politique assez fine ; car pendant le déjeûner il est échappé au mien deux ou trois sottises, que j'ai eu peine à souffrir. Jamais Singe ne fut plus caressant ; mais la réputation, que mon Frere m'avoit donnée, m'a servi de frein. Je vois qu'une flatterie, la moins méritée, est capable de produire de bons effets, lorsqu'on attache du prix à l'opinion du Flatteur.

Belcher ne s'est pas fait attendre, à la premiere nouvelle du retour de son Ami. Mylord L... & sa femme, Émilie, & le Docteur Barlet étoient à Colnebroke : mais comme ils avoient laissé des ordres, pour être avertis par un Courier au moment de son arrivée, ils sont venus assez-tôt pour dîner avec nous. Les embrassemens ont recommencé, avec un renouvellement de joie. Emilie, la chere Emilie s'est évanouie sérieusement, en voulant embrasser les genoux de son Tuteur. Cet accident l'a touché. Belcher l'a paru beaucoup aussi, & nous l'avons été tous. Il y a des sensibilités qui se déclarent par des actes extérieurs, & d'autres qui ne peuvent éclater par les mouvemens de la langue. La joie de ma Sœur étoit de la premiere espèce, & la mienne de l'autre. Mais Mylady L... est accoutumée aux démonstrations de tendresse ; tandis que la mienne est quelquefois prête à m'étouffer, sans pouvoir atteindre jusqu'à mes levres. Cependant mes yeux sont de grands Orateurs.

Le plaisir que Sir Charles, Mylord L... & le Docteur ont ressenti mutuellement à se voir, étoit grand, tendre, exprimé d'un air mâle. Mon moulin-à-vent de Mari a joui deux ou trois fois de son transport & de celui de l'assemblée ; & dans l'excès de sa joie, il étoit prêt à chanter & à danser. C'est son caractere, au pauvre homme ; honnête d'ailleurs & de fort bon naturel. Gardez-vous de le mépriser, Henriette. Il a reçu l'éducation d'un fils unique, à qui l'on n'a pas laissé ignorer qu'il étoit Lord ; sans quoi il auroit fait une meilleure figure à vos yeux. Il ne manque point de sens, je vous assure. Vous allez me croire partiale ; mais je crois que la plus folle action de sa vie est celle qu'il fit dans l'Église de Saint Georges. Pauvre chere ame ! Il auroit pû trouver une femme plus convenable à son goût ; & ses défauts même auroient pû servir alors à le faire briller. Mais il ne nous est pas toujours donné de choisir ce qui nous convient le mieux. On remarque, & j'ai entendu dire, que les Brunes aiment les Blonds, & que les Blonds aiment les Brunes. Peut-être les naturels s'accommodent-ils mieux aussi de leurs contraires : si nous avions tous le même goût pour la même personne, ou pour une même chose, les disputes seroient continuelles ; elles sont assez communes sans ce secours.

L'arrivée de mon Frere m'a monté toutes les cordes du cœur sur un ton de joie. Une paille me fait rire, & je voudrois vous faire rire aussi, soit avec moi, soit de moi, rien ne m'est plus indifférent, pourvu que je parvienne à vous faire au moins sourire. Souriez-vous, ma chere ? Oui, j'en suis sûre. Hé bien, à présent que j'ai réussi, je redeviens sérieuse.

Nous avons fait des complimens à mon Frere, sur le rétablissement de ses Amis Italiens, sans les nommer, & sans dire un

mot de la Sœur qu'il a failli de nous donner. Il nous a regardés tous d'un œil sérieux ; il s'est incliné, à chacune de nos félicitations ; mais il est demeuré en silence. Le Docteur Barlet nous avoit dit que dans ses Lettres à Sir Charles, il ne l'avoit jamais informé de vos indispositions, parce qu'il étoit sûr que cette nouvelle lui causeroit du chagrin. À l'exception du déjeuner & du diner, où la présence de tous les Domestiques nous avoit même gênés, il avoit eu tant d'ordres à donner, qu'à peine avions nous eu l'occasion de l'entretenir. Mais après le souper, il est revenu à nous, avec promesse de nous accorder le reste du jour. La compagnie étoit composée de Mylord & Mylady L... mon Mari & moi, le Docteur Barlet, Monsieur Belcher, & notre chere Émilie, qui, ayant repris ses forces, étoit attentive à chaque mot qui sortoit de la bouche de son Tuteur.

D'abord, nous lui avons tous avoué, comme vous le jugez bien, que nous avions lu la plus grande partie de ce qu'il avoit écrit au Docteur.

Quels embarras, quels chagrins, quelle variété d'agitations & de combats votre cœur a-t-il eu à supporter, mon cher Sir Charles ! a commencé M. Belcher ; & pour conclusion, quel étrange procédé de la part d'une femme, à qui l'on ne peut néanmoins refuser de l'admiration !

Il est vrai, mon cher Belcher. Ensuite il s'est étendu sur l'éloge de Clémentine. Nous l'avons admirée avec lui. Il sembloit prendre beaucoup de plaisir à nos louanges. C'est la vérité, chere Henriette. Mais vous êtes assez généreuse pour lui en faire un mérite.

Ya-t-il longtemps, m'a demandé malicieusement ma Sœur, que vous n'avez eu des nouvelles de la Comtesse de D... ?

Sir Charles a demandé à son tour, s'il y avoit une autre Comtesse de D... que la douairiere ; & son visage s'est couvert d'un beau rouge. Votre servante, mon Frere, ai-je pensé en moi-même ; je ne suis pas fâchée de votre charmante crainte.

Non, Monsieur, a répondu Mylady L...

Souhaiteriez-vous, mon Frere, a repris une effrontée (de votre connoissance, Henriette), qu'il y eût une autre Comtesse de D... ?

Je souhaite le bonheur de Mylord D..., Charlotte. On parle de lui, comme d'un jeune homme du premier mérite.

Vous ne m'entendez pas, Sir Charles, j'en suis sûre, a répliqué votre Amie, en le regardant exprès d'un œil fixe.

Pardonnez-moi, chere Sœur ; je souhaite que Miss Byron soit une des plus heureuses femmes du monde, parce qu'elle est une des meilleures. Et se tournant vers Émilie : je me flatte, ma chere, qu'il ne vous est rien arrivé de chagrinant du côté de votre Mere.

Non, Monsieur ; tout est dans l'ordre. Vous avez vaincu...

J'en suis charmé, ma chere. Croyez-vous, mon cher Belcher, que les eaux de Bath ne fissent pas bien à votre Pere ?

Seconde évasion, ai-je pensé. Mais vous y viendrez, mon Frere, je vous en réponds. Dites néanmoins chere Henriette, n'êtes-vous pas un peu piquée ? Votre délicatesse sera offensée de me voir si pressante. Je vois un rouge de dédain s'élever sur votre belle face ; & dans vos yeux un petit air d'embarras, qui fait

renaître d'un côté les roses, & l'ancien éclat de l'autre. Au fond, nous avons tous commencé à craindre un peu d'affectation dans mon Frere : mais rien moins ; car il n'a pas voulu que nous le fissions retomber sur le même sujet. Après quelques discours vagues, il s'est tourné vers le Docteur Barlet. Cher Ami, lui a-t-il dit, vous m'avez causé tantôt de l'inquiétude, lorsque je vous ai demandé des nouvelles de Miss Byron & de sa Famille. Vos yeux m'ont allarmé. Je crains que la pauvre Madame Sherley… Miss Byron nous a toujours parlé de sa santé avec défiance. Quelle seroit, Charlotte, la douleur de notre chere Miss Byron, si elle venoit à perdre une si bonne Mere !

Mon dessein, a répondu le Docteur, n'étoit pas de vous laisser voir des sujets d'inquiétude. Mais un Pere ne peut aimer sa Fille plus que j'aime Miss Byron.

Vous m'alarmeriez sérieusement, cher Ami, si l'air de gaieté que je vois à Mylady G… ne m'ôtoit toute crainte pour la santé de Miss Byron. Je me flatte que Miss Byron se porte bien.

Elle en est bien éloignée, ai-je répondu aussi-tôt, avec un air de gravité qui convenoit à l'occasion.

À Dieu ne plaise, a-t-il repris aussi-tôt avec une émotion qui nous a plu à tous. (Ce n'est pas pour vous, Henriette, c'est pour nous-mêmes, que nous nous sommes réjouis. Point de délicatesse affectée, je vous en prie.) Son visage étoit en feu. Quoi donc, mes Sœurs ? Quelle est la maladie de Miss Byron ?

Elle n'est pas bien, ai-je répliqué. Mais c'est la plus charmante Malade qu'on ait jamais vue. Elle est gaie pour ne pas causer de peine à ses Amis. Elle entre dans toutes leurs conversations, leurs plaisirs, leurs amusemens. Elle voudroit que personne ne la crût

malade. Si ses yeux chargés, ses levres pâles, & le changement de son teint ne la trahissoient pas, nous n'apprendrions pas d'elle-même qu'elle souffre. Il se trouve des femmes qui arrivent plutôt que d'autres à la perfection, & dont la décadence n'est pas moins prompte. La pauvre Miss Byron ne paroît pas faite pour une longue durée.

Mais devrois-je vous marquer toutes ces choses-là, ma chere ? Cependant je sais que Clémentine & vous, vous êtes riches en grandeur d'ame.

Mon Frere a paru tout-à-fait fâché contre moi. Cher Ami, a-t-il dit au Docteur Barlet, de grace, expliquez-moi ce que signifie le discours de Charlotte. Elle aime à badiner. Miss Byron a reçu du Ciel un très-bon tempérament. À peine est-elle dans la fleur de l'âge. Tranquillisez-moi. Mes deux Sœurs ne me sont pas plus cheres que Miss Byron. En vérité, Charlotte, je ne vous sais pas bon gré de votre badinage.

Il est vrai, lui a répondu le Docteur, que Miss Byron n'est pas bien. Mais les tendres craintes de Mylady G... lui ont fait un peu charger la description. Miss Byron ne peut cesser d'être aimable. Son teint est toujours charmant. Elle est gaie, tranquille, résignée...

Résignée, Docteur Barlet ! Miss Byron est bonne Chrétienne, elle ne peut manquer de résignation, dans le sens que la Religion donne à ce terme : mais dans l'acception commune, il suppose un état désespéré. Si Miss Byron étoit si mal, n'auriez-vous pas dû m'en informer, cher Docteur ? Ou bien, est-ce votre tendresse pour moi... La bonté ne vous abandonne jamais.

Je n'avois pas conçu, a dit Mylady L... que Miss Byron fût si mal. En vérité, M. Barlet, & vous ma Sœur, il y a de la cruauté à ne m'en avoir pas avertie. Et son bon naturel a fait tomber une larme de ses yeux pour notre Henriette.

J'ai eu quelque regret d'être allée si loin. Mon Frere a paru fort inquiet. Son Ami Belcher l'étoit pour lui, & pour vous, ma chere. Émilie a pleuré pour sa chere Miss Byron. Elle avoit toujours craint, a-t-elle dit, que votre mal n'eût de mauvaises suites. Mon cher Amour, ma très-chere Henriette, il faut que votre santé soit bonne. Vous voyez combien tout le monde vous aime. J'ai dit à mon Frere que j'attendois une Lettre de Northampton-Shire par la premiere Poste, & qu'elle me mettroit en état de lui donner des informations certaines.

Je ne voudrois pas pour le monde entier, qu'il entrât dans vos idées, chere Henriette, que j'aie pensé à faire tourner sur vous l'attention de mon Frere. Votre honneur est l'honneur du sexe : car n'en êtes-vous pas l'ornement ? Je ne dis rien de nouveau, en assurant que mon Frere vous aime. Je n'avois pas besoin d'apprendre son inquiétude pour votre santé. Son cœur n'est pas capable de changer. N'avez-vous pas observé que j'ai mis votre décadence sur le compte de la nature ? Plaise au Ciel qu'il n'en soit rien ! Mais je vous décourage imprudemment par mes craintes pour votre santé, lorsque je ne pense au fond qu'à ménager votre délicatesse. Vous vous porterez bien, vous le voudrez, vous y parviendrez bientôt ; & le plus sage, comme le meilleur des hommes, ne manquera point... C'est à quoi se réunissent tous nos vœux. Mais quoi qu'il arrive, nous avons réuni nos têtes ensemble, & nous sommes résolus, en faveur de votre délicatesse, de laisser prendre son cours à cette affaire, parce qu'après une ouverture

plus chaude que je ne l'avois prévu, vous pourriez vous imaginer que nos soins vont au-delà des bornes. Je vous certifie, ma chere, que Sir Charles Grandisson, tout digne qu'il est d'une Princesse, ne vous fera porter son nom qu'avec toute la passion de son ame.

Suivant les vues qu'il nous a marquées ce soir, nous allons le perdre pour quelques jours. Les Joueurs, à qui notre Cousin Everard a permis de le ruiner, sont à Winchester, où je suppose qu'ils font à présent le partage de leur proie. Si mon Frere a dessein de les voir, c'est ce que je ne puis vous dire. Il ne s'attend pas à les trouver fort traitables. Ils feront voir sans doute à leur dupe, qu'ils savent garder son argent mieux que lui ; & Sir Charles, dont les idées ne sont pas romanesques, ne pense qu'aux voies légales.

Il se propose de rendre une visite à Mylord & à Mylady W..., dans leur terre de Windsor, & au Comte de G... mon Beau-pere dans Berkshire : mon Mari doit l'accompagner ; ils iront de-là chez Sir Henri Belcher, & chez Mylady Mansfield. Belcher sera aussi du voyage. Ils passeront ensuite au Château de Grandisson, où le Docteur Barlet doit se rendre. Mon Frere laisse ici son Valet de chambre, avec ordre de lui envoyer, par des Exprès, toutes les Lettres qui pourront venir des Pays étrangers ; & je lui ai promis de ne lui pas faire attendre non plus les nouvelles qui me viendront de Northampton-Shire. Il me semble qu'il feroit fort bien de prendre son tour par le Château de Selby : ne pensez-vous pas de même ? Point d'affectation, Henriette. Adieu, ma chere.

## Lettre 87

*Jeudi 7 Septembre.*

Ma réponse va suivre les articles de votre Lettre, que j'ai devant moi.

Je vous félicite du fond du cœur, ma chere Mylady, sur le retour de votre Frere. Il n'est pas surprenant que ses fatigues & la perte de ses espérances aient causé quelque altération sur son visage. Sir Charles Grandisson ne seroit pas ce qu'il est, s'il n'avoit pas une ame sensible.

Vous connoissez mal votre Frere, ma chere Amie, si vous attendez de lui quelques reproches sur votre bizarre conduite avec Mylord G... J'espere qu'il n'en aura pas su la dixieme partie ; mais quand il sauroit tout, comme il prévoit que vous reconnoîtrez votre erreur & que vous deviendrez une très-bonne femme, il vous pardonne infailliblement ce qu'il juge que vous ne vous rappellez pas sans regret. Vous êtes bien étrange, dans la Lettre que j'ai devant les yeux. Je vous aime trop pour vous épargner.

Quel sujet de raillerie trouvez-vous dans votre Tante, pour avoir vécu fille jusqu'à l'âge où elle est parvenue ? Voulez-vous faire penser que votre joie est extrême de vous être mise de si bonne heure à couvert du même reproche ? Si c'est votre idée, il semble que vous devriez un peu plus de remercimens à Mylord G... dont la générosité vous en a garantie. En vérité, chere Mylady, je crains que pour une femme, ce ne soit blesser la décence, que de jeter une sorte de ridicule sur d'autres personnes de son sexe, pour leur prudence, peut-être, & leur vertu. Faites-vous réflexion combien vous exaltez les hommes par ces libertés ba-

dines, vous qui affectez souvent de les mépriser ? Je ne m'étonne point qu'ils raillent les vieilles Filles, c'est leur intérêt : vous les appelez quelquefois les Seigneurs de la création ; & vous ne pensez pas que vous leur donnez droit à ce titre. D'un autre côté, croyez-vous que la même foiblesse, qui fait raconter ses songes à votre vieille Tante Eleonor Grandisson, ne lui eût pas fait trouver autant de plaisirs à ces récits, si le mariage eût fait d'elle une vieille femme ? La joie est souvent mere de quantité de folies. N'avouez-vous pas que l'arrivée de votre Frere, qui a donné occasion à votre Tante de vous raconter ses songes, vous a jettée dans des éclats de rire, dont vous auriez honte d'expliquer la cause ? Les femmes, ma chere, doivent se garder des erreurs dans lesquelles elles trouvent un sujet de ridicule pour les filles. Les songes de votre Tante, permettez-moi de vous le dire, sont plus innocens que vos excessifs emportemens de joie. Pardon ; mais je crois en avoir dit assez, pour vous faire sentir votre faute.

Pauvre chere Émilie ! Je ne suis pas surprise que la premiere vue de son Tuteur ait produit cet effet sur son tendre naturel.

Mais avec quelle méchanceté traitez-vous votre Mari ? Fi, Charlotte, & fi encore une fois, d'avoir écrit ce que je ne puis lire pour votre honneur, à vos Amis & les miens. Je souhaiterois, ma chere, de parvenir à vous persuader qu'il n'y a point d'esprit sans justesse, ni d'enjoument sans décence. Mylord G... a ses foibles ; mais est-ce le rôle d'une femme, d'être la premiere à les découvrir ? Ne pouvez-vous l'en guérir, sans y employer des plaisanteries outrées, qui approchent du mépris ? Ô ma chere ! vous nous montrez bien d'autres foibles que les filles, en faisant un si mauvais usage des talens qui vous ont été donnés pour une meilleure fin. Un mot encore : vous ne me ferez pas sourire, ma chere,

lorsque je vous verrai dans un transport de joie, dont la raison est blessée. Ainsi souvenez-vous-en, votre excursion sur les vieilles filles & sur votre Mari, ne peut plaire qu'à vous-même, & je n'accepte point votre compliment. Pourquoi ? parce que je ne veux point partager votre faute. Je ne vous épargne point, direz-vous : mais épargnez-vous quelqu'un ?

Quoi donc ? me croyez-vous réellement aussi mal que vous m'avez représentée à votre Frere ? Je ne crois pas l'être à ce point. Si je le croyois, comptez que je ferois tous mes efforts pour mettre un nouvel ordre dans mes idées ; & je ne quitterois pas l'entreprise, sans être un peu plus sûre de moi.

Vous n'avez eu, dites-vous, aucun dessein d'exciter l'attention de votre Frere pour les fausses couleurs de votre pinceau, lorsque vous lui avez décrit les effets de mon indisposition. Son attention ! Vous auriez pu dire sa pitié. Le Ciel m'en préserve !

Àtout prendre, il y a deux choses qui n'ont pu manquer de me faire plaisir dans votre Lettre ; l'une, que Sir Charles ait témoigné tant d'inquiétude pour ma santé ; l'autre, que vous soyez tous dans la résolution, & volontairement, parce que les circonstances vous ont paru le demander, de laisser prendre à toutes les affaires leur cours naturel. Tenez-vous-en là, je vous en supplie. Il me semble que l'ouverture, comme vous la nommez, étoit de beaucoup trop chaude. Ciel ! ma chere, que j'ai tremblé en lisant cette partie de votre Lettre ! Je ne sçais même, si j'en suis tout-à-fait satisfaite, quoique je le sois de votre intention.

Considérez, ma chere, la moitié d'un cœur, une femme préférée & si préférable en effet, par la qualité, la fortune, & toute sorte de mérite. Oh Charlotte ! Il me seroit impossible à présent,

dans les plus heureuses suppositions, de me livrer à ces tendres excès de joie, qui auroient fait le charme de mon cœur. J'ai de la fierté… Mais attendons les premieres Lettres de Boulogne ; & si l'admirable Italienne adhere à sa résolution, il sera temps alors d'en venir à mes scrupules. Croyez-vous qu'elle se soutienne ? Une imagination échauffée peut passer d'un genre de grandeur à l'autre. J'en suis sincérement persuadée moi-même, & je l'ai dit si souvent qu'on pourroit me soupçonner d'affectation, que Clémentine est la seule femme digne de Sir Charles Grandisson.

Adieu, ma chere. Dites je vous prie à votre Frere, que je ne me suis jamais crue aussi mal que votre amitié vous l'a fait craindre, & que je le félicite de son heureuse arrivée en Angleterre. Me dispenser de ces complimens, ce seroit une affectation réelle, qui signifieroit beaucoup trop ; mais souvenez-vous que je vous regarde, vous & votre Mari, Mylord & Mylady L… & ma tendre Émilie, si vous lui communiquez ma Lettre, comme les gardiens de l'honneur, ou si vous l'aimez mieux, de la délicatesse (car il n'y a point de déshonneur à craindre avec Sir Charles) de votre très-fidelle.

*Henriette Byron.*

N. B. Une longue Lettre du Docteur Barlet à Mylady G… contient la relation du voyage & des visites de Sir Charles, dont la magnificence & la bonté ne cessent pas d'éclater. Il a vu dans cette route, Sir Hargrave Pollexfen, Pécheur à demi contrit, mais extrêmement humilié. Merceda est mort de ses contusions dans un misérable état. Bagenhall, devenu le Mari de la jeune personne qu'il avoit enlevée en France, mene une fort mauvaise conduite avec elle.

Une autre Lettre de Sir Charles, au Docteur, contient un détail des procédures, qui regardent les droits des Mansfield, & d'autres affaires domestiques.

## Lettre 88

*Boulogne, 15 septembre..*

Vos tendres Lettres écrites de Lyon, mon très-cher Ami, nous ont causé la plus vive joie. Clémentine languissoit dans cette attente. Comment avez-vous pu lui écrire avec cette chaleur d'affection, & cependant avec une délicatesse dont un Rival ne pourroit pas s'allarmer ? Elle vous répond : il ne m'appartient point, ni, je crois, à personne de nous, de dire un mot sur le principal sujet de sa Lettre : elle ne l'a montrée qu'à sa Mere & à moi. Chere Sœur ! Que n'avons-nous pu la faire renoncer à ses idées ! mais comment vous proposer de seconder les desirs de la Famille ? Cependant si vous les croyez justes, je suis sûr que vous ferez cet effort sur vous-même. Mon cher Grandisson ne connoît point d'intérêt propre, quand la justice & l'avantage de ses Amis y sont opposés. Toute ma crainte est qu'on n'y apporte plus de précipitation, qu'il ne convient à l'état de cette chere fille.

Plût au Ciel, que vous fussiez devenu mon Frere ! c'étoit la premiere passion de mon cœur ; mais vous reconnoîtrez par sa Lettre, la moins inconstante qu'elle ait écrite de long-tems, qu'il ne lui en reste aucune idée. Elle nous déclare qu'elle vous souhaite heureusement marié dans votre Patrie ; & nous souhaitons nous-mêmes à présent de pouvoir lui donner votre exemple pour motif. Ne doutez pas que je ne fasse le voyage d'Angleterre. Si ce

que nous desirons pouvoit arriver, je m'imagine que vous auriez toute la famille. Nous ne pensons qu'à vous, nous ne parlons que de vous ; nous recherchons les Anglois, pour leur faire honneur en considération de vous. Madame Bemont est ici : elle nous conseille de garder des ménagemens ; mais sans désapprouver nos mesures présentes, parce qu'elle sait que nous ne pouvons jamais consentir à laisser entrer ma Sœur dans un Cloître. Cher Grandisson, n'en aimez pas moins cette vertueuse Dame, pour la grace qu'elle nous fait d'entrer dans nos vues. M. Lowther vous écrit ; ainsi je ne vous dis rien d'un homme, à qui j'ai tant d'obligations.

On souhaiteroit que je vous écrivisse avec un peu de force sur un certain sujet, dont je ne désavoue pas l'importance ; mais je réponds que je ne puis, que je n'ose, & que je n'en ferai rien.

Cher Ami, ne cessez jamais d'aimer votre Jeronimo. Votre amitié rend la vie digne de mon attachement. Elle a fait ma consolation, lorsqu'il ne m'en restoit plus d'autre, & que l'ombre de la mort étoit répandue autour de moi. Vous serez importuné par mes Lettres. Mon plus cher, mon plus fidele Ami, mon Grandisson, adieu.

## Lettre 89

*même date.*

Que votre Lettre de Lyon m'a fait de plaisir, cher & bon Chevalier ! Mon cœur vous en remercie. Cependant sa reconnoissance seroit encore plus vive, si je n'avois pas observé dans votre stile

un air sombre, & des efforts pour le déguiser. Quel seroit mon chagrin d'apprendre que vous souffrez à mon occasion ! Mais ne rappellons point ces idées. J'ai des plaintes à vous faire.

Ô Chevalier ! je suis persécutée. Et par qui ? Par mes plus chers & mes plus proches Parens. Je l'avois prévu. Pourquoi, pourquoi me refusiez-vous votre secours, lorsque je vous importunois pour l'obtenir ? Pourquoi n'êtes-vous pas demeuré ici jusqu'à ma profession ? Je serois heureuse ! Avec le tems du moins je le serois devenue. Aujourd'hui je me vois assiégée de supplications par ceux, à la vérité, qui pourroient commander : mais qui craignent d'user de leur droit. C'est ce que j'ose penser, car si les Parens doivent être consultés pour un changement de condition, il me semble qu'ils ne peuvent forcer une Fille de se marier, lorsque son goût est pour le célibat : à plus forte raison, lorsqu'elle n'en a que pour le Cloître. Ce motif est puissant pour les Catholiques. Mais vous êtes Protestant : vous ne favorisez point le don qu'on fait de soi-même à Dieu. Vous n'avez pas voulu plaider pour moi. Au contraire, vous avez secondé leurs objections. Ah, Chevalier ! comment avez-vous pu vous y résoudre, si vous ne cessez pas de m'aimer ? Ne saviez-vous pas qu'il n'y avoit aucune voie pour me dérober aux importunités de ceux qui ont des droits sur mon obéissance ? Ils les font valoir : & comment ? Mon Pere me supplie les larmes aux yeux. Ma Mere me rappelle tendrement ce qu'elle a souffert pour moi dans ma maladie, & déclare que le bonheur de sa vie est entre mes mains. Ô Chevalier ! quels argumens que les larmes d'un Pere & d'une Mere ! M. de Nocera, un Évêque Catholique, plaide aussi, & ne plaide point pour moi. Le Général assure qu'il n'a pas souhaité le consentement de sa femme avec plus d'ardeur qu'il ne demande le mien. Jéronimo même, j'en rougis pour lui, votre Ami Jéronimo, me

presse sur le même point. Le Pere Marescotti est entraîné par l'exemple de l'Évêque. Madame Bemont prend parti pour eux ; & Camille, qui ne cessoit de vous louer, me fatigue continuellement par ses instances.

Ils ne me proposent personne. Ils prétendent me laisser un choix libre, dans le Monde entier. Ils me représentent que, tout zélés qu'ils sont pour la foi Catholique, ils souhaitoient si vivement de me voir changer d'état, qu'ils avoient consenti à me voir la femme d'un Protestant ; que l'obstacle n'est venu que de mon propre scrupule. Mais pourquoi l'affoiblissent-ils, plutôt qu'ils ne le fortifient ? Si j'avois pu m'aveugler sur trois points : mon indignité, après le malheur que j'avois eu de perdre la raison ; la crainte insurmontable d'exposer mon bonheur pour une autre vie, & l'éternel regret de voir périr un homme que mon devoir m'auroit obligé d'aimer comme moi-même ; ils n'auroient pas eu d'instances à me faire.

Dites-moi, apprenez-moi, Chevalier, vous ! mon quatrieme Frere, qui n'êtes plus intéressé dans notre débat, s'il ne m'est pas permis de résister ? À quoi me résoudre ? Je suis pénétrée d'affliction. Ô vous, mon Frere, mon Ami ! vous qui serez toujours cher à mon cœur, aidez-moi de votre conseil ! Je leur ai dit que j'en appellerois à vous. Ils m'ont promis de suspendre leurs sollicitations, si je veux suspendre mon empressement pour le Cloître jusqu'à l'arrivée de votre réponse. Ne vous déclarez point contre moi ! Si jamais vous avez estimé Clémentine, ne vous déclarez point contre elle.

## Lettre 90

*Londres, 29 septembre.*

Quel fardeau vous m'imposez, Mademoiselle ! & que puis-je répondre au dernier article de votre Lettre ? Vous prenez soin, & par respect pour votre intention, je dois dire un soin digne de votre bonté, de me déclarer qu'il ne peut plus me rester d'intérêt à la décision que vous me demandez. Je renouvelle mon humble soumission ; mais permettez-moi de répéter qu'il m'auroit été presque impossible de vous obéir, par tout autre motif que vos scrupules de conscience.

Mais de quel poids mon avis peut-il être pour vous, lorsque vous me pressez, en finissant, de ne le pas donner en faveur de votre Famille ? Je suis bien éloigné, Mademoiselle, d'être ici sans prévention. Un homme, qui s'est flatté autrefois de l'espérance d'obtenir votre main, peut-il vous donner des conseils opposés au mariage ? Vos Parens peuvent-ils pousser plus loin l'indulgence, qu'en vous laissant la liberté absolue du choix ? Je suis forcé d'applaudir également à leur sagesse & leur bonté, dans cette occasion. Peut-être devinez-vous l'homme qu'ils seroient portés à vous recommander, & je suis sûr que la vertueuse Clémentine ne le rejetteroit pas, par la seule raison qu'il seroit offert de leur main ; ni même par toute autre raison qu'une aversion insurmontable, ou une forte inclination pour quelque Catholique. Un Protestant ne peut plus entrer dans cette supposition.

Mais, chere Sœur, chere Amie, dites-moi vous-même quelle réponse je puis faire à une jeune personne, qui, ayant fait voir dans une occasion qu'elle n'a pas une aversion invincible pour le mariage, ne s'en étant éloignée que par des motifs de conscience,

fait difficulté d'obliger (obéir, n'est pas le terme qu'ils employent) « un Pere, qui la supplie les larmes aux yeux ; une Mere, qui lui rappelle tendrement ce qu'elle a souffert pour elle, & qui lui déclare que le bonheur de sa vie est entre ses mains. » Oh ! Mademoiselle, quels argumens (permettez que j'emploie vos propres termes) que les larmes d'un Pere & d'une Mere ; M. l'Évêque de Nocera, votre frere ; un Directeur plein de piété ; vos deux autres freres ; Madame Bemont, votre Amie désintéressée ; votre fidelle Camille ! Quelle énumération contre vous, chere Clémentine, me défend de donner mon avis contre eux : que puis-je dire ? Faut-il, sur votre propre représentation, que je le donne pour vous ?

Vous savez, Mademoiselle, le sacrifice que j'ai fait au cri de votre conscience, & non de la mienne. Je ne doute point que des Parens aussi vertueux, aussi indulgens que les vôtres, ne cedent à vos raisons, si vous avez le même motif à faire valoir contre le devoir filial ; d'autant plus digne de ce nom, qu'il est exigé avec tant de douceur, ou plutôt, qu'il n'est proposé qu'avec des larmes & des vœux ; des yeux plus que des levres ; & que, si vous le remplissez, vos Parens croiront avoir la plus haute obligation à leur fille.

Clémentine est une des plus généreuses personnes du monde ; mais considérez, Mademoiselle, si la préférence de votre propre volonté à celle des plus tendres Parens ne porte pas un air d'amour propre, qui s'accorderoit mal avec votre caractere Général. Quand vous devriez trouver dans un Cloître tout le bonheur que vous y espérez, n'est-il pas vrai qu'alors vous renonceriez à votre Famille, comme partie du monde que vous feriez vœu de mépriser, & que vous ne vivriez que pour vous-même ? Et croyez-vous qu'aux yeux du Ciel, comme à ceux des hommes, il n'y ait

pas beaucoup de mérite à se refuser ce qui plaît le plus, en remplissant son devoir pour obliger ceux à qui l'on doit la vie ?

Ma qualité de Protestant ne me donne point d'aversion pour les Fondations Religieuses. Je souhaiterois, au contraire, que mon Pays eût des Cloîtres, sous des regles sages & bien observées. À la vérité, je ne voudrois pas d'engagemens perpétuels : mon plan seroit qu'on laissât la liberté de renouveller les vœux tous les deux ou trois ans, avec le consentement des Familles.

De toutes les femmes que j'ai connues, Clémentine della Porretta devroit être la derniere qui marquât de l'empressement pour la retraite. Il n'y a au monde que deux personnes avec elle, que sa résolution ne fût pas capable d'affliger. Nous connoissons leurs motifs. Le testament de ses deux Grands-peres, qui jouissent à présent d'une meilleure vie, est contre elle ; & toute sa Famille, à l'exception de deux personnes, regarderoit comme le plus grand malheur, qu'elle quittât le monde pour s'ensevelir dans un Couvent. Clémentine a le cœur tendre & généreux ; elle souhaite, a-t-elle dit autrefois, de tirer une grande vengeance de sa Cousine. Que sa Cousine prenne le voile, les raisons de pénitence ne manquent point à Daurana : sa passion pour le monde, qui lui a fait violer tous les droits du sang & de l'humanité, demande un frein. Mais est-il un Cloître où tous les devoirs de la vertu soient mieux observés qu'ils ne le sont dans le monde par l'incomparable Clémentine ?

Je pourrois m'étendre beaucoup plus sur un sujet où les moindres argumens ne sont pas sans force, mais l'entreprise est pénible pour moi, si pénible que je ne m'y serois point engagé, si je ne préférois à mon bonheur, le vôtre, Mademoiselle, & celui de votre Famille.

Que toutes les bénédictions du Ciel & de la Terre accompagnent votre choix, quel qu'il soit ! Jamais je ne ferai de priere où tous les vœux de l'amitié, de l'estime & du respect pour ma chere Clémentine, ne tiennent le premier rang… Son Ami, son Frere & son très-humble, &c.

*Charles Grandisson.*

## Lettre 91

*Même date.*

Je réponds, cher Ami, à notre admirable Clémentine, & je mettrai pour vous, sous une enveloppe, une copie de ma Lettre.

Jusqu'à l'arrivée de la sienne, j'avoue qu'il m'a paru possible, quoique peu probable, que sa résolution changeât en ma faveur. J'avois prévu que, par des raisons de Famille, vous vous uniriez tous pour l'engager au mariage ; & lorsqu'elle se verra sérieusement pressée, disois-je en moi-même, il peut arriver qu'elle passe sur ses scrupules, & que proposant des conditions pour elle-même, elle prenne le parti d'honorer de sa main l'homme qu'elle honoroit ouvertement de son estime. Le mal dont elle est heureusement délivrée, laisse quelquefois des incertitudes dans l'ame. Mon absence, qui me conduit à prendre un établissement dans le Pays de ma naissance, peut-être pour ne retourner jamais en Italie, ses hautes idées de reconnoissance, le fond qu'elle fait sur mes sentimens, toutes ces considérations réunies me paroissoient capables d'affoiblir sa résolution ; & si ce changement arrive, ai-je pensé, je ne puis douter de la faveur de sa Famille. Il

me semble, cher Ami, qu'il n'y avoit point de présomption dans cette espérance. Je me devois à Clémentine jusqu'au dernier moment, c'est-à-dire, jusqu'à la Lettre qu'elle m'avoit promise. Mais, aujourd'hui que je vous vois tous du même sentiment, & que cette chere personne, quoique pressée de faire un autre choix, est en état de me consulter comme un quatrieme Frere, qui n'a plus, dit-elle, aucun intérêt à l'événement, j'abandonne toutes mes espérances. C'est dans ce sens que j'écris à votre chere Sœur. Personne n'a pu s'attendre que je donnasse à l'argument, tout le poids qu'il peut recevoir : cependant, persuadé comme je le suis, que son devoir l'oblige de se rendre aux instances de sa Famille, j'ai suivi les inspirations de l'honneur. Jamais, peut-être, il n'y eut d'exemples d'autant de situations difficiles que celles de votre Ami, qui, sans avoir à se reprocher la moindre témérité, s'est vu, comme par degrés, dans les plus grands embarras.

Vous souhaitez, cher Jeronimo, que j'eusse la force de donner l'exemple à votre excellente Sœur. Il faut que je vous ouvre mon ame.

Il existe une jeune personne, une Angloise, belle comme un Ange, mais en qui la beauté, à mes yeux comme aux siens, est la moindre perfection. De toutes les femmes que j'aie jamais vues, c'est elle, elle seule, que j'aurois été capable d'aimer, si je n'eusse aimé Clémentine. Je ne lui rendrois pas justice, si je n'ajoutois que je l'aime, mais c'est d'un amour aussi pur que le cœur de Clémentine, ou le sien. L'état de Clémentine faisoit une vive impression sur moi. Je ne pouvois m'en déguiser la cause. Son affection paroissoit si ferme, que de mon côté, pouvant la regarder réellement comme mon premier amour, j'ai cru que, malgré des difficultés qui me sembloient invincibles, l'honneur, la reconnois-

sance devoient me tenir en suspens, m'empêcher même de former les moindres vues pour une autre femme, jusqu'à ce que le sort d'une si chere personne fût absolument déterminé. Il y auroit un air de vanité, même avec mon Jeronimo, à parler des propositions qui me sont venues des Amis de plusieurs Femmes, d'un rang & d'un mérite fort supérieur au mien. L'honneur suffisoit pour m'arrêter, mais mon cœur n'a commencé à souffrir, de l'incertitude où j'étois du côté de votre chere Sœur, qu'à l'occasion de la jeune Angloise dont j'ai vanté le mérite ; non que je me flattasse d'y réussir, si j'avois eu la liberté d'essayer à lui plaire : mais lorsque je me permettois d'y penser, dans mes incertitudes du côté de l'Italie, je n'étois pas sans quelqu'espérance de succès, par les bons offices de mes Sœurs qui sont liées avec elle d'une amitié fort étroite.

Ferai-je à mon cher Ami l'aveu sincere de tous mes sentimens ? Lorsque j'ai repassé les Alpes, sur l'invitation de M. l'Évêque de Nocera, les deux plus belles ames du monde avoient une part presque égale à mon cœur, & de-là m'est venue, dans le dernier voyage, la force de déclarer à la Marquise & au Général, que je me croyois lié à votre Famille, mais que vous étiez libres, Clémentine & vous. Ensuite, lorsqu'ayant commencé à se rétablir, elle a semblé confirmer les espérances qu'elle m'avoit données, & que ma reconnoissance a paru nécessaire pour achever sa guérison, alors, cher Jeronimo, je me suis contenté de souhaiter à la jeune Angloise, un Mari plus digne d'elle, que je n'aurois pu l'être, dans l'embarras de ma situation. Enfin, toute votre famille s'étant réunie en ma faveur, je n'ai plus formé un desir, qui n'ait eu votre Sœur pour objet. D'où suis-je tombé, cher Ami, en la voyant obstinée à me rejetter ? surtout lorsque ses motifs ne pourroient qu'augmenter mon admiration.

Aujourd'hui, quel souhait faites-vous pour moi ! Que je donne l'exemple à votre Sœur ? Comment le puis-je ? Le mariage dépend-il de moi ? Depuis que Clémentine me refuse, il n'y a qu'une femme au monde que je puisse croire digne de lui succéder dans mon affection, quoiqu'il y en ait mille dont je ne suis pas digne : & cette femme doit-elle accepter un homme, dont le cœur s'étoit donné à une autre qui vit, qui n'est point mariée, qui lui marque encore une bonté capable d'attacher un cœur reconnoissant, & de causer un partage dans son amour ? Clémentine même n'est pas plus délicate que cette charmante Angloise. En vérité, cher Jeronimo, lorsque je pense à lui adresser mes soins, le courage me manque ; & je me regarde comme l'homme du monde qui mérite le moins d'être écouté. Ajoutez qu'elle se fait autant d'Adorateurs, qu'il y a d'hommes qui la voient. Olivia même n'a pu lui refuser son admiration. Puis-je rendre justice à deux personnes d'un mérite si rare, sans paroître divisé par un double amour ? car je ferai gloire toute ma vie de mes sentimens pour Clémentine.

Vous voyez, cher Ami, les nouvelles difficultés de ma situation ; il me semble que c'est d'Italie, & non d'Angleterre, que l'exemple doit venir. Ne me soupçonnez point d'un excès de délicatesse : l'exemple ne dépend pas de moi, comme de votre Clémentine. Il y auroit de la présomption à le supposer. Clémentine n'a point d'aversion pour le mariage ? elle n'en sauroit avoir pour l'homme que vous avez en vue, puisque la prévention ne subsiste plus pour un autre. Il ne me conviendroit pas de décider ce qu'elle peut & ce qu'elle doit vouloir ; mais elle est naturellement la plus respectueuse des filles ; elle sent plus vivement que toute autre ce qu'elle doit à des Parens, à des Freres qui ont pris tant de part à ses disgraces. Il n'est pas question d'une différence de Reli-

gion, qui est son motif pour me rejetter : au contraire, l'obéissance filiale est un devoir de toutes les Religions.

J'écris à la Marquise, au Général, au Pere Marescotti & à M. Lowther. Que le Tout-Puissant perfectionne votre santé, & soutienne celle de l'incomparable Clémentine ! Qu'il répande toutes sortes de biens sur votre excellente famille ! c'est, très-cher Jeronimo, le vœu du fidéle Ami qui s'attend au bonheur de vous voir en Angleterre, de celui qui vous aime comme son propre cœur, qui honore tout ce qui porte votre nom, & qui ne cessera jamais d'être avec ces sentimens, votre &c.

*Charles Grandisson.*

## Lettre 92

*5 Septembre.*

Ôchere Cousine ! c'est à présent que je suis sûre de vous voir la plus heureuse des Femmes. Le Chevalier Grandisson nous fit hier une visite : avec quelle joie nous l'avons reçu, M. Reves & moi ! Il n'y avoit pas une heure que nous étions informés de son retour par un billet de Mylady G... Il nous dit qu'il étoit obligé, par des affaires pressantes qui le forçoient d'aller à Windsham & dans Hampshire, mais qu'il ne pouvoit partir sans nous avoir vus, & sans apprendre de nous l'état de votre santé, dont on lui avoit fait une fâcheuse peinture. Nous lui répondîmes qu'elle n'étoit pas réguliérement bonne, mais que nous n'avons rien qui pût nous faire craindre du danger. Il parla de vous avec tant de respect & de tendresse ! ô chere Henriette ! je suis sûre, &

M. Reves ne l'est pas moins, qu'il vous aime chérement. Cependant nous fûmes surpris tous deux, qu'il n'ait marqué aucun dessein de vous aller voir. Peut-être que ses affaires… mais, s'il vous aime, en peut-il avoir qui demandent la préférence ? & je suis sûre qu'il vous aime. Je n'aurois pas su comment lui cacher ma joie, s'il s'étoit déclaré votre Amant. Vous me connoissez ; vous savez qu'à l'exception de M. Reves, je n'aime rien tant que vous.

J'ai cru devoir vous informer de cette agréable visite. À présent, ma chere, portez-vous bien. Tout va tourner heureusement, j'en suis sûre. C'est la plus grande grace que je demande au Ciel. Il vous ira voir en Northampton-Shire, n'en doutez pas : & s'il y va, quel peut être son motif ? Ce n'est pas civilité simple. Sir Charles est un caractere solide. Adieu, ma chere Henriette, les délices de mon cœur !

## Lettre 93

*Au Château de Selby, 8 Septembre.*

Votre tendre Lettre, ma chere Cousine, m'a causé tout à la fois du plaisir & du chagrin. Je me réjouis, sans doute, que l'estime d'un des meilleurs des hommes se déclare ouvertement pour moi ; mais je m'afflige un peu que par pitié apparemment pour ma foiblesse, lui donnerai-je ce nom ? pour une foiblesse si mal cachée, vous m'excitiez à la joie, sur ce qu'il peut arriver [car ce n'est qu'une conjecture] qu'après avoir fini ses affaires, & n'ayant plus rien qui l'occupe, cet excellent homme me rende une visite en Northampton-Shire. Ô chere Cousine ! croyez-vous donc que son absence & la crainte de le voir Mari d'une autre femme ayent

été la cause de mon indisposition ? Et seroit-ce dans cette idée, qu'à l'occasion du changement imprévu de ses affaires d'Italie, vous me recommandez tout d'un coup de me porter mieux ? Sir Charles Grandisson, ma chere Cousine, peut nous honorer de sa visite, ou s'en dispenser, suivant son gout : mais quand il se déclareroit mon Amant, comme vous le dites, je n'en ressentirois pas autant de satisfaction que vous semblez vous y attendre, si le sort de l'excellente Clémentine n'est pas heureux. Qu'importe que le refus vienne d'elle ? N'est-ce pas le plus grand sacrifice qu'une femme ait jamais fait à sa Religion ? Ne reconnoît-elle pas qu'elle l'aime encore ? & n'est-il pas obligé, forcé, de l'aimer toute sa vie ? Mon orgueil demande ici d'être considéré pour quelque chose. Votre Henriette n'a-t-elle donc qu'à s'asseoir, & se croire heureuse d'une seconde place ? Cependant je vous avouerai, ma chere Cousine, que Sir Charles est ce que j'ai de plus cher au monde ; & si Clémentine pouvoit ne pas être malheureuse, ce que je ne crois point qu'elle puisse n'être pas sans lui, je dirois, toute affectation à part, dans la supposition qu'il se déclarât mon Amant ; je veux me fier à mon cœur & à ma conduite, pour obtenir une part qui me suffise à son affection. Mais le tems éclaircira bientôt ma destinée, & j'attendrai sans impatience. Je suis persuadée que Sir Charles ne fait rien, sans de très-bonnes raisons. Que le Ciel, ma chere Cousine, vous accorde la continuation de tous vos plaisirs ; car je sais que vous ne les aimez qu'innocens. Je suis, &c.

## Lettre 94

*Au Château de Selby, 20 Septembre.*

Sauriez-vous, ma chere Mylady, ce qu'est devenu votre Frere ? Ma Grand-mere Sherley a vu son Esprit, & s'est entretenue avec lui près d'une heure ; après quoi il a disparu. Ne vous allarmez point. Je suis encore dans l'étonnement du récit que Madame Sherley fait de son apparition, de son discours & de son évanouissement ; & ma Grand-mere n'étoit pas dans un rêve. C'est en plein jour, au milieu de l'après-midi. Voici ce qu'elle raconte.

J'étois assise, dit-elle, hier, dans ma Salle, seule, & m'amusant d'une lecture, lorsqu'un de mes gens, le premier auquel il ait apparu, vint me dire qu'un Étranger demandoit à me voir. Je donnai ordre qu'il fût introduit ; & je vis bientôt paroître, en habit de campagne, un des plus beaux hommes que j'aie vus de ma vie. C'étoit un Esprit civil ; il me salua de la meilleure grace, ou du moins je me l'imaginai ; car sa figure, répondant à la description qu'on m'a faite de cet aimable homme, mon premier mouvement fut une grande surprise ; mais contre l'usage des Esprits, il me parla le premier. Après un compliment fort respectueux, il me dit que son nom étoit Grandisson… d'un ton si semblable à ce qu'on m'a représenté du sien, que je ne doutai point qu'il ne fût Sir Charles Grandisson lui-même ; & dans mon empressement à le recevoir, je pensai tomber.

Il prit place près de moi. Vous me pardonnerez, Madame, la liberté que je prends de vous interrompre… Il me tint un langage si poli, si modeste, si noble, que je lui laissai tout le tems de parler seul : je ne répondois que par des inclinations de tête, & par des témoignages du plaisir que je prenois à l'entendre ; car je jugeois encore que c'étoit réellement le Chevalier Grandisson. Il me dit qu'il ne pouvoit s'arrêter qu'un moment ; qu'il étoit obligé de se rendre, avant la nuit, dans un lieu qu'il me nomma. Quoi, quoi,

Monsieur, lui dis-je, vous n'irez point au château de Selby ? vous ne verrez point ma fille Byron ? vous ne verrez point sa Tante ? Non, Madame. Il me supplia de l'excuser. Il me parla de me laisser un paquet de Lettres ; & paroissant en tirer une de sa poche, il rompit le cachet, & mit plusieurs Lettres sur une table. Il refusa de se rafraîchir. Il demanda deux mots d'explication sur ce qu'il avoit laissé ; il fit une profonde révérence, & s'évanouit.

Àprésent, chere Mylady, je répete ma question : qu'est devenu votre frere ? Pardon pour ce badinage. Madame Sherley parlant d'une visite si soudaine & si courte, comme d'une apparition, je n'ai pu résister à la tentation de vous surprendre, comme nous l'avons été. Comment Sir Charles a-t-il pu faire le voyage, ne voir que ma Grand-mere, & quitter aussitôt le Canton ? Est-ce par ménagement pour nous, ou pour lui-même ?

La vérité simple, c'est que Madame Sherley étoit seule, comme je l'ai dit, qu'on vint l'avertir qu'un Étranger de grande apparence demandoit à lui parler, & qu'elle l'a vu. Il se nomma : votre caractere, Madame, & le mien, lui dit-il, nous sont si bien connus à tous deux, que sans avoir jamais eu l'honneur d'approcher de vous, je me flatte que vous pardonnerez une visite si hardie. Il s'étendit alors sur les louanges de votre Amie. Avec quelle satisfaction, ma chere, l'indulgente Mere nous les a-t-elle répétées d'après lui ! Soit que je les mérite ou non, je souhaite que son affection n'y ait rien mêlé d'elle-même, car rien n'est si doux que les éloges de ceux dont on desire d'être aimé. Il lui dit alors : vous voyez, Madame, un homme qui fait gloire de ses tendres sentimens pour une des plus excellentes personnes de votre sexe, une Dame Italienne, l'honneur de sa Nation, & qui a vu sa main rejettée par des motifs irrésistibles, dans le tems même qu'ayant obte-

nu le consentement de toute une Famille, & vaincu mille difficultés, il croyoit toucher au terme de ses desirs : il ne le déguise point, c'étoient ses desirs. Mon amitié pour Miss Byron (j'attendrai votre permission & la sienne, pour donner un nom plus cher encore à ce sentiment) n'est ignorée de personne, & j'en fais ma gloire aussi. Je connois trop bien la délicatesse de votre sexe en général, & particuliérement celle de Miss Byron, pour lui adresser mes premieres ouvertures sur le sujet qui m'amène ici ; d'ailleurs, je suis peu accoutumé à ces déclarations : mais approuverez-vous, Madame, Monsieur & Madame Selby approuveront-ils les vues d'un homme qui ose aspirer à votre faveur dans la situation qu'il vous a représentée ; d'un homme rejetté en Italie ; d'un homme qui confesse que ses espérances y ont été trompées, & qu'il y étoit attaché par une tendre affection ? Si vous l'approuvez, & si Miss Byron peut accepter l'offre d'un cœur qui a souffert du partage, dans des circonstances que vous n'avez pas ignorées alors ; & vous, & elle, vous acquérerez des droits inviolables sur ma reconnoissance & mon attachement. Mais si vous en jugez autrement, j'admirerai la délicatesse qui m'attire un second refus, comme j'admire la piété qui a dicté le premier, & je suspendrai du moins mes vues pour le changement de ma condition.

Ma Grand-Mere alloit répondre avec autant de sincérité que d'admiration ; mais la prévenant, il tira de sa poche le paquet de Lettres dont j'ai parlé : je me flatte, Madame, reprit-il, que je vois de la bonté pour moi dans vos yeux ; cependant je ne demande point votre faveur, avant que vous ayez pris connoissance de tous les faits dont je suis en état de vous offrir l'explication. Je veux fournir des armes à la délicatesse de Miss Byron & de tous ses Amis, quand elles devroient se tourner contre moi. Ayez la bonté,

Madame, de lire ces Lettres à votre chere fille, à Monsieur & Madame Selby, à tous ceux qu'il vous plaira de consulter. Ils savent déja sans doute une partie de mon Histoire. S'ils jugent, après cette lecture, que je puisse être admis à rendre mes respects à Miss Byron, & qu'elle puisse les recevoir avec cette noble franchise que j'ai toujours admirée dans son caractere, je me croirai le plus heureux de tous les Hommes. Un mot de Lettre, Madame, qui contiendra votre réponse, est une autre grace que j'ai la hardiesse de vous demander, & vous m'obligeriez beaucoup de ne pas la différer long-temps. Mes Amis Étrangers me prient, comme vous le verrez dans les Écrits que je vous laisse, de donner l'exemple à leur chere Clémentine. Je veux éviter les détours, & leur marquer que, m'étant offert à Miss Byron, je n'ai point été mortifié par un refus absolu, si j'ai le bonheur, en effet, de pouvoir leur écrire dans ces termes.

C'est ainsi que le plus généreux des Hommes renvoya Madame Sherley à ses Lettres, pour lui épargner l'embarras d'une premiere explication. Il étoit forcé, ajouta-t-il, par des affaires indispensables, de précipiter son retour à Londres ; & son départ fut si prompt, qu'il laissa quelque trouble dans l'esprit de ma Grand'Mere. Elle demeura transportée de surprise & de joie, mais inquiete sur ce qui s'étoit passé, dans la crainte d'avoir manqué à quelque chose pour le recevoir, ou pour l'obliger.

Les Lettres qu'il laissa sur la table, étoient des copies de ce qu'il avoit écrit de Lyon & de Londres, à tous ses Amis de Boulogne. J'ai copié moi-même les trois dernieres, & je ne fais pas difficulté de vous les envoyer. Elles vous feront voir, ma chere, que son affaire d'Italie est absolument terminée, & vous remarquerez aussi dans sa réponse au Seigneur Jeronimo qu'il parle de

votre Henriette comme de son nouveau choix. Puis-je mettre un trop haut prix à la dignité qu'il me donne, en m'accordant le pouvoir de l'obliger, en prévenant ses scrupules, en abandonnant tout à mon inclination ? Tous les hommes ne devroient-ils pas suivre cet exemple pour leur propre intérêt ? Et ne seroit-ce pas le plus sûr moyen d'exciter les Femmes à soutenir l'honneur de leur sexe ?

Aussi-tôt que Sir Charles fut parti, ma Grand'Mere se hâta de nous marquer par un Exprès qu'elle avoit des nouvelles fort agréables à nous apprendre, & qu'elle attendoit le lendemain à déjeûner toute notre Famille, sur-tout Miss Byron. Nous nous regardâmes l'un l'autre avec assez d'étonnement : je ne me sentois pas bien, & j'aurois souhaité de pouvoir m'excuser : ma Tante a voulu absolument que je fusse du voyage. Nous étions fort éloignés de nous imaginer que votre Frere eût fait une visite à Madame Sherley. Au premier mot d'un évenement si peu attendu, mes esprits ont eu besoin de soutien, j'ai été obligée de sortir avec Lucie.

En revenant à moi, j'ai craint de trouver un peu de difficulté à supporter qu'il fût venu si proche de nous sans nous voir, sans s'informer de la santé de ceux pour lesquels il fait une si haute profession d'estime, & même d'affection ; mais lorsqu'étant retournée à la Compagnie, j'ai appris les circonstances de sa visite, & j'ai entendu lire les Lettres, alors mes esprits ont recommencé à me manquer. Pendant cette lecture, comme pendant le récit de ma Grand'Mere, tout le monde avoit les yeux attachés sur moi, & sembloit me féliciter en silence, avec autant de joie que d'admiration. De mon côté, je me sentois dans le cœur une variété de mouvemens que je n'avois jamais éprouvés, un mêlange de ten-

dresse & d'étonnement, & je doutois quelquefois si ce n'étoit pas un songe, si j'étois dans ce monde ou dans un autre, si j'étois Henriette Byron… Il m'est impossible de décrire ce qui se passoit dans mon cœur, tantôt incertain, tantôt joyeux, tantôt abattu : Abattu, me direz-vous ? Oui, ma chere Mylady. L'abattement a eu beaucoup de part à ma sensibilité. J'aurois peine à vous dire pour quoi, cependant ne peut-on pas concevoir une plénitude de joie qui soit mêlée de quelque amertume ?

Vous attendez le résultat de notre conférence. Ma Grand'-Mere, ma Tante & Lucie ont jugé que je devois chasser de ma tête toutes les idées de partage, ou de seconde place en Amour, que la délicatesse du sexe étoit satisfaite sur tous les points ; que non-seulement il devoit lui être permis d'aimer Clémentine, mais que je devois moi-même de l'affection & du respect à cette excellente Fille ; que l'ouverture étant faite à ma Grand'Mere, c'étoit elle qui devoit répondre pour moi, pour toute la Famille, dans les termes qu'elle jugeroit à propos d'employer.

J'avois la bouche fermée. Qu'en pensez-vous, ma chere ? m'a dit ma Tante, avec sa tendresse ordinaire.

Ce qu'elle pense ! a répondu mon Oncle, du ton de plaisanterie que vous lui connoissez. Croyez-vous que notre Henriette gardât le silence, si son cœur faisoit la moindre objection. Mon avis à moi, c'est de faire venir promptement Sir Charles. Il faut qu'il soit ici à l'entrée de la Semaine prochaine, & que la célébration se fasse avant qu'elle soit finie.

Ma Grand'Mere n'a pas goûté cette précipitation. Elle a proposé de faire appeller M. Deane, qui entend bien les affaires, pour ajuster mille choses que mes chers Parens, dans l'excès de leur

bonté, ont résolu de faire pour moi. Mais elle a déclaré que sa réponse à Sir Charles ne seroit pas différée d'un moment. Sur le champ elle s'est retirée dans son Cabinet, & voici sa Lettre qu'elle m'a permis de copier.

La réserve, Monsieur, seroit impardonnable de notre part, avec un homme supérieur à la réserve, & dont les offres sont le fruit, non-seulement d'une juste délibération, mais d'une estime, qui étant fondée sur le mérite de notre chere Fille, ne peut laisser aucun doute. Nous recevons comme un honneur, la proposition d'une alliance qui en feroit aux Familles du premier rang. Peut-être avouera-t-on quelque jour, que notre plus ardent desir étoit de voir le Libérateur d'une Fille si chere, dans une situation qui lui permît d'attendre d'elle le double sentiment de la reconnoissance & de l'amour. Vos nobles explications sur une affaire qui vous a causé beaucoup d'embarras, ont parfaitement satisfait Madame Selby, sa Fille & moi. Nous ne voyons rien dont la délicatesse puisse être blessée. Je n'appréhende pas non plus que la vôtre le soit de ma franchise. À l'égard de notre Henriette, peut-être trouverez-vous quelque difficulté de sa part, si vous comptez sur un cœur entier, mais de la difficulté sans affectation, parce qu'elle est au-dessus. Elle sait, par expérience, ce que c'est qu'un amour divisé. M. Barlet n'auroit peut-être pas dû l'informer si bien du caractere d'une personne qu'elle préfere à elle-même, & souvent, Madame Selby & moi, nous avons jugé en lisant sa triste histoire, qu'elle méritoit ce sentiment. Si Miss Byron prend autant d'amour pour l'homme dont elle fera choix, qu'elle a conçu d'estime & d'affection pour Clémentine, cet heureux homme sera content de son sort. Vous voyez, Monsieur, qu'ayant été capable de donner à cette admirable Italienne, la préférence sur nous-mêmes (Henriette Byron est nous-mêmes), nous ne pouvons

avoir aucun scrupule sur celle que vous lui avez accordée. Puisse-t-il ne rien manquer au bonheur de Clémentine ! S'il en étoit autrement, & que son malheur vînt de notre satisfaction, ce seroit, mon cher Monsieur, l'unique peine de nos cœurs, dans une occasion si agréable à votre très-humble, &c.

*Henriette Sherley*.

Mais est-il possible, chere Mylady, que votre Frere ne vous ait rien dit de ses intentions, ni à Mylady L... ? S'il vous en parloit, votre amitié sans doute... Mais je n'ai aucune défiance. L'homme n'est-il pas Sir Charles Grandisson ? Cependant je suis impatiente de savoir ce que contiendront les premieres Lettres d'Italie.

Vous ne devez faire aucune difficulté, ma chere, de faire montrer la Lettre entiere à Mylady, & si vous le trouvez bon, à mon Émilie ; je vous prie même de la lire à Madame Reves. Elle se réjouira de ses conjectures. Si vous employez ce mot, elle ne manquera point de vous entendre. Votre Frere doit voir à présent, moins que jamais, ce que je puis vous écrire. Je me repose sur votre discrétion, chere Mylady.

## Lettre 95

*23 Septembre*.

Excellente Madame Sherley ! Femme incomparable ! que je l'aime ! Si j'étois à son âge, avec autant de perfections, je ne regretterois pas plus qu'elle de n'être plus jeune. Quelle force elle donne encore à ce qu'elle écrit ! mais son cœur est dans le sujet.

J'espere, Henriette, que vous ne serez point offensée de cette remarque.

Mon Frere ne nous avoit pas dit un mot de ses intentions, jusqu'à l'arrivée de cette Lettre. Il nous a rassemblés alors, ma Sœur & moi, & nos deux honnêtes moitiés : nous nous sommes attendus à quelque ouverture extraordinaire, sans pouvoir la deviner, dans l'ignorance où nous étions encore des dernieres nouvelles d'Italie. Enfin il nous a déclaré de la meilleure grace du monde, le dessein qu'il avoit pris de se marier, son apparition chez Madame Sherley, & tout le reste ; après quoi il nous a lu la Lettre qu'il venoit de recevoir.

Doutez-vous de notre joie ? Nous en sommes demeurées interdites, ma Sœur & moi. Cependant, nous avons bientôt retrouvé la force de le féliciter. Nous nous sommes félicités les uns les autres. Mylord L... n'a pas été plus content le jour de son mariage. Mylord G... ne pouvoit demeurer assis. Pauvre homme ! il étoit ivre de joie. Notre vieille Tante ne l'étoit pas moins ; elle a répété vingt fois, qu'enfin son Neveu ne sortiroit pas de l'Isle pour trouver une Femme. Elle a paru charmée aussi de la Lettre de Madame Sherley ; c'étoit une Lettre... telle qu'elle l'auroit écrite dans la même occasion.

Je me suis fait mener ensuite, à grand train, chez Madame Reves, pour lui communiquer votre Lettre, qui m'est arrivée quelques heures après celle de mon Frere. Les transports ont recommencé dans cette chere maison. Votre excellente Cousine ne s'est pas peu applaudie de ses conjectures, car je me suis fait expliquer cette énigme.

Le Docteur Barlet est au Château de Grandisson, avec notre malheureux Everard, qui s'est hâté de revenir en Angleterre sur les traces de son Cousin. Que ce tendre & cher Ami se réjouiroit d'une si douce nouvelle, s'il n'en étoit pas informé !

Vous me demanderez pourquoi je ne vous dis rien d'Émilie ? En passant, savez-vous que Madame Ohara s'est jettée dans la dévotion ? Je ne badine point : elle travaille même à convertir son Mari. Il est heureux pour elle de s'être attachée à quelque chose de sérieux, & je sais bon gré aux ames zélées qui ont fait cette conquête. Vous ne me soupçonnerez pas, Henriette, d'être devenue dévote.

Revenons à Émilie, qui avoit demandé à mon Frere, avant qu'il eût reçu sa Lettre, la permission de rendre une visite à sa Mere. Sir Charles étant engagé pour le soir chez d'anciens Amis, j'ai retenu Mylord L... & sa femme, & j'ai prié M. & Madame Reves à souper avec moi. Émilie étoit au logis avant mon retour. Ah ! la pauvre Émilie ! il faut vous raconter ce qui s'est passé entre nous.

Ma chere Émilie, mon Amour, lui ai-je dit, j'ai de charmantes nouvelles à vous apprendre de Miss Byron.

Ô ! Dieu soit loué. Et se porte-t-elle bien ? De grace, Madame, instruisez-moi, je languis de savoir des nouvelles de ma chere Miss Byron.

Elle sera mariée dans peu, Émilie.

Mariée, Madame !

Oui, mon Amour ! à votre Tuteur, mon enfant.

Àmon Tuteur, Madame !... Mais... J'espere donc...

Je l'ai informée d'une partie des circonstances. La chere fille s'est efforcée de marquer de la joie, & n'a pu retenir un torrent de larmes.

Vous pleurez, mon enfant ? ô fi ! Êtes-vous fâchée que Miss Byron ait votre Tuteur ? J'avois cru que vous aimiez Miss Byron.

Je l'aime en effet, Madame, & plus que moi-même, s'il est possible... Mais la surprise, Madame... Réellement, je suis bien aise... Pourquoi donc fais-je la folle ? En vérité, je suis fort aise... Qu'est-ce donc qui me fait pleurer ? Je m'en étonne ! C'est ce que j'ai souhaité, ce que j'ai demandé nuit & jour au Ciel. Chere Madame, ne le dites à personne ; j'ai honte de moi-même.

La charmante Fille ! elle est parvenue à sourire, au travers de ses larmes. Cette innocente sensibilité m'a vivement touchée ; & si vous n'y preniez pas plaisir aussi, je perdrois quelque chose, ma chere, de la bonne opinion que j'ai de vous.

Chere Madame, m'a-t-elle dit, permettez que je sorte pour quelques minutes : il faut que je me soulage ; ensuite vous ne me verrez que de la joie.

Elle m'a quittée ; une demi-heure après, elle est revenue avec un visage tout différent. Mylady L... étoit avec moi, & je lui avois raconté l'émotion de notre chere fille. Nous vous aimons toutes deux, lui ai-je dit, en la revoyant paroître, & vous ne devez rien craindre de ma Sœur.

Et vous lui avez donc appris, Madame... N'importe. Je ne suis pas une hypocrite. Quelle étrange avanture ! Moi, qui ai toujours craint que ce ne fût une autre, parce que j'aime tant Miss Byron,

être aussi bizarement émue que si j'en étois fâchée ! Je m'en réjouis, je vous assure ; mais si vous le dites à Miss Byron, elle ne m'aimera plus ; elle ne me permettra point de vivre avec elle & mon Tuteur ; & que deviendrai-je alors ? Car je m'étois remplie de cette idée.

Miss Byron a tant d'amitié pour vous, ma chere, qu'elle ne vous refusera rien de ce qu'elle pourra vous accorder.

Si le Ciel fait tout ce que je desire pour le bonheur de Miss Byron, elle sera la plus heureuse des femmes : mais d'où m'est venue cette émotion ? Cependant je crois le savoir : Ma Mere est malade ; elle m'a témoigné un vif regret du passé ; elle m'a baisée pour l'amour de mon Pere, en se repentant d'avoir été une mauvaise Femme pour le meilleur des Maris.

La chere fille a recommencé à pleurer, des remords de sa malheureuse Mere. Elle nous a dit que la bonté de son Tuteur avoit réveillé dans Madame Ohara, le sentiment de sa méchanceté ; qu'elle ne s'épargnoit point elle-même ; que tout ce qu'elle avoit pu lui dire, pour la consoler, n'ayant pas diminué ses agitations, elle n'avoit fait que pleurer dans le Carrosse en revenant au logis ; que dans cette disposition, il n'étoit pas surprenant qu'une bonne nouvelle l'eût encore touchée jusqu'aux larmes, & qu'elle ne savoit pas ce qui lui seroit arrivé, si elle n'étoit pas sortie pour se soulager ; mais qu'elle étoit revenue à elle-même ; & que, si la conscience de sa Mere pouvoit se calmer, elle seroit la plus heureuse Créature du monde... à cause du bonheur de Miss Byron. Vous vous regardez l'une l'autre, nous a-t-elle dit ; mais si vous croyez que je ne parle point de bonne foi, chassez-moi de votre présence, & ne me voyez jamais.

Àla vérité, chere Henriette, cette émotion d'Émilie est une sorte de phénomene pour moi. Expliquez comme vous voudrez : mais je suis sûre qu'Émilie n'est pas une hypocrite. Elle n'a point d'art. Elle croit, comme elle dit, que ses larmes viennent d'un cœur touché de la contrition de sa Mere. Je suis sûre aussi qu'elle vous aime plus que toute autre Femme. Cependant il n'est pas impossible que ce subtil voleur, l'Amour, ne se fût glissé fort près de son cœur ; qu'il n'y ait lancé au moment du récit son dard par un des angles, & que ce ne soit l'étrange avanture, comme elle l'appelle, qui lui a fait trouver tout d'un coup du soulagement dans ses larmes. Ce que je sais, ma chere, c'est qu'on peut être différemment affecté du même événement, lorsqu'il est regardé de près ou de loin. Si vous n'éprouvez pas déja la vérité de cette observation dans le grand événement qui se prépare pour vous, je suis fort trompée.

Mais vous voyez, Henriette, quelle joie l'heureuse déclaration de mon Frere, & le favorable accueil qu'elle a reçu en Northampthon-Shire, nous inspire à tous. Nous garderons votre secret jusqu'à la fin, n'en doutez pas ; & mon Frere alors en sera informé comme nous. Jusqu'à ce moment, quelque idée qu'il ait de vous, il ne connoîtra point la moitié de vos perfections, ni le mérite que votre amour & vos doutes vous ont fait auprès de lui.

Mais je languis avec vous, pour l'arrivée des premieres Lettres d'Italie. Fasse le Ciel que Clémentine soit ferme dans sa résolution ! À présent que le mariage, comme elle doit le reconnoître, devient inévitable pour elle, s'il lui arrivoit de se relâcher, quel événement pour mon Frere, pour elle-même & pour vous ? Et nous, quelle seroit notre affliction ? Vous croyez que, par respect pour ses Parens, l'illustre Italienne est obligée de se marier. My-

lady L... & moi, nous sommes résolues d'être prudentes, & de ne pas donner notre opinion jusqu'à la fin des événemens. Cependant, à ne considérer que le devoir filial, nous croyons qu'elle doit se marier. Mais je répéte : fasse le Ciel que Clémentine soit ferme dans sa résolution !

On m'avertit que ma Sœur arrive. Je la vois paroître. Mon goût, Henriette, est de représenter ce qui se passe sous mes yeux. Je le tiens de vous & de mon Frere ; & comptez que je l'exercerai plus souvent. Il n'y a que cette maniere, pour donner de la chaleur au style.

Votre servante, Mylady.

Bonjour, ma Sœur. Écrivant ? À qui ?

Ànotre Henriette.

Je veux lire votre Lettre. Permettez-vous ?

Myl. G. Volontiers. Mais lisez tout haut, pour m'apprendre ce que je viens d'écrire.

Àprésent, rendez-moi ma Lettre : j'y ajouterai ce que vous en pensez.

Myl. L. Je pense que vous êtes une fort bisarre Créature. Mais je n'approuve point vos dernieres lignes.

Myl. G. Mes dernieres lignes... ! Elles sont écrites. Eh ! Pourquoi donc, Mylady L... ?

Myl. L. Comment pouvez-vous tourmenter ainsi notre chere Miss Byron, par de fâcheuses conjectures ?

Myl. G. Mes suppositions sont-elles impossibles ? Mais j'ai fini ; par de fâcheuses conjectures.

Myl. L. Si vous êtes si folle, écrivez : ma chere Miss Byron…

Myl. G. Ma chere Miss Byron… Après.

Myl. L. Que les réflexions de cette étrange Charlotte ne vous chagrinent point…

Myl. G. Fort bien, Caroline ; ne vous chagrinent point….

Myl. L. Chaque jour a sa malice, qui lui suffit.

Myl. G. Très-bien observé. Termes de l'Écriture, je crois ; qui lui suffit.

Myl. L. Jamais il n'y eut de créature telle que vous, Charlotte.

Myl. G. Telle que vous, Charlotte.

Myl. L. Quoi ? Cela est écrit aussi ! Vous auriez pu vous en dispenser, quoique rien ne soit plus vrai.

Myl. G. Plus vrai. Ensuite ?

Myl. L. Quelle folie !

Myl. G. Quelle folie…

Myl. L. Soyez donc sérieuse. Je parle à Henriette. Clémentine ne peut changer de résolution, puisque ses objections subsistent toujours. Son amour pour mon Frere…

Myl. G. Doucement, ma Sœur. C'est trop à la fois. Son amour pour mon Frere…

Myl. L. Sur lequel est fondé la crainte qu'elle a de ne pouvoir adhérer à sa Religion, si…

Myl. G. C'est trop, vous dis-je. Comment voulez-vous que ma tête folle retienne une si longue phrase ? à sa Religion…

Myl. L. Si elle devient sa Femme…

Myl. G. Sa Femme…

Myl. L. Est une sûreté pour la constance d'une résolution qui lui fait tant d'honneur.

Myl. G. Rien de mieux, chere Caroline. C'est le vœu que je ne cesse pas de répéter. Ne reste-t-il rien ?

Myl. L. Ainsi…

Myl. G. Ainsi…

Myl. L. Ne faites point attention aux mauvais raisonnemens de Charlotte…

Myl. G. Graces très-humbles, Caroline… Aux mauvais… de Charlotte.

Myl. L. C'est l'avis de votre très-affectionnée Sœur, Amie, & Servante.

Myl. G. Oui-dà ? & Servante.

Myl. L. Donnez-moi votre plume.

Myl. G. Que n'en prenez-vous une autre ? Elle l'a fait, & vous allez trouver ici son nom. Caroline L.

De tout mon cœur, Henriette ; & répétant ici mes vœux fort ardens, pour qu'il n'arrive rien de ce que j'ai si sagement appréhendé, car je ne voudrois pas me faire la réputation de sorciere, si fort à vos dépens & aux miens, je vais me souscrire aussi votre non moins affectionnée Sœur, Amie & Servante,

*Charlotte G…*

Mon Frere m'apprend qu'il fait partir deux Lettres, l'une pour vous, & l'autre pour Madame Sherley ; toutes deux, je n'en doute point, pleines de la plus tendre reconnoissance. Mais il ne fera point de vous une Idole, une Déesse, j'ose l'assurer, & toutes les absurdités des Amans vulgaires. Vous nous en accorderez une copie, si vous êtes aussi obligeante que nous l'avons toujours éprouvé.

## Lettre 96

*25 Septembre.*

Qu'ai-je fait à ma Charlotte ? N'y a-t-il point quelque chose de froid & de particulier dans votre style, surtout dans la partie de votre Lettre qui précède l'arrivée de ma chere Mylady L… ? Et dans votre addition ; vous m'accorderez une copie, dites-vous, si je suis aussi obligeante que vous l'avez toujours éprouvé. Pourquoi le serois-je moins, lorsque j'ai l'espérance de vous être plus obligée que jamais ? Je ne puis supporter ce style. Seroit-ce pour me donner une preuve de la vérité de votre observation, qu'on peut être différemment affecté du même événement, lorsqu'il est regardé de près ou de loin ? J'aurois trop à me plaindre, si la

Sœur de Sir Charles pouvoit trouver, dans les attentions que son Frere a pour moi, une raison de m'en aimer moins.

Et qu'arriveroit-il, ma chere, si Clémentine se relâchoit de sa résolution ? Mes Amis en seroient affligés, sans doute, & moi je le serois aussi ; plus encore, je l'avoue, que si la visite n'avoit pas été rendue à ma Grand-Mere. Mais la profonde vénération que j'ai toujours marquée pour Clémentine n'auroit été qu'une apparence, une affectation, si, dans toutes les suppositions possibles, je n'étois résolue de faire au moins mes efforts pour calmer mon esprit, & d'abandonner mes espérances à celle qui a les premiers droits. Je croirois même sa tentative, quoique sans succès, digne de ma plus haute estime. Ce qui est une fois reconnu pour juste, doit emporter notre soumission. Ce mérite augmente par la difficulté. Votre Henriette, alors, voudroit vaincre ou mourir. Dans le premier cas, elle seroit plus grande que Clémentine même. Ô ma chere ! on ne sait point, jusqu'au moment de l'épreuve, à quoi l'émulation peut élever une ame vive & généreuse.

Vous aurez une copie des deux Lettres, transcrites par Lucie. Elles m'ont rendue fiere, peut-être trop, & j'ai besoin d'être humiliée ; mais je n'attendois pas ce service de ma Charlotte. Vous verrez avec quelle délicate reconnoissance il traite l'endroit où ma Grand-Mere lui dit, que je connois par expérience ce que c'est qu'un Amour divisé, & la préférence que nous avons donnée sur nous à Clémentine. Vous savez, ma chere, quelle est notre sincérité sur ce point. Il y a quelque mérite à reconnoître une vérité, lorsqu'elle nous est contraire.

Il me demande la permission de me voir au Château de Selby. Rien ne peut m'être plus agréable que sa visite ; mais ne seroit-il pas à souhaiter qu'il eût reçu auparavant les Lettres qu'il attend

d'Italie ? Cependant quel moyen de lui faire entendre mes desirs, sans un air de doute ou de réserve ? De doute, s'il aura la liberté de suivre ses intentions ; de réserve, dans le délai que je paroîtrois lui demander. C'est ce qu'il ne me conviendroit point de laisser voir. Il pourroit penser que je veux l'attacher à moi par des protestations & des assurances ; pendant qu'il est certain que si sa situation devenoit telle, qu'il pût balancer, même en idée, & que j'en eusse la moindre connoissance, je mourrois plutôt que d'accepter sa main. Il a confirmé mon orgueil ; car j'en ai toujours eu de la distinction qu'il a marquée pour moi. Cependant je n'aurois que du mépris pour moi-même, si ce foible me rendoit capable d'arrogance ou d'affectation.

Il porte le ménagement jusqu'à me dispenser de répondre à sa Lettre... Si ma Tante ou ma Grand-Mere ne lui défendent pas, dit-il, de se présenter, il se flattera de mon consentement.

Monsieur Deane étant arrivé depuis quelques jours, on a tenu des conseils particuliers, dont on a pris le parti de m'exclure. J'en devine le sujet, & je les prie de ne pas me charger d'un excès d'obligations. Dans quelles crises n'ai-je pas été depuis longtemps ? Quand en verrai-je la fin ?

M. Deane a écrit à Sir Charles ; on ne m'en a pas communiqué le sujet. Si j'étois jamais tentée d'être riche, ce seroit pour l'amour de votre Frere, & dans la seule vue d'agrandir son pouvoir, car je suis convaincue que les soulagemens pour tous les misérables, augmenteroient dans sa sphere, suivant l'étendue de ses facultés.

Ma chere Émilie ! Ah ! Mylady, avez-vous pu croire que ma pitié pour cette aimable Innocente, n'augmenteroit pas l'affection

que j'ai pour elle ? Je vous permets de me mépriser, si vous trouvez jamais dans ma conduite pour Émilie, quelle que puisse être ma situation, rien qui marque le moindre relâchement de la tendre amitié que je lui ai promise. Émilie partagera mon bonheur. Je n'ai pas de peine à me persuader que la chere Fille explique fort bien la cause de ses larmes, lorsqu'elle les attribue à l'attendrissement qui lui restoit des remords de sa Mere. Mais je vous avouerai que je ne serois pas moins affligée que Sir Charles, à l'occasion du Comte de Belvedere, si mon bonheur étoit un obstacle à celui d'autrui. Vous voyez que ce n'est pas la faute de votre Frere s'il n'est pas le Mari de Clémentine, elle souhaite qu'il épouse une Angloise. Olivia ne peut m'accuser non plus d'avoir fait manquer ses espérances : vous savez qu'elle a toujours eu ma compassion, & même avant que la Lettre de Sir Charles au Seigneur Jeronimo m'ait appris qu'elle ne me haïssoit pas. Croyez-vous, ma chere, que l'obstacle aux prétentions de Mylady Anne S... soit venu de moi ? Et quand je ne serois pas au monde, Émilie auroit-elle quelque chose à se promettre ? Non, assurément. L'Office de Tuteur, que votre Frere exerce avec tant de bonté, suffiroit seul pour lui ôter des vues de cette nature. Cependant, il est vrai que je me suis senti le cœur pénétré de pitié, en lisant le récit que vous me faites de la tendre affection d'Émilie. Soit qu'elle soit venue de son respect pour sa Mere, ou de son amour, ou d'un mêlange de ces deux sentimens, cette charmante simplicité m'a touchée aussi vivement que vous. J'ai pleuré un quart d'heure entier sur cette partie de votre Lettre, car je me trouvois seule, & j'ai regardé plus d'une fois autour de moi, en souhaitant de trouver cette chere Pupille sous mes yeux, & de pouvoir la serrer entre mes bras.

Aimez-moi toujours, autant & plus que jamais, chere Mylady ; ou, quelque situation que le Ciel me réserve, il manquera une partie essentielle à mon bonheur. J'écris à Mylady L..., pour la remercier de sa bonté à vous dicter ce qu'elle pense en ma faveur ; & je vous rends graces aussi, ma chere, de lui avoir prêté votre main. Il seroit difficile que ma santé fût parfaite. Écrivez-moi. Je ne vous demande qu'une ligne. Soulagez mon cœur d'une de ses inquiétudes, en m'assurant qu'il ne m'est échappé aucune petitesse qui puisse diminuer votre affection pour votre fidelle

*Henriette.*

## Lettre 97

*27 septembre.*

Volez, Lettre d'une ligne, sur les ailes du Vent & de l'Amitié, pour assurer Henriette que je la mets dans mon cœur au-dessus de toutes les Femmes du monde, & des Hommes aussi, à l'exception de mon Frere. Apprenez-lui que ma tendresse est même augmentée, parce que je l'aime à présent pour elle & pour Sir Charles.

De la petitesse, Henriette ! Vous êtes tout ce qu'il y a de grand & de bon dans une Femme. La petitesse des autres ajoute à votre grandeur. Mes foibles n'en ont-ils pas toujours été la preuve ? Oui, ma chere, vous êtes grande, & aussi grande que Clémentine ; & je vous aime, s'il est possible, plus que moi-même.

Quelques lignes, je vous prie, sur d'autres sujets, car je ne puis vous faire une Lettre si courte. La Comtesse de D... est venue voir

mon Frere : ils ont passé près d'une heure ensemble. En sortant elle m'a pris la main. Toutes mes espérances, m'a-t-elle dit, s'évanouissent comme une ombre, mais je n'en aimerai pas moins Miss Byron ; & Sir Charles, au jour de son pouvoir, ne me refusera pas l'amitié de l'heureux couple ; ni vous, Madame, une tendre liaison avec ses deux Sœurs.

Mylady Anne... pauvre Mylady Anne ! Je n'ose dire à mon Frere jusqu'où va sa tendresse pour lui ; je serois sûre de lui causer du chagrin.

Belcher me charge de ses complimens pour vous. Il est dans l'affliction. Son Pere est si mal, que les Médecins n'en esperent plus rien.

Adieu, mon Amour. Adieu, toutes mes Grands-Mamans, mes Tantes & mes Cousines de Northampton-Shire.

## Lettre 98

*3 Octobre.*

Mille remercimens, chere Mylady, pour votre derniere Lettre. Vous m'avez rassurée. Il me semble que je ne serois pas heureuse, avec l'affection même de Sir Charles, si je remarquois de la diminution dans l'amitié de ses deux Sœurs. Qui peut vous connoître toutes deux, & se contenter d'être aimé de vous à demi ?

J'ai reçu de la Comtesse de D... une longue Lettre, où sa générosité n'éclate pas moins que son amitié. Elle me félicite sur sa

conversation avec votre Frere, & le détail qu'elle m'en fait est extrêmement flatteur pour ma vanité. Je serai heureuse, ma chere, si vous continuez de m'aimer, & si j'apprends que Clémentine n'est pas malheureuse. J'allois dire que cette derniere certitude est nécessaire à ma tranquillité, car votre Frere peut-il se promettre quelque bonheur, s'il voit manquer quelque chose à celui d'une Femme dont la maladie a tenu son cœur en suspens, dans le tems même qu'il n'avoit aucune vue sur elle ?

Je plainds du fond du cœur Mylady Anne S... Quel sort, d'aimer sans espérance ! d'aimer un objet que tout le monde en reconnoît digne, & dont on n'entend retentir que les louanges ! Combien de femmes verront échouer leurs premieres amours, par la préférence de votre Frere pour une seule, quelle, ma chere, qu'elle puisse être ! Cependant, sur un mille, qu'il y en a peu qui obtiennent l'homme de leur choix !

Mylady D... pousse la bonté, dans sa Lettre, jusqu'à me demander la continuation de notre correspondance. Je serois bien ingrate, & j'entendrois mal mes intérêts, si je n'allois pas au-devant de ses offres. J'ai reçu une Lettre du Chevalier Meredith, elle ressemble à celles que vous avez vues. Même cœur, même honnêteté, mêmes assurances d'un amour paternel. Vous aimez ce vieux Sir Roland, & vous apprendrez avec joie que la santé de son digne Neveu se rétablit. Cependant je ne puis me réjouir du dessein qu'ils ont de me voir encore une fois. M. Fowler se flatte, dit-il, quoiqu'il n'espere rien de cette visite, que le reste de sa vie en sera plus tranquille. Étrange maniere de penser, en supposant que sa maladie soit de l'amour. N'en jugez-vous pas de même ? J'ai reçu aussi une Lettre de M. Fenwick, qui m'annonce une visite, dans des vues qu'il n'explique point. Si c'est pour solliciter

ma protection auprès de Lucie, je ne veux pas qu'elle ait ce reproche à me faire. Il n'est pas digne d'elle.

M. Greville est le plus opiniâtre, comme le plus audacieux des hommes. Les autres emploient la politesse pour gagner l'affection d'une Femme ; mais pour lui, l'orgueil, le mauvais naturel & l'impétuosité sont des preuves d'amour. Il se croit maltraité, surtout depuis l'augmentation de sa fortune, parce qu'on ne la regarde pas du même œil. M. Deane, qu'il a forcé d'entendre ses plaintes, lui ayant dit nettement qu'il s'intéressoit pour un autre, il s'est emporté en insolentes menaces contre tous ceux qu'il pourra trouver dans son chemin. « Il ne doute pas, dit-il, que le favori de M. Deane ne soit le Chevalier Grandisson ; mais si des Amans si froids obtiennent la préférence sur un homme aussi ardent que lui, il se trompe dans les idées qu'il a toujours eues de la conduite & du jugement des Femmes en amour. Un Amant discret, ajouta-t-il, est un caractere qui blesse la nature. Les Femmes, suivant cet odieux Personnage, veulent être dévorées : que dites-vous, ma chere, d'un tel monstre ? & si Miss Byron se contente des restes d'une autre Femme, car il est, dit-il, bien informé, il sait ce qu'il devra penser de sa fierté. » De-là il s'est jetté, à l'ordinaire, dans les plus malignes réflexions sur notre sexe. Les menaces de cet homme-là me causent de l'inquiétude. Plaise au Ciel que votre Frere ne trouve point, à mon sujet, d'autres embarras de la part des Insolens !

Des visites qui nous surviennent, & l'heure de la poste, m'obligent de finir plus tôt que je ne l'aurois souhaité.

N. B. M. Deane écrit à Sir Charles pour lui expliquer l'origine, la fortune & les espérances de Miss Byron. Son bien, qui n'étoit que d'environ douze mille livres sterling de capital, devient plus

considérable des deux tiers par les donations de ses Parens, & sur-tout par celle d'un homme qui ne se nomme point, mais qu'on reconnoît aisément pour M. Deane même. Il ajoute que Miss Byron ignore ce qu'ils font en sa faveur. Sir Charles répond avec toute la noblesse & le désintéressement possible. Il promet d'envoyer l'état de son bien, &c. Une Lettre de Miss Byron à Mylady G... lui apprend qu'on a cessé de lui cacher les arrangemens de sa Famille. On lui a fait voir celle de M. Deane, & la réponse de Sir Charles. Elle s'extasie de la générosité de l'un & de la noblesse de l'autre. Son embarras est extrême ; c'est de l'admiration, de la reconnoissance, &c. Mylady G... lui répond plaisamment qu'elle trouve les deux Lettres excellentes, & parle d'un présent magnifique que la Signora Olivia vient d'envoyer à Sir Charles.

## Lettre 99

*12 octobre.*

J'attends votre Frere à chaque heure. Il a reçu, dites-vous, des nouvelles d'Italie. Puissent-elles ne rien diminuer à la joie que j'espere de son arrivée !

Le hasard nous a fait apprendre qu'il est en chemin, par un Fermier de mon Oncle, qui a vu descendre à Stratford, un très-bel homme, avec un train fort leste, dans la même Hôtellerie où nous nous arrêtâmes à notre retour de Londres. Pendant qu'on lui préparoit à dîner, (peut-être aura-t-il dîné dans la même chambre où nous dînâmes aussi) le Fermier a eu la curiosité de demander qui il étoit. Les Domestiques (les plus civils, dit-il, qu'il ait jamais vus) lui ont répondu qu'ils avoient l'honneur d'appar-

tenir à Sir Charles Grandisson ; & leur ayant dit qu'il étoit de Northampton, ils lui ont demandé à quelle distance le Château de Selby étoit de cette Ville. Ses affaires l'ayant obligé de partir, il a rencontré mon Oncle & M. Deane, qui prenoient l'air à cheval. Il leur a parlé de la visite à laquelle ils devoient s'attendre. Mon Oncle nous a dépêché aussi-tôt son Valet avec cette nouvelle, & nous a fait dire qu'il alloit au-devant de Sir Charles pour lui servir de guide jusqu'ici. N'étant pas trop bien auparavant, je me suis trouvée si émue, que ma Tante m'a conseillé de me retirer dans mon Cabinet, pour tranquilliser un peu mes esprits.

C'est de-là que je vous écris, ma chere, & dans ce moment, vous jugez bien qu'il m'est impossible de vous écrire sur un autre sujet. Il me semble qu'en m'amusant avec ma plume, je trouve mon cœur plus facile à gouverner. Il est heureux que nous ayons appris qu'il vient, avant que de l'avoir vu ; mais, en vérité, Sir Charles Grandisson ne devoit pas tenter de nous surprendre. Qu'en direz-vous, ma chere ? N'y trouvez-vous pas l'air d'un homme qui se croit sûr du plaisir qu'il va causer ? J'ai lu que les Princes, après avoir envoyé leurs portraits à leurs Dames, & s'être mariés par Procureurs, se sont approchés de leurs Frontieres, incognito & sous un déguisement, pour surprendre une jeune & timide Princesse. Mais ici, non-seulement les circonstances sont différentes, puisque l'échange n'est pas encore fait, mais quand il seroit du sang Royal, j'aurois attendu de lui un traitement plus délicat.

Àquoi la fierté ne s'abandonne-t-elle pas pour justifier ses caprices ? Je suis coupable, ma chere. Un des gens de Sir Charles vient d'arriver avec un billet pour mon Oncle Selby. Ma Tante n'a pas fait difficulté de l'ouvrir. Il est daté de Stratford. Votre cher

Frere, après des complimens & des informations de notre santé, marque à mon Oncle qu'il va coucher cette nuit à Northampton, & qu'il demande la permission de venir déjeûner demain avec nous. Ainsi, ma chere, il n'a pas voulu se donner l'air que mon caprice me faisoit appréhender. Cependant, comme si j'avois été résolue de le trouver en défaut, n'y a-t-il pas ici, ai-je pensé, un peu trop d'appareil pour un caractere si naturel ? ou s'imagine-t-il que nous ne puissions pas survivre à notre surprise, s'il ne nous donnoit pas avis de son arrivée, avant que de nous avoir vus ? Ô Clémentine ! Ange, Déesse, que tu ravales Henriette Byron à ses propres yeux ! Qu'elle craint de paroître après toi ! Le sentiment que j'ai de ma petitesse me rend petite en effet.

Fort bien. Mais je juge, que si mon Oncle & Monsieur Deane le rencontrent, ils le forceront de venir ici dès ce soir. N'aura-t-il pas le tems, quand il voudra, d'aller à Northampton ?... Mais le voici, le voici ! Oui, ma chere, c'est lui-même. Mon Oncle est avec lui dans son carrosse. Monsieur Deane, me dit ma Femme de chambre, a déja mis pied à terre. Cette fille adore Sir Charles. Laisse-moi, Sally. Ton émotion, Folle que tu es, augmente celle de ta Maîtresse !

Pour éviter toute apparence d'affectation, je descendois, & j'allois au-devant de lui, lorsque j'ai rencontré mon Oncle sur les dégrés. Chere Niece, m'a-t-il dit, vous n'avez pas rendu justice à Sir Charles. J'aurois cru que dans votre langueur d'amour, (quels termes, ma chere, & sur-tout à ce moment !) vous auriez dû vous sentir plus partiale pour lui. Il m'a pressée d'aller jusqu'à la voiture. Vous êtes fort heureuse, m'a-t-il dit. Pendant l'espace de quinze milles entiers, il n'a parlé que de vous. Je vais vous conduire, je veux vous présenter à lui.

Il n'y avoit pas une demie heure que je m'étois efforcée de rappeler mes esprits. Rien ne déplaît tant, qu'une plaisanterie hors de saison. Me présenter à lui ! ma langueur d'amour ! Ô mon Oncle ! ai-je pensé. Les forces m'ont manqué pour le suivre. Je me suis hâtée de retourner à mon cabinet, aussi déconcertée qu'un enfant. Vous savez, ma chere, que depuis quelque tems, je n'étois pas bien. J'étois foible, & la joie m'étoit presqu'aussi difficile à supporter que la douleur.

Ma Tante est montée. Mon Amour, qui vous empêche donc de descendre ? Quoi ! vous êtes en larmes ? Vous paroîtrez singuliere au plus aimable homme que j'aie vu de ma vie. Monsieur Deane en est amoureux... Chere Tante, je ne suis déja que trop humiliée, lorsque je me compare à lui. Je serois fâchée de paroître singuliere ; mais mon Oncle m'a tout-à-fait déconcertée. Cependant je connois ses bonnes intentions, & je ne dois pas m'en plaindre. Je vous suis, Madame.

Ma Tante est descendue devant moi. Sir Charles, au moment que j'ai paru, s'est avancé vers moi d'un pas fort animé, mais d'un air tendre & respectueux. Il a pris ma main, & se baissant dessus : Quelle joie, m'a-t-il dit, de revoir ma chere Miss Byron, & de la revoir en bonne santé ! Vos moindres peines, Mademoiselle, seront toujours partagées.

Je l'ai félicité de son retour. Il ne m'a pas été possible de parler haut. Mon désordre ne peut lui être échappé. Il m'a conduite vers un fauteuil ; & sans cesser de tenir ma main, il s'est assis près de moi. Je ne l'ai pas retirée d'abord, de peur qu'il ne me crût de l'affectation ; mais devant un si grand nombre de témoins, j'ai pensé que Sir Charles étoit un peu libre. Cependant, comme je ne la retirois point, il ne pouvoit pas honnêtement la quitter : ainsi la

faute pouvoit venir de moi, plutôt que de lui. J'ai demandé ensuite à ma Tante, si ses regards ne lui avoient pas paru ceux d'un homme sûr du succès ? Elle m'a dit qu'elle avoit remarqué dans son air une liberté mâle, mais avec un mêlange de tendresse qui lui donnoit une grace infinie. Pendant qu'il étoit contraint par sa situation, a-t-elle ajouté, il n'est pas surprenant qu'il vous traitât avec le simple respect d'un Ami ; mais à présent qu'il est libre de s'expliquer, sa conduite doit être celle d'un Amant, c'est-à-dire, précisément celle qu'il a tenue.

Il m'a rendu l'usage de la voix, en me parlant de vous, ma chere, de Mylady L..., de vos deux Maris, & de sa Pupille. Mon Oncle & ma Tante sont sortis, pour délibérer ensemble, autant que j'en ai pu juger, s'il convenoit que mon Oncle offrît à Sir Charles un appartement au Château, pour le séjour qu'il avoit à faire dans le Canton ; ses gens étoient demeurés dans la cour pour attendre ses ordres. Ma Tante, qui est exacte, comme vous le savez, sur les bienséances, a représenté à mon Oncle, que graces au soin de M. Greville, tous nos Amis étoient bien informés que c'étoit la premiere fois que Sir Charles paroissoit penser à moi ; & que, par conséquent, s'il devoit être traité comme un homme dont l'alliance nous faisoit honneur, nous n'étions pas moins obligés de garder quelques mesures, du moins en apparence, pour ne pas faire juger qu'il avoit été sûr de sa conquête à la premiere vue ; d'autant plus que le mauvais esprit de M. Greville est assez connu. Mon Oncle s'est échauffé. J'ai toujours tort, a-t-il dit, & les Femmes ont toujours raison. Il s'est jetté dans tous ces lieux communs, & ces expressions singulieres, dont vous l'avez si souvent raillé. Son espérance, a-t-il dit, étoit de saluer sa Niéce avant quinze jours, sous le titre de Mylady Grandisson. Quels pouvoient être les obstacles, lorsque toutes les volontés

étoient d'accord ? Si proche du dénouement, il avertissoit ma Tante, comme il l'exhortoit à m'avertir, de ne pas donner dans l'affectation. Sir Charles ne prendroit pas une bonne idée de nous, s'il nous échappoit quelque grossiéreté. Enfin, son sentiment étoit qu'il ne falloit pas le laisser sortir du Château, & prendre son logement dans une Hôtellerie, autant pour l'honneur de toute la Famille, que par égard pour sa propre invitation. Ma Tante a répliqué que Sir Charles attendoit lui-même de la délicatesse dans nos procédés ; qu'il étoit évident, par l'ordre qu'il avoit donné à ses Domestiques de tenir les chevaux à sa Voiture, qu'il ne se proposoit point de passer la nuit avec nous ; que son dessein n'avoit pas même été de nous voir ce jour-là, mais d'aller coucher à Northampton, suivant l'aveu qu'il en avoit fait à mon Oncle, en le rencontrant avec Monsieur Deane. En un mot, a dit ma Tante, je suis aussi jalouse de l'opinion de Sir Charles, que de celle du Monde : cependant vous savez que nos Voisins attendent l'exemple de nous. Si Sir Charles n'habite point ici, plus ses visites seront fréquentes, plus elles paroîtront respectueuses. J'espere que nous le verrons tous les jours, & tout le long du jour ; mais ses assiduités ne seront pas celles d'un Hôte, & ne doivent passer que pour des visites.

Mon Oncle s'est rendu avec peine. Lorsqu'il est rentré avec ma Tante, il m'a trouvée en conversation sérieuse avec Sir Charles & Monsieur Deane. Notre sujet étoit le bonheur de Mylord & Mylady W, avec lesquels Monsieur Deane, qui avoit ouvert le discours, est lié fort étroitement. Sir Charles s'est levé, en voyant ma Tante. La nuit s'approche, a-t-il dit. J'aurai l'honneur, Madame, si vous me le permettez, de venir déjeuner demain avec vous. Il a fait une révérence à chacun, une plus profonde à moi, en baisant ma main ; & sans ajouter un mot, il est retourné à sa Voiture. Pen-

dant que nous le suivions, jusqu'à la porte qui donne sur la Cour, mon Oncle a proposé encore de l'arrêter. Maudite délicatesse, lui ai-je entendu dire tout bas à ma Tante. Elle nous a confessé qu'elle s'étoit sentie pressée de parler à Sir Charles, mais qu'elle n'avoit su que lui dire. Nous étions, elle & moi, dans une sorte d'embarras, qui alloit jusqu'à l'inquiétude. Il nous sembloit que quelque chose n'étoit pas bien, & nous n'aurions pu dire ce qui étoit mal. Mais après le départ de Sir Charles, & lorsque nous avions repris nos chaises pour attendre le souper, personne n'a pu dissimuler son mécontentement. Mon Oncle, surtout, a paru de fort mauvaise humeur. Il auroit donné volontiers, nous a-t-il dit, mille guinées pour apprendre le lendemain qu'au-lieu de venir déjeuner ici, Sir Charles eût repris le chemin de Londres.

De mon côté, je n'ai pu supporter ces récriminations, & j'ai demandé la permission de ne pas assister au souper. Je n'étois pas bien, & cette bizarre situation ajoutoit l'inquiétude à mon indisposition ; mêlange, comme j'ai commencé à l'éprouver, qui n'empoisonne que trop nos plus chers contentemens. La Compagnie que j'avois quittée n'étoit pas plus heureuse. On y a poussé les réflexions avec tant de chaleur, que le souper n'a été levé que fort tard, & tel qu'il étoit venu.

Je vous demande, ma chere Mylady, ce que vous croyez que nous eussions dû faire. Avions-nous eu tort ou raison ? Les excès de délicatesse, comme je l'ai entendu observer, méritent le nom opposé. Vous, ma chere, votre Mari, notre Émilie, & le Docteur Barlet, qui touchez tous de si près à Sir Charles Grandisson, nous vous avons reçus avec ouverture de cœur. En devions-nous moins au Frere ? Oh non ! Mais il semble que l'usage, le tirannique usage, & la crainte des discours du Monde, sur-tout après

ce qui m'est arrivé de la part de certains Hommes audacieux & violens, nous obligeoit de lui faire voir... Quoi, ma chere ? de lui faire voir en effet que nous attendions de lui ce que nous ne pouvions attendre de sa Sœur & de son Beau-Frere : & par conséquent, plus nous souhaitions de le voir proche, plus nous devions le tenir éloigné. Quelle déclaration indirecte en sa faveur, s'il y avoit quelque lieu pour lui au moindre doute ! Que ne donnerois-je pas à ce moment, m'a dit ma Tante, pour savoir ce qu'il en pense ?

Mais ma Grand-Mere & mes deux Cousines seront ici à dîner. Je reçois d'elles trois billets de félicitation, où la joie règne, avec toute la tendresse de leur amitié. Nous sommes à présent dans l'attente. Tout le monde s'est levé de grand matin, pour mettre chaque chose dans son plus grand ordre. Ma Tante assure que si c'étoit le Roi qui dût nous faire une visite, elle n'auroit pas un plus grand désir de plaire. Je vais descendre, pour éviter toute apparence d'affectation lorsqu'il arrivera.

Votre pauvre Henriette est rentrée dans son Cabinet. Il est certain qu'il n'y a point de condition plus heureuse que le Célibat, pour les jeunes personnes qui ont assez de grandeur d'ame pour se mettre au-dessus de l'admiration & des flatteries de l'autre Sexe. Quel tumulte, quelle contrariété de passions, dans une Femme qui abandonne une fois son cœur à l'Amour ! Point de Sir Charles Grandisson, ma chere ! Cependant il est dix heures. Que votre Frere est homme prudent ! L'attente ne lui cause aucun trouble. Charmante tranquillité d'ame ! Charmante du moins pour lui ; mais fort différente pour une Femme, lorsqu'elle voit l'Homme si fier. Peut-être me demandera-t-il, en prenant encore,

une de mes mains passives, sous les yeux d'une douzaine de mes Amis, si son absence ne m'a pas causé beaucoup de chagrin ?

Mais je veux lui chercher des excuses. Ne peut-il pas avoir oublié son engagement ? Le sommeil ne peut-il pas l'avoir arrêté au lit ? Quelque agréable songe, qui lui a rappelé Boulogne… Réellement je suis offensée. A-t-il pris cette humeur tranquille en Italie ? Oh non, non, ma chere.

Dans ce moment je ne puis me défendre de tourner les yeux en arriere, sur d'autres fautes que je crois avoir à lui reprocher par rapport à moi. Ma mémoire, néanmoins, ne sera pas aussi malicieuse que je le souhaiterois. Mais croyez-vous que d'autres Hommes, dans la même situation, se fussent arrêtés à Stratford pour y dîner seuls ? Il n'y a que votre Frere au monde, qui puisse être heureux avec lui-même. S'il ne le pouvoit pas, qui le pourroit ? Mais pour ce point, ses chevaux avoient peut-être besoin de repos. Nous ignorons combien il avoit employé de temps pour s'avancer si loin. Celui qui ne veut pas que les plus nobles des Animaux soient privés d'un ornement, doit être porté à les traiter avec douceur. Il dit qu'il ne peut souffrir d'indignité de la part de ses Supérieurs : nous pensons de même, & c'est dans ce jour que nous le considérons. Mais pourquoi donc, s'il vous plaît ? Mon cœur, chere Mylady, commence à s'enfler, je vous assure, & je le crois deux fois plus gros qu'il n'étoit hier au soir.

Mon Oncle, avant que j'aie pris le parti de remonter, s'est assis, sa montre à la main, depuis neuf heures & demie jusqu'à dix, comptant les minutes. M. Deane nous regardoit souvent, ma Tante & moi, pour examiner sans doute comment je prenois cette aventure. J'ai rougi ; j'ai paru embarrassée, comme si les fautes de votre Frere étoient les miennes. Je parlois de quinze jours, a

dit mon Oncle, il se passera une demi-année, Dieu me pardonne, avant qu'on en vienne à la question. Mais il faut assurément que Sir Charles soit choqué : voilà l'effet de vos délicates attentions.

Mon cœur s'est soulevé. Choqué ! a pensé la fiere Henriette. Qu'il le soit, s'il l'ose. Fasse le Ciel, a repris mon Oncle, qu'il soit retourné à Londres ! Peut-être que s'étant trompé de chemin, a dit M. Deane, il se sera rendu chez Madame Sherley. Nous avons tâché alors de nous rappeler les termes dans lesquels il s'étoit invité lui-même. Quelqu'un a proposé d'envoyer à Northampton pour s'informer de ce qui pouvoit le retenir. Quelque accident, peut-être... N'a-t-il pas des Domestiques, a demandé ma Tante, dont il auroit pu nous dépêcher un ? Cependant, Henriette, enverrons-nous ? a-t-elle ajouté.

Non, en vérité, lui ai-je répondu d'un air colere. Mon Oncle prenant plaisir à m'agacer, a fait un grand éclat de rire, dans lequel néanmoins il y avoit plus d'humeur que de joie. Comptez, Henriette, qu'il est retourné à Londres. Je l'avois prévu, Madame Selby. Il vous écrira de Londres, ma Niece, j'y engage ma vie : & recommençant à rire de toutes ses forces, que va dire votre Grand'Mere ? Quel sera l'étonnement de vos deux Cousines ? Le dîner d'aujourd'hui, comme le souper d'hier, pourra bien être servi & levé sans qu'on y touche.

Je n'ai pu soutenir cette scene. Je me suis levée, & faisant à mon Oncle, quoique civilement, un reproche de sa dureté, j'ai demandé la permission de me retirer. Tout le monde l'a blâmé. Ma Tante me suivant jusqu'à la porte, & prenant ma main, m'a dit d'une voix basse : soyez sûre Henriette, que Sir Charles même ne vous nommera point sa femme, s'il est capable de vous traiter avec la moindre indifférence. Je n'y comprends rien, a-t-elle

ajouté. Il est impossible qu'il se soit choqué. J'espere que tout sera éclairci avant l'arrivée de votre grand-mere. Elle sera fort jalouse de l'honneur de sa fille.

Je n'ai fait aucune réponse, je n'aurois pu répondre. Mais j'ai doublé le pas jusqu'à ma chambre, & j'ai pris ma plume, après avoir essuyé, à la vérité, quelques larmes que les mauvaises plaisanteries de mon Oncle m'avoient arrachées. Vous aimez que je vous rende compte de mes idées à mesure que l'occasion les fait naître. Vous voulez qu'il ne m'en échappe rien... Mais je vois entrer ma tante.

Ma tante est venue, un billet à la main. Descendez, Henriette, venez déjeûner avec nous ; Sir Charles n'arrivera point avant l'heure du dîner. Lisez ce billet, nous venons de le recevoir d'un de ses gens qui est remonté à cheval aussitôt. Je regrette qu'on ne l'ait pas retenu, nous lui aurions fait cent questions.

« J'ai eu le chagrin, Madame, d'être arrêté par une impertinente visite. Celle du meilleur de mes amis mériteroit le même nom dans ces circonstances. Permettez que je remette l'honneur de vous voir à l'heure du dîner : depuis deux heures, j'avois à chaque moment l'espérance de me dégager, sans quoi j'aurois envoyé plus tôt. »

Quelle visite, ai-je dit en finissant de lire, peut être capable d'arrêter un homme contre son inclination ? Qui se défera d'une impertinente visite, si le Chevalier Grandisson n'y parvient point, quoique lié par un engagement ? Mais je marche sur vos pas, Madame.

Je suis descendue : mon oncle étoit dans une extrême impatience : je m'en suis consolée, en souhaitant néanmoins, ne fût-ce

que pour le pacifier, d'avoir assez de pétulance pour le railler à mon tour. Oui, oui, de tout mon cœur, a-t-il répondu à quelques discours que j'ai hasardés. Nous verrons ce que Sir Charles nous dira pour sa défence. Mais à l'âge où je suis, s'il falloit recommencer mon cours de galanterie avec Madame Selby, il n'y a point d'affaire au monde qui me fît manquer de parole à ma maîtresse. Je n'en admire pas moins la bonté d'ame qui vous porte à l'excuser ; l'amour couvre une multitude de fautes.

Ma tante n'a pas dit un mot en faveur de Sir Charles ; elle est inquiete, & loin de ses espérances. Nous avons fait un déjeûner des plus courts, en nous regardant l'un l'autre, comme des gens qui voudroient s'entr'aider s'ils le pouvoient. Cependant M. Deane parieroit tout ce qu'il possede, dit-il, que nous serons satisfaits des excuses de Sir Charles.

Mais convenez, ma chere, que cette visite, quelle qu'elle soit, doit être d'une prodigieuse importance, pour lui avoir fait remettre un engagement que je m'étois flattée qu'il regarderoit comme le premier. Il la traite néanmoins d'impertinente. Au fond ce doit être un accident bien étrange, qui lui attire un obstacle de cette nature, dans une Province où l'on peut dire qu'il est étranger. Cependant nous n'en devons pas être surpris, observe mon Oncle, dans une Hôtellerie où nous avons jugé à propos de l'envoyer.

Àprésent que j'y pense, j'ai passé toute la nuit derniere dans un trouble extraordinaire, sans pouvoir presque fermer les yeux. Je me suis crue menacée de quelque chose qui pouvoit m'empêcher d'être pour jamais à lui. Mais loin, fâcheux souvenir ! je te chasse de ma mémoire. Cependant lorsque les réalités nous

blessent, des ombres prennent officieusement la force de réalités dans notre brûyante imagination.

Ma Grand'Mere, Lucie, Nancy, viennent d'arriver. Que notre aventure cause de chagrin à mes deux Cousines ! Ma Grand'Mere juge favorablement de tout, comme M. Deane. Je me suis dérobée un moment… Mais qu'entends-je ? C'est lui, ma chère, c'est Sir Charles qui arrive… Comment ferai-je pour soutenir sa colere ? Il faut qu'il me trouve en bas. Je veux voir quel air il va prendre en entrant. S'il est froid, s'il fait de légeres excuses…

Je me suis encore dérobée, à deux heures après midi, pour vous informer de tout. Jamais, jamais je ne retomberai dans de pareilles impertinences. Pardon, Sir Charles ! Quelle méchanceté (je n'excepte que ma Grand-mere & M. Deane) d'avoir osé blâmer un homme qui n'est pas capable d'une faute volontaire. C'est ma Tante & moi qui sommes coupables. Ma Tante l'avoit-elle jamais été avant cette occasion ? Nous étions tous rassemblés lorsqu'il a paru. Il s'est présenté de cet air noble, qui engage tout le monde en sa faveur à la premiere vue. Que j'ai souffert, a-t-il dit en saluant toute l'Assemblée, de me voir dans l'impuissance d'arriver plutôt !

Vous voyez, ma chere, qu'il ne m'a point fait d'excuse, comme dans la supposition que je fusse mécontente de son délai : c'étoit toute ma crainte. Je sais que j'ai paru très-grave.

Il s'est adressé alors à chacun ; d'abord à moi, ensuite à ma Grand'Mere, & prenant une de ses mains entre les deux siennes, avec une profonde inclination dessus : Heureux jour, Madame, lui a-t-il dit, qui me procure l'honneur de vous voir ! Le souvenir de vos dernieres bontés excitera toujours ma reconnoissance. Je

crois voir que vous êtes en bonne santé ; celle de votre chere Miss Byron sera certaine, lorsqu'il ne manquera rien à la vôtre, & nous en partagerons tous la joie.

Madame Sherley, ma Tante & mes deux Cousines ont été fort satisfaites de son compliment. Il me restoit encore un peu d'humeur, sans quoi j'aurois été contente aussi, de ce qu'il faisoit dépendre ma santé de celle de ma Grand'Mere.

Madame, a-t-il repris en se tournant vers ma Tante, je crains de m'être fait attendre pour le déjeûner. La faute vient d'une importune visite. Elle m'a causé le plus vif chagrin, quoique je n'aie pas osé l'exprimer dans mon Billet. La colere est une passion si difforme, que lorsque j'aurai quelque pouvoir sur moi, je n'en ferai jamais paroître aux yeux des personnes que j'aime.

Je suis fâchée, lui a dit ma Tante, qu'il vous soit arrivé quelque chose qui vous ait déplu. Mon Oncle, qui conservoit encore un peu de ressentiment en faveur de sa Niece, a demandé d'un ton sérieux ce qui étoit donc arrivé à Sir Charles ? Mais au même moment, ma Tante lui ayant présenté mes deux Cousines, il leur a dit fort civilement, qu'il les connoissoit sur les portraits qu'on lui avoit fait d'elles, & que sachant le crédit qu'elles avoient auprès de Miss Byron, il leur demandoit leur approbation, sur laquelle il fonderoit l'espoir d'obtenir la mienne. Ensuite se tournant vers mon Oncle & M. Deane, & leur prenant une main à chacun : M. Deane, a-t-il dit, me regarde avec complaisance, mais je crois remarquer un air sérieux à M. Selby. Mon Oncle a répondu, avec quelque embarras, qu'il brûloit seulement d'apprendre ce qui avoit pu chagriner Sir Charles. Il faut vous satisfaire, lui a dit votre Frere. Je ne vous cacherai donc pas que j'ai trouvé à Northampton, un homme qui a voulu employer la violence pour

m'arrêter. Me connoissez-vous capable de chercher querelle ? Cet homme, jusqu'alors inconnu pour moi, a eu la hardiesse de me déclarer qu'il avoit sur une Dame de cette Compagnie, des prétentions qu'il étoit résolu de soutenir à toute sorte de prix.

Oh ! ce Greville, sans doute, s'est écriée ma Tante.

Les forces étoient prêtes à manquer. Malheureuse Henriette ! ai-je pensé à l'instant ; ne causerai-je donc jamais que du trouble au meilleur des Hommes ? Madame Sherley, M. Deane, mon Oncle, mes Cousines, ont marqué tous à la fois leur étonnement & leur impatience.

Tout s'est terminé fort heureusement, a-t-il repris d'un air & d'un ton tranquilles. Il n'est plus question du Téméraire. Je le plains. Il aime éperdument Miss Byron.

Les réflexions de mon Oncle, tendres & civiles, mais un peu hors de saison, nous ont fait perdre ce que Sir Charles alloit ajouter. Et j'ai remarqué ensuite qu'il en prenoit adroitement occasion de suspendre le récit de son affaire, pour éviter de le faire en ma présence.

Mais je suis obligée de descendre, ma chere. On me demande, & je crois l'heure du dîner fort proche. Peut-être aura-t-on réussi à le faire parler.

Que je vais être fiere, chere Mylady ! Pendant mon absence il a dit mille choses à la gloire de votre Henriette. On n'a point encore tiré de lui son aventure. Il suppose, a-t-il répondu, que M. Greville la publiera lui-même. Il veut voir, par son récit, s'il est réellement homme d'honneur. Graces au Ciel, a-t-il ajouté, je

n'ai pas fait le moindre mal à un homme qui vante sa passion pour Miss Byron, & ses liaisons avec cette Famille.

N'espérez pas, ma chere, que je puisse vous exprimer l'air de joie & d'amitié avec lequel tout le tems du dîner s'est passé. En sortant de table, ma Grand-Maman, toujours complaisante pour les amusemens de la Jeunesse, a proposé à Lucie de s'asseoir devant son clavessin, dans la vue, comme je l'ai remarqué, de m'y attirer après elle. Nous lui avons obéi toutes deux. La mémoire m'a manqué dans une pièce Italienne. Avec quelle douceur Sir Charles s'est-il offert à m'aider, portant la main lui-même aux touches ? Chacun l'a pressé de continuer, mais il s'en est excusé avec une politesse charmante.

Mon oncle & M. Deane étoient trop enchantés de le voir & de l'entendre, pour penser à se retirer, comme l'occasion pouvoit le demander. Après quelques momens de conversation générale, il s'est approché de ma Grand'Mere & de ma Tante, & leur a demandé s'il ne pouvoit pas se flatter d'obtenir un quart d'heure d'entretien avec Miss Byron. Nous n'avons ici, a-t-il ajouté, que des Amis & des Parens pour témoins ; mais ce que j'ai à vous dire, Mesdames, je m'imagine que Miss Byron aimera mieux qu'ils le tiennent de votre bouche que de la mienne. Ma Grand'-Mere a fort approuvé cette proposition. Pour moi, dès que j'ai vu Sir Charles, je me suis levée, & je suis sortie de la chambre, suivie de mes deux Cousines. M. Deane & mon Oncle, s'excusant de n'avoir pas prévenu ses desirs, sont passés aussi dans un autre appartement. Ma Tante est venue à moi : cher Amour ! mais comme vous tremblez ! il faut rentrer avec moi. Elle m'a dit alors ce que Sir Charles desiroit d'elle & de ma Grand'Mere. Le courage me manque, ai-je répondu, il me manque absolument. Si la timi-

dité, si l'embarras sont des signes d'amour, je les ai tous. Sir Charles Grandisson n'en a pas un. A-t-il dit un mot de sa Clémentine ? Ne faites point la Folle, a repris ma Tante, vous êtes ordinairement plus raisonnable. Plus raisonnable ? ai-je répliqué. Ah ! Madame, le cœur de Sir Charles est au plus un cœur divisé. Jamais le mien n'avoit été à l'épreuve jusqu'à ce moment.

Je ne vous cache aucun de mes foibles, chere Mylady. Ma Tante m'a fait entrer, Sir Charles est venu au-devant de moi ; & de l'air le plus engageant, il m'a menée vers un fauteuil qui se trouvoit vacant entre ma Tante & ma Grand'Mere. Il n'a point remarqué mon émotion, & j'en ai eu plus de facilité à me remettre ; d'autant plus même que de son côté il sembloit être aussi dans quelque petite confusion. Cependantn il s'est assis & sa voix se fortifiant à mesure qu'il parloit, il nous a tenu ce discours.

Jamais, Mesdames, on ne s'est trouvé dans une situation plus singuliere que la mienne. Vous en connoissez le fond ; vous savez quels ont été mes embarras, du côté d'une famille que je dois toujours respecter, du côté d'une personne à qui je dois, pour toute ma vie, la plus parfaite admiration : & vous, Madame (en s'adressant à ma Grand'Mere), vous avez eu la bonté de me faire connoître qu'à mille témoignages d'une vraie grandeur d'ame, Miss Byron joint celui de prendre un tendre intérêt au sort d'une Dame, qui est la Miss Byron d'Italie. Je ne fais point d'excuse pour cette comparaison : mon cœur, j'ose le dire (en s'adressant à moi), égale le vôtre, Mademoiselle, pour la franchise & la bonne foi.

Ma Grand'Mere a répondu pour moi qu'il n'avoit pas besoin d'excuse, & que nous rendions tous justice au mérite de la Dame Italienne. Il a repris :

Dans une situation si extraordinaire, quoique ce que j'ai à dire puisse être recueilli de mon histoire, & quoique vous m'ayez fait la grace d'approuver les vues qui me font aspirer à l'estime de Miss Byron, il me semble que je dois à sa délicatesse & à la vôtre une sincere exposition de l'état de mon cœur : je vais m'expliquer avec toute la bonne foi qui convient dans les traités de cette nature, comme dans ceux qui se concluent solemnellement entre les Nations.

Je ne suis pas insensible à la beauté ; mais jusqu'à présent, la beauté seule n'a eu de pouvoir que sur mes yeux, par le plaisir dont on ne peut naturellement se défendre à la vue de cette perfection. Si mon cœur n'avoit pas été comme hors de ses atteintes, permettez-moi cette expression, & si j'avois été maître de moi-même, Miss Byron, dès la premiere fois que je l'ai vue, ne m'auroit pas laissé d'autre choix. Mais l'honneur que j'eus de converser avec elle, me fit observer, dans son ame & dans sa conduite, cette véritable dignité, cette délicatesse, cette noble franchise, que j'ai toujours regardées comme les qualités distinctives de son sexe : quoique je ne les eusses jamais trouvées au même degré, que dans une seule femme. J'éprouvai bientôt que mon admiration, pour tant de mérite, étoit capable de m'engager dans une autre passion : car il ne pouvoit me rester alors aucune espérance raisonnable, du côté de la Dame étrangere ; quoique les circonstances, où je me trouvois par rapport à elle, fussent une sorte de lien qui m'obligeoit d'attendre le succès de certains événemens. En faisant l'examen de mon cœur, je fus sérieusement allarmé d'y trouver les charmes de Miss Byron, déja trop bien établis pour ma tranquillité. L'honneur & la justice me déterminerent à faire tous mes efforts, pour arrêter une passion si vive. Mes affaires ne me laisserent pas manquer de prétexte pour de fréquentes ab-

sences, pendant que Miss Byron étoit à la campagne avec mes Sœurs. Osant à peine me fier à moi dans sa présence, je pris le parti de me livrer à divers soins, dont j'aurois pu me décharger sur le ministere d'autrui. Je reconnus plus d'une fois que ma compassion, pour certaines disgraces, n'auroit pas tenu long-temps contre les nouveaux sentimens de mon cœur, si ces disgraces, que je plaignois de la meilleure foi, avoient pu finir heureusement. Il ne m'étoit pas difficile, non plus, d'observer que mes Sœurs & Mylord L... qui ne savent rien de ma situation, auroient préféré Miss Byron, pour leur Sœur, à toutes les autres Femmes.

Quelquefois, je vous l'avoue, cet amour propre, cette vanité, qui n'est que trop naturelle aux caracteres vifs, me portoit à me flatter que par le crédit de mes Sœurs, il ne me seroit pas impossible de faire agréer mes sentimens à une jeune Personne, dont les affections ne me paroissoient point engagées : mais je ne me suis jamais permis de m'arrêter long-temps aux espérances de cette nature. Chaque regard de complaisance, chaque sourire que je voyois rayonner sur cet aimable visage, je l'attribuois à la bonté naturelle, à la franchise, à la reconnoissance d'un cœur généreux, qui attachoit trop de prix à un service commun, que j'avois eu le bonheur de lui rendre. Quand j'aurois été plus libre, je me serois bien gardé de me priver d'un spectacle si doux, par une déclaration trop précipitée. Je savois, par l'expérience de plusieurs autres Hommes, que si la douceur naturelle & la politesse de Miss Byron engageoient tous les cœurs, le sien n'en étoit pas plus facile à vaincre.

Cependant, malgré tous mes efforts pour interrompre une concurrence de sentimens qui s'étoit formée si vîte, j'éprouvois

encore que mon embarras croîssoit avec ma nouvelle passion. De mille moyens que j'avois tentés pour ma défense, je vis alors qu'il ne m'en restoit qu'un seul, c'étoit de fortifier mon cœur dans la cause de Clémentine, par l'assistance de Miss Byron même ; en un mot, d'informer Miss Byron de ma situation, d'intéresser sa générosité en faveur de Clémentine, & de me priver ainsi de l'encouragement dont j'aurois pu me flatter, si j'avois eu plus d'indulgence pour mes desirs. Cet expédient me réussit. La générosité de Miss Byron fut sensiblement engagée pour une Étrangere : mais se pouvoit-il que cette générosité n'augmentât pas beaucoup mon admiration.

Lorsque j'eus pris le parti de lui découvrir ma situation, (ce fut à Colnebroke), elle s'apperçut aisément de mon trouble : je ne pus le déguiser. Ma retraite brusque dut la convaincre que mon cœur étoit plus engagé qu'il ne convenoit aux circonstances que je lui avois représentées. Je fis appeler le Docteur Barlet, dans l'espoir de tirer du secours de ses conseils. Il connoissoit l'état de mon cœur. Il savoit, par rapport aux propositions que j'avois déjà faites à la famille de Boulogne, que, dans toute autre circonstance, il n'y avoit pas de considérations humaines, qui pussent me faire accorder ce que j'avois cru devoir offrir pour la résidence & la Religion, car j'avois pesé tous les inconvéniens d'une telle alliance : & je ne faisois pas difficulté de prononcer, dis-je en confidence à ce cher Ami, que mon bonheur étoit bien plus certain avec une réponse du château de Selby, si je pouvois l'obtenir, qu'il ne pouvoit jamais l'être avec Clémentine, quand elle pourroit accepter les conditions que j'avois proposées ; comme je ne doutois pas qu'elle ne fût plus heureuse aussi, avec un homme de son Pays & de sa Religion. J'avouai même au Docteur que je n'avois pas la moindre espérance de vaincre les oppositions de la

famille, & que, dans certains momens, je ne pouvois me défendre d'un peu de sensibilité pour quelques traitemens injurieux que j'y avois reçus.

M. Barlet, quoique fort attendri par les souffrances de Clémentine, quoique plein d'admiration pour son mérite, se déclara pour le penchant de mon cœur. Vous ne considérez pas tout, lui dis-je. Voici le cas, cher Docteur. J'ai connu Clémentine avant Miss Byron. Clémentine est une fille d'un mérite infini. Elle ne m'a point refusé. Elle accepte mes conditions. Elle a même supplié sa famille de les accepter. Elle est persuadée de mon honneur & de ma tendresse. Jusqu'à l'heureux temps où j'ai commencé à connoître Miss Byron, j'étois résolu d'attendre, ou le rétablissement de Clémentine, ou la permission de former d'autres vues pour moi. Miss Byron, si jamais elle en est informée, Miss Byron elle-même me pardonnera-t-elle le changement d'une résolution dont Clémentine est si digne ? Le traitement que cette malheureuse fille a souffert pour moi, comme elle m'a fait la grace de me l'écrire, a redoublé son mal. Jusqu'à ce moment, elle souhaite, elle est impatiente de me voir. Aussi long-temps qu'il sera possible, quoique peu vraisemblable, que le Ciel me fasse servir d'instrument pour la guérison d'une excellente fille, qui mérite en elle-même toute ma considération & ma tendresse, dois-je souhaiter, quand j'en aurois l'espérance, d'engager le cœur de Miss Byron ? Pourrois-je me croire heureux du succès ? Ne seroit-ce pas manquer de reconnoissance pour l'une & de générosité pour l'autre ? Le bonheur de Miss Byron ne peut dépendre de moi. Elle ne doit en attendre que d'un homme de son choix, tel qu'il puisse être.

Nous gardions toutes trois un profond silence. Ma Grand'-Mere & ma Tante paroissoient déterminées à le garder ; & moi, je n'aurois pu le rompre. Sir Charles a continué.

Vous ne savez pas, chere Miss Byron, qu'en me séparant de vous pour le voyage d'Italie, je n'aurois pas voulu que vous connussiez les agitations de mon cœur. Je ne voyois que de l'incertitude dans ma destinée. On m'invitoit à partir : la guérison du Seigneur Jeronimo étoit désespérée. Il souhaitoit mourir, & ne desiroit la prolongation de sa vie que jusqu'à mon arrivée. Ma présence étoit demandée comme une derniere tentative pour le rétablissement de sa Sœur. Vous-même, Mademoiselle, vous applaudissiez au dessein où j'étois de partir : mais pour n'être pas soupçonné, dans ces circonstances, de vouloir vous engager en ma faveur, j'insinuai que j'étois sans espérance de vous appartenir jamais par d'autres liens que ceux de l'amitié.

Il me fut impossible de prendre congé de vous. Je partis. Les nouvelles méthodes qui furent employées pour le rétablissement de Clémentine, eurent le succès qu'on s'en étoit promis. Celles qu'on employa pour Jeronimo n'en eurent pas moins. On en revint aux propositions. Clémentine en retrouvant la santé, parut briller d'un nouvel éclat. Toute la Famille consentit à récompenser, par l'offre de sa main, l'homme auquel on attribuoit la guérison. Je ne vous dissimulerai pas, Mesdames, que ce qui n'avoit mérité jusqu'alors que le nom d'honneur & de pitié, devint admiration ; & j'aurois manqué même à la justice, je ne pouvois pas dire Amour. Je me regardai déja comme le Mari de Clémentine. Cependant il auroit été étrange que le bonheur de Miss Byron n'eût pas fait le second desir de mon cœur. Je me félicitai alors de n'avoir prétendu qu'à son amitié, & je me dévouai entiérement à

Clémentine. C'est un aveu que je dois à la vérité, Mesdames : si j'avois refusé mon cœur à cette admirable Étrangere, j'aurois cru me noircir de la double tache d'ingratitude & d'injustice ; car si vous savez toute son Histoire, vous n'ignorez pas ce qu'elle a tenté contre le sien, & quel glorieux triomphe elle a remporté.

Il s'est arrêté ici. Notre silence n'a point cessé. Ma Grand'Mere & ma Tante se regardoient alternativement, mais à chaque partie de son discours, leurs yeux, comme les miens, marquoient leur sensibilité. Il a repris, en baissant gracieusement la vue, & d'abord avec peu d'hésitation :

Je sens, Mesdames, que, refusé, comme la justice m'oblige d'en convenir, rejetté par Clémentine, quoique par les plus nobles motifs, j'ai fort mauvaise grace, & si-tôt après son refus, de faire l'offre de mon cœur à Miss Byron. Si je n'avois égard qu'à mon caractere, il auroit sans doute été plus louable de prendre du moins le temps que les loix prescrivent au veuvage ; mais lorsque la bienséance n'est pas négligée, les grandes ames, telles que les vôtres, sont au-dessus des formalités vulgaires. Pour moi, je ne fais aujourd'hui que déclarer une passion qui, sans un obstacle qui ne subsiste plus, auroit été la plus ardente dont le cœur d'un homme ait jamais brûlé. Je sais, Mademoiselle, que vous avez lu, vous & mes Sœurs, les Lettres que j'écrivois d'Italie : mes dernieres, & celles que j'ai laissées à Madame Sherley, n'ont dû vous laisser aucun doute de la constance de Clémentine dans sa glorieuse résolution. Celle-ci, que j'ai reçue depuis deux jours, (en la tirant de sa poche) & qui étoit écrite, comme vous le verrez, avant qu'on ait pu recevoir les miennes, vous fera voir que pour donner l'exemple à Clémentine, je suis pressé par toute la Famille, d'adresser mes vœux à quelque Dame de ma Patrie. C'est un mo-

tif qui m'oblige, en quelque sorte, de hâter l'offre de mes humbles vœux. Quoiqu'elle puisse paroître un peu précipitée dans ma situation, ne m'accuseriez-vous pas d'une négligence inexcusable, ou d'une indifférence apparente, si, pour observer des vaines formalités, j'étois capable de différer la déclaration de mes sentimens, & de laisser croire que je balance dans mon choix ? De votre côté, Mademoiselle, si vous pouvez prendre assez sur vous-même pour traiter avec quelque bonté un homme qui s'est trouvé, comme il ne le désavoue point, mais sans le vouloir, & sans avoir pu l'éviter, dans l'embarras de ce qu'on pourroit nommer un double Amour, vous lui imposerez, par cette grandeur d'ame, des obligations dont sa plus parfaite tendresse ne sera jamais capable de l'acquitter.

Il m'a présenté alors la Lettre. J'y ai déja répondu, a-t-il ajouté, & j'ai fait connoître à mon Ami, que m'étant offert à la plus aimable personne de l'Angleterre, & la plus digne de l'amitié de sa Sœur, mes offres n'ont pas été rejettées. Votre bonté, Mademoiselle, m'autorisera, j'ose l'espérer, à leur en donner de plus fortes assurances : ils ont celle d'établir une partie de leur bonheur sur le mien.

Avec une santé assez foible auparavant, j'ai craint plus d'une fois, ma chere, de m'évanouir pendant son discours. Ma Grand-Maman & ma Tante me voyant changer de couleur, sur-tout lorsqu'il s'est adressé particuliérement à moi, ont mis la main, chacune de leur côté sur une des miennes, tandis que de l'autre je tenois mon mouchoir devant mes yeux pour cacher l'altération que je sentois moi-même sur mes joues : mais en cessant de parler, il a pris nos trois mains unies dans les siennes, & les a pressées de ses levres ; la mienne deux fois, avec un mouvement passionné.

Ma Grand'Mere & ma Tante, charmées, quoique les larmes aux yeux, se regardoient l'une l'autre, & se tournoient ensuite vers moi, comme attendant qui parleroit la premiere. Peut-être, a-t-il repris avec quelque émotion, me suis-je trop étendu dans une premiere ouverture. Je vous demande la permission de venir dîner demain avec vous : Miss Byron desire peut-être que l'important sujet soit remis à demain. Vous me ferez la grace alors de m'apprendre le résultat de vos délibérations. Je vais rejoindre la Compagnie qui nous a quittés. Puissent tous ceux que j'ai eu la satisfaction de trouver ici, me servir de Protecteurs & d'Avocats auprès de Miss Byron ! Ils ne peuvent m'en croire digne à présent, mais toute l'étude de ma vie sera de le mériter.

Il est sorti avec une grace qui n'est propre qu'à lui. Aussi-tôt ma Grand'Mere m'a serrée entre ses bras. J'ai reçu les mêmes caresses de ma Tante, & toutes deux m'ont félicitée avec les plus tendres expressions.

Nous n'avons pu lire, sans une vraie peine de cœur, la Lettre qu'il m'avoit laissée. Elle est du Seigneur Jeronimo, qui presse votre Frere de donner à sa Sœur l'exemple qu'ils brûlent de lui voir suivre. Vous la trouverez ici, ma chere, mais n'oubliez pas de me la renvoyer. Pauvre Clémentine ! Il paroît que, sans avoir vu la derniere de Sir Charles, elle s'est laissée engager à la complaisance. Comme je vous envoie la sienne, je ne vous dis pas la moitié de ce qui me vient à l'esprit sur sa situation. Il s'en faut bien que les dernieres explications de votre Frere répondent à ses espérances. Pauvre Clémentine ! Puis-je lui refuser ma compassion ? Elle en mérite d'autant plus, que nous connoissons mieux que jamais ce qu'elle perd.

J'ai demandé à ma Tante la liberté de me retirer, mais j'ai su que Sir Charles avoit rejoint la Compagnie, avec une vivacité, dans l'air & les manieres, qui a charmé tout le monde, pendant que votre sotte Henriette n'a pu trouver la force de paroître le reste de la soirée. Il me manquoit, à la vérité, le motif de sa présence, car, au grand regret de l'Assemblée, il s'est excusé de demeurer à souper.

Cette longue Lettre partira demain matin, & de fort bonne heure, par une occasion qui se présente pour Londres. Demain… aujourd'hui pouvois-je dire, puisque la nuit est fort avancée. Si je n'avois pas eu pour ressource l'agréable occupation de vous écrire, je suis sûre que le sommeil n'auroit guere approché de mes yeux. Votre Frere, je m'imagine, aura dormi plus tranquillement.

## Lettre 100

*À Boulogne, 24 Septembre.*

Àla fin, cher Grandisson, nous commençons à nous flatter que notre Clémentine se conformera aux désirs de sa Famille. Le Général & sa femme sont venus exprès de Naples, dans la résolution de faire ce qu'ils appellent un effort décisif, & de ne la quitter qu'après l'avoir disposée à nous obliger. Le Prélat est arrivé en même tems, accompagné de deux autres Évêques ; & dans une conférence qu'ils ont eue tous trois avec elle, ils lui ont déclaré qu'elle ne peut penser à prendre le voile sans le consentement formel de son Pere & de sa Mere. Madame Bémont, qu'on a priée de venir passer quelque tems avec elle, s'est déclarée ouverte-

ment pour nous ; & Jeudi dernier, Clémentine fut encore plus vivement poussée. Toute la Famille s'étant assemblée dans ma chambre, on lui fit proposer d'y venir ; elle vint : nous réunîmes nos instances. Le Général fut d'abord le plus pressant, il fut secondé par le Prélat ; la jeune Marquise fit le troisieme rôle. Ma Mere, prenant les mains de sa Fille entre les siennes, ne put faire entendre que des soupirs, & votre Jeronimo ne s'expliqua que par des larmes ; mais pour derniere scene, mon Pere mit un genou à terre devant elle : ma Fille, lui dit-il, mon cher Enfant, obligez-moi.

Elle se laissa tomber à genoux : Ô mon Pere ! s'écria-t-elle, quittez cette posture, ou je meurs à vos pieds. Non, ma Fille, jusqu'à ce que vous ayez consenti à m'obliger. Mon Pere ! le plus indulgent de tous les Peres ! accordez-moi du moins quelque temps. Le Général croyant remarquer dans cette demande une flexibilité qu'elle n'avoit pas encore fait voir, la pressa de se déterminer sur le champ. Un Pere, lui dit-il, se sera-t-il humilié en vain ? Une Mere aura-t-elle fait parler inutilement ses pleurs ? C'est à ce moment, ma Sœur, qu'il faut se rendre, ou... Il s'est arrêté, en la regardant d'un œil fier. Prenez patience, a-t-elle dit timidement, jusqu'aux premieres Lettres du Chevalier, elles ne peuvent tarder long-temps : & portant la main à sa tête... levez-vous, mon Pere, ou j'expire à vos pieds.

Il me sembla que le Général alloit trop loin. Je demandai que les premieres Lettres fussent attendues. Eh bien ! j'y consens, dit mon Pere, en quittant sa posture, & lui faisant quitter la sienne. Mais quelques nouvelles qu'elles puissent apporter, souvenez-vous, très-chere Fille, que je suis votre Pere, un Pere indulgent, & que je souhaite d'être obligé. Quoi ! reprit le Général, cette bonté

paternelle ne fera point d'impression sur vous ? Votre Pere, votre Mere, vos Freres, nous sommes prêts à nous jetter tous à vos pieds. Serons-nous tous méprisés ? Un Étranger, un Anglois, un Hérétique ; oui, tout grand, tout noble qu'il est, un Hérétique ; un homme encore que vous avez glorieusement refusé, emportera-t-il la préférence sur votre Famille entiere ? Et souvenez-vous, ma Sœur, interrompit le Prélat, que vous connoissez déja son sentiment. Il vous l'a marqué en quittant l'Italie. Croyez-vous que le Chevalier Grandisson puisse en changer, après une explication si formelle ?

Elle répondit qu'elle ne se sentoit pas bien ; qu'elle se trouvoit coupable, de résister aux volontés d'un Pere & d'une Mere, & qu'elle ne pouvoit disputer contre ses Freres ; mais qu'elle ne se sentoit pas bien. Elle pria ses Freres de l'épargner ; & revenant à demander du tems, elle conjura son Pere de lui accorder cette grace. Ma Mere, craignant une rechute, lui permit de se retirer, en ajoutant qu'on ne pensoit point à forcer ses volontés, & qu'on ne vouloit employer que la persuasion. Elle se retira, mais ce fut pour chercher Madame Bémont ; & se jetentre ses bras : Ô Madame ! je suis persécutée, opprimée, & c'est ce qu'on nomme persuasion. Un Pere à genoux ! Une Mere en larmes ! Des Freres supplians ! Cruelle, cruelle persuasion !

Madame Bémont, entrant alors en raisonnement avec elle, lui représenta l'inflexibilité du Général, l'indulgence de son Pere & de sa Mere, les desirs de ses deux autres Freres ; elle fit valoir votre sentiment, expliqué sans partialité, indépendamment même de la différence de Religion. Elle lui parla d'une jeune & charmante personne de votre Pays, capable de vous rendre heureux, dont elle avoit entendu vanter les grandes qualités par di-

vers Anglois. Ce dernier point la frappa d'autant plus, qu'elle sait combien vous êtes lié avec Madame Bémont. Elle répondit, que pour le monde entier, elle ne traverseroit point les desirs du Chevalier Grandisson, & qu'elle souhaitoit de vous voir heureux, de quelque maniere que le Ciel disposât d'elle. Le Pere Marescotti vint à la charge, & lui conseilla de ne pas attendre l'arrivée de vos Lettres, pour prendre une résolution ; parce qu'elle ne pouvoit douter que votre premier sentiment ne s'y trouvât confirmé. Les argumens des trois Évêques furent rappellés avec une nouvelle force. On lui nomma un jour, pour reparoître dans l'assemblée de sa Famille. Madame Bémont applaudit à sa grandeur d'ame, dans le sacrifice qu'elle avoit déja fait au Ciel, & l'exhorta beaucoup à ne se pas moins distinguer dans la soumission qu'elle devoit à ceux dont elle tenoit la vie.

Toutes ces considérations lui paroissant d'un grand poids, elle prit du temps pour les méditer encore. Après avoir passé trois heures dans son cabinet, elle remit à Madame Bémont l'Écrit suivant, qu'elle croyoit propre, lui dit-elle, à la faire dispenser de paroître dans l'Assemblée qu'on lui proposoit.

« Je suis excédée, ma chere Madame Bémont, de vos tendres, mais fatigantes instances, aussi bien que des importunités, des prieres & des raisonnemens de mes Freres. Ô ma Mere ! quelle obéissance, quelle aveugle soumission ne méritez-vous pas, d'une Fille qui a troublé le repos de vos heureux jours ! Vous n'avez jamais connu la tristesse, avant les peines que je vous ai causées. Le sacrifice de ma vie seroit une foible expiation pour tout ce que je vous ai fait souffrir. Et qui peut résister aux instances d'un Pere à genoux ? En vérité, mon tendre & respectable Pere, je

tremble de vous revoir. Que jamais, du moins, je ne vous revoie dans la posture où je vous ai vu Jeudi dernier.

» J'ai refusé, à mon cœur, l'homme qu'il estimoit ; & par un motif qui ne doit, qui ne peut me permettre de m'en repentir. Il est impossible que je sois jamais à lui. Le Pere Marescotti, quoiqu'il le juge digne aujourd'hui de son affection, me suggere que toutes mes disgraces peuvent être un châtiment du Ciel, pour avoir souffert que mon cœur fût engagé par un Hérétique. Il m'est absolument défendu de penser à réparer ma faute, par la seule démarche que j'en aurois cru capable.

» Vous me dites, Madame Bémont, & toute ma Famille m'assure comme vous, que l'honneur, la générosité & l'estime dont je fais profession pour le Chevalier, m'obligent également de contribuer au bonheur d'un homme, dont j'ai trompé les espérances, & vous êtes persuadée qu'il existe, dans sa Patrie, une femme capable de le rendre heureux ; mais je dois, dites-vous, lui donner l'exemple. Moi ? Il est impossible. Non, l'honneur & ma juste délicatesse ne me le permettront jamais.

» Mais pressée, comme je le suis, tremblante encore de voir un Pere à genoux, une Mere noyée dans ses larmes ; & jugeant, avec raison, que je ne puis vivre long-tems, qu'une rechute dans la plus terrible des maladies peut devenir la punition de ma désobéissance, & qu'à ma derniere heure, ce sera une consolation pour moi, de penser que je me suis soumise à la volonté de mes Parens, sur un point auquel ils paroissent invariablement attachés ; d'ailleurs apprenant d'eux-mêmes, qu'ils regarderont mon obéissance comme une compensation pour toutes les peines que je leur cause depuis si long-temps ; je supplie le Ciel de me donner la force de leur obéir. Cependant, si cet effort m'est impos-

sible, serai-je encore pressée, encore persuadée ? J'espere que non. Enfin je m'efforcerai de me déterminer à l'obéissance ; mais quel que soit le succès de mes combats, Grandisson doit donner l'exemple. »

Combien nous sommes-nous félicités, cher Ami, en lisant cette déclaration, quoiqu'elle ne donne encore que de si foibles espérances ? Toutes nos mesures se réduisent maintenant à la traiter avec tant de douceur, qu'elle ne puisse changer de résolution. Nous ne lui proposerons pas même de voir la personne que nous favorisons, sans être bien sûrs que vous lui donnerez l'exemple : & s'il existe en effet une femme assez aimable, pour vous faire espérer d'être heureux avec elle, cette raison, soutenue par les soins d'un homme tel que vous, ne peut-elle pas être un motif pour l'engager ?

Comme il n'y a plus d'espérance, mon cher Grandisson, que vous deveniez mon Frere par le mariage, je ne vois dans le monde entier, que le Comte de Belvedere, à qui je puisse souhaiter d'appartenir à ce titre. Il est Italien. Ma Sœur, qui nous a toujours été si chere, ne s'éloignera point de nous. Il sait de quel malheureux état elle est sortie ; & loin de s'en faire une objection, il se seroit cru le plus heureux des hommes, d'obtenir sa main, dans le fort même de sa maladie, avec l'espérance que les Médecins lui donnoient, de pouvoir servir à sa guérison par cette voie. Il n'ignore pas qu'elle vous aime ; il l'adore pour les motifs qu'elle a de vous refuser, il fait profession d'une tendre amitié pour vous, & d'une parfaite confiance à votre honneur : toutes ces considérations ne doivent-elles pas nous faire désirer son alliance ?

Je ne puis douter, cher Ami, qu'il ne dépende de vous de donner l'exemple ; de vous, qui avez triomphé, sans varier sur votre

Religion, d'une Famille de zélés Catholiques, & qui avez su engager le cœur d'une des plus délicates & des plus vertueuses Filles du monde. Quelle femme, qui a un cœur à donner, quelle Famille peut être capable de vous résister, lorsque la Religion & la Patrie seront les mêmes ?

Laissez-nous donc espérer, mon cher Grandisson, que vous ferez cet effort : assurez-nous que vous ne ferez pas difficulté de donner l'exemple ; & dans cette confiance, nous presserons ma Sœur de remplir les espérances qu'elle nous donne. Alors, alors, vous nous verrez en Angleterre, pour vous remercier des faveurs infinies dont nous croyons vous avoir obligation. Mes instances sont celles de toute une Famille que vous ne cesserez jamais d'aimer, j'en suis sûr, comme je vous promets que vous lui serez toujours cher. Madame Bémont y joint les siennes. Elle est persuadée, dit-elle, elle me prie de vous assurer de sa part, que vous serez plus heureux, Clémentine & vous ; elle, avec le Comte de Belvedere, qui est de son Pays & de sa Religion ; vous, avec une Angloise, que vous ne seriez jamais l'un par l'autre. Madame Bémont m'a dit en confidence, que lui ouvrant votre cœur, dans le tems même de vos espérances, vous aviez déploré la malheureuse situation de ma Sœur & la vôtre, du côté de la Religion ; & que vous lui aviez déclaré plus d'une fois, comme vous l'avez fait aussi à toute notre Famille, que vous n'auriez pas fait les mêmes offres pour la premiere Princesse du monde. Que ne devons-nous pas attendre de votre grandeur d'ame ? Encore une fois, nous nous flattons qu'il est en votre pouvoir de contribuer à notre bonheur, & nous ne pouvons douter de votre volonté ; mais quel que soit l'événement, ne cessez pas, mon cher Ami, d'aimer votre, &c.

## Lettre 101

*14. Octobre.*

Nous venons d'apprendre toutes les circonstances de l'affaire qui a retenu Sir Charles à Northampton. M. Fenwick, qui nous en a fait le récit, les tenoit de la bouche même de cet odieux Greville.

Hier, vers les huit heures du matin, l'audacieux Personnage descendit à l'Hôtellerie où votre Frere étoit logé, & lui fit demander un moment d'entretien. Sir Charles achevoit de s'habiller, & ses ordres étoient déja donnés pour arriver ici de bonne heure. Il reçut la visite qu'on lui annonçoit.

Monsieur Greville avoue que sa conduite fut un peu hautaine, c'est-à-dire apparemment, fort insolente. J'apprens, Monsieur, dit-il, en entrant, que vous êtes ici pour nous enlever le plus riche trésor que nous ayons dans cette Province. Il n'est pas besoin de son nom pour me faire entendre. Le mien est Greville. Il y a longtemps que j'adresse des soins à Miss Byron : quand j'aurois un Prince pour compétiteur, j'ai fait vœu de disputer mes prétentions sur elle.

Vous paroissez un homme supérieur, lui répondit Sir Charles, offensé sans doute de son air & de son langage. M. Greville auroit pu se dispenser de me dire son nom. J'ai entendu parler de lui. J'ignore, Monsieur, quelles sont vos prétentions. Votre vœu n'est rien pour moi. Je suis maître de mes actions, & je n'en dois compte à personne.

Je suppose, Monsieur, que le dessein qui vous amene, est celui dont j'ai parlé. Je ne demande votre réponse que sur ce point ; &

je vous la demande comme une faveur de Gentilhomme à Gentilhomme.

Vous ne vous y prenez pas bien, Monsieur, pour me mettre dans la disposition de vous obliger. Cependant je ne vous dissimulerai point que je suis venu dans l'intention de rendre mes devoirs à Miss Byron : j'espere qu'ils seront acceptés, & je ne connois personne dont je doive respecter les prétentions.

Chevalier Grandisson, je connois votre caractere. Je vous connois homme de cœur. C'est sur cette connoissance que je vous regarde comme un homme, avec lequel il me convient de m'expliquer. Je ne suis pas un Pollexfen, Monsieur.

Je n'entre point, Monsieur, dans ce que vous êtes, ou ce que vous n'êtes pas. Votre visite me fait honneur ; mais elle ne m'est point agréable à ce moment. Je vais déjeuner avec Miss Byron : je serai ici ce soir, & j'aurai le tems d'entendre tout ce qu'il vous plaira de me dire sur ce point, ou sur tout autre sujet.

Nous pourrions être écoutés, Monsieur : me ferez-vous la grace de descendre au Jardin avec moi ? Vous allez déjeuner, dites-vous, avec Miss Byron ? Cher Chevalier Grandisson, accordez-moi une audience de quatre minutes seulement, au fond du Jardin.

Ce soir, Monsieur Greville, vous me trouverez prêt à faire tout ce que vous désirez ; mais à ce moment, je ne veux point être arrêté.

Je ne vous laisserai pas, Monsieur, la liberté de faire votre visite, sans avoir obtenu de vous quelques minutes de conférence au jardin.

Pardonnez donc, M. Greville, si je donne ici mes ordres comme si vous n'y étiez point : Sir Charles sonna. Un de ses Gens monta aussi-tôt. Ma voiture est-elle prête ? Elle le sera bientôt, fut la réponse. Qu'on se dépêche. Il tira une Lettre de sa poche & la lut, se promenant dans la chambre avec beaucoup de tranquillité, sans regarder M. Greville qui se mordoit, comme il l'avoue, les levres, près d'une fenêtre, dans l'impatience que le Domestique fût sorti. Alors prenant le ton du reproche, il se plaignit d'un procédé si méprisant. Monsieur, lui dit Sir Charles, peut-être avez-vous quelques graces à rendre d'être ici dans mon Appartement ; cette obstination n'est pas d'un galant homme. Son sang commençoit à s'échauffer malgré lui. Il marqua une vive impatience de partir. M. Greville avoue qu'il avoit peine à se contenir, en voyant à son Rival tant d'avantage dans l'air & dans la figure. Je répete ma demande, Sir Charles ; j'insiste sur une conférence de quatre minutes. Vous n'avez aucun droit de l'exiger, M. Greville. Si vous croyez en avoir, il sera tems de m'en instruire à la fin du jour : mais alors même vous prendrez, s'il vous plaît, une autre conduite, si vous souhaitez d'être regardé de moi sur un pied d'égalité.

Sur un pied d'égalité, Monsieur ! Il porta la main sur son épée. Un Gentilhomme y est avec le Prince, Monsieur, dans une affaire d'honneur.

Allez donc, & cherchez vos Princes, M. Greville. Je ne suis pas Prince, & vous n'avez pas plus de raison de vous adresser à moi, qu'à l'homme que vous n'avez jamais vu. Un de ses Gens étant venu l'avertir alors que sa voiture étoit prête : Monsieur, ajouta-t-il, je vous laisse en possession de cette chambre. Votre Serviteur. Ce soir je serai à vos ordres.

Un mot, Sir Charles ; de grace, un mot.

Que me veut M. Greville ? (en se tournant vers lui.)

Avez-vous fait des propositions ? Sont-elles acceptées ?

Je répète, Monsieur, qu'il falloit vous y prendre autrement pour être en droit d'attendre une réponse à ces questions.

Je vous la demande néanmoins, Monsieur ; je la prendrai pour une faveur.

Sir Charles, tirant sa montre... neuf heures passées ! Je les fais attendre... Mais voici ma réponse, Monsieur : J'ai fait des propositions, & comme je vous l'ai déja dit, j'espere qu'elles seront acceptées.

Si vous étiez tout autre au monde, l'homme que vous voyez pourroit douter du succès de vos prétentions avec une Femme dont les difficultés semblent augmenter par les soumissions qu'on lui rend. Mais, dans l'opinion que j'ai de vous, je me persuade que vous ne seriez pas venu au hasard. J'aime éperdument Miss Byron. Je ne pourrois me montrer dans ma Province, si je souffrois que ce trésor en fût enlevé.

Votre Province, Monsieur ! vous prenez des bornes bien étroites. Mais je vous plains d'aimer avec cette violence, & si...

Vous me plaignez, Monsieur ? en interrompant Sir Charles. Je n'aime point ces airs de supériorité. En un mot, vous renoncerez à Miss Byron, ou vous me la disputerez par les voies de l'honneur.

Votre Serviteur, M. Greville... & votre Frere, ma chere, se mit à descendre.

Le misérable ne balança point à le suivre ; & le voyant prêt à monter dans sa voiture, il l'arrêta par la main, à la vue de plusieurs personnes. Nous sommes observés, lui dit-il à l'oreille, sortez avec moi pour quelques minutes. Par tous les Dieux, vous ne me refuserez point. Je ne puis supporter que vous partiez ainsi triomphant pour l'affaire qui vous appelle.

Sir Charles se laissa conduire, & lorsqu'ils se trouverent à l'écart, M. Greville tira l'épée, en pressant votre Frere de tirer la sienne.

Sir Charles y porta la main sans la tirer. M. Greville, dit-il à son Ennemi, ne vous exposez point inutilement. Il voulut retourner vers sa voiture, mais le Misérable jura qu'il n'admettoit pour alternative qu'un renoncement absolu à Miss Byron. Sa rage, comme M. Fenwick le rapporte d'après lui-même, le rendant fort dangereux, Sir Charles mit l'épée à la main... Je ne sais que me défendre : Greville, vous êtes mal en garde ; & par une passe qui le rendit maître de son épée, sans allonger un seul coup, il la lui fit sauter du poignet. Vous voyez ce que je puis, dit-il, en lui mettant sur l'estomac la pointe de la sienne. Recevez la vie & votre épée ; mais par prudence ou par honneur, ne tentez plus votre sort.

Me revois-je Maître de mon épée, & sans blessure ? L'action est généreuse. À ce soir, dites-vous ?

Je répete encore que je serai ce soir à vos ordres, soit chez vous-même, ou dans cette Hôtellerie. Mais ne me parlez pas de duel, Monsieur, si vous connoissez mes principes !

Comment est-il possible ! (en jurant.) Comment oublierai-je cette cruelle aventure ?... Ne m'exposez pas au Château de Sel-

by... Comment, Diable, est-il possible ! Nous nous reverrons ici ce soir. Il se retira d'un air consterné.

Sir Charles, au lieu de retourner droit à sa voiture, monta dans son appartement, écrivit son billet d'excuse à ma Tante, parce qu'il étoit trop tard pour arriver ici à l'heure qu'il s'étoit proposé ; & se trouvant un peu ému, comme il n'a pas fait difficulté de nous l'avouer, il prit l'air dans son carrosse jusqu'à l'heure du dîner.

Quelles auroient été nos alarmes, si nous avions su qu'il ne s'étoit excusé de demeurer à souper, que pour rejoindre le violent personnage à Northampton ? M. Fenwick raconte que Greville le fit consentir à l'accompagner le soir. Sir Charles leur fit des excuses fort civiles, pour s'être un peu fait attendre. Quand M. Greville auroit eu de mauvaises intentions, son bras droit se ressentoit si fort de l'action qui l'avoit désarmé, qu'il n'auroit pu s'en servir. Mais il avoua de bonne grace que Sir Charles en avoit usé noblement, en lui rendant son épée dans la chaleur même où il le voyoit encore, & sans avoir fait d'autre usage de la sienne. Ce ne fut pas tout d'un coup, à la vérité, qu'il prit le parti de s'expliquer avec cette modération, & rien ne contribua tant à le calmer, que d'apprendre de son Adversaire qu'il ne nous avoit pas fait le récit de l'aventure, & qu'il s'en étoit reposé sur lui-même. Ce généreux procédé le frappa jusqu'à lui arracher des éloges & des remercimens. Fenwick, ajouta-t-il, fera cette relation au Château de Selby, sans rien déguiser, quoiqu'elle soit à ma honte autant qu'à votre honneur. Qu'elle ne m'attire point la haine de Miss Byron. Mon emportement m'a donné du désavantage. Je m'efforcerai de vous honorer, Sir Charles, mais je ne pourrai me défendre de vous haïr si vous réussissez. Cependant je fais une condition, c'est que vous me rétablissiez au Château de Selby & dans l'esprit

de Miss Byron, & que si vous obtenez le succès que vous desirez, il me soit permis de publier que c'est avec mon consentement.

Ils se séparerent civilement & ce ne fut même qu'après avoir passé ensemble une partie de la nuit. Sir Charles, comme M. Belcher & le Docteur Barlet nous l'ont dit plusieurs fois, a toujours eu l'art de se faire des Amis zélés, de ses plus mortels Ennemis. Remercions le Ciel que le dénouement n'ait pas été malheureux. M. Fenwick ajoute que cette aventure a fait peu de bruit. Je n'en rends pas moins de graces au Ciel. M. Greville a désavoué tout lorsqu'on lui en a parlé. Il déclare à présent qu'il veut renoncer à toute espérance du côté de Miss Byron, mais que Sir Charles est le seul homme d'Angleterre auquel il puisse résigner ses prétentions. Que j'ai de joie, ma chere Mylady, de voir toutes les fougues de ce violent Homme si heureusement dissipées !

Nous attendons votre Frere d'heure en heure. Le nouveau danger qu'il a couru pour moi, nous le rend à tous plus cher que jamais. Comment pourrez-vous vous empêcher, m'a dit mon Oncle, de vous jeter dans ses bras, lorsqu'il viendra demander le résultat de nos délibérations ? Si je suis le conseil de M. Deane, je dois lui offrir ma main du premier mot. Celui de mes deux Cousines est de ne me la pas faire demander deux fois ; celui de ma Grand'Mere & de ma Tante, qui sont toujours la bonté même, d'agir suivant l'occasion, & de consulter ma prudence, à laquelle elles me font la grace de se fier, mais d'éviter principalement toute affectation. Dans une si douce attente, chere Mylady, quelque chose me tient encore au cœur (& croyez-vous qu'il en puisse être autrement ?) du côté de la tendre & noble Clémentine.

## Lettre 102

*Même jour au soir.*

Àprésent, mes très-cheres Dames, car il est inutile de répéter que je n'écris rien pour l'une, qui ne soit également pour l'autre ; je dois exposer à votre approbation ou votre censure, tout ce qui s'est passé entre le meilleur des hommes & votre Henriette : & je serai heureuse, si j'obtiens le suffrage de ses Sœurs.

Sir Charles est arrivé un peu avant midi. Nous l'avons tous félicité sur ce que nous avons appris de M. Fenwick. Il nous a dit qu'il étoit dans les meilleurs termes avec M. Greville.

Après s'être expliqué modestement sur cette affaire, il a baissé la voix pour s'adresser à ma Grand'Mere : J'espere, Madame, qu'il me sera permis de reprendre en votre présence la conversation d'hier avec Miss Byron. Non, Monsieur, lui a-t-elle répondu avec un sérieux affecté, c'est ce qu'on ne permettra point. Il a paru fort surpris, & même un peu ému... Ma Tante l'a paru aussi, mais moins qu'elle ne l'auroit été, si elle n'avoit su quel agréable tour cette excellente Mere donne quelquefois à ses idées. C'est ce qu'on ne permettra point ! a répété Sir Charles. Non, Monsieur, lui a-t-elle dit encore. Mais ajoutant aussi-tôt qu'elle ne vouloit pas le tenir long-temps suspendu ; dans les affaires de cette nature, a-t-elle continué, nous nous en sommes toujours rapportés à notre Henriette. Elle a de la prudence ; elle a le cœur très-reconnoissant. Nous vous laisserons ensemble, elle & vous, lorsqu'elle voudra vous entendre sur ce grand sujet. Henriette est audessus de toutes sortes de déguisemens. Elle sera obligée de parler pour elle-même, lorsqu'elle n'aura sa Tante ni moi pour té-

moins. Vous ne vous connoissez pas d'hier. Je me flatte, Monsieur, que vous ne serez pas fâché d'avoir l'occasion…

Et Miss Byron & moi, nous ne saurions desirer, Madame, l'absence de deux Témoins si chers & si respectés. Mais j'ose regarder votre idée comme un favorable augure : & se tournant vers ma Tante, il lui a demandé si, par son entremise, il pouvoit espérer de m'entretenir sur le champ. Ma Tante m'a prise à l'écart pour m'informer de sa commission. Je n'ai pas été peu surprise, mais en me confessant qu'elle l'étoit aussi, & que le compliment de ma Grand-mere lui avoit paru venir de l'excès de sa joie, elle m'a fait remarquer qu'il étoit trop tard pour s'y refuser. Quoi ! Madame, n'ai-je pas laissé de répondre, vous me menez à Sir Charles sur sa demande, comme s'il s'attendoit à se voir suivi ? Voyez déjà comment mon Oncle me regarde. Tout le monde a les yeux sur moi. Nous nous verrons, s'il est nécessaire, dans l'après-midi, comme par accident, mais j'aimerois mieux que vous & ma Grand'Mere, vous fussiez présentes. Mon dessein n'est pas de donner dans l'affectation. Je connois mon cœur, & je ne veux pas le déguiser. Il peut arriver des circonstances où j'aurai besoin de vous. Je serai embarrassée ; je n'ose me fier à moi-même.

Peut-être souhaiterois-je, m'a dit ma Tante, que le compliment n'eût pas été fait. Mais, ma Niece, il faut me suivre. Je l'ai suivie, avec un peu de répugnance néanmoins, d'un air assez déconcerté, comme Lucie m'en assure, pour faire connoître à tout le monde que je sortois pour être engagée dans un tête-à-tête avec Sir Charles. Ma Tante m'a menée jusqu'à mon Cabinet, & m'y a fait asseoir. Elle alloit me quitter : Fort bien, Madame, lui ai-je dit. Je dois apparemment rester ici jusqu'à ce qu'il plaise à Sir Charles de venir. Clémentine en auroit-elle fait autant ?

Pas un mot de Clémentine, du moins dans ce sens, a répliqué ma Tante. Cce langage auroit l'air ingrat & puérile. Je vais vous amener Sir Charles. Elle est sortie ; mais pour revenir à l'instant, l'Homme des Hommes avec elle ; & ne faisant que tourner, elle s'est retirée aussi-tôt.

Il m'a pris la main, avec un compliment qui m'auroit rendue fiere dans toute autre circonstance. J'étois résolue de rappeler tout mon courage, & s'il étoit possible, toute ma présence d'esprit. Pour lui, je n'ai rien vu manquer à la sienne : cependant la modestie & la politesse adoucissoient son air naturel de dignité. D'autres, je m'imagine, auroient commencé par admirer quelques-unes de mes Peintures, qui font, comme vous savez, le seul ornement de mon cabinet : mais Sir Charles, après un autre petit compliment sur le rétablissement de mon teint, comme dans la vue de me rassurer (car je me sentois effectivement le visage en feu), est venu directement au sujet.

Il est inutile, j'en suis sûr, de répéter à ma chere Miss Byron ce que je dis hier d'une situation qui pourroit passer pour une division de cœur, ou pour un double amour. Je ne répéterai pas les témoignages de la haute estime dont je fais gloire, & que je conserverai toujours, pour une admirable Étrangere. Son mérite & votre grandeur d'ame, Mademoiselle, rendent ici toutes les apologies inutiles. Mais ce qui est nécessaire, & ce que je puis dire avec une parfaite vérité, c'est que mon ame ne m'est pas plus chere que Miss Byron. Vous voyez, Mademoiselle, que je suis tout-à-fait libre du côté de l'Italie, libre par le choix & la volonté de la vertueuse Clémentine, & que toute sa Famille fonde une partie de son bonheur sur le succès des soins qu'il m'est permis de vous rendre. Clémentine souhaite de me voir marié, & de-

mande seulement que mon choix ne la fasse pas rougir des sentimens qu'elle a eus pour moi. Lorsqu'elle aura le plaisir de vous connoître sous le nom de Mylady Grandisson, elle confessera que mon choix ne pouvoit lui faire plus d'honneur.

Il s'est arrêté, comme pour attendre ma réponse, en me regardant avec une apparence de doute. J'ai baissé les yeux. Lui seul peut dire ce que j'ai paru, & comment je me suis conduite : mais hésitant, & la voix aussi tremblante que les genoux, je crois lui avoir fait à peu près la réponse suivante, sans retirer ma main d'entre les siennes, quoique pendant mon discours il la pressât quelquefois de ses lévres : L'honneur de Sir Charles Grandisson n'a jamais été suspect, & ne peut jamais l'être. J'avoue... Je confesse...

Eh ! qu'avoue, que confesse ma chere Miss Byron ? Comptez également, Mademoiselle, sur mon honneur & sur ma reconnoissance. S'il vous naissoit quelques doutes, faites-moi la grace de les expliquer. Je ne désire votre cœur, qu'autant que j'éclaircirai vos doutes. Je souhaiterois de pouvoir les expliquer pour vous. Je l'ai déja fait. J'ai reconnu qu'ils pouvoient être tels, qu'il n'y avoit que votre généreuse bonté & votre confiance à mon honneur qui pussent vous les faire surmonter ; & je reconnois encore, au désavantage de mes espérances, que si le cœur d'une Femme, dont je cherchois l'estime, avoit été dans la situation où s'est trouvé le mien, ma propre délicatesse en seroit blessée. Parlez à présent ; avouez, confessez, très-chere Miss, ce que vous étiez prête à me dire.

Mon aveu, Monsieur, l'aveu d'un cœur aussi sincere que le vôtre, c'est que je suis éblouie, dirai-je confondue, du mérite, de

la supériorité de l'illustre Étrangere que vous faites gloire d'estimer.

La joie m'a paru rayonner dans ses yeux. Il s'est baissé sur ma main ; il l'a pressée encore de ses lévres, mais sans prononcer un mot ; soit qu'il se tût à dessein, soit que la voix lui manquât réellement pour parler. J'ai continué, quoique d'un ton foible, la rougeur au visage, & les yeux baissés. Je ne me défie pas plus qu'elle, Monsieur, de votre honneur, de votre justice, ni de votre indulgente tendresse. Votre caractere, vos principes, sont une bonne caution pour toute Femme qui s'efforcera de mériter votre estime. Mais j'ai une si haute opinion de Clémentine, & de sa conduite, que je crains... Ah ! Monsieur, je crains qu'il ne soit impossible...

Ma langue m'a refusé son office. Je suis sûre que je parlois de bonne foi, & que les apparences y répondoient ; ou bien, ma chere, mon visage & mon cœur ne s'accordoient gueres.

Que craint ma chere Miss Byron ? Que craint-elle d'impossible ?

Pressée avec cette tendresse, Monsieur, & par un Homme tel que vous, pourquoi n'acheverois-je pas de m'expliquer ? La pauvre Henriette Byron, dans la justice qu'elle se rend, dans l'idée qu'elle a de cette incomparable Étrangere, craint, Monsieur, craint, avec raison, que tous ses soins, tous ses efforts, ne la rendent jamais, à ses propres yeux, ce qu'elle doit être pour son repos & le bonheur de sa vie, avec quelque générosité que vous vous efforciez de la rassurer vous-même. Telle est ma crainte, Monsieur, & toute ma crainte.

Généreuse, noble, excellente Miss ! (d'un ton & d'un air de transport) est-ce donc là votre seule crainte ? Il ne manquera rien au bonheur de l'Homme qui est devant vous ; car il ne doute point que, si la vie lui est accordée, il ne vous rende une des plus heureuses Femmes de la terre. Clémentine a fait une action glorieuse, en préférant sa Religion & son Pays à toute autre considération : c'est un témoignage que je lui rendrai toute ma vie. Ma reconnoissance ne doit-elle pas être double pour Miss Byron, qui, sans avoir passé par les mêmes épreuves, avec le plus délicat néanmoins de tous les cœurs, montre en ma faveur une franchise, qui l'éleve au-dessus des petites formalités, au-dessus de toute affection ; & tout à la fois pour Clémentine, une générosité dont il n'y a peut-être aucun exemple ?

Alors, il a mis un genou à Terre devant moi ; il a pris une de mes mains dans les deux siennes ; il l'a baisée une, deux & trois fois. Répétez, répétez, très-chere Miss, que c'est-là votre seule crainte. Que mon rôle est aisé ! Soyez sûre, Mademoiselle, que je désavouerai toute action de ma vie, toute pensée de mon ame, toute parole de ma bouche, qui ne tendra point à dissiper cette crainte.

J'ai tout approuvé par une inclination de tête. Il ne m'auroit pas été possible de parler. Mon mouchoir, que j'ai porté à mes yeux, m'a fort bien servi.

Chere Miss Byron, a-t-il continué, avec une ardeur que je n'entreprens point de représenter ; vous êtes la bonté même ! Je ne me suis point approché de vous sans défiance, sans crainte, parce que personne ne conçoit mieux que moi la délicatesse de votre cœur ; & je tremblois que dans cette occasion, elle n'eût de

fâcheux scrupules à m'opposer. Que le bonheur de ma vie soit mesuré par ma reconnoissance !

Sa bouche s'est collée encore une fois sur ma main, en se levant avec autant de graces que de dignité. Si j'avois suivi le mouvement de mon cœur, j'aurois reçu ses vœux à genoux. Mais j'étois comme immobile. Cependant, il m'a paru que je marquois assez de joie pour lui en causer beaucoup ; de la joie à votre Frere, chere Mylady ! à Sir Charles Grandisson !

Il a remarqué que j'étois fortement émue ; & mes sentimens croissoient en effet par la réflexion. Il m'a dit d'un ton tranquille ; je vous laisse, très-chere Miss ; je descens pour aller recevoir les félicitations de tous nos Amis communs. Après tant d'incertitudes & d'étranges événemens, c'est de ce jour que je date mon bonheur.

Il m'a quittée, avec un regard tendre & respectueux. Je n'en ai pas été fâchée. Cependant mes yeux l'ont suivi. J'ai pris plaisir à voir jusqu'à son ombre, pendant qu'il descendoit l'escalier.

Ma Tante est montée quelques momens après. Elle m'a trouvée fort pensive. Je m'étois reproché d'abord un excès d'empressement ; ensuite je m'étois justifiée moi-même, ou du moins j'avois cru le pouvoir : & mêlant cent délicieuses circonstances à mes reproches & à mes justifications, j'y trouvois de quoi bénir éternellement mon partage. Telle étoit, par exemple, l'idée des Parens & des Amis que je vais acquérir, & celle du même avantage pour les miens. Mais mon Émilie, ma chere Émilie ! Je la considérois comme ma Pupille, autant que la sienne. C'est dans ces méditations, que ma Tante m'a trouvée. Elle m'en a fait sortir en m'embrassant, en m'applaudissant ; elle a levé tous mes scru-

pules sur l'empressement dont je m'accusois ; elle m'a fait le récit des félicitations mutuelles de tous nos Amis, & la vive peinture de leur joie. Quelle confiance n'ai-je pas tiré de son approbation ? Et m'ayant assurée que mon Oncle me loueroit, aulieu de me railler, je suis descendue avec plus de courage que je n'en avois en montant.

Sir Charles & ma Grand-Maman étoient à parler ensemble, assis l'un près de l'autre, lorsque je suis entrée. Toute la Compagnie s'est levée à ma vue. Ô ma chere ! Quelle Princesse l'amour déclaré d'un tel Homme a fait de moi ! Combien l'importance que l'amitié me donnoit dans ma Famille n'est-elle pas augmentée. Mon Oncle n'a pas eu de repos, qu'il ne m'ait comblée de caresses. Il s'est avancé le premier, pour me dire mille choses tendres. Sir Charles, lui ayant laissé le temps de se satisfaire, est venu à moi de l'air du plus respectueux amour ; & prenant ma main, il m'a placée sur un fauteuil, entre ma Grand-Maman & lui. Fille adorée ! m'a dit cette chere & tendre Mere, en m'embrassant, vous avez répondu à l'opinion que j'ai de vous. J'étois bien sûre de pouvoir me fier à un cœur, qui a toujours été au-dessus de l'affectation & du déguisement. Je lui ai répondu que la générosité de Sir Charles Grandisson m'avoit encouragée dans mon embarras & dans mes doutes. Il a juré, en tenant une de mes mains dans les siennes, tandis que ma Grand-Mere tenoit l'autre, que si le Ciel ne lui avoit pas donné Miss Byron pour objet de ses espérances, il n'auroit jamais pensé au Mariage, après ce qui lui étoit arrivé en Italie. Je vous demande une grace, a repris ma Grand-Mere : c'est, Monsieur, de n'user jamais de ces termes vagues, pour exprimer les personnes par leur Pays ; en un mot, de ne jamais parler de l'admirable Clémentine avec réserve. Ne faites pas difficulté, Monsieur, de prononcer son nom devant

Henriette, devant moi & ma Fille Selby. Vous le pouvez librement. Nous l'avons toujours respectée, & nous ne cesserons point de lui rendre l'hommage qu'elle mérite, pour le glorieux exemple qu'elle a donné à son Sexe. Monsieur, ai-je dit en me baissant vers lui, je me joins à cette priere. Ma Tante, qui avoit entendu une partie de notre conversation, s'est approchée pour lui tenir le même langage. Mylady G..., a-t-elle ajouté, vous rendra témoignage, Monsieur, qu'en vous demandant toutes trois cette grace, nous n'avons point le cœur si bas, que nous pensions à vous en faire un compliment. Il a répondu qu'il lui étoit impossible de se l'imaginer, & que notre générosité nous faisoit autant d'honneur qu'à Clémentine ; qu'il marqueroit, au Seigneur Jeronimo, quelques-unes des circonstances qui faisoient la joie de son cœur ; qu'elles feroient le bonheur de son cher Ami ; & que l'excellente Clémentine en auroit d'autant plus de satisfaction, qu'elle desireroit uniquement d'être assurée que, pour la naissance & les perfections de l'ame, l'Homme qu'elle avoit honoré de son affection ne perdoit rien au choix qu'il faisoit dans sa Patrie.

Demandons au Ciel, ma très-chere Mylady, que rien ne puisse former de nouveaux nuages. Mais je suis sans crainte. Je veux jouir avec reconnoissance du moment présent, & laisser la disposition de l'avenir au grand Moteur de tous les événemens. Si votre Frere est à moi, s'il répond à mes sentimens par les siens, que peut-il m'arriver à quoi je ne me soumette avec résignation ? Mais permettez, charmantes Sœurs, que je vous fasse une ou deux questions.

Dites-moi, vous souvenez-vous que la crainte ou l'incertitude m'aient jamais causé quelque tourment ? A-t-il réellement existé un homme qui s'appelle Sir Hargrave Pollexfen ? Ne vous ai-je

pas raconté mes songes, lorsque je vous ai dit ce que je croyois avoir souffert de ses persécutions ? Il est bon, pour me conserver dans un juste sentiment d'humilité, que toutes ces souffrances, tous ces tourmens subsistent par écrit dans mes Lettres, sans quoi je pourrois oublier aujourd'hui que je me sois jamais crue malheureuse.

Et de grace, Mesdames, pourriez-vous m'apprendre ce qu'est devenue ma maladie ? J'étois en fort mauvaise santé, vous vous en souvenez, Mylady G..., lorsque vous nous avez fait l'honneur de venir passer quelques jours ici ; si mauvaise, que je ne pus la cacher, comme je l'aurois souhaité, ni à vous, ni à mes autres Amis. Il ne me sembloit point que le mal fût de la nature de ceux dont la guérison dépend du contentement du cœur. J'étois si convaincue du mérite de Clémentine, & de ses droits à la qualité de Mylady Grandisson, que, dans cette attente, je croyois avoir tranquillisé assez raisonnablement le mien. Je veux croire encore que je ne m'étois pas flattée trop tôt. Cependant, ma chere, je me sens aujourd'hui si aisée, si légere, si heureuse, que je ne comprends rien à ce changement, & j'espere que personne ne trouvera la maladie que j'ai perdue. Qu'aucun cœur trompé ne s'en laisse saisir ! Qu'elle ne voyage point sur-tout en Italie ! La chere personne que nous y connoissons, n'a déja que trop souffert d'un mal encore plus terrible. Si elle s'arrête dans notre Isle, qu'elle ne s'approche point du tendre cœur de mon Émilie ! Cette chere fille sera heureuse si son bonheur est en mon pouvoir. Chargez-vous, Mesdames, de l'en assurer. Mais non, n'en faites rien. Je prendrai ce soin moi-même par la premiere Poste. Que le même mal, j'en supplie le Ciel, n'attaque point Mylady Anne S... ni aucune des Dames dont je me souviens que j'entendois parler avec si peu de plaisir !

## Lettre 103

*15 octobre.*

Je ne vous ai pas dit, ma chere, que Sir Charles ayant promis à M. Greville de faire sa réconciliation au Château de Selby, avoit différé deux jours à nous en parler sérieusement, & que sa proposition, quoiqu'exprimée avec toutes les graces & les ménagemens possibles, avoit trouvé quelques difficultés de la part de mon Oncle & de mes Cousines. Mais que peut-on refuser ici à Sir Charles ? Enfin l'on étoit convenu qu'ils se trouveroient ensemble à l'Église, le Dimanche au matin, & qu'ils nous y feroient les civilités qui pouvoient nous conduire à recevoir leur visite après-midi.

Personne n'ignorant dans le Pays, que le Chevalier Grandisson étoit venu pour faire agréer à ma Famille ses vues sur une jeune personne à qui tout le monde fait la grace de souhaiter beaucoup de bien, l'Église s'est trouvée remplie d'une foule de Curieux qui étoient fort impatiens de le voir. Ils se sont crus trompés dans leur attente, lorsqu'ils n'ont vu paroître que ma Tante, conduite par M. Deane, & moi, par mon Oncle, comme mes deux Cousines l'étoient par leur Frere ; mais on n'a pas été long-temps sans voir entrer Sir Charles avec M. Greville & M. Fenwick. Ils se sont placés tous trois dans un banc qui est vis-à-vis le nôtre. Messieurs Greville & Fenwick ont commencé par nous saluer, tandis que Sir Charles s'est cru obligé de donner le premier rang à d'autres devoirs. Il a toujours été, comme vous le dites, supérieur à la fausse honte. J'ai pris plaisir à le voir donner l'exemple. Son second compliment s'est adressé à nous, avec une grace que je représenterois mal. La rougeur m'est montée au visage, du murmure d'ad-

miration qui se faisoit entendre autour de nous. J'ai cru voir ce sentiment dans les yeux de tout le monde, au travers même des éventails de quelques Dames. Quelle différence entre lui & les deux autres, dans leur conduite pendant le service ! Cependant, qui a jamais vu deux des trois, si décens, si attentifs, & je puis dire si respectueux ! Que tous ceux qui ont quelque supériorité sur les autres, se conduisent comme votre Frere, & je ne doute pas que le monde ne devînt meilleur. Après l'office, M. Greville a tenu la porte de son banc ouverte pour régler ses mouvemens sur les nôtres, & lorsqu'il nous a vu presque sortis, prenant officieusement la main de Sir Charles, il s'est avancé vers nous. Sir Charles nous a rencontrés à la porte de notre banc. Il s'est approché de la meilleure grace, & m'a offert respectueusement sa main. C'étoit l'équivalent d'une déclaration publique. Aussi tout le monde en a-t-il pris cette idée. M. Greville, hardi dans sa bassesse, a fait un mouvement, comme s'il eût cédé à votre Frere la main qu'il prenoit : &, plus subtil qu'un serpent, mon maudit cheval, a-t-il dit en regardant son bras, que sa derniere aventure l'obligeoit de tenir encore dans l'ouverture de sa veste, n'a pas été fort docile pour son Maître. Je m'invite, Mademoiselle, à prendre le thé avec vous cet après-midi, vous me ferez la grace d'aider vous-même au pauvre manchot.

Il ne faut point espérer, quand on le voudroit, que les moindres démarches puissent demeurer cachées dans une Province. Nos gens nous ont rendu témoignage de l'applaudissement Général. C'est une extrême satisfaction, ma chere, de se voir recherchée par un homme auquel tout le monde applaudit.

*Dimanche au soir.*

Ôchere, chere Mylady ! Que ce Greville m'a déconcertée ! L'étrange Homme !

Il n'a pas manqué de venir avec son Ami Fenwick : nous l'avons reçu fort civilement. Vous savez qu'il se pique de bel esprit, & qu'il affecte de faire le Plaisant. Il se trouve des gens qui ne peuvent paroître avec avantage sans un second qui sert de but à leurs plaisanteries. Fenwick & lui se sont exercés long-temps à badiner aux dépens l'un de l'autre. Votre Frere leur accordoit quelques sourires, & de quelque maniere qu'il pensât d'eux, il ne leur a pas marqué de mépris. Mais à la fin, ma Grand'Mere & ma Tante l'ont engagé dans une conversation qui a rendu ces deux hommes si muets & si attentifs, que s'ils ne s'étoient pas oubliés plus d'une fois entr'eux, on auroit pu les croire capables de quelque discrétion.

Personne n'avoit encore touché à ce qui s'étoit passé à Northampton, lorsque Monsieur Greville a commencé lui-même un sujet si sérieux. Il m'a demandé une audience de dix minutes : ce sont ses termes. Comme il a déclaré aussi-tôt que ce seroit la derniere qu'il me demanderoit jamais sur le même point, ma Grand'Mere m'a dit : Obligez M. Greville, ma chere ; & j'ai consenti à me retirer avec lui vers une fenêtre. Je crois pouvoir me rappeller son discours, sans changer presque rien aux expressions. Il n'a pas parlé si bas qu'il ne pût être entendu de tout le monde, quoiqu'il m'eût dit tout haut qu'il ne vouloit l'être que de moi.

Je dois me croire bien malheureux, Mademoiselle, de n'avoir jamais obtenu de vous le moindre témoignage de faveur ! Vous m'accuserez de vanité, je n'en suis pas exempt. Mais pourquoi désavouerois-je des avantages & des qualités que tout le monde

m'accorde ? Je jouis d'un bien qui me permet d'adresser mes vœux aux Femmes du plus haut rang : il est clair & libre. Je ne suis pas un homme d'un mauvais naturel. J'aime la plaisanterie, j'en conviens, mais je suis capable d'attachement pour mes Amis. Vous autres Femmes vertueuses, vous n'en aimez pas moins un homme, pour quelques défauts qu'il vous offre à corriger. Je pourrois ajouter mille choses en ma faveur, si le Chevalier Grandisson (en jettant les yeux sur lui) ne m'éclipsoit entiérement. Le Diable m'emporte si j'ai la moindre opinion de moi devant lui. Je l'ai toujours redouté. Mais lorsqu'il eut quitté l'Angleterre pour suivre d'autres amours, je me flattai d'en pouvoir tirer de l'avantage.

D'un autre côté néanmoins, j'avois quelque chose à craindre aussi de Mylord D... Sa Mere a l'habileté d'un Machiavel. Il possède une fortune immense, un titre. Il a de fort bonnes qualités pour un Seigneur : Mais voyant qu'il n'étoit pas moins rejetté que moi, il faut, me suis-je dit à moi-même, qu'elle ait quelqu'un dans le cœur. Fenwick ne vaut pas mieux que moi, ce ne peut être Fenwick. Orme, pauvre chrétien ! Il est encore plus impossible que ce soit le doucereux Orme.

Je vous prie, Monsieur..., ai-je interrompu, & j'allois prendre la défense de M. Orme ; mais se hâtant de me couper la voix, il m'a dit effrontément qu'il vouloit être entendu, que c'étoit son discours de mort, & que j'avois mauvaise grace de l'interrompre. Eh bien, Monsieur, ai-je répondu en souriant, venez donc vîte à la péroraison.

Je vous ai dit autrefois, Miss Byron, que je ne pouvois supporter vos sourires. Aujourd'hui, souriez ou faites la sévere, peu

m'importe. J'ai perdu tout espoir, je suis résolu de vous maltraiter avant que nous finissions.

Me maltraiter ! J'espere, Monsieur…

Vous espérez ! Que signifient vos espérances, vous qui ne m'en avez jamais donné l'ombre ? Mais écoutez-moi ; j'ai à vous dire, Mademoiselle, plusieurs choses qui vous déplairont, & d'une nature toute différente. Je continuois de chercher qui pouvoit être l'heureux Mortel. Ce second Orme, Fouler ; ce ne sauroit être lui, me disois-je. Est-ce le nouveau venu, le sage Belcher ? (je faisois observer tous vos pas, comme je vous en avois avertie.) Non, répondois-je à moi-même, elle a refusé Mylord D… & des légions entieres, avant que Belcher eût remis les pieds dans l'Isle. Qui Diable est-ce donc ? Mais lorsque ce dangereux homme, que j'avois cru parti pour remplir sa destinée conjugale avec une Étrangere, est revenu sans être engagé, & lorsque j'ai su qu'il prenoit sa route vers le Nord, j'ai commencé à tout craindre de sa part. Jeudi dernier je reçus avis qu'on l'avoit vu le matin à Dunstable, marchant vers notre Canton. Le cœur me manqua. J'avois mes espions autour du Château de Selby. De quoi l'Amour & la Jalousie ne sont-ils pas capables ? J'appris que votre Oncle & M. Deane étoient allés au-devant de lui. Ma rage ne peut se concevoir. Combien ne m'échappa-t-il pas de juremens & d'imprécations ? Cependant je jugeai que dans une premiere visite, il ne seroit point accordé à mon Rival de prendre sa résidence sous un même toit avec cette charmante Sorciere…

Quelle expression, Monsieur !

Sorciere, oui sorciere. Dans ma fureur je lui donnai mille noms de cette force. Will, Tom, George, vîte, qu'on m'apporte

une douzaine de torches ardentes, je veux embraser le Château de Selby, en faire un feu de joie pour l'arrivée de l'Usurpateur de mon bien. J'aurai des crocs & des fourches pour repousser dans les flammes jusqu'au dernier de la Famille. Il n'en échappera pas un à ma vengeance.

Horrible Personnage ! Je ne veux pas vous écouter plus longtemps.

Vous m'entendrez jusqu'à la fin. Vous m'écouterez, vous dis-je, c'est mon discours de mort ; faut-il que je le répete ?

Un Mourant devroit penser à la pénitence.

Moi ! Et dans quelle vue, s'il vous plaît ? J'ai perdu l'espérance. Qu'attendez-vous d'un malheureux désespéré ? Mais je fus averti que mon Rival ne passeroit pas la nuit au Château ; c'est ce qui sauva votre maison. Alors toute ma malice se tourna vers l'Hotellerie de Northampton. L'Hôtellier, dis-je en moi-même, m'a mille sortes d'obligations, & n'en donne pas moins retraite au plus mortel de mes Ennemis ! Mais il est plus digne de moi d'aller lui demander compte en personne de l'intérêt qu'il prend au château de Selby, & de le faire renoncer à toutes ses prétentions, comme j'y ai déja forcé plus d'un Galant par mes rodomontades. Je ne fermai pas l'œil de toute la nuit. Ma visite fut rendue le matin à l'Hôtellerie. Je prétens savoir, autant qu'aucun autre homme du monde, tout ce qui concerne la civilité & les bons usages ; mais je connoissois le caractere de l'homme à qui j'avois à faire. Je savois qu'il avoit autant de sang-froid que de résolution : ma rage ne me permettoit point d'être civil ; & quand elle me l'auroit permis, j'étois persuadé qu'il falloit être brutal pour l'irriter : je le fus, je ne gardai aucune mesure.

Jamais homme ne fut traité avec un mépris plus froid & plus phlegmatique. J'en vins au défi. Il me déclara qu'il ne vouloit pas se battre. J'étois résolu de l'y forcer : je le suivis jusqu'à sa voiture, & je parvins à l'attirer dans un endroit écarté, mais j'avois à faire au Diable. Il m'avertit d'un ton que je trouvai insultant, de me tenir mieux en garde. Je profitai du conseil sans m'en trouver mieux, car il savoit toutes les ruses du métier. Dans un instant je me vis sans armes, & ma vie fut au pouvoir de mon Adversaire. Il me rendit mon épée, en me conseillant de ne pas m'exposer à d'autres risques. Il remit la sienne au fourreau. Il me quitta. Je me trouvai dans une abominable situation, sans usage du bras droit. Je me dérobai comme un Voleur. Il monta dans son char de triomphe pour continuer sa route au Château de Selby. Je me retirai dans le mien, je maudis le monde entier, je me jettai à terre, & je la mordis.

Ce long & furieux récit impatientoit mon Oncle. Votre Frere paroissoit incertain, mais attentif. M. Greville a continué :

J'engageai Fenwick à m'accompagner le soir au rendez-vous. Manchot comme je l'étois, j'aurois souhaité de pouvoir l'irriter encore. Il ne voulut point être irrité ; & lorsque j'eus connu qu'il m'avoit ménagé au Château de Selby, lorsque je me souvins que je devois mon épée & ma vie à sa modération ; lorsque je me représentai son caractere, la conduite qu'il avoit tenue avec le Chevalier Pollexfen, & tout ce que Bagenhall m'avoit dit de lui ; pourquoi, pensai-je en moi-même, sans espoir comme je suis, soit qu'il vive ou qu'il meure, de réussir auprès de ma charmante Byron ; pourquoi m'obstiner contre un Ennemi si noble ? Cet homme est également incapable d'arrogance & d'insulte. Il faut m'en faire un Ami (j'en dois l'idée à Fenwick) pour mettre mon

orgueil à couvert ; & que le Diable emporte le reste, Miss Byron, & tout…

Méchant homme ! Vous étiez mourant, il y a deux minutes. Que je suis lasse de vous !

Ho ! Mademoiselle, vous n'êtes pas à la fin de mon discours de mort ; mais je ne veux pas vous effrayer. L'êtes-vous un peu ?

Je ne le suis que trop.

(Sir Charles a fait un mouvement, comme s'il avoit voulu s'approcher de nous ; mais il s'est arrêté néanmoins, à la priere de ma Grand-Maman, qui lui a dit de laisser passer cet accès, & que M. Greville étoit toujours singulier).

Effrayée, Mademoiselle ! Eh qu'est-ce que votre effroi, si vous le comparez aux cruelles nuits, aux jours insupportables que vous m'avez fait passer ? Nuits maudites ! Maudits jours, & maudit moi-même ! Impitoyable Fille, (en grinçant les dents) quels tourmens vous m'avez causés !… Mais c'est assez, je veux hâter ma conclusion, par compassion pour vous, qui n'en avez pourtant jamais eu pour moi.

Quoi, Monsieur ? Pouvez-vous me reprocher de la dureté ?

Oui, & de la plus barbare, sous les plus charmantes apparences. C'est à cette trompeuse douceur que je dois ma ruine ; c'est elle, qui m'avoit fait naître des espérances ; oui, cette physionomie brillante, & ce cœur glacé. Ô visage imposteur ! Mais il est tems de finir mon discours de mort. Donnez-moi la main ; je le veux absolument. Ne craignez point que je la mange, comme il s'en est peu fallu dans un autre tems. (Il m'a pris la main, & je n'ai pas résisté.) À présent, Mademoiselle, écoutez mes dernieres

expressions : Vous aurez la gloire de donner au meilleur des Hommes, la meilleure des Femmes. Que le jour n'en soit pas retardé long-temps, pour l'amour de ceux qui conserveront jusqu'alors un reste d'espoir. Comme votre Amant, je dois de la haine à cet heureux Homme ; mais je l'aimerai comme votre Mari. Il sera pour vous, tendre, affectionné, reconnoissant ; & vous mériterez toute sa tendresse. Puissiez-vous vivre, ornement de la Nature humaine, comme vous l'êtes tous deux, pour voir les Enfans de vos Enfans, tous aussi bons, aussi parfaits, aussi heureux que vous-mêmes ! Et, pleins d'années, comblés d'honneur & de satisfaction, puissiez-vous, dans la même heure, être transportés au Ciel, seul terme où vous puissiez être plus heureux que vous ne le serez par votre mariage, si vous l'êtes autant que je le désire, & que je le demande à l'Auteur de tous les Biens !

Les larmes sont tombées de mes yeux, en recevant cette bénédiction imprévue, si semblable à celle de cet ancien Prophête, qui bénissoit, lorsqu'on le croyoit prêt à maudire.

Il tenoit encore ma main. Je ne le ferai point sans votre permission, Mademoiselle... Puis-je, avant que de la quitter... Il me regardoit, comme pour attendre mon consentement, en penchant la tête dessus. Mon cœur étoit ouvert. Que le Ciel vous comble de biens, M. Greville ! Je fais pour vous tous les vœux que vous avez faits pour moi. Ils seront exaucés, si vous prenez le chemin de la vertu. Je n'ai pas retiré ma main. Il a mis un genou à terre, pour la presser plus d'une fois de ses levres. Lui-même avoit les larmes aux yeux. Il s'est levé, il m'a traînée vers Sir Charles ; & lui présentant ma main, que la surprise ne m'a permis d'étendre qu'à demi : Que j'aie la gloire, Monsieur, de remettre cette chere main dans la vôtre. C'est à vous seul que je suis capable de la céder.

Heureux, trois fois heureux couple ! La valeur mérite seule d'obtenir la beauté.

Sir Charles a pris ma main. Que ce précieux gage m'appartienne pour jamais ! a-t-il dit en la baisant ; & se tournant vers ma Grand-Mere & ma Tante, il m'a présentée à elles. J'étois toute effrayée du mouvement que l'étrange Homme m'avoit fait faire. Je ne souhaite de vivre, a répondu ma Grand-Mere, dans une espèce de transport, que pour voir ma Fille à vous !

Après avoir mis ma main dans celle de votre Frere, Monsieur Greville est sorti de la chambre avec la derniere précipitation. Il avoit quitté le Château, lorsqu'on a commencé à demander ce qu'il étoit devenu ; & tout le monde en étoit inquiet, jusqu'à ce qu'on a su d'un Domestique, qu'il avoit pris brusquement son épée & son chapeau dans l'anti-chambre ; & d'un autre, qui l'avoit rencontré, son Laquais derriere lui, qu'il s'étoit retiré à grands pas, en poussant de profonds soupirs.

Ne le plaignez-vous pas, ma chere Amie ? Votre Frere a marqué généreusement de l'inquiétude pour lui. Lucie, qui l'a toujours vu d'assez bon œil, a remarqué qu'il nous avoit souvent surpris par ses singularités ; mais que la derniere partie de sa conduite devoit faire juger, qu'il n'étoit pas aussi dépourvu de principes, qu'il affectoit quelquefois de le paroître. Moi-même, ma chere, je me flatte que Sir Charles a mieux connu que nous son caractere, lorsqu'il nous a proposé de recevoir sa visite.

Sir Charles s'est offert le soir à reconduire ma Grand-Mere. Ainsi, nous ne l'avons pas eu à souper ; mais nous sommes tous invités à dîner chez elle, & nous soupçonnons que votre Frere sera un des principaux Convives.

*Lundi matin, 16 Octobre.*

Je reçois une Lettre de mon Émilie, qui m'apprend qu'elle est avec vous, quoique sans date de temps & de lieu. Vous m'avez sensiblement obligée, en témoignant à cette chere Fille, que toutes les surabondances de mon cœur sont pour elle. Émilie est la tendresse & la bonté même. Je lui écrirai bientôt, pour lui répéter que tout mon pouvoir sera toujours employé à lui faire plaisir. Mais dites-lui, comme de vous-même, qu'elle doit un peu modérer son impatience. Je ne puis proposer à son Tuteur de la prendre avec moi, jusqu'à ce que je sois sûre du succès. Voudroit-elle que je lui fisse une demande, par laquelle il sembleroit que je me suppose déja sa Femme ? Nous ne sommes point encore au dénouement. Cependant, ce qu'on me dit qu'il insinua hier au soir à ma Grand-Maman, en la reconduisant au Château de Sherley, me fait juger qu'il veut aller plus vîte, que je ne me crois peut-être capable de le suivre ; & je vois sans aucun dessein d'affectation, que pour la seule bienséance, je serai obligée de prendre sur moi le ménagement de ce point. Car, ma chere, tout le monde est si amoureux de lui dans cette Maison, qu'aussi-tôt qu'il aura déclaré ses desirs, on me pressera de le satisfaire, ne m'accordât-il qu'un jour ou deux ; comme si l'on craignoit qu'il ne renouvellât point sa demande.

Monsieur Belcher m'a fait l'honneur de m'écrire. Il m'apprend que la maladie de son Pere augmente, jusqu'à faire perdre toute espérance… J'en suis sincérement affligée ! Il ajoute qu'il me demande de la consolation. Sa Lettre est charmante ; si pleine de tendresse filiale ! Excellent Jeune Homme ! Tout y respire les principes de son Ami ! Je ne doute point que Sir Charles, M. Belcher, & le Docteur Barlet, ne continuent leur ancienne correspon-

dance. Que ne donnerois-je point, pour voir tout ce que Sir Charles écrit de nous ?

Monsieur Fenwick vient nous apprendre que M. Greville est assez mal, & qu'il garde la chambre. Le Ciel est témoin qu'il a tous mes vœux pour sa guérison. Plus je pense à sa derniere scene, plus elle me surprend dans un homme tel que lui. Je ne m'attendois pas qu'elle dût finir par des souhaits si généreux. Nancy, qui ne l'aime point, prétend que sa maladie ne vient que de la violence qu'il a faite à son naturel. Auriez-vous cru Nancy capable d'une réflexion si sévere ? Mais elle se souvient d'avoir reçu de lui quelque offense, & la bonté même a ses petits ressentimens.

Nous nous disposons à partir pour le château de Sherley. Nos deux Cousines Holles y seront à dîner. Elles étoient depuis quelques Semaines à Daventry chez leur Tante. Leur impatience est extrême de voir Sir Charles. Adieu, mes très-cheres Amies. Ne me dérobez rien à votre affection.

N. B. le dîner du Château Sherley, & les agrémens dont il fut accompagné, font le sujet d'une longue Lettre… Sir Charles déploie dans cette occasion tous ses charmes & ses talens. Il dit les plus jolies choses du monde. Il chante, il danse avec Miss Byron & Miss Lucie, &c. On propose aux Dames une promenade dans quelques Villes voisines, pour la santé de Miss Byron, à qui les Médecins avoient ordonné cet exercice. Sir Charles offre sa compagnie : le départ n'est pas remis plus loin qu'au jour suivant. Miss Byron ne manque point de faire dans d'autres Lettres une relation de leur course… Mais ce récit n'a d'intéressant que deux articles, dont l'un regarde son mariage, l'autre, la demande d'Émilie, & qui peuvent tous deux être détachés.

*À Trapston, 19 octobre.*

Je ne sais comment il est arrivé qu'à la fin du déjeûner chacun est sorti l'un après l'autre, & m'a laissée seule avec Sir Charles. Lucie a disparu la derniere ; & dans le moment qu'elle nous quittoit, lorsque je me préparois à sortir moi-même, pour m'aller faire coëffer, il est venu s'asseoir près de moi : Ne vous offensez point, chere Miss Byron, m'a-t-il dit, si je prens l'unique occasion qui se soit encore offerte, pour vous entretenir d'un sujet qui me touche beaucoup.

La rougeur m'est montée au visage. Je suis demeurée muette.

Vous m'avez permis d'espérer, Mademoiselle, & tous vos Amis, que j'aime & que je respecte, encouragent cet espoir. Ce que j'ai à vous demander aujourd'hui, c'est de le confirmer avec la même bonté. Je connois toute votre délicatesse, & j'ose vous faire une question : dans l'inégalité où vous pouvez vous croire, avec un homme qui ne vous cache point ce qu'il a pensé en faveur d'une autre Femme, votre cœur vous fait-il sentir que cet homme ne laisse pas d'être le seul qu'il puisse préférer, & qu'il préfere effectivement à tout autre ?

Il s'est arrêté pour attendre ma réponse.

Après avoir hésité quelques momens : Ces mêmes Amis, Monsieur, lui ai-je répondu, ces Amis, que vous honorez d'une juste estime, m'ont accoutumée dès l'enfance à ne dire que la vérité. Sur un point de cette importance je serois inexcusable, si…

La voix m'a manqué. Ses yeux étoient fixés sur les miens. Pour la vie, il m'auroit été impossible de dire un mot de plus : cependant je souhaitois de pouvoir parler.

Si… vous n'achevez point, Mademoiselle ! & prenant ma main, sur laquelle il a penché son visage, il est demeuré dans cette attitude, sans lever les yeux vers moi. J'ai retrouvé la force d'ouvrir la bouche. Si, pressée comme je le suis, ai-je continué, & par Sir Charles Grandisson, je faisois difficulté de lui ouvrir mon cœur. Je répons ; Monsieur, que cette préférence est telle que vous la desirez.

Il a baisé ma main, avec un mouvement passionné. Il a mis un genou à terre, & m'a baisé encore une fois la main. Vous me liez pour jamais, Mademoiselle ; & permettez-vous qu'avant que je quitte la posture où je suis, charmante Miss ! permettez-vous que je vous supplie de hâter le jour ? J'ai beaucoup d'affaires ; j'en prévois encore plus, à présent que je suis revenu pour m'établir solidement dans ma Patrie. Toute ma gloire sera de vivre avec honneur dans une condition privée. Je n'ambitionne point les emplois publics. Il faudra que mes services soient bien nécessaires à l'État, si j'entreprends jamais rien qui paroisse me donner en spectacle. Hâtez-vous, Mademoiselle, de me rendre un heureux Mari, comme je ne puis manquer de l'être avec vous. Je ne vous prescris point le tems : mais vous êtes au-dessus des vaines formalités. Puis-je me flatter que ce soit à la fin du mois ?

Il s'oublioit un peu, ma chere ; car il venoit de dire qu'il ne vouloit pas prescrire le temps.

Après un peu d'embarras involontaire : Dans cette occasion, Monsieur, lui ai-je dit, je ne crains rien tant, avec un homme tel que vous, que de marquer la moindre affectation. Levez-vous, je vous en supplie ; je ne puis vous voir dans une posture…

Je la quitterai, Mademoiselle ; & je la reprendrai encore pour vous remercier, lorsque vous m'aurez fait la grace de me répondre.

J'ai baissé les yeux. Il ne m'a pas été possible de les lever. Je craignois de paroître affectée. Cependant pourrois-je penser si tôt à l'obliger ?

Il a repris : Vous ne me répondez point, Mademoiselle ; votre silence m'est-il favorable ? Permettez que je le sache de votre Tante... Je ne vous presserai pas plus long-temps. Je me livre aux plus douces espérances.

Je dois vous représenter, Monsieur, que la précipitation ne convient point à mon Sexe. Le terme dont vous parlez est extrêmement proche.

Je voulois en dire beaucoup plus ; mais je me sentois la langue embarrassée. Je ne pouvois trouver mes expressions. Surement, ma chere, il me proposoit un terme trop court. Une Femme peut-elle négliger tout-à-fait l'usage & les loix de son Sexe ? On doit quelque chose à sa parure, aux modes, quelque ridicules que celles du tems eussent pu paroître dans le dernier siécle, ou qu'elles puissent devenir pour celui qui nous succédera. Ces Coutumes, qui ont leur fondement dans la modestie, & qui assujettissent réellement les Femmes, ne sont-elles pas une bonne excuse ?

Il a remarqué ma confusion. Que je ne vous cause pas la moindre peine, m'a-t-il dit. Quelques charmes que je trouve dans votre émotion, je n'en puis jouir si vous ne l'approuvez point. Cependant la demande que je vous fais est si importante pour moi ; mon cœur est si vivement intéressé à votre réponse, qu'à moins

que vous n'aimiez mieux me faire déclarer vos volontés par Madame Selby, je ne dois pas laisser échapper cette occasion. Je ne sais même si l'entremise de votre Tante est à souhaiter pour moi ; je me promets plus de faveur de votre bouche, que vous ne m'en accorderez par la sienne, après une froide délibération. Mais je vais me retirer pour quelques instans, pendant lesquels vous serez, s'il vous plaît, ma prisonniere. Vous ne serez interrompue de personne, à moins que vous n'appelliez quelqu'un vous-même. Je reparoîtrai devant vous ; je recevrai vos loix ; & quelle sera ma satisfaction, si c'est pour fixer mon heureux jour !

Tandis que je débattois en moi-même, si je devois paroître contente ou fâchée, il est revenu, & m'a trouvée debout, me promenant avec assez d'embarras dans la chambre. Il m'a pris respectueusement la main : je me flatte à présent, m'a-t-il dit, que vous ne me refuserez pas un mot d'explication.

Que vous êtes pressant, Monsieur ! Mais je vous demande à mon tour de ne pas attendre ma réponse avant l'arrivée des premieres Lettres d'Italie. Vous voyez combien l'admirable Étrangere est pressée, avec quelle répugnance elle a donné des espérances éloignées. Je souhaiterois d'attendre du moins la Réponse aux dernieres Lettres, par lesquelles vous avez fait connoître qu'il existe une Femme avec laquelle vous croyez pouvoir être heureux. Cette demande est sérieuse, Monsieur. Ne me soupçonnez pas d'affectation.

Je ne résiste point, Mademoiselle, la Réponse tardera peu. Loin de vous attribuer de l'affectation, je pénetre aisément votre généreux motif, mais il convient de vous dire aussi que ces Lettres ne peuvent plus causer aucun changement de ma part.

N'ai-je pas déclaré mes sentimens à votre Famille, à vous, au public ?

Elles en peuvent causer de la mienne, Monsieur ; quelque prix que j'attache à l'honneur que je reçois de Sir Charles Grandisson : car, supposons que la plus excellente des Femmes pense à reprendre une place dans votre cœur…

J'ose vous interrompre, Mademoiselle. Il est impossible que Clémentine, poussée par des motifs de Religion, ni ses Parens, qui la pressent maintenant en faveur d'un autre, puissent changer de résolution. J'aurois manqué pour elle de justice & de reconnoissance si je n'avois pas mis sa fermeté à toutes sortes d'épreuves ; & je me croirois plus coupable encore, si je vous avois fait l'ouverture de mes sentimens sans avoir reçu de sa propre main la confirmation des siens, depuis mon retour en Angleterre. Mais s'ils pouvoient varier, & si cet incident vous faisoit suspendre votre détermination en ma faveur, qu'arriveroit-il ? Qu'aussi long-tems que je vous verrois incertaine, je ne serois le Mari d'aucune Femme au monde.

Je me flatte, M. que mon discours n'a rien d'offensant pour vous. Je ne m'attendois pas à une conclusion si sérieuse. Mais voici la mienne : Épargnez-moi le chagrin de penser que mon bonheur puisse faire l'infortune d'une femme que je mets au-dessus de moi, & tous mes efforts seront employés à faire celui du seul Homme qui peut faire le mien.

Il m'a serrée dans ses bras avec une ardeur… qui ne m'a pas déplu, lorsque j'y ai fait réflexion, mais qui m'a causé d'abord une émotion fort vive. Ensuite il m'a remerciée, un genou à terre. J'ai tendu la main pour le relever, il l'a reçue comme une faveur, il l'a

baisée avec passion ; & se levant, il a pressé ma joue de ses levres. L'excès de ma surprise ne m'a pas permis de le repousser. Mais dites, ma chere, n'a-t-il pas été trop libre ? Dites, je vous le demande encore une fois. Il faut que je vous dise moi-même d'où me vient ce doute. Votre Frere m'ayant quittée, je n'ai rien eu de si pressant que de raconter à ma Tante & à Lucie tout ce qui venoit de se passer entre lui & moi ; mais en finissant mon récit, je n'ai pas eu la force de leur apprendre la derniere scene : cependant vous voyez, Mesd. que je ne fais pas de difficulté de vous l'écrire à toutes deux.

Sir Charles, M. Deane & mon Oncle sont sortis ensemble pour faire un tour de promenade avant le dîner. À leur retour, mon Oncle m'a prise un peu à l'écart ; & ne perdant jamais le goût de la plaisanterie, il m'a félicitée de ce que la glace étoit rompue. On vient, a-t-il ajouté, de nous en faire l'aveu. Comme il me sourioit en face, tout le monde avoit les yeux sur moi. Je m'imagine que Sir Charles a cru voir dans les miens que j'appréhendois la raillerie de mon Oncle. Il s'est avancé : chere Miss Byron, m'a-t-il dit, je n'ai pas caché à M. Selby ce que j'ai pris la liberté de vous demander en grace, & je crains bien que cette démarche ne lui paroisse, comme à vous, trop précipitée & trop hardie. Si c'est l'idée que vous en avez, Mademoiselle, je vous en demande pardon : vos desirs seront toujours la regle des miens. Ce compliment a produit un fort bon effet. Il m'a rassurée. C'étoit un secours qui ne pouvoit arriver plus à propos.

[Dans un autre tête-à-tête qui suivit bientôt, Sir Charles, après mille expressions de tendresse, l'entretient à cœur ouvert de ses affaires domestiques, & finit par un discours si touchant, qu'elle

en est attendrie jusqu'aux larmes. Pourquoi pleurer, se demande-t-elle ?]

Sir Charles s'en apperçoit.

Charmante sensibilité, s'est-il écrié ! Il a jetté ses bras autour de moi, mais il les a retirés aussi-tôt, comme s'il s'étoit reproché cette liberté. Pardon, Mademoiselle ! l'admiration se mêle quelquefois avec le respect. Ma reconnoissance n'a que les voies humaines pour s'exprimer. Quand verrai-je l'heureux jour qui n'y mettra plus de bornes ? Il a pris ma main, & l'a pressée encore de ses levres. Mon cœur, m'a-t-il dit, est à vous, comme au Ciel même !

Nancy est venue alors : pourquoi venoit-elle nous dire qu'on nous attendoit à déjeûner ? Déjeûner ! Hé ! qu'importe, ai-je pensé ? Le Monde entier, chere Mylady... Mais je me livre trop... Cœur passionné, je ne t'abandonnerai pas ma plume ! La plus chere Amie pourroit-elle me pardonner des mouvemens si vifs, & dont l'aveu ne peut être justifié que par l'ardeur présente qui se renouvelle en les écrivant ?

N B. [Après le déjeûner, elle prend sa plume.] Je viens de lire toute cette Lettre à ma Tante & à Lucie. Elles m'ont embrassée toutes deux, en m'assurant qu'elle leur causoit autant d'admiration que de joie. Vous, ma chere, apprenez-moi le moyen de marquer ma reconnoissance, j'ai presque dit mon amour, sans aller jusqu'à laisser le jour, l'heure & tout le reste à sa détermination.

Mais, en lisant à ma Tante ce que j'avois écrit, je me suis apperçue, avec honte, que dans l'énumération qu'il m'a faite des Amis dont il veut composer sa société, j'ai oublié de lui faire compter Émilie. Quelle ingratitude ! Gardez-vous bien de dire à

cette chere Fille que j'étois si absorbée en moi-même, & que la conversation étoit si intéressante, qu'alors mon cœur n'étoit qu'une machine passive… Je retrouverai bientôt l'occasion de solliciter pour elle… Vous avez jugé autrefois que, pour son propre intérêt, elle ne devoit pas souhaiter de vivre avec nous, mais c'est un projet auquel son cœur s'obstine. Chere Enfant ! je l'aime. Je veux adoucir ses peines. Je la prendrai dans mon sein. J'aurai pour elle une compassion de Sœur. Elle m'accordera sa confidence. Je lui donnerai la mienne. Et son Tuteur ne soupçonnera rien : je serai aussi fidelle à son secret que vous & votre Sœur, graces à votre amitié, vous l'avez été au mien. Ne pensez-vous pas, chere Charlotte, que si Clémentine avoit eu une véritable Amie, à qui son cœur eût pu s'ouvrir dans la naissance de sa passion, elle se seroit garantie de la cruelle disgrace qui a fait long-tems le malheur de sa Famille ?

Ôma chere ! Je suis perdue ! Émilie ne l'est pas moins ! Nous le sommes tous ! Que je l'appréhende du moins ! Mon insupportable négligence… Je veux fuir Sir Charles. Je ne pourrai plus le regarder en face… Mais c'est pour Émilie, pour ma chere Émilie, que je suis mortellement alarmée. En me promenant dans le jardin avec Lucie, j'ai laissé tomber le dernier feuillet de cette Lettre que j'avois prise avec moi. Je ne m'en suis point apperçue jusqu'à ce moment, que ma Tante m'est venue dire qu'elle a vu Sir Charles s'arrêter, en traversant l'allée que je viens de quitter, & ramasser un papier. Mon cœur s'est défié aussi-tôt de l'accident. J'ai pris ma Lettre, que je croyois avoir toute entiere. Mais le fatal feuillet manque. C'est sans doute ce qu'il a ramassé. Que faire, chere Émilie ? À présent vous permettra-t-il jamais de vivre avec lui ? Quelles sont aussi mes affections de cœur ! Quel langage ! Non, je ne pourrai le regarder en face ! Comment ferai-je pour

me réfugier au Château de Sherley, & m'y cacher dans le sein de ma Grand-Mere ? Toutes mes difficultés pour le jour ne lui paroîtront-elles pas autant d'affectations ?… Mais il me fait demander un moment d'entretien. Ô chere Émilie ! pouvoit-il rien arriver rien de plus mortifiant pour votre

*Henriette Byron ?*

Happy, happy, happy Pair !
None, but the Brave, deserves the Fair.

## Lettre 104

*20 Octobre.*

J'étois dans une confusion extrême, lorsqu'il est entré dans mon Cabinet, le visage ouvert, comme il l'a toujours. Le mien s'est tourné. Il a paru surpris de mon embarras. Miss Byron ne se trouve pas mal ? Seroit-il arrivé quelque chose ?…

Mon papier, mon papier ! Vous l'avez, Monsieur. Pour ma vie, je ne voudrois pas… Pauvre Émilie ! Rendez, rendez-moi… Et mes larmes m'ont empêché de finir.

A-t-on jamais vu de pareille Folle ? Qu'avois-je besoin de nommer Émilie ?

Il a tiré le papier de sa poche. Je venois pour vous le rendre (en me le mettant entre les mains). J'y ai reconnu votre écriture, Mademoiselle. Je l'ai plié aussi-tôt. Il n'a pas été ouvert depuis, & je ne me suis pas permis d'en lire un mot.

Êtes-vous sûr, Monsieur, de ne l'avoir pas lu ?

Je vous le jure, Mademoiselle.

J'ai repris courage. Heureuse récompense, ai-je pensé, pour m'être refusé, malgré les instances de Charlotte, de lire une Lettre qu'elle s'étoit procurée par des voies clandestines !

Mille, mille remercimens, Monsieur, d'une action si noble. Vous m'auriez rendue malheureuse pour long-temps, si vous aviez lu ce papier.

Oh ! Mademoiselle, vous excitez à présent ma curiosité. Peut-être votre générosité vous permettra-t-elle de la satisfaire, quoique je ne me fusse point pardonné d'avoir tiré avantage d'un simple accident.

Je consens, Monsieur, à vous en communiquer une partie.

Celle qui regarde Émilie, je vous la demande en grace, Mademoiselle. La pauvre Émilie, dites-vous… vous m'avez alarmé. Peut-être doit-il manquer quelque chose à mon bonheur. Qu'est-il arrivé à la pauvre Émilie ? Auroit-elle commis quelque imprudence ? Auroit-elle déja… Son visage rougissoit d'impatience.

Je ne sais rien à lui reprocher. Il n'est question que d'une priere qu'elle me fait. (Quel meilleur parti, ma chere, pouvois-je tirer de mon effroi ?) Mais je n'aurois pas voulu, pour le monde entier, que vous eussiez vu dans quels termes j'en parlois.

Votre inquiétude, Mademoiselle, m'en avoit causé beaucoup. Mais si vous ne cessez point d'aimer Émilie, je suis sûr, en effet, qu'il n'y a rien à lui reprocher.

Qu'il me soit permis, Monsieur, d'admirer votre complaisance, votre bonté, votre humanité !

Ce qui me manque de ces qualités, l'exemple de Miss Byron me l'apprendra. Mais que souhaite mon Émilie ?

De vivre avec son Tuteur, Monsieur.

Avec moi, avec vous, Mademoiselle ?

C'est ce qu'elle desire.

Et ma chere Miss Byron croit-elle que cette demande puisse être accordée ? Consent-elle à servir d'Amie, par ses instructions, de Sœur par ses exemples, à une Fille de cet âge, c'est-à-dire dans la saison de la vie où les affections d'une jeune personne sont moins gouvernées par le jugement que par les yeux ?

J'aime cette chere Fille. Je me sens portée à souhaiter de l'avoir toujours avec moi.

Charmante bonté ! Je suis donc quitte d'un de mes soins. Une jeune Fille, entre quatorze & vingt ans, est souvent incommode pour ses Amis. Je ne vous aurois jamais demandé cette grace, mais votre proposition me charme. Écrirai-je, en votre nom, à notre chere Émilie ?

Voilà, Monsieur, une plume & du papier.

En votre nom, Mademoiselle ?

J'y ai consenti par un signe de tête, sans me défier de rien. Il s'est mis à écrire, & pliant le papier, il ne m'a fait voir que ces mots : « Chere Miss Jervins, j'ai obtenu pour vous la faveur que vous désirez. Ne continuerez-vous pas d'être aussi bonne que

vous l'avez été jusqu'à présent ? C'est l'unique demande que fait à mon Émilie, sa très-affectionnée Servante ».

J'ai souscrit aussi-tôt, Henriette Byron. Mais, Monsieur, vous avez plié votre papier.

Adorable confiance, s'est-il écrié. Eh ! qui seroit jamais tenté d'en abuser ? Lisez, Mademoiselle, ce que vous avez signé.

J'ai lu, que mon cœur a palpité !... Sir Charles Grandisson, me suis-je écriée à mon tour, est donc capable de tromper ? Sir Charles Grandisson est capable de ruse ? Graces au Ciel, qu'il n'est point un méchant homme ! Alors les mots, j'ai obtenu pour vous ce que vous désirez, suivoient ceux-ci : « Il faut être bonne. Il faut vous résoudre à ne me donner que de la joie, une joie égale à l'affection que j'ai pour vous, & au sacrifice que je fais pour vous obliger. Rendez-vous, ma chere, aussi-tôt qu'il sera possible, au Château de Grandisson. Ce sera une de mes trois Sœurs, que j'y trouverai pour me recevoir. Si vous y êtes avant quinze jours, je m'efforcerai de vous y joindre environ quinze jours après. Je sacrifie la petite bienséance d'une quinzaine de plus, pour avancer votre satisfaction. Ne continuerez-vous pas, &c. »

Donnez moi ce papier, Monsieur ; (en avançant la main pour m'en saisir).

Ai-je blessé mon caractere, Mademoiselle ? (en retirant le papier vers lui, d'un air de gaieté.)

Il faut que j'y pense, Monsieur, avant que de répondre à votre question.

Le mal est fait : pourquoi n'enverrois-je pas cette Lettre ? Et puisque Miss Byron ne sauroit désavouer sa main, pourquoi ne

tirerois-je point avantage de ce qu'elle nomme une ruse ? surtout lorsqu'il n'en peut résulter que de bons effets, tels, par exemple, que l'exécution de ses propres desirs en faveur d'Émilie, & l'accroissement du pouvoir qu'elle a d'obliger, & l'avancement du bonheur d'un homme qui n'aspire qu'à la rendre heureuse ?

N. B. cette conversation est plus longue, & contient, de la part de Miss Byron, des objections auxquelles Sir Charles est obligé de se rendre. Mais la faveur, accordée pour Émilie, subsiste. Mylady G..., dans une Lettre d'immense longueur, badine bien & mal sur la situation de son Amie, la raille de ses scrupules, conserve le même ton sur tout ce qu'elle traite, sans en excepter son Mari, ses plus proches Parens, & les affaires de sa Famille ; informe Miss Byron de ce qui se passe à Londres, ou dans les cantons voisins, toujours à l'honneur de Sir Charles. Elle reconnoît elle-même qu'elle s'est fort oubliée dans ses railleries, & ne s'en attire pas moins une Lettre de reproches & d'explications, de la même longueur que la sienne. Ensuite reviennent des entretiens de Miss Byron avec Sir Charles, où les sollicitations recommencent pour l'heureux jour. Elle est pressée de faire dépendre cette grande affaire du jugement de sa Grand-Mere & de sa Tante, qui décident contr'elle, après une délibération dans les formes. Elle ne se rend point encore ; mais on sent que sa fermeté, ou plutôt son incertitude, ne vient que du souvenir de Clémentine & de l'attente des Lettres d'Italie.

Après le petit voyage, entrepris pour la santé de Miss Byron, tout le monde se retrouve au Château de Selby. Miss Orme y fait connoissance avec Sir Charles, & prend, comme son Frere, beaucoup d'estime & d'amitié pour lui. Au contraire, M. Greville change de disposition ; & tourmenté par l'amour, il tient un lan-

gage qui donne à Miss Byron de nouvelles alarmes pour Sir Charles. Elle a d'affreux songes, qui semblent lui annoncer les plus grands malheurs. La scène devient encore plus triste par une Lettre de Sir Hargrave Pollexfen, dangéreusement malade, qui écrit ses remords au Docteur Barlet, & par les funestes circonstances de la mort de Bagenhall.

Enfin une Lettre du Seigneur Jéronimo apprend à Sir Charles, dans un très-long détail, comment Clémentine est parvenue à ne souhaiter rien plus ardemment que son mariage. Elle veut faire le voyage de Londres, aussi-tôt qu'elle en sera informée. On a pris le parti de remettre à d'autres tems les propositions du Comte de Belvedere ; & pour la calmer entiérement, on lui a promis tout ce qu'elle désire. Elle est si tranquille, qu'elle écrit, en prose quarrée, ses vœux pour le bonheur de Sir Charles & de Miss Byron. La Lettre de Jéronimo est signée de toute sa Famille. Sir Charles, que diverses raisons avoient fait retourner à Londres sans avoir pu obtenir que le délai de son heureux jour fût de moins d'un mois, après avoir fait à Miss Byron des présens dignes d'elle & de lui, prend occasion de cette Lettre, en l'envoyant au Château de Selby, pour renouveler ses plus vives instances. Entre les motifs qu'il donne à Miss Byron, il dit : « Si vous insistez, Mademoiselle, sur le mois entier, faites-moi la grace de m'apprendre de quelle partie de notre vie nuptiale, heureuse comme elle doit l'être, vous voulez déduire les jours que vous nous faites perdre par vos délais. Pour moi, mon espérance, lorsque nous serons l'un à l'autre, est de ne pouvoir vous dire, d'année en année, que des heures passées & des heures futures, il n'y en a pas une que je voulusse retrancher de mon bonheur. ».

Miss Byron lui fait cette réponse.

Que je suis touchée, Monsieur, de la Lettre de votre Ami ! Elle sert à me convaincre de plus en plus que Clémentine est seule digne de vous. Quelle seroit ma vanité, si je pensois autrement ! & le pensant, comme je fais, qu'il y auroit de bassesse à ne le pas reconnoître ! Je ne puis mal interprêter votre sensibilité. La mienne m'apprend ce que je dois accorder à la vôtre. Je vous regarde, avec Clémentine, comme le meilleur des hommes ; mais l'ambition d'Henriette sera remplie, en occupant le premier rang après elle. Est-il possible qu'elle souhaite de me voir à vous ! Noble & généreuse Ame ! Grandisson, dit-elle, fera mon bonheur ! Mais tendre & vertueuse Clémentine ! mon respectable modèle ! Henriette peut-elle être heureuse, même avec Grandisson, si vous ne l'êtes pas vous-même ! Croyez-moi, votre bonheur est nécessaire au sien. Que le Ciel vous comble de ses faveurs ! C'est la priere d'Henriette. N'en doutez pas ; mon étude sera de le rendre heureux. Mais, excellente Fille ! Fille parfaite ! avez-vous des regrets ! Des regrets qui ne puissent être diminués que par la joie que vous ressentirez de son bonheur, & d'un bonheur qui sera l'ouvrage d'une autre ? Incomparable bonté ! Pourquoi, pourquoi, lorsqu'il vous accordoit la liberté de votre Religion, & qu'il ne faisoit pour lui que la même demande, vous est-il resté des obstacles invincibles !

Ô Monsieur ! je ne puis pousser plus loin ces réflexions. C'est un mouvement irrésistible qui me les a fait commencer. Mais comment serois-je capable de paroître devant elle, si le voyage qu'elle médite en Angleterre s'exécute jamais ? D'un autre côté, avec quel plaisir ne rendrois-je pas mes respects à sa grande ame, sous la charmante figure que M. Barlet nous a représentée !

Elle, sa Famille, vous, Monsieur, vous souhaitez donc de me voir bientôt à vous ? N'êtes-vous pas content du terme accordé ? Un mois, Monsieur, n'est-il pas un terme bien court, après une déclaration si récente ? Et c'est sérieusement que vous me demandez, de quelle partie de la vie nuptiale je voudrois déduire les délais que je suppose ? Ô Monsieur, quelle question ! Voici ma réponse… de nulle de ces heureuses parties ! Mon honneur est votre honneur. Prononcez, vous, le plus généreux des hommes, pour votre

*Henriette Byron.*

## Lettre 105

*2 Novembre.*

Vous avez reçu, ma très-chere Amie, sous une même enveloppe, les Lettres de votre Frere & du Seigneur Jeronimo avec ma réponse à votre Frere. Jamais je ne me suis trouvée dans une situation plus inégale ; livrée tantôt à la joie, tantôt à la plus mortelle crainte. On m'assure que ce Greville a l'air si sombre ! il me hait, dit-il. N'arrivera-t-il rien… Ô non, non ! le Ciel protégera votre Frere. Cependant le trouble regne au fond de mon cœur. Il n'est pas question de mes affreux songes ; je ne suis pas superstitieuse. Mais un récit de Miss Orme me fait trembler.

Ce matin elle a rencontré Greville chez une Dame de nos voisines. Il lui a parlé dans ces termes : J'apprens, Mademoiselle, que votre Frere est revenu depuis peu. Je l'en félicite. Il est arrivé fort à propos, pour voir le mariage de Miss Byron. Fenwick est un

Misérable. Il est allé hurler de l'avanture à Carlile. Votre Frere & moi nous hurlerons ici.

Je suis sûre, a répondu Miss Orme, que mon Frere tiendra dans cette occasion la conduite d'un Galant Homme, & je ne connois à M. Greville aucune raison de hurler, puisqu'il emploie ce terme. N'est-il pas devenu fort ami du Chevalier Grandisson ?

Il a répliqué avec un sourire forcé, qu'il s'étoit cru capable en effet de tourner l'affaire en plaisanterie ; mais que si près du dénouement, il avoit peine à dévorer tant d'affronts. Le morceau est dur, a-t-il ajouté en portant la main au cou, & faisant quelques grimaces ; je crains qu'il n'ait peine à passer, & je désespere de la digestion. Mais votre Frere se donnera-t-il le plaisir de prêter l'oreille au son des Cloches, qui ne manqueront point, dans peu de jours, de se faire entendre à la ronde ? J'apprens que Sir Charles va grand train. « Qu'il sache pourtant que je veux mourir avec décence. Nous ne nous laisserons point enlever, sans conditions, la fleur de notre Province. Vous voyez quelquefois la sirene, Mademoiselle ; dites-lui que je n'espere le repos qu'en la haïssant de tout mon cœur ; mais ne lui conseillez pas (en se baissant à l'oreille de Miss Orme) de croire le sien trop assuré. »

Ces derniers mots ont fait une étrange impression sur moi ; car je n'étois pas déja fort tranquille. Je les ai répétés : j'y ai réfléchi, & j'ai pleuré, Folle que j'étois ! Mais je me suis remise aussitôt, & j'ai supplié Miss Orme de ne pas faire attention à ma folie.

Vers la fin du jour, j'ai reçu la visite de son Frere. Elle m'a fait plaisir, & je ne crois pas qu'il m'accuse d'avoir augmenté sa mélancolie. Il m'a fait diverses questions, auxquelles je n'aurois pas répondu, de toute autre part que de la sienne. J'estimerai tou-

jours M. Orme. Avec quelle ouverture de cœur n'a-t-il pas loué Sir Charles Grandisson ? Il a fini par des vœux pour lui & pour moi, d'un ton bien différent de celui de Balaam Greville. Ses bénédictions ont été suivies de quelques larmes. Excellent homme ! Il m'a mise dans un véritable embarras, pour lui faire mes remercimens.

Lucie me conseille de me rendre auprès de ma Grand-Mere, avant le retour de Sir Charles : mais, ma Tante & moi, nous ne sommes point de son opinion. Il nous semble, au contraire, que c'est lui qui doit se rendre au Château de Sherley, & nous rendre de-là ses visites : car celui de Selby n'est-il pas ma résidence ordinaire ? Ma Grand-Mere sera charmée de sa compagnie & de sa conversation. Mais comme il ne peut penser à revenir avant la fin de la semaine prochaine, au plus tôt, il y a du tems de reste pour tous ces arrangemens. Cependant une jeune Créature, si proche du grand jour, avec un homme qu'elle préfere à tout autre, peut-elle trouver place dans sa tête pour d'autres réflexions ?

Ma Cousine Reves m'écrit. Ils sont si pleins de cet agréable Sujet, elle & son Mari, qu'ils s'invitent d'eux-mêmes à se rendre ici. Cet empressement est fort singulier : mais ma Tante ne croit pas qu'on puisse leur dire, non. Votre présence, Charlotte, me causeroit, je vous l'avoue, une vive satisfaction. Je ne puis espérer de voir Mylady... Pauvre Émilie ! ma Tante souhaiteroit qu'elle fût avec nous. Cependant, pour son propre intérêt, il n'y faut pas encore penser. Combien de fois ne me suis-je pas rappellé cette réflexion de votre Frere, que dans nos plus heureuses perspectives, les soupirs du cœur décèlent quelques imperfections ?

N. B. la Lettre suivante est de Sir Charles, qui fait de vifs remercimens à Miss Byron de sa derniere Lettre, avec une apologie raisonnée de l'empressement qu'il a marqué pour son heureux jour. Il ne veut pas tarder deux fois vingt-quatre heures à se rendre, soit au Château de Sherley, soit à celui de Selby, dont il espere qu'il lui sera permis de ne plus s'écarter, avec des espérances si prochaines d'obtenir rang dans la chere Famille. Il parle de ses Équipages, qui sont fort avancés, & des articles qu'il a remis tout dressés entre les mains de M. Deane. S'il ne reçoit pas d'ordre contraire, il présentera, dit-il, Mardi au matin, si ce n'est pas Lundi au soir, le plus sincere & le plus ardent des Hommes à la plus aimable de toutes les Femmes.

## Lettre 106

*Lundi matin, 6 Novembre.*

Je vous envoie, ma chere, une copie de la derniere Lettre de Sir Charles, transcrite pour vous par Lucie, qui veut se faire un mérite de ses petits services, pour obtenir votre amitié.

Ne me croyez-vous pas en droit de faire quelque reproche à votre Frere, du retour précipité qu'il m'annonce. Ce soir, peut-être, ou demain au matin. Je ne suis pas contente, ma chere, qu'il m'ôte le pouvoir de l'obliger au-delà de son attente. Cependant ma joie sera extrême de le revoir. Au moment qu'il paroîtra dans le lieu où je suis, je n'aurai plus rien à lui reprocher.

Ma Tante, qui l'accuse d'un peu de précipitation, est allée dîner chez ma Grand-mere, pour lui faire préparer un appartement

au Château de Sherley ; Nancy est avec elle. Mon Oncle qui est prié, depuis deux jours, à dîner aujourd'hui chez M. Orme, s'est rendu à l'invitation.

*Lundi après-midi.*

Ôtrès-chere Mylady ! que vais-je devenir ? Toutes querelles sont terminées ! toute pétulance ! toute folie ! Peut-être, peut-être ne serai-je jamais à lui. Peut-être, avant son arrivée, serai-je la plus malheureuse de toutes les Femmes ! Votre Frere, le meilleur des hommes, peut avoir été… Ah ! chere Charl…

Dans l'excès d'une mortelle épouvante, ma plume est tombée de mes doigts. Je me suis évanouie. Personne n'est venu à mon secours. Je sais que je n'ai pas été long-temps sans connoissance. Mes terreurs ont eu la force de la rappeller. La mort seule étoit capable de me l'ôter plus long-temps, dans une occasion de cette nature. Que je vous cause d'effroi ! ma très-chere Mylady ! Mais Lucie arrive enfin. Qu'elle vous apprenne la cause de mes tourmens.

N. B. Ce qui suit étoit de la main de Lucie.

« À la priere de ma Cousine, pendant qu'on la porte sur son lit, je continue, Madame, de vous expliquer ses terreurs & les miennes. Cependant que les vôtres n'aillent pas trop loin. Le Ciel, nous l'espérons, nous l'en prions, protégera votre Frere. M. Greville ne sauroit être capable de la barbare, de l'infâme action dont on le soupçonne. Le Ciel protégera votre Frere.

» On vient d'apporter ici un Billet anonyme, (je ne sais ce que j'écris) un Billet, veux-je dire, d'une main inconnue, portant que plusieurs personnes ont entendu sortir de la bouche de M. Gre-

ville, des menaces contre la vie de Sir Charles ; & nous savions déja, de bonne part, qu'il a l'humeur sombre & l'esprit fort agité. Il a quitté sa maison, ce matin : c'est ce que dit le Billet ; & cela nous le savons certainement. On lui a vu prendre la route de Londres, avec plusieurs Domestiques, & d'autres personnes ; & la chere Henriette se tourmente mortellement par ses craintes. Ma Tante n'est point au logis ; mon Oncle est absent ; nous n'avons ici que des Femmes. Henriette, que je viens de trouver dans un triste état, promet de faire ses efforts pour se composer, jusqu'au retour de mon Oncle, qui est allé dîner chez M. Orme. On est allé l'avertir. Graces au Ciel ! je vois mon Oncle arriver. »

N. B. Par Miss Byron.

Eh ! De quelle utilité sera son retour, ma chere Mylady. Lucie est allée lui montrer le Billet. Ô Sir Charles ! Cher objet de mes affections ! Pardon pour tous mes caprices ! Revenez avec la protection du Ciel : revenez sans accident ! Et cœur, & main, je suis à vous, si vous le desirez, dès demain, à la pointe du jour.

Voici la copie du Billet. J'avois rompu le cachet, quoiqu'il fût adressé à mon Oncle.

À M. Selby.

*En toute diligence.*

Un respectueux admirateur du plus généreux & du plus noble des Hommes (j'entends le Chevalier Grandisson) se hâte, Monsieur, de vous informer que sa vie est en grand danger. J'ai entendu dire à M. Greville, & d'un ton furieux : « Je ne souffrirai jamais qu'on m'enlève mon unique bien ; j'aurai sa vie. » Il a joint un serment à cette menace. À la vérité, il étoit échauffé par le vin,

& je m'arrêterois peu à ses discours, si je n'apprenois qu'il est sorti ce matin avec des gens armés. Faites l'usage qu'il vous plaira de cet avis. Vous ne saurez jamais de quelle part il vous vient. Mais le respect & l'affection que j'ai conçus pour le jeune Baronnet sont mes seuls motifs. J'en prends le Ciel à témoin.

Deux Fermiers de mon Oncle ont vu successivement le méchant Homme sur le chemin de Londres, avec son Escorte. Que deviendrai-je avant le matin, si votre Frere n'arrive pas ce soir ?

*Àonze heures de nuit.*

Mon Oncle a dépêché deux Domestiques, avec ordre de suivre la route de Londres jusqu'au jour. Il s'est rendu lui-même chez M. Greville. On lui a confirmé qu'il étoit sorti dès le matin, bien accompagné, pour revenir le soir, a-t-on ajouté… dans la vue, peut-être, de se disposer à la fuite, après la plus noire de toutes les actions. Ma Tante est en larmes. Mon Oncle rappelle & compare les circonstances. Nancy se tord les bras. Votre Henriette languit dans une douleur muette. Elle n'est plus capable de pleurer ni d'écrire.

*Mardi 7 à 8 heures du matin.*

Quelle nuit j'ai passée ! Je n'ai pas fermé l'œil.

Personne ne remue encore. Chacun appréhende de paroître, dans la crainte de se voir l'un l'autre. Je me sens les yeux enflés, de larmes & d'insomnie. Il est surprenant que mon Oncle ne descende point. Il pourroit donner des ordres… mais hélas ! sur quoi !

Quels auroient été mes songes, si j'avois pu m'assoupir assez pour donner quelque apparence de réalité à de vaines ombres !

J'ai vu assez de phantômes en veillant, car je n'ai pas cessé d'avoir les yeux ouverts. Ma Femme de chambre a passé la nuit près de moi. Elle m'a remarqué des tressaillements, des absences d'esprit ! Jamais je ne m'étois trouvée dans cet état. Dieu me garde d'une telle nuit ! Il ne me reste que la force d'écrire. Mais que sert d'écrire ? À quelle fin ? Épargnez-vous de lire des inutilités… Je vais changer de posture… À présent je suis à genoux, priant, faisant des vœux au Ciel… Mais je vois entrer Lucie !

Elle est venue. Nancy est entrée après elle. Elles n'ont fait que me tourmenter toutes deux par le récit de leurs songes. Ma Tante est fort mal. Mon Oncle vient de s'endormir, après s'être abandonné toute la nuit à ses réflexions : ma Grand'Mere ne saura pas la cause de nos peines aussi long-temps qu'on pourra les lui cacher, du moins, si… Cruel si ! j'abandonne ma plume.

## Lettre 107

*7 Novembre à midi.*

Je vous demande en grace, ma chere, de lire ma premiere page, avant que d'ouvrir la terrible Lettre que je vous envoie, sous cinq cachets que j'ai cousus à l'enveloppe, dans la crainte qu'elle ne tombât d'abord entre vos mains. Lucie a voulu que cette choquante Lettre vous fût envoyée toute entiere. J'ai cédé, contre mon opinion.

Nous nous sommes rassemblés ce matin, sans ame, sans force, également incapables de recevoir & de donner de la consolation. Le Billet d'avis a repassé sous les yeux de tout le monde. On l'a

laissé, on l'a repris ; chacun s'est efforcé de deviner la main. Enfin l'on s'est accordé de dépêcher un homme sûr chez M. Greville, pour se procurer des informations.

Mais quelle joie ! Avant que le Messager fût revenu, votre noble Frere est arrivé dans la Salle, en habit de campagne. Il étoit descendu à la grande Porte. Il m'a vue la premiere, & je suis la premiere aussi qui l'ait vu. Je m'étois levée pour sortir, sans trop savoir mes propres intentions, mais dans la vue néanmoins d'aller jusqu'à l'allée d'Ormes, au-devant du Courrier que nous attendions.

Sir Charles s'est jetté à mes pieds. Il m'a dit quelques mots d'excuse sur sa précipitation, & des remercimens pour ma derniere Lettre... À peine l'ai-je entendu : & l'excès d'une si délicieuse surprise ne m'a pas moins ôté le pouvoir de lui répondre. J'étois réellement hors de moi : & que direz-vous, ma chere, si j'ajoute, qu'en revenant à moi-même, je me suis trouvée dans ses bras, les deux miens passés autour de son cou. Mon transport n'a pu manquer de le surprendre. À l'instant il s'est vu environné de tout le monde. Ma Tante s'est hâtée de l'embrasser ; & pendant quelques momens, on n'a pu entendre que le bruit des félicitations. Moi, tremblante, & ne me fiant pas à mes pieds, j'ai voulu passer dans une chambre voisine. Personne n'a fait d'attention à moi, jusqu'à ce que ma Femme de chambre s'est présentée pour me soutenir, & m'a conduite sur un fauteuil. Votre Frere s'est dégagé aussi tôt pour me suivre, & tout le monde s'est empressé de passer avec lui. Il a pris ma main, assise comme j'étois ; & l'ayant serrée entre les deux siennes, il l'a pressée de ses levres, en me conjurant de calmer mes craintes. On lui avoit déja expliqué la cause de toutes nos émotions : ils avoient tous autant de sujet

que moi de rougir. Nancy, comme je l'ai su, Nancy même avoit saisi sa main, & l'avoit baisée dans son transport. Qu'il nous est cher à tous ! il le voit bien à ce moment. Les réserves seroient à présent de mauvaise grace. Formalités, délicatesses de Familles, comme il les appelle dans ses Lettres, nous n'y prétendons plus.

Pendant qu'il me disoit mille choses tendres, mon Oncle & ma Tante lui ont demandé un moment d'entretien, pour me laisser le tems sans doute de rappeler entierement mes esprits. Ils l'ont informé de toutes les circonstances. Le Messager, qui est revenu dans l'intervalle, a rapporté que M. Greville étoit retourné chez lui fort tard ; qu'il étoit encore au lit, quoiqu'il ne fût pas moins d'onze heures, lorsque le Messager avoit quitté sa maison ; qu'on ne le croyoit pas en bonne santé, & qu'en se couchant, il étoit de si mauvaise humeur, qu'aucun de ses Gens n'avoit osé lui parler. Plaise au Ciel… mais je veux garder pour moi-même toutes les craintes qui ne sont fondées qu'en conjectures. Pourquoi ne me flatterois-je point de ce qu'il y a de plus heureux ? Votre Frere n'est-il pas hors de danger ? Et n'est-il pas le soin de la Providence ? On ne m'ôtera point à présent cette confiance.

Il est rentré avec le Billet entre ses mains. Il me semble, a-t-il dit, que j'ai déja vu cette écriture. Je me trompe beaucoup, si je ne parviens à découvrir l'Écrivain. Mais on ne peut douter de ses bonnes intentions.

Comme nous ne laissions point de marquer des craintes ; je ne vois pas, a-t-il continué d'un air paisible, qu'il y ait aucune raison d'en conserver. M. Greville aime Miss Byron. Il n'est pas surprenant que sa peine augmente, à mesure que ses espérances diminuent. M. Greville feroit un mauvais compliment à ce qu'il aime, & donneroit mauvaise opinion de sa propre sincérité, s'il parois-

soit plus tranquille. Mais avec une fortune telle que la sienne, il est impossible qu'il y ait des intentions désespérées. Je me rappelle ses derniers procédés ; ils sont à son avantage. Je veux lui faire une visite. Il faut que je l'engage à me mettre au nombre de ses Amis.

Ce discours nous a rassurés. Je ne m'étonne point, ma chere, que les Femmes aiment le courage dans un Homme. Sir Charles nous a dit ensuite, qu'il seroit arrivé dès le jour précédent, s'il n'avoit été obligé de rendre une visite au Chevalier Belcher. Mon Oncle, ne perdant point de vue l'espérance qu'il avoit marquée de découvrir l'auteur du Billet, l'a prié de revenir à cette idée. Observez, lui a dit Sir Charles, que suivant les termes de l'avis, M. Greville étoit échauffé de vin. Je sais qu'il prend souvent plaisir à rassembler ses Amis dans l'Hôtellerie de Northampton où j'ai logé : & si je me rappelle bien l'écriture du Maître dans les comptes qu'il m'a faits, je crois la reconnoître ici. Fort bien, a remarqué ma Tante ; mais si vous ne vous trompez point, nous n'en devons être que plus alarmés de l'information. Les menaces de M. Greville sont réelles sans doute, & ne doivent pas être négligées. Votre Frere a demandé qu'on lui laissât le menagement de cette affaire. Que M. Greville, nous a-t-il dit, soit mon Ami d'aussi bonne foi que je suis le sien, ou qu'il soit dans une autre disposition, les termes où nous sommes ensemble m'autorisent à lui rendre une visite ; & je suis sûr, qu'à mon retour, il ne peut la prendre que pour une civilité. En vain mon Oncle lui a représenté que M. Greville étoit capable de l'insulter. Il a badiné de cette crainte.

L'heure du dîner ayant suspendu nos représentations, elles ont recommencé dans le cours de l'après-midi : mais il nous a

donné de si fortes raisons, pour nous fier à la conduite qu'il veut tenir dans sa visite, qu'il est parvenu à nous rendre tranquilles sur un point qui nous avoit si vivement alarmés. Ma Tante l'a prévenu sur les arrangemens qu'elle a pris pour le loger au Château de Sherley. Il a répondu que c'étoit un peu loin de Miss Byron ; mais que ne fût-il qu'à la porte voisine, il se plaindroit de l'éloignement : & me regardant avec un tendre sourire ; cette distance même, a-t-il ajouté, ne tournera qu'à mon avantage, car je suis sûr que la chere Henriette de M Sherley ne se dispensera point de rendre ses devoirs ordinaires à la meilleure des Meres. Comme elle étoit venue dîner avec nous, il est parti vers le soir avec elle. Ainsi, ma chere, nous avons perdu sa compagnie à souper.

Vous n'aurez pas oublié que j'ai une juste excuse, pour finir cette Lettre un peu brusquement. Le sommeil me presse : & quelle agréable nuit il me promet, en comparaison de la derniere !

## Lettre 108

*Mercredi matin, 8 Novembre.*

Nous étions informés, dès le matin, que Sir Charles étoit allé rendre sa visite à M. Gréville ; & nous serions retombés dans toutes nos inquiétudes, si M. Deane, qui arriva hier au soir, n'avoit servi à nous rassurer. Ma Tante vient de m'apporter le billet suivant de Sir Charles, adressé à mon Oncle, & venu de chez M. Gréville.

« En regrettant, mon cher Monsieur, tous les momens que je passe hors des Châteaux de Selby & de Sherley, je crois vous devoir compte de l'usage que je fais de mon temps dans cette ennuieuse absence.

» J'ai trouvé M. Gréville, dans une disposition moins heureuse que je ne m'y étois attendu. C'est avec une résistance inexprimable, qu'il combat contre lui-même, pour se déterminer à l'abandon de ses espérances. Il paroissoit étrangement agité, lorsque je me suis fait introduire chez lui. Dès le premier instant, il m'a proposé, & d'un ton même assez fier, de suspendre mon mariage l'espace de deux mois, ou d'un, du moins. J'ai reçu cette demande avec l'indignation qu'elle méritoit. Il a voulu la justifier par quelques raisons d'intérêt propre, que je n'ai pas écoutées plus volontiers. Après quelques discussions, il a juré qu'il obtiendroit du moins quelque chose ; & pour alternative il m'a proposé de dîner avec lui, & quelques Amis d'élite, qu'il avoit invités. J'y ai consenti ; quoique je ne pusse douter que ses Amis ne fussent les mêmes auxquels il a confié ses menaces. J'ai su de lui qu'il étoit sorti hier au matin, dans l'espérance de me rencontrer ; car il se vante d'avoir été bien informé de toutes les démarches de Miss Byron, & des miennes. Que ceux, Monsieur, qui croyent avoir quelque intérêt à nous observer, aient les yeux curieusement attachés sur nous. Les cœurs honnêtes ont peu de secrets. Je ferois gloire de recevoir la main de Miss Byron devant mille Témoins.

» M. Gréville avoit été en marche toute la nuit précédente : il ne dit point que ce fût pour me chercher ; mais il savoit que j'étois attendu au Château de Selby, Lundi au soir, ou hier au matin. Ne m'ayant pas rencontré, il avoit passé la nuit avec ses

Confidens à l'Hôtellerie de Northampton, d'où il partit hier avec eux dans la résolution de m'engager à suspendre mon mariage : idée mal conçue, comme vous voyez, & dont il n'auroit pas espéré beaucoup de succès s'il avoit eu la tête plus libre. Mais nous allons passer, dit-il, un acte d'oubli & de parfaite réconciliation, en présence des Amis qu'il attend à dîner. Nous sommes déja convenus que ce détail, & la connoissance même de son projet, ne sortira point de votre Famille. Je vous assure, Monsieur, que dans la disposition où il m'auroit trouvé, s'il m'avoit rencontré cette nuit ou l'autre, il n'auroit pu rien arriver de fâcheux ; car je suis porté réellement à le plaindre.

» Nous sommes à présent les meilleurs Amis du monde. Il forme mille desseins ; & celui auquel il paroît s'arrêter, est d'aller passer un mois chez Mylady Frampton, qu'il nomme la Confidente de ses peines. Je me suis étendu sur toutes les circonstances, pour n'avoir rien à mêler ce soit au délicieux sujet qui occupe toute mon attention. J'ai l'honneur, M. d'être, &c. »

Méchant Gréville ! quoiqu'à plaindre, ma chere, s'il est capable des tendres sentimens qu'il s'attribue. Qu'il parte ! Qu'il se retire chez Mylady Frampton, ou dans toute autre lieu ; & qu'il y vive heureux, pourvu que ce soit à cinquante milles de nous ! Je ne cesserai pas de le craindre, jusqu'à ce qu'il ait quitté le Canton.

Quelle glorieuse qualité que le courage, lors qu'elle est accompagnée de modération ! lorsqu'elle est fondée sur l'intégrité du cœur & sur le témoignage qu'il se rend de son innocence ! Dans toute autre supposition, ne mérite-t-elle pas plutôt le nom de férocité !

Mais que d'embarras, ma chere Mylady, que de trouble je cause à votre Frere ! À quels dangers ne l'ai-je pas exposé ? Jamais, jamais, il ne me sera possible de l'en récompenser.

N B. Le temps de la récompense arrive enfin : c'est-à-dire, que le Mariage est célébré au Château de Selby. Ceux qui aiment les Descriptions de Fêtes, de Parures & de Cérémonies, les Complimens, les détails de plaisir & de joie, trouveront dequoi se satisfaire dans l'Original. L'attention de l'Auteur va jusqu'à rapporter le nombre & le rang des Carrosses, avec les noms l'ordre des personnes qui étoient dedans. C'étoient, comme on se l'imagine, tous les Parens & les Amis des deux Familles. Après la célébration, l'heureux Couple se rend au Château de Grandisson, accompagné de M. & M Selby, de leur Fille Lucie, &c. Autre Description de cette belle Terre, & de tous les agrémens dont on entre en possession. Mais il suffit de s'y représenter Miss Byron bien établie, sous le titre de Mylady Grandisson, que les Femmes des Chevaliers Anglois portent, comme celles de la haute Noblesse.

## Lettre 109

*Au Château de Grandisson, 6 Janvier.*

Sir Charles reçut hier une Lettre de M. Lowther, qui se disposoit à quitter Boulogne. Suivant la date, il devroit être arrivé depuis quinze jours. Ainsi nous pouvons l'attendre à chaque moment.

Il marque que toute la Famille de Boulogne a plus d'ardeur que jamais, pour l'exécution de ses vues sur Clémentine, qui ne

laisse pas de refuser encore les visites du Comte de Belvedere ; & sur ce point, ils se dispensent de la presser. M. Lowther semble craindre qu'il ne manque quelque chose à son rétablissement. Malheureuse Fille ! Il en juge par le desir qu'elle ne perd point, de faire un voyage en Angleterre. Elle a reçu, dit-il avec beaucoup de fermeté, la nouvelle du mariage de Sir Charles. Elle a demandé la bénédiction du Ciel, pour lui & pour la Compagne de son sort : mais depuis elle a paru sombre, réservée ; & quelquefois on l'a trouvée noyée dans ses larmes. Lorsqu'on lui en a demandé la cause, elle a repondu qu'elle appréhendoit le retour de la maladie. Les Médecins veulent absolument qu'on se hâte de la marier. On attend le Général pour presser la célébration. Mais elle demande qu'il lui soit permis encore une fois de traverser les Apennins, & d'aller passer quelques jours à Florence, avec sa chere Madame Bémont. Elle craint la vue du Général.

Que je suis touchée de sa situation ! Sir Charles ne doit pas l'être moins. Pourquoi n'attendent-ils pas du temps, ce grand Médecin de tous les maux, le succès d'un événement qu'ils ont tant à cœur ? M. Lowther ajoute que la santé du Seigneur Jéronimo se fortifie de jour en jour.

Que vous dirai-je de notre chere Émilie ! j'ai pitié d'elle. Je plains son jeune cœur, d'avoir si tôt éprouvé un amour sans espérance. Je voyois, il n'y a qu'un moment, ses yeux attachés sur le visage de son Tuteur, d'un air si passionné, qu'elle lui a fait baisser les siens. Il faut que je vous fasse, à cette occasion, le détail d'un entretien que j'ai eu avec elle, & dont la conclusion me fait espérer de la voir quelque jour heureuse.

J'avois craint plus d'une fois que ses yeux ne la trahissent à ceux de son Tuteur, qui n'attribue, jusqu'à présent, son respect,

qu'à la reconnoissance. Au moment qu'il est sorti, venez ici, mon Amour, lui ai-je dit avec la tendresse d'une Sœur. Elle est venue. Ma très-chere Émilie, si vous regardiez tout autre homme, de l'air que je remarque souvent, & que vous aviez aujourd'hui en regardant votre Tuteur, cet homme, s'il n'étoit pas marié, pourroit espérer d'obtenir bientôt une Femme.

Elle a soupiré. Mon Tuteur s'en est-il apperçu ? Je me flatte, Madame, qu'il n'y a pas fait tant d'attention que vous.

Tant que moi, ma chere ?

Oui, Madame. Lorsque mon Tuteur est présent, je vois que vous m'observez beaucoup. Mais j'espere que vous n'avez rien remarqué dont vous soyez offensée.

Vous êtes sérieuse, Émilie.

Il me semble que ma chere Mylady Grandisson l'est aussi.

Cette réponse m'a surprise, & m'a causé même un peu d'embarras. Son amour, ai-je pensé, peut la rendre trop hardie, sans qu'elle y fasse d'attention. En effet, ne s'appercevant pas qu'elle m'eût un peu déconcertée, elle a regardé un petit ouvrage d'aiguille dont je m'occupois : Que ne donnerois je pas, Madame, pour travailler dans cette perfection ? Mais vous soupirez, Madame ?

Oui ; pour cette pauvre Clémentine ! ai-je dit : & réellement, elle s'étoit présentée à mon souvenir.

Soupirez-vous, Madame, pour tous ceux qui aiment mon Tuteur ?

Il y a différentes sortes d'amour, Émilie.

C’est ce que je m’imagine, Madame. Personne n’aime plus que moi mon Tuteur ; mais ce n’est pas le même amour que celui de Clémentine : j’aime sa bonté.

Et croyez-vous que Clémentine ne l’aime pas aussi ?

Oui, oui ; mais l’amour est différent.

Expliquez-moi donc la nature de votre amour.

Il m’est impossible ! (en poussant un soupir.)

Pourquoi soupirer ? Vous m’avez fait la même question : j’ai répondu que je soupirois de pitié.

Pour moi, M, j’ai pitié aussi de Clémentine, mais je ne soupire pas pour elle ; parce qu’elle a pu épouser mon Tuteur, & qu’elle ne l’a pas voulu.

Elle n’en est que plus digne de nos soupirs, Émilie. Un motif tel que le sien…

Fi, fi, son motif ! lorsqu’il lui laissoit la liberté de vivre dans sa Religion !

Ce n’est donc pas pour Clémentine que vous soupirez ?

Je ne le crois pas, Madame.

Pour qui donc ?

Je ne sais. Il ne faut pas me le demander. Habitude, & rien de plus.

Mais je vois que mon Émilie soupire encore.

Pourquoi vous en appercevoir, M ? Habitude, je vous l'ai dit. Cependant, croyez-moi, ma chere Mylady, (en me passant les bras au tour du Cou & cachant la tête dans mon Sein) si la vérité étoit connue…

Elle s'est arrêtée, mais sans changer de posture ; & je sentois ses joues brulantes.

Eh bien, ma chere, si la vérité étoit connue ?

Je n'ose parler. Vous serez fâchée contre moi.

Non, mon Amour, je vous en assure.

Oh oui ! mais vous serez fâchée.

J'ai cru, ma chere, que nous étions deux Sœurs. J'ai cru qu'il n'y avoit point de secret entre nous. Dites-moi : de quoi est il question ? si la vérité étoit connue…

Hé bien, Madame, pour faire l'essai de votre bonté, dites-moi, n'êtes-vous pas un peu sujette à la jalousie ?

Àla jalousie, ma chere ! Vous me surprenez. Pourquoi, de qui, de quoi, jalouse ? La jalousie suppose un doute : De qui puis je douter ?

On doute quelquefois sans cause, Madame.

Expliquez-vous mieux, ma chere.

N'êtes-vous pas fâchée, Madame ?

Je ne le suis point. Mais pourquoi me croire jalouse ?

Vous n'avez aucune raison de l'être, en vérité. Mon Tuteur vous adore. Tout le monde convient que vous méritez d'être ado-

rée. Mais pourquoi trouver mauvais qu'un Enfant, tel que moi, regarde quelquefois son Tuteur avec des yeux de reconnoissance ? Les vôtres, ces yeux charmans, sont toujours si prêts à surprendre les miens ! Si je me connois moi-même, je ne suis qu'une jeune innocente. J'aime mon Tuteur, je n'en disconviens pas. Je l'ai toujours aimé, vous le savez bien, Madame ; & si vous me permettez de le dire, long-temps avant qu'il ait su qu'il y eût au monde une Dame aussi charmante que vous.

J'ai quitté mon ouvrage ; & la serrant entre mes bras ; ne cessez pas de l'aimer, chere Émilie ! Vous ne sauriez l'aimer autant qu'il mérite de l'être. Vous me verrez toujours approuver une affection si pure. Mais de la jalousie, ma chere ! vous m'attribuez de la jalousie ! C'est une chimere de votre imagination. Ma seule crainte, c'est que les mouvemens du cœur se devinant par les yeux, sur tout dans les jeunes personnes, qui sont encore remplies d'innocence, vous ne donniez sujet à ceux, qui savent aussi bien que moi, que votre affection pour votre Tuteur est un respect filial, de l'attribuer à la naissance d'une autre espece de sentimens, qui dans votre cœur néanmoins, s'ils venoient à s'y fortifier, produiroient une flamme aussi pure, qu'il s'en soit jamais allumé dans un cœur virginal.

Ô Madame, quelles expressions vous employez ! Elles me pénétrent le cœur. Je ne puis vous expliquer ce qui s'y passe : mais, de jour en jour, mon respect augmente pour mon Tuteur. Mon respect… Oui, c'est le vrai terme. Je vous remercie de me l'avoir dicté. Un respect filial, je ne puis le nommer mieux. Et jamais je ne l'ai tant respecté qu'à présent, depuis que je vois avec quelle douceur, avec quelle affection, il cherche à faire le bonheur de ma chere Mylady. Cependant, Madame, pour ne vous rien dissimu-

ler, si j'étois mariée, & que ce ne fût pas avec un homme tout-à-fait semblable à lui, je craindrois d'être assez foible pour vous porter envie : je serois du moins une très-malheureuse Femme.

Ne doutez pas, ma chere, que si vous étiez capable d'envie, cette noire pasion ne vous rendît malheureuse. Mais vous ne devez jamais recevoir les soins d'un homme, à qui vous ne croirez pas plus d'amour pour vous que pour toute autre Femme, qui ne sera point honnête homme par principes, homme sensé, & qui n'aura pas un peu vu le monde.

Où trouve-t-on, Madame, des hommes de ce caractere ?

Reposez-vous de ce soin sur votre Tuteur. Si vos yeux ne vont pas plus vîte que votre jugement, comptez, ma chere, qu'il vous fera trouver un homme avec lequel vous puissiez être heureuse.

Oh ! Madame, ne craignez rien de ma précipitation : premierement, parce que mon respect pour mon Tuteur & ses grandes qualités feront paroître tous les autres hommes fort petits à mes yeux. Ensuite, j'ai tant de confiance à son jugement, que s'il allongeoit le doigt, en me disant, Émilie, voilà l'homme qui vous convient, je m'efforcerois d'aimer celui qu'il m'auroit montré. Mais je crois qu'il me sera impossible de prendre jamais du gout pour aucun homme.

Il y a du tems de reste, mon Amour. En attendant, n'en connoissez vous aucun, que vous pussiez préférer aux autres, si vous étiez dans l'âge de vous marier ?

Je ne sais que répondre à cette question. J'ai du tems, comme vous dites. Je ne suis qu'une très-jeune Fille : mais on a ses pensées à tout âge. Je vous avouerai, M, que l'homme qui a passé

quelques années avec Sir Charles Grandisson, qui a mérité son amitié par un caractere éprouvé… Elle s'est arrêtée.

Belcher, sans doute ?

Belcher, Madame. De tous les hommes que je connois, c'est le plus semblable à mon Tuteur. Mais il est homme fait ; & je suppose qu'il a vu quelques Femmes qu'il peut aimer.

Je ne le crois pas, ma chere.

Pourquoi ne le croyez-vous pas, Madame ?

Parce qu'à parler franchement, comme je souhaiterois que vous le fissiez avec moi, il me paroît marquer pour vous, toute jeune que vous êtes, un respect & des attentions extraordinaires.

C'est par considération pour mon Tuteur. Mais quoiqu'il en soit, si je conserve l'amitié de mon Tuteur & la vôtre, je n'aurai rien à desirer.

L'arrivée de son Tuteur, du mien, de mon Ami, de mon Amant, de mon Mari, & tous les noms chers ensemble, a terminé cette conversation. Je l'abandonne à votre jugement, ma très-chere M mais j'en conçois de fort grandes espérances.

## Lettre 110

*3 Février.*

J'eus hier un autre entretien avec Émilie. Elle avoit été plus sérieuse & plus grave qu'à l'ordinaire, depuis le dernier, dont je vous ai fait le récit.

Anne, sa Femme de Chambre, que vous connoissez, avoit observé du changement dans l'humeur de la jeune Maîtresse. Ne sachant plus, dit-elle, comment lui plaire, & voyant que, d'un des meilleurs naturels du monde, elle étoit devenue un des plus difficiles, elle avoit pris la liberté de lui dire que, cette humeur continuoit, elle seroit obligée de quitter son service.

Partez donc, fut sa réponse. Je ne veux pas être menacée par une Servante. Vous commencez à prendre des airs importans. Partez, Anne, lorsque vous le souhaiterez. Je ne veux point de menaces. Je n'ai que trop de chagrins, sans en recevoir de vous.

Cette honnête Fille, qui lui est tendrement attachée, qui la sert depuis l'âge de sept ans, & dont son Pere approuvoit la bonne conduite & la fidélité, versa un torrent de larmes, & voulut lui représenter humblement ses peines. Elle lui en demanda même la permission. Mais elle n'obtint que de nouvelles marques de colere, avec un refus obstiné de l'entendre. Je ne veux rien écouter : vous avez commencé par le mauvais bout. Il falloit faire marcher les plaintes avant les menaces. Et se retirant dans son cabinet, elle ferma la porte sur elle.

Ma Femme de Chambre, de qui je tiens ce récit, offrit à la pauvre Anne de m'apprendre ce qui s'étoit passé. Mais loin d'y consentir, cette prudente Fille répondit que sa Maîtresse, comme toutes les jeunes personnes, étoit si jalouse de son autorité, qu'elle ne lui pardonneroit jamais d'avoir porté son appel à ma Tante ou à moi, & que se plaindre d'ailleurs sans espérances de succès, c'étoit exposer sa jeune Maîtresse, tandis que le mal présent pouvoit être guéri par le tems & la patience.

Émilie m'a fait pitié. Je n'ai déviné que trop facilement d'où venoit l'altération de son humeur. L'excessive bonté que son Tuteur a pour elle, ne fait qu'augmenter son amour. Ne sais-je pas moi-même que rien n'est si naturel ? Cependant, ai-je pensé, il la feroit mourir de chagrin, s'il prenoit d'autres manieres avec elle : & pour elle-même, je ne voudrois pas qu'il pût s'imaginer de la nécessité à changer de conduite.

Cette explication étoit nécessaire pour ce que vous allez lire.

Mon Mari, mon Oncle & M. Deane, étant sortis ce matin après le déjeûner, & ma Tante s'étant retirée pour écrire, je suis montée à mon cabinet dans la même vue. Émilie est venue frapper à ma porte. J'ai ouvert aussi-tôt.

Ai-je mal choisi l'heure, Madame ?

Non, ma chere. (J'avois observé, hier à souper, & ce matin pendant le déjeûner, des traces de larmes dans ses yeux, quoique personne n'eût fait la même remarque : mais les avis que j'avois reçus de ma femme de chambre me rendoient plus attentive).

J'ai pris sa main, & j'ai voulu la faire asseoir près de moi. Non, Madame, a-t-elle dit, souffrez que je demeure debout. Je ne suis pas digne d'être assise en votre présence.

(Elle avoit les larmes au bord des yeux : mais comme je lui voyois remuer les paupieres, dans l'espérance de les dessécher, je n'ai pas voulu marquer que j'y fisse attention. Je crois d'ailleurs que j'étois dans le même état, par un mouvement de sympathie.)

En ma présence, Émilie ! mon Amie, ma Sœur ! D'où peut venir ce langage ? (Je me suis tenue debout aussi). Votre Sœur aî-

née, mon amour, ne sera point assise, pendant que sa cadette est debout.

Elle s'est jettée à mon cou, & ses larmes se sont ouvert le passage. Cette bonté, cette bonté me tue. Je suis, je suis une très-malheureuse créature ! Malheureuse, pour avoir obtenu tout ce que je désirois. Ah ! que ne me traitez-vous séverement ? Je ne puis, je ne puis me supporter moi-même, au milieu des témoignages continuels que je reçois de votre bonté.

Quelle peut être la cause de ce trouble, ma chere Émilie ? Je vous aime tendrement. Je serois ingrate, insensible au mérite de mon Émilie, si je ne contribuois pas de tout mon pouvoir à son bonheur. Que puis-je faire pour elle, qui ne lui soit pas dû ?

Ses bras m'ont quittée : elle s'est dégagée des miens, qui la tenoient embrassée. Laissez-moi, laissez-moi sortir, Madame. Elle s'est précipitée dans l'appartement voisin. Je l'ai suivie ; & prenant sa main, ne me laissez pas dans cette inquiétude, chere Émilie ! vous ne me quitterez point. Si vous avez pour moi toute la tendresse que j'ai pour Émilie, vous me donnerez le moyen de soulager l'oppression du plus innocent & du plus aimable des cœurs. Ouvrez-vous, ma chere, ouvrez-vous à moi.

Ô Mylady Grandisson ! digne Femme du meilleur des Hommes, vous devez me haïr.

Haïr, ma chere Émilie !

Oui, vous le devez.

Asseyons-nous dans cette chambre, si vous ne voulez pas revenir dans mon cabinet.

Je me suis assise sur un sofa. Elle s'est placée près de moi, en appuyant ses joues brûlantes sur mon épaule. J'ai passé un bras autour de son cou, & de l'autre main, j'ai pris une des siennes. À présent, ma chère, je vous conjure par l'amitié, cette amitié de Sœur qui est entre nous, de m'ouvrir entiérement votre cœur. Renoncez-moi, si, recevant le pouvoir de guérir vos blessures, je n'y verse pas le baume d'une inviolable tendresse.

Que puis-je vous dire ? Hier, ma très-chere Mylady, je reçus la réponse du docteur Barlet à une question que je lui avois proposée, de la part d'une jeune Créature, qui…

Elle n'a pu achever. Elle a pleuré. Elle a levé la tête ; elle s'est essuyé les yeux. Ensuite son visage s'est encore appuyé sur mon épaule, & j'ai repassé le bras autour de son cou. Votre question, mon amour ?

Ah, M ! ma question, dites-vous, ma question !

Je n'ai dit la vôtre, ma chere, qu'autant que c'est vous-même qui l'avez proposée au Docteur.

Il ne vous a donc rien dit, Madame !

Assurément, il ne m'en a pas dit un mot.

En effet, j'aime bien mieux que vous le sachiez de moi. Je crains seulement qu'il ne devine de quelle jeune fille il s'agit. Pauvre ruse ! Que je suis une sotte créature ! il le devine certainement.

Puis-je savoir la question, mon amour ? Puis-je savoir la réponse ?

J'ai brûlé l'une & l'autre dans un excès de colere contre moi-même, pour m'être radicalement exposée ; car il a certainement deviné la jeune fille : je les ai jettées au feu.

Mais vous pouvez m'expliquer le cas. Vous pouvez me dire la réponse en substance.

Comment le puis-je ? Vous, Mme, que j'aime plus que toutes les autres femmes ensemble, vous... Mais vous devez me haïr, me mépriser !

Confiez-moi votre secret, ma chere. Si c'en est un que je crois déjà pénétrer, comptez qu'il ne sortira jamais de mon sein.

Elle a tressailli. Que vous pénétrez, Madame !

Ne vous effrayez point, mon amour.

Oh ! non, non, il est impossible. Si vous l'aviez pénétré.

Eh bien, qu'arriveroit-il ?

Vous banniriez pour jamais l'odieuse Émilie de votre présence. Vous obligeriez mon Tuteur de renoncer à moi.

Vous dirai-je, ma chere, ce que je crois avoir pénétré ?

Dites-le moi donc à l'oreille (en jettant autour de moi la main que je ne tenois pas). Dites-le moi si bas, que je ne puisse l'entendre.

Vous aimez votre Tuteur, Émilie. Il vous aime.

Ô Madame !

Il vous aimera toujours, & j'aurai les mêmes sentimens pour vous. Votre amour est fondé sur la reconnoissance. Tel étoit le

mien. Ne sais-je pas, Émilie, tout ce qu'on peut dire en votre faveur ?

Àla fin, Mme, l'excès de votre bonté dissipe mes craintes. Je vois que je puis vous avouer toute ma foiblesse, toute ma folie, d'autant plus que cet aveu me donnera quelque droit à vos conseils. C'étoit mon dessein, mais je craignois votre haine. Dans les mêmes circonstances, je doute si je serois aussi généreuse que vous. Ah ! que je regrette d'avoir proposé ma question au Docteur !

Le Docteur, ma chere, est la bonté même. Il gardera fidelement votre secret.

Et m'assurez-vous, Mme, qu'il ne le révélera point à mon Tuteur ? J'aimerois mieux mourir, que de lui voir quelque défiance de moi. Il me haïroit, Madame, si vous ne le faisiez pas.

Jamais il n'en sera informé, ma chere. Vous avez déja demandé le secret au Docteur, je n'en doute point.

Oui, Madame.

Il le gardera, ne craignez rien ; sur tout, lorsque votre charmante ingénuité m'aura mise en état, mon Amour, de trouver des expédiens pour la sûreté de votre honneur & pour vous conserver l'estime de votre Tuteur.

Hé oui, Madame. C'est précisément ce que je desire.

Ouvrez-moi donc ce cœur innocent. Regardez-moi comme votre Amie, comme votre Sœur ; comme si je n'étois pas l'heureuse Femme de votre cher Tuteur.

Je vous le promets, Madame… Hélas ! je ne m'étois pas défiée de moi-même, jusqu'au jour de votre mariage. C'est alors que j'ai commencé à sentir du trouble dans mon cœur, d'autant plus que je m'efforçois de le cacher à mes propres yeux, car j'étois réellement effrayée de les tourner sur moi. D'où me vient cette crainte ? me demandois-je à chaque moment. Ai-je quelque chose à me reprocher ? Quels sont mes desirs ? Quelles peuvent être mes espérances ? N'est-il pas certain que j'aime Mylady Grandisson ? Oui, sans doute. Cependant, par intervalles… Ne me haïssez pas, Madame. Je veux vous découvrir le fond de mon cœur & toute ma foiblesse.

Continuez, chere Émilie : vous ne sauriez me donner une meilleure preuve de votre tendresse & de votre confiance.

Cependant par intervalles, je croyois sentir qu'il s'élevoit dans mon cœur quelque chose de semblable à l'envie : Ah ! vous souffrez, je le vois, de m'entendre prononcer ce nom ?

Si je souffre, c'est de pitié pour vos peines, ma chere Émilie. Vous ne savez pas combien mon cœur est dilaté, par votre charmante confiance. Continuez donc, mon cher Amour.

Un jour, dans la résolution d'examiner mes propres sentimens ; je lui ai demandé, pensai-je en moi-même, la permission de vivre avec eux après leur mariage : Eh ! que me suis-je proposé dans cette demande ? Rien que d'innocent, croyez-moi. Ce que je desirois me fut accordé. C'étoit une grace que j'avois crue nécessaire à mon bonheur. Cependant, me demandois-je mille fois le jour, suis-je heureuse ? Non. Aimerois-je moins mon Tuteur ? Non. Mylady m'en est-elle plus chere, pour m'avoir fait obtenir cette faveur ? Il me semble que je l'admire de plus en

plus, & que je ressens toute sa bonté ; mais je ne sais ce que je ressens encore. Il me semble qu'en l'aimant beaucoup, je souhaiterois quelquefois de l'aimer moins. Ingrate Émilie ! & je me faisois alors les plus séveres reproches. Sûrement, Mme, la pitié ressemble beaucoup à l'amour ; car, pendant que vos incertitudes ont duré, j'ai cru vous aimer plus que moi-même : mais lorsque je vous ai vue heureuse, & qu'il n'est point resté de motif pour la pitié, odieuse Fille que je suis, il m'a semblé que j'aurois été quelquefois bien aise de pouvoir vous rabaisser : ne me haïssez-vous pas à présent ?

Non, non, Émilie. Ma pitié, comme vous dites, augmente ma tendresse pour vous. Continuez, chere Fille. Votre ame est le pur livre de la nature. Faites m'en lire une autre page ; & comptez sur ma plus tendre indulgence. Je savois, avant vous-même, que vous aimiez votre Tuteur.

Avant moi-même ! comment cela se peut-il, Mme ? Je ne me lassois donc pas de me faire des questions. Quoi, Émilie ? Ta tendresse augmente pour ton Tuteur, & n'augmente pas pour Mylady Grandisson, qui te comble d'amitié ! L'Envie se mêleroit-elle dans ton cœur avec l'Admiration ? Ah ! imprudente Fille, & plus qu'imprudente ! où tes folies doivent-elles finir ? Juste Ciel ! si je me laisse entraîner comme je fais, ne serai-je pas la plus ingrate des Créatures ? Ne m'attirerai-je point la haine de mon Tuteur, au lieu de son affection ? Ne me rendrai-je pas méprisable au monde entier ? Et quelle sera la fin de toutes ces malheureuses suppositions ? Cependant je ne laissois pas de m'excuser aussi, car j'étois sûre qu'il n'entroit point de mal dans mes intentions : je savois que mon unique desir étoit de me voir aimée de mon Tuteur, & de pouvoir l'aimer. Mais quoi ? pensai-je à la fin ; puis-

je me permettre d'aimer un Homme marié, & marié avec mon Amie ? Quelquefois cette idée m'a fait trembler ; car je jettois les yeux en arriere, & je me disois : Te serois-tu permis, il y a un an, Émilie, d'aller aussi loin que tu es déja ? Non, répondois-je à ma propre question. N'est-ce donc pas un avertissement bien clair, du chemin que tu auras fait dans l'espace d'une autre année ? Là-dessus, j'ai pris la résolution de proposer un cas au Docteur Barlet, au nom de trois personnes, que j'ai supposées être de la connoissance de ma Femme de Chambre ; deux jeunes Filles & un jeune Homme, vivant dans la même maison ; le jeune Homme engagé à l'une des jeunes Filles ; l'autre en ayant connoissance ; & quoiqu'incapable d'une pensée criminelle, sentant néanmoins croître son estime pour le jeune Homme, & commençant à craindre qu'il n'y ait quelque chose à condamner dans son cœur. Quel seroit, ai-je demandé en son nom, l'avis du Docteur sur ce cas ?

Et quel est en effet son avis, ma chere ?

Je suis une imbécille, de lui avoir fait cette question. Il doit m'avoir devinée, je le répéte. Si vous l'avez pu, vous Madame, sans que le cas vous ait été proposé, il doit l'avoir fait sans peine. Nous autres jeunes Filles, nous croyons que personne ne peut nous voir, lorsque nous avons la main devant nos yeux. En un mot, le Docteur a prononcé que l'augmentation de l'estime étoit un commencement d'amour. La conséquence étoit, que tôt ou tard la jeune Fille s'efforceroit de supplanter son Amie, quoiqu'à présent la seule pensée lui en fît peut-être horreur. Il a voulu qu'Anne l'avertît de se précautionner contre une flamme naissante, qui pouvoit, a-t-il dit, causer de grands ravages dans son cœur, &, sans la conduire à son but, faire le malheur d'un heu-

reux couple, qui, suivant mon exposition, méritoit le sort dont il jouit. Enfin il lui a fait conseiller d'abandonner la maison ; & pour son propre honneur, pour son repos, de s'éloigner à la plus grande distance qu'il sera possible. Croyez-moi, Mme, cette décision m'a fort effrayée. J'ai jetté les papiers au feu ; & depuis que je les ai lus, je n'ai pas eu de repos. Ma chere Mylady Grandisson, ai-je pensé continuellement, si votre bonté m'encourage un peu, je vous ouvrirai mon cœur. Il faut bien qu'un jour ou l'autre vous entendiez parler de ma folie, de ma foiblesse. À présent, chere Mme, pardonnez-moi : gardez mon secret, & dites-moi ce que j'ai à faire.

Et que puis-je vous dire, ma chere Enfant ? Je vous aime. Je vous aimerai toujours. Je prendrai soin de votre honneur, autant que du mien. Je m'efforcerai d'entretenir, pour vous l'affection de votre Tuteur.

Je me flatte, Madame, qu'il n'a jamais eu le moindre soupçon de ma folie.

Il ne m'a jamais parlé de vous qu'avec tendresse.

J'en loue le Ciel ! mais dites, Mme, donnez-moi quelque conseil. Mon cœur sera dans vos mains. Vous le guiderez comme il vous plaira.

Quelle est votre propre opinion, ma chere ?

Je ne dois plus penser, Mme, à vivre avec vous.

Pourquoi ? Vous me trouverez toujours votre véritable Amie.

Mais je suis sûre que l'avis du Docteur est juste. Je dois vous avouer, Mme, que chaque jour, chaque heure du jour, où je vois

sa tendresse pour vous, le plaisir qu'il prend à faire du bien, & l'admiration que tout le monde a pour lui, je l'admire de plus en plus. Je vois que j'ai moins de pouvoir sur moi-même que je ne me l'étois promis : & si son mérite ne fait que se répandre sans cesse avec un nouveau lustre, foible comme je suis, il me sera impossible de soutenir l'éclat de sa gloire. Ô Madame ! je dois fuir. Quoi qu'il m'en puisse coûter, je suis résolue de fuir.

Que d'admiration, que de pitié, que de tendresse j'ai ressenti pour cette chere Créature ! Je l'ai prise dans mes bras ; & la serrant contre mon sein ; Que vous dirai-je, mon Émilie ? Que puis-je vous dire ? Apprenez-moi vous-même ce que vous attendez de moi !

Vous êtes prudente, Mme. Vous avez le cœur tendre & généreux. Ah ! que ne suis-je aussi bonne ! Prescrivez-moi quelque chose. Je vois qu'il y auroit de la folie à souhaiter de vivre avec vous & mon Tuteur.

Est-il nécessaire, ma chere, pour régler vos sentimens, que vous cessiez de vivre avec nous ?

Absolument nécessaire, j'en suis convaincue.

Si vous alliez à Londres, ma chere, vous mettre sous la protection de sa Tante ?

Quoi, Madame ? Encore dans la maison de mon Tuteur ?

J'espere qu'un peu d'absence, avec le secours de cette disposition, dont vous me donnez de si fortes preuves, produira l'effet que nous desirons : car enfin, ma chere, vous ne pouvez jamais penser qu'à admirer, dans l'éloignement, les grandes qualités de votre Tuteur.

Il est vrai que je ne me connois que d'aujourd'hui. Je n'aurois jamais cru que je pusse former d'autre espérance, que d'être regardée comme sa Fille ; & je crois que ma découverte ne vient pas encore trop tard : mais je ne dois pas habiter la même maison. Je ne dois pas vivre avec lui dans une société continuelle.

Admirable discrétion ! charmante innocence ! Hé bien, ma chere, si vous vous adressiez à Mylady L... ou à Mylady G... ?

Ah non, non ! je n'y gagnerois rien non plus. Mon Tuteur seroit le continuel sujet de notre conversation ; & souvent, trop souvent, sa bonté fraternelle l'ameneroit chez ses Sœurs.

Quel courage ! je vous admire, Émilie. Je vois que vous avez fait de profondes réflexions sur ce point. Quelles sont donc vos idées ?

Ne les devinez-vous pas ?

Je sais ce que j'aurois à souhaiter... Mais vous devez parler la premiere.

Ne vous souvenez-vous pas de ce que la bonne M Sherley m'a dit le jour de votre Mariage... que je serois regardée, dans la Famille, comme une seconde Henriette ?

Je m'en souviens, très-chere Émilie. Et votre inclination vous porteroit-elle...

Ah, Mme ! si j'obtenois cette faveur, toute mon ambition seroit de marcher sur vos traces au Château de Selby, d'apprendre de vos nouvelles, de vous écrire, de me former sur les modeles qui ont servi à vous former vous-même, de recevoir de M Sherley &

de M Selby le nom de leur Émilie. Mais vous entreprendrez donc, Mme, de me procurer le consentement de mon Tuteur ?

J'y employerai tous mes efforts.

Vos efforts ? Le succès est donc certain. Il ne vous refusera rien.

La bonne M Sherley y consentira-t-elle ?

Je n'en doute pas, si votre Tuteur y consent.

M. & M Selby voudront-ils me recevoir comme leur Niece ?

Nous pouvons les consulter ; ils sont heureusement ici.

Mais il reste une objection, Madame, une grande objection.

Eh ! quelle est-elle, mon Amour ?

Votre Cousin, le jeune M. Selby. Je le respecterois comme votre Cousin, & comme le Frere des deux Miss Selby ; mais c'est tout.

Jamais, ma chere, je n'ai eu cette idée, & ma Famille n'y pense pas non plus.

Ainsi, Madame, si vous faites réussir mon projet, j'accompagnerai M. & M Selby à leur départ ; & je ne doute point que je ne sois bientôt une heureuse Fille. Mais souvenez-vous toujours que je dois aimer mon Tuteur. Ce sera, Madame, d'un amour qui n'exclura point Mylady Grandisson d'une grande part, & de la plus grande, s'il m'est possible. À présent (en me jettant ses bras autour du cou) permettez que je vous demande pardon de tant d'étranges propos que je vous ai tenus. J'aurai le cœur plus tranquille, avec une Confidente telle que vous. Cet exemple de bonté

vous rend plus qu'égale à Clémentine même. Que je vous dois de remercimens pour votre patience, & sur un sujet de cette nature ! Cependant assurez-moi, chere Mylady, que vous ne haïssez pas une petite Fille qui a la vanité de vouloir imiter vous & Clémentine.

J'ai pleuré de joie, de compassion & de tendresse. N'aurez-vous pas, ma chere Grand'Maman, plus d'affection que jamais pour cette chere Fille ? Ne l'appellerez-vous pas votre Émilie ? Et ne penserez-vous pas d'elle, comme votre Henriette ?

*Lundi 5.*

J'ai déja obtenu de mon Oncle & de ma Tante une haute approbation pour les desirs d'Émilie. À sa priere ils ont demandé le consentement de Sir Charles, comme une faveur. Il a souhaité de la voir là-dessus. Elle est venue d'un air timide, & les yeux baissés. Il a pris sa main : j'apprends, Émilie, que vous souhaitez de rendre à M Sherley, à M. & à M Selby, la petite Fille & la Niece que je leur ai dérobée ; ils s'en réjouissent. Vous serez heureuse sous leur protection. Mylady ne vous verra pas partir sans regret. Mais elle y consent en leur faveur : & nous aurons un plaisir de plus dans nos visites à Northampton-Shire. Est-ce une résolution déterminée, ma chere ?

Oui, Monsieur, & j'espere que vous me permettrez de partir avec Madame Selby.

Vous vous arrangerez entre vous, Mesdames. Je n'ajoute qu'une chose : vous avez une Mere ; Émilie, nous ne devons pas prendre de résolution, sans sa participation. Il faut faire aussi un compliment à mes Sœurs, à leurs Maris & à ma Tante. Ils vous

aiment : ma Pupille doit se conserver l'estime & l'amitié de tous les honnêtes Gens.

La chere fille a fait une profonde révérence. Elle a répondu, en pleurant, que son Tuteur étoit la bonté même.

Si vos idées changent, a-t-il repris, ne craignez point de nous le faire connoître. Notre étude mutuelle sera de contribuer au bonheur les uns des autres. Songez, dans l'intervalle, s'il y a quelque chose de plus en quoi je puisse vous obliger.

Ô Monsieur ! votre bonté… Elle est accourue à moi, & penchant la tête sur mon sein, elle y a fini sa phrase… ne doit pas aller trop loin pour une malheureuse Fille ! je lui ai baisé le front. Héroïque Émilie ! l'ai-je nommée tout bas, pour la confirmer dans son Héroïsme.

Ainsi, ma chere Grand-Maman, cet important article est réglé. Ma Tante nous garantit votre approbation, & vous recevrez là-dessus une Lettre de Sir Charles. Mon Oncle & ma Tante commencent à s'ennuyer de nous ; c'est du moins ce que nous leur disons, Sir Charles & moi. Ils prétendent que nous ne sommes pas raisonnables, & n'en pensent pas moins à leur départ.

## Lettre 111

*Au Château de Grandisson, 13 Février.*

Une Lettre que je vous envoie, du Seigneur Jeronimo, vous donnera des nouvelles fort surprenantes. Pauvre, pauvre Clémentine ! Je remets à vous dire, dans ma premiere, combien

nous avons été touchés. Tout ce que je puis ajouter à présent, c'est que je demeure votre, &c.

## Lettre 112

Vous serez surpris, mon cher Chevalier ; vous tomberez dans le plus grand étonnement. Cette chere Clémentine ! avec quel oubli d'elle-même elle a terni toute sa gloire ! Une Fille si délicate sur l'honneur... Bon Dieu ! faut-il que moi, son Frere, que votre Jeronimo expose l'imprudence d'une Sœur si chere !

Nous avions donné dans presque tous les désirs de son cœur. Elle nous avoit demandé un mois, pour voyager de Ville en Ville, de l'autre côté des Apennins, sous prétexte de fortifier sa santé ; & nous n'étions pas sans espérance qu'à la fin de ce terme elle consentiroit à recevoir la main du Comte de Belvedere, pour lequel elle marquoit de la reconnoissance & de la pitié. Nous avions approuvé, pendant son absence, différentes excuses sur lesquelles elle avoit différé son retour. Cependant nous avions été plus difficiles pour la permission de visiter Rome & Naples, & nos raisons l'avoient contentée. Elle nous demanda la permission de prendre à son service, en qualité de Page, un jeune Anglois, Neveu d'un Négociant de Livourne, & bien recommandé par son Oncle, sur les recherches de Madame Bémont, qui s'étoit chargée de ce soin. Nous ne fîmes point difficulté d'y consentir, dans la supposition que son unique motif étoit une reconnoissance innocente pour un Homme du même Pays, dont nous lui permettions de respecter la mémoire. Ce jeune Homme la suivit à Pistoie, à Patro, à Pise, à Sienne, &c. & dans quelques-unes de ces courses,

elle eut la compagnie de Madame Bémont. Mais ayant souhaité de voir la Côte maritime, depuis Piombino jusqu'à Luques, & parlant d'aller jusqu'à Gènes, d'où elle devoit revenir après avoir achevé son mois, elle quitta cette Dame, pour continuer sa marche avec ses seuls Domestiques. Bien-tôt elle trouva le moyen d'en disperser une partie, avec ordre de la rejoindre à Luques : ma Sœur capable de cette pensée ! & ne retenant que Laura, sa femme de Chambre & le Page, elle prit le plus court chemin pour se rendre à Livourne. Là, elle est montée dans un Vaisseau, prêt à faire voile pour Londres ; & sa navigation a duré trois jours, avant qu'on ait eu la moindre nouvelle de son embarquement. Mais une Lettre, adressée à Madame Bémont, que cette Dame nous communique par un Exprès, nous jette dans le dernier étonnement, en nous apprenant les circonstances de sa fuite & de son départ pour l'Angleterre. Lisez-la, dans les propres termes.

« Pardon, très-chere Madame ! mille fois pardon ! Je m'engage dans une entreprise, qui suffit pour mon châtiment. Ainsi je vous demande à la fois grace & pitié. Le mal prochain est toujours le plus terrible. Mon aversion est extrême pour le mariage. Je vois toucher à sa fin le terrible mois, après lequel on s'attend à me livrer au pouvoir d'un homme contre lequel je n'aurois pas d'objection à faire, si je me sentois capable de le rendre heureux, & de trouver quelque bonheur avec lui. Mais quel moyen ! Persuasion ! cruelle persuasion ! Un Pere à genoux, une Mere en larmes, des Freres généreux, mais pressans ; comment, comment résister, si je retourne à Boulogne ? Vous, mes chers Parens, mes Amis, à Boulogne, à Urbino, grace & pardon. Que n'ai-je pas souffert, avant que d'en venir à la résolution qu'il faut que j'exécute, quand elle devroit être suivie du repentir. Ô Comte de Belvedere ! je vous demande grace aussi. Changez d'attachement.

Vous méritez une meilleure Femme, que la conscience, l'honneur, la justice, termes qui signifient la même chose, ne peuvent vous la donner dans la malheureuse Clémentine… elle n'ose ajouter della Porretta. Ah, ma Mere ! »

Clémentine a laissé cette Lettre à Livourne, avec ordre de ne pas la faire partir avant que le Bâtiment eût mis à la voile. Nous sommes tous dans une mortelle consternation, mais sur-tout ma Mere. L'espérance d'adoucir un peu ses peines nous fait prendre la résolution d'anticiper sur notre visite d'Été ; & malgré l'obstacle de la saison, notre dessein est de partir dans huit jours. Que le Ciel donne, à ma Mere, la force de soutenir ce voyage !

Nous jugeons que le plan de ma Sœur étoit formé de longtems. Elle avoit congédié sa fidelle Camille, parce qu'elle la trouvoit trop pressante pour lui faire changer de condition. Je crains en effet que cette honnête Fille n'ait exécuté avec trop d'affection l'ordre de mon Frere, qui lui avoit recommandé de ne pas perdre une occasion, pour inspirer de tendres sentimens à sa Maîtresse, en faveur du Comte de Belvedere. Depuis quelque tems, Laura étoit devenue sa Servante favorite.

On ne peut douter que ce ne soit le jeune homme qui a ménagé toute cette intrigue. Il se nomme Édouard Dagley. Madame Bémont se rappelle aujourd'hui diverses circonstances, qui lui auroient été suspectes, si elle avoit pu soupçonner Clémentine d'une entreprise de cette nature. Le Vaisseau qu'elle a pris se nomme le Colchester, commandé par le Capitaine Henderson.

Comment cette chere Créature pourra-t-elle soutenir vos regards, en arrivant en Angleterre ; les vôtres, ceux de Mylady Grandisson & de vos deux Sœurs ? Que n'aura-t-elle point à souf-

frir dans un tel voyage, & dans une telle saison ? À quelles insultes n'est-elle pas exposée ? avec si peu de connoissance de la Langue Angloise ; avec Laura qui n'en sait pas une syllabe ; dans la dépendance d'un jeune Étranger ; sans autres habits que ceux qu'elle avoit emportés pour son voyage ! Si l'argent ne lui manque point, c'est ce que nous ignorons ! L'Angleterre, dans ses idées, un Pays d'hérétiques ! Juste Dieu ! Ma Sœur peut-elle avoir été capable de cette témérité !

Mais quelle doit-être son aversion pour le mariage ! Il est certain que nous nous sommes trop précipités. Le changement de votre sort est une bonne garantie ; cependant, j'ose le dire, vous n'auriez jamais soupçonné Clémentine d'une si folle démarche. Hélas ! nous jugeons qu'il faut l'attribuer aux dernieres atteintes de sa maladie, plus qu'à toute autre cause. Lorsque le désordre est une fois dans la tête, les remedes sont sans force, & la guérison est toujours imparfaite. Mais je répete que nous nous sommes trop hâtés. Le Général... Cependant il est le plus désintéressé des hommes ; sans quoi, il n'auroit pas été si pressant pour son mariage.

Chere, chere Clémentine ! Que mon cœur saigne des peines dont elle est menacée ! Mais elles ne peuvent approcher de celles de sa Mere. Ma Sœur n'ignore point que la vie de son Pere & de sa Mere est liée à la sienne. Je le dis encore : il faut qu'elle soit retombée dans son ancienne maladie, pour avoir fait une démarche qui nous pénétre jusqu'au fond du cœur.

Sur les lumieres que nous avons pu recueillir, nous nous flattons que vous parviendrez à la découvrir, avant qu'elle soit exposée à toutes les disgraces que nous redoutons pour elle, avant qu'elle se trouve dépourvue d'argent & d'autres commodités. Si je

ne me trompe point dans cette espérance, vos Sœurs auront la générosité d'accorder leur protection à l'Imprudente, jusqu'au moment de notre arrivée. Notre compagnie sera, mon Pere, ma Mere, l'Évêque mon Frere, le Pere Marescotti, nos deux Cousins, Julien & Sebaste, & votre Jéronimo. Madame Bémont, par de purs motifs d'humanité, a promis d'accompagner ma Mere. La pauvre Camille, presque aussi inconsolable que ma Mere, ne manquera point d'être à sa suite.

Nous vous prions familierement de nous faire trouver une maison à louer, la plus grande qu'il sera possible. Les circonstances nous obligent de nous borner aux simples commodités. Aussi n'aurons-nous que les Domestiques nécessaires. Le Comte de Belvedere s'accommodera du logement qui pourra s'offrir. Si M. Lowther est de retour à Londres, il se donnera volontiers les soins, dont je prends la liberté de vous charger. Avec des vents favorables, notre Patron ne demande que trois semaines pour nous rendre dans la Tamise.

Que le Ciel, mon cher Grandisson, éloigne de notre entrevue tout ce qui pourroit en troubler la douceur ! Puissions-nous trouver la chere Fugitive en sureté sous votre protection, ou sous celle d'une de vos nobles Sœurs ! J'espere que ce malheureux incident ne produira rien de désagréable entre Mylady Grandisson & vous. Si ce malheur arrivoit, de quel surcroît de disgraces ma téméraire Sœur n'auroit-elle point à répondre ?

Le Général est trop irrité contre cette malheureuse Fille, pour penser à nous accompagner, quand il pourroit en obtenir la permission de son Souverain. La moindre réparation, dit le Prélat, que la chere Créature puisse faire à sa Famille, est de tendre la

main de bonne grace au Comte de Belvedere, qui regarde d'avance l'issue de cet événement comme la crise de son sort.

Je sais à peine ce que je viens d'écrire, & comment quitter la plume. C'est vous, notre cher Ami, notre Consolateur, notre Frere, & dans cette occasion, notre refuge après Dieu, qui servirez de guide à nos démarches, & qui mettrez à couvert la gloire de notre Sœur & la nôtre. Nous attendons cette grace du Ciel & de vous. Adieu, le plus noble des Amis !

## Lettre 113

*14 Février.*

Je vous ai promis le détail des circonstances. Nous étions hier à dîner, avec toute la joie & l'harmonie possible, Émilie comptant les jours heureux qu'elle espere de passer en Northampton-Shire, Sir Charles employant de généreuses raisons pour engager mon Oncle & ma Tante à faire un plus long séjour avec nous ; lorsque la triste Lettre fut remise entre ses mains. C'est de mon cher Jéronimo, dit-il, en jettant les yeux sur l'adresse. Il l'ouvrit, après un mot d'excuse ; & dès les premieres lignes, il trésaillit. Ensuite, sans donner la moindre explication, il salua la Compagnie, il quitta la table, & se retira dans son cabinet.

Nous n'avions pas achevé de dîner. Je pressai nos Amis, mais je ne pus leur donner l'exemple. Nous nous levâmes du consentement de tout le monde, & nous passâmes dans la salle voisine. Sir Charles nous y rejoignit bientôt, mais le visage enflammé. Il sembloit avoir fait effort pour le composer, quoiqu'il n'y eût pas réus-

si. Je le regardai, avec des yeux qui parloient sans doute, puisqu'il me dit aussi-tôt en prenant ma main : Ne vous alarmez point, mon Amour ; nous recevrons bientôt une visite d'Italie. D'Italie, Monsieur ! Oui, ma chere. Qui ? qui, Monsieur ?

Le Docteur Barlet étoit avec nous. Il le pria de traduire la Lettre. Le Docteur s'étant retiré pour cette commission, Sir Charles nous dit qu'il n'étoit pas impossible que Clémentine ne fût bientôt en Angleterre, & peut-être avant le reste de sa Famille. Ne soyez pas surpris, ajouta-t-il, en voyant que nous nous regardions les uns les autres ; le Docteur Barlet vous lira sa Traduction : & me tendant la main, il me pria de sortir un moment avec lui.

Il me conduisit à son cabinet, où il m'expliqua, dans les termes les plus tendres, le fond de la Lettre. Chere Henriette, me dit-il, en passant ses bras autour de moi, vous ne douterez jamais de la constance de mon Amour. La démarche que je vous apprends me cause autant d'inquiétude que de surprise. Que le Ciel protège la chere Clémentine ! Joignez vos prieres aux miennes. Vous êtes capable de pitié pour cette malheureuse Fille. Je me la représente désolée & sans protection ; votre pitié s'étend, j'en suis sûr, jusqu'à ses tristes Amis. Ils la suivent. Ils sont pleins de vertu & d'honneur ; ils ont les meilleures intentions : mais des instances excessives ont un air de persécution. Dans les fâcheuses circonstances que vous connoissez, ils devoient lui accorder du tems. Le tems triomphe de tout.

Je vous supplie, Monsieur, répondis-je, de lui accorder sur-le-champ votre secours. Ma seule inquiétude est pour sa sûreté, pour son honneur, & pour le chagrin que vous ressentez vous-

même, dans une occasion si touchante ; heureuse si je puis le diminuer en le partageant.

Il me serra plus ardemment encore : je n'ai, me dit-il, aucun doute de votre généreuse bonté. Je ferois injustice à Clémentine, à mon cœur, à vous, qui en êtes la Maîtresse absolue, si je me croyois obligé de vous renouveler aujourd'hui les protestations de mon inviolable amour. Vous serez informée de chaque pas que je vais faire. Vous m'aiderez de vos conseils. Les ames aussi délicates que la vôtre & celle de Clémentine, doivent avoir entre elles une sorte d'alliance. Je me fierai à mes mesures, lorsqu'elles seront approuvées de mon Henriette. Toutes mes démarches seront communiquées à nos Amis : leur discrétion nous est connue. Je ne laisserai à personne aucun sujet de douter, qu'autant qu'il est en mon pouvoir, mon Henriette ne soit la plus heureuse des Femmes.

Quelle est, Monsieur, la date de votre Lettre ? Il avoit déja remarqué, dit-il, qu'elle étoit sans date ; la douleur de Jéronimo... Clémentine, interrompis-je, est peut-être arrivée. Laissez-moi dans cette Maison avec mon Oncle & ma Tante, que j'engagerai à rester un peu plus long-temps qu'ils ne se le proposoient, & partez promptement pour la Ville. Si vous pouvez rendre service à une pauvre malheureuse Étrangere, destituée, comme vous le craignez, de toute protection, & peut-être exposée à mille sortes de dangers, vos Lettres me seront, s'il est possible, plus agréables que la présence même de l'homme qui m'est plus cher que moi.

J'étois élevée, mes cheres Dames. C'étoit m'agrandir, que de me trouver dans le pouvoir de convaincre Sir Charles Grandisson, que tous mes sentimens, pour la plus noble des Femmes étoient réels.

Je suis trop heureux ! me dit-il, en m'embrassant ; votre bonté me prévient. Je pars pour la Ville. Vous retiendrez nos amis. Un amour fondé comme le mien sur les perfections de l'ame, de quelques charmes qu'elles soient accompagnées dans l'aimable figure que je tiens entre mes bras, est le comble du bonheur !

Il rejoignit avec moi la Compagnie qui nous attendoit. Tous se leverent à notre arrivée, par un mouvement comme involontaire ; dans l'impatience d'entendre nos résolutions. Le Docteur n'avoit pas achevé de traduire la Lettre : mais Sir Charles la fit demander, & pria le Docteur, qui l'apporta lui-même, de nous la lire en Anglois ; ce qu'il fit très-facilement. Mon Oncle, ma Tante, Lucie & M. Deane n'attendirent point que Sir Charles eût parlé, pour le prier de ne faire aucune attention à ses Hôtes, & de suivre librement toutes ses vûes. Il leur dit que s'ils vouloient promettre de me tenir compagnie, il partiroit le lendemain pour Londres. Ils s'y engagerent, & sans bornes, pour laisser une carriere plus libre à sa générosité.

Il me reste, lui dis-je, une chose à vous demander : Ne souffrez point, si vous pouvez l'empêcher, que la Fugitive soit traînée malgré elle à l'Autel. Qu'on ne prenne point avantage de sa téméraire démarche, comme on y paroît disposé dans quelques endroits de la Lettre, pour lui faire acheter sa réconciliation par une prompte complaisance. Il m'a nommée sa généreuse, sa noble Henriette, en me répétant qu'il se gouverneroit par mes avis.

Il est parti ce matin. Joignez, mes cheres Myladys, vos plus ardentes prieres aux miennes, pour l'heureuse fin des afflictions de Clémentine. Que je suis impatiente de la voir ! mais c'est avec un mêlange de crainte. Croyez-vous que je puisse la voir, en effet,

sans appréhender qu'elle ne me regarde comme l'usurpatrice de ses droits ? Elle est indubitablement son premier amour.

Votre Frere est parti dans le dessein d'achever promptement de faire meubler la nouvelle maison qu'il a prise dans Grosvenor-Square, pour y recevoir ses nobles Hôtes. Il nous informera de ses autres vûes dans l'occasion. Adieu, mes très-cheres Sœurs ! Que je suis fiere de pouvoir vous donner ce titre, en prenant celui de

*Henriette Grandisson !*

## Lettre 114

*Londres, Jeudi 15 Février.*

Hier en arrivant, ma très-chere vie, je trouvai une longue Lettre de la personne que nous admirons & que nous plaignons tous deux, datée de Dimanche dernier. Son stile, dans le récit qu'elle me fait des avantures de son voyage, ne confirme que trop l'égarement de son esprit. Je vous enverrai la Lettre même, aussitôt qu'elle m'aura permis de la voir, & que j'aurai pu lui faire accepter ma protection. Cette lecture vous affligera, du moins jusqu'à d'autres éclaircissemens qui pourront nous donner de meilleures espérances. Il y a déja dix jours qu'elle est en Angleterre. Je lui écrivis sur-le-champ, pour lui demander la permission de la voir.

Elle témoigne, dans sa Lettre, une généreuse joie de notre bonheur, & de toutes les perfections qu'elle entend vanter, dit-elle, dans le cher objet de mon immortelle tendresse. Au milieu

de ses touchantes évagations, elle conserve la grandeur d'ame qui a toujours distingué son caractere. Elle souhaite de vous voir, mais sans être connue.

Peut-être ne me seroit-il pas difficile de trouver son logement ; mais elle attend de mon honneur que je n'entreprendrai pas de le découvrir. Clémentine veut être scrupuleusement respectée : dans sa situation, il faut la flatter, & la contredire le moins qu'il est possible. L'excessive opinion qu'elle a de moi, lui fait craindre de s'être avilie à mes yeux ; elle paroît sensible à tout ; & quelquefois elle s'égare dans les minuties. Cependant je ne suis pas sans espérance de la ramener à elle-même. Il ne me paroît pas que sa raison soit profondément blessée. Que le Ciel me rende capable de calmer un cœur si noble !

J'espere que nos Amis vous feront trouver de l'agrément au Château de Grandisson, & qu'ils n'en manqueront point avec vous. Ce nuage passé, tous les jours de notre vie doivent être clairs & sereins. Ce sera du moins l'étude constante de la mienne. Les protestations seroient indignes de mon amour & de votre mérite. Tout ce que vous pouvez désirer que je sois, c'est ce que je veux être ; car ne suis-je pas l'heureuse moitié de la meilleure & de la plus généreuse des femmes ?

## Lettre 115

*Dimanche, 11 Février.*

Il y a beaucoup d'apparence que vous êtes déja informé de la plus téméraire démarche, où celle qui vous écrit se soit jamais

engagée ; quelques persécutions, quelques malheurs qu'elle ait essuyés dans les dernieres années de sa vie. Elle n'ignore point que c'est une démarche téméraire. Elle se condamne. Elle ne doute point qu'elle ne soit condamnée de tout le monde. Et si vous n'étiez pas un de ses plus séveres Censeurs, peut-être n'en auroit-elle pas meilleure opinion de votre justice ; car vous êtes un excellent homme : j'apprends que dans votre Pays même, tout le monde fait l'éloge de votre bonté ; & je vois que ce n'est pas la moindre de vos louanges, d'avoir fidelement rendu ce que vous deviez à un Pere, qui sembloit avoir oublié ce qu'il devoit lui-même à sa Famille. Votre principe, je le sais, est que dans les obligations mutuelles, la négligence de l'un ne justifie pas celle de l'autre. Hélas ! comment pourrai-je donc paroître devant vous ? Je rougis de cette seule pensée... moi qui viens d'abandonner les meilleurs & les plus tendres Parens ! Ciel, je t'en demande pardon ! Cependant puis-je dire que j'ai du repentir ? Il me le semble. Mais non, non, ce n'est au plus qu'un repentir conditionnel.

Je suis dans votre Angleterre. Ah ! ne me demandez pas ma demeure. J'y suis dans une basse condition ; sans fortune ; dans un logement assez incommode ; avec deux seuls Domestiques à ma suite. Laura, dont vous vous souvenez sans doute, qui pleure à chaque moment d'avoir quitté l'Italie ; un autre que vous ne connoissez pas, qu'on nommoit mon Page dans un tems qui n'est plus, & qui me sert maintenant à tout. Pauvre jeune homme ! mais il est honnête, il est fidele ! Qu'il soit récompensé par le Ciel ! le pouvoir me manque.

Le croirez-vous ? Dans cet étrange abbaissement de fortune, quelquefois de force & d'esprit, je ne laisse pas de me croire heu-

reuse : heureuse, de la seule pensée que je suis encore Fille.

Que dirai-je de plus ? J'ai mille choses à dire : tant de choses, que je ne sais par laquelle je dois commencer. Il vaut mieux me condamner au silence. D'ailleurs, je ne suis pas sûre de faire partir cette Lettre, ni de vous en écrire jamais d'autre.

J'ai déja passé dix jours dans cette grande Ville ; qui me paroît une Ville fort laide ; très-peuplée assurément, & le peuple fort actif. J'avois cru que tous les Habitans de votre Londres étoient riches... Mais de quoi vous entretiens-je ici ?... je ne suis sortie qu'une fois, & cela pour prendre l'air dans un de vos Parcs. Je ne saurois dire que l'Angleterre me plaise, ni ses Habitans : mais je n'ai encore vu personne.

Je mene une vie fort mélancolique : mais c'est celle qui me convient le mieux.

On me dit que vos Églises sont pauvres & nues. Vous faites plus pour vous-mêmes, que pour votre Dieu. Mais, dans cette simplicité de vos lieux de dévotion, peut-être avez-vous plus d'égard au cœur qu'à l'œil... Mais que veut dire tout ce que j'écris ? Je sens que je suis fort sujette à m'écarter.

La vérité est que je ne suis pas en bonne santé. Ma tête a besoin d'excuses.

Mais ne me direz-vous pas comment il est arrivé, qu'ayant le meilleur des Peres, la meilleure des meres, les Freres les plus affectionnés, je puisse les regarder comme autant de Persécuteurs ? Comment moi, qui les aime, qui les honore autant qu'une Fille & une Sœur l'ait jamais fait, j'ai pu les quitter, pour venir dans une Terre étrangere, une Terre d'Hérétiques ; moi qui

ne passois pas pour manquer de Religion & de piété ? Me direz-vous comment ce changement peut être arrivé ?

Il étoit un homme… Mais j'ai renoncé à lui ; & j'ai eu de bonnes raisons pour y renoncer. Croyez-vous donc que je m'en repente ? Non, Chevalier, en vérité. Jamais je ne m'en suis repentie. Cependant je ne pense à personne, ni si souvent, ni avec la moitié tant de plaisir. Quoiqu'Hérétique, il est le meilleur des hommes. Mais quelle hardiesse ! Oser dire ici qu'il est Hérétique ! Peut-être nous y donne-t-on le même nom. Je sais qu'on nous traite même d'Idolâtres. Pour moi, j'avoue que j'ai eu de l'idolâtrie à me reprocher… Mais je passe sur ce point. Il se peut que les Catholiques pensent plus mal des Protestans, & les Protestans des Catholiques, qu'ils ne méritent les uns & les autres. Je suis portée à le croire. Mais il ne me paroît pas moins que vous êtes une étrange Nation.

Il me semble, Chevalier, qu'il y a quelque chose qui me causeroit beaucoup de joie… On m'assure ici que vous êtes marié : c'est ce que je savois avant que de quitter l'Italie ; sans quoi vous devez croire que je ne serois jamais venue à Londres. Cependant j'aurois plutôt pris la fuite, que de consentir à me marier ; mais peut-être me serois-je retirée dans un Pays Catholique… Que voulois-je dire ?… Qu'il y a quelque chose que je souhaiterois beaucoup ; ce seroit de voir votre Femme… à condition néanmoins qu'elle ne pût me voir elle-même. Je suis venue avec peu d'habits ; & ce ne sont pas même les meilleurs que j'eusse à Florence. Tout est demeuré à Boulogne. Mon Pere & ma Mere aimoient à me voir parée. J'y consentois, pour leur satisfaction plus que pour la mienne. Je ne suis ni fiere, ni vaine. Vous me connoissez, & mieux que je ne fais moi-même. Mais, hélas ! Vous

ne me reconnoissez plus. Je suis une Fugitive, & je sais que vous ne me le pardonnerez jamais. Que faire ? c'est un mal sans remede. Cependant je prendrois plaisir à voir votre Femme ! elle se met richement, je suppose. Elle a raison sans doute, & je l'approuve beaucoup. On m'a dit que c'étoit une des plus belles Femmes d'Angleterre... À l'égard de sa beauté, je sais qu'elle n'a rien d'égal. J'en loue le Ciel. Vous savez bien, Chevalier, que dans toutes mes prieres, j'ai demandé que la meilleure des Femmes tombât au meilleur des Hommes. Je crois avoir entendu qu'Olivia parle d'elle avec éloge. Elle l'a vue en Angleterre, lorsqu'elle y étoit une vagabonde, hélas ! telle que je le suis à présent. Mais le motif d'Olivia étoit fort différent du mien. Elle étoit venue en Angleterre, dans l'espérance d'y obtenir un Mari. Pauvre Italienne ! je la plains du fond du cœur.

Mais est-il impossible, Chevalier, que je voie votre Femme sans qu'elle me voie ? Je n'ai pas besoin de me déguiser. Si vous étiez avec elle, lui donnant la main, par exemple, à l'Église ou dans quelqu'autre lieu, je ne ferois pas difficulté de me glisser dans quelque coin peu observé, habillée comme une simple Angloise, moins proprement, de la moitié que la Femme de Chambre de votre Mylady ; & dans cet état, vous pourriez me voir vous-même sans me reconnoître. C'est une grande satisfaction pour moi, que vous n'ayez pas démenti l'estime que j'avois autrefois pour vous. Cette espérance m'a soutenue. Oui, Monsieur, je vous remercie d'avoir fait tomber votre choix sur une Femme de tant de mérite & de beauté. Je me flatte qu'il ne manque rien non plus à sa naissance.

Je ne vous dissimulerai pas qu'en arrivant à Londres, je fus extrêmement déconcertée d'apprendre que vous n'y étiez point.

Je m'étois promis de trouver facilement l'occasion de vous voir tous deux, ne fût-ce que dans votre carrosse, à quelque passage ; car lorsque je fus informée de la réputation que vous vous êtes faite ici par toutes sortes de vertus, moi, pauvre Fugitive, j'aurois tremblé de paroître devant vous. Tant d'excellentes leçons que vous m'avez prodiguées ? Quel fruit ! Ah ! malheureuse Clémentine !

Où votre Seigneurie desire-t-elle de se loger ? me demanda Édouard, en débarquant. Mais je lui ai défendu ce style, & je ne veux pas que vous le connoissiez lui-même par le nom de sa famille. Laura répondit pour moi : Quelque part, proche du Chevalier Grandisson : n'est-ce pas votre dessein, Mademoiselle ? Je ne veux pas vous dire quelle fut ma réponse, car je ne puis souhaiter que mon asile soit connu. Je vous en supplie, Chevalier ; ne prenez aucune peine pour moi : je suis une fugitive. Ne vous avilissez pas vous-même, en avouant la moindre liaison avec une pauvre & malheureuse Fille, qui mérite l'abbaissement où elle est tombée. N'a-t-elle pas abandonné les meilleurs Parens ? Mais c'est pour éviter, & non pour obtenir un Mari ; ne l'oubliez pas, Monsieur.

Dois-je vous envoyer cet informe Écrit, que j'ai commencé pour m'amuser de mes sombres réflexions ? Je ne le ferois pas, si je le croyois capable de vous causer le moindre chagrin… Le Ciel préserve votre ancienne Pupille, de répandre des nuages sur les premiers jours de vos heureuses nôces. Cependant si vous permettez à votre Secrétaire, car je ne souhaite point cette faveur de votre main, si vous lui permettiez d'envoyer quelques lignes dans un lieu sûr, où mon Édouard pourroit la prendre sans être connu de personne, simplement pour m'informer si vous avez reçu quelques nouvelles de Boulogne, de Naples ou de Florence, (Je

me reproche de l'ingratitude pour cette bonne Madame Bémont), & pour m'assurer de la santé de mon Pere, de ma Mere, (Que mon cœur saigne pour eux !) de celle de mon cher Jéronimo, de mes deux autres Freres, & du vertueux Pere Marescotti, & de ma Belle-Sœur que j'ai tant de raisons d'aimer ; ce seroit un délicieux soulagement pour mon cœur, du moins s'il n'étoit pas question d'un récit trop affligeant ; car dans cette triste supposition, les jours de la pauvre Clémentine pourroient être comptés par le nombre de ses doigts.

Je suis tombée sur un sujet... Ma Lettre sera portée à votre maison de Londres. Vous donnerez ordre à votre Secrétaire que la sienne soit adressée à M. Trimbell, au Caffé de Withe, rue S. James, pour attendre qu'on vienne la demander. Votre honneur, Chevalier, me répond que vous n'opposerez rien au desir que j'ai de demeurer inconnue jusqu'à ce que je consente à vous apprendre ma demeure, ou à vous voir dans quelque autre lieu. Je signe seulement,

*Clémentine.*

## Lettre 116

*17 Février.*

N'ayant reçu hier aucune nouvelle de Clémentine, je passai tout le jour dans l'inquiétude ; & je cherchai à l'adoucir dans la compagnie de mes Sœurs & de leurs maris. Que de bénédictions se répandirent sur mon Henriette ! Qu'ils témoignerent de compassion pour la chere Fugitive, & qu'ils ont d'impatience de la

voir ! Aujourd'hui, un inconnu m'a remis une Lettre d'elle. Vous trouverez ici une copie de la mienne, & de sa réponse, avec celle de ma réplique, & celle de la sienne. Ne faites pas difficulté de les lire à nos Amis. La derniere vous apprendra que la permission de la voir m'est accordée. J'aurois remis à vous écrire après l'entrevue, si je pouvois manquer une poste. Livrez-vous aux meilleures espérances, mon très-cher Amour. J'ose me promettre que dans peu de jours, le nuage, qui menace une Famille respectable, & qui intéresse notre compassion, sera heureusement dissipé. Répondez de moi à tous mes Amis.

## Lettre 117

*Mercredi au soir, 18 Février.*

La généreuse, la noble Clémentine en Angleterre depuis dix jours, sans avoir fait l'honneur à son quatrieme Frere de l'informer de son arrivée ! Pardon, Mademoiselle, si je vous reproche de la cruauté. Vous pouvez faire, du plus heureux homme du monde, un homme très-malheureux ; & ce sort est infaillible pour lui, si vous lui dérobez l'occasion de se jetter à vos pieds, pour vous marquer toute la joie qu'il ressent de votre heureuse arrivée. Votre Jeronimo & le mien m'a fait l'honneur de m'écrire. J'ai mille choses à vous dire de votre Famille ; mais elles ne peuvent être confiées au papier, ni renfermées dans les bornes d'une Lettre. Permettez, Mademoiselle, que j'aie l'honneur de vous voir, accompagné d'une de mes Sœurs, ou seul si vous le desirez ; vous avez en moi un Ami fidele, indulgent ; éloigné, ne le savez-vous pas, de toute sorte de sévérité. Si vous souhaitez que votre

demeure soit inconnue à tout autre, je garderai inviolablement votre secret. Vous serez aussi libre dans toutes vos volontés, dans toutes vos actions, que si j'ignorois moi-même où vous demeurez. En un mot, si vous avez jamais pensé favorablement de votre Frere, si vous avez jamais souhaité le voir heureux, accordez-moi la liberté de vous voir ; car je répete que son bonheur en dépend.

Je ne reçus qu'hier la Lettre de notre cher Jéronimo. Elle contient des explications fort tendres.

L'espérance d'apprendre de vos nouvelles m'a fait prendre la poste, pour être ici ce soir. Sur-le-champ j'aurois pris des informations. Mais j'étois fort éloigné de croire que ma Sœur fût à Londres depuis dix jours. Ne différez pas un moment, à soulager le cœur de votre très-humble, très-fidele & dévoué Serviteur,

*Charles Grandisson.*

## Lettre 118

On me remet votre Lettre. Que puis-je vous répondre. Je souhaite de vous voir, mais je n'en ai point la hardiesse. Votre bonheur, dites-vous, en dépend. Pourquoi ce langage ? Je souhaite de vous voir heureux. Cependant, si vous souhaitiez que je le fusse aussi, vous ne m'auriez pas laissée dans l'incertitude sur la situation de ma Famille. Votre silence n'est pas sans dessein. Il n'est pas digne du Chevalier Grandisson. Vous l'avez cru propre à m'arracher un consentement, que vous n'esperiez point d'obtenir par d'autres voies. Mais pouvez-vous faire grace à la téméraire Clémentine ? Le Ciel est pitoyable, comme il est juste. Vous l'imi-

tez ; cependant, tout humiliée que je suis, comment paroître aux yeux d'un homme dont j'ai toujours respecté le caractere, & pour lequel mon admiration ne fait qu'augmenter depuis que je suis en Angleterre ?

Mais vous croyez-vous capable, Monsieur, me promettez-vous d'engager ma famille à me laisser vivre dans le célibat ? Pouvez-vous répondre en particulier que je ne serai plus importunée par le Comte de Belvedere ? Me garantissez-vous le pardon, non-seulement pour moi, mais pour ma pauvre Laura ? Vous chargez-vous de prendre à votre service, ou de placer honnêtement le jeune homme qui s'est conduit sans reproche au mien ? car il ne souhaite point retourner en Italie.

Répondez à des questions si simples ; & vous aurez d'autres éclaircissemens de

*Clémentine.*

## Lettre 119

*16 Février.*

Mes réponses seront aussi simples que les questions. Je m'efforcerai, Mademoiselle, d'obtenir de votre Famille, la liberté que vous désirez dans le choix de votre condition. Mais qui peut ôter l'espérance au Comte de Belvedere ? Laissez-le espérer. Lorsqu'il ne sera plus secondé par les instances de votre Famille, il dépendra de vous d'encourager ou de rejetter ses soins. Je m'engage à votre réconciliation avec tous vos Proches, & je suis sûr du succès. Non-seulement Laura obtiendra son pardon, mais elle peut

compter sur une pension égale à ses gages, si la continuation de ses services n'est point acceptée. Je me charge de votre jeune homme, & je lui promets une place convenable à ses talens.

Àprésent, Mademoiselle, accordez l'honneur de vous voir à votre Frere, votre Ami, votre très-humble, &c.

*Charles Grandisson.*

## Lettre 120

*17 Février.*

Je compte sur votre honneur, Monsieur, pour l'exécution des articles auxquels vous vous engagez. Cependant, plus je pense à votre visite, plus je sens croître ma confusion. Je regrette extrêmement qu'à mon arrivée vous ne vous soyez pas trouvé à Londres. J'avois le cœur plein alors ; j'aurois pu vous voir, vous parler avec plus de fermeté que je ne m'en promets à présent. Cependant je vous verrai. Demain, Monsieur, vers cinq heures du soir, vous trouverez à la porte du Parc, du côté de la rue S. James, Laura, qui vous conduira au logement de

*Clémentine.*

## Lettre 121

*Lundi 19 Février.*

Vous me demandez des circonstances, mon très-cher Amour ; & maintenant qu'après avoir vu Clémentine, j'ai de fortes espérances d'un prompt rétablissement pour son repos & pour sa santé, j'en aurai plus de satisfaction à vous obéir.

Hier, vers cinq heures, j'étois dans ma chaise-à-porteurs, au lieu qu'on m'avoit nommé. Laura, ayant reconnu ma livrée, s'avança pour se faire appercevoir ; & lorsqu'elle crut avoir rencontré mes yeux, elle courut vers une porte voisine, en joignant affectueusement les mains. Je la suivis aussi-tôt. Graces au Ciel, graces au Ciel ! répéta-t-elle plusieurs fois, lorsqu'elle me vit derriere elle. Hâtez-vous, chere Laura, lui dis-je avec quelque émotion, de me conduire à votre Maîtresse ; & je m'arrêtai à la porte, pour attendre les ordres de Clémentine. Laura ne fut qu'un instant à reparoître. Elle me tint la porte ouverte, & me salua sans ouvrir la bouche.

Les rideaux qui étoient tirés, donnoient un air fort sombre à la chambre. Mais la dignité de l'air & du mouvement de Clémentine ne me laissa aucun doute. Elle étoit débout, appuyée sur le dos d'un fauteuil.

Un genou à terre, prenant sa main tremblante, quelle joie, lui dis-je, quel ravissement, Mademoiselle, de vous voir en Angleterre ! Je pressai sa main de mes levres ; & me levant, je la priai de s'asseoir ; car elle trembloit, elle soupiroit ; elle s'efforçoit de parler, & pendant quelques momens elle n'en avoit point la force.

J'appellai Laura, dans la crainte qu'elle ne tombât sans connoissance.

Oh ! cette voix si chere ! s'écria-t-elle. Et pouvez-vous sentir quelque satisfaction de me voir ? Moi, une Fugitive, une Ingrate,

une Fille dénaturée ? Ô Chevalier ! ne souillez point votre caractere, en approuvant une démarche telle que la mienne.

Je vous vois, Mademoiselle, avec la plus vive joie. Votre Frere, votre Ami, se félicite de votre heureuse arrivée.

N'ajoutez pas un mot, Chevalier, sans m'avoir appris si j'ai un Pere... si j'ai une Mere !

Graces au tout-puissant, Mademoiselle, vous les avez tous deux.

Elle leva ses deux mains jointes. Graces, en effet, graces te soient rendues, ô Ciel ! que j'ai toujours imploré pour eux. Le désespoir auroit été mon partage, si je ne les avois plus. Je tremblois de vous le demander. Je me serois regardée comme la plus détestable des Parricides, si j'avois perdu l'un ou l'autre.

Ils sont, à la vérité, dans la plus mortelle inquiétude pour vous. Ils se croiront heureux, lorsqu'ils apprendront que vous êtes en bonne santé, & sous la protection de votre Frere.

Hélas ! en êtes-vous sûr ? Quelle contrariété ! Eux, si bons, & néanmoins si cruels ! moi, si respectueuse, & cependant une Fugitive ! Mais dites-moi, Monsieur ; déterminée, comme je l'étois, à ne pas entrer dans un état que j'honore trop pour ne pas l'embrasser avec répugnance, me restoit-il une autre ressource que de me dérober à leurs cruelles persuasions ? Ah ! que ne m'accordoient-ils un cloître ? Mais répondez à ma question, Chevalier.

Jamais, Mademoiselle, jamais ils ne vous auroient forcée. Ils m'ont déclaré cent fois qu'ils n'avoient pas ce dessein.

Ils ne m'auroient pas forcée, Monsieur ! N'ai-je pas vû mon Pere à genoux devant moi ? Les yeux de ma Mere m'en disoient plus que sa bouche n'auroit pû prononcer ; l'Évêque étoit parvenu à détacher le Pere Marescotti des intérêts... de la Religion, ai-je pensé dire, mais de ceux du moins d'une vocation irrésistible. Jéronimo même entroit dans leurs mesures. Quel secours me restoit-il ? Le Général sans pitié ! Je devois trouver, à mon retour de Florence, le Comte de Belvedere & tous ses Parens, le Général à leur tête. J'étois informée de tout, & qu'on ne m'attendoit à Boulogne que pour la célébration. Ma belle-Sœur, ma seule Avocate en Italie, s'est laissée attendrir, il est vrai, par la pitié ; mais on l'a sû, & cette raison même lui a fait ôter la liberté de quitter Naples. Dans d'autres tems, on m'a refusé celle d'aller à Urbin, à Naples, à Rome. Avois-je le choix d'un autre parti que la fuite, pour éviter la profanation d'un Sacrement ?

Ma chere Sœur ne laisse pas de se reprocher, à elle-même, de la témérité dans une démarche si extraordinaire. À ce moment même, ne reçoit-elle pas son Frere dans une Chambre obscure ? D'où peut venir cette douce confusion ? Mais ce qui est fait, est fait. Votre conscience est une Loi pour vous. Le repentir suivra infailliblement, si votre conscience vous accuse : & si vous croyez qu'elle vous justifie, qui pourra vous condamner ? Jettons les yeux devant nous, Mademoiselle. Je n'approuve point, dans vos Amis, la véhémence de leurs persuasions. Cependant quels Parens ont jamais traité leur Fille avec plus d'indulgence ? quels Freres ont eu, pour leur Sœur, une affection plus désintéressée ?

J'avoue, Monsieur, que mon cœur prend quelquefois parti contre moi. Mais, répondez à cette question : Pensez-vous que contre mon inclination, contre la justice, contre le mouvement de

ma conscience, j'aie dû me marier par soumission pour mes Parens ?

Non, Mademoiselle.

Hé bien, Monsieur, je m'efforcerai du moins d'être tranquille sur cet article. Mais une Femme a besoin d'un Protecteur : voulez-vous entreprendre, Monsieur, de soutenir cette vérité pour moi ?

J'y consens, Mademoiselle ; & mon espérance augmentera pour le succès, si vous promettez de renoncer à l'idée du Cloître.

Ah, Chevalier !

Ma chere Sœur me permet-elle une question à mon tour ? N'espérez-vous pas qu'à force de résistance, l'opposition pourra se réfroidir, & qu'à la fin vous ferez entrer votre Famille dans des vues pour lesquelles vous lui avez trouvé jusqu'ici une extrême aversion ?

Ah, Chevalier ! s'ils pouvoient consentir…

Très-chere Sœur ! leur raisonnement n'est-il pas le même ? s'ils pouvoient obtenir votre consentement…

Ah, Chevalier !

Verroit-on la fin d'un débat de cette nature ? & jamais…

Je vois votre conclusion, Monsieur. Vous jugez que dans un débat entre des Parens & leur Fille, c'est la Fille qui doit céder. N'est-ce pas ce que vous voulez conclure ?

Non, Mademoiselle, si c'est contre la justice & la conscience. Mais il y a des cas où, ni l'un, ni l'autre parti ne doit pas être son

propre Juge.

Mais enfin, Monsieur, vous vous rendez au motif de la conscience : que le Ciel ne cesse jamais de vous bénir !

Admirable Clémentine !

Et vous êtes propre à nous servir de Juge. Soyez le mien, si jamais il m'est permis de plaider ouvertement ma cause.

Alors, Mademoiselle, il n'y aura point de considération qui puisse me faire trahir un sentiment que je crois juste… Mais n'obtiendrai-je point la permission de voir les traits d'une chere personne, dont j'ai toujours respecté l'ame ?

Laura, dit-elle alors à sa Fille, faites préparer le Thé. J'ai pris, Monsieur, l'usage du Thé depuis mon arrivée. La Dame de cette Maison est fort obligeante. Mais permettez-moi de sortir pour quelques momens.

Elle sortit avec un soupir, appuyée sur Laura.

Cette Fille étant bientôt revenue avec de la lumiere, elle plaça les flambeaux sur la table, & se tourna d'un air fort ému. Ô Monsieur le Chevalier, me dit-elle d'un ton qui ne l'étoit pas moins, au nom de tous les Saints du Ciel, engagez ma Maîtresse à retourner promptement en Italie !

Un peu de patience, chere Laura. Tout prendra une heureuse face.

C'est moi, Monsieur, c'est la malheureuse Laura qui en sera la victime. Le Général me tuera. Hà ! pourquoi me suis-je laissée persuader de partir avec ma Maîtresse ?

Un peu de patience, vous dis-je. Si vous avez tenu une bonne conduite, je vous assure de ma protection. Votre navigation a-t-elle été favorable ? Le Patron du Vaisseau, & ses Officiers, ont-ils eu des manieres civiles ?

Oui, Monsieur. Sans cela, ma Maîtresse & moi, nous ne serions pas vivantes à présent. Ô Monsieur ! que nous avons souffert pendant ce voyage, à la réserve des trois derniers jours ! Mais le Patron a toujours été le plus civil des hommes.

Je lui ai demandé pourquoi je ne voyois point son jeune compagnon, en le nommant d'après la Lettre de Jeronimo. Il est sorti, me dit-elle, pour acheter quelques provisions. Ô Monsieur ! nous menons une vie bien triste. Ne sachant point la langue, ni les usages du Pays, notre unique ressource est dans ce jeune homme.

Je m'informai de la conduite & du caractere des Gens de la Maison, dans la vue, s'il y avoit le moindre sujet de plainte, d'en prendre occasion pour solliciter plus fortement Clémentine d'accepter un logement chez Mylady L... Laura leur rendit un bon témoignage. C'est une Veuve, avec ses trois Filles. Le Patron du Vaisseau est de leurs parens, & les avoit recommandées à Clémentine, lorsqu'il avoit su dans quel quartier de la Ville elle vouloit se loger. À combien de dangers ne s'est-elle pas vue exposée ! Et quel bonheur qu'entre tant de Gens, par les mains desquels son entreprise l'a fait passer, elle n'ait trouvé que des Gens d'honneur ! Pauvre Infortunée ! Avec quel oubli de son sort ne s'est-elle pas hâtée de fuir le mal qu'elle a cru le plus pressant ! Mais elle n'étoit pas en état de peser tous les risques auxquels sa résolution l'exposoit.

Souvent, Monsieur, reprit Laura, souvent je l'ai conjurée à deux genoux de prendre une plume & de vous écrire. Mais elle n'avoit pas toujours la tête assez tranquille, pour se déterminer ; & lorsqu'elle devenoit plus calme, elle me disoit qu'elle craignoit de vous voir ; que vous n'approuveriez point sa téméraire démarche, & qu'elle ne pourroit supporter votre mécontentement. Elle se reprochoit sans cesse de s'être engagée dans une folle entreprise. Si vous vous étiez trouvé à Londres, Édouard auroit pris des informations de loin, & peut-être auroit-elle consenti à vous voir ; mais pendant plusieurs jours sa tête n'a pas été assez composée pour écrire. Cependant l'impatience d'apprendre des nouvelles de sa Famille, l'a forcée enfin de demander une plume.

Pourquoi demeure-t-elle si long-temps absente ? Allez, chere Laura, & dites-lui que j'attends l'honneur de la voir.

Laura étant sortie, je vis bientôt paroître sa Maîtresse, la vue baissée & d'un air de dignité timide. Je m'empressai d'aller au-devant d'elle... Ma Sœur, mon Amie, ma très-chere Clémentine (en baisant sa main), quelle joie, je le répete, de vous voir en Angleterre ! Regardez donc votre Frere ! Votre Protecteur ! Honorez-moi de votre confiance. Acceptez ma protection. Votre honneur, votre repos, me sont aussi chers que ma propre vie.

Elle trembloit, elle soupiroit, & sa langue demeuroit sans mouvement. Je la conduisis sur un fauteuil, & m'asseyant près d'elle, je pris ses deux mains dans les miennes. Elle fit quelques efforts pour parler. Remettez-vous, Mademoiselle : comptez sur les plus tendres attentions, sur tout le zele d'un véritable Frere.

Généreux homme, me dit-elle enfin ; êtes-vous capable de me pardonner ? Est-ce du fond du cœur que vous me témoignez de la

joie ? Je veux m'efforcer de me remettre. Vous m'avez parlé du reproche que je me fais à moi-même. Hélas ! je m'en fais réellement. Ma démarche porte une triste apparence ; cependant je ne puis condamner, ni consentir que vous condamniez mes motifs.

Je ne les condamne point, Mademoiselle. Tout ne sauroit manquer de tourner heureusement. Reposez-vous sur mes conseils & sur ma protection. Mes Sœurs, leurs Maris, toutes les personnes que j'aime, sont remplies d'admiration pour vous. Vous allez vous trouver dans une Société de cœurs tendres, qui se feront honneur de votre confiance.

C'est verser du baume dans les blessures du mien. Qu'est-ce qu'une Femme, lorsqu'elle croit avoir des difficultés à combattre ? Ma terreur a commencé trop tard ; j'étois embarquée, le Vaisseau avoit déja mis à la voile ; je ne fus pas capable de changer les ordres que j'avois donnés, jusqu'à ce que le vent, qui avoit été favorable à mon départ, mit un obstacle invincible à mon retour. Alors je n'osai m'abandonner trop à mes tristes réflexions, dans la crainte de voir renaître mon ancienne maladie. Mais il n'est pas juste que je vienne troubler votre bonheur. Cependant permettez-moi d'observer qu'entre les personnes dont vous me promettez un si tendre accueil, vous ne nommez point la principale... Que pensera-t-elle de Clémentine. Mais assurez-la, Monsieur, & soyez bien persuadé vous-même, que jamais je n'aurois mis le pied sur le rivage d'Angleterre, si vous n'aviez été marié. Ô Chevalier ! si j'apporte quelque trouble à votre repos, personne n'aura plus d'horreur pour moi, que moi-même.

Généreuse, noble Clémentine ! le Ciel m'est témoin que votre bonheur est essentiel au nôtre. Mon Henriette Byron est une autre Clémentine. Vous êtes une autre Henriette. Je vous ai nom-

mées cent fois des Sœurs en perfections & en vertus. Dans les dernieres Lettres dont vous m'avez honoré, vous paroissiez souhaiter de la connoître. Vous la connoîtrez, & je suis sûr pour elle de votre affection. Les vœux que vous avez faits pour me voir à elle, l'ont déterminée à me rendre heureux. Elle sait toute notre Histoire. Elle est préparée à vous recevoir comme la plus chere de ses Sœurs.

Divine Mylady Grandisson ! On m'a parlé de son caractere. Je vous félicite, Chevalier. Vous avez cru avec raison que j'aurois été vivement affligée, si vous aviez fait un choix indigne de vous. Vous voir heureux avec une Femme de cet ordre, & persuadée que je ne mérite aucun blâme pour avoir refusé votre main, rien ne contribuera tant à rétablir le calme dans mon esprit. Lorsque je me sentirai plus de courage, & que mon cœur sera soulagé de quelques parties de ses peines, vous me présenterez à Mylady Grandisson. Jusqu'alors, dites-lui que je l'aimerai, & que je croirai lui devoir une éternelle reconnoissance pour avoir fait le bonheur d'un homme que je me flattois autrefois de pouvoir rendre heureux aussi, si des motifs supérieurs ne s'y étoient opposés.

Elle tourna la tête pour cacher apparemment une douce rougeur dont son visage s'étoit couvert, & les larmes qui couloient sur ses deux joues… Mon admiration pour une grandeur d'ame, à laquelle je ne connois d'égale que celle de mon Henriette, ne permit point à mon cœur de s'exprimer par des paroles. Je me levai, & reprenant ses deux mains, je panchai la tête dessus. Les pleurs sortirent encore plus abondamment de ses yeux, & nous fûmes tous deux quelques momens sans parler. Il seroit injurieux pour une ame aussi grande, aussi noble que celle de Clémentine, que je

voulusse excuser ces tendres émotions de deux cœurs, l'un aussi pur que celui de mon Henriette, & l'autre entiérement à elle.

Je rompis notre silence pour la presser de prendre un appartement chez Mylady L... Demain, Mademoiselle, aussi matin que vous le permettrez, je serai ici avec cette chere Sœur pour vous conduire chez elle. Je vais prévenir là-dessus les Femmes de cette maison, & je me charge de voir l'honnête Patron, dont Laura m'a vanté la conduite & les soins, pour le remercier au nom de tous nos Amis communs.

Vous m'encouragez à lever les yeux, Monsieur, & je me croirai fort honorée de la visite de vos Sœurs. Mais ne commencerons-nous pas par examiner ensemble s'il convient que j'accepte vos offres ? Je suis prête à me conduire par vos conseils. Quoique dans ma téméraire démarche j'aie marqué peu d'égards pour mon honneur, je ne voudrois pas, s'il étoit possible, qu'une premiere erreur en entraînât une seconde. Vous, Monsieur, en qualité de Frere & d'Ami, éclairez-moi sur ma conduite.

Votre honneur, Mademoiselle, sera mon premier soin. Je connois très-sincérement que je ne puis vous donner à présent de meilleur conseil. À présent ! interrompit-elle avec un soupir. Ce point fut encore débattu quelques momens. Les motifs de son scrupule étoient une délicatesse au-dessous d'elle, & dont je la fis rougir. Enfin j'eus le bonheur de la convaincre que la protection d'une Sœur de son quatrieme Frere étoit ce qu'elle avoit de plus convenable à choisir.

Je descendis pour informer ses Hôtesses du changement qui devoit arriver le lendemain. Ensuite étant remonté à son appartement, j'y passai avec elle une partie de la soirée. Dans tout le

cours de notre entretien, tretien, ma joie fut extrême de ne remarquer de sa part que de la sérénité d'esprit. Cependant je ne jugeai point à propos de l'informer encore du voyage de la plus chere partie de sa Famille, & je me réduisis à lui marquer l'espérance où j'étois, que si nous pouvions lui faire trouver quelque agrément en Angleterre, j'engagerois quelques-uns de ses proches à me rendre, avant son départ, la visite qu'ils m'avoient promise.

Vous avez, ma très-chere vie, toutes les circonstances de notre entrevue. Un des plus délicieux plaisirs que je connoisse, est d'obéir aux tendres & généreux ordres de mon Henriette.

Ce matin je me suis rendu avec Mylady L... chez l'excellente Clémentine. Ma Sœur & son Mari paroissoient charmés de leur dépôt. Oui, Clémentine est actuellement chez eux, & ne paroît pas moins charmée de s'y voir. D'heure en heure, elle sent de plus en plus les dangers dont elle est heureusement délivrée ; elle condamne de bonne grace une démarche qu'elle traite librement de téméraire. Mais elle est tout-à-la-fois impatiente & confuse de paroître devant vous ; & je crois qu'elle écoute avec délices les justes louanges que Mylord L... & sa femme donnent à mon Henriette.

## Lettre 122

*Samedi 24 Février.*

La frégate de Livourne est attendue de jour en jour. On sait, par la voie des Négocians, qu'elle a relâché au Port d'Antibes. Si

sa route par terre, d'Antibes à Paris, & de Paris à Calais, ne paroît pas trop incommode au Seigneur Jeronimo, je ne désespere pas de voir arriver la chere Caravane au moment qu'on s'y attendra le moins.

La maison de Grosvenor-Square est déja prête à les recevoir. Comme ils se proposent de vivre ici sans éclat, je me figure qu'elle pourra suffire pour loger le Marquis & la Marquise, Madame Bémont, qui sera leur Interprete, les deux Freres & le Pere Marescotti. J'ai déja fait louer un appartement commode, pour le Comte de Belvedere. Je souhaiterois comme vous, mon Amour, que le Comte n'eût pas pensé à les accompagner. La pauvre Clémentine doit l'ignorer, s'il est possible. Les deux jeunes Neveux, que j'avois invités pendant que j'étois en Italie, n'auront pas d'autre logement que le nôtre, si vous n'y voyez point d'objection.

Comptez, ma généreuse Henriette, que si mes conseils ont quelque poids dans la Famille, Clémentine ne sera, ni forcée, ni pressée même avec trop de force. Ils ne sauront sa demeure, ils ne la verront, que de son consentement, & lorsque je les croirai disposés à la traiter comme elle le désire. Que je trouve de noblesse dans l'inquiétude que vous me marquez pour son repos !

Je n'ai point encore eu la force de lui faire une ouverture, que je me reproche néanmoins de suspendre trop longtemps. Le courage me manque, pour l'informer du voyage de sa Famille ; & je l'ai tenté plusieurs fois, sans l'avoir exécuté. Chere Fille ! Son air d'innocence, sa confiance pour moi, & les craintes néanmoins dont elle paroît quelquefois agitée... Je ne sais comment je dois m'y prendre. Elle dépend de ma médiation. Elle me presse de commencer un Traité de réconciliation avec eux. Je remets, lui dis-je, à leur écrire, jusqu'aux nouvelles que j'attends de Madame

Bémont. Elle ne se défie point de leur entreprise. N'avez-vous jamais éprouvé, chere Henriette, ce que souffre un cœur ouvert, tel que le vôtre, de l'impatience, & de la crainte néanmoins, de révéler à un Ami des nouvelles désagréables, qu'il lui est important de savoir ? Qu'on regrette de troubler une tranquillité qui porte sur l'ignorance de l'événement ? Et cette tranquillité même n'augmente-t-elle pas la peine de l'Ami compatissant, qui considere qu'après l'explication, il n'y aura que le tems & la Philosophie, dont le cœur de son Ami puisse recevoir du soulagement ?

Mylord & Mylady L... s'efforcent de divertir leur mélancolie Étrangere, en lui procurant la vue de tout ce qu'ils croient capable de l'amuser. Mais jusqu'à présent, il ne paroît pas qu'elle prenne une haute idée du Païs. Si le calme pouvoit renaître dans son cœur, elle verroit tout d'un œil différent.

Je reçois à ce moment votre Lettre d'hier. Si les affaires, qui rappellent nos Amis, sont si pressantes qu'ils ne puissent demeurer plus longtemps, partez avec eux, mon cher Amour, comme vous le proposez, & venez passer quelques jours à Londres. Ils sont extrêmement obligeans de vouloir vous accompagner jusqu'ici. Mon consentement, chere Henriette ! Pourquoi cette demande, lorsque votre inclination vous y porte ? Suis-je capable de ne pas approuver ce qui peut vous plaire ? Si j'étois certain de votre résolution, j'irois au-devant de vous. Mais vous serez avec un bon nombre de chers Amis. Dites à Émilie que j'ai reçu la visite de sa Mere & de M. Ohara ; je suis si satisfait d'eux, que je me propose de la leur rendre Lundi.

Àprésent que j'ai l'espérance de revoir bientôt mon Henriette, je lâche la bride à tous mes désirs, & je mets au premier rang celui de n'être jamais séparé d'elle.

## Lettre 123

*À Londres, 2 Mars.*

C'est à votre Henriette, Madame, qu'il appartient maintenant de reprendre la plume. Ma Tante & Lucie vous ont rendu compte, entr'elles, de tout ce qui s'est passé depuis ma derniere Lettre. Nous arrivâmes hier au soir. Avec quelle tendresse votre Fille fut-elle reçue par le meilleur des Hommes & des Maris ?

Cet après-midi, je dois être présentée à Clémentine, chez Mylady L... Vous vous figurez, sans peine, que dans cette attente le cœur me bat, & je ne le désavoue point. Sir Charles confesse aussi que cette émotion ne cede rien à la mienne. Que d'honneur il fait à son Henriette ! Il me consulte sans cesse, comme si son jugement avoit besoin d'être confirmé par le mien.

Mon Oncle, ma Tante, & Lucie sont déterminés à partir Mercredi prochain pour Northamptonshire. Sir Charles demandoit ce matin à notre Émilie, si son dessein est toujours de les accompagner ? Assurément, lui a-t-elle répondu ; & rien n'étoit capable de la faire changer de résolution. Elle est partie à l'instant, pour la communiquer à sa Mere, & pour faire quelques emplettes nécessaires à son voyage. Chere petite Créature ! Elle me coute quelquefois une larme. Ne me souviens-je pas d'avoir été dans la même situation ? Mais j'écris bien froidement, pour une femme impatiente, qui s'attend bientôt à voir une Clémentine.

*Vendredi au Soir.*

Clémentine, ma très-chere Grand-Maman, ne sera point, & ne doit pas être forcée. Si je l'admirois, si je l'aimois déja, mon admiration, ma tendresse, sont augmentées du double, depuis que

j'ai eu le bonheur de la voir & de l'entendre. Elle est réellement d'une figure charmante ; de taille moyenne, extrêmement bien prise, avec un air de dignité, & même de grandeur, dans tout ce qu'elle fait & ce qu'elle dit. Elle a le teint admirable, sans que l'art paroisse y contribuer : réellement elle est charmante. Elle a les plus beaux yeux noirs que j'aie jamais vûs ; les cheveux & les sourcils de la même couleur. Ses yeux, néanmoins, ont quelquefois un air de distraction & de langueur, qui rappelle, à ceux qui savent son Histoire, que sa tête n'a pas toujours été tranquille. Comment se fait-il qu'on puisse prendre avantage de son Sexe, pour la traiter avec une sorte de tyrannie ; pendant qu'elle l'emporte peut-être sur ses Freres par l'esprit & le jugement ?

Lorsque nous sommes arrivés chez Mylady L... j'ai supplié Sir Charles de me conduire d'abord dans un appartement où elle ne fût pas. Je me suis assise sur la premiere chaise. Mylady L... est accourue à moi... Très-chere Sœur, vous trouvez-vous mal ? Le cœur manque à Mylady Grandisson !

Sir Charles, qui n'avoit pas remarqué mon émotion, m'a quittée pour entrer chez Clémentine. Il paroît qu'elle se trouvoit aussi dans quelque désordre.

Une Sœur, lui dit-il, attend la permission de se présenter devant vous.

Ah ! ne m'honorez pas du nom de sa Sœur, ne suis-je pas une Fugitive ? Je crains, Chevalier, qu'il me soit impossible de la voir. Elle doit me regarder avec dédain. Je ne serai pas moins effrayée de sa présence, que je l'ai d'abord été de la vôtre. Sa vertu est-elle sévere ?

C’est la douceur & la bonté même. Ne vous ai-je pas dit qu’elle est la Clémentine d’Angleterre ?

Toujours bon, Monsieur, toujours indulgent. Mais je ne dois pas être impolie. Je ne suis qu’une Étrangere, dans cette généreuse Maison ; sans quoi, je serois allée au-devant d’elle jusqu’à la premiere porte. N’est-elle pas Mylady Grandisson ? Heureuse, heureuse femme !

Ses yeux étoient inondés de pleurs. Elle s’est un peu tournée pour les cacher. Ensuite, faisant quelques pas en avant ; allons, je suis prête à la recevoir. De grace, Monsieur, conduisez-moi…

Elle n’est pas non plus sans quelque émotion. Elle se dispose à vous voir. La tendresse, la compassion agissent fortement sur son cœur. Je vais l’avertir.

Mylady L… est passée auprès d’elle. Sir Charles est venu à moi, & me trouvant sur la même chaise : D’où vient donc cet embarras ? Vous verrez une Femme que vous ne sauriez craindre, & que vous serez forcée d’aimer. Elle a ressenti les mêmes agitations. Souffrez que je vous conduise…

Non, Monsieur, ce seroit l’insulter…

Ma très-chere vie, n’oubliez point ce que vous vous devez (j’ai tressailli) ; & ne me relevez pas trop aux yeux d’une personne, qui, comme vous, est toute ame. Ma gloire est dans ma femme : Je ne puis manquer à moi-même.

Ce langage m’a causé un peu d’effroi dans le moment ; mais après notre retour, & lorsque je me suis trouvée seule avec lui, j’y ai reconnu tout-à-la-fois de la grandeur & de la bonté.

Il m'a introduite. Mylady L... est restée à sa priere. La noble Étrangere s'étant avancée vers moi, je me suis hatée d'aller à elle, les jambes tremblantes. Sir Charles nous a baisé la main à toutes deux, & les a jointes ensemble : Sœurs en vertus, comme je vous ai mille fois nommées ! couple cher & respectable ! aimez-vous l'une l'autre, autant que je vous admire toutes deux.

Elle m'a jetté ses deux bras autour du cou : Accorderez-vous, Madame, hélas ! accorderez-vous, un peu de tendresse, d'amitié, à une pauvre Désolée ! réellement désolée jusqu'à ses derniers jours ; à une Fugitive, une Rebelle, une Ingrate, pour les meilleurs des Parens !

Je l'ai embrassée... Des Parens qui se méprennent, c'est, Mademoiselle, le nom que je leur ai toujours donné. Je les plains, mais je vous dois ma plus tendre compassion. Honorez-moi de votre amitié. Sir Charles m'a déja donné deux Sœurs : qu'il me soit permis d'en compter trois !

Consentez-y, chere Mylady L... a dit Sir Charles à sa Sœur, en la faisant approcher : & passant ses bras en cercle autour de nous ; vous répondez, a-t-il ajouté, pour Charlotte qui est absente ; c'est une quadruple chaîne, que rien n'aura le pouvoir de rompre.

Il nous a placées sur un Sopha ; il nous a remis les mains l'une dans l'autre, & s'est assis devant nous ; Mylady L... à côté de lui. Nous sommes demeurées toutes deux en silence. Il ne l'a pas laissé durer trop. Mon Henriette, comme je vous l'ai dit, sait toute votre Histoire, Mademoiselle, & vous vous connoissez depuis long-temps. Vos ames sont alliées. Vos peines sont les siennes ; & vous n'aurez point de plaisirs, qu'elle ne ressente aussi comme

les siens… Vous voyez, chere Henriette, vous connoissez à présent par vos yeux l'admirable Clémentine, dont vous avez tant admiré le caractere, & que vous m'avez entendu nommer si souvent la premiere des Femmes.

Nous pleurions toutes deux ; mais ses larmes paroissoient venir de tendresse & d'estime. J'ai mis, sur son bras, la main que je n'avois pas dans la sienne. Le courage me manquoit, ou du moins, il étoit lié par mon respect, qui ne me permettoit point d'être assez libre pour l'embrasser une seconde fois : Croyez-moi, Mademoiselle, (pardon pour le peu d'usage que j'ai de votre langue), j'ai répété souvent, mille fois répété qu'heureuse comme je suis, votre bonheur est nécessaire pour la perfection du mien.

Tant de bonté pour une Étrangere, pour une Fugitive… Ô Mylady Grandisson ! tout ce qu'on m'a dit de votre ame doit être vrai, comme je vois la vérité de tout ce qu'on m'a dit de vos charmes. Recevez mes félicitations, mes remercimens, pour avoir fait le bonheur de l'homme qui mérite le plus d'être heureux. Il étoit mon Frere, Madame, avant qu'il vous ait connue : permettez que je conserve le titre de sa Sœur, & faites-moi la grace de me l'accorder aussi.

Sir Charles, Mademoiselle, croit trouver de l'alliance entre nos ames. C'est me faire honneur. Si l'avenir me fait paroître avec autant d'avantage à vos yeux, que tout ce que je sais de vous vous en donne aux miens, je serai la plus heureuse des Femmes.

Vous le serez donc. J'étois préparée à vous aimer. Je crois déja sentir que je vous aime, avec une passion que l'avenir ne peut augmenter. Mais est-il possible, Madame, que vous me regardiez d'un œil de Sœur ? Pouvez-vous me plaindre d'une démarche,

dont toutes les apparences sont si contraires à ma gloire ? Pouvez-vous me croire malheureuse, sans me croire trop coupable ? Ô Madame ! ma raison a beaucoup souffert, le savez-vous ? C'est à cette cruelle disgrace qu'il faut attribuer une partie de mes fautes.

Le Ciel connoît seul, Mademoiselle, combien votre malheur m'a coûté de larmes. Dans les plus difficiles situations, j'ai préféré votre bonheur au mien. Vous saurez tout de moi-même & de mon cœur. Je ne vous cacherai rien, quoiqu'il me reste des secrets que le plus cher des Hommes ignore encore. Nous serons de véritables Sœurs, de vraies Amies, jusqu'au dernier de nos jours.

Noble Henriette ! a dit le généreux Homme. La franchise, ma chere Clémentine, est son caractere. Elle ne dit rien qu'elle ne pense. Vous lui verrez remplir tout ce qu'elle promet. Et se tournant vers moi ; il est inutile, mon Amour, de vous rappeller ce qui vous est si présent. Vous connoissez notre Clémentine pour la plus noble des Femmes. Donnez-lui les preuves de confiance que vous lui promettez ; & de quelque nature qu'elles soient, elles ne feront que serrer le cher nœud qui nous lie à jamais.

Avec ces encouragemens, c'est à vous, Madame, que je dois m'adresser pour fortifier dans le cœur de Sir Charles la part que je me flatte d'avoir à son amitié. Ne souffrez pas, Monsieur, je vous en conjure tous trois, que ma main soit forcée pour le mariage. Soyez tous trois mes garans ; & je jetterai les yeux devant moi, avec plus de plaisir que je n'en osois attendre de l'avenir.

Sir Charles a répondu qu'elle devoit peut-être se relâcher de quelque chose, & que vraisemblablement sa Famille se relâche-

roit aussi. Plût au Ciel, a-t-il ajouté, qu'ils fussent assez proches de nous, pour me donner le pouvoir de les consulter !

Quel souhait, Monsieur ! Vous voulez donc ma peine ? Résisterez-vous en faveur d'une fugitive, contre l'autorité d'une Famille ? Chere, chere Madame ! (en passant ses deux bras autour de moi), obtenez de votre cher Grandisson, qu'il me protege, qu'il plaide pour moi. Il ne vous refusera rien. Si vous parlez en ma faveur, envain mon Pere, ma Mere, mes Freres, le solliciteront de m'abandonner.

Il ne doit rien manquer, lui ai-je dit, à votre confiance pour Sir Charles. Votre bonheur nous est si cher, que je ne fais pas d'autres vœux pour le mien.

Généreuse, noble, excellente Mylady ! que je vous admire ! si vous me promettez ses services, Madame, alors, Chevalier, je les exige.

Regardez-les, ma très-chere Clémentine, comme une inviolable obligation. J'ai besoin de quelque explication avec vous sur toutes vos vues. Elles seront les miennes, exception, dans tout ce qui sera possible à mon zele.

Oui, Monsieur, je m'expliquerai... Demain seroit peut-être trop tôt, pour mes forces.

Faites donc l'honneur à mon Henriette de venir passer le jour d'après avec elle. Les Amis, qui l'ont accompagnée, consentiront volontiers à dîner ce jour-là chez Mylady G... & nous ne serons que vous, Mademoiselle, Mylady L..., mon Henriette & moi. Vous nous déclarerez vos intentions, qui seront une loi sacrée pour

moi. Aujourd'hui cette tendre entrevue n'a pû se passer sans un peu d'émotion, & nous vous demandons la liberté de nous retirer.

Toujours attentif, Monsieur ! vous êtes en Angleterre, ce que vous étiez en Italie. Pardon, Madame. Vous m'avez vû de l'émotion, & peut-être ma tristesse vous en a-t-elle causé. Je suis née pour donner de la peine à mes Amis. Autrefois... que j'étois heureuse !... J'espere, Madame, en s'adressant à Mylady L..., que Lundi, votre présence me soutiendra chez votre Frere.

Mylady L..., qui entend l'Italien sans le parler, a marqué son consentement par une révérence.

La noble Étrangere s'est levée, mais d'un air un peu tremblant : Mesdames, Monsieur, je ne demeurerai pas plus long-temps, puisque vous le permettez. Je me sens la tête (en y portant la main) comme serrée d'une corde. Elle a passé ses bras autour de moi ; & pour adieu, elle m'a dit d'une voix plus haute : Femme Angélique ! tout ce qu'il y a de bon, de grand & de cher pour moi ! je vais attendre impatiemment Lundi ! Elle m'a pressé la joue de ses levres. Chere & respectable Clémentine ! ai-je répondu, en la serrant aussi dans mes bras. Je n'ai pu finir. Mes larmes & la tendresse de mon accent m'ont ôté l'expression. Mylady L... lui a donné la main jusqu'à son appartement, où elle l'a laissée avec Laura.

J'ai repris un moment ma place sur le Sopha. Cher, cher Amour, ai-je dit à Sir Charles en lui pressant la main ; Clémentine ne sera point, ne doit pas être forcée. La persuasion même est une violence. Pourquoi nous amener le Comte de Belvedere ? Si malheureusement elle le sait, je ne réponds point que sa tête y résiste.

Mon Oncle, ma Tante, Lucie, Émilie, ont marqué une extrême curiosité pour les circonstances, lorsque nous sommes rentrés à l'heure du souper. Ils brulent de voir cette admirable Fille, qui a pu renoncer à un homme de son choix, par des motifs de Religion, qui l'aime encore, qui vient implorer sa protection, qui est capable néanmoins de le féliciter de son mariage & d'aimer sa Femme. Que de grandeur ! a dit ma Tante. Lucie vante ma générosité ; mais quelle comparaison entre la mienne, moi qui suis en pleine possession de tous mes desirs, & celle de Clémentine ?

Joignez, ma chere Grand-Maman, vos prieres aux miennes pour le bonheur de sa vie, d'autant plus que dans le sien, par une sincere affection, est renfermé celui de votre

*Henriette Grandisson.*

## Lettre 124

*Lundi 5 Mars.*

Mylady L... & Clémentine sont arrivées, lorsque nous étions prêts à déjeuner. Ma nouvelle Sœur, car mon goût ne fait qu'augmenter pour un nom si tendre, a fait en Langue Françoise un compliment fort civil à toute l'Assemblée. Elle n'a point attendu qu'on lui ait nommé M. & Madame Selby, Lucie, Émilie, pour les reconnoître, sur le seul récit de Mylady L... ; & ses obligeantes remarques ont été placées avec autant de jugement que de politesse. C'est tout ce que je puis écrire à présent, dans un instant que je dérobe à mes chers Amis, qui se préparent à se rendre chez

Mylady G..., pendant que Sir Charles est engagé dans un entretien particulier avec notre charmante Étrangere.

Au moment que les Convives de Mylady G... sont partis, Sir Charles est venu à moi ; & me conduisant dans l'Appartement, où il avoit laissé Clémentine : Consolez votre Sœur, m'a-t-il dit ; elle a besoin de vos plus tendres consolations.

Je me suis avancée, les bras ouverts. Elle est venue s'y jetter, en versant une abondance de larmes, & laissant même échapper quelques sanglots. Prenez courage, ma très-chere Sœur ; ne vous livrez point à cet excès d'affliction.

Ô Madame ! mon Pere & ma Mere sont attendus ici de jour en jour ; j'ignore quelle est leur Compagnie. Comment soutiendrai-je la vue de mon Pere & de ma Mere !

Sir Charles est sorti, pour se soulager apparemment du trouble où il étoit. Il a pris soin de nous envoyer Mylady L...

Votre Frere, Madame, ai-je repris, votre Ami & le mien, sera votre Protecteur. Il n'est pas vraisemblable que votre Pere & votre Mere eussent entrepris un voyage si pénible, s'ils n'étoient résolus de tout faire pour vous obliger.

Hélas ! c'est ce que le Chevalier me dit.

Dans cette saison, Mademoiselle, avec une santé si foible, avec tant d'aversion pour la Mer, le motif de la Marquise ne peut être qu'une vive tendresse pour vous. Elle préfere votre santé, votre tranquillité à la sienne.

Eh ! cette considération même n'est-elle pas un tourment pour une ame reconnoissante ? Indigne Clémentine ! quels chagrins

n'as-tu pas causés à ta Famille ? Je ne puis, non, je ne puis soutenir leurs regards. Ô Mylady Grandisson ! je n'ai jamais été qu'une Fille perverse. Tout ce que j'avois commencé à désirer, je n'étois pas tranquille, si je ne me croyois sûre de l'obtenir. Mon orgueil & mes caprices me coûtent cher. Mais, dans les derniers tems, n'ai-je pas été plus perverse que jamais ? J'avois conçu l'envie de venir en Angleterre ; je suis déja lasse de mon entreprise. L'Angleterre me déplaît, lorsque je n'y puis être à couvert. Mais, depuis des années entieres, j'étois remplie d'un autre projet : il m'occupoit seul ; il m'avoit aidé à faire le plus grand des sacrifices ; & je suis venue dans un lieu, presque le seul de l'Europe, où ce cher projet est impraticable. Que ne suis-je passée en France ? j'avois assez d'argent pour obtenir l'entrée du premier Couvent qui pouvoit s'offrir. Le tems de la profession seroit arrivé... Mais je crois qu'il n'est pas trop tard encore. Je veux partir. Aidez-moi, très-chere Sœur ! je ne puis soutenir la vue de ma Mere.

Sir Charles est entré alors. Mademoiselle, a-t-il dit d'un ton paisible, j'ai entendu ce qui vient de vous échapper. Calmez-vous, je vous en conjure. J'avois appréhendé de vous déclarer l'arrivée de vos Proches ; mais ne connoissez-vous pas leur indulgence ? Vous n'avez rien à craindre, & vous avez au contraire tout à vous promettre de leur présence.

Rien à craindre ! Et vous engagez-vous, Monsieur, à leur faire approuver que je me consacre au Ciel ? Me promettez-vous de plaider cette cause pour moi ?

Je ne puis dire ce qui sera dans mon pouvoir, avant que de les avoir vus. Mais fiez-vous à mon zele. La maison de Mylord L... je le répete, sera votre azile, jusqu'à ce que vous ayez consenti à les

voir. Je leur avouerai que je sais où vous êtes ; mais, si vous l'exigez, vous ne serez pas moins cachée pour eux, que vous l'étiez pour moi dans votre premiere retraite.

Quelle consolation, a-t-elle dit en levant les mains, que le secours d'un homme d'honneur pour une Femme affligée ! Mais dites-moi maintenant, par cet honneur, auquel vous n'avez jamais manqué, dites-moi qui vous attendez avec mon Pere & ma Mere.

Votre Frere Jéronimo, Mademoiselle, votre Frere l'Évêque...

Dieu ! Dieu ! s'est-elle écriée en serrant les mains avec une grace inimitable, que vous m'effrayez ! Mais qui encore ?

Le Pere Marescotti.

Vertueux homme ! m'a-t-il crue digne de cette attention ! Mais c'est en faveur de mon Pere & de ma Mere. Eh ! Qui encore ?

Madame Bémont, qui ne pensoit plus à remettre le pied en Angleterre : mais elle a changé de résolution, pour obliger votre Mere.

Excellente Madame Bémont ! Mais ne dois-je pas la craindre aussi ? Ensuite, Monsieur ?

Camille ; votre Camille, Mademoiselle.

Pauvre Camille ! Je l'ai traitée durement : mais elle ne se lassoit point de me tourmenter. Souvenez-vous, Monsieur, qu'ils ne doivent pas savoir où je suis. Votre maison, Madame, (à Mylady L...) sera mon azile. (Et me voyant affectée) Cœur tendre & compatissant, quel droit ai-je de troubler ainsi votre repos ? Hé bien, Monsieur, (en s'essuyant les yeux, avec des regards trop empres-

sés, pour l'état de son ancien mal) n'attendez-vous personne de plus ?

Vos deux Cousins arrivent aussi ; mais le Général n'est pas du voyage.

J'en remercie le Ciel ! J'aime ce Frere ; mais il est d'un caractere si dur ! Sa Femme seule est capable de l'adoucir.

Enfin Sir Charles est parvenu à lui faire envisager plus tranquillement l'arrivée de sa Famille, & l'a soutenue dans cette situation pendant le dîner, avec une adresse que je n'ai pas cessé d'admirer. Elle a confessé une fois qu'elle verroit son Pere & sa Mere avec des transports de joie, s'ils laissoient paroître sur leur visage un peu de disposition à lui pardonner.

Sir Charles a voulu que nous ne fussions servis à table, que par le Valet de chambre qu'il avoit en Italie. Elle l'a remercié de cette attention ; mais elle a souhaité qu'il fût permis à Laura de se tenir derriere sa chaise... Il lui échappoit par intervalle une larme involontaire. Quelle scene pour elle en effet ! Ses réflexions n'étoient point difficiles à pénétrer. Elle souffroit, m'a-t-elle dit plusieurs fois, de la peine qu'elle étoit venue me causer ; & souvent elle s'est efforcée de supprimer un soupir. Une fois, après une rêverie de quelques minutes : Eh ! suis-je ici ? s'est-elle écriée ; en Angleterre, à la table du Chevalier Grandisson ! N'est-ce pas un songe ?

Après le dîner, étant passée avec Mylady L... & moi dans une autre Salle : que j'admire votre générosité ! m'a-t-elle dit. Je tremblois avant que de vous avoir vue ; mais au premier regard, j'ai connu, & j'ai embrassé une Sœur. Me passez-vous mon estime pour votre cher Grandisson ?

Dites votre tendresse, ma chere Clémentine, & je vous en fais mes remercimens. Un honnête homme n'a-t-il pas droit à l'affection de tous les bons cœurs ?

Sir Charles est entré ; & s'étant assis avec nous, il nous a demandé, après quelques momens d'entretien, la permission de s'absenter une heure, pour l'aller passer avec ses Amis chez Mylord G... Notre conversation n'a pas langui dans cet intervalle ; elle a tourné sur divers sujets. Les usages des Dames Italiennes, & l'ignorance surprenante où la plupart des Femmes du Pays sont élevées, nous ont occupées long-tems. Une Femme en Italie, qui savoit plus que sa langue, passoit pour un prodige, jusqu'à ces derniers temps, où les usages de France semblent avoir prévalu. Si l'on en cherche la raison, c'est qu'avec autant de génie qu'il y en ait jamais eu dans un Climat ami des Lettres, elles y sont comme noyées dans les plaisirs sensuels. Le chant, la danse & la galanterie prennent tout leur tems. À considérer le peu de soin qu'on apporte à leur former le jugement, on s'imagineroit que leurs Maris & leurs Peres les regardent comme des enfans dans ce monde, qui n'ont aucune prétention à l'héritage de l'autre. Si la Religion ne leur donnoit pas de meilleures idées, elles pourroient se regarder elles-mêmes comme des Idoles passageres, proposées pour un tems à l'adoration des hommes. Cependant on remarque assez, dans leur commerce, de quoi elles seroient capables avec une autre éducation. La culture du Pays est aussi négligée que celle de l'esprit des Femmes. Le jardin du monde, comme on nomme l'Italie, est couvert de ronces ; & faute de soins, la richesse même du terroir en cause la maladie. Ces réflexions, ma chere Grand-Mere, ne sont point l'aveu direct de Clémentine ; car elle est passionnée pour son Pays, tel qu'il est.

Je ne fais que les recueillir de ses diverses peintures. Mais tous nos Voyageurs éclairés en parlent comme je viens d'écrire.

Sir Charles est revenu à l'heure qu'il s'étoit prescrite. Il a raison de vouloir être par-tout ; car il fait le charme de toutes les Compagnies. Nous avons passé une des plus agréables soirées du monde ; & Clémentine, si malheureuse en elle-même, a trouvé la force de contribuer par toutes ses graces à la satisfaction commune. Sir Charles a reconduit les deux Dames.

N. B. Une Lettre suivante contient le départ de l'Oncle, de la Tante, de Lucie, d'Émilie & de M. Deane. Les adieux d'Émilie sont touchans. Mylady Grandisson lui promet une correspondance de Lettres. Sir Édouard Belcher, en possession du titre & des biens, depuis la mort de son Pere, avoit commencé à prendre de l'inclination pour cette jeune personne, & s'en étoit même ouvert à Sir Charles, qui lui avoit objecté l'extrême jeunesse d'Émilie. Quelqu'amitié que ce sage & généreux Ami eût pour Belcher, il souhaitoit que sa Pupille, qu'il croyoit moins avancée fût en état de se déterminer par goût, & que son Ami même ne courût pas les risques de l'inconstance naturelle aux jeunes Filles. Belcher ne laisse pas de demander la permission d'accompagner Émilie dans son retour, & l'obtient sans difficulté, à titre de politesse.

## Lettre 125

*À Douvres, Lundi au soir, 12 Mars.*

Nous arrivons, cher Ami. La santé de mon Pere & de ma Mere est si douteuse, que nous prendrons quelques jours pour attendre ici vos informations. Ma Mere s'est trouvée si mal, qu'elle a pris le parti de relâcher à Antibes. Nous sommes venus à petites journées jusqu'à Paris, & de-là droit à Calais, où nous avons loué un Vaisseau pour nous rendre ici. Mon Frere & le Pere Marescotti sont indisposés. Camille n'est pas mieux. Madame Bémont, à qui nous avons des obligations infinies, nous ranime tous par ses soins & son affection.

Avez-vous appris quelque chose de la chere Fugitive, qui nous cause tant d'alarmes, & dans la saison où nous sommes, une si mortelle fatigue ? Fasse le Ciel qu'elle se trouve sous votre protection, avec une tête tranquille ! Dans l'état que je lui souhaite, elle n'auroit jamais formé le dessein d'une fuite si honteuse & si peu sensée. Le cœur du Comte de Belvedere est déchiré par l'impatience. Il suivra bientôt le Courrier que nous dépêchons avec cette Lettre. Notre Cousin Sebaste veut l'accompagner. Jules ne nous quittera point. La fatigue passoit un peu les forces de votre Jéronimo ; mais il se réjouit d'être en Angleterre, le Pays où son cher Grandisson est né, & de l'espérance d'embrasser M. Lowther, le Dieu de sa vie & de sa santé. Que le Ciel nous accorde une heureuse entrevue ! & qu'il ne permette pas que votre bonheur conjugal soit troublé par l'extravagance d'une jeune Créature, dont la conduite ne peut être expliquée que par le malheureux désordre de son esprit ! Adieu, adieu, très-cher Chevalier.

## Lettre 126

*Mardi au matin, 13 Mars.*

Sir Charles a reçu depuis deux heures une Lettre du Seigneur Jéronimo. Le Messager a couru toute la nuit. Ils sont tous à Douvres.

Sir Charles est déja parti, déja en chemin, avec quatre Carrosses à six chevaux (les nôtres & ceux de nos Amis) pour eux & pour les personnes de leur suite. Il a pris avec lui M. Lowther. Son Valet de chambre est resté pour conduire le Comte de Belvedere au logement qu'on a retenu pour lui. Notre Maison de Grosvenor-Square est prête à recevoir le reste de ces nobles Étrangers.

Aussi-tôt que j'aurai pu calmer un peu mes esprits, je cours chez Mylady L..., dans la vue de rassurer Clémentine, du moins si je lui trouve l'esprit assez présent pour recevoir cette nouvelle. Sir Charles l'a déja mise dans la disposition de souhaiter que cette crise fût passée. C'est une crise en effet. Je suis presque aussi touchée pour elle, qu'elle peut l'être pour elle-même. Cependant elle n'a pas des Parens cruels. Puisse-t-elle conserver quelque présence d'esprit !

Avec quelle agitation je vous écris ! Vous n'en serez pas surprise. Je n'ai pas votre fermeté d'ame. Non, non, ma chere Grand-Maman, je ne vous ressemblerai jamais.

*Mardi à 2 heures.*

C'est du cabinet de Mylady L... que je vous écris. J'ai fait, aussi doucement que je l'ai pu, mon ouverture à la chere Clémentine.

Elle avoit commencé le sujet, en me disant qu'elle prioit nuit & jour pour la sureté de ses Amis, & qu'elle trembloit que des santés si cheres n'eussent beaucoup à souffrir. Je lui ai repondu qu'elle seroit bientôt délivrée de cette peine ; que Sir Charles avoit reçu avis qu'ils étoient heureusement entrés dans un certain Port, & qu'il venoit de partir avec plusieurs voitures, pour ne les laisser manquer d'aucune commodité en arrivant.

Elle nous a regardées alternativement, Mylady L... & moi, dans une terreur, qui lui ôtoit la respiration. À la fin ; je suis donc sûre, m'a-t-elle dit, qu'ils sont arrivés ! Dites, Madame, dites-moi s'ils le sont. Sont-ils tous en bonne santé ?

Je n'ai pas fait difficulté d'avouer qu'ils étoient à Douvres, & qu'ils vouloient s'y reposer quelques jours, en attendant des informations sur l'état de leur chere Fille.

Elle a pleuré. Ses larmes ont même été mêlées de sanglots. Elle s'est emportée contre elle-même. Cependant j'ai remarqué plus d'attendrissement que d'affliction. Elle s'est fortifiée, en se rappelant les promesses de Sir Charles, qui étoit capable, m'a-t-elle dit, d'adoucir leurs plus vifs ressentimens.

Mylord est plein de bonté & de compassion pour elle. Il l'admire beaucoup. Mais nous avons observé qu'il y a quelques traces de désordre dans son langage. Puisse-t-elle se calmer ! puisse-t-elle retrouver sa raison toute entiere, pour les importantes scènes qui approchent !... On me demande sur-le-champ au logis.

*Mardi au soir.*

Il me semble qu'à cette distance, je suis à demi effrayée, ma chere Grand-maman, de vous dire pour qui l'on m'est venu de-

mander ; c'étoit pour le Comte de Belvedere. Le Seigneur Sebaste étoit avec lui. Le hazard avoit conduit Mylord G… chez nous, lorsqu'ils y sont arrivés ; & me faisant avertir, il leur a tenu compagnie jusqu'à mon retour.

En entrant, je l'ai fait appeller, & je lui ai demandé, toute hors d'haleine, s'il avoit parlé de Clémentine. Non, m'a-t-il dit. J'ai évité de répondre aux questions. Les deux Étrangers sont dans une grande impatience d'apprendre de ses nouvelles, & c'est ce qui m'a porté à vous faire avertir, dans la crainte de laisser échapper quelque indiscrétion. Honnête, modeste, charmant Mylord G…!

Après les premieres civilités, j'ai obtenu d'eux qu'ils me feroient l'honneur de demeurer à souper. Sur ma priere, Mylord G… s'est hâté d'envoyer son excuse à sa Femme.

Ils sont tous deux d'une figure fort noble, extrêmement polis. On nous avoit dit que le Comte étoit bel homme : il mérite cet éloge. Avec le caractere qu'on lui attribue, il n'y a point de Femme, sans prévention, qui ne puisse prendre du gout pour lui. Je lui trouve un air de qualité. Son âge ne paroît point au-dessus de vingt-cinq ou vingt-six ans. Il a la physionomie étrangere, le teint un peu brun, mais sain. Cependant la connoissance, peut-être, que j'ai de sa situation, m'a fait trouver quelque chose d'égaré dans ses yeux.

J'ai pris, avec eux, des manieres fort ouvertes. Je leur ai dit qu'en recevant la Lettre de Douvres, Sir Charles étoit parti pour ce port. Ils ne m'ont pas représenté, sous de bonnes couleurs, la santé de la Marquise. Mais la moindre espérance, a dit le Comte… il s'est arrêté.

Sir Charles, ai-je répondu, n'épargnera rien pour leur mettre l'esprit en repos.

M'est-il permis, Madame, a repris le Comte, de vous faire une question ? Je vois que nous avons l'honneur d'être connus de vous, & que vous n'êtes pas moins informée de nos affaires. Nous n'ignorons point non plus, en Italie, que vous êtes remplie de bonté, & nous voyons qu'on n'a point exagéré vos perfections : ce n'est point un compliment, a-t-il ajouté, en étendant la main sur sa poitrine.

Je l'ai interrompu en François, parce qu'il m'avoit parlé dans cette Langue ; & prévenant sa question, J'ai le plaisir, Monsieur, lui ai-je dit, de vous informer que Clémentine a fait l'honneur à Sir Charles de lui écrire, & que le compte qu'elle rend d'elle-même ne doit plus tant nous affliger.

Nous ! s'est-il écrié, en Italien, & levant les mains avec transport. Bonté du Ciel !

Je me suis imaginé qu'il ne me croyoit aucune connoissance de sa langue ; & pour ne pas l'exposer à quelque méprise, je lui ai dit, en Italien, que tous les Amis de Clémentine, en Angleterre, s'intéressent autant que ceux d'Italie à sa santé & à son bonheur. Il m'a répondu, en baissant les yeux avec un peu de confusion, que personne ne pouvoit refuser ces sentimens à toutes les perfections réunies. Quelques mots mal entendus lui auroient-ils fait goûter, un instant, la douceur de l'espérance ?

J'ai continué de lui dire que, suivant ses intentions, Sir Charles avoit pris soin de lui faire préparer un logement, & qu'il étoit parti pour Douvres avec l'impatience de l'amitié, mais que ses ordres ne seroient pas exécutés moins fidellement ; que nous

avions une seconde Maison, destinée pour la résidence du Marquis, de la Marquise, de leurs Fils, du vertueux Pere Marescotti…

Il m'a interrompue, d'un air d'étonnement. Le vertueux Pere… a-t-il répété. Mais vous lui rendez justice, Madame. Le Pere Marescotti est un Homme de bien.

Je sais par cœur, Monsieur, les caracteres de tous les Amis Italiens de Sir Charles.

Les deux Étrangers se sont regardés l'un l'autre, en paroissant m'admirer. Quelle pitié, ma chere Grand-Maman, que toutes les Nations du monde, quoique de Religions différentes, ne se considerent pas comme les Créatures d'un même Dieu, Souverain de mille Mondes !

Le Comte est revenu à marquer une vive impatience, d'apprendre quelque chose de la situation de Clémmentine. J'ai pris occasion de lui dire, qu'étant informée du penchant qu'elle avoit depuis long-temps pour le Cloître, il me sembloit important qu'elle ne sût pas tout d'un coup qu'il étoit en Angleterre ; d'autant plus qu'avec une santé foible elle auroit peine à supporter les tendres scènes auxquelles on devoit s'attendre entre elle & ses Proches.

Il a poussé un profond soupir : mais, évitant d'abord de s'expliquer, il s'est contenté de répondre qu'il étoit venu presque sans suite, pour se faire remarquer le moins qu'il seroit possible ; que depuis long-temps il étoit dans le dessein de visiter l'Angleterre ; que la Famille de Clémentine, Jeronimo en particulier, avoit promis à Sir Charles de faire le même voyage ; qu'à la vérité ils auroient pû choisir une meilleure saison, si de justes inquiétudes pour l'objet de toute leur tendresse ne leur avoient fait

avancer leur résolution. Ensuite, après s'être arrêté un moment, il a déclaré qu'il entroit tout-à-fait dans mon opinion, & qu'il ne jugeoit pas que Clémentine dût être informée sitôt de son arrivée. Alors, il m'a fait, & à Mylord G..., l'aveu de sa passion, dans des termes fort galans, mais également modestes ; en disant que son sort dépendoit du succès de son voyage.

Je lui ai dit que j'avois été d'autant plus libre à lui donner mon avis sur la nécessité du secret, que sans ce motif, Sir Charles n'auroit pas souffert qu'il prît un logement hors de sa maison ; & j'ai parlé de la haute estime dont je savois que Sir Charles étoit rempli pour le Comte de Belvedere.

J'ai donné ordre que le souper fût avancé, dans l'idée qu'après la fatigue d'une longue journée, ils seroient bien aise de se retirer de bonne heure. M. & Madame Reves, que j'ai invités par un Billet, ont eu la complaisance de venir. Ils admirent les deux jeunes Italiens ; car le Seigneur Sébaste n'a pas l'air moins prévenant que le Comte. Tous deux ont parlé, avec transport, de Sir Charles, & de sa conduite en Italie.

M. Reves s'est chargé de conduire le Comte à son appartement, dans l'absence de tous nos équipages, que Sir Charles a pris avec lui.

## Lettre 127

*Mercredi matin, 14 Mars.*

Pendant que M. Reves, suivant le projet formé hier au soir, est allé courir Londres avec les deux jeunes Italiens, pour me les ra-

mener à l'heure du dîner, je suis allée chez Mylady L... faire mes plus tendres complimens à Clémentine, & l'assurer qu'elle occupera tous nos soins. Ses craintes n'ont pas de bornes. Je ne lui ai pas caché l'arrivée du Seigneur Sebaste, & je lui ai dit ce que j'avois répondu à ses questions. Elle parloit de se retirer à quelque distance de Londres. Mylord & Mylady L... l'ont assurée qu'elle ne pouvoit être nulle part avec plus de secret que dans cette grande Ville ; ni plus décemment placée, si les circonstances l'obligent de révéler sa demeure, que sous la protection & dans la maison du Frere & de la Sœur de Sir Charles.

*Jeudi 15 Mars.*

Sir Charles a l'attention de m'informer par un Courrier, qu'il est arrivé à Douvres. Il a trouvé la Marquise & le Seigneur Jéronimo fort indisposés, de leurs fatigues d'esprit & de corps. Toute la noble Famille l'a reçu avec une joie inexprimable. Il suppose qu'ils passeront encore cette journée à Douvres. Demain, si la Marquise est en état de soutenir le voyage, ils partiront tous ensemble, pour s'avancer vers Londres, autant que leur santé le permettra. Ainsi je ne compte pas qu'ils puissent arriver avant Samedi. Mon cher Sir Charles a cru que son absence devant durer deux jours de plus qu'il ne s'y attendoit, elle causeroit trop d'inquiétude à son Henriette, s'il ne l'en informoit pas. Rien n'est plus sûr ; & s'il ne lui rendoit pas cette justice, comme elle n'a pas d'autre regle pour s'estimer, que l'estime qu'il fait d'elle, elle se trouveroit extrêmement rabaissée à ses propres yeux.

Il me charge d'assurer Clémentine qu'elle trouvera ses Parens disposés à faire tout ce qui dépendra d'eux pour la rendre heureuse. Le ressentiment, dit-il, n'a pas la moindre part à leur entreprise, ils ne respirent que tendresse & réconciliation.

Cette Lettre, ma chere Grand-Maman, ne partira point, que je ne puisse vous apprendre leur arrivée.

*Samedi au soir, 13 Mars.*

Je reçois à l'instant ce billet de Sir Charles.

*Samedi, à 4 heures après-midi.*

Mon très-cher Amour apprendra volontiers que nos Amis sont heureusement arrivés dans Grosvenor-Square. J'ai jugé que ce seroit épargner de la fatigue à mon Henriette, & leur en causer moins, de les mettre tout de suite en possession de leur demeure, plutôt que de les conduire dans S. James-Square, comme ils le desiroient, pour y faire leurs premiers complimens. Madame Bémont s'est chargée de la distribution des appartemens. Tout le monde sera fort à l'aise. Le Seigneur Jules aura son logement chez nous. Quelle admirable attention, quelle complaisance que la vôtre ! Un repas si élégant, préparé, comme je l'apprends par votre propre direction, pour l'heure à laquelle ils souhaiteront d'être servis. On me dit que vous avez emprunté une Servante de chacune de nos Sœurs & une de Madame Reves, que vous joignez à deux des vôtres pour le service de cette Maison. Dans chaque occasion, sur chaque point, vous me ravissez par votre bonté & votre grandeur d'ame.

Je leur tiendrai compagnie à souper, mais dans le dessein de me retirer aussi-tôt qu'il me sera possible, pour me rendre à la joie de mon cœur.

Ne suis-je pas une heureuse Femme, ma chere Grand-Maman ? Le moindre petit office devient un mérite auprès d'un cœur noble. Mais si j'avois su qu'ils ne dussent pas descendre

d'abord à S. James-Square, je ne me serois pas contentée de visiter, comme j'ai fait, l'autre maison, dans le cours de la journée, pour y mettre tout en ordre ; ils m'y auroient trouvée pour les recevoir.

Que je suis impatiente de voir chaque Particulier de cette noble Famille ! Je ne veux qu'une preuve de la sincere affection que je leur porte ; depuis près de huit jours que l'Ami de mon cœur est absent, je n'ai pas désiré une fois sa présence, quoique s'il ne m'eût pas écrit Jeudi, mon inquiétude eût été fort vive pour sa santé & pour la leur. Puissent-ils pardonner de bonne grace ! C'est alors que je les aimerai cherement. Pauvre Clémentine ! dans quelle appréhension n'a-t-elle pas passé toute cette semaine. Elle n'a pas mis le pied hors de sa Chambre depuis Mercredi au matin ; & son dessein est de n'en pas sortir de huit jours.

*Dimanche.*

Mon plus cher Ami, mon Amour, mon Mari, tous les tendres noms ensemble, quitta hier ses nobles Hôtes & revint de fort bonne heure. Il me dit obligeamment que c'étoit l'impatience de me voir, de me remercier, de m'applaudir, qui l'avoit ramené sitôt. Il avoit avec lui les deux Freres, auxquels nous donnons un logement ici.

Ce matin, comme hier au soir, nous ne nous sommes entretenus que de ce qui s'est passé entre la Famille & lui, depuis son arrivée à Douvres, jusqu'à leur entrée à Londres. Ils lui ont témoigné la plus vive reconnoissance, pour être venu lui-même au-devant d'eux & leur avoir amené M. Lowther. Mais lorsque, sur leurs pressantes questions, il leur a dit qu'il avoit eu des nouvelles de leur Clémentine, & qu'elle étoit entre des mains hono-

rables & fidelles, le Marquis a levé les yeux, dans un transport de tendresse ; la Marquise, joignant les mains, a voulu louer le Ciel & n'a pu remuer que les levres : tous les autres ont fait éclater leur joie, avec des expressions passionnées.

Sir Charles les a trouvés dans la sincere disposition de pardonner à leur chere Fugitive ; c'est le nom que le Prélat lui donne toujours : mais comptez, a-t-il dit, qu'il n'y a d'espérance de rétablir sa santé, qu'autant que nous céderons au désir qu'elle a de s'ensevelir dans un Couvent, ou que nous pourrons lui inspirer du goût pour le mariage : & si vous, Chevalier, vous avez la bonté de vous joindre à nous, je ne doute point du succès pour le second point. Sir Charles a blâmé leur précipitation. C'est en partie la faute du Général, a répondu le Prélat, en partie la sienne ; car elle leur a fait espérer plus d'une fois qu'elle pourroit se rendre.

J'ai supplié Sir Charles de ne pas se laisser persuader d'entrer dans leurs vues, si elle continue de marquer de l'aversion pour un changement d'état. Il m'a dit qu'il avoit évité de s'expliquer, & qu'il garderoit la même conduite, jusqu'à ce qu'ils fussent établis & que Clémentine parût un peu composée ; qu'il verroit alors ce qui seroit convenable aux circonstances, mais que dans l'intervalle, les argumens de part & d'autre étoient moins propres à lever les difficultés qu'à les fortifier.

Le Prélat s'est fort attendri, en lui racontant l'effet que les premieres nouvelles de la fuite de Clémentine avoient produit sur sa Mere. Pendant deux jours, cette pauvre Dame n'avoit pas eu l'esprit dans une meilleure assiette que sa Fille ; & lorsqu'on eut vérifié que Clémentine étoit partie pour l'Angleterre, elle insista si fortement à la suivre, que pour modérer cette impétuosité, il fallut lui promettre que la visite qu'on se proposoit de faire à Sir

Charles, seroit avancée. Son impatience ne la quitta point, mais elle se trouva un peu mieux, après cette promesse : c'est ce qui a déterminé la Famille à partir en plein hiver ; & c'est aussi par un mouvement de compassion pour cette malheureuse Mere, que Madame Bémont a consenti à les accompagner.

Sir Charles est allé porter à Clémentine de nouveaux motifs d'espérance & de consolation. Il doit passer, de-là, chez le Comte de Belvedere, pour le féliciter de son arrivée, & se rendre ensuite à Grosvenor Square, où il saura de la noble Famille, quand il me sera permis d'y paroître.

*Dimanche, à 2 heures.*

Sir Charles n'a pas eu de peine à calmer les craintes de Clémentine. Il souffre pour elle. On appréhende beaucoup le retour de sa maladie, & Mylady L... croit en avoir déja remarqué quelques symptômes.

Le Comte de Belvedere a reçu Sir Charles avec des transports de joie, qui ont augmenté, lorsqu'il a su que nous pouvions écrire librement à Clémentine.

Je dois être présentée ce soir à la Marquise.

*Dimanche au soir.*

J'ai vu la glorieuse Famille. Je les admire tous.

Le Marquis & la Marquise sont deux personnes de haute apparence dans le port & dans les manieres : la mélancolie paroît fixée dans leurs traits. Le Prélat a l'air d'un Homme de qualité ; mais je lui ai trouvé, dans la contenance, plus de gravité qu'au Pere Marescotti même, que je ne saurois mieux comparer qu'au Docteur

Barlet. Il lui ressemble d'autant plus, que la modestie & la bonté brillent sur son visage.

Mais le Seigneur Jeronimo est un jeune homme des plus aimables. Au premier coup d'œil, j'aurois pû le traiter de Frere ; son air caressant sembloit m'y inviter. Sir Charles m'a présentée à son cher Ami, avec un compliment digne de sa bonté ; & le Seigneur Jeronimo m'a reçue avec la même complaisance, en félicitant Sir Charles. Tout le Monde a joint ses félicitations aux siennes.

L'aimable Madame Bémont ! Elle s'est avancée pour m'embrasser. Elle m'a fait son compliment avec une grace, que je mets au-dessus même de ses expressions.

On m'a présenté Camille. Vous la prendriez pour une Femme de condition. Combien la vue de cette fidelle Servante a-t-elle rappellé de scènes à ma mémoire ? la plupart tristes & douloureuses.

Le Comte de Belvedere & les deux jeunes Cousins avoient dîné avec la Famille. Comme c'étoit une premiere visite, je l'ai faite assez courte ; & nous nous sommes rendus chez Mylady G... à l'heure du Thé. Sir Charles a dit qu'il ne se sentoit pas la force d'aller entendre les soupirs de la Fille, immédiatement après avoir entendu ceux du Pere & de la Mere, qui ne savent point, & qui ne doivent point encore savoir qu'elle est si près d'eux.

Priez, ma chere Grand-Maman, sollicitez le Ciel pour la pauvre Clémentine, c'est-à-dire, pour une heureuse réconciliation, dont le résultat soit la tranquillité de tant d'honnêtes gens, si nécessaire à celle de votre cher Sir Charles & de votre

## Lettre 128

*Jeudi, 22 Mars.*

Rien encore de décisif. Il s'est élevé quelques généreuses contestations entre la Famille & Sir Charles, à l'occasion du logement & des autres frais. Il les a suppliés d'être sans inquiétude, en leur promettant de se rendre à tout ce qu'ils exigeroient de raisonnable.

Ils ne pensent point à manger chez nous, ni même à prendre notre Maison pour demeure, avant que d'avoir appris quelque chose de consolant sur la situation de leur chere Fille. Cependant Sir Charles a commencé la négociation, entre Clémentine d'une part, la Famille d'une autre, & le Comte de Belvedere, de la troisieme. Leur Fille semble insister sur la liberté de prendre le voile, & même avec une plus sombre obstination que jamais. Le Prélat paroît moins ardent qu'autrefois dans son opposition, & Sir Charles ne doute pas qu'au fond du cœur, le Pere Marescotti ne favorise le desir de Clémentine. Mais le Marquis, la Marquise, & le Seigneur Jéronimo, sont toujours déclarés pour le mariage ; ne fût-ce que pour assurer l'exécution du Testament des Grands-Peres, & frustrer l'espérance intéressée de Madame de Sforce & de Daurana sa Fille. La constance du Comte de Belvedere, malgré les accidens passés, qui peuvent renaître, lui fait un mérite extrême dans la Famille ; & les deux Cousins en sont si touchés, que non-seulement ils prennent parti pour lui, mais qu'ils déclarent

que le Comte della Poretta, leur Pere, est autant dans ses intérêts que le Général même.

D'un autre côté, la tendre Mere a tant d'impatience de voir sa Fille, que si la scene ne change pas bientôt, on en craint des suites fâcheuses pour sa santé ; & Clémentine, n'étant pas moins impatiente de voir ses Parens, quoique cette idée la fasse trembler, s'afflige nuit & jour d'une situation qui l'oblige d'entrer en condition avec eux, avant que de pouvoir se jetter à leurs pieds. Quelquefois, & ce sont ses momens les plus calmes, elle blâme la démarche où elle s'est engagée : dans d'autres tems, elle s'efforce d'y trouver des excuses.

Dimanche matin.

Àla priere de toutes les parties, Sir Charles a jetté sur le papier un Plan de réconciliation. Il en donna hier au soir une Copie à Clémentine, une autre au Comte, & une au Prélat. Demain est le jour marqué pour leur réponse. Il m'en abandonne aussi une copie que je vous envoie.

I. Que Clémentine, par soumission pour les dernieres volontés de ses deux Grands-Peres, par respect pour son Pere, sa Mere & son Oncle, & par complaisance pour les plus affectionnés des Freres, s'engagera d'honneur à quitter toute idée de renoncer au monde, non-seulement pour le présent, mais pour l'avenir, aussi long-tems qu'elle demeurera fille.

II. Elle aura la liberté de choisir son état de vie, celle de visiter son Frere, & sa Belle-Sœur à Naples, son Oncle à Urbin, Madame Bémont à Florence. Elle sera mise immédiatement, si elle le désire, en possession du revenu des Terres qui lui ont été léguées,

pour être en état de faire tout le bien qu'elle n'auroit pas le pouvoir de faire en prenant le voile.

III. Elle aura la liberté de nommer ses Domestiques, & même son Directeur, supposé que la mort, ou quelqu'autre changement la prive du Pere Marescotti : mais le droit d'exclusion sera réservé à son Pere & à sa Mere, pendant qu'elle continuera de demeurer avec eux ; & cette restriction ne doit pas lui paroître onéreuse, puisqu'elle n'a jamais souhaité d'être indépendante d'un Pere & d'une Mere, dont elle révere la bonté ; sans compter que la raison demande qu'ils soient juges de la conduite des Domestiques qui seront admis dans leur Famille.

IV. Comme de malheureux incidens ont donné à Clémentine une forte aversion pour le mariage, & que dans les circonstances présentes il est raisonnable de céder à la force de ses répugnances, on espere que M. le Comte de Belvedere, pour contribuer au repos d'une personne qu'il fait profession d'aimer si tendrement, & par considération pour lui-même, consentira volontiers à discontinuer ses soins, & s'engagera même à ne les renouveller que dans une supposition plus heureuse, & du consentement de Clémentine.

V. Les respectables Parens, pour eux-mêmes & pour le Comte della Poretta leur Frere ; le Seigneur Jéronimo, pour lui & pour son Frere le Général, auront la bonté de promettre que jamais ils n'emploieront de fortes instances pour engager, & bien moins pour forcer Clémentine à prendre le parti du mariage, & qu'ils ne feront agir ni Camille, ni d'autres Confidens ou Amis, pour la faire changer de condition. Cependant ils se réservent le droit de lui faire les propositions qu'ils jugeront convenables, renonçant seulement à celui de la presser, parce qu'ils connoissent à leur

chere Fille un naturel si doux, & tant de respect pour eux, qu'elle n'est pas plus capable de résister à leurs indulgentes sollicitations, qu'à leurs commandemens les plus absolus.

VI. Ces termes une fois accordés de part & d'autre, on propose que Clémentine obtienne la permission, comme elle le désire avec une vive impatience, de se jetter aux pieds de ce qu'elle a de plus cher au monde, & que tout le passé s'ensevelisse dans un éternel oubli.

L'humble Médiateur osant se promettre que ces six Articles seront acceptés, prend la liberté d'ajouter que ses nobles Hôtes lui accorderont quelques mois, pour se réjouir avec eux dans sa Patrie, du rétablissement de leur bonheur mutuel. Il espere qu'ils approuveront ses efforts, pour leur faire trouver en Angleterre autant d'agrément qu'ils lui en ont procuré à Boulogne. Il les supplie de considérer leur famille & la sienne comme une même famille, qui soit toujours unie par une indissoluble amitié. Il compte sur l'honneur de leur compagnie dans ses Terres. Il cherchera toutes les occasions de leur plaire, de les obliger, de leur procurer toutes sortes de commodités ; & lorsqu'il ne pourra plus les retenir en Angleterre, il les accompagnera jusqu'en Italie, avec sa Femme, & ses Sœurs & leurs Maris, dont il connoît assez les sentimens, pour ne pas douter qu'ils n'acceptent volontiers cette partie.

*Lundi, à dix heures du matin.*

Sir Charles est allé chez le Comte de Belvedere, qui l'en a prié par un Billet fort pressant.

*Àdeux heures.*

Je reçois le billet que vous trouverez ici.

« Nous nous hâtons, le Comte & moi, de nous rendre à Grosvenor-Square, où nous ne pourrons nous dispenser de demeurer à dîner. Ce digne Étranger mérite de la compassion. »

Je suis toute impatiente, pour le succès de ces conférences. Mais je ne dînerai pas seule, tandis que je puis aller tenir compagnie à Clémentine, à Mylady & à Mylord L... Ainsi je ferme cette Lettre ; mais ne doutez pas, ma chere Grand-Maman, qu'elle ne soit bientôt suivie d'une autre.

## Lettre 129

*Lundi, 26 Mars.*

Mylady L... m'a dit, à mon arrivée, que Clémentine avoit été dans la derniere agitation, après avoir lu les six Articles. Elle a gardé la chambre depuis. Mylady L... ne faisoit que la quitter. Je lui ai fait faire mes complimens. Elle m'a fait prier de monter ; & m'étant venue recevoir au haut des dégrés, elle m'a fait entrer avec elle dans son cabinet. Ses yeux étoient en larmes : Avez-vous vu, Madame, les propositions du Chevalier ? Je lui ai confessé que je les avois vues.

Renoncer pour jamais, m'a-t-elle dit, à des résolutions pour lesquelles j'ai... elle s'est arrêtée.

Il étoit aisé de deviner ce qu'elle alloit dire. Le sujet étoit trop délicat, pour l'aider à continuer. Très-chere Clémentine, ai-je répondu, considérez tout le bien que vous aurez le pouvoir de faire

par le second article, si vous l'acceptez. Que Sir Charles a bien consulté vos généreuses inclinations ! Toute ma crainte est que vos Parens ne souscrivent point à la partie qui dépend d'eux. S'ils le font, à quelles espérances ne renoncent-ils pas eux-mêmes ?

Elle a paru méditer. Ensuite, rompant le silence : est-ce réellement votre opinion, Mylady ? Votre opinion jointe à celle du Chevalier ? Permettez que je considere…

Elle s'est levée, elle a fait deux ou trois tours dans le cabinet. Ensuite, pensant au projet de Sir Charles pour son voyage d'Italie : avec quelle bonté, quelle complaisance va-t-il au-devant de mes desirs ! Et vous, Madame, pouvez-vous, voulez-vous entreprendre le voyage avec nous ? Oh ! que ces ouvertures sont flatteuses !

Elles me flattent beaucoup aussi, Mademoiselle. Si nous partons, ne m'aimez dans votre Italie, qu'autant que je vous aime dans notre Angleterre, & je serai heureuse dans un Pays dont on vante d'ailleurs la beauté. Mais, très-chere Sœur, que feronsnous, pour obtenir de vos Proches leur consentement à ces articles ? Me jetterai-je à genoux devant votre Pere & votre Mere, votre main dans la mienne, & toutes deux noyées dans nos larmes ?

Toujours bonne, toujours noble, Mylady Grandisson ! Mais parviendrai-je d'abord à calmer mon propre cœur, pour céder la partie qui me concerne ?

Ah ! que l'obstacle ne vienne pas de vous, Mademoiselle. Clémentine ne fera-t-elle pas le quart du chemin ? On ne lui en demande pas davantage.

J'y penserai. Je saurai ce qu'ils auront fait. Votre avis, très-chere Madame, aura pour moi tout le poids que doit avoir celui d'une Sœur.

On est venu nous avertir qu'on avoit servi. Elle s'est excusée de descendre. J'ai pris congé d'elle pour le reste du jour, en lui disant que mon intention étoit de retourner au logis, immédiatement après le dîner.

*Lundi au soir.*

Sir Charles est revenu, le visage brillant du plaisir d'avoir exercé toutes ses vertus. Il n'est pas sans espérance, de conduire cette affaire à la plus heureuse fin.

Le Comte de Belvedere, chez lequel il s'est rendu d'abord, l'a reçu avec beaucoup d'émotion. Que je brulois de vous voir ! lui a-t-il dit. J'avois prévu que je serois la victime.

Ô Chevalier ! si vous saviez les promesses, les assurances que j'ai reçues du Général & de toute la Famille !

Sir Charles s'est étendu sur toutes les raisons qui pouvoient servir à lui calmer l'esprit.

Veut-elle promettre, engager sa parole, que si jamais elle se marie, ce ne sera qu'avec l'homme qui est devant vous ? Pourquoi, Chevalier, n'avoir pas fait cette stipulation en ma faveur ?

J'aurois cru vous rendre un mauvais office. Ce seroit vous tenir en suspens, pour tout ce qui peut s'offrir en Italie, en Espagne, deux Pays où vous avez les plus grandes espérances. Si Clémentine renonce au Cloître, il ne sera pas impossible, d'ici à ce tems, de la déterminer en faveur d'un homme de votre mérite.

Si rien n'ébranle sa résolution, vous ne serez lié par aucun engagement qui vous empêche de faire un autre choix.

Un autre choix, Monsieur ! Comment pouvez-vous tenir ce langage à un homme qui l'adore depuis si long-tems, & qui, dans les divers états de sa maladie, a toujours conservé pour elle une affection sans partage ? Mais nous saurons, s'il vous plaît, ce que sa Famille pense des articles.

Ils sont allés à Grosvenor-Square. Après le dîner, l'importante affaire a fait le sujet d'une délibération solemnelle. Le Seigneur Jéronimo & Madame Bémont ont d'abord embrassé le plan dans toutes ses parties, & tout le monde est venu enfin à la même opinion. Le Ciel en soit loué ! À présent le bonheur de la chere Clémentine est certain. Mais le pauvre Comte de Belvedere ! Il ne remporte point sur lui-même, en sacrifiant l'inclination de son cœur, une victoire aussi noble que celle de Clémentine dans la même occasion ; mais il chérit un reste de possibilité, dont il conservera l'espérance, tant que l'objet de sa passion sera sans engagement.

Ô Clémentine ! Ô la plus noble des Femmes ! Mais Henriette est-elle de fer ? Non, ma chere Grand-maman ; elle répond aux souhaits que votre générosité vous a fait faire pour elle.

*Mardi 27.*

Sir Charles fit hier ses excuses à Clémentine par un Billet, de ne l'avoir pas vue de tout le jour. Ce matin, lorsqu'il étoit prêt à se rendre chez elle, il a reçu du Seigneur Jéronimo le Billet suivant, dont le but est de fortifier ses efforts, pour faire goûter les articles à Clémentine.

« Vous faites, cher Grandisson, le bonheur de toute la Famille à la fois, si vous engagez Clémentine à souscrire, comme nous y sommes tous disposés. Rendez-vous dès aujourd'hui, ma très-chere Sœur, aux embrassemens d'un Pere & d'une Mere, à ceux de deux Freres, qui vous répondent du troisieme. Avec quelle impatience allons-nous compter les heures, jusqu'à celle où nous recevrons du plus cher des Amis & du meilleur des hommes une Sœur si tendrement aimée ! »

Ne vous écriez-vous pas ici avec moi, ma chere Grand-maman ; Ô Clémentine ! ô la plus noble des Femmes ! refuserez-vous la branche d'olivier qui vous est offerte ?

*Mardi, à deux heures.*

Triomphe ! Heureux jour ! Heureuse nouvelle ! Sir Charles m'apprend que Clémentine s'est enfin rendue. Demain après midi elle doit se jetter aux pieds de son Pere & de sa Mere. Réjouissez-vous avec moi, ma chere Grand-Maman ! Tous mes Amis, prenez part à ma joie. Qu'on me félicite ! Qu'on m'applaudisse ! N'est-ce pas moi-même, qui vais être réconciliée avec la plus tendre & la plus indulgente Famille ?

*Mardi au soir.*

Tandis que nous étions à souper, Sir Charles & moi, tête-à-tête, le monde entier l'un pour l'autre, on m'a remis le Billet suivant, écrit en Italien, que je traduis pour vous en Anglois :

Demain, ma très-chere Mylady, comme le Chevalier vous l'aura dit sans doute, la pauvre Fugitive doit être introduite chez ses Parens. Priez pour elle. Mais si vous me faites la grace de me regarder en effet comme une Sœur, je vous demande plus que

des prieres. Étoit-ce sérieusement que vous m'offriez hier votre bienfaisante main pour me soutenir, si je consentois à me jetter aux pieds de mon Pere & de ma Mere ? Mylady L... a la bonté de vouloir confirmer, elle-même, la protection qu'elle m'accorde. Ma Sœur consentira-t-elle à l'être, dans cette redoutable occasion ? Sa main est-elle réellement disposée à me soutenir ? Si, vous & Mylady L..., vous vouliez aider de votre présence la fugitive Pénitente, elle auroit plus de courage à lever les yeux devant ces tendres Parens, ces chers Freres, dans le sein desquels elle a répandu tant d'amertume.

Jusqu'à ce que le jour de demain soit passé, elle n'ose joindre l'addition respectable, au nom de

*Clémentine.*

Si je le veux ! Ai-je répété après ma lecture. Si je parlois hier sérieusement ! Oui, oui, n'en doutez pas. Lisez, cher Sir Charles, & permettez que ma réponse soit conforme aux desirs de cette charmante Sœur.

J'espere, m'a-t-il dit, que des scenes, qui ne manqueront pas d'être fort touchantes, n'affecteront pas trop mon cher Amour ; mais je trouve également, & de la bonté dans la demande de Clémentine, & de la générosité à l'accorder. Voici, ma chere, l'ordre que nous pourrons mettre dans notre entreprise. Après le dîner, vous irez prendre votre aimable Sœur & Mylady L..., que vous menerez à Grosvenor-Square. J'y serai pour vous recevoir, & pour la présenter à ses Amis, quoique je ne puisse douter de la joie avec laquelle ils la recevront. Demain au matin, je l'informerai de mon arrangement.

*Mercredi matin.*

Clémentine approuve le plan de Sir Charles. Je dois l'aller prendre vers cinq heures. Il paroît que ses craintes ne diminuent pas.

*Mercredi au soir.*

Nous sommes revenus de Grosvenor-Square. Je vous obéis, mon cher Sir Charles… Par tendresse pour moi, il veut absolument que je remette à vous écrire demain. C'est le premier ordre qu'il m'ait donné.

## Lettre 130

*Jeudi, 19 Mars.*

Vous attendez les circonstances de la scène d'hier. Sir Charles est allé à Grosvenor-Square, pour s'informer de la disposition & de la santé de ses nobles Hôtes.

En arrivant hier à cinq heures, chez Mylady L… je trouvai la chere Clémentine abîmée dans ses craintes. Il faut, me dit-elle, que je sois plus coupable que je ne l'ai cru : car d'où viendroit cette extrême confusion, de paroître devant des Parens que j'ai toujours honorés, devant des Freres & des Amis qui m'ont toujours été chers ? Ô Mylady ! Quel supplice que les remords, surtout pour un cœur fier !

Ensuite, jettant les yeux sur les articles ; Que je lise encore une fois ce que je dois signer : & voici les remarques qu'elle fit en lisant.

1. Dur, dur article, que le premier ! Mais votre Chevalier, Madame, mon quatrieme Frere, mon Ami, mon Protecteur, assure qu'en le signant, je m'acquitterai de tout ce que je lui dois : Hé bien, je m'y soumets.

2. Flatteuse perspective pour mon orgueil, pour l'espérance que j'ai de soulager les Pauvres, les Malheureux !

3. La liberté de nommer mes Domestiques, mon Confesseur même… Attentif, indulgent Chevalier ! Si je renonce au principal désir de mon cœur, je n'insisterai point sur ces conditions. Mes Parens auront alors tous les droits. Il n'y a rien, assurément, sur quoi j'aspire à l'indépendance.

4. Je reconnois, Chevalier, votre protection & votre bonté.

5. Si mes Amis s'engagent, ils seront fideles à leur promesse. Notre Famille est sans tache sur l'honneur. J'espere que le général ratifiera la caution de ses Freres : mais il me haïra, je le crains.

Généreux Grandisson ! que votre conclusion est séduisante ! Et vous Mylady, vous, me dites que mon bonheur est nécessaire à la perfection du vôtre ! Quel motif ! Conduisez-moi ; je me livre à vous, Madame. Ma chere Mylady L… ma seconde protectrice, vous m'accorderez aussi votre Compagnie. Une femme telle que vous, une Sœur du Chevalier Grandisson, qui me reconnoît pour son Amie, & qui répond de ma conduite, va relever l'humiliée Clémentine aux yeux de son indulgente famille… Et Sir Charles, ne doit-il pas se trouver là, pour les disposer tous à recevoir favorablement la Fugitive ! Partons, conduisez-moi, je vous suis. Elle avoit néanmoins, dans les yeux, quelque chose d'égaré ; & nous donnant une main à chacune elle s'est laissée conduire au Car-

rosse. Mais, en y montant, elle trembloit, elle chancelloit, elle paroissoit dans un trouble extrême. Nous nous efforcions de la rassurer. Le Carrosse marchoit vers Grosvenor-Square. Lorsqu'il se fut arrêté, elle jetta ses deux bras autour de Mylady L... & cachant son visage dans son sein, elle invoqua le secours du Ciel. Comment, comment, s'écria-t-elle, pourrai-je regarder en face mon Pere & ma Mere ?

Sir Charles parut, au bruit du Carrosse. Il remarqua son émotion. Il est digne de vous, Mesdames, dit-il à Mylady L... & à moi, d'accompagner notre chere Clémentine. Vous allez trouver la récompense de votre bonté, dans le plaisir de la voir reçue avec des transports de joie, par de tendres Parens qui ne respirent que pour leur fille.

Ah Chevalier ? c'est tout ce qu'elle put dire.

Je vais vous conduire, très-chere Clémentine, dans un Cabinet, où vous ne verrez que les personnes avec qui vous êtes, jusqu'à ce que vous ayez rappellé vos esprits. Je craignis que dans son trouble elle n'eût point entendu ce sage conseil ; je le répétai après Sir Charles. Son courage en augmenta visiblement. Elle lui tendit une main tremblante ; il la conduisit dans un Cabinet, par une porte dérobée, qui donnoit sur le Vestibule. Nous la suivîmes, Mylady L... & moi. Nous nous assîmes à ses côtés, & Sir Charles vis-à-vis d'elle. Nos sels, nos exhortations, eurent beaucoup de peine à lui faire retrouver ses forces.

Lorsqu'elle fut un peu ranimée ; doucement, nous dit-elle, en levant le doigt, & nous regardant d'un œil effrayé ; parlons bas, nous pourrions être entendus ! Ensuite, se fortifiant de plus en plus ; Ô Chevalier ! reprit-elle, que vais-je dire ? Que vais-je

faire ? Quelle contenance suis-je capable de prendre ? Est-il vrai, est-il possible que je sois dans une même maison, avec mon Pere, ma Mere, mes Freres ? Qui encore ? qui encore ? ajouta-t-elle avec précipitation.

Il est réglé, lui dit Sir Charles, par ménagement, par tendresse pour vous, ma très-chere Clémentine, que vous ne verrez d'abord que votre Mere ; ensuite votre Pere ; & quand vous le souhaiterez, vos Freres, Madame Bémont, le Pere Marescotti.

On vint appeler Sir Charles. Ô Monsieur, Monsieur ! ne me quittez pas : & se tournant vers Mylady L... & moi ; ne me quittez pas, Mesdames ! Vous êtes la bonté même.

Sir Charles rentra presqu'aussitôt : votre Mere, Mademoiselle, toute indulgente, meurt d'impatience de vous serrer contre son sein. Quelle joie vous allez lui causer ! Il lui présenta la main. Elle lui donna la sienne, en nous faisant signe de ne pas la quitter. Nous la suivîmes, dans l'appartement où sa Mere l'attendoit. Au moment qu'elles se virent, elles coururent l'une à l'autre, les bras ouverts. Ô Maman ! Ô ma Clémentine ! C'est tout ce qui put sortir de leurs levres. Elles tomberent toutes deux sur le plancher ; la Mere ses bras autour du cou de sa fille, & ceux de la fille autour du corps de sa Mere.

Nous nous hâtâmes de les relever, & Sir Charles les fit asseoir l'une proche de l'autre. Pardon, pardon ! s'écria la chere fille, mains & yeux levés, échappant aux bras de sa Mere, pour tomber à genoux devant elle. Mais elle ne put prononcer un mot de plus.

Le Marquis, incapable de se contenir plus long-tems, entra tout d'un coup, à grands pas... Ma Fille ! Mon Enfant ! Ma Clémentine ! Je revois donc mon cher Amour !

Sir Charles l'avoit relevée à demi, lorsque le Pere entra. Elle retomba sur le plancher, les bras étendus : Ô mon Pere ! pardon, pardon !

Le Marquis la releva tout à fait, avec l'assistance de Sir Charles ; & la plaçant entre sa Femme & lui, tous deux passerent un bras autour d'elle. Ses prieres furent répétées pour le pardon, d'une voix interrompue par ses sanglots ; & les bénédictions coulerent de même, de leurs cœurs paternels à leurs lévres.

Après ces grandes émotions, lorsqu'ils eurent la force de parler, & que Clémentine osa commencer à lever les yeux, d'abord par intervalles, & les baissant aussitôt sous les leurs ; voyez Madame, voyez, Monsieur leur dit-elle, la généreuse Dame à qui... (en regardant Mylady L...) Voyez (en me regardant) plus qu'une Femme... Un Ange... Elle vouloit dire plus ; mais les expressions semblerent lui manquer. Nous avons déja vu, admiré, dit civilement le Marquis, la plus noble des Femmes, dans Mylady Grandisson.

Il se leva, pour s'approcher de Mylady L... & de moi. Sir Charles nous conduisit toutes deux vers lui ; & Clémentine, qui se trouvoit proche de moi, saisit une de ses mains, qu'elle pressa de ses lévres. Elle paroissoit chercher des termes qui ne se présentoient point. Nos yeux félicitoient aussi beaucoup plus que nos expressions, le Pere, la Mere, & la fille.

Sir Charles sortit alors ; mais revint bientôt avec les deux Freres. Il me seroit difficile de dire s'ils marquerent plus de joie, que Clémentine ne témoigna de confusion. Elle recommença à parler de grace & de pardon ; mais le Prélat l'interrompit : Pas un mot de nos afflictions passées. Personne ici n'est coupable. Nous

nous revoyons heureux ; heureux, par les conditions dont nous sommes redevables à cet Ami du Genre humain, & de notre Famille en particulier.

Jéronimo avoit serré sa Sœur entre ses bras. Mon Frere dit-il à l'Évêque, que j'applaudis à vos tendres assurances ! chacun des articles aura son exécution. Nous nous réjouirons en Angleterre avec le Chevalier : & lui, & tout ce qu'il a de cher, nous accompagneront en Italie. Nous ne composerons qu'une Famille.

Sir Charles introduisit alors Madame Bémont ; & Clémentine se précipita aussi-tôt dans ses bras. Grace, grace, très-chere Madame ! si vous me l'accordez, je l'obtiens de la vertu. Pardonnez une malheureuse Fille, qui n'auroit jamais fait déshonneur à vos leçons, ni aux exemples de sa Mere, si d'épaisses ténebres n'avoient obscurci sa raison. Dites que vous me pardonnez, comme les meilleurs des Peres & des Meres, & comme toute une indulgente Famille. Madame Bémont lui fit une réponse, digne de sa prudence & de son amitié.

Le Pere Marescotti fut introduit par le Marquis même, avec le respect dû à sa piété. Mon Pere, lui dit Clémentine, avant qu'il eût ouvert la bouche, je me soumets à toutes les pénitences, que vous jugerez à propos de m'imposer. Il parla peu ; mais son action exprima, autant que ses termes, la joie dont il étoit pénétré. Qui condamnera, dit-il modestement, lorsqu'un Pere, une Mere & des Freres si zélés pour l'honneur de leur Famille, s'accordent à pardonner ?

Il fut réglé entre la Famille & Sir Charles, qu'on ne diroit pas à Clémentine un mot en faveur du Comte de Belvedere : mais on le pria de lui apprendre que le Comte est en Angleterre. Tout le

monde ayant été vivement ému, Sir Charles proposa de se retirer, & de laisser retourner Clémentine pour cette nuit chez Mylady L..., en regardant sa visite comme une préparation pour le changement de sa demeure. Mais toute la Famille déclara d'une seule voix, qu'elle ne pouvoit se séparer d'une Fille & d'une Sœur, rendue à leurs espérances. Elle fit connoître elle-même que c'étoit flatter ses plus chers desirs ; avec un air de reconnoissance néanmoins, & le genou à demi-courbé.

Dans le transport d'une joie générale, qui pense, dit Sir Charles, à la fidelle Camille ? Pourquoi Camille ne viendroit-elle pas féliciter sa Maîtresse & toute l'assemblée du plus heureux des événemens ? Tout le monde demanda Camille. Elle vint avec un empressement inexprimable. Elle se jetta aux genoux de sa chere Maîtresse. Elle répandit des larmes de joie. Ah ! Camille, lui dit Clémentine en l'embrassant, je vous ai traitée trop cruellement : mais ce n'est pas moi qu'il faut accuser ; hélas, hélas ! je n'étois plus à moi-même. Je m'efforcerai de vous en dédommager. Cette bonne Fille ne répondit qu'en remerciant le Ciel, de pouvoir serrer encore une fois contre son sein sa chere jeune Maîtresse, & protestant qu'elle ne se plaignoit de rien.

Sir Charles n'oublia point de demander grace pour Laure. Clémentine assura qu'elle ne méritoit aucun blâme, qu'elle lui avoit obéi avec répugnance, & qu'obtenant grace pour elle-même, Laure devoit l'obtenir aussi. Mon très-cher Amour, dit la Marquise, nous sommes convenus que vos Domestiques seroient de votre choix. Le Chevalier, nous n'en doutons point, pensoit à Laure, en proposant cet article. Le jeune Anglois n'y sera pas moins compris. Leur sort, chere Clémentine, est entre vos mains.

M’est-il permis, reprit Sir Charles, de faire pour moi-même une demande à Clémentine ? une demande qui s’accordera parfaitement avec les articles ?

Il n’y en a point, Chevalier, répondit-elle, que je sois capable de vous refuser.

Je ne la ferai point aujourd’hui, Mademoiselle, ni même demain. Après les agitations que nous avons soutenues aujourd’hui, demain doit être un jour de repos. Toute la compagnie me fera l’honneur de dîner chez moi Vendredi. Les articles peuvent être signés ce jour-là, & je remets à vous demander alors une grace que je me flatte d’obtenir.

L’invitation de Sir Charles fut civilement acceptée ; & demain…

Clémentine & Madame Bémont, qui demandent à me voir. Charmante surprise !

Sir Charles étoit sorti, & ne faisoit que rentrer, lorsque les deux Dames sont arrivées. La joie que j’ai eue de les voir passe mes expressions, sur-tout en remarquant à Clémentine un visage sérein, qui ne se ressentoit plus de l’infortune. Nous sommes venues, a dit Madame Bémont, rendre nos premiers devoirs à ceux qui ont rétabli la paix & le bonheur dans une Famille entiere. Clémentine n’a pas eu de repos, qu’elle n’eût fait ses vifs remercîmens à Mylady Grandisson, pour le secours qu’elle reçut hier de sa présence.

La reconnoissance, a dit Clémentine, est l’unique occupation de mon cœur. Mais, Chevalier, où trouverai-je des expressions ? Je vous conjure de m’expliquer votre demande. Vous, chere My-

lady Grandisson, dites-moi, si vous le savez, en quoi je puis obliger mon quatrieme Frere.

Ma très-chere Clémentine, a répondu Sir Charles, commencez par fortifier votre cœur contre une douce surprise ; car je ne vous en prépare point d'autre. Vous n'avez pas encore signé les articles, & je me figure que vos Parens ne l'ont pas encore fait non plus.

Monsieur ! Chevalier !

Que je ne vous allarme point, Mademoiselle. Il a mis une des mains de Clémentine dans la mienne ; il a pris l'autre d'un air fort tendre : votre dessein est de les signer, a-t-il repris ; ils le feront aussi, j'en suis sûr. Demain, lorsque nous serons tous rassemblés, tout sera signé de part & d'autre.

Je l'espere assurément. Ils ne penseront point à se dédire ?

Non, non, Mademoiselle : & vous devez compter par conséquent, que le Comte de Belvedere ne vous sera jamais proposé avec la moindre instance.

Sans doute, sans doute ; a-t-elle vitement répondu.

Auriez-vous de la répugnance, Mademoiselle, après votre retour en Italie, à voir le Comte de Belvedere, comme un Ami de votre Famille, comme un Admirateur de votre mérite, comme un homme de qualité du même pays.

J'aurai toujours pour le Comte la considération que je dois à un Homme d'honneur, à l'Ami particulier de mon Frere le Général, & de toute ma Famille : mais je ne puis le regarder sous un

autre jour. Quelles sont les vues du Chevalier Grandisson ? Ne me tenez pas en suspens, Monsieur.

Votre Pere & votre Mere, Mademoiselle, vos Freres étoient venus dans l'espérance de vous fléchir en faveur du Comte. Ils ont renoncé à cet espoir…

Oui, Monsieur.

… & vous laissent un pouvoir absolu sur vos volontés & sur tous vos desirs, aux conditions que vous avez promis de signer : mais je vous demande, si le Comte se trouvoit en France, lui permettriez-vous de se rendre ici, pour prendre congé de vous & de votre Famille, avant son départ pour la cour de Madrid ?

Quoi, Monsieur ! à titre d'Homme, qui espere de moi quelque chose de plus ?

Non, Mademoiselle, à titre seulement d'Ami de toute votre Famille ; sans autre vue, à présent qu'ils vous verront si déterminée, que d'obtenir vos vœux, vos prieres pour le bonheur de sa vie, comme vous souhaitez sûrement les siennes.

J'y consentirois dans cette seule vue… Mais s'il attendoit de moi quelqu'autre faveur, s'il se flattoit… Ô Chevalier ! Mylady ! Madame Bémont ! qu'on ne me tente plus sur ce point ; ce seroit violer les articles. Toute persuasion ne seroit qu'une violence.

Il n'est question, Mademoiselle, de rien de cette nature. Les articles seront inviolablement observés du côté de vos Parens. Mais vous voyez que Madame Bémont, dont l'intention étoit de ne remettre jamais le pied dans cette Isle, y est revenue pour obliger votre Mere. Et si dans l'affliction que tout le monde a res-

sentie de cette absence, l'Homme, pour qui votre Famille a toujours eu de l'estime, avoit accompagné votre Pere, vos Freres…

Sir Charles s'est arrêté, en la regardant d'un air si sensible, & mettant dans ses yeux, lorsqu'ils ont rencontré les siens, une tendresse si modeste (Toutes les graces de la douce persuasion sont à lui !)

Ô Chevalier ! votre demande, votre demande ! Dites en quoi je puis obliger le plus obligeant des Amis, des Hommes.

Je vous le dis, Mademoiselle, (en se penchant sur la main qu'il tenoit). Consentez, si ce n'est pas avec trop de répugnance, à voir le Comte de Belvedere.

Le voir, Monsieur ! Comment ? où ? dans quel tems ? à quel titre ?

Àtitre d'Ami, je le répéte, d'Ami de toute votre Famille ; d'Homme qui souhaite votre gloire, votre bonheur, auquel il est prêt à sacrifier le sien… Il ne souhaite, pendant qu'il est ici…

Il est ici, Monsieur !

… que d'obtenir la liberté de voir votre Famille, de vous y voir une, deux, trois fois, autant que vous le permettrez ; mais absolument sous les conditions, qui doivent être signées demain.

Est-il donc vrai que le Comte soit en Angleterre ?

Il y est, Mademoiselle. Il est venu avec vos Amis & les siens. Il n'a pas désiré une fois de paroître devant vous. Il se tient renfermé dans un logement particulier. Jugez de la résolution où il est, de ne pas vous causer de trouble ou d'offense. Il quittera cette Isle sans vous avoir vue, si vous lui en faites une loi. Mais je se-

rois mortellement affligé qu'un si galant Homme fût obligé de partir honteusement, si j'ose le dire ; comme s'il ne méritoit pas de pitié, lorsqu'il ne peut obtenir aucune faveur.

Ô Chevalier !

Assurée, Mademoiselle, comme vous l'êtes par les articles, votre émotion ne sauroit être fondée, quand la sienne le seroit : il n'y a point pour l'une, la même raison que pour l'autre. Je demande donc qu'il soit permis au Comte de Belevedere, en qualité d'Ami de votre Maison, & sans autre vue, car les articles s'y opposent, d'occuper demain une place à ma table.

Demain, Monsieur ! & vous voulez que j'y sois aussi ?

Il n'a répondu que par une révérence. Observez-vous avec quelle adresse, & par quels dégrés, il a pris comme plaisir à la conduire ? Sa pénétration le faisoit lire dans un cœur si tendre. Je suis presque sûre qu'il pensoit à juger par son émotion, & par le plus ou moins d'importance qu'elle attacheroit à la présence du Comte, s'il y avoit, dans l'éloignement, quelque chose à se promettre pour lui.

Elle a réfléchi. À la fin ; c'est donc là, Chevalier, la demande que vous aviez à me faire ?

Oui, Mademoiselle ; & si Mylady Grandisson n'avoit pas reçu l'honneur de votre visite, je vous aurois demandé demain, pour le soir, la grace que je vous demande aujourd'hui pour le dîner.

Hé bien, Monsieur, comme je ne puis soupçonner de double vue dans Sir Charles Grandisson…

(L'interrompant) Je ne pense point, Mademoiselle, à demander d'autre faveur pour le Comte. Je me crois lié moi-même par les articles, comme si j'étois une des Parties.

Hé bien, je consens à voir M. le Comte de Belvedere. Il sera prudent. Je compte là-dessus. En Italie, je l'ai vu plusieurs fois après votre départ ; & j'ai toujours fait des vœux pour son bonheur.

Àprésent, très-chere Sœur, Amie charmante & respectable, j'ai l'esprit tranquille. Je ne pouvois supporter, dans mes idées, qu'on vous déguisât quelque chose qui vous concerne, pendant que j'en étois informé.

Elle avoit les larmes aux yeux. Ô Madame ! m'a-t-elle dit, il n'y a que Dieu & vous qui puissent récompenser cet excellent Sir Charles de la bonté qu'il a pour moi... Vous voyez votre ascendant, Chevalier. Ma reconnoissance ne resiste à rien. Mais jamais, jamais, ne me proposez de mariage.

Ah chere Fille ! ai-je pensé en moi-même, en sentant couler une larme que je n'ai pû retenir ; je m'imagine qu'ayant vu un Homme, auquel il n'y a rien d'égal, il vous est impossible de vous accoutumer à l'idée d'un autre.

Les deux Dames sont parties avec précipitation, pour rendre leur visite à Mylady L... dont le cœur n'a gueres été moins affecté que le mien, de toutes ces tendres scènes.

J'ai demandé à Sir Charles, dans la supposition qu'il pût engager demain Clémentine à recevoir la main du Comte, s'il profiteroit de l'occasion ? Je m'en garderois bien, m'a-t-il dit ; & cela pour l'intérêt de l'un & de l'autre. Clémentine a fait voir qu'elle

peut se laisser vaincre par la générosité & la douceur ; c'est au Comte à tenter ces deux voies. Si sa raison s'affermit, une suite d'idées flatteuses peut prendre la place de cette mélancolie, qui lui donne de l'aversion pour la Société. Les articles la mettront en état de faire plus de bien, qu'elle n'en feroit jamais dans un Cloître. L'exercice de ce pouvoir ouvrira, élargira une ame naturellement noble ; & sa reconnoissance ne fera qu'augmenter, pour l'indulgence qui aura produit une si heureuse révolution. Mais si le Ciel ne lui rend pas une parfaite santé, qui plaindra le Comte de n'avoir pû obtenir sa main ? Je compte, ma chere, de l'avoir rendu, sinon heureux, du moins plus tranquille ; & j'espere qu'il sera capable de la voir sans une trop violente émotion.

NB. Si l'on est surpris de ne plus voir paroître Mylady G... j'apprens au Lecteur qu'étant dans une grossesse fort avancée, elle n'a pu quitter sa maison, ni prendre part à tout ce qui s'est passé autour d'elle ce qui n'a point empêché qu'elle n'ait beaucoup badiné sur sa propre situation. Aujourd'hui même, date de la Lettre précédente, elle accouche d'une charmante petite Fille, qui lui rend son Mari fort cher ; & l'aveu qu'elle en fait est accompagné de ses plaisanteries ordinaires.

Sir Édouard Belcher, revenu du Château de Selby, fait une agréable peinture de la gaieté d'Émilie ; & Mylady Grandison en tire un bon augure, pour le changement de ses inclinations. Il ajoute que M. Gréville s'est présenté pour Lucie, qui a rejetté absolument ses soins. Elle marque moins d'éloignement pour Mylord Reresby, jeune Pair d'Écosse, qui aspire aussi à sa main.

## Lettre 131

*Samedi, 31 Mars.*

Enfin les articles sont signés. Mais vous ne me pardonneriez pas de vous en dérober les circonstances.

L'acte, signé de toute la Famille & des témoins, fut mis avec une plume, entre les mains de Clémentine, pour y écrire aussi son nom, à la vue de tous ses Amis, qui formoient un cercle autour d'elle. Jamais Femme n'a paru avec plus de dignité dans l'air & les manieres. Cependant tout le monde fut surpris, & même inquiet, de lui voir une contenance extrêmement sérieuse. Elle signa son nom ; mais aussitôt, & sans aucune apparence d'émotion, elle déchira ceux de sa Famille, elle baisa le morceau de papier, & le mit dans son sein. Ensuite, se jettant à genoux devant le Marquis & la Marquise, & leur présentant l'acte : Qu'il ne soit jamais dit que votre Fille ait eu la présomption d'entrer en traité avec son Pere & sa Mere. Mon nom demeure… Il déposera contre moi, si je viole jamais les articles que j'ai signés. Votre pardon, Monsieur, le vôtre, Madame, & mille excès d'indulgence, m'ont trop fait éprouver votre bonté pour m'en laisser aucun doute. Votre promesse est un acte. Je n'en demande point d'autre.

Ils l'embrasserent. Ils la releverent tendrement, & l'embrasserent encore.

Il me semble, Monsieur, dit-elle à Sir Charles, que pour la premiere fois, je souhaiterois de ne pas voir M. le Comte de Belvedere dans une si nombreuse assemblée. Est-il chez vous ?

Il est dans mon Cabinet, Mademoiselle.

Madame (en se tournant vers sa Mere) me ferez-vous la grace de m'accorder votre présence ?

La Marquise donna la main à Sir Charles. Clémentine prit la mienne, & fit un signe d'invitation à Madame Bémont. Le Seigneur Jéronimo nous suivit avec elle. J'entendis le Marquis, qui disoit au Pere Marescotti, quoiqu'à voix basse ; Ne trouvez-vous pas un peu trop de solennité dans cette démarche ?

Sir Charles ayant fait asseoir la Marquise dans une Salle voisine, prit l'aveu de Clémentine par une révérence, monta dans son Cabinet, où il n'employa qu'un moment à préparer le Comte aux circonstances, & revint aussitôt avec lui. Le Comte s'approcha respectueusement. Une douce rougeur se répandit sur les joues de Clémentine. Je vous mets, Monsieur, lui dit-elle, au nombre des Amis à qui je dois des excuses pour ma téméraire démarche ; parce qu'elle vous a porté à vouloir accompagner mes Freres, que vous avez toujours honorés de votre amitié. Pardonnez-moi les incommodités que vous avez pu souffrir à cette occasion.

Quel honneur vous me faites, Mademoiselle, de me compter au nombre de vos Amis ! Croyez-moi…

Oui, Monsieur, interrompit-elle, je vous regarderai toujours comme l'Ami de ma Famille & comme le mien. Je souhaiterai votre bonheur ; je le souhaite dès aujourd'hui ; & je ne puis vous en donner de meilleure preuve, qu'en retirant cette main, que vous avez recherchée avec une si rare, mes Amis disent, une si obligeante constance, malgré les dégoûts d'une malheureuse maladie, qui ne devoit vous donner que de l'éloignement pour moi… Ma chere Mere, (en faisant un mouvement que la Marquise arrê-

ta, pour se jetter à ses genoux devant elle) pardonnez cet attachement à mes résolutions. Ce n'est point une aveugle opiniâtreté, qui me fait résister à vos désirs. J'ai eu deux raisons pour éviter un autre engagement ; ma Religion, & cette triste maladie, qui a fait votre malheur & le mien. Deux raisons (en nous regardant avec dignité) me portent aussi à refuser la main du Comte de Belvedere. J'avoue, devant mes plus chers Amis, & tous ceux qui s'y intéressent en doivent être informés, que la justice que je dois au Comte en est une. Ne serois-je pas une Malheureuse, d'accorder ma main à un Homme, qui n'a pas, dans mon cœur, la préférence qu'une Femme doit à son Mari ? Et lorsque je me suis crue obligée d'en refuser une par considération pour lui-même, ne le suis-je pas à la même justice en faveur d'un autre ? En un mot, j'ai refusé de punir le Chevalier Grandisson, & vous savez tous mon histoire : qu'a fait le Comte de Belvedere, pour mériter qu'on le punisse ? Contentez-vous, Monsieur, de mes vœux pour votre bonheur. Je me sens quelquefois encore, dans un très-fâcheux état ; & le passé n'a que trop vérifié la nature du mal. Pendant que j'ai cette opinion de moi-même, l'honneur, la justice, doivent m'attacher au Célibat. Mon respect, pour mes plus chers Parens, m'a fait abandonner un projet qui flattoit mes inclinations : il ne reste qu'à me rétablir par les voies qu'ils approuvent... Ma très-chere maman, (en se laissant tomber à genoux, malgré elle) je vais m'efforcer de rendre tous mes Amis heureux. Priez tous pour moi, mes chers Amis !... (en regardant autour d'elle, & ses larmes coulant à grosses gouttes) Accordez-moi vos prieres, Monsieur : je vous promets les miennes ; & dans les plus ardentes, je demanderai pour vous au Ciel, une Femme plus digne de vous, qui vous rende toute la justice que vous méritez.

Elle se déroba aussi-tôt, dans une espece de transport, comme si le pouvoir de ses sens n'eût pas répondu à l'élévation de son ame. Sir Charles pria Madame Bémont de la suivre ; & je suivis Madame Bémont.

Nous trouvâmes l'admirable Clémentine dans un Cabinet voisin, à genoux & baignée de larmes. Elle se leva ; nous nous hâtâmes de la soutenir. Ô ma chere Mylady ! s'écria-t-elle, pardonnez-moi !... chere Madame Bémont, avez-vous quelque reproche à me faire ? Dites, dois-je m'en faire à moi-même ?

Nous lui applaudîmes toutes deux. Elle méritoit bien nos éloges. Si sa grandeur venoit d'une imagination échauffée, qui lui donnera le nom de maladie ?

Elle consentit à se laisser reconduire vers sa Mere, qui la retint dans ses bras, lorsqu'elle vouloit se jetter encore à ses genoux. Ma chere fille, ma Clémentine, nous nous rendons tous à la force de vos raisons. Soyez heureuse, ma chere, dans vos nobles sentimens. Je fais ma gloire d'une telle Fille.

Et moi, d'une telle Sœur, ajouta le Seigneur Jeronimo. Ma tendresse pour elle, va jusqu'à l'adoration.

Elle prit ma main : Et vous, chere Mylady ! voulez-vous être ma Sœur ? Sir Charles sera-t-il mon Frere ? Ferez-vous avec nous le voyage d'Italie ? entretiendrons-nous des deux côtés une amitié de Famille, jusqu'à la fin de nos jours ?

Je la serrai étroitement dans mes bras ; & nos larmes se mêlerent mutuellement sur nos joues : mon ambition, ma plus grande ambition sera de mériter la distinction que vous m'accordez. Ma Sœur, mon Amie, la Sœur de mon meilleur Ami ! aimez-

le autant qu'il vous honore. Aimez-moi pour l'amour de lui, comme je vous aimerai pour l'amour de vous-même & de lui, jusqu'à ma derniere heure.

Sir Charles passa les bras autour d'elle & de moi. La tendresse & l'admiration respiroient dans ses yeux. Il nous donna le nom d'Anges. Ensuite, prenant le Comte par la main, il le fit avancer jusqu'à nous. Je vous présente le Comte de Belvedere, dit-il à Clémentine ; il mérite infiniment votre estime & votre pitié. Vous le voyez céder à votre grandeur d'ame, avec des sentimens dignes de vous. Recevez, reconnoissez un Ami. Il s'efforcera de suspendre toute autre espérance.

Je le reçois donc, & je le reconnois à ce titre. Oui, Monsieur, je suis sensible à l'honneur que vous m'avez fait depuis si longtems. Puissiez-vous être heureux avec une Femme, dont le mérite réponde au vôtre ! Voyez l'heureux couple qui est devant vous : Puissiez-vous être aussi heureux que Sir Charles Grandisson ! Quel plus grand bonheur puis-je souhaiter pour vous ?

Il prit sa main ; & mettant un genou à terre, il la porta respectueusement à ses levres : Je vais vous délivrer, Mademoiselle, d'un Persécuteur. Je ne dois rien vous demander ; mais je puis promettre pour moi-même, dans les termes du Chevalier Grandisson, que je m'efforcerai de suspendre la plus chere de mes espérances.

Le Comte s'étant levé, sans ajouter un mot, & les yeux aussi pleins que le cœur, le Seigneur Jéronimo proposa de retourner à la Compagnie. Mais Clémentine souhaita de se retirer avec moi, pour laisser le tems au reste des Convives de se faire raconter ce qui s'étoit passé. Je la conduisis dans mon cabinet ; & là, nous re-

nouvellâmes les vœux d'une éternelle amitié. Sir Charles, jugeant que le Comte auroit quelque chose à souffrir du récit, le retint aussi pour quelques momens ; tandis que Madame Bémont & le Seigneur Jéronimo allerent informer ceux qui n'avoient pas été présens.

Àl'heure du dîner, Clémentine fut reçue de toute l'Assemblée, comme un Ange. Ses Parens applaudirent à la noblesse de sa conduite, & bénirent le Ciel de la résolution qu'il leur avoit inspirée de venir en Angleterre. Ensuite les remercimens tomberent sur Sir Charles, auquel ils se croyoient redevables de leurs plus heureuses espérances. Ils se promirent que leur Famille & la nôtre n'en formeroient qu'une, aussi tendrement liée, que si l'alliance, autrefois si proche de sa conclusion, avoit été réelle.

Après le dîner, Sir Charles ayant proposé à la Marquise l'exécution du dernier article de son Plan, qui étoit de lui faire connoître ce qui mérite à Londres la curiosité des Étrangers, & de lui faire prendre ensuite l'air de la campagne, le Marquis répondit pour elle que l'arrivée de Clémentine ayant amené à la Ville Sir Charles & Mylady Grandisson, il ne doutoit pas que ce qui leur feroit le plus de plaisir, ne fût de retourner d'abord à leur Campagne. Il ajouta civilement que l'amusement le plus doux, pour sa Femme & pour lui, seroit la présence & la conversation de leurs Amis, & dans leurs Terres plutôt qu'en tout autre lieu ; que les plaisirs de la Ville auroient leur tour ; & qu'étant désormais tranquilles en Angleterre, ils n'avoient aucune impatience de la quitter, pourvu que Sir Charles & ses Amis remplissent l'espoir qu'ils leur avoient donné de les accompagner en Italie. Il me seroit difficile de répéter tout ce qui se dit d'agréable & de civil des deux parts. Enfin voici les arrangemens dont on convint.

Le Comte de Belvedere, qui reçut de Clémentine, dans l'après-midi, les plus hautes marques d'attention & de politesse (remede, pour l'observer en passant, que je ne crois pas trop sûr pour sa guérison) se propose de passer un mois ou six semaines à Londres avec les Seigneurs Jules & Sebaste ; de nous faire ensuite leur visite d'adieu, & de partir ensemble pour la Cour de Madrid, où le dessein du Comte est de s'arrêter quelques mois. Le nôtre est de partir tous, Lundi prochain, pour le Château de Grandisson. Mylord & Mylady L... nous suivront dans huit ou dix jours. Charlotte murmure beaucoup des embarras qui la retiennent encore ; mais elle nous rejoindra, le plutôt qu'il sera possible, avec son Mari.

Clémentine m'a vanté plus d'une fois le plaisir qu'elle se promet dans nos courses, & ne doute point qu'elles ne servent à rétablir la santé de toute sa Famille. Elle ne cesse point de me dire mille choses tendres & obligeantes. Sûrement cette démarche, qui paroissoit d'abord un peu téméraire, doit passer pour un heureux incident, puisqu'elle est devenue pour tout le monde, la source de tant de joie ; à l'exception néanmoins du pauvre Comte de Belvedere. Mais, en vérité, rien ne manque à celle de votre très-humble, &c.

*Henriette Grandisson.*

N. B. Ceux qui aiment les dissertations tendres & morales, doivent regretter qu'on supprime quatre ou cinq grandes Lettres, où l'on voit le sentiment de plusieurs jeunes Filles & de quelques Matrones, sur la grande & vieille Thése : S'il vaut mieux se marier par amour que par raison ? Dans une autre Lettre, on trouve la peinture des plaisirs que Sir Charles a pris soin de rassembler au Château de Grandisson.

## Lettre 132

*8 Avril.*

Ma chere Grand-Maman ne se plaindra point que mes dernieres Lettres ne soient pas assez remplies de nos amusemens & de nos conversations. Quelle scene de bonheur ! & qu'ai-je à desirer que sa continuation ? si ce n'est peut-être, que l'admirable Clémentine eût un établissement de son goût, & dont ses tendres Parens pussent tirer autant de satisfaction qu'elle. On s'apperçoit sans cesse qu'il manque quelque chose à la sienne, & par conséquent à la leur. Cependant ses Amis, les Amis de sa réputation & de sa Famille, peuvent-ils deviner quoi ? Je dois être la derniere qui se mêle d'en juger : moi, qui, après avoir connu Sir Charles Grandisson & m'être flattée de quelque espérance, n'aurois jamais pu me croire heureuse avec un autre homme. Observez que si Clémentine n'avoit pas rejetté volontairement le meilleur des hommes, le malheur de le perdre auroit dû lui paroître insupportable. Mais la noblesse de ses motifs doit la soutenir glorieusement contre le chagrin de cette perte. Cependant, s'il faut que je le répete, le soin que je lui vois d'éviter la Compagnie, les excuses qu'elle apporte souvent pour se dispenser des petites parties proposées par Sir Charles, & le goût qu'elle a pour m'entretenir à l'écart, marquent assez qu'elle croit ces privations nécessaires à son repos.

Elle a proposé une fois au Seigneur Jeronimo de quitter l'Angleterre plutôt qu'ils ne se le sont proposé, & de tirer de moi la promesse de la suivre. J'étois présente. Elle avoit les larmes aux yeux, en faisant cette proposition. Nous avions parlé de Sir Charles avec transport à l'occasion de quelques actions géné-

reuses, qui étoient venues à notre connoissance ; & je vis clairement alors, qu'elle n'espéroit sa tranquillité que de l'éloignement. La chere Émilie a pensé de même, & j'en loue le Ciel !

Clémentine n'a pas laissé de paroître assez gaie depuis. Elle s'amuse à former des plans pour sa vie future ; quelques-uns assez aimables, mais un peu trop fantastiques, si je puis employer cette expression, & je les vois changer si souvent, qu'ils ne marquent point cette consistence que je lui souhaiterois dans l'esprit. Lorsque je la considere dans la variété de ses inventions & de ses projets, je suis quelquefois forcée de tourner la tête, pour lui cacher une larme qui m'échappe malgré moi.

*Mardi 1 Mai.*

Le Comte de Belvedere étant retourné à Londres, après un petit voyage aux environs, & ne jouissant point d'une bonne santé, le Marquis a souhaité de lui faire une visite, & de prendre cette occasion pour commencer à connoître un peu la Ville. Tous nos hommes se sont déterminés aussi-tôt à lui former un cortege, & vous jugez bien que Sir Charles n'a pas voulu être excusé. Le Docteur Barlet & le Pere Marescotti, qui sont inséparables, ont formé une partie de leur goût : & les Dames ont déclaré qu'elles ne me quitteroient point. Les Hommes partirent hier au matin. Dans l'après midi, nous eûmes la satisfaction de voir arriver une des plus obligeantes Femmes, des plus tendres Meres, & des plus aimables Nourrices. Qui, s'il vous plaît ? Mylady G... avec son Mari. Indocile Charlotte ! À peine un mois est-il passé. Nous l'avons accablée de reproches. Nous en avons fait à son Mari, pour l'avoir laissé partir. Comment l'empêcher ? nous a-t-il dit fort naïvement. Mais ils sont si changés l'un & l'autre ! Réellement je suis charmée d'elle. Mylord, à présent que sa femme le traite avec une

juste considération, paroît, sous ses yeux même, un Homme raisonnable & sensé. S'il a jamais eu quelques légéretés de conduite, elles ont tout-à-fait disparu. Pour elle, c'est toujours la même vivacité, mais sans excès. C'est celle d'une Femme judicieuse, entièrement satisfaite d'elle-même, de sa situation & de ses espérances. En vérité je commence à croire comme elle, qu'une Femme peut être heureuse par un second choix, lorsqu'elle n'a pu satisfaire son goût par le premier : & cette idée me flatte, pour notre chere Émilie.

*Mardi au soir.*

Madame Bémont a reçu de ses Amis de Florence une Lettre où, dans la crainte qu'elle ne reprenne trop de goût pour sa Patrie, ils la pressent de hâter son retour.

Il paroît que cette Lettre contient quelques discours de la malheureuse Olivia, qui ne sont point à l'avantage de Clémentine. Camille, qui est folle de moi, m'en a dit quelque chose, & m'a confessé en même tems la passion que sa Maîtresse a de les voir, sur quelques mots d'indignation contre Olivia, qui sont échappés à Madame Bémont. Indigne Olivia ! que peux-tu dire contre l'admirable Clémentine ? Cependant je souhaiterois aussi de les voir. Mais il me semble que Madame Bémont veut ensevelir absolument tout ce qui pourroit faire une trop vive impression sur une ame si délicate.

Cette Mylady G..., toujours trop vive, s'est avisée de raconter à Clémentine toute l'histoire d'Émilie, dans la seule vue, dit-elle, de faire honneur à la résolution d'une Fille de cet âge. Elle avoue que Clémentine a souvent rougi pendant sa narration ; ce qui n'a point été capable de l'arrêter. Comment a-t-elle pu... Je lui en ai

fait honte, pour l'intérêt d'Émilie, pour elle-même, pour Clémentine, pour le Chevalier Belcher… Je ne crois pas qu'on puisse manquer de délicatesse à ce point. Cependant la chere Clémentine n'a pas laissé de louer beaucoup Émilie. L'absence, a-t-elle dit, est d'un grand secours. Avec un Homme du commun elle sert moins que la présence même, qui peut faire découvrir ses défauts ; mais avec un Homme tel que Sir Charles, l'absence est sans doute une sage ressource. Mylady G… ajoute qu'il étoit aisé de voir dans l'air de Clémentine, qu'elle se faisoit là-dessus quelque application.

*Mercredi 3 de Mai.*

Mylady G… m'a fait le récit d'une conférence qu'elle vient d'entendre de son cabinet, entre Clémentine & Madame Bémont. À la vérité, le cabinet de Clémentine touche au sien, & n'en est séparé que par une légere cloison, ces deux pièces n'ayant fait autrefois qu'une même chambre. Je n'ai pu m'empêcher néanmoins de lui faire un reproche de son indiscrétion. Vous n'étiez pas forcée, lui ai-je dit, de vous tenir dans votre cabinet. Rien ne vous empêchoit de vous retirer, lorsque vous avez entendu commencer leur conversation. Mais non ; la curiosité est un clou, qui retient une Femme par le pied, quelque peine qu'elle ressente quelquefois de ce qu'elle entend.

Madame Bémont, sur les instances de Clémentine, lui avoit enfin communiqué la Lettre qu'elle a reçue de Florence. Cette lecture avoit ouvert une source de larmes. La pauvre Clémentine accusoit Olivia d'injustice & de cruauté. Des imputations, disoit-elle, d'une nature qui ne me permet plus de lever les yeux devant Mylady Grandisson & ses Amis ! De grace, que personne ne sache

dans cette Famille, ni dans la mienne, qu'une Olivia même ait fait sur moi de si malignes réflexions.

Ma chere Clémentine, a dit Madame Bémont, je souhaite plus que jamais…

Eh, que souhaite ma chere Madame Bémont ?

Que vous changiez de systême.

Les articles, Madame ! les articles ! Si je m'apperçois qu'on les viole, je reprends toute mon ardeur pour le Cloître. Au fond, c'est le seul remede à tous mes maux. Je me sens le cœur percé de l'audace & de la malignité d'Olivia.

Permettez-moi d'observer, ma très-chere Clémentine, que ce qu'Olivia pense, la même malignité peut le faire penser au Public. C'est à vous de considérer que le Mari de üMylady Grandisson ne doit pas tant occuper l'attention d'une autre Femme, qu'il puisse être un obstacle aux offres d'un homme réellement estimable.

Cruelle, cruelle Olivia ! Sa noirceur est insupportable. Il n'y a qu'elle… ne dites pas le Public : Olivia seule, Madame Bemont, est capable d'une imputation si noire…

Pour moi, je suis persuadée que c'est une fausse imputation, & que si le Chevalier ne s'étoit pas marié, vous n'auriez jamais été sa Femme. Vos premieres objections auroient eu la même force. Vous voyez avec quelle fermeté il tient à sa Religion. Vous n'êtes pas moins ferme dans la vôtre. Cependant, au point où les choses sont parvenues, vos meilleurs Amis peuvent-ils s'empêcher de rejeter sur un premier amour le refus que vous faites d'un homme, contre lequel on ne connoît pas d'autre objection ?

Les Articles, Madame Bemont ! les Articles !

Un mot encore, ma chere Clémentine, puisque c'est vous-même qui avez commencé le sujet. N'a-t-on pas droit de s'attendre, à présent que vous ne trouvez plus d'opposition, que vous commencerez à sentir d'où peuvent venir votre bonheur & votre repos ; c'est-à-dire que vous ne devez espérer l'un & l'autre qu'en tournant toutes vos idées aux vraies regles du devoir, car le Public ne leur donnera point d'autre nom ; & qu'aussi long-tems que vous vous occuperez d'autres objets, dont on ne manquera point de vous croire occupée tant qu'on vous verra dans la même situation, vous ne ferez qu'entretenir le trouble de votre cœur & les alarmes continuelles de vos Amis ?

Vous parlez avec force, Madame. Mais le Cloître n'est-il pas un expédient certain, & le seul possible, pour nous rendre tous tranquilles ?

Les articles, ma chere Clémentine ! les articles ! Vous m'avez conduite insensiblement à vous déclarer ce que je pense. Je n'ai aucune vue : Non, non, ne m'en soupçonnez point. Votre Famille, comme vous voyez, s'en tient inviolablement aux articles ; mais remarquez, ma chere, qu'en vous supposant libre d'embrasser le parti du Cloître, tous les souvenirs d'une premiere inclination, qui vous rendroient coupable dans l'état du mariage, ne seroient pas moins contraires à vos vœux de Religion. Croyez-vous qu'alors le Cloître vous rendît plus heureuse ?

Quoi, Madame ? me soupçonneriez-vous, comme Olivia, d'une coupable inclination ?

Rien n'est plus éloigné de mes idées ; mais vous me permettrez aussi de ne pas vous croire absolument un Ange. Êtes-vous

bien persuadée, ma chere, que si certaine raison vous oblige de refuser vos vœux à M. le Comte de Belvedere, ou à tout autre homme, elle vous laisse la liberté de les offrir à Dieu ?

Cet argument, Madame Bémont, a-t-il quelque rapport au cas présent ?

Un moment, s'il vous plaît, ma chere ; vous en rappellerez aux articles, si vous ne permettez pas que je continue : & votre silence m'encourage. Quelles étoient tout-à-l'heure vos observations sur l'Histoire de Miss Jervins ? N'y a-t-il pas quelque ressemblance entre son cas & le vôtre ?

Sûrement, Madame, je ne ressemble pas tout-à-fait à Miss Jervins. Ô ! Madame, que je suis tombée dans votre opinion !

Vous ne l'êtes point, ma chere Clémentine. Vous n'êtes tombée dans l'opinion de personne. Miss Jervins a des obligations, que vous n'avez pas, à son Tuteur.

Est-ce là, Madame, toute la différence ? Il n'y en a donc point ; car mes obligations l'emportent sur les siennes. Comparerez-vous des obligations pécuniaires à la conservation de la vie d'un Frere, à mille autres témoignages effectifs de la plus haute bonté ? Miss Jervins mon modele ! Pauvre Clémentine, que tu es tombée ! Il faut que je quitte ce Pays, sans différer un moment. Je vois à présent, dans le plus grand jour, de quelle témérité je me suis rendue coupable en y cherchant un azile. Que le Chevalier Grandisson me doit de mépris lui-même ! Mais je vous proteste, Madame, que je suis incapable d'un desir, d'une pensée, contraire aux motifs qui m'ont déterminée, lorsque j'ai refusé la main du meilleur des hommes. Oh ! que ne suis-je dans mon Italie ! Quel tort une folle passion doit-elle faire aux jeunes Filles

dans l'opinion de leurs Amis, si tous les sacrifices que j'ai faits ne me garantissent pas des plus humiliantes imputations ! Oh ! quel dedain j'ai pour moi-même !

C'est un heureux dédain, ma très-chere Clémentine. Je finis comme j'ai commencé, en souhaitant que vous puissiez changer de systême ; mais tout doit être abandonné à vos propres réflexions. Votre Famille s'est lié les mains. J'attends votre bonheur du Ciel ; car vous n'oseriez dire encore que vous vous croyez heureuse : cependant personne ne combat vos volontés, ni ne pense à les combattre. Tout le monde vous aime. Votre bonheur est l'objet de toutes nos prieres.

Madame Bémont, trop éclairée pour ne pas juger que les agitations de Clémentine la trahissent quelquefois à mes yeux, vient de me faire un compliment sur ce qu'elle nomme ma généreuse tendresse pour cette chere Fille, & sur ma confiance à l'affection de Sir Charles. Où est le mérite, ai-je répondu, avec un homme dont les principes sont si bien établis, avec une Fille si délicate sur l'honneur ? Ils engagent tous deux mon cœur par l'amour & la pitié. À l'égard de Clémentine, ma consolation est que je ne me suis pas trouvée dans son chemin ; que Sir Charles n'a commencé à me déclarer son affection, qu'après avoir reçu d'elle, en termes exprès & par les plus nobles motifs, la liberté de choisir celle qu'il jugeroit la plus digne de lui succéder. Il m'a donné lieu de croire qu'il avoit cette opinion de moi ; & je puis ajouter, chere Madame Bémont, que dans les soins qu'il m'a rendus, il n'a pas cessé de lui rendre justice. Il s'est conduit avec moi si noblement, que si je ne l'avois déja préféré à tous les autres hommes, j'aurois pris alors ces sentimens pour lui.

*Jeudi, 3 Mai.*

J'étois avec Clémentine, lorsqu'on m'a remis une Lettre de Sir Charles. Elle s'est apperçue de qui étoit la Lettre ; & me la voyant considérer avec impatience, elle m'a priée de l'ouvrir, sans quoi elle m'a menacée de se retirer. Je l'ai ouverte. Elle contenoit, lui ai-je dit, les plus tendres complimens pour elle & pour les autres Dames. Mais j'ai cru voir dans ses yeux un air d'empressement, qui m'a portée à lui en offrir la lecture : vous y trouverez, Mademoiselle, le plus obligeant des hommes. Sir Charles & moi, nous n'avons point de secret entre nous. Mais je vous préviens sur quelques endroits, qui regardent une personne... Peut-être ne la liriez-vous pas sans chagrin. Elle m'a répondu : est-ce là, Madame, votre seule objection ? Je serai bien aise, si vous l'approuvez, de voir comment le plus poli des hommes écrit à la plus aimable & la meilleure des Femmes.

Je lui ai donné la Lettre ; elle a eu la grandeur d'ame de prendre plaisir au style. Tendre délicatesse ! a-t-elle dit en lisant. Heureuse, heureuse Mylady Grandisson ! Les larmes aux yeux, & jettant ses bras autour de moi, c'est ainsi, a-t-elle continué, que je veux vous féliciter. Que je dois m'applaudir de n'avoir pas écouté ses offres ! Je n'aurois pu juger mal de la Religion d'un homme, qui est capable d'agir, de parler, d'écrire, & de vivre comme lui.

J'ai panché la tête sur son épaule. Lui exprimer la moitié seulement de l'admiration que je ressentois pour tant de noblesse, c'eût été lui rappeler son ancienne situation, & paroître étonnée qu'elle ait eu tant de pouvoir sur elle-même.

Le reste, a-t-elle repris, je crois le pouvoir lire ; car mes yeux sont tombés sur le nom d'un homme, pour lequel je ne suis pas sans pitié. Elle a lu ce qui suit : « Le corps du pauvre Comte de Belvedere (c'est l'expression de Sir Charles) visite les divers quar-

tiers de Londres, & s'efforce d'y trouver de l'amusement, tandis que son ame est au Château de Grandisson. Il ne peut se résoudre à quitter l'Angleterre, sans avoir pris congé de sa chere Clémentine ; cependant la crainte des nouveaux tourmens qu'il prévoit dans cette occasion le fait balancer. Le Marquis, ses deux Neveux & moi, nous joignons nos efforts pour le consoler ; cependant nous lui conseillons d'aller chercher plus de bonheur à Madrid ; & je le crois déterminé à retourner avec nous, pour le redoutable adieu. Je le plains du fond du cœur, mais je n'en loue pas moins l'inviolable attachement de la Famille aux conditions qu'elle vient d'accepter. »

En lisant ces dernieres lignes, son visage s'est couvert de larmes. D'accepter ! Ah, Mylady Grandisson, il n'est que trop vrai. Quoiqu'il ne leur en échappe rien, je lis leurs desirs dans leurs yeux.

Elle a parcouru l'éloge que Sir Charles me fait, de l'excellent caractere du Comte. C'est un honnête homme, a-t-elle repris ; je lui rends cette justice : mais son obstination n'est-elle pas étrange ? Ensuite, me rendant la Lettre : que nous connoissons peu, a-t-elle ajouté, ce qui nous convient le mieux ! L'Espagne a sans doute quelque Dame d'un mérite distingué, qui le rendroit beaucoup plus heureux qu'il ne peut jamais l'être, avec celle qu'il honore d'une affection si mal reconnue ; sans compter que la pauvre Daurana…

Elle s'est arrêtée. Je n'ai rien dit qui pût la ramener au même sujet.

Sir Charles suppose qu'ils ne reviendront point avant la fin de la semaine prochaine, du moins si le Marquis persiste dans le

dessein d'assister à un Bal de l'Ambassadeur de Venise, auquel il est invité. Une absence de quinze jours, après tout. Ô Dieu, Dieu !

N. B. Dans plusieurs Lettres suivantes, on s'efforce de nous intéresser pour Mylady Grandisson, qui revenant avec Clémentine, toutes deux à pied & sans suite, d'une promenade qui les avoit insensiblement éloignées du Château, est si mouillée par une pluie d'orage, que se trouvant incommodée à son retour, & voyant tout-d'un-coup paroître Sir Charles, qui arrive de Londres sans être attendu, elle ne peut résister à la double agitation de sa fatigue & de sa joie. Elle tombe évanouie. Que de mouvemens pour une tête si chere ! La fiévre suit, & dure peu à la vérité ; mais Clémentine, qui se reproche d'être la cause de cet accident, s'afflige d'autant plus qu'elle craint de fort injurieux soupçons.

## Lettre 133

*Samedi au soir.*

Depuis mon indisposition, Clémentine ne me quitte plus. Elle étoit inconsolable, lorsqu'on m'a crue dans quelque danger. Elle se tordoit les mains : Oh ! pourquoi suis-je venue en Angleterre ! c'étoit son exclamation continuelle ; & tout le monde appréhendoit une rechute ; il s'en faut beaucoup qu'elle soit encore tranquille. Elle veut être seule, lorsqu'elle ne peut être avec moi. Souvent on la trouve noyée dans ses larmes, & regrettant de n'être pas en Italie. Sir Charles est fort alarmé pour elle. Il prétend qu'elle a quelque dessein dans l'esprit ; & m'ayant demandé, si dans nos entretiens elle ne s'étoit pas ouverte à moi, il paroît surpris que cette confidence tarde si long-tems.

*Dimanche, 13 Mai.*

Le Seigneur Jéronimo m'a parlé du Comte de Belvedere avec une vive compassion. Ce malheureux Esclave d'une passion désespérée n'a pu gagner sur lui-même de revenir avec Sir Charles & ses Amis. Il écrit à Jeronimo, que, depuis leur départ, il s'est mis deux fois en chemin pour les suivre, & que chaque fois, n'ayant pas eu la force d'exécuter ses intentions, il est retourné sur ses pas.

Jeronimo m'a dit que le Comte a fait son Testament, & que dans la supposition qu'il meure sans avoir été marié, il laisse à notre Famille tout ce qu'il peut laisser de son bien. Clémentine n'est point nommée dans cet Acte, de peur qu'elle ne lui attribue la bassesse d'avoir attendu d'un si riche présent ce qu'il n'espere pas de son estime. Le généreux Homme déclare, que si nos instances en sa faveur contribuoient malheureusement à renouveller la maladie de Clémentine, il se regarderoit comme le plus misérable des Hommes. Mon cher Jeronimo, a-t-il dit en le voyant partir, répétez à votre incomparable Sœur que je ne l'importunerai point aussi long-tems, que je lui croirai de l'aversion pour moi. Puisse-t-elle être heureuse ! & quel que soit mon désespoir, je trouverai de la consolation dans cette idée. Mais soyez bien sûr, que tant qu'elle restera Fille, je ne serai jamais le Mari d'une autre Femme.

Ma pitié s'est jointe à celle du Seigneur Jéronimo, pour une si déplorable situation. Cependant je dois avouer, qu'elle est encore plus vive pour Clémentine. Mais je me suis sentie touchée jusqu'aux larmes, en lisant un article de la Lettre du Comte, que Jéronimo m'a laissée avec la permission d'en extraire ce passage. Jugez-en par ma traduction : après mille vœux au Ciel pour le

bonheur d'une fille si chere, quel que puisse être son propre sort... « Peut-elle être heureuse, dit-il, dans la situation que vous connoissez ? N'y aura-t-il pas toujours un violent combat entre les hautes notions qu'elle a du devoir, & sa passion, quoique la plus noble dont un cœur ait jamais brûlé ? Le désordre de son esprit ne peut-il pas se renouveller sans cesse ? Si cette divine Fille étoit à moi (souffrez que je me livre un moment à cette délicieuse supposition !) je me flatterois de pouvoir ménager, conduire, calmer une ame si noble. Nous pourrions nous entretenir avec une égale affection du meilleur des Hommes, dont la bonté n'est pas plus l'objet de son Amour que de ma vénération. Les jalousies vulgaires ne m'empêcheroient point de convaincre la Maîtresse de mon ame, que j'approuve son amour de Sœur. Elle ne seroit point abandonnée alors au silence, à la solitude, aux tourmens qui font le malheur de sa vie. »

Ma Grand-Maman, ma Tante, ma Lucie, que dites-vous d'un sentiment si noble ? Souhaiterai-je que Clémentine se laisse fléchir en faveur d'un Homme qui le mérite réellement ? Me rendrois-je, qu'en pensez-vous, dans la même situation ? Une question meilleure encore ; devrois-je me rendre ?

*Lundi, 14 Mai.*

La liberté qu'on me laisse de vous écrire, doit vous convaincre que ma santé est fort bien rétablie. S'il ne m'est pas encore permis de quitter la chambre, c'est par un excès de précaution.

Clémentine se réjouit sincerement de ma guérison : cependant chaque jour semble ajouter quelque chose à sa tristesse. Elle dit à sa Mere, qui s'en alarme beaucoup, que son chagrin vient de la situation de son Frere. En effet le Seigneur Jeronimo n'est pas

bien. M. Lowther lui avoit annoncé qu'il ne seroit pas exempt de quelques douleurs passageres : mais je suis sûre, que ce tendre Frere se trouveroit bientôt mieux, s'il voyoit sa Sœur au Comte de Belvedere. J'en parlois avec Sir Charles, il n'y a pas une heure. Clémentine, lui disois-je, n'est rien moins qu'heureuse. Je doute qu'elle le soit jamais hors du cloître. Songez, m'a-t-il répondu, que la grande objection de la Famille est que sa Mere en mourroit de chagrin : & tous les autres n'en seroient gueres moins affligés. Pour leur intérêt, il ne faut pas revenir à cette idée.

Quel parti reste-t-il donc à prendre ?

Celui de la patience, mon très-cher Amour. Sa maladie a mis cette Ame noble en désordre. Il faut qu'elle fasse l'essai de ses propres plans. S'ils ne réussissent point, elle en formera de nouveaux, jusqu'à ce qu'elle en trouve un qui la fixe : & j'espere que le tems n'en est pas éloigné.

Le croyez-vous, Monsieur ?

Ne voyez-vous pas que de jour en jour sa tristesse ne fait qu'augmenter ? Il se passe quelque chose dans sa tête. J'ai obtenu de sa Mere, que cet esprit troublé soit abandonné quelque tems à ses propres inspirations. Sa véhémence, excitée par des obstacles qu'elle regardoit comme une persécution, s'est appaisée depuis quelque tems. Par dégrés, elle tombera sur des réflexions, qui ne se sont point encore présentées.

Jéronimo pense, m'a dit encore Sir Charles, que je pourrois plaider avec succès pour le Comte. Mais n'est-ce pas moi qui ai dressé les articles ? Les conditions ne viennent-elles pas de moi ? Clémentine ne sera point trompée. Elle m'évite depuis quelque tems, dans la crainte peut-être, que je ne tente mon crédit auprès

d'elle. Elle ne paroît à l'aise qu'avec vous. Tâchez de conserver sur elle le poids que les ames délicates ont toujours l'une sur l'autre. Il peut revenir par intervalles quelques légeres apparences de sa maladie ; mais, si le Ciel soutient du moins sa raison, je ne doute pas que ses agitations présentes n'operent un grand changement dans ses vues, qui aboutira peut-être à cette tranquillité d'ame, dont tous ses Amis feroient leur bonheur. Jusqu'à ce tems, ma chere, voici notre regle : qu'elle marche, & nous la suivrons. La persuasion contre un penchant déclaré, nous l'avons dit plusieurs fois, est un dégré de violence ; & nous l'avons condamné. Si l'admirable Fille eût été sollicitée de prendre le noble parti qu'elle embrassa, lorsqu'elle rejetta mes offres, elle auroit été moins heureuse, malgré la force de ses motifs, qu'elle ne le fut de se voir Maîtresse absolue d'elle-même, & de pouvoir nous surprendre & nous étonner par toute sa grandeur d'ame.

Qu'opposer à ce raisonnement ? J'en demande la confirmation au Ciel, & je crois la voir déja dans l'avenir.

*Mardi 15.*

Aujourd'hui, après le dîner, où je n'assiste point encore, Clémentine m'a fait demander par sa Camille, un quart-d'heure d'entretien dans ma chambre. J'ai donné ordre qu'il ne me vînt personne, si je n'appellois moi-même. Elle est entrée. Elle a pris un fauteuil près de moi, & de la maniere la plus noble elle m'a tenu ce discours.

J'ai cru, chere Mylady, qu'il convenoit d'attendre votre rétablissement, pour vous entretenir d'un sujet, sur lequel je me sens pressée de vous ouvrir mon cœur. Grâces au Ciel ! vous êtes réta-

blie. Quelle inquiétude votre maladie ne m'a-t-elle pas causée ? Je me reprochois d'en être la cause. Je vous avois engagée dans une trop longue promenade. Tout le blâme est tombé sur moi ; & j'ai remarqué, dans les yeux de Mylady G... un air visible de mécontentement. Bon Dieu ! ai-je dit, tout me paroissant étrange autour de moi, où suis-je ? Qui suis-je ? Puis-je être cette même Clémentine, que j'étois il y a quatre mois ? N'ai-je donc apporté que de l'infortune dans cette Famille, qui est mon unique refuge ? Mes yeux se sont ouverts sur l'indécence de mon passage en Angleterre, & sur celle du séjour que je fais dans la maison d'un Homme, pour lequel tout le monde connoît mes sentimens. Je sais que le Public commence à parler. Cruelle Olivia ! elle dit ce qu'elle souhaite que tout le monde pense. Que ne dois-je pas à votre bonté, à celle de tous vos Amis, pour conserver une si bonne opinion de moi, dans la situation où je suis ? J'ai une obligation extrême à la compassion de Sir Charles, s'il y trouve des raisons pour ne me pas mépriser. Une petite Fille (je ne le dis qu'à vous, qui me le pardonnerez), m'est proposée pour modéle par la chere Madame Bémont. Que je suis tombée ! mon orgueil ne peut le supporter. S'il m'avoit été permis d'entrer dans un Cloître, tant d'irrégularités dans ma conduite auroient été prévenues, & la malheureuse Clémentine se seroit épargné toutes ces humiliations. Dites-moi, chere Mylady Grandisson, aidez-moi de vos conseils : ne puis-je pas renouveller mes instances, pour obtenir la liberté de quitter le monde ? Donnez-moi l'avis d'une Sœur : jamais l'on n'eut, pour une Sœur, plus d'affection que j'en ai pour vous. Quel chemin dois-je tenir ? Quel moyen de me rétablir à mes propres yeux ? À présent, je me hais, je me méprise moi-même.

Avec combien de raison, très-chere Sœur ! excellente Amie ! Toute ma Famille vous révere ! Sir Charles, ses Sœurs & moi, nous vous aimons tendrement. Mylady G... vous admire : il est impossible qu'elle vous ait regardée d'un œil mécontent. Quels peuvent être les discours d'Olivia ? Sa téméraire censure a-t-elle jamais rien épargné ? Je ne laisse pas de voir la délicatesse de votre situation : quel conseil puis-je vous donner ? Mais si vous ouvriez votre cœur à la Marquise ? À Madame Bémont, si vous l'aimez mieux. C'est la plus prudente des Femmes.

Je connois déja leurs dispositions. Elles ne s'accordent point avec les miennes. Madame Bémont, sans le vouloir, j'en suis sûre, n'a fait que m'épouvanter. Ma Mere se croit liée par les articles, & ne me dit rien.

Si vous preniez conseil de Sir Charles ? vous savez qu'il est le plus délicat des Hommes.

Je ne cesserai jamais de l'honorer. Mais votre indisposition me l'a fait regarder avec plus de respect que de familiarité. En méditant sur ma situation, je me suis senti dans le cœur une peine que je ne connoissois point encore, une peine que je ne saurois décrire. Elle est ordinairement ici (en portant la main à sa tête) : mais (en la mettant sur son cœur) c'est ici qu'elle est à présent ; & quelquefois j'ai peine à la supporter.

Je demande en grace à ma chere Clémentine, d'ouvrir ce noble cœur à Sir Charles. Vous connoissez sa pure affection pour vous. Vous savez combien votre gloire l'intéresse. Vous savez que votre Mere même, votre Madame Bémont, n'ont pas l'ame plus délicate. Ouvrez-vous à lui. Mais il craint tant de vous déplaire, que c'est vous qui devez commencer. La moindre ouverture suffira.

Ses égards pour votre honneur, pour celui de notre sexe, le porteront à vous épargner un détail embarrassant. Il est sans prévention. Quelque attachement qu'il ait pour votre Famille, sa préférence est entiérement pour vous. Dirai-je que ses premiers soins m'ont été rendus en votre nom, sous vos auspices, en reconnoissant néanmoins qu'il avoit été refusé par un Ange ?

Modele des Hommes ! je veux le consulter, & devant vous.

Pour ma présence, Mademoiselle…

Oui, oui, a-t-elle interrompu : J'aurai besoin de votre secours. Soyez mon Avocate auprès de lui ; & s'il veut plaider aussi pour moi, je puis encore être heureuse. Je ne connois désormais qu'une voie, pour me dégager avec honneur. Je n'ose la proposer. Il le peut. Le Public, & cette cruelle Olivia, ne veulent pas me laisser chercher mon bonheur dans le Célibat. Pourquoi ne me seroit-il pas permis de le chercher dans le fond d'un Cloître ?

Je l'ai embrassée. Je me suis efforcée d'adoucir ses peines : mais je n'ai pas oublié l'avis de Sir Charles ; qu'elle marche, & nous la suivrons. Après lui avoir promis de ne pas dire un mot de ce qui s'étoit passé entre nous ; pour l'assurer qu'elle trouveroit Sir Charles sans prévention, j'ai sonné. On est venu. J'ai fait prier Sir Charles de monter. Il nous a trouvées dans une situation tranquille. Notre Clémentine, lui ai-je dit avant qu'il eût ouvert la bouche, a quelque chose sur le cœur ; & je l'engage à vous consulter. Il faut, a-t-elle interrompu, que vous soyez mes conseillers tous deux. Demain, Monsieur, aussi matin qu'il pourra convenir à Mylady Grandisson, nous nous rassemblerons dans cette vue.

Puisse le succès de cette conférence, établir sur des fondemens inébranlables la tranquillité de notre charmante Sœur !

## Lettre 134

*16 Mai.*

La conférence s'est tenue en Italien. Il n'étoit pas plus de sept heures, lorsque nous nous sommes rassemblés dans ma chambre.

J'avois dit à Clémentine qu'elle devoit faire l'ouverture du sujet : mais Sir Charles, la voyant dans une espèce de confusion, a commencé, pour la soulager : vous me faites, Mademoiselle, un honneur extrême, & digne assurément de l'amitié d'une Sœur, en demandant mon opinion sur un sujet qui vous intéresse… Le rétablissement de notre chere Henriette ne me laisse point de désir plus ardent que celui de votre bonheur. Comptez qu'il est nécessaire au nôtre. Oui, Mademoiselle, je vous réponds du même sentiment, ai-je ajouté en lui prenant la main… La tendresse & le respect devoient éclater sur mon visage, s'il représentoit les mouvemens de mon cœur. Elle s'est baissée affectueusement vers moi. Ses yeux étoient mouillés de larmes. Vous me peinez, Chevalier ; vous me peinez, Madame, par cet excès de bonté. Combien d'Amis ai-je rendus malheureux ?

Depuis quelques jours, a repris Sir Charles, j'observe que votre inquiétude augmente. Que ne dépend-il de moi d'en éloigner la cause !

Peut-être ne vous trompez-vous pas. Ah Chevalier ! je m'étois flattée, en signant les Articles, qu'ils serviroient à me rendre plus heureuse que je ne le suis.

Chere Clémentine ! (Il n'a rien ajouté.)

Ne vous prévenez pas contre moi, Chevalier : je dois me croire liée, si l'on insiste sur mes promesses ; mais quoique mes indulgens Amis ne me fatiguent point par des instances, par des persuasions, ne voyez-vous pas que leurs regards, leurs soupirs, rompent vos conventions à toute heure ?

Chere Clémentine !

J'ai prévu que vous ne seriez pas content de moi.

Je ne le suis point. Je ne le pourrois être sans blesser la justice & l'amitié. Mais, chere Clémentine, quelle peinture faites-vous de la résignation de votre Famille, sur un point auquel vous savez que leurs cœurs étoient fixés ?

N'aggravez point mes tristes réflexions. C'est un tourment pour moi, de leur voir étouffer si généreusement leurs désirs.

Alors elle s'est adressée à moi : pardonnez, chere Mylady, si je jette les yeux en arriere, sur mon ancienne situation. Vous savez toute mon Histoire... Un peu de bonté pour un moment. Jamais, Dieu m'en est témoin, jamais l'envie n'a trouvé place dans mon cœur. Au contraire, je me suis réjouie qu'un mérite, qu'il n'étoit point en mon pouvoir de récompenser, ait une si douce récompense avec vous, & que le Chevalier n'ait rien perdu au refus que j'ai fait de ses offres... Elle s'est arrêtée.

Continuez, très-chere Clémentine, lui ai-je dit tendrement. Ne sommes-nous pas deux Sœurs ? Et ne sais-je pas que votre ame est la Noblesse même ?

Oui, Monsieur, je me réjouis sincerement d'avoir eu la force d'exécuter mes résolutions.

Elle s'est encore arrêtée. Sir Charles s'est contenté d'applaudir par une inclination.

Mais je n'en espérois pas moins que ma Famille se laisseroit vaincre, en faveur de mon goût pour le Cloître. Ce désir a toujours été le même, jusqu'au moment, Monsieur, où vous m'avez engagée à me soumettre aux Articles. Alors j'ai pris la résolution de chercher, s'il étoit possible, mon bonheur dans le Célibat, auquel on se relâchoit. Mais que puis-je faire ? Mes premiers désirs renaissent. Ce n'est pas ma faute. Il me paroît évident qu'il n'y a qu'un parti dont je puisse espérer mon bonheur, & c'est celui du Cloître.

Chere Clémentine ! a dit Sir Charles, avez-vous la bonté de permettre…

Olivia, Monsieur, a-t-elle interrompu, (peut-être l'ignorez-vous encore) Olivia se donne la liberté de parler de moi sans ménagement. J'ai fait sans doute une téméraire démarche, lorsque je suis partie pour l'Angleterre : c'étoit lui fournir une excuse pour l'excursion qu'elle avoit faite avant moi ; quoique le Ciel sache combien les motifs ont été différens. Le sien étoit d'obtenir ce que je m'efforçois d'éviter. Mais votre indisposition, Madame, a rendu le trait plus aigu, & me l'a fait passer dans le cœur. Elle a dévoilé à mes yeux l'indécence de ma situation. Me reste-t-il un autre expédient, un autre frein pour la malignité, que le parti du Cloître ?

La question vient de vous, Mademoiselle, & je ne fais que vous suivre. Oui, les expédiens ne vous manquent point.

Vous n'êtes pas mécontent de moi, Chevalier ? Vous ne m'accusez pas de violer les Articles ?

Je ne vous accuse de rien, Mademoiselle, puisqu'il n'est question que de raisonner, & que nous n'en sommes point aux résolutions. Soyez persuadée que la tranquillité de votre ame fait un de mes vœux les plus ardens & les plus continuels. Continuez, achevez de soulager votre cœur. Un Ami, un Frere, écoute sa Sœur avec toute la tendresse de l'amitié fraternelle.

Quelle complaisance ! Quelle bonté ! Vous dites qu'il y a d'autres expédiens. Eh ! quels peuvent-ils être, excepté le mariage ?

Fût-il le seul, s'il devenoit agréable... Nous ne faisons que raisonner, Mademoiselle ; il n'est pas question de résoudre.

(Avec un regard d'impatience). Quoi, Chevalier ? Vous me faites cette proposition ?

Non, Mademoiselle ; j'ai dit qu'il n'étoit question que de raisonner. Mais votre bonheur me paroît certain dans le Célibat. Peut-être avez-vous formé des plans qui ont cessé de vous plaire après la réflexion. Mais nous ne sommes pas pressés par le tems ? L'incomparable Clémentine a trop de grandeur d'ame, pour accorder à la malignité un injuste pouvoir sur son repos. Elle connoît son propre cœur, elle a raison d'en être contente. Si vous reveniez à vos premiers désirs, les attaques de la médisance ne vous suivroient-elles pas dans la plus sainte retraite ? Il y a mille points délicats à considérer, dans votre situation passée ; mais vos Parens les ont bien pesés. Ils n'ont en vue que votre bonheur ; vous différez d'eux, dans le choix des moyens. Ils jugent que le mariage avec un honnête homme de votre Pays & de votre Religion, vous conduiroit au repos : vous regardez le Cloître comme l'unique expédient : cette matiere n'a que trop été

débattue. Ils sont déterminés à ne pas vous presser, quoique leur jugement n'ait pas changé. Ne leur laisserez-vous pas la liberté des désirs, sur tout lorsqu'ils s'interdisent jusqu'à celle de les exprimer ? Comptez, Mademoiselle, qu'en ma présence, le Marquis votre Pere a déclaré très-sérieusement au Comte de Belvedere, qu'il ne devoit plus conserver d'espérance. Puisse-t-il vivre assez pour vous voir heureuse ! Vous devez être convaincue qu'il est plus embarrassé de la fin que des moyens.

Mon Pere, ma Mere, sont la bonté même. Que le Ciel conserve leur précieuse vie ! (Un ruisseau de larmes couloit le long de ses joues).

Je suis sûr, ma chere Clémentine, qu'il n'y a point d'état dans la vie où vous pussiez être heureuse, si votre choix faisoit le malheur de vos Parens. Clémentine, après la Profession même, seroit-elle jamais capable de renoncer à l'affection filiale, à tout ce qu'on nomme tendresse du sang ? Cette vie contemplative, qui fait aujourd'hui sa passion, ne rendroit-elle pas, & trop tard, puisqu'il ne seroit plus tems de reculer, & peut-être avec d'autant plus de regret qu'il seroit trop tard, ses affections plus vives, plus impétueuses, pour des Parens si dignes de toute sa tendresse, pour des Freres si désintéressés dans la leur, & qui ont pris une part si sensible à ses peines ?

Elle a soupiré, elle a pleuré. Ô Chevalier ! c'est tout ce qu'elle a pu dire.

Vous ne sauriez vous proposer, Mademoiselle, de vivre uniquement dans vous-même, pour vous-même ; & dans le monde vous pouvez vivre pour Dieu, plus efficacement que dans un cloître, en exerçant le pouvoir, qui ne vous manquera jamais de

faire du bien, c'est-à-dire, d'employer toutes vos vertus. Tout le monde, comme je me souviens de vous l'avoir dit, n'a-t-il pas besoin de grands exemples, que vous êtes capable de lui donner ? Ah ! Mademoiselle, c'est le cœur, & non la profession, qui rend un sacrifice agréable à Dieu. Votre Ayeul maternel, quoique zélé Catholique, étoit persuadé qu'il y a bien des cœurs gémissans dans le cloître ; & cette supposition, confirmée par un exemple dont il avoit été touché, lui fit insérer dans son Testament les clauses qu'il crut capables de vous engager au mariage. Votre autre Grand-Pere ne fit pas difficulté de se joindre à lui pour les fortifier.

Et sous quelle peine, Monsieur ? Uniquement sous celle de perdre une succession que je ne desire point, & qui n'est pas nécessaire à ma Famille. Nous sommes tous riches. Ce sont des Terres achetées, ce n'est pas un Patrimoine.

Achetées, j'en conviens : mais dans quelle vue, Mademoiselle, & pour qui ?

Je souhaiterois que ma Famille fût supérieure à ces motifs.

Vous ne voulez pas lui ôter le droit de juger pour elle-même ?

Je ne me persuade point, a-t-elle repris, qu'il y ait beaucoup de cœurs gémissans dans le cloître : mais quand il s'y en trouveroit quelques-uns, je suis sûre du moins, si je voyois mes Parens satisfaits, car ce point, je l'avoue, est essentiel pour moi, que je n'en augmenterois pas le nombre. À l'égard des grands exemples, dont vous dites que le monde a besoin, & que vous me croyez capable de lui donner, je n'ai pas assez de vanité pour être convaincue par cet argument. Si la paix du cœur est plus sûre pour moi dans le monde que dans un couvent, c'est un point dont le juge-

ment m'appartient ; à moi, qui dois savoir, après tant d'agitations de corps & d'esprit, si la solitude convient pour recueillir mes esprits dissipés.

Ces agitations, chere Clémentine, sont passées, grace à la protection du Ciel !

J'accorde ma compassion, je puis pardonner, je pardonne réellement à la pauvre Daurana. Ah Monsieur ! peut-être ne savez-vous pas que l'amour, cette passion qui produit souvent des bassesses, & quelquefois à la vérité des effets admirables, est la cause secrette des cruautés de Daurana. Elle ne me haïssoit point, avant que l'amour eût pris possession de son cœur. Pourquoi me rappellerois-je le mal, sans me souvenir du bien ?

Admirable Clémentine ! s'est écrié Sir Charles : Admirable Sœur ! s'est écrié son Henriette ; tous deux comme de concert.

N'a-t-elle pas été la compagne de mon enfance ? a continué cette divine Fille. N'avons-nous pas été élevées ensemble ? J'étois la souffrante, graces au Ciel ! & sans l'avoir jamais offensée. Elle n'a servi qu'à m'aggrandir, en me donnant le pouvoir de lui pardonner. Que toute ma vengeance soit dans les remords que je lui souhaite, en apprenant que je lui pardonne, & que je fais des vœux pour son bonheur.

C'en seroit une en effet, a répondu Sir Charles, si celle qui a pu vous maltraiter étoit capable du généreux repentir que vous lui souhaitez. Mais, en lui pardonnant, pouvez-vous prétendre que votre Famille se joigne à vous ; c'est-à-dire, qu'elle lui abandonne une succession réversible, pour récompense de sa cruauté ? Condamnerez-vous dans vos Proches cette tendre affection, qui les rend sensibles aux barbaries exercées contre vous ! Chere Clé-

mentine ! n'aspirez point à vous élever au-dessus de la nature. Souvenez-vous que vos Grands-Peres n'ont jamais destiné leur succession à Daurana. Ils n'ont pensé à la nommer, que pour assurer plus efficacement la disposition qu'ils faisoient en votre faveur ; & ce n'est pas expliquer leurs intentions au hasard, puisqu'au défaut d'Héritiers de votre part, ils ont substitué successivement vos deux Freres, qui n'en sont pas plus avides de cet Héritage. L'empressement de leur cœur est pour votre mariage. Ils desirent seulement que votre bien ne passe point à la cruelle Daurana. Mais, si vous pouvez renoncer pour vous-même aux dispositions de vos Ancêtres, devez-vous renoncer aux prétentions de vos Freres ?

Ô Chevalier !

Devez-vous penser à disposer du droit d'autrui ? Vos Freres ne méritent-ils donc pas pour leur affection ces généreux sentimens que vous avez pour la cruauté de Daurana ? Loin, loin, ma chere Clémentine, cette sorte de tendresse qui fait chercher des excuses pour la barbarie, & pour tout ce qui blesse la raison & la nature !

Elle a soupiré. Les larmes ont inondé son visage. Après quelques momens de silence : ô Chevalier ! épargnez-moi. Vous, chere Mylady, ne me méprisez pas. L'affoiblissement de ma raison peut me conduire à l'erreur : mais lorsque mes yeux s'ouvrent, je n'y persévere point. Je vois que par rapport à mes Freres, je n'ai pas raisonné juste. Peut-être, à vos yeux, ma chere Mylady Grandisson, parois-je coupable d'un faux héroïsme. J'allois faire une injustice à mes Freres, pour faire plus que je ne dois en faveur d'une Parente éloignée.

Tout ce que Daurana peut espérer de vous, ma chere Clémentine, c'est que vous prêtiez la main, d'ailleurs, à lui faire recueillir un legs considérable que vos Grands-Peres lui ont laissé.

Et quel autre moyen que mon mariage ? Ah, Chevalier !

Telles sont, à la vérité, les suppositions. Telle étoit l'intention de vos deux Grands-Peres. Je ne fais, Mademoiselle, que vous le représenter. Je ne vous conseille rien.

Il ne demeure pas moins vrai, Monsieur, que le motif qui peut être passé à ma Famille, ne doit pas être absolument mon unique régle. Considérez, Monsieur ; n'est-ce pas mettre un bien terrestre en balance avec des biens immortels ?

Rien moins, Mademoiselle : pouvez-vous douter du secours du Ciel, & vous défier de vous-même, jusqu'à supposer que les grilles d'un Couvent soient nécessaires à votre vertu ? Rendez-vous plus de justice, ma chere Clémentine. Vous avez des vertus qui ne peuvent s'exercer dans un Couvent, & votre situation vous donne mille moyens de les employer. Je ne raisonne point en Protestant. Le plus zelé Catholique vous tiendroit le même langage, dans les circonstances où vous êtes.

Ha Monsieur ! vous me prévenez ; j'allois vous accuser de faire ici le rôle d'un Protestant.

Vos Grands-Peres, Mademoiselle, n'ont-ils pas raisonné de même dans leur Testament ? Votre Pere, votre Mere, votre Oncle, vos Freres ont-ils employé d'autres argumens, pour vous faire renoncer à l'idée du Cloître ? Ne reconnoissez-vous pas les uns & les autres, pour de zélés Catholiques ? Votre Frere l'Évêque, votre

Directeur, n'adherent-ils point aux mêmes raisons, & ne concourent-ils point aux vœux de votre Famille ?

Elle a baissé les yeux avec un doux embarras. Sir Charles a continué :

Votre Mere, Mademoiselle, qui vous a mis au monde, vous & vos trois Freres dont l'un s'est consacré au service du Ciel, n'a-t-elle pas, devant Dieu & les hommes, un mérite qu'elle n'auroit pas eu dans la vie du Cloître ? Le devoir conjugal & maternel, rempli avec cette distinction, n'est-il pas pour une Femme le premier de tous les devoirs ? Clémentine se propose-t-elle, dans un Couvent, quelque dégré de bonté qu'elle croie manquer à sa Mere ?

Elle a paru balancer. Elle a soupiré. Elle a tenu long-tems la vue baissée. Enfin ; que puis-je répondre ? a-t-elle dit. J'ai signé. Je vois qu'il faudra me tenir à cet engagement. Au reste, Monsieur, il est fort généreux de ne me pas rappeler à mon acte, & de souffrir patiemment les efforts que je fais pour me dégager. Mais je ne suis pas heureuse... Elle s'est arrêtée. Elle a tourné le visage, pour cacher son émotion. Nous n'avons pas été moins émus, Sir Charles & moi.

Aussi-tôt qu'elle a pu parler, je ne m'apperçois que trop, a-t-elle repris, des ténébres qui obscurcissent quelquefois ma raison. C'est un malheureux reste de ma derniere maladie. Vous avez tous deux, je le vois, assez de générosité pour me plaindre. Je vous avouerai, Chevalier, qu'en me laissant engager aux conditions que vous avez proposées, & qu'une faute aussi grave que ma fuite ne me laissoit guere le pouvoir de refuser, je me promettois du moins quelque tranquillité dans une situation, où j'éprouve

aujourd'hui que je n'en puis trouver. Je me flattois que votre amitié, réunie en ma faveur, une amitié, dont je sentois que mon affection désintéressée me rendroit digne, pourroit contribuer à mon repos ; & je ne pensois qu'à la cultiver. Ma raison blessée ne me permettoit pas de considérer, qu'il entroit, dans mon plan, des circonstances dont le monde porteroit un autre jugement que moi : & lorsque j'ai su de quoi la malignité est capable, mais surtout lorsque je vous ai vue saisie, ma chere Mylady Grandisson, de cette indisposition subite, qui, dans le trouble de mon imagination, m'a paru menacer votre précieuse vie... j'ai... je n'ai...

Elle s'est arrêtée, comme si le fil de ses idées s'étoit rompu. Ensuite, reprenant : vous savez, Madame, le fond de mes sentimens : Monsieur, je vous en ai dit assez. À présent, conseillez-moi. Pour ne vous rien déguiser, j'ai presqu'autant d'impatience de quitter l'Angleterre, que j'en ai eu d'y venir. Je suis malheureuse. Oh que je me sens le cœur agité ! Quand, quand serai-je tranquille ?

Que vous dirai-je, Mademoiselle ! a répondu Sir Charles. Quel conseil puis-je vous donner ? Vous m'assurez que vous n'êtes pas heureuse. Vous croyez que vos Parens ne le sont point. Nous sommes tous persuadés que leur bonheur dépend de vous. Mais à Dieu ne plaise que ce soit au prix du vôtre, lorsque vous avez déja eu tant à souffrir ! quoiqu'on puisse douter, au fond, si vos propres souffrances ont été plus douloureuses pour vous que pour vos Amis. Je ne plaide ici la cause de personne. Je vous ai dit que votre Pere exhorte sérieusement le Comte à ne plus conserver d'espérance ; & le Comte déclare qu'il y employera tous ses efforts ; premierement, parce qu'il vous l'a promis ; en second

lieu, parce qu'il est trop sûr à présent que vous n'avez que de l'aversion pour lui.

De l'aversion, Chevalier ! Me préserve le Ciel d'avoir jamais de l'aversion pour personne ! J'ai cru que ma conduite à l'égard du Comte… Elle s'est arrêtée un moment ; & s'adressant à moi : très-chere Mylady, ne me donnerez-vous pas vos conseils sur tout ce que vous avez entendu ? Vous m'assuriez, en commençant, que ma tranquillité étoit nécessaire à votre bonheur.

C'est ma tendresse, chere Clémentine, ma seule tendresse pour vous, qui me la rend nécessaire. Vos moindres peines en sont une vive pour moi. Mais personne ne sait mieux que vous d'où votre bonheur dépend ; & nous sommes certains qu'il fera celui de toute votre chere Famille. Elle juge qu'un établissement honorable avec un homme de votre Pays & de votre Religion, y contribuera beaucoup. Votre Mere en est persuadée ; Madame Bémont l'est aussi. Vous voyez qu'un devoir de justice pour vos Freres, & de reconnoissance pour vos Grands-Peres, ne vous permet pas de penser au Cloître. Vous voyez que Daurana, pour laquelle votre bonté vous intéresse encore, ne peut recueillir un legs considérable, que par votre mariage. Si vous avez du dégoût pour l'homme qu'on vous présente, qu'il n'en soit plus question. Jouissez des douceurs du Célibat, jusqu'à ce qu'il s'en présente un autre, que vous puissiez favoriser de votre estime. Dans l'intervalle, honorez-moi de la continuation de votre amitié, autant que vous me trouvez de passion pour l'obtenir. Nous sommes déja Sœurs. Ensemble, nous ne ferons qu'une. Dans l'absence même, nous ne serons pas divisées ; car nos ames & nos sentimens se mêleront sur le papier…

J'aurois continué ; mais elle m'a jetté les deux bras autour du cou. Elle a baigné mes joues de ses larmes, elle m'a donné mille noms tendres. Que le plus cher des hommes a paru touché, transporté ! Avec quelle délicatesse il a partagé son attention ! L'Amie tendre, l'Épouse chérie, ont été distinguées avec leurs plus charmantes propriétés.

Clémentine étoit trop agitée par les mouvemens de son propre cœur, pour revenir aisément à ses idées. Cependant elle m'a promis de peser, de considérer tout ce qu'elle emportoit dans sa mémoire. Que le Ciel lui verse ses consolations à pleines mains !

## Lettre 135

*17 Mai.*

Clémentine est grave & pensive ; elle fuit la Compagnie. On ne lui dit pas un mot du Comte de Belvedere ; mais comme il est attendu de jour en jour, Sir Charles juge qu'elle doit être prévenue sur son arrivée. Elle ne dîna, ni ne soupa hier avec nous. Elle aime à se promener seule dans le parc, où son seul amusement est de donner à manger aux Daims, qu'elle rassemble quelquefois autour d'elle. Sir Charles, ayant passé ce matin près d'elle, s'est informé de sa santé. Mon esprit n'est pas bien, Chevalier. Que le Ciel y rétablisse la paix ! a-t-il dit en prenant sa main, & penchant la tête dessus. Je vous rends graces, Monsieur. Continuez vos prieres pour moi. Cette derniere conversation, Chevalier... Mais, adieu. Elle a repris un sentier, qui conduit au Bois. Il l'a suivie des yeux. Elle a tourné la tête, pour voir apparemment s'il la regardoit. Il l'a saluée, en lui demandant d'un signe de main la per-

mission de la suivre : elle a compris ce signe ; & d'un mouvement de la sienne, elle l'a prié de la laisser seule. Malheureuse Fille !

*17 au soir.*

Mr. Lowther arrive de Londres. Il a toujours été persuadé, comme les Médecins d'Italie, qu'un désordre d'esprit, qui n'est point héréditaire, & dont la cause est celle que nous connoissons, ne menace point d'une rechûte, à moins qu'il ne survienne quelque nouvel incident ; & qu'il ne sauroit être contagieux non plus pour les fruits du mariage. Il paroît fort étonné que les Parens de Clémentine se soient rendus si facilement à ses idées de Célibat. C'est pour justifier son opinion, en consultant les plus fameux Médecins de Londres, qu'il a différé si long-tems son retour. Ils s'accordent parfaitement avec lui.

*Samedi, 19.*

Clémentine, avec laquelle j'ai passé une partie du jour, m'a long-tems entretenue de sa Cousine Daurana, dont elle déplore généreusement le malheur. Ce que je vous ai fait entendre, m'a-t-elle dit, de sa passion pour le Comte de Belvedere, n'est que trop certain. On m'a demandé de la compassion pour lui : il devroit en avoir un peu pour elle. Je sais qu'elle lui a été proposée, & qu'il a rejetté la proposition avec hauteur. Peut-être ne sait-il pas combien il en est aimé. Il me reste quelque souvenir des emportemens d'amour auxquels je l'ai vue livrée, de la fureur où la jettoit l'idée du mépris, & des sermens qu'elle faisoit quelquefois d'en tirer vengeance. C'est une autre Olivia pour la violence. Dans le peu d'intervalles lucides que j'avois sous sa conduite, je m'attendois toujours que ses transports aboutiroient à me traiter avec plus de rigueur. Cependant alors même, lorsque j'étois assez

calme pour sentir l'horreur de ma situation, je la plaignois. Oh ! que ne dépend-il de moi d'engager le Comte à la rendre heureuse, & de lui faire trouver son bonheur avec elle !

Là-dessus, Clémentine m'a demandé si Sir Charles n'étoit pas porté à favoriser le Comte. Il souhaite, lui ai-je répondu, de vous voir mariée, parce qu'il juge, & que tous les Médecins d'Italie & d'Angleterre jugent comme lui, que s'il y a quelque homme au monde que vous puissiez consentir à rendre heureux, la conséquence infaillible seroit non-seulement le bonheur de votre Famille, mais le vôtre. À l'égard du choix, il pense qu'on doit entiérement vous l'abandonner. Il répete sans cesse qu'après tant de refus, on ne doit pas insister sur le Comte, & qu'il faut vous accorder du tems.

Ma chere Mylady me pardonnera-t-elle une question, comme d'une Sœur à une Sœur ? Dans ma situation, auroit-elle pu se résoudre… à donner sa main… Elle s'est arrêtée, elle a rougi, elle a baissé les yeux. Parlez, ma très-chere Clémentine, ouvrez votre cœur à votre Henriette… Mais non ; je vais vous en épargner la peine ; puisque je crois pénétrer votre pensée. Modele de mon sexe ! Je ne suis pas Clémentine : dans les circonstances où vous étiez, avec le consentement de tous mes Amis, & l'homme, tel que vous le connoissez, je n'aurois pu lui refuser ma main ni mon cœur. Mais que ne peut-on pas attendre d'une jeune personne, que des motifs supérieurs ont rendue capable de remporter la plus glorieuse victoire ? Les grandes difficultés sont vaincues ; & lorsque vous serez parvenue à vous bien persuader que c'est votre devoir d'entrer dans un nouveau plan, je suis sûre, quoiqu'il vous en puisse coûter…

Chere Mylady, n'achevez pas. Mon devoir… Que vos représentations sont délicates ! Sur quel sujet sommes-nous tombées ! Croyez-moi, je suis incapable…

D'aucune pensée, ai-je interrompu, d'aucune imagination qu'un Ange ne pût avouer. Vous feriez injure à tous ceux qui vous aiment, de supposer seulement que votre grandeur d'ame demande la moindre garantie.

Cependant, ma généreuse Mylady, je suis quelquefois inquiéte de ce que vos Amis peuvent penser… désirer… Ah ! que ne suis-je dans mon Italie ?

Ils ne désirent que votre bonheur. Faites votre plan vous-même, chere Clémentine. Marquez tous vos pas pour l'avenir. Comptez, devant vous, une, deux, trois années, que vous donnerez au Célibat. Assurez votre indulgente Famille…

Paix, paix, paix, chere Mylady Grandisson ! (en mettant sa main devant ma bouche.) je vous quitte. Je vous ai retenue trop long-tems. Ô cruelle incertitude de mon cœur ! Mais quelque parti que j'embrasse, quelques mécontentemens que j'excite, ne cessez point de m'aimer ; ne m'ôtez jamais le nom de votre Sœur, & qu'il me soit permis de nommer Sir Charles Grandisson mon Frere. Alors, du moins, je serai sûre d'un bonheur, qui sera le contrepoids d'une infinité de peines.

Elle m'a quittée avec précipitation, sans vouloir écouter mille choses tendres, qui sortoient d'un cœur brûlant de zèle, & qui étoient déja sur mes levres.

*Dimanche 20.*

Le Marquis est légérement indisposé ; mais il est certain que la Marquise s'affoiblit de jour en jour. Clémentine, qui s'en apperçoit, avouoit ce matin à Madame Bémont, que si leurs indispositions augmentoient, elle n'auroit que trop de penchant, pour son repos, à faire tomber le reproche sur elle-même. Madame Bémont s'est efforcée de la consoler, sans lui dire un mot de l'homme qui est si bien dans tous les cœurs, à l'exception du sien. Sa Camille étant venue l'informer, suivant ses ordres, comment la Marquise avoit passé la nuit, elle est sortie toute en larmes, pour se rendre auprès de sa Mere.

*Dimanche au soir.*

Fort bien : mais moi, qui prends la plume d'Henriette, je parie que ses larmes se sécheront bientôt. Le Marquis & la Marquise sont beaucoup mieux. Le Comte est arrivé. Les Seigneurs Jules & Sebaste sont avec lui. N'avez-vous pas vu le Comte, Lucie, pendant le séjour que vous avez fait à Londres ? Une figure aimable, en vérité, si l'air grave y dominoit un peu moins. Mais cette gravité même ne lui nuira point auprès de son Héroïne. N'est-il pas venu, dans les termes du Poëte, « pour dire un éternel adieu » ? Ne pas l'honorer d'un regard, ce seroit un mépris, qui ne peut jamais trouver place dans la belle ame de Clémentine.

Aussi ne s'est-elle pas fait presser pour descendre à son arrivée. Pour moi, j'espere beaucoup de l'avenir. On ne remarque plus rien qui se ressente de l'ancien désordre. Elle aime à rêver ; elle se promene souvent seule au jardin. Eh bien ? Qui sait de quoi elle s'occupe ? C'est peut-être un fort bon effet de sa guérison ; je ne crois pas facilement aux miracles ; mais il me semble que ce n'en seroit pas un. Sir Charles est marié. Clémentine n'a pas vingt ans. Le Comte est aimable. J'ai vu des révolutions plus

étonnantes, dont je n'ai fait honneur qu'à la nature. Elle m'a semblé un peu grave, lorsqu'elle a vu le Comte ; mais c'est tout ce que je trouve à lui reprocher. Elle lui a parlé d'un air libre. La confusion n'étoit que chez lui, pauvre Malheureux ! qui n'osoit ouvrir la bouche. Elle a eu l'attention de le soulager, en s'informant de sa santé, comme s'il y avoit eu quelqu'apparence qu'il fût malade. Elle s'est adressée à lui deux ou trois fois, sur des sujets vagues à la vérité, mais avec une complaisance qui a charmé tout le monde. Ils se sont même occupés assez long-tems, près d'une fenêtre, avec Madame Bémont, à comparer le jardin avec ceux d'Italie ; conversation peu intéressante, direz-vous ; mais le pauvre Comte se croyoit en Paradis. Cependant il s'attend à recevoir son congé demain, pour une longue séparation. Mon Frere charmé de la voir si tranquille, insiste toujours à ne pas lui prononcer un mot en faveur du Comte. Chansons, chansons, Madame, comme je crois vous l'avoir déja dit : d'où vient à Sir Charles une si profonde connoissance du cœur des Femmes ?

Par Mylady Grandisson. Vous voyez, ma chere Grand-Maman, que cette Mylady G... retombe toujours dans son caractere. Elle peut vous amuser par le badinage de sa plume. Son cœur ne ressent pas comme le mien les agitations de notre chere Clémentine : mais je viens d'apprendre une nouvelle fort étrange. On a vu ce matin le Pere Marescotti & le Docteur Barlet, qui sont inséparables, se glisser avec beaucoup de précaution dans le petit bois, où Clémentine aime à se promener seule. Je ne serois pas surprise qu'ils s'y fussent retirés ensemble, si l'on ne m'assuroit que Clémentine y étoit alors, & que n'en étant point sortie à leur arrivée, il faut qu'elle y ait passé quelque tems avec eux. Cependant ces deux graves Personnages, que j'ai rencontrés depuis, ne m'en ont pas dit un mot. Auroient-ils eu la même réserve pour

Sir Charles ? C'est ce que je saurai bientôt. Après tout, je n'y vois rien d'étrange que leurs précautions ; car il est fort simple qu'ils cherchent quelquefois à distraire Clémentine par les agrémens de leur entretien, & qu'ils ne m'aient rien dit d'un bon office d'amitié, que je dois les croire portés à lui rendre. Leurs précautions même pouvoient ne regarder qu'elle, dans la crainte que deux hommes si sages peuvent avoir eue de l'interrompre mal-à-propos.

*21 Mai.*

Sir Charles n'est informé de rien. Le Docteur Barlet a passé néanmoins quelques heures avec lui ; & ce qu'il y a de surprenant, on l'avoit vu ce matin retourner au Bois, accompagné du Pere Marescotti, & tous deux avec les mêmes précautions : il paroît même, suivant leur marche, que je me suis fait représenter, qu'elles regardoient moins Clémentine, que ceux qui pouvoient les appercevoir, & dont ils vouloient éviter la vue. Sir Charles, à qui j'ai raconté les cir-circonstances, constances, m'a répondu qu'il croyoit y trouver en effet quelque air de mystere ; mais que de quelque nature qu'il fût, on ne devoit rien attendre que d'heureux de la prudence de ses deux Amis. Il est sûr, dit-il, que Clémentine fera des adieux fort civils au Comte, avant son départ.
La derniere, la solemnelle entrevue devoit se faire cet après-midi dans mon cabinet ; mais Clémentine vient d'accorder au Comte un agréable répit, auquel il étoit fort éloigné de s'attendre. Après le dîner, où nous avons été charmés de la voir dans une tranquillité constante, il se disposoit à lui demander un quart-d'heure d'audience, pour prendre congé d'elle ; & ses agitations étoient visibles. On s'est levé. Il étoit tremblant. Tout le monde a paru touché ; & dans le premier mouvement nos yeux se sont tournés

vers elle, comme implorant pour lui sa pitié. Cependant un regard, qu'elle a jetté sur chacun, nous les a fait baisser ; nous avons paru craindre qu'elle ne nous soupçonnât de vouloir l'attendrir en sa faveur. Pour moi, j'ai cru lire plus d'une fois sur son charmant visage les marques d'une vraie compassion, avec un soupir néanmoins, qui renfermoit, comme j'ai cru pouvoir l'expliquer, des vœux pour une vie, préférable dans ses idées à celle du mariage. Enfin il s'est avancé vers elle avec la précipitation d'un homme inquiet, qui craint de manquer l'occasion. Mademoiselle, lui a-t-il dit d'une voix basse avec une profonde révérence : J'espere... je vous supplie... de grace, Mademoiselle, un instant pour recevoir mes adieux.

Elle a paru touchée de sa confusion. Monsieur, lui a-t-elle répondu, nous nous reverrons demain dans l'après midi : & passant avec une révérence, elle est sortie assez vîte, mais avec une dignité qui ne l'abandonne jamais.

Tous les hommes, demeurant après nous, ont félicité le Comte ; & toutes les femmes, sortant avec elle, ont applaudi de concert à sa résolution. La Marquise l'a serrée contre son sein maternel : ma Fille ! ma chere Fille ! ma Clémentine ! c'est tout ce qu'elle a pu prononcer, en mouillant son visage de ses larmes. Ô maman ! (attendrie par les larmes de sa Mere, & fléchissant un genou devant elle.) Ô maman ! c'est la seule réponse qu'elle ait pu faire : & se levant, elle a pris la main de Madame Bémont, avec laquelle elle s'est retirée dans son appartement. Nous la voyons à présent, qui se promene dans le jardin avec cette chere Amie : toutes deux, comme nous pouvons l'observer, fort attachées au sujet de leur conversation.

Mais que cette Lettre ne parte point sans un mot ou deux sur le cher Northampton-Shire. J'en reçus hier une d'Émilie, que je mettrai sous mon enveloppe avec une copie de ma réponse. Il me semble, Madame, que ce n'est pas violer son secret, que de vous le communiquer, & par vous à ma Tante Selby. Seulement, je vous demande en grace qu'il n'aille pas plus loin. Avec quelle joie j'apprends que le jour est fixé pour Lucie, & que son cœur n'a pas moins de part à ce choix que le plaisir de vous obéir ! Elle ne doit pas regretter l'éloignement, si c'est en Irlande qu'elle doit faire sa demeure. C'est le privilege des hommes de traîner leurs femmes après eux. Sir Charles regarde ce voyage comme une promenade. Dans le dessein, où il est d'améliorer les terres qu'il y possede, il lui rendra de fréquentes visites ; & vous ne doutez pas que son Henriette ne l'accompagne volontiers, s'il lui en fait la proposition. Pour vous, ma chere Grand-Maman, je sais que toute partie de la Grande-Bretagne, où vos Amis sont appelés par le devoir, est Northampton-Shire. Cependant la Grand-Mere de Lucie sera privée de sa Petite-Fille : mais il lui en reste d'autres ; & d'ailleurs Mylord Reresby est un homme de si bon naturel, qu'il ne se hâtera point de la quitter. Sir Charles s'attend bien, que l'heureux couple ne nous donnera pas moins d'un mois, avant que de s'éloigner d'Angleterre. Puisse, puisse le 24 de Mai apporter autant de bonheur à Lucie, que j'en dois au 16 de Novembre !

## Lettre 136

*19 Mai.*

Depuis plusieurs jours, ma très-chere Mylady, j'ai quelque chose à vous communiquer, qui demande votre avis ; mais quand je pense à mon âge, je suis toute confuse. Aurez-vous la bonté de me garder le secret, & pour le monde entier, sans excepter mon Tuteur ? car en vous écrivant, je crois écrire à lui, parce que vous connoissez le fond de son cœur, & que vous êtes la prudence même. Il est vrai, que par rapport à lui, je me suis un peu oubliée, ou plutôt qu'il s'en est peu fallu : mais j'étois captivée par ses perfections, par sa grandeur d'ame, rien de plus en vérité. Une Fille, quelque jeune qu'elle soit, ne peut-elle pas admirer la bonté dans un excellent Homme ? La reconnoissance lui est-elle défendue pour les bienfaits ? à la vérité, cette reconnoissance peut aller trop loin, à mesure qu'on avance en âge ; & je me suis apperçue du danger : mais le remede n'est pas venu trop tard, graces au Ciel ! graces à vous, chere Mylady, qui m'avez prêté votre secours ! Qu'il faut être bonne, pour souffrir qu'on vous entretienne sur un point si délicat ! Mais vous êtes la Reine de votre sexe, assise sur un Trône, d'où la pitié vous fait baisser votre Sceptre, tantôt pour soutenir une pauvre petite Fille, tantôt pour en relever une autre ; car votre gloire est satisfaite de voir à vous l'Homme pour lequel tant de cœurs ont soupiré en secret.

Mais je m'écarte beaucoup du sujet de ma Lettre ; & c'est une faute où je retombe toujours, lorsque j'écris à mon Tuteur ou à vous. Mes préambules sont plus longs que ma matiere. Je commence donc ; mais n'oubliez pas que je vous demande le secret.

Tout le monde est passionné ici pour le Chevalier Belcher. C'est en effet un des plus agréables Hommes du monde. Après mon Tuteur, je crois qu'il n'y en a point de comparable à lui. Il ne quitte point cette maison ; & je m'apperçois assez que ses inten-

tions sont particulièrement pour moi. Toute jeune que je suis, je crois réellement qu'il m'aime. Mais là-dessus tout le monde a la bouche fermée. Cependant on se dérobe souvent, pour nous laisser tête-à-tête. Il semble qu'il ait la faveur de tout le monde, & que personne cependant ne veuille lui prêter la main. Ce n'est pas qu'il m'ait fait la moindre déclaration d'amour. Je suis si jeune ! vous le savez ; & sûrement M. Belcher est un homme fort sage.

Mon Tuteur l'aime beaucoup ; & qui peut se défendre de l'aimer ? Ses manieres sont si galantes, son langage si poli, le son de sa voix… en vérité, c'est un très-aimable Homme. Dites-moi naturellement, Madame ; croyez-vous que mon Tuteur (mais, je vous en prie, ne faites que le sonder : je suis si jeune ! vous savez) désapprouvât les intentions de son Ami, s'il arrivoit qu'avec le tems elles devinssent plus sérieuses : dans trois ou quatre ans, par exemple, supposé que M. Belcher ne crût pas son tems mal employé par une si sotte créature. Je n'y voudrois pas penser plutôt. Si ce n'étoit pas l'avis de mon Tuteur, je ne me permettrois pas d'être si souvent dans la compagnie d'un jeune homme : vous savez, Madame.

Il passe pour riche ; & quoiqu'il soit plus vieux que moi de dix ou douze ans, il ne le sera jamais davantage, puisqu'à chaque année qui lui viendra, il m'en viendra une aussi. Ayez donc la bonté, Madame, de me donner là-dessus votre opinion.

Tout le monde est ici dans le goût du mariage. Je crois qu'on peut regarder celui de Miss Selby comme déja fait. Son Frere fait la cour à Miss Patty-Holles. Miss Kitty n'est pas sans un très-humble serviteur. Il me semble que Miss Nancy même, depuis le rétablissement de sa santé… Mais j'aime mieux que toutes ces nouvelles vous viennent d'elles-mêmes.

C'est vous, chere Mylady, qui avez ouvert la danse. L'exemple de votre bonheur… Je m'imagine que les jeunes Filles ont raison de penser au mariage, lorsqu'elles voient les jeunes Hommes dans l'intention d'imiter Sir Charles. Ne me faites pas trop attendre votre avis ; n'eussiez-vous le tems de le donner qu'en six lignes. Nous attendons M. Belcher dans quelques jours. Sa compagnie doit m'être agréable, car il a toujours quelque chose de charmant à nous dire de mon Tuteur, & des éloges continuels à faire de son bonheur & du vôtre.

## Lettre 137

*21 Mai.*

Votre prudence, Mon cher Amour, ne m'est pas moins connue que votre bonté ; & j'ai la même opinion de l'honneur & de la discrétion de M. Belcher. Son mérite & sa fortune sont sans objection. Votre Tuteur n'a pas de meilleur Ami. Si vous êtes sûre de pouvoir l'aimer plus que tout autre homme, & si vous le croyez disposé à vous aimer plus que toute autre Femme, je suis persuadée que votre Tuteur ne trouvera point d'alliance plus heureuse, pour tous deux & pour lui-même : car vous savez, ma chere, quel intérêt il prend à votre bonheur. Approuvez, chere Émilie, que pour aider à votre conduite dans une occasion si délicate, je vous adresse à mes propres Conseillers, deux Conseillers presque infaillibles, ma Grand-Mere & ma Tante. N'ayez pas honte de leur ouvrir votre cœur. N'êtes-vous pas sous leurs aîles ? Je garderai tant de ménagemens, qu'elles ouvriront elles-mêmes le chemin à vos tendres confidences. Ainsi la peine sera légere pour vous.

Leur avis ne peut manquer d'être d'un grand poids pour Sir Charles. Mais je demande que l'ouverture & la confiance que vous aurez pour elles, ne me privent point de vos charmantes communications.

## Lettre 138

*24 Mai.*

Je commence cette Lettre, comme j'ai fini ma derniere : puisse le jour, où nous sommes, être heureux pour ma chere Lucie ! il le sera pour toutes nos Familles ensemble. J'espere que ma Tante ne laissera point passer le jour de la célébration, sans me donner une ligne d'avis, pour me mettre en état d'en faire aussi-tôt mes félicitations.

Je reviens à ce qui engage ici l'attention de tout le monde. Vous vous souvenez d'une conversation sur la force du premier Amour, tenue au Château de Selby, d'où le récit m'en fut envoyé, & sur laquelle Mylady G... donna une décision fort badine. Madame Bémont, à laquelle il nous est arrivé d'en parler, inspira hier à Clémentine la curiosité d'en entendre la lecture. Je ne fis pas difficulté de la satisfaire. Madame Bémont étoit présente. Nous ne fûmes point tentées, elle ni moi, de dire un mot d'application. Mais, pendant que je lisois, Clémentine changea plusieurs fois de couleur. Elle ne parut point du tout amusée par les saillies de Mylady G... quoiqu'elle admire la vivacité de son esprit. Elle tint continuellement les yeux baissés, dans le plus grave silence ; & lorsque j'eus achevé, elle soupira, elle tressaillit, comme reve-

nant d'une méditation profonde, elle se leva, nous fit une révérence, & sortit, sans avoir ouvert une fois les levres sur le sujet.

Il étoit dix heures du matin. Je rencontrai, un moment après, l'Évêque, le Seigneur Jéronimo & leurs deux jeunes Cousins, qui s'étoient unis pour solliciter Sir Charles de se faire l'Avocat du Comte auprès d'elle. Je ne leur dis rien de ce qui venoit d'arriver, & j'acceptai la main du Seigneur Jéronimo, pour entrer avec eux chez Sir Charles. Ils le presserent beaucoup, en lui représentant qu'elle paroissoit tout-à-fait maîtresse d'elle-même ; que dans la solitude qu'elle cherche si constamment, elle balance sans doute en faveur du Comte, & que la moindre influence de sa part emporteroit la balance. Non-seulement il s'excusa, mais il les pria fort sérieusement de ne le plus solliciter sur ce point. N'y a-t-il pas beaucoup d'apparence, leur dit-il, que dans ses méditations solitaires, elle examine à quoi la justice l'oblige, pour le Comte & pour elle-même ? Son repos futur demande, peut-être, que sa détermination vienne de ses propres raisonnemens. Ne l'exposons point au regret tardif de s'être laissé persuader contre son inclination. D'ailleurs, s'il paroît que la persuasion suffit à présent, n'est-il pas à craindre que cet état même ne la porte à s'envelopper dans une certaine réserve, pour ne pas démentir la résistance qu'elle a faite auparavant à toute sorte de persuasion.

Suivant cet avis, la Marquise, dans une conversation qu'elle eut avec elle, & qui pouvoit la conduire au sujet qu'ils ont à cœur, se dispensa aussi de lui en parler. Elle veut, dit-elle, que toutes les résolutions de sa Fille partent d'elle-même ; & son choix sera celui de la Famille.

Clémentine se trouva fort obligeamment à dîner. Entre les attentions de Sir Charles, pour l'amusement de ses convives, toute

la compagnie fut charmée de lui voir adresser souvent le discours au Comte de Belvedere, sur divers sujets dans lesquels il le savoit fort versé, pour lui donner occasion de briller. C'étoit le meilleur office qu'il pût lui rendre ; car le pauvre Comte, assez timide devant la maîtresse de son sort, avoit besoin de ce secours pour se soutenir. Jamais le mérite modeste n'eut un Protecteur plus adroit & plus zélé que Sir Charles. Clémentine parla sans affectation, & sembloit observer tout. Le Seigneur Sébaste ayant dit quelques mots de son départ & de celui du Comte, Sir Charles, dans la crainte qu'elle ne soupçonnât un dessein formé de hâter ses résolutions, répondit qu'il falloit éloigner les idées d'une séparation affligeante pour des Amis ; & Clémentine, qui avoit d'abord prêté l'oreille, feignit alors de n'avoir rien entendu.

Le soir, un Exprès de Londres remit au Seigneur Jéronimo une Lettre, à l'occasion de laquelle il assembla aussi-tôt toute sa Famille. Clémentine fut seule exceptée. Nous étions dans l'inquiétude sur cet incident, lorsque la Marquise reparoissant, & venant à moi d'un air consterné, me dit à l'oreille : Ah Madame ! la malheureuse Daurana... mais l'arrivée de l'Évêque & du Pere Marescotti l'ayant interrompue, elle mit dans mes mains la Lettre, dont je joins ici la traduction.

Au Seigneur Jeronimo Della Poretta.

*28 Avril.*

On peut avoir, à présent, plus d'indulgence pour notre chere & perverse Clémentine, si la reconnoissance n'a point encore eu de pouvoir sur elle, en faveur de Belvedere. Nous avons un motif de moins pour la presser. Daurana ne vit plus. Sa Mere lui a caché long-tems le départ du Comte pour l'Angleterre ; mais, lorsqu'elle

a su qu'il y étoit arrivé, & que vous aviez retrouvé ma Sœur, elle n'a pas douté que le premier effet de votre voyage ne fût la ruine de ses espérances. Une profonde mélancolie s'est saisie d'elle. Des accès furieux ont succédé ; & j'entens soupçonner que la misérable Créature, ayant trompé la vigilance de ses gardes, a précipité la fin de ses jours. Sa Mere est inconsolable. On a fait passer la maladie pour une fiévre maligne. Je ne détromperai personne. Celle que cette malheureuse Fille a si cruellement maltraitée, versera sans doute une larme pour la Compagne de son Enfance. Qui la regrettera d'ailleurs, à l'exception de sa Mere ? Cependant si les circonstances de sa mort sont aussi tragiques qu'on me l'a fait entendre... Mais je renonce aux informations, dans la crainte de me laisser tenter à la pitié, pour une Misérable qui a refusé la sienne au modele de son Sexe, dont le soin lui avoit été confié, & qu'elle devoit chérir à toutes sortes de titres.

Quel glorieux homme que votre Grandisson, tel que vous le représentez, vous, la Renommée, le Pere Marescotti, & tous ceux qui viennent ou qui écrivent ici d'Angleterre ! Il ne me sera pas aisé de retenir votre Belle-Sœur. Depuis votre départ, elle ne parle que de vous suivre. Elle menace de se dérober à son Mari, s'il refuse d'y consentir ; & de faire le voyage, à présent que Clémentine lui a montré le chemin, pour mettre ma tendresse à l'épreuve, comme cette étrange Fille y a mis la vôtre, dans une saison... Mais qu'importe la saison ; qu'importent les vents, les montagnes, les mers, pour une Femme qui s'est mis dans la tête une avanture ? Ce que je puis dire en faveur de la mienne, c'est qu'elle me quitteroit pour se rendre auprès du Pere, de la Mere, des Freres, dont sa Sœur a voulu s'éloigner. Cruelle, cruelle Clémentine ! Pourrai-je lui pardonner ? Cependant si nos Parens m'en donnent l'exemple, qu'ai-je à dire ?

Je vous assure, cher Jéronimo, que ma joie est égale à la vôtre, d'apprendre qu'un homme du mérite de Grandisson n'a rien perdu au renversement de nos espérances communes, & qu'il est heureusement récompensé de ses vertueuses douleurs. Je me sens même quelque impatience de voir ensemble deux Femmes, qui ont été capables d'une magnanimité si rare dans leur sexe. Ma gloire est que l'une des deux soit ma Sœur. Mais Clémentine a toujours été la plus généreuse des Femmes, quoique la plus obstinée sur quelques points.

Faites connoître à Belvedere combien je lui suis attaché. Quel que puisse être le succès de sa constance pour une Perverse, je le regarderai toujours comme mon Frere. Distribuez, mon cher Jéronimo, mes respects, mes complimens, mes amitiés, dans l'ordre convenable à ces devoirs & à ces sentimens, de la part de votre, &c.

*Le Comte Giacomo Della Porretta.*

Ce matin, la Marquise étoit résolue d'informer Clémentine de la mort de Daurana ; sans autre précaution, pour un accident commun, que de lui cacher les noirs soupçons que le Comte son Frere ne dissimule point dans sa Lettre. Mais le Pere Marescotti, voyant cette Dame prête à passer dans l'appartement de sa Fille, l'a priée de suspendre une ouverture inutile aux circonstances : & prenant un air fort grave ; ne mêlons rien à l'ouvrage du Ciel, a-t-il ajouté ; il ne m'est pas encore permis de m'expliquer : M. Barlet gardera le même silence : mais je vous annonce le plus merveilleux évenement. Attendez-vous néanmoins à ne pas voir aujourd'hui Clémentine. Elle vous fera demander la permission de passer le jour entier dans sa chambre.

Le Docteur Barlet, qui étoit présent, s'est contenté d'applaudir d'un signe de tête. Ils sont sortis ensemble, apparemment pour faire connoître qu'on ne devoit pas leur faire d'autres questions ; & toute la Compagnie est demeurée dans l'étonnement. Je savois que dès sept heures, on leur avoit vu prendre le chemin du bois : mais, par le conseil de Sir Charles, à qui je l'avois dit, comme les jours précédens, & qui m'avoit fait la même réponse, je n'avois communiqué ma découverte à personne, & j'avois même ordonné au Jardinier, de qui je tenois mes informations, de n'en parler qu'à moi. Il ne m'a pas été difficile de comprendre que des entrevues si réguliéres devoient avoir du rapport à l'évenement qu'on nous annonçoit. Quelques momens après, Clémentine a fait demander effectivement la liberté de garder sa chambre, sous le prétexte d'une indisposition, qui ne lui permettroit pas de voir ses Amis pendant le reste du jour. Sa Mere, en lui accordant tout ce qu'elle désiroit, n'a pas laissé de lui en faire témoigner de l'inquiétude. Camille, chargée de ce message, a répondu avec un transport de joie, que si sa Maîtresse étoit indisposée, c'étoit d'un rhume si léger, qu'il ne devoit pas nous alarmer ; qu'il venoit de la fraîcheur du bois, où elle étoit descendue trop matin ; mais qu'elle en avoit rapporté une humeur charmante, qui alloit même jusqu'à la gayeté ; & que, graces au Ciel, il ne falloit plus douter de sa guérison.

Ainsi, de toutes parts, nous sommes dans l'attente de quelque nouvelle scene, qui ne nous menace de rien d'affligeant, & sur laquelle néanmoins nous n'osons nous fier à nos conjectures. Sir Charles, que j'ai cherché l'occasion d'entretenir un moment pour lui demander les siennes, m'a dit qu'il ne pouvoit en former que d'heureuses ; mais qu'il voyoit d'autant moins de jour dans les circonstances, que le Docteur Barlet s'y trouve mêlé sans sa parti-

cipation. Le Comte n'est informé de rien ; cependant la résolution de Clémentine, qui le condamne à ne la pas voir de tout le jour, un air de satisfaction répandu dans tous les yeux, dont on lui laisse ignorer la cause, quelques entretiens qu'il nous voit tenir à l'écart, & qu'on interrompt lorsqu'il s'approche, paroissent le remplir d'amertume, & lui faire craindre quelque nouvel arrangement où le bonheur de la Famille pourra lui couter le sien. Pour le Marquis & ses deux Fils, sur le seul témoignage du Pere Marescotti & de Camille, ils se livreroient aux plus douces espérances, si leur joie n'étoit combattue par l'état de la Marquise, dont la santé s'affoiblit beaucoup. Deux profonds évanouissemens, qui viennent de se succéder dans l'espace d'une heure, ont fait trembler pour sa vie. Nous nous sommes bien gardés d'informer sa Fille de cet accident.

*Àquatre heures après midi.*

La Marquise est un peu mieux. La peinture qu'on lui fait de notre flatteuse perspective, aide plus à la fortifier que les remedes. En effet, nous sommes ranimés nous-mêmes par les récits de Camille. Elle raconte que dans les plus heureux tems de son service, elle n'a jamais vu sa Maîtresse plus tranquille, plus gaie, plus ouverte, & sur-tout plus remplie de cette douce complaisance qui donne un si grand lustre à toutes ses perfections. Avant midi, elle avoit passé quelques heures à faire une longue Lettre, qu'elle a lue ensuite & relue fort paisiblement. Elle l'a posée sur la table, & paroissant méditer sur ce qu'elle avoit écrit, elle a repris son Papier, qu'elle a déchiré, comme si les réflexions l'eussent fait changer d'avis, mais sans aucune marque de chagrin ou d'impatience. Elle a commencé une autre Lettre, fort courte, qu'elle a lue aussi plusieurs fois, après l'avoir finie. Enfin,

paroissant contente d'elle-même, elle s'est fait apporter de la lumiere, elle a cacheté sa Lettre, elle y a mis une adresse ; & sans retomber dans ses réflexions, elle s'est levée d'un air libre, en mettant la Lettre dans sa poche. Camille & Laura attendoient ses ordres pour lui faire servir à dîner. Elle les a donnés. Elle a pris plaisir à leur parler, à les entendre. Elle s'est applaudie de sa santé, elle a reçu avec joie leurs félicitations. Dans quelques détails, qu'elle s'efforçoit néanmoins d'éviter, elle s'est attendrie jusqu'aux larmes, des peines qu'elle a causées, & de celles qu'elle a ressenties. Elle a confessé que le souvenir qui lui en reste est obscur, interrompu ; qu'elle a sur-tout de la difficulté à se rappeller les premiers tems de sa maladie ; & que dans les circonstances même que sa mémoire lui représente, une partie de ces tristes vérités lui paroît un songe ; que les traces du passé sont beaucoup plus nettes depuis son arrivée à Londres, sur-tout depuis qu'elle se croit réconciliée avec sa Famille ; mais qu'elle n'a retrouvé sa liberté d'esprit, sa mémoire, sa raison, qu'elle ne se reconnoît, qu'elle ne jouit d'elle-même, que depuis hier au soir, & par une révolution si subite, par un miracle si sensible, qu'elle a peine à se le persuader. Vous saurez tout, vous saurez tout, a-t-elle ajouté avec une précipitation causée par sa joie, il n'est pas tems encore : mais je suis guérie, j'en suis sûre ; je ne puis dissimuler les faveurs du Ciel. Elle s'est dérobée là-dessus, pour descendre légérement au jardin.

Ce récit nous a jettés dans un excès de joie & d'étonnement, qui nous portoit d'abord à la suivre, pour nous assurer par nos propres yeux du miracle qu'elle nous annonçoit, pour la serrer tous entre nos bras, pour lui faire de tendres plaintes du retardement qu'elle apporte à notre bonheur : mais on a jugé qu'il falloit lui laisser la liberté qu'elle sembloit désirer, & qu'elle avoit de-

mandé le reste du jour. Je me suis déclarée particuliérement pour cet avis, en faisant réflexion que le Pere Marescotti & le Docteur Barlet nous avoient quittés immédiatement après le dîner, & qu'apparemment ils étoient allés la joindre au jardin.

Pendant que nous nous livrions aux plus douces espérances, & que tout le monde raisonnoit sur des incidens si mystérieux, une autre nouvelle est venue augmenter notre satisfaction. Le Seigneur Jéronimo n'avoit point encore paru d'aujourd'hui, & nous avoit fait dire ce matin que, sans être plus mal, quelques remedes qu'il vouloit tenter par le conseil de M. Lowther, ne lui permettoient pas de descendre à l'heure du dîner. Nous étions tranquilles pour lui, sur la foi d'un homme qu'il appelle son sauveur après Dieu ; lorsque M. Lowther est venu nous dire lui-même, avec un transport de joie qui n'est pas suspect dans un homme si sage, que son expérience avoit réussi au-delà de son attente, & que dans peu de jours il nous promettoit une parfaite guérison pour son malade. Nous ne sommes pas encore informés de ce qu'il nomme son Expérience ; mais il nous a permis de monter à l'appartement du Seigneur Jéronimo, que nous avons trouvé dans la plus heureuse disposition, & qui nous a parlé de son Chirurgien comme d'un homme divin. Le récit qu'on lui a fait de tout ce qui regarde sa Sœur, n'a pas peu servi à le confirmer dans la persuasion qu'il touche à son rétablissement, qui ne peut jamais être parfait, dit-il, sans celui d'une Sœur si chere. Quoiqu'un peu agité par des remedes que nous ignorons, il s'est trouvé en état de passer avec la Compagnie dans l'Appartement de la Marquise, la seule à présent, pour laquelle nos alarmes ne diminuent point. Nous l'avons forcée de garder le lit, depuis ses deux évanouissemens. Camille, qui est demeurée près d'elle, aura contribué sans

doute à la fortifier, par de charmantes peintures du changement de sa Fille.

En me retirant, pour achever cette longue Lettre, je balançois si je n'attendrois pas à la faire partir, que le rideau fût un peu levé, c'est-à-dire, que nous vissions quelque jour dans l'étrange obscurité où Clémentine se plaît à nous retenir. Mais l'heure de la poste me détermine. Je suis contente de mes espérances ; pourquoi tarderois-je à vous causer la même joie ? Peut-être seront-elles comblées demain ; peut-être dès aujourd'hui : mais comptez que je ne vous ferai pas languir pour l'éclaircissement. Je suis, &c.

*Àsept heures du soir.*

Ma Lettre étoit fermée, comme vous le remarquerez au cachet, livrée au Courrier ; & je désespérois qu'elle pût rentrer dans mes mains. Graces au Ciel, elle me revient. Quel regret j'aurois eu de ne pouvoir vous informer aujourd'hui de ce que j'apprends ! Le Pere Marescotti & M. Barlet ont demandé à la Marquise & à moi, par un Billet remis à cette Dame pendant que j'étois à vous écrire, deux graces qu'elle n'a pas fait difficulté d'accorder pour elle, & que Sir Charles a promises pour moi ; « l'une, qu'il leur soit permis de tenir compagnie ce soir à Clémentine, & de souper avec elle dans son appartement ; l'autre, qu'il plaise à la Famille de Clémentine & à la nôtre de s'assembler demain, au réveil de la Marquise, & dans sa chambre, pour ne lui pas causer d'incommodité ». Ils ajoutent simplement qu'ils ont à nous faire quelques ouvertures d'importance. Que penser d'une demande si solemnelle & si grave ! Dans quelle impatience elle me jette depuis un instant ! Je renonce au sommeil pour toute la nuit. Vous ressentirez la même peine ; mais songez qu'elle sera tout-à-fait égale, &

que vous promettant une Lettre pour demain, il ne peut vous rester, comme à moi, qu'une nuit à passer dans l'incertitude.

## Lettre 139

*25 Mai.*

Ah ! ma chere Tante, quels droits j'ai, dans cette Lettre, sur toute la tendresse de votre cœur ! Loin les frivoles préludes, qui pourroient suspendre vos nobles & généreux sentimens.

Cependant il faut reprendre les événemens dans leur source. Hier au soir, Madame, lorsqu'après avoir fermé une seconde fois ma Lettre, je m'abandonnois à mes réflexions sur tout ce que je venois d'écrire, on vint me dire de la part de Sir Charles, que j'étois attendue chez la Marquise. Je m'y rendis aussi-tôt. M. Lowther y étoit. Le silence, que je vis regner en entrant, me fit connoître que j'étois effectivement attendue ; & Sir Charles me le déclara civilement, en se plaignant de ma longue absence, qui faisoit différer des explications fort intéressantes. M. Lowther ne me laissa point le tems de répondre, & reprit un discours qu'on l'avoit prié de remettre à mon arrivée.

Il est vrai, dit-il en me regardant, que j'ai promis le récit d'une avanture fort singuliere. Peut-être ne me serois-je pas hâté d'en faire l'aveu, si je n'apprenois que l'effet répond à mes espérances, & si je ne craignois de commettre deux hommes respectables, à qui de fausses apparences peuvent en avoir imposé. Le Pere Marescotti & M. Barlet ne vous demanderoient point une audience si sérieuse, s'ils n'avoient conçu des idées fort extraordinaires d'un

événement dont ils ignorent le fond. Je le connois seul. J'admire un succès que j'ai tenté sans le croire certain ; mais puisqu'il est tel qu'on me l'assure, & que j'avois osé l'espérer, je vous en dois l'explication ; un plus long silence ne feroit pas d'honneur à ma bonne foi.

Je ne suis ici que depuis sept jours. Le tems que j'ai employé à Londres, s'est passé à recueillir des lumieres sur la situation du Seigneur Jéronimo & de sa Sœur. Je laisse ce qui regarde le Frere, dont je crois actuellement la santé entre mes mains. Dans une infinité de consultations sur le triste état de la Signora Clémentine, je n'ai rien trouvé de plus vraisemblable, après tant de remedes inutiles, que l'opinion de quelques Docteurs qui m'ont proposé d'attaquer le mal par un autre mal, c'est-à-dire, de causer, dans une tête altérée, quelque nouvelle révolution, capable d'affoiblir la premiere. On m'a cité des exemples, que j'ai vérifiés ; celui d'une femme jettée brusquement dans l'eau, à qui l'effroi du danger rendit sur-le-champ toute sa raison ; celui d'un homme assiégé de flammes à son réveil, & menacé d'y périr, que la seule crainte d'un sort si terrible rappella tout-d'un-coup à lui-même. J'ai gouté cette méthode, jusqu'à tourner toutes mes recherches à trouver quelque remede de même nature, mais digne de la naissance & du caractere de Clémentine.

J'étois plein de cette idée, lorsque le hazard a secondé mes desseins. Dans la maison de Sir Charles, où j'étois logé à Londres, il est arrivé un Étranger, qui a demandé aussi-tôt à voir Madame la Marquise, de la part de Madame Sforce, sa Sœur, & qui a marqué quelque chagrin d'apprendre qu'elle étoit à la campagne. On a cru devoir me le présenter dans l'absence des Maîtres. Il s'est fait connoître pour un Valet de chambre de Madame de Sforce,

chargé de dépêches importantes, qu'elle n'avoit pas voulu confier aux Courriers Publics, & fort impatient de remplir sa Commission. Ce n'étoit pas un secret, m'a-t-il dit, ni à Milan pour les Amis de la Famille, ni à Londres pour ceux qui prenoient quelque intérêt aux affaires de Madame la Marquise & de sa fille. La signora Daurana étoit morte. Sa Mere, après avoir pleuré fort amerement une Fille si chere, n'avoit rien eu de si pressant que de se réconcilier avec sa Sœur & sa Niece. Daurana même l'en avoit suppliée en mourant. Les Lettres qu'il apportoit aux deux Dames contenoient le récit de cette mort, & les dispositions de Madame de Sforce, qui, n'ayant point d'héritiers plus proches que les enfans de sa Sœur, assuroit toute sa succession à sa Niece.

Cette ouverture, qu'on me faisoit volontairement, m'a paru favorable à toutes mes vues. Sur le plan que j'ai formé aussi-tôt, j'ai pressenti quelle facilité je pouvois me promettre de la part du Messager ; & n'ayant besoin d'ailleurs, que de le faire consentir à différer de quelques jours l'exécution de ses ordres, je n'ai pas eu de peine, après lui avoir fait connoître ma profession & mon zele pour ses Maîtres, à lui persuader de se conduire par mes avis. Nous sommes convenus qu'il partiroit avec moi, mais qu'en arrivant ici, il ne paroîtroit point au château ; qu'il demeureroit caché dans une maison du Bourg, ce qui ne m'a pas semblé difficile, à la faveur de tant de valets Italiens, qu'on a l'habitude d'y voir ; qu'il garderoit le secret de sa commission, & qu'il attendroit le tems marqué pour remettre ses dépêches. Il n'a rien manqué à sa conduite, & tout s'est observé fidellement.

Pour moi, qui m'étois occupé en chemin des préparatifs de mon projet, j'ai trouvé peu d'embarras à disposer mes machines. Je ne m'en suis fié qu'à moi-même. Personne n'est entré dans ma

confidence. Tout étoit prêt : il ne manquoit que l'occasion. Mon entreprise, puérille en elle-même, mais grande & sérieuse par l'importance de mon objet, demandoit nécessairement le tems de la nuit. Je pensois à me glisser le soir dans l'appartement de Clémentine. On m'apprit heureusement que depuis quelques jours elle descendoit seule au jardin, & qu'elle en revenoit assez tard. Ensuite mes propres observations me firent découvrir que le Pere Marescotti & M. Barlet y étoient quelquefois avec elle ; mais je remarquai aussi qu'ils la quittoient à l'approche de la nuit, & qu'elle y demeuroit après eux. Enfin j'étois résolu de ne pas différer long-tems une démarche fort bizarre, & j'avoue que sa bizarrerie même, autant que ma répugnance à tromper, avoit beaucoup de part au délai ; lorsqu'apprenant hier au soir, que vous étiez informés de la mort de Daurana par une Lettre de Naples, l'occasion excita mon courage, en renouvellant toutes mes espérances. Vous ferai-je la description d'une scene, dont je rougirois peut-être, si je ne voyois avec admiration un succès qui doit la justifier ?

Hier, entre huit & neuf heures du soir, lorsque le jour commençoit à s'obscurcir, j'entrai au jardin, après en avoir vu sortir le Pere Marescotti & M. Barlet. J'étois couvert d'un long manteau noir, dont vous allez entendre l'usage. Il me fut aisé de m'avancer jusqu'au petit Bois, où, prêtant un peu l'oreille, j'entendis la marche de Clémentine, qui s'y promenoit encore. Je lui laissai le tems de remonter toute son allée, pour me donner celui de préparer le spectacle, que je lui destinois à son retour. Elle revint sur ses pas. J'avois pris poste derriere un gros arbre qui borde l'allée. Mon manteau, pour ne vous pas tenir en suspens, n'avoit de noir que le dehors. Il étoit doublé de toile blanche dans toute sa longueur, & j'étois enveloppé d'un drap par-dessous ; de sorte qu'en ouvrant les deux côtés du manteau, & les rejettant sur mes bras,

je pouvois paroître blanc tout d'un coup, & redevenir noir en les fermant ; ou plutôt disparoître en quelque sorte, à la faveur des arbres & de la nuit. J'avois d'ailleurs sous les deux aîles du manteau deux lanternes sourdes, attachées au drap, qui devoient répandre une lumiere assez vive, sans que les rayons pussent réfléchir sur moi ; j'avois au visage un masque de peau blanche, & sur la tête des coëffes de même couleur.

Clémentine passant à quatre ou cinq pas de l'arbre, je me fis voir dans cet équipage sépulcral ; & d'une voix plaintive, que je contrefis assez heureusement : « Reconnoissez-vous, lui dis-je, la malheureuse Daurana ? Elle est morte. Elle est au tombeau. Pardonnez-lui le mal qu'elle vous a fait, & priez pour elle. Vous apprendrez qu'elle n'est pas morte sans un vif regret de ses injustices, & que sa Mere les répare en vous donnant tout son bien. »

Je ne rendrois pas justice à l'incomparable Clémentine, si je passois trop légerement sur l'effet de cette ridicule apparition. La premiere vue du spectacle lui fit faire quelques pas en arriere ; mais à peine eut-elle entendu le nom de sa Cousine & la nouvelle de sa mort, que loin de s'abandonner aux frayeurs d'une Ame timide, elle se laissa tomber à genoux, les yeux fermés, la tête panchée, les mains jointes, & collées sur sa bouche. Elle écouta dans cette posture tout ce qu'il me plut d'ajouter, & je ne lui vis faire aucun autre mouvement que celui de ses mains jointes, dont elle pressoit quelquefois ses levres. Les précautions étoient inutiles pour ma retraite : Clémentine ne voyoit plus rien. Je me recouvris de mon manteau, pour sortir du Bois. La crainte d'une scene plus violente m'avoit fait apporter quelques Élixirs, dont je n'aurois pas manqué de faire usage dans le besoin, au risque de découvrir ma ruse en les employant : mais ne voyant rien à redou-

ter, je me contentai d'aller reprendre mes habits, pour venir au-devant d'elle, & pour lui faire un reproche d'être demeurée trop tard au jardin. Cette attention ne pouvoit rien avoir de suspect, parce que depuis mon retour je n'avois pas manqué le soir de lui rendre une courte visite.

En effet, étant rentré dans le Bois, d'un pas libre, & m'étant fait reconnoître par quelques mots hazardés, je l'entendis marcher aussi-tôt vers moi, sans pouvoir juger, si ce n'étoit qu'à mon arrivée, qu'elle avoit quitté la situation où je l'avois laissée. Mes reproches furent reçus avec douceur. Elle ne refusa point mon bras, que je lui offris pour se soutenir jusqu'à son appartement. Je lui trouvai le poulx fort ému, mais sans aucune marque de foiblesse. Dans le court entretien que j'eus avec elle, sa contenance & son langage me parurent composés. Cependant elle ne désavoua point son émotion, & j'en pris droit de lui faire avaler quelques médicamens que je tenois prêts. Elle ne fit pas plus de difficultés de recevoir les services de ses Femmes. Je me retirai très-satisfait ; & j'ai su ce matin, qu'ayant passé fort tranquillement la nuit, elle étoit descendue dès six heures au jardin, après avoir fait prier le Pere Marescotti & M. Barlet de s'y rendre.

Pendant tout le jour, je n'ai pas cessé de l'observer : les informations s'accordent avec le témoignage de mes propres yeux. Non-seulement je lui ai vu toutes les apparences du plus heureux rétablissement, mais ses Femmes assurent avec des transports de joie, qu'elles en ont la même opinion. M. Barlet même, à qui je me suis fait entrevoir sur la fin du jour, lorsqu'il rentroit au Château avec elle & le Pere Marescotti, m'a fait connoître par quelques signes un changement qui sembloit le pénétrer d'admiration. Enfin, les circonstances m'ont paru favorables pour le dé-

noument : elle s'étoit renfermée dans sa chambre avec ses deux Confidens : j'ai revu le mien, c'est-à-dire, le Courrier d'Italie, qui n'attendoit que mes ordres. Je l'ai disposé par de nouvelles instructions à me seconder ; & m'étant chargé de la Lettre qui est pour Madame la Marquise, je lui ai laissé le soin de présenter l'autre.

Lowther, en achevant ce récit, remit la Lettre de Madame de Sforce à la Marquise. Elle l'ouvrit avec moins de curiosité pour les explications de sa Sœur, que d'inquiétude pour les nouvelles révolutions qu'elles pouvoient causer à sa Fille. Mais à peine eut-elle achevé de la lire, que Camille ayant fait demander la permission d'entrer, lui présenta celle de sa Maîtresse, toute fermée. La premiere agitation de Clémentine, à la vue d'un cachet noir, avoit eu sans doute autant de part que le respect à la déférence, qu'elle marquoit pour sa Mere. Cependant, par le conseil de M. Lowther, qui n'en appréhenda rien pour sa santé, la Marquise prit le parti de lui renvoyer sa Lettre avec la permission de l'ouvrir elle-même ; & pour éloigner tout air d'affectation, elle y joignit la sienne, qu'il lui suffisoit d'avoir parcourue. Camille eut ordre de la féliciter, au nom de tous ses Amis, sur un événement dont la tristesse n'empêchoit point qu'elle ne dût être sensible à ce qu'il avoit d'heureux ; & d'ajouter qu'ils ne se croyoient dispensés de passer sur le champ chez elle, que par le desir qu'elle avoit témoigné de ne voir personne jusqu'au lendemain. En effet, dans la confusion de mille sentimens que le récit de M. Lowther avoit échauffés, jugez, ma chere Tante, s'il nous fut aisé de modérer notre impatience.

L'arrivée de Camille ayant suspendu nos réflexions sur l'étrange avanture du jardin, elles commencerent par des applau-

dissemens pour l'invention ; & le Prélat seul, quoique ravi du succès, parut craindre que la Religion n'en fût un peu blessée. Le Marquis jugea cette délicatesse excessive. Mylady G..., se laissant emporter par son imagination badine, ajouta que loin de faire un scrupule de sa méthode au divin Lowther, elle la trouvoit charmante ; qu'il seroit heureux pour la race humaine, que la Médecine & la Chirurgie n'en eussent jamais de plus fâcheuse ; que c'étoit répandre de la gaîté sur des Arts fort tristes ; qu'outre la satisfaction de voir nos desirs comblés par le rétablissement de Clémentine, nous aurions sans doute un autre plaisir, qui seroit l'erreur du Pere Marescotti & de M. Barlet ; que ces deux graves personnages paroissant bien persuadés de la réalité de l'apparition, il se préparoit pour nous une scène fort comique ; & qu'elle brûloit sur-tout d'entendre l'éclaircissement qu'ils avoient promis. Dans la disposition que tout le monde avoit à la joie, cette idée nous fit sourire ; & Sir Charles même avoit prêté l'oreille avec complaisance. Cependant il prit bientôt un air plus sérieux, pour déclarer à sa Sœur qu'il ne pouvoit goûter un badinage de cette nature. Je ne serois pas surpris, lui dit-il, que dans la simplicité de leur cœur, deux hommes très-éclairés fussent trompés ici par les apparences, & que leur prévention les portât trop loin : mais son principe, qui ne sauroit être que le zele de la Religion & de l'amitié, me la rend si respectable, que loin d'y trouver un sujet de raillerie, je les en féliciterai tous deux, en me hâtant de les détromper. Noble erreur ! ajouta Sir Charles, d'un ton attendri, lorsqu'elle vient d'une si belle source ! la Vertu lui doit un meilleur nom. À l'égard de Clémentine, reprit-il, en s'adressant au Marquis, je crois qu'on peut la laisser dans ses idées, jusqu'à la confirmation de son rétablissement ; les nouvelles impressions qui peuvent avoir remis de l'ordre dans les traces du cerveau, de-

mandent peut-être le tems de se fortifier ; & sans s'expliquer particulierement sur l'invention de M. Lowther, il reconnut avec lui les avantages qu'on peut tirer des affections de l'ame, pour la guérison des infirmités du corps.

Les effusions de ma joie n'auroient pas été si réservées, & celles de la Marquise auroient éclatté malgré sa langueur, si Camille, rentrant avec les deux Lettres, n'eût attiré toute notre attention sur elle. Sa Maîtresse les avoit lues : elle avoit paru frappée du plus vif étonnement. Mais recueillant les forces de sa raison, & comme jalouse de lui conserver tout l'ascendant qu'elle avoit repris, elle s'étoit possédée jusqu'à se tourner paisiblement vers ses Confidens : voyez, Messieurs, avoit-elle dit, en leur présentant les Lettres, s'il manque quelque chose à la vérité des faits. Le Pere Marescotti & M. Barlet avoient loué le Ciel après leur lecture, & s'étoient regardés mutuellement avec diverses marques de surprise & d'admiration. Alors Clémentine, rendant les deux Lettres à Camille, lui avoit ordonné de les remettre à sa Mere, & de nous assurer tous que sa retraite, dont elle nous prioit de ne pas nous offenser dans cette occasion, seroit bientôt justifiée par des explications surprenantes.

Il ne resta d'inquiétude qu'à Sir Charles, pour l'honneur de ses Amis. Quelques applaudissemens qu'il eût donnés à M. Lowther, il ne dissimula point que deux hommes si sages lui sembloient peu ménagés dans une avanture, qui exposoit l'honneur de leur caractere & la réputation de leur mérite. Ce soin l'ayant porté de bonne heure à nous quitter, je demeurai assez tard près de la Marquise, occupée à lui remplir l'imagination des plus douces espérances. Sa foiblesse n'étoit pas diminuée ; mais une si flatteuse perspective lui rendoit le cœur & l'esprit tranquilles. En me reti-

rant, j'appris de Sir Charles, qu'ayant vu ses deux Amis, il les avoit informés de l'invention de M. Lowther ; que loin de se reprocher leur crédulité, ils en étoient convenus sans honte, parce que, dans leurs principes, la bonté du Ciel n'avoit pas plus de bornes que sa puissance, & qu'aux yeux de la Religion, les merveilles de l'une & de l'autre n'étoient pas rares en faveur de l'innocence & de la vertu : qu'en changeant même d'idée sur le fond, ils lui avoient protesté qu'ils n'en reconnoissoient pas moins l'ouvrage du Tout-puissant dans l'effet d'une petite ruse humaine : qu'en un mot, Clémentine étoit sortie d'un état désespéré, & que ne s'arrêtant point à des causes incertaines, ils ne pouvoient attribuer une guérison si prompte qu'au souverain Arbitre de la Nature. Sir Charles loua leur piété. Ils ajouterent, qu'étant chargés d'un Billet de Clémentine & de quelques explications explications importantes, l'avis qu'ils venoient de recevoir ne devoit rien changer à l'entrevue qu'ils avoient demandée pour le jour suivant. Ainsi, ma très-chere Tante, je me mis au lit dans une charmante disposition, qui m'a fait jouir d'un sommeil fort paisible.

Ce matin je n'ai songé qu'à vous rendre compte de ce qui s'est passé depuis ma derniere Lettre, pour soulager ma mémoire, & la réserver aux éclaircissemens que nous attendons. Neuf heures sonnent. J'apprens qu'il est jour chez la Marquise. Son impatience apparemment lui fait trouver les momens trop longs. Je les compte aussi. Mais Sir Charles me fait prier de descendre. Oh ! je ne lui demande qu'un instant pour m'habiller.

Je reviens, je me jette sur ma plume ; je la baise avec transport, pour le service qu'elle va me rendre. Il n'est pas dix heures, Madame ; c'est-à-dire, qu'en moins d'une heure, le Pere Marescotti nous a fait passer par tous les sentimens que le cœur peut

éprouver dans un espace si court. Il s'étoit déja rendu avec M. Barlet dans l'appartement de la Marquise, & les deux Familles y étoient assemblées.

Après avoir présenté au Marquis le Billet de Clémentine, qui ne contenoit que le témoignage de sa guérison, ses remercimens au Ciel, & la priere qu'elle nous faisoit d'écouter deux honnêtes gens, qui connoissoient le fond de son ame, il a commencé un discours, qui me l'auroit fait regarder comme un homme inspiré, si j'avois pu croire qu'il l'eût fait sans préparation. N'espérez pas, chere Tante, que je puisse vous le rendre. Où prendrai-je la même éloquence, & le même feu ? J'avois déja remarqué dans ses entretiens, que ces Ministres Romains ont un tour d'esprit qui leur est propre, un caractere particulier de zele & d'habileté, qu'ils doivent sans doute à l'éducation de leur Ordre ; & je ne m'étonne point qu'on leur attribue tant de part aux événemens du monde. Malgré la différence de nos principes, qu'ils sont grands à mes yeux, si c'est la Religion qui les conduit !

L'ardent Jésuite a repris d'abord toute l'histoire de la maladie de Clémentine, en nous faisant observer qu'ayant toujours eu sa confiance par les droits de son ministere, & voulant user de la liberté qu'elle lui laissoit de révéler tout ce qui s'est passé sous ses yeux, personne n'en pouvoit rendre un compte plus fidele. Les faits sont les mêmes, que nous avons lus dans les Lettres de Sir Charles. Mais avec quels traits nous a-t-il représenté les sentimens ! Quelle peinture des anciens combats de Clémentine, & de toutes les agonies de son cœur ! Il nous a tiré vingt fois des larmes. L'adroit Orateur nous en faisoit donner un moment à la pitié, & les séchoit aussi-tôt par la terreur. Il s'arrêtoit quelquefois dans ces grandes crises, comme pénétré des mêmes impres-

sions. Ce silence redoubloit les nôtres, & nous rendoit immobiles. Enfin, pesant les forces de la vertu & celles des passions, il a prouvé, par les effets mêmes, que la victoire ayant été pour la Vertu, non seulement elle avoit été la plus forte, mais que les plus grands efforts devoient avoir été les siens : d'où il a conclu que la maladie de Clémentine n'étoit donc pas venue de sa passion, comme la malignité se le figuroit, & qu'au contraire elle n'avoit jamais eu d'autre cause que sa Vertu. C'étoit, nous a-t-il dit, la premiere justification qu'il devoit à cette illustre Fille, pour faire tomber des bruits dont personne ne connoissoit mieux que lui l'injustice.

Que dites-vous, chere Tante, de cette espece d'apologie ? Ne la trouvez-vous pas aussi juste que noble & chrétienne ? Le Pere Marescotti l'a fortifiée par d'autres réflexions. Ce n'est pas pour nous, sans doute, qu'il les a crues nécessaires : Non, non, jamais il ne nous est rien entré dans l'esprit qui puisse blesser la pureté du cœur qu'il défend ! Mais, après son témoignage, des Rivales furieuses, les Olivia, n'obtiendront que du mépris, lorsqu'elles oseront publier qu'une Clémentine est folle d'amour ; & ceux qui ne jugeront pas mieux d'elle, en apprenant son histoire, se couvriront de la même honte.

L'Orateur est tombé ensuite sur les circonstances de la guérison. Il n'a pas nommé M. Lowther, ni touché à l'avanture du Jardin : mais, rapportant tout à la puissance du Ciel, il a reconnu que, depuis hier au matin, le changement étoit si réel, si sensible, qu'il n'en pouvoit rester aucun doute. Les plus pures lumieres de la raison, l'égalité d'ame, la gayeté même, avoient succédé à tous les nuages. Il ne s'arrêtoit point aux détails ; c'étoit à nos propres yeux que nous devrions bientôt une si douce conviction : &

d'ailleurs, quelques déclarations, dont Clémentine souhaitoit qu'il nous fit l'ouverture, avant qu'elle parût dans l'assemblée, alloient confirmer tout ce qu'il nous annonçoit. Cependant elles devoient être précédées d'un éclaircissement, pour lequel il nous demandoit toute notre attention. Ici, ma chere Madame, j'aurois trop de peine à vous rendre les idées du Pere Marescotti, si je ne faisois un effort de mémoire pour me rappeler ses termes. Représentez-vous un Vieillard d'une phisionomie imposante, & d'une vénérable blancheur, placé par distinction à la tête du cercle, c'est-à-dire, près du lit de la Marquise. Figurez-vous que vous l'entendez.

« Depuis quelques jours, on a pu s'appercevoir que M. Barlet & moi, nous nous sommes quelquefois dérobés à la Compagnie, pour descendre assez mystérieusement au Jardin. Ce n'étoit pas le goût de la promenade qui nous y conduisoit. Clémentine nous y joignoit réguliérement, & nous y étions appellés tous trois par des raisons d'une haute importance.

» Que n'avois-je pas tenté, soit en Italie, soit ici, depuis notre arrivée, pour contribuer à la guérison d'une tête si chere ! Mon sang, si je l'avois cru possible à ce prix, y auroit été joyeusement employé. Mais, quoique j'eusse attendu quelque chose des Articles, & que j'en visse quelques heureux effets, mes espérances étoient encore éloignées ; lorsque j'observai, dans les entretiens qu'elle m'accordoit tous les jours, que son imagination paroissoit changer d'objet, & s'attacher fortement à de nouveaux soins. J'en augurai bien. Tout ce qui pouvoit la distraire de ses anciennes préventions, étoit favorable à sa santé. Connoissant tous les ressorts d'un cœur que j'ai formé dès l'enfance, il me fut aisé d'y pénétrer. J'obtins d'elle deux aveux, qui me causerent une joie fort

vive, par la facilité qu'ils m'offroient d'augmenter la diversion de ses esprits, en fortifiant les nouvelles traces qui sembloient les attirer.

» Elle avoit su, me dit-elle, & par des avis certains, que la téméraire Olivia ne ménageoit point sa réputation. Madame Bémont, de qui lui venoit cette cruelle certitude, en étoit frappée jusqu'à s'être prévenue elle-même contre une malheureuse Amie, & l'avoir mortifiée par des comparaisons humiliantes. N'étoit-ce pas le comble de ses infortunes ? Elle me tint ce discours, les yeux baissés & mouillés de larmes.

» Loin de tourner mes efforts à la consoler, je pris le parti d'aggraver sa peine, & d'élargir la plaie de son cœur par mes plus graves réflexions. Ne doutez pas, répondis-je, que les atteintes qu'on porte à votre réputation ne soient une disgrace terrible. Après la Religion, l'honneur n'est-il pas le plus précieux de tous les biens ? Vous devez sentir aussi que le mal s'étendroit à votre Famille. Eh ! d'où peut venir l'affliction que vous y voyez répandue, si ce n'est d'une crainte si juste ? Cependant le remede n'est pas difficile. Un peu d'effort sur vous-même démentiroit tous les bruits, & vous feroit triompher de la malignité d'Olivia. Qu'au lieu des rêveries sombres, où l'on vous surprend sans cesse, on s'apperçoive que vous vous rendez aux usages de la vie, & que vous reprenez un peu de goût pour la société de ceux qui vous aiment ; les plus fâcheuses impressions seront bientôt dissipées. Je vous offre une voie sûre, pour couvrir vos ennemis de confusion. Il n'y a point de Ville d'Italie, qui n'ait des Jésuites : au premier signe du changement que je vous demande, je les emploie tous à vous servir. Leur témoignage, bien concerté, fermera la bouche à la calomnie, & rendra tout son éclat à votre réputation.

» Cette proposition fit sur elle une impression surprenante. Elle me regarda d'un œil fixe, comme frappée de la vraisemblance de mes offres, & cherchant à s'assurer que je ne la flattois point : je ne crus lui voir qu'un reste d'incertitude. Pour le dessein que j'avois de forcer son attention, je lui présentai les mêmes images sous d'autres traits, mais beaucoup plus vifs. Enfin, pressée par les agitations de son cœur, elle me dit tristement : Ne demandez-vous pas l'impossible ? Vous me souhaitez du goût pour la joie ! Ah ! vous ne connoissez pas toutes mes peines. Vous m'étonnez, lui répondis-je d'un air sévere. Des secrets pour moi ! Qu'est devenue votre soumission, & la confiance que vous me devez ? Hé bien, reprit-elle en rougissant, je vous ferai un aveu que je ne dois qu'au ciel & à vous. »

Le Pere Marescotti s'est ici tourné vers Sir Charles & vers moi, pour nous prévenir sur la part que nous avions à la suite de son récit ; & continuant sans autre interruption, il a dévoilé de nouveaux trésors de vertu & d'honneur dans l'incomparable Clémentine. Elle lui avoit protesté que me jugeant digne de mon bonheur, & le voyant sans envie, ses peines ne venoient plus de leur premiere cause. Depuis les Articles elle étoit même assez tranquille sur les persécutions dont elle avoit voulu se garantir par sa fuite : mais, pour son tourment, il lui étoit tombé dans l'esprit que je ne pouvois avoir ignoré les anciennes circonstances de sa maladie ; c'est-à-dire, ce qui s'étoit passé à Boulogne entre elle & Sir Charles ; que dès-lors sans doute, ayant mes droits sur le cœur dont j'étois en possession, j'avois été fidellement informée de l'état du sien, & des tristes révolutions qu'elle avoit éprouvées ; qu'apparemment j'y avois pris part, non-seulement par la compassion d'un cœur noble, mais par mes conseils, qui avoient dû répondre aux confidences de Sir Charles, par mes ex-

hortations, quelquefois peut-être par mes reproches & mes plaintes. En un mot, Clémentine s'étoit persuadée que Sir Charles avoit commencé à m'aimer avant ses voyages d'Italie ; que par conséquent il n'avoit pu sentir, pour elle, que de la pitié ; que l'obstacle de la Religion n'avoit été qu'un prétexte ; & qu'ayant su par une correspondance bien établie, tout ce qu'elle avoit souffert, j'avois comme joui du spectacle de ses peines. Quel personnage avoit-elle donc fait en Italie ! Quel autre rôle faisoit-elle encore au Château de Grandisson ! Ces idées lui causoient un mortel tourment. Chaque jour, elle étoit tentée de se dérober par une seconde fuite. Elle étoit retenue malgré elle par sa tendresse pour sa famille, ou plutôt par un charme, qui l'attachoit à sa honte : mais elle doutoit que ses forces pussent résister long-tems à de si cruelles épreuves. En effet, après avoir achevé son discours avec autant de larmes que de mots, elle avoit laissé voir au Pere Marescotti des marques de trouble, qui lui avoient fait appréhender quelque nouvel accès.

Mais c'est dans sa bouche que je veux remettre ce récit. « J'avoue, a-t-il continué, que mon embarras fut excessif. Je la croyois, depuis quelque tems, dans une situation moins tumultueuse ; d'ailleurs son premier aveu m'avoit paru plus composé, & je m'étois promis quelque chose de ma réponse : mais qu'opposer à de pures imaginations, qui ne pouvoient servir à mes vues, parce qu'elles avoient trop de liaison avec la source du mal ? Je me bornai à des représentations vagues sur le caractere de Sir Charles & de Mylady Grandisson, qui n'admettoit rien que d'honorable & de vertueux. Cependant, après l'avoir quittée, je conçus que plusieurs personnes jouissant ici de la confiance de Sir Charles, je pouvois en espérer quelques lumieres sur l'origine de son inclination pour Mylady, & me munir d'armes, c'est-à-dire,

de faits avérés, pour combattre une chimere. J'avois autant d'estime que de vénération pour M. Barlet : ce fut à lui que je recourus. À peine m'eut-il compris, que m'embrassant avec un transport de joie, il m'assura que je recevrois de lui toutes sortes d'éclaircissemens ; que Sir Charles & Mylady Grandisson n'ayant rien eu de réservé pour un homme qui les adoroit, non-seulement ils lui avoient appris la naissance de leur liaison, mais ils l'avoient fait dépositaire de leurs Lettres ; & que jugeant tout d'un coup de quel poids elles pouvoient être pour calmer l'esprit de Clémentine, il étoit prêt à me les confier, sans craindre que dans une occasion de cette nature ils lui reprochassent de l'indiscrétion. Il y en auroit, lui dis-je, à les accepter ; elles ne doivent pas sortir de vos mains : mais, si vous les croyez propres à seconder mes idées, paroissez vous-même ; offrez de les lire. D'autant plus propres, ajouta M. Barlet, qu'étant, non de Sir Charles à Mylady & de Mylady à Sir Charles, mais de l'un & l'autre à leurs plus intimes Confidens, elles portent un caractere admirable de candeur.

» Nos démarches furent réglées de concert sur cet heureux fondement ; & la premiere loi que nous nous imposâmes, fut celle du secret qui convient à notre profession. J'annonçai à Clémentine des informations qu'elle n'osoit espérer. Elle en attendit l'instant avec une curiosité avide. Le jardin & la plus sombre allée du jardin furent choisis pour nos rendez-vous : ce fut le soir même du retour de M. Lowther ; & le tems fut réglé, tous les jours, à sept heures du matin. M. Barlet, après avoir mis ses Lettres dans l'ordre des dates, nous les lisoit avec l'air d'ingénuité qui respire dans ses yeux, & l'onction qu'il a naturellement dans la voix. Il étoit assis entre Clémentine & moi. Elle l'écoutoit, la vue baissée, sans l'interrompre jamais ; si remplie de ce qu'elle entendoit, que

sa respiration ne se faisoit remarquer qu'au mouvement de son sein. Moi, qui l'observois à si peu de distance, je n'ai pas découvert une fois la moindre altération sur son visage. J'étois partagé délicieusement entre ce spectacle & le plaisir d'une lecture qui me ravissoit.

» Nous donnions une heure ou deux à cette douce occupation, jusqu'à ce que le bruit du château nous avertît que nous pouvions être apperçus. En nous retirant, Clémentine parloit peu, & se bornoit à quelques excuses de l'embarras qu'elle nous causoit. Mais il nous étoit aisé de remarquer qu'elle partoit contente. Le reste du tems, elle nous paroissoit plus tranquille ; tout le monde a fait ici la même observation depuis six jours. L'ordre sembloit renaître dans ses idées, & le calme dans son cœur, à mesure que ses dernieres préventions se dissipoient ; ou du moins, les premieres ne revenoient que par intervalles. Elle cherchoit Mylady Grandisson ; elle ne la voyoit plus assez. En public ses regards s'attachoient sur elle avec complaisance ; & lorsqu'elle pouvoit la trouver seule, ou descendre avec elle au jardin, elle s'oublioit dans son entretien. C'étoit un sentiment plus ouvert, un autre intérêt, que celui que vous lui avez vu prendre à sa santé pendant quelques jours de maladie. L'étude de M. Barlet & la mienne étoit de compter ses pas, de suivre ses mouvemens, & d'expliquer toutes ces nouvelles apparences. Nous étions charmés sur-tout de cette chaleur d'affection pour Mylady ; & la cause en étoit si sensible, que nous ne pouvions nous méprendre. Enfin nos espérances augmentoient de jour en jour, & nous pensions même avant hier à vous les communiquer, lorsque la Lettre de Naples nous fit craindre quelque fâcheuse révolution. Aussi nous vîtes-vous fort empressés à demander que la publication de cet incident fût suspendue.

» Hier nous ne fûmes pas peu surpris de nous voir appellés dès six heures au jardin. Clémentine y étoit déja. Nous la trouvâmes à genoux, sans doute en prieres, dans une allée qui conduit à celle de nos rendez-vous. Cette posture, l'heure à laquelle on nous avoit pressés de descendre, & sur-tout l'action vive avec laquelle nous la vîmes venir au-devant de nous, ne purent manquer de nous faire naître des soupçons fort affligeans. Son discours, qu'elle commença même à quelque distance, en levant les yeux d'un air passionné, ne fut pas plus propre à nous rassurer : elle remercia le Ciel avec transport ; elle nous supplia de joindre nos remercimens aux siens ; elle parla de sa guérison, comme d'un prodige, qui devoit faire notre étonnement ; & passant du même ton à l'avanture dont vous êtes informés, elle nous fit un récit, qu'il est inutile de vous rappeler. Elle nous montra plusieurs fois le lieu : elle nous répéta l'heure & les circonstances : la figure, les mouvemens, le langage du fantôme, tout fut exprimé avec la même force.

» J'atteste le Ciel que dans ma premiere surprise, je ne pris cette scene que pour un accès de sa maladie, qui revenoit sous une nouvelle forme ; & M. Barlet m'a dit, qu'il n'en avoit pas eu d'autre opinion. Cependant nos propres connoissances, c'est-à-dire, la Lettre de Naples, & la certitude qu'elle n'étoit pas divulguée, nous jetterent dans quelque embarras. Ensuite nous ne désavouons point, que l'entretien de Clémentine, ses réflexions sur le changement qu'elle éprouvoit, un air ferme de raison, qui ne paroissoit pas moins dans ses yeux que dans son langage, & qui s'est soutenu dans une conversation de deux ou trois heures, ne nous aient fait penser que sa guérison pouvoit venir d'une main supérieure à la Nature. Loin de nous croire humiliés par cet aveu, c'est un hommage que nous rendrons hautement à la toute-

puissance du Ciel. Mais, un coup-d'œil ayant suffi, pour nous communiquer nos idées, nous jugeâmes qu'un si merveilleux effet demandoit plus d'une confirmation ; & nous refusâmes de vous en informer sur le champ. C'est par notre conseil, que Clémentine prit la résolution de passer le jour entier dans la solitude ; & vous n'avez pas oublié, qu'à notre retour nous demandâmes encore que la nouvelle de Naples lui fût cachée. Elle s'étoit proposé, en nous quittant, de vous faire elle-même la relation de son avanture dans une Lettre, qu'elle prit beaucoup de peine à composer ; mais d'autres réflexions lui firent conclure, qu'un détail si singulier seroit plus décent dans la bouche d'un Ami. Elle fit le billet que vous avez lu ; & me l'ayant remis au jardin, elle me pria de lui servir d'interprête. Cette commission me parut si délicate, qu'après quelques difficultés, je ne l'acceptai qu'à deux conditions : l'une, qu'elle fût différée jusqu'au jour suivant ; l'autre, qu'il nous fût permis de la reconduire à son appartement, de l'entretenir le reste du jour, & de souper même avec elle, pour entendre de nouvelles explications, secours nécessaire à ma mémoire ; & pour recevoir plus particulierement ses ordres. Je ne vous fais pas observer, que ma seule vue étoit de vérifier par toutes sortes d'épreuves un miracle, sur lequel je n'osois me fier encore aux plus fortes apparences.

» Vous lui donnerez tout autre nom ; je ne pense point à rabaisser les services de M. Lowther : mais il est certain que jamais Clémentine n'a joui d'une raison plus saine. C'est toute la liberté d'esprit, toute la justesse & la clarté, qu'on admiroit avant sa disgrace. Elle assure qu'au moment de l'apparition, il s'est passé des mouvemens sensibles dans sa tête. Sa physionomie même est changée ; l'air de langueur a disparu, & vous serez étonnés de l'éclat qu'elle a dans les yeux. La Lettre de Madame de Sforce lui

causa d'abord quelque émotion : c'est ma Tante qui m'écrit, nous dit-elle avec une espece d'effroi ; la vérité va se découvrir. Ensuite, se reprochant sa précipitation, elle fit venir Camille, qu'elle chargea de porter la Lettre à Madame la Marquise. En recevant la permission de l'ouvrir, elle parut tremblante ; mais elle reprit toute sa tranquillité après l'avoir lue ; elle nous la présenta d'un air composé : lisez, Messieurs, comparez les faits. Nous ne pûmes retenir quelques marques d'admiration. Comptez les faveurs du Ciel, reprit-elle modestement : Daurana est morte dans des sentimens chrétiens ; ma Tante me rend son affection ; & je suis guérie !

» Tout le reste du tems fut employé à nous expliquer ses intentions. Elle nous avoit déja priés de demander pour le lendemain une assemblée de tous ses Amis. Dans ses premieres vues c'étoit seulement pour vous faire le récit de son avanture, & vous rendre témoignage de sa guérison : mais ses idées s'étendant plus loin dans notre entretien, elle souhaita qu'avec la connoissance que j'ai toujours eue de ses plus intimes sentimens, je commençasse par vous découvrir le fond de son cœur dans ce qu'elle nomme le cours de ses infortunes ; que cette expression fût suivie de l'avanture du jardin avec toutes les preuves de sa guérison ; & que, tout à la fois, pour ne lui laisser que le plaisir pur de vous présenter dès aujourd'hui une Fille soumise, une Sœur complaisante, une Amie sincere, une ame pénétrée de tendresse & de reconnoissance, je vous fisse l'ouverture de ses véritables dispositions. Il me reste à remplir cette charmante partie de ses ordres, que je regarde comme le sceau de son rétablissement.

» Ma Fille ! car dans la tendresse & la joie de mon cœur, un nom si doux doit m'être permis ! ma Fille, la gloire de son sexe,

n'ayant jamais rien eu de si respecté que sa Religion, de si précieux que son honneur, & de si tendrement aimé que sa Famille, vous proteste par ma bouche, qu'au fond de son cœur, où toute son attention s'est portée au premier instant de sa guérison, elle n'a trouvé que le goût & le plus saint exercice de ces trois devoirs. Sa mémoire même, qui se rappelle imparfaitement quelques circonstances de sa maladie, ne lui reproche point d'avoir rien mis en balance avec des objets si chers. Elle croit au contraire, que la seule crainte de les blesser a causé toutes ses peines. À des sentimens si purs, elle joint sans violence une parfaite soumission. Ainsi les Articles, que des idées mal conçues lui avoient fait regarder comme une faveur, s'évanouissent pour elle, & ne lui donnent aucun avantage qu'elle veuille conserver. Tout séjour lui devient égal avec sa Famille : le célibat & la vie religieuse ne lui paroissent plus les seuls états qu'elle puisse aimer. Quelque penchant qu'elle y ait encore, elle reconnoît que la volonté d'une Famille vertueuse est la plus sûre vocation d'une Fille ; & ses desirs n'ont plus d'autre regle. Si c'est au mariage qu'elle est destinée, elle se réduit à supplier qu'il soit différé d'un an ; moins pour sa propre satisfaction, que pour celle de sa Famille, qui disposera d'elle avec plus de plaisir & d'honneur, lorsque le tems aura confirmé sa guérison.

» Sir Charles & Mylady Grandisson sont, pour elle, ce que le Monde a de plus parfait, & lui paroissent, dans leur union, ce qu'il a de plus heureux. Elle voit leur bonheur avec joie : elle prend leurs perfections pour modele. Dans le souvenir qui lui reste du passé, elle croit pouvoir attester Dieu, qu'elle n'a jamais désiré, de Sir Charles, que les sentimens qu'elle lui demande encore, & qui peuvent s'accorder si bien avec ceux qu'il doit à Mylady, qu'elle les demande à Mylady même, en leur vouant à tous

deux l'immortalité des siens. Que ne peut-elle compter la Religion entre les fondemens d'une si belle amitié ! Ce regret, qu'elle nomme hardiment la seule cause de sa maladie, la suivra jusqu'au tombeau.

» Elle ne veut point être accusée d'ingratitude pour M. le Comte de Belvedere, sur-tout lorsque les sentimens dont il l'honore sont avoués d'une Famille dont elle respecte les intentions. Elle rend justice à son mérite ; elle sent tout le prix de ses soins & de sa constance. S'il conserve cette généreuse prévention pour elle, & le même rang dans l'opinion de ses Amis, elle aura, pour lui, d'autant moins d'éloignement, que l'ayant si peu quittée pendant le cours de sa maladie, il a dû connoître son caractere, ses principes, & lire souvent au fond de son cœur, où elle se flatte qu'il n'a rien vu de nuisible à son estime. Mais elle le prie de s'en tenir à ces assurances, & de ne hâter rien par ses sollicitations.

» Enfin, mon incomparable Fille, demandant la liberté de reparoître au milieu de sa Famille & de ses Amis, vous supplie tous de la recevoir avec une bonté tranquille, c'est-à-dire, sans mouvement & sans bruit, comme elle se présentera sans affectation. La raison, nous a-t-elle dit, en souriant, n'aime point l'éclat ; & personne ne sera surpris, qu'elle demande un peu d'indulgence pour sa raison. »

Le vertueux Pere, joignant un air de gaieté à cette conclusion badine, nous a fait passer tout d'un coup, du profond silence où son discours nous avoit tenus, à des transports de joie, qui ont éclaté par nos félicitations & nos embrassemens mutuels. Nous nous sommes dédommagés d'avance, de la contrainte qu'il nous demandoit à l'arrivée de sa chere Fille. Ensuite, pour entrer dans toutes ses vues, on a réglé, de concert, qu'on la laisseroit dans

son erreur sur l'avanture du jardin ; & qu'elle ne paroîtroit que vers le tems du dîner, où notre usage est de nous rassembler dans le grand Sallon, jusqu'à l'heure du service. La Marquise, quoiqu'affoiblie par ses évanouissemens redoublés, a fait un effort pour quitter son lit, & pour se faire habiller. Elle veut qu'on ne cesse point de cacher ces deux accidens à Clémentine, & que les apparences, en un mot, ne lui présentent rien qui puisse troubler la sérénité de son esprit. Le Pere Marescotti & M. Barlet sont retournés à son appartement, avec toutes les assurances qu'elle désire. Le Prélat s'est dérobé, pour aller communiquer au Comte de Belvedere la nouvelle d'un bonheur qu'il aura peine à se persuader, & lui tracer sa conduite. Chacun a pris le chemin qu'il lui a plû ; & moi je me suis précipitée vers mon Cabinet, pour ne rien perdre de tout ce que j'emportois dans ma mémoire.

L'heure approche : il faut me remettre un peu de la contention avec laquelle je viens d'écrire. Car, dans l'air, comme dans le langage & les actions, on nous recommande bien de ne rien offrir, qui ne convienne à la nouvelle situation de Clémentine.

*Àquatre heures après midi.*

Oui, très-chere Tante ! Clémentine est rétablie : Clémentine est rentrée dans les plus purs droits de sa raison, & dans tous les sentimens naturels de l'ame la plus généreuse & la plus tendre. Que M. Lowther en fasse honneur à son Art, ou le Pere Marescotti, au pouvoir céleste. Clémentine jouit d'un esprit si libre, d'une santé si ferme, & de tant d'autres perfections ranimées, qu'il paroît impossible qu'elles ayent jamais eu plus d'éclat. Elle pouvoit hardiment s'engager à reparoître sans étude & sans affectation : quels préparatifs, quelles recherches d'art auroient approché des graces naïves & touchantes, qui sembloient lui former un cortege,

lorsqu'elle s'est présentée au Sallon ? Mais, nous obliger de la recevoir d'un air tranquille, c'étoit nous imposer une loi bien dure : il nous en a coûté presque autant à contenir le ravissement de notre admiration, que celui de notre joie.

Figurez-vous, ma chere Madame, la différence de l'hiver au printems ; ou du moins, celle d'une journée sombre, au jour le plus clair & le plus riant d'une belle saison. C'est une peinture trop foible du changement qui s'est fait dans les yeux, dans le teint & dans tous les traits de Clémentine. Son port, sa démarche, sa figure entiere, & ses moindres mouvemens, se ressentent de cette merveilleuse révolution. Tandis qu'elle s'avançoit d'un air libre & d'une marche légére, nous sommes demeurés à la regarder, avec un étonnement si vif, qu'à nous voir comme incertains, & les yeux errans sur son visage, on auroit pu nous croire frappés du mal dont elle est guérie ; oui, chere Tante, insensés de joie & d'admiration. Cependant personne ne s'est oublié. Elle a remarqué, sans doute, de quels sentimens nous étions pénétrés : mais, n'en paroissant pas moins maîtresse d'elle-même, elle ne s'est prêtée à notre embarras, que par un charmant sourire ; &, pour nous soulager promptement de cette contrainte, elle s'est placée près de sa Mere, en lui faisant quelques tendres questions sur sa santé. La Marquise n'a pu se défendre de l'embrasser, les larmes aux yeux, & de la serrer plusieurs fois contre son sein maternel, mais sans ouvrir la bouche sur les mouvemens qui la pressoient. Elle a fait, à ses questions, les réponses naturelles ; & la conversation générale s'est bornée au même sujet. En un mot, les loix de son Directeur ont été si fidelement suivies, que c'est elle-même qui a parlé la premiere, des graces qu'elle devoit au Ciel, en ajoutant qu'elle nous en croyoit bien informés. Et lorsqu'elle a touché,

comme incidemment, à ce grand article, tout le monde s'est contenté d'applaudir par une profonde inclination.

Le dîner ayant suivi de près, on pouvoit s'attendre qu'il se ressentiroit d'un si sérieux prélude. Mais Clémentine, avec aussi peu d'affectation, a pris un air d'enjoument qui s'est aussi-tôt communiqué à tous les Convives. Je ne puis vous représenter les agrémens de son esprit & de son humeur. Sir Charles l'a secondée, avec ce fond d'élégance & de badinage aisé, qu'il a toujours en réserve. Toute l'Assemblée s'est sentie comme inspirée par l'exemple, sans excepter la Marquise, à qui sa tendresse tenoit lieu de forces. Le délicieux dîner !

Dans la joie qui a régné pendant deux heures, Sir Charles a parlé d'une Lettre de M. Belcher, qu'il a reçue ce matin, par un Exprès, & dans laquelle son Ami lui demande la permission de rechercher ouvertement Émilie. Depuis que je l'ai informé des dispositions de sa Pupille, il est résolu de tout accorder : c'est la réponse qu'il fera dès aujourd'hui. Il en a pris occasion de parler du Château de Selby, & de vanter le mérite de ma Famille. Mais il regrette, a-t-il dit, que le mariage de ma chere Lucie ait été sitôt fixé. Il souhaiteroit, a-t-il ajouté, qu'on eût pu choisir le même jour pour celui de sa Pupille, & le Château de Grandisson pour la double Fête. Je suis trompée, si ce souhait ne cache pas quelque vue, quelque espérance, qui se rapporte à Clémentine ; d'autant plus qu'en le faisant, il m'a regardée d'un œil mystérieux : &, sans s'arrêter, il a dit qu'il ne s'en flattoit pas moins que son Ami ne prendroit pas d'autre maison que la nôtre, pour la célébration de son bonheur. J'ai cru l'obliger, en répondant que je l'espérois aussi de l'amitié d'Émilie ; & que faisant le même fond sur celle

de Mylord & de Mylady Reresby, je ne doutois pas qu'ils ne nous amenassent tous deux sa Pupille.

En repassant au Sallon Clémentine m'a tendrement embrassée. « chere Sœur, m'a-t-elle dit à l'oreille, que j'ai de graces à vous rendre ! Que je vous dois de reconnoissance & d'amitié ! J'ai laissé au Pere le récit des faits, & je me suis réservé les sentimens ; mais je ne précipite rien. Le tems amenera tout ». Elle a cherché l'occasion de joindre successivement mes Belles-sœurs & Madame Bémont, pour leur dire aussi quelque chose d'obligeant. On s'est assis : la conversation a recommencé. Clémentine a continué de nous charmer par son esprit & ses graces. Sa Mere, dans le dessein peut-être de l'éprouver, n'a pas fait difficulté de lui parler de la mort de sa Cousine, & des remercimens qu'elle devoit à Madame de Sforce. Ce sujet l'a rendue plus sérieuse : mais, après quelques regrets décens, elle a rapporté tous les événemens humains à la conduite du Ciel ; comme si ses réflexions eussent déja réglé la mesure de sa douleur ; & ses témoignages de reconnoissance, pour l'amitié de sa Tante, n'ont pas été moins tranquilles. Le Marquis lui ayant recommandé de ne pas faire attendre le Courrier, qui demandoit à partir, & qui avoit déja la réponse de la Marquise, elle a demandé la permission de se retirer, pour faire la sienne.

La joie auroit éclaté après son départ, & chacun sembloit même impatient qu'elle fût sortie, pour s'y abandonner librement ; mais le Marquis, dont l'attention s'étoit partagée plus que la nôtre, entre sa Femme & sa Fille, avoit observé que la Marquise commençoit à se ressentir d'une si longue contrainte ; & cette remarque avoit eu plus de part que l'intérêt du Courrier, à l'ordre qu'il venoit de donner à sa Fille. En effet, à peine étoit-elle

hors du Sallon, que la Marquise est tombée dans une nouvelle foiblesse, qui ne nous a pas laissé d'autre empressement qu'à la secourir. Elle en est bien-tôt revenue par nos soins ; & je ne me suis retirée qu'après lui avoir vu reprendre ses forces. Mais, quoiqu'une altération si subite puisse être expliquée par les circonstances, ces rechûtes nous alarment, & mêlent beaucoup d'amertume à notre satisfaction. Vous comprenez qu'on s'est bien gardé d'en informer Clémentine. Il seroit cruel, que la paix de son esprit & de son cœur fût troublée par des craintes, auxquelles moi-même je ne puis m'arrêter sans frémir.

Mais ne prenez aujourd'hui, ma très-chere Tante, que ce qu'il y a d'agréable & d'heureux dans ma Lettre. Je ne vous ai promis que des images de joie, & j'en attens d'aussi vives de la vôtre, par le premier ordinaire ; car vous ne m'avez fait craindre aucun obstacle, qui puisse retarder le bonheur de ma Lucie. La réponse, que Sir Charles fait ce soir à la demande de M. Belcher, est un autre événement qui ne peut jeter de langueur dans vos Fêtes. Cependant, ne comptez pas que tous les mariages se fassent au Château de Selby. Sir Charles m'a dit, en peu de mots, qu'il est résolu d'écrire aussi à sa Pupille ; non-seulement pour l'informer du consentement qu'il donne à la recherche de son Ami, & lui conseiller de recevoir ses soins, mais pour la disposer à remettre ici la célébration. Je ne fais encore que soupçonner ses vues. Puissent-elles nous conduire à l'heureuse fin qu'il se propose ! Mylady Reresby, que je crois en possession de cette qualité, depuis le 24, ne refusera point, j'en suis sûre, de nous ramener incessamment notre chere Émilie ; ni Mylord, & le Chevalier Belcher, de leur servir de guides. Un mariage récent, un autre qui se fera sous nos yeux, des cœurs tendres & bien assortis… On veut,

ou toutes mes conjectures me trompent, essayer la force de l'exemple.

Je me promets de votre extrême bonté, ma chere Grand-Maman, & ma chere Tante, que vous ne me laisserez point ignorer comment Émilie vous aura fait l'ouverture du secret de son cœur, ni sa conduite avec l'Ami de Sir Charles, qui commence à devenir fort sérieusement le sien. Que j'aime cette Émilie ! Je n'oublierai jamais les émotions qu'elle m'a causées. Je l'aime pour son ingénuité, son ame sensible, ses manieres caressantes, en un mot pour elle-même. Je l'aime pour moi, qui lui ai reconnu de la droiture, du jugement, de la tendresse de cœur, & les autres qualités que je desire dans une Amie. Je l'aime pour l'amour même qu'elle a porté à Sir Charles, dont je trouve glorieux, pour elle, d'avoir entrevu les perfections à son âge. Enfin je lui souhaite, dans son mariage, tout le bonheur que j'éprouve dans le mien, s'il se peut qu'un autre que Sir Charles, soit jamais capable de rendre une femme aussi heureuse que moi !

## Lettre 140

*27 Mai.*

Trois fois heureuse nouvelle ! Lucie a changé de nom ! Avec la fortune, & l'honneur du titre, elle est femme d'un homme que Madame Sherley trouve aimable, & dont Madame Selby vante le mérite. J'en bénis le Ciel avec transport ! Il devoit cette récompense à toutes les vertus de ma Lucie. Mais, quand tiendrai-je cette chere Mylady entre mes bras, pour entendre son bonheur d'elle-même, & l'augmenter, s'il est possible, par la communica-

tion du mien ? C'est à présent ma plus vive impatience. Après avoir satisfait à cent devoirs que je lui sais autour d'elle, Mylady Reresby se doit au Château de Grandisson. Elle ne résistera point à la priere de Sir Charles, à la mienne, aux instances d'Émilie, aux vœux d'une Clémentine, qui, n'entendant que son nom & son éloge dans la bouche de Sir Charles & dans la mienne, la désire autant que nous, & brûle de s'en faire une Amie. J'ajoute qu'elle est nécessaire au bonheur de cette charmante Italienne : car Sir Charles m'a confessé qu'il se promet beaucoup de l'exemple, pour hâter l'accomplissement de la principale vue de sa Famille. Ne m'applaudissez-vous pas, chere Tante, d'avoir deviné si juste ? Je m'accoutume à juger des intentions de l'Homme que j'aime, par son langage, son air, & souvent ses moindres signes, pour aller au-devant de ses volontés, & les prévenir dans tout ce qui peut lui plaire.

Cependant, j'avois été moins heureuse à les pénétrer, sur un point qui m'occupoit depuis quelques jours. Je lui ai vu faire plusieurs changemens, dont il ne m'a point parlé, dans une des plus belles parties du parc. Il a fait abattre quelques arbres, remuer des terres, & transporter diverses sortes de matériaux. J'ai cru même appercevoir un air de mystere dans les ordres qu'il donnoit. Au fond, je ne veux rien savoir malgré lui. Je n'ai de curiosité que pour ce qu'il souhaite que je sache, & pour ce qu'il prend plaisir à m'apprendre. Mais, n'en pouvant démentir mes yeux, j'attendois qu'il s'expliquât. Enfin ce qui demeure encore secret, pour toute la maison, ne l'est plus pour moi. Il me dit hier que depuis l'arrivée de nos Hôtes, dans le sentiment de la tendre affection qu'il leur porte, il avoit formé le plan d'un petit Édifice, dont il vouloit faire un monument durable d'estime & d'amitié ; qu'il en avoit ordonné les matériaux à Londres ; que, graces à la

multitude de bras qu'il y avoit employés, ils étoient fort avancés, & qu'il ne restoit qu'à les placer ; qu'il avoit commencé à les faire transporter au Parc, avec la précaution de les faire entrer par une porte écartée, pour se donner le plaisir de surprendre agréablement nos illustres Étrangers ; qu'aussi long-tems qu'il avoit douté de la diligence des Artistes, il ne m'avoit point entretenue d'une entreprise qui pouvoit manquer ; mais que se croyant sûr du succès, il se hâtoit de m'apprendre son dessein, & qu'il m'en feroit voir le plan, pour le soumettre aux lumieres de mon goût : enfin, qu'il me prioit, non-seulement de ne le communiquer à personne, mais, dans mes promenades avec nos chers Amis, de les éloigner adroitement de la scene du travail.

Que direz-vous, ma chere Tante, de cet inimitable Homme, à qui l'exercice continuel de ses grandes qualités, ses propres affaires, & celles de ses Amis, dont il est comme assiégé, ne font pas perdre des idées si magnifiques, & des attentions si galantes ? Quel composé de noblesse, d'élégance & de vertu ! Je lui ai promis de mettre son secret à couvert : mais il oublie qu'il est le modele de tous les goûts, lorsqu'il consulte si modestement le mien.

La Marquise ne paroît se soutenir, que par le plaisir de voir la guérison de sa fille absolument confirmée. Ses foiblesses reviennent souvent ; & ce n'est pas un embarras médiocre que de les cacher à Clémentine : mais cette précaution me semble inutile pour le danger qu'on craignoit. La santé de Clémentine se fortifie de jour en jour ; & le renouvellement de ses charmes est si réel, qu'avant sa maladie même, & plus jeune d'environ deux ans, Sir Charles m'assure qu'elle n'avoit pas plus de fraîcheur & de beauté. En effet, quels yeux ! quel teint ! quelle chevelure ! Quand je considere toutes les perfections de cette belle tête, & que me re-

présentant les anciens combats de Sir Charles, je songe combien son cœur étoit en danger, je sens battre quelquefois le mien ; comme si, dans la sécurité du présent, il me restoit quelque chose à redouter. Pardonnez, ma chere Tante, une foiblesse dont je rougis aussitôt. Quelquefois une sueur froide me prend ; & si je me trouve assise, je suis poussée par un mouvement involontaire à me lever. Religion, Patrie, quel doit être votre pouvoir sur une grande ame, pour avoir soutenu Sir Charles dans une épreuve de cette nature ! Car alors il n'étoit pas même défendu par une premiere impression de mes foibles traits. Il ne me connoissoit pas : il n'étoit armé que de sa propre force ! Mais, qu'auroit-ce été si l'ascendant d'un goût particulier, décidé, comme il arrive quelquefois, pour les cheveux noirs, s'étoit joint au goût général de la beauté ? Ah, ma chere Tante, votre Henriette étoit perdue ! Avec tant d'esprit, & la passion que je suppose, il auroit trouvé des expédiens pour lever tous les obstacles. Il auroit fait, depuis plus d'un an, les sermens inviolables à sa belle Italienne !

Cependant, l'auroit-elle aimé comme moi ! Auroit-elle rapporté tous ses soins, tous ses mouvemens, toutes ses pensées, à lui plaire ! Auroit-elle craint de lui déplaire, comme on tremble d'offenser le Ciel même ! Ses caprices reconnus, ses opiniâtretés, ses absences d'esprit... que de raisons d'en douter !... Mais je m'égare, ma chere Tante. J'oublie, & j'en meurs de honte, que l'aimable Clémentine est quitte des infirmités que j'ai l'injustice de lui reprocher, qu'il ne lui en reste que des vertus & des charmes, & qu'elle mérite plus que moi le trésor que je possede. J'oublie que je suis heureuse, que Sir Charles est à votre Henriette, comme elle est à lui, & que la mort seule peut nous ravir l'un à l'autre ! D'où m'est donc venue cette petite chaleur, que j'ai peine moi-même à comprendre ? N'est-ce pas que la fierté d'une

femme augmente avec la certitude de son bonheur, & qu'elle hait jusqu'au souvenir des doutes, qui ont fait son tourment dans un état moins tranquille ? Je suis prête à signer de mon sang, que j'ai pour Clémentine une tendresse de Sœur : mais je vois assez de mes propres yeux qu'elle est fraîche & belle ; & pourquoi me rappeller ce qu'elle étoit il y a deux ans ? Peut-être en ferai-je quelque jour mes tendres plaintes à Sir Charles. Chere Tante, qu'ai-je dit ! Ah ! ces petites émotions ne tiennent point devant lui. Quels ressentimens sa vue ne feroit-elle pas oublier !

Pendant que je me partage entre la Marquise, sa Fille, Madame Bemont & mes Sœurs, c'est-à-dire, dans les tems où l'on n'est point assemblé, Sir Charles se donne au Marquis, aux deux Freres, aux Cousins, au Pere Marescotti, & sur-tout au Comte de Belvedere. Mais il n'est plus question de pitié & de consolation pour le Comte. Les derniers événemens l'ont ramené à la vie. Il ne pense plus à son départ ; & quoique du côté de Clémentine il ne paroisse favorisé d'aucune distinction, tout le monde s'apperçoit de ses espérances. Réellement on ne le prendroit plus pour le même homme. Il porte la tête plus haute ; il a le regard plus vif & plus doux, le visage plus ouvert, & dans les manieres un air de galanterie qui surprend, après la sombre tristesse où nous l'avons vu plongé. Miracle du petit Dieu ! s'écrie souvent la plus badine de mes deux Sœurs. En effet, quelle étrange passion, qui change ainsi tout d'un coup le caractere, & jusqu'à la physionomie d'un homme sensé ! Et les exemples n'en sont pas plus rares dans les femmes. Qu'on nous interroge, Clémentine & moi.

M. Lowther continue sa nouvelle méthode, pour le traitement du Seigneur Jéronimo, & ne cesse pas de la vanter. C'est un se-

cret que nous ignorons encore ; mais j'ose répondre, qu'avec son Malade, les apparitions & les Comédies ne réussiroient gueres.

Comme l'impatience générale est ici de voir bientôt l'heureux couple, accompagné d'Émilie & de M. Belcher, tout le monde vous supplie, ma chere Tante, & Clémentine avec les mêmes instances, quoique fort éloignée des vues de Sir Charles, dont il est même important qu'elle n'ait aucun soupçon, d'accorder quelque chose à l'empressement de tant d'illustres Amis, & de ne rien opposer au voyage des cheres personnes que nous attendons.

## Lettre 141

*1 Juin.*

Vive l'amitié ! Je la reconnois à ses charmantes ardeurs. Une Lettre du 30 Mai, signée de Mylord & Mylady Reresby, d'Émilie, de Miss Patty Holles, de ma Nancy, de M. Belcher, de mon Oncle & de mon Cousin Selby, m'assure qu'ils partent le jour suivant pour arriver ici demain tous ensemble, c'est-à-dire, presque aussi-tôt que leur Lettre même. Que j'admire cet excès de bonté & d'affection ! À ma premiere demande ! Au premier signe ! Une Reine, qui déclare ses desirs, n'est pas mieux servie. Si votre Henriette n'est pas la plus heureuse des femmes, elle n'en peut accuser qu'elle-même. Mais que je vous dois d'excuses, ma chere Grand-Maman & ma chere Tante, pour vous avoir enlevé si brusquement vos plus chers plaisirs ! ou plutôt, que je vous dois de remercimens, pour la complaisance qui vous a fait consentir à vous en priver ! Mylady Reresby me fait entendre que le mariage de mon Cousin sera célébré ici avec celui de M. Belcher, & que

mon Oncle tiendra lieu de Pere & de Tuteur à Miss Holes ; surcroit d'espérance pour Sir Charles ! C'est entrer merveilleusement dans ses vues. Le Docteur Barlet, & M. Édouard Grandisson, qui est ici depuis quelques jours, iront demain au-devant des deux voitures jusqu'à Newgham avec des relais. Sir Charles iroit lui-même, s'il n'étoit absent depuis vingt-quatre heures.

Les plus grands plaisirs, ma chere Tante, ne vont gueres sans un mêlange de peines. Le 30 au soir, nous avons reçu, par un Exprès, la nouvelle d'une perte fort douloureuse pour nous ; celle de Mylord W..., Oncle maternel de Sir Charles, mort, le 29, d'une inflammation d'entrailles. Ses grands biens, qui nous reviennent, ne nous consolent point d'un si fâcheux accident. Vous avez vu Mylord W... à la Fête de mon mariage. Il promettoit une plus longue vie ; & l'excellence de son caractere nous la faisoit désirer autant pour lui-même, que pour notre jeune Tante, qui ne devoit pas s'attendre à le perdre sitôt. À la vérité, elle demeure avec un douaire considérable : mais quels avantages peuvent remplacer, dans le cœur d'une honnête Femme, un Mari qu'elle a tendrement aimé ! Sir Charles est parti dès le lendemain. Il ne lui faut pas moins de huit jours, pour rendre les derniers devoirs à Mylord, & pour mettre ordre à sa succession.

Ainsi, mon Oncle ne pouvoit arriver plus à propos. Il se chargera de divers soins que Sir Charles m'a laissés, & qui lui conviennent mieux qu'à moi ; sur-tout de veiller à l'ouvrage du Parc, que je n'ai encore vu qu'une fois, mais qui avance beaucoup, & qui me paroît un chef-d'œuvre de magnificence, de goût & d'invention. Mon rôle, avec le soin ordinaire de rendre ce séjour agréable à nos honorables Étrangers, sera de faire le plus tendre accueil aux chers Amis qui m'arrivent ; de leur procurer

toutes sortes de commodités au Château de Grandisson, & de les embrasser mille fois le jour. Je vous quitte, ma chere Tante, pour me charger moi-même de leur préparer des appartemens.

## Lettre 142

*18 de Juin.*

Ma chere & très-honorée Grand-Maman, & vous, adorable Tante ! cette Lettre, la plus grave, la plus noble, & la plus intéressante que vous ayez jamais reçue de votre Henriette, sera consacrée par vos deux noms. Je les réunis sous mon adresse, comme vous l'êtes toutes deux au fond de mon cœur.

Vous n'aurez été ni fâchées, ni surprises, que j'aie laissé passer quinze jours entiers sans vous écrire. Non-seulement Mylady Reresby vous en a fait mes excuses, que votre bonté vous aura fait agréer, mais la sienne l'a portée, sans doute, à vous rendre compte d'une partie des raisons qui justifient mon silence. Je l'ai priée, néanmoins, de suspendre elle-même le récit que vous attendez, de ce qui s'est passé ici depuis le jour de son arrivée, & de prévenir seulement votre inquiétude, en vous assurant que tout le monde y étoit dans la joie & dans l'espérance du bonheur. D'ailleurs elle n'auroit pu rien vous apprendre de plus certain, jusqu'au retour de Sir Charles. Les événemens, quoique liés par un enchaînement admirable, ont été long-tems obscurs pour nous ; & cette seule incertitude m'auroit empêchée de vous mettre l'esprit en suspens par des explications douteuses, quand d'autres obstacles m'auroient laissé le pouvoir d'écrire.

Àl'arrivée de nos chers Amis, il s'est ouvert ici comme une nouvelle scene. La joie, qu'ils y ont apportée, étant d'une autre espece que celle qu'ils y ont trouvé répandue, & que je vous ai représentée dans mes dernieres Lettres, il ne s'en est pas fait d'abord une communication si libre, que je n'y aie remarqué quelque réserve. Mylord & Mylady Reresby sembloient marcher, sous les enseignes de l'Amour heureux, avec une correspondance mutuelle, des empressemens ouverts, & tous les transports de deux jeunes cœurs, charmés l'un de l'autre. Émilie & M. Belcher, Miss Holles & mon Cousin, plus réservés dans leurs caresses & leurs expressions, mais aussi vifs dans leurs sentimens, ne respiroient que tendresse, ne cessoient pas de se regarder, & ne pouvoient se perdre un moment de vue. Clémentine a paru plus grave. Soit que la tranquillité de son cœur ne s'accommodât point de cet air passionné, soit que, dans les premiers jours, elle ne fût pas encore assez familiere avec tant de nouveaux Amis, j'ai cru la voir embarrassée du spectacle. Dans les Assemblées, à table, elle se prêtoit de bonne grace aux circonstances : mais, dans les promenades, que le beau tems faisoit recommencer plusieurs fois le jour, elle saisissoit la premiere occasion pour s'écarter, avec Madame Bémont, ou mes Sœurs. Ensuite, les foiblesses de sa Mere, qui continuoient d'être fréquentes, & qu'on ne pouvoit plus lui cacher, l'ont portée à passer, près d'elle, une grande partie du jour.

Sir Charles n'étoit pas là, pour serrer le nœud de la société par ses charmantes conciliations. Moi j'étois, sans cesse, à donner des ordres dans toutes les parties d'un vaste Château, pour une compagnie si nombreuse. Mes deux Sœurs croyoient devoir leur principale attention aux derniers venus. Le Comte de Belvedere, quoique sorti du tombeau, & comme éclairé d'un nouveau jour,

n'osoit s'approcher de la source de sa vie & de sa lumiere, du moins avec une liberté qu'on ne lui accordoit pas encore. Le Seigneur Jéronimo étoit aux prises avec ses nouveaux remedes. Mon Oncle avoit entrepris, à ma priere, de conduire secrettement l'ouvrage du Parc ; & M. Édouard Grandisson, revenu de ses anciennes erreurs, mais toujours galant, avoit conçu, dès le premier jour, un goût si vif pour notre chere Nancy, qu'il ne pouvoit s'éloigner d'elle un instant. Ainsi chacun étoit emporté par ses devoirs ou ses affections ; &, dans le commerce Général, on en demeuroit aux termes de la politesse & de l'amitié. Il sembloit que tout le monde attendît Sir Charles, pour l'ouverture d'une scene plus vive. Le soir, néanmoins, Émilie ne se retiroit pas sans être venue jusqu'à ma chambre, où elle m'entretenoit long-tems du mérite de M. Belcher. J'étois charmée de reconnoître, à chaque mot, que son cœur en étoit plein. Elle me répétoit vingt fois qu'elle n'avoit pu se défendre de l'aimer, parce qu'elle ne connoissoit point d'homme qui ressemblât mieux à son Tuteur ; & la petite Flatteuse ajoutoit que faisant toute son étude de m'imiter, elle ne souhaitoit de lui plaire, qu'autant qu'il lui trouveroit un peu de ressemblance avec moi.

Sir Charles arriva le 9, à minuit. Je juge qu'il avoit mesuré sa marche, pour me trouver libre, & recevoir aussitôt des informations sur tout ce qui s'étoit passé dans son absence. Après m'avoir expliqué ce qu'il avoit fait lui-même, & m'avoir moins étonnée que ravie de joie, par vingt nouveaux traits de noblesse & de bonté, il écouta, fort curieusement, ce que j'avois à lui raconter. S'il apprit d'abord, avec une vive satisfaction, l'arrivée de nos Amis, & l'air de tendresse qui régnoit entre trois couples d'Amans heureux, elle fut un peu diminuée par l'état de la Marquise, & par la conduite réservée de Clémentine. Cependant il ne rabattit rien

de ses espérances ; & m'ouvrant son cœur, il me fit le plan de la méthode qu'il alloit employer, jusqu'à la célébration des deux mariages. C'étoient de petites Fêtes, qu'il vouloit enchaîner l'une à l'autre, aussi gaies que nos fréquentes allarmes, pour la Marquise, le permettroient. Il se flattoit, me dit-il, qu'elles serviroient également à guérir la Mere de ses infirmités, & la Fille de sa froideur.

Dès le jour suivant, il sut rapprocher entr'eux tous nos jeunes Hôtes, par l'agréable reproche de ne vouloir être aimable que pour eux-mêmes, & de donner au penchant particulier ce qu'ils devoient à la joie commune. Cette guerre qu'il fit aux conversations dérobées, aux promenades détachées, & jusqu'aux signes d'intelligence, ouverts ou secrets, rendit bientôt l'Assemblée continuelle, & le commerce plus familier. Clémentine, comprise dans la censure, ne put refuser de paroître avec ses Amis, surtout lorsque Sir Charles eut engagé la Marquise à l'en presser. L'excellente Mere, que ses foiblesses prenoient deux ou trois fois le jour, & qui se plaignoit sans cesse d'une violente oppression, mais qui étoit sans fiévre, voulut participer elle-même à des plaisirs dont Sir Charles ne lui avoit pas déguisé le motif. Elle se fit transporter, non-seulement au Sallon, mais même au Jardin ; & la joie se peignoit sur son visage, à la moindre apparence de gaîté qu'elle voyoit à sa Fille. La fête du premier jour fut une danse champêtre de nos plus jolies Villageoises. Sir Charles, avec si peu de préparation, trouva le secret d'en faire un spectacle charmant. Il est vrai que, pour contribuer du moins à la propreté, dans un espace si court, il m'en coûta une partie de mon linge, que je me hâtai de faire distribuer aux Danseuses. Mylady G..., qui présidoit à la danse, brûloit d'en être elle-même, & nous y auroit engagés

tous, si, dans la situation de notre chere Marquise, la crainte de quelque accident ne l'eût retenue.

Mais les jours suivans nous amenerent des plaisirs d'un autre ordre. Sir Charles ayant fait venir de Londres, avec une extrême diligence, des Musiciens, des Acteurs, & tout ce qui sert aux Fêtes d'éclat, le Château de Grandisson prit l'air d'une Cour brillante. La moitié du jour se passoit dans le Sallon, où l'enjouement du Maître & de Mylady G... animoit la vivacité de nos jeunes gens. Une partie de l'après-midi étoit donnée à la promenade, qui menoit toujours à quelque terme galant, ou qui offroit quelque divertissement imprévu ; une autre partie au Théâtre, & le soir à la plus délicieuse Musique. De tous ces amusemens, la Marquise ne prenoit que ce qu'elle jugeoit convenable à sa santé ; & si le redoublement de son oppression, qui annonçoit ordinairement ses foiblesses, l'obligeoit quelquefois de se retirer, elle défendoit à sa Fille de la suivre. La facilité qu'il y avoit à lui faire rappeller ses esprits, commençoit à diminuer notre inquiétude pour ces accidens. Clémentine même étoit rassurée par M. Lowther, qui, sans oser prononcer sur la cause du mal, garantissoit que les principes de la vie n'étoient point altérés.

Dans cette agréable exécution du plan de Sir Charles, je n'ose assurer que toutes ses tentatives aient produit beaucoup d'effet, pour le succès de ses vues. À la vérité, Clémentine ne se refusoit à rien, & sembloit goûter particuliérement la Musique, qui étoit composée de nos meilleurs Instrumens d'Italie. Elle ne rejettoit point le Comte de Belvedere, lorsqu'il lui offroit la main pour entrer au Sallon, ou pour en sortir. À table, aux Spectacles, elle ne marquoit aucun chagrin de le voir placé près d'elle. Elle recevoit ses soins ; elle n'évitoit ni de lui parler, ni de l'entendre. Mais je

ne me suis point apperçue, qu'elle parût l'écouter d'un air d'intérêt, ni le traiter avec la moindre distinction. Au contraire, elle devenoit muette, lorsque, de concert, dans la vue de le favoriser, on s'éloignoit quelques momens d'eux ; & lui, que le changement de son sort ne rendoit pas plus hardi, n'osoit troubler ce grave silence. Envain l'excitions-nous des yeux & des mains : je l'aurois battu dans ces occasions, pour lui délier la langue. Sir Charles n'en auguroit pas plus mal des apparences : mais je n'en osois porter le même jugement que lui. D'un autre côté, quoique nos jeunes Amans se gênassent peu dans leurs empressemens mutuels, on ne remarquoit point que l'attention de Clémentine s'attachât jamais avec complaisance sur cette tendre scene, ni que le bonheur d'autrui parût lui faire sentir qu'il manquoit quelque chose au sien. C'étoit même alors qu'elle prenoit une contenance plus sérieuse, jusqu'à détourner les yeux, & sembler remplie de quelqu'autre objet. Sir Charles expliquoit encore cette conduite en faveur de nos desirs, & je ne pouvois être de son sentiment.

Cependant on fit deux observations, qui me laisserent des doutes. Chacune de nous ayant son Amant ou son Mari, pour la conduire au jardin, c'étoit le rôle ordinaire du Comte de donner la main à Clémentine. Un jour, qu'on se levoit pour sortir, il ne se trouva point au Sallon ; & j'ai soupçonné Sir Charles d'avoir choisi exprès ce moment pour nous inviter à la promenade. Il me semble, dit la belle Clémentine, après avoir jetté quelques regards autour d'elle, que je suis menacée aujourd'hui de marcher sans guide. Sir Charles s'empressa aussi-tôt de chercher le Comte, le félicita secrettement de son bonheur, nous l'amena comme un Coupable, qui nous réjouit beaucoup par son embarras & ses excuses. Mais cette avanture avoit encore de l'obscurité pour moi. Un autre jour, Clémentine traversant le Parterre, ap-

puyée sur le bras du Comte, se laissa prendre à la beauté d'une rose, qu'elle voulut cueillir de sa propre main, & se piqua vivement le doigt. Il en sortit quelques gouttes de sang. Le Comte, plus mort que vif, se hâta de les essuyer, en pressant la blessure de son mouchoir, qui se trouva tout sanglant ; & dans cet état il le porta sur sa bouche avec un mouvement passionné. Il est très-certain, & je l'observai moi-même, que Clémentine, frappée apparemment de l'ardeur qu'elle avoit remarquée dans son action, fixa un moment les yeux sur lui avec une langueur tendre, qui ne pouvoit venir d'une ame insensible. Tout le monde en fut témoin comme moi, & fit la même réflexion. Nous feignîmes tous n'avoir rien observé : mais le soir chacun en fit ses félicitations au Comte.

Je crus entrevoir alors quelques heureux symptômes ; & Sir Charles, déja persuadé que le cœur de Clémentine se laisseroit vaincre, m'en faisoit attendre d'autres preuves du tems & des circonstances ; lorsqu'une catastrophe imprévue vint changer la face du Château, nous plonger subitement dans la douleur, ruiner par conséquent notre attente, & nous conduire néanmoins par des voies si tristes à des excès de bonheur que nous n'osions espérer.

Nous étions au septieme jour de nos Fêtes, & la galante Assemblée revenoit au jardin vers six heures du soir. M. Barlet, que nous fûmes surpris de voir seul, & qui sembloit nous chercher des yeux, s'avança vers nous à grands pas. Tout le monde prit le parti de s'arrêter avec d'autant plus d'inquiétude, qu'il ne lui arrivoit gueres de se présenter dans ces occasions. Après quelques mots d'excuse sur le triste avis qu'il nous apportoit, il nous déclara que la Marquise étoit à l'extrémité, qu'il avoit laissé près d'elle

le Marquis, le Prélat & le Pere Marescotti, & qu'à leur priere il venoit nous presser de nous rendre à son appartement.

Notre consternation fut si profonde, que, sans lui répondre un mot, rompant tout ordre & toute mesure, nous nous précipitâmes vers le château, dont nous n'étions pas fort éloignés. Le Comte de Belvedere eut l'attention de passer le bras sous celui de Clémentine, pour la soutenir dans un trouble qui pouvoit l'exposer à quelque danger. Sir Charles me rendit le même office. Nous arrivâmes presque ensemble à la porte de l'appartement, où M. Lowther nous confirma ce que nous venions d'entendre. La Marquise étoit non-seulement sans connoissance, mais sans poulx & sans respiration ; elle étoit tombée dans cet état à la suite de sa derniere foiblesse. On ne lui remarquoit un reste de vie, qu'au battement du cœur. En effet, nous étant approchés de son lit, nous la vîmes immobile avec toute la pâleur de la mort au visage & sur les levres. Clémentine, hors d'elle-même à cette vue, se jetta aux genoux de son Pere, & poussa mille sanglots, en lui baisant les mains, qu'elle arrosa de ses larmes. Ensuite, remarquant que le Prélat & le P. Marescotti étoient en prieres d'un autre côté, elle se leva brusquement, pour aller prendre la même posture auprès d'eux. Jamais les témoignages de la douleur & de la piété ne furent plus vifs & plus touchans. Toute cette scène lugubre fut accompagnée d'un silence, qui en redoubloit l'horreur.

Cependant M. Lowther s'empressoit, autour de la Marquise, pour ranimer le peu de forces qui lui restoit. Les apparences d'insensibilité durerent une heure entiere. Enfin les Élixirs & les sels eurent quelque effet. Elle retrouva un rayon de connoissance, mais avec tant de foiblesse, qu'à peine étoit-elle capable d'ouvrir les yeux. Elle nous apperçut néanmoins. Elle vit sa Fille qui

s'étoit aussi-tôt rapprochée de son lit. Alors l'amour maternel lui rendant la force de tendre la main vers elle, & d'ouvrir la bouche pour prononcer quelques mots, elle lui dit, d'une voix languissante : chere Fille ! idole de la tendresse d'une Mere ! je meurs, vous le voyez ; ne rendrez-vous pas mes derniers momens heureux ? Vous savez à quoi j'aspire, pour votre bonheur & pour le mien. Clémentine, pénétrée jusqu'au fond du cœur, pencha la tête sur la main qu'elle avoit reçue des deux siennes, & ne put répondre que par des larmes. Quoi, ma Fille ! Reprit la Marquise, avec un nouvel effort, votre cœur se ferme aux dernieres instances d'une Mere qui vous adoroit ! Aussitôt Clémentine, quittant la main qu'elle soutenoit encore, se tourna vers le Marquis ; & les joues baignées de pleurs, qui faisoient rayonner sa beauté : vous l'ordonnez donc, Monsieur ; c'est votre volonté, comme celle de ma Mere ? Elle n'attendit point sa réponse, qu'elle connoissoit assez ; & s'adressant au Comte de Belvedere, avec un mêlange de tendresse & de douleur, qui ne faisoit qu'augmenter les graces sur un si charmant visage : Monsieur, lui dit-elle, d'un ton ferme, si vous me jugez digne de vous, je vous donne à jamais mon cœur & ma main, & j'en fais le serment devant Dieu, pour le confirmer au pied de l'Autel. Le Comte, au plus heureux moment de sa vie, tomba muet à ses pieds.

Nos cris de joie auroient succédé, si le triste spectacle d'une chere Amie, que nous crûmes expirante, ne nous eût fait rentrer, à l'instant, dans notre premiere consternation. À peine Clémentine avoit-elle prononcé son serment, que la Marquise poussa un profond soupir, que nous prîmes pour le dernier de sa vie ; & M. Lowther, la revoyant sans connoissance & sans mouvement, n'en eut pas d'abord une autre idée. Cet état dura quelques minutes. Mais, lorsqu'on ne pensoit plus qu'à la pleurer, quelle fut

notre surprise & notre admiration, de lui voir faire un mouvement des plus vifs, qui fut suivi d'un cri assez fort, pour nous causer quelque effroi ? Étrange révolution ! Ce mouvement & ce cri étoient des signes de force & de santé. Elle étendit aussitôt les bras hors du lit ; elle avança même la tête, pour nous apprendre, en souriant, qu'elle se croyoit délivrée de tous ses maux ; qu'elle venoit d'éprouver un changement qu'elle ne comprenoit pas, & qu'il ne lui restoit que des graces à rendre au Ciel pour une si grande faveur.

Tandis que l'étonnement & la joie nous troubloient, jusqu'à nous ôter le pouvoir de lui répondre, M. Lowther avoit reconnu que son mal n'avoit été qu'un abcès intérieur, qui avoit causé ses oppressions & ses évanouissemens, & qui parvenant enfin à son terme naturel, s'étoit heureusement déchargé dans les intestins, par l'agitation extraordinaire que l'engagement de sa Fille lui avoit fait éprouver. Il nous demanda un peu de liberté, pour les soins nécessaires à l'évacuation ; & nous pressant de nous retirer, il nous répondit d'une prompte guérison. La Marquise, nous voyant sortir, tendit encore les bras vers nous, avec un regard qui exprimoit tous les mouvemens de son cœur.

Clémentine, quoiqu'un peu confuse de notre joie & même de nos félicitations, soutint ce nouveau rôle avec une merveilleuse dignité, & ne désavoua rien de ce qu'elle venoit de dire en faveur du Comte. Elle souffrit, qu'après s'être jetté à ses pieds, & lui avoir pris la main, qu'il pressa de ses levres, il lui fît des remercimens passionnés, & le vœu d'une éternelle adoration. Sa réponse fut modeste ; mais elle la prononça d'un air sensible & naturel sans lui refuser la permission qu'il demandoit, de la croire un peu touchée de ses longs tourmens. Nous applaudissions à chaque

mot, avec des transports aussi vifs que ceux du Comte. Si le cœur de Clémentine avoit commencé à s'attendrir pour lui, elle dut sentir, en ce moment, tous les charmes réunis de l'Amour & de l'Amitié.

Ce jour étoit fait pour les miracles. Il n'y avoit pas une heure que nous avions quitté la Marquise ; & M. Lowther nous avoit fait assurer qu'après avoir achevé ses opérations, il l'avoit laissée dans un doux sommeil. Nous sommes frappés tout d'un coup de cent cris de joie, qui se font entendre à la porte du Sallon. C'étoit le Seigneur Jéronimo, & son Sauveur, comme il l'appelle lui-même, qui venoient ensemble, au milieu des acclamations de tous les Domestiques du Château, nous apprendre, nous montrer que ce cher Ami de Sir Charles étoit rétabli, marchoit ferme, & n'avoit plus le moindre ressentiment de ses anciennes douleurs. Quel surcroît de faveurs d'en-haut ! Quel nouveau sujet de transports & de bénédictions ! Le divin Lowther nous raconta qu'ayant beaucoup espéré de sa nouvelle méthode, il avoit été surpris d'en voir les effets si lents ; & que, depuis quelques jours, il avoit craint de n'en pouvoir garantir le succès avant la fin de l'Été ; que pour éloigner tout ce qui étoit capable de le retarder, il avoit caché à son Malade l'état dangereux de Madame la Marquise, & défendu rigoureusement qu'il en fût informé ; mais qu'au contraire, il n'avoit rien eu de si pressant, après l'heureuse crise & l'engagement de Clémentine, que de lui porter une si douce nouvelle ; qu'il avoit pris le moment, où la joie réveilloit tous ses esprits, pour employer la nouvelle méthode ; & qu'en peu d'instans, il avoit admiré des effets que nous pouvions vérifier par nos yeux. Là-dessus, il nous apprit une curieuse découverte qui s'est faite à Londres, & dont il a conçu le premier qu'il y avoit de l'utilité à tirer pour les infirmités de cette nature. Cher Lowther ! lui dit Sir

Charles, en l'embrassant, les larmes aux yeux ; Athènes & Rome vous auroient bâti des Temples. Toute l'Assemblée lui fit les mêmes caresses, ou plutôt, lui rendit le même culte.

Je n'entreprens point de représenter les effusions, ne dois-je pas dire les égaremens de tendresse & de joie, qui nous firent passer délicieusement le reste de ce grand Jour ? Jamais, jamais il ne sortira de notre mémoire ; il passera dans celle de nos Descendans : il vivra dans les Annales du Château de Grandisson, jusqu'au dernier jour du Monde. Et je ne regrette pas d'avoir donné le nom de miracles, à tant d'heureux incidens. Si chacun n'a rien, au fond, qui ne soit dans l'ordre de la nature, ne reconnoîtra-t-on pas, du moins, dans cette merveilleuse chaîne de causes & d'effets, qui s'entresuivent si rapidement, l'ouvrage sensible de la puissance & de la bonté du Ciel ?

Le lendemain, tout le monde se leva dans une sorte d'ivresse. On ne rencontroit pas un Ami, sans l'embrasser, un Valet, sans lui sourire. Personne n'avoit dormi, chacun s'en prenoit aux impressions trop vives de la joie ; & loin d'en être moins frais, ou moins gai, le feu du cœur sortoit par les yeux : on ne respiroit que le badinage & le plaisir. Monsieur Lowther ayant déclaré que, jusqu'à midi, il demandoit du repos & de la solitude pour la Marquise, on passa une partie du matin à visiter Clémentine, qui reçut les complimens sans embarras, & qui prit même l'air & le ton de la plus noble franchise ; & l'autre, à se parer somptueusement, pour l'heure du Sallon, d'où l'on étoit convenu de se rendre, comme en corps, à l'Appartement de la Marquise, entre deux haies des Officiers du Château & d'une nombreuse Livrée, au bruit des Mousquets & des instrumens. Cette visite solennelle, que Sir Charles annonça pour l'ouverture de quelques nouvelles

Fêtes, se fit avec mille témoignages de reconnoissance pour le Ciel, & les plus tendres félicitations pour la Marquise. Sir Charles voulut savoir de M. Lowther, quand elle seroit en état de quitter son lit. Il parut fort satisfait d'entendre que, dès le jour suivant, elle pouvoit paroître au Sallon, & se faire porter même au Jardin.

Le jour suivant, c'étoit aujourd'hui. J'ignorois quelles autres Fêtes Sir Charles avoit méditées. Il m'avoit communiqué toutes les mesures qu'il avoit prises, du côté de Londres, pour la célébration du mariage de sa Pupille ; & mon Oncle n'étant pas venu, sans avoir pris les siennes, pour Miss Holles & M. Selby, je comprenois bien, que suivant le premier plan, il pouvoit être question de ces deux mariages, pour animer Clémentine par l'exemple : mais Sir Charles, ayant observé que Nancy n'est pas insensible aux soins de M. Édouard Grandisson, avoit proposé depuis deux jours une troisieme alliance à mon Oncle ; & je savois d'eux, que les Articles étoient encore à régler. Les nouvelles Fêtes me parurent donc un mystere, qui me surprit sans me chagriner. D'ailleurs mon incertitude dura peu. Après avoir quitté la Marquise, Sir Charles me dit que l'Édifice du Parc étoit achevé ; qu'il ne pouvoit desirer une plus belle occasion, pour en faire l'usage auquel il m'avoit appris qu'il le destinoit ; que la santé de notre chere Marquise, lui en donnant le pouvoir, il étoit résolu de ne pas remettre la Fête plus loin que le jour suivant ; & qu'il me prioit de partager avec lui le soin de quelques arrangemens qui restoient à faire. Je lui promis tout mon zele. En effet, je passai hier l'après-midi & le soir même à suivre le plan qu'il m'avoit tracé.

Cependant notre Émilie trouva le moyen de me dérober quelques momens. Le mouvement continuel où j'avois été, & le

transport secret de divers meubles, que l'usage qu'elle a du château lui avoit fait remarquer, ayant échauffé son imagination, elle s'étoit figuré, d'après le discours de Sir Charles, combiné avec la promesse de Clémentine, que les trois mariages devoient être célébrés aujourd'hui, & qu'on se faisoit un amusement de la tenir dans l'ignorance du sien. Elle vint assez tard à ma chambre, & par quantité de questions, entremêlées de flatteries & de caresses, elle parvint à me faire comprendre ses doutes. J'étois fatiguée & prête à me mettre au lit. Allez, lui dis-je, allez, petite Badine, & me laissez dormir. Le jour que vous desirez arrivera ; mais ce n'est pas demain. Elle parut un peu confuse de ma réponse. Cependant, s'étant remise aussi-tôt, & baissant les yeux : Si c'eût été pour demain, reprit-elle avec la naïveté que vous lui connoissez, j'avois une grace à vous demander. Eh, quelle grace, chere Émilie ? De m'apprendre ce que doit faire une honnête Femme, pour se conserver toute sa vie l'affection d'un Homme. Son ingénuité me toucha. Vous êtes charmante, lui dis-je en l'embrassant de toutes mes forces. Il est trop tard, ma chere, pour entrer dans une si grande question : mais, en deux mots, soyez toujours telle que vous êtes, je veux dire, telle que vous paroissez à M. Belcher, depuis qu'il vous aime : on ne cesse pas d'aimer ce qui ne cesse pas de paroître aimable. J'y joins, ajoutai-je, ce que je me souviens d'avoir entendu répéter cent fois à la sage Madame Sherley : la complaisance, l'égalité d'humeur, & la propreté, sont trois chaînes dont un cœur amoureux ne sort jamais. Je la congédiai, fort satisfaite de cette réponse ; & je me livrai au plus doux sommeil.

C'est donc aujourd'hui, ma chere Grand-Maman, c'est aujourd'hui, ma chere Tante, que vous devez vous représenter une compagnie brillante, sortant du Château de Grandisson, à dix

heures du matin, dans la vue, annoncée par Sir Charles, de faire une promenade, dont personne ne connoissoit encore le terme. Quoique le chemin ne soit pas d'une extrême longueur jusqu'au nouvel Édifice, il avoit ordonné des calêches & d'autres voitures, pour nous conduire par divers détours à de belles routes qu'il avoit fait ouvrir dans le Parc. En entrant dans celle qui fait face à son Ouvrage, tout le monde a paru aussi surpris, qu'il s'y étoit attendu, de la voir terminée par un magnifique amas de colonnes, dont on ne pouvoit encore démêler la distribution à cette distance. Mais, à mesure qu'on avançoit, ce cahos venant à s'éclaircir, a laissé distinguer sur une petite élévation un Périptere ovale, qui occupe dans son plus grand diametre toute la largeur de l'Allée, & donne un passage libre à la vue par-dessus le Bois, entre les deux premieres colonnes de chaque face, vers des plaines & des montagnes fort éloignées. Toutes les colonnes sont de marbre blanc, & du plus bel ordre d'Architecture, avec leurs chapiteaux à feuilles & à volutes dorées. Elles soutiennent un petit Dôme, peint d'un mélange bien entendu d'or & d'azur, & surmonté d'une statue de marbre, & de la même blancheur que les colonnes, qui se fait reconnoître à ses attributs, pour la Divinité qui préside aux sentimens du cœur. Le Frontispice offre un marbre noir avec cette Inscription en lettres d'or : Temple de l'Amitié. Des deux côtés, dans l'enfoncement du Bois, on voit deux Loges de maçonnerie, pour les usages ordinaires du service. Nous sommes descendus à vingt pas de ce beau lieu, pour en admirer la richesse & l'élégance. Aussi-tôt les Instrumens, qui étoient cachés dans l'épaisseur du Bois, nous ont salués de leur plus douce harmonie. L'empressement a paru égal, pour monter au Temple par trois dégrés de marbre blanc, qui regnent autour du Périptere : l'intérieur est pavé du même marbre. Mais je ne céderai point à l'envie

de grossir ma Lettre par une description plus étendue. Si nos vœux sont exaucés, vous n'aurez bientôt que vos propres yeux à consulter. Les Peintures, les Bas-reliefs & les Statues représentent l'Amitié sous diverses formes, & sont autant d'allusions à tous les événemens que vous avez appris par mes Lettres. Les plus mémorables circonstances y sont même au naturel avec un air de force & de vérité, que des Connoisseurs Italiens ne s'attendoient point de trouver dans notre Patrie. Après nous avoir laissés donner quelque tems à l'admiration, Sir Charles, comme impatient d'être entendu, a proposé à la Compagnie de s'asseoir, & nous a demandé un moment d'attention.

Il a rappellé par quelques images nobles & touchantes une partie des faveurs, dont il se croyoit redevable à la générosité d'une Race illustre. Il a joint à cette exposition un court éloge des vertus qu'il y avoit admirées dans les deux sexes ; & jettant un regard majestueux sur l'assemblée : « Voilà, nous a-t-il dit, ce que j'ai voulu célébrer dans ce lieu champêtre, dont la simplicité convient à celle de mon caractere & de mes sentimens. Telle est la Fête, que je vous y avois annoncée. » Ensuite, levant les yeux vers le Dôme, où ses chers Amis étoient répétés dans plusieurs groupes, il a paru saisi d'une sorte d'enthousiasme, qui sembloit donner une splendeur extraordinaire à son visage : « Murs naissans ! » a-t-il repris d'une voix plus forte, avec cette éloquence dont il semble, comme de tous ses autres talens, que la Nature l'ait partagé dans un jour de profusion ; « Voûte muette ! mais témoin de ma reconnoissance pour tant de bienfaits, & de mon admiration pour tant de vertus ; c'est à ces Divinités, que je vous consacre, sous le tendre & respectable nom d'Amitié. Elles y seront honorées jusqu'à mon dernier soupir. Elles y auront pour Ministre, avec des appointemens dignes du culte, le jeune page

Édouard, guide fidele d'un heureux voyage. Jamais je ne ferai de séjour au château de Grandisson, l'héritage de mes Peres, sans venir passer ici quelques momens avec la plus chere moitié de moi-même, & tous les Amis que j'y pourrai rassembler ; pour y adorer au fond de mon cœur tout ce que je respecte & que j'aime. Ainsi le Ciel puisse m'écouter à la derniere heure de ma vie ! »

Après ce noble serment, qui nous a tous attendris jusqu'aux larmes, il a pris un air plus riant, pour demander, en faveur de son nouveau Temple, dont il vouloit faire un vrai centre de tendresse & d'union, que les quatre mariages y fussent célébrés, & que la Marquise en fixât le jour. « Quatre, a-t-il dit, c'est qu'au mariage de mon Émilie & de Miss Holes nous joindrons celui de Miss Nancy Selby, qui ne m'en désavouera point, a-t-il ajouté, en la regardant avec un sourire : & c'est ainsi que notre Angleterre doit répondre à l'honneur qu'elle reçoit de celui d'une illustre & vertueuse… » Clémentine avoit déja témoigné à sa Mere, qu'elle souhaitoit que le sien fût remis à Boulogne. Elle a compris l'adresse de Sir Charles ; & l'interrompant avec quelqu'embarras : « Monsieur, la différence des Religions & la seule bienséance… » Il n'a pas fait difficulté de l'interrompre à son tour : « Mademoiselle, j'ai prévu ces deux objections, & vous péserez vous-même ce que j'ai la hardiesse d'y opposer. Monsieur l'Évêque de Nocera votre Frere, qui jouit ici, comme à Rome, de tous les droits de son rang, leve la difficulté de Religion ; & l'avantage de retourner à Boulogne avec un Mari de votre choix répond à tous les scrupules de bienséance. » Il s'est tû. Clémentine a senti la force de cette derniere idée : elle n'a pas répliqué ; & son silence a passé pour consentement. La Marquise a fixé le jour de la célébration au premier de Juillet.

Aussi-tôt un signe de Sir Charles a fait entendre les plus éclatantes Fanfares, & partir autour du Temple des centaines de fusées, suivies d'un feu d'artifice au fond de la Perspective, dans une si sombre allée du Bois, que la lumiere du jour n'a fait presque rien perdre à celle des étincelles & des flammes. L'attention, qu'on devoit encore à la santé de la Marquise, n'avoit pas permis de mettre la Fête au soir. On a pris le tems de ce spectacle, pour servir un magnifique dîner. Mais je passe sur une scene commune, qui n'a eu de remarquable que la joie dont elle étoit animée.

Àpeine la Table a disparu, que Mylady G..., de concert sans doute avec Sir Charles, & de l'air badin qui ne la quitte jamais, a proposé de danser. On s'est regardé. Sir Charles s'est baissé vers la Marquise. Enfin, se levant, il a présenté la main à Clémentine, qui ne s'est pas fait presser pour donner la sienne. Ils ont ouvert le bal. À la majesté, comme aux graces de leur figure, on les auroit pris pour les Dieux du Temple. Après eux, j'ai dansé avec le Comte de Belvedere ; & vous jugez avec quelle ardeur tous nos jeunes gens ont suivi l'exemple. Mon infatigable Belle-sœur, toujours la premiere à sauter, comme à rire, a bientôt parlé de Contre-danses. On s'est partagé, on s'est pris, on s'est mis en mouvement avec une vivacité que je désespere d'exprimer. Sir Charles, dans une danse qui le mettoit au bout de la chaîne, a formé un cercle, qu'il est parvenu à rétrécir, en tournant sur l'autre bout ; de sorte que les Danseurs du centre se sont trouvés pris entre les premiers. Dans cette situation, où nous étions fort serrés, il s'est écrié affectueusement, en nous serrant de ses deux bras : « Divine Amitié ! descens, confirme à jamais l'union de tant de cœurs tendres, & faits pour s'aimer. » Le Prélat, le Pere Marescotti, & M. Barlet, qui étoient assis depuis deux heures, à

considérer tranquillement nos tendres folies, n'ont pu résister à ce spectacle. Ils se sont levés avec une vive émotion ; ils ont tendu les mains vers le Ciel, en le conjurant ensemble d'écouter la priere de Sir Charles, & de répandre, sur nous, ses plus précieuses bénédictions.

Il étoit tems de retourner au Château. On s'est assis pour reprendre haleine. Pendant la Danse, les yeux du Marquis avoient été sans cesse attachés sur les décorations du Temple. Lorsqu'il nous a vus tranquilles, se tournant vers Sir Charles, il me vient, lui a-t-il dit, une idée pour laquelle je souhaite de ne pas vous trouver d'éloignement. C'est de vous demander un plan de ce bel Ouvrage. Mon dessein est de le faire exécuter à Boulogne, d'en confier la garde à Camille & à Laure, & d'y rassembler quelquefois ma Famille, pour y célébrer aussi les miracles de notre Amitié. Que pensez-vous de cette imagination ? « Je l'adore, a répondu Sir Charles. Elle est si conforme à mes propres desirs, que jugeant des vôtres, & pour vous épargner de l'embarras, j'ai fait prendre le devant aux matériaux ; c'est-à-dire, a-t-il ajouté modestement, qu'ayant fait faire le double de tout ce qui est entré dans la construction de cet Édifice, j'en ai chargé un Vaisseau, sous la conduite d'un homme entendu, qui m'a suivi dans tous mes voyages, & qui connoit la disposition de votre Jardin. Ainsi, vous y trouverez, à votre retour, le même Temple, avec tous ses ornemens. » Le Marquis & toute l'Assemblée sont demeurés confondus. J'entendois l'Évêque de Nocera, qui disoit autour de lui : « Étrange mortel ! Est-ce donc le Dieu de la grandeur d'ame & de la bonté ? » Moi-même, j'avois ignoré ce nouveau trait de galanterie, & je ne revenois pas de mon admiration.

Enfin, nous sommes rentrés dans nos voitures. J'étois avec mon cher Sir Charles, avec le plus grand des Hommes ! Il m'a dit, en revenant, qu'il ne manquoit, à la perfection de notre joie, que d'avoir ici Madame Sherley & Madame Selby, pour le jour de la célébration. J'ai saisi fort ardemment cette ouverture. J'ai promis, ma chere Grand-Maman & ma chere Tante, de vous la faire dès aujourd'hui, & d'y joindre mes vives instances. Qu'y pourriez-vous opposer ? Mon Oncle ira vous prendre lui-même, dans une voiture commode : il partira dès demain. Venez voir une légion de cœurs heureux : venez applaudir à notre bonheur. Vous, images vivantes de la vertu & de l'Amitié, venez les honorer dans leur Temple.

On ne m'a donné que deux heures, pour mon récit & mon invitation. Elles ne font qu'expirer, & j'entens déja du mouvement à ma porte. On frappe ——— Je vais, je vais. C'est une jeunesse ivre de joie, qui ne me fera pas grace d'une minute. Je distingue la voix d'Émilie ——— Encore ? ——— Oui, oui, je vais, je descends. Vous voyez, ma chere Grand-Maman & ma chere Tante, qu'à peine me laisse-t-on le tems de me dire, avec les plus profonds sentimens de tendresse & de vénération, Votre, &c.

L'arrivée des deux Dames osant fait cesser le commerce de Lettres, il n'est pas surprenant que le nouveau Manuscrit n'en contienne pas un plus grand nombre ; mais on y lit cette addition : « Les quatre mariages furent célébrés au jour marqué avec un redoublement de joie, & le concours de tous les honnêtes gens du Canton. Trois mois, que les nobles Italiens passerent encore en Angleterre, furent un enchaînement continuel de Fêtes & de plaisirs. À leur départ, Sir Charles & Mylady Grandisson se seroient déterminés à les reconduire en Italie, si Mylady n'eût été

retenue par les suites naturelles d'un heureux mariage. Mais l'année d'après ils firent ensemble le voyage de Boulogne avec M. Barlet, le Chevalier Belcher & sa Femme. Ils y trouverent la Comtesse de Belvedere dans l'état où elle avoit laissé Mylady Grandisson, c'est-à-dire, très-heureuse Mere. Le serment de l'Amitié y fut répété dans le Temple, que Sir Charles y avoit fait transporter ; avec cette nouvelle clause, qui s'est toujours observée depuis, que de deux années l'une, hors les cas de maladie & de guerre, chacune des deux Familles feroit alternativement le voyage d'Angleterre & d'Italie. »

FIN.

## Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Histoire_du_chevalier_Grandisson. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.